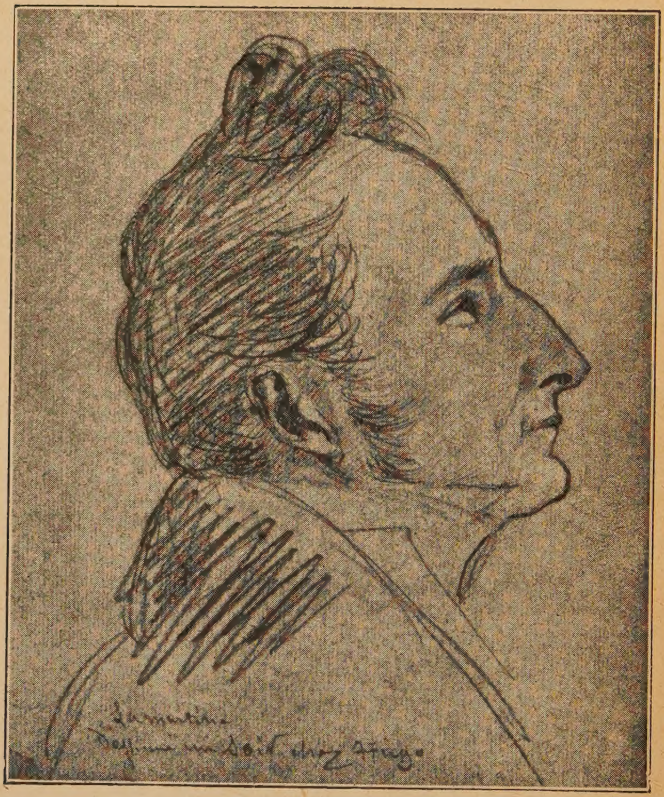
Maurice LEVAILLANT

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

Margaret J. Robertson.

LAMARTINE



LAMARTINE INSPIRÉ

Croquis de David d'Angers, exécuté en juin 1829, chez Victor Hugo.
(*D'après l'original appartenant à Madame Henry Jouin.*)

« ... Hier, Lamartine a lu des vers chez Hugo. Il faisait presque nuit. Cependant, le ciel gardait encore une suffisante clarté. Lamartine s'était adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en silhouette sur le ciel, qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze, et, parfois, on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres.... »

DAVID D'ANGERS.

COLLECTION D'AUTEURS FRANÇAIS
d'après la méthode historique
publiée sous la direction de CH.-M. DES GRANGES

LAMARTINE

ŒUVRES CHOISIES

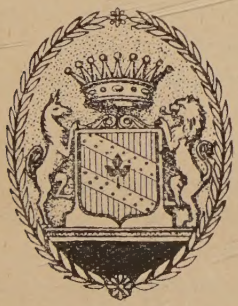
DISPOSÉES D'APRÈS L'ORDRE CHRONOLOGIQUE

Avec une biographie
des notes critiques, grammaticales, historiques, des notices et des illustrations documentaires

PAR

MAURICE LEVAILLANT

Ancien Élève de l'École normale supérieure
Agrégé des lettres
Professeur au lycée Condorcet



ARMOIRIES DE LAMARTINE

PARIS
LIBRAIRIE A. HATIER
8, rue d'Assas, VI^e^
1925

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Copyright by A. Hatier 1925

AVERTISSEMENT

Offrir en un millier de pages une connaissance substantielle de Lamartine, de sa vie et de son œuvre, n'était-ce point, à peu près, une gageure ?... L'auteur de cet ouvrage a tenté de la tenir. Il ne dissimule point que, souvent, il eût souhaité de pouvoir donner des extraits plus larges, ou des explications plus détaillées. Au moins trouvera-t-on ici, reliés par les chapitres d'une biographie continue, les morceaux essentiels de l'œuvre de Lamartine, ceux où se reflètent le mieux les sentiments de l'époque romantique qui favorisa leur naissance, et ceux qui apparaissent déjà revêtus d'un caractère de beauté permanente, à l'égal des grandes œuvres classiques.

Les plus nombreux sont tirés des œuvres en vers : on ne s'en étonnera pas, puisque l'auteur des *Méditations* et de *Jocelyn*, plus qu'aucun de ses contemporains, fut profondément poète, et qu'il le demeura en écrivant l'*Histoire des Girondins* comme en prononçant ses *Discours*. Des notes historiques et grammaticales accompagnent ces extraits depuis les *Méditations* jusqu'à *Jocelyn :* çà et là, pour les poèmes les plus significatifs, des notes *critiques* leur sont entremêlées : elles présentent un choix de « variantes » intéressantes pour l'histoire du texte, et ne s'interdisent point, parfois, de remonter avec discrétion jusqu'aux « leçons » des manuscrits. Pour toutes les œuvres poétiques,

des *Méditations* à *Jocelyn*, le texte imprimé ici est celui des éditions originales : Lamartine ne l'a jamais remanié considérablement ; toutefois ce texte a le mérite — ne serait-ce, en certains endroits, que par sa ponctuation « pathétique » — de se tenir plus près de l'inspiration première et d'en laisser mieux entrevoir le serein ou tumultueux jaillissement.

Les chapitres biographiques doivent beaucoup — on s'en apercevra aisément — aux livres des érudits et des écrivains qui, depuis quelque trente ans, ont travaillé à introduire un peu de clarté dans l'histoire d'une vie que le rayonnement de la légende avait très tôt recouverte. Nul n'ignore que de cette légende Lamartine se fit lui-même l'artisan ingénu ; ses *Commentaires*, ses *Confidences* idéalisent le passé bien plus qu'ils ne le racontent ; l'imagination, chez lui, reprend sans cesse la trame du souvenir pour la retisser avec un fil d'or.... Une histoire de sa vie ne devrait s'appuyer que sur des pièces d'archives, sur des documents strictement contemporains des faits qu'ils relatent, ou sur les lettres, trop dispersées encore, et insuffisamment connues, qui formeront son abondante correspondance. On a tenté de se rapprocher de cet idéal ; pour dégager la réalité de la fiction, on a mis au point, en les juxtaposant, toutes les recherches de détail publiées jusqu'ici ; de leur rapprochement, et de quelques recherches qu'on a pu leur ajouter, peut-être sortira-t-il une conception plus nette de la vie du grand poète.

Cette vie, on dirait qu'avec la collaboration du destin, il l'a organisée à la façon d'un immense poème dramatique. Jusqu'à trente ans, dans la solitude et dans l'inquiétude, il se consume d'ardeurs secrètes ; c'est un premier acte, où sa longue jeunesse tourmentée désespère d'atteindre jamais

la gloire. Dans un deuxième acte, tout en lumière, il s'installe brusquement sur les cimes littéraires. En 1830, il les dédaigne, pour viser plus haut encore, pour tenter de devenir à la fois un grand poète épique et un grand homme d'État ; mais, dès la fin de 1848, il est foudroyé en plein vol, comme un dieu : quelle péripétie avant la lente abdication et le long dénouement d'une vieillesse laborieuse ! Au total, vingt-neuf années de bonheur et de gloire, entre un prologue et un épilogue où la fortune s'emploie, pendant vingt ans, ou trente, à préparer sa faveur ou à imposer sa revanche.. C'est pour se conformer au rythme de cette existence tragique que l'ouvrage que l'on va lire est divisé en quatre parties....

Autant que l'œuvre de Lamartine — ou plutôt avec elle et par elle, — il a l'ambition de faire mieux connaître son âme. L'une et l'autre, elles furent trop longtemps méconnues. Lorsque, le 28 février 1869, Lamartine expira, à peine quelques amis s'émurent : il gagna sa tombe de Saint-Point au milieu de l'indifférence presque générale, dans un cortège d'oublis.... C'est qu'il disparaissait dans une époque aussi peu indulgente à sa poésie qu'à sa politique....

Aujourd'hui — à l'heure où l'œuvre du poète entre dans le domaine public — son nom a recouvré un prestige au moins égal à celui de Victor Hugo : la célébration du centenaire des *Méditations* en 1920 a marqué officiellement ce renouveau de la faveur publique.... Va-t-elle à Lamartine, cependant, pour les mêmes raisons qu'autrefois ?.... L'opinion des lettrés mesure mieux la vraie grandeur du poète ; elle est sensible à l'émouvante grandeur de l'homme : elle voit en lui l'une des plus hautes âmes du dix-neuvième siècle, la plus généreuse peut-être, la plus profondément mystique, celle aussi en qui se concentrèrent pour se

répandre avec une prodigalité et une insouciance magnifiques tous les éléments féconds et supérieurs du romantisme français [1]... Une âme d'aujourd'hui, en tous cas, ne peut que gagner en noblesse et en humanité, à fréquenter l'âme de Lamartine.

21 mai 1925.

1. Pour tous les poètes romantiques, dont il était l'aîné, Lamartine joua le rôle d'un initiateur. Ses vers sont, comme on dit aujourd'hui, la « source » de plus d'une inspiration, l'origine de plus d'un « thème »; on s'est efforcé de l'indiquer dans les notes de cet ouvrage par quelques rapprochements particulièrement suggestifs.

CHRONOLOGIE DE LA VIE

ET

DES ŒUVRES DE LAMARTINE

AVEC QUELQUES SYNCHRONISMES HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES

On trouvera réunies ici, sous forme de tableau, les principales dates indiquées et commentées dans l'ouvrage.

I. — La Formation du Poète (1790-1820)

1790. — L'Assemblée Nationale, installée à Paris depuis le mois d'octobre précédent, élabore les principales lois qui formeront la Constitution de la France nouvelle. — 15 janvier : division du Royaume en 83 départements ; — 19 juin : suppression de tous les titres de noblesse ; — 12 juillet : Constitution Civile du clergé, sanctionnée par le Roi le 26 décembre seulement ; — 27 novembre : décret exigeant la prestation du serment par tout ecclésiastique fonctionnaire public.

1790. — Chateaubriand publie sa première œuvre, l'idylle : *l'Amour de la Campagne*, dans l'*Almanach des Muses*.

1790. — *Le 7 janvier, mariage de Pierre de Lamartine, chevalier de Pratz, avec Alix des Roys.*

1790. — *Naissance d'Alphonse de Lamartine à Mâcon, le 10 octobre.*

1792 (*10 août*). — *Pierre de Lamartine est blessé à Paris en défendant les Tuileries contre l'assaut populaire.*

1793. — *Pierre de Lamartine, arrêté le 5 octobre, est emprisonné à Mâcon, puis à Autun, jusqu'au 30 octobre* 1794.

1795. — Création du Directoire (27 octobre).

1797. — *Le 11 mai, mort de Louis-François, grand-père du poète, et partage de ses biens. A l'automne, le chevalier de Lamartine va s'installer avec sa famille sur le domaine de Milly.*
Chateaubriand, à Londres, publie l'*Essai sur les Révolutions.*
Naissance d'Alfred de Vigny.

1798. — *Lamartine fréquente l'école paroissiale de Bussière, tenue par l'abbé Dumont.*
Naissance de Michelet.

1799. — 18 Brumaire : Bonaparte substitue le Consulat au Directoire.
Naissance d'Honoré de Balzac.

1800. — Au mois de mai, Chateaubriand rentre en France, avec les « bonnes feuilles » du premier *Génie du Christianisme.*

1801. — *Le 2 mars, Lamartine entre comme interne à l'Institution Puppier, à Lyon.*
Le 3 avril, Chateaubriand publie *Atala.*
Le 1er juillet, signature du Concordat.
Mme de Staël publie : *La littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.*

1802. — Naissance de Victor Hugo (26 février).
Publication du *Génie du Christianisme* par Chateaubriand (14 avril).
Promulgation du Concordat (16 avril) et réouverture solennelle des églises (18 avril).
Le 9 décembre, Lamartine s'enfuit de l'Institution Puppier, où il est cependant réintégré jusqu'à la fin de l'année scolaire.

1803. — *Le 27 octobre, entrée de Lamartine au Collège de Belley, dirigé par les Pères de la Foi.*

1804. — *Lamartine se lie d'amitié avec Prosper Guichard de Bienassis, Aymon de Virieu et Louis de Vignet.*
Naissance de George Sand et de Sainte-Beuve.
18 mai : Napoléon, Empereur.

1807. — Mme de Staël publie *Corinne.*

1808. — *A la fin de janvier, Lamartine quitte définitivement le Collège de Belley, pour vivre dans sa famille, à Milly et à Mâcon. Il écrit les « Adieux au Collège de Belley ».*
(Septembre-octobre). — *Visite de Lamartine au château de Bienassis, chez Prosper Guichard, où il découvre l'œuvre de J.-J. Rousseau et des principaux auteurs du* XVIIIe *siècle ; excursion à Grenoble.*

1809. (Du 17 janvier au 10 mars) : *premier séjour de Lamartine à Lyon.*
Chateaubriand publie *les Martyrs* (mars).

1810 (Du 8 janvier au 18 mai). — *Lamartine étudiant à Lyon.*
Naissance d'Alfred de Musset.
(Décembre). — *Le premier amour de Lamartine pour M^lle Henriette Pommier.*

1811 (20 février). — Chateaubriand élu membre de l'Académie française.
(19 mars). — *Lamartine, reçu membre de l'Académie de Mâcon, y prononce un Discours sur « l'étude des littératures étrangères ».*
(20 mars). — Naissance du Roi de Rome.
Chateaubriand publie l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*
(1^er juillet). — *Lamartine part pour l'Italie, par Lyon.*
(1^er septembre). — *Il arrive à Livourne.*
(1^er novembre). — *Il arrive à Rome.*
(1^er décembre). — *Il arrive à Naples, où il séjourne jusqu'au début d'avril* 1812. — *Graziella ?*

1812. — *Au début de mai, Lamartine rentre à Milly. En août : son premier voyage à Paris. Au début de l'hiver, il commence* Saül, *tragédie biblique.*
(Juillet-décembre). — Campagne de Russie.

1813. — *Projets de tragédies et d'un poème épique sur* Clovis.
Byron publie les deux premiers chants de *Childe Harold.*

1814. — La France envahie ; Campagne de France ; les Alliés à Paris (31 mars). Chute de l'Empire. La Première Restauration.
(Juin). — *Lamartine est incorporé aux gardes du corps, à Paris, et bientôt, envoyé en garnison à Beauvais ; vers la fin d'août, il fait son service à Paris, aux Tuileries.*
(Novembre). — *Lamartine en congé, rentre à Milly.*

1815 (7 janvier). — *Lamartine lit à l'Académie de Mâcon une élégie sur la mort du poète Parny.*
(20 mars). — *Napoléon rentre à Paris.*
Lamartine, pendant les Cent-Jours, passe en Suisse, puis en Savoie, où il vit chez un batelier, à Narnier.
(juillet 1815). — Seconde Restauration.
Lamartine est rappelé à Paris par son service de garde du corps, puis donne sa démission et rentre en Bourgogne.
La « Chambre Introuvable. »

1816. — *Lamartine, à Mâcon et à Milly, s'occupe de réunir les pièces d'un premier recueil d'Élégies.*

(Septembre). — Dissolution de la « Chambre Introuvable ». Chateaubriand publie la « *Monarchie selon la Charte* » et est privé de son titre de Ministre d'État.

(5 octobre). — *Lamartine arrive aux eaux d'Aix en Savoie et descend à la Pension du Docteur Périer, où vient de s'installer M^me^ Julie Charles.*

(10 octobre). — *Il sauve M^me^ Charles mise en péril par un coup de vent sur le lac du Bourget.*

(15 octobre). — *Louis de Vignet le rejoint à Aix.*

(26 octobre). — *Lamartine et M^me^ Charles quittent Aix et voyagent ensemble jusqu'à Mâcon.*

1817. (8 janvier). — *Lamartine arrive à Paris, et y demeure jusqu'au 6 mai. Il voit, presque chaque jour, M^me^ Charles et fait, dans son salon de l'Institut, connaissance de M. de Bonald.*

Lamennais publie le premier volume de son ouvrage : *De l'Indifférence en matière de Religion.*

(Juillet). — Mort de M^me^ de Staël.

(21 août-17 septembre). — *Lamartine retourne à Aix, où il attend en vain M^me^ Charles. Le 29 août, il commence à écrire* le Lac, *qu'il achève les jours suivants.*

(Septembre-octobre). — *Il écrit* l'Immortalité, « *première méditation* », *et l'envoie à M^me^ Charles.*

(18 décembre). — *Mort de M^me^ Charles, à Paris : Lamartine l'apprend le 25 décembre, à Milly.*

1818. — *Lamartine, dans la solitude, achève* Saül, *compose l'*Ode au Malheur (le Désespoir des Méditations), *la* Foi *et l'*Isolement.

(Octobre). — *Lamartine va à Paris et lit* Saül *à Talma, qui refuse de proposer la pièce à la Comédie-Française.*

Naissance de Leconte de Lisle à l'Ile de la Réunion.

Chateaubriand, avec Lamennais et de Bonald, fonde le journal : *Le Conservateur.* Casimir Delavigne publie en un recueil ses *Messéniennes.*

1819. (20 février-30 avril). — *Lamartine, à Paris, laisse imprimer par son ami le duc de Rohan, chez Didot, deux ou trois des* « Méditations », *et décide d'en publier tout un recueil.*

(Août). — Première édition, donnée par H. de Latouche, des *Œuvres d'André Chénier.*

1819 (Août-septembre). — *Lamartine revient à Aix, et y connaît M^lle Marianne-Élisa Birch, qui devient sa fiancée.*

(Décembre). — Il retourne à Paris, où il apporte le manuscrit des *Méditations*.

1820 (Janvier-mars). — *Lamartine est malade à Paris, tandis que les* Méditations *s'impriment par les soins d'Eugène Genoude.*

(13 février). — Assassinat du duc de Berry. Les jours suivants, chute du ministère Decazes et formation du ministère « royaliste » du duc de Richelieu.

(2 mars). — *Lamartine a l'assurance qu'il va être nommé attaché à l'ambassade de Naples.*

(5 ou 6 mars). — *Publication des* Méditations poétiques.

II. — La Gloire (1820-1830)

1820. (Fin de mars). — *Lamartine quitte Paris.*

(6 juin). — *Il épouse M^lle Marianne-Élisa Birch, dans la chapelle du château de Chambéry.*

(Fin juillet). — *Lamartine attaché à l'ambassade de Naples.*

Chateaubriand nommé ambassadeur à Berlin.

1821 (20 janvier). — *Lamartine quitte Naples avec un congé illimité ; il conçoit le plan de son poème épique :* les Visions.

(25 janvier, fin avril). — *Lamartine à Rome.*

(17 février). — *Naissance de son fils Alphonse.*

(Mai-octobre). — *Lamartine à Florence, Turin, Aix.*

Mort de Napoléon à Sainte-Hélène (5 mai).

1822. — *Voyage de Lamartine en Angleterre.*

(Mars). — A. de Vigny publie ses premiers *Poèmes* et *Héléna.*

(Octobre). — *A Paris, mort du petit Alphonse de Lamartine.*

(Octobre). — Victor Hugo publie le premier recueil de ses *Odes.*

(Novembre). — *A Mâcon, naissance de Julia de Lamartine.*

(14 décembre). — *Séjour à Paris.*

Amédée Pichot publie sa traduction des *Œuvres de Byron.*

Eugène Delacroix peint : *la Barque de Dante.*

1822 (28 décembre). — *Publication de la neuvième édition des* Méditations *augmentée de quatre pièces nouvelles.* Chateaubriand ministre des Affaires Étrangères.

1823 (Mai). — *Lamartine s'installe à Saint-Point.*
Fondation de *la Muse Française*, organe du premier *Cénacle*, qui se réunit à l'Arsenal chez Charles Nodier.
(Septembre, vers le 15). — Publication de *la Mort de Socrate.*
(Septembre, vers le 20). — Publication des *Nouvelles Méditations Poétiques.*
(Novembre). — *Première candidature de Lamartine à l'Académie Française.*

1824 (19 avril). — Mort de Byron à Missolonghi.
(Avril). — A. de Vigny publie *Éloa.*
(6 juin). — Chateaubriand renvoyé du ministère. *La Muse Française* fait paraître sa dernière livraison.
(16 septembre). — Mort de Louis XVIII.

1825 (9 ou 10 mai). — *Publication du* « Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold ».
(10 mai). — *Lamartine est fait chevalier de la Légion d'Honneur en même temps que Victor Hugo.*
(18 mai). — Sacre de Charles X à Reims.
(28 mai). — *Publication du* « Chant du Sacre ».
(2 octobre). — *Lamartine arrive à Florence, où il a été nommé, en août, secrétaire d'ambassade.*

1826 (Février). — *Duèl de Lamartine avec le Colonel Pepe.* Lamartine conçoit les premiers des *Psaumes Modernes* qui deviendront les *Harmonies.*
(Juin). — Chateaubriand commence de faire paraître ses *Œuvres Complètes*, où il publie pour la première fois les *Natchez* et *le Dernier Abencérage.* Victor Hugo publie une nouvelle édition des *Odes.* Vigny publie *Poèmes Antiques et Modernes* et *Cinq-Mars.*
(11 septembre). — *Lamartine, en l'absence du ministre, son chef, gère seul la légation de France en Toscane.*

1827. — *Pendant toute cette année, et toute la première moitié de la suivante, Lamartine, en l'absence d'un titulaire, continue de faire fonction de Ministre de France en Toscane.*
Victor Hugo publie *Cromwell* et la célèbre *Préface.* Chateaubriand publie le *Voyage en Amérique.*

1828. (Août). — *Lamartine, en congé, rentre en France.*
(Septembre). — Chateaubriand part pour Rome comme ambassadeur.

1829 (Juin). — *Lamartine fait un voyage à Paris, où il voit Chateaubriand, Victor Hugo, et connaît Sainte-Beuve qui vient de publier :* La Vie et les Poésies de Joseph Delorme.
(5 novembre). — *Lamartine est élu membre de l'Académie française.*
(18 novembre). — *Mort de M^me^ de Lamartine, mère du poète.*
Victor Hugo publie *les Orientales.*

1830 (25 février). — 1^re^ représentation d'*Hernani.*
(1^er^ avril). — *Lamartine est reçu à l'Académie française par Cuvier.*
(15 juin). — *Publication des* « Harmonies Poétiques et Religieuses ».

III. — Les Grands Desseins (1830-1849)

1830 (25-30 juillet). — Révolution dite de juillet. Abdication et fuite de Charles X.
(6-7 août). — Louis-Philippe roi des Français.
(19 septembre). — *Lamartine donne sa démission de diplomate.*
(octobre). — Lacordaire, Lamennais et Montalembert fondent le journal *l'Avenir*, dont le premier numéro paraît le 16 octobre.
A. de Musset publie les *Contes d'Espagne et d'Italie.*
Auguste Barbier publie, dans la *Revue de Paris*, les *Iambes*, qui paraîtront en volume l'année suivante.

1831 (6 juillet). — *Lamartine est candidat à la députation en même temps à Bergues et à Toulon. Il échoue. Il publie la* Réponse à Némésis.
(Septembre). — *Il se lie d'amitié avec Dargaud.*
(Octobre). — *Il publie la* Politique Rationnelle.
(Décembre). — *Il publie l'*Ode sur les Révolutions.
Paraissent la même année :
Brizeux. *Marie.*
Michelet. *Histoire de la République romaine.*
V. Hugo. *Les Feuilles d'Automne, Notre-Dame de Paris.*
Chateaubriand. *Études Historiques.*

1832 (10 juillet). — *Lamartine s'embarque à Marseille pour l'Orient.*
(7 décembre). — *Mort de Julia de Lamartine à Beyrouth.*

1833 (Mars). — *Lamartine est élu Député par le collège électoral de Bergues* (Nord).
Il rentre en France par la Turquie et la vallée du Danube.
Michelet : *Histoire de France* (deux premiers volumes).
A. de Musset : *Rolla.*

1834 — *Lamartine élu Conseiller général de Mâcon.*
Lamennais : *Paroles d'un Croyant.*

1835 (6 avril). — *Lamartine publie :* « Souvenirs, Impressions, Pensées et Paysages pendant un Voyage en Orient. »
Vigny : *Chatterton, Servitude et Grandeur Militaire,*
V. Hugo : *Chants du Crépuscule.*
A. de Musset : *Nuit de Mai. Nuit de Décembre.*

1836 (Février). — *Lamartine publie :* Jocelyn, *épisodes.*
A. de Musset : *Confession d'un Enfant du Siècle.*

1837 .— V. Hugo : *les Voix Intérieures.*
Sainte-Beuve : *les Pensées d'Août.*

1838 (Mai). — *Lamartine publie* la Chute d'un Ange.

1839 (Mars). — *Lamartine publie :* les Recueillements Poétiques.
Il devient député de Mâcon.

1840 (26 mai). — *Lamartine prononce le* Discours sur le Retour des Cendres de l'Empereur.
Mort de Pierre de Lamartine, père du poète.
V. Hugo : *les Rayons et les Ombres ;* Mérimée : *Colomba.*

1841 (21 et 28 janvier). — *Lamartine prononce les deux* Discours sur les Fortifications de Paris.
(15 juin). — *Il publie* la Marseillaise de la Paix.
Mort d'Aymon de Virieu.

1843 (27 janvier). — *Lamartine prononce le Discours par lequel il se déclare l'un des chefs de l'opposition au Gouvernement.*

1844. — *Lamartine accomplit un voyage en Italie, au cours duquel il revoit l'île d'Ischia.*

1845. — Thiers : *Histoire du Consulat et de l'Empire* (cinq premiers volumes).

1847 (6 février). — Louis Blanc : *Histoire de la Révolution.*

1847 (13 février). — Michelet : *Histoire de la Révolution.*
(20 mars-19 juin). — *Lamartine publie l'*Histoire des Girondins.
18 juillet). — *Lamartine, dans son Discours de Mâcon, annonce « la révolution du mépris ».*

1848 (24 février). — La Révolution renvoie Louis-Philippe. *Lamartine, membre du gouvernement provisoire, proclame la République à l'Hôtel de Ville.*
(25 février). — *Lamartine, à l'Hôtel de Ville, prononce la harangue qui sauve le drapeau tricolore.*
(Mars). — *Lamartine, ministre des Affaires Étrangères, rédige le* Manifeste aux Puissances.
(Mars-juin). — *Lamartine au pouvoir.*
(24 juin). — *La Commission exécutive dont il fait partie, abdique aux mains du général Cavaignac.*
(4 juillet). — Mort de Chateaubriand.
(10 novembre). — *Échec de Lamartine à l'élection pour la Présidence de la République, confiée au Prince Louis-Napoléon Bonaparte.*

IV. — L'Abdication (1849-1869)

1849 (juillet). — *Lamartine réélu péniblement député du Loiret, puis de Saône-et-Loire. Il publie l'*Histoire de la Révolution de 1848, *les* Confidences, Raphaël.
Il fait paraître le journal mensuel : le Conseiller du Peuple.
Il publie l'édition des « Œuvres choisies de M. de Lamartine » *dite « édition des souscripteurs », en 14 volumes, où paraissent pour la première fois les* « Commentaires » *et, entre autres poèmes nouveaux, les* « Troisièmes Méditations ».
Publication posthume des *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, dans la « *Presse* ».

1850 (6 avril). — *Lamartine fait représenter* « Toussaint-Louverture » *drame en vers, à la Porte Saint-Martin.*
(21 juin-6 août). — *Il accomplit son second voyage en Orient.*

1851 (15 mars). — *Lamartine prononce son dernier discours à l'Assemblée Législative.*
Il publie : les Nouvelles Confidences : Geneviève, histoire d'une servante ; le Tailleur de pierres de Saint-Point ; récit villageois, *et les premiers volumes de l'*Histoire de la Restauration.

1851 (2 décembre). — *Le coup d'État du Prince Louis-Napoléon met fin à sa carrière politique.*

1852-1854. — *Lamartine fait paraître le* Civilisateur, *ou* « Histoire de l'Humanité par les grands Hommes ».

1853. — *Le Nouveau Voyage en Orient.*
Les Visions, *fragments inédits du grand poème épique rêvé par Lamartine.*

1854. — *Histoire des Constituants.*

1854-55. — *Histoire de la Turquie.*

1855. — *Histoire de la Russie.*

1856-1869. — *Publication régulière du* « Cours Familier de Littérature » *à raison d'un entretien par mois.*

1856. — Les *Contemplations de* V. Hugo.

1857. — Mort d'A. de Musset.
Publication de la Vigne et la Maison *dans le* 15e *Entretien.*

1859. — *Lamartine* « *lance* » *Mistral et son poème* « *Mireio* » *dans le quarantième Entretien.*
V. Hugo : *la Légende des Siècles.*

1860. — *Vente de Milly.*

1860-1866. — *Publication des* Œuvres complètes *de Lamartine par lui-même (édition dite de l'auteur), en quarante-et-un volumes in-8°.*

1863. — *Mort de Mme de Lamartine. Lamartine reste seul avec sa nièce et fille adoptive, Valentine de Cessiat.*
Mort d'A. de Vigny.

1867. — *Le Corps Législatif vote, à titre de récompense nationale, une pension de* 25.000 *fr. au poète appauvri.*

1869. — *Le matin du* 28 *février : mort de Lamartine.*
(4 mars). — *Ses obsèques à Saint-Point.*
(Octobre). — Mort de Sainte-Beuve.

Œuvres posthumes publiées par les soins de M. L. de Ronchaud et de Mme Valentine de Lamartine :

1870. — *Mémoires Inédits.*

1871. — *Manuscrit de ma Mère.*

1873. — *Poésies Inédites.*

1873-75. — *Correspondance*, 6 volumes.

BIBLIOGRAPHIE

Dans cette simple *note*, que complètent les indications données au cours de l'ouvrage, on s'est contenté de grouper quelques œuvres essentielles, ou quelques études d'ensemble.

1. — Éditions des Œuvres de Lamartine

Les *éditions originales* des principales œuvres sont indiquées plus loin, chacune à sa place et à sa date.

Œuvres d'Alphonse de Lamartine, Boquet, Gosselin et Urbain Canel, 2 vol. in-8°, 1826.

Œuvres de A. de Lamartine, de l'Académie française. Gagniard, éditeur, Paris, 1830, 4 vol. in-8°. (Préface de Charles Nodier.)

Œuvres de M. de Lamartine, membre de l'Académie française. Paris, librairie de Ch. Gosselin, 1832, 4 vol. in-8°. (Préface de Jules Janin.)

Œuvres Complètes de M. A. de Lamartine, de l'Académie française, édition nouvelle publiée pour la première fois par l'auteur. Librairie de Ch. Gosselin (et) librairie de Furne, Paris, 1834. 4 vol. in-8° (en guise de Préface, l'opuscule : *Des Destinées de la Poésie*).

Œuvres complètes de Lamartine. Ch. Gosselin et Furne, Paris, 1836. 13 vol. in-8°.

Œuvres de M. A. de Lamartine. Paris, typographie de Firmin Didot frères, 1849, 14 vol. in-8°. (Édition dite des souscripteurs.)

Œuvres complètes, publiées et inédites. Paris, chez l'auteur, rue de la Ville-l'Évêque, 43, 1860-1866, 41 vol. in-8°.

Œuvres, etc... Édition donnée par la Société propriétaire des Œuvres, 23 vol. in-8°.

Pour les œuvres posthumes, publiées à part, voir la Chronologie.

Correspondance de Lamartine, publiée par Mme Valentine de Lamartine. Hachette et Furne, 6 vol. in-8°, 1873-1875, 2e édition en 4 vol. in-16°, 1882.

Carnet de Voyage en Italie, publié par René Doumic dans le *Correspondant* (1908).

Lamartine. — *Méditations Poétiques*, nouvelle édition, publiée d'après les manuscrits et les éditions originales, avec des variantes, une introduction, des notices et des notes, par Gustave Lanson. Paris, Hachette, 1915. (Collection des grands écrivains de la France.) 2 vol. gr. in-8°.

Lamartine. — *Saül*, édition critique, avec une introduction et un commentaire, par Jean des Cognets. Hachette, 1918. 1 vol. in-8°. (Société des textes français modernes.)

---

2. — Études Biographiques et Critiques

Henri de Lacretelle. — *Lamartine et ses amis*, 1878.

F. Reyssié. — *La Jeunesse de Lamartine d'après des documents nouveaux*, 1892.

Pierre de Lacretelle. — *La Jeunesse de Lamartine d'après des documents nouveaux et des lettres inédites* (1790-1812), 1911.

Anatole France. — *L'Elvire de Lamartine*, 1893.

Léon Séché. — *Lamartine de* 1816 *à* 1830 (documents inédits), 1905.
— *Le roman d'Elvire*, 1909.
— *Les Amitiés de Lamartine*, 1911.

René Doumic. — *Lettres d'Elvire à Lamartine* (2e édition, 1906).

Docteur L. Babonneix. — *Julie Bouchaud des Hérettes à la « Maison Coigny »*. Paris, Maloine, 1924.
— *Julie Bouchaud des Hérettes* à Gand.

René Doumic. — *Le Mariage de Lamartine* (Revue des Deux-Mondes, 1905).

Maurice Levaillant. — *Un ami de collège de Lamartine ; Prosper Guichard de Bienassis* (Revue des Deux-Mondes, 1924).

— *Les Nouvelles Méditations* (Revue des Deux-Mondes, 1923).

Sainte-Beuve. — Articles dans *Portraits Contemporains* (t. I) ; *Portraits Littéraires* (t. I) ; *Causeries du Lundi* (t. I, IV, VII, IX, X, XI).

Jean des Cognets. — La *Vie Intérieure de Lamartine*, 1911.

René Doumic. — *Lamartine*, 1912.

Quentin-Bauchart. — *Lamartine homme politique*, 1903.

H. Cochin. — *Lamartine et La Flandre*, 1912.

Christian Maréchal. — *Lamennais et Lamartine*, 1907.

Louis Barthou. — *Lamartine orateur*, 1916.

C. Latreille. — *Lamartine poète politique*, 1924.

E. Zyromski. — *Lamartine poète lyrique*, 1897.

M. Citoleux. — *La poésie philosophique au XIX^e siècle : Lamartine*, 1905.

René Waltz. — *Introductions aux deux volumes d'Œuvres choisies de Lamartine*, 1912.

LAMARTINE

PREMIÈRE PARTIE

LA FORMATION DU POÈTE

1790-1820

CHAPITRE PREMIER

LA RACE. — LA FAMILLE. — L'ENFANCE [1]

La Race

Par sa mère aussi bien que par son père, Lamartine appartient à cette élite de la bourgeoisie qui fit la grandeur et l'honneur de la France pendant les siècles monarchiques ; la famille de sa mère demeura, sans en sortir, aux premiers rangs de sa classe ; la famille de son père acquit la noblesse au milieu du XVII^e^ siècle. De toutes les deux l'on suit l'histoire, en remontant les filiations, jusqu'au XVI^e^ siècle.

Les *Alamartine* — cette forme primitive du nom patronymique subsista jusqu'en 1680 — originaires probablement du Charolais, vinrent s'installer, au début du XVI^e^ siècle, à Cluny, « sur les dépendances de la célèbre abbaye qui faisait vivre toute une population » ; le premier que mentionnent les

1. Pour toute cette période de la vie du poète, le guide le plus sûr est le livre où M. Pierre de Lacretelle a pu utiliser, outre un grand nombre de documents importants et de minutes notariales, les carnets, encore inédits, qui contiennent le « *Journal Intime* » de la mère de Lamartine. C'est à ce livre : *Les Origines et la Jeunesse de Lamartine*, Hachette, 1911, que sont empruntées, dans ce premier chapitre, les citations qui n'ont point de référence.

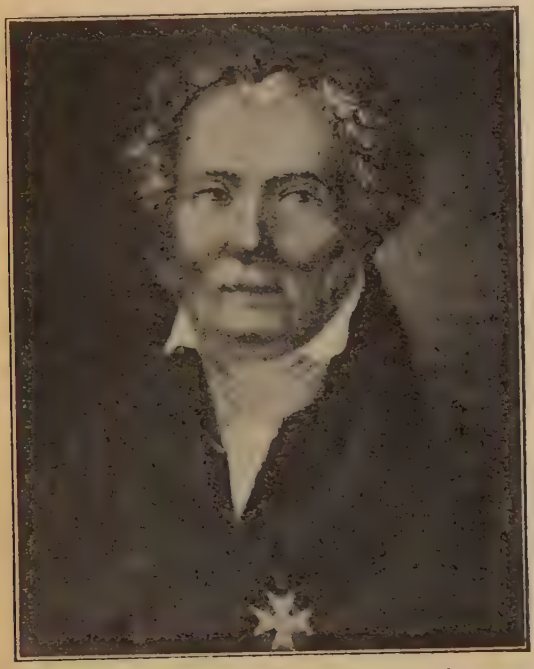
documents s'appelle Benoît ; il exerçait en 1550 « la modeste profession de tanneur cordonnier ». Ce Benoît Alamartine est le chef de la famille. Un de ses petits-fils, Estienne, après avoir rendu la justice pour le compte du roi sur les terres ecclésiastiques en qualité de juge-mage et capitaine de l'abbaye de Cluny, acheta, en 1651, la charge de secrétaire du roi, « charge fort recherchée alors puisqu'elle conférait la noblesse à son titulaire pourvu qu'il l'eût exercée vingt ans, ou qu'il fût mort en étant revêtu.» A partir de 1656, date de sa mort, la noblesse était donc assurée à ses descendants.

Ce n'était cependant qu'une noblesse de robe ; suivant l'usage alors constant, les fils de cet Estienne s'appliquèrent à lui donner valeur et qualité de noblesse d'épée, en acquérant des terres nobles. L'aîné, installé dans la châtellenie royale d'Hurigny, non loin de Mâcon, fut la souche de la branche des Lamartine d'Hurigny, qui s'éteignit à la fin du XVIII^e^ siècle. Le cadet, Jean-Baptiste, donna naissance à la branche des Lamartine de Montceau, qui aboutit au poète. Tous les deux paraissent s'être entendus pour substituer à l'*A* initial du patronymique un *de* marquant la qualité : le nom s'écrivit dès lors *de Lamartine* ou *de la Martine*.

Conseiller au bailliage de Mâcon, Jean-Baptiste reçut en dot de sa femme la terre de Montceau et fit bâtir sur le domaine de Milly une modeste maison, destinée à l'abriter au temps des vendanges ; le curé du lieu la bénit « le 15 juillet 1705, à six heures du soir ». Jean-Baptiste de Lamartine possédait, en outre, presque tous les autres biens qui devaient revenir au patrimoine du poète — notamment l'hôtel et la maison de Mâcon.

Son petit-fils, Louis-François, s'efforça d'effacer définitivement — à force de prétentions et de splendeur nobiliaires — les souvenirs de robe et de demi-roture qui faisaient tache sur l'éclat de la famille. Né en 1711, il porta l'épée pour le roi, au régiment de Tallard-Infanterie et de Monaco, et, après avoir fait la guerre de Succession de Pologne et la guerre de Succession d'Autriche, se retira en 1748 avec le grade de capitaine et la croix de Saint-Louis. En 1749, un heureux mariage avec la fille d'un conseiller au Parlement de Besançon lui apporta d'importants domaines dans le Jura : le château et les bois de Saint-Claude et du Pratz ; les forêts du Franois, sapinières étendues sur des centaines d'hectares ; deux usines hydrauliques de fil de fer à Saint-Claude et à Morez, etc.... Les revenus de ces biens furent consacrés à l'arrondissement et à l'embellissement des terres familiales. Le château de Montceau, en particulier, eut la sollicitude de Louis-François : l'ameublement y était magnifique ; la bibliothèque (Louis-François était connaisseur en lettres et rimait agréablement ; Lamartine rapporte qu'il retrouva une pièce de vers aimable

où son grand-père avait célébré sa naissance) était garnie de volumes richement reliés, timbrés aux armes de leur propriétaire ; dans une salle de spectacle toute neuve, on se donnait le plaisir de jouer la comédie, comme M. de Voltaire à Ferney... Près de Dijon, Louis-François acquit encore le château de Monteulot et la seigneurie d'Urcy. C'était un grand seigneur,



Pierre de Lamartine, chevalier de Pratz, père du poète.

et qui, pour établir solidement sa noblesse, ne balança pas de recourir à des grattages et lavages chimiques sur les registres paroissiaux ; il réussit ainsi à gagner un quartier et à faire reculer sa qualité jusqu'aux premières années du XVII^e siècle [1].

Ce gentilhomme de belle allure eut trois fils. L'aîné, François-Louis, né en 1750, dut renoncer aux armes et au mariage à cause de la délicatesse de sa santé. Le cadet, Jean-Baptiste,

1. Voir, sur cette amusante falsification, le livre de M. Pierre de Lacretelle, pp. 14-16.

selon l'usage, était entré dans les ordres. L'avenir de la race était donc remis au troisième fils, Pierre de Lamartine, né le 21 septembre 1751, qui, dès sa jeunesse, pour se distinguer à Mâcon de son aîné, avait reçu le titre de « Chevalier de Pratz ». C'est de lui que naquit le poète.

Sa mère s'appelait Alix des Roys. Fille de Jean-Louis des Roys, bourgeois de Lyon et intendant des domaines de la maison d'Orléans, elle appartenait à une famille originaire de l'Auvergne, dont tous les membres, depuis le XVI^e^ siècle,

Alix des Roys, en chanoinesse à 20 ans.
(*D'après une miniature.*)

furent juristes ou avocats. Cette famille demeura jusqu'au XVIII^e^ siècle, au bourg de Montfaucon, près du Puy, à seize kilomètres d'Yssingeaux, vouée à des besognes utiles et sans gloire. L'un de ces honnêtes gens, le plus reculé qu'on puisse atteindre, Denys des Roys, « vénérable et discrète personne », y vivait vers 1480, et y rédigea, en 1528, un testament où respire moins la crainte de la mort que le plus sain et le plus candide amour de la vie :

« ... *Avant toute œuvre,* y disait-il, *je rends à Dieu mon créateur grâces de ma nativité, corps et membres dont il m'a créé, des*

cinq sens qu'il m'a prestés, des beaux enfants qu'il m'a donnés, et de tous les biens qu'il lui a pleu me donner durant ma vie en ce monde.... »

Des deux côtés, donc, l'ascendance de Lamartine est constituée par une suite d'honnêtes gens, attachés à leur métier et à leur sol ; après avoir cheminé plus ou moins obscurément, après s'être enrichies plus ou moins patiemment, les deux familles prennent soudain de l'éclat, au milieu du XVIII^e^ siècle, dans la personne des grands-pères paternel et maternel du poète. Celui-ci est l'aboutissement de longs efforts, de tenaces et intelligentes ambitions.

M. de Lacretelle constate avec raison qu'à ses pères « établis de longue date dans les régions mêmes où ils demeurèrent jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, » Lamartine doit sans doute « cet intense et pénétrant sentiment de la terre natale, qui est une des notes dominantes de sa poésie » — et que son éducation, d'ailleurs, épanouira.

Ne leur doit-il pas autre chose ? Dans l'ennui qui occupe l'arrière-fond de son âme, et qui, sous tant d'apparente et multiple ardeur, le dévora toute sa vie, n'entre-t-il pas, comme dans celui de Chateaubriand, un peu des mélancolies obscures de tant de « bourgeois, magistrats et capitaines » aux destinées trop sédentaires, un peu des tristesses de tant de cadets non mariés et de filles vouées aux cloîtres ?...

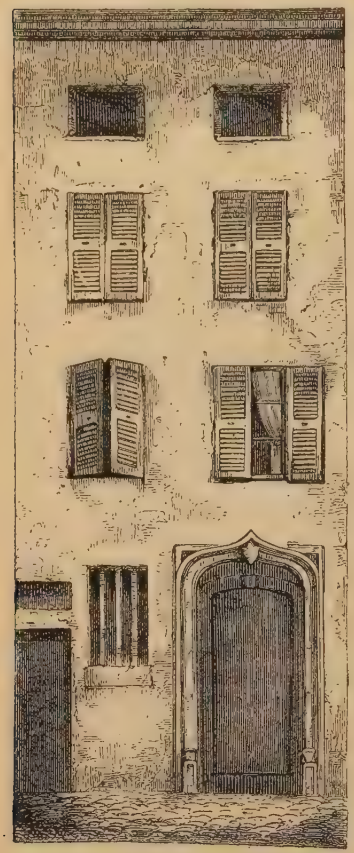
La Famille. — L'Enfance

A l'origine du mariage qui unit Pierre de Lamartine, chevalier de Pratz, à M^lle^ Alix des Roys, on trouve un agréable roman d'amour.

Née à Lyon le 8 novembre 1770, la jeune fille fut d'abord élevée par sa grand'mère paternelle : car sa mère était retenue à Paris, au Palais-Royal, par ses fonctions de gouvernante des enfants d'Orléans ; et son père, intendant de la même famille, accomplissait de longs et de fréquents voyages. A quatorze ans, elle fut admise au chapitre noble de Saint-Martin de Salles, en Beaujolais, où le duc d'Orléans « avait la nomination d'un certain nombre de dames » [1]. Ce couvent, comme beaucoup d'autres, vers la fin de l'Ancien Régime, était un peu austère séjour ; chaque élève y habitait avec une « mère » dans une petite maison ornée d'un jardinet. Alix des Roys y demeura jusqu'en 1789 ; elle allait seulement passer chaque année deux mois à Paris auprès de ses parents. Elle s'y lia d'amitié avec une de ses compagnes, qui s'appelait, au chapitre, M^me^ de Villard, mais qui était née Marie-Suzanne

1. Lamartine, *Confidences*.

de Lamartine... et qui était la sœur du chevalier de Pratz. Celui-ci, comme il est naturel, venait souvent rendre visite à sa sœur ; près d'elle il vit Alix des Roys ; il la vit, telle qu'elle se peignit plus tard de souvenir dans son *Journal intime*, « simple, jolie, fraîche, plaisant à tout le monde... » Il fut d'abord charmé, et bientôt il aima.



La maison natale de Lamartine, à Mâcon.

Entré au service dès l'âge de seize ans, Pierre de Lamartine, en 1788, en avait trente-six [1] ; il était capitaine de cavalerie au Régiment Dauphin. Son brillant uniforme l'aida peut-être à produire sur la jeune fille une impression qu'elle nota ainsi plus tard : « J'ai aimé en lui cette noble expression, cette grâce un peu militaire, cette franchise du regard et cette fierté qui ne semblait s'adoucir que pour moi [2]. »

Le père du chevalier, malheureusement, refusa d'abord son autorisation au projet de mariage. Il trouvait la dot de la jeune fille un peu mince. Toute une année il demeura inflexible. C'est seulement en octobre 1789, lorsque, grâce à une petite ruse de sa fille Suzanne, il eut été contraint d'offrir une hospitalité de vingt-quatre heures à Mme des Roys et à l'aimable Alix, qu'il accorda son consentement ; la grâce de la jeune fille avait triomphé de ses pré-

1. Il naquit à Mâcon, le 21 septembre 1752, et fut baptisé le lendemain. (*Archives Municipales de Mâcon, G. G.* 75, p. 178).

2. *Le Manuscrit de ma mère*, p. 296.

ventions; comme si le romanesque avait dû, jusqu'au bout, jouer un rôle décisif dans l'union d'où devait sortir un grand poète !

Cette union fut célébrée le 7 janvier 1790. D'après le contrat, signé trois jours plus tôt à Lyon, la fortune des nouveaux époux n'était point considérable. Le plus net de leurs biens consistait dans le petit domaine de Milly, dont Pierre de Lamartine, jusqu'à la mort de son père, ne possédait que l'usufruit ; la récolte en pouvait rapporter environ douze mille francs dans les bonnes années. C'était peu, même en 1790, pour faire splendide figure.

Il semble cependant que le chevalier de Lamartine ait songé, dès le lendemain de son mariage, à quitter l'armée, et qu'il prit tout de suite un long congé, en attendant qu'il donnât sa démission le 1er mai 1791 [1]. Il s'installa avec sa jeune femme, l'été à Milly, l'hiver à Mâcon, dans une petite maison sise au n° 18 de la rue des Ursulines, que son père lui concéda, à quelques pas de l'hôtel familial : c'est dans cette maison [2] que naquit, le 10 octobre 1790, Alphonse-Marie-Louis de Lamartine.

L'orage de la Révolution allait secouer assez rudement sa famille. Comme beaucoup de gentilshommes de province, Pierre de Lamartine avait d'abord manifesté de la sympathie pour les idées nouvelles ; il était d'esprit libéral, mais de foi royaliste. Dès que le trône lui parut menacé, il accourut ; en mai 1792, il était à Paris et offrait au roi son épée. Il combattit le 10 août pour défendre les Tuileries ; blessé, il risquait d'être pris et massacré ; il fut sauvé par un jardinier du château qui le connaissait et le cacha sous des habits d'emprunt.

Vite suspect à Mâcon, il fut arrêté le 5 octobre 1793 et demeura prisonnier dans cette ville, puis à Autun, jusqu'au 30 octobre 1794. Presque en même temps que lui on incarcérait ses deux frères ; son père, le vieux François-Louis, ne dut de conserver la liberté qu'à ses quatre-vingt-

1. La cause immédiate de cette démission fut son désir de n'avoir point à prêter le serment à la Constitution, qui allait être promulguée en septembre.

2. Elle communiquait par une cour avec l'hôtel Lamartine, qui avait avec elle des jardins communs. Cet hôtel est situé au n° 3 de l'actuelle rue Bauderon-de-Senecé, qui au XVIIIe siècle s'appelait rue de La Croix-Saint-Girard. C'est par erreur, mais par une erreur facilement excusable, que le poète, dans les *Confidences*, l'indique comme le lieu de sa naissance. On comprend moins, si l'on ne songe à la désinvolture avec laquelle il traitait d'ordinaire les dates et les faits, qu'il ait plusieurs fois désigné Milly comme sa « *terre natale* ». Cf. plus loin, *Préludes : « Je suis né parmi les pasteurs »* ; — *Harmonies : Milly ou la Terre natale.*

trois ans. Tous les biens de la famille étaient mis sous séquestre et quelques meubles vendus. Pendant ce temps, Mme de Lamartine s'acquittait d'un pénible devoir : pour obéir aux suggestions impérieuses, mais terriblement maladroites, de son beau-père, elle s'acheminait vers Paris, emmenant le jeune Alphonse, âgé tout juste de trois ans. Il s'agissait d'utiliser, au profit des captifs et de toute la famille, les relations que ses parents avaient pu conserver avec quelques puissants du jour. Par bonheur, elle s'arrêta chez son père qui résidait alors dans la Marne. « Là, conte-t-elle dans son *Journal*, Dieu permit alors qu'on rendît un décret qui défendait aux ci-devant nobles d'aller à Paris sous peine de mort ; ce fut fort heureux, car les démarches étaient fort dangereuses. » Elles l'étaient tellement qu'elles eussent pu faire tomber la tête de ceux qu'elles avaient pour but de sauver ; quelques mois plus tard, André Chénier dut la mort à de fausses manœuvres analogues ; il est notable que son père ait montré le même aveuglement obstiné que le grand-père de Lamartine [1].

Ni celui-ci, cependant, ni ses trois enfants n'eurent trop à se plaindre, au total, de la fureur révolutionnaire. Ils se retrouvaient tous en liberté à Mâcon, vers la fin de 1795. Ils avaient connu bien des épreuves ; le cadet des fils, l'abbé, avait même été déporté quelques mois à Cayenne. Mais enfin ils étaient vivants ; et leurs biens — hormis quelques meubles vendus à l'encan — affranchis du séquestre, leur étaient restitués. Cette douceur relative que la Révolution montra envers sa famille, explique peut-être la modération avec laquelle Lamartine la jugea ; il ne conserva point contre elle le sombre ressentiment de tant d'autres aristocrates — de Chateaubriand, par exemple, à qui elle avait apporté tant de misère et des deuils si douloureux.

Le chevalier de Lamartine et sa femme se réinstallèrent donc en 1796 dans leur logis de la rue des Ursulines ; deux filles leur étaient nées pendant cette période d'épreuves ;

1. Mais lui, Lamartine, pourquoi plus tard, lorsqu'il raconte ces premiers temps de son enfance, passe-t-il cet épisode dramatique sous silence, et lui substitue-t-il une histoire romanesque, inventée de toutes pièces et destinée à attendrir les âmes sensibles ? A l'en croire (Préface du *Manuscrit de ma mère*) sa mère, pendant toute la Terreur, ne bougea point de la petite maison de la rue des Ursulines. Pierre de Lamartine était emprisonné dans le couvent du même nom ; par un hasard, ou par une heureuse complicité, la fenêtre de sa cellule ouvrait juste en face de sa maison ; lui et sa femme n'étaient ainsi séparés que par la largeur de la rue et ils s'envoyaient des lettres attachées à des flèches... C'est la première des poétiques histoires dont Lamartine s'acharne à embellir le récit de sa vie, et auxquelles il a peut-être fini par croire lui-même. M. Pierre de Lacretelle a fait justice de celle-ci. (*Ouvrage cité*, pp. 127-128).

une troisième, bientôt, allait voir le jour. Mais au début de l'année suivante, le 11 mai 1797, le vieux Louis-François, mourait, vaincu par l'âge et par les émotions. Le partage de ses biens fut assez épineux. L'aîné de ses fils, François-Louis, reçut, comme chef de la famille, le château de Montceau et l'hôtel de Mâcon ; l'abbé eut Montculot et la maison de la rue des Ursulines. Au chevalier revint seulement Milly ; il ne possédait plus rien à Mâcon, sinon le droit, reconnu par la tradition familiale, d'y séjourner dans l'hôtel du chef de famille ; il décida donc d'aller vivre avec les siens sur sa maigre terre ; il emmenait une de ses sœurs, « Mlle de Montceau, personne restée dans une demi-enfance, c'était comme un enfant de plus, augmentant d'une pension suffisante l'aisance et la bonne humeur de la maison » [1].

Tout ce monde, par un matin de l'automne de 1797, s'achemina donc de Mâcon vers Milly. Lamartine, qui achevait sa septième année, avait conservé un souvenir précis de ce voyage, dont il a tracé dans ses *Mémoires* un pittoresque tableau [2].

DE MACON A MILLY

Je commençais à voir et à comprendre les choses extérieures, quand mon père et ma mère nous amenèrent, toute leur tribu d'enfants, dans une longue file de chariots à bœufs, nous établir à Milly. Notre mère était dans le chariot qui marchait le premier, avec deux petites filles entre ses genoux, une autre à son sein. Une foule de paquets remplissait la carriole. Mon père allait à pied, en chasseur, un fusil dans une main, soutenant de l'autre main la voiture dans les mauvais pas ; ses deux chiens tenus en laisse et deux chariots, pleins de femmes de chambre, d'ustensiles, de bagages, suivaient au pas ; puis venait la voiture, aussi à bœufs, de Mlle de Montceau et de sa vieille femme de chambre. Tout cela formait une longue colonne d'équipages baroques roulant dans la boue. Les aiguillons des bouviers, les gémissements et les regimbements des bœufs, les clameurs épouvantées des femmes, le rire des enfants dans les chars, faisaient un spectacle moitié pittoresque,

1. Lamartine, *Mémoires inédits*. — 2. *Id.*, pp. 15 et suivantes. On rapprochera utilement ces pages de celles où Chateaubriand conte le voyage que sa famille accomplit en 1776, au départ de Saint-Malo, pour aller s'installer au château de Combourg. Chateaubriand avait alors huit ans et demi. (*Mémoires d'outre-tombe*, tome I, p. 69.).

moitié touchant. Nous mîmes cinq ou six heures pour arriver laborieusement à Milly.

Milly était alors un pauvre village, bâti en crête sur le sommet d'une colline nue et plantée de vignes maigres, à quelque distance du joli et gros village de Saint-Sorlin, capitale rurale du pays. Quand on a passé ce village, on descend à gauche dans une étroite et profonde vallée, remplie par des prés où paissent des vaches blanches et quelques chèvres noires. Un joli ruisseau, voilé de saules tondus et d'épines, y trace une ligne bleue dans les herbes, pareille aux lignes sinueuses d'un serpent fuyant la poursuite d'un berger. L'eau, maintenant emprisonnée par un petit pont que j'ai fait construire, s'y répandait à cette époque sur des cailloux luisants, qui faisaient clapoter et rejaillir la mince rivière contre les pieds des bœufs et contre les jantes des roues. Cela tenait à la fois du marécage et de la carrière, de la montagne et de la plaine. Quand on avait traversé ce petit vallon, on trouvait un sentier ardu et pierreux, creusé par les sabots des paysans, entre deux vignes ; et les bœufs, après avoir soufflé un moment, montaient sous l'aiguillon vers l'église. Ce n'était pas l'église, car il n'y en avait plus ; ce n'était que le clocher. Ce clocher ressemblait, par sa construction très ancienne, à une pyramide rustique, percée d'une double grille de pierre, où restait suspendue une grosse cloche, presque toujours immobile. Les petits enfants de Milly en tiraient la corde, le matin et le soir, et s'amusaient à faire retentir l'*Angelus*, cette pieuse habitude de leurs pères.

Après avoir contourné, aux environs de l'église, quelques maisons, quelques celliers et quelques granges de vignerons, les bœufs redescendaient à droite et entraient enfin dans une cour ouverte, tout entourée de bâtiments d'exploitation ; puis on s'arrêtait et l'on descendait, au fond de la cour, sur un perron à trois faces, au haut duquel était l'entrée de la maison.

Ce vallon de Milly, avec lequel ses yeux firent connaissance en 1797, sera, pour Lamartine, le décor sacré de son enfance et de toute sa jeunesse ; nul doute cependant qu'il ne l'ait d'abord trouvé bien morose et bien triste ; plus d'une fois,

Milly au XVIII^e^ siècle (*d'après une ancienne gravure*).

dans ses lettres de jeune homme, il appelle Milly sa « détestable patrie » ; il ne devait le poétiser que plus tard.

Milly, en effet, n'offre guère d'attrait extérieur. C'est « un pauvre village d'une quarantaine de maisonnettes, qui s'étend en amphithéâtre à mi-flanc d'un vallon encaissé de hautes collines, les unes cultivées, le Craz, les autres arides, le Monsard » [1]. Le sol, pierreux, ne nourrit guère que la vigne, dont les ceps tordus s'étagent sur les pentes. L'eau et les arbres sont rares...

Entourée d'un vignoble important, qui s'étendait sur cinquante hectares environ, la maison des Lamartine n'était à l'origine qu'un modeste « vendangeoir ». Le chevalier et sa femme, en s'y établissant, ne cherchèrent point à l'agrandir, car leurs ressources étaient modestes. « Elle est située en retrait de la route unique qui traverse le village, au fond d'une cour actuellement ornée de massifs, mais qui, autrefois, servait, avec ses communs, à garer cuves, pressoirs et tombereaux. Derrière s'étend un minuscule jardin; dont les charmilles, les chênes et les frênes sont les seuls arbres de Milly, et qui finit en pente douce au pied du Craz par un potager [2]. » La maison elle-même est de pierre grise, d'une architecture trapue et ramassée ; elle « n'a qu'un seul étage ; elle est petite, obscure, humide, et jamais le soleil n'y pénètre. Elle comprend en tout neuf pièces [3] et l'on imagine mal comment sept personnes pouvaient y vivre. Des plantes grimpantes recouvrent entièrement les murs jusqu'aux tuiles, et les arbres viennent frôler les vitres... »

Dans cette maison, au milieu d'une population de vignerons attachés au sol et aux traditions, chez qui la fièvre révolutionnaire ne s'était guère manifestée que par un ou deux accès assez brefs et anodins, les Lamartine menèrent tout de suite une existence simple, sereine, égale, qui rappelle souvent dans le détail celle des patriarches bibliques. Le jeune Alphonse « y grandit élevé assez rudement au physique. La table était frugale ; la viande y paraissait rarement, parce qu'elle coûtait cher, et que le boucher était loin. Les servantes et le tailleur du village cousaient à l'enfant des vêtements pareils à ceux des bergers ses compagnons. La chambre exiguë avait une mauvaise croisée dont le vent secouait les vitres descellées, et une cheminée qui fumait. Il suivait les troupeaux au pré, accompagnait parfois son père à la chasse, et rassemblait des bandes d'enfants autour du puits du village... » [4].

1. Pierre de Lacretelle, *ouvrage cité*, p. 131.
2. *Idem.*
3. Lamartine les a souvent décrites ; voir plus loin, chap. xxi, l'Extrait des *Confidences*.
4. Des Cognets, *La Vie Intérieure de Lamartine* pp. 38-39.

Auprès de sa mère, enfin, il recevait une première instruction, et subissait mille tendres influences, qui devaient l'imprégner profondément.

Cette mère, il s'appliqua plus tard à tracer son portrait, à plusieurs reprises, avec une vénération qu'inquiétait sourdement la pointe d'un remords; car, s'il ne fut jamais un mauvais fils, il fut, pendant son orageuse adolescence, un fils assez farouche, jaloux de son indépendance, obstiné dans la taciturnité de son orgueil. Sa mère exerça peu d'influence sur sa jeunesse, et elle en souffrit ; mais elle rayonna sur toute son enfance, comme une attentive madone. C'était, a dit justement M. des Cognets, « une femme selon le cœur de Racine »; une Andromaque qui eût été chrétienne.

Le sentiment religieux dominait en elle tous les autres : chaque jour, elle consacrait une heure — quels que fussent ses tracas domestiques — à une sorte d'examen de conscience ou de méditation spirituelle ; elle en consignait les résultats sur de petits carnets, où elle notait, en outre, tous les événements survenus au foyer. Sur ce journal — qui n'est, plus développé et plus personnel, que le « Livre de Raison » tenu jadis, dans les vieilles familles françaises — elle « enregistrait son âme » — l'expression est de son fils — et elle inscrivait l'histoire de son mari et de ses enfants.

Elle fit du sentiment religieux l'assise solide de l'éducation qu'elle entendait donner à ceux-ci. Elle enseigna au jeune Alphonse à adorer Dieu à travers la beauté des choses, à placer en lui une confiance tranquille, à manifester cette confiance en pratiquant une active charité dont elle lui offrait l'exemple ; car elle était la Providence de tout le pays. Elle lui donna aussi l'exemple de la piété : « Quand elle prie, écrit d'elle un témoin qui la voyait souvent à cette époque, on ne peut la regarder sans attendrissement; son visage rayonne » [1].

Son mysticisme était, comme on voit, pénétré de tendresse. La douceur et la délicatesse inspiraient aussi son goût littéraire : Fénelon, Racine, la Bible, étaient ses auteurs préférés ; elle en lisait des pages à ses enfants. Sa voix, en modulant *Athalie* et quelques passages de *la Henriade*, révèle, en ces années-là, à son fils, la musique et le nombre du vers français.

Un passage de son journal [2] montre comment cette admirable

1. *Souvenirs de Madame Delahante.*

2. Lamartine avait préparé lui-même, en 1858, sous le titre : « *Manuscrit de ma mère* », un volume composé d'extraits de ce journal intime, qui parut après sa mort, en 1870. Mais il a fait subir aux fragments ainsi publiés un si grand nombre de retouches ou d'altérations, qu'on ne peut les considérer comme des documents bien authentiques. C'est du moins l'avis de M. Pierre de Lacretelle, qui a eu communication du texte original et complet du *Journal intime*, et qui en a publié plu-

femme savait partager son temps entre ses devoirs de ménagère, d'épouse, de chrétienne et de mère :

« ... La journée n'est jamais assez longue pour ce que je voudrais faire, et mes forces sont épuisées avant que mon goût pour les occupations le soit. Je vais tous les jours à la messe de sept heures avec mes enfants : nous déjeunons ensuite ; puis, quelques soins de ménage, puis le travail en lisant tour à tour la Bible, une leçon de grammaire, et la lecture de l'histoire de France : tout cela nous conduit jusqu'au dîner, sans que personne ait trouvé le temps long. Après dîner, je donne récréation une heure. Nous reprenons ensuite l'ouvrage, avec une lecture agréable que je tâche toujours de rendre instructive, jusqu'au goûter, après lequel on apprend par cœur des vers, de l'histoire de France et de la grammaire. Puis nous nous promenons jusqu'à la nuit ; et à la veillée, pendant que je joue aux échecs avec mon mari, les enfants s'amusent et apprennent quelques vers des fables de La Fontaine. C'est toujours le plan ordinaire de notre journée, à quelques différences près.... »

Nul doute que le poète ne doive à une telle mère son exquise et toujours active sensibilité ; il l'a reconnu lui-même : « De ma mère, je tiens assez de finesse, et une sensibilité dont toutes les notes sont justes... » [1]. Mme de Lamartine a exprimé dans son *Journal* certaines nuances de sentiments qui semblent annoncer déjà les plus significatives *Méditations* de son fils. Cette page, par exemple, n'est-elle point comme l'indication des thèmes, encore confondus, que distingueront l'*Isolement*, la *Prière* et l'*Automne* ?

« ... Je jouis de ma solitude. Je suis seule à Milly avec mes enfants et mes livres.... J'ai fait une grande promenade, ce soir, sur la montagne de Craz, qui est derrière la maison, au-dessus de mes vignes. J'étais toute seule ; c'est mon plaisir dans ce temps-ci, le soir, de m'égarer seule, ainsi, bien loin. J'aime le temps d'au-

sieurs passages dans son livre. Le *Journal intime* remplit « douze petits cahiers » ; il commence à la date du 13 décembre 1800 et s'achève sur une page datée du 22 octobre 1829.

1. Entretien avec Dargaud. Voir Des Cognets, *ouvrage cité*, p. 47.

tomne et les promenades sans autre entretien qu'avec mes impressions : elles sont grandes comme l'horizon et pleines de Dieu. La nature me fait monter au cœur mille réflexions et une espèce de mélancolie qui me plaît ; je ne sais ce que c'est, si ce n'est une consonance secrète de notre âme infinie avec l'infini des œuvres de Dieu [1]. »

Mme de Lamartine s'appliquait ainsi à développer dans l'âme de son fils le sentiment de la grâce, de la beauté, de la tendresse ; elle s'adressait à son cœur plus qu'à sa raison, et surtout à ses instincts généreux beaucoup plus qu'à sa volonté. Elle lui apprenait, comme le dit fort justement M. des Cognets, « la douceur du bien, plus que l'inflexibilité du devoir... ». A cette première éducation du poète, il semble qu'une influence ait manqué, celle d'un père qui eût enseigné au jeune Alphonse la valeur de l'effort et qui lui en eût inculqué le goût. Mais le chevalier de Lamartine était accaparé par les multiples courses, par les mille surveillances rurales que nécessitait l'exploitation de son domaine ; il dépensait ainsi l'activité que sa foi légitimiste lui défendait de mettre au service de la République ou de « l'usurpateur » Bonaparte ; le reste de son temps, il l'usait en taciturnes rêveries ; ou bien il le consacrait à son plaisir favori : à la chasse... Plus que lui peut-être, son frère aîné, François-Louis, qui, en sa double qualité de chef de la famille et de célibataire, paraît s'être fort intéressé à l'enfant, tenta, plusieurs fois, de faire sentir à celui-ci une direction un peu virile. Mais il était grondeur, bourru, impérieux ; son action qui, suivie, eût été bienfaisante, s'exerçait par saccades ; on le craignait plus encore qu'on ne le respectait ; il réussit seulement à s'attirer la réputation d'un oncle tyrannique et terrible.

1. Cité par M. René Doumic dans son *Lamartine*.

CHAPITRE II

PREMIÈRES ÉTUDES. — LE COLLÈGE

A l'École paroissiale de Bussière

Le culte catholique, interrompu en 1792 dans les deux paroisses limitrophes de Bussière et de Milly, fut rétabli dans la première seulement au début de l'année 1798. Le vieux curé, François-Antoine Destre, ayant prêté serment à la Constitution civile du clergé, n'avait pas été inquiété pendant la Révolution. On lui adjoignit un jeune vicaire de trente ans, l'abbé Antoine-François Dumont, ordonné prêtre le 7 janvier, et qui était d'ailleurs son filleul et son élève. Les deux prêtres rouvrirent aussitôt une école pour les enfants du pays.

C'est là que, pendant trois ans, le petit Alphonse se rend, quotidiennement, avec les fils des vignerons et des manouvriers, par le sentier rapide qui descend de Milly vers Bussière, et où, l'hiver, il exécute de joyeuses glissades sur la neige. Il reçoit de l'abbé Dumont ses premières leçons de français et de latin ; après la classe, il entre chez M. de Vaudran qui vérifie si son écriture ne se gâte point, et lui enseigne les rudiments du dessin ; et souvent, l'été, quand il remonte vers Milly, c'est accompagné du jeune vicaire qui, guêtré de cuir, le fusil en bandoulière, vient prendre M. de Lamartine pour quelque partie de chasse ; car l'ardeur des opinions royalistes professées par l'abbé Dumont l'a rendu tout de suite sympathique au gentilhomme campagnard... Quant à l'enfant, il se sentait impressionné par les manières à la fois affables et hautaines de ce prêtre « jeune, beau, mondain, chasseur, spirituel, aimable, homme de vie élégante et de bonne compagnie », qu'il voyait empressé, « plein de respect et de déférences » auprès des trois sœurs de M. de Vaudran et auprès de sa mère [2].

1. *Mémoires inédits*, p. 25.

2. Il semble que les leçons de l'abbé Dumont n'aient point été fort sérieuses au point de vue pédagogique. Lamartine ne paraît pas en avoir conservé un souvenir bien précis, non plus que de « l'école paroissiale » où elles avaient lieu. Ses *Mémoires inédits* n'en parlent pas. Il n'a gardé de ces trois années que l'impression de la vie facile qu'il menait au milieu des champs et des montagnes ; ce qu'il apprit alors, il l'apprit aisément et ne connut aucunement l'effort.

A L'Institution Puppier, a Lyon

Cependant, à mesure qu'il grandissait, il laissait voir un caractère assez difficile, et de plus en plus avide d'indépendance. L'oncle terrible s'émut, et, au début de 1801, parla de lui imposer une véritable discipline, loin de la maison paternelle ; quelques semaines, Mme de Lamartine allégua la santé délicate du petit garçon ; elle s'inclina, quand on parla du « bien » de son fils. Il semble d'ailleurs qu'on tenait à le soustraire à son influence trop douce, en le dépaysant.

Le 2 mars 1801, Lamartine fut donc mené à la pension de la Caille que tenaient à Lyon, dans le faubourg de la Croix-Rousse, d'assez médiocres maîtres : M. Puppier et deux vieilles demoiselles, ses sœurs. L'enseignement ne paraît point y avoir été de qualité bien sûre ni bien attrayante ; mais la bourgeoisie de Lyon y fréquentait ; on y payait 420 francs par trimestre, prix assez élevé pour l'époque. Mme de Lamartine avait à Lyon plusieurs parents et amis ; sa cousine germaine Mme de Roquemont, son cousin M. Dareste, acceptèrent de veiller sur l'enfant et de se faire ses « correspondants ».

Tout de suite, sevré d'affection, éloigné de la nature, le petit paysan de Milly se sentit étouffer dans cette pension rébarbative ; à soixante ans de distance, il avait conservé, dans toute son amertume originelle, le souvenir de sa première journée d'internement :

LA PENSION PUPPIER

« ... La grande maison, ancien cloître, où nous nous arrêtâmes, s'appelait la pension Puppier. On en entendait la sourde rumeur longtemps avant d'en avoir franchi la porte. Cette porte avait une grille au milieu, par laquelle on regardait, du dedans, dans le chemin des Tapis, sur lequel elle ouvrait. La porte de l'enfer du Dante ne m'aurait pas semblé plus implacable... Je sentis mon cœur défaillir. Tous les murs étaient murs de prison ; toutes les figures, visages de geôliers. J'aperçus, en suivant la concierge, une grande cour, pleine de deux cents écoliers en récréation, nous regardant entrer d'un air méchant ou moqueur qui disait : « Tant mieux : en voilà un qui ne sera pas plus heureux que nous ! »... Ma mère fondit en larmes et me laissa pleurant moi-même, puis la porte se referma entre nous, et je fus lancé dans les cours comme on lance

un condamné à mort dans l'éternité. Je restai muet, je m'assis sur le fût d'une des colonnes qui entouraient le cloître où jouaient mes camarades, et je me mis à regarder à travers mes larmes les collines de Sainte-Foy, sur l'autre rive de la Saône. Quelques écoliers, qui étaient de Mâcon, entre autres MM. de Veydel, fils d'un avocat, arrivés depuis peu de jours, s'approchèrent de moi et essayèrent de me consoler. Je m'attachai à eux.... » [1].

Pendant deux ans et demi, cette première impression ne s'atténuera pas. L'enfant, cependant, renferme sa tristesse sous une apparence de gravité réfléchie, ou bien, cédant à son impétuosité, il essaie de la secouer par de brusques pétulances. Nous possédons le premier rapport de son « correspondant », en date du 30 mars 1801 : « Nous allâmes avant-hier dimanche avec M. de Roquemont rendre une petite visite dans sa pension à M. Alphonse. Nous le trouvâmes très gai et bien en train de s'amuser : il nous a paru content, et l'on est aussi content de lui ; nous assistâmes à leur dîner. Ils paraissent très bien dans cette pension et les demoiselles Puppier nous ont promis de nous le confier quelquefois cet été ; nous irons le chercher, mais ce ne sera que les jours de congé [2]. »

Aux vacances annuelles — qui commençaient alors seulement vers la mi-septembre — il revient à Milly, où sa mère le trouve « en très bonne santé, grandi, engraissé et fort bien... » Ses maîtres ont constaté son application et, surtout, sa merveilleuse facilité : « Il fait tout ce qu'il peut, et peut tout ce qu'il veut. » On en réclame des preuves à la maison : « ... A dîner, écrit sa mère, nous parlâmes beaucoup de lui, trop peut-être ; nous lûmes un extrait de sa façon et une petite composition que son père lui avait donnée à faire ; l'on fut très content et mon orgueil bien flatté... Je suis bien heureuse de son intelligence. » Malheureusement il a conservé ses vivacités et ses impatiences : « ... J'ai à lui reprocher de manquer de douceur, vis-à-vis de ses sœurs surtout, et je craindrais qu'il n'eût le caractère un peu dur, s'il ne se corrige pas. » C'est pendant ces vacances, pour l'adoucir peut-être, et le retenir auprès d'elle, qu'elle lui lit le *Télémaque* et quelques passages de Bossuet.

La seconde année (novembre 1801-septembre 1802) se termina sur des succès scolaires. L'enfant a rapporté deux prix

1. *Mémoires inédits.*

2. Lettre de M. Dareste à M^me^ de Lamartine, conservée aux Archives de Saint-Point et publiée par M. de Lacretelle, *ouvrage cité*, p. 163.

de latin et de français : « il en aurait eu un troisième, ajoute M. Puppier, sans une vivacité qui lui a fait déchirer sa copie de thème parce qu'on le pressait un peu pour la donner. »

Cette irritabilité nerveuse éclata à la fin des vacances ; Alphonse cria son horreur de la pension, supplia son père et son oncle de le laisser auprès d'eux ; il partit « sombre et renfermé ».

Le 9 décembre suivant, il s'enfuit sur la route de Mâcon, en compagnie des petits de Veydel ; au bout de quatre heures ces écoliers en rupture de bancs étaient rattrapés... « Cette faute, écrit Mme de Lamartine le surlendemain, nous a fait la plus grande peine, parce qu'elle a été précédée et suivie de plusieurs autres, et soutenue avec beaucoup d'orgueil, ce qui m'afflige fort. J'attends avec impatience de ses nouvelles, j'ai un grand désir de le savoir relevé de cette chute ; son caractère d'indépendance m'effraie, et je crains beaucoup de l'avoir gâté. » Et trois jours plus tard : « On a eu de la peine à lui faire écrire une lettre d'excuses et de repentir à son père... »

Son « mauvais esprit » n'empêcha pas l'écolier de remporter à la fin de cette année un grand prix de français, un prix de latin, un prix d'histoire et un accessit de dessin. Mais aux vacances il réussit à démontrer que son escapade avait rendu intolérables ses relations avec ses maîtres ; on décida de lui en chercher de plus doux et de plus compétents. Son oncle et son père se rendaient compte que les méthodes d'autorité trop directe et trop rude échoueraient contre un caractère aussi entier.

Au Collège de Belley

Le 27 octobre 1803, Mme de Lamartine écrivait sur son *Journal* dans l'hôtel de Belley où elle était descendue : « ... Je viens de remettre ce cher enfant entre les mains des Pères de la Foi, qui ont l'air de bien dignes gens. La maison est superbe, le pays est beau aussi... Ce matin j'ai été à la pension, et j'ai été fort aise de voir Alphonse. Il m'a dit qu'il était content... » Le lendemain elle repartait pour Milly : « ... En passant une dernière fois devant la pension, j'ai vu les écoliers qui jouaient dans la cour. Je n'ai fait aucun signe à Alphonse, qui ne s'est pas approché, heureusement... »

Lamartine allait demeurer au collège de Belley jusqu'aux derniers jours de janvier 1808 [1] ; il y reçut le fonds de connais-

1. M. de Lacretelle, *ouvrage cité*, p. 192, donne, d'après le journal de Mme de Lamartine, la date du 20 janvier comme celle de son retour définitif à Milly ; mais, à la page précédente, il indique que le 26 janvier le jeune homme était seulement sur le chemin du retour à Lyon, où il consultait un médecin.

D. O. M.

SOLEMNIS PRAEMIORUM DISTRIBUTIO,

In Scholâ secundariâ Bellicensi,

Coram ejusdem Civitatis Magistratibus.

DIE SEPTEMBRIS tredecimâ, ANNO salutis 1806.

IN RHETORICA.

PRÆMIA DILIGENTIÆ.

Primum, Ludovicus SARGNON, conv. sen. ex *Ampleputs*,
Secundum { Josephus PRESSET, conv. sen. ex *les Tuiles*,
ex æquo, { Leo DEVENS, conv. ex *Seyssel*.
Accesserunt Claudius Guignod, Ludovicus Revoux, Georgius Lubinus Rubat, Alphonsius de la Martine.

PRÆMIA DICTATURÆ,
SEU EXCELLENTIÆ.

Primum, Alphonsius de la MARTINE, conv. sen. *Matiscon.*,
Secundum, Julius JENIN, conv. sen. ex *Virieux-le-Grand*.
Proximè accessit Claudius Guignod.
Accesserunt Ludov. Sargnon, Jacobus Revel, Josephus Presset.

PRÆMIA AMPLIFICATIONIS LATINÆ.

Primum, *Idem* Alphonsius de la MARTINE, etc.
Secundum, Jacobus REVEL, conv. sen. ex *Cluses*.
Accesserunt Josephus Presset, Ludovicus Sargnon., Claudius Guignod, Julius Jenin.

PRÆMIA AMPLIFICATIONIS GALLICÆ.

Primum, *Idem* Alphonsius de la MARTINE.
Secundum, *Idem* Julius JENIN.
Accesserunt Claudius Guignod, Jacobus Revel, Joannes-Maria Cerdon.

PRÆMIUM POESEOS.

Primum, *Idem* Alphonsius de la MARTINE.
Coronam laudis meruit Claudius GUIGNOD, ex *Briorde*.
Accesserunt Ludov. Sargnon, Josephus Presset, Julius Jenin.

PRÆMIUM LATINI SERMONIS IN GALLICUM VERSI.

Claudius GUIGNOD, ex *Briorde*.
Laudis coronam meruit, *Idem* Alphonsius de la MARTINE.
Accesserunt Ludov. Sargnon, Julius Jenin, Josephus Presset.

PRÆMIUM ORATIONIS GRÆCÆ IN GALLICUM VERSÆ.

Idem Ludovicus SARGNON.
Laudis coronam meruit Julius JENIN.
Accesserunt Claudius Guignod, Josephus Presset.

Première page du Palmarès

de la « DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX »

à « l'École Secondaire de Belley »

le 13 septembre 1806.

Le palmarès, rédigé en latin, commence par l'énumération des prix décernés dans la classe de Rhétorique. Alphonse de Lamartine remportait, outre un « accessit » de « Diligence », c'est à dire d'application, les premiers prix d'excellence, d'amplification latine, d'amplification française, de vers latins, le second prix de version latine ; mais il n'obtenait rien en grec, qu'il ne paraît pas avoir appris au Collège.

(*Document inédit communiqué par l'Institution Lamartine à Belley.*)

sances classiques qui assurèrent la culture de son esprit ; surtout il y détermina ses croyances religieuses ; et sa sensibilité y subit une empreinte à peu près indélébile.

Couramment, dans ses souvenirs divers, il a dit qu'il avait été l'élève des Jésuites ; sa mère était plus exacte en notant dans son *Journal* que Belley était « un établissement à l'instar de ceux des Jésuites ». Les Pères de la Foi, qui venaient d'en restaurer les bâtiments et d'en rouvrir les classes à la fin de janvier 1803, constituaient une congrégation indépendante ; fondée en Autriche en 1799, elle résultait « d'une fusion entre deux filiales des Jésuites : celle du Sacré-Cœur de Gênes, créée en 1778, et celle de la Foi de Jésus, qui datait de 1797 » [1]. Protégée par le cardinal Fesch, oncle du Premier Consul, elle était venue en 1802 s'installer en France, où elle ouvrait aussitôt plusieurs maisons d'éducation conçues suivant les méthodes des Jésuites ; elle recrutait ses élèves parmi la bourgeoisie aisée. Lamartine trouva à Belley en 1803 une centaine de camarades, originaires de Savoie, de Dauphiné, ou même d'Italie ; ce nombre augmenta jusqu'en 1806, qui paraît avoir vu l'apogée du collège. 1809 vit sa fermeture, Fouché ayant obtenu un décret de dissolution contre les Pères de la Foi, qu'on accusait de n'être que des Jésuites mal déguisés [2].

Lamartine fit à Belley sa troisième (novembre 1803-septembre 1804), sa seconde (1804-1805), sa rhétorique (1805-1806), sa philosophie (1806-1807). Dans le premier trimestre de l'année scolaire 1807-1808, il ébaucha une sorte de rhétorique supérieure, où s'ajoutèrent, probablement « quelques études préparatoires de droit et de mathématiques » [3].

Ses deux premières années d'études ne furent point brillantes ; des maux de tête et une fièvre, dus à une croissance trop rapide, entravèrent d'ailleurs ses efforts ; mais il semble surtout qu'il ait eu, de nouveau, quelque peine à s'acclimater. A la fin de la première année, sa mère écrit dans son *Journal*, qu'elle a reçu le jugement d'ensemble de ses professeurs : « ... Il en résulte que la nature, ou plutôt la Providence, a tout fait pour lui, mais qu'il ne répond pas comme il devrait à tous ses bienfaits : il est dissipé, paresseux... »

Mais brusquement, en rhétorique, le jeune homme parut à la fois épanouir et discipliner ses heureuses dispositions. Le 17 septembre, il arrivait en vacances à Mâcon : il rapportait le prix d'excellence, les premiers prix d'amplification [4] française, d'amplification latine, de vers latins, le second prix de

1. LACRETELLE, p. 175.
2. Voir le *Séjour de Lamartine à Belley*, par M. DEJEY, 3e édit. 1901, *Histoire du collège-séminaire de Belley*, par l'abbé ROCHET (Lyon 1898).
3. LACRETELLE, p. 182.
4. Nous disons aujourd'hui : composition ou dissertation.

version latine, et, merveille ! le prix de sagesse, décerné « d'après le jugement de ses maîtres et l'approbation de ses condisciples ». On remarquera, cependant, que cette liste éblouissante ne comporte pas la moindre citation en sciences ; l'oncle redouté s'en affligea ; car les mathématiques, alors, ouvraient les grandes carrières de l'armée ou de l'administration ; mais Lamartine professait déjà contre les chiffres et les raisonnements abstraits l'horreur obstinée dont il ne devait jamais se départir [1].

Il avait eu pour professeur de lettres depuis 1803, un prêtre d'un peu plus de trente ans, le Père Béquet [2], qui paraît avoir exercé sur lui une influence toute de charme et de séduction. Il en a tracé ce beau portrait :

C'était un prêtre de bonne compagnie et d'estimable caractère, qui n'avait du prêtre que l'habit et la vertu, mais qui, dans tout le reste, était un homme du monde. Je n'ai jamais su précisément d'où il venait, dans quelle maison et surtout dans quelle famille distinguée il avait pris cette physionomie délicate, ces manières choisies, ce regard fin et doux, ce parler gracieux, qui le faisaient remarquer, aimer et préférer à tous. Il n'avait aucun pédantisme. Son ton dans la classe était, pour les petits comme pour les grands, le ton d'un père de famille qui instruit ses propres enfants ; il badinait même en reprenant ; il grondait, mais c'était avec un sourire ; jamais nous ne le vîmes en colère. Ses corrections étaient celles d'une mère. Si elles eussent coûté ou une humiliation ou une larme à l'un de nous, il aurait rougi et pleuré lui-même. Aussi l'heure de la classe, que l'on redoutait ailleurs, était-elle une véritable heure de plaisir chez lui ; on étudiait, on s'amusait ; mais on riait avec décence et modestie pour ne pas répondre à l'aménité du maître par l'inconvenance des écoliers. Tout le monde, dans la classe du Père Béquet, prenait le ton de la meilleure compagnie. Sa piété même était souriante ; on voyait, quand c'était son tour de nous dire la messe, qu'il se contenait pour être plus respec-

1. Voir plus loin, dans les *Destinées de la Poésie*, l'anathème qu'il jette à Napoléon pour avoir fait peser sur la France « l'insolente tyrannie » des « hommes géométriques ».

2. On ne dispose d'aucun document pour contrôler ces souvenirs de Lamartine dans ses *Mémoires inédits*. Le P. Béquet mourut à Toulouse, en 1849. Ne renoua-t-il jamais aucune relation avec son ancien élève, dont il eut le temps de voir la gloire à l'apogée ?

tueux et plus édifiant. Nous n'en étions que plus édifiés nous-mêmes ; la gravité de son visage était la meilleure leçon. L'office fini, on n'en parlait plus. L'ombre de Dieu avait passé ; sa figure redevenait lumineuse et aimante comme avant. Ses meilleurs amis dans les jardins, dans les cours, dans les promenades, étaient les plus âgés, les plus distingués de ses élèves ; il causait familièrement avec eux. Il se formait ainsi un groupe choisi d'opinions, au moyen duquel il communiquait à toute la classe une distinction de sentiment et une finesse de goût qui devenaient une sorte de confraternité d'élégance. Il va sans dire que je m'attachai à ce centre.

Dans ce petit « centre » constitué par les esprits et les imaginations d'élite qu'attirait la suavité de « ce Fénelon de hasard », Lamartine se choisit trois amis ; et ces trois amis devaient accompagner toute sa vie de leurs sympathies diverses, inégales, mais toutes trois également intelligentes et désintéressées. Ils s'appelaient : Prosper Guichard de Bienassis, Louis de Vignet, Aymon de Virieu. Dans ses *Mémoires*, Lamartine les nomme dans l'ordre inverse ; c'est qu'à partir de 1811, Virieu prit la première place dans son cœur et dans sa vie ; il devint le confident de toutes les ambitions et de toutes les détresses, l' « alter ego », le « dimidium animæ ». Louis de Vignet garda toujours la seconde place. Mais au collège, Bienassis, « qui était avant tout l'enfant de la nature », avait les prédilections du jeune homme, toujours féru d'indépendance, et qui l'admirait dans autrui, au moment où lui-même essayait de s'assouplir à une règle.

Guichard de Bienassis était « le fils unique d'une bonne et aimable veuve qu'on appelait Mme de Montlevon. M. de Montlevon était un gentilhomme d'un certain âge, qui avait épousé tard cette femme d'origine inférieure. Il lui avait laissé, en mourant, sa fortune, qui consistait en un petit château, nommé Bienassis, situé à une demi-lieue de la petite ville de Crémieu dans la plaine du Dauphiné... Bienassis, qui portait le nom de sa terre, était donc à moitié bourgeois par sa mère, à moitié noble par son père. Ses opinions tenaient des deux origines, mais il préférait la bourgeoisie. Il était un peu plus âgé que nous... [1] » Ainsi, du moins, s'exprime Lamartine, mêlant, à son ordinaire, un peu de fiction à la vérité. Celle-ci est connue aujourd'hui. L'ami Prosper avait une origine modeste. Il était le fils de François-Raymond Guichard, docteur en médecine, qui, venu s'établir à Crémieu, vers 1787,

1. *Mémoires inédits*, p. 90.

avec sa femme Mélanie Comte, devint à la fois l'ami et le médecin du marquis de Montlevon et le maire du village. Né le 16 avril 1789, Prosper-Nicolas reçut ses prénoms du marquis, qui accepta d'être son parrain. Le docteur Guichard mourut seulement en 1794, médecin militaire à Monaco. Presque aussitôt le marquis de Montlevon, qui avait su composer avec la Révolution et garder son château, épousait la jolie veuve demeurée à Crémieu; en mourant, peu après, il lui léguait ses biens, réduits, semble-t-il, par la dureté des temps au domaine de Bienassis. L'ami de Lamartine n'avait donc aucun droit à porter un titre.... Du bourgeois il a l'origine et les goûts simples. Il se dit l'homme de la nature ; il est d'une année et demie l'aîné de Lamartine ; il a une mélancolie aimable et douce qu'entretient le souvenir de ses origines modestes [1].

Louis de Vignet, né à Chambéry, le 16 mai 1789, fils d'un sénateur au Royal Sénat de Savoie, était par sa mère le neveu de Joseph et de Xavier de Maistre.

LOUIS DE VIGNET

Nos caractères n'avaient aucune ressemblance, mais nos esprits en avaient. C'est par l'esprit que nous sympathisâmes. Il était triste et renfermé en lui-même, j'étais ouvert et communicatif. Bien qu'il n'eût pas encore l'âge des grandes passions, il avait le silence qui les couve et la physionomie taciturne de l'homme déjà accablé sous la mélancolie qui souffre. Sa figure était celle de *Werther*, son front était pâle, ses cheveux noirs et cernant son visage, comme ceux d'un Italien ; ses sourcils repliés indiquaient une pensée active et malade ; ses lèvres fermées, une idée attentive et craignant de se compromettre ; sa taille svelte et élancée, une nature méditative ; sa tête baissée, une forte tension de l'esprit : on ne pouvait le voir sans garder son image. Il me fit, comme à tout le monde, une forte impression. Je le regardai d'abord avec le respect qu'un homme inférieur porte à un homme supérieur ; je cherchais à le deviner, mais je ne lui parlais pas. Lui, au contraire, ne tarda pas à me rechercher. Sa conversation m'intéressa dès le début. Il avait un esprit original, infini

1. Voir : *La Première Amitié de Lamartine :* Prosper Guichard de Bienassis (avec des documents inédits), par Maurice Levaillant. (*Revue des Deux Mondes* du 15 novembre et du 1er décembre 1924.)

pour son âge, et qui paraissait dépasser et mépriser celui de nos maîtres eux-mêmes. Quand il lui fallait, dans nos examens ou dans nos compositions, justifier la haute opinion qu'on avait de lui, il sortait comme la foudre du nuage, il nous dépassait tous. Il était difficile de l'égaler. J'étais en général son émule, mais il souffrait difficilement une rivalité, et moi, au contraire, j'étais presque humilié de lui être comparé. Sa supériorité me paraissait un droit de la nature, je l'acceptais sans envie et sans peine. Il n'en fut pas toujours de même. Il était grand d'une seule pièce, et j'avais besoin de grandir.

Les premières écoles d'externes, où il avait commencé sa vie et ses études, lui avaient donné sur toutes choses des idées avancées et fortes, bien au-dessus des idées de collège. En religion surtout, il était libre-penseur. Quand nous ne pensions pas encore, il passait pour impie, il se croyait tel, mais il n'osait pas l'avouer tout haut. On le craignait à cause de cette réputation suspecte. Il était singulier que les premières notions d'incrédulité me soient venues précisément, dans mon enfance, de cette famille des de Maistre d'où devaient, quelques années plus tard, me venir les plus belles et les plus fortes impressions de foi. Cela prouve combien les pensées d'une seule famille, multipliées par cinq ou six hommes de talent, sont une puissance dans le monde. Louis de Vignet était souvent dominé par l'humeur ; notre intimité était versatile comme elle, moi, je n'avais pas de mauvaise humeur dans ce temps-là. Quand il revenait, il me retrouvait tel qu'il m'avait laissé. C'était certainement, à ces défauts près, l'homme le plus grand que j'eusse rencontré dans mes études.

Quant à Virieu, il appartenait à l'une des plus nobles et des plus honorables familles du Dauphiné. Son père, marquis de Virieu, seigneur de la terre du Grand-Lemps, non loin de Grenoble, avait été député à l'Assemblée de Vizille, puis aux États Généraux et à l'Assemblée Constituante, où il avait siégé parmi les royalistes libéraux, partisans ardents des idées nouvelles ; dépassé par elles, il périt en 1793, comme commandant de la cavalerie royaliste pendant l'insurrection de Lyon. Virieu n'avait plus que sa mère et deux sœurs, dont

l'une, Stéphanie [1], possédait, affirme Lamartine, « le génie de la peinture ou plutôt du dessin ».

AYMON DE VIRIEU

C'était un enfant de quatorze à quinze ans, plus âgé que moi de deux ou trois années. Ses traits n'étaient pas beaux, mais remarquables ; son front inégal avait de ces bosses où les matérialistes de nos jours trouvent les origines ou les symptômes du génie. Ses cheveux blonds, bouclés, frisés autour de son front, lui donnaient l'apparence d'un buste antique d'empereur romain dans sa fleur. Ses yeux animés d'un merveilleux éclat avaient une splendeur qu'on ne pouvait contempler sans être ébloui. C'était de l'esprit à plein jet, jaillissant d'une source intarissable. Son nez irrégulier ne répondait pas à ces formes du haut du visage ; les narines trop ouvertes lui donnaient un peu d'ironie. En revanche, la bouche fine et riante, merveilleusement enchâssée dans des lèvres minces, lui rendait ce que les yeux avaient promis, une distinction fabuleuse.

Son caractère était, comme ses traits, mixte et très difficile à fixer. Il y avait de l'énigme en lui ; mais cela même sollicitait à le regarder davantage. On ne savait si sa figure tenait plus de Rabelais que de Socrate. Ce qui était de Rabelais, dans Virieu enfant, amusait et inquiétait ; ce qui était de Socrate attirait ; le tout ensemble séduisait. Il me produisit ce double effet, car le côté rabelaisien m'a toujours déplu et le côté socratique m'a toujours charmé. Aussi ma sensation fut toujours double en le regardant, le sel et le sucre sur les lèvres ; mais je ne pouvais toutefois m'en détacher.

C'est avec ces trois compagnons que Lamartine accomplit son année de philosophie. Le P. Béquet leur continuait quelques cours de belles-lettres, mais l'influence principale était passée

1. C'est à elle qu'est dû l'un des portraits les plus intéressants que l'on possède de Lamartine jeune homme. Mlle Stéphanie de Virieu l'a représenté auprès d'Aymon, parmi les personnages d'un tableau de piété qu'elle offrit au Grand Séminaire de Grenoble : « Saint Vincent de Paul prêchant une retraite à des ordinands ». Voir : « *Souvenirs Dauphinois sur Lamartine* », par Mgr Charles Bellet. Valence 1916.

au professeur de classe, le P. Wrindts [1]. Le cours de celui-ci, copié par un condisciple de Lamartine, a été conservé [2]. Il suivait « les grandes lignes de la philosophie spiritualiste... avec une grande hauteur de vues, et une parfaite mesure... » ; il préconisait en somme un cartésianisme discret, plus ou moins mitigé par la philosophie de saint Thomas ; il s'efforçait à réfuter vigoureusement les théories sociales de J.-J. Rousseau.

« Le 7 septembre 1807, Lamartine soutint avec succès sa thèse de philosophie ; le 16, il arrivait pour les vacances à Mâcon » [3]. Installé à Milly, il rendait compte le 24 de son voyage à l'aimable Guichard :

« ... Il y a huit jours que je suis arrivé à Mâcon ; j'ai fait plus de la moitié du chemin à pied, avec mon petit paquet sur mon dos ; ainsi tu vois que mon voyage n'a guère été plus gai que le tien : je m'en allais tout le long de la route, chantant comme un troubadour quelque vieille romance, j'en composais même tout en marchant ; lorsque je trouvais quelque beau site, je m'asseyais et je le contemplais tout à loisir. C'est vraiment une manière de voyager charmante, et ce petit essai m'a donné grande envie de me faire chevalier errant. C'est dommage que je n'aie eu personne avec qui je puisse causer. J'aurais bien voulu que nous eussions pu faire ensemble un semblable voyage.

Je suis à présent à la campagne. J'ai chassé deux ou trois fois, mais je n'ai plus pour ce divertissement-là autant de goût que j'en avais jadis : je lis un peu, je dessine un peu, je monte quelquefois à cheval, et le temps passe comme cela fort tranquillement. Je présume que tu fais à peu près de même. Tu sais combien je pensais faire de fracas avec toutes mes thèses, eh bien ! je n'en ai pas encore donné une seule, et probablement je n'en donnerai point.

1. Il semble que, dans ses *Mémoires inédits*, Lamartine ait confondu le P. Wrindts avec un autre de ses maîtres. Il attribue ce nom à un professeur dont il ne définit pas la spécialité, et dont il a gardé surtout le souvenir d'une extrême candeur. Par contre, il dépeint son professeur de philosophie comme « le plus désagréable des honnêtes gens », comme « un homme, à la figure repoussante, aux cheveux roux dressés en vergette sur le front, aux yeux qui ne regardaient qu'obliquement », au sourire sardonique, amer..., qui ne parlait qu'avec aigreur et malveillance... ». — 2. Voir Dejey et abbé Rochet, *ouvrages cités*. — 3. Lacretelle, *ouvrage cité*.

Je ne te parle pas de mon retour parce qu'il n'y a encore rien de déterminé là-dessus, mais je serai très vraisemblablement à Belley dans un mois. Je t'engage fortement à y être aussi, et en cela tu dois bien penser que c'est mon plaisir que je consulte. Je m'attends bien à m'ennuyer un peu l'année prochaine, car plus on approche du but et plus on le désire, « *quod sperat onus excidi, hoc, hoc sævius opprimet...* » Tout le monde, pour me consoler, me dit que le terme est proche, et qu'un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a : je laisse dire tout le monde, et je me résigne. En attendant je fais ce que je peux pour charmer mes loisirs, et je t'écris entre Gresset et Molière.

Adieu, mon cher ami, écris-moi le plus tôt possible. J'espère que l'année prochaine nous verra plus liés que jamais, et que ta sincère amitié m'aidera à endormir mes peines présentes dans les songes d'un plus doux avenir.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis ton plus sincère ami

Alphonse de Lamartine.

En même temps que le jeune homme, son bulletin scolaire était arrivé à Milly. Sa mère en tire, sur son *Journal*, les réflexions suivantes : « ... Beaucoup de choses qu'on y dit me font grand plaisir, et plusieurs autres m'effrayent infiniment. Je n'espère qu'en Dieu pour sauver ce cher enfant de tous les périls dont sa jeunesse va être entourée. On loue son esprit, sa facilité d'apprendre, son imagination, mais en même temps l'on se plaint de sa légèreté, de son extrême répugnance à une application sérieuse, et de son goût pour le plaisir. L'on ajoute que la religion qu'il aime, qu'il estime et qu'il pratique le fait vaincre ses dangereux ennemis, mais que, si elle venait à s'affaiblir dans son cœur, rien ne pourrait le préserver de la corruption » [1].

Ainsi cette mère scrupuleuse s'inquiétait pour l'âme de son enfant ; elle se tourmentait aussi, pour sa santé, de le voir « extrêmement grand, mais très maigre ». Pour son bien physique, comme pour son bien spirituel, elle eût désiré de le couver quelques mois à Milly. Elle ne le laissa repartir qu'en soupirant, le 22 octobre.

Et lorsque, vers la fin de décembre, il lui écrivit que ses maux de tête devenaient « intolérables », qu'il allait périr au collège, elle sollicita de M. de Lamartine l'autorisation, pour

1. Lacretelle, *ouvrage cité*, p. 189.

l'écolier récalcitrant, de revenir à la maison « pendant quelque temps ». Il revint, dans les derniers jours de janvier 1808, « l'air fort doux et fort sage », avec l'intention bien arrêtée de ne plus repartir : « habilement, profitant des bonnes dispositions de son oncle, adouci par sa conduite, il enleva l'affaire en trois jours, et s'installa à Mâcon pour la fin de l'hiver, ayant obtenu, le 15 février, la promesse formelle qu'il ne retournerait plus à Belley... » [1].

L'éducation scolaire de Lamartine était terminée : on peut faire aisément le compte de ce qu'il devait à Belley.

Le Collège de Belley, où Lamartine passa quatre années (de 1803 à 1808).
(*Aujourd'hui Institution Lamartine.*)

C'est d'abord une instruction classique : du latin, du français, point de grec, sinon à travers quelques traductions. Il semble que ni en latin, ni en français, les études, à Belley, n'aient dépassé le niveau d'une honnête médiocrité ; la grammaire était assez négligée ; dès le milieu de 1808, Lamartine lâche, dans une lettre, un barbarisme caractéristique [2]. Au contact des auteurs classiques, les Pères de la Foi cherchaient surtout à éveiller le goût de leurs élèves et à former leur sensibilité.

Dans leur enseignement, les études scientifiques n'avaient qu'une part restreinte ; Lamartine connaît peu ou mal les sciences, qu'il n'aime pas.

La méthode employée par ses maîtres a prolongé, en somme, celle de sa mère : elle a continué de lui épargner, ou de lui dis-

1. Lacretelle, p. 192. — 2. « ... Nous voyagerons ensemble *quando res sinebit* (pour *sinet*). Lettre du 26 juillet 1808 à G. de Bienassis.

simuler l'effort, de lui présenter le travail comme un agrément ou un divertissement. Une telle méthode s'accordait merveilleusement à sa facilité naturelle ; elle ne cultivait ni son énergie, ni sa volonté. Elle mettait son intelligence dans la dépendance de sa sensibilité et de son imagination. Toute sa vie, Lamartine n'a réalisé que ce qui lui a plu ; son activité a toujours eu besoin d'un moteur sentimental. C'est au fond de son cœur qu'il faut chercher le secret des diverses manifestations de son génie.

Or, le collège de Belley a donné une forme durable à deux des sentiments qui devaient inspirer et diriger sa vie : le sentiment de la nature et celui de la religion.

Belley est situé au milieu d'un paysage à la fois grandiose et accessible qui produisit sur son âme d'adolescent une impression profonde. « Les beaux sites des environs... » sont « remarquables par le caractère mixte d'âpreté et de pittoresque qui marque ces paysages presque castillans : vallées, collines, rochers, précipices, pentes douces, bruyères, cascades écumantes, fontaines, ruisseaux, fleuves imposants comme le Rhône, châteaux gothiques, montagnes alpestres, telles que le mont Colombier, Nori, ou sauvage ou majestueux se perdant dans les neiges éternelles de la Savoie, tout cela imprimait au ciel et à la terre une physionomie qui ouvrait l'âme du spectateur... » [1].

Le collège lui-même plongeait pour ainsi dire en pleine nature :

Quant au collège lui-même, il consistait d'abord dans cette immense cour, théâtre ordinaire de nos jeux et de nos promenades de tous les jours, sur laquelle ouvraient les nombreuses classes et salles d'étude de notre établissement. En traversant par un large vestibule ce gros bâtiment, on arrivait à un magnifique perron, dominant de beaux jardins. Les jardins longeaient d'abord les bâtiments, les fenêtres de l'édifice ouvraient toutes sur ces allées d'arbres fruitiers et sur ces carrés de légumes et de fleurs. Le silence et les odeurs suaves montaient dans les chambres des ecclésiastiques. Au-dessus, c'était un vaste dortoir, où deux rangs de rideaux séparaient nos lits. Le mien était à l'angle du dortoir ; une fenêtre me séparait, de l'autre côté, des lits de mes camarades. En écartant un coin du rideau, je plongeais librement mes regards dans les jardins, puis sur la vallée ou

1. *Mémoires inédits*, pp. 70-71.

prairie qui leur faisait suite. Le hasard de cette place me parut un don de Dieu. Je l'en remerciai comme d'une faveur : il m'était si doux de contempler en silence, la nuit, la lune mélancolique flottant sur la cime des hauts peupliers ; le jour, les premières lueurs du matin. Je me croyais à Milly.

Après le jardin potager, on apercevait l'entrée d'un long bocage de charmille, réservé pour la promenade solitaire des Pères et des professeurs. On en voyait toujours un ou deux, en redingote noire, un livre à la main, lire leur office s'ils étaient prêtres, ou leurs livres classiques s'ils nous préparaient les leçons. On eût dit des ombres errantes dans les Champs Élyséens. Cette vue inspirait le recueillement et l'étude ; on y sentait aussi la piété. Ce bocage se terminait par de longues prairies bordées de peupliers à haute tige, que le vent caressait, abaissait, relevait tour à tour, et qui nous envoyaient des bourdonnements gais ou des gémissements plaintifs. Au bout de ces prairies, se dressaient de hautes collines noires, coupées par le ruban blanc des cascades, dont on n'entendait pas le bruit, mais dont on voyait l'écume. A droite, un coteau cultivé en vignes de *hautain* et en bandes de blé ou d'orge s'élevait par gradins, jusqu'au ciel. On entendait par moments le bruit des charrues ou le beuglement des bœufs fatigués sous l'aiguillon des enfants de la ferme....

Il advint, au reste, assez souvent, que Lamartine, pour rétablir sa santé, fût autorisé à étudier à même les choses, tandis que ses camarades étudiaient dans les livres :

Je me souviens qu'un printemps, comme j'étais maladif, le médecin m'ordonna des promenades dans les bois des environs. Le Père Varlet fut chargé de me conduire dans la course particulière qu'il faisait dans les montagnes environnantes ; il y préparait ses leçons, il y lisait son bréviaire. La campagne était fleurie comme elle l'est, dans ce beau pays, au mois de mai ; ce n'étaient que mosaïques de toutes les couleurs et de toutes les odeurs. J'allais derrière le Père, cueillant ces bijoux de la végétation, j'en revenais tout chargé au collège. L'écume des cascatelles les aspergeait encore ; j'étais

enivré. Le Père daignait à peine leur jeter un coup d'œil ; l'admiration pour ces inutilités de la création semblait presque un crime à son ascétisme ; il ne me disait jamais un mot sur ces ravissantes merveilles. Il fallait qu'elles fussent consacrées sur l'autel, à la messe ou à la bénédiction, pour qu'il se permît de les regarder. Nous rentrions souvent au collège, après trois ou quatre heures de marche solitaire, sans que nous eussions échangé une parole...

Ainsi la nature qui, à Milly, n'avait parlé à ses sens qu'un langage familier, commença de se faire entendre à son cœur et à son imagination.

En même temps, derrière ses spectacles il apprit à découvrir Dieu. Belley acheva de mettre au point son sentiment de la religion. Les Pères de la Foi la démontrèrent moins à son intelligence qu'ils ne la rendirent présente, consolante et vivante à son cœur. Grâce à eux il baigna dans une atmosphère mystique ; il apprit à chercher dans les choses le signe de l'action divine et le Créateur à travers la création. Il se plut aux charmes des méditations solitaires dans la chapelle du collège, à la beauté des pompes et des chants qu'on y déployait aux jours de fête. En pleine crise d'adolescence, aux heures où l'âme est si malléable, il connut, dans une sorte d'extase, « la passion de Dieu ». Le 12 novembre 1808, dans une lettre à Virieu, il exprime le désir « de retourner à Belley... visiter cette tribune où il allait prier Dieu trois ou quatre fois par jour... » Cinquante ans plus tard, cet incendie de son âme flamboie encore au fond de son souvenir :

« ... Je vivrais mille ans que je n'oublierais pas certaines heures du soir où, m'échappant pendant la récréation des élèves jouant dans la cour, j'entrais par une petite porte secrète dans l'église déjà assombrie par la nuit, et à peine éclairée au fond du chœur par la lampe suspendue du sanctuaire ; je me cachais sous l'ombre plus épaisse d'un pilier ; je m'enveloppais tout entier de mon manteau comme dans un linceul ; j'appuyais mon front contre le marbre froid d'une balustrade, et, plongé, pendant des minutes que je ne comptais plus, dans une muette mais intarissable adoration, je ne sentais plus la terre sous mes genoux ou sous mes pieds, et je m'abîmais en Dieu, comme

l'atome flottant dans la chaleur d'un jour d'été s'élève, se noie, se perd dans l'atmosphère, et, devenu transparent comme l'éther, paraît aussi aérien que l'air lui-même et aussi lumineux que la lumière !... [1] »

Enfin, c'est à Belley, et par l'entremise de l'un de ses professeurs, que Lamartine connut l'écrivain contemporain qui allait exercer sur sa jeune âme la séduction la plus impérieuse : Chateaubriand. Le Père Béquet, « un beau jour du printemps » de 1804, donna lecture à ses élèves de quelques passages du *Génie du Christianisme*, extraits d'une édition elle-même expurgée, « d'un abrégé en deux volumes, épuré d'*Atala*, de *René* et plusieurs autres chapitres trop remuants pour des âmes déjà émues... » [2]. Cette lecture l'enivre ; elle lui découvre l'homme qui sera pour lui l'initiateur et le maître [3].

1. *Confidences*, livre VI.

2. *Souvenirs et Portraits*, I et II. Le souvenir de Lamartine sur ce point est très précis : il s'agit bien d'un abrégé en deux volumes ; « les Jésuites, dit-il, tout en élaguant très prudemment du livre les parties romanesques ou passionnées... le laissèrent circuler à demi-dose dans leur collège ». Lamartine, qui avait été nommé cette année-là bibliothécaire du Collège, en récompense de sa bonne conduite, eut certainement entre les mains les deux volumes, et son témoignage est difficile à récuser. — Mais M. de Lacretelle (*ouvrage cité*, pp. 198 et suiv.) fait remarquer que « la première édition abrégée de Chateaubriand en deux volumes est de 1808, année où Lamartine avait quitté Belley ». Il en conclut que la lecture du Père Béquet fut faite en 1806 dans un exemplaire complet du *Génie*, et que dans ce même exemplaire que Lamartine eut l'année suivante à sa disposition en qualité de bibliothécaire, « il eut toutes facilités d'approfondir une découverte qui l'avait laissé extasié ». — Cependant, si l'édition abrégée du *Génie* à l'usage du grand public ne parut qu'en 1808, dès le mois d'avril 1804, la « Société typographique de Paris » publiait un « *Abrégé du Génie du Christianisme à l'usage de la jeunesse* », en deux volumes in-12. C'est « l'*édition chrétienne* » dont Chateaubriand désire hâter la publication dans une lettre du 20 décembre 1803. Elle fut faite, dit Sainte-Beuve, « à l'usage de la jeunesse et des écoles » (*Chateaubriand et son groupe*, t. II, pp. 358-361). Elle fut préparée par trois pieux personnages : M. Clausel de Coussergues, ami intime de l'auteur, l'abbé de Frayssinous et le fameux supérieur de Saint-Sulpice, l'abbé Émery. (Voir sur cette édition, *Chateaubriand. Études littéraires*, pp. 199 à 202, par Victor Giraud.)

On ne saurait douter que cette édition-là ne soit bien celle « qui fut mise par les Jésuites entre les mains de leurs maîtres d'études », au témoignage de Lamartine. Comme elle parut au mois d'avril 1804, on doit faire remonter à l'été qui suivit, la date de la lecture qui impressionna les élèves du P. Béquet. Et il faut bien croire qu'à partir de 1804 les élèves disposaient dans la bibliothèque du Collège, des deux volumes imprimés précisément à leur intention.

3. Si Lamartine connaît l'essentiel du *Génie du Christianisme* en 1804, à quelle date fait-il connaissance avec l'édition complète, et

C'est à Belley, sous tant d'influences concordantes et harmonieuses, qu'il sentit s'éveiller sa vocation poétique et qu'il assembla ses premières rimes. Il résulte de sa correspondance postérieure que deux au moins de ses amis, Guichard et Vignet, versifiaient, comme lui, sur les bancs du collège.

Lamartine lui-même a pris soin de nous conserver trois pièces écrites à cette époque. Ce sont ses vers les plus anciens ; mais qui pourrait affirmer qu'en les imprimant, aux temps de sa gloire ou de sa vieillesse, il ne les ait pas diligemment revus et expurgés ?... Il semble cependant qu'il n'en a modifié ni le ton, ni l'inspiration générale. Celle-ci comme celui-là frappent par leur analogie avec les grands poèmes de sa jeunesse et de sa maturité. *Le Rossignol* et les *Adieux* sont déjà deux *Méditations*, et le *Cantique* est, par avance, une *Harmonie*. Ainsi, par la grâce combinée de la religion, de la nature et de Chateaubriand, c'est à Belley que la grande poésie lamartinienne aurait ses sources ignorées.

surtout avec *Atala* et *René*, qui avaient été « coupés » de l'édition chrétienne ?

Ce n'est certainement point après sa sortie du collège ; car sa correspondance, qui commence aux vacances de 1807, eût gardé trace de ses impressions et de son jugement. M. de Lacretelle remarque justement qu'elle « est muette sur Chateaubriand » et qu'il faut en conclure que Virieu, G. de Bienassis et Lamartine « s'étaient déjà tout dit sur ce sujet et n'avaient plus à y revenir ».

Mais il existait à Milly un exemplaire complet du *Génie*. Mme de Lamartine l'avait acquis en 1803. M. de Lacretelle cite ce passage inédit de son *Journal* . « ... Je lis un ouvrage que je trouve excellent et qui me fait grand plaisir : c'est le *Génie du Christianisme*, par M. de Chateaubriand ; je crois que cet ouvrage est propre à faire beaucoup de bien et j'en trouve le style charmant (19 juillet) ». Puis : « ... J'ai achevé le troisième volume de l'*Esprit du Christianisme* (*sic*), j'ai relu l'épisode d'Atala, je le trouve trop passionné ; je crois que cela pourrait échauffer la tête des jeunes gens et, en tout, cet ouvrage qui est cependant très bon, me paraît un peu trop propre à exalter l'imagination... » (29 juillet.)

On ne saurait donc douter que Mme de Lamartine n'ait alors pris soin d'empêcher que l'ouvrage, aux vacances, tombât entre les mains de son fils. Mais quand Lamartine eut quinze et seize ans, aux vacances de 1805, de 1806, ne se montra-t-elle pas moins sévère, ou moins scrupuleuse ? Ou, par suite d'un oubli ou d'une négligence, l'ouvrage ne dut-il point lui tomber sous les yeux ? On peut bien supposer qu'on ne lui avait point fait défense formelle de lire un livre, notoirement pieux, dont ses maîtres lui avaient eux-mêmes procuré l'abrégé, et que, l'ayant trouvé, il le lut.

LES TROIS POÈMES DE BELLEY

I

LE ROSSIGNOL

Lamartine publia ces vers dans le *Cours familier de Littérature*, en les faisant précéder de cette note : « J'ai conservé par hasard, et j'ai retrouvé récemment, au fond d'une vieille malle pleine de papiers à demi rongés des rats dans le grenier de mon père, quelques vers au rossignol, que je ne me souvenais pas d'avoir composés autrefois ; mais l'écriture à peine formée, le papier jaune et raboteux du collège attestent bien que ces vers furent un des premiers jeux de mon imagination. Je demande indulgence pour les rimes et pour les césures, mais j'y découvre déjà le germe de la mélancolie, cet infini du cœur qui, ne pouvant pas s'assouvir, s'attriste... »

Lamartine est à la fois trop sévère et trop indulgent : c'est de son cœur, non de son imagination, que sont sortis ces vers ; mais ils ne disent que la mélancolie de l'écolier qui, par la fenêtre de son dortoir, en contemplant la vallée de Belley et sa cascade, rêvait à la maison paternelle. Sont-ils de l'été de 1806 ou de celui de 1807, du « rhétoricien » ou du « philosophe » ? On leur comparera l'Harmonie : *Au Rossignol.*

Le meilleur commentaire de ce morceau se trouve dans un passage des *Mémoires* (plus haut p. 30) et dans ces lignes des *Confidences* (l. VI).

« ... La fenêtre haute du dortoir la plus rapprochée de mon lit ouvrait sur la verte vallée du Bugey, tapissée de prairies, encadrée par des bois de hêtres et terminée par des montagnes bleuâtres sur le flanc desquelles on voyait flotter la vapeur humide et blanche de lointaines *cascades*. Souvent, quand tous mes camarades étaient endormis, quand la nuit était limpide, et que la *lune éclairait* le ciel, je me levais sans bruit, je grimpais contre les barreaux d'un dossier de chaise, dont je me faisais une échelle, et je m'accoudais des heures entières

sur le socle de cette fenêtre, pour regarder amoureusement cet horizon de silence, de solitude et de recueillement... Si je pouvais saisir dans les gémissements du vent, *dans les chants du rossignol*, dans les bruissements des feuillages, *dans le murmure lointain et répercuté des chutes d'eau*, dans le tintement des clochettes des vaches sur la montagne, quelques-unes des notes agrestes, des réminiscences d'oreille de mon enfance à Milly, des larmes de souvenir, d'extase, tombaient de mes yeux sur la pierre de la fenêtre, et je rentrais dans mon lit pour y rouler longtemps en silence, dans mes rêves éveillés, les images éblouissantes de ces visions... »

Que dis-tu donc à la lune,
Pauvre oiseau qui ne dors pas ?
Cesse ta plainte importune ;
Silence, ou gémis plus bas !

Tu vois bien qu'elle n'écoute
Ni la cascade, ni toi,
Et qu'elle poursuit sa route
Sans te répondre ; mais moi,

De la fenêtre où je veille,
Tout pensif, à tes accords,
Pendant qu'ici tout sommeille,
Mon âme s'enfuit dehors.

Ah ! si j'avais donc tes ailes,
O mon cher petit oiseau !
Je sais bien où tu m'appelles ;
Mais regarde ces barreaux !...

Je crois que mes sœurs absentes
T'ont dit là-bas leurs secrets,
Et que les airs que tu chantes
Sont tristes de leurs regrets.

Ah ! dis-moi de leurs nouvelles,
Gris messager de la nuit ;
Sous l'églantier rose ont-elles,
Au printemps, trouvé ton nid ?

Ont-elles penché leur tête
Et jeté leurs cris joyeux
En voyant, tout inquiète,
Ta femelle sur ses œufs ?...

Ont-elles épié l'heure
Où tes petits sont éclos,
Tout près de notre demeure,
Pour jouir de tes sanglots ?

Dis-moi si tu les vois toutes
Folâtrer, comme jadis,
Dans l'herbe où tu bois les gouttes
Qui tombent du paradis.

Dis-moi si le sycomore
Prend ses feuilles de printemps ;
Si ma mère y vient encore
Garder ses jolis enfants ;

Si sa voix qui les appelle
A des accents aussi doux ;
Si la plus petite épelle
Le livre sur ses genoux ;

Si sa harpe, dans la salle,
Fait toujours, à l'unisson,
Tinter, comme une cigale,
Les vitres de la maison ;

Si la source où tu te penches,
Pour boire avant le matin,
Dans le bassin des pervenches,
Jette un sanglot argentin ;

Si ma mère qui l'écoute,
En retenant mal ses pleurs,
De ses yeux mêle une goutte
A l'eau qui pleut sur ses fleurs ;

Et si ma sœur la plus chère,
En regardant le ruisseau,
Voit l'image de son frère
Passer en rêve avec l'eau.

II

CANTIQUE

SUR LE TORRENT DE TUISY

PRÈS DE BELLEY

Ce « cantique » évoque le torrent qui roulait en cascade au fond de la vallée de Belley et aux bords duquel Lamartine allait souvent en promenade, soit avec ses camarades, soit seul avec le Père Varlet, qui serait le silencieux compagnon, « le sacré vieillard » dépeint à la strophe VII.

On remarquera (toutes réserves faites sur les retouches que Lamartine introduisit peut-être dans son premier texte) :

1° L'habileté avec laquelle le jeune poète manie déjà le rythme et la strophe ; comme il fera dans les *Harmonies*, il entremêle aux larges vers religieux des vers plus courts, à mètres changeants, à rimes redoublées, destinés à peindre l'ardeur du sentiment intérieur et comme les sursauts de l'âme.

2° Le sentiment général qui inspire la pièce : la nature contient Dieu et le reflète, mais elle ne le connaît pas : l'homme le voit transparaître à travers les choses. En 1807, Lamartine dit :

Ce nom chante pour moi dans toute la nature...

En 1823, dans les *Nouvelles Méditations*, il écrira :

Et toute la nature est un hymne à ta gloire ; (*Les Solitudes.*)

C'est de ce sentiment général que découleront toutes les *Harmonies*. Quelques-unes même sont déjà en germe dans ce poème de jeunesse, en particulier : l'*Infini dans les Cieux*, *Éternité de la Nature*, *brièveté de l'Homme*.

Lamartine publia ce *Cantique* dans le *Cours familier de Littérature*. Il le recueillit, avec *le Rossignol*, dans ses *Œuvres complètes* (*Édition de l'auteur*, 1860-66).

I

Qu'as-tu donc vu là-haut, torrent suant d'écume,
Pour reculer d'effroi comme un coursier rétif,
Pour te cabrer d'horreur dans le ravin qui fume,
Pour te briser hurlant de récif en récif ?
Tes bonds, tes secousses,
Les cris que tu pousses,
Dans leur nid de mousses
Font peur aux oiseaux.
La mère, qui tremble,
Aux branches du tremble,
Appelle et rassemble
Ses petits tout trempés de la poudre des eaux !

II

L'aigle seul, assez fort pour lutter avec l'onde,
Se précipite en bas du sommet du rocher ;
Il se rit de ta peur, il te brave, il te sonde,
Il remonte, il descend comme un hardi nocher.
Son aile intrépide
Bat le roc humide,
Se renverse, et ride
Ton flot, qui s'enfuit ;
L'abîme répète
Le cri qu'il te jette ;
Son duvet reflète
L'éclair de son soleil, qu'il porte dans ta nuit !

III

As-tu donc vu là-haut ton Dieu dans le nuage,
Torrent épouvanté, pour te sauver ainsi ?
Du Jéhovah des eaux as-tu vu le visage ?
Du froid de ses frissons es-tu resté transi ?
Fuis ! c'est ton maître et ton juge ;
Fuis ! c'est le Dieu sans refuge
Qui sécha l'eau du déluge,
Qui refoula le Jourdain ;
Qui, pour ouvrir une route
A son peuple ingrat qui doute,
Prit la mer, et la tint toute
Un jour au creux de sa main !

IV

Tu n'es qu'un élément, mais moi, je suis un homme !
Tu fuis, et moi j'adore, ô stupide torrent !
Quoi ! tu ne sais donc pas le nom dont il se nomme ?
Quoi ! tu ne lis donc pas dans ton flot transparent ?
Moi, je le lis sans nuages
Dans le livre à mille pages
Que la nature et les âges
Déroulent incessamment ;
Dans les syllabes divines
Qui luisent sur les collines,
Majuscules cristallines
Dont l'étoile l'imprime au bleu du firmament.

V

Ah ! si tu le savais, flot sans yeux et sans âme,
Tu ne t'enfuirais pas avec ces cris d'horreur,
Tu ne te fondrais pas comme l'eau sur la flamme,
Tu ne remplirais pas ces rocs de ta terreur !
Tu courrais, de cime en cime,
De sa gloire grandir l'hymne ;
Tu t'étendrais dans l'abîme
Comme un limpide miroir ;
Et ses anges sur leur plume
Lui feraient monter ta brume
Comme l'encens qu'on allume
Monte en sentant le feu du creux de l'encensoir.

VI

Et des petits oiseaux l'harmonieuse troupe
Aux soupirs de tes bords viendrait s'unir en chœur,
Boirait ta goutte d'eau comme dans une coupe,
Et riderait ton sein d'un battement de cœur.
Ton écume vagabonde,
Le limon, la feuille immonde,
Qui roulent avec ton onde,
Ne terniraient plus tes flots ;
Las de ta fuite insensée,
Ta vague, en sa main bercée,
Serait, comme ma pensée,
Tout lumière au dehors, au dedans tout repos !

VII

Et les enfants viendraient, penchés sur tes eaux vives,
Regarder ce que Dieu sous la vague accomplit,
Et le sacré vieillard qui me guide à tes rives
S'assoirait pour prier sur les fleurs de ton lit,
Et de ses saisons passées
Les images retracées
Feraient jouer ses pensées
Autour de ses cheveux blancs,
Comme, quand l'hiver assiège
Le chaume qui les protège,
On voit dehors, sur la neige,
Au seuil de leurs maisons jouer de blonds enfants !

VIII

Mais tu ne me réponds que par des coups de foud e :
Tu ne fais que du vent, de l'écume et du bruit ;
Ton flot semble pressé de se réduire en poudre
Et d'échapper au vent dont l'aile te poursuit !
Cours donc où va le tonnerre,
Et le tremblement de terre,
Et l'aigle échappé de l'aire,
Et le coursier qui dit : Va !
Toutes choses insensées,
Par un vague instinct chassées,
Et qui semblent si pressées
D'échapper à Jéhovah !

IX

Mais moi, l'enfant du Père, et que ce nom rassure,
Je m'y sens attiré d'un invincible aimant.
Ce nom chante pour moi dans toute la nature,
Et mon cœur sans repos le sait même en dormant.
Ainsi, fatigué de veille,
L'enfant de chœur, qui sommeille,
Du cierge qu'ourdit l'abeille
Laisse vaciller le feu ;
Sur le parvis qu'il traverse,
En dormant sa main le berce :
La torche en vain se renverse,
La flamme se redresse et monte encore à Dieu !

III

ADIEUX

AU COLLÈGE DE BELLEY

Ils furent insérés dans l'*Almanach des Muses* de 1821 ; ils prirent place ensuite, en 1825, dans le Recueil des *Épîtres et Poésies diverses* et avec lui dans toutes les éditions des *Œuvres complètes*. Ils y étaient accompagnés de cette note, où Lamartine trouva moyen d'introduire une erreur de date :

« ...Cette pièce, composée en 1809, ne peut qu'intéresser vivement les admirateurs de M. de Lamartine, comme essai précoce d'une muse qui donnait déjà la promesse si fidèlement tenue de son brillant avenir. »

D'une forme pure et pleine, ces vers, non moins harmonieux que les précédents, sont d'une inspiration moins riche et moins originale ; c'est peut-être que, publiés plus tôt, ils ont été moins retouchés.

Asile vertueux qui formas mon enfance
A l'amour des humains, à la crainte des dieux,
Où je sauvai la fleur de ma tendre innocence,
Reçois mes pleurs et mes adieux.

Trop tôt je t'abandonne, et ma barque légère,
Ne cédant qu'à regret aux volontés du sort,
Va se livrer aux flots d'une mer étrangère,
Sans gouvernail et loin du bord.

O vous dont les leçons, les soins et la tendresse
Guidaient mes faibles pas au sentier des vertus,
Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus !

Non, vous ne pourrez plus condescendre et sourire
A ces plaisirs si purs, pleins d'innocents appas ;
Sous le poids des chagrins si mon âme soupire,
Vous ne la consolerez pas !

En butte aux passions, au fort de la tourmente,
Si leur fougue un instant m'écartait de vos lois,
Puisse au fond de mon cœur votre image vivante
Me tenir lieu de votre voix !

Qu'elle allume en mon cœur un remords salutaire !
Qu'elle fasse couler les pleurs du repentir !
Et que des passions l'ivresse téméraire
Se calme à votre souvenir !

Et toi, douce Amitié, viens, reçois mon hommage :
Tu m'as fait dans tes bras goûter de vrais plaisirs ;
Ce dieu tendre et cruel qui m'attend au passage [1]
Ne fait naître que des soupirs.

Ah ! trop volage enfant, ne blesse point mon âme
De ces traits dangereux puisés dans ton carquois !
Je veux que le devoir puisse approuver ma flamme ;
Je ne veux aimer qu'une fois.

Ainsi dans la vertu ma jeunesse formée
Y trouvera toujours un appui tout nouveau,
Sur l'océan du monde une route assurée,
Et son espérance au tombeau.

A son dernier soupir, mon âme défaillante
Bénira des mortels qui firent mon bonheur :
On entendra redire à ma bouche mourante
Leurs noms si chéris de mon cœur !

1. L'Amour.

CHAPITRE III

LA FORMATION PERSONNELLE

1808-1816

Quand il quitte définitivement le collège, Lamartine a dix-sept ans et trois mois, c'est-à-dire l'âge de faire, comme on disait autrefois, un établissement. Il brûle de s'assurer une place dans le monde ; mais les préjugés de sa famille font obstacle à son vœu. Un garçon de son rang ne peut entrer que dans l'administration, afin de devenir, par exemple, préfet ou conseiller d'État ; ou bien, dans la diplomatie, afin de finir, un jour, ambassadeur ; ou encore, comme son père, comme son oncle, dans l'armée. Mais soldat, diplomate ou administrateur, il servirait Napoléon ; et Napoléon, pour la famille des Lamartine, reste l'usurpateur. Toutes les carrières où il pourrait désirer ou accepter d'entrer demeurent donc obstinément fermées au jeune homme. Que faire de lui ?... A distance, il a bien vu la gravité du problème et les inconvénients de la solution — ou plutôt du refus de solution qu'on y apporta : « ... Que faire de ce jeune homme trop âgé pour rester oisif, trop distingué dans ses études pour n'avoir point d'ambition, trop aristocrate par ses parents pour servir le Gouvernement nouveau ? Cet embarras était immense et amena toutes mes fautes par l'indécision et l'oisiveté... » [1].

Ne pouvant rien faire de lui, la famille de Lamartine décida de tolérer qu'il ne fît à peu près rien. Il vivrait près d'elle, à Mâcon, à Milly, en attendant un bouleversement des horizons politiques qu'il ne paraissait guère raisonnable d'espérer alors, car en 1808, au lendemain du traité de Tilsitt, on était exactement à l'apogée de l'Empire. Pour l'occuper, on lui traça — sous la direction de son oncle redoutable — un assez vague programme d'études supérieures : droit, langues étrangères, où son goût le porte d'abord avec une sorte de passion, et même mathématiques, pour lesquelles il proclame son dégoût ; mais l'oncle y tient. Avec cela, quelques arts d'agrément : danse, contre-basse ! — Mais Lamartine attache plus d'importance au programme qu'il se trace à lui-même : les *lectures* y tiennent la première place, lectures

1. *Mémoires inédits*, p. 107.

littéraires s'entend, lectures abondantes et désordonnées, faites au hasard des caprices et des occasions. La seconde place est occupée par les rêves, qui tout de suite essaieront de se traduire sous la forme du vers, par la correspondance animée et suivie avec les amis de collège... Le reste du temps, car il va rester du temps, qui l'occupera ? l'ennui, le romantique ennui, tout pareil à celui de Chateaubriand au château de Combourg, tout conforme à la formule que *René* vient d'en mettre à la mode ; si bien que l'oisive jeunesse de Lamartine en son Mâconnais semble avoir été organisée tout exprès par quelque dieu malin pour vérifier, par une expérience décisive, l'observation clinique que Chateaubriand avait faite seulement sur lui-même : du contraste entre une vie morne et un caractère avide d'activité, entre l'exaltation procurée par des lectures ardentes et la dépression imposée par une destinée étroite, de la lutte continuelle entre le monde tumultueux des rêves qu'une âme jeune recrée chaque jour en elle, et le monde réel où chaque jour elle se heurte, naît dans la solitude un ennui qui peut tuer les faibles, mais où les forts se retrempent ; et ils en tirent une poésie passionnée. C'est à la vie solitaire, oisive, inquiète qu'il mena, par force, entre dix-sept et vingt-cinq ans dans le Mâconnais, que Lamartine dut la formation définitive de son génie.

Il en eut conscience plus tard ; et par reconnaissance peut-être, il transfigura dans son souvenir et dans ses multiples confidences, ces années oisives de sa jeunesse. Il les vit et les présenta pures, limpides, sereines, virgiliennes et religieuses, toutes remplies par la méditation et le travail, par la contemplation de la nature et par l'adoration de Dieu. Sainte-Beuve, dans un article célèbre, l'aida, dès 1830, à construire cette légende, en le montrant qui s'épanouissait à Milly entre ses sœurs — « cette couvée de colombes » — et sa mère admirable.

La réalité fut bien différente. Pendant qu'il les vivait, ces années parurent lourdes et dures à Lamartine. Pierreux, aride, borné par son cercle étroit de collines et de monts, Milly avait pour lui la figure d'une prison ; plus d'une fois, il lui advint, dans ses lettres, de l'appeler, hélas ! « sa détestable patrie »...

Il ne trouvait pas moins renfrogné le visage de l'hôtel familial de Mâcon, où, l'hiver, on prenait ses quartiers contre le froid, en se glaçant le cœur entre des survivants de l'autre siècle... Ses sœurs ? souvent il les fuyait, hargneux, acharné à défendre les droits de son indépendance et de sa solitude. Quant à sa mère, il l'adorait sans doute ; mais que de sujets d'inquiétude il lui donna par son humeur boudeuse, secrète, par ses airs sombres et renfermés, que de soucis par ses dissipations subites, et même que d'occasions de larmes ! Il

arracha, plus tard, certaines pages du *Journal* qu'elle tenait, et qui l'auraient trop vivement accusé ; mais le *Journal* subsiste complet — ces quelques pages accusatrices exceptées — et d'assez nombreux fragments en ont été publiés pour qu'on se fasse une idée juste des rapports exacts qui unirent alors, qui unirent assez mal le fils à la mère...

L'entente entre ces deux êtres, qui s'adoraient pourtant, fut loin d'être parfaite. Sans doute Mme de Lamartine était toute douceur et suavité ; et le jeune homme recourait souvent à sa diplomatie bienveillante pour amortir les dissentiments qui l'opposaient à son père et surtout à ses oncles. Mais, pour éviter des orages, elle eût souhaité qu'il cédât ; elle se désolait à le voir silencieux, solitaire, tantôt poursuivant ses chimères en de longues randonnées, tantôt griffonnant à ses amis de collège des lettres et des vers interminables. Au fond, elle avait peur des dispositions littéraires qui, de plus en plus, se précisaient en lui ; et c'était là le grand désaccord secret entre la mère et le fils.

Certes, élevée à Paris, près de l'ancienne cour, elle aimait les lettres, mais elle redoutait leurs déboires ; elle avait le goût fin, mais étroit ; l'un de ses frères, Lyon des Roys, pour avoir tenté de devenir grand homme par le moyen des pamphlets et des vers, venait, en 1804, de se tuer dans une crise de désespoir [1] ; quel précédent et quelle leçon ! Déjà Mme de Lamartine voyait son fils traîné à Paris, de critique en raillerie, sur la claie des journaux, pauvre, aigri, désolé, et peut-être à son tour... Elle frissonnait ; elle oubliait aussitôt la prose voluptueuse de Fénelon, les tirades musicales de Racine ; elle s'abîmait en larmes devant Dieu, et elle se coalisait avec le père inquiet, avec l'oncle terrible... Pour défendre sa vocation littéraire, Lamartine luttait et regimbait contre elle aussi bien que contre eux. Elle notait dans son *Journal* les mauvaises humeurs et les pires, les taciturnités, les récriminations ou les plaintes de ce fils trop bien doué, qu'elle eût voulu couver, et qu'un démon intérieur, si près et si loin d'elle, agitait... « Son caractère, écrit-elle à plusieurs reprises, m'inquiète chaque jour davantage... » Et elle enregistre son « oisiveté », son « découragement », elle regrette qu'il se montre avec elle « nerveux, un peu dur ». On peut imaginer ce que recouvrent ces mots encore adoucis par l'amour maternel...

A mesure cependant que les années se succédaient, Lamartine sentait son génie poétique le tourmenter plus violemment ; et, pour le défendre, il était contraint de marquer son désaccord avec les siens.

1. Voir sur ce personnage le livre de P. de Lacretelle, pp. 60-73. Il avait composé une tragédie, *Caton*, que Talma avait refusée, comme il devait refuser en 1818 le *Saül* du jeune A. de Lamartine !

La Vocation littéraire (janvier 1808 juillet 1811)

C'est pendant ces trois ans que cette vocation se manifeste avec une impérieuse netteté.

En 1808, sa mère réussit d'abord, et pendant plusieurs mois, à le garder sagement auprès d'elle à la campagne; il se sent « un redoublement d'amour pour l'étude et la poésie » [1]. Mme de Lamartine écrit alors dans son *Journal :*

« La santé d'Alphonse n'est pas mauvaise ; il s'occupe beaucoup et a plusieurs maîtres, entre autres, un de danse et un de basse. Il est assez raisonnable, mais son caractère me paraît toujours fort léger, ce qui rend les dangers du monde bien plus graves pour lui. Nous l'en tenons encore éloigné cette année, mais je frémis pour le moment où il sera exposé à cette contagion affreuse. » (24 février 1808.)

« Je ne suis pas fâchée de l'éloigner de la ville à un moment où ses seules récréations seraient des promenades, le soir, fort tard, dans une société de jeunes gens dont il est impossible que l'on soit sûr ; ici il est plus en sûreté et a l'air assez content. » (26 mai 1808.)

Elle l'autorise cependant à aller passer trois semaines, à l'automne, chez son ami Guichard de Bienassis, dont la mère possédait un « petit château » près de Crémieu, dans l'Isère. Virieu s'y rendit aussi ; et, pour la première fois depuis leur sortie du collège, les trois « inséparables » s'y trouvèrent réunis [2]. Ils s'enivrèrent de promenades, de discussions, et surtout de la lecture des poètes et des philosophes du XVIIIe siècle ; car la bibliothèque du château contenait à peu près toutes leurs œuvres dans sa partie réservée. « Nous y entrâmes, confesse Lamartine dans ses *Mémoires*, comme dans un paradis de la pensée ; nous nous jetâmes sur les rayons de cette bibliothèque avec ardeur et tremblement ». Pour sa part il y choisit les œuvres de Rousseau, qui produisirent sur lui une profonde impression ; il découvrit le charme trouble des *Confessions.*

Dans la voiture de Mme de Montlevon, les trois amis partirent un matin pour Grenoble, où ils passèrent quelques jours chez le docteur Comte, oncle maternel de Guichard. Ce docteur était un aimable poète de salon qui comptait parmi les prin

1. Lettre à A. de Virieu, 20 avril 1808.

2. Sur les détails de ce premier séjour au château de Bienassis, et sur le voyage à Grenoble qui l'interrompit, sur le château même et ses hôtes, voir l'étude indiquée plus haut, p. 24: Maurice Levaillant : *Revue des Deux Mondes*, 1924.

cipaux membres de la « Société anacréontique de Grenoble ». Bien portant, bon vivant, spirituel, il eut, pour Lamartine, un prestige indiscutable : ses vers ressemblaient, de loin, à ceux qui avaient cours à Paris. Comment ce jeune homme de dix-huit ans n'aurait-il pas eu l'ambition de s'égaler d'abord à lui ? Écrire des vers mondains, dignes d'être imprimés dans le *Journal de Grenoble*, ce fut alors le premier rêve de Lamartine....

Rentré chez lui, il continua de lire beaucoup pendant les premiers mois d'hiver ; et ses auteurs familiers furent, au cours des années suivantes, les vrais amis de sa solitude. C'étaient d'abord la Bible, Homère, quelques dialogues de Platon ; c'étaient surtout Parny... si habile à unir la mélancolie à la volupté, « les poètes légers et les petits auteurs comiques du XVIII^e^ siècle, puis *René*, M^me^ de Staël, Alfieri, Ossian, beaucoup de poètes et de romanciers anglais, Rousseau par intervalles, et, tout le temps, Voltaire... » [1].

A ces livres essentiels, s'ajoutent quelques ouvrages bien inconnus aujourd'hui : un livre d'Azaïs : *Des Compensations dans la Destinée humaine*, parce que dans le principal héros de cette histoire dialoguée, Lamartine trouve sa ressemblance ; le traité *De la Solitude*, de Zimmermann, où il a pris peut-être la lointaine idée de la méditation [2] : *le Vallon ;* plusieurs romans anglais, où la bizarrerie et l'ingénuité des sentiments le ravissent. Point de méthode, au reste, dans ces lectures, dont on peut dresser, au moyen de la correspondance du jeune homme, une liste incohérente et presque paradoxale ; et pour tromper son ennui, pour satisfaire son activité, il prend des livres de toutes mains, il accepte tous ceux que les circonstances lui apportent, mais avec plus de docile curiosité ceux que l'excellent Virieu lui indique. C'est ainsi que, sur les conseils de son ami, il dévore Montaigne ; il l'aime moins pour lui-même que parce qu'il trouve « une certaine analogie entre son caractère » et celui de Virieu ; et bientôt, il ne l'aime plus guère : « ... Ses idées m'amusent, mais ses opinions me blessent... il faut être froid pour se plaire à Montaigne... » Plus il vieillit, en effet, et plus il cherche dans les livres le reflet de sa propre sensibilité, ou l'aliment de son imagination inquiète. A peine approche-t-il Gœthe et son *Werther*, en 1809, qu'il subit leur fascination. Il relit *Werther*, dix mois plus tard, en août 1810, dans une crise d'ennui, et avoue que le

1. Des Cognets, *ouvrage cité*, p. 50.

2. Des Cognets (p. 54), signale ces deux passages caractéristiques : « Son imagination, aidée par les romans qu'il avait dévorés, lui peignait une femme adorable ; elle existait dans son cœur, etc... » Azaïs. « Celui qui a joui de tous... la solitude est son dernier asile... » Zimmermann.

sombre héros l'émeut au point qu'il est souvent tenté d'imiter son suicide [1].

Ces idées noires, fruit de crises morales fort douloureuses, alternent chez Lamartine, pendant ces trois années, avec des élans subits de jeunesse et de vraies périodes de dissipation. Tour à tour il s'enfonce dans la solitude de Milly et de Mâcon, ou bien il s'en évade avec une frénésie désordonnée. Une première fois, au début de 1809 — du 17 janvier au 10 mars — c'est sa mère qui, constatant les ravages d'une vie trop recluse sur cette sensibilité maladive, l'emmène à Lyon pour le distraire ; ils descendent tous deux chez Mme de Roquemont, cousine de Mme de Lamartine ; le jeune Alphonse travaille peu, court, le soir, au théâtre ou au bal ; ce premier contact avec le monde est pour lui un véritable enchantement.

L'année suivante, il obtient, de ses parents et de l'oncle terrible, sous le fallacieux prétexte d'étudier le droit, l'autorisation de renouveler ce séjour, mais dans des conditions enivrantes ; il vivra seul à Lyon sous la lointaine surveillance de Mme de Roquemont, en étudiant libre. O chère indépendance ! Pendant quatre mois pleins — du 8 janvier au 18 mai 1810 — il habite une délicieuse « cellule », pourvue « d'une vue unique », sise au quatrième étage d'une maison de la rue de l'Arsenal. Il étudie peu, mais il s'amuse beaucoup. Il mène la vie la plus dissipée, c'e concerts, de bals ; il fait des dettes et de petits vers — d'ailleurs charmants — comme un petit maître du XVIIIe siècle. A bout d'argent, un jour, il court chez le bon oncle l'abbé qui, à Dijon, se laisse arracher soixante louis ! de quoi subvenir quelques semaines encore à cette folle vie d'aventures... L'ennui est loin, et les rêves, et tout le romantisme ; mais quatre mois passent vite ; et bientôt Lamartine va retrouver à Milly son véritable et poétique personnage, moins cependant les dernières traces de la foi religieuse que l'enseignement des maîtres de Belley lui avait inculquée.

A peine repris par la solitude, il s'ennuie, il souffre, il caresse de grandes ambitions littéraires ; il met en ordre ses vers, et constate avec orgueil qu'il a déjà « tout un petitlivre d'élégies » ; il décide enfin de commencer une importante tragédie qui lui donnera peut-être la gloire.

Dans son *Journal*, cependant, Mme de Lamartine continue de noter qu'il fuit la vie de famille, et elle écrit avec inquiétude

1. Au total, il ne retira pas grand profit pour sa formation de la lecture des auteurs étrangers. Les influences qu'il subit sont surtout françaises. Cette impression, que suggère une étude attentive de sa correspondance d'alors, est confirmée par M. Paul Hazard dans les conclusions de son cours : Les influences étrangères sur Lamartine. (*Revue des Cours et Conférences*, 1922.)

des lignes toutes pareilles à celles-ci, qu'elle rédigeait au mois de décembre 1809, quelques semaines avant de laisser partir son fils pour Lyon : « Alphonse m'inquiète toujours beaucoup, ses passions commencent à se développer, et je crains que sa jeunesse ne soit bien orageuse ; il est agité, triste, le trouble de son âme altère même sensiblement sa santé. »

Le Premier Amour et le voyage en Italie (1811-1812)

En décembre 1810, Lamartine s'installe avec sa famille à Mâcon ; triste séjour si on l'eût contraint à la demi-claustration traditionnelle, et à un travail régulier ; mais, de plus en plus inquiète de son humeur, sa mère obtient qu'on lui permette de fréquenter le théâtre, de paraître souvent dans les salons, de faire figure aux bals donnés par la meilleure société de la ville...

C'est au cours de ces réunions — et particulièrement pendant les « soirées » de Mme de la Vernette, femme aimable et spirituelle d'un ancien capitaine au régiment de Navarre — que le jeune Alphonse de Lamartine rencontra la jeune fille qui allait être l'objet de son premier amour. Elle s'appelait Marie-Henriette Pommier, et son père, ancien conseiller au bailliage avant la Révolution, exerçait alors à Mâcon les fonctions honorées de juge de paix. Née le 1er mai 1790, elle avait seulement six mois de plus que Lamartine ; elle dansait dans la perfection, car sa mère « lui avait donné l'éducation d'une artiste de l'Opéra » ; d'ailleurs, affirme le poète en complétant son portrait, à cinquante ans de distance, dans ses *Mémoires inédits*, d'ailleurs « sa taille mince, sa démarche svelte, la cambrure de ses membres, la beauté de ses bras, l'inimitable délicatesse de ses pieds, la langueur morbide de son cou, son sourire à la fois mélancolique et gracieux, en faisaient le modèle d'une Terpsichore moderne... » Oui, mais aussi d'une Muse déjà romantique ; car il y avait une nuance de tristesse dans sa beauté un peu languissante et pensive.

C'est aussi un amour tout romantique que Lamartine conçoit pour elle ; un amour à la fois violent et fragile, où l'imagination a d'abord autant de part que le cœur. Il s'éprend décidément d'Henriette Pommier un soir qu'après avoir dansé avec elle, il l'entend chanter au piano. Le 1er janvier 1811, il annonce à son ami Guichard de Bienassis qu'il va faire « un de ces jours une pathétique déclaration » pour soulager « en grande partie » son tourment.

Mais avant même, semble-t-il, qu'il l'ait déclaré, sa famille a découvert son penchant. Son oncle, pour y faire diversion,

imagine de jeter un intérêt nouveau dans sa vie ; il le fait élire membre de la « Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres » qui, fondée en 1805, devait bientôt s'appeler l'Académie de Mâcon et qui groupait les principaux lettrés, savants, archéologues, numismates du département. François-Louis de Lamartine était l'un de ses fondateurs ; il recevait ses collègues dans son hôtel de la rue Bauderon de Sennecé ; il n'eut point de peine à faire admettre parmi eux son neveu, qui leur lut sans doute quelques-unes des « élégies » ou des épîtres mises au point par lui pendant l'hiver précédent.

Académicien à vingt ans et demi ! Cet honneur inattendu aurait pu flatter l'amour-propre du jeune homme ! Il semble qu'il ait préparé avec soin son « discours de réception », dont il donna lecture dans la séance solennelle du 19 mars. Le texte de ce discours est perdu, et Lamartine affirme que, l'ayant retrouvé plus tard, il le brûla. Le sujet traité n'était point, cependant, indifférent. Lamartine avait choisi de parler des littératures étrangères et de leur imitation. Mme de Staël avait mis ce thème à la mode et les jeunes écrivains romantiques allaient fort en discuter. Il inspira au jeune « récipiendaire » un certain nombre d'idées justes, où le goût de la nouveauté perce sous le respect prudent des traditions. A défaut du texte, on possède le résumé du discours dans le procès-verbal que le secrétaire perpétuel de la Compagnie dressa aussitôt de la séance du 19 mars :

« ...M. de Lamartine, rappelant les études auxquelles il s'est le plus attaché jusqu'à ce jour, celles des littératures étrangères [1], présente les idées qu'il s'est faites de ces mêmes études, et, en parlant des fruits qu'il a espéré en retirer, il a fait le tableau des grands avantages qu'elles offrent en effet.

Il a d'abord observé que, plus heureux que leurs successeurs, les littérateurs du siècle passé avaient à leur disposition une mine féconde dans les ouvrages des Grecs et des Romains, et il a retracé ici toute la gloire qu'ont acquise les grands hommes qui se sont occupés de l'exploiter ; mais ces richesses si souvent empruntées ont dû s'épuiser [2]. Les auteurs qui sont venus depuis ont été exposés à être bizarres pour être encore neufs, et M. de Lamartine retrace également les diverses sortes de travers, de défauts, dont

1. C'était la vérité officielle ; dès sa sortie du collège, Lamartine avait affirmé à son oncle qu'il voulait donner tous ses soins à l'anglais et à l'italien ; mais ce goût décidé pour les langues étrangères n'avait jamais été pour lui qu'un paravent derrière lequel il entendait préserver sa chère indépendance.

2. Ce sont les idées exposées par Mme de Staël dans son livre : *De la littérature...*

la littérature du 18e siècle n'a pas toujours su se garantir [1]. C'est à l'éloignement qu'on éprouve aujourd'hui pour ces productions enfantées par le mauvais goût et le faux système, et en même temps à la crainte de ne plus rien découvrir dans les sources où ont puisé ces génies du siècle de Louis XIV, que M. de Lamartine attribue l'ardeur qu'on a aujourd'hui pour l'étude des littératures étrangères. Ici, l'auteur étale les beautés que les lettres italiennes, allemandes et anglaises nous offrent à imiter et indique le caractère qui appartient à chacune d'elles, sans dire ce qui lui manque. Cependant, si ces beautés, qui sont, en quelque façon, ainsi que ces défauts, la propriété de chaque littérature, dépendent, en grande partie, du caractère des peuples, de leurs mœurs, de leur situation politique et même du climat sous lequel ils vivent, peuvent-elles s'emprunter aisément ? L'auteur répond à cette question qu'il se fait à lui-même comme une objection. Ce fut donc d'après un bien faux principe qu'on prétendit, à la fin du dernier siècle, que l'étude de toute langue étrangère n'était propre qu'à énerver le génie des écrivains et à nuire à la langue nationale. M. de Lamartine le prouve en développant ses premières idées, et en faisant voir de plus en plus le parti que les littérateurs, dirigés par ce goût, peuvent tirer de la connaissance de l'idiome des peuples voisins, en reconnaissant que les Français ont reçu éminemment en partage ce goût qui sait choisir et perfectionne tout. Il convient cependant qu'ils en ont manqué quelquefois et que l'esprit d'imitation a souvent produit de mauvaises copies de modèles dangereux... »

Ce morceau d'éloquence montre à quel point Lamartine était imprégné des idées de Mme de Staël et de Chateaubriand ; préconiser, après ces deux écrivains, l'imitation, même raisonnée, des littératures étrangères, n'allait point sans quelque audace. Le nouvel académicien dut y mettre un peu de coquetterie ; le désir d'augmenter son prestige aux regards de celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée ne fut point aussi sans l'inspirer...

Au reste, qu'est-ce que ces honneurs académiques auprès de son amour ! Il sourit de dédain en annonçant à Virieu la nouvelle de sa réception :

« J'ai été reçu l'autre jour, sans y songer, de l'Académie de Saône-et-Loire. J'ai été obligé de faire un ennuyeux discours de réception sur l'étude des littératures étrangères. J'y ai mis tout ce que je sais d'italien,

1. C'est ici qu'il eût été intéressant de voir dans le détail comment Lamartine précisait ces critiques du XVIIIe siècle ; l'idée en semble bien prise au *Génie du Christianisme*.

de grec, d'anglais surtout. Tout le monde a été émerveillé de mes prétendues connaissances et de mon style de vingt ans. On prétend qu'on n'a jamais rien entendu de pareil dans leur sanctuaire ; tant pis pour eux ! Je n'ai pas goûté le moindre plaisir dans ce triomphe inattendu. » (Lettre du 24 mars.)

C'est un autre triomphe qu'il souhaite. Aimé de la jolie Henriette, à laquelle il a, décidément, déclaré sa flamme, il pressent les obstacles qu'il va rencontrer dans sa famille dès qu'il parlera de l'épouser. Car la noblesse de Mlle Pommier est bien mince, aussi mince que sa taille — et que sa dot ; et lui, Lamartine, n'a toujours point de position, partant, point de ressources. Mélancolique, il erre à travers la campagne avec son chien, il pleure sur Ossian, Young, Shakespeare... Le 2 avril, il écrit à Guichard de Bienassis :

« ... Oui, mon ami, plains-moi, pleure sur moi ! Je suis bien digne de quelque pitié. J'aime pour la vie, je ne m'appartiens plus et je n'ai nulle espérance de bonheur, quoique étant payé du plus tendre retour ; tout nous sépare, quoique tout nous unisse ; je vais prendre incessamment un parti violent pour obtenir sa main à vingt-cinq ans. »

Prendre un parti violent, c'est, dans sa pensée, solliciter un emploi de « l'usurpateur » pour assurer son avenir et celui de sa future femme !... Il déclare donc à sa famille sa résolution d'épouser Henriette Pommier; comme il l'avait prévu, son père et son oncle font à son désir une « opposition inébranlable ». Sa tête se monte : il va s'engager dans l'armée et essayer « de se faire tuer, ou, du moins, d'acquérir un grade qui les fera vivre sa femme et lui » ; sa femme, c'est ainsi qu'il appelle Mlle Pommier, « parce que, dit-il, je la regarde comme telle et que rien au monde ne peut nous séparer... »

Rien au monde ? C'est un défi, sans doute ? La famille de Lamartine le relève ; deux mois tout juste ont passé ; l'amoureux ne parle plus de s'engager ; il parle seulement de faire en Italie un long voyage qui va le séparer de sa belle. Il aime toujours Henriette Pommier : oh ! oui, mais l'Italie quel mot magique ! A peine Lamartine l'a-t-il entendu prononcer qu'un feu nouveau a brûlé dans ses yeux ; il accepte aussitôt d'accompagner en Italie la fille et le gendre de Mme de Roquemont, M. et Mme Haste, que des affaires appellent pour quelques mois en Toscane et à Rome. Dès la fin de mai,

Mme Haste et Mme de Roquemont s'étaient arrêtées à Mâcon : tout ce providentiel voyage avait été arrangé avec elles; on espérait bien que le jeune homme oublierait, par delà les Alpes, son romanesque amour !

Lui, naturellement, jure que l'absence ne changera point son cœur :

« Il faut bien, écrit-il à de Bienassis, que je rompe les liens les plus doux, que je me condamne pendant sept ou huit mois à une douleur mille fois pire que la mort, que j'abandonne tout ce qui m'est le plus cher dans le monde après mes deux amis... » (10 juin 1811.)

Quelques jours plus tôt, il avait mandé à Virieu avec plus de désinvolture :

« ... Une occasion unique et charmante s'est présentée ; mes parents l'ont saisie, et, tout malheureux que je me trouve de quitter, pour sept ou huit mois, tout ce que j'aime, j'en profite. La fortune ne sourit pas deux fois dans la vie, et l'occasion n'a qu'un cheveu... » (30 mai.)

Ainsi, dans cette âme de feu, qu'aucun désir n'avait encore réussi à fixer, les passions se succédaient ; et le goût de l'aventure était en train de remplacer la curiosité de l'amour.

Le 1er juillet, Lamartine quittait sa famille pour rejoindre à Lyon ses compagnons de voyage. Le départ pour l'Italie, qui devait se faire de cette ville, était fixé au 15 juillet. La veille même de ce jour, Mme de Lamartine notait dans son *Journal :*

« Alphonse doit partir demain pour l'Italie ; ils vont en voiture à Livourne, où M. de Roquemont a une maison de commerce ; ils y resteront deux à trois mois. De là ils iront à Rome et peut-être à Naples. C'est un charmant voyage pour mon fils, et j'espère qu'il sera profitable à sa santé, qui n'est toujours pas très forte. Mais il sera au moins très utile en ce moment pour occuper un peu l'activité de sa tête et de son imagination de vingt ans. »

Parti de Lyon le 15 juillet 1811, Lamartine ne rentra à Milly que dans les premiers jours du mois de mai 1812.

Il est possible de reconstituer la suite de ses étapes et celle de ses impressions pendant ces dix mois, grâce à deux documents essentiels : sa *Correspondance* d'abord, qui nous livre

directement ses émotions et ses enthousiasmes ; et puis l'un de ses carnets de voyage, celui qu'il tint, avec irrégularité, et non sans indolence finalement, pendant son séjour à Rome et à Naples [1]. Son ton, cependant, n'est point le même dans ses lettres et dans le carnet ; c'est que celui-ci, il le rédigeait sous l'influence de ses souvenirs littéraires — il avait lu les *Martyrs* et la *Lettre à Fontanes* de Chateaubriand ; il avait lu la *Corinne* de Mme de Staël et révérait le héros de ce roman, le hautain et désabusé Oswald ! — et en rédigeant ses notes, il comptait bien les faire admirer de sa famille, il avait même l'arrière-pensée de les publier... Dans ses lettres, au contraire, il se montre bien tel qu'il est ; seulement, il n'était pas le même avec tous ses correspondants : sensible et passionné avec Guichard de Bienassis, mélancolique et sérieux avec Mme Haste quand il fut séparé d'elle, tour à tour ironique, fougueux, badin avec Virieu, et au total plus entièrement sincère avec celui-ci... Mais par malheur une main aussi pieuse que maladroite — celle même sans doute qui l'édita — a fait bien des coupures dans cette correspondance : les lettres relatives au voyage en Italie sont peu nombreuses ; çà et là, on a l'impression qu'elles ont été tronquées...

Avec ses deux compagnons, Lamartine voyage à lentes journées. Après avoir traversé Chambéry où il salue Vignet, qui accomplit avec lui un nouveau pèlerinage aux Charmettes, il franchit les Alpes, passe par Turin, Milan, Bologne, Parme, Florence, et arrive à Livourne le 1er septembre. Il séjourne deux mois entiers dans cette calme et monotone petite ville et, pendant que M. Haste s'y occupe d'affaires, il s'ennuie ; il y noue cependant amitié avec un auditeur au Conseil d'État, détaché là comme sous-préfet, M. de Fréminville, qui a dix ans de plus que lui, beaucoup de sérieux, et qui occupe ses loisirs à lire et commenter Platon... Mais surtout il attend de partir pour Rome. Survient un contretemps : la mort de son père oblige M. Haste à renoncer au reste du voyage et à regagner en hâte la France. Lamartine le suivra-t-il ? Il risque un coup de tête, écrit à ses parents pour les supplier de l'autoriser à continuer seul la route. Un passage du *Journal* de Mme de Lamartine nous renseigne sur l'accueil que reçut sa requête :

« Alphonse est resté seul. Ses oncles et tantes étaient d'avis qu'il revînt aussi, mais nous avons trouvé avec mon mari qu'il serait trop cruel de ne pas le laisser aller jusqu'à Rome dont il est si près, et nous lui avons permis de continuer jus-

1. Ce carnet a été retrouvé dans les archives de Saint-Point par M. René Doumic, qui l'a publié, avec un sûr commentaire, ainsi que quelques lettres inédites, dans le *Correspondant* du 25 juin 1908.

que-là. Il a aussi demandé d'aller passer huit jours à Naples chez M. de Fréminville, et nous avons accordé. Le seul obstacle à la prolongation de son voyage est l'argent : ses oncles et tantes ont donné entre eux soixante-douze louis, et nous ce que nous avons pu, ce qui n'est pas bien considérable. Enfin, il ménagera de son mieux pour pouvoir aller plus loin; cela l'accoutumera à l'économie, dont il avait grand besoin... »

Le 1er novembre, Lamartine est à Rome. Il écrit aussitôt sur son carnet :

« Roma, 1er novembre. Je suis arrivé à Rome la nuit du 1er novembre ; il faisait le plus beau clair de lune ; les dômes, les hautes têtes des pyramides et surtout le superbe dôme de Saint-Pierre se dessinaient parfaitement sur un fond du bleu le plus pur ; le plus parfait silence régnait dans tous les environs déserts de cette belle et triste ville. A droite et à gauche j'apercevais quelques débris de temples ou de palais, quelques fûts de colonnes renversées, et partout l'image effrayante et sublime d'une splendeur qui n'est plus... »

Lamartine, évidemment, s'applique, en bon disciple de Chateaubriand, pour peindre la mélancolique grandeur de la cité des ruines ; et ses tableaux, par des réminiscences, par quelques maladresses de touche, laissent voir l'écolier : tel cet effet de soleil couchant sur la Rome antique :

« Quel beau coup d'œil vous reste encore à Rome le soir, au coucher du soleil, si vous venez vous asseoir sur l'élévation qui est derrière le Capitole, auprès des cinq colonnes superbes dont on découvre à présent la tête seule, et en face du Colisée dont le sommet est encore éclairé par le soleil couchant ! Que d'idées ne réveille pas cette magnificence dont il ne reste que les témoignages ! Quel beau rêve on peut faire sur la grandeur, la beauté, la puissance de Rome antique ! Avec quelle facilité on peut rebâtir toute cette immense étendue ! Voilà le plus bel amphithéâtre qu'aient pu bâtir les hommes. Voilà les voûtes et les ruines du palais d'or de Néron. A droite, voilà l'antique palais des Césars. A mes pieds le temple de la Concorde et l'arc de Septime-Sévère. Plus loin l'arc de Titus et celui de Constantin. A ma gauche s'ouvrent les trois superbes voûtes du temple de la Paix, qui disait autrefois le sort

Lamartine à l'âge d'environ dix-huit ans.
(*Archives de Saint-Point*).

de l'Univers. Ici c'est une belle colonne isolée qui semble pleurer sa sœur, là une urne de fontaine antique, là le temple de Faustine. Une foule d'autres ruines sont confondues dans les fabriques modernes ; de singuliers accidents, des jeux bizarres du hasard, de sublimes contrastes frappent à chaque instant les yeux ; au milieu de tout cela circule une population nouvelle, diamétralement opposée à l'ancienne : les hommes, dans cet étonnant pays, ont plus encore changé que les édifices ; on ne retrouve plus de traces du caractère romain sur les bords du Tibre, et tout y est mort, jusqu'à ce vieil orgueil républicain qui s'est changé en une vile et servile vanité, le seul trait prononcé du caractère romain... »

Description un peu travaillée, mais qui rend bien l'effet des ruines de la Rome antique telles qu'elles apparaissent sur les estampes de l'époque... On peut lui préférer cependant l'enthousiasme d'une lettre à Virieu, que le voyageur conjure de venir le rejoindre au plus tôt :

« ... Tu sais que je suis à Rome depuis un certain temps : j'y mène la vie d'un ermite, j'erre le matin dans ses vastes solitudes, tout seul le plus souvent ; je visite, un livre dans ma poche, ces belles et désertes galeries des palais romains, le soir je travaille ou vais visiter quelques artistes ; il y a huit jours que je n'ai mis les pieds au spectacle. Rome me plaît au delà de toute expression : son aspect, ses mœurs, son silence, sa tranquillité me font du bien. Si jamais des malheurs irréparables m'arrivaient, je viendrais me fixer ici. Je crois que c'est le lieu qui convient le mieux à la douleur, à la rêverie, aux chagrins sans espoir. » (18 novembre.)

Admiration mélancolique et douce, où les souvenirs littéraires ont leur part ; il rêve de vivre à Rome ; mais enfin, quatre semaines à peine écoulées, il part pour Naples, où il arrive dans la nuit du 1er décembre. Rome n'avait saisi que son esprit ; Naples va le conquérir et l'envelopper tout entier.

L'éclatante lumière, la splendeur des paysages, la douceur de la vie lui font, en quelques jours, oublier Chateaubriand, Mme de Staël, la poésie des ruines, la mélancolie des grands souvenirs classiques. Décidément, c'est la nature surtout qui

est belle en Italie ; c'est la nature que Lamartine y admire. A peine installé, il écrit dans son *carnet de voyage :*

« Là, j'ai vu des paysages dont rien ne peut donner une idée dans aucun autre pays du monde. Ni la France, ni la Suisse, ni les plus belles montagnes des Alpes ne sont, au lever du soleil, environnées d'une vapeur dorée et qui adoucit et colore tous les objets ; j'ai vu, par une belle journée, une pluie de lumière environner les montagnes de Pausilippe et de Salerne. Vers le milieu du jour, la teinte devient plus argentée et, le soir, elle redevient couleur d'or. »

C'est l'une des dernières notations du carnet. Le 13 décembre, Lamartine n'a plus le courage de continuer la rédaction de cet « itinéraire » ; au diable les ambitions de gloire, et toute littérature ! Il se laisse vivre...

Il est, d'ailleurs, placé dans d'excellentes conditions pour vivre en pleine insouciance. Un cousin de sa mère, M. Dareste de la Chavane, est, à Naples, directeur de la Manufacture royale des tabacs, qui occupe « dans le quartier le plus bruyant de la ville, l'immense et magnifique monastère » [1] désaffecté de San Pietro martyr. Reçu chez ce parent à la fois bienveillant et influent, Lamartine occupe, à l'étage supérieur, une petite chambre surmontée d'une terrasse d'où la vue embrasse « le plein horizon de la mer, l'île de Capri, les montagnes de Sorrente et du Vésuve... » [2].

Le 28 décembre, il peint à merveille son état d'âme dans une lettre à Virieu :

« ... Sais-tu que, dans ma belle indifférence, j'étais tenté de ne pas venir à Naples ? J'aurais perdu le plus beau spectacle du monde entier, qui ne sortira plus de mon imagination, j'aurais manqué ce qu'il y a de plus intéressant en Italie pour une tête faite comme la nôtre. Les mots me manquent pour te décrire cette ville enchantée, ce golfe, ces paysages, ces montagnes uniques sur la terre, cet horizon, ce ciel, ces teintes merveilleuses. Viens vite, te dis-je, et tu crieras plus haut que moi.

Je suis solitaire, je vis seul, partout seul, avec mon domestique et un guide. Je suis monté seul au Vésuve, j'ai déjeuné seul dans l'intérieur du cratère, je suis allé seul à Pompéi, à Herculanum, à Pouzzoles, partout ;

1. *Mémoires inédits*, p. 148. — 2. *Id.*, p. 150.

demain, je vais seul à Baïa. Ah ! que n'es-tu ici ! Pourquoi le ciel a-t-il refusé à mes prières un compagnon tel que toi ? Mais je me soumets et me tais. Respectons les décrets de cette Providence inconnue que je cherche toujours, et que je crois sentir quelquefois, surtout dans le malheur. Qu'en penses-tu ?

Je me trouve en ce moment-ci sans le sol et avec des dettes à Naples. Je ne pourrais pas en partir, si je ne trouvais pas une âme *charitable* qui eût la complaisance de me prêter quelques ducats. Je ne sais trop si je les trouverai. Je m'endors là-dessus et fais une dépense de fol en attendant. Tu ne saurais croire à présent à quel point je porte l'insouciance et l'imprévoyance partout ; c'est l'air du pays : je deviens un vrai lazzarone. J'ai gagné enfin le sommet élevé du haut duquel je vois tout sans que rien m'atteigne. Je dors, j'oublie le beau toscan, le majestueux romain, je parle napolitain, c'est une autre langue ; je ne fais rien, rien du tout : je lis à peine des bêtises que j'ai lues cent fois ; je ne vais ni dans la société, ni même aux théâtres : je ne suis plus qu'un lourd composé de paresse, de mollesse, de fierté et de petitesse ; ça m'est égal. »

Pendant ces semaines, évidemment, Lamartine ne vit guère que par les sens ; il se laisse enivrer par ses vingt ans et par la merveilleuse beauté des choses. Au mois de janvier cependant, sa solitude lui pèse, il hante les tripots ; Virieu reçoit cette confidence datée du 22 janvier 1812 :

« ... Sans l'espoir de te voir arriver, il y a longtemps que j'aurais secoué la poussière de mes pieds. Je suis sans le sol, je viens de me mettre à jouer, j'ai gagné en deux jours une quarantaine de piastres. Je vais peut-être les reperdre ce soir en voulant pousser plus loin. Je maudis tout... »

Bientôt l'indispensable Virieu arrive ; et il ne semble pas que ce compagnon ait rendu Lamartine beaucoup plus sage, tout au contraire.

Est-ce à cette période qu'il faut rapporter l'aventure que Lamartine, plus tard, a immortalisée sous la forme d'une chaste et touchante idylle, dans le roman de *Graziella ?*

A l'en croire, il aurait passé plusieurs jours, ou plusieurs semaines, dans la pauvre maison d'un pêcheur de l'île de

Procida ; la plus jeune fille de celui-ci, une adolescente à peine, Graziella, qui exerçait le métier de corailleuse, aurait conçu pour lui le plus ardent et le plus pur amour ; à cause de lui elle aurait refusé d'épouser le pêcheur Beppo à qui on l'avait fiancée ; le départ du jeune Français l'aurait désespérée ; et elle serait morte, peu après, d'une maladie de langueur.

Poétique histoire ! Racontée — ou peut-être inventée — par Lamartine en 1830 dans les *Harmonies*, en 1849 dans les *Confidences*, dont elle remplit la plus grande partie, elle a fait couler bien des larmes ! La petite Procitane est devenue l'égale de Virginie, d'Atala, des plus rayonnantes héroïnes.

Lamartine, cependant, avait prolongé son séjour à Naples. Il avait écrit chez lui qu'il y demeurerait un ou deux mois ; il y était depuis quatre mois ! Au début d'avril 1812, rappelé par des lettres impatientes de sa famille, il remonta vers le nord et, par Florence, Rome, les bords du lac Majeur et la Suisse, il s'achemina vers Mâcon, où il arrivait enfin dans les premiers jours de mai.

Ce voyage d'Italie n'avait pas seulement apporté une diversion à son oisiveté morose. « Il élargit son horizon, il développa et libéra son imagination. Il lui découvrit une nature nouvelle, plus séduisante et plus brûlante. Il lui révéla cette lumière pure et douce, où les contours se fondent, où les lignes s'adoucissent, où les teintes s'harmonisent et qui devait être l'atmosphère en accord avec son pur et suave génie... » [1]. Et puis, il lui apprit la volupté de la poésie antique ; dans les vers qu'il écrira désormais sous le nom d'élégies, Lamartine va faire revivre la molle mélancolie d'Horace, l'ardeur alanguie de Catulle et de Tibulle. Le paysage italien a conquis sans réserve ce jeune Français tout imprégné cependant de morosités romantiques. Le soleil de Naples a vaincu les brumes d'Ossian.

Les Ambitions littéraires (1812-1814)

Dans les petits cahiers sur lesquels Mme de Lamartine écrivait son « Journal intime », plusieurs feuillets, dont les dates correspondent au mois de mai 1812, ont été arrachés par son fils ; mais il a oublié d'effacer à la « table » soigneusement dressée par sa mère, ces quelques mots qui les résument : *Retour d'Alphonse ; oisiveté ; découragement.* Plus loin, Mme de Lamartine note qu'Alphonse s'enfermait souvent dans sa chambre pour pleurer ; puis, qu'il était devenu « ner-

1. René Doumic, *Lamartine.*

veux », et « un peu dur » avec elle ou avec ses sœurs. C'est que le contraste entre l'Italie et la terne Bourgogne, entre l'indépendance absolue et l'oisiveté surveillée, apparaît trop pénible à l'âme toujours inquiète du jeune homme.

Un court voyage à Paris, qu'il trouva désert en plein mois d'août, ne réussit point à le divertir. Au début de l'hiver seulement, il réagit contre cette crise de désespoir ; mais c'est en s'isolant de plus en plus des siens, et en demandant du secours au démon littéraire. De nouveau, il est repris par un grand amour de la gloire. Il commence une tragédie biblique : *Saül*. Et puis, au début de 1813, il tombe assez gravement malade : pour se remettre, il va passer au printemps quelques semaines à Paris, où Virieu le rejoint. « L'air natal, écrit-il alors, ne m'est pas bon, ni au physique, ni au moral ; il ne faut le respirer que six mois de l'année, c'est assez ; sans quoi il engourdit, il endort. »

Malade encore au début de l'hiver, il déborde, cependant, de grands projets ; il établit le plan d'une seconde tragédie : *Médée*, dont il versifie aussitôt quatre actes, de verve ; il conçoit deux autres tragédies historiques : *Brunehaut* et *Mérovée* ; enfin il se jure « d'employer sa vie » à faire un grand poème épique sur *Clovis*. Ces vastes projets le distraient plus efficacement de son ennui que les fonctions de maire de la commune de Milly, que son père lui a fait confier au mois de juin 1812 ; il les exercera, non sans une certaine indolence, jusqu'en 1815.

Lamartine garde du corps. — Le séjour a Beauvais.

L'écroulement de l'Empire et le retour des Bourbons soudain l'électrisent. Enfin il va pouvoir renoncer à sa « vie de fainéant », s'assurer une activité, trouver une position !... Sa destinée, cependant, ne se transforme pas en un éclair : il faut près de trois mois pour que son père, parti pour Paris dès la fin d'avril 1814, se fasse reconnaître du pouvoir nouveau et renoue ses anciennes relations.

Au début de mai, Lamartine est bien incertain du sort qui l'attend. A Virieu, qui, lui, a pu courir aussi jusqu'à Paris, il écrit, avec autant de mélancolie que d'impatience :

« Où en es-tu ? où en es-tu ? que faut-il espérer ? Dois-je partir sans délai pour te joindre ? puis-je rester encore quelques mois à rétablir ma santé dans le repos des champs ? Vers quel côté vois-tu pencher notre

balance ? deviendrons-nous de paresseux mousquetaires, ou d'importants diplomates ? Aperçoit-on déjà quelque jour à quelque occupation utile ? ou bien resterons-nous confondus et rampant lentement der-

Lamartine à 22 ans (1812).
(*D'après la sépia de Stéphanie de Virieu.*)

rière la foule des solliciteurs ? C'est ce que je crois un peu, c'est-à-dire pour mon compte... (6 mai). »

Dix jours plus tard, il avoue :

« Quant à moi, je me retire déjà des rangs. Mon père me mande que, pour une place de garde de corps, il n'y a rien à espérer ; et je me hâte de lui mander que

je ne m'en soucie guère, à moins que cela ne soit pour moi un moyen de me placer dans le civil après cinq ou six mois de service... (16 mai). »

Évidemment, l'enthousiasme pour la carrière militaire manquait au poète ; surtout son ambition volait bien au-dessus d'une destinée bornée par la hiérarchie des grades et la lenteur de l'avancement.

Cependant, cette destinée, Virieu l'a acceptée ; et comme son père se déclare impuissant à lui en ouvrir une autre, Lamartine l'accepte à son tour. En quelques jours, au milieu du mois de juin, il arrive à Paris; son père le fait incorporer aux gardes du corps, dans la compagnie de Noailles, commandée par le prince de Poix, auquel il le présente ; et il est envoyé à Beauvais, où sa compagnie tient garnison. A Beauvais! alors qu'il avait espéré que les élégances et les distractions de Paris lui compenseraient au moins les ennuis d'un métier ingrat ! A Beauvais ! et — malchance suprême ! — son ami Virieu, incorporé dans une autre compagnie, tient garnison à Versailles ! A peine arrivé, à peine installé, il lui fait part de sa mésaventure ; et sa lettre n'est qu'un poétique gémissement :

Beauvais, 26 *juillet* 1814.

Ah ! quelle punition amère les dieux m'ont infligée ! Moi que les plus beaux lieux du monde n'ont pas pu fixer, et qui cherchais et espérais toujours mieux, je suis enfin fixé, mais c'est dans le dernier pays que j'aurais pu choisir ! Figure-toi, mon cher ami, qu'après avoir traversé les pays les plus beaux, les plus variés, et les plus riches, on arrive enfin à une grande plaine, assez belle encore, mais qu'au milieu de cette plaine, la nature a creusé une espèce d'entonnoir où les hommes ont élevé une espèce de ville : c'est là Beauvais, c'est le séjour humide et malsain que le ciel m'a choisi ! c'est là que je souffre déjà un cruel mal de poitrine pour y avoir respiré l'air mouillé d'hier au soir ! Plains-moi, et dis-moi ce qu'il faut faire pour me consoler et me préserver.

Qu'êtes-vous devenus, bords riants, frais bocages,
Où l'Arno promène ses eaux ?
Qu'êtes-vous devenus, magnifiques rivages
Où la mer de Tyrrhène, à l'abri des orages,
Entoure Naples de ses flots ?

Et vous brûlants aspects, sublimes paysages
Qu'admira mon enfance aux rives du Léman ?
C'en est donc fait ! Je vais dans ces tristes parages
Célébrer vainement vos séduisants rivages
Et mourir en vous regrettant !

Je n'ai pu résister à cet élan de sensibilité !... En arrivant, j'ai été me présenter, et on m'a logé, au bout de la ville, chez une vieille marchande épicière qui m'a reçu à merveille et donné une fort belle chambre ; mais il faut passer par la boutique, et monter par une échelle. Je tirerai souvent l'échelle après moi. Si je puis vivre, je vais travailler. Je ne sais encore où je dînerai, mais je suis arrangé pour déjeuner chez moi avec un potage et du fromage, ou bien du lait, qui est excellent ici....

... Adieu, ton amitié me console, et me consolera de tout A. de L.

Al. de L., Garde du corps, chez M. Durand, épicier Grande rue Saint-Martin, à Beauvais.

Cette lettre d'arrivée donne le ton des sentiments qui vont occuper Lamartine pendant les six semaines de cette morose garnison. Il se replie sur lui-même ; il essaie de travailler ; mais il rêve plus encore. Il rêve au passé, plus beau et plus enviable, par contraste avec le présent. Il le regrette et le chante. Il comprend mieux la vie rurale de Milly, et son charme ; pour la première fois aussi, semble-t-il, l'Italie lui apparaît comme une patrie idéale que son souvenir poétise; l'Italie, mais peut-être point encore la petite Napolitaine qu'il y aima si légèrement ; car ni ses vers, ni sa prose ne font nettement mention d'elle !

Une longue lettre, adressée au cher Virieu, peint admirablement la vie qu'il mène à ses heures de liberté, entre la séance de manège qui occupe la matinée, et l'exercice du soir ; elle contient la copie de quelques-uns des vers qu'il ébauche ; copie précieuse, puisque certains sont déjà comme une esquisse de quelques thèmes des *Méditations :*

Beauvais, 3 *août* 1814.

Copie du journal de mes promenades.

Je me console dans cet ennuyeux séjour et plus ennuyeux métier en me promenant tous les jours cinq

ou six heures dans la campagne, un livre et un crayon à la main. Hier je découvris, assez loin de la ville, un petit sentier ombragé par deux buissons bien parfumés ; il me conduisit au milieu des vignes qui sont parsemées de cerisiers. Je me couchai sous leur ombre fraîche et épaisse, j'ôtai mon épée et mes bottes, l'une me servait de pupitre, l'autre d'oreiller. Je sentais dans mes cheveux un vent doux et frais : je n'entendais rien que les bruits qui me plaisent, quelques sons mourants de la cloche des vêpres, le sourd bourdonnement des insectes pendant la chaleur, et les rapaux d'une caille cachée dans un blé voisin. Tel était le lieu de la scène, c'est là que je t'écrivais, et j'imagine que tu aurais voulu y être. Voilà ce que je griffonnais au crayon :

Ah ! rendons grâce au ciel qui nous créa sensibles :
Aurait-il pu nous faire un plus heureux présent !
L'imagination, d'un pinceau complaisant,
Crée, embellit pour nous des mondes invisibles
Où nous nous égarons loin du monde présent.
Pour nous tout est plaisir et tout est jouissance :
La chute d'une feuille, une fleur que balance
L'haleine invisible du vent,
Le ruisseau paresseux qui murmure en fuyant,
L'obscurité, le jour, le bruit ou le silence,
Tout dans un cœur sensible éveille un sentiment.
Soit que le jour finisse ou que le jour commence [1],
Il nous trouve plongés dans un songe charmant.

A présent, par exemple, j'oublie entièrement mon nouveau métier et mon triste logement dans un grenier de Beauvais, mais je me crois l'heureux possesseur de l'arbre à l'ombre duquel je suis assis :

Non loin d'ici je vois une simple chaumière
Qu'environne un verger : la chaumière est à moi,
Un ruisseau le partage, il coule sous ma loi,
Je dirige à mon gré son onde tributaire,

1. Écho de la plainte racinienne :

... Comment souffrirons-nous
Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice ?....

(*Bérénice*, IV, 5).

Je peuple ce réduit d'une jeune bergère :
Elle est reine en ces lieux dont son cœur me fait roi.
Pour compléter enfin mon bonheur solitaire,
J'y joins un tendre ami ; ce tendre ami, c'est toi.
Dans ces lieux qu'Amour cache au reste de la terre,
Nous coulons en secret des jours de soie et d'or ;
Nous y servons des dieux inconnus au vulgaire ;
Le travail est notre trésor.
Moi-même, d'une main prudente,
Je dirige le soc entre un double sillon ;
De l'autre, armé de l'aiguillon,
Je presse de mes bœufs la démarche trop lente ;
Moi-même, saisissant la faux,
J'abats dans les guérets la moisson jaunissante,
Ou, la bêche à la main, je creuse les canaux
Qui vont porter la vie à l'herbe languissante,
Tandis que, préparant un champêtre repas,
Daphné, sous ses doigts délicats,
Presse de mes brebis la mamelle flottante,
Remplit sa corbeille pesante
De ces fruits savoureux qu'ont mûris nos climats...

Je joins à ces pénibles travaux une douce étude :

A l'heure où le soleil nous darde ses rayons,
Quand le midi brûlant dévore la campagne,
Souvent, assis aux pieds de ma douce compagne,
Je quitte ma faucille et saisis mes crayons.
Qu'ils sont doux les airs de ma lyre,
Quand Daphné daigne les redire !
Philomèle se tait dans le creux des vallons :
L'amour en est l'objet, c'est lui qui les inspire,
C'est lui qui les répète, et lui-même il admire
Son ouvrage dans mes chansons !

Ainsi se passent mes beaux jours, dans un beau pays, sous un beau ciel, sous le ciel de Naples, par exemple, et à l'ombre de ses orangers :

Coulez, jours fortunés, coulez plus lentement,
Pressez moins votre course, heures délicieuses,
Laissez-moi savourer ce bonheur d'un moment ;
Il est si peu d'heures heureuses !

Faut-il donc les voir fuir aussi rapidement !
Je disais... — Mais voilà que la cloche fatale
A retenti dans le lointain ;
Du sommet de ses tours l'antique cathédrale
Répète lentement tous les coups de l'airain.
De la ville à grands pas je reprends le chemin.
Adieu, songes et vers, adieu jusqu'à demain !
C'est ainsi qu'oubliant ses peines,
Un malheureux captif, un moment assoupi,
De ses fers se croit affranchi,
Et s'étonne, au réveil, de retrouver ses chaînes !

Adieu : mille choses à Fréminville. Je te fais une épître, et je veux aussi lui en faire une. Aime-moi, et aimons-nous les uns les autres, car le reste ne vaut rien ou à peu près. — Sur ce, silence ! Tu n'en auras plus pour aujourd'hui, j'ai trop à écrire.

A. de L., 4e brigade.

Lettre précieuse ! L'élégie qu'elle contient, et dont elle relie les principaux fragments par quelques lignes de prose qui sont comme le canevas des transitions manquantes, fut-elle jamais écrite au long et au complet ? Peu importe. Car on y voit comment, en ces jours-là, se mélangeaient avec une gaucherie charmante, dans l'inspiration du jeune poète, l'influence de ses lectures classiques, celle des poètes du XVIIIe siècle, et sa propre personnalité ; le regret du passé, l'apostrophe au temps qui s'enfuit : *Coulez, jours fortunés*, etc.. n'est-ce point déjà le thème fondamental de certaines « Méditations », et comme l'esquisse même du *Lac ?*

On y voit de plus, avec quelle facilité ces vers si personnels coulent de la verve heureuse du poète : il les écrit au crayon, presque sans effort apparent, au cours d'une promenade rêveuse : c'est qu'ils traduisent directement une émotion qui a remué son âme jusqu'aux profondeurs et qui l'a laissée, pour ainsi dire, en état de vibration. Mais, par un sentiment paradoxal, leur auteur ne semble point leur attacher grande importance. Au contraire, il a donné tout son soin aux épîtres qu'il est en train de composer pour Virieu et pour Fréminville. C'est que l'épître est un genre classé, officiel, au même titre, sinon sur le même rang, que la tragédie ou le poème épique. Toute sa vie, Lamartine conservera ce préjugé.

Pour sacrifier cependant à la mode, et parce qu'il a lu les vers de Millevoye, il rime encore, en ce mois d'août, à Beauvais, une romance qu'il « a faite, sur un saule et sous un saule,

dans un petit village » ; il demande à Virieu d'y « faire coudre » par « un amateur » « une musique bien triste, et cela passera à la faveur du chant et du piano » :

LE SAULE PLEUREUR

Arbre chéri de la mélancolie,
Arbre touchant, par ma douleur planté,
Où chaque soir mon âme recueillie
Sur son tombeau vient pleurer la beauté ;

De mon Emma toi qui couvres la cendre,
Sur son destin, tu me parais pleurer,
Et tes rameaux se plaisent à descendre
Vers son gazon qui semble t'attirer.

Un jour aussi tu couvriras ma tombe,
De l'amitié tu cacheras le deuil ;
Il faut mourir quand la beauté succombe !
Tu pleureras sur un double cercueil.

Conserve bien sa dépouille mortelle !
Tous les matins je viendrai t'arroser,
Saule chéri, mais garde-moi près d'elle,
Garde la place où je veux reposer.

Que le zéphyr embaume ton feuillage !
Qu'il reverdisse aux souffles du printemps !
Et qu'à jamais sous ton pieux ombrage
L'air soit plus doux, les regrets moins cuisants [1] !

1. Cette romance évoque dans le souvenir la fameuse pièce d'A. de Musset :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière...

Il serait intéressant de savoir si les strophes de Lamartine furent mises en musique et si elles furent chantées, sous la Restauration, dans quelque salon où le jeune Musset aurait pu les entendre avant d'avoir entendu celles de la *Romance du Saule*, que chantait la Malibran à l'Opéra, dans l'*Otello* de Rossini. Au reste, le thème du « saule » pleureur et funéraire, qui vient directement de Shakespeare, par la traduction de Le Tourneur et l'adaptation de Ducis, était alors l'un des plus répandus. En écrivant, lui aussi, sa « romance du saule », Lamartine ne faisait que se conformer à la mode ; il y introduisait pourtant un peu de

Bientôt, le 18 ou le 19 août, après avoir subi un examen d'équitation assez sévère [1], Lamartine a la chance d'être désigné pour faire partie d'un peloton d'élite qui assurera un service d'honneur à Paris. C'est sans doute dans les semaines suivantes qu'il escorta Louis XVIII pendant une visite que le roi fit au Musée du Louvre, et qu'il galopa « derrière les roues de son carrosse, dans les environs d'Auteuil ou de Saint-Cloud ».

Puis, dans les dernières semaines de novembre, il obtenait un long congé et revenait en hâte s'enfermer dans sa Bourgogne.

Évidemment, son premier contact avec le monde officiel de la Restauration l'a déçu ; il retrouve avec délices le monde des rêves et la solitude si souvent maudite. Un travail profond s'est accompli dans son âme ; d'une part, elle est plus violemment que jamais agitée par le désir de l'amour et de la gloire ; d'autre part, un vague désir de croyance la tourmente ; on ne saurait dire que Lamartine soit revenu à la foi de son enfance ; mais la sèche négation des philosophes du XVIII[e] siècle ne le satisfait plus. Ces diverses nuances de sentiment, il les décrit lui-même dans une lettre à Virieu, qui est, à l'avance, comme une familière *Méditation* en prose, et où passent, bien qu'il ne l'y nomme pas, tous les souffles orageux déchaînés par Chateaubriand :

Milly, 30 *novembre* 1814.

Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que mon voyage a été une odyssée tout entière : j'ai été arrêté par des enchanteresses, par des monstres, et par des fleuves débordés. Avec l'aide des dieux, j'ai tout surmonté, et je suis arrivé ici par Charolles et Cluny, ainsi que tu étais parti, et point trop fatigué des pataches. Or, mon premier soin, après m'être établi dans ma cellule, et les pieds dans mes sabots, est de t'écrire pour charmer les longues soirées que rien n'abrège au fond de nos montagnes. D'ailleurs, je m'aperçois que ce n'est plus qu'à toi que je puis écrire du fond du cœur et en laissant courir la plume. Pour écrire à d'autres, il faut que je

l'harmonie et de la mélancolie qui lui seront bientôt personnelles. — Voir sur le thème du Saule, un chapitre des *Études de Littérature Préromantique* de M. E. Edmond Estève, à qui ces strophes de Lamartine paraissent avoir échappé.

1. « ... Le manège était jonché de cavaliers, car les hommes et les chevaux, tout est neuf, tout est fou... » (Lettre du 17 avril). Mais Lamartine était déjà et fut toujours un excellent cavalier : « ... On m'admire au manège, et les instructeurs n'ont qu'une voix : *Bien placé ! A merveille ! Regardez monsieur !...* » (Lettre du 15 avril).

me monte jusqu'à un certain point la tête, et que je me fasse alors un caractère de convention : il n'y a vraiment que toi qui m'entendes, et par qui je veuille être tout à fait entendu. Oh ! combien l'on vaut mieux dans la retraite des champs, ne fût-ce qu'au bout de trois jours, que partout ailleurs ! combien l'on retrouve de sentiments que l'on croyait à jamais perdus ! combien l'âme reprend de ton et le cœur de puissance ! combien l'imagination s'agrandit et se réchauffe ! J'en suis plein, je viens de retrouver tout cela.

Si, du fond de l'infâme cloaque que tu habites pour ton malheur, tu conserves assez de vigueur pour t'élever à une certaine hauteur, si tes ailes ne sont pas enterrées dans la fange, prends ton vol et viens, du moins en idée, partager les voluptés de ma solitude. Tout ce que nous avons senti si fort dans notre bon temps, je le sens depuis trois jours ; je me reconnais, et je retrouve autour de moi mille sensations oubliées. Je n'essaierai pas de te les peindre, elles sont trop vives, trop rapides, trop insaisissables. Mais sais-tu ce que c'est que des jours pluvieux, nébuleux, orageux d'automne, sur nos coteaux ? Comprends-tu le charme de ces vents harmonieux qui ébranlent mes fenêtres et font crier ou siffler nos arbres déjà défeuillés ? Peux-tu te peindre les délices que je trouve à parcourir sous mon manteau nos vignes dépouillées, à grands pas, et comme un homme pressé par l'orage ? Conçois-tu tous les plaisirs que nous donnent des habitudes, même désagréables, mais, enfin, que l'on retrouve ? Comprends-tu comment j'en suis jusqu'à trouver un grand charme à la fumée qui remplit ma petite chambre, et à l'air froid qui vient à travers ma croisée qui ferme mal, uniquement parce qu'autrefois cela était ainsi ? En vérité, il y a cinq ou six hommes en nous ; mais le vieil homme ne périt pas, on le retrouve au moment où l'on y songeait le moins.

Oui ; je suis redevenu, au milieu de tout cela, tout ce que j'étais il y a cinq ans [1], ce que nous étions tous en sortant des mains de l'admirable, de l'adorable nature. Le croiras-tu ? je sens mon cœur aussi plein de senti-

1. Lamartine veut dire plutôt : il y a *six* ans. Il pense à l'année 1808, qui a suivi sa sortie du collège.

ments délicieux et tristes que dans les premiers accès de fièvre de ma jeunesse. Je ne sais quelles idées vagues et sublimes et infinies me passent au travers de la tête à chaque instant, le soir surtout, quand je suis comme à présent enfermé dans ma cellule et que je n'entends d'autre bruit que la pluie et les vents. Oui, je le crois, si pour mon malheur, je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais autant que nos cœurs auraient pu aimer, autant que l'homme sur la terre aime jamais. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je le sens, je l'entends ; Dieu sait tout ce qu'il contient, tout ce qu'il désire ! Pour moi je jouis et je souffre de cet état, et je sens tomber quelques larmes. Oui, si cela durait, il faudrait sans doute mourir ; mais je mourrais du moins avec quelques sentiments nobles et vertueux dans l'âme.

Qui l'eût dit, que je fusse redevenu presque tout ce que j'ai été quand mon cœur n'avait encore rien usé ici-bas ? Toi-même, je te vois sourire d'une exaltation qui te paraîtra sans doute ridicule ; tu es au milieu des morts, et tu deviendras froid comme eux. Hélas ! on se glace en voulant les réchauffer. Pourquoi la nécessité cruelle me forcerait-elle aussi à aller me mêler parmi eux ? Pourquoi faut-il qu'au moment où je les aurais quittés pour jamais avec délices, le besoin m'y rappelle impérieusement ? Pourquoi me suis-je mis dans l'amère position où je me trouve par mon imprudence ?... Hélas ! je me suis engouffré pour voir un peu le monde et les hommes, et j'en serai puni par la nécessité de les voir encore. M'entends-tu ? Sans cela le moment était peut-être venu pour moi de valoir quelque chose à mes yeux et aux yeux de Dieu, mais ce Dieu nous frappe toujours par où nous avons péché.

Adieu, en reprenant de l'âme j'ai repris de la piété : je n'en suis guère digne, mais je prie Dieu pour toi et pour moi. Fais-en autant si tu t'y sens quelque goût. Je t'embrasse, et finis à regret, faute de papier à la campagne....

Lamartine comprend si bien la valeur de cette confession, qu'il y ajoute ce *post-scriptum :*

Je viens de relire cette lettre et te prie de la garder comme un objet de comparaison un jour à venir. Adieu.

Objet de comparaison pour l'avenir ? Soit ; et à la lumière de cette lettre, le Lamartine de 1820, de 1830, de 1848 même, n'apparaît pas bien différent de ce qu'il était en 1814. C'est le fond de son âme qu'il vient ici de livrer : élan obstiné vers l'amour, vers la gloire, mais plus encore vers l'inaccessible Divinité ; influences persistantes de Rousseau et de Chateaubriand qui associent la nature au rêve humain et au rêve de Dieu même... Mais comme objet de comparaison avec le passé, cette lettre n'est pas moins instructive ; pour le fond de l'âme, Lamartine en 1814 est redevenu pareil à ce qu'il était au sortir du collège de Belley ; cependant la formation qu'entre 1808 et 1814 il a tenté de se donner à force de lectures et de raisonnements l'a marqué d'une durable empreinte. Toute sa vie, l'homme de raison luttera en lui contre l'homme de désir ; toute sa vie, il gardera, et jusque dans la forme même de ses vers, le pli du XVIII^e^ siècle où il a trouvé ses premiers modèles et les premiers libérateurs de sa pensée. Jamais plus, semble-t-il, ne viendra luire la foi paisible, ingénue, sereine, de sa pieuse enfance. . .

Peu d'événements troublent la quiétude de cet hiver 1814-1815 ; le 7 janvier, Lamartine lit à ses confrères de l'Académie de Mâcon une longue élégie sur la mort récente de Parny :

Sur ce gazon, témoin de nos douleurs,
Laissons tomber des larmes et des fleurs !

Tibulle seul manquait à ma patrie ;
Avec Parny, Tibulle a reparu.
Le luth heureux qui célébra Délie,
Antique honneur de la molle Italie,
Sur son tombeau, muet et détendu,
A des cyprès languissait suspendu ;
L'Amour pleurait le chantre de Lesbie ;
Au tendre amour c'est toi qui l'as rendu...
. . . . . .
Combien de fois ma tendre adolescence,
Se dérobant aux regards curieux,
Pour dévorer tes écrits amoureux
De ses mentors trompa la vigilance !
Que tu formas ma timide ignorance !...

Le poète, cependant, n'a d'autre perspective, à l'expiration prochaine du semestre de son congé, que de retourner languir

à Beauvais ; soudain Napoléon débarque de l'île d'Elbe... Le jeune garde du corps vole à Paris, où il se croit appelé par l'honneur ; il y arrive juste pour accompagner Louis XVIII sur la route de l'exil, jusqu'à Béthune ; lamentable chevauchée, à laquelle prenait part également A. de Vigny comme « mousquetaire rouge ». Licencié [1], il rentre à Mâcon et, pour éviter d'être mis en demeure de servir « l'usurpateur », il passe en Suisse par la Franche-Comté. Toute cette période des Cent-Jours est pour lui comme une période de vacances mélancoliques où il s'enivre des souvenirs de Rousseau et des beautés de la nature alpestre. Reçu, d'abord, à Nyons au château de la famille de Vincy, qui était liée avec sa famille, il profite de la proximité de Coppet pour aller voir furtivement passer sur un chemin ces deux reines, l'une de la beauté, l'autre de l'esprit : Mme Récamier, Mme de Staël ; puis, après deux ou trois semaines, il traverse le lac de Genève et s'installe au petit village savoyard de Narnier, chez le batelier qui assure le passage de l'une à l'autre rive. Il vit là dans un grenier, frugalement ; il se promène, il relit les *Confessions*, il médite, il écrit quelques vers ; peut-être la fille du batelier, qui le sert, évoque-t-elle dans son cœur le souvenir endormi de la petite pêcheuse napolitaine ? Peut-être aussi ne fait-elle que le raviver et l'épanouir ; car il semble bien que, dès l'hiver précédent, ce souvenir ait été réveillé par la crise de sensibilité qui le tourmenta. De Narnier enfin, Lamartine descend jusqu'aux environs de Chambéry pour faire visite à son ami Louis de Vignet ; et, au mois de juillet 1815, la seconde Restauration lui rouvre les frontières de France ; il rentre à Mâcon.

Son service, bientôt, le rappelle à Paris où il retrouve Virieu ; mais ni l'un ni l'autre des deux amis ne se sentent décidément nés pour les servitudes du métier militaire et les ennuis « mécaniques » de la vie de garnison ; Virieu donne sa démission ; et Lamartine l'imite ; car il a réussi à persuader son père que la garde du roi est « une impasse » pour lui comme pour tous ceux de ses compagnons « qui ont trop de fortune pour tenir aux deux cents francs d'appointements, et trop de distinction de famille » pour ne pas attendre davantage de l'avenir.

1. Licencié ? oui, mais dans quelles conditions ?... Il se pourrait bien que Lamartine se soit « licencié » lui-même, comme plusieurs jeunes gentilshommes qui ne voulaient point demeurer au service de l'Empereur.... De cette défection, M. le Docteur Rabonneix va publier, dans la *Revue d'Histoire Littéraire*, les preuves appuyées sur des pièces d'archives. On s'explique alors que, pendant les Cent Jours, Lamartine ait dû vivre hors des frontières ; il était, légalement, en état de « désertion ».

Le Retour a la Muse et les quatre premiers livres d'Élégies (Septembre 1815 - Octobre 1816)

Cet avenir, cependant, quel sera-t-il ? Virieu a décidé d'user des hautes influences de sa famille pour entrer dans la diplomatie ; Lamartine espère qu'il pourra l'imiter ; il s'accommoderait fort aussi d'une sous-préfecture : son ami le « platonicien » Fréminville n'est-il point heureux comme sous-préfet de Trévoux ? Ou bien, il accepterait aussi quelque autre poste administratif dépendant du ministère de l'Intérieur. Pour mettre en jeu toutes les amitiés dont sa famille peut disposer, il va s'installer à Paris, où il passe la plus grande partie de l'hiver ; son ami Virieu l'introduit dans quelques salons légitimistes. Mais voilà Virieu nommé, avant lui, secrétaire d'ambassade au Brésil ; à la fin de mars 1816, il s'embarque. La mélancolie de Lamartine s'accroît quand il est privé de cette moitié de son âme.

Un peu dégoûté de la sollicitation et de l'intrigue, qui ne lui ont guère réussi, il se rejette avec une sorte de violence vers les Muses. Tout l'hiver, d'ailleurs, il a travaillé. Autour du souvenir de la jeune pêcheuse de Naples, il groupe les émotions qui, depuis l'été de 1814, agitent plus ou moins obscurément son âme ; il écrit — en les dédiant à cette inspiratrice qu'il idéalise sous le nom d'Elvire, ô trop précoce et trop vulnérable don Juan !) — un certain nombre d'élégies...

A l'été de 1816, cependant, désabusé et malade d'une obstruction du foie, il revient vers sa famille. D'abord il s'arrête, pour se reposer un peu, chez son excellent oncle l'abbé, au château de Montculot, près de Dijon ; c'est de là qu'il date, le 28 juin, une lettre à son ancien camarade de Beauvais, le garde du corps Fortuné de Vaugelas, rentré lui aussi dans son manoir :

« ... Vous approchez de la vérité dans vos conjectures sur la cause de mon long silence. J'ai été plongé d'abord dans des antichambres et même des salons de grands personnages dont le crédit m'était nécessaire et s'est évanoui comme une douce fumée entre mes mains malhabiles. Je me suis jeté alors avec une fureur nouvelle dans le sein des Muses : ces divinités douces et consolantes m'ont mieux traité, du moins je l'espère ; et je leur consacre désormais sans inconstance les restes d'une existence à moitié usée. Hélas ! ces chères compagnes de ma vie n'ont pu éloigner de moi ni les ennuis,

ni les soucis, ni les embarras, ni les chagrins de toute nature, qui ont continué à m'assaillir, et j'ai de plus attrapé dans leur commerce trop vif un mal de foie qui m'a fait beaucoup souffrir, qui m'a réduit à une espèce de nullité morale, et obligé enfin de quitter Paris, où je m'étais établi, et les avenues de la fortune....

... Je compte faire imprimer incessamment pour quelques amateurs quatre petits livres d'élégies dans un petit volume : je vous en ferai hommage ; ce ne sont encore que des études, des bagatelles, *juvenilia ludibria ;* et je vais me remettre au grand ouvrage de ma vie. Si je réussis, je serai un grand homme ; sinon, la France aura un Cotin et un Chapelain de plus... »

« Cotin », c'est dit pour les élégies amoureuses ; « Chapelain », cela vise le poème épique de *Clovis*, auquel Lamartine paraît bien n'avoir pas ajouté un seul vers depuis les grands enthousiasmes de 1813.

Le Recueil de 1816

Qu'était au juste le volume composé des « quatre petits livres d'élégies » ? Il n'est peut-être point trop difficile de le conjecturer. D'abord plusieurs des poèmes qui le formaient ont échappé au feu où Lamartine affirme qu'il le jeta ; et les flammes de ce feu purificateur pourraient bien n'avoir jamais été allumées que par métaphore ! En tous cas, si Lamartine fit un holocauste de ces vers de jeunesse, ce ne fut qu'assez tard, et bien après 1820. Il en avait conservé au moins un manuscrit, puisqu'il en tira plusieurs pièces pour les faire figurer dans les *Méditations* et dans les *Nouvelles Méditations*.

Plus tard encore, Lamartine ne craignit pas d'emprunter à ce premier recueil ; il n'est pas téméraire d'en reconnaître plus d'un morceau dans les *Recueillements* et dans les *Troisièmes Méditations*.

Une précieuse lettre de Virieu [1], datée du 28 janvier 1818, aide, d'ailleurs, la conjecture. Virieu avait alors entre les mains le manuscrit des *Élégies* que Lamartine avait confié à Mme Charles, que celle-ci lui avait fait lire l'hiver précédent, et qu'en mourant elle avait recommandé à son mari de lui remettre.

« ... Je viens de relire presque toutes tes élégies, et avec plus de plaisir que jamais. Je me confirme dans l'idée que tu

1. Tirée des archives de Saint-Point, et publiée par M. René Doumic *Lettres d'Elvire à Lamartine*, p. 96.

es appelé à avoir un talent du premier ordre ; il y a dans tes élégies des morceaux tels qu'on ne fera jamais rien de plus beau et certes tu ne te sens pas encore épuisé. A cette occasion, je me suis persuadé de nouveau qu'il ne fallait plus pardonner qu'à ce qui est excellent. Il ne faut tolérer que les morceaux comme *l'Église de Campagne*, le morceau *au Soleil* : « *Vois-tu comme tout change* » etc... ; « *Lorsque seul avec toi...* » etc. ; et bien d'autres ; il n'y a plus de bonne poésie que la divine.

Crois-moi, ne te passe rien ; il me semble que tu peux atteindre à cette hauteur. Tu me disais que tu t'accoutumais à ne pas te permettre les vers faibles, même dans le moment de la composition ; je pense que tu as raison. Une chose encore me paraît importante, c'est de mettre un soin scrupuleux à éviter toutes les formules usitées et banales, lorsque ce ne sont que des formules ; il en est de même des reliquats de la poésie mythologique, qui nous glacent presque à chaque fois qu'ils se montrent... »

Au total, semble-t-il, Lamartine avait réuni dans ce premier recueil non point tous ses vers de jeunesse, mais seulement les meilleurs d'entre ceux qu'il avait consacrés à la mélancolie et à l'amour ; la plus importante partie du livre était constituée par les poèmes dédiés à la petite Napolitaine qu'il avait harmonieusement appelée Elvire ; c'étaient les plus récents ; inspirés moins encore de Parny que des élégiaques latins, ils exprimaient un épicurisme teinté de tristesse, une mélancolie plus voluptueuse que désespérée ; mais sans doute s'y mêlait-il bien d'autres vers dans le goût du XVIII^e siècle ; car sous le nom d'Elvire, ce n'est point seulement la petite Napolitaine que chantait le poète ; il enfermait, dans les formes vagues de ce gracieux fantôme, le souvenir de toutes les femmes qu'il avait pu, passagèrement, aimer, ou autour desquelles s'était attardée, parfois, sa rêverie d'amour.

Dans ce premier recueil, incontestablement, apparaissaient déjà quelques grands thèmes de ce qu'on a coutume d'appeler « la poésie lamartinienne ». Quelques traits de mauvais goût y persistaient aussi, et l'influence regrettable des poètes du XVIII^e siècle à l'école desquels le jeune solitaire de Milly avait appris son métier ; mais des *Méditations* mêmes, cette influence ne sera point tout à fait absente.

CHAPITRE IV

ELVIRE
ET LES DEUX CRISES MORALES DE LAMARTINE

Un jeune homme intelligent, mais désœuvré, qui n'a su fixer, à vingt-six ans, ni sa destinée, ni son propre esprit ; un hobereau de province partagé tour à tour entre les plus hautes ambitions littéraires et les plus vastes ambitions politiques ; en même temps dédaigneux des intrigues qui font parvenir tant d'autres auxquels il se sent supérieur, et désolé de son impuissance à les mettre en jeu pour son compte ; une âme de feu qui tantôt s'élance sur les ailes de l'enthousiasme, et tantôt se consume, indolente, aux bras du plus sauvage et du plus déraisonnable ennui ; bref, un être pétri de contrastes, travaillé d'instincts, de sentiments et d'idées opposés, tourmenté par le déséquilibre de son désir et de son sort, de son esprit et de son cœur — tel apparaît Lamartine après qu'il a reçu sa triple formation première : celle de la famille, celle du collège et celle que par les lectures, les voyages, le travail, les premiers contacts avec la vie, il a tenté de se donner lui-même, en profitant de l'indépendance relative qu'il a su conquérir.

Il est inachevé. Il le sent. Il en souffre. Deux crises vont le mûrir : une crise de sentiment, et une crise de pensée. Par un hasard merveilleux ce sont les mêmes crises qui tourmentent obscurément l'âme de son époque. Il en sortira le poète du siècle...

A l'origine de ces deux crises se rencontre l'influence d'une femme, de Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes, épouse du célèbre physicien Charles, alors membre de l'Académie des Sciences et bibliothécaire de l'Institut ; c'est elle qui, sans avoir conscience sans doute de son rôle, allait aider Lamartine à devenir immortel ; et c'est elle que les *Méditations* allaient immortaliser sous le nom d'Elvire.

I. Lamartine pendant la vie et la mort d'Elvire. — La Crise sentimentale (5 octobre 1816-25 décembre 1817). — Les premières « Méditations ».

Mme Charles était la jeune femme du septuagénaire illustre qui, en 1783, avait imaginé de gonfler avec le gaz hydrogène le léger globe hasardé dans les airs par les frères Montgolfier, et qui avait inventé, du coup, l'aéronautique moderne. Née

Portrait présumé de Julie Bouchaud des Hérettes, vers 1810.
(*Miniature d'Elouis appartenant à M. Alphonse Séché.*)

à Paris, le 4 juillet 1784, d'une mère créole, elle avait alors trente-deux ans. Elle était l'une des femmes les plus en vue de la société royaliste et « bien pensante » qui donnait le ton à la mode, et qui souhaitait de le donner aussi à la littérature ; le salon qu'elle tenait à l'Institut, où son mari, de par ses fonctions, était logé [1], avait des attaches avec le faubourg Saint-Germain et avec le monde officiel.

M. Charles l'avait épousée, en 1804, à Tavers, en Touraine, où il possédait une maison de campagne. Un peu timide, un peu maladive, très mélancolique surtout, Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes s'ennuyait alors non loin de là dans la propriété d'un oncle où elle était venue pour se reposer quelques semaines. Née à Paris, elle avait passé sa première enfance à l'île Saint-Domingue, dans la plantation de ses parents ; mais à huit ans elle fut ramenée en France par son père, tandis que sa mère achevait de mourir dans l'île.

C'est que les troubles qui, dès le début de la Révolution bouleversèrent la « perle des Antilles » avaient dévasté les domaines de sa famille ; le gouvernement les avait mis sous séquestre... En France, Julie Bouchaud fut placée par son père sous la garde d'une tante exilée comme elle et, comme elle, ruinée. Auprès de cette vieille fille, elle passa toute sa jeunesse au Havre d'abord, puis à Paris. Elle remplissait elle-même les devoirs d'une grande sœur envers un plus jeune neveu, dont la mère — sœur de la sienne — était morte dans l'île.

Triste jeunesse, à laquelle Paris fit un cadre plus triste encore ! Les trois « réfugiés » obtinrent, non sans peine, un logement de quatre pièces « sous les combles du ci-devant hôtel de Coigny », sis rue Nicaise, auprès des Tuileries, qui appartenait à l'État ; celui-ci devait leur payer, chaque mois, un secours de quatre-vingts francs ; mais il payait peu, il payait mal ; même, il ne payait pas du tout. Dans les soupentes « carrelées en petits carreaux de terre cuite, en très médiocre état », les exilés eurent froid, ils eurent faim, ils envoyaient pétitions sur requêtes ; l'une d'elles laisse entendre que le désespoir pourrait les pousser aux plus déplorables extrémités. N'est-ce point dans cette vie de misères que la jeune Julie prit le germe du mal qui devait l'emporter prématurément ? ... [2]

1. Le logement occupé par M. et Mme Charles paraît être celui qui existe encore à droite de la porte d'entrée de l'Institut. Il comprenait un entresol, aux fenêtres en œil-de-bœuf (c'est là qu'était le petit salon de Mme Charles) et un premier étage, en façade sur le quai. Voir *l'Appartement d'Elwire*, par Maurice Levaillant, dans *Nos Poètes*, du 15 décembre 1924.

2. Tous ces points ont été mis en lumière par M. le Dr L. Babonneix, dans sa brochure sur « *Julie Bouchaud des Hérettes à la maison Coigny* ». Paris, 1924 (Maloine, éditeur).

En 1804 seulement, un frère de sa mère, membre du Corps Législatif, et opulent personnage, parut s'apercevoir de son existence ; c'est grâce à lui qu'en Touraine elle connut M. Charles.

A ce mari illustre, qui avait cinquante-huit ans, elle départit une affection calme mais sincère. « Cette bonne Julie, disait-il tranquillement de sa femme... » Elle eut des succès à paraître dans plusieurs salons, mais surtout à tenir le sien. M. de Fontanes, un temps, lui rendit des hommages : grand-maître de l'Université, ami de l'Empereur, poète renommé, il était une conquête flatteuse ; Julie fut flattée d'abord, puis l'éconduisit. Elle se renferma dans la pénombre de son salon : sa grâce triste et flexible y attira une petite cour d'amis fidèles. Elle les voulait fins, sérieux, intelligents, graves à l'occasion, presque austères ; c'étaient, surtout à partir de la Restauration, des politiques et des philosophes comme M. et Mme Mounier, à qui le roi ne garda point rancune des faveurs impériales, M. de Bonald, théosophe et doctrinaire catholique ; avec eux, elle savait causer et juger. Elle ne craignit point, en 1814, d'afficher une inclination assez vive pour M. de Lally-Tollendal, qui faisait partie du Conseil du Roi ; ardente royaliste, elle l'alla retrouver en 1815, pendant les Cent-Jours, à Gand, où sa grâce fit merveille dans la petite cour exilée ; elle paraît même s'être alors chargée de quelque mission politique encore obscure... [1] Elle admettait aussi, au début de la Restauration, quelques jeunes gens de bonne ou suffisante noblesse, pour qui elle s'employait à ménager, après l'exil, la revanche de grades ou d'emplois. Elle vouait à l'amitié une profondeur de sensibilité extraordinaire ; maintes fois elle avait prouvé, en se dévouant pour leurs ambitions, qu'elle aimait ses amis avec une sorte de frénésie passionnée.

Elle était, selon les heures, toute ardeur ou toute mélancolie. Bientôt la mélancolie parut l'emporter. Une sorte de tristesse douloureuse l'enveloppa. Ses amis n'eurent point de peine à en percer le secret. Elle se savait malade, et se devinait condamnée à une mort précoce. A sa jeunesse misérable plus encore qu'à sa première enfance écoulée aux Antilles, Mme Charles devait une fragilité de poitrine qui est, sous nos climats, le propre de certaines créoles ; la phtisie la minait. A l'été de 1816, les médecins lui ordonnèrent consécutivement un séjour en Suisse, et une station à Aix-les-Bains.

C'est dans ce dernier lieu qu'elle rencontra Lamartine.

Mme Charles y arriva, de Genève, où elle avait passé deux mois et demi, le 17 ou le 18 septembre 1816, seule avec une femme de chambre, car son mari, qui souffrait de la pierre,

1. Dr L. Babonneix, *Julie Bouchaud des Hérettes, à Gand*, 1923.

n'avait pu l'accompagner ; elle s'installa en une calme pension de famille, sise vers le haut de la ville, à proximité des eaux, et dirigée par un « vieux médecin », le Dr Périer.

Simple, la maison ressemblait à beaucoup d'auberges de la Savoie : les bâtiments encadraient en carré une cour intérieure, bordée, à hauteur du premier étage, par une galerie de bois ; par derrière, ils regardaient la campagne, à laquelle un « jardin de curé » les unissait. C'est sur ce jardin et, au delà, sur le haut horizon des montagnes proches que la chambre de Mme Charles ouvrait sa fenêtre. Elle s'y tenait souvent, abîmée en des contemplations, ou bien, vers le soir, s'enveloppait d'un châle et, frileuse, descendait au jardin, prendre les rayons dont le soleil couchant frappait une treille disposée en berceau.

Où fuyait, en ces heures oisives, la rêverie de la pâle isolée ?... A Paris, d'ordinaire, l'ennui hantait son âme envahie « d'une langueur indécise entre celle de la souffrance et celle de la passion » ; dans une lettre, elle avait jeté ce cri : « Je vous assure que j'ai souvent de la vie plus que je n'en peux porter ».

Mais ici, dans ce cadre de monts, de verdure et de flots que la nature semble avoir préparé pour une idylle, ici, à quelques lieues de Chambéry et des Charmettes où fut heureux Rousseau, dont elle sait par cœur les plus brûlants passages et dont elle apprit que l'amour est parfois une vertu ?... Ici, Julie Charles soupire plus profondément sur la monotonie de ses jours ; elle se sent embrasée par le désir sans forme d'un bonheur sans objet... Au reste, point de diversion à ses songes : l'élégante Parisienne ne fraie pas avec les quelques provinciaux demeurés ou venus à Aix en cette fin de saison ; elle se promène seule et vit à part.

Le 5 ou 6 octobre, cependant, elle distingue dans la maison un hôte nouveau, si différent des autres : Alphonse de Lamartine !...

Il arrivait de Mâcon, après avoir passé quelques jours à Chambéry chez son ami de collège Louis de Vignet, qui lui avait indiqué à Aix la pension Périer. Une maladie de foie motivait vaguement son voyage ; en réalité, c'est à l'âme qu'il souffrait.

Le 10 octobre, Lamartine se promenait sur le lac du Bourget. Sa barque venait de croiser une barque plus frêle qui menait Mme Charles vers Hautecombe, lorsqu'un coup de vent soudain ou, peut-être, quelque geste imprudent, mit la jeune femme en péril. Tomba-t-elle à l'eau, et dut-il s'y jeter pour l'en retirer ? Ou, moins romanesquement, accosta-t-il la barque aventurée pour lui prêter ses rameurs et en prendre la direction ?... Le sûr, c'est que le surlendemain, écrivant à Louis de Vignet, il pouvait se vanter d'avoir

« sauvé » Mme Charles « qui se noyait » ; il ajoutait, que, désormais, « cette douce et bonne créature remplissait ses jours », qu'il n'était plus malade, « qu'il se sentait rajeuni, guéri, régénéré » ; et il conviait son ami à venir constater le miracle...

Lorsque le mélancolique de Vignet arriva le 15 octobre, ils avaient organisé leur vie à Aix comme si elle n'y devait plus finir : le 10 ou le 11 octobre, après le dîner, ils s'étaient promenés ensemble, au clair de lune, dans « l'allée des petits peupliers » qui descendait alors du haut de la ville vers le lac : assis« sur les restes d'un petit mur écroulé » ils avaient échangé, avec des aveux, la confidence de leur passé, de leurs ennuis, de leurs espoirs ; grisés des souvenirs de Rousseau dont l'atmosphère de cette région était chargée, ils étaient convenus de maintenir entre eux les mêmes rapports de tendresse qui avaient d'abord uni le grand écrivain à Mme de Warens ; Mme Charles n'avait-elle pas six ans de plus que le jeune Lamartine ? Il l'appellerait « sa mère » ; elle veillerait sur lui et le guiderait comme un fils ; elle l'aiderait à trouver un emploi...

Ce programme réglé par lui, semble-t-il, plus encore que par elle, dix journées coulèrent, heureuses et fugitives ; l'automne était « doux et précaire »; on partait dès le lever pour des promenades dans la montagne sur des mules à sonnailles menées par des guides du pays ; l'après-midi, on voguait sur le lac, où Mme Charles, qui avait une jolie voix, ne refusait pas de lancer aux échos quelque romance à la mode ; le soir, on causait longuement, en prenant le thé, autour de la chaise longue qui reposait sa fatigue ; on lisait un passage des *Martyrs* — ou bien des vers, frais éclos, comme ceux-ci :

A Madame Ch.

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux...
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre
Souviens-toi de moi dans les cieux !

Cette *Invocation* donne le ton des entretiens ; près de Mme Charles, Lamartine vivait en un mirage de paradis ; il séraphisait obstinément, avec délices...

Le 26 octobre arriva, qui était le jour depuis longtemps fixé où « l'ange » devait replier ses ailes pour retourner à Paris. On partit ensemble à petites étapes. A Mâcon, Lamartine dut laisser fuir la berline de la voyageuse ; en compagnie de Vignet l'inséparable, il rentra à Milly, où il attendit la première des lettres que Mme Charles avait promis de lui envoyer quotidiennement.

*
* *

Il semble qu'elle ne manqua point à sa promesse et que chaque jour Lamartine lui répondait. De cette correspondance il avait classé toutes les pièces ; il les brûla vers le milieu de sa vie ; non point toutes cependant. Quatre lettres de Mme Charles échappèrent au sacrifice ; « conservées dans un carnet de deuil — un carnet de cuir noir doublé de satin blanc — elles y reposèrent sur une mèche de cheveux donnée par celle qui les avait écrites ». Elles y reposent toujours, dans un tiroir du château de Saint-Point, où il fut permis à M. René Doumic de déplier pieusement leurs feuillets [1]....

L'absence, d'ordinaire, avive les grandes passions. A Milly, pendant le mois de novembre, et, pendant tout le mois de décembre à Mâcon, celle de Lamartine parut s'affaiblir et, presque, déjà, se lasser. Elle le parut, du moins, à l'inquiète et tendre femme. Dans sa famille, il était retombé à son vide et à ses habituels tourments ; un souci les résume : obtenir une situation.

Aymon de Virieu venait justement de rentrer à Paris du Brésil, où il avait été quelques mois secrétaire d'ambassade. Lamartine lui écrit plus fiévreusement qu'à Julie :

« ... Je ne suis ni bien ni mal, soupirant après une place quelconque, comptant très incessamment aller à Paris pour tenter de nouveau cette fortune-là... Tu ne sauras jamais à quel point j'ai été accablé de ton absence, de ce vide affreux autour de moi. Tout m'était égal, je ne vivais plus qu'à demi, car, entre nous soit dit, il n'y avait que toi pour moi... Le reste n'est pas parfait... Il n'y a que nous sur une certaine ligne, le reste ne vient que bien loin après, je l'ai trop senti... Ah ! trouve-moi à dix, à vingt, à trente lieues de Paris une sous-préfecture ! Ou bien, sois envoyé en Italie et emmène-moi avec toi, avec appointements, entends-tu ?... »

Cette lettre eût désespéré Mme Charles : parler d'un « vide affreux au cœur » quand on vient à peine de la connaître, quelle indifférence ! souhaiter Paris sans que ce fût pour elle seule, quel dédain ! souhaiter même, hélas ! de fuir sans elle jusqu'en Italie, quel outrage insupportable ! Au moment de quitter Aix, elle avait donné à son ami, pour qu'il y écrivît à son intention, un petit carnet de maroquin rouge, les pages en étaient demeurées blanches. Elle s'en plaignait : vers le milieu de décembre, il lui envoya quatre cahiers d'élégies amoureuses... Inspirées par elle ? non point, hélas ! mais par cette petite Napolitaine qu'il avait ornée du nom mélodieux d'Elvire !

Julie Charles « dévora » les vers en une nuit, l'une des dernières nuits de 1816 ; ils la torturèrent de jalousie. Que n'a-

1. *Lettres d'Elvire à Lamartine*, par René Doumic (Hachette).

t-elle été placée sur la route du poète avant que le cœur de celui-ci « se fût consumé pour une autre » ? Elle demande, comme il est naturel, quelques renseignements à Virieu sur « cette femme angélique qui jusque dans son tombeau lui inspire une terreur religieuse ».

— La Napolitaine qu'Alphonse a poétisée ? C'était, expliqua t-il, une excellente petite personne, et qui l'a bien regretté !...

Paroles étourdies ! Chez Lamartine, « c'est donc l'imagination seule qui s'enflamme » ? Mais alors, qu'adviendra-t-il le jour où, « le voile déchiré », il l'apercevra telle qu'elle se voit elle-même ?

Contradictions du cœur humain ! Au moment où, à Paris, elle se suppliciait ainsi de jalousie, de scrupules et de doutes, Lamartine, à Mâcon, accusait la sécheresse de ses lettres ; il l'incriminait de « changement », presque d'indifférence ; il priait Julie de ne plus lui écrire ; il allait partir... Du reste il lui promettait une dernière entrevue, au cours d'un rapide voyage à Paris, où il annonçait son arrivée pour le 2 janvier, puis pour le 10.

Il réussit à devancer la date convenue. Le mercredi 8 janvier, Mme Charles tenait son cercle ordinaire lorsqu'elle le vit subitement paraître. Il expliqua qu'il venait à Paris pour solliciter un emploi ; qu'il logerait quelques semaines rue Neuve-St-Augustin, dans l'hôtel du maréchal de Richelieu, où M. de Virieu lui avait cédé une chambre de son appartement. A peine échangea-t-il quelques mots en particulier avec la maîtresse de maison...

*
* *

Arrivé à Paris le 8 janvier, Lamartine en repartit le mardi 6 mai.

Il paraissait tous les soirs au salon de Mme Charles ; l'après-midi, il la promenait, dolente et pâle, à son bras, sur la terrasse des Tuileries, ou par les quais, si grave à son côté, si mélancolique, que les passants le prenaient pour un frère veillant sur la convalescence de sa sœur. La consomption, en effet, travaillait visiblement la jeune femme ; il se penchait parfois sur elle avec angoisse ; heures tragiques qu'il rappelait, deux ans plus tard, dans ses vers, en interpellant la Providence :

Toi-même de nos jours avais mêlé la trame ;
Sa vie était ma vie et son âme mon âme...
Le coup que tu voulais me rendre plus terrible
La frappa lentement pour m'être plus sensible ;
Dans ses traits expirants où je lisais mon sort
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;

J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie
Sous la main du trépas par degrés assoupie
Se ranimer encore au souffle de l'amour !
Je disais chaque jour : Soleil, encore un jour !...

Les instants qu'il ne passait point près d'elle, il les donnait à l'étude ; elle lui avait fait connaître M. de Bonald ; il rêvait d'un ouvrage politique qui eût paru sous les auspices du grand doctrinaire ; il rêvait aussi le plan d'une tragédie biblique sur Saül, qu'il avait esquissée jadis. Enfermé dans sa petite chambre, d'où il plongeait sur la rue par un œil-de-bœuf, il guettait, à de certaines heures, le rendez-vous de regards que lui assignait son amie ; elle passait en voiture, la tête levée vers son logis ; il penchait la sienne ; leurs yeux, l'éclair d'une seconde, se mêlaient...

On sait encore que le printemps les fit sortir de la ville ; ils accomplirent quelques radieuses randonnées dans le bois de Meudon, dans le parc de Saint-Cloud ; celui-ci abrita leur dernière promenade, le samedi 3 mai ; ils s'assirent longuement sous un gros arbre, « au bout de l'allée qui finit la lanterne » ; Lamartine ne devait plus revoir cet endroit avant le 16 octobre 1818, où il y retourna en pèlerinage. C'est là qu'en maudissant la fatalité de la séparation, ils convinrent de se retrouver à Aix vers la fin de l'été. D'ici là, Mme Charles raffermirait sa santé, visiblement ébranlée par l'hiver, au grand air de la campagne ; elle allait s'installer à Viroflay, non loin d'excellents amis qui habitaient La Celle-Saint-Cloud. Le 6 mai, quand Lamartine vint lui dire au revoir, elle lui remit, comme elle avait fait à Aix en octobre, un petit carnet de maroquin rouge.

*
* *

Fidèle au rendez-vous, Lamartine descendait le 21 août à la pension du Dr Périer. Presque aussitôt, il reçut des nouvelles inquiétantes; au début du mois, Mme Charles avait été prise « de fièvre, de suffocations et de grands maux de nerfs » qui ne faisaient que s'aggraver, et qui menaçaient de lui rendre tout voyage impossible.

Pâli lui-même par une crise de foie, il errait, taciturne, en songeant à l'absente ; les hôtes du Dr Périer l'interrogèrent ; à une jeune fille intelligente et gracieuse, Mlle Éléonore Canonge, qui peut-être l'avait devinée, il avoua sa souffrance...

Le plein été rayonnait sur le lac ; il s'y promenait, en compagnie de sa confidente et des autres « clients » du Dr Périer. Le 29 août, il le traversa, débarqua à l'abbaye d'Hautecombe, vagabonda parmi les bois où Julie l'avait accompagné et, vers six heures du soir, s'assit sur le rocher à la fontaine intermittente

qui surplombe l'abbaye. Ses compagnons s'étaient égaillés ; il était seul ; près de lui la place vide où Julie, l'autre année, le regardait. L'orage de sentiments qui, depuis quelques jours, s'amassait dans son cœur éclata soudain. Il tira de sa poche le carnet que Julie lui avait donné le 6 mai et qui était encore blanc ; d'un crayon rapide, sur la page qui s'offrait, il nota le lieu, l'heure, le souvenir débordant :

« *Assis sur le rocher à la fontaine intermittente, le 29 août* 1817, *pensant à toi (Julie). Abbaye d'Hautecombe, à pic sur le lac ! Séjour à choisir, si...* »

Quelle hypothèse se présentait ainsi à lui, sinon celle de l'isolement en compagnie de Julie, au cas où celle-ci deviendrait libre un jour ? Mais ce *si* encore est gros d'autant de craintes que d'espoir ; Lamartine sait, hélas ! que Julie agonise, et ce sont des mots funèbres qu'il a laissés suspendus.

Sa pensée se retourne vers le passé. Il écrit :

« — *Souvenir de notre journée du mois de septembre* (il voulait dire : d'octobre) *passée sur le même lac avec elle — 4 heures du soir.* »

Il écrit, et il souligne. Il ferme le carnet. Il rêve quelques minutes ; un chant monte en lui. Il rouvre le carnet, le dispose commodément sur son genou, tend et maintient bien lisse la première page ; il trace quelques vers :

ODE AU LAC DE BOURGET.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence
Sur le sein de tes flots par la lune argentés
Au seul bruit des rameurs qui frappaient en cadence...

Il s'arrête ; il rature le second vers ; il écrit à sa place :

On n'entendait dans l'air, sur l'onde et dans les cieux
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Il commence une seconde strophe :

De la reine des nuits le char mélancolique
Éclairait faiblement tes rivages déserts...

Il s'arrête encore ; une autre idée lui vient : celle d'intercaler un chant — celui de Julie — dans le poème. Il griffonne sur la gauche de la page :

CHANT :

Poursuis, poursuis ton cours, ô barque fugitive...

A ce moment, sans doute, ses compagnons le rejoignent. Il enfouit le carnet dans sa poche et rentre avec eux à leur pension.

Sous le choc du souvenir et de la douleur, il venait, cet après-midi-là, de trouver l'inspiration du *Lac*, le premier, dans tous les ordres et dans tous les sens, des poèmes romantiques. Il le composa, les jours qui suivirent ; au début de septembre, il le mettait au net sur le carnet de Julie.

Il s'obstinait encore contre tout espoir. Au milieu du mois, enfin, il dut se rendre à la cruelle évidence ; Julie ne viendrait pas. Il s'était fixé huit jours de patience et d'illusion : « Voilà les huit mortels jours écoulés, écrivait-il le 16 septembre, à Mlle de Canonge. Je suis anéanti ; je ne puis pas écrire. »

Il quitta Aix le lendemain, pour aller confier sa tristesse à l'amitié de Virieu, chez qui il acheva l'été. Pour complaire à Julie, il avait travaillé, à Aix, à deux odes qu'elle lui avait conseillé d'écrire ; l'une à M. de Bonald, achevée le 2 septembre, l'autre, toute politique, sur l'état de la France. Mais l'idée de la mort le hantait; il avait ébauché aussi un poème, où il tentait de démontrer que les âmes se rejoignent par delà le tombeau ; ce devait être la méditation de l'*Immortalité* :

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore,
O ma chère Julie !...

Il y concluait :

Ainsi l'homme, flottant de misère en misère,
Et du temps et du sort jouet infortuné
Descendant au tombeau, dit : Pourquoi suis-je né ?
— Pourquoi ? Pour mériter, pour expier peut-être.
Et puisque tu naquis, il était bon de naître...

Elle reçut ces vers au fort de ses souffrances et les médita profondément. On l'avait transportée de Viroflay à Paris, où, dans les derniers jours du mois, elle fut administrée par le curé de Saint-Germain-des-Prés.

•

D'une faiblesse extrême, elle ne prenait que de l'eau ; on attendait chaque jour sa mort. Lamartine le savait. Il écrivait à Mlle de Canonge, le 24 octobre : « La personne que j'aime le plus au monde se débat depuis sept semaines dans les horreurs d'une affreuse agonie et je suis ici dans l'absolue impossibilité d'aller près d'elle. » Et le 8 novembre : « Rien n'a changé qu'en plus mal dans la santé de la personne dont je vous ai parlé et je ne puis à chaque courrier attendre que la confirmation de mon malheur ou recevoir les détails d'un état pire que la mort ; elle serait un bienfait pour tous deux et j'en suis à cet excès de la désirer pour elle et pour moi. »

Pendant qu'il atteignait ainsi l'excès du désespoir, un revirement se produisait dans l'état de la malade ; on put la croire sauvée. Une lettre du Dr Alin en informa Lamartine ; le 13 novembre, il jeta cette note sur son carnet :

« *J'ai appris le rétablissement de J. C. Jours d'espérance et de joie.* »

Le même jour, ou le lendemain, il recevait la lettre que, le 10, accotée à ses oreillers, Julie, « avec un nuage sur la vue qui semble s'épaissir tous les jours », avait péniblement tracée pour lui ; lettre grave, presque religieuse, qu'il conserva toute sa vie :

« Je crois, écrivait-elle, qu'après de longues souffrances, je vivrai. Je vivrai *pour expier.* »

Elle soulignait ces deux mots, pris aux vers de son ami. Elle lui ordonnait de ne lui écrire plus que des lettres « qui puissent toujours être lues par tout le monde». Elle lui demandait, « pour amuser sa convalescence », de lui envoyer son ode politique « et tout ce qu'il lui faisait attendre si longtemps d'Aix et d'ailleurs ».

Comment douter que Lamartine ait déféré à ce désir, en lui faisant aussitôt parvenir, entre autres vers, le *Lac ?* Et comment n'a-t-on pas remarqué encore que Julie, avant de mourir, lut ces vers qui la sacraient immortelle ?

Le jeudi 18 décembre, à midi, elle mourut doucement, avec sérénité, en chrétienne, les lèvres collées à un petit crucifix. Jusqu'en ses dernières nuits, le souvenir de Lamartine l'avait occupée ; elle y avait consumé ses forces suprêmes à relire les lettres de son ami, à les classer, à les enfermer en deux grandes enveloppes où elle avait inscrit : *Papiers appartenant à M. de Virieu, à lui remettre.*

* * *

Cette histoire d'amour semble finir avec la mort de Mme Charles. Elle commence, au contraire, avec elle ; la mort de Lamartine lui donne, cinquante-deux ans plus tard, son dénouement.

De Julie Charles, tendre, mélancolique, exigeante amoureuse, il fit Elvire, c'est-à-dire la Muse des *Méditations ;* plus même qu'une Muse : la Divinité féminine qui préside à toute la sentimentalité romantique. De ce nom d'Elvire, il dépossséda Graziella pour l'en couronner. Il l'entoura d'un culte qu'il imposa, sereinement, à son siècle. Il l'imposa d'abord à sa propre famille, où la mémoire d'Elvire fut honorée par sa femme, comme celle d'une sainte ; où son prénom — le

véritable — fut porté comme un hommage par sa fille. Il l'imposa même à ses œuvres où, chaque fois que l'amour s'évoque, c'est sous l'aspect de celui dont, après coup, il se persuada qu'il avait enchanté Julie Charles ; Laurence dans *Jocelyn*, Dhaïda dans *la Chute d'un ange*, que sont-elles que des reflets d'Elvire ? Il écrivit tout un livre : *Raphaël*, pour idéaliser leur histoire ; livre adorable et maladroit, plein de subterfuges poétiques, qui privait Julie de toute vie pour mieux la consacrer.

Le temps et la résignation, d'ailleurs, avaient accompli leur œuvre. Il n'appelait plus vers Julie vivante : il la vénérait morte. Elle planait sur sa vie ; elle plana sur sa mort ; c'est au crucifix qu'elle avait baisé qu'il confia son dernier souffle. Il l'avait aimée à la façon des grands poètes, qui sont moins capables d'éprouver l'amour que de le chanter ; au moment même qu'ils l'appellent et le chérissent, ils conservent envers lui des pudeurs, des défiances, et l'on ne sait quelles ombrageuses alarmes ; vienne la mort — ou la séparation — leur enseigner le prix de ce qu'ils ont perdu, ils aiment alors totalement, dans le regret, par le souvenir.

II. L'Idéalisation d'Elvire. — La Crise morale. La Genèse des Méditations

Le 21 décembre, le Dr Alin, qui avait soigné Mme Charles avec un dévouement fraternel, et qui aurait percé le mystère d'une telle âme s'il ne lui avait été confié, écrivait à Lamartine une brève relation de sa mort. Elle contenait ce passage :

« ... Comment exprimer l'admiration que nous faisaient éprouver sa résignation et sa douceur dans ces cruels moments où elle s'oubliait tout entière pour ne s'occuper que de ses amis ? Les secours de la religion semblaient en avoir fait un être tout nouveau ; et ils pouvaient seuls sans doute donner des consolations et ranimer l'espérance dans une situation uniquement propre à exciter le découragement et le désespoir. Elle s'est éteinte en pardonnant et en demandant pardon... » [1].

Cette lettre atteignit Lamartine le 25 décembre, à Milly. Il poussa un cri terrible, s'enfuit de la maison paternelle, erra dans les vignes et les bois comme une bête blessée ; il ne reparut que le lendemain soir, sans desserrer les lèvres, si livide que ni son père, ni ses sœurs n'osèrent l'interroger ; sa mère se contenta de l'embrasser en silence... Il inscrivit avec la pointe de son couteau, la date fatale sur un mur ; puis, toujours taciturne, il monta s'enfermer dans sa chambre

1. Doumic, *Lettres d'Elvire*, p. 86.

et, avide de plus de douleur, il écrivit à Paris pour demander des détails... [1]

Le Dr Alin les lui envoya dans une seconde lettre, datée du 8 et du 18 janvier 1818 [2] ; avant même qu'elle lui parvînt, Aymon de Virieu vint passer quelques jours avec lui ; absent de Paris pendant les dernières heures de Mme Charles, il avait causé longuement avec le mari de celle-ci et les personnes qui l'avaient soignée ; il rapportait à Lamartine plus que des souvenirs : le legs même de la mourante, c'est-à-dire le petit crucifix de cuivre qu'elle avait effleuré de son dernier souffle ; le curé de Saint-Germain-des-Prés l'avait remis, de sa part, à Amédée de Parseval, qui avait confié à Virieu le soin de le transmettre au poète...

Virieu repartait le 12 janvier ; et ce jour-là même Lamartine écrivait, dans une lettre à Mlle de Canonge :

« J'ai reçu, il y a plusieurs jours, votre lettre... La fatale nouvelle d'où dépendait le sort de ma vie m'est arrivée le lendemain même de votre passage... Ce n'est que dans une complète solitude et un isolement total que je puis supporter patiemment une vie qui m'est à charge... »

Cependant, dix jours plus tard, le 23 janvier, il déclarait dans une lettre à Virieu :

« ... Je suis tel à peu près que tu m'as laissé, si ce n'est que, ne pouvant résister aux rêveries de l'oisiveté, je me suis remis à travailler, malgré les douleurs physiques qui s'ensuivent : elles valent encore mieux que les idées fixes et sans fond où le cerveau se brise. Je viens de finir un acte entier de *Saül*... »

Qu'est-ce à dire ? et comment interpréter cette subite métamorphose ?

M. Lanson l'a justement remarqué : à la sensibilité la plus frissonnante s'allient chez Lamartine une volonté et une énergie extraordinaires. Il ne s'abandonne jamais ; toute sa vie, les douleurs, les déceptions, les insuccès lui furent une occasion de renouvellement et de rebondissement.

Après la mort de Mme Charles, il se sentait acculé au désespoir ; un sursaut instinctif lui fait esquisser le geste sauveur : il se réfugie dans le travail.

Mais une crise morale continue d'agiter son cœur et sa pensée. La mort de Mme Charles a posé pour lui, dans toute son ampleur et sa violence, le problème de la foi. C'est la foi qui a consolé Mme Charles de mourir. C'est la foi qui pourrait aussi consoler Lamartine. Mais il n'est plus croyant. Il ne l'est plus, du moins, par l'esprit ; ne pourra-t-il le redevenir par le cœur ? La solution que, quelques mois plus tôt, pour

1. Souvenirs de Dargaud, rapportés par Des Cognets, *ouvrage cité*, p. 86. — 2. R. Doumic, *Lettres d'Elvire*, p. 87.

réconforter Elvire, il a esquissée dans *l'Immortalité*, ne pourra-t-il l'adopter et s'y tenir pour lui-même ? A défaut de la raison, que la contradiction des arguments philosophiques déçoit et peut laisser hésitante, le sentiment ne suffit-il point pour affirmer les grandes vérités morales et religieuses et pour procurer la paix au cœur ? Tantôt Lamartine s'en persuade : il se répète les vers de *l'Immortalité :*

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre :
J'ai maudit votre erreur : j'aime, il faut que j'espère ;
Notre faible raison se trouble et se confond :
Oui la raison se tait, mais l'instinct vous répond.

Tantôt il se révolte contre l'injustice et l'obscurité du sort humain ; il se torture l'esprit dans le doute ; il lit Byron et il écrit, comme lui, des chants qui sont des blasphèmes ; et il compose l'*Ode au Malheur* qui doit, dans les *Méditations*, s'appeler *le Désespoir*...

Un drame moral, aux péripéties contradictoires, se joue ainsi dans l'esprit et dans le cœur du poète ; c'est à lui, autant qu'à l'amour, que vont être dus les plus âpres et les plus profonds accents des *Méditations*.

En 1818, Lamartine reste enfermé dans sa solitude jusqu'au mois de septembre. Il travaille furieusement. Le « *cher Saül* » a d'abord toute son activité. Dès le 16 avril, il écrit à Virieu : « *Saül* est complètement terminé. »

Il avait conçu la première idée de cette « tragédie biblique » en 1812 ; après en avoir déchiré l'esquisse, il l'avait reprise seulement l'année précédente, à Vichy, le 12 juin. Tragédie biblique, mais surtout « tragédie lyrique ». M. des Cognets [1] a très finement démontré que « le sujet l'a séduit par les analogies qu'il présente avec sa propre situation. Les deux hommes qui luttent en lui, le révolté et le résigné, il les incarne en Saül et en David. Il est aisé de le reconnaître sous les masques tragiques de ces personnages. » Saül, plein de vie, de superbe, et de fureur, c'est bien lui en 1818 :

Va je suis las de craindre et de flotter toujours,
Dans ces perplexités où se perdent mes jours !
La prudence me nuit, le doute m'importune,
Et je veux corps à corps affronter ma fortune.
C'est trop fuir, hésiter, prévoir et balancer ;
Au-devant de mon sort je prétends m'élancer,
Et, plongeant hardiment dans ces ombres funèbres,
Arracher mon destin au sein de ces ténèbres !

1. *Ouvrage cité*, pp. 87-93. — Voir l'excellente édition de *Saül* donnée par le même auteur.

M. des Cognets remarque, au surplus, qu'Abner, dans la pièce, est chargé d'exprimer quelques-uns des sentiments qui animaient alors la politique des *ultras*, dont se réclamaient également Virieu et Lamartine.

A peine la pièce écrite, on songe à la faire jouer à la Comédie-Française, et par le grand Talma. Virieu prépare les voies en lisant quelques tirades choisies dans les salons, en vantant le talent de l'auteur, qu'on avait vu l'avant-dernier hiver dans le salon de Mme Charles, en faisant parler habilement à l'illustre acteur. Au milieu de l'été, il fait signe à Lamartine, qui accourt à Paris le 1er septembre. Quelques semaines encore : le jeune auteur est reçu aimablement par Talma, qui lui fixe rendez-vous dans son domaine de Brunoy pour le dimanche suivant ; il va lire enfin sa pièce, au seul homme capable de l'interpréter, et d'abord de l'imposer au terrible comité de la Comédie ; il va là comme à une bataille ; et voici le bulletin qu'il envoie deux jours après à Virieu, alors secrétaire d'ambassade à Munich :

Paris, 20 *octobre* 1818.

La bataille est en effet très perdue, mon cher ami, elle n'a même pas été douteuse. Talma a été dans l'enthousiasme des vers, du style, des beaux effets produits par la façon dont la pièce est conçue. A mesure que j'allais, il s'agitait sur son fauteuil, et disait : « Il y a une tragédie là-dedans ! C'est étonnant ! Je ne l'aurais jamais cru ! » Il m'a dit, et il a mieux fait : il a montré que le rôle de Saül le tentait violemment. Il m'a répété vingt fois que c'étaient les plus beaux vers qu'on lui eût lus ; que j'étais poète, et peut-être le seul ; que *Moïse* de M. de Chateaubriand était beau, que *Saül* était fort au-dessus ; mais que, dans l'un comme dans l'autre, il y avait des innovations qu'il était certain que le comité ne passerait pas ; qu'il me ferait d'avance tous les bulletins que j'aurais : « L'auteur a un talent de premier ordre, mais la pièce n'est pas jouable aux *Français*. » — « Nous regrettons qu'il se soit abandonné à son imagination au lieu de se renfermer dans les règles ordinaires, et nous l'engageons à appliquer son talent à un autre sujet, moins extraordinaire... »

Ce qui le choque surtout, c'est, comme de raison, le plus beau, les scènes lyriques : il n'a pas osé seulement les sentir, par peur du comité. Il m'a prêché cinq heures

de suite pour m'engager à lui refaire *Saül* de telles, telles et telles façons, dont l'effet serait, de son propre aveu, de lui ôter tout ce qu'il y a de grandiose et d'original, pour renforcer tout ce qu'il y a de plat, de vulgaire et de routinier. J'ai impitoyablement refusé. Je lui ai dit que s'il voulait se borner aux critiques de détail sur les longueurs, les retranchements, les indications plus prononcées de certaines intentions, la suppression même de la scène lyrique, je la lui arrangerais pour être jouée, en la laissant à l'impression à peu près telle qu'elle est ; mais que, quant à démolir pour rebâtir du commun sur du beau, je ne le ferais pas, je ne pourrais pas le faire. Cela a été convenu ainsi, et je m'en vais donc lui arranger, ou plutôt lui déranger *Saül*, et le lui envoyer dans deux mois... »

Il semble bien qu'aucune suite ne fut donnée à cette dernière résolution. Lamartine quitta l'espoir de voir jouer *Saül :* mais il conserva longtemps une prédilection pour cette grande œuvre manquée, pleine de beaux vers, où il eût voulu réaliser « du Shakespeare écrit par Racine ». Il en glissa un fragment dans chacun de ses grands recueils lyriques : les *Chants lyriques de Saül* dans les *Méditations* (Méditation 17e); l'*Apparition de l'ombre de Samuel à Saül* dans les *Nouvelles Méditations* (Méditation 17e ; fragment dramatique) ; la *Mort de Jonathas*, « fragment d'une tragédie biblique » dans les *Harmonies* (livre quatrième [1]). — Et la première édition des *Méditations* porte, au dos de sa couverture, l'annonce suivante : *Saül, tragédie, par le même auteur, in*-8° : 2 *fr.* 50...

Lamartine, cependant, en désaccord avec l'éditeur Nicolle, renonça, au dernier moment, à lui donner sa tragédie ; elle ne devait paraître qu'en 1860-61, dans l'édition complète et définitive de ses *Œuvres* !...

L'échec de *Saül* entraînait l'écroulement de tout un programme ; le 30 avril, une lettre à Virieu le formulait ainsi :

« ... Si tu réussissais à faire recevoir *Saül*, j'en présenterais deux autres (tragédies) : *Médée*, et une toute politique que j'ai en tête, et qui serait bientôt écrite. J'achèverais *Zoraïde*, en refaisant le deuxième acte, et cela ferait quatre tout de suite... »

Quatre tragédies d'affilée, pour la Comédie-Française ; et au bout la fortune et la gloire !... *Médée*, d'ailleurs et, *Zoraïde*,

1. Toutefois, alors que les fragments précédents sont classés à l'égal des autres pièces dans la série des *Méditations*, celui-ci est inséré, à titre de hors-d'œuvre, entre la onzième et la douzième Harmonie.

c'étaient les premiers projets de jeunesse que Lamartine reprenait ! Quant à la « tragédie politique », il y revenait le 10 juin :

« ... Pendant ces jours passés sans fièvre, j'ai enfin trouvé le moment, le nœud et l'action de la grande tragédie politique que je méditais depuis longtemps. Elle sera intitulée : *César* ou la *Veille de Pharsale*. J'y expliquerai convenablement, comme je les sens, le grand César, Brutus, et le féroce Caton... »

Beaux rêves, que les scrupules pseudo-classiques de Talma venaient de faire évanouir...

Mais Lamartine rebondit aussitôt vers un autre rêve. Les tragédies n'étaient dans sa pensée qu'un acheminement à un plus haut effort : celui du poème épique. Il avait ainsi réglé sa vie :

« ... Jusqu'à trente ans je donnerai des tragédies et, si Dieu me donnait la vie et la santé, de trente à quarante, j'enfanterais *Clovis*. C'est *Clovis* qui est mon fait ; c'est là qu'on verrait en liberté cette poésie qu'on ne peut mettre qu'à l'échelon ailleurs pour des Français !... »

L'échec de *Saül* lui fera gagner dix ans. Rentré à Mâcon et à Milly, où il passe l'hiver, du milieu de novembre 1818 au milieu de février 1819, il met sur le chantier « le grand œuvre » :

« ... J'ai enfin sérieusement commencé *Clovis*. Il sera fait, tu peux en être sûr, si j'ai huit ou dix ans de santé seulement aussi tolérable qu'à présent. Le merveilleux dont je craignais de manquer y surabondera : ce sera du vrai merveilleux de l'âme, du merveilleux platonique et du merveilleux chrétien fondus ensemble. Je veux me laisser aller où me portera la *fantaisie*, et je sens qu'elle m'entr'ouvre des champs inconnus et assez vastes pour m'y égarer pendant une vingtaine de chants. Après cela, je briserai, comme on dit, la lyre... »

(A. Virieu, décembre 1818).

Ainsi passent les mois, en tentatives et en projets grandioses...

Cependant, au fond du cœur de Lamartine, la crise morale et religieuse, la crise sentimentale alimentée par les amertumes et les douceurs du souvenir, continuent leur bouleversement. Et de temps en temps, comme par l'effet d'une lente pression intérieure, ce cœur trop plein se dégonfle ; les impressions s'en épanchent, comme de source, avec une aisance et une facilité souveraines, en des strophes d'élégie, en des tirades de vers à rimes plates qui participent à la fois de la dissertation philosophique et de l'effusion religieuse. Les vers qui lui viennent ainsi, et qui lui coûtent infiniment moins de travail

que ceux de sa tragédie ou de son poème épique, Lamartine les appelle tour à tour « odes », « élégies », « contemplations poétiques ». Il les griffonne quelquefois, comme ceux du *Lac*, sur un simple carnet, aux marges d'un livre, pendant ses promenades. Il les recopie assez nonchalamment, pour lui-même, et, dans ses lettres, pour A. de Virieu. Celui-ci, en effet, dès l'année 1817, a discerné, avec un goût très sûr, le prix de ces sortes de poèmes que Lamartine considère avec un peu de dédain parce qu'ils lui viennent sans effort [1].

Dans ce genre, il a écrit ou conçu trois pièces en 1818 avant son voyage à Paris : l'*Ode au Malheur*, cri de révolte ; *la Foi*, ardente affirmation du désir de croire ; *l'Isolement*, effusion désolée du souvenir et du regret. Il les a rapprochées des précédentes ; il s'est résolu à les classer sous le titre qu'il avait donné à *l'Immortalité : Méditations...* Le 24 août par exemple, il envoie à Virieu *l'Isolement* en lui affirmant : « Ces vers-là ne sont que pour moi et pour vous dans le monde ». Le 11 août, il lui avait communiqué quelques vers de *la Foi*, en conclusion à une belle lettre :

« ... Heureux l'homme qui croit ! heureux celui qui espère, seulement comme je croyais, comme j'espérais avant un malheur sans remède ! Je donnerais mon reste de jours pour un grain de foi, non pas pour soulever les montagnes, mais pour soulever le poids de glace qui me pèse sur l'âme. Je la demande aux livres, je la demande à la raison, je la demande au ciel, je veux la demander aux œuvres aussi : je l'obtiendrai peut-être. La foi serait si bien faite pour nous autres malheureux, qui ne sommes pas du tout, non pas du tout, de ce monde, qui ne vivons pas de sa vie, qui ne sommes pas heureux de son bonheur, qui ne nous nourrissons pas de son pain ! Où nous appuierons-nous, si cet appui mystérieux nous manque toujours ?

Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière !
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur !
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur !
Hélas ! je n'ai que toi ! Dans ces heures funèbres
Ma raison qui décroît m'abandonne aux ténèbres ;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau !

1. René Doumic, *ouvrage cité*, p. 96.

Viens donc la remplacer, ô céleste lumière !
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière ;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne vais plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir !

Voilà les vœux que je me fais, et que je te fais aussi de toute mon âme... »

Dans une autre lettre, il parle « de chants faciles et tendres, qui soient comme la respiration de l'âme... ».

Poésie personnelle, qui se donne pour objet les grands problèmes de l'amour, de la vie, de la mort, la poésie des *Méditations*, née en 1817 avec *le Lac* et *l'Immortalité*, prend pleine conscience d'elle-même, en 1818, dans l'âme de Lamartine. Mais il la croit incommunicable au public. D'ailleurs, dans la crise qu'il traverse, il méprise la gloire.

Le voyage qu'il va faire à Paris à la fin de l'hiver et au début du printemps, en 1819, le forcera d'apprécier les premiers sourires de la gloire, et lui démontrera que la poésie des *Méditations* est celle que le public des salons attend.

Arrivé vers le 20 février, il ne repart que le 30 avril.

L'habile propagande de Virieu, l'échec même de son *Saül*, la sollicitude de ses meilleures protectrices, M^mes^ de Raigecourt et de Saint-Aulaire, ont admirablement prévenu en sa faveur les salons du Faubourg St-Germain. Il y est invité à dire ses vers ; il fréquente chez M^me^ de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, l'ancien premier ministre, qui va le redevenir ; chez M^me^ de Saint-Aulaire, mère du duc Decazes, président du Conseil en fonctions ; chez M^me^ de Broglie, centre du monde orléaniste, où il est bien accueilli, à cause de sa mère, mais où il se sent moins à l'aise ; il s'y lie avec le jeune duc de Rohan, qui l'emmène passer la Semaine Sainte à sa campagne de La Roche-Guyon, avec Mathieu de Montmorency, avec Lamennais, dont l'*Essai sur l'Indifférence* retentit longuement dans son âme et fortifie son désir de la foi et son aspiration vers l'infini. Son succès ne lui tourne point la tête ; mais il en goûte toute la délicate volupté : « Tout ce que je vois, ou connais, ou qui m'entend, n'a qu'une voix sur mon talent poétique. J'ai même fait des enthousiastes par delà tout ce que tu peux imaginer... On me cherche, on me recherche... Je reçois force cadeaux et livres que les auteurs, mes *confrères*, me font. Je suis vraiment dans un assez joli moment pour l'amour-propre, si j'en avais... » (13 avril, à A. de Virieu). Le duc de Rohan fait imprimer à une vingtaine d'exemplaires, par Didot, deux (ou peut-être trois) de ses *Méditations :* il laisse faire « seulement pour voir l'effet de ses vers imprimés sur les yeux » et il avoue que « c'est

beaucoup mieux ainsi ». Il écrit, au moment du départ : « On me persécute pour imprimer au moins un volume de *Méditations*. C'est un genre neuf dont j'ai eu l'idée, et j'en ai assez pour en faire un volume. Mais il me faudrait deux mois de santé pour les retoucher et préparer ce volume à l'impression. On m'offre d'avance cinq cents souscripteurs : Je vois qu'on sent encore la poésie ici, je ne le croyais plus » [1]. Il faillit même ne point partir, et achever d'écrire es *Méditations* dans la célèbre maison de la *Vallée aux Loups* où Chateaubriand avait écrit les *Martyrs* et l'*Itinéraire :* M. de Montmorency, le nouveau propriétaire du domaine, le « tourmentait »

Le château de Montculot, près de Dijon, propriété de l'abbé de Lamartine, oncle du poète.

pour qu'il en acceptât l'offre pendant l'été, afin de se rétablir et de travailler....

Il part donc plein d'enthousiasme, décidé à publier le recueil qu'on lui demande, à faire passer résolument le lyrique avant le dramatique ou l'épique. A Montculot, chez son bon oncle l'abbé, au mois de mai ; au Grand-Lemps, dans l'Isère, chez son ami Virieu pendant les mois de juin et juillet ; à Aix-les-Bains où il se laisse envoyer en août pour le soin de sa santé ; chez lui enfin, à Mâcon et à Milly, en septembre et au début de l'hiver, il ne laisse ni refroidir son enthousiasme, ni s'assoupir son activité. Il compose toute une série de méditations nouvelles, d'un ton plus apaisé, d'une nuance plus sereine : *Dieu, le Soir, le Souvenir, la Prière, l'Automne, le Vallon...* C'est à peine si un instant l'inspiration amère se réveille pour lui dicter quelques-uns des plus beaux passages de *l'Homme.*

En août, sur les bords du lac du Bourget, un flot de souve-

1. A Mlle de Canonge, 25 avril 1819.

nirs lui remonte du cœur : il tente de composer un second *Lac* à la place où il a conçu le premier ; il pose sur son genou un mince carnet à tranches dorées qui porte sur sa feuille de garde : *Donné par Julie, 1816, à Aix...* Mais le poème avorte ; car d'instinct il ne réussit qu'à écrire :

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence,
La voix des passions expire en arrivant...

Et :

La pensée, en ces lieux, plus lente et plus limpide
Respirant par degrés la paix de ce séjour,
Dort comme un lac d'azur qu'aucun souffle ne ride,
Et qui ne réfléchit que le ciel et le jour...

Deux strophes calmes, bercées par une souriante lassitude, qui vont prendre une place inattendue dans *le Vallon...* [1]

A défaut de la crise morale qui dure encore, la crise sentimentale est terminée. Une vivante est en train de déposséder le fantôme d'Elvire. Ces jours mêmes, à Aix, Lamartine vient de rencontrer Mlle Marianne-Élisa Birch, jeune Anglaise de vingt-neuf ans — il a tout juste le même âge ; — et séduit par « l'extérieur gracieux », par l'esprit sérieux en même temps que poétique de la jeune fille, agréé d'ailleurs aussitôt par elle, il a résolu de l'épouser.

Mme Birch, la mère, protestante et veuve, ne veut pour gendre qu'un homme en possession d'une situation sérieuse ; et elle souhaite entre les époux la conformité des religions. Elle s'oppose donc au projet ; mais la jeune fille, « qui tient ferme », consent à abjurer le protestantisme ; et Lamartine écrit à Paris pour que ses protectrices hâtent sa nomination dans la diplomatie...

Il y court lui-même dans la dernière moitié de décembre. Il est surpris et ravi de constater que, depuis son dernier voyage, sa renommée, dans la pénombre, grâce à ses habiles et puissants amis, a encore grandi. Dans tous les salons « de la meilleure compagnie » on lui demande de réciter ses vers. Dès le 5 janvier, il confie à sa fiancée :

« ... Je suis protégé, prôné, porté par l'opinion de gens influents, autant qu'il est possible de l'être : je ne puis pas suffire à la vogue d'enthousiasme qu'on me témoigne dans un certain monde pour mon prétendu talent : je me tiens le plus possible sur la réserve à cet égard, mais un pas en entraîne un autre, et il n'y a pas de jour où je n'aie un dîner ou une soirée, où l'on ne

1. Des Cognets, *ouvr. cité*, pp. 102-5.

m'invite pour m'entendre : cela m'ennuie et me fatigue horriblement, malgré l'espèce d'enivrement que cela produit en moi, mais bien peu parce que je sais ce que c'est. Je n'y cherche que l'utilité, c'est-à-dire des facilités pour arriver à mon but : vous. Après cela, je dis adieu à tout. Vous seule et moi dans le monde !

Je travaille aussi beaucoup chez moi pour préparer le petit volume de *Méditations* que je vous ai dit que je venais de vendre ; je compose et je corrige en même temps : je n'ai pas assez des heures de la journée pour tout ce qui les remplit et je n'ai pas assez surtout de ma santé qui, sans être bien mauvaise, est pourtant bien fatiguée. Mais il le faut : c'est pour *Elle* [1] ! »

Et le 10 janvier, à Virieu :

« ... Je suis au pinacle de la faveur générale partout par là. Lord Byron n'a pas fait à Londres plus de fureur dans ses beaux jours. Villemain même a de l'enthousiasme, et j'avais peur de lui ; mais il me porte aux nues et soutient que, de mémoire d'homme, il n'y a pas eu de pareils vers ici... »

Les *Méditations* furent, on le voit, admirablement « lancées » avant même d'être imprimées. L'éditeur choisi par Lamartine, à défaut de Didot, qui, semble-t-il, refusa le manuscrit de ces poèmes trop peu semblables à ceux que l'on faisait alors, était plus connu des salons, et des milieux catholiques et royalistes, que du grand public : c'était le sieur Nicolle, directeur de « la Librairie grecque-latine-allemande », rue de Seine n° 12 ; il faisait paraître depuis 1815 l'importante traduction de la Bible d'Eugène Genoude, ami du duc de Rohan, et l'un des nouveaux et fervents admirateurs de Lamartine...

Sur quoi, un contretemps survint. Lamartine, abattu par la fatigue, et par une maladie qui fut critique pendant quelques heures, dut prendre le lit, où il demeura quarante jours. Quand il se releva, les *Méditations*, remises à l'éditeur le 19 février, achevaient de s'imprimer ; M. Pasquier, l'un de ses admirateurs, a été nommé ministre des Affaires étrangères ; il a promis de signer sa nomination prochaine. Dès le 2 mars, Lamartine peut annoncer à sa fiancée qu'il ira à Naples comme attaché d'ambassade : poste de début qui vaut trois mille francs de traitement. Le 4 mars, il ajoute :

1. Doumic, *Le mariage de Lamartine*. *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1905.

Portrait de Lamartine à l'époque des *Meditations*.
(*D'après une lithographie de Victor Auger.*)

« ... A propos de vers, les miens ont été tronqués et défigurés par mon éditeur pendant ma maladie. Ils paraissent ces jours-ci... »

L'éditeur incriminé, c'est Genoude, qui, pendant la maladie de son ami, accomplit le travail de la mise au point et de la correction des épreuves. Lamartine l'accusait ainsi dans un moment d'impatience ; car il semble que Genoude ne se soit point trop mal acquitté de son travail. Mais pour un poète, le déplacement d'une virgule a de l'importance...

Quelques jours encore, et Lamartine allait oublier ces petites misères en même temps que les grandes. La gloire après laquelle, si longtemps, il avait soupiré dans l'ombre, la gloire, d'un grand coup d'aile, se hâtait vers lui ; et soudain, elle allait prendre possession de sa vie, la gloire pure, foudroyante, dominatrice ...

DEUXIÈME PARTIE

LA GLOIRE

1820-1830

CHAPITRE V

MÉDITATIONS POÉTIQUES

La Publication des Méditations.

Le petit volume parut sans nom d'auteur au plus tôt le 5 ou le 6 mars, au plus tard le 11 mars[1]. Il contenait seulement vingt-quatre méditations.

La seconde édition qui portait le nom de l'auteur au titre mais non sur la couverture, fut mise en vente un peu avant le 10 avril ; tirée à 1.500 exemplaires (la 1re n'en avait probablement comporté que 500), elle était épuisée avant le 28 avril. « Revue et augmentée » elle contenait deux pièces nouvelles : La *Retraite*, à M. de C..., le *Génie*, à M. de Bonald.

Les éditions se succédèrent en reproduisant celles-ci, jusqu'à la septième, qui parut vers novembre[2]; dès juillet, des dissentiments éclatèrent entre l'éditeur et Lamartine, qui voulut « arrêter l'impression d'autres éditions ». La huitième, en effet, ne fut donnée qu'au début de 1822, chez l'éditeur Gosselin, qui avait pris la suite de Nicolle.

Le succès du livre fut donc des plus vifs, sans avoir cette rapidité inouïe que Lamartine lui attribue dans son souvenir. Cependant « une douzaine de jours après la publication, il est certain que la gloire était venue »[3].

1. M. Lanson (*ouvrage cité*, p. lxxix) fait remarquer justement que le 4 mars, dans sa lettre à sa fiancée, Lamartine indique le volume « pour ces jours-ci » et qu'il est enregistré le 11 mars dans le *Journal de la Librairie*, qui ne parle des livres qu'*après* leur mise en vente. Lamartine s'est donc trompé en indiquant à distance, la date « du 13 mars au soir ».

2. On trouve, en effet, au dos de la couverture de la 7e édition l'annonce de l'*Ode sur la naissance de Mgr le duc de Bordeaux ;* or, Lamartine n'envoie cette ode, de Naples, que le 29 octobre.

3. Lanson, *ouvrage cité*, p. lxxx.

Lamartine conte que la princesse de Talmont, ayant prêté le volume à Talleyrand, en reçut le matin suivant, ce billet, qu'elle lui transmit aussitôt :

« Je vous renvoie, princesse, avant de m'endormir, le petit volume que vous m'avez prêté hier ; qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pu dormir, et que j'ai lu jusqu'à quatre heures du matin pour le relire encore. Je ne suis pas prophète ; je ne puis pas vous dire ce que sentira le public ; mais mon public à moi, c'est mon impression sous mes rideaux. Il y a là un homme, nous en reparlerons... »

Le 23 mars, Lamartine écrivait au fidèle Virieu :

« ...Je t'enverrais les *Méditations* si je savais comment et où ; elles ont un succès inouï et universel pour des vers en ce temps-ci. Le roi en a fait des compliments superbes : tous les plus antipoètes, MM. de Talleyrand, Molé, Mounier, Pasquier les lisent, les récitent ; enfin on en parle au milieu de ce brouhaha révolutionnaire du moment. Je te dis tout cela pour te tranquilliser et te rendre la justice que tu as été bon prophète ; mais tout cela ne me fait pas tant qu'une goutte de rosée sur le roc... »

Un mois plus tard [1], Lamartine, en témoignage d'estime du gouvernement, recevait « la collection des chefs-d'œuvre de la langue française par Didot, et celle des auteurs latins par M. Lemaire ».

A ces preuves officielles de succès viennent bientôt s'ajouter les articles de journaux. M. Lanson a réuni les plus significatifs de ceux qui parurent entre 1820 et 1830. Et il résume ainsi les conclusions qui se dégagent de leur examen :

« ... Les journalistes de droite et de gauche s'attachèrent surtout, pour louer ou pour blâmer, aux poèmes chrétiens et philosophiques. Peut-être est-ce en partie parce qu'on y trouvait un corps d'idées qui offrait plus de prise à la dissertation. Comment trouver des mots pour rendre le vague vaporeux et musical du *Soir* ou du *Vallon*, qui faisaient à un critique, intelligent quoique hostile, l'effet de romances sans paroles ?...

« Les habitudes du goût traditionnel exercèrent (aussi) leur influence. On est vraiment surpris de voir *le Golfe de Baïa* plus apprécié que *l'Isolement*... On est tout à fait stupéfait du choix des citations de V. Hugo (dans son article du *Conservateur littéraire*) : son admiration s'arrête au *Souvenir* et à *l'Homme*, à *Dieu* et à *la Poésie Sacrée*, à *la Semaine Sainte* et à l'*Invocation*, et c'est cette petite pièce insignifiante, à laquelle, pour Hugo, rien n'est supérieur ! Hormis le *Souvenir*, pas une des pures méditations lamartiniennes ne le retient, et voilà le jugement d'un pair !...

« ... On a le droit de penser que l'immense majorité des ache

1. Non dès le 14 mars, comme Lamartine le conte dans sa première Préface ; le présent ne venait pas non plus du roi, mais du ministre de l'Intérieur... Cette petite histoire a été élucidée par M. Lanson, *ouvrage cité*, pp. LXXXI et suiv.

teurs du petit volume de 1820 y vit surtout un livre d'amour et y apprit une manière d'aimer nouvelle... »

Et M. Lanson fait ressortir fort justement l'habileté de la composition du recueil :

« ... Les 26 pièces de 1820, avec trois des pièces de l'édition de 1823, font une œuvre homogène, qui représente une crise de la vie intérieure. Un grand amour brisé fournit le thème principal, et le chant du poète parcourt toute la gamme du deuil depuis l'âcre désespoir et l'appel ardent à la mort jusqu'au souvenir attendri et à la mélancolie délicieuse. Autour de ce thème s'organisent toutes les sensations et les pensées du poète, depuis ses malaises de santé jusqu'à ses enthousiasmes pieux. Tout vibre en harmonie avec ce sentiment fondamental. C'est lui qui pose devant le cœur tous les grands problèmes, et qui les résout par le cœur... Ainsi, dans le poème de l'amour brisé, et en étroite union avec lui, se développe le poème de l'inquiétude religieuse... »

Et ce qui frappe encore davantage, c'est que, dans ces poèmes qui partent du cœur et qui vont au cœur, dans ces poèmes personnels, rien n'est particulier, tout atteint à une signification générale et à une dignité typique. M. des Cognets a très bien aperçu ce point : « La poétique des *Méditations* est profondément classique. Leur forme, d'abord, n'a rien qui étonne : les contemporains crurent assister à l'épanouissement si longtemps retardé du lyrisme racinien. Le nouveau poète semble accomplir une tradition plutôt que l'interrompre. Il prend le vers français tel que le lui transmettent les meilleurs de ses devanciers, et, d'un langage exquis, il fait une musique...

Les sentiments, d'autre part, sont aussi généralisés que dans la tragédie racinienne, et dépouillés de toute anecdote... Si Lamartine, en ajoutant aux vers leur commentaire, de vingt ans postérieur, n'eût pas ajouté le roman au poème, nous ne saurions, comme les lecteurs de 1820, rien de plus des amants du *Lac* que ceci : « Ils ont aimé ! » Rien de plus, c'est-à-dire beaucoup moins que des amours de Titus et de la reine Bérénice... » [1].

Ainsi s'expliquent à la fois le succès des *Méditations* en 1820 et leur succès permanent ; ce petit livre inaugure une poésie nouvelle sans rompre avec la poésie ancienne : il est classique.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR [2]

Les morceaux dont se compose le Recueil que nous offrons au public sont les premiers essais d'un jeune homme qui n'avait point, en les composant, le projet de les publier. Vivement frappés du

1. Des Cognets, *ouvrage cité*, pp. 118-119.

2. Les initiales qu'on lit à la fin de cet avertissement désignent Eugène Genoude, qui s'était chargé (voir p. 102) de procurer un éditeur à Lamartine et de surveiller, pendant la maladie de celui-ci, l a

sentiment poétique qui y domine et de la teinte originale et religieuse [1] de cette poésie, nous avons pensé que le public les accueillerait avec intérêt ; et sans nous dissimuler ce que le travail et le temps pourraient ajouter au mérite de ces ouvrages, nous avons demandé à l'auteur la permission d'en faire imprimer un certain nombre. Le nom de *Méditations* qu'il a donné à ces différents morceaux en indique parfaitement la nature et le caractère ; ce sont en effet les épanchements tendres et mélancoliques des sentiments et des pensées d'une âme qui s'abandonne à ses vagues [2] inspirations. Quelques-unes s'élèvent à des sujets d'une grande hauteur ; d'autres ne sont, pour ainsi dire, que des soupirs de l'âme [3]. Nous n'en présentons qu'un très petit nombre à la fois, nous réservant, d'après l'effet qu'elles auront pu produire, d'en donner incessamment un second livre, ou de nous borner à cette épreuve.

correction des épreuves. On ne saurait définir avec plus de précision et de goût la nouveauté des *Méditations* en 1820, ni même leur éternelle originalité, que l' « éditeur » ne l'a fait en ces quelques lignes. Tout porte à croire, d'ailleurs, que Lamartine les relut, et s'il n'y mit pas la main, qu'il en dicta les expressions les plus significatives, écho fidèle de celles qu'il employait alors dans sa *Correspondance*.

1. La poésie des *Méditations* était *religieuse* sans être orthodoxe ; elle n'exprimait point les sérénités de la foi, mais les inquiétudes et les aspirations d'une âme qui la cherche. Lamartine en avait nettement conscience :

> ... J'adore aussi *de loin* sur le seuil de son temple
> Le Dieu qui vous donne la paix.
> (*Méditation vingtième.* La Semaine Sainte à la R. G.)

On lit dans sa *Correspondance* :

« ... Ce n'est pas le désir de la foi et du repos d'esprit qui me manque, c'est le principe de la foi et du repos, c'est la conviction absolue et puissante. Ce grain de foi qui emporte les montagnes soulèverait aussi tous les fardeaux qui pèsent sur le cœur ; nous le sentons bien ; mais où le trouve-t-on ? ... » (*Lettre du 29 octobre 1819, à M^me de Raigecourt*).

Au printemps de la même année, il songeait à inscrire sous la gravure qu'il imaginait pour le frontispice de son recueil, ce vers extrait de la méditation sur Dieu qu'il venait de composer, et qui désigne les deux sources de son inspiration :

Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme...

Le désir, ici, est le désir de la croyance... un tel état d'âme était bien *religieux* pour les lecteurs de l'*Essai sur l'Indifférence* de Lamennais, qui avait paru en 1817...

2. Il est curieux de noter que cette épithète — ici précise et juste — qu'on devait si souvent faire retentir, pour la critique ou pour l'éloge, autour de Lamartine, apparaît, sous sa plume ou sous sa dictée, au seuil même des *Méditations*.

3. L'expression est certainement de Lamartine. Voir sa lettre du 1^er décembre 1818 à M. Laurent de Jussieu : « Vous produirez dans vos heures de repos quelques-uns de ces chants tendres et faciles qui sont aussi, comme la prière, la *respiration de l'âme...* »

Nous sentons que le moment de cette publication n'est pas très heureusement choisi [1], et que ce n'est pas au milieu des

Titre de la douzième édition des *Méditations* (1825).

grands intérêts politiques qui les agitent, que les esprits conservent

1. Les deux premiers mois de 1820 furent des plus agités au point

assez de calme et de liberté pour s'abandonner aux inspirations d'une poésie rêveuse et entièrement détachée des intérêts actifs de ce monde ; mais nous savons aussi qu'il y a au fond de l'âme humaine un besoin imprescriptible d'échapper aux tristes réalités de ce monde, et de s'élancer dans les régions supérieures de la poésie et de la religion !

Non de solo pane vivit homo.

E. G.

MÉDITATION PREMIÈRE

L'ISOLEMENT

Au mois d'août 1818, Lamartine se trouve à Milly, où il est venu de Mâcon en juillet pour surveiller les moissons. Le temps ayant « changé de l'extrême chaleur aux pluies glacées », il est devenu souffrant : « Tu n'as pas l'idée de l'état d'angoisse et d'agonie où cela m'a rejeté ces deux ou trois jours. » (Lettre du 11 août à Virieu.) Il vient de s'enthousiasmer pour l'*Essai sur l'Indifférence*, de Lamennais ; il a le désir de la foi (voir plus haut p. 96-97) : « Heureux l'homme qui croit ! heureux celui qui espère, seulement comme je croyais, comme j'espérais avant un malheur sans remède ! » Et encore : « ...Tout est triste, tout est lugubre. Espérons, mais n'espérons que de l'avenir éternel ! C'est maintenant qu'il faut s'armer de tout ce qui peut rester de philosophie ou de religion dans l'âme. » (Lettre à Vignet, 20 août.)

Le 24 août, il écrit à de Virieu

« ... Elles (tes lettres) me font le même bien que tu me dis que te font les miennes, qui ne sont cependant que des complaintes monotones pour me débarrasser non de ma pensée, comme tu dis très bien, mais de mon ennui. J'en jouis surtout quand elles m'arrivent ici où je suis seul...

« La dernière est délicieuse. Je la reçus en sortant de table ; je montai pour te répondre sur la montagne de Milly, avec mon

de vue politique. Les *ultras* menaient une lutte féroce contre le ministère Decazes, à la suite de l'élection, jugée « scandaleuse », de l'ex-abbé Grégoire à la Chambre ; cette élection avait été cassée au début de janvier ; le 14, commençait la discussion d'une nouvelle loi électorale. Dans la nuit du 13 au 14 février, le duc de Berry était assassiné par Louvel ; accusé le lendemain de complicité d'assassinat à la tribune, Decazes était contraint de se démettre. « Le pied des ministres a glissé dans le sang, » déclarait Chateaubriand, tandis que se constituait péniblement le second ministère Richelieu. C'est pendant ces jours troublés qu'on imprimait les *Méditations*.

album et mon crayon ; et tout ce que tu me dis dans ta dernière page, joint au spectacle que j'avais sous les yeux, m'inspira une méditation de plus... Je t'envoie les stances dernières, telles qu'elles sont tombées sur l'album, et sans avoir le temps d'en faire les vers. Cela n'est que pour toi, ce n'est qu'un croquis.

Méditation huitième.

Stances... »

On peut donc fixer au 22 ou au 23 août 1818 la composition de *l'Isolement.*

On possède de cette pièce deux rédactions antérieures à la 1re édition : 1° le brouillon et la mise au net sur le carnet de Lamartine appartenant aux héritiers d'Émile Ollivier; les variantes en ont été publiées par M. Lanson (éd. citée) ; 2° une copie envoyée à Aymon de Virieu (Correspondance : Lettre du 24 août 1818). Entre la rédaction primitive et l'impression, Lamartine a travaillé à *détacher* ses vers du cadre où ils avaient été d'abord conçus et à leur donner une signification plus générale et un sens, pour ainsi dire, *spiritualisé.*

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici, gronde le fleuve aux vagues écumantes : 5

1. *Sur la montagne.* — C'est le mont du Craz (corruption du terme géographique *Cret*) qui domine le vallon de Milly, à l'ouest, et dont le sommet rocheux et nu se couronne d'un taillis de chênes. Le paysage qu'on aperçoit de là, et que Lamartine avait sous les yeux, est décrit par M. F. Reyssié. (*La Jeunesse de Lamartine*, pp. 36-44).

5. *Gronde le fleuve.* — Le fleuve qu'apercevait au loin Lamartine, était la Saône, dont la vue lui inspire aussitôt la première rédaction de son vers; puis, à cette vision directe, il substitue, par le souvenir, celle du Rhône, aperçu du haut du mont du Chat.

VAR. 1. *Au sommet du rocher.*

VAR. 5. *Ici, le fleuve en paix roule ses eaux dormantes.*

Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres.
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs :
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique

7. *Là, le lac.* — Il n'y a point de lac dans le paysage de Milly ; Lamartine voit sans doute, par le souvenir, le lac du Bourget.

8. *L'étoile du soir.* — M. Lanson indique justement que « l'étoile du soir est un thème ossianique ». La notation de Lamartine — le reflet de l'étoile dans les eaux — sera reprise par A. de Musset dans son invocation célèbre à l'*Étoile du soir*, qui n'est elle-même qu'une adaptation d'un morceau d'Ossian :

Ou t'en vas-tu, si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?

(*Premières Poésies.* Le Saule.)

11. *Le char vaporeux...* — L'image appartient à la langue classique du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle ; elle lui vient de la mythologie. Lamartine l'emploie souvent dans les *Méditations* (cf. plus loin, 45 : le *char de l' Aurore.* — *La Prière*, 2). On la retrouve jusque dans les *Harmonies* : (*Hymne du matin*, v. 60 et suivants) et dans *Jocelyn.*

13. *La flèche gothique.* — Du Craz, Lamartine voyait l'église de Sologny ; son clocher n'avait rien de gothique. Mais Lamartine avait lu dans *René*, de Chateaubriand : « Au milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique... »

VAR. 6. *Il blanchit.*

VAR. 8. *Et le pâle Vesper tremble dans son azur.*
l'étoile du soir

VAR. 8. Ici, une stance supprimée :

Au-dessus des hameaux, la rustique fumée
Ou s'élève en colonne, ou plane sur les toits :
Plus loin, dans la chaumière une flamme allumée
Semble un astre nouveau se levant sur les bois.
Ressemble aux feux trompeurs qui tremblent dans les bois.

VAR. 15. *Le laboureur.*

Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend ».

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières ?
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ;
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,

18. *Ni charme, ni transports.* — Les deux mots s'opposent, pour désigner l'un la joie passive qui provient de l'admiration, l'autre la joie active et enthousiaste.

22. L'*aquilon* souffle du nord; l'*aurore* désigne l'est.

25. *Ces palais.* — Lamartine généralise la description ; son œil s'est élevé du vallon de Milly à la contemplation de l'*univers*, ainsi que l'indiquait la strophe supprimée qui formait transition.

26. *Charme* est pris ici au sens objectif ; c'est l'attrait qui réside dans les choses ; au v. 18, il désignait l'effet de cet attrait dans l'âme du poète.

27. « L'introduction de la leçon *solitudes* paraît affaiblir le vers suivant ; si ce sont des solitudes, il est naturel qu'elles soient dépeuplées. Mais c'est qu'un seul être les peuplait. » *Lanson.* C'est aussi sans doute que le monde, pour le poète, n'est point peuplé seulement d'êtres humains ; par la mort d'Elvire, les *solitudes chères* à Lamartine étaient dépeuplées de leurs bruits, de leurs couleurs, de tout ce qui en composait le charme et l'attrait.

VAR. 19. A partir de l'éd. de 1836 : *Ainsi qu'une âme.*

VAR. 23. *Je fixe chaque point...*

VAR. 24. Ici, une stance supprimée :

Et qu'importe à mon cœur ce spectacle sublime,
Ces aspects enchantés de la terre et des cieux !
L'univers est muet, rien pour moi ne l'anime,
Et sa froide beauté lasse bientôt mes yeux.

VAR. 25. *...ces vallons, ces îles...*

VAR. 26. *Froids objets.*

VAR. 27. *Fleuves, coteaux, forêts, ombres jadis si chères.*

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire ;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux ?

29-32. M. Lanson rapproche ce passage lyrique de J.-J. Rousseau : « Mon cœur inquiet te cherche et ne trouve rien. Le soleil se lève, et ne me rend plus l'espoir de te voir ; il se couche et je ne t'ai point vue ; mes jours vides de plaisir et de joie s'écoulent dans une longue nuit. » (*Nouvelle-Héloïse.* II, lettre 13.)

38. *Le vrai soleil.* — L'expression est chrétienne ; M. Lanson la trouve dans le *Bréviaire romain : Verus sol* (Hymne pour le lundi, à Laudes). Il rapproche également ces vers de Racine :

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres ;
Mais Dieu sans voiles et sans ombres
Nous éclairera dans les cieux ;
Et ce Soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible
Se rendra visible à mes yeux.

(*Cantiques Spirituels.* I. 61-66.)

La pensée chrétienne rejoint ici celle de Platon, pour qui le monde matériel n'est que le reflet et l'apparence des vraies réalités renfermées dans le monde des « Idées ». Lamartine, au reste, évite ici de nommer Dieu ; il n'exprime qu'une aspiration « vague » vers un monde meilleur.

40. *Ce que j'ai tant rêvé.*— La première leçon : *pleuré*, limitait l'aspiration du poète à l'objet de ses pleurs, c'est-à-dire à Elvire,

---

Var. 28. Éd. de 1866 : *Un être seul.*
Var. 29. A partir de l'éd. de 1836 : *Quand le tour.*
Var. 30. *D'un œil insoucieux.*
Var. 31. *Qu'en un ciel sombre ou pur il.*

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi ;

l'être aimé ravi par la mort. Mais à mesure que sa pensée a progressé, cet être s'est confondu pour lui avec le désir d'un monde meilleur, séjour du *bien idéal* et absolu. La correction *rêvé* s'accorde avec le sens général et platonicien de toute cette conclusion.

41. *Là*, etc... — Rien ne permet de croire que Lamartine ait lu le sonnet de du Bellay qui présente avec cette strophe une similitude remarquable de pensée et d'expression :

Là est le bien que tout esprit désire,
Là le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore.

Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourras reconnaître l'Idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore.

(*Olive*, sonnet CXIII.)

Mais Lamartine venait de lire l'*Essai sur l'Indifférence* de Lamennais (voir plus haut, p. 96-97). Il y avait remarqué cette phrase de saint Augustin dans les *Confessions* : « Se désaltérer délicieusement à la source du souverain bien. » Et Lamennais y parlait de « ... ces élans vers un bien immense, infini, que le cœur pressent, quoique l'esprit ne le comprenne pas encore. » (*Introduction.* I, p. 8 : passage cité par M. Maréchal.)

45. *L'Aurore.* — Cette évocation de l'aurore peut d'abord surprendre : la pièce nous avait, depuis le début, maintenus dans un paysage vespéral, parmi des images empruntées au soir et au crépuscule. Mais, par une association naturelle, le « vrai soleil » mène le poète à l'idée d'une illumination ou d'un renouvellement de la clarté.

46. *Vague objet.* — Il est vague parce qu'il « n'a pas de nom » ici-bas. C'est en ce sens que Chateaubriand avait employé l'expression, dans le titre du chapitre fameux du *Génie du Christianisme* : « *Du vague des passions.* »

VAR. 40. *Ce que j'ai tant* { *pleuré.* / *cherché.*

VAR. 45. *Que ne puis-je, empruntant les ailes.*

VAR. 46. *O céleste patrie, arriver jusqu'à toi.*

Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

47. *La terre d'exil.* — Pour la pensée chrétienne, le ciel est « la patrie des âmes ». Rapprocher le vers de la 2e *Méditation :*

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux...

52. M. Lanson rapproche : « ... Levez-vous, ô vents orageux d'Érin... » (Ossian, dans la traduction de Letourneur, que Chateaubriand avait lue.) « ... Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie... » (*René*, de Chateaubriand.)

VAR. 49. *A jonché.*

VAR. 50. *Le tourbillon se lève...*
Le vent siffle et l'enlève au sein d'un tourbillon.

VAR. 52. *Emporte-moi comme elle, orageux Aquilon.*

Août-Milly, 1818.

MÉDITATION DEUXIÈME

L'HOMME

A LORD BYRON

Le 16 septembre 1819, Lamartine écrit, de Mâcon, à son ami de Virieu : « ... Je fais, au travers de tout mon tumulte, *ma* Méditation à Lord Byron. » Il n'en dit pas plus long parce que de Virieu en connaît le sujet et le thème ; ils en ont parlé pendant le séjour que tous deux ont fait à Aix le mois précédent (voir plus haut p. 98 et la notice du *Vallon*). C'est seulement le 20 octobre que, l'œuvre étant achevée, Lamartine entreprend de la copier pour son ami, sous ce titre : *Méditation Dix-Septième.* Mais c'est un long morceau : « cela a trois cent cinquante vers » ; de temps en temps, Lamartine s'interrompt de copier et remplace des développements entiers par une analyse ; car ses maux d'yeux l'ont repris ; il a « la vue altérée... ». Il termine avec quelque désinvolture : « ... Dis-moi ce que tu en penses ; cela m'ennuie à présent... » Au reste, en même temps que *l'Homme* il a écrit, pendant ces semaines, la version définitive du *Vallon*, « une lettre de remerciements en vers à M. de Châtillon, » qui sera la Méditation *la Retraite*, et toute

la Prière. Il est en verve ; d'abord, c'est l'automne, sa saison favorite, où il se sent toujours en goût d'écrire ; puis son « tumulte » même et son agitation l'acheminent à la réalisation de ses deux plus chers espoirs : son mariage et sa nomination diplomatique ; d'une part, en effet, « Miss Birch tient ferme contre toutes les attaques » de sa mère ; d'autre part, de « bonnes nouvelles » venues de Paris font que le poète « s'attend tous les jours à sa nomination ». (Lettre du 16 septembre.)

Il se trouve donc enclin à consentir quelques concessions à l'optimisme. C'est dans cet état d'esprit qu'il compose son « épître » à Byron.

Il ne connaissait point l'homme auquel il s'adressait ; il a conté plus tard qu'il l'aurait aperçu dans l'été de 1815, sur le lac Léman, luttant dans son yacht contre une tempête, tandis que lui-même séjournait à Narnier ; rien n'est moins sûr. Mais il connaissait une grande partie de l'œuvre, dont A. Pichot avait entrepris la traduction, en plusieurs volumes, depuis 1816, et que l'éditeur Galignani publiait à Paris, en anglais, vers la fin de 1818. *L'Homme* témoigne que *Manfred* surtout laissa dans son esprit une impression profonde et des souvenirs précis.

Byron, au reste, était ce qu'on appelle « une actualité parisienne. »

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents !
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :

2. *Esprit mystérieux*, etc... -- M. Lanson rapproche *Manfred* III, 1, où Byron se peint ainsi sous les traits de son héros : « ... Tel qu'il est, c'est un chaos effrayant, lumières et ténèbres, esprit et matière, passion et pensée pure, tout cela pêle-mêle et en conflit, sans fin et sans ordre... » Tout le portrait de Byron dans ces vingt premiers vers semble avoir été inspiré à Lamartine surtout par *Manfred*, qui venait de paraître en français dans la traduction d'A. Pichot.

3. *Fatal.* — Ne s'oppose point nettement à *bon* ; la fatalité atténue ce qu'il y a de mauvais en Byron, qui n'en est point responsable.

7. *La nuit... l'horreur...* — *Manfred* : « Ma joie était de respirer, en plein désert sauvage, l'air difficile des cimes glacées, où les oiseaux n'osent pas bâtir leur nid. » II, 2. « ... La nuit a toujours été pour moi une figure plus familière que la figure de l'homme. » (III, 4.)

L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine ;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés ;
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage ;
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit aux bords des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.

8. *L'aigle.* — M. Zyromski voit l'origine de cette image dans quatre versets du *Livre de Job* (XXXIX, 27-30) : « L'aigle... demeure sur les rocs escarpés et les rochers inaccessibles, et de là il contemple sa proie, ses yeux la découvrent de loin... » Mais M. Lanson fait observer que Manfred (I, 2) apostrophe un aigle qui passe au-dessus de son rocher : « Tu t'es enlevé dans les hauteurs où l'œil ne peut te suivre ; mais ton regard perce toutes les profondeurs, au-dessus, au-dessous, rien n'échappe à ta vue. » Ce qui importe, c'est que Lamartine s'est saisi puissamment de l'image, pour caractériser le génie orgueilleux et solitaire de Byron.

13. *L'oiseau qui chante ses douleurs.* — Le rossignol.

15. *Lui, des sommets d'Athos.* — Le mont Athos, à l'extrémité sud-est de la presqu'île de Salonique, n'a que 2.060 m. de hauteur ; mais les anciens le tenaient pour la plus élevée et la plus escarpée des montagnes. Lamartine se conforme ici à la tradition ; faut-il penser qu'il avait le souvenir précis d'un texte ancien où l'Athos était cité comme le séjour de l'aigle ? et de quel texte s'agirait-il ?...

17-20. *Et là, seul,* etc. — Il semble que Musset, plus ou moins consciemment, se soit remémoré ces vers et leur âpre harmonie, lorsqu'il décrivit le retour du pélican vers ses petits :

Déjà croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie, etc...
(*Nuit de Mai.*)

21. *Et toi... semblable.* — Sur la liberté de cette construction, voir *Remarque* 15.

Le poète saluant la Montagne.

Illustration de Devéria pour l'édition de 1825 des *Nouvelles Méditations*, où la pièce *la Solitude* reprend l'inspiration byronienne de la Méditation : *l'Homme*.

Salut, brillants sommets ! champs de neige et de glace
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi !..

Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu !
Comme lui, maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres ;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.
Mais que sert de lutter contre sa destinée ?
Que peut contre le sort la raison mutinée ?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :

24. *Ton œil, comme Satan.* — Allusion au passage du *Paradis Perdu* de Milton, où Satan, accompagné du Péché et de la Mort, sonde l'abîme qui sépare l'enfer du paradis : « ... Dans cet abîme sauvage, le prudent démon s'arrêtant au bord de l'enfer, regarda un moment... » (*Paradis Perdu*, ch. IV.) Or Manfred, du haut de la Jungfrau, scrute aussi les gouffres étendus à ses pieds.

30. *Chante l'hymne de gloire.* — Lamartine résume ici, et suit jusque dans l'expression, le passage du chant II de *Manfred* où Byron évoque la cour d'Arimane, le dieu du mal opposé par la mythologie persane au dieu du bien Ormuzd. Arimane y paraît « sur son trône, qui est un globe de feu, entouré par les Esprits. » Et une Destinée entonne un hymne à sa gloire, en ces termes : « *Gloire à Arimane...* »

Lamartine reprenait ici cette indication sous la forme d'un hymne à la louange de Byron, qui avait environ trente vers et qui débutait par celui-ci :

Gloire à toi, fier Titan ! j'ai partagé ton crime !...

Dans la lettre à Virieu, qui nous a conservé ce vers, il résume ainsi les autres : « *J'entre ici dans ses idées pendant un moment ;* et tout à coup je lui demande : Qu'est-ce qu'un homme devant Dieu pour oser parler et se plaindre de l'ordre universel ?... » (Lettre à Virieu, du 20 octobre 1819.)

Il faut croire qu'au cours de ce morceau, Lamartine « entrait » trop bien « dans les idées » du « poète maudit » et qu'il y donnait une expression trop âpre et trop directe au pessimisme dont on voit par sa correspondance qu'il était alors tourmenté à certains jours ; il a ressenti des scrupules et supprimé cet hymne à la gloire du Prométhée moderne. Il faut le regretter autant pour la composition du poème que pour la beauté probable des vers sacrifiés ; « l'hymne de la raison » qui commence au vers 149, et qui reste aujourd'hui isolé, prenait plus de sens et de plénitude en répondant à l'hymne du désespoir.

Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place :
Comment ? pourquoi ? qui sait ? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière ;
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui !

Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté ;
Mais pourquoi reculer devant la vérité ?

35. *Hors de là.* — C'est-à-dire : hors de cet horizon, de « ce cercle borné ». Cf. Pascal, dans les *Pensées :* « Cet étroit cachot où nous sommes logés, j'entends l'univers. »

38. *Il a laissé tomber.* — M. Lanson signale que la même idée pessimiste a, l'année précédente, été exprimée par Lamartine dans le *Désespoir*, au moyen de la même image. (Méd. 6e, vers 80.)

39-40. Louis Racine, dans *la Religion* (I. 55-56) :

(Dieu) qui dans vos déserts a semé la lumière
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.

41. *Il le sait ; il suffit.* — Ce n'est point une résignation sereine qui s'exprime ici, ni, à plus forte raison, l'adoration des raisons cachées du *Deus absconditus*. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le résumé que Lamartine donne de sa pensée dans la lettre du 20 octobre 1819 : « Je conviens avec lui que sa place est mauvaise, mais enfin elle est ainsi, il n'y a rien à faire qu'à plier... »

43. *Notre crime*, etc... — M. Lanson rapproche : « Nous voulons tout pénétrer, tout connaître. La seule chose que nous ne savons point est d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir... » (Rousseau, *Émile*, IV. Profession de foi du Vicaire Savoyard.) D'ailleurs, Lamartine, après Rousseau, résume ici l'une des idées essentielles de la pensée chrétienne à tous les âges : elle a toujours dénoncé dans la passion de la science « *cupiditas sciendi* », « concupiscence ou orgueil de l'esprit » (voir Bossuet, *Traité de la Concupiscence*), l'une des causes du péché et du malheur de l'homme ; ce malheur ou ce péché, Lamartine l'appelle, avec une ironie amère, un « crime ».

44. *Ignorer et servir.* — Le refus de servir, le « *non serviam* », est considéré par la théologie chrétienne comme la cause de la révolte de Satan et de sa damnation.

Ton titre devant Dieu c'est d'être son ouvrage !
De sentir, d'adorer ton divin esclavage ;
Dans l'ordre universel faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence !
Voilà, voilà ton sort. Ah ! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voulais briser,
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace ;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place ;
Aux regards de celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté !

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice ;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
Un piège où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas !
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que celui qui l'a fait t'explique l'univers !
Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.

49-53. L'effort de l'homme pour conformer sa libre volonté à la volonté infinie, qui le dépasse, et qui se manifeste dans les choses par « l'ordre universel », c'est la vertu essentielle d'après le stoïcisme antique. Mais c'est aussi l'attitude que conseillent à la fois la théologie chrétienne, et le déisme philosophique du XVIII^e^ siècle, qui n'est à aucun degré pessimiste.

55. *Descends du rang des dieux.* — M. Maréchal rapproche cette phrase de Lamennais : « O homme, qui parles avec tant d'orgueil de ta dignité et de ta grandeur, descends donc du trône que tu t'élèves dans ta pensée, descends... » (*Essai sur l'Indifférence*, t. I, p. 233.)

57-58. L'idée et la comparaison avec l'insecte sont dans Louis Racine (*La Religion* I, vers 149 et suivants), mais lui venaient d'ailleurs, de l'antiquité.

59. Lamartine, dans sa lettre à Virieu du 20 octobre 1819, résume ainsi le développement qui va de ce vers au vers 102 : « Il y a ici une description du déplorable sort de l'homme dans sa condition présente, surtout de l'homme pensant qui, dégoûté du monde réel, rêve un monde parfait d'où il retombe sans cesse, et qui cherche en vain, dans la science et dans la nature, la clef de sa destinée. »

Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,

67-68. « Dès 1811, Lamartine écrivait de Naples à Guichard de Bienassis : « Un jour succède à l'autre, une souffrance à une autre. « Lettre du 8 décembre. » (Lanson.)

69-75. Ces vers fameux résument, pour le fond, les deux théories ou, plus exactement, les deux tendances entre lesquelles se partagent toutes les explications spiritualistes de l'homme. Pour les uns, les chrétiens et les platoniciens, l'homme est un être « *déchu* » à qui l'exil terrestre offre l'occasion de se racheter ; pour les autres, les philosophes déistes, humanitaires et rationalistes du XVIII^e^ siècle, il est un être « *imparfait* », qui progresse et se perfectionne en se rapprochant indéfiniment de son terme : Dieu. Mais les uns et les autres partent de la même constatation : le contraste entre la nature « *bornée* » de l'homme et l'infinité de ses désirs, contraste qui, à première vue, offre un « mystère ». Entre les deux explications, Lamartine s'abstient de choisir.

Il est naturel que, résumant ainsi toute une partie de la philosophie et du christianisme, ces vers offrent, pour la forme, des analogies frappantes avec un grand nombre de passages où les mêmes idées avaient reçu déjà une expression littéraire. M. Lanson a réuni les principaux de ces passages :

Marc-Aurèle : « Notre âme raisonnable est un dieu exilé. »

Pascal : « Misères de roi dépossédé... Qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé ?... (*Pensées*, édit. de Port-Royal, ch. XXXII.)

Voltaire : Tes destins sont d'un homme et tes vœux sont d'un dieu !

(*Discours sur l'Homme*, II.)

Marteau : Son esprit est borné, ses vœux sont infinis. (*L'Homme*, ode, dans le Mercure de janvier 1776.)

Louis Racine :

Malgré l'épaisse nuit sur l'homme répandue
On découvre un rayon de sa gloire perdue ;
C'est du haut de son trône un roi précipité
Qui garde sur son front un trait de majesté.
Une secrète voix à toute heure lui crie
Que la terre n'est point son heureuse patrie, etc...

(*La Grâce*, I, 139-144.)

Lamennais : « Déchu d'un plus haut état, l'instinct de sa grandeur le tourmente sans cesse... Il aspire à recouvrer son rang... » (Article sur le Suicide, paru dans le *Conservateur* du 9 octobre 1819, pendant que Lamartine écrivait ses vers).

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux :
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur ;
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours, ce qu'il aime est fragile !
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie !
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité :
Dans le sein du possible en songe elle s'élance ;
Le réel est étroit, le possible est immense ;

81-90. Lamartine développe en ces vers le souvenir que lui a laissé la fin du *Paradis Perdu* de Milton. Il semble, en terminant tout le passage par cette invocation, opter pour la thèse de l'homme déchu, qu'il adoptera décidément à la fin du poème.

95-96. Lamartine, au début de la 22e Méditation sur *Dieu*, décrit l'élan de sa pensée dans ce monde du possible qui est le monde des idées :

« Laissant errer mes sens dans ce monde des corps,
Au monde des esprits je monte sans efforts.
Là, foulant à mes pieds cet univers visible,
Je plane en liberté dans les champs du possible.
Mon âme est à l'étroit dans sa vaste prison :
Il me faut un séjour qui n'ait pas d'horizon...

L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour,
Où l'on puise à jamais la science et l'amour ;
Où, dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère,
Et, de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas ! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée ;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts ;
J'ai cherché vainement le mot de l'univers.
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature ;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé ;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé ;
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges.
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé !
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux ;
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux ;

103-143. Lamartine se représente en tout ce passage comme le type de l'homme inquiet de sa destinée, qui en demande en vain l'explication aux sciences naturelles, à la philosophie, à l'histoire, au spectacle des ruines, à la contemplation des éléments, à la mort même ; le résultat de cette enquête, c'est la constatation que tout révèle un Dieu, mais que ce Dieu est muet et incompréhensible :

J'ai vu partout un Dieu sans pouvoir le comprendre !

Plus tard, au contraire, dans les *Harmonies*, Lamartine entendra la voix divine au travers de l'homme et des choses. — Il est superflu de remarquer que dans ce développement il poétise son rôle et se représente dans une attitude stylisée et idéalisée.

111. *J'ai devancé les temps.*— Sens obscur. « Remonter les âges », c'est retourner aux origines, étudier l'histoire ; les « devancer », c'est sans doute prévoir leur cours et leur terme, étudier non point la fin du monde, mais ses *fins*, au sens philosophique du mot.

112. *Passant les mers.* — Sens figuré ; le poète a étudié les philosophes étrangers, les anciens, ceux de Grèce et d'Orient ; les modernes, ceux d'Angleterre.

Des empires détruits je méditai la cendre ;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre ;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros.
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère !
Que dis-je ? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants ;
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la nature en ces rares spectacles
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles :
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre !
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein,
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître ;
Mais ma voix se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

119. *Des empires détruits*, etc. — L'attitude du voyageur méditant sur les ruines des empires avait été fixée par les *Ruines* de Volney, dès 1791, puis par l'*Itinéraire* de Chateaubriand, en 1811.

122. *J'ai pesé*, etc... — C'est le vers fameux de Juvénal :

Expendè Hannibalem : quot libras in duce summo ?

(*Satires*, X.)

125-126. Allusion à la mort d'Elvire ; Lamartine, ici comme dans *le Crucifix*, se représente cette mort aussi vivement que s'il y eût assisté.

130. *La Sibylle.* — C'est la Sibylle de Cumes peinte par Virgile au milieu de sa fureur prophétique (*Énéide*, *VI.*). — *Semblable*, avec tout le vers 130, se rapporte comme une apposition à « *la nature* » ; sur cette construction, voir *Remarque* 15.

140. *Et je l'ai blasphémé.* — Le pronom *le*, en rigueur grammaticale, renvoie au substantif *mal*, qui est le plus voisin ; mais l'idée de Dieu dominant de haut tout le passage, aucune équivoque n'est possible. Voir *Remarques* 15 et 18.

141. *Mais ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain.* — Lamartine exprime ici le même sentiment d'irritation douloureuse contre

Mais un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit,
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.
— « Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité !
Éternelle raison, suprême volonté !
Toi, dont l'immensité reconnaît la présence !
Toi, dont chaque matin annonce l'existence !
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi ;
Celui qui n'était pas a paru devant toi !
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'être :
Me voici ! le néant te salue en naissant ;
Me voici ! mais qui suis-je ? un atome pensant !
Qui peut entre nous deux mesurer la distance ?
Moi, qui respire en toi ma rapide existence,

le silence opposé par le ciel aux interrogations de l'homme, qui, chez A. de Vigny, aboutira au désespoir dédaigneux et serein :

... Le Juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

(*Jardin des Oliviers*, strophe finale ajoutée en 1862.)

Les deux poètes constatent également la carence apparente de Dieu ; mais au lieu que le silence de Vigny est une révolte, Lamartine entonne l'hymne de la résignation.

147. *Au souffle qui m'inspire.* — Le présent équivaut ici à un adjectif : « inspirateur ». Voir *Remarque* 10.

148. *L'hymne de la raison.* — M. Lanson définit fort justement le sens donné ici par Lamartine au mot *raison*. La *raison* est, à la fois, la faculté logique qui lie les idées, et le bon sens qui fait sa place à l'évidence intérieure et aux principes qu'elle fournit. « Si le poète dépasse à cet endroit le rationalisme du XVIII^e siècle, il ne le contredit pas. « Le plus digne usage de ma raison, a dit Rousseau, est de s'anéantir devant toi » (*Émile*, IV). Le catholicisme chez Lamartine, a enveloppé, non pas chassé le déisme... »

152. *Toi dont chaque matin...* — C'est le thème que Lamartine développera magnifiquement dans les *Harmonies*. Voir l'*Hymne du Matin*.

158. *Atome pensant.* — L'expression est de Voltaire, au v. 208 du *Poème sur le Désastre de Lisbonne*. Elle renouvelait, avec une prétention scientifique, celle de Pascal sur le « roseau pensant ».

A l'insu de moi-même à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né ?
Rien avant, rien après : Gloire à la fin suprême :
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même !
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :
Je suis, pour accomplir tes ordres souverains,
Dispose, ordonne, agis ; dans les temps, dans l'espace,
Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place :
Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même en silence accourra s'y ranger ;
Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
Noyé dans la lumière, ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit ;
Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux ;
Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,

162-165. M. Maréchal rapproche Lamennais : « Lorsque Dieu créa, ne devant rien qu'à lui, puisqu'il n'existait que lui, il ne put se proposer qu'une fin relative à lui-même, c'est-à-dire à sa gloire, et à la manifestation de ses perfections infinies... Dieu n'agit que pour lui-même... pour faire éclater sa gloire... » (*Essai sur l'Ind.*, t. I.) Mais ces idées, et celles que Lamartine développe plus loin, sont communes à tous les commentateurs mystiques de l'idée de Dieu et du dogme de la création. Elles étaient certainement familières à Lamartine bien avant qu'il eût lu Lamennais, par le seul fait que sa mère et ses maîtres de Belley lui avaient donné une éducation chrétienne.

173. *Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit.* — On peut rapprocher ce verset de l'*Imitation* (III, 17) : « Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez béni, et si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez encore béni. » La pensée chrétienne de la conformité intérieure de la volonté humaine à la volonté de Dieu est développée aux chapitres 15 et 17 du livre III de l'*Imitation*.

177. *Entouré d'esclaves radieux.* — Cette périphrase — ou cette image — désigne les planètes asservies au soleil par les lois de l'attraction.

J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
Et, d'un égal amour accomplissant ma loi,
Jusqu'aux bords du néant murmurer : Gloire à toi !

— « Ni si haut, ni si bas ! simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème, et ma fin un mystère ;
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit
Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.
A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
J'eusse été.... Mais je suis ce que je devais être,
J'adore sans la voir ta suprême raison,
Gloire à toi qui m'as fait ! Ce que tu fais est bon.

— « Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne ;
Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,
Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.

187. *Simple enfant de la terre.* — Byron, dans *Manfred* (v. 2) appelle l'homme « fils de la terre ».

193-195. Lamartine exprime en ces vers l'idée fameuse de Pascal : « Qui se considérera de la sorte s'effraiera sans doute de se voir comme suspendu entre ces deux abîmes de l'infini et du néant... Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout... »

198. M. Lanson cite le verset de l'*Imitation* (III, 50) d'où l'expression est littéralement transcrite : « ... ce que tu veux arrive, ce que tu fais est bon... »

199. Le tiret (—), comme aux vers 187 et 239, marque la division de l'hymne en couplets et jalonne la progression du développement. Jusqu'au vers 239, Lamartine reprend l'énumération « de ses propres malheurs » pour leur opposer la volonté divine ; sa raison et son cœur esquissent une sorte de dialogue ; le cœur énonce des reproches ou des objections, (*Cependant...*) que, chaque fois, la raison couvre plus haut d'un impérieux : *Gloire à toi !*

202. Pascal : « Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais... » (*Pensées.*)

Gloire à toi ! Le malheur en naissant m'a choisi ;
Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi ;
J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu ;
J'ai jeté sur la terre un regard confondu.
J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice ;
Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice !
Gloire à toi ! L'innocence est coupable à tes yeux :
Un seul être, du moins, me restait sous les cieux ;
Toi-même de nos jours avais mêlé la trame,
Sa vie était ma vie, et son âme mon âme ;
Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché !
Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
La frappa lentement pour m'être plus sensible :
Dans ses traits expirants, où je lisais mon sort,
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;
J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
Sous la main du trépas par degrés assoupie,
Se ranimer encore au souffle de l'amour !
Je disais chaque jour : Soleil ! encore un jour !
Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres
Et descendu vivant dans les demeures sombres,
Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
Je voulais retenir l'âme qui s'évapore ;
Dans son dernier regard je la cherchais encore !
Ce soupir, ô mon Dieu ! dans ton sein s'exhala :

206-208. Ces images sont directement traduites de la Bible, (*Psaumes* XXI-XLI) ou suggérées par elle.

209. *Tu n'as pas répondu.* Voir plus haut, vers 141.

214. *Un seul être.* — Elvire. Lamartine traduit ici, en vers émouvants, ses angoisses des premiers mois de 1817 — les derniers qu'il vécut auprès de Mme Charles. — Voir plus haut, p. 88.

221. *Mon sort.* — On attendrait : « son sort » ; les traits d'Elvire, déformés par la maladie, présageaient sa mort prochaine ; mais, avec elle, c'est sa douleur à lui que le poète y lisait d'avance.

227-230. Quel est ce « criminel » enterré vivant dans un caveau avec une lampe ? On pense au supplice que les Romains infligeaient aux Vestales coupables ; mais l'image demeure imprécise...

233. C'est le *Crucifix* qui est le meilleur commentaire de ce vers, exact à la lettre.

Hors du monde avec lui mon espoir s'envola !
Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
J'osai.... Je me repens : Gloire au maître suprême !
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir !

— « Que j'ai bien accompli cette loi de mon être !
La nature insensible obéit sans connaître ;
Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté ;
Moi seul je t'obéis avec intelligence ;
Moi seul je me complais dans cette obéissance ;
Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu,
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu ;
J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices même :
Gloire à toi ! gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi ! »

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.

234. Ce vers résume le thème commun à toutes les *méditations ;* chacune est une tentative d'évasion « hors du monde » terrestre.

235. Voir plus haut p. 90 l'attitude de Lamartine après la mort d'Elvire. Au témoignage de Dargaud, « il garda plusieurs mois le silence du désespoir. » (*Des Cognets*, p. 86.) Peut-être, d'ailleurs, ce vers est-il une allusion précise à la Méditation du *Désespoir*.

239. Les quatre premiers vers de ce couplet manquent dans quelques exemplaires non cartonnés appartenant au premier tirage de la 1re édition où, par contre, les quatre vers 183-186 ont été répétés par suite d'une erreur de composition typographique. (Voir G. Vicaire, *Manuel de l' Amateur de livres*, tome IV.) — M. Lanson croit justement que ces vers 239-242 « sont nécessaires au sens » (ils amènent la conclusion) et qu'ils n'ont pu être faits par Lamartine entre le premier et le second tirage, « pour boucher un trou ».

241-245. M. Lanson rapproche Lamennais : « L'univers matériel obéit aveuglément aux lois physiques... L'homme doit obéir librement aux lois de l'intelligence... » (*Premiers Mélanges*, 1819). Lamennais n'est que l'écho de Pascal et d'une pensée chrétienne familière à Lamartine depuis son enfance.

252. *Et le ciel fit le reste.* — Qu'est-ce que Lamartine entend par ces mots ? Et surtout que veut-il donner à entendre ?... Sa corres-

Fais silence, ô ma lyre ! Et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers !
Le ciel même aux damnés enviera tes concerts !
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme ?
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde ?

Ah ! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyais encor ;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux,
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux !
Courage ! enfant déchu d'une race divine !

pondance prouve qu'en octobre 1819 il n'en était encore qu'au « désir de la croyance » et aux sentiments qu'il avait exprimés en août 1818 dans la Méditation sur la *Foi*. Sans doute veut-il indiquer que « le ciel » lui a accordé au moins la résignation du cœur et la paix de l'esprit.

255. *Des torrents d'harmonie.* — Lamartine désigne par cette expression les chants sereins et calmes auxquels il convie Byron repentant, et qui s'opposeront à « la sauvage harmonie de ses concerts » antérieurs, c'est-à-dire aux chants révoltés et amers de son inspiration habituelle.

258. *Tes concerts.* — Voir *Remarque* 2.

264. *Qui t'inonde.* — La syntaxe et le sens exigent : *qui t'inondera.* Voir *Remarque* 12.

268. *Comme un ange tombé.* — Lamartine se rappelle-t-il le passage où Milton peint Satan remontant vers la lumière ? (*Paradis Perdu*, II à la fin.)

275. *Courage ! enfant.* — C'est le mouvement fameux de Virgile :

Macte nova virtute puer ; sic itur ad astra !
(*Énéide* IX, 640.)

Tu portes sur ton front ta superbe origine !
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux !
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même !
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème ;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer :

276-279. M. Lanson rapproche le portrait de Satan par Milton ! « ... Sa figure n'avait pas perdu encore tout son éclat originel... Comme lorsque le soleil, derrière la lune, dans une sombre éclipse, verse un crépuscule funeste... Ainsi obscurci, il brillait encore sur tous les autres démons... »

282. *La gloire ne peut être*, etc... — Ce vers — d'une frappe toute cornélienne — se lit dans le *Chant d'un Solitaire* poème publié en 1816 par un poète obscur, Clément, qui le revendiqua en 1821 « sans accuser Lamartine de larcin. » On a affirmé aussi qu'il se trouvait déjà dans le *Comte d'Essex* de Thomas Corneille. « Je n'ai pu l'y retrouver » dit M. Lanson, après avoir donné toutes ces précisions. Peut-être le découvrirait-on dans quelque autre tragédie du XVII^e^ siècle. Le vers sonne, en tout cas, comme une réminiscence.

MÉDITATION TROISIÈME

LE SOIR

Nous savons par Lamartine (Commentaire de 1849) que cette élégie fut écrite à Urcy, au château de Montculot, chez son oncle l'abbé ; les allusions très précises à la fontaine du Fayard qu'elle contient, confirment ce renseignement. Elle paraît bien, d'autre part, inséparable de la Méditation Huitième : le *Souvenir ;* les deux élégies utilisent le même mètre, le même ton ; consacrées toutes deux à l'évocation, ici vague encore, là précise et pour ainsi dire obsédante, du fantôme d'Elvire, elles participent de la même inspiration ; elles constituent deux notes de la même mélodie, deux états du même sentiment, ou, comme dit M. Lanson « deux moments de la même rêverie ». Or, Lamartine se rappelle qu'il composa le *Souvenir* « un soir d'été ». Sa Correspondance, en 1818, ne mentionne qu'un passage de quelques jours, en octobre, au château de Montculot. En 1819, il y séjourna un long mois, du

4 mai au 6 juin. C'est de ces semaines, très vraisemblablement, que datent le *Soir* et le *Souvenir*.

Lamartine arrivait de Paris, (voir plus haut, p. 98). Il menait à Montculot une vie de « farniente » et « de pur isolement »... « Je me lève, écrit-il à un ami le 27 mai, je déjeune, je me promène dans les bois, je dîne, je me promène et je me couche sans variation aucune... » Et le 21 mai, à M^me^ de Raigecourt : « ... Je fais quelques méchants vers que je n'écris pas, en me promenant tous les jours dans les bois les plus sauvages et les plus pittoresques du monde... »

Quoi d'étonnant que le fantôme d'Elvire soit revenu le hanter ?... Il a cru mourir lui-même. Sa douleur est toujours vive ; mais elle s'est spiritualisée. Elvire survit en lui à l'état d'image familière ; il la mêle à tous les paysages, à toutes les sensations les plus immatérielles ; le *Souvenir* repeuple ainsi l'univers que l'*Isolement* avait montré subitement dépeuplé. Quant au *Soir*, il présente une forme encore plus spiritualisée de la rêverie ; le fantôme d'Elvire n'y apparaît plus que comme un frissonnement dans le feuillage d'un arbre, comme un rayonnement dans la lueur d'un astre.

Les deux pièces sont écrites en quatrains aux rimes embrassées, dans le mètre octosyllabique, couramment employé par Parny, Millevoye, Arnauld, etc... pour les poèmes élégiaques.

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

1. *Le silence.* — « Tout l'effet vient ici de ce que l'impression du silence fait, si je puis dire, l'ouverture de la pièce. » Lanson. Le silence est aidé par la nuit. La rêverie du poète ne commence que lorsque des frissons et une lueur viennent éclairer et remplir la scène ; elle cesse aussitôt que la lueur s'éteint ; et le silence clôt la pièce comme il l'avait ouverte.

4. *Le char de la nuit.* Voir *Isolement*, v. 11 et la note.

6. *L'étoile amoureuse.* — Pour : l'étoile de l'amour. C'est la même dont le lever est noté dans le paysage crépusculaire de l'*Isolement :* v. 8 ; voir la note.

7. *De sa lueur mystérieuse.* — Cf. *Immortalité*, v. 105 :

Le chœur mystérieux des astres de la nuit.

Le Soir.

Lithographie de Mendoze et Motte pour la prem ère édition illustrée de « *Méditation* (9me édition 1823) C'est l'une des « infâmes gravures » contre lesquelles protestait le goût de Lamartine, mais qui ont le mérite de s'accorder avec le goût de l'époque et de traduire l'impression que les *Méditations* produisirent sur leurs premiers lecteurs

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,

9. *De ce hêtre au feuillage sombre.* — C'était « le hêtre séculaire qui ombrage la source et qui couvre un demi-arpent de ses branches et de sa nuit ». (*Nouvelles Confidences.*) En bourguignon il s'appelait *foyard*, d'où la forme française *fayard*. Il avait donné son nom à la source auprès de laquelle rêvait ce soir-là Lamartine. Le 4 août 1818, la mère du poète était venue se promener sous son ombre ; elle écrivait sur son journal : « Il est une heure, je viens me promener à la fontaine du Fayard, qui est un endroit charmant, frais et ombragé, tout près du château... » Lamartine devait plus tard consacrer à la fontaine du Fayard le poème : *La Source dans les Bois* (*Harmonies*, II, 5), où on lit :

Tu n'as plus pour temple et pour ombre
Que ces *hêtres* majestueux
Qui penchent leur tronc vaste et sombre
Sur tes flots dépouillés comme eux...

Plus tard, battu par la tempête,
Déplorant l'absence ou la mort,
Que de fois j'appuyai ma tête
Sur le *rocher* d'où ton flot sort !

12. *Voltiger une ombre.* — Ossian avait montré les fantômes, agitant doucement, la nuit, les feuillages. (*Temora*, ch. VII.) Et M. Lanson rapproche : « Il me semblait qu'au clair de la lune je voyais leurs ombres légères passer au travers des feuillages sans les agiter. » (M^me^ de Staël, *Delphine.*)

13-16. Les trois premières strophes ne formaient qu'une sorte d'introduction : le silence dans les ténèbres, une lueur, un frissonnement, c'était assez pour disposer le poète à la rêverie ; c'était trop peu pour que cette rêverie se précisât. Elle va s'élancer sur le rayon de la lune qui illumine brusquement une sorte de chemin entre le ciel et la terre. On remarquera le contraste des rimes : graves et sombres dans les trois premières strophes (à part *amoureuse* et *mystérieuse*, qui indiquent comme une première palpitation du songe), elles deviennent lumineuses et d'une harmonie légère et prolongée (*nocturne*, *taciturne*, *veux-tu*, *abattu*). Ces vingt premiers vers sont une mélodie pour violon.

14. *L'astre nocturne.* — C'est la lune qui paraît soudain pour éclairer la scène.

Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère ?
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux ?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore ?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme ?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage ?
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux !

16. *Noblement.* — Voir *Immortalité*, vers 106 et la note.

17. *Doux reflet d'un globe de flamme.* — Car le rayon n'est que la lumière du soleil réfléchie et répercutée par la lune.

25. *Une secrète intelligence.* — Même emploi du mot que dans l'expression : *être d'intelligence avec quelqu'un.*

35. *Je songe à ceux qui ne sont plus.* — Ce pluriel poétise ici et généralise la pensée ; en réalité, c'est le fantôme de Mme Charles que Lamartine croit sentir près de lui et, si l'on veut aussi, celui de l'incertaine Graziella, la première Elvire.

Ah ! si c'est vous, ombres chéries,
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez !... mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

MÉDITATION QUATRIÈME

L'IMMORTALITÉ

Sur la date et les circonstances de la composition, voir plus haut, page, 88.

La copie à l'encre de ces vers, sous leur première forme, se trouve à la Bibliothèque nationale, dans le petit carnet de maroquin rouge donné à Lamartine par M^me^ Charles. Elle fut publiée en 1873 dans le volume des *Poésies Inédites*, par M^me^ Valentine de Lamartine. Cette première rédaction (celle même qui fut envoyée en novembre 1817 à M^me^ Charles) s'intitule : *Première Méditation . A Julie.* Elle commence ainsi :

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore,
O ma chère Julie !...

Elle offre, à partir du vers 145, une rédaction toute différente, qui donne à la pièce un total de 170 vers. Voici, dans cette version primitive, la conclusion :

... Ainsi l'homme flottant de misère en misère,
Du berceau vers la tombe achève la carrière,
Et, du temps et du sort jouet infortuné,
Descendant au tombeau, dit : Pourquoi suis-je né ?
— Pourquoi ? Pour mériter, pour expier peut-être,
Et puisque tu naquis, il était bon de naître !

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore,
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit !

Qu'un autre à cet aspect frissonne ou s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus !

Je te salue, ô Mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste

1. *Nos jours.* — Dans les semaines mêmes où il écrivait ces vers, Lamartine pouvait croire sa santé sérieusement atteinte ; les malaises dont il se plaignit pendant toute sa jeunesse venaient de s'aggraver : « ... On m'ordonne un an ou deux de repos, de tranquillité d'esprit et de bonheur, on me conseille la chaleur du Midi... » (Lettre à Virieu du 5 octobre 1817.) Dans toute la *Méditation*, au reste, par délicatesse et pour ne point affecter Mme Charles, il feint que ce soit elle qui s'inquiète pour lui, et que la menace de la mort plane sur sa propre tête. Il termine sur ce vers :

Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi !

6. *Des bords.* — Voir *Remarque* 9.

7-8. *De loin.* — Ne peut s'entendre au sens concret, puisque les psaumes des morts sont seulement « *prêts à retentir* ». (M. Lanson). Lamartine décrit ici l'effroi que le mourant ressent par l'imagination ; et *de loin* l'équivaut à *d'avance.*

7-11. La suggestion de ce passage n'est-elle pas venue de Chateaubriand : « ... Amélie, accablée de douleur (par la mort de leur père) était retirée au fond d'une tour d'*où* elle entendit *retentir* sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi, et les sons de la cloche funèbre... » (*René.*)

9. *D'un frère.* — Lamartine pense à Virieu, qui est, avec Mme Charles, l'être qu'il aime alors le plus.

11. *L'airain.* — Voir *Remarque* 1.

13. *Libérateur céleste.* — La mort est personnifiée au masculin comme un génie, ou un ange ; l' « ange de la mort » était une expression courante de la littérature chrétienne, qui a pu faire, dans l'esprit du poète, la transition entre les deux genres.

14. *Funeste.*— Au sens étymologique (*funus*, funérailles) : *funèbre.*

Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres ! ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin ;
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau !

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles,
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes !
Que tardes-tu ? Parais ; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin !

Qui m'en a détaché ? Qui suis-je, et que dois-je être ?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?
Quel jour séparera l'âme de la matière ?

15-17. Lamartine pense sans doute à la représentation classique de la mort armée d'une faulx (dont le glaive tient ici la place). Il lui substitue une allégorie complète, inspirée du dogme chrétien, toute prête à être réalisée par la gravure.

27-28. *Enfin, fin.* — Sur ces rimes, voir *Remarque* 20.

29-45. Toutes ces interrogations résument les problèmes posés par les religions et les philosophies sur la nature de l'âme et ses rapports avec le corps. On en rencontre d'analogues dans des poèmes philosophiques du XVIII^e^ siècle : *Discours sur l'Homme*, de Voltaire ; *la Religion*, de Louis Racine. M. Lanson reconnaît « leur grande source littéraire » dans Pascal. A Pascal d'ailleurs, elles ont été inspirées, comme à Lamartine, par la croyance et l'éducation chrétiennes qui leur étaient communes. Lamartine, à Belley, avait entendu plus d'une fois ses maîtres prêcher sur la vie future et l'immortalité ; et ils lui avaient exposé, dans son cours de philosophie, les diverses hypothèses de la pensée antique — en particulier celles de Pythagore et de Platon — qui concordent avec la pensée chrétienne et auxquelles on trouve ici des allusions.

Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?
Vas-tu recommencer une semblable vie ?
Ou, dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels ?

Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie [1] !
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs ;
C'est par lui que percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.

« Vain espoir ! » s'écriera le troupeau d'Épicure,
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit
Voit penser la matière et végéter l'esprit.

45. *O moitié de ma vie.* — C'est l'expression d'Horace en parlant de Virgile : « *Animæ dimidium meæ* » (Odes, I, III, 8).

52. *A ton dernier regard.* — C'est sa propre mort que Lamartine évoque ; et ce regard n'est point le « dernier » que Mme Charles tournera vers lui, mais le « dernier » qu'il apercevra d'elle avant d'expirer.

53. *Le troupeau d'Épicure.* — Le mot est d'Horace, qui l'avait écrit avec un sourire : *Epicuri de grege...* (Épîtres, I, IV, 16.)

54-56. *Et celui*, etc... — Aux épicuriens que l'attrait grossier du plaisir conduit à nier l'âme, sont associés ici les matérialistes, dont la négation prétend être fondée sur la science et l'observation de la nature. Le poète les dépeint d'après leur plus récent et fameux représentant : Gall. Inventeur de la « *phrénologie* », Gall prétendait que chaque opération de l'âme était localisable dans une partie du cerveau. Il avait popularisé sa doctrine comme professeur à l'Athénée, et avait en cours de publication depuis 1810 un ouvrage important : *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier.*

56. *Végéter.* — Vivre d'une vie végétale : l'esprit est comme une plante dont le cerveau est l'humus.

1. Ms : *O ma chère Julie !*

« Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse.
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir :
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus !
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité ! »

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
J'ai maudit votre erreur [1] : j'aime, il faut que j'espère ;

57-58. *Abuse, use.* — Voir *Remarque* 20. L'argumentation des contempteurs de l'immortalité est résumée ici d'après Lucrèce.

77. *Qu'un autre vous réponde.* — Lamartine refuse d'opposer argument à argument ; il en laisse le soin à un philosophe de profession ; il se défie de sa faiblesse dialectique, ainsi que la première rédaction le précisait :

Philosophes rêveurs, je ne puis vous répondre,
Ma raison aisément se laisserait confondre.

Il y continuait :

Pour saper notre espoir jusqu'en son fondement
Vous avez l'univers ; je n'ai qu'un sentiment.

C'est en effet la force démonstrative du sentiment qu'il invoque, plutôt que l'illumination de l'instinct. M. Lanson rapproche justement ces mots du Vicaire Savoyard à son disciple : « ... Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas philosopher avec vous... Quand tous les philosophes du monde prouveraient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage. » (Rousseau, *Émile, IV.*) C'est exactement la position où se tient Lamartine en face des négations matérialistes.

1. A partir de la 9e édit. : *Laissez-moi mon erreur.*

Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces rochers antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,

80-94. Cette ample période est une paraphrase magnifique des vers d'Horace sur le sage :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

« Que le globe vienne à s'écrouler en morceaux, il restera sans un frisson debout sur cet écroulement. » (*Odes*, III, 3.)

95. *Cet heureux séjour.* — Aix, où Lamartine, quelques jours plus tôt, vient de composer *le Lac*.

96. *D'un regard.* — Rapprocher les vers du « Second Lac » où Lamartine décrit de même la naissance instantanée de l'amour qui l'unit à Mme Charles. (Voir plus haut, p. 99, et la notice du *Vallon*.)

98. *Tantôt aux bords déserts*, etc... — Il n'y a qu'un lac à Aix, celui du Bourget ; mais M. Lanson fait remarquer que « le pluriel généralise, efface le caractère anecdotique ». — Sainte-Beuve a varié bien curieusement d'opinion sur ce vers : On lit dans les *Pensées de Joseph Delorme*, XV : « Au lieu du mot vaguement abstrait, métaphysique et sentimental, employer le mot propre et pittoresque ; ainsi, au lieu de *mélancolique*, mettre *lac bleu...* » En relisant ce passage, Sainte-Beuve écrivit en note : « Tout

Sur l'aile du désir, loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités.
Les ombres, à longs plis descendant des montagnes,
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes ;
Mais bientôt, s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit,
Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles lueurs revêtait l'étendue ;
Telle, en nos temples saints par le jour éclairés,
Quand les rayons du soir pâlissent par degrés,
La lampe, répandant sa pieuse lumière,
D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.

Dans ton ivresse alors tu ramenais mes yeux [1]
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux :
« Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple !

ceci est trop tranché et devient inexact. Lamartine a dit admirablement :

Assis au bord désert des lacs mélancoliques

Il n'y a pas de *lac bleu* qui vaille cela. » Entre le texte et la note s'interpose toute l'orgie de couleurs du romantisme.

99. *Emportés.* — Voir *Remarque* 15.

101. *Les ombres à longs plis.* — Reprise du vers de Virgile ;

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.
(Bucoliques, I, 83.)

106. *De ses molles lueurs.* — Rapprocher :

Un rayon de l'astre nocturne...
Vient *mollement* toucher mes yeux.
(Le Soir.)

Lamartine applique souvent l'épithète *molle* à la clarté de la lune. Il ne nomme point la lune ici ; mais, dans sa pensée, elle fait partie du « chœur des astres de la nuit » ; on ne voit point d'ailleurs que la lumière des étoiles suffise à « rendre » à la vue les objets « dérobés » par le crépuscule. Du reste, la comparaison avec la lampe de l'église ne se comprend bien que si elle s'applique à la lune. Elle se retrouve, précisée, aux vers 6, 7 de la *Prière* :

Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue
La lune...

113. *Dieu caché.* — « Deus absconditus. » L'expression est d'Isaïe (XLV, 15). Après Pascal, tous les moralistes et les prédi-

1. Ms : *Tu promenais tes yeux.*

L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple ;
De tes perfections, qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir ;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire ;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire ;
Éternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom ;
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
Et cependant, ô Dieu ! par sa sublime loi,
Cet esprit abattu s'élance encore à toi,
Et, sentant que l'amour est la fin de son être,
Impatient d'aimer, brûle de te connaître. »

Tu disais ; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestaient nos désirs :
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,

cateurs chrétiens l'avaient commentée. Chateaubriand l'avait citée (*Génie* I-VI, 1).

La nature est ton temple. — C'est le thème de la *Prière.*

119-122. Lamartine prête ici à Mme Charles les idées et les expressions de la théologie catholique, qu'il avait apprises peut-être de Rousseau (Vicaire Savoyard), mais surtout de ses maîtres de Belley.

123. *Par sa sublime loi.* — « Par l'effet » de sa loi intérieure, qui est d'aimer.

124. *A toi.* — Au sens du latin « *ad* », vers. Il est difficile de penser que Lamartine, en écrivant ces vers, n'avait pas présent aux yeux ou au souvenir un passage du *Génie du christianisme*, le même où est rappelé le *Deus absconditus :* « ... Il est certain que notre âme demande éternellement... l'univers entier ne la satisfait point... elle se précipite dans le sein de Dieu... elle se plonge dans la Divinité... » (*Génie* I-VI, 6.) Et Chateaubriand démontre dans la suite qu'il vaut mieux que la connaissance complète de Dieu soit refusée à l'âme — que cette connaissance est impossible, parce que l'âme se confondrait avec Dieu — et il conclut : « Loin de nous plaindre que le désir de félicité ait été placé dans ce monde et son but dans l'autre, admirons en cela la bonté de Dieu. Puisqu'il faut tôt ou tard sortir de la vie, la Providence a mis au delà du terme un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau... »

128. *Qu'attestaient.* — Au sens fort : nos désirs étaient les témoins de son existence ; c'est l'idée même de la *méditation.*

129. *A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages.* — Ces deux propositions subordonnées se rapportent à *nous*, dont l'idée

Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages,
Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.
Ah ! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,
Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux !
Nos âmes, d'un seul bond remontant vers leur source,
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course ;
A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles auraient monté comme un rayon du jour,
Et, jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seraient dans son sein pour jamais confondues !
Ces vœux nous trompaient-ils ? Au néant destinés,
Est-ce pour le néant que les êtres sont nés ?
Partageant le destin du corps qui la recèle,
Dans la nuit du tombeau l'âme s'engloutit-elle ?
Tombe-t-elle en poussière ? ou, prête à s'envoler,
Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler ?

est contenue seulement dans le possessif : « *nos* hommages » de la phrase principale. Sur cette incorrection que Lamartine semble avoir aimée, voir *Remarque* 15.

132. *La terre notre exil.* — Cf. l'*Isolement*, vers 47. M. Lanson rapproche : « ... L'âme est faite pour voyager dans les cieux... Au milieu de ces astres, elle se reconnaît dans son séjour, elle s'y sent plus forte et plus vivante et reporte dans les lieux de son exil des sentiments dignes de son illustre patrie... » (Young, *les Nuits*, traduites dès 1770 par Letourneur).

134. *Qui la captive.* — « Qui la retient captive. » Depuis le XVII^e^ siècle, ce verbe ne s'emploie plus qu'au sens figuré : retenir dans la dépendance, charmer ; on dira, par exemple, qu'un orateur *captive* l'attention de son auditoire. Voir *Remarque* 4.

137. *D'un seul bond.* — Cette expression que M^me^ de Genlis trouvait « trop familière » suggère l'image d'un ressort qui se détend dès que l'on a rompu l'attache qui le retenait.

139. *Sur l'aile de l'amour.* — Cf. vers 99 : *Sur l'aile de l'amour...*

147-148. C'est l'image employée par Socrate dans le *Phédon ;* Lamartine lira plus tard ce dialogue dans la traduction publiée par V. Cousin en 1822 ; mais il en connaissait déjà les théories et les plus significatives images par son cours de philosophie ; et son ami Fréminville a pu les lui remémorer. Voir la notice sur la *Mort de Socrate*. Dans ce poème, en 1823, Lamartine développera (vers 287-294) la comparaison qu'il ne fait ici que résumer.

Après un vain soupir, après l'adieu suprême
De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime ?
Ah ! sur ce grand secret n'interroge que toi !
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi !

151. *N'interroge que toi.* — C'est-à-dire ton sentiment et ton instinct ; par ces deux facultés nous nous distinguons des autres hommes ; nous sommes vraiment *nous*.

MÉDITATION CINQUIÈME

LE VALLON

Ces vers ont été composés par Lamartine pour A. de Virieu, à qui il les envoya dans les derniers jours d'octobre 1819 (lettre du 20 octobre) ; il y mêle ses sentiments à ceux de son ami le plus intime et confond leurs personnalités. Le vallon qu'il évoque est la « vallée Férouillat », que ferme, à l'une de ses extrémités, le château des Virieu, au Grand-Lemps, près de Grenoble [1].

Lamartine a fondu dans cette méditation deux strophes d'un poème ébauché par lui le 8 août précédent, à Aix, (voir plus haut, page 99 et : Des Cognets, *ouvrage cité*, pp. 101-105). Voici, d'après M. Lanson, les fragments de ce qui aurait pu être le *Second Lac* : (édition des *Méditations*, 1915).

Trois strophes achevées, d'abord :

La Pensée en ces lieux, plus lente et plus limpide,
Respirant par degrés la paix de ce séjour,
Dort comme un lac d'azur qu'aucun souffle ne ride
Et qui ne réfléchit que le ciel et le jour.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence,
La voix des passions expire en arrivant,
Comme ces sons lointains qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apportés par le vent.

Le jour où je la vis, nos regards s'entendirent.
L'âme comprend un geste, un regard, un soupir !
Sans nous être parlé, nos cœurs se confondirent,
Je sentis qu'il fallait ou parler ou mourir.

1. Lire sur le décor et le paysage, quelques pages suggestives de M. Gabriel Faure dans ses *Paysages littéraires : Dans le Vallon de Lamartine*.

Puis, cette variante expressive :

Le jour où je la vis, nos regards se parlèrent.
Notre âme tout entière était dans ce regard !
L'un à l'autre aussitôt nos cœurs se révélèrent !
Et le temps n'aura rien à m'apprendre plus tard !

Et ce vers encore :

Et dans ce seul regard j'ai lu toute ma vie...

Ainsi Julie Charles erre, obsédante et voilée, derrière les *Méditations* mêmes d'où son souvenir paraissait d'abord absent.

Après un *prélude* marqué par la première strophe, *le Vallon* commence, comme toutes les méditations, par une description d'un paysage approprié à l'état d'âme du poète ; suit une *effusion* lyrique : la définition de la lassitude de vivre, qui pousse le poète à chercher un refuge loin des hommes ; puis, en de larges strophes, l'expression de l'apaisement procuré par la nature, à travers laquelle, dans les derniers vers, apparaît la consolation suprême : *Dieu.* — Avec l'*Isolement* et plus encore que *l'Automne*, cette pièce, par la variété des sentiments qui s'y entremêlent, et aussi par la douceur musicale de son rythme, est le type de l'élégie sentimentale dans les *Méditations*.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallons de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

3. *Vallons.* — Le pluriel, évoquant tous les vallons où joua l'enfance rêveuse du poète, donne au prélude plus de largeur et de généralité. C'est seulement à partir de la 12e édition que, pour éviter sans doute un contraste trop frappant avec le titre, devenu fameux, du poème, le singulier lui fut substitué.

7-8. M. Zyromski signale, dans ces vers, une réminiscence d'une strophe du *Retour à la Solitude* de Pierre Lebrun, dont le thème a d'ailleurs quelque analogie avec celui du *Vallon* :

Couvre-moi tout entier de tes muettes ombres,
Rassemble autour de moi tes bois les plus épais,
Des plus limpides eaux, des voûtes les plus sombres,
La nuit, la fraîcheur et la paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence !
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;

13. M. Lanson rapproche le Psaume 24 : « Je me suis écoulé comme l'eau qui s'écoule » (traduction de Genoude) et fait remarquer qu'au Grand-Lemps, chez Virieu, pendant le séjour de Lamartine, comme celui-ci le conte dans une lettre, on lisait la traduction des Psaumes de Genoude.

26. *Léthé* ou fleuve de l'Oubli : l'un des fleuves des Enfers ; les âmes, avant de se réincarner, allaient y boire l'oubli de leur vie passée.

L'amour seul est resté : comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'asseoit, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais :
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme des jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux ;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

35. L'hémistiche est de Parny :

J'ai tout perdu ; l'amour seul est resté.

(*Élégies* IV, 11.)

Mais Lamartine le transforme en lui juxtaposant la grande et simple image qui suit.

De quel amour s'agit-il ?... Non point sans doute de celui que le poète a commencé de concevoir en août 1819 pour Mlle Birch ; c'est évidemment d'un amour qui fait partie du passé et qui lui survit seul ; d'ailleurs aucun vers du poème ne fait allusion à l'avenir ; et l'*espoir* dont il est parlé au v. 38 est celui de l'*immortalité*.

39. *La ville.* — Cette ville à qui M. Lanson trouve justement un air biblique et oriental, symbolise « la cité de Dieu », la vie future.

41. *Secouons la poussière.* — Expression biblique. Jésus, à plusieurs reprises, recommande à ses disciples de secouer la poussière de leurs sandales en sortant des villes qui les auront mal accueillis. L'expression est employée ici dans le même sens ; c'est bien en signe de dédain que l'homme doit secouer, aux portes de la mort, la poussière de la vie terrestre qui l'a trompé.

46. *Déclinent.* — Psaume CV : « Mes jours ont décliné comme l'ombre... » (traduction de Genoude).

47. *L'amitié te trahit.* — Allusion fort nette à une rivalité délicate qui faillit compromettre l'amitié de Lamartine et de Louis de Vignet. Celui-ci, en septembre 1819, s'éprit de Mlle Birch, qui séjournait alors à Chambéry ; Lamartine lui proposa de lui laisser le champ libre : Vignet fit sa demande et ne fut pas agréé. (Voir des Cognets, p. 111.) Ce seul vers permettrait d'affirmer que, sinon

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre ;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon ;
Avec les doux rayons de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :
Sous la nature enfin découvre son auteur !
Une voix à l'esprit parle dans son silence :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur ?

la première conception, au moins la forme dernière et la mise au point du *Vallon* sont de l'automne de 1819.

55-56. Le sens général est clair : Lamartine convie l'homme, et lui-même, à prêter l'oreille, dans le silence de la nature et du cœur, aux harmonies qui se dégagent du mouvement général des mondes : ce sont les « célestes concerts », ou la musique des sphères, célébrée par la philosophie pythagoricienne pour qui tout, dans l'univers, n'était que nombre et harmonie. Chateaubriand y avait fait allusion : « ... Cette harmonie des choses célestes que Pythagore entendait dans le silence de ses passions. » (*Génie du Christ.*, II, 3, 4.) — Mais que signifie exactement au vers 55 : *adorer l'écho?* M. Estève l'explique dans la *Revue Universitaire* de novembre 1920. L'une des maximes pythagoriciennes prescrit, selon l'interprétation courante, reprise par Voltaire dans le *Dictionnaire Philosophique :* « Adore l'écho dans la tempête » c'est-à-dire : « en temps de troubles civils, réfugie-toi dans la solitude. » Il ne peut s'agir ici de révolutions, ni de politique. Mais Lamartine connaît et la maxime, et la théorie sur l'harmonie des mondes, que relie l'une à l'autre le souvenir de Pythagore. Il les a associées ici dans un sens général et vague. L'écho ne signifie dans ce vers que le retentissement lointain de l'universelle harmonie à laquelle Dieu préside.

59. *L'astre du mystère.* — La lune.

61-64. M. Lanson remarque que cette strophe contient comme l'esquisse de la méditation la *Prière.*

MÉDITATION SIXIÈME

LE DÉSESPOIR

Cette pièce s'appelait d'abord l'*Ode au Malheur* ; et M. Lanson observe justement que le titre nouveau, plus *subjectif*, en limite la portée, et indique qu'elle exprime un sentiment personnel au poète. Conçue en juillet 1818, peu de jours avant que soit composée la « contemplation poétique » intitulée la *Foi*, elle traduit l'un des deux états extrêmes entre lesquels oscillait l'âme tourmentée de Lamartine dans l'année qui suivit la mort d'Elvire (v. plus haut, page 95). Elle n'est écrite qu'au mois de novembre, à Milly. (Lettre à Virieu, 13 novembre.) A peine est-elle terminée que Lamartine veut « l'anéantir ; car c'est un blasphème d'un bout à l'autre » (idem. 1er décembre). Peu de jours après, cependant, il l'envoie à son ami, en la jugeant ainsi : « *L'Ode au Malheur* est trop impie pour les yeux vulgaires, car elle ne l'est pas dans mon idée ; ce n'est qu'une interrogation de désespoir, une vue de l'univers prise du mauvais côté. Cela m'a arrêté cependant, car, croyant fermement à une Providence, il aurait été doublement mal à moi d'en faire douter les autres... » — Au mois de mai suivant, lorsqu'il se décida à faire entrer le *Désespoir* au nombre de ses *Méditations*, il composa « à contre-cœur » une autre « petite ode » pour y « justifier la Providence » ; c'est la *Méditation Septième : la Providence à l'Homme*, que, plus tard, dans ses *Commentaires*, il prétendit avoir écrite en présence de sa mère et pour lui donner satisfaction. La justification est loin de valoir le réquisitoire, où les arguments traditionnels du pessimisme sont développés avec le sombre accent d'une amertume personnelle.

Le carnet de Lamartine appartenant aux héritiers d'Émile Ollivier offre de cette méditation une mise au net complète à l'encre, et un brouillon crayonné des dix premières strophes. D'autre part, la lettre de décembre 1818 à Virieu en contient une autre copie avec quelques variantes.

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

1 à 6. — M. Lanson signale ce passage de la 11e et de la 3e *Nuit de* Young, dont le sentiment et les images paraissent avoir inspiré ce début : « ... Est-ce donc dans un transport de colère

« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère ;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi :
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide ;
Qu'à jamais loin de moi le destin soit ton guide,
Et le Malheur ton roi ! »

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement ;
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le mal dès lors régna dans son immense empire ;
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir ;
Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,
Tout gémit ; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur,
Malheureux ! sa bonté de son œuvre est absente ;
Vous cherchez votre appui ? l'univers vous présente
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance ?
Qu'on t'appelle Destin, Nature, Providence,
Inconcevable loi ;

que l'Éternel, interrompant son long repos, s'est levé pour se déshonorer par la création d'un semblable univers ?... Jusqu'à ce que le pied du Tout-Puissant renversant ce frêle univers... » — Le sentiment est ici tout juste le contraire de celui qui est indiqué dans la *Genèse :* « Dieu considéra son œuvre, et vit qu'elle était bonne... »

15. Hémistiche de Boileau. (Lanson.)

Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

(*Lutrin*, III, 159.)

Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime ;
Toujours, c'est toujours toi !

Hélas ! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance ;
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur :
C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au Malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes
Avec d'égales lois !
Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, le génie, ou les vertus sublimes,
Victimes de son choix.

Tel, quand des dieux de sang voulaient en sacrifices
Des troupeaux innocents les sanglantes prémices
Dans leurs temples cruels,
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
Et l'agneau sans souillure ou la blanche colombe
Engraissaient leurs autels.

Créateur, Tout-Puissant, principe de tout être !
Toi pour qui le possible existe avant de naître !
Roi de l'immensité,
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité ?

49. *Tel.* — Cet adjectif ne se rapporte à rien ; il faut l'entendre comme s'il était au neutre, et en faire un synonyme de l'adverbe : *ainsi.*

Dieux de sang. — Dieux sanguinaires.

52. *Hécatombe.* — Exactement : le sacrifice de cent bœufs.

58. *Au gré de ton envie.* — Expression formée sur : *au gré de ton caprice* ou *de ton désir ; envie* signifie ici *volonté.*

Var. 55. A partir de la 12e éd. : *Créateur tout-puissant...*, leçon évidemment fautive.

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu :
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah ! ma raison frémit ! tu le pouvais sans doute,
Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Où l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins !
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins !

Terre, élève ta voix ; cieux, répondez ; abîmes,
Noirs séjours où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir

71-72. Rapprocher V. Hugo dans *A Villequier :*

... Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

(*Contemplations.*)

73. *Encens qu'il aime.* — Apposition — ainsi que le vers 75 — à toute l'énumération qui compose le v. 74. Les *soupirs*, etc... sont l'*encens* que Dieu préfère, forment ses *plaisirs* et ses *concerts*.

75. *Divins.* — Ici, pour : *dignes de Dieu* ou *aimés de lui.*

79. Le mouvement de cette apostrophe semble bien un souvenir de Racine : *Athalie*, III, 7.

Joad ;

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.

Répondez : à la voix de la terre, c.-à-d. faites écho.

Var. 61 et suiv. La 2e partie de la strophe avait d'abord été conçue ainsi :

Mais à te voir ainsi le verser goutte à goutte (le bonheur)
On dirait, Dieu terrible ! ou que le bien te coûte,
Ou que le mal te plaît !

Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir

Du jour où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant ?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas ! et toute vie
Jalouse du néant !

Des éléments rivaux les luttes intestines ;
Le Temps, qui ronge tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères ;
Et la mort étouffant, dès le sein de leurs mères,
Les germes des humains !

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie ;
L'errante liberté
Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice ;
Et la force, partout, fondant de l'injustice
Le règne illimité !

La valeur, sans les dieux, décidant des batailles !
Un Caton libre encor déchirant ses entrailles
Sur la foi de Platon !

92. *Le Temps qui ronge tout.* — Souvenir direct du latin : *tempus edax.*

94. *Sur le seuil.* — A l'entrée de la vie.

100. *Aux dieux vivants du monde.* — C.-à-d. aux puissants du jour, aux tyrans ; peut-être le poète songe-t-il à l'usage antique qui, dès leur vivant, faisait adorer les empereurs romains, comme des dieux.

Var. 85. Ici M. Lanson a déchiffré dans le carnet l'ébauche d'une autre strophe :

... de la vie
Éteignez le flambeau ;
Quand vous ne vivrez plus, vous sourirez encore ;
N'est-il donc pas un ver qui souille et qui dévore
Les morts dans le tombeau ?

Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute au dernier moment de cette vertu même,
Et dit : « Tu n'es qu'un nom !... »

La fortune toujours du parti des grands crimes !
Les forfaits couronnés devenus légitimes !
La gloire au prix du sang !
Les enfants héritant l'iniquité des pères !
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant !

Eh quoi ! tant de tourments, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels ?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels ?

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le Malheur !
Jusqu'à ce que la mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur !

105. *Caton*, le fameux stoïcien qui se suicida en Afrique, à Utique, en 46 av. J.-C., après la victoire de César à Thapsus sur les Pompéiens, plutôt que de tomber vivant aux mains du vainqueur. Plutarque conte qu'avant de se tuer, il relut le *Phédon*, dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme. — M. Lanson indique que l'expression de Lamartine vient ici de Rousseau : « Pourquoi voudrais-je être Caton *qui déchire ses entrailles*, plutôt que César triomphant ?... » (*Émile* IV.)

106-108. Brutus se tua en 42, après avoir perdu la bataille de Philippes, en gémissant : « Vertu, tu n'es qu'un mot ! » — Ici encore, Lamartine se souvient de Rousseau, qui avait mis l'exemple de Brutus près de celui de Caton : « O Brutus ! ô mon fils ! Pourquoi dis-tu : La *Vertu n'est rien ?* » (*Émile*, IV.)

Var. 115. *Quoi ? vingt siècles de maux, de forfaits, de supplices ?...*

Var. 121. *Enfants de la douleur...*

Deux strophes enfin du poème définitif sont absentes de la 1re édition :

1°. La strophe 43-49 est donnée en *erratum* à la dernière page de la seconde édition ; elle n'est placée dans le texte qu'à partir de la troisième.

2° La strophe vers 91-97, n'est imprimée qu'à partir de la seconde édition.

Ces différents détails fournis par les manuscrits et par les premières éditions indiquent à la fois l'importance que Lamartine attachait à cette pièce, et les scrupules ou les hésitations dont il accompagna sa publication.

MÉDITATION HUITIÈME

SOUVENIR [1]

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace ;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour !

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps ;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

2. *Ils glissent.* — *Ils* au pluriel, conformément à l'idée, bien que la grammaire eût exigé ou le singulier ou un sujet nouveau comme *: tous* ou : *ces jours*.

9-13. Lamartine se vieillit poétiquement ; en 1819, il n'a que 29 ans, et point encore de cheveux blancs ; mais il vient de faire une grave maladie.

12. *Le souffle glacé des autans.* — Millevoye venait d'écrire :

... de leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans.

(*Chute des Feuilles.*)

L'image du fleuve enchaîné par les glaces est d'ailleurs traditionnelle.

---

1. Voir la notice du *Soir*.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir :
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux ;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie ;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité !

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux ;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

18-20. M. Zyromsky rapproche Pétrarque : « Ma pensée m'a enlevé là où était celle que je cherche et ne trouve plus sur la terre. » (*Rimes, II*, 302.) Mais ce qui était conception de la pensée chez Pétrarque est devenu vision et hallucination chez Lamartine.

24. Cf. *l'Isolement*, note au vers 45 :

Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore...

Mme Charles était morte à midi, mais Lamartine place toujours à l'aube les envolées idéales vers l'au-delà.

27-28. Ne peut-on penser que ces deux vers sont à l'origine du beau poème de Sully Prudhomme : *les Yeux ?*

Tournés vers quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore...

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit ;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois [1],
Dans le désert, dans le nuage ;
L'onde réfléchit ton image ;
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphyre
M'enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs
C'est ton souffle que je respire [2].

37-38. Lamartine trouve une contre-partie à l'idée antique dont Catulle a donné l'expression typique :

Soles occidere et redire possunt...

Le souvenir est comme un soleil intérieur qui luit au-dessus de la mort.

41-45. L'influence de Pétrarque est évidente : « ... Bien des fois dans l'eau transparente, sur l'herbe verte, dans le tronc d'un hêtre, je l'ai vue vivante, et aussi dans la nuée blanche.... Il me semble l'entendre, lorsque j'entends les branches, les vents, les feuilles, les oiseaux se plaindre, et les eaux fuir en murmurant à travers l'herbe verte. » (*Canzone*, 129-175.)

51. *Je crois te voir dans chaque étoile.*— Voyez plus loin *Nouvelles Méditations :* les *Étoiles.*

---

1. Les premières éditions ponctuent à tort : *que je vois:*

2. Cette strophe et la précédente n'apparaissent qu'à partir de la 2e édition.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre ;
Tes ailes reposent sur moi ;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein !

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire encore !

67. *Céleste moitié...* — Cf. *Immortalité*, v. 45 : *ô moitié de ma vie*. « Mais l'épithète *céleste* ajoute une valeur nouvelle, une valeur idéaliste et mystique à l'expression traditionnelle : le poète a une partie de lui-même dans le ciel. » (Lanson.)

72. *Et je soupire encore* ! — Le poète se reproche la faiblesse qui le fait encore soupirer de douleur, alors que par le souvenir il devrait à chaque instant se sentir si étroitement uni à celle dont il n'a perdu que l'apparence terrestre.

MÉDITATION DIXIÈME

LE LAC DE B***

Sur la date et les circonstances de la composition, voir plus haut pp. 86-88.

Quelque personnelle que soit l'inspiration de ce poème, il est difficile de contester que Lamartine ait obéi, en lui donnant sa forme définitive, aux suggestions, plus ou moins conscientes dans son esprit, qu'il devait aux deux maîtres de sa pensée et de son art : Rousseau et Chateaubriand. Il avait lu, certes, la page fameuse de la *Nouvelle Héloïse*, où Rousseau conte la promenade que Saint-Preux fit avec Julie, devenue M^me^ de Volmar, sur le lac de Genève. (*Nouv. Héloïse*, IV^e^ partie, Lettre 17^e^). Rousseau lui fournit ainsi

Le Lac

Lithographie de Mendoze et Motte. Première illustration du *Lac* (9me édition des *Méditations*, 1823).

le cadre pittoresque du poème, et même quelques détails de la peinture ; il indique le thème général de la méditation douloureuse sur le souvenir évoqué par les lieux où l'on fut heureux : « Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite « autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours.:. « Tout revenait, pour augmenter ma misère présente, prendre « place en mon souvenir. »— Mais une différence capitale s'aperçoit entre les deux œuvres : Saint-Preux revoit le *lac* en compagnie de celle qu'il aima, qu'il aime toujours, et dont il n'est séparé que par les lois de la morale et de la société. Lamartine est seul devant le *lac* du Bourget ; celle qu'il aime est loin de lui, mourante. Cette circonstance donne à ses vers une largeur de tristesse, une puissance de pénétration qui manquent à la rêverie de Rousseau. Surtout elle l'amène à généraliser son cas ; il ne se contente point d'évoquer les souvenirs de son bonheur ; dans la magnifique incantation de la fin, il les confie à la nature, plus durable que l'homme, presque éternelle en comparaison de lui. Par elle il espère vaincre la loi cruelle du temps et de l'oubli.

Quant à Chateaubriand, il avait montré dans *Atala* deux amants voguant, eux aussi, sur un fleuve : Atala et Chactas s'embarquent au milieu de leur fuite, sur le fleuve Tenase ; et soudain, Atala se met, parmi le silence, à chanter la patrie absente. Ce chant d'Atala, nul doute qu'il ait donné à Lamartine l'idée première du chant d'Elvire.

Le *Lac* est lui-même le point de départ de tout un thème poétique dont on peut suivre le développement à travers le romantisme (la *Tristesse d'Olympio* de V. Hugo ; le *Souvenir* de Musset : jointes au *Lac*, ces deux pièces sont désignées souvent sous le nom des *Trois Poèmes du Souvenir*), à travers l'école parnassienne (le *Manchy*, la *Fontaine aux Lianes* et *l'Illusion Suprême* de Leconte de Lisle, le *Bonheur* de Sully Prudhomme) et çà et là, encore, parmi le symbolisme.

Le carnet Émile Ollivier présente l'esquisse au crayon de la strophe IV, et une copie à l'encre de tout le poème. — Cette copie avait été publiée déjà par Mme Valentine de Lamartine dans les *Poésies Inédites*, en 1873. On y lit deux strophes supprimées par Lamartine après le vers 36 :

Elle se tut : nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent ;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs ;
Et dans un long transport nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

Nous ne pûmes parler ; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité ;

Nos cœurs battaient ensemble, et nos bouches unies
Disaient : Éternité.

Juste ciel ; se peut-il..., etc.

Quelques variantes permettent de voir comment Lamartine savait parfois se corriger.

Le titre : Ode au lac de Bourget.

Le titre célèbre : *Le Lac*, ne se lit qu'à partir de la 2e édition.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

3. *L'océan des âges.* — L'image est du petit poète du XVIIIe siècle, Léonard, que Lamartine avait peut-être lu. A cette image il a donné, en tous cas, une ampleur et une signification qui s'imposent à l'ensemble de la pièce.

13-16. « ... Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver » (Rousseau, *Nouvelle Héloïse.*) « Ainsi chantait Atala : rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes... » (Chateaubriand, *Atala.*) Mais le mouvement lui-même semble avoir été suggéré par le début de la *Prière en mer* du *Génie du Christianisme :* « Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers, etc... »

VAR. 2. *Sans pouvoir rien fixer, entraînés...* — La correction « *Dans la nuit éternelle* » substitue une image expressive et vaste à une expression abstraite.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos :
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O Temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !

17. *Tout à coup*, etc... — « ... Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie... » (*Atala.*)

21. *O Temps ! suspends ton vol !* — Dès 1820, M. de Feletz, critique du *Journal des Débats*, remarque que cet hémistiche est de l'académicien du XVIII^e^ siècle, Thomas, bien oublié aujourd'hui.

22 et suiv. — Rousseau : « ... Moments précieux, et si regrettés ! Ah ! recommencez pour moi votre aimable cours, coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession ! (*Confessions*, IV.) Voir plus haut, les vers où, en 1814, à Beauvais, Lamartine avait déjà exprimé ce sentiment.

27. *Soins.* — Au sens classique : soucis, inquiétudes.

33-36. Ces quatre vers semblent résumer toute l'inspiration épicurienne que Lamartine avait répandue dans les poèmes de son recueil de jeunesse — le recueil d'élégies en 4 livres, dédié au souvenir de la première Elvire, la Napolitaine, dont plusieurs morceaux se trouvent dans les *Premières* et les *Nouvelles Méditations.*

VAR. 20. *Chanta ces tristes mots.*

VAR. 30. Le temps m'*écoute* et fuit.

L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours du malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

41 et suiv. — Rousseau : « ... C'en est fait, disais-je en moi-même ; ces temps, ces temps heureux ne sont plus ; ils ont disparu pour jamais. Hélas ! ils ne reviendront plus ! » (*Nouvelle Héloïse.*)

49 et suiv. Ici commence la dernière et la plus originale partie du poème : celle où la nature est conjurée de se faire la gardienne des souvenirs de l'homme, qui participeront ainsi à sa durée.

Var. 47. ... Ces *délices* sublimes.

Var. 49. ... rochers muets ! *imposante verdure !*

Var. 58. Dans les *chants* de tes bords.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

MÉDITATION DOUZIÈME

LA PRIÈRE

Cette pièce appartient au dernier groupe des Méditations : celles qui, plus apaisées et sereines, furent composées dans les derniers mois de 1819. (Voir plus haut, p. 98.) Lamartine en parle pour la première fois dans une lettre à Virieu, celle du 20 octobre, où, de Milly, il lui envoie les principaux passages de sa méditation « *l'Homme* » : « ... J'en ai fait une autre, intitulée *la Prière*, qui me plaît plus que tout ce que j'ai fait en ce genre... » Il lui en communique la première partie le 8 décembre suivant, avec ces explications : « ... Ce qu'il y a de plus parfait encore, c'est de penser, mais de penser avec résignation et en Dieu, pour me servir d'une expression mystique, de se contempler en lui, de le voir dans tout, et de se reposer sur lui de nous-mêmes. Mais pour cela, il faudrait, outre l'enthousiasme, une ferme vertu, et nous n'en avons point. Il y a un peu de cet état de l'âme dans *la Prière*, dont voici le commencement... »

Ce poème est, avec l'*Immortalité*, le type de la méditation philosophique et religieuse, écrite en rimes plates et en vers suivis. On y peut distinguer :

a) Une introduction, encadrée dans un *paysage ;* c'est celui-ci qui suggère l'état d'âme, d'où sortira le thème général de la pièce : vers 1-26.

b) Une définition de ce thème : la nature est un temple, où l'homme doit se faire l'interprète de l'adoration que les choses vouent à leur auteur : vers 27-40.

c) Un certain nombre de développements, où une succession de sentiments tentent de démontrer une idée, qui est ici une idée religieuse.

1. Par sa pensée, l'homme est forcé de croire en Dieu. (Vers 41-57)
2. Par son cœur, il aspire vers Dieu et il l'aime. (Vers 58-84.)
3. Par la croyance et par l'amour, il est amené à espérer d'être, un jour, réuni à Dieu dans l'immortalité. (Vers 85-106.)

La prière de l'homme n'est donc qu'un commentaire des trois vertus théologales : foi, charité, espérance — et derrière elle on aperçoit sans cesse le sentiment qui l'inspire, et qui soutient la pensée.

Rarement Lamartine atteint, dans ses poèmes, à une composition aussi pleine et aussi classique.

Dans certains exemplaires de la 2e édition, et dans ceux de la 3e se lit, au-dessous du titre, une dédicace : *A M. le duc de Rohan.*

La copie de cette pièce que contient la lettre à Virieu du 8 décembre 1819, fournit peu de variantes importantes.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel !

1. *Le roi brillant du jour.* — Périphrase courante vers la fin du XVIIIe siècle et que M. Lanson signale mot pour mot dans le poète Roucher (*Les Mois*, ch. VII).

2. *Son char.* — Voir *Isolement*, note au vers 11.

8. *Ses rayons affaiblis.* — « La clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons... » *Génie du Christianisme*, I, V, 12 (dans le tableau fameux : *Une nuit dans les forêts d'Amérique*).

10. *C'est l'heure où...* — C'est également l'heure du coucher du soleil que Chateaubriand choisit pour peindre, dans une page célèbre du *Génie*, la beauté de la prière du soir en pleine mer. L'image de la nature devenant alors une sorte de temple est indiquée dans cette page, qui semble avoir été très présente à Lamartine lorsqu'il écrivit cette méditation.

15 et suiv. *Voilà le sacrifice*, etc...

L'idée et l'image ont été reprises plus tard par V. Hugo :

La lune à l'horizon montait, hostie énorme...
Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,
Je lui dis : Courbe-toi, Dieu lui-même officie,
Et voici l'élévation.

Relligio
(*Contemplations*, VI, 20.)

Var. 8. Ses rayons *amortis*.

SALUT TEMPLE FUNÉRAIRE,
DES TOMBEAUX DU VILLAGE HUMBLE DÉPOSITAIRE;
JE BÉNIS EN PASSANT TES SIMPLES MONUMENTS.

La Prière du soir à l'église de campagne.

Composition de Desenne, pour l'édition illustrée de 1824 (onzième édition). La méditation : *le Temple*, qui s'appelait d'abord "l'Église de campagne", faisait déjà partie du recueil d'élegies que Lamartine avait formé en 1816, et est une des plus anciennes qu'il ait écrites. Il s'y représente allant prier pour Elvire dans l'humble église rustique qu'entoure un paisible cimetière.

L'univers est le temple et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme : et ces astres sans nombre,
Ces feux demi voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés :
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts ?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers ?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant ;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel ;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde ;

17. *Les cieux en sont le dôme.* — « ... Une trombe... s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel. » (*Génie du Christianisme.*)

Var. 20. Ici quatre vers, imprimés seulement dans la 3e et la 4e édition :

Brillant seul au milieu du sombre sanctuaire,
L'astre des nuits, jetant son éclat sur la terre,
Balancé devant Dieu comme un vaste encensoir,
Fait monter jusqu'à lui les saints parfums du soir.

Lamartine a jugé sans doute, et fort justement, que l'image introduite par ces vers ne pouvait coexister avec celle que les vers 6-7 avaient déjà définie.

Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur ;
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage ;
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de soi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore :
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême ;
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime ;
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi.
Ce monde qui te cache est transparent pour moi ;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts :
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,

46. *Symbole.* — Le symbole de la foi. Lamartine semble bien désigner ici le *Symbole des Apôtres* et indiquer que les principaux articles en sont inscrits en lettres de feu au front de l'univers. — Les vers suivants expriment la pure doctrine du Vicaire Savoyard de Rousseau : « J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres ; je le sens en moi, je le vois tout autour de moi. » (*Émile.*) La même doctrine fera le fond des enseignements de Jocelyn aux enfants de son village ; voir chapitre XV, *Jocelyn.* Neuvième époque : « l'École aux enfants ».

Var. 53. *Partout autour de soi...*

Toutes les éditions, depuis la 1re, portent : *autour de toi;* texte inexplicable. Seule la 9e édit. : *autour de moi.* La Correspondance permet ici de restituer le vrai texte.

Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens ;
Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence ;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout, à pleines mains, prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance, et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres,
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.

72. *Lui répand le jour.* — « Répand pour lui » : construction un peu hardie, et qui fut critiquée en 1820.

76. *Ta vertu.* — Au sens latin de *virtus :* force essentielle d'un être.

79-82. *Seul... enveloppé... mon âme.* — Sur l'anacoluthe, voir *Remarque* 15.

91-92. La foi dans l'immortalité est ici présentée comme la conclusion d'un raisonnement fondé sur la constatation de la grandeur et de la bonté de Dieu ; dans l'*Immortalité*, elle n'était affirmée qu'au nom au sentiment, et comme une sorte d'intuition de l'amour. Entre 1817 et 1819, Lamartine a tenté de faire des progrès dans le sens d'une croyance chrétienne plus orthodoxe : néanmoins, dans toute cette méditation, il ne dépasse guère le spiritualisme sentimental de Rousseau.

Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore ;
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins ;
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins,
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance ;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens,
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée.

MÉDITATION VINGT-TROISIÈME

L'AUTOMNE

Ces vers où se mêlent dans l'harmonie de deux soupirs résignés « la tristesse qui fait accepter la mort et l'instinct de bonheur qui fait regretter la vie », furent écrits à Milly, pendant l'automne de 1819 ; un rayon d'espoir les traverse cependant ; car Lamartine songeait alors à épouser Mlle Birch, rencontrée à Aix l'été précédent, c'est elle que vise l'allusion des vers 25-28 ; le « peut-être » indique un doute ; c'est que la pièce fut écrite au moment où la première demande du poète avait été repoussée par la mère de la jeune fille (Voir p. 99). Mais cet espoir même exaspérait encore l'ennui du poète à sentir sa santé assez mal équilibrée : « ... La santé m'est revenue par torrent cet été et cet automne ; mais un jour de trouble détruit un mois d'amélioration, et j'en ai beaucoup dans ce moment-ci. » (Lettre à Mme de Raigecourt, du 29 octobre 1819). C'est dans un de ces moments de « trouble », c'est-à-dire de malaise physique et d'angoisse morale, que la pièce fut composée.

Elle reprend, pour le fixer, l'un des thèmes caractéristiques du romantisme : celui de la mélancolie apportée à l'homme par l'automne. C'est chez les poètes anglais de la fin du XVIIIe siècle que l'automne, considéré par les anciens, et, aux siècles classiques, par tous les artistes qui interprètent la mythologie, comme la saison des fruits et de l'abondance, commence d'apparaître comme l'époque où la nature languit et se prépare à la mort. Chateaubriand avait accentué cette note dans *René* : « ... L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes ; j'entrai avec ravissement dans les mois de tempêtes... Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant moi, etc... »

L'Automne.

Lithographie de Mendoze et Motte. Première illustration de l'*Automne* (9me édition des *Méditations*, 1823).

Millevoye, d'autre part, dans une pièce célèbre : la *Chute des Feuilles*, avait, en 1815, associé au deuil de la nature, la tristesse du jeune poète qui se sait mourant, et qui pleure de quitter la vie :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre....

Il n'est point niable que Lamartine se soit inspiré de ses deux prédécesseurs ; mais il a donné à ses stances une sérénité apaisée et calme, une largeur d'harmonie qui lui appartiennent en propre. Cette méditation, à son tour, est le point de départ de toute une littérature poétique, qui aboutit, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, au *lied* fameux de Verlaine :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Bercent mon cœur
D'une langueur
Monotone...

Salut ! bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards !

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois !

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais !

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,

1. M. Lanson indique, comme une source possible de ce vers, le vers suivant, de Baour-Lormian :

L'automne....
Dépouille les coteaux d'un reste de verdure.
(OSSIAN.)

14. *De mes longs jours.* — C.-à-d., pleurant de voir s'évanouir l'espoir que j'avais, de vivre de longs jours.

Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel !
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel ?

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu ?
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu ?...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

16. *Ses biens.* — Les biens de la vie ; grammaticalement, *ses* renverrait plutôt à *espoir* ou à *horizon.*

17-20. On doit reconnaître ici comme un écho des strophes fameuses du poète Gilbert : *Adieux à la vie :*

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Salut pour la dernière fois !

22. *Ce calice.* — L'image vient des Évangiles : « Mon Père... éloignez ce *calice* de moi... » Mais elle est suggérée par la comparaison plus courante de la vie à une *coupe* qu'on vide en un banquet. Voir, au chapitre VII, dans les *Nouvelles Méditations*, *Le Poète mourant*, vers 1.

27. Transposition poétique des déclarations conservées dans les lettres qu'en août 1819 Lamartine écrivait à sa fiancée, M^lle^ Birch : « J'ai assez souffert, le ciel me garde enfin du bonheur... J'entrevois enfin l'avenir le plus doux et le plus riant, j'ai trouvé une âme qui répond en tout à la mienne... »

CHAPITRE VI

DES MÉDITATIONS AUX NOUVELLES MÉDITATIONS

(mars 1820-septembre 1823.)

LE MARIAGE DU POÈTE

Au printemps de 1819, lors d'un bref passage à Chambéry, Lamartine avait été présenté par Louis de Vignet chez la marquise de La Pierre, qui habitait avec ses filles une belle maison de campagne dans un faubourg de la ville. Là, il avait rencontré Mlle Marianne-Élisa Birch, fille unique d'un major de la milice anglaise, dont la mère, veuve depuis plusieurs années, s'était liée à Londres pendant l'émigration avec Mme de La Pierre... Très sensible aux arts et à la poésie, bonne musicienne et aquarelliste de quelque talent, Mlle Birch avait entendu réciter par Louis de Vignet des poèmes de Lamartine ; elle les avait admirés ; et elle avait exprimé le désir de connaître leur auteur. L'ayant vu, elle se prit à l'aimer ; et c'est ainsi la poésie qui prépara le mariage du poète.

Lui, cependant, ne paraît avoir éprouvé d'abord qu'une sympathie superficielle pour la jeune fille. Assez âgée déjà — elle avait, semble-t-il, alors, vingt-huit ans, c'est-à-dire tout juste un an de moins que Lamartine[1] — elle ne possédait guère de beauté véritable, mais un « extérieur gracieux », un esprit à la fois solide et poétique, des manières simples, un charme qu'avivait une pointe d'exotisme dans l'allure et dans le langage. C'est seulement dans l'été suivant que Lamartine découvrit tous ces agréments. Las lui-même de sa vie incertaine et de son cœur troublé, il désirait trouver la paix dans le mariage, et « s'enchâsser enfin dans l'ordre établi ». Au début d'août, il vint à Aix, où les dames Birch étaient installées pour la saison des eaux avec la marquise de La Pierre et ses filles ; le 14, il écrivait à Mlle Birch une première lettre où il déclarait

1. D'après son contrat de mariage, elle était née en France« dans la ci-devant province du Languedoc » ; mais où ?... Lamartine semble bien ne l'avoir jamais su, non plus que la date exacte de sa naissance.

un amour qu'il sentait approuvé : « Si je puis me croire assez heureux, affirmait-il, pour que vous partagiez seulement en silence les sentiments que vous avez fait naître, rien ne me coûtera pour parvenir au terme de mes vœux que je pourrai croire les vôtres. Nous aurons sans doute des deux côtés des obstacles d'égale force, mais aucun obstacle ne peut être aussi fort que le sentiment qui me guide... » [1].

Les obstacles, en effet, furent nombreux. Ils vinrent d'abord des amis mêmes : Mlle de La Pierre — guidée peut-être par quelque obscure jalousie — s'avisa de peindre Lamartine à Mlle Birch, qui l'avait prise pour confidente, sous les couleurs d'un homme inconstant et volage ; Louis de Vignet, épris secrètement de Mlle Birch, se hasarda de la disputer à Lamartine. Mais l'amour de la jeune fille fut le plus fort ; elle découragea Louis de Vignet ; elle ferma l'oreille aux propos de la médisance et manifesta envers Lamartine une confiance absolue.

Rentré à Mâcon et à Milly, celui-ci gagna facilement sa mère à ses projets ; il eut plus de mal à vaincre l'opposition de son père et de son oncle : car Mlle Birch était protestante. Il calma cependant les scrupules, obtint que son père envoyât une demande en mariage officielle : hélas ! Mme Birch — Anglaise puritaine et pratique — répondit par un refus formulé en termes assez discourtois. Deux raisons, surtout, le motivaient : Lamartine n'avait ni emploi, ni fortune !

Si cet échec l'attrista — c'est pendant le mois d'octobre 1819 qu'il composa *l'Homme* et *l'Automne* — il ne le découragea point : car Mlle Marianne lui avait écrit que ses sentiments envers lui n'étaient point changés, et qu'en fille aussi solide de tête que de cœur « elle tiendrait ferme ». Bientôt même, elle annonça qu'elle se ferait catholique comme l'était son fiancé. Que Lamartine seulement, de son côté, travaillât à améliorer sa situation ! Il y tâcha presque aussitôt. Le 15 décembre, il partait pour Paris où il mettait en mouvement tous ses protecteurs afin d'obtenir qu'on le pourvût enfin d'une place dans la diplomatie.

Dès le 5 janvier 1820, il écrit à sa fiancée « qu'il espère, avant six semaines, lui donner quelque certitude. » Survint sa grande maladie. Quand il en releva, il apprit le 1er mars qu'il allait être nommé attaché à l'ambassade de Naples ; dès le lendemain, il adressait à Mme Birch « une seconde sommation » en lui anonçant la bonne nouvelle ; il ajoutait que ses appointements, augmentés d'une rente de 2.500 francs que lui cons-

1. Les lettres de Lamartine à sa fiancée ont été publiées par M. René Doumic dans deux articles de la *Revue des Deux Mondes* (août-septembre 1905), où on trouvera l'histoire détaillée du mariage du poète.

Miss Marianne-Élisa Birch, par elle-même.
(D'après une aquarelle appartenant à Mlle de Sennevier.)

tituerait sa famille, lui assureraient 6.000 livres de revenus. A de si bonnes raisons, la scrupuleuse dame ne pouvait rien opposer. Elle écrivit le 10 mars qu'elle consentait enfin, en principe, au mariage.

Dans les derniers jours du mois, Lamartine quittait Paris ; il était l'auteur déjà glorieux des *Méditations*, mais il était aussi le diplomate qui emportait dans sa poche l'ordre de rejoindre son poste. Il espérait se marier en route. Ce ne fut point sans peine qu'il vainquit les derniers scrupules de sa belle-mère, obstinée à réclamer un délai de plusieurs mois.

Le contrat de mariage fut signé le 25 mai [1] à Pugnet, près de Chambéry, dans le château de Caramagne, que les dames Birch habitaient avec la marquise de La Pierre [2].

Le mariage religieux fut célébré le 6 juin 1820, sans éclat et devant les seuls témoins, dans la chapelle du château de Chambéry ; à cause de la différence de religion des deux familles, M^me^ Birch avait imposé ce demi-secret. C'est également pour donner à ses scrupules une satisfaction pleinement superflue que le surlendemain les nouveaux époux se rendirent à Genève : là, dans la chapelle de l'hôpital, ils furent de nouveau unis suivant le rite protestant par le chapelain anglican Geo Kooke[3]... Le 15 juin, enfin, ils partaient pour l'Italie.

Le 20 juin, de Turin, sa première étape en Italie, Lamartine écrivait à son ami M. de Veydel :

« ... J'ai imprimé un petit volume qui a eu un succès étonnant. On en est à la quatrième édition en trois mois. Cela m'a fait placer à Naples, où je vais. Mais en route, et après bien des traverses, comme tu peux le présumer, je me suis marié à cette jeune Anglaise que

1. « M^me^ Birch donnait à sa fille, en dot, 10.000 livres sterling placées sur les fonds publics anglais, dont le revenu continuait à lui appartenir, sauf 3.500 francs à Lamartine et 1.500 francs à sa femme. Le père de Lamartine lui donnait Saint-Point, évalué à 100.000 francs, pour en jouir le 11 novembre suivant, à la charge de payer 24.000 francs à chacune de ses deux sœurs, Eugénie de Coppens et Césarine de Vignet. Ses oncles et tantes lui donnaient l'hôtel de la famille situé rue Solon, à Mâcon, et une somme de 125.000 francs, le tout, sauf 10.000 francs, n'étant payable qu'après le décès des donateurs. La fortune de Lamartine était donc au moins égale à celle de sa femme, et leur situation à tous deux des plus modestes... » R. Doumic (*Étude citée*).

2. L'un des témoins de Lamartine fut non point l'écrivain Joseph de Maistre, comme il l'affirma plus tard, mais le fils de celui-ci, le comte de Maistre.

3. M^lle^ Birch avait cependant, au milieu du mois d'avril, abjuré la religion protestante.

tu sais. Il y a trois semaines de cela, et je suis sous tous les rapports plus heureux que je ne pouvais même le désirer : il y a vertus, attraits, esprit, bonté, amour et fortune. Il ne me manque qu'un état de santé tolérable. Elle est fille unique, et je l'emmène avec sa mère à Naples, où nous allons prendre une maison de campagne à Portici et vivre le plus paisiblement possible.... »

C'était bien résumer la succession d'événements heureux qui — comme sous une baguette de fée — avaient brusquement transformé sa destinée. C'était présager aussi la vie qu'il allait mener en Italie jusqu'à la fin de cette même année ; amour conjugal, repos, peu de travail, quelques crises de santé qui, finalement, obligeraient l'apprenti-ambassadeur à quitter son poste après quelques mois d'exercice.

Le Second Séjour en Italie

Parti de Chambéry, au milieu du mois de juin, « dans un solide reste de calèche », avec sa femme, sa belle-mère, et le « solennel écuyer Monkey », majordome de Mme Birch, tandis qu'une seconde voiture portait les bagages et une femme de chambre, M. de Lamartine, second attaché à l'ambassade de S. M. le roi de France auprès de S. M. le roi de Naples et des Deux-Siciles, voyage avec une dignité toute diplomatique, à petites traites et à nombreux relais. Il s'attarde à Turin, où il revoit son ami Virieu, secrétaire d'ambassade, à Florence, à Rome, où il arrive le 11 juillet ; là il apprend que la révolution vient d'éclater dans le royaume des Deux-Siciles ; il laisse donc son monde, part en courrier, se fait attaquer sur la route, passe, se présente à son ministre, le duc de Narbonne, repart aussitôt pour Rome, en courrier, y arrive, reprend avec lui sa famille, et s'installe enfin à Naples, dans un logement meublé « avec écurie et remises », du prix de 200 francs par mois, « à Chiaja, au bout de la villa Reale », logement dont les fenêtres ouvrent sur le golfe et sur le Pausilippe.

Dès le 4 août, il griffonne à Virieu ses premières impressions :

« ... Naples et le golfe de Baïa et le Pausilippe sont incomparablement plus beaux qu'ils ne l'étaient dans nos souvenirs mêmes. Tu peux tenir cela pour certain. Mais cela n'est beau qu'à l'œil : il paraît que, malgré l'immense population, les files interminables de voitures, etc..., il n'y a nulle ressource pour le cœur et l'esprit. Ce n'est que le pays des sens, mais c'est ce que nous voulons.... »

L'ambassade est à quelques pas de son logis ; il y va « quelques heures de la matinée » ; les camarades y sont « de bons garçons ». L'ambassadeur, le duc de Narbonne, se prépare à prendre ses vacances ; le premier secrétaire, Fontenay, le remplacera ; c'est « un ami » qui ne pourra se montrer fort exigeant. La politique, au reste, est calme, la révolution est arrangée à Naples et « s'arrange » aussi en Sicile...

Tout conspire donc aux vœux du poète. Son poste a bien l'air d'une sinécure ; il va pouvoir se reposer, dans le paysage le plus merveilleux du monde.

Mais la chaleur est écrasante à Naples, « l'air trop mou ». Lamartine se hâte de louer, pour achever l'été et pour passer l'automne, une petite maison dans l'île d'Ischia, d'où une « vedette » en un quart d'heure — et le moins souvent possible — l'amène au quai de Naples, quand « le métier » le réclame. Il vit ainsi, aimant, musant, rêvant, versifiant au gré du caprice, six à sept semaines, qui sont peut-être les plus heureuses de sa vie. Il a retrouvé toute sa verve, et écrit, la plume courante, à ses amis, des lettres allègres et colorées.

L'hiver proche met fin à l'enchantement : on quitte Ischia dans la dernière semaine d'octobre.

La politique avait déjà repris ses droits. Le duc de Bordeaux, fils posthume du duc de Berry, était né le 29 septembre. Dès qu'on en reçut la nouvelle à Naples, Fontenay conseilla à Lamartine d'utiliser l'événement au mieux de sa gloire poétique et de son avancement futur [1]. Lamartine écrivit donc dans les dernières semaines de son séjour à Ischia, l'*Ode sur la Naissance du duc de Bordeaux*.

Le début de cette pièce a du mouvement :

Versez du sang, frappez encore !
Plus vous retranchez ses rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Ses rejetons toujours nouveaux !
Est-ce un dieu qui trompe le crime ?
Toujours d'une auguste victime
Le sang est fertile en vengeur !
Toujours, échappé d'Athalie,
Quelque enfant que le fer oublie
Grandit à l'ombre du Seigneur !

1. « ... On me mande que mon *ode* est détestable. Je m'en doutais. *Que tout cela retombe sur votre tête !...* » Lettre de Lamartine à Fontenay, de Rome, le 1er février 1821.

Il est né, l'enfant du miracle !
Héritier du sang d'un martyr,
Il est né d'un tardif oracle,
Il est né d'un dernier soupir !
Aux accents du bronze qui tonne
La France s'éveille et s'étonne
Du fruit que la mort a porté !
Jeux du sort ! merveilles divines !
Ainsi fleurit sur des ruines
Un lis que l'orage a planté.

Mais Lamartine ne se départ point du style et des images pseudo-classiques : il fait effort pour se monter au ton de l'enthousiasme :

Sacré berceau, frêle espérance
Qu'une mère tient dans ses bras,
Déjà tu rassures la France ;
Les miracles ne trompent pas !
Confiante dans son délire
A ce berceau déjà ma lyre
Ouvre un avenir triomphant,
Et, comme ces rois de l'Aurore,
Un instinct que mon âme ignore
Me fait adorer un enfant !

Il n'hésitait point, d'ailleurs, à manifester, dans les leçons que par avance il donnait au jeune prince, des sentiments du libéralisme le plus net :

Il saura qu'aux jours où nous sommes,
Pour vieillir au trône des rois,
Il faut montrer aux yeux des hommes
Ses vertus auprès de ses droits ;
Qu'assis à ce degré suprême,
Il faut s'y défendre soi-même,
Comme les dieux sur leurs autels,
Rappeler en tout leur image,
Et faire adorer le nuage
Qui les sépare des mortels !

Son ode ne plut point à Paris. On y attendait mieux et de l'auteur des *Méditations*, et de l'attaché d'ambassade nommé par le parti *ultra*.

Envoyée au Roi le 25 octobre par Lamartine [1], et à ses amis quelques jours plus tard, elle fut publiée par l'éditeur des *Méditations*, avant la fin de l'année. Lamartine s'en montrait déjà honteux ; il écrivait de Rome, le 1er janvier 1821, à Genoude : « Si mon ode sur le duc de Bordeaux vous tombe entre les mains par malheur, oubliez mes premiers avis, et cachez-la à l'univers entier. De vrais amis qui l'ont vue me mandent qu'elle est mauvaise, médiocre au moins. Je les crois. Ne révélez pas ma nudité... » [2].

Le « métier » manifeste aussitôt ses exigences ; il faut « travailler ferme sous le rigide et très aimable Fontenay » — et non point disserter, en haut style, sur les grandes affaires, mais passer jusqu'à « deux journées sans désemparer du pupitre » pour écrivasser des niaiseries en style convenu ; M. de Lamartine n'est qu'un attaché, et s'en désespère ; si au moins il pouvait devenir secrétaire, passer de trois mille francs à six mille francs d'appointements par an ! Car il a des ennuis d'argent ; il dépense gaillardement... Au reste, il tire le plus souvent possible sa révérence aux ennuis diplomatiques et pécuniaires ; il jouit, avec sa jeune femme, de la douceur de l'hiver napolitain, qui leur est une perpétuelle extase ; avec elle, il « court à cheval dans les plus beaux sites du monde, à Herculanum, à Pompeï, à Sorrente... ».

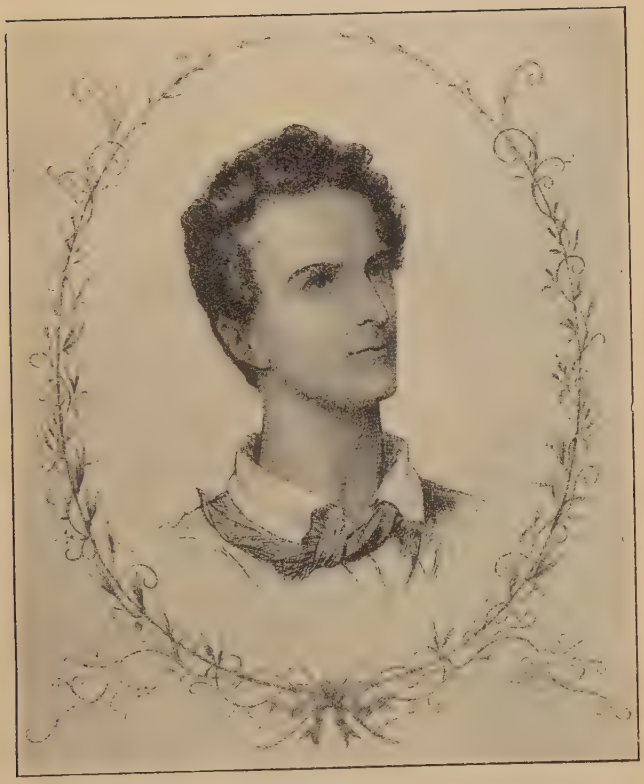
1. « ... Je viens de faire une mauvaise ode sur le duc de Bordeaux. Je l'envoie au Roi. Je vous l'enverrai. Vous verrez si cela pourrait se lire et se vendre séparément... » (Lettre à Genoude, 29 octobre 1820.) Et on lit au *Commentaire* de 1849 : «... Ces vers, je ne les envoyai point à la cour de France, qui ne me connaissait pas ; je les adressai à mon père et à ma mère, qui se réjouirent de voir leurs propres sentiments chantés par leur fils !... » — V. Hugo, de même, affectait, dans la dernière moitié de sa vie, d'abriter le royalisme de sa jeunesse derrière « sa mère vendéenne... ».

2. Dans les mêmes semaines que Lamartine, le jeune V. Hugo s'essayait aussi — dans une ode beaucoup moins bonne — à exprimer les enthousiasmes royalistes. Il s'écriait non moins lyriquement :

O joie ! ô triomphe ! ô mystère !
Il est né l'Enfant glorieux,
L'Ange que promit à la terre
Un Martyr partant pour les cieux !
L'avenir voilé se révèle.
Salut à la flamme nouvelle
Qui ranime l'ancien flambeau !
Honneur à ta première aurore,
O jeune lis qui viens d'éclore,
Tendre fleur qui sors d'un tombeau !

(*Odes et Ballades*, I, 8.)

Mais, au point de vue des doctrines *ultra*, l'œuvre était animée d'un bien « meilleur esprit » que celle de Lamartine.



Lamartine.
(*Dessiné à Rome probablement en* 1821, *gravé par Deveaux en* 1857.)

Décembre apporte quelque lassitude, et une pointe de mélancolie. Il s'en ouvre à Virieu :

A Monsieur de Virieu.

Naples, 8 décembre 1820.

« J'ai enfin tes lettres par je ne sais qui... Je suis toujours de plus en plus heureux de celle que la Providence me ménageait dans sa bonté. Je tâche de la rendre contente et heureuse aussi. Je me dépouille du plus d'égoïsme possible, car les longs et bons attachements se nourrissent de mutuels sacrifices, mais ils les payent bien. Il ne me manque, comme je l'ai dit, qu'un peu de fortune, et de santé de plus...

Je suis content de moi, je travaille beaucoup et pas mal. Ma conscience seule le saura ; j'en suis fâché, j'aimerais bien être nommé à un secrétariat de six mille francs après tout ceci....

La politique m'ennuie : j'ai écrit soixante pages d'icelle hier et aujourd'hui, et j'ai un mal de cœur terrible. La nature nous compense ce que les hommes nous enlèvent en sécurité et en plaisirs ; le soleil se lève sur ces jours d'orage, pur, doux, bienfaisant, éclatant, comme sur les jours de fête et de sérénité...

Nous menons comme société la plus nulle et la plus triste des vies ; nous n'avons pas reçu une ombre de politesse de personne, Anglais ou Italiens. Nous en avons beaucoup fait. Je n'ai pas pu réussir à lier mes dames avec qui que ce soit... Tout cela ne m'afflige que pour ma belle-mère, car nous nous suffisons à nous-mêmes, ma femme et moi.

Si tu vas à Paris, avertis-moi d'avance : je t'y donnerai quelques commissions. Depuis six mois que je ne puis rien obtenir, je suis à sec, on ne me paie ni édition, ni appointements. Je comptais sur tout cela pour vivre. J'enrage sur ce sujet, car Naples est ruineux.

Des vers ? Je n'en fais plus, je n'en peux plus faire ; et j'en voudrais faire, et j'en sens la plénitude, mais je fais des dépêches, et tout mon feu s'en va. Oh ! qui me portera sur les bords de la mer de Naples, sous

l'oranger de Sorrente, sous le laurier du Pausilippe ! Qui me laissera rêver à loisir, recevoir et rendre sans travail les immenses impressions du pays du génie ! Mais non, Fontenay vient, me prie, me reproche : j'use mes forces, j'écris ma plate dépêche retouchée par leurs mains diplomatiques ; je rentre, épuisé, dans mon repos, je dîne, je m'étends sur des canapés, je cause avec ma femme. Le jour est passé. Ainsi passent tous les jours. Les années de verve s'enfuient, je sens l'évaporation insensible de l'esprit poétique, je le pleure, je l'invoque, je viens même de lui faire mes adieux dans une *odula* du style d'Horace. Je te l'enverrai [1].

Mais tout est inutile : il faut vivre, il me faut trois ou quatre mille francs que je ne puis trouver que dans ce métier. J'immole des poèmes à ce dieu infernal, la nécessité. Pourquoi ne puis-je pas avoir en même temps le loisir et l'argent ! Tâche donc de me faire avoir une pension, par ton crédit, de mille écus. Alors, je me remets aux vers.

Quelques jours plus tard, Lamartine tombait malade, sous un nouvel assaut du rhumatisme goutteux qui l'avait tenu au lit trois mois au début de l'année : il n'y demeura cette fois que quinze jours environ, dix-huit, à ce qu'il affirme à Virieu dans sa lettre du 25 décembre. « Cela lui fait donner au diable et le métier, et l'ambition, et lui-même ». Il demande un congé illimité et quitte Naples le 20 janvier 1821, avec le projet de séjourner quelques semaines à Rome, où sa femme lui donnera l'enfant attendu, et de regagner la France, après un séjour à Venise.

La conception du grand poème

Comme il venait de sortir de Naples, le matin du samedi 20 janvier, et que, juché près du conducteur sur le siège de la berline de voyage, il rafraîchissait son front à l'air pur de la route, Lamartine eut, soudain, une heure d'illumination intérieure, dont il ne perdit jamais le souvenir ; dans un éclair, il vit se dresser en lui le plan d'un vaste poème qui retracerait, par étapes, les grandes lignes du progrès humain, et dont, à la place d'un homme, l'humanité même, incarnée en quelques-uns de ses fils de choix, serait le complexe et

1. C'est probablement les *Adieux à la poésie* qui terminent le recueil des *Nouvelles Méditations*.

multiple héros. Ce poème deviendrait l'œuvre de sa vie, cette œuvre épique dont il rêvait depuis son adolescence. Il annonça, au débotté à Rome cette sorte d'épiphanie de la Muse à cette « moitié de lui-même », Virieu :

« ... Me voilà, qui plus est, ayant enfin conçu mon fruit poétique : il n'y a plus qu'à le porter. En sortant de Naples, le samedi 20 janvier, un rayon descendu d'en haut m'a illuminé : j'ai conçu. Je me sens un grand poète, malgré mon ode [1]. Mais je ne le ferai que pour toi et pour moi. Ma tête est brisée. J'ai cru que je devenais fou à Naples. Je ne suis pas encore très rassuré... » (Lettre du 25 janvier 1821).

Genoude recevait, quelques jours plus tard, la même notification :

« ... Je viens, il y a huit jours, d'être enfin inspiré tout de bon. J'ai cherché, j'ai attendu, j'ai conçu. J'ai conçu l'œuvre de ma vie, si j'ai une vie : un poème immense comme la nature, intéressant comme le cœur humain, élevé comme le ciel : je n'ai donc plus qu'à attendre que le ciel me le laisse écrire. Si je le fais jamais, je dirai avec confiance : *Exegi* [2] et : *Ce que j'ai fait est bon* [3]. Je vous raconterai cela une fois... »

Mais Lamartine attendait, pour arrêter les détails du poème, et pour en commencer la rédaction, de se trouver en plein équilibre de santé physique et morale ; cet équilibre, le trouverait-il jamais ?

A Rome. — La Rentrée en France

Il demeure à Rome de la fin de janvier jusqu'au milieu d'avril, «installé dans un joli appartement de la *via Ruberina*, allant rêvasser le matin à Saint-Pierre, et le soir causailler chez la duchesse de Devonshire » ; il rencontre chez elle le cardinal Consalvi, ancien ministre de Pie VII et négociateur du Concordat, le célèbre sculpteur Canova ; pour elle il écrit un fragment de poème sur les ruines de Rome, et sur la

1. L'ode sur la naissance du duc de Bordeaux. — 2. *Exegi monumentum ære perennius.* « J'ai élevé un monument plus durable que l'airain. » Horace, *Odes.* — 3. C'est le mot de Dieu dans la *Genèse*, après la création du monde.

liberté antique ; on y trouve une poétique description du Colisée sous la lune, et quelques fières apostrophes [1] :

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée,
Sur les murs dentelés du sacré Colisée,
L'astre des nuits, perçant des nuages épars,
Laisse dormir en paix ses longs et doux regards ;
Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre,
En glissant à travers les pans flottants du lierre,
Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier :
On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
Où la mémoire, errante après des jours sans nombre,
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.
. . . . . .
Rome ! te voilà donc ! O mère des Césars !
J'aime à fouler aux pieds tes monuments épars ;
J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,
Effacer pas à pas les traces de ta gloire.
L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux ?
Nos monuments sont-ils plus immortels que nous ?
Égaux devant le temps, non, ta ruine immense
Nous console du moins de notre décadence.
J'aime, j'aime à venir rêver sur ce tombeau,
A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau,
Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,
D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines,
Et, d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,
Fait briller les torrents sur les flancs de Tibur.
Ma harpe, qu'en passant l'oiseau des nuits effleure,
Sur tes propres débris te rappelle et te pleure,
Et jette aux flots du Tibre un cri de liberté,
Hélas ! par l'écho même à peine répété.
. . . . . .

Au milieu de février, un fils lui naît, qu'il appelle Alphonse, et qu'il fait baptiser, le 17, à Saint-Pierre de Rome... « C'est un beau début dans le monde ! » s'écrie l'heureux père, au berceau de ce fils dont la destinée devait être, par sa faute, si brève.

Mai voit le poète à Florence et à Turin. Dans la première de ces villes, il fait la connaissance du marquis de la Maisonfort,

1. *Méditation dix-neuvième* des *Nouvelles Méditations*, dédiée à *Eli..., Duch. de Dev...*

ministre de France, ancien émigré qui avait conservé quelques unes des façons du XVIIIe siècle, homme de lettres aussi, et poète à ses heures. Lamartine « tenait beaucoup » à lui plaire ; car « il espérait en tirer un jour quelque agrément pour sa position diplomatique » [1] ; déjà, *in-petto*, il souhaitait d'être pourvu d'un poste à Florence... Il lui plut facilement.

Avec l'été enfin, les voyageurs se trouvent aux limites de la France ; ils n'y pénètrent pas. Ils s'arrêtent et s'installent en Savoie, à Aix-les-Bains, dans la « chère vallée » si riche de souvenirs que le poète, quelques années plus tôt, craignait encore de troubler par sa présence prématurée. Il n'avait plus alors de ces scrupules ; le fantôme d'Elvire s'était définitivement spiritualisé ; Mme de Lamartine, mise au courant du grand amour qui avait donné l'éveil au génie poétique de son mari, partageait le culte pieux voué à la mémoire de celle qui avait inspiré *le Lac*.

A Aix, Lamartine s'est installé cette fois, en gentilhomme :

« J'ai ici, écrit-il à Virieu le 12 juin, l'établissement le plus parfait imaginable, une maison charmante au-dessus de la ville, mais dans la campagne, avec tous ses agréments : silence, repos, vues, indépendance, chambres à donner, bon ménage, chevaux de selle, etc... Mon salon de plain-pied donne sur Tresserves, le lac, etc. ; une terrasse couverte de treilles me sert d'avenue... »

Il se repose de nouveau ; il se plaint parfois de cette stérilité intérieure que, quelques semaines plus tôt, il avait décrite à Genoude :

« ... Plus de vers, plus de prose, des soucis domestiques grands et petits absorbent le peu d'instants que les souffrances laissent. J'aspire à devenir un patriarche pur et simple, si je ne puis pas obtenir de rester dans un coin d'Italie avec cinq ou six mille francs, limites de toute mon ambition... Si vous vous mariez, vous êtes perdu pour la gloire et les lettres : mais qu'est-ce que la gloire, encore une fois ! Une bonne heure passée au soleil à la campagne près de ce qu'on aime, vaut mieux que ces siècles d'un froid avenir qu'on ne sentira pas... »

Sa verve, d'ailleurs, renaît par saccades ; il écrit l'*Épître à Monsieur de la Maisonfort* [2], et un soir où l'envie de rimer le

1. Lettre du 2 mai à Virieu.
2. Voir plus loin, p. 192.

démange, versifie, de prime saut, toute une lettre à Virieu, comme au temps de leur ardente adolescence.

Pour l'automne enfin, il amène les siens dans sa famille, à Mâcon ; ils s'installent tant bien que mal près de sa mère, tandis qu'il s'occupe « d'arranger la carcasse usée du vieux château que lui a donné son père dans les montagnes du Charolais ». Ce château, c'est Saint-Point ; il ne sera prêt à le recevoir qu'au printemps de 1823.

Comment vivre en attendant, l'année 1822 ?... Après une saison à Plombières, Lamartine court vers l'Angleterre, dans la famille de sa femme ; il y passe, à Londres, où il retrouve son ami Vignet[1], et à Richmond, les mois de juillet, d'août et de septembre ; il s'y engoue pour l'entente du confort dont les Anglais témoignent : « Ils ont divinisé l'existence physique ; ils l'ont embellie et ennoblie par l'élégance ». Il s'y enthousiasme aussi pour l'architecture gothique, adaptée aux constructions modernes : « ... Le gothique vit encore pleinement partout dans les campagnes. J'en ai pris la passion, la manie, la rage. Je vois que c'est le seul genre qui supporte notre médiocrité... » De ce voyage outre-Manche, date l'anglomanie que Lamartine, jusque vers 1848, manifestera dans ses goûts extérieurs, dans son vêtement, dans le confort dont il aimera à s'entourer au château de Saint-Point.

Tant de déplacements avaient nui à la santé assez fragile du jeune enfant né en février 1821 à Rome ; Lamartine ne le ramena à Paris que pour le voir mourir, dans les derniers jours d'octobre. Son chagrin fut aggravé d'un remords. D'Angleterre, le 1er septembre, il avait écrit à Virieu : « ... Souviens-toi par ma triste expérience de ne pas laisser voyager tes enfants. Si je perds le mien, ce sera par ma faiblesse d'avoir consenti à le laisser sans nécessité changer d'air, d'habitudes, de nourriture et de soins !... »

Il réfugia son deuil à Mâcon, où sa femme lui donna une petite fille « superbe », qu'on nomma Julia, en souvenir de sa marraine idéale : Mme Julie Charles. Mais cette naissance ne guérit point, d'un coup, la trop récente blessure. « ... Rien ne nous console... », écrit le père, en l'annonçant le 1er décembre à Virieu...

Le 14 décembre, il se réinstallait à Paris ; il allait y passer l'hiver jusqu'aux premiers jours d'avril 1823. Pendant ce séjour, les préoccupations littéraires le reprirent. Il se mit au courant des polémiques qui, autour du *Cénacle* constitué à l'Arsenal, dans le salon de Charles Nodier, agitaient le monde des jeunes écrivains ; tous n'étaient point encore acquis aux

1. Vignet était alors secrétaire à l'ambassade du roi de Sardaigne, à Londres.

Le château de Saint-Point avant Lamartine. (*D'après une gravure ancienne.*)

idées « romantiques » qu'on essayait, gauchement, de définir dans la *Muse Française*... Il publia la neuvième édition des *Méditations*, enrichie de quatre poèmes nouveaux... Il écrivit *la Mort de Socrate*.... Il commença de former le recueil des *Nouvelles Méditations*, pour la publication desquelles il conclut marché formel....

Au printemps, Saint-Point était prêt à le recevoir. Le 4 mai il pouvait écrire : « ... Enfin, je date de ce manoir.... » Il en avait gâté le caractère sauvage et les murs épais, par des restaurations conçues dans le style faussement gothique qu'il avait admiré dans la banlieue de Londres ; mais il en avait fait, à l'intérieur, un « *home* » confortable et accueillant, aménagé pour ses aises et celles de sa femme. Il avait réservé pour lui un cabinet de travail, éloigné des bruits, en haut de la tour du nord, d'où l'œil plongeait sur une vaste perspective. Il n'allait point en bouger de toute la fin de l'année [1].

La Neuvième édition des Méditations.

Elle parut, le 28 décembre 1822, chez l'éditeur Charles Gosselin [2]. Le titre de l'édition portait la date de 1823. Après avoir longtemps hésité (voir plus loin, chapitre VII), Lamartine avait décidé de laisser ses *Méditations* à la librairie de Nicolle ; et il venait de signer un nouveau traité d'une durée de douze années, du

1. Dans ses *Souvenirs*, publiés par M. J. des Cognets, J.-M. Dargaud donne des indications très nettes sur le cabinet de travail de Lamartine tel qu'il fut aménagé en 1823, avant les restaurations définitives postérieures à 1830. Dargaud conte sa première visite au poète, le 10 septembre 1831 (voir plus loin chapitre XII).

« ... Saint-Point était alors moins vaste qu'aujourd'hui. Il n'avait ni sa terrasse circulaire, ni sa plus haute tour. Il n'avait que trois tours... Le cabinet de travail de M. de Lamartine, situé dans l'une des tours, celle qui regarde la route de Tramaye, avait extérieurement un escalier de bois qui n'existe plus... L'atmosphère était tiède autour du poêle de faïence, dans cette petite pièce où M. de Lamartine se retirait pour écrire et pour songer, dès le matin jusqu'au déjeuner. Il se ménageait trois ou quatre heures de travail assuré, sans compter les intervalles irréguliers pendant lesquels il désertait le salon pour cette solitude... » (Des Cognets, *La vie intérieure de Lamartine*, pp. 178-179.)

2. L'éditeur Ch. Gosselin n'était, au 12 de la rue de Seine, que le successeur de Nicolle, qui avait publié les *Méditations :* c'est pourquoi, à la distance de trente années et plus, Lamartine a pu dire, dans son *Cours de littérature*, que les *Méditations* avaient paru chez Gosselin. M. Lanson (p. LXXXV, note 8) cite la *Bibliographie de la France*, qui annonce, le 2 février 1822, que « M. Charles Gosselin a obtenu un brevet de librairie à la résidence de Paris en remplacement de M. Henri Nicolle, démissionnaire. »

15 janvier 1822 au 15 janvier 1834. L'avis de l'éditeur porte que les huit éditions antérieures ont assuré la vente de « plus de vingt mille exemplaires. »

Le volume offrait au public quatre pièces nouvelles. C'étaient :

Méditation Troisième : *A Elvire.*
Méditation Dixième : *Ode.*
Méditation Quinzième : *Ode sur la Naissance du duc de Bordeaux.*
Méditation Vingtième : *Philosophie.*

L'*Ode* sans titre est l'*Ode aux Français*, que Lamartine avait composée en 1817, sous l'influence de Mme Charles et de M. de Bonald (voir plus haut, p. 88). Elle était, dans sa première rédaction, d'une inspiration fougueusement royaliste et contre-révolutionnaire. Même avec les adoucissements que Lamartine lui fit subir pour la publier, elle ne correspondait plus à ses sentiments, qui évoluaient vers le libéralisme. Mais justement l'opinion royaliste et *ultra* venait de lui reprocher le libéralisme qu'il avait laissé poindre dans l'*Ode sur la naissance du duc de Bordeaux ;* Lamartine, qui voulait soigner ses intérêts de carrière, l'exhuma pour qu'elle fît contre-poids à cette dernière pièce dans l'opinion du ministère et des salons du Faubourg Saint-Germain.

La méditation vingtième, intitulée *Philosophie*, est dédiée « au Marquis de L. M. F. ». C'est l'*Épître à M. de la Maisonfort*, que Lamartine a commencée à Aix, pendant l'été de 1821, qu'il a achevée à Milly le 4 novembre, et envoyée au destinataire, dès le lendemain, en ces termes :

« ... J'ai senti couler facilement, trop facilement peut-être, quelques gouttes de cette veine depuis longtemps tarie. Je vous les envoie bien vite, car, si j'avais le temps de la réflexion, je ne vous les enverrais peut-être pas du tout. Songez que cela n'est pas adressé à la postérité, mais à l'homme aimable et indulgent quand il va se recueillir dans sa charmante villa et donner un léger souvenir à ceux qu'il a vus passer... » Le marquis avait remercié le 20 décembre : « Vos vers nous ont charmés... »

La pièce débute par un retour de la pensée vers Florence, où Lamartine désirait d'être nommé secrétaire d'ambassade auprès de M. de la Maisonfort :

Oh ! qui m'emportera vers les tièdes rivages,
Où l'Arno couronné de ses pâles ombrages,
Aux murs de Médicis en sa course arrêté,
Réfléchit le palais par un sage habité,
Et semble, au bruit flatteur de son onde plus lente,
Murmurer les grands noms de Pétrarque et du Dante ?

Là, le marquis a trouvé le secret de vivre heureux, en renonçant à résoudre les problèmes de la haute philosophie que notre raison ne peut pénétrer. Lamartine leur a donné longtemps ses soins et ses inquiétudes ; il ne les a point résolus davantage, et pour l'instant il se repose dans une philosophie plus étroite et plus pratique :

Mais, ainsi que des cieux, où son vol se déploie,
L'aigle souvent trompé redescend sans sa proie,
Dans ces vastes hauteurs où mon œil s'est porté
Je n'ai rien découvert que doute et vanité !
Et, las d'errer sans fin dans des champs sans limite,
Au seul jour où je vis, au seul bord que j'habite,
J'ai borné désormais ma pensée et mes soins.
Pourvu qu'un dieu caché fournisse à mes besoins !
Pourvu que dans les bras d'une épouse chérie
Je goûte obscurément les doux fruits de ma vie !
Que le rustique enclos, par mes pères planté,
Me donne un toit l'hiver, et de l'ombre l'été,
Et que d'heureux enfants ma table couronnée
D'un convive de plus se peuple chaque année !
Ami ! je n'irai plus ravir si loin de moi,
Dans les secrets de Dieu, ces comment, ces pourquoi,
Ni du risible effort de mon faible génie
Aider péniblement la sagesse infinie !
Vivre est assez pour nous ; un plus sage l'a dit :
Le soin de chaque jour à chaque jour suffit.
Humble, et du saint des saints respectant les mystères,
J'héritai l'innocence et le Dieu de mes pères ;
En inclinant mon front, j'élève à lui mes bras,
Car la terre l'adore et ne le comprend pas [1] :
Semblable à l'alcyon, que la mer dorme ou gronde,
Qui dans son nid flottant s'endort en paix sur l'onde,
Me reposant sur Dieu du soin de me guider
A ce port invisible où tout doit aborder,
Je laisse mon esprit libre d'inquiétude,
D'un facile bonheur faisant sa seule étude,

1. Ces quatre derniers vers ne se lisent ni dans la première version du poème envoyée à M. de la Maisonfort (lettre du 5 novembre 1821), ni dans une copie conservée à Saint-Point et collationnée par M. Lanson. Sans doute Lamartine les a-t-il ajoutés sur l'épreuve, à l'impression, pour prévenir les scrupules pieux de ses parents, et peut-être de quelques lecteurs.

Et prêtant sans orgueil la voile à tous les vents,
Les yeux tournés vers lui, suivre le cours du temps.
Toi qui, longtemps battu des vents et de l'orage,
Jouissant aujourd'hui de ce ciel sans nuage,
Du sein de ton repos contemples du même œil
Nos revers sans dédain, nos erreurs sans orgueil ;
Dont la raison facile, et chaste sans rudesse,
Des sages de ton temps n'a pris que la sagesse,
Et qui reçus d'en haut ce don mystérieux
De parler aux mortels dans la langue des dieux ;
De ces bords enchanteurs où ta voix me convie,
Où s'écoule à flots purs l'automne de ta vie,
Où les eaux et les fleurs, et l'ombre et l'amitié,
De tes jours nonchalants usurpent la moitié,
Dans ces vers inégaux que ta muse entrelace,
Dis-nous, comme autrefois nous l'aurait dit Horace,
Si l'homme doit combattre ou suivre son destin ?
Si je me suis trompé de but ou de chemin ?
S'il est vers la sagesse une autre route à suivre ?
Et si l'art d'être heureux n'est pas tout l'art de vivre [1].

Cette nouvelle édition — en portant à trente le nombre des morceaux qui le composaient — donne au recueil des *Méditations* la forme et l'aspect qu'il gardera jusqu'en 1849 ; Lamartine, à cette dernière date, en bouleversera toute l'ordonnance ; mais déjà, en décembre 1822, il en altère le ton ; on peut estimer que l'*Ode aux Français* et l'*Épître à M. de la Maisonfort* introduisent, à des titres divers, une dissonance dans l'harmonie du recueil primitif.

1. Ces conclusions sceptiques inquiétèrent les parents de Lamartine, et particulièrement sa mère, qui, après avoir lu la 9e édition des *Méditations*, lui écrivit, dans une lettre publiée par M. de Lacretelle (*les Origines et la Jeunesse de Lamartine*, 1911, p. 110.) :

« Ton père, mon cher Alphonse, me lit sa lettre. J'y vois avec plaisir, qu'il te dit aussi mon opinion. Oui, cette pièce à M. de Maisonfort m'a beaucoup tourmentée. J'ai une si grande horreur de cette abominable philosophie que je frémis de tout ce qui en a l'apparence, venant de toi surtout. Tu es né pour être religieux, essentiellement religieux, ton talent n'est beau que parce qu'il vient de là. Ne le profane point, mon enfant... N'écris rien de ce que tu jugeras bien sévèrement un jour, et que tu voudras peut-être effacer au prix de tout ton sang, quand il ne sera plus temps. Adieu, j'en ai assez dit. » (février 1823.)

MÉDITATION TROISIÈME

A ELVIRE

Cette pièce appartenait au recueil d'élégies en quatre livres que Lamartine forma au milieu de l'année 1816, et qu'il envoya, au début de l'hiver, à Mme Julie Charles (voir plus haut, p. 76). L'*Elvire* qu'il y célèbre est donc la petite Napolitaine qu'il nomma plus tard *Graziella;* sans doute ces vers, par leur beauté aussi bien que par leurs promesses de fidélité au souvenir, furent-ils de ceux qui piquèrent la jalousie de la définitive Elvire. Lorsque Virieu les relut, au mois de janvier 1818, il les signala à son ami parmi ceux qui méritaient d'être conservés.

Ils développent — dans une élégie à la manière de Parny, mais avec plus d'ampleur et de sonorité harmonieuse — un thème éminemment classique : le poète seul a le privilège de conférer l'immortalité. C'était une idée familière aux anciens. On la trouve exprimée avec une netteté particulière dans une ode d'Horace : « ... Bien des héros ont vécu avant Agamemnon ; mais ils gisent ensevelis dans la nuit, parce qu'ils n'ont pas trouvé de poète pour les immortaliser... *carent quia vate sacro.* » (*Odes* IV, 9.)

Les poètes de la Pléiade ont fait application de ce thème à l'amour. Ronsard dit à Hélène :

Longtemps après la mort je vous ferai revivre,
Tant peut le docte soin d'un gentil serviteur...
Vous vivrez et croîtrez, comme Laure, en grandeur,
Au moins tant que vivront les plumes et le livre...

Et les successeurs de Lamartine l'ont plus d'une fois renouvelé. On peut comparer, en particulier, un sonnet de Ch. Baudelaire :

Je te donne ces vers afin que si mon nom
Aborde heureusement aux époques lointaines...

Fleurs du Mal, XL.

et le sonnet de Heredia : *Sur le Livre des Amours de Pierre de Ronsard.* (Trophées.)

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur ;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure ;
Et Ferrare au siècle futur

1-6. Le poète rappelle les noms fameux de quelques femmes aimées par d'autres poètes, et immortalisées par eux.

Murmurera toujours celui d'Éléonore ! 5
Heureuse la beauté que le poète adore !
Heureux le nom qu'il a chanté !
Toi, qu'en secret son culte honore,

1-2. Cynthie est l'amante de Properce. Dans une élégie (IV, 7) elle lui apparaît après sa mort et lui ordonne d'inscrire son épitaphe en ces termes sur le bord du chemin qui sort de Tibur :

Hic Tiburtina jacet aurea Cinthia terra
Accessit ripæ laus, Aniene, tuæ.

M. Lanson fait remarquer qu'une traduction de Properce en vers français, par Dennebaron, avait paru en 1813; elle eut plusieurs éditions. D'ailleurs, Lamartine, au collège, avait dû traduire au moins quelques distiques de ce poète. — L'*Anio* est un petit affluent du Tibre, qui coule dans la vallée de Tibur. — Quelques années plus tard, Lamartine écrivit un poème sur la *Perte de l'Anio*, à la suite d'un éboulement de rochers qui avait bouleversé la fameuse chute « des eaux de ce fleuve à Tivoli » (*Harmonies* II, 3); dans l'évocation qu'il fait alors des personnages de l'antiquité dont le souvenir reste attaché à l'Anio, il substitue Tibulle à Properce, dont il ne parle pas :

Toi qui vis sur tes bords...
Tibulle soupirer les délices du cœur...

3. Laure fut aperçue pour la première fois par Pétrarque auprès de la fontaine de Vaucluse.

4-5. *Ferrare... Éléonore.* — C'est à la cour du duc d'Este que le Tasse passa la plus heureuse partie de sa vie, de 1562 à 1577 ; il y conçut une passion infortunée pour la belle Éléonore, sœur du duc, qu'il chanta dans ses vers. M. Pierre-Maurice Masson (*Revue d'Histoire Littéraire*, 1913) a fort heureusement conjecturé que l'*Éléonore* dont Lamartine a inscrit ici le nom, était la jeune fille chantée par Parny dans ses élégies ; en effet, il semble bizarre qu'il promette seulement l'immortalité dans le siècle qui s'ouvre (... au *siècle futur*) à l'héroïne du Tasse, fameuse depuis le XVI^e^ siècle. Il avait sans doute écrit au vers 5 : *Et Bourbon au siècle futur*, l'île de Bourbon étant la patrie de Parny et le décor de ses amours. Mais quand il revit le poème pour l'insérer parmi les *Méditations*, il jugea justement que l'évocation de Parny, poète purement païen d'inspiration, serait une faute de goût dans un recueil pénétré d'idéalisme chrétien.

6. M. Lanson rapproche ce vers de Properce (III, II, 16) :

Carmina erunt formæ tot monumenta tuæ...

et surtout sa traduction par Dennebaron :

Heureuse la beauté dont Properce est l'amant ;
Mes vers de ses attraits sont un sûr monument...

Tu peux, tu peux mourir ! dans la postérité
Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie,
Et l'amante et l'amant, sur l'aile du génie,
Montent, d'un vol égal, à l'immortalité !
Ah ! si mon frêle esquif, battu par la tempête,
Grâce à des vents plus doux, pouvait surgir au port ?
Si des soleils plus beaux se levaient sur ma tête ?
Si les pleurs d'une amante, attendrissant le sort,
Écartaient de mon front les ombres de la mort ?
Peut-être ?... oui, pardonne, ô maître de la lyre !
Peut-être j'oserais (et que n'ose un amant ?)
Égaler mon audace à l'amour qui m'inspire,
Et, dans des chants rivaux célébrant mon délire,
De notre amour aussi laisser un monument !
Ainsi le voyageur qui dans son court passage
Se repose un moment à l'abri du vallon,
Sur l'arbre hospitalier dont il goûta l'ombrage,
Avant que de partir, aime à graver son nom.

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature ?
La terre perd ses fruits, les forêts leur parure ;
Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers ;
Par un souffle des vents la prairie est fanée,
Et le char de l'automne, au penchant de l'année,
Roule, déjà poussé par la main des hivers !
Comme un géant armé d'un glaive inévitable,
Atteignant au hasard tous les êtres divers,

11-12. Cette image des deux amants qui s'envolent ensemble parait avoir hanté la pensée de Lamartine, qui, en 1817, la reprit, en la développant dans l'*Immortalité*, v. 135-142.

13-14. Image banale dans la poésie classique et pseudo-classique.

18. *Peut-être ?... Oui.* A cause de l'interrogation et de la césure forte qu'elle introduit dans le vers, Lamartine se dispense ici de la règle de l'élision.

18-21. Le « *maître de la lyre* » invoqué ici par Lamartine, et aux chants duquel il osera opposer « des *chants rivaux* », ne saurait être que Parny, sous l'égide duquel était placé tout le recueil de 1816.

23-24. *Le voyageur... le vallon.* — Ces vers de 1816 contiennent en germe l'idée d'une strophe du *Vallon* (vers 37-41).

27. et suivants. L'idée de l'universelle et nécessaire mutabilité des choses a été souvent développée par la poésie antique ; on la trouve surtout dans Lucrèce et dans Horace.

Le temps avec la mort, d'un vol infatigable,
Renouvelle en fuyant ce mobile univers !
Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne :
Tel un rapide été voit tomber sa couronne
Dans la corbeille des glaneurs ;
Tel un pampre jauni voit la féconde automne
Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs !
Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie !
Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté !
Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,
Ainsi vous tomberez, si la main du génie
Ne vous rend l'immortalité !

Vois d'un œil de pitié la vulgaire jeunesse,
Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir !
Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse,
Que restera-t-il d'elle ? à peine un souvenir :
Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,
Un silence éternel succède à ses amours ;
Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours !

35. *Le temps avec la mort.* — Lamartine accepte, et sauve, par l'harmonie et l'ampleur de sa période, l'allégorie traditionnelle qui attribue au temps des ailes et un glaive (comparer *Immortalité*, v. 14-18).

40-41. Ce n'est point ici l'automne romantique, mais la saison classique de l'abondance des fruits.

42. *Courtes.* — Pour *brèves.*

42. *Sa coupe.* — Voir *Nouvelles Méditations* : *le Poète Mourant*, note au v. 1.

53. On songe aux beaux vers de M.-J. Chénier sur Homère :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère, etc...

NOUVELLES MÉDITATIONS

Poétiques

PAR

ALPHONSE DE LA MARTINE

quatrième édition

Paris

CXXV

F.F.P.

ACQUISITION
Nº 189840

Titre de la Quatrième Édition des *Nouvelles Méditations* (1825).

CHAPITRE VII

LES NOUVELLES MÉDITATIONS [1]

L'*Avertissement* des *Méditations Poétiques* contenait expressément la promesse d'un second recueil ; l'apparition n'en était subordonnée qu'au succès du premier. Les « Nouvelles Méditations » auraient dû, semble-t-il, suivre les autres à quelques semaines seulement d'intervalle. Le même avertissement donnait en effet aux lecteurs l'impression que le poète tenait en réserve un grand nombre de vers du même ton et de la même valeur que ceux qu'il offrait, non sans quelque timidité, à titre d'essais ; consacré par l'unanime admiration, il n'avait qu'à puiser dans ses tiroirs. Ses amis ne paraissent point en avoir douté ; et Lamartine entretenait leur illusion. N'écrivait-il point, par exemple, à M^me^ de Raigecourt, dès le 28 avril 1820 : « ... Je prépare un second volume qui me réparera aux yeux des impartiaux, et j'y donnerai moins prise à la critique de mots que dans celui-ci, dont le succès m'humilie... »

Ce qu'il préparait, en ces derniers jours d'avril 1820, c'était uniquement son mariage, et son entrée effective dans la carrière diplomatique. L'une et l'autre l'empêchèrent jusqu'à la fin de l'année de penser sérieusement à former un nouveau recueil.

A Naples, au reste, sous le ciel ensoleillé, il se sentit accablé, par l'excès même du bonheur, d'une sorte de langueur peu propice à la production poétique. Jusqu'au début de l'année 1823 il ne cessa de se plaindre, dans sa Correspondance, de cette sorte d'affaiblissement de l'âme et de l'inspiration, dont il tenta de tirer la philosophie dans *l'Esprit de Dieu* et dans les *Adieux à la poésie*...

Puis, il se défie de son éditeur... De Naples, en 1820, il s'énerve, et s'indigne de n'en recevoir que peu d'argent, bien que les éditions des *Méditations* se renouvellent ; Genoude, cependant, à Paris, s'est entremis ; il a obtenu que Nicolle exécute ses engagements antérieurs, et qu'il fasse des promesses raisonnables pour l'avenir.

Néanmoins, c'est seulement deux ans après que Lamartine signe, pour la publication de ce second volume si attendu, un

1. Sur la genèse, la formation et la publication de ce recueil, voir dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1923 : *le Centenaire des Nouvelles Méditations*, par Maurice Levaillant. L'auteur de cet essai se réserve de développer quelques-unes des indications qu'il y a données, et qui seront reprises dans ce chapitre, en une prochaine édition critique des *Nouvelles Méditations*.

traité définitif ; et il ne le signe point avec Nicolle ou le successeur de celui-ci, Gosselin, mais avec un autre éditeur, Urbain Canel. Il en informe Virieu le 15 février 1823 : « ... Je viens de vendre 14.000 francs comptant mon deuxième volume de *Méditations*, livrable et payable cet été. » Il ajoute : « Ayant vendu mon livre, il a bien fallu le faire, et je m'y suis donc mis depuis quelques jours. Cela va grand train. J'ai déjà environ le nombre de vers spécifié, à peu de choses près... »

Mais en même temps, et ces jours-là même, il s'est mis aussi à *la Mort de Socrate*, qui, peu à peu, l'accapare. C'est surtout à Saint-Point, à partir du mois de mai, qu'installé dans sa tour, il repense à son recueil. Il craint d'abord de ne pouvoir le terminer à temps : « ... Je ne puis encore m'occuper de mon volume, et je doute qu'il soit présentable à l'époque... » (Lettre du 4 mai 1823, à Virieu.) Mais il écrit le 6 août : « J'ai fini mon deuxième volume. Je l'envoie ces jours-ci à Paris. » Il ne l'y envoya point ; il l'y porta, quelques jours après, le 20 août, et en surveilla lui-même la rapide impression. Le *Journal de la Librairie* annonçait le 27 septembre l'éclosion des *Nouvelles Méditations poétiques*.

Ce recueil n'est donc pas, comme l'était le premier pour la plus grande part, le fruit d'une sorte de génération spontanée ; il n'a pas été conçu par une pensée unique, qui en pénétrerait toutes les parties. *Sa composition est, au contraire, artificielle. Lamartine le publia parce qu'on attendait de lui un second chef-d'œuvre après le premier*, et *qu'il ne pouvait raisonnablement se soustraire trop longtemps à l'attente.* Pouvait-il également échapper à la tyrannie d'un titre qui avait triomphé ? Le public ne l'aurait pas compris, s'il avait donné autre chose que des « méditations ».

Mais, en réalité, la plupart des poèmes de son second recueil sont des élégies, des odes ou des stances ; seuls peut-être le *Passé*, la *Solitude*, le *Poète Mourant*, la *Liberté* rappellent l'original mélange de réflexion et de sentiment qu'on avait admiré dans *Dieu* ou l'*Immortalité*. *Bonaparte* est une ode poétique ; le groupe des pièces inspirées à Naples par Mme de Lamartine (*Ischia*, le *Chant d'Amour*, le premier thème des *Préludes*) est fait d'élégies où une vague tristesse tempère l'inspiration voluptueuse ; *Apparition* et *le Crucifix* évoquent le fantôme d'Elvire et les douleurs du passé au milieu des langueurs d'un présent plus heureux ; *les Préludes* sont un large essai de virtuosité poétique ; les autres poèmes sont, ou bien des pièces de circonstance, ou bien des morceaux empruntés par Lamartine à ces manuscrits de sa jeunesse, antérieurs aux *Méditations*, et qu'il n'avait jamais brûlés que par métaphore : dans l'ébauche de la tragédie de *Sapho*, dans les élégies de 1816, dans le poème épique sur *Clovis*, dans l'infortuné *Saül*, qu'il renonçait encore à publier intégralement, le poète avait puisé à larges mains indulgentes...

Le tout se présentait encadré entre deux odes d'une belle venue :

l'Esprit de Dieu indiquait, au début, que le poète n'est qu'un instrument sous le souffle divin et qu'il ne vibre qu'au gré du suprême inspirateur ; dans les *Adieux à la Poésie*, à la fin, Lamartine semblait annoncer un silence prolongé ; il promettait des chants seulement « pour sa seconde jeunesse ».

La disposition même de ces deux poèmes indiquait aux lecteurs dans quel esprit ils devaient aborder et méditer le recueil. Le poète ne leur offrait que des *chants épars*, conçus au gré des circonstances : la préface accentuait cette impression, que la présentation typographique éclairait encore ; il ne s'agissait, pour beaucoup de pièces, que de « *fragments* », soit que l'auteur eût égaré dans ses voyages un certain nombre de ses manuscrits, soit même qu'il n'eût jamais pris la peine de terminer les « morceaux plus étendus » qu'il avait projeté d'écrire ; aussi de nombreux points de coupure et de suspension tiennent-ils, dans l'édition originale, des demi-pages entières ; une strophe même du *Chant d'Amour* est coupée en son milieu et laissée suspendue...

Par ces précautions et ces artifices, Lamartine voulait donner à son second recueil un caractère d'*improvisation* et de *décousu* qu'il croyait de nature à en faire mieux passer certaines faiblesses. Il se rendait compte que le public allait être déconcerté.

M. J. des Cognets [1] a fort justement reconstitué l'étonnement des contemporains : « ... On éprouve quelque gêne. Parfois il semble que l'on voie passer les mêmes fleurs, tour à tour, de la tombe des mortes sur le sein des vivantes. Et pour accroître la confusion, derrière la page même où dans une strophe sublime le Christ enseigne à mourir, Épicure prêche encore le plaisir et les roses... Certes, cela ne prouve rien contre la sincérité du poète, puisqu'il composa ces pièces discordantes à des époques diverses de sa pensée et de sa vie. Mais il y avait quelque témérité à ranger sous le même titre des vers d'inspiration trop variée sans avertir le lecteur en aucune façon. Le public en fut désorienté... »

Cette impression est traduite dans toute sa fraîcheur par un excellent juge. A. de Vigny écrivait à V. Hugo, le 3 octobre :

« ... Quant aux *Nouvelles Méditations*, certes l'ensemble est fort inférieur aux premières : le ton est désuni, et l'on a l'air d'avoir réuni toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. Je ne puis croire qu'il ait présidé à cet arrangement... Cependant, et je le dis avec vérité, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale *les Préludes* et les dernières strophes surtout, *Bonaparte* et le *Chant d'Amour*. Il y a en général dans ses ouvrages une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs. Il ne lui reste plus qu'à l'être avec l'esprit par la pureté, et avec les yeux dans les descriptions. »

1. *Ouvrage cité*, p. 136.

Louis de Vignet, d'autre part, dont le nom était inscrit en tête du recueil, formulait ainsi de Londres, son appréciation, dans une lettre du mois de novembre : « ... Les *Méditations* sont touchantes de vers charmants, et toutes brillantes de vers inspirés. Peut-être sont-elles moins soignées que les premières, mais les taches bien légères peuvent s'enlever d'un souffle. Notre ami sera un des hommes qui aideront le plus à briser la croûte épaisse qui couvrait notre littérature. Les gens d'esprit s'en mêlent, et le torrent va dans ce sens. Il y a de quoi emporter les rochers [1]. »

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

En donnant au public le second volume des Méditations poétiques, nous devons prévenir les lecteurs que les incorrections, ou même les vers et les strophes qui manquent dans quelques-uns des morceaux qui le composent, ne doivent point nous être imputés. Quelques-unes des pièces que l'on va lire appartiennent à de plus grandes compositions encore inédites ; celles-là ne sont pour ainsi dire que des fragments ; d'autres n'ont pas été entièrement terminées : l'absence de l'auteur ne nous a pas permis de les rétablir. Les manuscrits en ayant été égarés dans ses voyages, elles ne se sont plus retrouvées entières dans sa mémoire. On a indiqué par des points les morceaux ainsi tronqués. Les deux principales Méditations de ce volume, les *Chants* et le *Chant d'Amour*, sont imprimées d'après le manuscrit de l'auteur, dans une forme inusitée. Les étoiles qui se trouvent placées entre chaque paragraphe n'indiquent pas une terminaison complète du sens, mais seulement un léger repos, une suspension momentanée du sens, un changement de rythme aussi favorable au poète qu'au lecteur, dans des chants d'un peu longue haleine.

U. C.

Paris, le 20 septembre 1823.

1. Lettre à M. de Mareste, publiée dans *Xavier de Maistre*, par A. Perrin, Genève, 1895.

MÉDITATION TROJSJÈME

BONAPARTE

Lamartine apprit la mort de Napoléon (survenue le 5 mai 1821), à Aix, au début du mois de juillet, au cours d'un dîner auquel assistait le maréchal Marmont. « ... Au milieu du dîner arriva le duc de Dalberg, ambassadeur à Turin. Il paraissait ému. Il s'excusa sur la nécessité où il avait été d'ouvrir son courrier et de lire des dépêches importantes. « Il y a une bien grande nouvelle, dit-il, avant de s'asseoir ; *il* est mort ! » *Il* voulait dire : l'homme du siècle. Tout le monde le comprit... » (*Commentaire* de 1849.)

Le poète, dans les semaines suivantes, pense à faire une ode sur l'événement : l'agitation de sa vie, cette année-là, l'en détourne.... Au début de l'année suivante, A. de Virieu lui parla de l'ode de Manzoni : *Il Cinque Maio*, qui venait de paraître : « ... J'ai lu le Manzoni, mais non son ode ; envoie-la-moi. » (Lettre du 5 février 1822.) Elle lui parvint presque aussitôt : « ... Je te remercie de tes deux envois poétiques. J'ai été bien plus content que je ne m'y attendais de l'ode de Manzoni : je faisais peu de cas de sa tragédie ; son ode est parfaite. Il n'y manque rien de tout ce qui est pensée, style et sentiment ; il n'y manque qu'une plume plus riche et plus éclatante en poésie. Car, remarque une chose, c'est qu'elle est tout aussi belle en prose, et peut-être plus. Mais n'importe, je voudrais l'avoir faite. J'y avais souvent pensé, et puis le temps présent m'en a empêché.... »

C'est seulement en 1823, dans les semaines où il mettait au point son second recueil, après s'être installé au château de Saint-Point, qu'il reprit son projet déjà ancien : « ... Je viens cependant de faire une ode sur Buonaparte, c'est celle de Turin qui m'y a fait penser. Je la trouve bien bonne, mais elle n'est qu'à peine finie, cela ne veut rien dire.... Je vais tout emporter à écrire aux eaux... » (Lettre à A. de Virieu, Saint-Point, 22 juin 1823.) Le poème reçut ainsi sa forme définitive à Aix, en juillet-août 1823.

Cette méditation fameuse appellerait toute une étude. Il suffira d'indiquer ici qu'elle est à l'origine du magnifique développement que la « poésie napoléonienne » devait prendre au XIX^e^ siècle sous la plume de tant de poètes, et particulièrement dans l'œuvre de V. Hugo. Une fois de plus, Lamartine apparaît dans ces vers comme un initiateur : c'est lui qui a indiqué les grands « *thèmes* » et donné le premier coup d'archet.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé !

Ici gît... point de nom ! demandez à la terre !
Ce nom ? il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis ces [1] deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace,
Et ce pied s'est arrêté là !...

Il est là !... sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure !

2. *Sur la rive.* — Vision toute poétique : le tombeau de Napoléon, situé dans la vallée dite du Géranium, à une heure de marche de la capitale de l'île Sainte-Hélène, James Town, n'était point visible de la mer.

9. *Le Tanaïs*, fleuve de l'ancienne Sarmatie, s'appelle aujourd'hui le Don ; *Cédar* est une ville de l'Arabie déserte, qui, dans la Bible, donne son nom à toute la région : le pays de Cédar. Mais les atlas n'indiquent point de montagne ainsi nommée. Il semble que par « le sommet du Cédar », Lamartine ait voulu désigner le Sinaï. Sa pensée, en tout cas, est claire : il veut dire que le nom de Napoléon est présent et vivant dans tout l'Orient. Voir le développement de cette idée dans l'*Orientale* de Victor Hugo : *Bounaberdi*.

13. *Ces deux grands noms :* Alexandre et César.

16. Ellipse : « et cependant un souffle efface ce pied d'un mortel ordinaire ».

1. Postérieurement : *les*. (Le texte de cette ode célèbre, et sa ponctuation toute romantique, ont été rétablis avec soin d'après l'édition originale.)

Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil !
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil !

Ne crains pas cependant, ombre encor inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette !
Non. La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire,
Rien !... excepté la vérité !

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage !
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom !
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnom.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;
La victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi !
Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi !

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre;
Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre !
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel !
Et, de tous ses [1] grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

36. Les « solitudes de Memnom (*sic*) » désignent ici la région de l'Éthiopie dont Memnon était le roi légendaire.

44-45. Souvenir biblique (*Genèse*, XII, 24 et suiv.) qu'on peut résumer ainsi : Jacob, venant de Mésopotamie, et retournant au pays de Chanaan, lutta toute une nuit, sur la route, avec un ange envoyé par Dieu, qui avait pris forme humaine, et qui, à l'aurore, en le quittant, lui dit : — Tu ne t'appelleras plus Jacob, mais Israël (qui lutte avec Dieu) ; car tu as lutté avec Dieu, et tu as vaincu.... »

1. Postérieurement : *ces*.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre se lève,
Le frappe avec son sceptre... il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité !

Ah ! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront !
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front ?

Gloire ! honneur ! liberté ! ces mots que l'homme adore
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son !
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon !

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire !
Tu marchais !... tout obstacle était ton ennemi !
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami !

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer !
Comme un soldat debout qui veille sous les [1] armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou [2] les larmes,
Sans sourire et sans soupirer !

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes !
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes !

55. Aux mains du comte de Provence, Louis XVIII.

1. Postérieurement : *ses*.
2. Postérieurement : *et*.

Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier !

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure !
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser !
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire,
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois,
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois !

Être d'un siècle entier la pensée et la vie,
Émousser le poignard, décourager l'envie,
Ébranler, raffermir l'univers incertain,
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve !!! et ce fut ton destin !...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte !
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,

81 et suivants. C'est l'image qu'Auguste Barbier (en 1830, dans les *Iambes*) va reprendre superbement pour écrire *la Cavale*.

86. Lamartine fut toujours persuadé que Napoléon manqua de sensibilité. « Quant au consul, je ne te parle pas de son cœur et de son âme : il n'en a pas reçu... » (Lettre à Virieu, 22 juillet 1827.) Voir sur ce point : *Lamartine Poète Politique*, par Camille LATREILLE, 1924.

Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau !
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau !

Oh ! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit !
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours ;
Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours !

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes :
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux !
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux !

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre !
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre !
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain !
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée !
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée !
Ici... Mais quel effroi soudain ?

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce d'une cité [1] la ruine fumante ?
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?
Mais la gloire a tout effacé.

1. Postérieurement : *de vingt cités.*

La gloire efface tout !... tout, excepté le crime !
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime ;
Un jeune homme ! un héros d'un sang pur inondé !
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé !...

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide ;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait !
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait !

C'est pour cela, tyran ! que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie !
Qu'une trace de sang suivra partout ton char !
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera, par l'avenir, ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé !
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au dieu qui t'avait envoyé !

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever !
Le signe rédempteur toucha son front farouche !...
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom !... qu'il n'osait achever !

139. *Le crime.* — Lamartine évoque ici le meurtre du duc d'Enghien.

145-6. Souvenir du *Macbeth* de Shakespeare.

Achève !... C'est le dieu qui règne et qui couronne !
C'est le dieu qui punit ! c'est le dieu qui pardonne !
Pour les héros et nous il a des poids divers !
Parle-lui sans effroi ! lui seul peut te comprendre !
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers !

. . . . . .

Son cercueil est fermé ! Dieu l'a jugé ! Silence ! 175
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, fléau de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus ?

175 et suiv. — Lamartine s'explique ainsi sur cette dernière strophe dans le Commentaire de 1849 : « ... En écrivant cette ode, qu'on a trouvée quelquefois trop sévère, je me trouvais moi-même trop indulgent : je me reprochais quelque complaisance pour la popularité posthume d'un grand nom. La dernière strophe surtout est un sacrifice immoral à ce qu'on appelle la gloire. Le génie par lui-même n'est rien moins qu'une vertu : ce n'est qu'un don, une faculté, un instrument : il n'expie rien, il aggrave tout. Le génie mal employé est un crime plus illustre : voilà la vérité en prose. J'ai corrigé ici ces deux vers qui pesaient comme un remords sur ma conscience. » A partir, en effet, de 1849, les éditions portent ces deux derniers vers, hélas !

Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde pas des vertus !...

Dès 1823, cependant, de bons juges avaient pris soin de rassurer les scrupules du poète. On lit par exemple dans une lettre que lui adressait alors la duchesse de Broglie : « La dernière pensée est bien belle : elle répond à un sentiment bien profond, bien intime, à ce besoin de compter sur la miséricorde divine, qui est si impérieux dans notre âme... »

Il est à noter que, dans l'édition originale, *fléau* est au singulier et s'adresse directement à Bonaparte ; postérieurement, en mettant le mot au pluriel, Lamartine élargit sa pensée....

MÉDITATION QUATRIÈME

LES ÉTOILES

Le *Commentaire* de 1849 donne pour ce poème la même indication que pour le *Souvenir* et le *Soir ;* il fut composé dans les bois qui entouraient le château de Montculot, sur l'étang où Lamartine se laissait dériver « pendant ces belles nuits de l'été où l'ombre immobile des peupliers frissonne de temps en temps au bord de l'eau transparente, comme au passage d'une ombre ». Le carnet auquel furent confiées la première idée du *Vallon* et la mise au net de l'*Immortalité*, en contient un fragment en brouillon. Tout invite donc à en faire remonter, sinon la composition définitive, au moins la conception et la rédaction première, au séjour que Lamartine fit à Montculot vers la fin du printemps de 1819 (voir la *Notice* du *Soir*).

Il est pour la pensée une heure... une heure sainte,
Alors que, s'enfuyant de la céleste enceinte,
De l'absence du jour pour consoler les cieux,
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.
On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottants d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur
Où les astres ternis revivent dans l'azur.
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,

1. *Une heure sainte.* — C'est la même heure déjà dépeinte au début de *l'Isolement*, et plus largement au début de la *Prière ;* voir vers 10-15 de cette méditation.

3. Inversion un peu forte, mais dans le goût pseudo-classique.

On comparera aussi cette description du même instant crépusculaire par V. Hugo, en 1828 :

Le jour s'enfuit des cieux ; sous leur transparent voile
De moments en moments se hasarde une étoile ;
La nuit pas à pas monte au trône obscur des soirs ;
Un coin du ciel est brun ; l'autre lutte avec l'ombre ;
Et déjà, succédant au couchant rouge et sombre,
Le crépuscule gris meurt sur les coteaux noirs.

Feuilles d'Automne, XXXV.

4. Rapprocher *Isolement*, vers 9 et 10.

9. *Ces îles.* — Lamartine oppose aux astres isolés (*globes d'or*) les astres réunis en constellations.

Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit
Comme une poudre d'or sur les pas de la nuit ;
Et le souffle du soir, qui vole sur sa trace,
Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois :
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tels qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes
Font jaillir en s'ouvrant des gerbes d'étincelles ;
D'autres en flots brillants s'étendent dans les airs,
Comme un rocher blanchi de l'écume des mers ;
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
Déroulent à longs plis leur flottante crinière ;
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi,
Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles
Qui, revenant au port d'un rivage lointain,
Brillent sur l'Océan aux rayons du matin.
De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge :

11. *Jaillissent.* — Même image au début de l'*Infini dans les Cieux*, vers 2 (plus loin chapitre XI).

De l'ombre qui s'enfuit. — Il s'agit de l'ombre crépusculaire, à laquelle s'opposent les pleines ténèbres de la nuit.

16. *Les uns.* — Renvoie à *globes d'or*, par-dessus « *îles de lumière* » ; l'idée *d'astres* du vers 8 domine ce développement.

17-18. Ces vers sont repris presque littéralement au début de l'*Infini dans les Cieux*.

Tels, etc... — Du vers 17 au vers 29, Lamartine se plaît à retrouver dans la disposition des étoiles, des êtres ou des spectacles terrestres ; on pourra comparer la façon dont V. Hugo, dans les *Feuilles d'Automne* (XXXV), aperçoit des formes fantastiques dans les nuages rougis et dorés par le soleil couchant.

Lamartine avait dessiné les contours ; Hugo a mis l'opposition ou l'éclat des couleurs ; mais il a éliminé tout sentiment.

24. *Semblent des yeux ouverts.* — Comparaison reprise, depuis Lamartine, par plusieurs poètes. Sully Prudhomme l'a retournée en comparant les yeux aux étoiles dans sa pièce célèbre : *les Yeux*, qui résume, sous une forme brève et frappante, la thèse de l'immortalité de l'âme.

29. *Brillants.* — L'épithète est déjà aux vers 14 et 19 ; et le verbe « *brillent* » est au vers précédent, Lamartine a toujours été insoucieux de ces répétitions, dues à la seule négligence, et qui

Les uns, déjà vieillis, pâlissent à nos yeux ;
D'autres se sont perdus dans les routes des cieux ;
D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'Orient de leurs fraîches clartés,
Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.
Dans la danse céleste ils s'élancent... et l'homme,
Ainsi qu'un nouveau-né, les salue et les nomme.
Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux flottants les fixer au hasard,
Et cherchant le plus pur, parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime ?
Moi-même... il en est un, solitaire, isolé,
Qui dans mes longues nuits m'a souvent consolé,
Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.
Peut-être ?... ah ! puisse-t-il au céleste séjour
Porter au moins ce nom que lui donna l'Amour !

Cependant, la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous-même, avec eux emportés dans leur cours,

n'ajoutent rien à la force de la pensée. Voir plus bas, vers 55, 70, 77, 91.

Son plus sublime ouvrage. — C'est l'idée même de *l'Infini dans les Cieux*, où l'expression se retrouve au v. 90.

32. Lamartine veut sans doute dire que certains astres se sont éteints bien avant que leur lumière nous parvienne ; pris à la lettre, ce vers ne s'appliquerait qu'aux comètes qui ne reparaissent point ; mais il ne les a pas sous les yeux ?...

36. Sens : « l'œil s'étonne d'avoir à les ajouter au total des astres déjà connus. »

37. *La danse céleste.* — L'image était suggérée par la Bible, qui parle en plusieurs endroits du « chœur des astres ». Lamartine l'effaça sans doute parce qu'il en jugeait l'expression trop familière. Il la remplaça par « *Dans l'espace aussitôt...* »

43. *Solitaire, isolé.* — Il est difficile de ne point voir ici une répétition : à la rigueur, *solitaire* marquerait la volonté de l'astre de se maintenir *isolé* des autres. Mais ce serait beaucoup raffiner.

50. *Flottants.* — C'est l'épithète qui entraîne l'imagination du poète à développer l'ample comparaison suivante : chaque astre est un navire sur l'océan de l'espace.

51. *Nous-même.* — Voir *Remarque* 25.

Vers un port inconnu nous avançons toujours !
Souvent, pendant la nuit, au souffle du zéphire,
On sent la terre aussi flotter comme un navire.
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs ;
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sous la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémissements ;
Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,
Vogue avec volupté sur la foi du pilote !
Soleil ! mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous ?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide ?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide ?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil
Semer l'immensité des débris du naufrage ?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis ?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelants, vous le savez sans doute !
Cet Océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés ;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage :
Car de la vérité, la lumière est l'image !

61. *Sur l'abîme.* — Cet « abîme immense » (v. 49), c'est l'immensité de l'éther où sont plongés les mondes.

62. *Sur la foi du pilote.* — Dieu.

67. *Sur des bords de silence et de deuil.* — C'est l'hypothèse pessimiste des matérialistes et de Lucrèce, que Lamartine, l'année précédente, avait développée dans *le Désespoir*, et qu'il n'avait pas encore complètement rejetée.

78. On peut rapprocher ce vers de Voltaire, dans ses *Lettres Philosophiques :*

Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !

(*Lettre sur la Tragédie.*)

On sait qu'au XVIII^e^ siècle « les *lumières* », c'était la vérité philosophique.

Oui : si j'en crois l'éclat dont vos orbes errants
Argentent des forêts les dômes transparents,
Ou qui, glissant soudain [1] sur des mers irritées,
Calme en les éclairant les vagues agitées ;
Si j'en crois ces rayons dont le sensible jour [2]
Inspire la vertu, la prière, l'amour,
Et [3], quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière,
Attirent une larme au bord de la paupière ;
Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentiments
Que dirigent vers vous les soupirs des amants,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poète !
Tentes du ciel ! Édens ! temples ! brillants palais !
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix !
Dans le calme des nuits, à travers la distance
Vous en versez sur nous la lointaine influence !
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel dont la terre a goûté,
Dans vos brillants climats que le regard envie,
Nourrissent à jamais les enfants de la vie,
Et l'homme, un jour peut-être à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu ?
Hélas ! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres ! fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : Que ne suis-je un de vous ?

91. *Temples.* — L'image vient-elle des « *templa serena* » où Lucrèce plaçait le séjour des dieux ?

94. *En.* — « De l'innocence et de la paix. »

98. *Les enfants de la vie.* — Les élus. Expression mystique prise à l'Écriture Sainte.

99. *A ses destins rendu.* — C'est l'idée chrétienne de la chute et de la dégénérescence par suite du péché originel, que Lamartine a déjà exprimée dans *l'Isolement*, *l'Homme*, *l'Immortalité*.

---

1. La 1re édition donne une faute évidente, presque aussitôt corrigée :

Ou glissant tout à coup...

2. Post. : *... qui, plus doux que le jour inspirent.*

3. Il manque un *qui*. C'est une des incorrections signalées dans l'*Avertissement* : la variante qui précède y remédie.

Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus les parvis du saint lieu
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème ?

Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre ;
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux ;
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage.
Je visiterais l'homme ; et, s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse,
Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse,
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs,
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs,
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée ;

105. *Que ne puis-je...* C'est, avec le même mouvement, l'aspiration du vers 45 de *l'Isolement ;* mais son terme est ici précisé par la vision des astres, qui sont comme le vestibule, ou le « parvis » du séjour de la divinité.

106. *La sphère.* — La courbe immense, la « rotondité creuse » du firmament.

107. *Jonchant.* — Les feux des astres sont les fleurs du ciel dont on jonche les pas de Dieu. L'image des processions de la Fête-Dieu est ici transportée au ciel.

109. *La beauté suprême.* — Dieu encore, qui, d'après les théories platoniciennes, est la suprême beauté, comme il est la vérité, l'intelligence et la bonté suprêmes.

113. *Solitaire.* — « En m'isolant des autres astres. » Voir plus haut, note au vers 43.

121. *Un poids sublime.* — « Le poids d'une pensée sublime », c'est-à-dire noble et profonde. Lamartine désigne ici l'inquiétude philosophique et religieuse.

Mon rayon, pénétré d'une sainte amitié,
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre !
Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux ;
Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine !
Je sécherais leurs pleurs : et, quand l'œil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir : et, lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir !

Et vous brillantes sœurs ! étoiles, mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes !
Et, cadençant vos pas à la lyre des cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux !
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne ;
Vous guideriez mon œil dans ce brillant [1] désert,
Labyrinthe de feux où le regard se perd !
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être !
Et, noyant dans son sein mes tremblantes clartés,
Je sentirais en lui... tout ce que vous sentez !

128. Ce vers déçoit un peu ; on eût attendu « *refusant* », au lieu de *prodiguant ;* l'étoile consolatrice réserve en effet sa pitié pour des maux qui ne sont pas communs. Mais *trop connus* signifie ici « trop connus de moi ». Le poète irait consoler ceux qui souffrent des maux dont il a lui-même souffert.

134. *Que le malheur devine.* — Ce vers résume toute l'histoire et toute l'inspiration des premières méditations de Lamartine.

142. *Émaillez les campagnes.* — Reprise de la comparaison introduite au v. 103.

143. *La lyre des cieux.* — Faut-il entendre ici : la constellation surnommée *la Lyre ?* ou Lamartine a-t-il voulu suggérer l'idée plus vague et générale d'une poésie et d'une musique des espaces ?

144-145. Voir la note au vers 37.

MÉDITATION NEUVIÈME

ISCHIA

C'est l'une des élégies d'amour écrites par Lamartine à l'automne de 1820, pendant qu'il se partageait entre les bureaux de l'ambassade à Naples et l'île d'Ischia. (Voir plus haut p. 180.) Il semble que la description du clair de lune sur la baie napolitaine ait été rimée d'enthousiasme et, pour ainsi dire d'instinct, le 8 ou le 9 octobre, tandis que le poète... « les yeux sur le Vésuve, assis sous les colonnes du vert portique » de sa demeure, « attendait les paisibles heures du sommeil après le repas ». Le soir du 9 octobre en effet, il en envoyait les deux premières strophes à Virieu :

« ... *Versaggio di qua in la*, quand je suis seul, mais j'ai des maux, des palpitations qui m'arrêtent. Sans cela je chanterais la félicité de l'homme mieux que je n'ai chanté son malheur. Le bonheur, quoi qu'on en dise, est poétique quand il est bien entendu, il serait même intéressant : mais le foie, le cœur, l'estomac ! Chante qui pourra ! Je me contente de vivre le plus doucement possible. Cependant, tiens, voilà des stances toutes fraîches sur la nuit, par le clair de lune ici... Mais ma foi ! je m'arrête là, car les dames veulent s'aller coucher. Cela ne vaut pas la peine. A une autre fois... »

Deux ans plus tard, cependant, quand Lamartine s'occupa de mettre au point les ébauches qu'il avait rapportées d'Italie, il jugea que « cela valait la peine » ; il corrigea et récrivit « le clair de lune » dans la baie de Naples, et y intercala le chant de la jeune Napolitaine. Le 26 février 1822, de Mâcon, il envoya à Virieu « quelques strophes que chante le soir à son amant une jeune fille de l'île d'Ischia ». Il ajouta : « C'est tiré d'un joli morceau intitulé : *Ischia*. Je te l'enverrai tout, si tu en as envie... »

Le poème chante l'amour heureux, que traverse à peine (vers 21-28) une fugitive inquiétude, celle qui servira de thème à l'élégie des *Préludes*. Il s'oppose, par l'inspiration, au *Lac*. Le sentiment de la fuite du temps trouble le bonheur des amants dans *le Lac ;* dans *Ischia*, sous les suggestions d'un paysage « qui parle à tous les sens », les amants oublient le temps et réussissent, pour quelques heures, dans la plénitude d'une ivresse conseillée par la nature entière, à se persuader qu'ils échappent aux conditions de la destinée humaine ; ils s'enchantent d'un songe dont ils ont peine à s'éveiller, et qui est comme une contrefaçon d'éternité (vers 95-96).

1. Éd. de 1849 : *vaste*.

L'Ile d'Ischia. (*D'après une lithographie romantique.*)

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes ;
Dans l'horizon désert Phébé monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit.

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,
Teint d'un jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin dans la vague étendue
Les horizons baignés par sa molle clarté !

L'Océan, amoureux de ces rives tranquilles,
Calme, en baisant leurs pieds, ses orageux transports,
Et, pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

Du flot qui tour à tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède tour à tour !

1. *D'autres mondes.* — D'autres continents.

2. *Dans l'horizon.* — On attendrait : *sur.* — Mais pour le poète l'horizon signifie, autant qu'une ligne précise, toute une région du ciel ; celle que le regard atteint, aussi loin qu'il peut porter.

Phébé. — C'est la déesse antique, sœur de Phébus Apollon : la lune. Lamartine semble souvent hésiter, par un reste de superstition classique pour le style noble, à la désigner par son nom.

12. *Les horizons.* — L'emploi du pluriel donne au mot un sens plus large et indéterminé ; voir la note au v. 2.

Molle clarté. Voir *Immortalité*, note au v. 106.

14. *Leurs pieds.* — L'image ne s'entend qu'à la condition de prendre *rives* au sens élargi de *régions, terres.* Ischia est montueuse ; il s'agit des coteaux qui baignent leurs *pieds* dans la mer.

15. *Pressant dans ses bras.* — C'est le verbe latin « *amplecti* », interprété au sens concret.

Doux comme le soupir de l'enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs :
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille ?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers ?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté ;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire,
Et se plaint comme nous de sa félicité !

Mortel, ouvre ton âme à ces torrents de vie !
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit :
A t'enivrer d'amour son ombre te convie ;
Son astre dans le ciel se lève, et te conduit.

Vois-tu ce feu lointain trembler sur la colline ?
Par la main de l'Amour c'est un phare allumé ;
Là, comme un lis penché, l'amante qui s'incline
Prête une oreille avide aux pas du bien-aimé !

La vierge, dans le songe où son âme s'égare,
Soulève un œil d'azur qui réfléchit les cieux,
Et ses doigts au hasard errant sur sa guitare

23. *Charme.* — Au sens étymologique (*carmen*) : enchante.

26. *Comme un cœur.* — Il semble qu'il faille sous-entendre : comme *le soupir* d'un cœur ; plus exactement, Lamartine a dans l'esprit l'image d'un cœur qui palpite irrégulièrement ; mais le terme de la comparaison n'est pas « le son vague et plaintif » ; c'est plutôt « la nature », du vers suivant.

28. *Et se plaint.* — C'est le sentiment qui inspire tout le premier thème des *Préludes*. Lamartine, ici, ne l'analyse pas et chante aussitôt une invitation au bonheur.

30. *Charmes.* — Voir v. 23.

Par tous les sens. — C'est une volupté physique que Lamartine goûtait alors au spectacle de la nature italienne : il la définit en termes analogues dans plusieurs passages de ses lettres : « Ce n'est (Naples) que le pays des sens, mais c'est ce que nous voulons. » (à Virieu, 4 août 1820). « ... Pour l'être (heureux) il faut vivre à Naples cet hiver... On *respire* la vie, le soleil, l'amour, le génie, le repos, la rêverie, les *parfums de l'âme et des sens.* »

34. Ce vers, qui manque de précision, veut indiquer que la jeune fille qui attend le retour de son fiancé, a laissé sa lampe allumée. (Voir plus loin v. 55.)

Jettent aux vents du soir des sons mystérieux !

« Viens ! l'amoureux silence occupe au loin l'espace !
« Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur !
« C'est l'heure : à peine au loin la voile qui s'efface
« Blanchit en ramenant le paisible pêcheur !

« Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive,
« J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
« Ainsi que de son nid la colombe craintive
« Suit l'aile du ramier qui blanchit dans les airs !

« Tandis qu'elle glissait sous l'ombre du rivage,
« J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos,
« Et la brise du soir, en mourant sur la plage,
« Me rapportait tes chants prolongés sur les flots.

« Quand la vague a grondé sur la côte écumante,
« A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom ;
« J'ai rallumé sa lampe, et de ta seule amante
« L'amoureuse prière a fait fuir l'aquilon !

40. *Mystérieux.* — Non pas en soi ; mais la nuit leur prête son mystère ; en les entendant, on ne sait d'où ils viennent. On remarquera que cette strophe ne fait allusion qu'à l'harmonie de la guitare... et que le chant même de la jeune fille n'est introduit et annoncé que par de simples guillemets.

41-69. Le chant, intercalé ici, comme celui d'Elvire dans le *Lac*, comporte, après une strophe d'introduction, deux parties, dont chacune est composée de trois strophes : 1re partie, vers 45-56 : la jeune fille rappelle et décrit ses inquiétudes pendant l'absence du pêcheur ; 2e, elle l'invite à venir près d'elle goûter, en chantant, le charme de la belle nuit.

41. *Occupe.* — Au sens latin de « *occupare*, envahir un lieu, en prendre possession ». Comparer :

Occupat polum atra nubes.

HORACE.

47-48. *La colombe*, etc. — Voir la note au v. 28 des *Préludes*.

54. *L'étoile des mers.* — La Vierge, ou la madone, dont la jeune fille a l'image ou la statue grossière dans sa maison. L'expression appartient à la liturgie, qui invoque la Sainte Vierge patronne des marins sous ce vocable : *maris Stella*.

55. *Sa lampe* (et non *ma* lampe, comme les éditions ordinaires portent par erreur). C'est la petite lampe à huile qui veille devant l'image de la madone.

« Maintenant sous le ciel tout repose ou tout aime :
« La vague en ondulant vient dormir sur le bord,
« La fleur dort sur sa tige, et la nature même
« Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

« Vois ! la mousse a pour nous tapissé la vallée ;
« Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
« Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
« De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

« A la molle clarté de la voûte sereine
« Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
« Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
« Se perd en pâlissant dans les feux du matin. »

Elle chante ; et sa voix par intervalle expire,
Et, des accords du luth plus faiblement frappés,
Les échos assoupis ne livrent au zéphire
Que des soupirs mourants, de silence coupés !

. . . . . .

Celui qui, suspendant les heures fugitives,

60. *Le dais.* — Image plus large et moins familière que celle d'un « ciel de lit », qu'elle évoque, cependant, si on essaie de la préciser. Le mot paraît avoir été choisi ici plutôt pour sa sonorité à la fois sourde et prolongée, que pour son sens.

62. Comment ne pas reconnaître en ce vers une réminiscence adaptée du vers fameux de Racine dans le récit de la mort d'Hippolyte :

Sa croupe se recourbe en replis tortueux ?

Phèdre

64. *De ses fleurs.* — Des fleurs de l'oranger. *De* signifie ici «au moyen de», et au v. 63, *mêlée* signifie que l' « haleine de l'onde », c'est-à-dire la brise de mer, glisse parmi les fleurs de l'oranger.

65. *A la molle clarté.* Voir vers 12.

67. *Misène.* Petit port, au pied de la montagne du même nom, qui, à 15 kilomètres environ de Naples, ferme l'extrémité S. O. du golfe.

70. *Luth.* Synonyme ici de *guitare.*

85. *Suspendant etc...* — Ce serait réaliser le souhait d'Elvire dans *le Lac :*

O Temps, suspends ton vol !

Fixant avec l'amour son âme en ce beau lieu,
Oublierait que le temps coule encor sur ces rives,
Serait-il un mortel, ou serait-il un dieu ?...

Et nous, aux doux penchants de ces verts Élysées,
Sur ces bords où l'amour eût caché son Éden,
Au murmure plaintif des vagues apaisées,
Aux rayons endormis de l'astre élysien,

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élyse !... et cependant, on dit qu'il faut mourir !

89. *Ces verts Élysées.* — L'interrogation du vers précédent : (*serait-il un dieu ?*) amène Lamartine à comparer Ischia à un paradis, mais à un paradis païen, à celui des Champs-Élysées de Virgile : il assimile alors, naturellement, la lumière de la lune qu'il a sous les yeux, lumière « douteuse » (v. 9) « dans l'ombre répandue », à celle qui, d'après Virgile, éclaire aux Champs-Élysées la « forêt de myrtes » où errent les ombres de ceux qui sont morts d'amour. (*Énéide*, VI, 452 et suiv.).

92. Correction postérieure : *élyséen.*

96. *Élyse !* — Le poète s'adresse à sa femme : *Maria-Anna Élysa*, et semble ici, par jeu, rapprocher son nom de celui dont il qualifie Ischia et de l'épithète qu'il donne à la lune.

MÉDITATION TREIZIÈME

LE POÈTE MOURANT

La première ébauche de cette pièce, qui se trouve sur le carnet appartenant aux héritiers d'Émile Ollivier (voir plus haut p. 109), remonte à 1817.

C'est seulement en 1823, à Saint-Point et par conséquent dans le courant de l'été, qu'elle reçut sa forme définitive ; Lamartine l'encadra alors entre deux larges développements dont le brouillon est conservé sur l'un des albums de la Bibliothèque nationale [1]. Le tout, à cette date, s'intitule seulement : *le Poète.* On lit après la dernière strophe : « *Fini S. P.* » (Saint-Point.)

1. Des Cognets, *ouvrage cité.*

D'après le *Commentaire de* 1849, qui paraît confondre *le Poète Mourant* avec *le Chrétien Mourant* des *Méditations*, ces strophes auraient été composées à Lyon, où Lamartine, venu pour consulter un médecin, « était seul dans une chambre d'auberge » : le soir même, il les aurait portées à Virieu « qui résidait alors dans le voisinage de Lyon » et « qui était lui-même malade ». Si le fait est vrai, il doit se rapporter à l'ébauche de 1817.

Cette méditation n'est point composée fort rigoureusement — ce qui est naturel, puisqu'elle mêle et fond à distance plusieurs inspirations et plusieurs « thèmes ». On y peut distinguer les parties suivantes :

1. Vers 1-18. Le poète, qui va mourir jeune, veut consacrer sa dernière heure à un dernier chant.

2. Vers 19-36. — Le poète, en effet, ne doit point tenir à la vie comme les autres hommes : il « ne prend point racine » sur la terre : il n'y est « qu'un oiseau de passage ».

3. Vers 37-66. — Digression : Lamartine prouve, en quelque sorte, qu'il est un poète : il a écrit des vers, il a monté d'instinct, dans la joie ou dans la douleur.

4. Vers 67-96. — « Mais la gloire ?... » La gloire n'est qu'une illusion. Le poète, sur le point de mourir, ne doit même pas s'en occuper.

5. Vers 97-127. — « Mais pourquoi chantais-tu ?... » Pour chanter et pour obéir à ma nature :

« Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie. »

Le poète, en mourant, ne regrette que la triple extase de la prière, de l'inspiration, de l'amour ; il insiste surtout sur celle-ci.

6. Vers 127-162. — Le poète se détourne de la terre ; il entre dans la mort comme dans une radieuse extase, supérieure encore à toutes les autres.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie hors de mon sein [1] s'enfuit à chaque haleine ;
Ni baisers ni soupirs [2] ne peuvent l'arrêter,
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :
Faut-il gémir ? faut-il chanter ?...

1. *La coupe*, etc... — Ce vers semble bien être, pour l'image, et pour le dessin sonore, l'origine de cet autre vers de V. Hugo :

Puisque j'ai mis ma lèvre à *ta coupe encor pleine.*
Chants du Crépuscule, XXV.

1. Postérieurement : *en longs soupirs.*
2. Idem : *ni larmes ni regrets.*

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Au bord d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime.
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?
Un soleil, un soleil ; une heure, et puis une heure ;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour ; puis vient la nuit.

Mais l'origine du vers de Lamartine n'est-elle pas dans la *Jeune Captive* d'André Chénier :

Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

D'ailleurs l'expression latine : *haurire vitam* (boire à longs traits la vie), qui se trouve dans Lucrèce (ainsi que la comparaison de la vie avec un banquet), contenait en germe et le vers de Lamartine et ceux d'A. Chénier.

4-5. Description du même glas qui est évoqué au début de *l'Immortalité* (vers 11) ; la Mort, représentée sous la forme que lui prête la mythologie (voir *Immortalité* vers 14 et suiv.) est censée battre de l'aile sur la cloche ; style pseudo-classique.

Airain. Voir *Remarque* 1.

8-10. *Comme au cygne.* — Voir *Mort de Socrate* v. 53 et suivants.

21. Les jours sont monotones et se ressemblent tous à travers la continuité du temps ; c'est le thème développé dans la seconde partie des *Préludes ;* voir plus loin p. 241. Comparer le gémissement du poète symboliste Jules Laforgue : « Ah ! que la vie est donc quotidienne !... »

Ah ! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écrouler [1] son espoir !
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort, comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois :
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords ; et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore.
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain, retentissant dans sa haute demeure,

25-27. L'homme, acharné à ne pas vouloir mourir, se cramponne aux années comme un lierre à un mur en ruines. Ces trois vers contiennent, dans toutes les éditions, une grave incorrection dont Lamartine ne paraît jamais s'être aperçu. Il faut, de toute nécessité, un *qui* pour sujet au verbe *voit ;* la proposition : *les mains acharnées*, etc... est une proposition secondaire qui pouvait se construire soit au participe présent absolu, soit avec une conjonction. On avait alors : qu'*il pleure celui qui* (ses mains... s'attachant, ou tandis que ses mains s'attachent) *voit.*

29-30. Comparer les derniers vers de *l'Isolement* (49-52), c'est la même idée, presque les mêmes mots.

35-36. A partir de 1849 (voir au chapitre XXI : *Les Romans autobiographiques*), Lamartine a donné un démenti constant à cette affirmation de sa jeunesse.

37-38. Exact au sens littéral : Lamartine n'a reçu de leçons de poésie de personne. Mais il s'est formé au contact et à la lecture de Racine, de Parny, de Voltaire. Voir plus haut p. 48.

40. *Dans sa pente.* — Pour « dans le sens de sa pente » ; *pente* devient ici synonyme de *lit.*

43. *L'airain.* — Comme plus haut v. 4.
Haute demeure. — « Le clocher ».

1. Postér. : *s'écouler*, par erreur.

Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort ;
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre ;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée ;
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée ;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume, flétri sous le pied qui le foule,
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme ;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.

48. *Accord.* — Voir *Remarques* 2 et 8.

49. *La harpe éolienne.* — Petit appareil musical qui produit des sons harmonieux uniquement sous l'action du vent (d'où son nom dérivé d'*Éole* dieu du vent). C'est une boîte sonore, munie, dans sa partie inférieure, d'une table d'harmonie sur laquelle passent 8 à 10 cordes que la moindre brise fait vibrer. Lamartine conte dans la *Préface de* 1849 aux *Méditations*, comment, à Milly, il s'amusait à construire de petites harpes éoliennes, en pliant une baguette d'osier, sur laquelle il tendait quelques cheveux de ses sœurs ; avec elles il écoutait ces petites harpes leur faire « la musique des anges ».

55-57. C'est l'idée reprise par Musset dans la *Nuit d'octobre.*

59. *Baume.* — Deux variétés de la menthe portent vulgairement ce nom : la menthe sauvage des montagnes et la menthe ordinaire, appelée « baume des jardins ».

61-62. *Ame. Flamme.* — Les deux rimes ont déjà été employées aux v. 46-47. Lamartine ne s'inquiète pas d'ordinaire de répétitions aussi rapprochées.

Don fatal ! et je meurs pour avoir trop aimé !
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière :
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps ? — Il n'est plus. — Mais la gloire ?
— Eh ! qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte ?
Ce nom, brillant jouet de la postérité ?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté !

Ah ! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Eh quoi ! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours ?
Ce souffle d'un mourant, quoi ! c'est là de la gloire ?
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours ?

J'en atteste les dieux ! depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom inventé par le délire humain ;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre en passant, au courant qui l'entraîne,
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli :
De ce brillant débris le flot du temps se joue;
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

64. Rapprocher : « ... Tout m'échappait à la fois... J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. » (Chateaubriand, *René.*)

79-85. Dès sa jeunesse, en même temps qu'il la désirait et travaillait pour elle, Lamartine avait jugé philosophiquement la gloire. Dans sa vieillesse, il fut plus dur encore pour elle.

85. Vers fait avec deux épithètes ; ces vers un peu faciles seront de plus en plus nombreux sous la plume de Lamartine à partir de *Jocelyn*.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage :
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand ? Pourquoi ? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis ! s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon ?...

Mais pourquoi chantais-tu ? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant ?
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien ;
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre ;
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein ;
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Tombent [1] d'un calice trop plein ;

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit ;
Puis, retombant sur vous plein d'une chaste flamme,
Sous ses cils abaissés laisser briller son âme,
Comme un feu tremblant dans la nuit ;

94. *Le cygne.* — Rappel de l'image du début.

97. *Philomèle.* — Le rossignol. Voir plus haut p. 35.

109. *La beauté.* — Pour « une belle femme » ; voir *Remarque* 1.

1. Postér. : *pleuvent*.

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,
La parole manquer à sa bouche oppressée,
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes : « Je t'aime ! »
Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir ! un regret ! inutile parole !
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole ;
Je vais où leur instinct emporte nos désirs ;
Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs !

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres ;
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort ?

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre.
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

127. *Un regret.* — Après cette digression sur l'amour inspiré par la poésie, Lamartine reprend le développement du vers 105 :

A l'heure des adieux je ne *regrette* rien.

134-135. Rapprocher les derniers vers de la Méditation *la Foi* (*Méditations poétiques*), où le poète, qui se croit mourant, comme ici, s'écrie :

Soleil mystérieux ! flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière...
Hélas ! je n'ai que toi : dans mes heures funèbres
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres.

(V. 165-170.)

136-137. Voir note au vers 61.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre,
L'horizon est plus vaste, et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme !
Celui des Séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt ! Mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde ; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre ;
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts !

MÉDITATION SEIZIÈME

LES PRÉLUDES [1]

La *Préface* des *Nouvelles Méditations* signale ce poème comme l'un des deux plus importants du recueil ; il se distingue, en effet, par la longueur, par la variété et la souplesse des rythmes, par l'originalité de l'inspiration.

Lamartine, le jugeant à distance dans le *Commentaire* de 1849, l'appelle « une sonate de poésie » et affirme qu'il fut composé à une époque où la poésie avait cessé d'être pour lui « le déchirement sonore de son cœur » et n'était plus « qu'un délassement littéraire ».

Les *Préludes* comportent aujourd'hui quatre développements principaux sur quatre grands « thèmes » :

1° Du vers 21 au vers 86, une élégie amoureuse, en strophes de cinq vers, déplore que la tristesse se mêle inévitablement au bonheur humain; le poète, d'ailleurs, invite sa compagne à prendre son parti de cette infirmité du cœur ; qu'importe que chaque instant entraîne, en fuyant, le plaisir qu'il avait apporté, puisque l'instant suivant le renouvelle et que, d'instant en instant, on peut gagner la mort dans l'enchantement de l'amour ?

Cette élégie, qui s'encadre en un paysage ensoleillé, au bord d'une mer harmonieuse, est un des poèmes que Lamartine, à l'automne de 1820, écrivit à Naples et à Ischia pour chanter son bonheur de jeune époux : le *Commentaire* de 1849 précise qu'il était dédié à Mme de Lamartine. C'est dans les mêmes semaines que fut composé pour Mme de Lamartine le *Chant d'Amour* (Méditation vingt-quatrième).

2° Les vers 102-138 paraissent être un fragment d'une méditation inachevée sur la monotonie de la destinée humaine et le dégoût de ce que, dès 1819, le poète appelait « le plat et exécrable monde réel... ».

A leur suite, une élégie exprimait le regret du bonheur disparu et tournait les regards du poète vers « le passé ». Lamartine la retrancha, mais omit de couper avec elle les vers 144-152 qui en conservent le reflet.

3° Les vers 159-275, constituent, comme la Méditation quatorzième, un « fragment épique ». C'est la description d'une bataille, écrite dans le style de *la Henriade*, relevée, d'ailleurs, par quelques beaux mouvements. On ne peut qu'y reconnaître un extrait du poème sur *Clovis*, dont Lamartine s'occupait encore activement en décembre 1818, et qu'il abandonna vers le mois de juin 1819. Comme la bataille qui y est peinte met en scène une canonnade,

1. Postérieurement, le poème est dédié : *A M. Victor Hugo.*

il est probable que le fragment appartient au songe qui montrait à Clovis les exploits de ses successeurs.

5° Le poème se termine (vers 300-372) par une délicieuse et mélodieuse bucolique, toute virgilienne de sentiments et de souvenirs ; Lamartine y évoque les jours paisibles de son enfance à Milly, son éducation de petit campagnard, ses jeux dans les prés, parmi les troupeaux ; il se plaît au rêve de finir sa vie comme il l'a commencée. On reconnaît sans peine dans ces strophes champêtres, celles dont il parle en ces termes à Virieu dans sa lettre du 5 août 1821 : « ... J'ai fait quelques rares vers virgiliens, mais ma verve coule à flots rares et silencieux. » Dès le 1er février 1821 il avouait, de Rome, à Genoude : « Je soupire après la campagne, comme j'ai toujours fait : elle adoucit tout. »

En préparant son recueil nouveau, Lamartine eut l'heureuse idée d'assembler ces poèmes, si divers, et de les présenter comme des « chants » que le Génie capricieux de l'inspiration lui dicterait tour à tour.

Sous leur forme définitive, les *Préludes* datent ainsi des derniers mois qui précédèrent, en 1823, la remise à l'éditeur du manuscrit des *Nouvelles Méditations*. Les morceaux purement mélodiques par lesquels Lamartine relia les « thèmes » précédemment analysés comprennent :

1° Une *Introduction* (vers 1-16), où le poète gémit de sa torpeur et implore l'inspiration.

2° Une *Apparition* : (vers 17-20). Le Génie descend sous la forme d'un souffle qui agite la lyre.

3° Un *Récitatif :* (vers 86-97). Le poète proteste que les mots sont incapables de traduire l'amour imaginé et non senti ; il sollicite une inspiration plus mâle.

4° Un *Prélude mélodique* (vers 98-102). Arrivée d'une inspiration grave et triste.

5° Un *Récitatif* (vers 138-153). Le poète, écrasé de tristesse, demande une thème nouveau.

6° Un *Prélude mélodique* (154-158). Arrivée d'une inspiration belliqueuse.

7° Un *Récitatif* (vers 275-294). Le poète détourne les yeux des tristes images de la guerre vers une vision plus douce.

8° Un *Prélude mélodique* (295-299). Arrivée de l'inspiration champêtre et bucolique.

9° *Strophe finale.* Évanouissement du Génie inspirateur.

On remarquera l'art avec lequel le thème de la tristesse et celui de la guerre sont encadrés entre deux élégies, l'une amoureuse, l'autre bucolique.

Le poème, ainsi composé et remanié, s'intitula *les Chants* jusque sur l'épreuve où ce titre fut remplacé par les *Préludes ;*

mais dans la Préface, où on omit de reporter la correction, il est désigné par son titre primitif. Le nouveau était, au reste, une trouvaille heureuse. Lamartine « préludait » par *les Nouvelles Méditations* au vaste poème qu'il avait conçu en 1821 et qu'il commençait déjà d'écrire dans le secret.

On remarquera une analogie évidente entre la conception des *Préludes* et celle des *Nuits* d'A. de Musset. Le point de départ est analogue : les deux poètes ont l'âme lasse et provisoirement stérile ; mais,chez Lamartine,c'est le bonheur qui cause cet alanguissement ; c'est, au contraire, l'excès de la douleur chez Musset. Celui-ci, au surplus, en changeant le *Génie*, qui ne se manifestait que par son souffle chez Lamartine, en une *Muse*, qui dialogue avec le poète, a donné vie et couleur aux indications dramatiques et scéniques contenues dans *les Préludes*.

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux :
C'était l'heure où jadis... mais aujourd'hui mon âme,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort !
Que ce calme lui pèse ! O lyre ! ô mon génie !
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpe que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,

1-3. La personnification de la Nuit, esquissée dans la *Prière* (voir plus haut p. 166) :

Et le voile des nuits sur les monts se déplie...

est ici achevée. Les « *cheveux d'ébène* » appartiennent au vocabulaire des derniers élégiaques classiques (Parny, Millevoye, etc...).

6. *Comme un feu...* — Reprise de la comparaison développée au début de *l'Esprit de Dieu*.

7-8. Réminiscence, pour l'effet, les coupes et les rimes, des deux vers fameux de Boileau sur la Mollesse :

... Et, lasse de parler, succombant sous *l'effort*,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et *s'endort*.
(*Lutrin*, ch. II.)

11-12. *Harpe*, etc... — La *harpe* symbolise pour Lamartine la poésie religieuse, par opposition à la *lyre* ou au *luth*, qui sont les instruments de la poésie lyrique et du cœur humain. Voir plus haut *l'Homme*, v. 272 :

Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute.

Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore.
Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré !
Il descend ! il descend ! La harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon âme a passé !

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords ?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage
Rendent-ils de tristes accords ?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix ?

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivre

16. *Esprit capricieux.* — Il ne s'agit point de l'esprit de Dieu, comme dans la Méditation du même nom, mais d'un être intermédiaire entre Dieu et le poète, dont Lamartine, à dessein, ne précise ni la forme, ni le rôle. Voir plus bas les noms divers dont il l'appelle : *Esprit consolateur* (v. 139) ; *Esprit de feu* (v. 275) ; *Divin Génie* (v. 374). C'est de ce pur esprit, que Musset fera la *Muse* des *Nuits*.

Prélude. Pour le sens exact du mot, voir la *Notice*.

20. Ce vers indique nettement que, contrairement à son habitude, Lamartine, dans tout ce poème, emprunte son inspiration et ses *thèmes* à l'extérieur. Livrée à elle-même, son âme, source ordinaire de sa poésie, est alors « *stérile* » (Lettre à Virieu du 12 juin 1821).

25. *Accords.* — Voir *Remarque* 2.

28. *Seule*, etc... — Voir *Remarque* 15.

Ramier (du latin *ramus*) est « un oiseau branchier », c'est-à-dire un pigeon sauvage qui niche sur les arbres, dans les forêts.

31. *Toi.* — Le poète s'adresse à la femme idéale qui l'accompagne au milieu de la nature. L'élégie, en fait, était d'abord dédiée à Mme de Lamartine : voir la *Notice*.

31-33. *Livre-Enivre.* — Voir *Remarque* 24..

Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur ?

Plus jeune que la jeune Aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant, si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas ! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au cri [1] de la volupté.

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

40. *Le vague azur.* — Lamartine emploie d'ordinaire l'adjectif *vague* dans le sens de « *indéfini, vide et sans bornes* ».

46-50. Rapprochez de l'idée développée dans cette strophe, ce passage célèbre de Chateaubriand... : « Le chant naturel de l'homme est triste, même lorsqu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs... » (*René.*)

53. Entendez : « l'âme, au moment même où l'extase du bonheur l'anéantit, c'est-à-dire semble supprimer en elle toute conscience et toute réflexion. »

1. Post. : *chant.*

Ah ! laisse le zéphire avide
A leur source arrêter tes pleurs ;
Jouissons de l'heure rapide :
Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée,
Le terme incertain de nos jours ?
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours !

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi !

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé.

56-57. Entendez : « Laisse le vent sécher à tes yeux au moment même où elles naissent, les larmes que t'inspire cette tristesse renfermée au sein même du bonheur. »

58. C'est le conseil exprimé bien des fois par la sagesse épicurienne des poètes antiques et des poètes de la Renaissance ; c'est l'idée et l'expression même des vers 30-36 du *Lac*.

62. *Au terme ignoré...* — Entendez : « chaque être ignore en progressant vers lui, le terme qu'il atteindra. » L'homme n'ignore point qu'il atteindra la mort, mais quand il l'atteindra. Son terme est à la fois sûr, et *incertain* (vers 67).

68. *Calmée.* — Voir *Remarque* 6.

80. *Épuisé.* — « Dont tous les parfums ont été épuisés par le zéphyre. »

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et, sans rien reprocher aux dieux,
Un jour, de la terre où l'on aime,
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux !

Non, non, brise à jamais cette corde amollie !
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie.
L'amour n'a pas de sons qui puissent l'exprimer :
Pour révéler sa langue, il faut, il faut aimer.
Un seul soupir du cœur que le cœur nous renvoie,
Un œil demi voilé par des larmes de joie,
Un regard, un silence, un accent de sa voix,
Un mot toujours le même et répété cent fois,
O lyre ! en disent plus que ta vaine harmonie.
L'amour est à l'amour, le reste est au génie.
Si tu veux que mon cœur résonne sous ta main,
Tire un plus mâle accord de tes fibres d'airain.

81-82. C'est le cri de Catulle :

« *Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.*
Da mihi basia centum, etc... »

Le paganisme de ces deux vers est souligné par l'évocation des « *dieux* » antiques d'Épicure. Mais la fin de la strophe a un tout autre ton.

86. *Brise.* — Le poète interpelle l'Esprit inspirateur.
Amollie. Voir *Remarque* 6.

89. Ce vers tendrait à faire douter de la sincérité animant l'élégie amoureuse qui précède. Mais il est imposé par la conception générale du poème : le poète s'est prêté docilement à l'invitation du « Génie », qui lui a proposé, pour le tirer de sa langueur, de chanter le thème de l'amour ; il vient donc de parler d'amour sans aimer.

92. *Sa voix.* — La voix de l'amour, c'est-à-dire ici, de la personne aimée.

95. Sens : Le génie du poète peut tout imaginer, hormis l'amour.

96-97. *Tu* désigne ici nécessairement l'Esprit inspirateur, puisque la lyre n'a pas de main ; mais « *tes fibres d'airain* » désigne grammaticalement la lyre interpellée au v. 94.

Tes fibres d'airain. — Rapprocher la belle image de V. Hugo sur la poésie politique :

Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain.

(*Feuilles d'automne*, XI.)

*

J'entends, j'entends de loin comme une voix qui gronde ;
Un souffle impétueux fait frissonner les airs,
Comme l'on voit frissonner l'onde
Quand l'aigle, au vol pesant, rase le sein des mers.

*

Eh ! qui m'emportera sur des flots sans rivages ?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons ?

102. *Eh ! qui m'emportera.* — Le mouvement vient de Virgile :

... O ubi campi...
... O qui me gelidis in vallibus Hemi
Sistat !

(*Géorgiques II*, 486-489.)

Lamartine le reprend, affaibli, dans ce même recueil :

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage,
Où l'oranger fleurit, sous un ciel toujours pur.
Que tardez-vous : Partons...

Tristesse.
Méditation septième.

Le développement qui suit se divise en deux parties. Dans la 1re (vers 102-119), le poète, pour sortir du calme qui l'abat et le désole, souhaite de se trouver roulé soudain en plein orage ; obligé ainsi de lutter contre les éléments, il reprendrait peut-être goût à la vie en défendant la sienne. Dans la 2e (vers 120-138), il expose la raison de sa tristesse : c'est la monotonie de l'existence quotidienne que toutes les générations subissent et déplorent successivement. « *Sunt eadem omnia semper* », disait déjà Lucrèce, et le Sage des *Proverbes*, dans la Bible : « Les fils remâcheront l'amertume des pères. » Le sentiment général de tout le développement vient d'ailleurs du souhait de *René :* « Levez-vous donc, orages désirés... » Lamartine, comme Chateaubriand, demande à la brutalité hasardeuse des éléments de lui faire oublier la tristesse de la réalité.

103. *Aux clartés des orages.* — *Clarté* est ici pour *éclair*. La description d'une tempête était un thème essentiellement romantique : Lamartine en trouvait une dans le *Childe Harold* de Byron et au livre XIX des *Martyrs*.

M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au fond des noirs abîmes !
Et, revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme l'écume au vaste sein des mers ?
D'effroi, de volupté, tour à tour éperdue,
Cent fois entre la vie et la mort suspendue,
Peut-être que mon âme, au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs,
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait encore,
Comme un homme, roulant des sommets d'un rocher,
De ses bras tout sanglants cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte ;
Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau
Ces générations, inutile fardeau,
Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont, chaque printemps, la terre se délivre,
Comme dans nos forêts le chêne avec mépris
Livre au vent des hivers ses feuillages flétris ;
Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie ;
Sentir son âme, usée en impuissant effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort ;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre :
Hélas ! tel est mon sort et celui des humains !
Nos pères ont passé par les mêmes chemins ;
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places ;
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.

119. *Épuisés.* — Pour « en s'épuisant ». Voir *Remarque* 7.

121. *Inutile fardeau.* — L'image, interrompue par le vers 122, s'achève au v. 123 : la terre se délivre des générations comme d'un fardeau.

123. *Chaque printemps.* — Il faut entendre : *chaque année ;* ou bien, pris à la lettre, le vers n'aurait point de sens raisonnable. La comparaison suivante (le *chêne... chaque hiver*) a le tort, par une apparente symétrie, d'inviter à l'interprétation littérale.

128. *Effort.* — Le singulier pour le pluriel. Voir *Remarque* 8.

133-134. Voir dans les deux dernières strophes du *Crucifix* une interprétation optimiste de la continuité des croyances entre les générations.

Tout s'use, tout périt, tout passe : mais hélas !
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

*

Toi qui rendais la force à mon âme affligée,
Esprit consolateur, que ta voix est changée !
On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs,
Rouler à flots plaintifs le sourd torrent des pleurs.
Pourquoi gémir ainsi, comme un souffle d'orage
A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage ?
Pourquoi ce vain retour vers la félicité ?
Quoi donc ! ce qui n'est plus a-t-il jamais été ?
Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie
Vienne s'asseoir sans cesse au festin de la vie,
Et, d'un regard funèbre effrayant les humains,
Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains ?
Non : de ce triste aspect que ta voix me délivre !
Oublions, oublions : c'est le secret de vivre.
Viens ; chante, et, du passé détournant mes regards,
Précipite mon âme au milieu des hasards !

140. *Au séjour des douleurs.* — L'enfer.

141. *Le sourd torrent des pleurs.* — Si l'on admet que cette expression désigne l'un des fleuves infernaux, Achéron, Styx, Cocyte, etc., l'enfer auquel pense Lamartine, serait celui du paganisme.

144-152. Ces huit vers sont sans lien avec ceux qui les précèdent immédiatement ; et ils ne se rapportent à aucun des deux développements entre lesquels le Génie a partagé jusqu'ici l'inspiration du poète. Ils venaient de toute évidence après un développement qui évoquait les bonheurs passés, et leur regret.

145. *Ce qui n'est plus*, etc... — Toute la poésie du *Lac* et toute la poésie romantique du souvenir protestent contre cette affirmation ; mais elle traduit un sentiment assez habituel à Lamartine, qui, après ses plus vifs désespoirs, éprouvait un besoin de renouvellement et d'action.

147. *Au festin de la vie.* — L'image vient de l'élégie connue, du poète Gilbert :

Au banquet de la vie infortuné convive...

Mais elle se lie aussitôt dans la mémoire de Lamartine à celle d'un autre banquet : celui du *Macbeth*, de Shakespeare, où « l'ombre ennemie » de Banco revient s'asseoir pour troubler la joie des convives.

*

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée !
C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier ;
La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier.

*

La trompette a jeté le signal des alarmes :
« Aux armes ! » et l'écho répète au loin : « Aux armes ! »
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts ;
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, sur les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,

156. *La corde de sang trempée.* — C'est la corde de la lyre qui va chanter les combats.

159-160. *Alarmes. Armes.* — Voir *Remarque* 20.

163. *Mortelles.* — « Destinées à mourir. »

164. Les ailes sont celles de la Mort, suivant la représentation traditionnelle qu'en faisait la mythologie.

165. *Impuissant.* — Cet adjectif est contredit à la fois par *retenu* et *s'arrête ;* mais il faut entendre que le frein est impuissant à immobiliser complètement le coursier, qui reste *frémissant.*

167. *La foudre.* — Le boulet rapide comme la foudre. La même image revient plus loin : vers 181, 194, 213, 241. Plus loin, les canons sont « *des tubes enflammés* ». Lamartine, dans toute cette description de bataille, use du vocabulaire (périphrases, métaphores) qui appartenait au style noble des poètes classiques.

176. *D'eux-même.* — Voir *Remarque* 25.

Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent :
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas ;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène ;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là, tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit, en mourant, de ses derniers regards....
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier ; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.

177. *Pavillons.* — Tentes. Ce mot est de la langue épique traditionnelle. Lamartine l'emploie dans l'*Ange :*

Du pavillon royal il franchit les degrés.

(*Méditation* 14e.).

191. Le « casque ondulant » d'où jaillit la lumière « marque un effort pour rendre le miroitement du soleil sur la surface du casque, polie comme une onde.

194. *Il* renvoie au *héros* du vers 189.

Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants !...
Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps à la fois l'un sur l'autre s'élance [1],
Se heurtent, et, du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons !
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent,
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent,
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer ;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair :
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encor à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrents, dans deux gorges profondes,
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées,
Rejaillissent au loin par les vagues poussées,

211-212. *Ensemble. Rassemble.* — Voir *Remarque* 20.

219. *Sans vengeance.* — Il eût été plus juste de dire : « dont on ne voit point la vengeance » puisqu'on combat à coups de canon. Chaque mort est vengée, mais pas nécessairement sur celui qui en est la cause directe.

228. *La ligne.* — Celle que le projectile décrit entre le canon et le but : la trajectoire.

229. *Leur sort. Leur* renvoie au mot *rangs*, du vers 226.

230. *Nos yeux.* La bataille, dans le poème d'où Lamartine en a extrait la description, était contée (grâce sans doute à l'artifice d'un songe) par un ou plusieurs témoins.

1. Post. : *animés d'une même vaillance.* La faute semble démontrer que Lamartine avait écrit : *s'élancent*, en rimant tout juste pour l'oreille.

D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts;
Et, portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.

. . . . . .

Mais la foudre se tait. Écoutez !... des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants !...
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent ;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,
Et dans les airs pesants, que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer !
Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage ;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et les drapeaux jetés sur des monceaux de morts !

. . . . . .

Accourez maintenant, amis, épouses, mères !
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères !
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours !
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre !
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,

239-240. Voir *Remarque* 20.

244. *Par intervalle.* — Voir *Remarque* 8.

247. *Brillants éclats.* — Expression convenue, qui marque bien que ce fragment date de la jeunesse du poète.

255. *Carrière.* — Pour « *champ de bataille* » ; expression amenée par « coursiers » et « chars », et peut-être par une obscure réminiscence rythmique du vers de Racine :

Suivre de l'œil un *char* fuyant dans la *carrière*.
(*Phèdre.*)

Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit !
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements !

*

Silence, Esprit de feu ! Mon âme épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée,
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par deux [1] coursiers fougueux ;
Mais mon œil, attristé de ces sombres images,
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages ;
N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur ?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur ?
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,
Porte de saule en saule un son plaintif et lent ?
Souvent pour l'écouter, le soir, sur la colline,
Du côté de ses chants mon oreille s'incline ;
Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids,
Dans un monde étranger se perd avec la voix ;
Et je sens par moments, sur mon âme calmée,
Passer avec le son une brise embaumée,
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.

275. *Esprit de feu.* — Pour « esprit enflammé ».

280. *Rivages.* — Au sens général du latin « *oræ* » ; régions, pays.

287. *Sur la colline.* — Du haut du Craz, au-dessus de Milly, Lamartine dominait tous les prés d'alentour.

290. *La voix.* — « La voix de la flûte ».

1. Post. : *des.*

*

Un vent caresse ma lyre
Comme [1] l'aile d'un oiseau ;
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau !

*

O vallons paternels ! doux champs ! humble chaumière,
Aux bords penchants des bois suspendus aux coteaux [2],
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux !

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages ;
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous ! ouvrez-vous ! c'est moi.

297. La voix, c'est-à-dire l'harmonie de cette brise champêtre, retentit doucement au fond du cœur, au lieu d'y résonner avec force comme l'harmonie guerrière.

298. *L'humble corde.* — Lamartine va toucher la quatrième corde de la lyre : celle de la poésie bucolique et rurale.

Expire. Soupire. — Voir *Remarque* 20.

300. *Humble chaumière.* — Milly était une maison plus importante qu'une chaumière. Voir plus haut p. 12.

301. « *L'humble toit caché sous des touffes de lierre* est peut-être à Milly ; mais il est déjà dans Virgile :

Pauperis et tuguri congestum cespite culmen.

Bucoliques I, 69.

305. *Adoré comme un roi.* — Le 2 septembre 1840, quelques jours après la mort du père de Lamartine, le *Journal de Saône-et-Loire* écrivait de lui : « C'était une de ces figures patriarcales que la Providence fait apparaître quelquefois comme un souvenir des temps bibliques, un de ces chefs de tribus qui laissent beaucoup d'enfants... » L'article était, d'ailleurs, de Lamartine lui-même.

---

1. Post. : *Est-ce.* — 2. Post. :

chaumière
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux.

Voilà du Dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours ;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours !

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs ;
Loin de moi les cités et leur vaine opulence,
Je suis né parmi les pasteurs !

Enfants, j'aimais, comme eux, à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir ;
A revenir comme eux laver leur tendre laine [1]
Dans l'eau courante du lavoir ;

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères
Les tendres œufs des tourtereaux ;

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

309. *L'airain.* Voir *Remarque* 1.

317. *Égarés.* — Se rapporte aux pasteurs et équivaut à une phrase au participe présent : « *en m'égarant avec eux* ». Il y a en réalité une rupture de construction.

318. *Laver leur tendre laine.* — Cette leçon offre un sens plus concret, et convient mieux aux agneaux que la correction adoptée ensuite pour éviter l'homophonie : *laver, lavoir.*

321. *Gravir.* Voir *Remarque* 4.

325. Ce vers était-il dans la mémoire de V. Hugo, quand celui-ci écrivit dans la *Tristesse d'Olympio*, en 1837 :

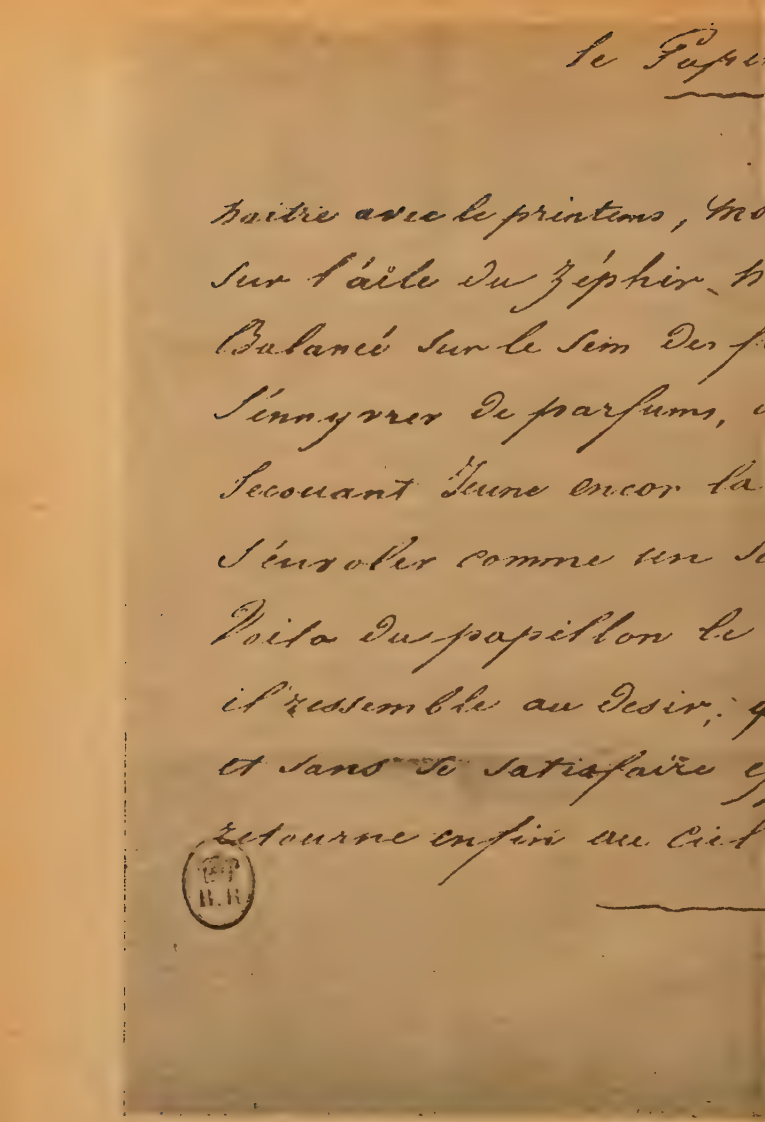
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir ?

Une harmonie analogue, suggestive et non point imitative, se trouve dans Virgile, qui, très probablement a inspiré ici Lamartine (Voir plus haut la *Notice*) :

Boves... montesque per altos
Contenta cervice trahunt stridentia plaustra.

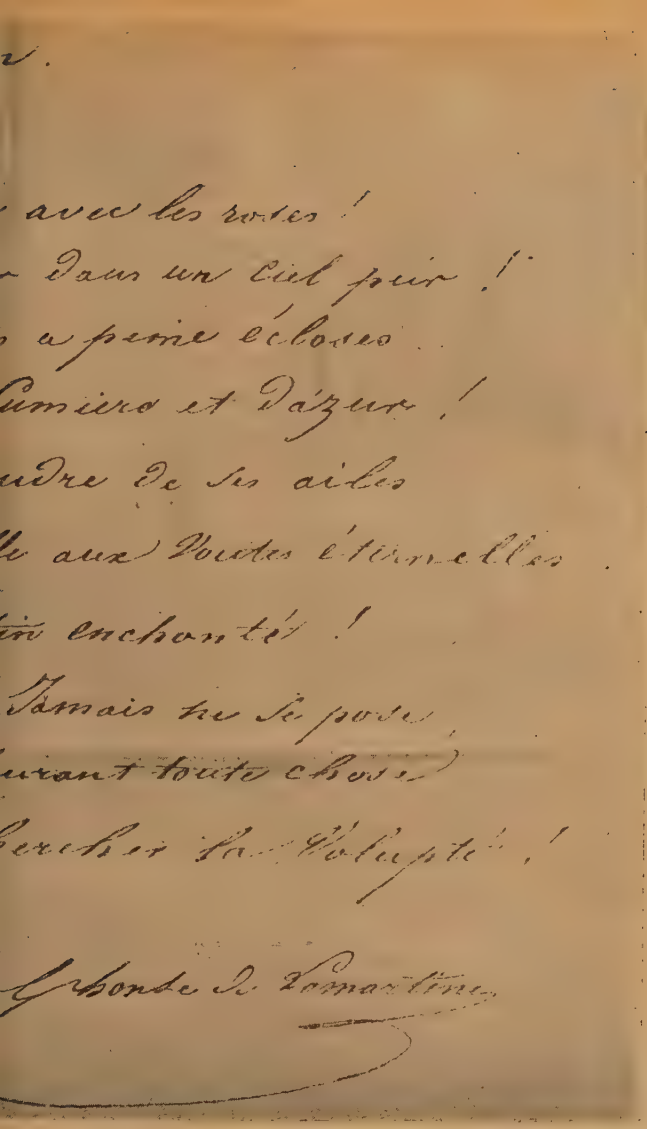
(*Géorgiques, III*, 535-36.)

1. Post. : *baigner leur blanche laine.*



Autograp

Cet autographe donne la courte pièce d'album qui, dans l'édition originale de
au tome I de la première édition collective les *Œuvres de Lamartine* parue en 18
furent imprimées les *Nouvelles Méditations*. C'est un beau spécimen de la célèbr
de l'orthographe.



martine.

Méditations, forme la "Méditation Sixième"; le "fac-similé" en fut inséré
duit probablement une page du manuscrit — aujourd'hui disparu — sur lequel
' anglaise " du poète — en même temps que de son délain pour les vétilles

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours, loin des cités, des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur !

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages !
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois ;
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos riants asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller, le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour [1] ;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore,
Comme pour fêter son retour ;

328. *Exilé.* — Le participe ne se rapporte point au sujet de la phrase principale, mais à *moi*, contenu dans *mes* et *mon*, qui appartiennent au régime direct. Voir *Remarques* 15 et 16.

332. *Sacrés ombrages.* — Expression et épithète virgiliennes.

334. *Contemporains.* — « Mes contemporains. »

337. *J'insultais.* — Au sens étymologique (latin : *insultare*, donner l'assaut) et très classique, de : attaquer par un coup de main. Rapprocher :

« On *insulta* le chemin couvert du front de la basse ville. »

VOLTAIRE. *S. de Louis XIV*, II.

Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant *insultés*.

BOILEAU, *Épîtres*, *VI*, 11-12.

342-43. C'est, avec moins de tristesse, le sentiment du *Vallon*.

1. Première édition : *les jours*.

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts ;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets ;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir ses blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir, sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

351. *Guérets.* — Désigne ici par extension poétique du sens (terre laissée en jachère) : des champs cultivés, où la moisson mûrit.

353. Ce vers condense la vision virgilienne des chèvres qui broutent à mi-flanc de colline et qui semblent ainsi suspendues au-dessus d'un champ :

Non ego vos...
Dumosa pendere procul de rupe videbo ;
. . . . . non, me pascente, capellæ,
Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

VIRGILE, *Bucoliques I*, 74-80.

357. *Émonder.* — L'émondeur se trouve aussi chez Virgile, au vers 57 de la 1re Églogue.

358. *Mollement.* — L'adverbe ne se rapporte pas au verbe *creuser*, mais au sens général de la phrase. Entendre : creuser aux ruisseaux leurs lits afin qu'ils y coulent mollement, et qu'ils y murmurent. Le poète saute, comme il arrive souvent, par-dessus une idée intermédiaire.

366. *Ce sable léger.* — Il y a là plus qu'une image traditionnelle ; le *sablier* était, jusqu'au milieu du XIXe siècle, fort en usage dans les campagnes pour aider à compter certaines unités de temps.

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre :
C'est assez pour qui doit mourir.

. . . . . .
. . . . . .

Le chant meurt, la voix tombe. Adieu, divin génie ;
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie !
Tes chants ont arrêté les larmes dans mes yeux [1].
Je lui parlais encore... Il était dans les cieux.

369. *Les fruits d'un chaste amour.* — Les enfants, au sens de l'expression latine « fructus amoris ». Le meilleur commentaire de cette dernière strophe est donné par la *Méditation* 15e, intitulée : *Consolation.*

Quand pourrai-je la voir sur l'enfant qui repose
S'incliner doucement dans le calme des nuits ! etc...

Alors, le front chargé de guirlandes fanées,
Tel qu'un vieux olivier parmi ses rejetons,
Je verrai de mes fils les brillantes années
Cacher mon tronc flétri sous leurs jeunes festons.

Alors j'entonnerai l'hymne de ma vieillesse,
Et, convive enivré des vins de ta bonté,
Je passerai la coupe aux mains de la jeunesse,
Et je m'endormirai dans ma félicité.

On comparera à l'évocation rapide des souvenirs de son enfance esquissée ici par Lamartine, le tableau plus ample tracé dans l'Harmonie : *Milly* ou la *Terre natale* (plus loin chapitre XI) et la description en prose extraite des *Mémoires inédits* (p. (9).

1. Post. : *de.*

MÉDITATION VINGT ET UNIÈME

LE CRUCIFIX

Dans l'édition de 1849, Lamartine plaça après *le Crucifix*, ce simple commentaire :

« Ceci est une méditation sortie avec des larmes du cœur de l'homme, et non de l'imagination de l'artiste. On le sent ; tout y est vrai.

Les lecteurs qui voudront savoir sous quelle impression réelle j'écrivis, après une année de silence et de deuil, cette élégie sépulcrale, n'ont qu'à lire dans *Raphaël* la mort de Julie. Mon ami M. de V..., qui assistait à ses derniers moments, me rapporta, de sa part, le crucifix qui avait reposé sur ses lèvres dans son agonie.

Je ne relis jamais ces vers : c'est assez de les avoir écrits. »

De ces lignes, il semblerait résulter : 1° que Lamartine conçut son poème au lendemain même de la mort de Mme Charles, ou, plus exactement, quelque quatre ou cinq semaines plus tard, en recevant des mains de Virieu le crucifix qu'elle lui avait légué ; 2° qu'ayant conçu son poème, il ne l'écrivit qu'en décembre 1818 ou dans les tout premiers mois de 1819.

La vérité n'est-elle point légèrement différente ? Il semble qu'après avoir conçu son poème, Lamartine, pendant des années, ne l'ait point achevé.

C'est que le *Crucifix*, dans son état actuel, apparaît comme la réunion adroite de deux poèmes différents. Le premier était une méditation toute personnelle de Lamartine sur les derniers instants de son amie, auxquels il n'assistait pas ; le docteur Alin les lui relata dans une lettre ; et dans une autre lettre, après avoir causé avec M. Charles, Virieu lui décrivit la morte sur son lit funèbre [1]. Sur ces données, il composa les strophes :

De son pieux espoir son front gardait la trace, etc...

Mais un autre ami, Amédée de Parseval (et non point Virieu) lui avait rapporté l'humble crucifix avec lequel l'abbé de Keravenant, « martyr » de la Révolution devenu curé de

1. Les deux lettres, retrouvées à Saint-Point, ont été publiées par M. R. Doumic, à l'appendice de son petit livre : *Lettres d'Elvire à Lamartine.*

Saint-Germain-des-Prés, avait assisté l'agonie de Mme Charles. Sur ce crucifix, il avait longuement médité encore : un canevas en prose avait enregistré aussitôt les grandes lignes de cette méditation. Ce canevas, Mme Valentine de Lamartine l'a publié en 1873 dans le volume des *Poésies inédites*, où il est précédé d'un titre italien : en voici quelques strophes :

Il Crucifisso

Image d'un Dieu sauveur, espérance du coupable, gage d'immortalité pour le malheureux, reçois sur tes pieds divins ce baiser baigné de larmes.

. . . . . .

Que de larmes aussi n'as-tu pas vu répandre ! que de baisers n'as-tu pas reçus ! que de soupirs n'as-tu pas recueillis depuis le jour où le sculpteur inspiré grava sa pensée sublime sur l'ivoire, où le pontife te bénit et te consacra !

Tu as passé de mourant en mourant, de douleur en douleur, jusqu'à celle qui, à sa dernière heure, te colla sur ses lèvres et exhala son dernier soupir et son dernier adieu sur l'image miséricordieuse de son Dieu.

Tiède encore de son dernier baiser, humide encore de ses dernières larmes, je te recueillis alors comme un gage deux fois saint, comme un souvenir de la mort, comme un garant d'immortalité.

Depuis ce jour-là, tu n'as pas quitté mon sein, tu as compté mes soupirs et mes angoisses, et mes lèvres ont usé l'ivoire amolli par mes larmes.

. . . . . .

Reste à jamais pressé sur mon cœur, reste à jamais collé sur mes lèvres ! Quand la voix de celle qui t'a légué à moi se fera entendre, reçois mon dernier soupir comme tu as reçu le sien ; bénis ma dernière douleur, consacre ma dernière larme, et sois recueilli par une main chérie sur ma bouche glacée...

De cette méditation en prose, des strophes, ensuite, surgirent. A quelle époque ?... Il se pourrait que ce fût seulement pendant l'hiver de 1822-23, lors du séjour du poète à Paris,

pendant les premiers jours où il songe enfin à l'élaboration de son nouveau recueil.

Les deux poèmes, — en tout cas, les strophes intimes qui conservent l'image de la morte et les strophes sur le crucifix — ne furent fondus en une méditation unique que peu de temps avant la publication : les traces du travail de refonte n'ont point été complètement effacées.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds, que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

. . . . . .
. . . . . .

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

1. *J'ai recueilli.* — Lamartine n'assistait pas, on le sait, à la mort de Mme Charles ; mais il se met en scène par un procédé ordinaire aux poètes.

Sa. — Ce possessif, comme ceux qui suivent, renvoie discrètement à « celle qui est morte. » Voir, de même, au début du *Lac*, le rôle du pronom personnel :

*Et près des flots chéris qu'*ELLE *devait revoir.*

6. *D'un martyr.* — L'abbé de Keravenant, confesseur de Mme Charles, était un « martyr » de la Révolution : emprisonné pendant la Terreur, il avait failli être exécuté.

8. *Son dernier soupir.* — « Son », comme plus haut, renvoie à « la morte ».

11. *Pareils aux chants plaintifs.* — Sully Prudhomme a repris et développé cette idée dans un beau poème des *Vaines Tendresses*.

13. Le meilleur commentaire des vers qui suivent se trouve dans la lettre de Virieu, comme l'a bien montré M. René Doumic :

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

« ...Dans certains moments d'inattention où sa tête s'égarait, sa figure ne recevait qu'une impression plus forte de son âme, l'expression de ses traits devenait sublime. Son regard avait quelque chose de surhumain et l'on restait frappé d'admiration et de terreur... Aucun de ses traits n'a été défiguré (par la mort). Ses chairs sont seulement devenues blanches comme de l'albâtre. Sa bouche était entr'ouverte, ses yeux à demi-fermés et il y avait sur toute sa figure une expression céleste de douceur et de repos... »

17. *Le vent...* — Il faudrait donc supposer que la fenêtre de la chambre mortuaire était ouverte ? en décembre ? Virieu ou A. de Parseval aurait alors indiqué ce détail au poète ?... Mais il est plus simple de supposer que Lamartine évoque ici le souvenir qu'il a conservé de l'accident survenu à Aix le 11 octobre 1816 : M^me^ Charles faillit se noyer et il la vit évanouie dans une humble chambre de pêcheurs, les cheveux épars au vent du lac.

27-28. L'âme qui fuit est comparée au parfum d'*un encens* que la flamme consume *sans avoir même* le temps de l'embraser.

Je n'osais !... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance :
« Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur, parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi.

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

42. *Sept fois.* — Mme Charles était morte en 1817 ; Lamartine écrivait ce vers au printemps de 1823 : en comptant les quantièmes sur ses doigts, c'est le chiffre *sept* qu'il devait trouver, bien qu'en réalité six ans et demi seulement se fussent écoulés.

43. Avec la page en prose, écrite beaucoup plus tard et recueillie dans *Souvenirs et Portraits* (III-128), où Lamartine conte qu'il va chaque année faire un pèlerinage au cimetière de campagne qui garde son amie, ce vers est la seule indication précise que l'on possède sur le tombe d'Elvire: les recherches du Dr Babonneix ont établi qu'elle n'a pas été enterrée dans un cimetière parisien ; mais aucun érudit n'a pu encore découvrir le lieu de son tombeau, où son nom même ne serait pas gravé. — *Son feuillage :* à partir de 1849 : *de feuillage.*

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami ;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds ! Que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin !

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu !

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

69. *Tu sais, tu sais mourir !* — L'expression est prise à une lettre même d'Elvire : «... Je vous pardonne tout, mais que je souffre, et quel noir horizon couvre à mes yeux l'avenir !... *Enfin, je sais mourir...* »

70 et suiv. Évocation des heures passées par le Christ dans le jardin de Gethsémani, au pied du mont des Oliviers, après la Cène, et avant son arrestation.

81. *Sa bouche.* — Celle de la morte. Rappel du vers 1, et de ses principales rimes. La méditation revient à son point de départ, et s'achève sur une prière.

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour !

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix, dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dormaient à l'ombre
De l'éternelle croix !

90 et suiv. Ces derniers vers élargissent encore l'inspiration en élevant le crucifix modeste d'Elvire à la dignité d'un symbole qui, à travers la mort, unit les générations.

93-96. Évocation de la résurrection des corps, qui, d'après le dogme catholique, précédera le jour du jugement dernier. *Une voix :* celle des Anges que le Christ enverra pour le précéder et qui réveillera les morts. (Voir les Évangiles et l'Apocalypse). La fin de l'harmonie : *Milly* (voir plus loin chapitre XI) développe cette belle « anticipation ».

95. *Dormaient.* Postérieurement : *dorment.*

CHAPITRE VIII

LA MORT DE SOCRATE

La Conception. — Elle remonte obscurément jusqu'aux années d'enfance du poète. Il conte, dans le *Cours familier de Littérature* [1], comment son père, l'abbé Dumont, et M. de Vaudran, bon helléniste, avaient coutume de s'arrêter le soir, au retour des promenades où les suivait l'enfant, sur le pic du Monsard, l'une des deux montagnes qui dominent Milly [2]. Devant le large horizon, ils philosophaient, « tous trois assis dans une niche, ou plutôt dans une chaire de cathédrale formée par les créneaux de cette forteresse démantelée » à laquelle ressemblait le roc capricieux. Un soir d'été, « M. de Vaudran, ayant apporté un Platon en grec, le lut en le traduisant à ses deux amis jusqu'au moment où le crépuscule manqua sur la dernière page du *Phédon* et où les premières étoiles scintillèrent dans le ciel, autour du rocher, comme pour assister, du ciel, à la mort de Socrate. » Cette lecture frappa l'imagination de l'enfant ; sans doute, les jours suivants, posa-t-il plus d'une question sur Socrate et sur Platon à M. de Vaudran qui, dans la petite maison de Bussière où il vivait avec sa mère et ses sœurs, lui donnait alors ses premières leçons de dessin et d'écriture, et lui contait de belles histoires [3].

Au collège, le jeune élève du Père Wrindts apprit à découvrir dans Platon les premières « grandes lignes de la philosophie spiritualiste ».

Puis, en 1811, à l'occasion de son voyage en Italie, il fit la connaissance d'un zélé platonicien, M. Claude de la Poix de Fréminville, alors auditeur du Conseil d'État, sous-préfet de l'arrondissement de Rome, auquel il avait été recommandé par sa famille [4]. Il le revit à Paris en 1814. Il eut avec lui des conversations sur la métaphysique et la morale. Il pouvait, en 1822, lui écrire : « ... Si j'ai du platonisme dans le cœur, je n'en ai pas autant dans l'esprit que vous, qui avez digéré et transsubstantié cette doctrine

1. Premier Entretien.
2. Voir plus haut, p. 16.
3. Voir P. de Lacretelle, *ouvrage cité*, p. 140.
4. « La famille de la Poix de Fréminville habitait le château de l'Aumusse, vieille commanderie des Templiers, sise commune de Bâgé-le-Châtel, à 6 kilomètres de Mâcon ; des relations de voisinage existaient entre elle et la famille de Lamartine. » F. Reyssié, *ouvrage cité*, p. 178.

presque divine [1]. » Et en 1824, il l'appelait « son cher maître en Platon » [2].

En 1817, lorsque, à Paris, puis à Aix et à Mâcon, il projeta d'écrire, pour Mme Charles, des vers sur l'immortalité de l'âme, sa pensée se reporta tout naturellement vers le *Phédon*, où Socrate dialogue sur la vie future. La méditation sur l'*Immortalité* est tout imprégnée des souvenirs du *Phédon*. C'est qu'à l'époque où il l'écrivait, Lamartine avait déjà conçu un poème sur la mort de Socrate [3].

En 1822, il revoit souvent Fréminville à Paris, à partir du mois de décembre : et Fréminville lui lit plusieurs de ses essais philosophiques ; ils sont « dignes de Platon, notre type », écrit-il à Virieu. (14 décembre.) Sa pensée, d'autre part, est assombrie et tournée vers la méditation de la mort, depuis qu'il a perdu son jeune fils, en octobre. Enfin, Victor Cousin, qui, dépossédé de sa chaire en Sorbonne, a entrepris une traduction complète des œuvres de Platon, vient de publier une version française du *Phédon* enrichie de commentaires.

Sous toutes ces influences, le projet de poème, assoupi depuis 1817, dans l'esprit de Lamartine, s'y réveille tout d'un coup vers la fin de janvier ou le début de février 1823.

La Composition. — Le 15 février, il écrit à Virieu : « ... En ce moment, je fais une chose que je méditais depuis six ans : un chant sur la mort de notre ami Socrate. Le *Phédon* m'y a fait repenser. Cela va comme de l'eau courante, et, pour nous deux au moins, cela sera superbe, peut-être même pour Fréminville. Je compte le terminer dans le mois. Cela aura 5 ou 600 vers. C'est coupé par couplets, comme Byron. Je crois qu'il n'y a pas moyen de soutenir l'épique autrement : ce n'est purement ni épique, ni lyrique, ni didactique, mais tous les trois à la fois. C'est neuf, en un mot, pour nous... »

Dans la même lettre, il demande à Mlle Fanny de Virieu de lui faire un dessin représentant « un Socrate mourant passant la main dans les beaux cheveux de Phédon assis à ses pieds ».

Un mois plus tard, jour pour jour, il peut annoncer : « *Socrate* est fini ! » Il ajoute : « ... Si tu me demandes mon avis, je te dirai que je le trouve mon morceau capital, *il capo d'opera* du genre méditatif... »

Le Sujet et l'Inspiration. — C'était bien se juger et se connaître. *La Mort de Socrate* n'est qu'une méditation en 831 vers (à la place des 5 à 600 que le poète prévoyait en l'entreprenant) sur l'immor-

1. Lettre publiée par F. Reyssié, *ouvrage cité*, pp. 334-335. — 2. *Idem*, p. 353. — 3. « ... une chose que je méditais *depuis six ans*... » Lettre du 15 février 1823.

talité ; mais, au lieu de parler pour son compte, il laisse parler Socrate. Et il lui prête, comme il était inévitable, une partie de ses propres sentiments ; il le transfigure en un prophète du spiritualisme intégral et du christianisme. Au reste, il suit, dans la marche didactique du poème, les grandes lignes du dialogue platonicien, retranchant seulement les discussions trop abstraites ; il y adapte un prologue où, pour la première fois dans la poésie française du XIXe siècle, se manifeste le sentiment descriptif de la beauté hellénique.

On ne saurait mieux juger *la Mort de Socrate* que ne l'a fait M. J. des Cognets :

« ... Soutenu par les admirables pages de Platon, Lamartine y atteint une perfection qu'il ne surpassera jamais. Il possède déjà la maîtrise de son génie et il surveille encore ses négligences. Dans aucune autre de ses œuvres il n'a obtenu plus parfaitement cet équilibre de la puissance et de la grâce qui est la caractéristique de son génie. L'éloquence soulève les vers sans altérer leur musique. La pensée est nourrie et riche, mais n'étouffe pas la sensibilité, qui reste vibrante, et que ne glace aucune froideur philosophique. Jamais le didactisme n'avait eu cette aisance, cette souple allure : jamais le lyrisme n'avait rendu un son aussi plein. Pour la première fois, le poète réalise ce mélange de lyrique, de didactique, et d'épique qui fera l'originalité de *Jocelyn*. Mais le dosage des divers éléments sera peut-être moins heureux dans l'épopée que dans le poème. *Jocelyn* est un chaos de beautés. *La Mort de Socrate* est un prodige d'harmonie, de mesure et de souveraine élégance...

« L'homme occupe la scène : la terre et le ciel l'entourent de leur fête ; des dieux éphémères chantent au bord du ciel léger, mais un Dieu plus grand remplit l'infini de son formidable silence. Le poème de l'âme se confond au poème de la nature...

« Le soleil qui se couche sur l'Olympe prolonge un dernier rayon qui éclaire vaguement dans l'avenir la figure du Christ... On ne sait plus trop lequel des deux, du philosophe ou du Messie, du buveur de ciguë ou du Crucifié, est l'holocauste rédempteur offert par l'humanité au Dieu éternel. La scène n'est pas située dans les temps, dans l'histoire, mais sur une cime fantastique des régions éternelles où s'opère, hors des confessions et des races, la fusion de toutes les vérités et de toutes les vertus.

« *La Mort de Socrate*, à tout prendre, est le miroir le plus fidèle où se soit reflétée la pensée religieuse de Lamartine... Toutes ses idées religieuses essentielles se trouvent en germe ici : l'aspiration vers l'unité de croyance par la révélation d'un culte universel, la croyance à un Dieu unique, à l'immortalité de l'âme, à l'utilité de la prière et du sacrifice, et, s'insinuant ici ou là, un penchant au panthéisme qui entraîne sa sensibilité, mais répugne invincible-

ment à sa raison. A ces divers éléments, Lamartine n'ajoutera plus grand'chose [1]... »

La Publication. — Le manuscrit, emporté par Lamartine à Saint-Point, y fut revu par lui dans le loisir laborieux de cet été de 1823 [2]. La mise au point était terminée le 20 août. Ce jour-là, Lamartine écrit à son ami Genoude qu'il va à Paris « dans 6 ou 8 jours », mais « qu'il n'en aura que trois à y rester ». Il voudrait savoir dès son arrivée ce que « Ladvocat, libraire au Palais-Royal », lui donnerait « comptant et tout de suite d'un petit poème intitulé : Le *Phédon* ou *la Mort de Socrate*, formant 900 vers et susceptible, avec une gravure et une préface, de faire un joli petit volume de 3 francs ». Il en voudrait au moins 8.000 francs; et il le vendrait pour neuf ans.

Ladvocat était alors, et depuis vingt ans, le libraire à la mode ; Chateaubriand, depuis *les Martyrs*, lui restait fidèle, et il donnait des éditions, ornées de gravures, des œuvres de Millevoye et de Casimir Delavigne.

Le marché se conclut rapidement pour 6.000 francs. L'œuvre s'imprima avec la même hâte. La 1re édition en paraissait le samedi 20 septembre ; une seconde le 27 septembre ; la 3e le 18 octobre [3].

Lamartine consacra plus tard tout un numéro du journal *le Civilisateur* et tout un entretien du *Cours de Littérature* à Socrate et à sa philosophie ; il apporta quelques restrictions à l'enthousiasme de sa jeunesse pour cette grande figure.

AVERTISSEMENT [4]

Si la poésie n'est pas un vain assemblage de sons, elle est sans doute la forme la plus sublime que puisse revêtir la pensée humaine ; elle emprunte à la musique cette qualité

1. Des Cognets, *ouvrage cité*, pp. 131-134.

2. Voir plus haut p. 201. Il est probable que *la Mort de Socrate* devait primitivement faire partie du recueil des *Nouvelles Méditations*. Voir : Maurice Levaillant, « *Le Centenaire des Nouvelles Méditations* (*R. des Deux Mondes*, 1923).

3. *Journal de la Librairie :* 39.170. *La Mort de Socrate*, poème, in-8 de 9 feuilles 1 /8. Imprimerie de Didot, à Paris chez Ladvocat. Prix : 4 fr. — Samedi 20 septembre.

4. Cet avertissement est précédé dans les premières éditions de cet *Avis du Libraire-Éditeur :*

« En publiant ce poème, l'Éditeur croit devoir prévenir le public qu'il s'est imposé la loi de suivre scrupuleusement à l'impression

indéfinissable de l'harmonie qu'on a appelée céleste, faute de pouvoir lui trouver un autre nom : parlant aux sens par la cadence des sons, et à l'âme par l'élévation et l'énergie du sens, elle saisit à la fois tout l'homme ; elle le charme, le ravit, l'enivre ; elle exalte en lui le principe divin ; elle lui fait sentir pour un moment *ce quelque chose de plus qu'humain* qui l'a fait nommer la langue des dieux [1].

C'est du moins la langue des philosophes, si la philosophie est ce qu'elle doit être, le plus haut degré d'élévation donné à la pensée humaine, la raison divinisée. La métaphysique et la poésie sont donc sœurs, ou plutôt ne sont qu'une : l'une étant le beau idéal dans la pensée, l'autre le beau idéal dans l'expression [2]. Pourquoi les séparer ? pourquoi dessécher l'une et avilir l'autre ? L'homme a-t-il trop de ses dons célestes pour s'en dépouiller à plaisir ? a-t-il peur de donner trop d'énergie à son âme en réunissant ces deux puissances ? Hélas ! il retombera toujours assez tôt dans les formes et dans les pensées vulgaires ! La sublime philosophie, la poésie digne d'elle, ne sont que des révélations rapides qui viennent interrompre trop rarement la triste monotonie des siècles : ce qui est beau dans tous les genres n'est pas l'état naturel, n'est pas de tous les jours ici-bas ; c'est un éclair de cet autre

les indications typographiques marquées sur le manuscrit de M. de Lamartine. Il ignore si l'auteur a l'intention de remplir un jour les lacunes qui étaient indiquées par plusieurs lignes de points, ou si elles sont adoptées par lui à dessein de sauver quelques transitions, comme a fait Lord Byron dans plusieurs de ses Poèmes ; heureusement pour le public et pour moi, M. de Lamartine et le premiers des poètes modernes de l'Angleterre ont des traits plus directs et plus précieux de ressemblance.

Paris, ce 10 septembre 1823.

Ladvocat.

Cet avis, comme celui des *Nouvelles Méditations*, témoigne que le système des « pauses typographiques », imaginé par Lamartine pour mieux marquer le rythme de la pensée et des sentiments, risquait de déconcerter le public, encore habitué aux transitions travaillées de l'école classique.

1. Lamartine développera cette définition dans *Les Destinées de la Poésie ;* mais il ne lui ajoutera rien.

2. Reflet des idées professées par Victor Cousin à la Sorbonne, en 1818, dans le cours qui devait former son volume fameux : Du *Vrai*, du *Beau*, du *Bien*.

monde où l'âme s'élève quelquefois, mais où elle ne séjourne pas.

Ces réflexions nous semblent propres à excuser du moins l'auteur de ce *fragment* d'avoir tenté de fondre ensemble la poésie et la métaphysique de ces belles doctrines du sage des sages. Quoique ce morceau porte le nom de Socrate, on y sent cependant déjà une philosophie plus avancée, et comme un avant-goût du christianisme près d'éclore : si un homme méritait sans doute qu'on lui en supposât d'avance les sublimes inspirations, cet homme était Socrate.

Il avait combattu toute sa vie cet empire des sens que le Christ venait renverser ; sa philosophie était toute religieuse; elle était humble, car il la sentait inspirée ; elle était douce, elle était tolérante, elle était résignée ; elle avait deviné l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, plus encore, s'il faut en croire les commentateurs de Platon et quelques mots étranges échappés de ces deux bouches sublimes. L'homme était allé jusqu'où l'homme pouvait aller ; il fallait une révélation pour lui faire franchir encore un pas immense. Socrate, lui, en sentait le besoin ; il l'indiquait ; il la préparait par ses discours, par sa vie et par sa mort. Il était digne de l'entrevoir à ses derniers moments ; en un mot, il était inspiré ; il nous le dit, il nous le répète, et pourquoi refuserions-nous de croire sur parole l'homme qui donnait sa vie pour l'amour de la vérité ? Y a-t-il beaucoup de témoignages qui vaillent la parole de Socrate mourant ? Oui, sans doute, il était inspiré ; il était un précurseur de cette révélation définitive que Dieu préparait de temps en temps par des révélations partielles. Car la vérité et la sagesse ne sont point de nous : elles descendent du ciel dans des cœurs choisis qui sont suscités de Dieu selon les besoins des temps. Il les semait çà et là ; il les répandait goutte à goutte, pour en donner seulement la connaissance et le désir, jusqu'au moment où il devait nous en rassasier avec plénitude.

Indépendamment de la sublimité des doctrines qu'il annonçait, la mort de Socrate était un tableau digne des regards des hommes et du ciel ; il mourait sans haine pour ses persécuteurs, victime de ses vertus, s'offrant en holocauste pour la vérité : il pouvait se défendre, il pouvait se renier lui-même ; il ne le voulut pas : c'eût été mentir au Dieu qui parlait en lui, et rien n'annonce qu'un sentiment d'orgueil soit venu altérer la pureté, la beauté de ce sublime dévouement. Ses paroles, rapportées par Platon, sont aussi simples à la fin de son dernier jour qu'au milieu de sa vie ; la solennité de ce grand

moment de la mort ne donne à ses expressions ni tension ni faiblesse ; obéissant avec amour à la volonté des dieux, qu'il aime à reconnaître en tout, son dernier jour ne diffère en rien de ses autres jours, si ce n'est qu'il n'aura pas de lendemain ! Il continue avec ses amis le sujet de conversation commencé la veille ; il boit la ciguë comme un breuvage ordinaire ; il se couche pour mourir, comme il aurait fait pour dormir, tant il est sûr que les dieux sont là, avant, après, partout, et qu'il va se réveiller dans leur sein !

Le poète n'a pas interrompu son chant par les détails assez connus du jugement, et par les longues dissertations de Socrate et de ses amis ; il n'a chanté que les dernières heures et les dernières paroles du philosophe, ou du moins les paroles qu'il lui suppose. Nous l'imiterons ; nous nous contenterons de rappeler l'avant-scène aux lecteurs.

Socrate, condamné à mourir pour ses opinions religieuses, attendait la mort depuis plusieurs jours ; mais il ne devait boire la ciguë qu'au moment où le vaisseau envoyé tous les ans à Délos en l'honneur de Thésée serait de retour dans le port d'Athènes. C'est ce vaisseau que l'on nommait *Théorie*, et qu'on apercevait dans le lointain au moment où le poème commence. Le *Serviteur des Onze* était un esclave de ce tribunal, destiné au service des prisonniers en attendant l'exécution des sentences.

Ce fragment est imprimé comme il a été écrit par l'auteur, dans une forme inusitée, par couplets d'inégale mesure [1] ; après chaque couplet, nous avons placé un fleuron qui indique la suspension du sens, et l'auteur passe souvent, sans autre transition, d'une pensée à une autre.

Nous nous servirons pour les notes, toutes tirées de Platon, de l'admirable traduction de Platon par M. Cousin [2]. Ce jeune philosophe, digne d'expliquer un pareil maître, pour faire rougir notre siècle de ses honteux et dégradants sophismes, après l'avoir rappelé lui-même aux plus nobles théories du spiritualisme, a eu l'heureuse pensée de lui révéler la sagesse antique dans toute sa grâce et toute sa beauté ! Trouvant la philosophie de nos jours encore toute souillée des lambeaux

1. Postér. : *longueur*.

2. *Œuvres complètes de Platon*, traduites du grec en français, accompagnées de notes, et précédées de plusieurs dissertations sur la vie de Platon, l'ordre et l'authenticité de ses *Dialogues*, le caractère et l'histoire de sa *Philosophie*, etc., etc. ; par Victor Cousin, ex-maître de conférences à l'École Normale, professeur-suppléant de l'Histoire de la Philosophie à la Faculté des lettres de l'Académie de Paris. (Deux volumes avaient alors paru.)

du matérialisme, il lui montre Socrate, et semble lui dire : « Voilà ce que tu es ! et voilà ce que tu as été ! » Espérons qu'en achevant son bel ouvrage il la dégagera aussi des nuages dont Kant et quelques-uns de ses disciples l'ont enveloppée, et nous la fera apparaître enfin toute resplendissante de la pure lumière du christianisme.

LA MORT DE SOCRATE

I. — Prologue

Le Réveil de Socrate.

Les éditions courantes répètent, en tête du poème, l'épigraphe : *La vérité, c'est Dieu*, qui se lit, dans les premières éditions, seulement sur la page de titre.

Conformément au procédé habituel de Platon dans ses *Dialogues*, Lamartine suppose que le récit de la mort de Socrate est fait par un des disciples du philosophe, mais il ne le nomme point.

Le soleil, se levant aux sommets de l'Hymète,
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et, frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison ;
On voyait sur les mers une poupe dorée,
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée,
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour ;

1. *Aux sommets.* — Voir *Remarque* 9.

L'*Hymète* ou Hymette. — Montagne au sud-est d'Athènes.

2. Le temple de Thésée s'élève encore aujourd'hui au nord-ouest de l'Acropole ; il avait été construit au v^e^ siècle pour recevoir les ossements plus ou moins authentiques du héros.

3. Le *Parthénon*, ou temple de la Vierge (*parthenos* en grec), la déesse Athéna, protectrice et fondatrice d'Athènes, qui lui doit son nom. Élevé sur l'Acropole par l'architecte Ictynos et décoré de sculptures par Phidias, il contenait la statue de la déesse, considérée comme le chef-d'œuvre de ce grand artiste. Demeuré à peu près intact jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle, il fut détruit presque entièrement en 1687 dans un bombardement d'Athènes par les Vénitiens. Il n'en subsiste qu'une partie des murs et une vingtaine de colonnes.

6. *Le Pirée.* — L'un des trois ports d'Athènes.

7-8. Voir les indications de l'Avertissement.

Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons, aux vivants destinés,
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière !
Ainsi l'homme exilé du champ de ses aïeux
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux !

*

Attendant le réveil du fils de Sophronique,
Quelques amis en deuil erraient sous le portique ;
Et sa femme, portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant dont la main joue avec les verrous,

9. *La loi.* — Il s'agit, en réalité, d'une autre loi plus générale, qui interdisait toute exécution d'un condamné à mort avant le coucher du soleil.

10. *L'Ionie.* — Géographiquement, c'est la côte de l'Asie Mineure, habitée par les peuples de race ionienne. Entendez ici : *l'Attique.*

12-13. Sentiment profondément grec. Comparez la plainte d'Antigone mourante : « Il est si doux de voir la lumière du soleil ! » (Sophocle, *Antigone.*)

15-16. Lamartine se rappelle-t-il quelques-uns de ses départs, lorsque, écolier, il quittait Milly pour le collège ?... Le départ de *Jocelyn* pour le séminaire a lieu, aussi, à l'aube.

17. *Sophronique.* — Pour *Sophronisque.*

18. *Quelques amis.* — Le *Phédon* les énumère, et Lamartine y renvoie en note. Il y avait, entre autres, Criton, qui, quelques jours auparavant, avait voulu faire évader Socrate en corrompant le geôlier (voir le Dialogue de Platon qui porte son nom), Antisthène, chef de l'école cynique, Cébès ; Platon, malade, était absent... Les disciples de Socrate avaient coutume, depuis sa condamnation, de se rassembler le matin, sur la place publique proche de la prison, dont la porte ne s'ouvrait jamais de bonne heure ; et ils restaient à converser avec leur maître jusqu'au soir. « ... Mais, ce jour-là, nous nous réunîmes plus tôt que de coutume.... » (*Phédon*, 59, D.)

19. *Et sa femme.* — Lamartine suit une tradition plus ou moins suspecte d'après laquelle Socrate aurait été marié deux fois ; et il substitue ici à Xantippe, nommée par Platon dans le *Phédon*, celle qui aurait été sa seconde femme, Myrto, fille ou petite-fille d'Aristide, et qui lui aurait donné un fils peu avant son procès et sa mort.

20. *Joue.* — Voir *Remarque* 11.

Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles.
La foule, inattentive au cri de ses douleurs,
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,
Et, reprenant bientôt sa course suspendue,
Et dans les longs parvis par groupes répandue,
Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,
Et de ce Dieu sans nom, étranger dans la Grèce !
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,
Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice,
Et que la terre au ciel devait en sacrifice !
Socrate ! et c'était toi qui, dans les fers jeté,
Mourais pour la justice et pour la vérité !!!

*

Enfin de la prison les gonds bruyants roulèrent ;
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent.

23. *Inattentive.* — Semble contredit par les vers suivants. Entendez : *indifférente*, sans prêter plus qu'une attention distraite et passagère (*Demandait en passant...*).

26. *Parvis.* — Les portiques des temples dont la place publique était entourée.

28-30. L'acte d'accusation portait que Socrate « corrompait les jeunes gens et introduisait des divinités nouvelles dans la cité ». Il ne parlait point « d'un Dieu sans nom » ; mais dans leur réquisitoire les accusateurs reprochèrent au philosophe le « démon familier » dont il prétendait recevoir les inspirations ; c'est ce grief que Lamartine montre ici, déformé par l'imagination populaire dans le sens d'une accusation de monothéisme.

31. Lamartine, sans y penser, prend à Boileau presque tout un hémistiche :

> Il n'est point de serpent, ni *de monstre odieux*
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
>
> (*Art Poétique, III*).

32. *Oreste.* — Type du parricide ; Socrate lui est assimilé, parce qu'il a essayé de détruire les lois et les dieux de sa patrie.

38. *S'écoulèrent.* — Hors de la place et du portique. Lamartine les montre sans transition arrivés auprès de Socrate.

Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos :
« Regardez sur les mers cette poupe fleurie ;
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie !
Saluons-la, dit-il : cette voile est la mort !
Mon âme, aussitôt qu'elle, entrera dans le port !
Et cependant parlez ; et que ce jour suprême,
Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même !
Ne jetons point aux vents les restes du festin ;
Des dons sacrés des dieux usons jusqu'à la fin :
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage ;
Mais, couronné de fleurs, et les voiles aux vents,
Dans le port qui l'appelle il entre avec des chants ! »

*

« Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure :

40. *Vers.* — Indique la direction du doigt et du regard de Socrate ; le vaisseau, au contraire, revenait de Délos.

42. *Théorie.* — Ce mot, traduit directement du grec *théôria*, signifie une députation envoyée en pèlerinage. La majuscule, ici comme dans l'avertissement (... « ce vaisseau que l'on nommait *Théorie*... ») semble bien indiquer que le poète, qui ne savait pas le grec, a pris ce mot pour un nom propre, celui du vaisseau.

46. *De même.* — Au sens de « tout de même » que les autres jours passés.

50. *Sa course.*— Le mot latin *cursus* s'appliquait à la marche des navires ; et le français *course* est passé dans la langue technique des marins. Comparer l'expression : *armer un navire en course*, et MONTAIGNE, *Essais* II : « ... Sa galère fut arrêtée *en sa course*... » Rapprocher enfin le mot *corsaire* (un navire qui fait la course).

51. C'était l'usage antique, lorsqu'on rentrait au port après une navigation heureuse, de suspendre aux mâts des couronnes et des guirlandes de fleurs.

53 et suiv. — La légende du cygne, que rien ne légitime dans la réalité, se trouve dans *Phédon* (84-85 E) : « ... Moi je crois plutôt qu'étant consacrés à Apollon, ils sont devins, et que, prévoyant le bonheur dont on jouit au sortir de la vie, ils chantent et se réjouissent ce jour-là plus qu'ils n'ont jamais fait, etc... » Le « chant du cygne » était devenu une expression proverbiale pour désigner le dernier chef-d'œuvre d'un poète ou d'un artiste. Lamartine avait déjà évoqué la légende et usé de la comparaison dans *Le Poète Mourant.*

Amis, n'en croyez rien ! l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux.
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme, de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi ; je meurs, je puis chanter ! »

*

Sous la voûte, à ces mots, des sanglots éclatèrent ;
D'un cercle plus étroit ses amis l'entourèrent :
« Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté,
Parle-nous d'espérance et d'immortalité ! »
— Je le veux bien, dit-il : mais éloignons les femmes ;
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos âmes ;
Or, il faut, dédaignant les terreurs du tombeau,
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau !

*

« Vous le savez, amis ; souvent, dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspira la sagesse,
Et du monde futur me découvrit les lois.
Était-ce quelque dieu caché dans une voix ?
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète ?
L'écho de l'avenir ? la muse du poète ?
Je ne sais ; mais l'esprit qui me parlait tout bas,
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,

57. *Eurotas.* — Fleuve de Laconie, célèbre dans l'antiquité pour les lauriers-roses qui en bordaient les rives.

58. *L'âme.* — Entendez : l'âme du cygne.

61. *Regard.* — Pour : vision.

69. *Les femmes.* — Injonction empruntée à Platon (*Phédon* 60, A) chez qui également Socrate ordonne, avant son dernier entretien, de ramener sa femme Xanthippe à la maison.

74. *Un génie inconnu.* — C'est le fameux *daimôn* dont Socrate recevait ou feignait de recevoir directement les conseils et les inspirations. Lamartine invite à considérer sa voix comme celle du vrai Dieu, qui va, aux approches de la mort, révéler la vérité à Socrate.

En sons plus élevés me parle, me console ;
Je reconnais plus tôt sa divine parole,
Soit qu'un cœur affranchi du tumulte des sens
Avec plus de silence écoute ses accents ;
Soit que, comme l'oiseau, l'invisible génie
Redouble vers le soir sa touchante harmonie ;
Soit plutôt qu'oubliant le jour qui va finir,
Mon âme, suspendue aux bords de l'avenir,
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde,
Comme le nautonier, le soir, errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue et s'approche du bord,
Distingue mieux la voix qui s'élève du port.
Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui ; 95
Amis, écoutez donc ! ce n'est plus moi, c'est lui !... »

85. *Génie.* — Au sens du latin : *genius*, « un être invisible et divin ».

II. — Les Trois Dogmes Socratiques

1. L'âme est immortelle.

(vers 141-204, 219-239)

Cependant, les amis de Socrate se sont assis sur les bords de son lit ; Phédon s'est couché à ses pieds. Lui, reste un instant silencieux :

Son regard élevé loin de nous semblait lire...
Son oreille écoutait son invisible ami...

Enfin, il parle :

« Quoi ! vous pleurez, amis ! vous pleurez quand mon âme,
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports,

146. *Aux dieux.* — Voir *Remarque* 17.

Saluant ce jour pur qu'elle entrevit peut-être
Chercher la vérité, la voir et la connaître !
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir ?
Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir ?
Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie,
Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie,
Mon âme avec mes sens a-t-elle combattu ?
Sans la mort, mes amis, que serait la vertu ?...
C'est le prix du combat, la céleste couronne
Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne ;
La voix de Jupiter qui nous rappelle à lui !
Amis, bénissons-la ! Je l'entends aujourd'hui :
Je pouvais, de mes jours disputant quelque reste,
Me faire répéter deux fois l'ordre céleste :
Me préservent les dieux d'en prolonger le cours !
En esclave attentif, ils m'appellent, j'y cours !
Et vous, si vous m'aimez, comme aux plus belles fêtes,
Amis, faites couler des parfums sur vos têtes !
Suspendez une offrande aux murs de la prison !
Et le front couronné d'un verdoyant feston,
Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée,
Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée,
Vers le lit nuptial conduit après le bain,
Dans les bras de la mort menez-moi par la main !...

*

« Qu'est-ce donc que mourir ? Briser ce nœud infâme,
Cet adultère hymen de la terre avec l'âme,
D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger !
Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer !

147. *Le jour pur.* — La vérité.

149. C'est la pensée des stoïciens : la vie n'est qu'une préparation à la mort.

157. L'exactitude de Leconte de Lisle et des poètes parnassiens nous a habitués à donner aux dieux grecs leurs noms grecs : Jupiter est ici pour Zeus. Socrate le nomme comme le symbole vivant du Dieu suprême.

160. *Me faire répéter* etc... — En fuyant, ainsi que ses amis et Criton en particulier l'y avaient engagé.

162. *Ils m'appellent.* — La rupture de la construction rend le vers et la pensée plus expressifs. Grammaticalement il faudrait *dès que* ou *puisque.*

Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne,
L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne,
Et, par ses vils besoins dans sa course arrêté,
Suit d'un pas chancelant, ou perd la vérité.
Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
Voit du jour éternel étinceler l'aurore,
Comme un rayon du soir remontant dans les cieux,
Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux ;
Et, buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
Du jour de son trépas il commence de vivre ! »

*

« — Mais mourir c'est souffrir ; et souffrir est un mal.
— Amis, qu'en savons-nous ? Et quand l'instant fatal,
Consacré par le sang comme un grand sacrifice,
Pour ce corps immolé serait un court supplice,
N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit ?
L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit.
Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne ;
Nous fûmes à la vie enfantés avec peine,
Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
N'est qu'un enfantement à l'immortalité !
Cependant de la mort qui peut sonder l'abîme ?
Les dieux ont mis leur doigt sur sa lèvre sublime :
Qui sait si dans ses mains, prêtes à la saisir,
L'âme, incertaine, tombe avec peine ou plaisir ?
Pour moi, qui vis encor, je ne sais, mais je pense
Qu'il est quelque mystère au fond de ce silence ;
Que des dieux indulgents la sévère bonté
A jusque dans la mort caché la volupté,
Comme, en blessant nos cœurs de ses divines armes,
L'Amour cache souvent un plaisir sous des larmes ! »

175 et suiv. — Tout ce passage résume avec netteté, ou transpose, un chapitre du *Phédon*.

181. *Comme un rayon du soir.* — Voir une image analogue dans la *Prière*, vers 31.

187. Sens : Nous ne savons pas si, dans la plupart des cas, la mort est une souffrance ; mais, en admettant même le cas d'une mort violente, par effusion de sang, d'une mort semblable par conséquent à un sacrifice où le sang de la victime est versé...

196. Pour lui imposer le silence.

*

. . . . . .

« — Mais quoi ! suffit-il donc de mourir pour revivre ?
— Non ; il faut que des sens notre âme se délivre,
De ses penchants mortels triomphe avec effort ;
Que notre vie enfin soit une longue mort !
La vie est le combat, la mort est la victoire,
Et la terre est pour nous l'autel expiatoire
Où l'homme, de ses sens sur le seuil dépouillé,
Doit jeter dans les feux son vêtement souillé,
Avant d'aller offrir, sur un autel propice,
De sa vie, au Dieu pur, l'aussi pur sacrifice !

*

« Ils iront, d'un seul trait, du tombeau dans les cieux,
Joindre, où la mort n'est plus, les héros et les dieux,
Ceux qui, vainqueurs des sens pendant leur courte vie,
Ont soumis à l'esprit la matière asservie,
Ont marché sous le joug des rites et des lois,
Du juge intérieur interrogé la voix,
Suivi les droits sentiers écartés de la foule,
Prié, servi les dieux, d'où la vertu découle,
Souffert pour la justice, aimé la vérité,
Et des enfants du ciel conquis la liberté !...

. . . . . .

220 et suiv. — L'idée platonicienne, résumée ici par Lamartine en quelques belles et frappantes images, est que l'âme est souillée par son union avec le corps ; qu'elle doit donc, dès cette vie, travailler à « s'affranchir et à se purifier » des passions dont les sens sont la cause : ainsi, au moment de mourir, elle n'aura plus pour ainsi dire qu'à briser le dernier fil ténu qui l'attache encore à la chair.

234. *Du juge intérieur.* — La conscience.

2. Le Dieu unique.

(vers 331-402)

Cébès, cependant, a formulé une objection : si l'âme est « comme la lueur d'un flambeau »,

Quand le flambeau s'éteint, que devient la lumière ?

Ou, si elle est comme l'accord harmonieux d'une lyre, quand la lyre est détruite, l'accord meurt-il avec elle ?

Socrate répond que

... L'âme n'est pas l'incertaine lumière
Dont le flambeau des sens ici-bas nous éclaire ;
Elle est l'œil immortel qui voit ce faible jour...

De même :

L'âme n'est pas aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire ;
Elle est le doigt divin qui seul le fait frémir.. .

Cette transition l'amène tout naturellement à « parler des dieux ».

Et déjà le soleil était sur les montagnes,
Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
Aller se rajeunir au sein brillant de Dieu.
Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète
L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymète ;
Le Cythéron nageait dans un océan d'or ;
Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,

331. *Sur les montagnes.* — C'est-à-dire : paraissait les toucher. C'est le soir ; le poème s'est ouvert au moment où le soleil levant paraissait à l'est « aux sommets de l'Hymète » (vers 1). Lamartine n'a fait que copier la traduction de Platon par Cousin : « ... Je pense, lui dit Criton, *que le soleil est encore sur les montagnes et qu'il n'est pas couché.* »

333-34. *Adieu. Dieu.* — Voir *Remorque* 20.

335. *Taygète.* — Mont qui s'élève au sud de Sparte, en plein Péloponèse.

337. *Cythéron.* — Le Cithéron est un mont voisin de Thèbes, celui-même où la légende place l'abandon d'Œdipe enfant. Il ne s'apercevait point d'Athènes. Faut-il croire qu'en l'évoquant en même temps que le Taygète, Lamartine ait voulu peindre de très haut la Grèce à cette heure d'un crépuscule solennel, et l'associer, du *nord au sud*, à la majestueuse splendeur qui allait entourer la mort du Sage ?

Modérant près du bord sa course suspendue,
Repliait, en chantant, sa voile détendue ;
La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers,
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,
Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,
Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres.

*

« Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain.
Esclaves, versez l'eau dans le vase d'airain !
Je veux offrir aux dieux une victime pure. »
Il dit ; et, se plongeant dans l'urne qui murmure,
Comme fait à l'autel le sacrificateur,
Il puisa dans ses mains le flot libérateur,
Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,
Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde ;

340. *Sa voile détendue.* — Tournure latine, pour : détendait sa voile et la repliait.

345. *L'heure du bain.* — Dans le *Phédon*, Socrate s'enferme avec Criton pour se baigner, dans une salle voisine de celle où il est détenu et où il va rentrer pour mourir ; après son bain, il reçoit ses trois enfants et les femmes de sa famille... Ses disciples, pendant ce temps, l'attendent, « tantôt s'entretenant de tout ce qu'il leur avait dit et l'examinant encore, tantôt s'entretenant de l'horrible malheur qui allait leur arriver... ». Puis, ajoute Phédon, « il revint nous trouver, et déjà le coucher du soleil approchait, car il était resté longtemps enfermé ».

346. *Le vase d'airain.* — *Vase* est ici assez improprement pour : *baignoire.*

348. *Qui murmure,* — Voir *Remarque* 11. Il s'agit moins d'un murmure que du clapotis de l'eau déplacée et froissée par le corps « qui s'y plonge ».

350 et suiv. *Le flot libérateur... Trois fois...* — Socrate, dans le Phédon, n'a, en se baignant, que la préoccupation d'une pureté toute matérielle ; il ne veut pas, pour satisfaire aux simples lois de la décence et de la politesse, « laisser aux femmes le soin de laver son cadavre ». Lamartine lui attribue le souci d'une purification spirituelle, où se mêlent une idée antique et une idée chrétienne ; conformément aux croyances des anciens, il veut, puisqu'il se tient pour une victime expiatoire, s'offrir aux dieux net et pur comme la victime d'un sacrifice rituel ; mais ce bain suprême de Socrate est apparu à Lamartine comme une sorte de symbole anticipé du baptême ; de là la triple affusion d'eau et l'épithète « *libérateur* ».

Puis, d'un voile de pourpre en essuyant les flots,
Parfuma ses cheveux, et reprit en ces mots :
« Nous oublions le Dieu pour adorer ses traces !
Me préserve Apollon de blasphémer les Grâces,
Hébé versant la vie aux célestes lambris,
Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris,
Ni surtout de Vénus la riante ceinture
Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature,
Ni l'éternel Saturne, ou le grand Jupiter,
Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air !
Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou l'Élysée
Sont l'image de Dieu par nous divinisée,

355. *Le Dieu.* — Entendez : le Dieu par excellence, unique.

356. *Apollon.* — Le dieu de la poésie et des arts, était aussi celui de la divination ; à ce titre, Socrate lui rendait un culte. Les *Grâces*, au nombre de trois, étaient les suivantes de Vénus et comme trois manifestations diverses de la beauté parfaite.

357. *Hébé*, dont le nom signifie *Jeunesse*, était fille de Jupiter et de Junon et servait aux dieux le nectar qui entretenait leur vie immortelle.

Les célestes lambris. — Constitue un hémistiche « cliché », c'est-à-dire fixé une fois pour toutes par la poésie classique, de Boileau à André Chénier, pour signifier « les palais du ciel ». Le *lambris* est proprement le revêtement en marbre ou en or, etc... d'une pièce plus ou moins luxueuse.

358. *Le carquois de l'Amour.* — Le dieu Éros avait pour attribut un carquois garni de flèches qu'il lançait aux cœurs pour les enflammer.

L'écharpe d'Iris. — C'est-à-dire l'arc-en-ciel, écharpe d'Iris, messagère des dieux.

359-60. La ceinture de Vénus, dite ceinture de beauté, conférait à la femme qui s'en pouvait parer un attrait irrésistible. Lamartine en fait ici le symbole de l'amour qui unit tous les êtres de l'univers et assure à celui-ci la perpétuité.

361. *Saturne.* — Le père des dieux était le dieu du temps infini.

362. Les demi-dieux et les dieux inférieurs.

363. *L'Élysée.* — Les Champs-Élysées, c'est-à-dire la partie des Enfers qui accueillait les justes.

364. *Sont l'image.* — On attendrait le pluriel : tous ces dieux sont autant d'images, c'est-à-dire de symboles, ou de représentations de l'unique divinité.

Des lettres de son nom sur la nature écrit,
Une ombre que ce Dieu jette sur notre esprit !
A ce titre divin ma raison les adore,
Comme nous saluons le soleil dans l'aurore ;
Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,
Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés,
Ne sont pas seulement des songes du génie,
Mais les brillants degrés de l'échelle infinie
Qui, des êtres semés dans ce vaste univers,
Sépare et réunit tous les astres divers.
Peut-être qu'en effet, dans l'immense étendue,
Dans tout ce qui se meut, une âme est répandue ;
Que ces astres brillants sur nos têtes semés
Sont des soleils vivants et des feux animés ;
Que l'Océan, frappant sa rive épouvantée,
Avec ses flots grondants roule une âme irritée ;
Que notre air embaumé volant dans un ciel pur
Est un esprit flottant sur des ailes d'azur ;
Que le jour est un œil qui répand la lumière,
La nuit, une beauté qui voile sa paupière ;

366. *Une ombre.* — Au sens platonicien : les êtres sensibles sont des *ombres*, c'est-à-dire des reflets, pour notre esprit, des *idées*, qui seules sont les véritables êtres.

372-374. Vers assez obscurs. L'idée générale est : peut-être que les dieux sont comme les degrés d'une échelle qui, à travers les astres, irait de l'homme au Dieu unique. Au vers 373, *des êtres*, etc... doit se comprendre comme s'il y avait : *au moyen des êtres ;* c'est une extension anormale du sens de la préposition *de*.

377. *Astres brillants.* — L'épithète *brillant* est toujours employée par Lamartine pour peindre le ciel nocturne. Voir *Nouvelles Méditations*, p. 213.

383-84. Le jour est le rayonnement qui sort du regard de Dieu. Lamartine a déjà exprimé cette idée :

Le jour est ton regard, la beauté ton sourire.

Immortalité, v. 117.

Mais au vers 384 comment faut-il comprendre le mot *beauté ?* Est-il simplement synonyme de « femme », et Socrate fait-il entendre que la nuit est, conformément aux indications mythologiques, une déesse vivante ? ou bien, comme l'indique M. Waltz, explique-t-il que la nuit survient quand l'œil de Dieu, « cet œil d'une divine beauté », se ferme ? Le premier sens paraît plus conforme à l'idée générale de tout ce passage, où Lamartine abuse, d'ailleurs, de l'imprécision.

Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu !

*

« Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à s'éteindre :
Par delà tous ces dieux que notre œil peut atteindre,
Il est sous la nature, il est au fond des cieux,
Quelque chose d'obscur et de mystérieux
Que la nécessité, que la raison proclame,
Et que voit seulement la foi, cet œil de l'âme !
Contemporain des jours et de l'éternité !
Grand comme l'infini, seul comme l'unité !
Impossible à nommer, à nos sens impalpable !
Son premier attribut, c'est d'être inconcevable !
Dans les lieux, dans les temps, hier, demain, aujourd'hui,
Descendons, remontons, nous arrivons à lui !
Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance,
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence !
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
C'est le dieu de vos dieux ! c'est le seul ! c'est le mien !..

. . . . . .

387. *Prête à.* — Impropriété pour : *près de.* On la retrouve plusieurs fois chez Lamartine.

395. *Impalpable.* — Pour : *inaccessible.* Le sens du toucher est pris pour le symbole de tous les autres.

397. *Hier.* — Compte dans la mesure du vers pour un monosyllabe.

399. Entendez : est *l'effet* de sa toute-puissance.

400. Ce vers résume la conception platonicienne des *idées*, seule réalité, qui *vivent* dans l'intelligence divine.

---

3. L'Autre Monde.

Socrate résout d'un mot l'objection que Cébès tire, contre l'existence de Dieu, de l'existence du mal. Le mal,

Des coupables mortels châtiment légitime,

est né sur la terre, en même temps que la mort, du premier crime de l'homme et de sa déchéance. Dieu ne les connaît pas : ils n'ont pas d'existence dans l'autre monde.

. . . . . .

— Connais-tu le chemin de ce monde invisible,
Dit Cébès ; à ton œil est-il donc accessible ?
— Mes amis, j'en approche, et pour le découvrir....
— Que faut-il ? dit Phédon. — Etre pur et mourir !

*

« Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes,
Peut-être au ciel, peut-être aux lieux même où nous sommes,
Il est un autre monde, un Élysée, un ciel,
Que ne parcourent pas de longs ruisseaux de miel,
Où les âmes des bons, de Dieu seul altérées,
D'un nectar éternel ne sont pas enivrées,
Mais où les mânes saints, les immortels esprits,
De leurs corps immolés vont recevoir le prix.
Ni la sombre Tempé, ni le riant Ménale,
Qu'enivre de parfums l'haleine matinale,
Ni les vallons d'Hémus, ni ces riches coteaux
Qu'enchante l'Eurotas du murmure des eaux,
Ni cette terre enfin des poètes chérie
Qui fait aux voyageurs oublier leur patrie,
N'approchent pas encor du fortuné séjour
Où le regard de Dieu donne aux âmes le jour ;

424. *Aux lieux même...* — Sur la terre.

429 et suiv. — Lamartine substitue à la description encore matérielle de l'autre monde que Platon prête à Socrate, une description, spiritualisée et anticipée, du Paradis chrétien.

430. *De leurs corps immolés.* — Socrate semble, par cette expression, restreindre les jouissances suprêmes du Paradis aux justes mis à mort injustement, comme lui-même...

431. *La sombre Tempé.* — La vallée de Tempé, située dans la Thessalie, entre l'Olympe et l'Ossa, et traversée par le fleuve Pénée, était célèbre dans toute l'antiquité pour sa fraîcheur et sa fertilité. Elle est « *sombre* », c'est-à-dire ombragée « par une forêt qui l'environne de toutes parts sur les hauteurs ». (*Ovide.*)

Le riant Ménale. — Le Ménale est, en pleine Arcadie, un mont consacré à Pan et couvert de bois de lauriers.

433. *Les vallons d'Hémus.* — L'Hémus est, en Thrace, une chaîne de montagnes où vécut et mourut Orphée.

Ces riches coteaux, etc... — La vallée de l'Eurotas était célèbre pour son aspect riant au milieu de l'aridité du Péloponèse.

Où jamais dans la nuit ce jour divin n'expire ;
Où la vie et l'amour sont l'air qu'elle respire ;
Où des corps immortels ou toujours renaissants
Pour d'autres voluptés lui prêtent d'autres sens ».

*

« — Quoi ! des corps dans le ciel ? la mort avec la vie ?
— Oui, des corps transformés que l'âme glorifie !
L'âme, pour composer ces divins vêtements,
Cueille en tout l'univers la fleur des éléments ;
Tout ce qu'ont de plus pur la vie et la matière
Les rayons transparents de la douce lumière,
Les reflets nuancés des plus tendres couleurs,
Les parfums que le soir enlève au sein des fleurs,
Les bruits harmonieux que l'amoureux Zéphire
Tire, au sein de la nuit, de l'onde qui soupire,
La flamme qui s'exhale en jets d'or et d'azur,
Le cristal des ruisseaux roulant dans un ciel pur,
La pourpre dont l'aurore aime à teindre ses voiles,
Et les rayons dormants des tremblantes étoiles,
Réunis et formant d'harmonieux accords,
Se mêlent sous ses doigts et composent son corps ;

441. *Où des corps.* — Lamartine fait pressentir à Socrate le dogme chrétien de la résurrection des corps qui, au jour du jugement dernier, doivent à l'état « glorieux », se réunir aux âmes qui les habitaient sur la terre. Mais ici (voir les vers suivants) ce sont les âmes qui, dès qu'elles ont gagné le ciel, se recomposent à leur usage, avec tout ce que la matière a de plus subtil et de plus pur, un corps propre aux jouissances les plus spiritualisées. — On peut voir dans ce passage la source principale de ce poème spiritualiste sur la vie future : le *Bonheur*, de Sully Prudhomme.

451. *L'amoureux Zéphire.* — Zéphire, fils d'Éole, était, d'après la légende, amoureux de Flore, c'est-à-dire des fleurs : il en devint l'époux.

454. Le ciel se reflétant jusqu'au fond du lit transparent des ruisseaux, ils semblent vraiment « rouler dans le ciel ». Mais l'alliance de mots « cristal » et « roulant » n'est pas heureuse.

455. L'aurore est représentée comme une déesse enveloppée de voiles.

458. « Les doigts de l'âme » ; n'est-ce point une image bien matérielle, et, dans ce développement si pur et si éthéré, comme une dissonance ?

Et l'âme, qui jadis esclave sur la terre
A ses sens révoltés faisait en vain la guerre,
Triomphante aujourd'hui de leurs vœux impuissants,
Règne avec majesté sur le monde des sens,
Pour des plaisirs sans fin, sans fin les multiplie,
Et joue avec l'espace et les temps et la vie !

463. Entendez que l'âme a autant de sens nouveaux qu'elle conçoit de désirs ; c'est, à travers le dogme chrétien de la glorification totale des justes, comme un écho lointain du sentiment romantique; satisfaire chaque désir à mesure qu'il est conçu, n'est-ce point un vœu de *René ?*

III

La Coupe.

Au moment où Socrate, prolongeant sa consolante hypothèse sur la vie future, s'élève jusqu'aux plus hautes conceptions de la pensée mystique et montre les âmes s'unissant, dans les régions, du ciel, en d'immatérielles amours dont la pensée pure est l'attrait, — « un bruit retentit sous la voûte... ».

. . . . . .

En détournant les yeux, le serviteur des Onze
Lui tendait le poison dans la coupe de bronze ;
Socrate la reçut d'un front toujours serein,
Et, comme un don sacré l'élevant dans sa main,
Sans suspendre un moment sa phrase commencée,
Avant de la vider acheva sa pensée.

Sur les flancs arrondis du vase au large bord,
Qui jamais de son sein ne versait que la mort,

511. *Le serviteur des Onze.* — Les Onze étaient les magistrats préposés aux exécutions capitales, et leur serviteur s'appellerait aujourd'hui l'exécuteur ou le bourreau.

512. *Le poison.* — La ciguë.

517 et suivants. Lamartine intercale ici une longue description qui ne se trouve point dans Platon ; il imagine que, par une heureuse rencontre, le mythe de Psyché et de l'Amour, «symbole de l'âme» et de son immortalité, a été représenté sur les flancs de la coupe où Socrate doit boire le poison. Sa description forme ainsi un épisode qu'un lien très étroit rattache au poème. Lamartine se conformait, d'ailleurs, en l'écrivant, à un procédé de composition

L'artiste avait fondu sous un souffle de flamme
L'histoire de Psyché, ce symbole de l'âme ;
Et, symbole plus doux de l'immortalité,
Un léger papillon en ivoire sculpté,
Plongeant sa trompe avide en ces ondes mortelles,
Formait l'anse du vase en déployant ses ailes.
Psyché, par ses parents dévouée à l'Amour,
Quittant avant l'aurore un superbe séjour,
D'une pompe funèbre allait environnée
Tenter comme la mort ce divin hyménée ;
Puis, seule, assise, en pleurs, le front sur ses genoux,
Dans un désert affreux attendait son époux ;
Mais, sensible à ses maux, le volage Zéphire,
Comme un désir divin que le ciel nous inspire,

assez familier aux anciens ; un exemple fameux en a été donné par Catulle, qui, dans les *Noces de Thétis et de Pélée*, s'interrompt pour raconter l'abandon d'Ariane par Thésée, parce que cet épisode des temps futurs est brodé sur la tapisserie qui recouvre le lit nuptial.

Cette description des sculptures qui représentent les principales scènes du mythe de Psyché est écrite par Lamartine dans un style plus net et plus *plastique* que le reste du poème : n'a-t-il pas voulu rivaliser, en ce morceau, avec André Chénier, dont H. de Latouche avait publié en 1819 les *Poèmes ?* Il semble, d'ailleurs, qu'il ait eu présentes à l'esprit quelques-unes des compositions fameuses de Prudhon sur *Psyché et l'Amour*, et qu'il se soit appliqué à en faire passer le dessin suave et le coloris discret dans ses vers. — L'histoire de Psyché a été contée dans l'antiquité par Apulée dans *l'Ane d'Or*, et au XVII^e^ siècle par La Fontaine dans son roman de prose mêlée de vers : *Les Amours de Psyché. Psyché*, en grec, veut dire : l'âme.

519. *Sous un souffle de flamme.* — L'expression est peu juste : c'est le bronze qui, fondu « sous le souffle de la flamme, » a été coulé dans le moule...

525 et suivants. C'est le début du mythe : l'oracle a ordonné que Psyché soit exposée dans un désert, sur une montagne, où elle deviendra la proie et l'épouse d'un monstre inconnu. — Mais ni elle ni ses parents ne savent que le prétendu monstre auquel elle est dévouée, est en réalité l'Amour.

531-540. Lamartine décrit ici, en détail, le tableau de Prudhon : l'*Enlèvement de Psyché.*

531. Vers obscur : Zéphire « l'enlève dans les cieux » de la même façon qu'un désir divin nous élève parfois au-dessus de nous-mêmes et de nos terrestres douleurs.

Essuyant d'un soupir les larmes de ses yeux,
Dormante sur son sein l'enlevait dans les cieux !
On voyait son beau front penché sur son épaule
Livrer ses longs cheveux aux doux baisers d'Éole,
Et Zéphyr, succombant sous son charmant fardeau,
Lui former de ses bras un amoureux berceau,
Effleurer ses longs cils de sa brûlante haleine,
Et, jaloux de l'Amour, la lui rendre avec peine.

*

Ici, le tendre Amour sur des roses couché
Pressait entre ses bras la tremblante Psyché,
Qui, d'un secret effroi ne pouvant se défendre,
Recevait ses baisers sans oser les lui rendre ;
Car le céleste époux, trompant son tendre amour,
Toujours du lit sacré fuyait avec le jour.

Plus loin, par le désir en secret éveillée,
Et du voile nocturne à demi dépouillée,
Sa lampe d'une main et de l'autre un poignard,
Psyché, risquant l'amour, hélas ! contre un regard,
De son époux qui dort tremblant d'être entendue,
Se penchait vers le lit, sur un pied suspendue,
Reconnaissait l'Amour, jetait un cri soudain,
Et l'on voyait trembler la lampe dans sa main.

*

Mais de l'huile brûlante une goutte épanchée
S'échappant par malheur de la lampe penchée,
Tombait sur le sein nu de l'amant endormi ;
L'Amour impatient, s'éveillant à demi,

535-536. *Épaule. Éole.* — Voir *Remarque* 22.

539. Le premier possessif renvoie à Psyché (*ses longs cils*) ; le second à Zéphire (*sa brûlante haleine*).

541. *Ici.* — Sur cette partie de la coupe. La scène est supposée se dérouler dans l'obscurité, puisque l'Amour veut demeurer inconnu de sa jeune épouse.

547. *Par le désir.* — Entendez : par le désir de connaître, la curiosité.

548. *Du voile nocturne.* — Il est difficile de ne pas reconnaître en ces mots une périphrase à la Delille pour désigner le mot : *chemise* ou *tunique*.

Contemplait tour à tour ce poignard, cette goutte,...
Et fuyait indigné vers la céleste voûte !
Emblème menaçant des désirs indiscrets
Qui profanent les dieux, pour les voir de trop près !

La vierge, cette fois errante sur la terre,
Pleurait son jeune amant, et non plus sa misère :
Mais l'Amour à la fin, de ses larmes touché,
Pardonnait à sa faute, et l'heureuse Psyché,
Par son céleste époux dans l'Olympe ravie,
Sur les lèvres du dieu buvant des flots de vie,
S'avançait dans le ciel avec timidité ;
Et l'on voyait Vénus sourire à sa beauté !
Ainsi par la vertu l'âme divinisée
Revient, égale aux dieux, régner dans l'Élysée !

*

Mais Socrate élevant la coupe dans ses mains :
« Offrons, offrons d'abord aux maîtres des humains
De l'immortalité cette heureuse prémice ! »

571-572. Ces deux vers achèvent de donner au mythe sa signification. Psyché représente l'âme chrétienne qui, d'abord heureuse, a perdu son bonheur pour en vouloir connaître la nature et les causes ; déchue du Paradis, elle « erre sur la terre » en soupirant après le ciel, où la mort la réintègre enfin dans sa pureté et son ivresse premières.

575. *Cette heureuse prémice.* — Les prémices (*primitiæ*) sont les premiers fruits de la terre ou du bétail que les anciens avaient coutume de prélever pour les offrir aux divinités ; ce n'est que par extension que le mot peut désigner l'offrande très précise de la libation, qui consiste à verser sur la table ou sur la terre, en l'honneur d'un dieu, les premières gouttes d'un breuvage ; Racine offre un exemple de cet emploi :

Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices
Ma main de cette coupe épanche les prémices.

Britannicus v. sc. 5.

Mais, dans un sens étroit, ou restreint, le mot, issu d'un mot latin au pluriel, s'est toujours écrit au pluriel. Il semble que Lamartine l'ait mis au singulier par une licence où la rime l'engageait. On ne cite, antérieurement à lui, qu'un emploi analogue :

Cette tendre lueur, prémice de l'aurore.

DELILLE, cité par Bescherelle et Littré.

Il dit ; et vers la terre inclinant le calice,
Comme pour épargner un nectar précieux,
En versa seulement deux gouttes pour les dieux,
Et, de sa lèvre avide approchant le breuvage,
Le vida lentement sans changer de visage,
Comme un convive avant de sortir d'un festin
Qui dans sa coupe d'or verse un reste de vin,
Et, pour mieux savourer le dernier jus qu'il goûte,
L'incline lentement et le boit goutte à goutte.
Puis, sur son lit de mort doucement étendu,
Il reprit aussitôt son discours suspendu...

. . . . . .

576-578. Socrate, dans *Phédon*, a seulement l'idée de faire cette libation, mais il en est empêché... : « ... Que dirais-tu d'une libation à quelque dieu que je ferais avec ce breuvage ? demande-t-il à l'esclave qui lui tend la coupe... Est-ce permis ? — Nous ne broyons, Socrate, que juste la quantité de poison que nous croyons suffisante. Je comprends, dit-il ; tout au moins il est permis et il convient d'adresser aux dieux une prière pour que le passage de la vie à la mort soit heureux ; c'est la prière que je leur adresse ; soit-elle exaucée ! Ce disant, avec la plus grande tranquillité et le plus grand sang-froid il vida la coupe... » (*Phédon*, 66.)

581. *Avant de sortir d'un festin.* — Cette comparaison qui développe heureusement l'indication donnée en deux mots par Platon, n'a-t-elle pas été suggérée à Lamartine à la fois par La Fontaine et par Gilbert ?

... Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant les dieux, et qu'on fit son paquet...

(*Fables.*)

Au banquet de la vie infortuné convive, etc...

(Gilbert.)

Mais la comparaison de la vie et du banquet se trouve déjà dans Lucrèce. (*De natura rerum.*) Voir d'ailleurs le début du *Poète Mourant.*

IV

La Transfiguration de Socrate.

(vers 663-831)

Socrate affirme une dernière fois à ses amis l'immortalité de son âme; il reçoit les adieux de sa femme et de ses enfants, lègue ceux-ci à « la providence des dieux bons »...

Mais déjà le poison dans ses veines versé
Enchaînait dans son cours le flot du sang glacé ;
On voyait vers le cœur, comme une onde tarie,
Remonter pas à pas la chaleur et la vie...

Ce sont les derniers instants, que Platon décrit avec l'émotion la plus simple. Lamartine leur prête l'élan majestueux d'une suprême inspiration; en touchant déjà de l'âme le rayonnement de l'autre vie, Socrate se fait, en termes transparents, le prophète du Messie.

Était-ce de la mort la pâle majesté,
Ou le premier rayon de l'immortalité ?
Mais son front rayonnant d'une beauté sublime
Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme,
Et nos yeux, qui cherchaient à saisir son adieu,
Se détournaient de crainte et croyaient voir un dieu !
Quelquefois l'œil au ciel il rêvait en silence ;
Puis, déroulant les flots de sa sainte éloquence,
Comme un homme enivré du doux jus du raisin,
Brisant cent fois le fil de ses discours sans fin,
Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres,
En mots entrecoupés il parlait à des ombres :

« Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus !
Courbez-vous, et pleurez, vous ne le verrez plus !

672. *Didyme.* — Il existait près de Milet, à *Didymes*, un temple et un oracle d'Apollon assez célèbres ; est-ce à ce Didyme que fait ici allusion le poète ? Il semble plutôt qu'il applique ce nom « aux sommets d'une montagne » ; mais laquelle ?

673-74. *Dieu-adieu.* — Voir *Remarque* 20.

679. Orphée obtint l'autorisation de descendre vivant aux Enfers pour y chercher Eurydice.

681. *Cyprès d'Académus.* — Académos, riche Athénien, prêtait ses jardins à Socrate et à ses amis pour leurs entretiens ; Platon, douze ans plus tard, en 388, allait y fonder l'école *académique.*

682. *Vous ne le verrez plus.* — Socrate parle de lui-même à la

Que la vague, en frappant le marbre du Pirée,
Jette avec son écume une voix éplorée !
Les dieux l'ont rappelé ! ne le savez-vous pas ?...
Mais ses amis en deuil, où portent-ils leurs pas ?
Voilà Platon, Cébès, ses enfants et sa femme !
Voilà son cher Phédon, cet enfant de son âme !
Ils vont d'un pas furtif, aux lueurs de Phébé,
Pleurer sur un cercueil aux regards dérobé,
Et, penchés sur mon urne, ils paraissent attendre
Que la voix qu'ils aimaient sorte encor de ma cendre.
Oui, je vais vous parler, amis, comme autrefois,
Quand penchés sur mon lit vous aspiriez ma voix !...
Mais que ce temps est loin ! et qu'une courte absence
Entre eux et moi, grands dieux, a jeté de distance !
Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,
Levez les yeux, voyez !... Ils ne m'entendent pas !
Pourquoi ce deuil ? pourquoi ces pleurs dont tu t'inondes ?
Épargne au moins, Myrto, tes longues tresses blondes,
Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés :
Myrto, Platon, Cébès, amis !... si vous saviez !...

troisième personne. Son âme, ravie en extase vers l'autre monde, en revient pour quelques instants animer son corps ; mais il semble à Socrate qu'un long temps s'est écoulé depuis les entretiens qu'il vient d'avoir avec ses disciples (vers 693-96). Plus exactement, son âme plane au-dessus du temps ; il confond le présent et l'immédiat avenir ; il croit d'abord assister à ses obsèques, qui vont avoir lieu dans le cours de la nuit ; ce n'est que peu à peu qu'il reprend conscience d'être dans sa prison.

690-91. Comment concilier le *cercueil* avec l'*urne* et la *cendre ?*... Peut-être Socrate voit-il d'abord la cérémonie des *obsèques* (on emmène son corps dans un cercueil ouvert), puis, après la crémation, ses amis pleurant sur sa cendre ?...

694. *Vous aspiriez ma voix.* — C'est l'expression latine : *haurire vocem.*

700. Lamartine note ici : « *Socrate eut deux femmes, Xantippe et Myrto.* » En réalité Platon, dans le *Phédon*, ne parle que de Xantippe ; c'est elle, dont Socrate prend congé à l'heure de son bain, et qui n'assiste pas à ses derniers moments. Xantippe était légendaire, du vivant de Socrate et dans toute l'antiquité, pour son humeur acariâtre ; elle était d'âge déjà très mûr lorsqu'il

*

« Oracles, taisez-vous ! tombez, voix du Portique !
Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique !
Nuages colorés d'une fausse clarté,
Évanouissez-vous devant la vérité !
D'un hymen ineffable elle est prête d'éclore ;
Attendez.... Un, deux, trois,... quatre siècles encore,
Et ses rayons divins qui partent des déserts
D'un éclat immortel rempliront l'univers !
Et vous, ombres de Dieu qui nous voilez sa face,
Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place,
Dieux de chair et de sang, dieux vivants, dieux mortels,
Vices déifiés sur d'immondes autels,
Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère,
Qu'adorent impunis le vol et l'adultère ;
Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,
Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air,

mourut. Peut-être pour cette dernière raison, peut-être à cause des souvenirs désagréables que le nom de Xantippe pouvait évoquer, Lamartine a préféré suivre la tradition plus poétique, mais des moins autorisées, d'après laquelle Socrate, après avoir répudié Xantippe, aurait épousé Myrto, fille ou petite-fille du grand Aristide, dont il aurait eu deux jeunes enfants.

703. Il semble que Lamartine, nourri de la lecture d'*Athalie* dès son enfance, se soit souvenu ici du mouvement par lequel commence la prophétie de *Joad :*

Cieux, écoutez ma voix ; Terre, prête l'oreille ;...

Voix du Portique. — La voix du Portique est celle de l'école des Stoïciens, que Zénon devait fonder à Athènes en 300, en assemblant ses disciples sous le portique (en grec *stoa*) du Pœcile. Socrate anticipe sur les temps.

707. *D'un hymen ineffable.* — De l'union du Saint-Esprit avec la Vierge-Mère (mystère de l'Incarnation).

708. Socrate a été condamné et exécuté juste en l'an 400 av. J.-C.

709. *Des déserts.* — Ceux de la Palestine et de la Judée, où Jésus erra.

715. *Déesse de Cythère.* — Vénus, dont le temple principal était à l'île de Cythère, où on lui rendait un culte des plus libres.

716. *Le vol.* — Mercure était le dieu du commerce et du gain plus ou moins honnête.

Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule,
Fera place au Dieu saint, unique, universel,
Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel !...

*

. . . . . .
. . . . . .
« Quels secrets dévoilés ! quelle vaste harmonie !...
. . . . . .
. . . . . .
Mais qui donc étais-tu, mystérieux génie ?
Toi qui, voilant toujours ton visage à mes yeux,
M'as conduit par la voix jusqu'aux portes des cieux ?
Toi qui, m'accompagnant comme un oiseau fidèle,
Caresse encor mon front du doux vent de ton aile,
Es-tu quelque Apollon de ce divin séjour,
Ou quelque beau Mercure envoyé par l'Amour ?
Tiens-tu l'arc, ou la lyre, ou l'heureux caducée ?
Ou n'es-tu, réponds-moi, qu'une simple pensée ?

720. *Qui croule.* — Voir *Remarque* 12. Mais le présent de l'indicatif se défend ici par l'hallucination prophétique de Socrate.

723. Ce n'est pas par caprice de poète que Lamartine isole ce vers entre deux lignes de points ; ceux-ci ont pour mission de rendre tout l'ineffable de la vision de Socrate qu'il peut seulement sous-entendre.

724. *Mystérieux génie.* — Socrate se donnait comme inspiré dans toutes les circonstances importantes de sa vie par la voix d'un « *daimôn* » intérieur. « ... Ce phénomène extraordinaire s'est manifesté en moi dès mon enfance ; c'est une voix qui ne se fait entendre que pour me détourner de ce que j'ai résolu ; car jamais elle ne m'exhorte à rien entreprendre... » (Socrate dans son *Apologie* par Platon, cité par Lamartine d'après la traduction de Cousin). On a beaucoup discuté sur l'idée que Socrate se faisait de ce *daimôn* ; il semble qu'il désignait par ce nom, moins la voix d'une divinité inspiratrice que celle de sa conscience éclairée par sa raison. Lamartine y veut reconnaître la voix de la grâce, ou plutôt celle du Messie dont il était l'annonciateur.

731. *L'heureux caducée.* — Baguette surmontée de deux petites ailes, et entrelacée de deux serpents, qui était l'insigne de Mercure et lui servait à diriger les âmes dans leur voyage de la terre vers l'au-delà.

Ah ! viens, qui que tu sois, esprit, mortel ou dieu !
Avant de recevoir mon éternel adieu,
Laisse-moi découvrir, laisse-moi reconnaître
Cet ami qui m'aima même avant que de naître !
Que je puisse, en touchant au terme du chemin,
Rendre grâce à mon guide et pleurer sur sa main !
Sors du voile éclatant qui te dérobe encore !
Approche !... Mais que vois-je ? O Verbe que j'adore,
Rayon coéternel, est-ce vous que je vois ?...
Voilez-vous, ou je meurs une seconde fois !

* * *

. . . . . .
. . . . . .

« Heureux ceux qui naîtront dans la sainte contrée
Que baise avec respect la vague d'Érythrée !
Ils verront, les premiers, sur leur pur horizon,
Se lever au matin l'astre de la raison.
Amis, vers l'orient tournez votre paupière :
La vérité viendra d'où nous vient la lumière !
Mais qui l'apportera ?... C'est toi, Verbe conçu !
Toi, qu'à travers les temps mes yeux ont aperçu ;

733-34. *Dieu-adieu.* — Voir *Remarque* 20. C'est la 3e fois que ces rimes négligées apparaissent dans le *Socrate*.

740. *Verbe que j'adore.* — *Verbe* se dit en grec *Logos ;* et le même terme désigne la raison logique que Socrate adorait. Dans ce *logos*, il reconnaît la seconde personne de la Trinité chrétienne.

741. *Rayon coéternel.* — Terme de mystique chrétienne ; le Christ est coéternel au Père, c'est-à-dire qu'il partage son éternité.

743. Dans ces dernières paroles, Socrate se fait le prophète précis du Christianisme. Lamartine cite ici en note ce passage de l'*Apologie :* « Après cela, à vous qui m'avez condamné, voici ce que j'ose vous prédire ; car je suis précisément dans les circonstances où les hommes lisent dans l'avenir, au moment de quitter la vie... » Peut-être est-ce cette déclaration de Socrate qui a suggéré au poète l'idée de le transfigurer en prophète chrétien ?...

743-744. La « vague d'Érythrée » désigne la mer Rouge et, d'une façon générale, l'ensemble des pays (Judée-Arabie) qui sont à l'orient de la Méditerranée. L'expression n'est pas assez précise si Lamartine veut désigner seulement le pays des Juifs, où naîtra le Christ.

Toi, dont par l'avenir la splendeur réfléchie
Vient m'éclairer d'avance au sommet de la vie.
Tu viens ! tu vis ! tu meurs d'un trépas mérité !
Car la mort est le prix de toute vérité.
Mais ta voix expirante en ce monde entendue,
Comme la mienne, au moins, ne sera pas perdue,
La voix qui vient du ciel n'y remontera pas ;
L'univers assoupi t'écoute et fait un pas ;
L'énigme du destin se révèle à la terre !

. . . . . .

Quoi ! j'avais soupçonné ce sublime mystère !
Nombre mystérieux ! profonde trinité !
Triangle composé d'une triple unité !
Les formes, les couleurs, les sons, les nombres même,
Tout me cachait mon Dieu, tout était son emblème !
Mais les voiles enfin pour moi sont révolus ;
Écoutez !... » Il parlait : nous ne l'entendions plus.

*

Cependant dans son sein son haleine oppressée,
Trop faible pour prêter des sons à sa pensée,
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas ! venait mourir,
Puis semblait tout à coup palpiter et courir :
Comme, prêt à s'abattre aux rives paternelles,
D'un cygne qui se pose on voit battre les ailes,
Entre les bras d'un songe il semblait endormi.
L'intrépide Cébès penché sur notre ami,

751-52. « Au sommet de la vie » comme à la cime d'une montagne, Socrate aperçoit le rayonnement de l'astre chrétien réfléchi par l'avenir comme par une mer.

756. La voix de Socrate, loin d'être perdue, s'est répercutée dans celles de tous les philosophes grecs ; mais il ne s'agit ici que de sa dernière révélation.

765. *Les voiles... révolus.* — Expression au moins impropre. *Révolu* ne peut se dire que d'un être qui a achevé sa révolution, c'est-à-dire son mouvement à l'intérieur d'un cercle, ou, par analogie, d'une période de temps complètement achevée. Lamartine fait cet adjectif synonyme de « tombé ».

766. *Il parlait*, etc... — Il faisait avec les lèvres les mouvements de la parole, mais n'émettait plus aucun son.

Rappelant dans ses yeux l'âme qui s'évapore, 775
Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore :
« Dors-tu ? lui disait-il ; la mort, est-ce un sommeil ? »
Il recueillit sa force, et dit : « C'est un réveil !

775. *Qui s'évapore.* — Voir *Remarque* 11.

776-797. Ce dialogue suprême est tout entier de l'invention de Lamartine, comme la scène de prophétie qui le précède. Socrate, dans Platon, meurt plus simplement. Voici d'ailleurs la dernière page du *Phédon*, extraite par Lamartine lui-même de la traduction Cousin :

« Jusque-là nous avions eu presque tous assez de force pour retenir nos larmes ; mais en le voyant boire, et après qu'il eut bu, nous n'en fûmes plus les maîtres. Pour moi, malgré tous mes efforts, mes larmes s'échappèrent avec tant d'abondance, que je me couvris de mon manteau pour pleurer sur moi-même ; car ce n'était pas le malheur de Socrate que je pleurais, mais le mien, en songeant quel ami j'allais perdre. Criton, avant moi, n'ayant pu retenir ses larmes, était sorti ; et Apollodore, qui n'avait presque pas cessé de pleurer auparavant, se mit alors à crier, à hurler et à sangloter avec tant de force, qu'il n'y eut personne à qui il ne fît fendre le cœur, excepté Socrate.

« Que faites-vous, dit-il, ô mes bons amis ? N'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes, pour éviter des scènes aussi peu convenables ? car j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir avec de bonnes paroles. Tenez-vous donc en repos, et montrez plus de fermeté. »

Ces mots nous firent rougir, et nous retînmes nos pleurs.

Cependant Socrate, qui se promenait, dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir, et il se coucha sur le dos, comme l'homme l'avait ordonné. En même temps le même homme qui lui avait donné le poison s'approcha, et, après avoir examiné quelque temps ses pieds et ses jambes, il lui serra le pied fortement, et lui demanda s'il le sentait ; il dit que non. Il lui serra ensuite les jambes ; et, portant ses mains plus haut, il nous fit voir que le corps se glaçait et se raidissait ; et, le touchant lui-même, il nous dit que, dès que le froid gagnerait le cœur, Socrate nous quitterait. Déjà tout le bas-ventre était glacé. Alors se découvrant, car il était couvert :

« Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape ; n'oublie pas d'acquitter cette dette.

— Cela sera fait, répondit Criton ; mais vois si tu as encore quelque chose à nous dire. »

Il ne répondit rien, et un peu de temps après il fit un mouvement convulsif ; alors l'homme le découvrit tout à fait : ses regards étaient fixes. Criton, s'en étant aperçu, lui ferma la bouche et les yeux. »

— Ton œil est-il voilé par des ombres funèbres ?
— Non ; je vois un jour pur poindre dans les ténèbres.
— N'entends-tu pas des cris, des gémissements ?
— Non !
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom !
— Que sens-tu ? — Ce que sent la jeune chrysalide,
Quand, livrant à la terre une dépouille aride,
Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux,
Le souffle du matin la roule dans les cieux.
— Ne nous trompais-tu pas ? réponds : l'âme était-elle... ?
— Croyez-en ce sourire, elle était immortelle !...
— De ce monde imparfait qu'attends-tu pour sortir ?
— J'attends, comme la nef, un souffle pour partir.
— D'où viendra-t-il ? — Du ciel. — Encore une parole !
— Non ; laisse en paix mon âme, afin qu'elle s'envole ! »

. . . . . .

Il dit, ferma les yeux pour la dernière fois,
Et resta quelque temps sans haleine et sans voix.
Un faux rayon de vie errant par intervalle
D'une pourpre mourante éclairait son front pâle.
Ainsi, dans un soir pur de l'arrière-saison,
Quand déjà le soleil a quitté l'horizon,
Un rayon oublié des ombres se dégage,
Et colore en passant les flancs d'or d'un nuage.
Enfin plus librement il semble respirer,
Et, laissant sur ses traits son doux sourire errer :
« Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie !
Ils m'ont guéri ! — De quoi ? dit Cébès. — De la vie !... »

784. *Aride.* — Desséchée.

786. Construction peu correcte ; la phrase incidente au participe (*livrant, ouvrant*) se rapporte au régime direct (*la*) et non au sujet, comme l'exige la syntaxe. Voir *Remarque* 16.

787. *L'âme était-elle...* — L'imparfait reporte l'attention des interlocuteurs à la discussion de l'après-midi : — Disais-tu vrai quand tu disais que l'âme était immortelle ? » Mais, au point de vue logique, dans la question comme dans la réponse, l'imparfait a valeur de présent.

Puis un léger soupir de ses lèvres coula,
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla.
Était-ce... ? Je ne sais ; mais, pleins d'un saint dictame,
Nous sentîmes en nous comme une seconde âme !...

*

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Comme un lis sur les eaux et que la rame incline,
Sa tête mollement penchait sur sa poitrine ;
Ses longs cils, que la mort n'a fermés qu'à demi,
Retombant en repos sur son œil endormi,
Semblaient comme autrefois, sous leur ombre abaissée,
Recueillir le silence, ou voiler la pensée.
La parole surprise en son dernier essor
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas ! errait encor,
Et ses traits, où la vie a perdu son empire,
Étaient comme frappés d'un éternel sourire....
Sa main, qui conservait son geste habituel,
De son doigt étendu montrait encor le ciel ;
Et quand le doux regard de la naissante aurore,
Dissipant par degrés les ombres qu'il colore,
Comme un phare allumé sur un sommet lointain,
Vint dorer son front mort des ombres du matin,

806. *Hybla.* — Ville sicilienne (aujourd'hui Raguse) dont les ruches produisaient un miel rival de celui de l'Hymette en Attique.

807. *Dictame.* — Le dictame est une plante aromatique dont on faisait un remède contre les blessures ; c'est donc, au figuré, un adoucissement aux peines de l'âme. Lamartine fait de l'expression, presque partout, comme ici, un synonyme de *charme* ou de *délire*, ou d'*extase*.

809 et suiv. On comparera utilement cette description de Socrate sur son lit de mort à celle du cadavre d'Elvire dans *le Crucifix*. Un peu de la majesté et de la grâce funèbre du premier tableau, a passé dans celui-ci.

817. *Où la vie a perdu...* — Voir *Remarque* 13.

822. *Qu'il colore.* — Idem.

824. *Vint dorer*, etc... — On ne voit pas comment des *ombres* peuvent *dorer* le front de Socrate. Le mot se trouvant déjà au v. 822, n'aurait-il pas été répété ici par erreur, à l'impression, pour *rayons* ou *lueurs ?* La faute, en ce cas, a passé de la 1re édition dans toutes les autres.

On eût dit que Vénus, d'un deuil divin suivie,
Venait pleurer encor sur son amant sans vie ;
Que la triste Phébé de son pâle rayon
Caressait, dans la nuit, le sein d'Endymion ;
Ou que du haut du ciel l'âme heureuse du sage
Revenait contempler le terrestre rivage,
Et, visitant de loin le corps qu'elle a quitté,
Réfléchissait sur lui l'éclat de sa beauté,
Comme un astre bercé dans un ciel sans nuage
Aime à voir dans les flots briller sa chaste image.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

On n'entendait autour ni plainte ni soupir !...
C'est ainsi qu'il mourut, si c'était là mourir !

825. *D'un deuil divin suivie.* — Faut-il entendre par ce « deuil divin » une troupe de nymphes qui suit Vénus ?

828. *Endymion.* — Ce berger de Carie, condamné par Jupiter à un sommeil éternel, devint l'objet d'une passion à la fois ardente et chaste de la part de Diane-Phœbé, qui le transporta dans un antre où elle venait le contempler, la nuit, pendant qu'il dormait.

ALPHONSE DE LAMARTINE
tel qu'il fut présenté pour la première fois à ses lecteurs.

Frontispice de la première édition collective de ses (*Œuvres* (1826). En tête de l'avant-propos, signé Charles Gosselin, et daté du 30 novembre 1820, on lit les lignes suivantes :

« Nous avons joint à cette édition le *portrait de l'auteur*, afin de satisfaire un désir qui nous a été manifesté tant de fois par les amateurs de son beau talent. Ce portrait est d'une extrême ressemblance, bien que l'artiste qui a consenti à se charger du dessin ait été obligé de le dérober en quelque sorte à la modestie de M. de Lamartine. »

CHAPITRE IX

LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD
LE CHANT DU SACRE

Lamartine en 1824. — Première candidature a l'Académie

Après la publication des *Nouvelles Méditations* et de *la Mort de Socrate*, Lamartine, un peu étonné des critiques, presque toutes violentes, et presque toutes injustes, que ces deux ouvrages lui avaient attirées, se renfonça un peu hautainement dans la solitude. Pendant l'hiver de 1823-1824, il tourna son esprit vers le grand poème épique qu'il avait conçu en 1821. Dans une lettre du 12 décembre, il en confia le plan à Virieu, plan « définitivement arrêté » par lui pendant les nuits précédentes. Il s'occupa particulièrement des deux chants qui devaient évoquer les *Patriarches* des temps bibliques, et les *Chevaliers* du moyen âge. Il jura que le monde parisien et le monde littéraire n'entendraient plus parler de lui « avant dix ou douze ans ».

En effet, pendant tout le printemps et l'été de 1824, il ne quitta la Bourgogne, où il se partageait entre Saint-Point, dont il achevait la restauration, Milly et Mâcon, que pour faire une courte saison d'eau en Suisse. Jamais peut-être il ne vécut aussi complètement de la vie de famille et de la vie reployée de l'esprit. Un double deuil, la mort de deux de ses sœurs dont l'une était Mme de Vignet, vint encore accroître son goût de la solitude.

Il en sortit seulement au début de l'automne pour aller courir à Paris le hasard d'une première candidature à l'Académie Française. Il se lançait dans cette aventure moins encore par ambition personnelle que pour plaire à sa mère et à toute sa famille. Il s'agissait de remplacer Pierre-Louis Lacretelle, dit Lacretelle l'aîné, idéologue et journaliste libéral. Soutenu par tout le faubourg Saint-Germain, et par le jeune romantisme, au nom duquel Victor Hugo sollicitait des voix pour lui, il eut Chateaubriand et Villemain pour patrons. Mais il fut âprement combattu par le parti libéral de l'Académie, et il eut en secret pour adversaires les demi-romantiques de l'ancienne *Muse Française* qui, représentés par Alexandre

Soumet — qu'ils appelaient « notre grand Alexandre ! » — ne lui pardonnaient ni ses dédains, ni son triomphal succès. Il ne fut battu cependant que de deux voix par son concurrent François-Xavier-Joseph Droz, « un homme inconnu » affirme Lamartine dépité dans une lettre à Virieu. Ce Droz était un écrivain estimable, sympathique aux idéologues, qui avait publié un *Éloge de Montaigne* et un agréable essai sur l'*Art d'être heureux* (1806) [1]. Battu et fort mécontent, Lamartine rentra à Saint-Point au milieu de décembre [2].

Le Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold

La Conception et la Composition. — Mme de Lamartine, la mère, repassant dans son esprit les événements importants de l'année qui vient de finir, écrit, le 4 janvier 1825, sur son *Journal* :

« .... La mort de lord Byron, le grand poète anglais, m'a aussi vivement et plus intimement frappée (que la mort de Napoléon.)... Je suis allée l'annoncer à mon fils, tout émue et toute tremblante, comme si c'était un malheur personnel... »

C'est le 19 avril 1824 que lord Byron avait expiré à Missolonghi ; il s'était embarqué à Gênes peu de mois auparavant, le 14 juillet 1823 ; et il avait réussi, dans ce court espace de temps, à faire tenir beaucoup d'héroïsme.

Nul doute que l'achèvement rapide et glorieux de sa destinée n'ait touché au vif le cœur de Lamartine. Dans le grand poète anglais il voyait plus qu'un émule de gloire : une âme vraiment sœur de la sienne. Il le lui avait montré en lui adressant, pendant quelques semaines de fièvre morale et intellectuelle, sa seconde méditation sur le sort et la nature de l'*Homme ;* il l'y avait exhorté à incliner sa révolte d'apparence satanique et désespérée devant la constatation qu'un mystère impénétrable nous enveloppe et que, seule, la foi chrétienne en peut éclaircir les ombres. Byron et lui, en face de l'énigme métaphysique, adoptaient deux attitudes différentes ; mais tous deux souffraient devant elle et s'évertuaient à la résoudre.

On peut donc penser que, dès le printemps de 1824, Lamartine conçut le projet de saluer en vers la mort de son frère de génie.

1. Un homme d'esprit, partisan de Lamartine, fit alors contre Droz cette épigramme :

Vous avez nommé Droz ? — Oui : c'est un beau génie...
— Son titre, quel est-il ? — Le « secret d'être heureux... »
— Admirable secret : mais, pour l'Académie,
Le secret d'être lu ne vaudrait-il pas mieux ?...

2. L'histoire de cette première candidature a été joliment contée par M. Pierre de Lacretelle dans la *Grande Revue* du 15 mai 1905.

Mais, dans les mois qui suivirent, il en fut diverti par bien des préoccupations : par la mort de sa sœur Suzanne, par la santé toujours chancelante de sa femme, qui nécessita son voyage en Suisse, enfin par sa malencontreuse candidature à l'Académie.

Il semble que c'est le besoin d'argent qui l'amena à préciser son projet. De Paris, le 12 novembre, en pleine intrigue académique, il confie dans une lettre, à Virieu :

« ... Je vais vendre aussi 6.000 francs de vers à faire, car je suis bien, bien à sec, et cette affaire (sa candidature) m'achève un peu... »

De quels autres vers peut-il s'agir que de ceux qu'il va écrire sur Byron ?

Il se met à l'œuvre dès que son échec à l'Académie l'a ramené à Mâcon, c'est-à-dire dès le milieu de décembre. Il se trouve alors en mauvaise santé, au moral comme au physique :

« ... Je suis allé là (à Paris) avec ma fièvre quarte, j'en reviens avec ma fièvre tierce. Je ne vis pas, je suis dans une agonie physique et morale qui surpasse mes forces dans les deux genres. Quand je ne souffre pas, je m'ennuie : voilà ma vie. » (Lettre à Virieu, 17 décembre 1824, de Saint-Point.)

Il n'est pas indifférent de connaître au milieu de quelle atmosphère morale fut composé un poème qui, autant qu'il fait revivre Byron, nous livre Lamartine. Cette atmosphère, au total, est chargée d'effluves assez lourds. Le poète des *Méditations* a vu se rompre en 1824, l'équilibre intérieur qu'il avait eu tant de peine à s'assurer et que l'amour conjugal l'avait aidé, d'abord, à établir. Cet amour ne s'est point affaibli sans doute, mais il s'est apaisé ; en même temps la croyance chrétienne a perdu de son empire dans l'âme du poète : des doutes lui reviennent, et des sympathies pour certaines formes de scepticisme.

C'est donc sans effort qu'il fait parler Byron ; malgré ses protestations [1], il s'identifie spontanément avec son héros ; et il est presque impossible de les départager ; par la bouche de Byron-Harold il exprime sa lassitude de la gloire et de la vie, ses ardeurs incertaines, ses élans sans cesse arrêtés vers la foi, sa sympathie croissante pour une conception presque panthéiste de la nature et de Dieu. Le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* est un poème plus philosophique que chrétien ; et, aux jours mêmes où Lamartine le composait, l'œil perspicace et partial de sa mère ne s'y trompait point. Elle notait, le 4 janvier 1825, dans son *Journal* :

« ... Alphonse écrit un poème intitulé *Childe-Harold*, dans lequel il célèbre la mort héroïque de lord Byron pour la cause de l'indépendance des Hellènes : il y a des passages qui me font de la peine ; je crains qu'il n'ait un enthousiasme dangereux pour les idées

1. Voir plus loin, p. 310-311.

modernes de philosophie et de révolution, contraires à la religion et à la monarchie, ces deux jalons de ma route, qui devrait être aussi la sienne... Je lui fais de bien fermes représentations sur le danger de ces idées, mais *l'esprit souffle où il veut*, comme dit l'Écriture Sainte... [1] »

Le poème était donc très avancé le 4 janvier 1825; il était terminé le 22 février: ce jour-là, Lamartine, sans en préciser le sujet, l'annonçait en ces termes à Mme de Raigecourt :

« ... Ce que je vais vous envoyer bientôt n'est plus grec ; c'est tout à fait anglais, c'est du romantisme le mieux conditionné... »

Du romantisme, oui, pour les idées et les sentiments, comme on vient de le voir ; oui encore pour la forme, puisque rien n'était plus romantique que de donner une fin au fameux *Pèlerinage d'Harold*... Mais comme Lamartine se méconnaissait en affirmant que ce romantisme n'était plus grec !

Son poème est un hommage au philhellénisme qui, à cette date, et grâce, en partie, au grand exemple de Byron, commençait d'enflammer toutes les imaginations. Depuis 1821, la lutte des Grecs contre les Turcs ne connaissait plus de répit, et elle atteignait sa période critique. Le poème de Lamartine arrivait à son heure ; en même temps que la générosité héroïque de Byron, il célébrait la grandeur des Grecs insurgés pour le Christ et pour la liberté ; il contenait des tirades éloquentes sur la vertu patriotique des femmes souliotes, sur les exploits de Botzaris, d'Odysséus, de Canaris. Enfin, il s'efforçait à montrer dans les Grecs modernes les héritiers des Grecs d'autrefois ; et surtout il ressuscitait les souvenirs classiques endormis depuis des siècles sur la terre de Grèce, mère de toute civilisation ; il saluait Homère et Platon...

La conception, ainsi, en était habile ; elle répondait aux passions et aux curiosités des contemporains. Lamartine, d'ailleurs, n'était pas le premier à réveiller les souvenirs classiques à propos des Grecs luttant contre leurs oppresseurs ; A. de Vigny avait publié *Héléna* dès 1822, sans que ce poème eût grand retentissement ; en 1824, Casimir Delavigne avait fait paraître une *Messénienne* belliqueuse intitulée « *Tyrtée aux Grecs* » ; et l'on sait que les *Messéniennes*, alors, n'avaient guère moins de lecteurs que les *Méditations*.

La Publication. — Elle ne se fit point sans quelque peine ; car Lamartine, en mal d'argent, avait des prétentions. Le 28 février 1825, il avise de Virieu « qu'il a fini ce diable d'*Harold* », mais que « les libraires ne veulent pas lui en donner un prix raisonnable, surtout comptant ». Si bien que l'auteur songe à devenir son propre

1. *Manuscrit de ma mère*, p. 249. On a l'impression, à lire le fragment daté du 4 janvier 1825, que Lamartine l'a composé de plusieurs morceaux de dates différentes.

éditeur : Virieu ne pourrait-il lui dénicher à Lyon un imprimeur qui imprimerait, pas trop cher, 6.000 exemplaires, « qu'on expédierait à Paris pour la vente » ? Au reste il serait préférable de trouver en cette ville un libraire « qui achèterait le manuscrit 9.000 francs comptant ».

Lamartine, en même temps — et sans doute par Genoude — fait engager des négociations à Paris ; l'éditeur Dondey-Dupré lui promet environ 9.000 francs. Après avoir quelques jours espéré qu'un éditeur de Lyon en donnerait 10.000, Lamartine conclut affaire avec lui.

Le 7 avril, il avertit Virieu : « ... Je suis forcé de partir à l'improviste pour Paris : on m'envoie de si horribles échantillons de *Childe-Harold*, on y gâte tellement le style et la forme à l'œil et à l'oreille, qu'en bon père je ne puis résister à voler à son secours ! » Il part en effet le 11 avril, et revient le 29 ; il surveille lui-même l'impression.

L'ouvrage est annoncé le samedi 14 mai 1825 au *Journal de la Librairie :* n° 2.741 : *Le Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*, in-8° de 12 feuilles y compris 14 pages de catalogue. Imprimerie de Dondey-Dupré père, à Paris chez Dondey-Dupré fils, chez Ponthieu. Prix 4 francs. Quatre éditions suivirent en 1825 : la cinquième était annoncée le 17 décembre.

Le 6 juin, Lamartine avait reçu de bonnes nouvelles « de ces exécrables libraires » : 6.000 exemplaires avaient été vendus en deux jours. Mais lui, auteur, n'en avait pas encore reçu un seul !

AVERTISSEMENT

Attribué par une fiction courante à l'éditeur, cet *Avertissement* est tout entier de la plume de Lamartine qui, dans sa lettre du 28 février, l'annonçait ainsi à Virieu : « ... Cela (l'ouvrage) a 1.700 ou 1.800 vers, une préface en 6 pages de mon écriture... » Cette préface paraît avoir été à peu près doublée dans la suite.

Lamartine résume fort clairement pour le lecteur français ce qu'il est essentiel de savoir sur Byron et sur *Childe-Harold ;* il s'y explique non moins clairement sur la forme de son poème, et, d'une façon plus tendancieuse, sur son inspiration et son esprit.

Childe-Harold est un poème de lord Byron. Le noble barde dont l'Europe pleure aujourd'hui la mort glorieuse et prématurée, en donna successivement, et pendant un intervalle de dix années, quatre chants au public. Harold est un enfant de l'imagination, un nom plutôt qu'un héros ; lord Byron ne s'en est servi que comme d'un fil qui pût guider le lecteur et

le poète lui-même dans les sites variés que le pèlerin est censé parcourir ; comme d'un type auquel il pût attribuer les sentiments et les pensées qu'il tirait de son propre fonds : Harold, en un mot, est le prête-nom de lord Byron. Le poète, qui avait d'abord nié *avec affectation* cette identité avec son héros, en convient à la fin de la préface de son quatrième chant.

« Quant à ce qui regarde, dit-il, la conduite de ce quatrième chant, le pèlerin Harold paraîtra encore moins souvent sur la scène que dans les précédents, et il sera presque entièrement fondu avec l'auteur parlant en son propre nom. Le fait est que je me lassais de tirer entre Harold et moi une ligne de séparation que chacun semblait décidé à ne pas apercevoir... »

. . . . . .

Cette inutile distinction, rejetée par l'auteur anglais, est encore plus complètement effacée dans ce dernier chant du Pèlerinage d'Harold par M. de Lamartine. Le nom d'Harold est évidemment et toujours employé ici pour celui de lord Byron. Mais parcourons les premiers chants de ce singulier poème, afin que le lecteur en comprenne mieux la suite.

Harold est un jeune voyageur qui, lassé de bonne heure des voluptés de la vie, quitte sa terre natale, l'Angleterre, et parcourt le monde en chantant ce qu'il voit, ce qu'il sent ou ce qu'il pense : c'est une *Odyssée* pittoresque et morale, une divagation poétique, qui n'a d'autre centre d'intérêt et d'unité que la fiction légère du personnage d'Harold. Au premier chant, il est en Portugal et en Espagne ; il en décrit les sites, les mœurs, et quelques-unes des grandes et terribles scènes qu'offrait cette terre héroïque, à l'époque de la première invasion des Français.

Le second chant est une peinture de la Grèce et de l'Asie Mineure, où lord Byron avait fait un premier voyage en 1808. Il salue tour à tour leurs mers, leurs montagnes, leurs tombeaux, leurs ruines ; et chaque lieu lui inspire des impressions et des vers dignes de ses immortels souvenirs.

Le troisième chant commence par une invocation touchante à Adda, fille unique du poète, loin de laquelle les orages de la vie l'emportent encore. On sait qu'à cette époque une séparation légale, dont les véritables motifs sont restés un mystère, venait d'être prononcée entre le noble lord et lady Byron. Il dit un éternel adieu au rivage d'Angleterre, et, parcourant le champ de bataille de Waterloo, il décrit cette dernière lutte entre l'Europe et l'*homme du destin*. De là, longeant les bords du Rhin, il traverse rapidement les Alpes, célèbre l'Helvétie et les bords enchantés du lac Léman.

Le quatrième chant, et peut-être le plus magnifique, trouve

le poète à Venise. Il décrit les rives mélancoliques de la Brenta, va pleurer Pétrarque sur sa tombe d'Acqua ; déplore le sort de l'Italie, tour à tour envahie par tous les barbares ; jette un regard sur Florence, et, se reposant à Rome, laisse sa muse s'abandonner à loisir à toutes les inspirations qui s'exhalent de ses monuments et de ses débris. Jamais peut-être la poésie moderne n'a revêtu de plus sublimes expressions, des images plus fortes et des sentiments plus intimes. Ici, le poète, abandonnant tout à coup son héros, adresse un salut sublime à la mer qu'il aperçoit des hauteurs d'Albano, sur la route de Naples ; et, disant adieu au lecteur, lui souhaite un bonheur qu'il n'a pas trouvé lui-même.

Ce poème, dont rien dans les littératures classiques ne peut nous donner une idée, était l'œuvre de prédilection de lord Byron. Voici en quels termes il en parle dans une dédicace à M. Hobhouse, son ami et son compagnon de voyage :

« Je passe ici de la fiction à la vérité : ce poème est le plus long et le plus fortement pensé de mes ouvrages. Nous avons parcouru ensemble, à diverses époques, les contrées que la chevalerie, l'histoire ou la fable ont rendues célèbres : l'Espagne, la Grèce, l'Asie Mineure et l'Italie. Ce qu'Athènes et Constantinople étaient pour nous il y a quelques années, Venise et Rome l'ont été plus récemment : mon poème aussi, ou mon pèlerin, ou l'un et l'autre, si l'on veut, m'ont accompagné partout. Peut-être trouvera-t-on excusable la vanité qui me fait revenir avec tant de complaisance à mes vers. Pourrais-je ne pas tenir à un poème qui me lie en quelque sorte aux lieux qui me l'ont inspiré et aux objets que j'ai essayé de décrire ? La composition de *Childe-Harold* a été pour moi une source de jouissances. Je ne m'en sépare qu'avec une sorte de regret, dont, grâce à ce que j'ai éprouvé, j'étais loin de me croire susceptible pour des objets imaginaires », etc., etc.

Le lecteur partagera sans doute cette légitime prédilection du poète. C'est dans *Childe-Harold* qu'on peut trouver lord Byron tout entier : car il y a répandu avec profusion, *avec amour*, comme disent les Italiens, les inépuisables richesses de sa palette ; soit qu'il peigne la nature morte, que son génie vivifie toujours, soit qu'il s'élève aux plus hautes régions de la pensée et de la philosophie, soit qu'il s'abandonne, comme au hasard, au cours capricieux de ses rêveries, et fasse vibrer, jusqu'à les rompre, toutes les cordes sensibles de son âme et de la nôtre. Il reprend à chaque instant le dernier mot de sa strophe, à l'imitation de nos anciennes ballades ; et, comme si ce seul mot suffisait pour éveiller cette puissante imagination, il en fait le thème d'une autre série de strophes, et s'élance, sans autre transition, dans une sphère nouvelle d'idées ou de sentiments. Il faudrait tout citer, si l'on citait quelque chose

d'une aussi étrange conception. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à l'ouvrage même.

On a beaucoup reproché à lord Byron l'immoralité de quelques-uns de ses ouvrages, ses principes désorganisateurs de tout ordre social, et ses sentiments antireligieux ; mais ces reproches, trop souvent fondés ailleurs, ne nous paraissent pas à beaucoup près aussi applicables à *Childe-Harold* qu'à

Lord Byron.

quelques-uns de ses derniers poèmes : on y sent davantage la fraîcheur de la vie et de la jeunesse. On voudrait, il est vrai, en effacer quelques nuages ; mais ces nuages n'empêchent cependant pas le lecteur de reconnaître et d'admirer, dans cette œuvre d'un beau génie, l'expression d'une belle âme. Et d'où viendrait ce génie qui nous émeut et nous charme, si ce n'était d'une âme grande et féconde ? Il n'a jamais eu d'autre source. Malheureusement aussi il n'a jamais préservé les hommes qui l'ont possédé des erreurs les plus funestes de l'esprit et des passions les plus orageuses du cœur ! Lord Byron en est un nouvel exemple ; plusieurs de ses ouvrages sont un scandale pour ses admirateurs mêmes ; il en a empoi-

sonné les plus brillantes pages d'un scepticisme de parade, aussi funeste à la génération qui l'admire qu'à son propre talent. Nous ne prétendons point l'excuser ; peut-être lui-même, s'il eût vécu... Mais il n'est plus ! Tout en voulant prémunir la jeunesse contre les principes déplorables de ses derniers ouvrages, il faut jeter un voile sur les taches de ce grand génie : ce génie doit faire augurer de son âme, et sa mort peut servir d'excuse à sa vie [1]. Il a sacrifié ses jours, en Grèce, à la cause de la religion, de la liberté et de l'enthousiasme. Ses actions réfutent ses paroles.

M. de Lamartine, voulant conduire le poème de *Childe-Harold* jusqu'à son véritable terme, la mort du héros, le reprend où lord Byron l'avait laissé, et, sous la fiction transparente du nom d'Harold, chante les dernières actions ou les dernières pensées de lord Byron lui-même, son passage en Grèce et sa mort. Il a pensé sans doute que le mode le plus convenable de chanter l'homme qu'il admire était celui qu'il avait adopté lui-même ; et la forme de *Childe-Harold* lui était trop évidemment indiquée pour qu'il lui fût possible d'en adopter une autre. Peut-être cette forme même donnera-t-elle lieu à quelques critiques. Peut-être lui reprochera-t-on comme un excès d'audace, comme une profanation, ce qui n'a été chez lui qu'un juste sentiment de modestie et de déférence pour un génie supérieur. Il n'a pris le genre du poème et le nom du héros de lord Byron que par respect pour lord Byron, qui se peignait lui-même sous cette forme emblématique. Toute autre forme, tout autre nom, eussent été moins périlleux pour lui : ils eussent rappelé moins immédiatement un talent qui écraserait tout ce qui tenterait de l'égaler ; mais une imitation n'est point une lutte, c'est un hommage. A Dieu ne plaise que ce nom de Childe-Harold puisse donner une autre idée ! Quel poète oserait faire parler lord Byron ? on s'apercevrait trop vite que ce n'est que son ombre. Cependant ce mot d'imitation, que nous venons de prononcer, ne rend pas exactement notre pensée : la forme et le genre sont seuls imités ; les idées, les sentiments, les images ne le sont pas. Il nous a semblé, au contraire, que l'auteur français avait pris le plus grand soin d'éviter toute imitation de ce genre, et qu'on ne retrouve pas, dans ce cinquième chant, une seule des pensées ou des comparaisons que le poète anglais a prodiguées dans les quatre premiers chants de son poème [2]. On peut être soi sous le nom d'un autre.

1. C'est l'idée sur laquelle Lamartine terminera son poème : voir plus loin.

2. Affirmation excessive ; çà et là on retrouve des développements dont Lamartine a pris l'indication dans *Manfred* (qui

Ce genre de poème n'a pas encore de nom générique dans la littérature moderne. Ce n'est pas le poème didactique, car il n'enseigne rien ; ce n'est pas le poème descriptif, car il raconte aussi ; ce n'est pas le poème épique, il n'en a ni les héros, ni le caractère, ni l'importance, ni la majesté : il tient de ces trois genres à la fois ; il raconte, il décrit, il médite, il enseigne ; le héros est le poète lui-même ou le cœur de l'homme en général, avec ses impressions les plus variées et les plus profondes ; c'est le poème d'une civilisation avancée, où l'homme sent encore la nature avec cette force d'enthousiasme qu'il ne perdra jamais, mais où il se plaît à analyser ses propres sentiments, à se rendre compte de ce qu'il éprouve, à savourer à loisir ses impressions fugitives, et où son propre cœur est devenu pour lui un thème plus intéressant que les aventures un peu usées des héros imaginaires, fabuleux ou historiques [1]. L'intérêt est tout dans le style ; et la forme, à peine esquissée, n'est qu'un fil imperceptible pour lier d'un lien commun les idées et les sentiments qui se succèdent.

Le poème anglais de *Childe-Harold* est écrit en stances d'un nombre égal de vers, indiquées par un chiffre romain. C'est la stance de Spencer [2], forme que lord Byron avait adoptée et rajeunie, comme plus propre à ce genre de composition, où l'imagination, se livrant à tous ses caprices, ne suit plus pas à pas l'ordre méthodique de la prose, mais s'élance, sans transition prononcée, d'une idée à l'autre. Cette forme devait être conservée dans ce cinquième chant par M. de Lamartine ; mais la poésie française ne possède aucun rythme analogue à la stance de Spencer, ou aux couplets du Tasse dans sa *Jérusalem*. Pour y suppléer, il a donc été obligé de composer ce dernier chant en stances irrégulières, d'un nombre de vers indéterminé. Ici, c'est le sens et non le nombre de vers qui indique la suspension et le repos ; nous les indiquons, comme dans le poème original, par un chiffre romain. Quelques personnes ont déjà reproché à M. de Lamartine d'avoir

était déjà la source principale de la *Méditation : l'Homme*), dans *Lara*, et surtout dans *Harold*. Mais il est vrai, en somme, que Lamartine a principalement exprimé, par la bouche d'Harold, ses sentiments personnels. Seulement comment entend-il concilier cette affirmation avec celle de la page suivante, où il veut qu'on distingue entre lui et Byron ?

1. Excellente définition du lyrisme de l'école romantique.

2. *Spencer.* — Poète anglais du siècle d'Élisabeth (1550-1599). Son poème principal : *The fairy Queen* (la *Reine des Fées*), est écrit en stances de 8 vers, sur le modèle de la stance italienne.

adopté cette forme pour quelques-unes de ses poésies [1] ; nous n'avons rien à leur répondre, si ce n'est qu'elles peuvent facilement la faire disparaître en ne s'arrêtant pas aux suspensions qu'elle indique. Quant à nous, nous pensons toujours que, dans des compositions de longue haleine, des repos ménagés avec art sont nécessaires à la pensée comme aux forces du lecteur, et que ces repos ne peuvent être plus convenablement indiqués que par le poète lui-même.

Il nous aurait paru aussi inconvenant qu'inutile de parler des opinions politiques ou religieuses de l'auteur français dans l'avertissement d'un ouvrage de littérature légère [2], si nous n'avions été récemment encore mis en garde contre l'injustice des interprétations les plus forcées, par des articles de journaux où l'on discutait les opinions de l'homme au lieu des vers du poète. Un de ces journaux, dont nous respectons du reste l'impartialité et les doctrines (littéraires), a été jusqu'à dire que les poésies de M. de Lamartine étaient l'*hymne du découragement et du scepticisme*. L'office du poète n'est point sans doute de prêcher des dogmes en vers ; mais nous en appelons à la conscience de tous les lecteurs pour réfuter une assertion de cette nature... Si les *Méditations poétiques* ont eu un si honorable succès, elles l'ont dû surtout à ce sentiment religieux qui respire dans toutes leurs pages [3]. Tout le monde l'a senti, tout le monde l'a dit ; et c'est sans doute le genre d'éloge auquel l'auteur a été le plus sensible. Quelques vers pris isolément, ou détachés de l'ensemble qui les explique, peuvent donner lieu sans doute à des interprétations du genre de celles que nous combattons ici ; mais un vers, une stance, ne forment pas plus le sens d'un morceau de poésie, qu'un son isolé ne forme un concert : c'est l'accord qu'il faut juger.

Quoi qu'il en soit, et pour ôter tout prétexte à de semblables méprises, nous croyons devoir prévenir ici le lecteur, au nom de M. de Lamartine, que la *liberté*, qu'invoque dans ce nouvel ouvrage la muse de Childe-Harold, n'est point celle dont le nom profané a retenti depuis trente ans dans les luttes des

1. Par exemple, dans *la Mort de Socrate* et dans les *Préludes* des *Nouvelles Méditations*.

2. *Littérature légère.*—Expression de la critique pseudo-classique, qui désigne les ouvrages dus à l'imagination, et par conséquent tous les poèmes.

3. On ne peut nier aujourd'hui que les *Méditations* ne sont point l'œuvre d'un croyant, mais d'un homme qui aspire à la foi pour se consoler d'une grande douleur. Il est vrai cependant, qu'à part un certain nombre d'esprits perspicaces, presque tous les lecteurs s'y sont mépris et que l'inspiration soi-disant orthodoxe de Lamartine fit une grande part de son succès.

factions, mais cette indépendance naturelle et légale, cette liberté, fille de Dieu, qui fait qu'un peuple est un peuple et qu'un homme est un homme ; droit sacré et imprescriptible dont aucun abus criminel ne peut usurper ou flétrir le beau nom [1]. Quant au ton plus réel de scepticisme qui se retrouve dans quelques morceaux de ce dernier chant de *Childe-Harold*, il est inutile de faire remarquer qu'il se trouve uniquement dans la bouche du héros, que, d'après ses opinions trop connues, l'auteur français ne pouvait faire parler contre la vraisemblance de son caractère. Satan, dans Milton, ne parle point comme les anges. L'auteur et le héros [2] ont deux langages fort opposés ; et M. de Lamartine serait très affligé qu'on pût l'accuser, même injustement, d'avoir fait naître le plus léger doute sur ses intentions, ou d'avoir répandu l'ombre d'un nuage sur des convictions religieuses qui sont les siennes, et qu'il regarde avec raison comme la seule lumière de la vie et le plus précieux trésor de l'homme.

1. On voit ici Lamartine, poète chrétien et légitimiste, assez embarrassé de rendre acceptables, sans se compromettre avec le parti politique des libéraux, les théories plus ou moins libérales qui percent dans son poème.

2. Malgré cette précaution oratoire, il est fort difficile de ne pas voir Lamartine sous les traits de Byron ; et si les sentiments de celui-ci lui répugnaient si fort, pourquoi avoir entrepris de le faire parler pendant 1.500 vers ?... Au reste, voir p. 308, note 2.

LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD

1. Invocation à la Liberté.

I

Muse des derniers temps ! divinité sublime,
Qui des monts fabuleux n'habites plus la cime ;
Toi qui n'as pour séjour, pour temples, pour autels,
Que le sein frémissant des généreux mortels ;
Toi dont la main se plaît à couronner ta lyre
Des lauriers du combat, des palmes du martyre,
Et qui fais retentir l'Hémus ressuscité
Des noms vengeurs du Christ et de la Liberté !
Sentiment plus qu'humain que l'homme déifie,
Viens seul ! c'est à toi seul que mon cœur sacrifie !
Les siècles de l'erreur sont passés, l'homme est vieux ;
Ce monde, en grandissant, a détrôné ses dieux,

1. *Des derniers temps.* — Non point des temps qui seront absolument les derniers, mais de ceux qui sont les derniers par rapport au poète ; donc : muse des temps modernes. C'est la Muse de la Liberté ; elle n'habite pas, comme les Muses antiques, sur le Parnasse ou l'Hélicon, « *monts fabuleux* », c'est-à-dire chantés par la fable.

7. *Hémus.* — C'est la chaîne des monts Balkans qui séparait l'ancienne Turquie des pays chrétiens, serbes et bulgares.

8. Ce vers résume les deux sortes de liberté que Lamartine célèbre dans l'insurrection grecque : la liberté politique, et la liberté religieuse qui, dans la doctrine du Christ, s'oppose au fatalisme musulman.

10. *Seul* au masculin, renvoie au mot : *Sentiment*, qui dans le vers 9 est devenu le substitut de *Muse*.

9-10. Pour la rime, voir *Remarque* 20.

12. A ce vers, de beaux vers feront écho dans l'œuvre de Leconte de Lisle, qui déplorera la mort des dieux de la fable. Cf. *Poèmes antiques :* Hypatie.

Comme l'homme qui touche à son adolescence
Brise les vains hochets de sa crédule enfance.
L'Olympe n'entend plus, sur ses sommets sacrés
Hennir du dieu du jour les coursiers altérés ;
Jupiter voit sa foudre, entre ses mains brisée,
Des fils grossiers d'Omar provoquer la risée ;
Le Nil souille au désert, de son impur limon,
Les débris mutilés de l'antique Memnon ;
Délos n'a plus d'autels, Delphes n'a plus d'oracles :
Le Temps a balayé le temple et les miracles.
Fouillant sous le gazon ses dieux ensevelis,
Le Grec vend au chrétien leurs restes avilis :
Jupiter, Mahomet, Isis, tombe sur tombe,
Tout s'est précipité, tout est tombé, tout tombe.
Hors le culte éternel, vingt cultes différents,
Du stupide univers bienfaiteurs ou tyrans,
Ont passé : cherchez-les dans la cendre de Rome !...
Mais il reste à jamais au fond du cœur de l'homme

16. *Altérés.* — Les chevaux d'Apollon ne l'étaient pas au moment où ils s'élançaient de l'Olympe, à l'aurore ; ils ne l'étaient que le soir, leur course accomplie, lorsqu'ils allaient « boire » dans l'Océan.

18. *Omar.* — Deuxième successeur de Mahomet, l'un des plus célèbres et des plus farouches califes.

20. *Memnon.* — Il s'agit de la statue colossale de Memnon, qui, à Thèbes d'Égypte, vibrait musicalement lorsque les premiers rayons du soleil la touchaient. Memnon, roi fabuleux d'Éthiopie, qui fut tué sous Troie par Achille, avait la déesse Aurore pour mère. On montre encore, au bord du Nil, les « débris mutilés » de la statue.

21. *Délos.* — Ile de la mer Égée, patrie d'Apollon, qui y possédait un temple dont l'École française d'Athènes a retrouvé récemment les fondations. — *Delphes.* — Ville de Phocide, siège d'un oracle d'Apollon que tous les peuples de la Grèce venaient consulter.

23-24. *Fouillant.* — Construction discutable : « fouillant le gazon pour y trouver leurs restes ». Lamartine fait sans doute allusion à la découverte des trois Hermès et de la célèbre Vénus, effectuée par l'amiral Dumont d'Urville à Milo, en 1820.

23-26. Supprimés à partir de l'*Édition de* 1832.

25. *Isis.* — L'une des divinités principales des Égyptiens, femme et sœur d'Osiris.

27-28. C'est en germe l'idée développée dans l'*Hymne au Christ.* Voir plus loin, *Harmonies.*

Deux sentiments divins, plus forts que le trépas :
L'amour, la liberté, dieux qui ne mourront pas !

II

L'Amour ! je l'ai chanté, quand, plein de son délire,
Ce nom seul murmuré faisait vibrer ma lyre,
Et que mon cœur cédait au pouvoir d'un coup d'œil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l'écueil.
J'aimai, je fus aimé ; c'est assez pour ma tombe ;
Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y tombe !
Remplis seul aujourd'hui ma pensée et mes vers,
Toi qui naquis le jour où naquit l'univers,
Liberté ! premier don que Dieu fit à la terre,
Qui marquas l'homme enfant d'un divin caractère,
Et qui fis reculer, à son premier aspect,
Les animaux tremblant d'un sublime respect ;
Don plus doux que le jour, plus brillant que la flamme,
Air pur, air éternel qui fait respirer l'âme !
Trop souvent les mortels, du ciel même jaloux,
Se ravissent entre eux ce bien commun à tous :
Plus durs que le destin, dans d'indignes entraves,
De ce que Dieu fit libre ils ont fait des esclaves ;
Ils ont de ses saints droits dégradé la raison :
Qu'ai-je dit ? ils ont fait un crime de ton nom !

33. *Plein de son délire.* — L'adjectif ne se rapporte qu'à l'idée de *moi*, suggérée par le pronom *ma* du vers suivant. Sur cette anacoluthe, voir *Remarque* 15.

42. *Caractère.* — Au sens étymologique : trait, empreinte. — Lamartine pense que, dès son origine, l'homme avait ce que les philosophes nomment « le sentiment vif interne » de son libre arbitre, et qu'il allait le traduire socialement par une conception de la liberté politique.

51. Le verbe *dégrader*, qui s'emploie aujourd'hui absolument, comportait au XVII^e^ siècle l'addition d'un complément indirect. Cf. Saint-Simon : « Le lieutenant du roi et le major de la place de Brisach furent *dégradés des armes* ». Et Corneille :

> Et (Rome) vous *dégraderait* peut-être dès demain
> *Du titre* glorieux de citoyen romain.
>
> (*Nicomède*, *I*, 2.)

Mais, semblable à ce feu que le caillou recèle,
Dont l'acier fait jaillir la brûlante étincelle,
Dans les cœurs asservis tu dors ; tu ne meurs pas !
Et quand mille tyrans enchaîneraient tes bras,
Sous le choc de ces fers dont leurs mains t'ont chargée
Tu jaillis tout à coup, et la terre est vengée !

III

Ces temps sont arrivés ! Aux rivages d'Argos
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots ?
C'est ton nom ! il franchit les écueils des Dactyles ;
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles ;
Du Pinde et de l'Ithome il s'élance à la fois ;
La voix d'un peuple entier n'est qu'une seule voix :
Elle gronde, elle court, elle roule, elle tonne ;
Le sol sacré tressaille à ce bruit qui l'étonne,
Et, rouvrant ses tombeaux, enfante des soldats
Des os de Miltiade et de Léonidas !
N'entends-tu pas siffler sur les flots du Bosphore

51. Nous savons par sa *Correspondance.* (Lettre à Genoude, 9 avril 1825) que Lamartine avait écrit d'abord :

Ils ont forgé des jougs, même pour leur raison :

Il corrigea en :

Ils ont d'un code impie exilé la raison.

Le vers actuel n'est donc qu'une 3e rédaction.

59. *Argos.* — Dès l'antiquité, cette ville du Péloponèse désignait souvent toute la Grèce, et les Argiens étaient les Grecs.

61. *Dactyles.*— Les Dactyles étaient, dans l'antiquité, des prêtres de Cybèle, qui avaient leur temple et leur logis au mont Ida, dans l'île de Crète. Ici donc, entendre : les écueils des côtes de la Crète.

62. *Les Thermopyles.* — Le défilé, fameux par le combat et la mort héroïques du roi de Sparte Léonidas, en 480, venait d'être le théâtre d'un nouvel acte de dévouement : le diacre Diakos s'y était fait tuer, le 4 mai 1821, avec une poignée d'hommes, pour retarder la marche d'une armée turque.

63. Le *Pinde* est une chaîne de montagnes en Thessalie ; l'*Ithome* est un mont qui se dresse en Messénie, vers le sud du Péloponèse. Donc, ici : du nord au sud de la Grèce.

68. *Miltiade.* — Le vainqueur de Marathon en 490 av. J.-C.

69. *Bosphore.* — Détroit qui sépare Constantinople de l'Asie.

Tous ces brûlots armés du feu qui les dévore ;
Qui, sillonnant la nuit l'archipel enflammé,
A travers les écueils dont Mégare est semé,
Comme un serpent de feu glissent dans les ténèbres,
Illuminent les mers de cent phares funèbres,
Surprennent sur les flots leurs tyrans endormis,
Se cramponnent aux flancs des vaisseaux ennemis,
Et, leur dardant un feu que la vengeance allume,
Bénissent leur trépas, pourvu qu'il les consume ?...

Ce sont là les flambeaux dignes de tes autels !
Viens donc, dernier vengeur du destin des mortels,
Toi que la tyrannie osait nommer un rêve !
La croix dans une main et dans l'autre le glaive,
Viens voir, à la clarté de ces bûchers errants,
Ressusciter un peuple et périr des tyrans !

. . . . . .

70. *Tous ces brûlots.* — L'emploi fréquent des brûlots s'imposait à la marine grecque, alerte, audacieuse et manœuvrière, pour qu'elle vînt à bout des lourds vaisseaux de haut bord de la marine ottomane. Il semble avoir frappé l'imagination des contemporains. Cf. *Victor Hugo*, en 1828 :

... Mais le bon Canaris dont un ardent sillon
Suit la barque hardie,
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon
Arbore l'incendie !

(*Orientales II.*)

72. *Mégare* pour : l'isthme et la côte de Mégare.

75. *Leurs* ne se rapporte pas à *brûlots*, mais aux Grecs montés sur ces navires.

78. Construction grammaticale confuse : *leur trépas* désigne le trépas des équipages grecs montés sur les brûlots ; *les* désigne « les vaisseaux ennemis » du vers 75.

80. *Vengeur* au masculin, bien que personnifiant la liberté. Cf. plus haut : *Immortalité*, v. 13.

83. *Ces bûchers errants.* — Les brûlots grecs et les vaisseaux ennemis auxquels ils se sont accrochés.

2. L'Italie.

Mais où donc est Harold ?

C'est par cette interrogation que le poète appelle brusquement l'attention sur son héros. Harold est dans « un champêtre séjour », c'est-à-dire dans une ville, sur une colline qui domine Gênes et son golfe.

Est-ce Harold ?... c'est bien lui ; Que le temps l'a changé !
Que son front, jeune encor, de jours semble chargé !
L'éclat dont son génie éclairait son visage
Luit toujours ; mais hélas ! c'est l'éclair dans l'orage ;
Et plus que ce flambeau qui tremble dans sa main,
On croit voir vaciller son âme dans son sein...

C'est la nuit ; il entre dans une chambre où

Une jeune beauté dort sur un lit d'ébène ;

sans la réveiller, il lui murmure un adieu ; puis il descend vers le navire où ses compagnons l'attendent.

Où va-t-il ? il gouverne au pays du soleil...
Ils vont, suivant partout l'errante liberté,
Répondre en Orient au cri qu'elle a jeté,
Briser les fers usés que la Grèce assoupie
Agite, en s'éveillant, sur une race impie,
Et voir dans ses sillons, inondés de leur sang,
Sortir d'un peuple mort un peuple renaissant.

Le vaisseau, cependant, longe les côtes de l'Italie.

XII

Déjà, dorant les mâts, le rayon de l'aurore
Se joue avec les flots que sa pourpre colore ;
La vague, qui s'éveille au souffle frais du jour,
En sillons écumeux se creuse tour à tour ;
Et le vaisseau, serrant la voile mieux remplie,
Vole, et rase de près la côte d'Italie.
Harold s'éveille ; il voit grandir dans le lointain
Les contours azurés de l'horizon romain ;

341. *Le rayon.* — Voir *Remarque* 8.

345. *Serrant la voile...* — Le vent gonflant la voile, celle-ci peut lui offrir moins de surface ; on obtient ce résultat en la serrant au moyen des *ris*, c'est-à-dire des cordages qui permettent d'en réduire la surface inférieure, divisée en plusieurs sections.

348. *Les contours azurés.* — Lamartine se souvient-il du passage où Chateaubriand peint la lumière qui baigne tous les contours de la campagne romaine? (*Lettre à Fontanes* par Chateaubriand.)

Il voit sortir grondant, du lit fangeux du Tibre,
Un flot qui semble enfin bouillonner d'être libre,
Et Soracte, dressant son sommet dans les airs,
Seul se montrer debout où tomba l'univers.
Plus loin, sur les confins de cette antique Europe,
Dans cet Éden du monde où languit Parthénope,
Comme un phare éternel sur les mers allumé,
Son regard voit fumer le Vésuve enflammé :
Semblable au feu lointain d'un mourant incendie,
Sa flamme, dans le jour un moment assoupie,
Lance, au retour des nuits, des gerbes de clartés.
La mer rougit des feux dans son sein reflétés,
Et les vents, agitant ce panache sublime,
Comme un pilier en feu d'un temple qui s'abîme,
Font pencher sur Pæstum, jusqu'à l'aube des jours,
La colonne de feu qui s'écroule toujours.
A la sombre lueur de cet immense phare,
Harold longe les bords où frémit le Ténare ;

351. *Soracte.* — Mont proche de Rome, déjà chanté par Horace : *Odes*, I, 9.

353. *Sur les confins...* — C'est à-dire sur les bords de la mer, là où finissait autrefois l'Europe civilisée, pour les anciens.

354. *Parthénope.* — Nom ancien de Naples ; car la ville s'élevait, d'après la fable, à l'endroit de la côte où le flot rejeta Parthénopé, l'une des Sirènes qui se jetèrent à la mer pour suivre Ulysse. Autour de Naples s'étend la Campanie, sorte de paradis terrestre (Éden du Monde), au milieu duquel «languit», c'est-à-dire s'endort mollement, la ville.

358. *Assoupie.* — La flamme est moins visible pendant le jour ; d'où l'illusion qu'elle est moins active.

361. *Sublime.* — Du latin *sublimis :* élevé.

363. *Pæstum.* — Au sud du Vésuve et de Naples, petit port la région est célèbre par ses roses.

363-364. Sur la rime, voir *Remarque* 20.

366. Le *Ténare.* — C'était un cap (aujourd'hui cap Matapan) situé en Grèce, au S.-O. de la Laconie, au pied duquel une caverne d'où sortaient des gaz méphitiques (de là le verbe *frémir*) figurait pour les anciens l'entrée des Enfers. Une autre entrée était située en Campanie, auprès du lac Averne. Lamartine prend l'une pour l'autre, et, dupe d'une défaillance de sa mémoire, place le Ténare en Campanie.

Où l'Élysée antique, en un désert changé,
Étalant les débris de son sol ravagé,
Du céleste séjour dont il offrait l'image
Semble avoir conservé les astres sans nuage.
Mais là, près de la tombe où le grand cygne dort,
Le vaisseau tout à coup tourne sa poupe au bord.
Fuyant de vague en vague, Harold, avec tristesse,
Voit sous les flots brillants la rive qui s'abaisse ;
Bientôt son œil confond l'Océan et les cieux ;
Et ces bords immortels, disparus à ses yeux,
Semblent s'évanouir en de vagues nuages,
Comme un nom qui se perd dans le lointain des âges.

XIII

« Italie ! Italie ! adieu, bords que j'aimais !
Mes yeux désenchantés te perdent pour jamais !

367. L'*Élysée antique.* — Les anciens, à cause de la douceur du climat, donnaient le nom d'Élysée (par assimilation aux Champs-Élysées, séjour des bienheureux) à la partie de la Campanie voisine de la côte et du lac Averne. Lamartine a repris souvent cette appellation pour dépeindre la région de Naples. Voir en particulier *Nouvelles Méditations : Ischia.*

370. Cette région n'a conservé de tant d'attraits que ses astres sans nuage. L'expression se retrouve dans *Tristesse* (Nouvelles Méditations).

> Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
> Où Naples réfléchit dans une mer d'azur,
> Ses coteaux, ses palais, ses *astres sans nuage*...

371. *Près de la tombe*, etc. — Il s'agit de la tombe de Virgile « cygne de Mantoue » ; on en montre l'emplacement sur le Pausilippe, entre Naples et Pouzzoles. Un laurier y est entretenu pieusement. Lamartine avait été, en 1820, en pèlerinage au « laurier du Pausilippe ».

372. *Au bord.* — Vers le bord (sens de la préposition latine *ad*) ; donc le vaisseau cingle vers la haute mer.

374. *Brillants.* — Adjectif indéterminé que Lamartine emploie pour peindre la mer ou le firmament (voir plus haut, *les Étoiles*) et en général toute surface dont le reflet éblouit les yeux.

379. C'est Harold qui adresse à l'Italie cette invocation mêlée d'imprécations. Ce morceau fameux provoqua la querelle que le

O terre du passé, que faire en tes collines ?
Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines,
Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort,
On se retourne en vain vers les vivants : tout dort,
Tout, jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire,
Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire !
Tout dort, et cependant l'univers est debout !
Par le siècle emporté tout marche, ailleurs, partout !
Le Scythe et le Breton, de leurs climats sauvages
Par le bruit de ton nom guidés vers tes rivages,
Jetant sur tes cités un regard de mépris,
Ne t'aperçoivent plus dans tes propres débris,
Et, mesurant de l'œil tes arches colossales,
Tes temples, tes palais, tes portes triomphales,

colonel Pepe chercha à Lamartine (voir chapitre X). Au mois de janvier 1826, Lamartine commença par le même mouvement le passage du poème *la Perte de l'Anio*, qu'il écrivit comme une sorte de réparation au sentiment national italien :

Italie ! Italie ! Ah ! pleure tes collines
Où l'histoire du monde est écrite en ruines !

(*Harmonies II*, 3.)

380. *Désenchantés.* — Au sens fort du mot : les yeux du poète étaient captifs d'une sorte de charme ou de sortilège dû à la beauté de la nature et à l'évocation des souvenirs antiques ; mais sa raison, parlant plus fort, lui montre l'abaissement moral de l'Italie moderne.

384. *Tout dort.* — Le Congrès de Vienne avait imposé à l'Italie le retour au système politique de l'ancien régime ; l'Autriche dominait dans le nord ; dans le centre et dans le sud, les gouvernements réactionnaires s'étaient réinstallés. Mais l'esprit libéral, entretenu par les *carbonari*, et par les écrivains du *Risorgimento*, fermentait sous l'oppression ; il provoquait des émeutes locales, ou même des tentatives de coup d'État, comme celle du colonel Pepe à Naples en 1820. Le reproche de Lamartine était donc injuste. Mais il manifestait moins encore de « mépris » que d'amour secret et fervent pour une grande nation asservie.

389. *Le Scythe et le Breton.* — Les Russes et les Anglais qui, à cette époque déjà, venaient, en nombreuses caravanes, visiter l'Italie. Dans une lettre écrite de Naples à Mme de Raigecourt, le 16 septembre 1820, Lamartine parle « des familles errantes d'Anglais et de Russes » qui « peuplent ordinairement Naples ».

Avec un rire amer demandent vainement
Pour qui l'immensité d'un pareil monument ?
Si l'on attend qu'ici quelque autre César passe,
Ou si l'ombre d'un peuple occupe tant d'espace ?
Et tu souffres sans honte un affront si sanglant ?
Que dis-je ? tu souris au barbare insolent !
Tu lui vends les rayons de ton astre qu'il aime !
Avec un lâche orgueil, tu lui montres toi-même
Ton sol partout empreint des pas de tes héros,
Ces vieux murs où leurs noms roulent en vains échos,
Ces marbres mutilés par le fer du barbare,
Ces bustes avec qui son orgueil te compare,
Et de ces champs féconds les trésors superflus,
Et ce ciel qui t'éclaire et ne te connaît plus !
Rougis !... Mais non ; briguant une gloire frivole,
Triomphe ! On chante encore au pied du Capitole !
A la place du fer, ce sceptre des Romains,
La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains ;

400. *Au barbare.* — Les Romains et les Grecs désignaient par ce mot, avec une nuance de dédain, tous les étrangers ; Lamartine l'applique ici à tous les touristes venus en Italie. Au contraire, au v. 405, « barbare » indique les peuples barbares qui, au moyen âge, envahirent et dévastèrent l'Italie.

406. Vers assez obscur : Lamartine voudrait-il dire que les Italiens modernes ont dégénéré même physiquement, et que les étrangers se trouvent plus proches qu'eux des types d'humanité légués par les bustes antiques ? Ou faut-il entendre plus simplement que les Italiens n'ont point de bustes de triomphateurs modernes à opposer aux bustes des triomphateurs antiques, alors que les étrangers, au contraire, en possèdent ?...

408. *Ne te connaît plus.* — Entendez : ne te « reconnaît » plus.

410. *Triomphe.* — Il faut se rappeler, pour saisir la dureté de cette ironie, ce que ce terme évoquait pour l'imagination antique. Lamartine, en tout ce passage, paraît avoir eu présents à l'esprit, les beaux vers où Virgile définit le destin des anciens Romains, peuple triomphateur, en l'opposant à celui de la Grèce, qui ne peut prétendre qu'à la molle domination des arts :

Excudent alii spirantia mollius æra...
Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Énéide, VI, 847-854.

On chante, mais ces chants ne sont plus ceux qui accompagnaient la cérémonie du triomphe.

Tu sais assaisonner des voluptés perfides,
Donner des chants plus doux aux voix de tes Armides,
Animer les couleurs sous un pinceau vivant ;
Ou, sous l'adroit burin de ton ciseau savant,
Prêter avec mollesse au marbre de Blanduse
Les traits de ces héros dont l'image t'accuse !
Ta langue, modulant des sons mélodieux,
A perdu l'âpreté de tes rudes aïeux ;
Douce comme un flatteur, fausse comme un esclave,
Tes fers en ont usé l'accent nerveux et grave ;
Et semblable au serpent, dont les nœuds assouplis
Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,

413. *Assaisonner.* — Entendez : relever d'un attrait qui en dissimule la perfidie. Sens courant du mot au XVII^e^ siècle : « La sagesse sait *assaisonner* les plaisirs pour les rendre durables... »

(FÉNELON, *Télémaque*, *VIII*.)

414. *Armides.* — Dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse, Armide est une magicienne dont les sortilèges et la beauté retiennent le chevalier Renaud loin du combat dans un jardin merveilleux. Son nom désigne couramment, en poésie, une femme coquette, perverse et séductrice.

416. Vers obscur, par suite d'une confusion d'expressions : le *ciseau* est l'outil du sculpteur et le *burin* celui du graveur. Lamartine semble entendre ici *burin* comme si ce mot désignait la pointe fine et acérée du ciseau.

417. *Au marbre de Blanduse.* — Blanduse est le nom d'une source voisine de Tibur, qui fut chantée par Horace (*Odes*, *III*, 13) ; plus haut (*Harold*, v. 97), Lamartine désigne Horace par cette périphrase : le chantre de Blanduse. Mais personne n'a jamais connu de marbre de ce nom : et on ne voit point pourquoi il est employé ici au lieu de Carrare, dont les carrières ne sont d'ailleurs pas voisines.

418. *T'accuse.* — Voir plus haut vers 406.

419. Musset s'est-il souvenu de ce vers :

... Harmonie ! Harmonie !
Langue que pour l'amour inventa le génie,
Qui nous vint d'Italie et qui lui vint des cieux !

(*Lucie.*)

421-22. Les adjectifs se rapportent au sujet logique : ta *langue*, dont l'idée est seulement suggérée par le pronom *en*. Voir *Remarque* 15.

423. *Assouplis.* — Souple. Voir *Remarque* 6.

Façonnée à ramper par un long esclavage,
Elle se prostitue au plus servile usage,
Et, s'exhalant sans force en stériles accents,
Ne fait qu'amollir l'âme et caresser les sens.
Monument écroulé, que l'écho seul habite !
Poussière du passé, qu'un vent stérile agite !
Terre, où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux !
Où sur un sol vieilli les hommes naissent vieux,
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre,
Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre,
Où l'amour n'est qu'un piège et la pudeur qu'un fard,
Où la ruse a faussé le rayon du regard,
Où les mots énervés ne sont qu'un bruit sonore,
Un nuage éclaté qui retentit encore !
Adieu ! Pleure ta chute en vantant tes héros !
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine !...

426. *Au plus servile usage.* — L'italien, alors encore, était considéré comme la langue par excellence de la mélodie, du chant et de l'opéra (voir la note au v. 419). Or, Lamartine tenait que la parole humaine, et surtout rythmée par le vers, porte en soi sa musique : « ... J'ai toujours pensé que la musique et la poésie se nuisaient en s'associant. Elles sont l'une et l'autre des arts complets : la musique porte en elle son sentiment, de beaux vers portent en eux leur mélodie. » (Commentaire de 1849 au *Lac.*) Et il a toujours jugé sévèrement le drame musical : « ... Les hommes n'inventèrent jamais une efféminatiom et une corruption plus délicieuses, mais plus dangereuses, de la virilité des âmes. » (*Cours de Littérature*, XXIX^e^ Entretien, cité par M. R. Waltz.) Cependant l'Harmonie sur la *Voix humaine* prouve qu'il n'a été ni insensible ni injuste à « l'art du chant ».

433-434. Allusion aux conspirations, complots, assassinats politiques dont regorge l'histoire des cités italiennes depuis le XIII^e^ siècle. — *Voilés ;* au sens figuré : hypocrites et défiants.

437. *Énervés.* — Sens étymologique : affaiblis, sans muscles et sans ressorts.

440. Les Grecs modernes, combattant pour la liberté, sont les dignes héritiers des héros antiques, des vieux Romains qui ressuscitent en eux :

... In ferrum pro libertate ruebant.

(*Énéide*, VIII, 648.)

XIV

« Mais, malgré tes malheurs, pays choisi des dieux,
Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux ;
Quelque chose de saint sur tes tombeaux respire :
La Foi sur tes débris a fondé son empire !
La Nature, immuable en sa fécondité,
T'a laissé deux présents : ton soleil, ta beauté ;
Et, noble dans son deuil, sous tes pleurs rajeunie,
Comme un fruit du climat enfante le génie.
Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,
Comme un glaive tombé des mains du combattant !
A ce bruit impuissant la terre tremble encore,
Et tout cœur généreux te regrette et t'adore !

446. *La Foi.* — Rome, siège de la papauté, est devenue la capitale d'un nouvel empire : celui des âmes.

447. C'est l'idée familière à Lamartine. Cf. plus haut, le *Vallon*, et plus bas, la *Mort d'Harold*. Le thème indiqué ici a sa dernière résonance dans le sonnet liminaire des *Trophées*, de J.-M. de Hérédia :

Le temple est en ruine en haut du promontoire...

454. *Généreux.* — Sens étymologique (*generosus*) : bien né.

---

3. La Grèce.

Le vaisseau d'Harold rencontre un vaisseau ottoman chargé de femmes et d'enfants grecs qu'il ramenait captifs de Chio ; Harold l'attaque, s'en empare, à l'abordage ; mais un incendie provoqué par l'ennemi l'oblige d'abandonner sa prise ; il ne sauve qu'une enfant grecque, au moment où le flot allait l'engloutir ; elle s'appelle Adda, comme sa fille.

C'est assez, dit Harold : Va, je serai ton père...

Après cet épisode romanesque, Harold voit grandir à l'horizon la côte de la Grèce. En fait, c'est à l'île de Céphalonie, la plus grande des îles Ioniennes, que Byron toucha pour la première fois la terre hellénique.

XXI

Mais déjà le navire, aux lueurs de l'aurore,
Du sein brillant des mers voit une terre éclore ;
Terre dont l'Océan, avec un triste orgueil,
Semble encor murmurer le nom sur chaque écueil,
Et dont le souvenir, planant sur ses rivages,
Se répand sur les flots comme un parfum des âges.
C'est la Grèce ! A ce nom, à cet auguste aspect,
L'esprit anéanti de pitié, de respect,
Contemplant du destin le déclin et la cime,
De la gloire au néant a mesuré l'abîme.
Par les pas des tyrans ses bords sont profanés,
Ses temples sont détruits, ses peuples enchaînés,
Et sur l'autel du Christ, brisé par la conquête,
L'Ottoman fait baiser le turban du Prophète :

658. *Brillant.* — Voir plus haut, vers 374.

663. *C'est la Grèce.* — Dans le poème d'*Héléna*, paru en 1822, A. de Vigny avait déjà présenté un tableau saisissant de l'humiliation de la Grèce sous le joug ottoman, et de sa grandeur, malgré tout immortelle. On peut se demander dans quelle mesure Lamartine a été plus ou moins inconsciemment inspiré par des passages comme celui-ci :

Regardez, c'est la Grèce ! ô regardez ! c'est elle ;
Salut, reine des arts ! Salut, Grèce immortelle !
Le monde est amoureux de ta pourpre en lambeaux
Et l'or des nations s'arrache tes tombeaux, etc...

(*Héléna*, ch. I.)

Mais c'est le double cri de Lamartine et de Vigny, dont on trouve l'écho, en 1831, dans l'invocation fameuse d'A. de Musset :

Grèce, ô mère des arts, terre d'idolâtrie,
De mes vœux insensés éternelle patrie...

(*Les Vœux stériles.*)

663-664. *Aspect, Respect.* — Sur la rime, voir *Remarque* 20.

670. Imitation directe de Byron : « ... Les Grecs oublient que les turbans profanent aujourd'hui le temple de Sainte-Sophie et les autels de Grèce. » (*Harold*, II, 79). Mais Lamartine a renforcé et coloré l'image.

Mais, à travers ce deuil, le regard enchanté
Reconnaît en pleurant son antique beauté,
Et la nature au moins, par le temps rajeunie,
Y triomphe de l'homme et de la tyrannie.

Invocation pour les Grecs.

Invocation pour les Grecs.
(*Lithographie de Victor Adam.*)

C'est toujours le pays du soleil et des dieux ! 675
Ses monts dressent encor leurs sommets dans les cieux.

671. Tout le développement qui suit est d'accord avec les idées ordinaires du poète sur l'immutabilité apparente et le rajeunissement des choses, mais il est inspiré d'un passage de Byron sur la Grèce : « ... Et pourtant, de quels charmes tu es encore parée dans ces jours de deuil, patrie des dieux et de tant de héros dignes de l'Olympe ! La verdure éternelle de tes vallons, tes montagnes toujours couronnées de neige te proclament encore l'objet de tous les dons variés de la nature... Tes olives mûrissent comme au temps où tu voyais Minerve te sourire... Les arts, la liberté passent, mais la nature est toujours belle ! »

(*Harold*, II, 85.)

671. *En pleurant.* — Un *regard* ne « pleure » pas, mais *regard*, au v. 670, est pris pour « œil ».

Et, noyant les contours de leur cime azurée,
Semblent encor nager dans une onde éthérée.
Ses coteaux, abaissant leurs cintres inclinés,
Par l'arbre de Minerve à demi couronnés,
Expirent par degrés sur la plage sonore
Où Syrinx sous les flots semble gémir encore ;
Et, présentant aux yeux leurs penchants escarpés.
Du soleil tour à tour selon l'heure frappés,
Au mouvement du jour qui chasse l'ombre obscure,
Paraissent ondoyer en vagues de verdure.
Là, l'histoire ou la fable ont semé leurs grands noms
Sur des débris sacrés, sur les mers, sur les monts.
Ce sommet, c'est le Pinde ! et ce fleuve est Alphée !
Chaque pierre a son nom, chaque écueil son trophée,
Chaque flot a sa voix, chaque site a son dieu ;
Une ombre du passé plane sur chaque lieu.
Ces marais sont le Styx, ce gouffre est la Chimère !
Et, touchés par les pieds de la muse d'Homère,

677-678. L'atmosphère où les monts baignent a la transparence et la limpidité azurée de la mer à laquelle le poète la compare ; c'est pourquoi le poète l'appelle « une onde éthérée » où les monts semblent « nager » en « noyant leurs contours » ; il peint ainsi, avec beaucoup de précision, le frémissement apparent des montagnes dans la lumière d'un ciel très pur.

679. En avant des monts, et moins hauts qu'eux, les coteaux paraissent abaisser leurs courbes, comparées ici aux *cintres* d'une voûte qui serait le ciel.

680. *L'arbre de Minerve.* — L'olivier, dont Pallas dota l'Attique. — *A demi couronnés :* les oliviers laissent entre eux des intervalles sur le sommet des coteaux.

682. *Syrinx.* — Nymphe d'Arcadie qui n'échappa aux poursuites du dieu Pan qu'en se jetant dans un affluent du fleuve Alphée ; ses plaintes résonnent dans les eaux du fleuve. Lamartine, inexact, à sa coutume, interprète la légende comme si la nymphe s'était jetée dans la mer.

685. *Au mouvement.* — En obéissant au mouvement du jour (sens de la préposition latine *ad*).

689. *Le Pinde.* — Voir plus haut vers 63. L'*Alphée*, fleuve principal du Péloponèse, se jette dans la mer Ionienne.

693. *Styx.* — Fleuve d'Arcadie, au cours marécageux (aujourd'hui *Mavronero*, c'est-à-dire « eau noire »), dont les anciens avaient attribué le nom à l'un des plus redoutables fleuves des Enfers.

La Chimère. — Les anciens donnaient ce nom à l'un des sommets du Cragus, montagne de la Lycie, où se creusait l'entonnoir d'un

Ces bords où sont écrits vingt siècles éclatants,
Retentissant encor des pas lointains du temps,
D'un poème scellé par la gloire et les âges,
Semblent, à chaque pas, dérouler d'autres pages ;
Le regard, que l'esprit ne peut plus rappeler,
Avec ses souvenirs cherche à les repeupler,
Et, frappé tour à tour de son deuil, de ses charmes,
Brille de leur éclat ou pleure de leurs larmes.
Tel, si, pendant le cours d'un songe dont l'erreur
Lui rappelle des traits consacrés dans son cœur,
Un fils, le sein gonflé d'une tendresse amère,
Dans un brillant lointain voit l'ombre de sa mère,
Dévorant du regard ce fantôme chéri,
Il contemple en pleurant ce sein qui l'a nourri,
Ces bras qui l'ont porté, ces yeux dont la lumière
Fut le premier flambeau qui guida sa paupière,

volcan encore enflammé par périodes ; ils ont imaginé ensuite le monstre mythologique à tête de lion, à queue de dragon, à corps de chèvre, et vomissant des flammes, qui symbolisait pour eux l'activité redoutable de tous les volcans. — « Le gouffre » dont parle Lamartine est donc l'entonnoir volcanique. Au reste, c'est par l'imagination que Harold aperçoit tous ces lieux célèbres ; car, du pont de son vaisseau, il ne peut distinguer que la ligne des côtes.

699-702. *Le regard*, etc... — Ces quatre vers offrent une phrase dont le sens général est clair, mais dont la construction grammaticale reste négligée et confuse. Entendez : « L'œil du voyageur se promène, en imagination, au-dessus de tous les sites : l'esprit essaierait en vain de le retenir ; il le suit donc, l'aide à repeupler les lieux en lui fournissant des souvenirs qui provoquent des sentiments d'orgueil ou de tristesse. »

700. *Ses souvenirs*. — Les souvenirs de l'esprit et non point du regard. *Les* renvoie à « ces *bords* » du vers 695.

701. *Son deuil, ses charmes*, renvoient au poème évoqué au vers 697.

702. *Leur éclat, leurs larmes*. — Il s'agit à la fois des lieux contemplés et des souvenirs que l'esprit y associe. Grammaticalement il semble que *leur* renvoie à «*deuil*» et «*charmes*», du vers précédent.

706. *Dans un brillant lointain*. — Voir plus haut vers 374. Lamartine ne paraît point faire effort, en tout ce passage, pour renouveler ses expressions.

710. *Paupière*. — Pour *œil* ou *regard*.

Ces lèvres dont l'accent, si doux à répéter,
Dicta les premiers sons qu'il tenta d'imiter,
Ce front qu'à ses baisers dérobe un voile sombre ;
Et, lui tendant les bras, il n'embrasse qu'une ombre.

XXII

Homère ! A ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont,
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond. 716
Monument d'un autre âge et d'une autre nature,
Homme ! l'homme n'a plus le mot qui te mesure !
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer,
Et, dans son impuissance à te rien comparer, 720

715. *Homère.* — Ici commence, à propos d'Homère, une véritable digression. Elle est amenée, cependant, si l'on y prend garde, par le vers 694 ; depuis ce vers, le développement n'est qu'une comparaison entre le poème écrit par l'histoire sur le sol de la Grèce, et celui qu'Homère a légué.

715. *Du Pinde à l'Hellespont.* — C'est-à-dire dans toute la Grèce continentale ou maritime. Comparez au vers 59 : *Du Pinde et de l'Ithome...* L'*Hellespont*, nom ancien du détroit des Dardanelles, qui séparait, à l'est, la Grèce de la barbarie.

715-716. Rapprocher, pour l'idée et l'expression, les vers fameux de Marie-Joseph Chénier :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Ces vers que Lamartine ne pouvait ignorer, étaient, comme les siens, une protestation contre la critique allemande qui niait la personnalité du vieux poète.

717. *Monument.* — Au sens étymologique : « témoin subsistant » (latin : *qui admonet*). Lamartine, pour grandir Homère, semble violer l'usage en l'appliquant à une personne.

719. *Homme*, etc... — Dans tout ce passage, Lamartine proteste contre la théorie du critique allemand Wolf (1759-1825), d'après laquelle, Homère n'ayant jamais existé, l'*Iliade* et l'*Odyssée* seraient faites de chants plus ou moins populaires, cousus ensemble tant bien que mal, par des rhapsodes et fixés dans leur forme actuelle vers la fin du vr^e^ siècle av. J.-C. par Pisistrate, qui en fit donner la première édition écrite. Cette solution radicale du « problème homérique » se rattache à une théorie plus générale de l'épopée, mise en avant, vers la même date, par la critique germanique : l'épopée naîtrait, par une sorte de génération spon-

Il te confond de loin avec ces fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poème.
Cependant tu fus homme, on le sent à tes pleurs !
Un dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs !
Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme
Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme.
Mais dans ces premiers jours, où d'un limon moins vieux
La nature enfantait des monstres ou des dieux,
Le ciel t'avait créé, dans sa magnificence,
Comme un autre Océan, profond, sans rive, immense ;
Sympathique miroir qui, dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,

tanée, de l'âme populaire — dont les poètes plus ou moins primitifs recueilleraient docilement et enregistreraient les chants. — Ces deux théories sont aujourd'hui abandonnées par tous les savants. En ce qui concerne Homère, on s'accorde à reconnaître, non seulement qu'il a existé, mais qu'il a été précédé lui-même de toute une série de poètes épiques dont il a utilisé les travaux et la technique ; depuis les recherches des plus récents philologues, Homère n'apparaît plus aussi lointain et primitif : la part du métier et de la science — voire du procédé — est presque aussi importante dans son œuvre que celle de l'instinct. — Au reste, on admet aussi que l'*Iliade* et l'*Odyssée* présentent un grand nombre de parties et même plusieurs chants qui n'appartiennent point à leur première rédaction et qui y furent ajoutés par des aèdes postérieurs à Homère, à la fois ses descendants et ses disciples. Tous ces points viennent d'être élucidés par M. Victor Bérard, dont l'édition de l'*Odyssée*(à la *Société des Belles-Lettres*, 1924) renouvelle toute la critique homérique. — Les vers de Lamartine reflètent les idées de son temps sur Homère ; il salue en lui un poète surhumain, mais primitif, et comme une force de la nature.

727-728. Lamartine se ressouvient-il ici du 5e livre du *De natura rerum*, où Lucrèce montre les premiers hommes sortant du sein de la terre ?

731. *Sympathique miroir.* — C'est-à-dire « miroir doué d'une sorte de sensibilité » et comme d'une affinité avec chaque objet qu'il reflète.

734. *Les bergers...* — On ne voit pas à quel épisode homérique Lamartine fait ici allusion ; il semble confondre la poésie épique et la poésie pastorale ; et son vers s'appliquerait mieux à Virgile ou Théocrite. Au reste, tout ce passage convient à l'*Odyssée* plutôt qu'à l'*Iliade*.

Réfléchit tour à tour les grâces de ses rives,
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives,
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentants de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume et s'éteignant dans l'onde !

Cependant l'univers, de tes traces rempli,
T'accueillit, comme un dieu... par l'insulte et l'oubli !
On dit que, sur ces bords où règne ta mémoire,
Une lyre à la main tu mendiais ta gloire !...
Ta gloire ! Ah ! qu'ai-je dit ? Ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau !
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,
Disputèrent encore à ton dernier regard
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard.
La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre ;
Et, de ces vils serpents qui rongèrent ta cendre,

736. *Aux ailes.* — Sur les ailes. Voyez *Remarque* 17.

741. *On dit...* — Les légendes antiques présentaient Homère comme un mendiant aveugle, chassé, dans sa vieillesse, de pays en pays. André Chénier, dans l'*Aveugle*, en a tiré une interprétation émouvante ; le recueil de ses poésies avait été publié par H. de Latouche en 1819. Mais, dès 1817, dans le poème *la Gloire*, adressé au poète portugais *Manoël* et recueilli dans les *Méditations*, Lamartine évoquait Homère comme un exemple fameux de l'ingratitude des hommes envers le génie :

Ici, c'est un vieillard que l'ingrate Ionie
A vu de mers en mers promener ses malheurs :
Aveugle, il mendiait, au prix de son génie,
Un pain mouillé de pleurs.

745. *Tes rivaux.* — D'après certains biographes et scholiastes antiques, des aèdes envieux auraient volé à Homère plusieurs de ses œuvres. — *Triomphant des malheurs :* c'est-à-dire « grâce aux malheurs ».

746. *Elle.* — C'est-à-dire « ta gloire », du vers 743.

747. *A ton dernier regard.* — Lamartine semble oublier qu'Homère était aveugle.

750. Des serpents qui *rongent* une *cendre ;* image discutable, à moins qu'on n'entende *cendre* comme un synonyme d'*ossements*. Ces *serpents* bizarrement rongeurs sont les critiques de l'antiquité, dont le nom de Zoïle va résumer plus loin tous les noms.

Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom des Zoïles,
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire et vivent de mépris !
C'est la loi du destin, c'est le sort de tout âge :
Tant qu'il brille ici-bas, tout astre a son nuage.
Le bruit d'un nom fameux, de trop près entendu,
Ressemble aux sons heurtés de l'airain suspendu,
Qui, répandant sa voix dans les airs qu'il éveille,
Ébranle tout le temple et tourmente l'oreille ;
Mais qui, vibrant de loin, et d'échos en échos
Roulant ses sons éteints dans les bois, sur les flots,
Comme un céleste accent, dans la vague soupire,
Dans l'oreille attentive avec mollesse expire,
Attendrit la pensée, élève l'âme aux cieux,
De ses accords sacrés charme l'homme pieux,

750-756. *Sont nés*, etc. — Il s'agit des critiques modernes, Wolf et ses disciples. Wolf avait eu, d'ailleurs, des précurseurs en France : Ch. Perrault, dont on connaît les discussions âpres avec Boileau sur le style et la poésie homériques ; Lamothe-Houdart, qui prétendit abréger l'*Iliade* de moitié, et entrevit déjà la thèse wolfienne sur la composition des poèmes homériques.

754. *Zoïles*. — Zoïle, critique et grammairien qui vivait à Alexandrie vers la fin du IVe siècle av. J.-C., publia 9 volumes de « Remarques hypercritiques sur Homère », où il déployait tant de malveillance acharnée qu'on le surnomma « le fouet d'Homère » et que son nom demeura pour désigner un critique étroit et envieux. On lui oppose, comme type du critique intelligent et impartial, *Aristarque*, qui, à Alexandrie, vers 180 av. J.-C., établit définitivement le texte des poèmes homériques pour toute l'antiquité.

760. *L'airain suspendu*. — La cloche. Voir *Remarque* 1.

763 et suiv. — Tout ce développement sur le son des cloches a son origine au chapitre fameux des *Cloches* dans le *Génie du Christianisme*. Mais ici, le bruissement des cloches à travers la campagne est entendu de loin et exprimé par un poète ; il s'agit plutôt du son que du sentiment ; les rimes et l'harmonie des deux derniers vers (768-770) prolongent l'effet avec art. Comparez des effets analogues dans *la Cloche du Village*, plus loin, chapitre XVII.

Et, tandis que le son lentement s'évapore,
Au bruit qu'il n'entend plus le fait rêver encore.

XXIII

Mais quel est ce rocher qui, creusé par les mers,
Résonne nuit et jour du choc des flots amers,
Incline sur les eaux son sommet chauve et sombre,
Et couvre de si loin le vaisseau de son ombre ?
Attestant sur ces bords les âges révolus,
Noble et dernier débris d'un temple qui n'est plus,
Une seule colonne y brave la tempête,
Et, du sein des écueils dressant encor sa tête,
Semble rester debout sur ces bords éclatants,
Comme entre un siècle et l'autre une borne des temps.
Des injures du ciel le pêcheur la préserve ;
Et ce dernier soutien du temple de Minerve
Sert à guider de loin les yeux des matelots
Ou l'esquif du pêcheur égaré sur les flots.
Elle a donné son nom au cap qu'elle couronne.
Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,

771. *Mais quel est ce rocher ?* — C'est le cap de Sunium, qui s'avance, en promontoire rocheux, à l'extrême pointe sud de l'Attique. Platon, d'après ses biographes antiques, aimait y venir converser avec ses disciples, auprès du temple de Minerve qui le dominait en surplombant les flots. Il reste de ce temple quatorze colonnes. — Si Lamartine feint qu'Harold a sa première vision un peu nette de la Grèce en vue du cap Sunium, n'est-ce point parce que Chateaubriand, en 1807, vint passer à rêver sur ce cap les dernières heures qu'il consacra à la Grèce ? Il raconta sa rêverie dans l'*Itinéraire* (fin de la 1re partie) ; elle a trait surtout à l'abaissement de la Grèce sous la domination turque ; or, Harold vient pour délivrer la Grèce...

776-777. *Une seule colonne*, etc... — Inexactitude. Chateaubriand écrit : « ... Je faisais ces réflexions à la vue des débris du temple de Sunium : ce temple était d'ordre dorique, et du bon temps de l'architecture... Le soleil couchant rougissait... les quatorze colonnes de marbre blanc au pied desquelles je m'étais assis... » Lamartine cite lui-même en note un passage d'un écrivain anglais, Lhodgson, où celui-ci parle de seize colonnes.

785. *Elle a donné son nom.* — Le cap s'appelle aujourd'hui cap Colonna.

Reconnaît Sunium... Sunium ! A ce nom,
Il croit revoir flotter la robe de Platon,
Quand ce sage, fuyant une foule insensée,
Venait dans le désert consulter... sa pensée,
Et qu'assis en silence au bord des flots amers,
Son œil divin plongé dans le ciel ou les mers,
Écoutant en soi-même un vague et doux murmure,
Il croyait distinguer la voix de la nature,
Ou des sphères du ciel le bruit harmonieux,
Ou ces songes divins qui lui parlaient des dieux !
Voix céleste, qui parle au bord des mers profondes,
Dans les soupirs des bois, dans les accords des ondes,
Partout où l'homme enfin n'a point gravé ses pas,
Harold aussi t'entend... mais ne te comprend pas !

797. *Voix céleste*, etc... — Ce sera le thème développé dans les *Harmonies :* Dieu partout transparu et éloquent à travers les choses. — *Qui parle.* — Voir *Remarque* 14.

---

4. Les Adieux d'Harold mourant à la Nature.

Harold, débarqué en Grèce, a ranimé l'ardeur des insurgés :

Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain.

Il s'est lancé en pleine mêlée :

... il semble avec transport
Exposer comme un but sa poitrine à la mort,
Et, l'œil en feu, semblable à l'ange de la guerre,
Jouer avec le glaive et braver le tonnerre.

Puis, dans l'intervalle des combats, il a cherché la solitude ; enfermé dans un ancien monastère où subsiste un vieux solitaire, il y médite ; une nuit, il descend errer dans l'église, à demi-dévastée et peuplée de sépulcres ; assis sur un tombeau, il réfléchit sur

... le rêve doré de l'immortalité ;

Il s'écrie :

« *J'ai toujours dans mon sein roulé cette pensée ;*
J'ai toujours cherché Dieu ! mais mon âme lassée
N'a jamais pu donner de forme à ses désirs,
Et ne l'a proclamé que par ses seuls soupirs.
Dans les dieux d'ici-bas ne voyant qu'un emblème,
J'ai voulu, vain orgueil ! m'en créer un moi-même.

Ah ! j'aurais dû peut-être, humblement prosterné,
Le recevoir d'en haut, tel qu'il nous fut donné,
Et, courbant sous sa foi ma raison qui l'ignore,
L'adorer dans la langue où l'univers l'adore !...

Il invoque la Divinité toujours inaccessible :

« Toi dont le nom sublime a changé tant de fois,
Dieu, Jéhovah, Sauveur, Destin, qui que tu sois !
Toi qu'on ne vit jamais qu'à travers un mystère,
Énigme dont le mot ferait trembler la terre,
Écoute !
Je t'évoque : Réponds, fût-ce aux coups de la foudre,
Et qu'un mot vienne enfin me confondre ou m'absoudre !

Il conjure les morts de lui révéler le mot de l'énigme éternelle :

Dans l'éternel bonheur si la pitié vous reste,
Au nom, au nom du Dieu que le martyre atteste,
Éveillez-vous ; parlez ; du fond du monument.
Que j'entende un seul mot ; un saupir seulement !
Un soupir suffirait pour éclaircir mon doute ! »

Ce sceptique, ainsi, se torture vainement dans le désir de la foi.

Cependant, il est dévoré d'une fièvre aux progrès rapides : il pressent que sa mort est prochaine. Appuyé au bras d'Adda, cette enfant grecque qu'il a sauvée des flots et qui lui rappelle sa fille, il fait une suprême promenade :

« ... Adda, soutiens mes pas pour la dernière fois :
Avant que ce beau jour cède à la nuit obscure,
Laisse-moi dans sa gloire adorer la nature. »

Le passage qui suit est à peu près incontestablement le plus beau du poème ; c'est même l'un des plus beaux et des plus significatifs de la poésie romantique. Après avoir décrit tous les enchantements d'une belle journée de la Grèce, Lamartine exécute, sur le grand thème lyrique du sentiment de la Nature, une variation qui, à cette date et dans son œuvre, est nouvelle. Jusqu'alors, et particulièrement dans *le Lac*, dans *le Vallon*, il a cru et il a dit que la Nature est, pour l'homme, une consolatrice, une amie ; il s'aperçoit pour la première fois qu'elle dépasse l'homme infiniment, qu'elle est pour lui indifférente, impassible, et que l'homme est dupe d'une fugitive illusion lorsqu'il lui prête une âme sympathique. C'est la contre-partie du *Lac* et du *Vallon*, la première expression d'un sentiment que Lamartine reprendra lui-même dans *Jocelyn*, et que V. Hugo vulgarisera par la *Tristesse d'Olympio*.

XLI

L'astre du jour, qui touche à la cime des monts,
Semble du haut des cieux retirer ses rayons,
Comme un pêcheur, le soir, assis sur sa nacelle,
Retire ses filets, d'où l'eau brille et ruisselle.
Le ciel moins éclatant laisse l'œil, en son cours,
De l'horizon limpide embrasser les contours,
Et, d'un vol plus léger faisant glisser les ombres
De ses reflets fondus dans des teintes plus sombres,
Comme un prisme agitant ses diverses couleurs,
Varie en s'éteignant ses mourantes lueurs.
Par un accord secret, s'éteignant à mesure,
Les flots, les vents, les sons, les voix de la nature,
Sous les ailes du soir tout paraît s'assoupir ;
Le ciel n'a qu'un rayon... le jour n'a qu'un soupir !...

Harold, assis au pied de l'arbre au noir feuillage,
Contemple tour à tour les flots, les cieux, la plage,
Et, recueillant le bruit des bois et de la mer,
Semble s'entretenir avec l'Esprit de l'air ;
Tandis qu'à ses côtés, folâtrant sur la rive,
Adda, tournant vers lui sa paupière attentive,
Brise les fleurs des champs écloses sous sa main,
En sème ses cheveux, en parfume son sein,
Et, nouant en bouquets leur tige qu'elle cueille,
Sur les genoux d'Harold en jouant les effeuille.

Du Pinde et de l'Œta les sommets escarpés,
Des derniers traits du jour à cette heure frappés,

1.407-1.410. Image reprise plusieurs fois par V. Hugo à propos de la nuit et des constellations.

1.413-1.414. Le poète distingue comme trois degrés de lumière : les reflets limpides se fondent les uns dans les autres, puis ces « *reflets fondus* » s'assombrissent eux-mêmes et se dégradent en prenant des teintes plus sombres.

1.419-1.420. *Assoupir-soupir.* — Sur ces rimes, voir *Remarque* 20.

1.421. *L'arbre au noir feuillage.* — Le cyprès.

1.431. *L'Œta.* — Mont situé aux confins de la Doride et de la Thessalie, où, d'après la légende, Hercule monta sur son bûcher.

Élevaient derrière eux leurs vastes pyramides,
D'où le soleil, brillant sur des neiges limpides,
Faisait jaillir au loin ses reflets colorés ;
Et, creusant en sillons des nuages dorés,
Comme un navire en feu voguant dans les orages,
Semblait près d'échouer sur ces sublimes plages.
S'abaissant par degrés de coteaux en coteaux,
Les racines des monts se perdaient sous les eaux :
Là, comme un second ciel, la mer semblait s'étendre,
Et reposait les yeux dans un azur plus tendre ;
L'Aracynthe y jetait son ombre loin du bord,
Et, se perdant au loin dans son golfe qui dort,
Ses neiges, ses forêts et ses côtes profondes
Flottaient au gré du vent dans le miroir des ondes.
La mer des Alcyons, si douce aux matelots,
En sillons écumeux ne roulait point ses flots ;
Une brise embaumée en ridait la surface ;
La vague, sous la vague expirant avec grâce,
N'élevait sur ses bords ni murmure, ni voix :
Seulement, sur son sein bondissant quelquefois,
Un flot, qui retombait en brillante poussière,
Semait sur l'Océan un flocon de lumière.
Fuyant avec le jour sur les déserts de l'eau,
Le vent arrondissait le dôme d'un vaisseau,

1.438. *Sublimes.* — Au sens étymologique : *aériennes.*

1.443. *L'Aracynthe.* — Mont d'Acarnanie, non loin de Missolonghi, dominant la vallée de l'Achéloüs : le poète nous a appris que le monastère où Harold s'est réfugié est situé à son ombre.

1.444. *Dans son golfe.* — Le golfe d'Ambracie.

1.447. *La mer des Alcyons.* — Nom donné parfois dans l'antiquité à la mer Égée. Les *alcyons* étaient des oiseaux de mer (selon les uns, le pétrelle ; selon d'autres, le martin-pêcheur) qui passaient pour faire leurs nids et couver leurs œufs sur les flots mêmes ; leur rencontre était donc un heureux présage pour les marins. Cf. André Chénier :

Oiseaux chers à Thétys, doux alcyons, pleurez !

(*La Jeune Tarentine.*)

1.456. *Le dôme d'un vaisseau.* — De loin, le vaisseau paraissait couvert de ses voiles comme d'un dôme.

Ou faisait frissonner, sous le mât qu'il incline,
Le triangle flottant d'une voile latine
Que le soleil dorait de son dernier rayon,
Comme un léger nuage au bord de l'horizon.
Aucun bruit sous le ciel, que la flûte des pâtres,
Ou le vol cadencé des colombes bleuâtres,
Dont les essaims, rasant le flot sans le toucher,
Revenaient tapisser les mousses du rocher,
Et mêler aux accords des vagues sur les rives
Le doux gémissement de leurs couples plaintives.
Enfin, dans les aspects, les bruits, les éléments,
Tout était harmonie, accord, enchantements,
Et l'âme et le regard, flottant à l'aventure,
S'élevaient par degrés au ton de la nature,
Comme aux tons successifs d'un concert enchanteur
Une musique élève et fait vibrer le cœur !

XLII

« Triomphe, disait-il, immortelle Nature,
Tandis que devant toi ta frêle créature,
Élevant ses regards de ta beauté ravis,
Va passer et mourir ; triomphe ! tu survis !
Qu'importe ? Dans ton sein, que tant de vie inonde,
L'être succède à l'être, et la mort est féconde !

1.458. Les voiles latines sont des voiles triangulaires, attachées par le côté de leur hypoténuse à une vergue appelée antenne ; cette vergue étant flexible, la voile semble flotter et tourner au gré du vent. Ces sortes de voiles se rencontrent surtout en Méditerranée et dans le Levant, aux barques des pêcheurs.

1.466. *Leurs couples plaintives.* — Lamartine se rend coupable d'un véritable solécisme : lorsque *couple* désigne la réunion de deux personnes ou animaux de sexe différent, il est obligatoirement du masculin.

1.469. *Et l'âme et le regard flottant à l'aventure.*

A partir de 1849 : *errant à l'aventure.*

1.471. *Aux tons successifs.* — C'est-à-dire en changeant peu à peu de tons. Voir *Remarque 7.*

1.477. *Qu'importe ?* — Non pas : qu'importe à l'homme ? mais : que t'importe à toi, Nature, la disparition de l'une de tes créatures ? — La Nature est si riche de force qu'elle ne s'aperçoit même pas de l'anéantissement d'une vie ; ou plutôt, d'une mort, elle tire une vie nouvelle (*la mort est féconde*).

Le temps s'épuise en vain à te compter des jours,
Le siècle meurt et meurt, et tu renais toujours ! 1480
Un astre dans le ciel s'éteint ? tu le rallumes !
Un volcan dans ton sein frémit ? tu le consumes !
L'Océan de ses flots t'inonde ? tu les bois !
Un peuple entier périt dans les luttes des rois ?
La terre, de leurs os engraissant ses entrailles, 1485
Sème l'or des moissons sur le champ des batailles !
Le brin d'herbe foulé se flétrit sous mes pas,
Le gland meurt, l'homme tombe, et tu ne les vois pas !
Plus riante et plus jeune au moment qu'il expire,
Hélas ! comme à présent tu sembles lui sourire, 1490
Et, t'épanouissant dans toute ta beauté,
Opposer à sa mort ton immortalité !

« Quoi donc ! n'aimes-tu pas au moins celui qui t'aime ?
N'as-tu point de pitié pour notre heure suprême ?
Ne peux-tu, dans l'instant de nos derniers adieux, 1495
D'un nuage de deuil te voiler à mes yeux ?
Mes yeux moins tristement verraient ma dernière heure,
Si je pensais qu'en toi quelque chose me pleure,
Que demain la clarté du céleste rayon
Viendra d'un jour plus pâle éclairer mon gazon. 1500

1.475-1.480. — Voir *Remarque* 20.

1.481. *Tu le rallumes !* — C'est-à-dire tu en rallumes à côté un autre aussi resplendissant.

1.485. *De leurs os.* — C'est-à-dire des os des morts. *Leurs*, par syllepse, renvoie à l'idée collective suggérée par « un peuple entier ».

1.485-1.486. Rapprocher les vers de Ch. Péguy, si souvent cités depuis la Grande Guerre :

Demain sur nos tombeaux,
Les blés seront plus beaux...

1.489-1.492. Ce serait un redoublement de cruauté si la Nature avait vraiment une âme ; mais Lamartine croit-il qu'elle en ait une ?

1.491. La 1re édition porte une faute évidente :
Et t'évanouissant dans toute ta beauté, pour : *t'épanouissant.*

1.493. C'est déjà le mouvement de V. Hugo dans *Olympio :*
Quoi donc ! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes !

1.500. *Mon gazon.* — Le gazon de ma tombe.

Et que les flots, les vents et la feuille qui tombe,
Diront : « Il n'est plus là ; taisons-nous sur sa tombe ».
Mais non : tu brilleras demain comme aujourd'hui !
Ah ! si tu peux pleurer, Nature, c'est pour lui !
Jamais être formé de poussière et de flamme
A tes purs éléments ne mêla mieux son âme ;
Jamais esprit mortel ne comprit mieux ta voix,
Soit qu'allant respirer la sainte horreur des bois,
Mon pas mélancolique, ébranlant leurs ténèbres,
Troublât seul les échos de leurs dômes funèbres ;
Soit qu'au sommet des monts, écueils brillants de l'air,
J'entendisse rouler la foudre, et que l'éclair,
S'échappant coup sur coup dans le choc des nuages,
Brillât d'un feu sanglant comme l'œil des orages ;

1.504. *C'est pour lui.* — La 3e personne paraît être amenée moins par le « *Il n'est plus là !...* » du vers 1.502, que par une sorte de dédoublement qu'Harold fait de sa personnalité ; il se place par avance au lendemain de sa mort. D'ailleurs, la première personne revient à partir du v. 1.509.

1.505. *De poussière et de flamme.* — Rajeunissement de l'antithèse classique entre l'âme et le corps; peut-être a-t-il été indiqué au poète par Byron même, qui écrit dans *Manfred*, II, 2 : « ... nous, moitié poussière et moitié dieux... » — Au reste, tout le passage qui suit semble être, comme l'indique M. Waltz, le développement d'une strophe de *Harold*, III, 13 : « Au milieu des plus hautes montagnes il trouvait des amis, et sa demeure sur les flots de l'océan... Les déserts, les forêts, les cavernes, les vagues écumeuses étaient sa société chérie ; ces objets lui parlaient un langage qu'il trouvait plus intelligible que les livres de sa terre natale... » Mais, en partageant nettement sa période en plusieurs membres (*soit que... soit que... soit que...*), Lamartine a donné aussi à l'idée plus de précision et de vigueur.

1.508. *La sainte horreur des bois.* — Idée et expression purement latines : elles supposent qu'une sorte de divinité, c'est-à-dire l'âme de la Nature, habite au fond des bois; *horror* désignait le respect religieux que les anciens éprouvaient en pénétrant dans les bois consacrés aux dieux.

1.511. *Écueils brillants de l'air.* — Cette image sous-entend la comparaison, esquissée plus haut, entre l'air et la mer dont les abîmes paraissent se répéter.

1.512. On remarquera d'autant plus la coupe de ce vers et l'effet d'harmonie pittoresque auquel elle donne lieu, que Lamartine est assez peu coutumier de ces recherches.

Soit que, livrant ma voile aux haleines des vents,
Sillonnant de la mer les abîmes mouvants,
J'aimasse à contempler une vague écumante
Crouler sur mon esquif en ruine fumante,
Et m'emporter au loin sur son dos triomphant,
Comme un lion qui joue avec un faible enfant.
Plus je fus malheureux, plus tu me fus sacrée !
Plus l'homme s'éloigna de mon âme ulcérée,
Plus dans la solitude, asile du malheur,
Ta voix consolatrice enchanta ma douleur ;
Et maintenant encore... à cette heure dernière...
Tout ce que je regrette en fermant ma paupière,
C'est le rayon brillant du soleil du midi
Qui se réfléchira sur mon marbre attiédi !

XLIII

« Oui, seul, déshérité des biens que l'âme espère,
Tu me ferais encore un Éden de la terre,
Et je pourrais, heureux de ta seule beauté,
Me créer dans ton sein ma propre éternité !
Pourvu que, dans les yeux d'un autre être, mon âme
Réfléchît seulement son extase et sa flamme,
Comme toi-même ici tu réfléchis ton Dieu,
Je pourrais... Mais j'expire... Arrête... encore adieu !

1.518. *En ruine fumante.* — Emploi assez libre de la préposition : « comme une ruine ». *Ruine*, d'ailleurs, a ici un sens voisin du latin *ruina*, « écroulement ».

1.517. *Contempler.* — A pour complément l'infinitif *crouler* : construction au moins discutable.

1.525 et suiv. La source du sentiment et de l'idée même paraît bien être dans *Atala*. Cf. le moment où Atala mourante dit à Chactas : « ... Le soleil doit être près de se coucher maintenant, Chactas, *ses rayons seront bien beaux au désert sur ma tombe !* »

1.529. *Seul, déshérité.* — C'est-à-dire « bien que je sois seul et déshérité, « ou plutôt : « même si j'étais... » — L'ellipse est forte.

1.535. Ce vers traduit un sentiment propre à Lamartine, mais qui n'est point celui de Byron.

1.536. *Arrête...* — Cette interjection, adressée à la Nature, n'aurait guère de sens. On peut comprendre qu'elle est destinée, ou bien à la jeune Adda qui guide les pas du mourant, ou bien à la mort même qui vient, par un étouffement (*Mais j'expire...*), de lui manifester sa menace.

Adieu, soleils flottants dans l'azur de l'espace !
Jours rayonnants de feux, nuits touchantes de grâce !
Du soir et du matin ondoyantes lueurs !
Forêts où de l'aurore étincellent les pleurs !
Sommets brillants des monts où la nuit s'évapore !
Nuages expirants, qu'un dernier rayon dore !
Arbres qui balancez d'harmonieux rameaux !
Bruits enchantés des airs, soupirs, plaintes des eaux !
Ondes de l'Océan, sans repos, sans rivages,
Vomissant, dévorant l'écume de vos plages !
Voiles, grâces des eaux qui fuyez sur la mer !
Tempête où le jour brille et meurt avec l'éclair !
Vagues qui, vous gonflant comme un sein qui respire,
Embrassez mollement le sable ou le navire !
Harmonieux concerts de tous les éléments !
Bruit, silence, repos, parfums, ravissements !
Nature enfin, adieu !... Ma voix en vain t'implore,
Et tu t'évanouis au regard qui t'adore.
Mais la mort de plus près va réunir à toi
Et ce corps, et ces sens, et ce qui pense en moi,
Et les rendant aux flots, à l'air, à la lumière,
Avec tes éléments confondre ma poussière.
Oui, si l'âme survit à ce corps épuisé,

1.554. *Au regard.* — Par analogie du verbe *s'évanouir* avec le verbe *disparaître.*

1.558. C'est la théorie scientifique du retour de l'être matériel aux éléments de la nature, théorie déjà exprimée par Lucrèce, et dont plusieurs poètes du XIX^e^ siècle ont tiré de beaux effets (Leconte de Lisle, Baudelaire, la comtesse de Noailles). M. Waltz rapproche justement de ce vers deux passages de Byron : « ... Lorsque les éléments se réuniront aux éléments semblables et que la poussière ne sera plus que la poussière... les montagnes, les vagues, et les cieux ne seront-ils pas une partie de mon âme, comme je suis une partie d'eux-mêmes ?... » *Harold*, III, 74-75. Et : « Terre, je te rends ces atomes !... » *Manfred*, I, 2.

1.559. La 1^re^ édition porte :

Oui, si l'âme survit à son argile usé.

C'est un curieux témoignage de la négligence du poète à l'égard de la Grammaire (voir au vers 1.466 une faute presque aussi grave, qu'il n'a pas effacée). La correction se lit dès 1832.

Comme un parfum plus vif quand le vase est brisé,
Elle ira... »

XLIV

Mais l'airain, comme une voix qui pleure,
Des heures d'un mourant frappe la dernière heure...

Harold entre dans le délire de l'agonie ; puis il a un songe ; transporté devant Dieu, qui se dispose à le juger, il s'entend adresser un reproche :

Abusant de ces jours que le ciel vous mesure,
Tu perdis à douter ce temps fait pour agir...

La voix terrible lui offre une dernière chance de rémission : il devra choisir entre deux urnes semblables, dont l'une contient le fruit de vie éternelle, et l'autre le serpent de la damnation ; il plongera la main dans l'une ou dans l'autre. Pour s'éclairer il aura trois flambeaux : la Foi, la Raison, son génie. Ils s'éteignent dans sa main l'un après l'autre. Harold enfonce la main dans l'urne au serpent :

... Un cri s'échappe : « Harold, tu t'es trompé ! »
Et l'écho de ce cri, que Josaphat prolonge,
L'éveillant en sursaut, chasse son dernier songe...
Il frémit ; il soulève un triste et long regard ;
Un mot fuit sur sa lèvre ; hélas ! il est trop tard !
Il n'est plus !...

Lamartine achève cependant le poème sur des vers pleins d'espoir ; il compte sur « l'ange du martyre » pour vaincre la justice de Dieu au nom de la clémence :

... Ah ! viens, alors, viens, ange du martyre,
Toi dont la main efface, aux yeux du Tout-Puissant,
Les péchés d'un mortel avec son propre sang ;
Toi qui, dans la balance où Dieu pèse la vie,
Mets la mort d'un héros près des jours d'un impie !
Viens, les yeux rayonnant d'un espoir incertain,
Porter l'âme d'Harold au Juge souverain,
Et, révoquant l'arrêt, sur le livre de grâce
Écrire avec ta palme un pardon qui l'efface !

LE CHANT DU SACRE

Pour répondre au désir des salons royalistes et au vœu de la Cour elle-même, Lamartine, au printemps de 1825, et dans les semaines où s'imprimait *Harold*, improvisa un poème de circonstance destiné à saluer la cérémonie du sacre de Charles X. Toutes les voix des grands écrivains allaient retentir autour des fêtes de Reims ; Chateaubriand, quelques mois plus tôt, leur avait donné le ton dans une brochure retentissante. La voix de Lamartine pourrait-elle demeurer muette ?...

« *Le Chant du Sacre* ou *la Veillée des Armes* » est une sorte de chant épique qui met en scène ou commente tour à tour les principaux moments de la cérémonie rituelle. Lamartine l'a fait précéder d'un avertissement indiquant « qu'il n'a pas cru devoir s'astreindre scrupuleusement aux formes modernes du sacre » ; « il en a emprunté les principaux traits aux cérémonies guerrières qui, dans les temps chevaleresques, accompagnaient cette auguste consécration. » Un prologue montre la cathédrale de Reims qui, dans la nuit, s'éveille, emplie du frisson de tous les vieux drapeaux français ; ceux d'Ivry et de Rocroi y mêlent leurs plis aux plis de ceux qui

... n'ont rien rapporté de Vienne et d'Austerlitz
Que cent noms immortels sur leurs lambeaux écrits !

L'aurore naît ; le Pontife attend au pied de l'autel. Le Roi entre, suivi de ses douze pairs, parmi lesquels, composant leur cohorte à sa fantaisie, Lamartine ne craint point de placer Chateaubriand. Le Roi présente chacun d'eux au prélat consécrateur. Puis, devant l'autel, il prononce une grave prière à laquelle fait écho celle de l'Archevêque. Dans l'épilogue enfin, le poète reprend la parole pour adresser lui-même une assez belle invocation à la Liberté :

Et toi qui, relevant les débris des couronnes,
Viens du trône des rois embrasser les colonnes,
Rêve des nations, qu'ont vu passer nos yeux,
Que le Christ après lui fit descendre des cieux,
Liberté ! dont la Grèce a salué l'aurore,
Que d'un berceau de feu ce siècle vit éclore,
Viens ! le front incliné sous le sceptre des rois,
Poser le sceau du peuple au livre de nos lois !

Le *Chant du Sacre* parut le 28 mai 1825, chez Urbain Canel, et fut vendu, en quelques jours, à vingt mille exemplaires. Un petit scandale fut, encore plus que l'actualité, la raison de ce

succès inattendu. Lamartine n'aimait point le duc d'Orléans. Cependant, pour complaire à sa mère, qui le raconte elle-même [1], il consentit à l'introduire parmi les pairs que le Roi présente à l'Archevêque comme ses répondants. Mais il prêta au Roi, pour caractériser le duc d'Orléans, des vers malheureux qui rappelaient le rôle de Philippe-Égalité pendant la Révolution :

L'ARCHEVÊQUE

Et ce prince, appuyé sur ses brillantes armes,
Qui, les yeux attachés sur ce groupe d'enfants,
Contemple avec orgueil cet espoir ?...

LE ROI

D'Orléans !
Ce grand nom est couvert du pardon de mon frère :
Le fils a racheté les crimes de son père !
Et, comme les rejets d'un arbre encor fécond,
Sept rameaux ont caché les blessures du tronc.

Les vers étaient mauvais ; et, au surplus, maladroits. Encore Lamartine les avait-il adoucis sur l'épreuve ; car son manuscrit témoigne qu'il avait écrit d'abord :

Le fils a racheté l'iniquité du père !

Le duc d'Orléans, à la lecture de ce passage, entra dans une violente colère :

« ... (Il) est allé se plaindre au Roi des insultes que je lui adressais. Le Roi a ordonné la suppression du passage. Les libraires, comme des coquins, l'ont refusée [2]. J'ai été instruit trop tard, et je me suis empressé d'écrire d'arrêter, de changer, de tout faire pour contenter le Roi.... » (Lettre à Virieu. Aix, 6 juin 1825).

Le « changement », cependant, se borna à un mot : Lamartine se contenta de remplacer « crimes » par « armes », qui ne voulait à peu près rien dire ou qui, s'il signifiait quelque chose, sous-entendait au moins autant que « crimes », puisqu'il indiquait qu'une tache avait souillé le blason des d'Orléans :

Le fils a racheté les armes de son père !...

1. *Manuscrit de ma Mère*, p. 268.

2. Le passage, cependant, fut bien supprimé sur quelques premiers exemplaires, assez rares, en attendant que fût imprimé le « carton » portant la correction de Lamartine. Sur ces exemplaires, les pages 19 et 20 ne contiennent que 11 et 8 vers, au lieu de 13 et 10.

Ainsi corrigé, le *Chant du Sacre* cessa d'attirer la curiosité de la foule ; le second tirage se vendit mal, et, en 1827, fut soldé à vil prix chez des épiciers !

Lamartine, au reste, était le premier à convenir que son poème ne valait pas grand'chose. Il l'appelait « son poème de Fontenoy » et le jugeait sévèrement, en parlant de lui à Virieu pour la première fois le 10 mai :

« ... Quant au *Sacre*, l'horreur des horreurs poétiques, ne m'en parle pas ! tout le monde à Paris m'a crié *haro !* Mais *propria virtute me involvo*, ce qui veut dire : je m'enveloppe dans ma sottise. Cependant non : ce n'est pas bêtise, ce n'est pas besoin d'argent : je l'ai fait consciencieusement, pour montrer que, quoique avec quelques sentiments un peu libres, j'étais franchement du parti de nos rois. Le ciel m'en saura gré, et les hommes se moqueront de moi, et toute justice sera faite.... »

Le Roi aussi sut quelque gré au poète ; dès le 10 mai, il le nommait chevalier de la Légion d'Honneur par une ordonnance spéciale où ne se lisaient que deux noms : celui de Lamartine et celui de Victor Hugo [1]. Contrairement à ce que ce dernier affirme (dans *Victor Hugo raconté*) Lamartine n'assistait point aux fêtes du sacre ; il passa les mois de juin et de juillet, loin des tumultes officiels, dans le calme des eaux d'Aix.

1. Victor Hugo avait écrit, lui aussi, son poème officiel : l'*Ode sur le Sacre de Charles X*, qui fut publiée en mai et qui figure dans le recueil des *Odes et Ballades* (Livre III. Ode 4).

CHAPITRE X

LA GENÈSE DES « HARMONIES » : De 1825 à 1830

I. Lamartine a Florence.

(octobre 1825 — août 1828).

Le 12 novembre 1824, au plein de son intrigue académique, alors que, sûr déjà de n'être pas élu, il ne « manœuvrait » plus que « pour être vaincu avec un certain honneur », Lamartine reçut du ministère des Affaires Étrangères une « consolation » sur laquelle il n'osait plus compter : la promesse formelle d'être nommé secrétaire d'ambassade à Florence vers le milieu de l'année suivante... « J'aurai dans un an Florence et huit mille francs, si j'en veux, écrit-il ce jour-là même à de Virieu. »

Ce n'était, ni d'aujourd'hui, ni même d'hier qu'il « en voulait ». Attaché à l'ambassade de Naples, il maugréait, on l'a vu, contre l'insuffisance de son poste et de ses appointements. Dès ces semaines de l'automne de 1820, il tourna ses regards vers Florence ; il trouverait là un climat moins déprimant, et sans doute un chef plus agréable : le marquis de la Maisonfort, ministre de France près la cour de Toscane conservait un peu des grâces finissantes du XVIII^e^ siècle qui avait fait son éducation ; il se piquait de lettres, et non point seulement de les goûter, mais de les cultiver pour son compte ; il écrivait des vers pleins d'une philosophie épicurienne aimablement inspirée d'Horace... Lamartine, en remontant d'Italie vers la France, n'omit point de s'arrêter quelques jours à Florence pour présenter ses devoirs à ce diplomate séduisant ; on a vu qu'il lui envoya ensuite une épître, qui fut insérée — à dessein — en 1823, dans la 9^e^ édition des *Méditations*.

Le ministère, cependant, ne paraissait point décidé à ratifier très vite l'accord de principe intervenu entre Lamartine et son futur chef ; les « bureaux » calculaient ses années « de services effectifs » plutôt qu'ils ne pesaient sa gloire. Lamartine était menacé de demeurer longtemps rivé au titre de simple attaché. Il enrageait : « ... Depuis deux ans, on ne me juge pas digne de copier et de cacheter des lettres dans

une cour oisive d'Italie. Je ne m'élèverai jamais jusqu'au sublime rang de secrétaire d'ambassade, tandis qu'on prodigue les places de ministre et de chargé d'affaires aux favoris d'hier. J'ai honte à mon âge de mon titre d'attaché, qui va bien à seize ans !... » (Lettre à Genoude, du 18 septembre 1822).

L'arrivée de Chateaubriand au ministère ne changea rien à la défaveur dont il se chagrinait ; en vain quelques amis s'imaginèrent que l'auteur des *Méditations* devait attendre et, au besoin, réclamer quelque équité bienveillante de l'auteur du *Génie*. Comme don de joyeux avènement, celui-ci réduisit à« la demi-solde » tous les diplomates en congé ; Lamartine en était. Il écrivait à Virieu, le 18 janvier 1823 : « ... Je ne fais nulle démarche auprès du nouveau ministre ; il m'a toujours reçu avec trop peu de faveur. J'ai été faire seulement les révérences du devoir... » Le poste de Florence, cependant, vaquait ; on l'attribua quelques mois plus tard. Bien qu'il fût en train de mettre au point le manuscrit des *Nouvelles Méditations* et celui de *Socrate*, Lamartine bondit : « ... S'il en est ainsi, mande-t-il aussitôt à Virieu, je vais donner ma démission *ab irato*. Ayez donc des procédés ! Château (c'est-à-dire Chateaubriand) ne m'en a pas seulement prévenu. Je suis dans une poétique fureur !!! comme tu le vois par ces trois points. Du reste, je m'en fiche. Cependant j'aurais voulu me retirer secrétaire, pour mes enfants, si j'ai le bonheur d'en ravoir... » (6 août 1823).

Sa colère tomba vite. Mais il s'obstina d'autant plus que les médecins recommandèrent en 1824 à M^me^ de Lamartine, alors assez fatiguée, le climat de l'Italie tempérée. Il posa de nouveau, pendant l'été de 1824, une candidature très nette, qui ne fut point accueillie. (Lettres du 30 juillet et du 23 août.)

Lorsqu'en 1825 il reçut avis, par une lettre officielle en date du 15 juillet, que sa nomination à Florence était signée depuis le 3, il semble donc qu'il aurait dû se réjouir de voir enfin réalisé un rêve ajourné si longtemps. Mais justement, comme il arrivait presque toujours pour lui, son désir avait d'avance usé sa joie. Au moment d'accepter, c'est tout juste s'il n'hésita point. Il le laisse entendre à Virieu :

« ... Nous irons à Florence. La santé et l'imagination encore très séductible de ma femme ont mis le poids dans mes justes balances ; et j'accepte avec regrets, car, hélas ! que vais-je chercher ? Il y a moins d'aisance qu'où je suis, moins de solitude, moins de loisir, moins d'ombrage, moins de vieilles habitudes, moins de tout ce qui maintenant compose ce qu'on appelle un bonheur enviable !!! trois points ; sont-ils d'admiration ?

Cependant, je vais poursuivre le sentier tracé par la seule Providence, car, sur mon honneur, je n'y songeais plus moi-même. Si, comme tu me le dis et comme je le pressentais, tu prends le bon parti d'y venir toi-même, je conviens que je ne prévois pas dans ma vie de temps plus heureux ; mais seul, c'est un exil auquel je me soumets avec répugnance. »

(Saint-Point, 3 août 1825.)

En ce mois d'août, donc, il se résigne à faire ses préparatifs de départ dont, pendant quelques jours, il se laisse divertir par la visite que lui font à l'improviste Charles Nodier, Victor Hugo et sa femme, en route pour un voyage pittoresque vers les montagnes de Suisse.

Arrivé le 2 octobre, le nouveau secrétaire d'ambassade date le 5, de « Firenze », sa première lettre au cher Virieu :

« ... Mon cher ami, nous y voici, et nous t'attendons, non sans une vive impatience. Le voyage, quoique plus compliqué pour onze personnes et cinq chevaux que pour trois, s'est heureusement passé....

« J'y suis depuis trois jours dans ce Florence : c'est bien l'Athènes du moyen âge ; cela m'étonne et me charme plus que la première ou la cinquième fois.

« J'ai trouvé un logement un peu vieux, un peu sale, mais à souhait pour moi : belles écuries, immenses remises, cour, jardins et terrasses, vignes et cyprès tout à l'entour, et la vue et l'air bornés seulement par les collines du midi, la villa d'Albizzi et celle de notre ami Machiavel, près de la Porte Romaine, et n'ayant que dix pas de pavé pour galoper dans les avenues du *Poggio imperiale*, etc.... Or, au second étage de la *sudetta casa*, il y a appartement pareil, moins la remise et les écuries qu'on trouve aussi à la porte. Le veux-tu ? et pour combien de temps et d'argent ? et m'autorises-tu à le louer fort et ferme ? Vue délicieuse, tapis et cheminées partout, du bruit comme à Pupetières. Je ne ferai rien sans un ordre formel de toi; et je tâche, en attendant, d'en dégoûter les Anglais qui commencent à pleuvoir ici.... »

Quelques jours plus tard, il retenait l'appartement pour Virieu, qui arrivait au milieu de novembre... Il avait tout : dans sa maison, la famille et l'amitié ; autour de lui, la tiédeur d'un climat ensoleillé mais point ardent, la splendeur modérée d'un paysage aux nets et suaves horizons ; à la légation de France, un chef d'abord tout amical et indulgent en la personne du marquis de la Maisonfort...

Il lui manquait, cependant, dans les salons de Florence, et à la cour même du grand-duc de Toscane, il ne savait quelle bienveillance courtoise et sympathique qu'il s'était attendu d'y rencontrer ; on ne lui marquait point précisément de l'hostilité, mais une certaine froideur — et bientôt de la réserve.

Il ne tarda pas d'en connaître la cause ; les « libéraux » italiens et la jeunesse littéraire lui reprochaient vivement tout un passage de *Childe-Harold*, où, dans une comparaison entre l'Italie antique et l'Italie moderne, ils voyaient une injure à celle-ci. Le fameux colonel Pepe, instigateur de la révolution libérale qui avait eu lieu à Naples en 1820, était alors « réfugié » à Florence : il voulut voir dans la nomination de Lamartine en cette ville une sorte d'outrage au patriotisme italien, médité par le roi de France. Il écrivait à sa famille : « Après avoir insulté l'Italie, il eut l'imprudence ou la bêtise de venir ici raviver l'indignation générale. Personne ne causait avec lui. Tous lui tournaient le dos en société, beaucoup de prosateurs ou de poètes composaient des articles et des satires en réponse au calomniateur [1]. »

Seulement la censure vigilante arrêtait satires et articles. Pepe lui-même la gagna de ruse ; dans l'*Antologia*, il inséra un article qui ne semblait avoir d'autre objet que de proposer une interprétation d'un vers du Dante sur lequel les écrivains contestaient alors assez vivement. Mais cet innocent article contenait le passage suivant : « ... D'une si grossière balourdise serait seul capable le rimeur du *Dernier Chant de Childe-Harold*, qui s'efforce de suppléer à l'inspiration dont il est vide, et à des pensées dignes d'une inspiration, par des criailleries contre l'Italie ; criailleries que nous appellerions injures si, comme le dit Diomède dans l'*Iliade*, les coups des lâches et des poltrons pouvaient jamais porter. »

L'attaque était vive et paraissait approuvée par l'opinion : en quelques jours Pepe vendit deux cents exemplaires de son article ; il reçut, dans sa mansarde de « réfugié », les compliments de l'aristocratie florentine et fut, aussitôt, nommé membre de l'académie des *Georgofili*.

1. Lettre traduite par M. des Cognets (*ouvrage cité*, p. 143), d'après M. Luigi Roberto : *Un articolo dantesco di* Gabriele Pepe (Firenze, Sansoni 1898).

Le salon de Lamartine à Florence. (*D'après une aquarelle appartenant à M^lle de Sennevier.*)

Lamartine était au lit, où le retenait sa jambe démise par un accident de cheval. Il riposta d'abord par cette lettre fort digne :

M. le Colonel,

On m'apporte seulement aujourd'hui l'essai que vous venez de publier sur le sens d'un vers du Dante. J'y trouve un passage qui me concerne et je regrette en le lisant que vous n'ayez pas attendu pour parler de moi que j'eusse fait paraître ma réponse aux interprétations erronées et injustes que l'on a faites d'un passage de mon poème. Quoi qu'il en soit, je n'ai rien à dire au jugement qu'il vous plaît de porter de mon faible talent poétique. C'est aux ouvrages à répondre pour eux-mêmes et j'aurai encore moins le ridicule de me déclarer le champion de mes vers bons ou mauvais. Mais quelques-unes des expressions dont vous vous êtes servi, et particulièrement celle de la traduction du vers d'Homère, m'ayant paru susceptibles d'être prises dans un double sens, dont un des deux serait très offensant pour mon caractère, je crois devoir m'adresser franchement à vous, et vous demander si vous avez entendu faire porter le sens de ces mots *fiaschi* [1] et *imbelli* sur mes vers ou sur moi-même, en un mot, si ces expressions de dédain doivent être prises par moi dans un sens littéraire, ou dans un sens personnel ? Dans le premier cas, je les laisserais sans réponse : les opinions sur mes ouvrages sont aussi libres que le goût lui-même ; dans le second cas, je me croirais obligé de les relever.

Un accident qui me prive momentanément de l'usage d'un pied m'empêche seul d'aller moi-même vous demander une explication. Quelle que soit la réponse que vous ferez à cette lettre, je vous donne ma parole de ne pas la rendre publique. Si elle est hostile, j'y répliquerai. Si, comme je le désire, elle m'annonce que vous n'avez pas prétendu confondre dans vos expressions le talent et la personne, je vous demande la permission de la montrer seulement à cinq ou six personnes de mes compatriotes à qui le peu d'intelligence de votre langue n'a pas permis de discerner

1. « Lâches » et « poltrons ».

suffisamment dans le passage en question ce qui est dénigrement littéraire d'avec ce qui pourrait être injure personnelle.

Si vous préférez une explication verbale et que vous vouliez bien vous donner la peine de passer chez moi, j'y serai pour vous de midi à neuf heures tous les jours. »

A cette mise en demeure, aussi ferme que courtoise, Pepe riposta par une lettre embrouillée à dessein : « J'ai répondu, écrit-il à sa famille, que beaucoup de choses, qui sont indifférentes en elles-mêmes, ne sont pas faites cependant par un gentilhomme, quoique certains aient l'air de prétendre qu'elles se font. Je me refusai donc à répondre... »

M. des Cognets a reconstitué ainsi, d'après des documents sûrs et récemment mis au jour, la fin de ce bizarre conflit où chacun des deux adversaires apportait plus de coquetterie patriotique que d'animosité personnelle :

« ... Mal satisfait de cette sibylline réponse, Lamartine insista par une seconde lettre pour obtenir une rétractation, que Pepe refusa. Il lui demanda alors une entrevue dans une maison tierce. Le colonel répliqua qu'on le trouvait chez lui tous les jours jusqu'à une heure de l'après-midi. Lamartine s'y rendit le 13 février : — Je le reçus, écrit Pepe, avec toute la courtoisie possible... il fallait lui montrer que les Italiens sont plus chevaleresques que les Français. » Lamartine, une dernière fois, sollicite une explication satisfaisante. Le Napolitain répond que, l'ayant refusée deux fois par écrit, il donnerait de son courage une piètre opinion en l'accordant de vive voix. « Il me dit, alors, continua Pepe, qu'il se voyait contraint de me la demander les armes à la main. A quoi je répondis que j'étais toujours à ses ordres. Il voulait se battre le jour même. » Le poète boitant encore un peu, par suite de son accident de cheval, son adversaire obtint que l'on remît la rencontre à huitaine, et l'on se quitta galamment.

« Mais la police est aux aguets. Le 18 février, elle invite Pepe à se présenter à ses bureaux le lendemain à midi. A cette nouvelle les deux adversaires éprouvent chacun pour son compte la crainte que le public ne les accuse d'avoir employé un subterfuge pour se dérober au combat. Ils décident d'accord de se mesurer le 19 au matin, avant l'heure de la police. Pepe cependant ne parvient pas à trouver de témoins... Lamartine s'emploie noblement à le tirer de peine et lui procurer comme témoin M. de Villamilla, « Américain-Espagnol » que Pepe voit pour la première fois en arrivant sur le terrain. Lamartine est accompagné de Virieu...

« On se transporte donc, le 19 au matin, hors de la porte de San Frediano. Les deux témoins se sont munis de pistolets et d'épées. Les lames, quand ils les mesurent, ne se trouvant pas égales, ils veulent les tirer au sort. Mais Pepe, d'un geste théâtral, arrache de leurs mains la plus courte et tombe en garde. Il fallut bien que Lamartine se contentât de la plus longue, ce qui importait peu, puisqu'il était décidé à rester sur la défensive. Après quelques battements, il est touché au bras. Aussitôt, l'Italien, de plus en plus chevaleresque, jette son épée, et s'empresse à bander avec son mouchoir la blessure de son adversaire. Puis chacun rentre chez soi.

« Pepe se rendit à l'heure indiquée au bureau d police, où on lui enjoignit de prendre les arrêts dans sa maison. Cependant le bruit du duel s'était répandu. « Tout Florence, écrit-il, prit très chaudement parti pour moi. » Les Florentins les plus distingués, les ministres étrangers, les membres de la légation française, Lamartine lui-même ou sa femme (car le poète a donné les deux versions) coururent se jeter aux pieds du grand-duc, qui ne demandait qu'à se montrer indulgent. Le marquis de la Maisonfort alla même jusqu'à envoyer sa voiture au colonel pour que, s'il était inquiété, elle le conduisît en sa maison comme en un lieu de sûreté. Le grand-duc pardonna...

« Le vengeur de l'Italie reçut des félicitations de Naples, de Rome, de Bologne, de bien d'autres villes encore. Il se réconcilia avec son adversaire : « Nous sommes maintenant amis ». Le poète, usant de ce délicat procédé pour l'assister dans sa détresse, le pria d'apprendre l'italien à Julia. Le 21 au soir, M. de Villamilla réunit les deux combattants dans un très beau dîner où la place d'honneur fut réservée à Pepe. « Ainsi finit cette farce », écrit le colonel à son frère.

« La faveur publique se répandit également sur les deux héros. Quand le diplomate français reparut au théâtre avec son bras en écharpe, il fut acclamé par le parterre. La cour du grand-duc le cajola de plus belle. Bientôt, il pansa par la main du poète la blessure que le poète avait faite. Il saisit le prétexte d'un éboulement de rochers dans l'Anio pour prodiguer à l'Italie autant de choses aimables qu'il lui en avait dit de dures [1]... »

1. Des Cognets, *ouvrage cité*, pp. 146-150. Lamartine a raconté lui-même l'histoire de sa polémique et de son duel avec Pepe (voir *Lamartine par lui-même*, *XXXII*), mais en altérant et en dramatisant certains détails, afin de se présenter en posture avantageuse ; un récit analogue se trouve dans le *Commentaire* qu'il écrivit en 1849 pour le *Dernier Chant de Childe-Harold* ; il y a inséré, mais en l'attribuant à un ami, le texte de l'article qu'après son duel il fit publier dans un journal de Florence pour défendre et expliquer les vers qu'on lui reprochait. On trouve enfin dans sa *Correspondance*, à la date du

Nul autre ennui que celui qu'il devait à son humeur éternellement insatisfaite ne vint plus désormais troubler pour Lamartine son séjour en Toscane.

Ce séjour se partage en trois périodes, d'après le caractère de sa situation diplomatique, qui influe sur ses sentiments et sur ses projets :

1° Depuis son arrivée jusqu'au 11 septembre 1826, il est secrétaire d'ambassade à la légation, sous les ordres du marquis de la Maisonfort. Il « fait de son mieux son métier en sous-ordre, » et apprécie Florence « comme un vrai paradis » : « ... Les journées ici se passent comme des éclairs, écrit-il à sa mère, tout le monde le trouve et je conçois qu'après ce séjour on ne puisse plus s'acclimater ailleurs. Je voudrais, quand je serai vieux, y avoir une maison à la porte de la ville pour venir, comme tous ces Russes et Anglais, y passer les hivers. C'est enchanteur. Toute autre mission nous sera pénible. Paris même n'a plus d'attraits pour moi... » (Lettre du 6 avril). Cajolé par le grand-duc, qui est jeune, amoureux de poésie, et qui le mande parfois à son palais le matin pour d'amicales causeries, recherché par la société élégante, d'accord avec son ministre, et même avec la « vieille Égérie » de celui-ci, Mme Esmangart, qu'il conquiert à force d'attentions et de petits soins, il en vient à aimer aussi bien les charges que les agréments de sa fonction.

La mort de son oncle l'abbé le rappelle brusquement en France, où un congé de deux mois lui permet de se rendre, du 6 mai aux derniers jours de juillet ; il réalise l'héritage, qui fait entrer le château de Montculot dans son patrimoine[1], se rend pour quelques jours à Paris au mois de juin, revient par la route admirable qui longe Gênes et la côte...

Il passe la fin du mois de juillet, le mois d'août, la première quinzaine de septembre à Livourne, « dans une maison charmante » du quartier de Montenero, où il est « niché à cent pas de la mer » ; il a là « ville, campagne, mer, soleil, solitude et gaîté ; vignes, figuiers, bois, promenades à cheval, fruits abondants, vie économique, habitants pittoresques et excellents... »

M. de la Maisonfort, cependant, est malade ; il demande un assez long congé pour aller se soigner en France, où l'appelle aussi le règlement de ses affaires — qui ne vont pas mieux que lui. Pour le suppléer pendant son absence, Lamartine est

23 février 1826, une assez longue lettre à M. le duc de Montmorency, qui venait d'être nommé ministre des Affaires étrangères, et qui contient son rapport officiel sur l'incident.

1. En 1831, lors du règlement qui intervint entre ses beaux-frères et lui après la mort de Mme de Lamartine mère, il vendit ce château afin de pouvoir racheter à la commune succession la " maison sacrée " de Milly.

nommé « chargé d'affaires » à titre provisoire, avec 22.000 fr. d'appointements.

2° Il règne donc seul sur la légation de France en Toscane depuis le 11 septembre 1826. Mais, pendant un an, il se sent assez mal assis sur son fauteuil diplomatique. M. de la Maisonfort affirme, de loin, ses droits, et, de mois en mois, annonce son retour. Lamartine n'en travaille pas moins avec assiduité. Il écrit, le 27 septembre, à Mme de Raigecourt : « Vous ne me reconnaîtriez pas, tant je suis devenu sage, rangé, studieux, tant je barbouille de dépêches, et fais de visites dans ma journée. Cette carrière me plaît : j'y suis entré un peu tard, et l'on m'y oublie un peu longtemps, mais tant qu'on est oublié en Italie, sous ce ciel délicieux, il n'y a pas à se plaindre... »

Certaines des dépêches qu'il « barbouillait » ainsi furent jugées remarquables par le ministre et par le roi. On lui créa à Paris une réputation diplomatique, dont le bruit agaçait M. de la Maisonfort ; celui-ci le lui fit bien voir ; il lui conseillait, dans chacune de ses lettres, avec une perfidie affectueuse, de prendre garde à ne point permettre aux affaires d'étouffer le talent de l'auteur des *Méditations*. Lamartine n'était point homme à se laisser chapitrer de ce ton. Il le montra, en un tour de plume :

« ... Vous souvenez-vous, écrivit-il en post-scriptum de la lettre d'affaires qu'il adressait le 20 mai 1827 à son chef, de ce que vous disait l'abbé de Montesquiou, quand vous débutiez dans son salon à votre brillante carrière diplomatique : « M. de la Maisonfort, vous êtes un homme d'esprit, de beaucoup d'esprit, d'infiniment d'esprit ; la diplomatie et la préfecture sont au-dessous de vous ! faites des tableaux de l'Europe. » Eh bien ! vous faites aujourd'hui pour moi ce que l'abbé de Montesquiou faisait pour vous : « Monsieur de Lamartine, vous êtes un poète, un grand poète, un très grand poète, mais vous ne serez jamais qu'un pauvre diplomate. » Je n'en crois rien, je fais comme vous mon métier de mon mieux, et je suis votre exemple et non vos paroles. »

A l'été cependant, sa ferveur se rassied. Son oncle l'aîné — l'oncle terrible de jadis — mort en mai, a laissé une succession assez délicate ; Lamartine soupire après quelques semaines de liberté qui lui permettraient d'aller jusqu'à Mâcon [1].

1. « ... Mon oncle est mort comme il a vécu, en homme d'esprit et de mérite, qui s'est bien arrangé pour tout faire et avec fermeté et résí-

Il se console en retournant passer les mois chauds à Livourne, en recevant Manzoni, le poète du *Risorgimento*, avec lequel il se lie d'une amitié étroite, et tous les Français connus ou les étrangers qui traversent la Toscane, bref « toute l'Europe en voyage ». Il mène le train d'un grand seigneur [1]. — et achète pour 120.000 fr. un casino dans le faubourg méridional de Florence : la villa Santa Maria Novella.

3° Cependant M. de la Maisonfort est mort en octobre 1827, au moment où on attendait son retour. Presque aussitôt M. de Vitrolles est nommé à sa place ; mais il est obligé de reculer son arrivée, et il prie Lamartine de continuer sa gestion intérimaire. Celui-ci, de mois en mois, soupire et attend. Mais son enthousiasme est éteint. Il écrit à sa mère le 27 décembre : « ... Je suis las du métier : plus possibilité de faire un vers, pas une minute à moi, pas un mois en trois ans pour vous voir !... » Il refuse un premier secrétariat à Bruxelles, puis à Berne ; il n'accepterait plus de poste diplomatique qu'à Rome ou à Constantinople. Même il serait assez en goût de n'en accepter plus du tout. Deux rêves l'obsèdent : visiter bientôt l'Orient et mettre lui-même la main à la politique...

gnation. Il m'a traité pour le moment peu favorablement et m'a mis dans l'extrême embarras d'une indivision d'héritage avec M. de Cessia (beau-frère du poète), qui est à la mort lui-même et qui me laissera en proie à six mineurs. Il aurait pu me faire l'honneur du titre et de l'indépendance d'héritier en donnant la même somme à ma sœur, chose que j'approuve pleinement, avant la mort de sa sœur, qui reste propriétaire de la plus belle terre de la famille et a presque tout. Je ne puis savoir si ses intentions à mon égard ont été bonnes ou mauvaises ; je m'abstiens donc de rien penser. » — La terre et le château de Montceau revinrent à Lamartine à la mort de sa tante.

1. Il en a, d'ailleurs, et naturellement, toutes les apparences. Une noble anglaise, Lady Blessington, qui eut, en 1826, l'occasion de le voir et de le recevoir chez elle plusieurs fois, a tracé de lui ce curieux portrait dans une page de ses souvenirs de voyage en Italie, parus en 1839 et 1840 : « ... M. de Lamartine a très bel air, est distingué d'aspect, et s'habille si bien en gentilhomme qu'on ne le supposerait jamais poète. Pas de col de chemise retourné, point de ces longues boucles qui retombent sur le parement de l'habit, aucune prétention à l'afféterie d'aucune sorte : tout juste l'espèce d'homme qui, vu dans quelque société que ce soit, serait déclaré *bien comme il faut*. Ses traits sont beaux et son attitude particulièrement intelligente et intellectuelle. Ses manières sont polies et sa conversation brillante et intéressante.... Il gagne à être connu, car son esprit déborde de connaissances et son imagination est sursaturée de belles images. Toutes ses richesses, et si rares, étincellent naturellement, plutôt qu'elles ne sont exhibées dans la conversation, qui ne semble vouloir jamais briller. On découvre en lui un profond sentiment religieux... tout à fait libre de bigoterie... En somme, un délicieux compagnon.... » D'après M. C. Pitollet, dans la *Revue de Littérature Comparée*, avril 1925.

« Je n'ai pas d'ambition, explique-t-il à sa mère, et on aura beau faire, on ne pourra pas m'en inoculer : cela tient de famille. Représenter son pays à la Chambre, influer sur sa destinée, à la bonne heure ! cela je ne le refuserai jamais. Mais faire le serviteur pendant quinze ans pour obtenir de le faire le reste de sa vie en habit un peu plus brodé, cela me semble vraie folie, quand surtout comme moi on a mieux à faire et nul besoin d'appointements pour vivre... »

Il demeure donc à Florence, en 1828, partagé entre l'enchantement du climat qu'il subit en poète, et la mauvaise humeur que lui inspire son métier ; à celui-ci il recherche toutes les diversions possibles ; en juin, il passe trois semaines aux bains de Casciano, sans succès pour sa santé, et soupirant après les eaux d'Aix ; juillet le retrouve soit à Florence « gémissant dans son cabinet par 28 degrés de chaleur », mais errant en calèche « par des nuits divines » sous les « pins harmonieux des Cascine », soit à Livourne au bord de la mer. Août amène enfin M. de Vitrolles, porteur pour son suppléant d'un congé de disponibilité. Le 20, Lamartine fait ses paquets, non sans éprouver cette mélancolie dont il avait analysé les causes quelques jours plus tôt : « ... Nous quittons cependant avec regret ce pays ravissant et cette cour surtout, la plus vertueuse, la plus aimable, la plus amicale, que nous puissions jamais rencontrer. Nous avons été comblés de bontés et d'affections ; nous serions de grands ingrats si nous ne laissions pas ici une partie de nos cœurs... » (Lettre du 27 juillet 1828.)

LES « PSAUMES MODERNES » OU LES HARMONIES A FLORENCE [1]

C'est au printemps de 1826, vers le mois de février, que s'éveille, dans l'âme de Lamartine, l'inspiration première des poèmes qui composeront les *Harmonies*. Ses désirs, alors, sont comblés ; il est heureux et serein ; l'enivrement du ciel italien et du paysage toscan ajoute à son bonheur. Par l'intermédiaire de la nature et des êtres qu'il aime, son âme s'élance jusqu'à Dieu. Tout naturellement, elle s'exprime en des « chants », en des « hymnes », dont il voudrait faire une sorte de pendant aux effusions bibliques ; il rêve d'écrire, pour un petit nombre

1. Voir Gustave Allais, *Lamartine en Toscane et les Harmonies* (1909). *Les « Harmonies » de Lamartine*, nouvelles études (1913). Gabriel Faure, *Lamartine et les Harmonies toscanes*, dans *Pèlerinages passionnés* (2e édit.), 1922.

de lecteurs, pour quelques âmes d'élite, un recueil de « Psaumes Modernes ». Dès le mois de mars, il en compose trois fragments essentiels : la large *Invocation* qui donnera le ton aux autres morceaux, l'*Hymne du Matin* et l'*Hymne du Soir dans les Temples*. Le 6 avril, il écrit à sa mère :

« ... J'ai fait quelques hymnes nouveaux depuis que je vous ai écrit. J'en aurai bientôt un demi-volume, et, à la fin de l'année, un volume entier peut-être. J'espère que cela vous contentera tout à fait... »

A la fin de septembre, d'autres « psaumes » étaient prêts : l'exhortation « *Aux Chrétiens dans les temps d'épreuves* », l'*Hymne de la Nuit* et la *Pensée des Morts*. Et la pieuse Mme de Raigecourt recevait cet avertissement :

« ... J'écris, entre autres, deux petits volumes de poésies purement et seulement religieuses, destinés à la génération qui a conservé un Dieu dans son cœur... » (27 septembre).

Au début de janvier 1827, la pensée du poète se retournait vers « *Milly et la Terre Natale* » ; puis, son inspiration lyrique semblait se ralentir : « ... J'ai mis dans un sac tous les vers achevés, commencés, interrompus depuis un an. Je l'ai fermé à clef, et je n'en veux plus entendre parler de trois ou quatre ans. Ma verve lyrique est épuisée..., ma verve épique me reprend depuis quelques jours... » (A Virieu, 24 mars.)

C'est alors que l'épisode du grand poème épique : les *Chevaliers*, fut remis sur le chantier pendant quelques semaines.

Un an plus tard, au printemps et à l'été de 1828 — peut-être parce qu'il sentait que le paysage de Toscane allait bientôt lui manquer — Lamartine revint aux « Harmonies sacrées ». Soit à Florence, soit aux bains de Casciano, il écrivit au moins huit pièces, entre autres : *l'Infini dans les Cieux*, *l'Éternité de la Nature*, et il ébaucha, outre *le Chêne*, la grande pièce qui, fragmentée ensuite, devait former trois des quatre grandes *Harmonies*.

Quand il quitta l'Italie, il emportait donc, écrits ou esquissés, la plupart des poèmes destinés à composer le recueil qu'il méditait depuis 1826. Tous ces vers, achevés ou conçus en Toscane, laissent voir facilement une même inspiration. Ce sont de larges effusions où l'âme de l'homme, unie à celle de la nature, monte insensiblement pour tenter, dans une union suprême, de se confondre avec Dieu. L'homme, la nature, Dieu : trois notes fondamentales de l' « harmonie » universelle que Lamartine cherche à dégager ; trois formes d'une même vie profonde ; trois apparences d'une même réalité.

Les *Méditations* étaient graves, tristes, parfois amères ; la gravité des premières *Harmonies* est sereine et pure. Une claire lumière les baigne. On a pu s'étonner de n'y trouver aucune description précise de Florence, de ses collines, de ses

églises ; c'est que « les vers de Lamartine ne s'expliquent point par le dehors, mais par le dedans [1] » ; parfaitement heureux alors, il ne trouve à écrire que des « paysages qui prient [2] ». Mais si les aspects matériels de Florence sont absents de ces « Harmonies toscanes », on peut dire que l'âme de la cité fleurie s'y retrouve. Dans ses *Commentaires de* 1849, Lamartine note que ses plus belles inspirations mystiques lui sont venues alors qu'il méditait dans les nefs de San Spirito, de Santa Maria Novella et du Duomo ; il ajoute que ces églises de Florence, il les préfère aux cathédrales gothiques : « ... La cathédrale n'est qu'un vaste sépulcre. Tout y est sombre ; tout y gémit ; rien n'y chante. Les voûtes sonores des églises d'Italie chantent d'elles-mêmes... » La Toscane tout entière lui apparaissait comme un temple plein de vie, où son cœur, spontanément, exhalait pour Dieu cette adoration à la fois mystique et un peu païenne qui est bien la marque de ses *Harmonies*. Et surtout, avant de le chanter dans l'univers, c'est en lui que Lamartine avait mis l'harmonie : il la devait à ce pays qu'il appelle « mélodieux et pur » ; son âme en harmonie, il la devait à Florence, de même que Naples, en 1820, lui avait donné le sens de la païenne volupté.

LES HARMONIES EN FRANCE (1828 à 1830)

A peine fut-il rentré en France que ses dispositions changèrent. Repris par les soucis de famille et de carrière, il renonça décidément à tout espoir de revenir à Florence, vendit la villa somptueuse qu'il y avait achetée, et attendit à Saint-Point, où les travaux d'aménagement n'étaient point encore terminés, qu'on lui assignât, en avancement, un nouveau poste diplomatique. Lorsqu'il reprit contact avec le roi, le ministère et ses amis, en passant à Paris quelques semaines, au mois d'octobre 1828, il fut « fêté » et « cajolé » par tous ; on lui promit de le nommer premier secrétaire à l'ambassade de Londres vers le printemps suivant ; mais il rêvait secrètement de l'Orient, de quelque mission en Grèce, dont Navarin venait d'assurer l'indépendance, ou, plutôt encore, de quelque fonction à Constantinople....

En même temps, il eût voulu se donner tout entier à la poésie :

« ... J'ai le cœur plein de poésie, et j'en ferais si j'avais du temps sûr devant moi. Je voudrais bien quitter tout pour suivre mon génie, mais je ne sais comment faire. J'invoque la Providence pour qu'elle me dirige elle-même, et non moi. Je suis trop faible pour prendre un grand parti. Cependant,

1. Gabriel Faure.
2. Jules Lemaitre.

l'ombre du Dante m'apparaît et me reproche. J'ai un remords, un vautour poétique dans l'âme... » (A Virieu. Saint-Point, 21 novembre 1828).

L'inquiétude, le trouble intérieur ont remplacé la sérénité florentine. Deux des premiers poèmes écrits vers la fin de cet automne s'appellent : la *Retraite* et la *Tristesse*. Ce ne sont plus, à proprement parler, des Harmonies.

Pendant l'hiver et jusqu'au printemps, Lamartine utilise son loisir pour mettre au point plusieurs des poèmes esquissés en Toscane ; c'est de ces mois que datent la suite dite des « quatre grandes Harmonies », qui commence par *Jéhova*, l'*Hymne de la Mort* et le magnifique *Hymne au Christ*, composé, au temps de Pâques, sous les influences jumelles de Manzoni et de Lamennais.

Deux événements, au cours de cette année 1829, achèvent de transformer la pensée du poète. Le premier est un voyage à Paris. Parti pour s'occuper des intérêts de sa carrière diplomatique, Lamartine revint sans avoir de nomination ni à Londres, ni à Rome, ni à Constantinople ; en revanche, pendant les quatre semaines du mois de juin que dura son séjour à Paris, il reprit contact avec les salons et les écoles littéraires, à l'écart desquels, non sans quelque dédain, il s'était tenu depuis l'hiver de 1822-1823 et depuis sa malheureuse candidature académique de 1824. Et il subit assez profondément quelques influences nouvelles. Vers la fin du mois de juin, il assista — avec sa mère, qui pendant ce voyage remplaçait près de lui sa femme souffrante — dans le salon de M^me^ Récamier, entre les humbles murs de l'Abbaye-aux-Bois, à la lecture en apparence triomphale du *Moïse* de Chateaubriand ; il s'assura l'appui du grand écrivain, tout juste rentré de son ambassade de Rome, en vue d'une nouvelle candidature à l'Académie. Il vit plusieurs fois Victor Hugo, devenu le chef déclaré de la jeune école romantique [1] ; chez lui il connut les principaux écrivains du second Cénacle : et surtout il connut Sainte-Beuve.

Celui-ci venait de publier la « *Vie et les Poésies de Joseph Delorme* » ; ami intime et conseiller discret de Victor Hugo, il faisait figure à la fois de poète encore hésitant, et de critique plein d'ingénieuse perspicacité. Il admirait fort Lamartine et parla librement avec lui ; il craignait, alors, que la poésie roman-

1. C'est en ces jours de juin 1829 que David d'Angers, qui allait faire de lui un buste magnifique (aujourd'hui propriété de M. Louis Barthou) l'admira dans l'attitude d'un inspiré : «... Hier Lamartine a lu des vers chez Hugo. Il faisait presque nuit. Cependant, le ciel gardait encore une suffisante clarté. Lamartine s'était adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en silhouette sur le ciel qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze, et parfois, on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres ... » Voir le frontispice de ce livre.

tique ne fût trop éclatante, trop éloquente ; il préférait une poésie plus calme, plus familière, tournée davantage vers la méditation intérieure, une poésie, simple de forme, consolatrice du cœur, interprète des purs élans de l'âme. Les déclarations de ce jeune homme, dévoré d'ardeurs secrètes, produisirent impression sur Lamartine. Ils eurent, entre autres, un long entretien dans la partie — aujourd'hui disparue — du jardin du Luxembourg qui dépendait de l'ancien couvent des Chartreux. Dès la fin de juillet, Sainte-Beuve rappelait ces heures à Lamartine dans une jolie épître :

Le jour que je vous vis pour la troisième fois,
C'était en juin dernier, voici bientôt deux mois ;
Vous en souviendrez-vous ? J'ose à peine le croire ;
Mais ce jour à jamais emplira ma mémoire :
Après nous être un peu promenés seul à seul,
Au pied d'un marronnier ou sous quelque tilleul
Nous vînmes nous asseoir et longtemps nous causâmes
De nous, des maux humains, des besoins de nos âmes [1]...

Et Lamartine, presque aussitôt, répondit :

Oui, mon cœur s'en souvient de cette heure tranquille
Qu'à l'ombre d'un tilleul, loin des toits de la ville
Nous passâmes ensemble au jardin des Chartreux.
Je vois encor d'ici le tronc large et noueux
Et les mots qu'à ses pieds, de mon bâton d'érable,
En t'écoutant rêver, je traçais sur le sable.
Nous parlâmes du cœur, comme deux vieux amis [2]...

A partir de ce jour, Lamartine songea à une poésie plus souple et plus proche de l'humble réalité. Revenu à Saint-Point, il écrit l'*Hymne de l'Enfant à son réveil*....

L'automne suivant ouvre pour lui une sorte de crise morale. L'avènement du ministère Polignac qui lui semble présager une révolution, et auquel il a discrètement, mais nettement refusé une collaboration directe, l'approche de sa quarantième année le remplissent soudain d'appréhensions et de tristesse. « Est-ce l'aile de l'ange de la mort qui le toucha dans cette nuit d'octobre 1829, où il se réveilla tremblant d'effroi, comme Job abandonné du Seigneur [3] ?... » Il commença aussitôt un long « *dithyrambe* », appelé *Job*, qu'il acheva — ou plutôt qu'il laissa inachevé le 3 novembre ; ce vaste et beau poème devint

1. *Les Consolations*, pièce 6.
2. *Harmonies*, livre III, 6.
3. Des Cognets, *ouvr. cité*, p. 161.

l'*Harmonie* intitulée *Novissima Verba* (Les Dernières Paroles). C'est le poème de l'inquiétude, du regret et du doute. Son début est presque funèbre :

NOVISSIMA VERBA

OU

MON AME EST TRISTE JUSQU'A LA MORT!

La nuit roule en silence, autour de nos demeures,
Sur les vagues du ciel la plus noire des heures ;
Nul rayon sur mes yeux ne pleut du firmament,
Et la brise n'a plus même un gémissement,
Une plainte qui dise à mon âme aussi sombre :
« Quelque chose avec toi meurt et se plaint dans l'ombre ! »
Je n'entends au dehors que le lugubre bruit
Du balancier qui dit : « Le temps marche et te fuit » ;
Au dedans, que le pouls, balancier de la vie,
Dont les coups inégaux, dans ma tempe engourdie,
M'annoncent sourdement que le doigt de la mort
De la machine humaine a pressé le ressort,
Et que, semblable au char qu'un coursier précipite,
C'est pour mieux se briser qu'il s'élance plus vite !
Et c'est donc là le terme !

Sur le passé, le poète jette un regard hélas ! désabusé...
Successivement, il examine ce qui peut donner du prix à l'existence : l'amour ? il n'est qu'un songe... la vérité ? où la trouver ?...

Et, de mon impuissance à la fin convaincu,
Me voilà, demandant si j'ai jamais vécu,
Touchant au terme obscur de mes courtes années,
Comptant mes pas perdus et mes heures sonnées,
Aussi surpris de vivre, aussi vide, aussi nu
Que le jour où l'on dit : « Un enfant m'est venu ! »

Ni les plaisirs ni l'ambition ne peuvent consoler l'âme du poète ; mais elle se rejette avec confiance vers la foi, avec un ravissement nouveau vers les souvenirs du premier amour, que symbolise la jeune Italienne aimée, en passant, à Naples... Appelé brusquement à Paris par son élection à l'Académie, Lamartine ne donna point de conclusion à cette pièce, qu'il

joignit aux *Harmonies*, mais qui n'est que la plus douloureuse et la plus amère des *Méditations*.

Préparée par son voyage de l'été, son élection à l'Académie avait pris l'allure d'un grand succès [1]. Bien qu'il n'eût point fait de visites de candidature, ou, plus exactement, qu'il les eût faites, comme il dit, « par lettres », Lamartine fut porté, le 5 novembre, au fauteuil du comte Daru, par dix-neuf voix contre quatorze à Philippe de Ségur, l'auteur de la *Campagne de* 1812. Il employa le mois de novembre à faire ses visites de remerciements.

Brusquement, la nouvelle de la mort de sa mère le rappela à Mâcon. Mme de Lamartine avait été victime d'un affreux accident : ébouillantée dans un bain, elle était morte en trois jours [2]. Virieu, heureusement, était à Paris, près de Lamartine, pour lui adoucir le coup, quand la nouvelle arriva de Mâcon. Le 29 novembre, le poète lui écrivait : « ... Chaque jour je sens plus que j'ai perdu la moitié de ma propre existence. »

Un mois plus tard, le 24 décembre, il accompagna à pied, à travers la neige, de Mâcon à Saint-Point, le cercueil de sa mère. Et Virieu reçut cette confidence :

« ... Je t'écris du fond de cette solitude où je suis venu me recueillir quatre ou cinq jours absolument seul, la nuit même où j'y fis apporter la dépouille, la relique de ce que j'aimais et regretterai le plus sur la terre. Enfin, je suis plus heureux, je la possède ici. Je puis prier, pleurer, gémir et me consoler sur son cercueil. J'ai l'espoir d'y dormir une fois avec elle. J'élève une chapelle. En attendant, elle est dans une chapelle de l'église même, et il n'y a pas d'interruption à la prière sur son tombeau. J'ai organisé les choses de façon que son âme ne fût jamais seule. Que j'ai pleuré ces jours-ci ! Mais ces larmes sont moins amères auprès de ce qui fut elle, dans le recueillement de l'église et du lieu qu'elle aimait, que sur la terre tous les dix ans labourée d'un cimetière de ville. Au moins à la douleur l'horreur n'est plus associée. Je suis content. »

Avec sa mère, qu'il avait sans aucun doute assez mal aimée lorsqu'il était jeune, mais à qui, depuis quelque dix ans, il avait rattaché tout ce que sa jeunesse eut de noble et de pur,

1. Voir Louis Barthou, L'élection de Lamartine à l'Académie. (*Revue des deux Mondes*, du 15 sept. 1916).
2. 16-18 novembre 1829.

Lamartine perdait la plus sûre inspiration morale de sa vie. « ... Mme de Lamartine emportait tout ce qui n'était que sentiment dans les croyances politiques et religieuses de son fils. Elle brisait aussi par avance le seul lien qui pût le rattacher à la dynastie de juillet [1]. »

La Réception a l'Académie

C'est le 1er avril 1830 que Lamartine vint occuper sa place à l'Académie. Il avait écrit son discours au milieu du mois de décembre, pendant la période douloureuse de son deuil : « J'ai fait, en deux matinées, mon insipide éloge de M. Daru, pour qui je n'ai nulle sympathie, pas plus que pour un mandarin à Pékin. J'y dis quelques bonnes vérités, sans me gêner... » (A Virieu.)

Ce discours est en réalité d'une fort belle tenue. Après un hommage à la mémoire de sa mère, le poète rattachait aux principaux faits de la vie du comte Daru quelques grands développements généraux :

La POÉSIE D'HORACE et la POÉSIE NOUVELLE

L'œuvre de prédilection de M. Daru était cette traduction d'Horace, commencée dans les cachots de la Terreur, poursuivie et achevée enfin dans les camps, dans les palais, à travers toutes les vicissitudes d'une vie si pleine et si agitée.

Horace était le poète de l'époque, comme le Dante semble le poète de la nôtre ; car chaque époque adopte et rajeunit tour à tour quelqu'un de ces génies immortels qui sont toujours aussi des hommes de circonstance ; elle s'y réfléchit elle-même, elle y retrouve sa propre image, et trahit ainsi sa nature par ses prédilections. L'époque ressemblait à celle d'Auguste. L'Europe sortait des rudes épreuves d'une révolution qu'elle ne comprenait pas encore ; il fallait détourner les yeux d'un passé souillé de sang et de boue ; ne s'étonner de rien, *nil admirari*, ni des changements de maîtres, ni des changements des rôles, ni des murmures, ni des adulations, ni des servilités populaires ; il fallait glisser sur tout pour ne rien heurter, ne jeter sur les choses qu'un regard superficiel et dédaigneux, de peur d'arriver à l'horreur ou au mépris, et ne prêcher aux hommes

1. Des Cognets, *ouvr. cité*, p. 162.

que cette sagesse insouciante et facile, cet épicurisme de la raison qui ne donne point de remords à la servitude, point d'ombrage à la tyrannie, qui venge de tout par le léger sourire de l'ironie, amuse l'indifférence, console la faiblesse, excuse la lâcheté, et dont le vice s'accommode comme la vertu. Voilà Horace, l'ami de Brutus, l'ami de Mécène, l'homme qui jette son bouclier à Philippes, et qui chante la fermeté stoïque, le *justum ac tenacem*, entre les délices de Tibur et les complaisances de Rome. Un tel poète devait plaire à un tel moment ; le pouvoir inquiet de l'époque devait voir avec une joie secrète les esprits détournés des pensées fortes, des résolutions graves, se porter sur cette philosophie complaisante et molle qui prend le destin en patience et les hommes en plaisanterie ; les tyrans, et les peuples eux-mêmes, aussi affamés d'adulations que les tyrans, ont toujours aimé les poètes de cette école. Ce n'est pas pour eux que s'ouvrent les cachots de Ferrare, que s'élèvent les échafauds de Roucher et d'André Chénier, que Syracuse a des carrières et que Florence a des exils. Ils chantent, couronnés de grâces insouciantes, dans les banquets des maîtres du monde ou dans les saturnales populaires ; une sympathie secrète les attache à toutes les tyrannies : car ces poètes amollissent les hommes, pendant que les sophistes les corrompent et que les tyrans les enchaînent.

Telle ne fut point la pensée de M. Daru en nous rendant Horace : Horace était l'ami de son âme ; il voulut le rendre l'ami de son siècle, mais il entreprit l'œuvre la plus difficile, je dirais presque l'œuvre la plus impossible de l'esprit humain. On ne traduit personne : l'individualité d'une langue et d'un style est aussi incommunicable que toute autre individualité. La pensée tout au plus se transvase d'une langue à l'autre ; mais la forme de la pensée, mais sa couleur, mais son harmonie, s'échappent ; et qui peut dire ce que la forme est à la pensée, ce que la couleur est à l'image ? Mais si ce qu'on prétend traduire n'est pas même une pensée, si ce n'est qu'une impression fugitive, un rêve inachevé de l'imagination ou de l'âme du poète, un son vague et inarticulé de sa lyre, une grâce nue et insaisissable de son esprit, que restera-t-il sous la main du traducteur ? quelques

mots vides et lourds, pareils à ces monnaies d'un métal terne et pesant contre lesquelles vous échangez la drachme d'or resplendissante de son empreinte et de son éclat ; et d'ailleurs, dans la poésie d'un autre âge, il y a toujours une partie déjà morte, un sens des temps, des mœurs, des lieux, des cultes, des opinions, que nous n'entendons plus, et qui ne peut plus nous toucher ! Otez à une poésie sa date, sa foi, son originalité enfin, qu'en restera-t-il ? ce qui reste d'une statue des dieux dont la divinité s'est retirée, un morceau de marbre plus ou moins bien taillé ! La révolution que le christianisme a dû produire dans la poésie, cette révolution dont les progrès sont sensibles dans le Dante, dans Milton, dans le Tasse, dans Pétrarque, dans *Athalie*, a été lente à agir sur nous ; nos cœurs étaient chrétiens, et nos lèvres étaient païennes : de là, froideur et désaccord entre notre poésie et le cœur humain ; mais cette révolution se manifeste enfin ; elle nous détache d'une muse sans individualité, d'une philosophie sans espérance et sans règle, d'une mythologie sans foi : elle nous demande quelque chose de grave et de mystérieux comme la destinée humaine, d'élevé comme nos espérances, d'infini comme nos désirs, de sévère comme nos devoirs, de profond et de tendre comme nos pensées et nos affections ; elle nous demande enfin ce que le père de toute poésie moderne a si bien défini : *Il parlar che nell' anima si sente !* ce langage qui s'entend, qui se parle, qui retentit dans l'âme humaine, l'écho vivant de nos sentiments les plus intimes, la mélodie de notre pensée !

LA MORT DE VENISE

... La chute d'un empire dont M. Daru avait été une des colonnes tourna ses regards vers les enseignements de l'histoire. Il fut tenté de l'écrire : il choisit Venise ; le choix seul était du génie. Venise, avec son berceau caché dans les lagunes de l'Adriatique, avec ses institutions mystérieuses, sa liberté tyrannique, ses conquêtes orientales, son commerce armé, son despotisme électif, ses mœurs corrompues et son régime inquisitorial, ressemble à un de ces monuments gothiques, moitié arabes, moitié chrétiens, qu'elle éleva elle-même, et

dont on admire l'étrange et colossale architecture sans pouvoir en assigner l'origine et la fin ; c'est l'Alhambra de l'histoire, ou plutôt ce n'est pas une histoire, c'est le roman du moyen âge ; c'est un de ces récits fabuleux de l'Orient, où les merveilles s'enchaînent aux merveilles dans la bouche des conteurs arabes, jusqu'à ce que les palais et les temples, les héros et les pompes, tout disparaisse par le même enchantement qui les avait évoqués, et tout s'écroule dans le tombeau silencieux de l'Océan. Ainsi s'est écroulée cette reine de la mer dans ses propres flots ! Venise est à elle-même son tombeau ; tombeau digne d'elle, et qui raconte à lui seul de puissantes et lamentables destinées. L'étranger va la chercher dans ses ruines, et chaque pas qui retentit sur ses pavés, chaque herbe qui croît entre ses débris, chaque pierre qui tombe de ses palais dans ses canaux à moitié comblés, réveillent en lui avec une impression de terreur mystérieuse, des images de gloire, de volupté et de néant....

LA GÉNÉRATION DE 1830 ET LE XIXe SIÈCLE

Après avoir jugé avec quelque sévérité le dix-huitième siècle, « qui ne fut point un siècle de pensée, mais un siècle d'action », l'orateur salue dans la personne de ses confrères les représentants éminents du siècle nouveau ; à leur tête il place Chateaubriand, « l'Homère du Christianisme » ; puis il prononce un bel acte de foi dans les destinées de la jeune génération qui va construire ce siècle :

... Que si, franchissant les bornes de cette enceinte, mon regard se porte sur la génération qui s'avance, je le dirai, messieurs, je le dirai avec une intime et puissante conviction, dussé-je être accusé d'exagérer l'espérance et de flatter l'avenir, heureux ceux qui viennent après nous ! tout annonce pour eux un grand siècle, une des époques caractéristiques de l'humanité. Le fleuve a franchi sa cataracte, le flot s'apaise, le bruit s'éloigne, l'esprit humain coule dans un lit plus large, il coule libre et fort ; il n'a plus à craindre que sa propre fougue, il ne peut être souillé que de son propre limon. Une intention droite l'emporte et le dirige ; une soif immense de perfectionnement, de morale et de vérité, le dévore ;

un sens nouveau, un sens salutaire ou terrible, lui a été donné pour l'assouvir. Ce sens, qui a été révélé à l'humanité dans sa vieillesse, comme pour la consoler et la rajeunir, c'est la presse : cette faculté nouvelle, qui s'ignore, s'épouvante encore d'elle-même ; elle jette dans une civilisation toute faite le même désordre qu'un sens de plus jetterait d'abord dans l'organisation humaine ; mais le temps, mais ses propres excès, mais l'épreuve seule infaillible des législations, en régleront l'usage sans en retrancher les fruits, et, quel que soit le doute effrayant dont elle travaille encore les plus fermes intelligences, je ne puis croire que nous devions maudire une puissance de plus accordée à la pensée de l'homme par une Providence plus généreuse et plus prévoyante que nous, étouffer un de ses plus beaux dons, et lui rejeter son bienfait.

Une jeunesse studieuse et pure s'avance avec gravité dans la vie ; les grands spectacles qui ont frappé ses premiers regards l'ont mûrie avant l'âge : on dirait qu'un siècle la sépare des générations qui la précèdent. Elle sent la dignité de la vocation humaine, vocation relevée et élargie par des institutions où toutes les libertés de l'homme ont leur jeu, où toutes ses forces ont leur emploi, où toutes ses vertus ont leur prix. Les lettres s'imprègnent de cette moralité des mœurs et des lois. La philosophie, rougissant d'avoir brigué la mort et revendiqué le néant, retrouve ses titres dans le spiritualisme, et redevient divine en reconnaissant son Dieu. Le spiritualisme lui-même remonte d'un cours insensible vers la philosophie révélée, il s'incline devant le dogme, mystérieuse expression de vérités surhumaines, et confesse enfin que, pour être juste comme pour être vraie, la philosophie ne peut point faire abstraction de la plus pure et de la plus large émanation de lumière qui ait été départie à l'homme : le christianisme ! L'histoire s'étend et s'éclaire : elle écrit l'homme tout entier, elle voit les idées sous les faits, et suit les progrès du genre humain dans la marche sourde et lente de la pensée, plus que dans ces journées sanglantes qui élèvent ou précipitent la fortune d'un homme sans rien changer au sort de l'humanité. La poésie, dont une sorte de profanation intellectuelle avait fait si longtemps, parmi

nous, une habile torture de la langue, un jeu stérile de l'esprit, se souvient de son origine et de sa fin. Elle renaît fille de l'enthousiasme et de l'inspiration, expression idéale et mystérieuse de ce que l'âme a de plus éthéré et de plus inexprimable, sens harmonieux des douleurs ou des voluptés de l'esprit ; après avoir enchanté de ses fables la jeunesse du genre humain, elle l'élève, sur ses ailes plus fortes, jusqu'à la vérité aussi poétique que ses songes, et cherche des images plus neuves pour lui parler enfin la langue de sa force et de sa virilité. Un souffle religieux travaille la pensée humaine ; mais cette religion intime et sincère ne s'appuie que sur la conscience et la foi. Elle ne demande au pouvoir ni des alliances qui l'altèrent, ni des faveurs qui la corrompent ; elle ne demande que ce qu'elle accorde elle-même, que ce qui fait son essence et sa gloire : indépendance et conviction. La politique n'est plus cet art honteux de corrompre ou de tromper pour asservir. Le christianisme avait jeté aussi en elle un germe divin de moralité, d'égalité et de vertu, qu'il a fallu des siècles pour faire éclore. On le voit poindre d'âge en âge, dans les soupirs des peuples et dans les vœux des bons rois, comme une pensée vivace du genre humain, toujours combattue, jamais étouffée ; déjà le génie bienfaisant de Fénelon la révèle au pouvoir, comme la sainte loi de la charité politique, comme l'évangile des rois. Elle survit aux rigueurs du despotisme, comme aux saturnales de l'anarchie ; elle triomphe des faibles qui la nient comme des insensés qui la profanent. La morale, la raison et la liberté sortent enfin du vague des théories, essayent des formes, et prennent une vie et un corps dans des institutions où l'ordre et la liberté se garantissent, où la monarchie qui les protège grandit à nos yeux du seul titre que nous revendiquons pour elle, la tutrice des droits et des progrès du genre humain.

Voilà les prémices du siècle qui s'ouvre ! s'il n'oublie point les sanglantes leçons du passé ; s'il se souvient de l'anarchie et de la servitude, ces deux fléaux vengeurs qui attendent, pour les punir, les fautes des rois ou les excès des peuples ; s'il ne demande point aux institutions humaines plus que l'imperfection de notre nature

ne comporte, il remplira sa glorieuse destinée ; il répondra à ce sentiment sympathique dont les hommes d'espérance aiment à le saluer dès aujourd'hui. Ce siècle datera de notre double restauration : restauration de la liberté par le trône, et du trône par la liberté. Il portera le nom ou de ce roi législateur qui consacra les progrès du temps dans la Charte, ou de ce roi honnête homme, dont la parole est une charte, et qui maintiendra à sa postérité ce don perpétuel de sa famille. N'oublions pas que notre avenir est lié indissolublement à celui de nos rois, qu'on ne peut séparer l'arbre de sa racine sans dessécher les rameaux, et que la monarchie a tout porté parmi nous, jusqu'aux fruits parfaits de la liberté. L'histoire nous dit que les peuples se personnifient, pour ainsi dire, dans certaines races royales, dans les dynasties qui les représentent ; qu'ils déclinent quand ces races déclinent, qu'ils se relèvent quand elles régénèrent, qu'ils périssent quand elles succombent, et que certaines familles de rois sont comme ces dieux domestiques, qu'on ne pouvait enlever du seuil de nos ancêtres sans que le foyer lui-même fût ravagé ou détruit.

Et vous, messieurs, vous ouvrirez successivement vos rangs au talent, au génie, à la vertu, à toutes les prééminences de ces époques ; déjà d'illustres et pures renommées vous attendent ; vous n'en laisserez aucune sur le seuil ! Sans acception d'écoles ou de partis, vous vous placerez, comme la vérité, au-dessus des systèmes. Tous les systèmes sont faux ; le génie seul est vrai, parce que la nature seule est infaillible. Il fait un pas, et l'abîme est franchi ! il marche, et le mouvement est prouvé ! Vous voudrez que ce corps illustre, comme le prisme dont les nuances diverses forment l'éclatante harmonie, réunisse toutes les célébrités contemporaines, et concentre les rayons de cette immortalité nationale dont vous êtes le foyer et l'emblème ; et vous glorifierez ainsi le roi qui vous protège, le grand homme qui vous fonda, la France qui le reconnaît et qui s'honore en vous !

Le Directeur de l'Académie, chargé de recevoir le grand poète, était le grand naturaliste Georges Cuvier. Son discours

commençait par un éloge de l'auteur des *Méditations* : plein de tact et de perspicacité, ce morceau caractérisait à merveille l'impression ressentie en 1820 par les premiers admirateurs de Lamartine :

LE CHANT DU POÈTE

Heureux l'écrivain qui peut se prévaloir à la fois d'ouvrages originaux et excellents, et de l'assentiment public ! Plus heureux encore celui envers qui un caractère aimable et une vie pleine d'honneur ont rendu toute jalousie et toute prévention impossible !

C'est ainsi que vous nous arrivez, Monsieur ; pour vous, l'estime et l'amitié ne sont pas moins vives que l'admiration ; et telle est la nature de vos écrits qu'ils devaient nécessairement exciter tous ces sentiments.

Lorsque dans un de ces instants de tristesse et de découragement qui s'emparent quelquefois des âmes les plus fortes, un promeneur solitaire entend par hasard résonner de loin une voix dont les chants doux et mélodieux expriment des sentiments qui répondent aux siens, il est comme saisi d'une sympathie bienfaisante ; il sent vibrer de nouveau ses fibres que l'abattement avait détendues, et si cette voix, qui peint ses souffrances, y mêle par degrés de l'espoir et des consolations, la vie renaît en quelque sorte en lui : déjà il s'attache à l'ami inconnu qui la lui rend ; déjà il voudrait le serrer dans ses bras, l'entretenir avec effusion de tout ce qu'il lui doit.

Tel a été, Monsieur, l'effet que produisirent vos premières Méditations sur un grand nombre de ces êtres sensibles que tourmente l'énigme de ce monde, et qui, dans cette profonde nuit où la Providence a jugé à propos de laisser la raison humaine, sur notre origine, sur notre nature et sur notre destinée, éprouvent sans cesse le besoin d'un guide, mais d'un guide qui les arrache à ce noir labyrinthe du doute, et les transporte vers des régions de lumière et de sécurité.

Les tristes abstractions de la philosophie les laissent froids comme elles ; ils ne se rassurent point avec ces esprits légers qui, dans l'impossibilité de résoudre ce terrible problème, cherchent à s'en distraire par l'insouciance et l'oubli ; et ce grand poète de nos jours à qui

vous avez départi avec tant de noblesse ce qui lui est dû d'éloge et de blâme, et qui n'a voulu voir dans notre univers que le temple du dieu du mal, ils repoussent avec effroi en lui l'ange du désespoir.

En vous, Monsieur, dès votre apparition, ils ont salué, d'un commun accord, le chantre de l'espérance....

Plus loin, faisant allusion aux ambitions diplomatiques, et même politiques, que l'on prêtait dès lors à Lamartine, Cuvier l'engageait à ne point leur sacrifier « l'heureux don de son génie ». Car « ceux à qui le ciel a accordé » ce don, « c'est à l'humanité entière, c'est aux siècles à venir qu'ils en doivent compte... »

Ainsi l'admiration la plus flatteuse enveloppait Lamartine dans cette grande séance pour laquelle le « Tout-Paris » royaliste et romantique avait brigué des places. Et lorsqu'au sortir du Palais Mazarin, il apparut sur le haut des marches ayant à son bras Delphine Gay, alors dans tout l'éclat de sa jeune réputation et de sa triomphante beauté, il fut à tous les yeux, pour quelques instants, l'incarnation même de la Gloire et de la Poésie.

La Publication des « Harmonies »

Dès 1826, à Florence, Lamartine écrivait à sa mère et à Virieu que le recueil de vers religieux qu'il projetait de publier comprendrait deux volumes. Lors de son voyage à Paris, au mois de juin 1829, il engagea des pourparlers avec l'éditeur Gosselin ; il demandait 40.000 fr. pour prix des deux volumes qui devraient paraître à l'automne. La négociation échoua : Lamartine, d'ailleurs, voulait avoir encore du temps pour mettre au point son recueil.

C'est pendant l'automne de 1829, et au cours de l'hiver suivant, qu'il revit et recopia ses vers pour l'impression. Il en apporta le manuscrit en venant à Paris au mois de mars 1830 et conclut aussitôt son entente avec l'éditeur. En avril et en mai, il corrigeait les épreuves de ses deux volumes, non sans gémir : « ... Mes vers sont médiocres, et il faut m'aller cacher à Saint-Point pour n'en pas entendre parler avec le dégoût qui les attend... » (A Virieu. Paris, 20 mai). « ... Hélas ! cela fait peine à voir !... N'en parlons pas... » (Au même.) Le recueil parut enfin le 15 juin, le jour même où son auteur quittait Paris. Il formait deux volumes in-octavo de 342 et 356 pages : *Harmonies Poétiques et Religieuses par Alphonse de Lamartine, Paris. Charles Gosselin, libraire de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9. M.DCCC.XXX.*

L'œuvre nouvelle fut accueillie aussitôt par un concert de louanges, où s'entendirent à peine « quelques articles très hostiles ». En l'envoyant à Virieu, de Saint-Point, Lamartine lui recommandait : « Sur les cinquante *Harmonies*, n'en lis que quinze... » Et encore : « ... Ces choses-là doivent être lues comme des *Heures*, par heures... » Le jugement de Virieu fut conforme à celui du public redoutable : « C'est un beau jour pour moi, écrivit Lamartine en le remerciant, que celui où je reçois ton avis motivé sur les *Harmonies*, et quel avis ! Tu sais que je ne crois ni à mon sentiment propre en fait de poésie, ni à celui du public des salons, ni à celui des articles de journaux, mais je crois au tien comme infaillible, et rien jusqu'ici ne m'a détrompé de cette infaillibilité. Or, quand un avis si favorable se renforce encore d'une amitié de vingt-cinq ans, il n'y a rien à désirer après. Je suis content... » (Aix-les-Bains, 29 juillet 1830).

CHAPITRE XI

LES HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

Cantate Domino canticum
novum :
cantate Domino, omnis terra...
Quia mirabilia fecit.
Ps. XCV et XCVII [1].

AVERTISSEMENT

Voici quatre livres de poésies écrites comme elles ont été senties, sans liaison, sans suite, sans transition apparente : la nature en a, mais n'en montre pas ; poésies réelles et non feintes, qui sentent moins le poète que l'homme même, révélation intime et involontaire de ses impressions de chaque jour, pages de sa vie intérieure inspirées tantôt par la tristesse, tantôt par la joie, par la solitude ou par le monde, par le désespoir ou l'espérance, dans ses heures de sécheresse ou d'enthousiasme, de prière ou d'aridité.

Ces Harmonies, prises séparément, semblent n'avoir aucun rapport l'une avec l'autre ; considérées en masse, on pourrait y retrouver un principe d'unité dans leur diversité même, car elles étaient destinées, dans la pensée de l'auteur, à reproduire un grand nombre des impressions de la nature et de la vie sur l'âme humaine ; impressions variées dans leur essence, uniformes dans leur objet, puisqu'elles auraient été toutes se perdre et se reposer dans la contemplation de Dieu : sujet infini comme la nature, grand et saint comme la divinité ; les forces humaines n'y atteignent pas. Je n'en publie aujourd'hui que quatre livres : cela me semble bien peu, peut-être trouvera-t-on que c'est trop encore. S'il en est autrement, j'en publierai, par la suite, plusieurs autres livres, à mesure que les années, les lieux, les sentiments, les vicissitudes de la vie et de la pensée me les inspireront à moi-même. Je demande

1. « Chantez au Seigneur un cantique nouveau ; que toute la terre chante le Seigneur ; car ses œuvres sont admirables... » (Psaumes). Épigraphe des *Harmonies*, au faux titre de l'édition originale.

grâce pour les imperfections de style dont les esprits délicats seront souvent blessés. Ce que l'on sent fortement s'écrit vite. Il n'appartient qu'au génie d'unir deux qualités qui s'excluent, la correction et l'inspiration.

Ces vers ne s'adressent qu'à un petit nombre.

Il y a des âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies, c'est-à-dire vers la religion ; toutes leurs pensées se convertissent en enthousiasme et en prière, toute leur existence est un hymne muet à la divinité et à l'espérance. Elles cherchent en elles-mêmes, et dans la création qui les environne, des degrés pour monter à Dieu, des expressions et des images pour se le révéler à elles-mêmes, pour se révéler à lui : puissé-je leur en prêter quelques-unes !

Il y a des cœurs brisés par la douleur, refoulés par le monde, qui se réfugient dans le monde de leurs pensées, dans la solitude de leur âme, pour pleurer, pour attendre ou pour adorer ; puissent-ils se laisser visiter par une muse solitaire comme eux, trouver une sympathie dans ses accords, et dire quelquefois en l'écoutant : « Nous prions avec tes paroles, nous pleurons avec tes larmes, nous invoquons avec tes chants ! »

C'est à eux seuls que ces vers s'adressent. Le monde n'en a pas besoin : il a ses soins et ses pensées. Mais si quelques-uns de ces esprits qui ne sont plus du monde répondent en secret à mes trop faibles accents ; si quelques-uns de ces cœurs arides s'ouvrent et retrouvent une larme ; si quelques âmes pensives et pieuses me comprennent, me devinent, et achèvent en elles-mêmes les hymnes que je n'ai fait qu'ébaucher, c'est assez ; c'est tout ce que j'aurais voulu obtenir, c'est plus que je n'ose espérer !

Paris, mai 1830.

LIVRE PREMIER

HARMONIE TROISIÈME

HYMNE DU MATIN

C'est l'une des premières *Harmonies ;* elle fut ébauchée au mois de mars et d'avril 1826, et terminée à Livourne, dans la villa de Montenero, pendant les premiers jours du mois d'août. Lamartine en était particulièrement satisfait : « Je crois, écrit-il, que j'ai fait comme le garçon charpentier le chef-d'œuvre qu'il doit prendre pour son enseigne. » Il récitait volontiers ce poème lorsqu'on lui demandait de dire quelques vers de sa nouvelle manière. Quand la cour du grand-duc lui vint faire visite à sa villa de Livourne, dans les derniers jours de juillet 1827, il le fit applaudir.

C'est l'une des *Harmonies* les plus limpides et les mieux composées. Elle exprime l'idée que la beauté du matin chante un hymne à la gloire de Dieu ; mais elle l'exprime à la façon d'une symphonie musicale.

1° Un *Prélude* en forme d'interrogation fait assister au premier éveil des lueurs et des bruits à l'heure incertaine qui précède immédiatement l'aube. Lamartine suppose poétiquement que, toute la nuit, la vie a sommeillé. (Vers 1 à 57.)

2° Le soleil apparaît brusquement (vers 58-99).

3° La beauté du matin triomphe dans les 3 éléments : le poète invite à la contempler :

a) O Dieu, vois dans les airs...
(Vers 100-107.)

b) O Dieu, vois sur les mers...
(Vers 108-152.)

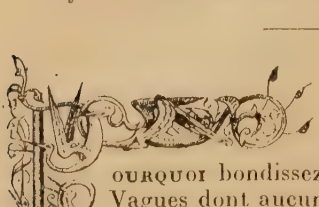
La vague (108-129).
La barque (130-134).
Le navire (135-142.)
Une strophe résume l'allégresse des flots (143-152).

c) O Dieu, vois sur la terre...
(Vers 153-192.)

4° Mais le spectacle de l'aurore, lorsqu'il cesse sur la terre, se renouvelle à chaque instant sur d'autres planètes (193-218).

5° Une conclusion, d'une ampleur puissante, invite tous les éléments à unir leurs accords pour la louange éternelle de leur Créateur (vers 219 à la fin).

Une analyse de détail permettra de remarquer avec quelle souplesse et quelle convenance Lamartine varie les mètres et les strophes, comment il mélange l'évocation des images et des bruits. Elle fera ressortir aussi l'imprécision de quelques images (en particulier vers 160-170), l'obscurité de quelques vers (178-179). Car il y a des taches dans cette belle œuvre.



POURQUOI bondissez-vous sur la plage écumante,
Vagues dont aucun vent n'a creusé les sillons ?
Pourquoi secouez-vous votre écume fumante
En légers tourbillons ?

Pourquoi balancez-vous vos fronts que l'aube essuie,
Forêts qui tressaillez avant l'heure du bruit ?
Pourquoi de vos rameaux répandez-vous en pluie
Ces pleurs silencieux dont vous baigna la nuit ?

Pourquoi relevez-vous, ô fleurs, vos pleins calices,
Comme un front incliné que relève l'amour ?
Pourquoi dans l'ombre humide exhaler ces prémices
Des parfums qu'aspire le jour ?

Ah ! renfermez-les encore,
Gardez-les, fleurs que j'adore,
Pour l'haleine de l'aurore,
Pour l'ornement du saint lieu !
Le ciel de pleurs vous inonde,
L'œil du matin vous féconde,
Vous êtes l'encens du monde
Qu'il fait remonter à Dieu.

18. *L'œil du matin.* — Rapprocher *Mort de Socrate*,
... *Le jour est un œil qui répand la lumière.*
Plus bas, le ciel écarte ses nuages comme une paupière (v. 58).

20. *Qu'il.* — Pour : l'encens que le monde...

Vous qui des ouragans laissiez flotter l'empire,
Et dont l'ombre des nuits endormait le courroux
Sur l'onde qui gémit, sous l'herbe qui soupire,
Aquilons, autans, zéphire,
Pourquoi vous éveillez-vous ?

Et vous qui reposez sous la feuillée obscure,
Qui vous a réveillés dans vos nids de verdure ?
Oiseaux des ondes ou des bois,
Hôtes des sillons ou des toits,
Pourquoi confondez-vous vos voix
Dans ce vague et confus murmure
Qui meurt et renaît à la fois
Comme un soupir de la nature ?

Voix qui nagez dans le bleu firmament,
Voix qui roulez sur le flot écumant,
Voix qui volez sur les ailes du vent,
Chantres des airs que l'instinct seul éveille,
Joyeux concerts, léger gazouillement,
Plaintes, accords, tendre roucoulement,
Qui chantez-vous pendant que tout sommeille ?
La nuit a-t-elle une oreille
Digne de ce chœur charmant ?

21. Vers obscur. Qu'est-ce que « l'empire des ouragans » ? On a proposé d'entendre : l'océan. Il semble plutôt que ce soit *l'air*, qui, dans la calme nuit d'été, était paisible comme un lac, et « flottait ». *Flotter* signifie en effet « aller paisiblement comme un flot qui coule ».

23. Ce vers est une reprise mélodique du vers du *Lac :*

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire...

24. *Aquilon* : vent du nord. — *Autan :* vent du sud-ouest qui amène souvent des orages.

28-29-30. Dans cette strophe et dans la suivante, la rime masculine trois fois répétée élargit le son pour peindre l'accroissement du mouvement et du bruit.

37. *L'instinct.* — C'est lui seul qui fait pressentir le jour aux oiseaux : il manifeste ainsi l'universelle attraction de Dieu sur la nature.

Attendez que l'ombre meure,
Oiseaux, ne chantez qu'à l'heure
Où l'aube naissante effleure
Les neiges du mont lointain.
Dans l'hymne de la nature,
Seigneur, chaque créature
Forme à son heure en mesure
Un son du concert divin ;
Oiseaux, voix céleste et pure,
Soyez le premier murmure
Que Dieu reçoit du matin !

Et moi sur qui la nuit verse un divin dictame,
Qui sous le poids des jours courbe un front abattu,
Quel instinct de bonheur me réveille ? O mon âme,
Pourquoi me réjouis-tu ?

C'est que le ciel s'entr'ouvre ainsi qu'une paupière,
Quand des vapeurs des nuits les regards sont couverts ;
Dans les sentiers de pourpre aux pas du jour ouverts,
Les monts, les flots, les déserts,
Ont pressenti la lumière,
Et son axe de flamme, aux bords de sa carrière,
Tourne, et creuse déjà son éclatante ornière,
Sur l'horizon roulant des mers.

Chaque être s'écrie :
C'est lui, c'est le jour !
C'est lui, c'est la vie !
C'est lui, c'est l'amour !

54. *Dictame.* — Voir *Mort de Socrate*, vers 807.

58-59. Le ciel ressemble à un œil que l'on ouvre en pleine obscurité : c'est le moment du crépuscule où la nuit est encore présente et est traversée seulement d'une « vague lueur » (Hugo).

60. *Dans les sentiers de pourpre.* — C'est l'heure intermédiaire entre l'aube et l'aurore ; le soleil s'annonce par ses premiers reflets.

63. *Son axe.* — L'axe, ou l'essieu, du soleil désigne, par métonymie, son char.

66. *C'est lui, c'est le jour.* — Entendez : c'est lui, le soleil ; donc c'est le jour. De même aux deux vers suivants.

Dans l'ombre assouplie
Le ciel se replie
Comme un pavillon ;
Roulant son image
Le léger nuage
Monte, flotte et nage
Dans son tourbillon ;
La nue orageuse
Se fend, et lui creuse
Sa pourpre écumeuse
En brillant sillon ;
Il avance, il foule
Ce chaos qui roule
Ses flots égarés ;
L'espace étincelle,
La flamme ruisselle.
Sous ses pieds sacrés ;
La terre encor sombre
Lui tourne dans l'ombre
Ses flancs altérés ;
L'ombre est adoucie,
Les flots éclairés ;
Des monts colorés
La cime est jaunie ;
Des rayons dorés
Tout reçoit la pluie ;
Tout vit, tout s'écrie :
C'est lui, c'est le jour !
C'est lui, c'est la vie !
C'est lui, c'est l'amour !

72. *Comme un pavillon.* — Le ciel et ses ombres devenus souples comme les toiles d'une tente se replient pour laisser passer le char du soleil. La comparaison du ciel avec une tente se trouve plusieurs fois dans les *Psaumes ;* elle avait été reprise par Gilbert :

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !
(*Adieux à la vie.*)

73-75. Ce nuage, où se reflète, à mesure qu'il monte, l'image du soleil, semble emporté lui-même par le tourbillon du char de feu.

82. *Ce chaos.* — Ces nuages amoncelés en chaos.

89. *Altérés.* — De jour et de rayons.

O Dieu, vois dans les airs ! l'aigle éperdu s'élance
Dans l'abîme éclatant des cieux ;
Sous les vagues de feux que bat son aile immense,
Il lutte avec les vents, il plane, il se balance ;
L'écume du soleil l'enveloppe à nos yeux :
Est-il allé porter jusques en ta présence
Des airs dont il est roi le sublime silence
Ou l'hommage mystérieux ?

O Dieu, vois sur les mers ! le regard de l'aurore
Enfle le sein dormant de l'Océan sonore,
Qui, comme un cœur d'amour ou de joie oppressé,
Presse le mouvement de son flot cadencé,
Et dans ses lames garde encore
Le sombre azur du ciel que la nuit a laissé.
Comme un léger sillon qui se creuse et frissonne
Dans un champ où la brise a balancé l'épi,
Un flot naît d'une ride ; il murmure, il sillonne
L'azur muet encor de l'abîme assoupi ;
Il roule sur lui-même, il s'allonge, il s'abîme ;
Le regard le perd un moment :
Où va-t-il ? Il revient, revomi par l'abîme,
Il dresse en mugissant sa bouillonnante cime,
Le jour semble rouler sur son dos écumant ;
Il entraîne en passant les vagues qu'il écrase,
S'enfle de leur débris et bondit sur sa base ;
Puis enfin, chancelant comme une vaste tour,
Ou comme un char fumant brisé dans la carrière,
Il croule, et sa poussière
En flocons de lumière
Roule et disperse au loin tous ces fragments du jour.

La barque du pêcheur tend son aile sonore
Où le vent du matin vient déjà palpiter,
Et bondit sur les flots que l'ancre va quitter,
Pareille au coursier qui dévore
Le frein qui semble l'irriter.

113. La mer reste d'un bleu sombre quand le ciel est déjà clair : la nuit semble donc persister sur les vagues.

118-120. *Abîme.* — Voir *Remarque* 20.

132. *Quitter.* — C'est-à-dire que tout à l'heure l'ancre va être levée par le pêcheur.

Le navire, enfant des étoiles,
Luit comme une colline aux bords de l'horizon,
Et réfléchit déjà dans ses plus hautes voiles
La blancheur de l'aurore et son premier rayon.
Léviathan bondit sur ses traces profondes,
Et, des flots par ses jeux saluant le réveil,
De ses naseaux fumants il lance au ciel les ondes
Pour les voir retomber en rayons du soleil.

L'eau berce, le mât secoue
La tente des matelots ;
L'air siffle, le ciel se joue
Dans la crinière des flots ;
Partout l'écume brillante
D'une frange étincelante
Ceint le bord des flots amers :
Tout est bruit, lumière et joie ;
C'est l'astre que Dieu renvoie,
C'est l'aurore sur les mers.

O Dieu, vois sur la terre ! un pâle crépuscule
Teint son voile flottant par la brise essuyé ;
Sur les pas de la nuit l'aube pose son pied ;
L'ombre des monts lointains se déroule et recule,
Comme un vêtement replié.

135. *Le navire, enfant des étoiles.* — Le navire se dirige la nuit en se guidant sur les étoiles, tandis que la barque du pêcheur ne sort que pendant le jour.

139. *Léviathan.* — Animal fabuleux qui surgirait de temps en temps des profondeurs marines, et que décrit le *Livre de Job*, au ch. XLI ; les commentateurs y ont vu tantôt le crocodile, tantôt la baleine. C'est à elle que pense Lamartine, ou à quelque énorme dauphin. D'ailleurs il suit ici le verset 26 du Psaume CIV : « C'est sur la mer que les navires se promènent, et ce Léviathan que tu as créé pour s'y jouer... »

150. V. Hugo s'est-il souvenu de ce vers lorsqu'il a écrit au début d'une pièce fameuse :

Tout est lumière, tout est joie... ?

154. *Son voile.* — Il s'agit des brumes et brouillards qui flottent au-dessus du sol, le matin.

Ses lambeaux, déchirés par l'aile de l'aurore,
Flottent livrés aux vents dans l'orient vermeil ;
La pourpre les enflamme et l'iris les colore ;
Ils pendent en désordre aux tentes du soleil,
Comme des pavillons quand une flotte arbore
Les couleurs de son roi dans les jours d'appareil.

Sous des nuages de fumée
Le rayon va pâlir sur les tours des cités,
Et sous l'ombre des bois les hameaux abrités,
Ces toits par l'innocence et la paix habités,
Sur la colline embaumée,
De jour et d'ombre semée,
Font rejaillir au loin leurs flottantes clartés.

Le laboureur répond au taureau qui l'appelle,
L'aurore les ramène au sillon commencé,
Il conduit en chantant le couple qu'il attelle,
Le vallon retentit sous le soc renversé ;
Au gémissement de la roue
Il mesure ses pas et son chant cadencé ;
Sur sa trace en glanant le passereau se joue,
Et le chêne à sa voix secoue
Le baume des sillons que la nuit a versé.

L'oiseau chante, l'agneau bêle,
L'enfant gazouille au berceau,
La voix de l'homme se mêle
Au bruit des vents et de l'eau ;

162. *Comme des pavillons.* — Le mot n'a plus le même sens qu'au vers 72 ; il désigne les étendards et oriflammes dont se couvre un vaisseau les jours de fêtes.

164.-165. Les rayons du soleil (le singulier *rayon* a ici un sens général et collectif) pâlissent en traversant les fumées qui planent sur les toits de la ville.

170. *Leurs flottantes clartés.* — Il semble qu'il s'agisse ici des *clartés* du *rayon* dont parle le vers 165 ; on attendrait donc *ses* au lieu de *leurs*. Autrement, il faut entendre : les clartés des hameaux, et comprendre que ceux-ci renvoient au loin les feux réfléchis par leurs toits ; mais comment les clartés de ceux-ci peuvent-elles être flottantes ? La vision contenue dans toute cette strophe est d'ailleurs assez imprécise.

L'air frémit, l'épi frissonne,
L'insecte au soleil bourdonne ;
L'airain pieux qui résonne
Rappelle au Dieu qui le donne
Ce premier soupir du jour :
Tout vit, tout luit, tout remue,
C'est l'aurore dans la nue,
C'est la terre qui salue
L'astre de vie et d'amour !

Mais tandis, ô mon Dieu, qu'aux yeux de ton aurore
Un nouvel univers chaque jour semble éclore,
Et qu'un soleil flottant dans l'abîme lointain
Fait remonter vers toi les parfums du matin,
D'autres soleils, cachés par la nuit des distances,
Qu'à chaque instant là-haut tu produis et tu lances,
Vont porter dans l'espace à leurs planètes d'or
Des matins plus brillants et plus sereins encor.
Oui, l'heure où l'on t'adore est ton heure éternelle ;
Oui, chaque point des cieux pour toi la renouvelle,
Et ces astres sans nombre épars au sein des nuits
N'ont été par ton souffle allumés et conduits
Qu'afin d'aller, Seigneur, autour de tes demeures,
L'un l'autre se porter la plus belle des heures,
Et te faire bénir par l'aurore des jours,
Ici, là-haut, sans cesse, à jamais et toujours !

Oui, sans cesse un monde se noie
Dans les feux d'un nouveau soleil,
Les cieux sont toujours dans la joie,
Toujours un astre a son réveil ;

186. *L'airain pieux.* — La cloche. Voir *Méditations :* Immortalité, n. 11.

187. *Rappelle.* — Fait remonter.

195. *L'abîme.* — L'espace.

197. *D'autres soleils.* — C'est l'idée de l'infinité des mondes, développée plus loin dans l'Harmonie : *l'Infini dans les Cieux.*

206. *La plus belle des heures.* — L'heure de l'aurore. A cause de l'infinité des mondes, on peut concevoir qu'à chaque instant de la durée une aurore point sur quelque planète et répète le spectacle que Lamartine vient de décrire.

207-208. *Jours. Toujours.* — Voir *Remarque* 20.

Partout où s'abaisse ta vue
Un soleil levant te salue,
Les cieux sont un hymne sans fin !
Et des temps que tu fais éclore,
Chaque heure, ô Dieu, n'est qu'une aurore,
Et l'éternité qu'un matin !

Montez donc, flottez donc, roulez, volez, vents, flamme,
Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfums et voix !
Terre, exhale ton souffle ! homme, élève ton âme !
Montez, flottez, roulez, accomplissez vos lois !

Montez, volez à Dieu ! plus haut, plus haut encore !
Dans les feux du soleil sa splendeur vous a lui ;
Reportez dans les cieux l'hommage de l'aurore,
Montez, il est là-haut ; descendez, tout est lui !

Et toi, jour, dont son nom a commencé la course,
Jour qui dois rendre compte au Dieu qui t'a compté,
La nuit qui t'enfanta te rappelle à ta source :
Tu finis dans l'éternité !

Tu n'es qu'un pas du temps, mais ton Dieu te mesure,
Tu dois de son auteur rapprocher la nature ;
Il ne t'a point créé comme un vain ornement
Pour semer de tes feux la nuit du firmament,
Mais pour lui rapporter, aux célestes demeures,
La gloire et la vertu sur les ailes des heures,
Et la louange à tout moment !

215. C'est la traduction du cri du Psalmiste : *Cæli enarrant gloriam Dei.*

227. *Son nom.* — La prière du matin a placé le nom de Dieu au début du jour.

230. Sorti de l'éternité, le matin, le jour y rentre le soir, à l'heure où la nuit le remplace : parti du sein de Dieu, il y retourne.

231 et suiv. Développement de l'idée chrétienne : Dieu a créé le monde pour se complaire dans son œuvre et recevoir d'elle un acte d'adoration et d'amour.

HARMONIE SEPTIÈME

HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL

Le manuscrit des *Harmonies* conservé à la bibliothèque d'Angers permet de fixer la composition de ces strophes au mois de juillet 1829. C'est à peu près la date qu'indique le *Commentaire* écrit en 1849 ; Lamartine y renvoie à la note qui suit une harmonie précédente intitulée *: Bénédiction de Dieu dans la Solitude.* On lit dans cette note :

« ... J'eus un congé en 1829, je revins pendant l'été à Saint-Point. Ma mère vivait, et venait souvent habiter avec moi. Son âme, comme une journée d'été, s'embellissait des teintes du soir ; sa piété sereine et toute composée de bénédiction, de reconnaissance et d'espérance, était involontairement communicative ; sa présence éclairait, vivifiait, sanctifiait la maison.

« Un jour, elle était assise sous un grand cerisier dans le verger en pente, en face du petit balcon de bois que j'avais construit pour descendre de ma tour dans le jardin. C'était un dimanche, après vêpres. Mon enfant jouait à ses pieds avec des fleurs et des oiseaux que les petites filles du village lui avaient apportés ; ma femme lisait à côté ; sa mère, excellente femme, plus âgée que la mienne, tenait à la main sa Bible reliée en maroquin noir, que les Anglaises pieuses lisent pour toute distraction les jours saints ; à quelque distance, un groupe de deux ou trois petites filles du village regardait avec timidité les dames étrangères ; les chiens couraient après les paons, la cloche de l'église carillonnait ; le soleil, qui baissait vers la montagne, jetait sur la pelouse les ombres dentelées des noisetiers. Cette scène de famille, de campagne, de quiétude dans le bonheur, à l'ombre des murs du clocher, me pénétra profondément. Moi-même j'étais heureux : ma jeunesse avait passé ses amertumes ; mon cœur était plein sans déborder ; des perspectives douces s'entr'ouvraient devant moi ; ma famille paraissait avoir de longues années à vivre ; la renommée m'avait accueilli à mes premiers pas dans la poésie ; la diplomatie et la politique me promettaient, pour mon âge mûr, des occupations, des voyages, les exercices d'esprit nécessaires à mon activité ; ma fortune, modeste alors, me suffisait et au delà ; j'entrevoyais, après les emplois publics et les lettres, des années de paix, de contemplation, de moissons de cœur dans cette vie rurale, commencement et fin de toute heureuse vie. De ce sentiment de bonheur au sentiment de

Julia de Lamartine
(*Archives de Saint-Point*).

reconnaissance qui en reporte au ciel la bénédiction, il n'y a que le cri de l'âme. Ce cri sortit dans cet instant de la mienne, et je commençai ces vers devant ce groupe de ma mère, de ma femme, et au doux gazouillement de mon enfant. »

C'est dans la même atmosphère que fut conçue et écrite pour la petite Julia cette prière que bien des enfants ont balbutiée après elle. Lamartine y atteint sans effort la simplicité et la pureté du plus doux sentiment chrétien ; les autres harmonies montrent Dieu à travers la magnificence des choses ; celle-ci l'aperçoit transparu sous la limpidité d'un cœur d'enfant. Lamartine la commentait ainsi en 1849 :

« On pourrait, dans ce genre, faire des strophes bien diverses et bien meilleures. La poésie de l'enfance n'est pas trouvée : La Fontaine lui aigrit un peu l'esprit ; ses fables lui inspirent plus de malice que de bonté, aucune piété. Celui qui ferait le livre de cantiques des enfants aurait fait un bon et beau livre. Il faut leur épeler les pages de la nature, et leur chanter en notes simples leurs propres impressions. C'est un livre qu'une femme de génie devrait tenter ; nous y échouerions. »

Sans doute Victor Hugo a-t-il voulu rivaliser avec Lamartine en écrivant, deux ans plus tard, pour sa fille Léopoldine, la belle *Prière pour tous* des *Feuilles d'automne*. Mais son inspiration est différente ; au lieu de se mettre à la portée d'un cœur d'enfant, il tente d'élever celui-ci au niveau de toute la douleur humaine.

On s'étonne que, parmi les poètes religieux de l'enfance, Lamartine n'ait point cité ici Racine ; ses strophes ont l'accent de certains chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*.

On peut distinguer en ce poème trois parties très simples :

1° vers 1 à 28 : Les bienfaits de Dieu.

2° vers 29 à 44 : Les remerciements de l'enfant.

3° vers 45 à la fin : Les vœux de l'enfant pour lui-même et pour les autres.

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître !

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait !

5. *Brillant.* — Voir plus haut p. 213, note au v. 29 des *Étoiles.*

8. *Comme une lampe de vermeil.* — C'est l'image employée déjà par Pascal, et qui lui venait de Montaigne : « ... cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers... » (*Pensées*, éd. Brunschwig, II, 72). Lamartine l'a déjà appliquée à la lune :

Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue...

Méditations. La Prière.

11. *Qui donne.* — Voir *Remarque* 14.

21. *Serpolet.* — Thym sauvage.

22. *Cytise.* — Plante légumineuse qui pousse au flanc des montagnes.

19-20. C'est la reprise du vers de Racine :

Et sa bonté s'étend à toute la nature.

(*Athalie*, III.)

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et, pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? Prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie !

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux,
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges !

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

37. *On dit qu'il aime.* — L'enfant qui invoquait Dieu directement dans la strophe précédente, passe à la 3e personne, parce qu'il rapporte les paroles qu'on lui a apprises.

49. Ici commence la naïve et pure « Prière pour tous » que l'enfant adresse au Seigneur.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit.

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité ;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse !

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi !

62. *Cet enfant*, etc... — Sans doute la petite Julia avait-elle dans sa chambre une gravure qui représentait la scène bien connue de l'Évangile : l'Enfant Jésus au temple de Jérusalem discutant parmi les Docteurs.

67. Anacoluthe assez forte, pour : « Qu'avec crainte et docilité, je laisse ta parole mûrir en mon cœur. »

A ce texte, qui est celui de la première édition, et que toutes les éditions postérieures répètent, Lamartine a apporté quelques changements importants pour le recueil de morceaux extraits par lui-même de ses œuvres, qu'il publia en 1857, sous le titre de *Lectures pour Tous*.

Les trois strophes, qui vont du vers 37 au vers 49, où l'enfant, assez bizarrement, cesse de s'adresser directement à Dieu pour parler

de lui à la troisième personne sont remplacées par les strophes suivantes :

Ton nom est écrit dans les cieux !
Je suis trop petit pour y lire ;
Ma mère en mes yeux le voit luire,
Et moi je le lis dans ses yeux.

Quand je suis bon, quand elle est tendre,
Nous sentons ta présence en nous ;
Je joins mes mains sur ses genoux :
T'aimer, n'est-ce pas te comprendre ?

Ah ! puisque tu veilles si loin
Pour exaucer notre tendresse,
Je veux te demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Plus loin, les deux dernières strophes sont ainsi remaniées (vers 65-72) :

Mets ton saint nom dans ma mémoire,
Mets le pauvre sur mon chemin,
Mets l'abondance dans ma main
Pour que je la verse à ta gloire :

Et que mon cœur s'élève à toi
Comme cet encens en fumée,
Que balance une urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi !

Il semble que Lamartine, qui n'aime point beaucoup le travail de se corriger, ait été guidé dans ses remaniements par le désir d'effacer de son poème les semblants d'incorrection grammaticale que l'on y pouvait relever. Mais, après avoir fait ces changements pour une édition particulière, il oublia, ou il dédaigna, de les faire passer dans l'édition définitive.

HARMONIE DIXIÈME

POÉSIE

OU

PAYSAGE DANS LE GOLFE DE GÊNES

L'impression que Lamartine tenta de traduire dans cette Harmonie date du mois de juillet 1826. Il revenait en Italie après avoir passé deux mois de congé en France pour régler la succession de son oncle l'abbé (Voir plus haut, p. 355). Il conte lui-même dans le *Commentaire* de 1849 ce que fut cette étape de son voyage :

« ... Je voyageais entre Gênes et la Spezia pendant une magnifique nuit d'été. Une lune splendide éclairait la mer. Les pins parasols, les oliviers, les châtaigniers, les rochers de la côte obscurcissaient la terre. A chaque tournant du cap, à chaque échancrure de la rive, à chaque embouchure des montagnes de Gênes, la scène changeait. Le vertige de la course fougueuse des chevaux s'ajoutait au vertige de l'admiration pour ce sublime et mystérieux spectacle ; les parfums qui s'exhalaient des champs de fleurs, cultivées pour ces bouquets dont les Génois ont fait un art, une tapisserie végétale, achevaient de m'enivrer. Ce fut une ivresse de la terre, de la mer et de la nuit, une fièvre d'enthousiasme pour ce beau pays ; je ne songeais pas à rien écrire, j'avais le cœur plein d'autres pensées. Mais quelques mois après, étant à Livourne, rivage terne et sans poésie, je me souvins de cette nuit sur la Corniche, et j'essayai de la reproduire ici... »

C'est dès le mois suivant, en août 1826, que fut écrite cette « Harmonie ». L'invocation à la lune et l'incantation religieuse entre lesquelles s'encadre le développement principal sont deux des plus purs morceaux de la poésie proprement « lamartinienne ».

La lune est dans le ciel, et le ciel est sans voiles ;
Comme un phare avancé sur un rivage obscur,
Elle éclaire de loin la route des étoiles
Et leur sillage blanc dans l'océan d'azur.

A sa clarté tremblante et tendre,
L'œil qu'elle attire aime à descendre
Les molles pentes des coteaux,
A longer ces golfes sans nombre
Où la terre embrasse dans l'ombre
Les replis sinueux des eaux !

Il aime à parcourir la voûte
Où son disque trace la route
Des astres noyés dans les airs,
A compter la foule azurée
Des étoiles dans l'empyrée
Et des vagues au bord des mers.

A travers l'ombre opaque et noire
Des hauts cyprès du promontoire,
Il voit, sur l'humide élément,
Chaque flot où sa lueur nage
Rouler, en mourant sur la plage,
Une écume, un gémissement.

Couverte de sa voile blanche,
La barque, sous son mât qui penche,
Glisse et creuse un sillon mouvant ;
De la rive on entend encore
Palpiter la toile sonore
Sous l'aile orageuse du vent.

Astre aux rayons muets, que ta splendeur est douce
Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse,
Que tu trembles sur l'herbe ou sur les blancs rameaux,
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux !
Mais pourquoi t'éveiller quand tout dort sur la terre ?
Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère :
Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs
Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs ;
Il ne mesure rien aux clartés que tu prêtes ;
Il ne t'appelle pas pour éclairer ses fêtes,
Mais, fermant sa demeure aux célestes clartés,
Il s'éclaire de feux à la terre empruntés.
Quand la nuit vient t'ouvrir ta modeste carrière,
Tu trouves tous les yeux fermés à ta lumière,
Et le monde insensible à ton morne retour,
Froid comme ces tombeaux objets de ton amour !
A peine, sous ce ciel où la nuit suit tes traces,
Un œil s'aperçoit-il seulement que tu passes,
Hors un pauvre pêcheur soupirant vers le bord,
Qui, tandis que le vent le berce loin du port,

Demande à tes rayons de blanchir la demeure
Où de son long retard ses enfants comptent l'heure ;
Ou quelque malheureux qui, l'œil fixé sur toi,
Pense au monde invisible et rêve ainsi que moi !

Ah ! si j'en crois mon cœur et ta sainte influence,
Astre ami du repos, des songes, du silence,
Tu ne te lèves pas seulement pour nos yeux ;
Mais, du monde moral flambeau mystérieux,
A l'heure où le sommeil tient la terre oppressée,
Dieu fit de tes rayons le jour de la pensée !
Ce jour inspirateur, et qui la fait rêver,
Vers les choses d'en haut l'invite à s'élever :
Tu lui montres de loin, dans l'azur sans limite,
Cet espace infini que sans cesse elle habite ;
Tu luis entre elle et Dieu comme un phare éternel,
Comme ce feu marchant que suivait Israël ;
Et tu guides ses yeux, de miracle en miracle,
Jusqu'au seuil éclatant du divin tabernacle,
Où Celui dont le nom n'est pas encor trouvé,
Quoique en lettres de feu sur les sphères gravé,
Autour de sa splendeur multipliant les voiles,
Sema derrière lui ces portiques d'étoiles !

Luis donc, astre pieux, devant ton créateur !
Et si tu vois Celui d'où coule ta splendeur,
Dis-lui que, sur un point de ces globes funèbres
Dont tes rayons lointains consolaient les ténèbres,
Un atome perdu dans son immensité
Murmurait dans la nuit son nom à ta clarté !

. . . . . .

*

O terre, ô mer, ô nuit ! que vous avez de charmes !
Miroir éblouissant d'éternelle beauté,
Pourquoi, pourquoi mes yeux se voilent-ils de larmes
Devant ce spectacle enchanté ?
Pourquoi, devant ce ciel, devant ces flots qu'elle aime,
Mon âme sans chagrin gémit-elle en moi-même ?
Jéhova, beauté suprême !

C'est qu'à travers ton œuvre elle a cru te saisir ;
C'est que de ces grandeurs l'ineffable harmonie
N'est qu'un premier degré de l'échelle infinie,
Qu'elle s'élève à toi de désir en désir,
Et que plus elle monte et plus elle mesure
L'abîme qui sépare et l'homme et la nature
De toi, mon Dieu, son seul soupir !

Noyez-vous donc, mes yeux, dans ces flots de tristesse ;
Soulève-toi, mon cœur, sous ce poids qui t'oppresse ;
Élance-toi, mon âme, et d'essor en essor
Remonte de ce monde aux beautés éternelles,
Et demande à la mort de te prêter ses ailes,
Et, toujours aspirant à des splendeurs nouvelles,
Crie au Seigneur : Encor, encor !

LIVRE DEUXIÈME

HARMONIE PREMIÈRE

PENSÉE DES MORTS

Cette pièce est datée dans le manuscrit : « Lucques, 17 septembre 1826. Villa Buonvini, chez M. et Mme de la Maisonfort. » Nous savons, en effet, par sa correspondance, que, le 11 septembre, Lamartine se préparait à quitter Livourne « pour aller passer huit jours à Lucques chez M. de la Maisonfort et *sa dame*, petit plaisir auquel il préférerait huit bons jours d'un bon ennui... ».

Est-ce cet ennui trop prévu qui tourna la pensée du poète vers des idées funèbres ?... En écrivant son *Commentaire*, en 1849, il avait l'air lui-même surpris du contraste de cette rêverie si sombre avec le paysage où il la conçut, car, dit-il, « la campagne de Lucques est l'Arcadie de l'Italie... ». D'autre part, « rien n'était triste alors dans sa vie, rien vide dans son cœur. » Il conclut :

« Qu'est-ce qui me ramena donc à cette pensée ? Je n'en sais rien ; j'imagine que ce fut précisément le contraste, l'étreinte de la volupté sur le cœur, qui le presse trop fort et qui en exprime trop complètement la puissance de jouir et d'aimer, et qui lui fait sentir que tout va finir promptement, et que la dernière goutte de cette éponge du cœur qui boit et qui rend la vie, est une larme. Peut-être cela fut-il simplement la vue d'un de ces beaux cyprès immobiles se détachant en noir sur le tapis éclatant du ciel, et rappelant le tombeau ».

Sans doute oublie-t-il, à distance, qu'au mois de mai précédent, il avait enterré son excellent oncle l'abbé de Lamartine (voir plus haut, p. 355), l'homme indulgent à toutes les fantaisies et tous les rêves de sa jeunesse... Sa correspondance, d'ailleurs, témoigne que cette année-là la naissance du fils de son ami de Virieu rappelait souvent à son souvenir désolé la mort de son petit Alphonse.

C'est seulement l'année suivante qu'il envoya ce triste poème à Virieu, à qui sans doute il en avait parlé plusieurs fois :

« ... Je t'envoie le commencement de ce *De Profundis* que tu m'as demandé... Ces strophes fuyantes, en vers de sept pieds, me paraissent jolies ; mais relis-les plusieurs fois avant de les juger. Si elles ont un mérite poétique à mes yeux, c'est dans la simplicité du style, si difficile à garder avec nos rythmes. »

Mme Delahante conte dans ses *Souvenirs* qu'un jour de l'été de 1830, Lamartine se trouvait avec quelques amis sur les coteaux qui dominent le lac du Bourget, à l'un des endroits où il s'était assis souvent auprès d'Elvire. Il demeura quelque temps absent de la conversation, puis soudain se mit à psalmodier pour lui-même la fin de la strophe 6 :

Quoique jeune sur la terre...

C'est que, dans cette *Harmonie*, il avait enfermé, en s'élevant jusqu'à la conception générale de tous les deuils, le sentiment de tristesse et de consolation qui convenait à tous les regrets.

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon ;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon ;
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais ;
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois ;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix ;

1 et suiv. Cette Harmonie commence, comme une Méditation, par la description d'un paysage qui peu à peu évoque un sentiment et une idée. Ce paysage ici n'est point particularisé ; c'est une vue générale de la nature à l'automne. On peut en rapprocher le début de la célèbre *Chute des feuilles* de Millevoye, dont il semble que Lamartine ait eu quelque réminiscence dans les deux premières strophes :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le rossignol était sans voix ;
Le bocage était sans mystère...

5. *L'errante hirondelle...* — Les hirondelles se rassemblent pour partir.

Le soir est près de l'aurore ;
L'astre à peine vient d'éclore
Qu'il va terminer son tour ;
Il jette par intervalle
Une heure de clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphire
Sous ses nuages dorés ;
La pourpre du soir expire
Sur les flots décolorés ;
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride
Où l'œil cherche en vain l'esquif ;
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon ;
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison ;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amours ;
Toute herbe aux champs est glanée :
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours !

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents ;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :

37. *D'amours.* — Le pluriel n'est ici nécessité que par la rime ; le sens et la symétrie appelaient le singulier.

43 et suiv. L'idée de Lamartine est que les hommes meurent plus nombreux pendant la mauvaise saison. On peut rapprocher Vigny, lorsqu'il fait parler la Nature :

Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe...

(*Maison du Berger.*)

Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissés mûrir !
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma maison ;
Et quand je dis en moi-même :
« Où sont ceux que ton cœur aime ? »
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied la sait ; la voilà !
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là ?
Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats ;
La voile passe et repasse ;
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

45. *Par mille.* — Par milliers. Voir la même expression à la rime au vers 213.

51 et suiv. On ne voit pas quels sont les « tendres fruits » que Lamartine a perdus ; mais sans doute le pluriel est-il ici emphatique ; il pense à son jeune fils, qui mourut en effet, à l'automne, au mois d'octobre 1822. (V. plus haut, p. 189.) La pensée de Mme Charles ne serait-elle pas, aussi, présente en cette strophe ? Elle mourut à la fin de l'automne, le 18 décembre 1817.

63. *Leur essence divine.* — Au sens philosophique : leur âme, l'élément dont Dieu a fait l'essence de l'être.

65. *Jusqu'à l'indien rivage.* — Pour : le rivage des Indes. Cette tournure sent son style classique.

69. *De son étroit espace.* — Expression obscure ; désigne-t-elle l'espace du tombeau ? Mais au v. 64, Lamartine a indiqué que l'âme en est absente. On ne voit pas d'autre part comment le ciel pourrait être un espace étroit.

Ah ! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève,
Je dis : « N'es-tu pas leur voix ? »

Du moins si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents ;
Au fond des cœurs qui sommeillent,
Leurs souvenirs qui s'éveillent
Se pressent de tous côtés,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés,
Qui leur tend, de l'autre vie,
Ces bras qui les ont bercés ;

80. La même idée est indiquée dans la Méditation *le Soir* (voir p. 131).

81-82. Si la voix des ombres ne se laisse pas percevoir nettement par nos sens.

88, etc... — *Comme d'arides feuillages.* — Leurs souvenirs viennent s'amonceler autour de nos cœurs comme les feuilles mortes que les vents d'automne groupent autour des arbres d'où elles sont tombées.

91 et suiv. *C'est une mère.* — La mère de Lamartine ne mourut qu'en 1829 ; faut-il croire qu'il ajouta cette strophe au poème dans les premiers mois de 1830 ?... Mais les strophes suivantes évoquent, d'une façon générale et impersonnelle, tous les deuils de la famille et de l'amitié... Lamartine, d'ailleurs, a pu penser à la mort d'une mère qui l'avait particulièrement frappé ; celle de la jeune femme de son ami de Genoude, qui laissait deux orphelins. Il dédie à son souvenir quelques strophes, qui parurent dans ses *Poésies diverses* dès 1832, sous ce titre : *Aux enfants de M^me^ Léon-*

Des baisers sont sur sa bouche ;
Sur ce sein qui fut leur couche
Son cœur les rappelle à soi ;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire :
« Vous aime-t-on comme moi ? »

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau :
Triste, hélas ! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit : « Ma tombe est verte !
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas ! »

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre cœur ;
Il n'est plus, notre âme est veuve ;
Il nous suit dans notre épreuve

tine de Genoude. — On peut voir aussi dans cette strophe le souvenir de sa sœur Césarine, qui, mariée en 1819 au frère de Louis de Vignet, Xavier, « s'éteignit de langueur », « après la naissance de son troisième enfant, à Chambéry ».

101. *C'est une jeune fiancée.* — Il s'agit sans doute de la troisième sœur du poète, Suzanne, qui épousa en 1821 M. de Montherot, et mourut, après une maladie de 18 mois, le 12 juillet 1824. Elle avait une beauté chaste et douce, qui rappelait celle des Vierges de Raphaël. A noter que, contrairement à l'usage, *fiancée* ne compte ici que pour deux syllabes.

106-107. Ces deux vers reprennent l'idée développée par le poète dans *le Soir*.

111. *Un ami de l'enfance.* — Aucun des trois amis les plus chers de Lamartine n'était mort en 1826. De même son père ne devait mourir qu'en 1830 ; dans cette strophe et dans la suivante, il se représente, en les généralisant, les différents deuils qui peuvent accabler un homme.

Et nous dit avec pitié :
« Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié ? »

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant ;
C'est une sœur, c'est un frère,
Qui nous devance un moment.
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,
Hélas ! ils dormaient hier !
Et notre cœur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau ;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
« Vous qui voyez la lumière,
De nous vous souvenez-vous ? »

128. La virgule oubliée, à la fin de ce vers, dans la plupart des éditions courantes, est donnée par la 1re édition ; elle est nécessaire au sens.

131. *L'enfant.* — La pensée du poète se reporte vers son jeune fils que sa femme et lui pleuraient comme aux premiers jours de leur deuil. « Je ne puis regarder la cour de Milly, écrivait en 1825 Mme de Lamartine, sans y voir un chérubin de quinze mois qui, monté sur une chèvre, venait triomphalement à ma rencontre aux applaudissements de toute la maison, beau, frais, fier, se tenant comme à cheval, et souriant de bonheur ! Qui m'aurait dit qu'en moins d'un an !... » (Ch. Alexandre, *Mme de Lamartine*, p. 171.)

138-140. Les morts réclament aux vivants leur part de souvenir. Cette belle idée a été reprise et élargie par V. Hugo dans plusieurs poèmes : on rapprochera en particulier la partie de la *Prière pour*

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même :
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu du pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !
Toi que leur bouche a si souvent nommé,
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les as frappés !
Ils ont crié : « Que ta main soit bénie ! »
Dieu, tout espoir ! les aurais-tu trompés ?

Et cependant pourquoi ce long silence ?
Nous auraient-ils oubliés sans retour ?
N'aiment-ils plus ? Ah ! ce doute t'offense !
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour ?

tous où il exhorte sa fille à prier pour les morts, afin que ceux-ci

Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer !

(*Feuilles d'Automne*, XXXVII.)

140. 1re et 2e édit. : *Vous souvenez-vous de nous ? Nous* était déjà employé à la rime au vers 137 ; en remédiant à cette inadvertance, la leçon définitive a l'avantage d'être, aussi, plus harmonieuse.

142. *Mânes.* — Les *mânes* étaient, pour les anciens, les ombres des morts, auxquels ils rendaient un culte en les appelant « les dieux mânes » ; dans le langage chrétien, le mot est devenu synonyme d'*âmes.*

145-146. *Obscur voyage.* — Nous ignorons où nous allons. Sur la construction de la phrase, voir *Remarque* 15.

152. La grammaire, le sens et l'orthographe réclament ici, contre la rime : *aimés.*

157. Le lien des idées est le suivant : ils espéraient l'immortalité d'après la promesse même de Dieu, qui l'a garantie aux justes : mais s'ils vivent encore quelque part, pourquoi ne se manifestent-ils pas à nous : *pourquoi ce long silence ?*

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure,
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux ?
Vont-ils peupler ces îles de lumière ?
Ou planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de sœur, et d'amante, et de femme ?
A ces appels ne répondront-ils pas ?

Non, non, mon Dieu ! si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire ;
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
Mais garde-nous nos places dans leur cœur :
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ?

Étends sur eux la main de ta clémence :
Ils ont péché ; mais le ciel est un don !
Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !

165. *Quel astre.* — C'est la reprise de l'idée développée dans les *Étoiles.* (*Nouvelles Méditations*, voir p. 212.)

167. *Ces îles de lumière.* — Les constellations.

170. *Ont-ils perdu ?...* La réponse serait affirmative, dans la thèse de l'immortalité impersonnelle, d'après laquelle ce qui subsiste de nous après la mort, c'est seulement notre essence spirituelle, et non point notre personnalité ; la thèse catholique affirme, au contraire, la survivance de la personne avec tous ses souvenirs.

175. Tu nous aurais enlevé « la mémoire que nous gardons d'eux » ; car Dieu est bon, il ne voudrait pas que notre souvenir correspondît au néant.

182. *Le ciel est un don.* — Comme la grâce, le bonheur supraterrestre est un « don gratuit » : Dieu ne devait rien à sa créature.

183. C'est la théorie catholique la plus orthodoxe : dès cette terre la souffrance acceptée en conformité avec la volonté de Dieu constitue un rachat pour le pécheur.

184. Si le sens s'entrevoit, l'image reste assez obscure : il semble

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent !
Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant !
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres transgressèrent
Quelque lettre de ta loi,
O Père ! ô Juge suprême !
Ah ! ne les vois pas eux-même,
Ne regarde en eux que toi !

Si tu scrutes la poussière,
Elle s'enfuit à ta voix !
Si tu touches la lumière,
Elle ternira tes doigts !
Si ton œil divin les sonde,
Les colonnes de ce monde
Et des cieux chancelleront ;
Si tu dis à l'innocence :
« Monte, et plaide en ma présence ! »
Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes
Ta propre immortalité !
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité !
Tu dis au soleil d'éclore,
Et le jour ruisselle encore !

qu'elle transcrive simplement une locution courante : « les âmes qui ont aimé sont *marquées* pour le pardon... ».

193. *Eux-même.* — Voir *Remarque* 25.

195. Cette strophe paraît la paraphrase du verset bien connu du *De Profundis* : « *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit ?...* »

197. *La lumière.* — Car ce que les hommes appellent de ce nom n'est qu'une fausse lumière.

200. *Les colonnes.* — Pour « les hommes qui sont les colonnes ». Expression biblique.

204. *Tes vertus.* — Il faudrait une majuscule : les *Vertus* sont, avec les *Trônes* et les *Dominations*, l'une des phalanges de l'armée des Anges : le cinquième dans la liste des neuf chœurs mystiques.

Tu dis au temps d'enfanter,
Et l'éternité docile,
Jetant les siècles par mille,
Les répand sans les compter !

Les mondes que tu répares
Devant toi vont rajeunir,
Et jamais tu ne sépares
Le passé de l'avenir :
Tu vis ! et tu vis ! les âges,
Inégaux pour tes ouvrages,
Sont tous égaux sous ta main ;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas ! ces trois mots de l'homme :
Hier, aujourd'hui, demain !

O Père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure ;
Ah ! ne te mesure à rien !
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant !
Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même,
Triomphe en nous pardonnant !

HARMONIE QUATRIÈME

L'INFINI DANS LES CIEUX

Cette pièce est une des dernières que Lamartine ait écrites en Toscane. Il l'annonce brièvement dans une lettre à Virieu qui permet de la dater. Il se trouve alors, en juin 1828, aux bains de Casciano, « malade, ennuyé, insupportable à lui-même » ; et un peu inquiet au surplus. Car, les semaines précédentes, il a soumis à son ami, l'Harmonie que lui a inspirée la visite inopinée de Guichard de Bienassis (Harmonie 12 du livre II : *Souvenir de l'Enfance* ou *la Vie cachée*), et cette pièce n'a point plu à Virieu. Le 12 juin, il lui écrit :

« ... Je suis bien fâché que tu sois mécontent de mes vers à Guichard... Je ne proteste jamais contre ton opinion en poésie ;

car l'expérience me la prouve bonne et seule bonne. Mais cette fois, je voudrais un motif ou deux, autrement je croirais mon talent en désarroi, ce qui est possible, la machine y étant tout entière un peu. Je t'enverrai ces jours-ci une *Harmonie* que j'écris, intitulée *l'Infini* ou *Que ta volonté soit faite !* Nous verrons s'il faut décidément *solvere equum...* »

Il semble que, aiguillonnée peut-être par la critique de Virieu, jamais la virtuosité de Lamartine n'a été plus éclatante que dans ce poème. Le thème, celui de l'immensité de l'univers, vient directement du fameux morceau des *Pensées* de Pascal sur les Deux Infinis ; il est en même temps le commentaire du cri de David dans les *Psaumes : Cæli enarrant gloriam Dei.* Pour son développement, Lamartine utilise les découvertes de la science moderne. Il est revenu sur ce sujet dans *Jocelyn* (voir 9e Époque : l'École aux Enfants). V. Hugo à son tour a donné une forme à la fois épique et dramatique à la même inspiration, dans la pièce fameuse : *Abîme*, qui termine, dans l'édition définitive, la *Légende des Siècles.*

C'est une nuit d'été ; nuit dont les vastes ailes
Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles ;
Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,
Permet à l'œil charmé d'en sonder l'infini ;
Nuit où le firmament, dépouillé de nuages,
De ce livre de feu rouvre toutes les pages !
Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard
Dans un double horizon se répand au hasard,
Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée
Flotter comme une mer où la lune est bercée.

L'harmonieux Éther, dans ses vagues d'azur,
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur ;
Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace,
Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos
L'ombre de son rivage onduler sous les flots !

6. *Livre de feu.* — Amorce du développement qui vient aux vers 87 et suivants.

11. *Harmonieux.* — Car c'est lui qui, en remplissant l'univers, produit l'harmonie des mondes et des sphères que le poète va évoquer.

15. *Comme on voit.* — L'air est comparé à une mer ; monts et cimes seraient comme des ombres sous-marines.

Sous ce jour sans rayon, plus serein qu'une aurore,
A l'œil contemplatif la terre semble éclore ;
Elle déroule au loin ses horizons divers
Où se joua la main qui sculpta l'univers !
Là, semblable à la vague, une colline ondule ;
Là le coteau poursuit le coteau qui recule,
Et le vallon, voilé de verdoyants rideaux,
Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux ;
Ici s'étend la plaine, où, comme sur la grève,
La vague des épis s'abaisse et se relève ;
Là, pareil au serpent dont les nœuds sont rompus,
Le fleuve, renouant ses flots interrompus,
Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,
Se perd sous la colline et reparaît dans l'ombre ;
Comme un nuage noir, les profondes forêts
D'une tache grisâtre ombragent les guérets,
Et plus loin, où la plage en croissant se reploie,
Où le regard confus dans les vapeurs se noie,
Un golfe de la mer, d'îles entrecoupé,
Des blancs reflets du ciel par la lune frappé,
Comme un vaste miroir brisé sur la poussière,
Réfléchit dans l'obscur des fragments de lumière.

Que le séjour de l'homme est divin, quand la nuit
De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit !
Ce sommeil qui d'en haut tombe avec la rosée
Et ralentit le cours de la vie épuisée,
Semble planer aussi sur tous les éléments,
Et de tout ce qui vit calmer les battements.
Un silence pieux s'étend sur la nature ;
Le fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure ;

25. *Ici s'étend...* — Réminiscence du mouvement fameux qui rythme la description dans l'*Isolement :*

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes, etc...

27-28. *Rompus. Interrompus.* — Pour ces rimes, voir *Remarque* 20.

38. *Dans l'obscur.* — Véritable neutre ; pour « dans la partie obscure... »

39. *Que le séjour*, etc... — Ce sentiment et cette description (qu'on peut rapprocher de celle d'*Ischia*, plus haut p. 219) sont par excellence caractéristiques de la poésie lamartinienne, de la douceur et de la fluidité qui enchantèrent les contemporains du poète.

Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix ;
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois ;
Et la mer elle-même, expirant sur sa rive,
Roule à peine à la plage une lame plaintive.
On dirait, en voyant ce monde sans échos,
Où l'oreille jouit d'un magique repos,
Où tout est majesté, crépuscule, silence,
Et dont le regard seul atteste l'existence,
Que l'on contemple en songe, à travers le passé,
Le fantôme d'un monde où la vie a cessé !
Seulement, dans les troncs des pins aux larges cimes,
Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,
L'haleine de la nuit, qui se brise parfois,
Répand de loin en loin d'harmonieuses voix,
Comme pour attester, dans leur cime sonore,
Que ce monde assoupi palpite et vit encore.
Un monde est assoupi sous la voûte des cieux ?
Mais dans la voûte même où s'élèvent mes yeux,
Que de mondes nouveaux, que de soleils sans nombre,
Trahis par leur splendeur, étincellent dans l'ombre !
Les signes épuisés s'usent à les compter,
Et l'âme infatigable est lasse d'y monter !
Les siècles, accusant leur alphabet stérile,
De ces astres sans fin n'ont nommé qu'un sur mille ;
Que dis-je ! aux bords des cieux ils n'ont vu qu'ondoyer
Les mourantes lueurs de ce lointain foyer :
Là l'antique Orion, des nuits perçant les voiles,
Dont Job a le premier nommé les sept étoiles ;
Le navire fendant l'Éther silencieux,
Le bouvier dont le char se traîne dans les cieux,

67. *Les signes.* — C'est-à-dire les chiffres et les nombres.

70. *Sans fin.* — Au sens spatial, et non point temporel : dont on ne peut trouver la limite, car ils sont innombrables.

73. *Orion.* — La plus éclatante des constellations visibles dans notre hémisphère. On la trouve citée deux fois au *Livre de Job.*

73 et suiv. Lamartine, pour montrer l'indigence de l'esprit humain qui s'essouffle après la multitude des étoiles, énumère les plus connus des signes du zodiaque et les plus célèbres des constellations. On sait que celles-ci et ceux-là ont été nommés par les anciens de noms plus ou moins poétiques, dont chacun se référait à une légende.

La lyre aux cordes d'or, le cygne aux blanches ailes,
Le coursier qui du ciel tire des étincelles,
La balance inclinant son bassin incertain,
Les blonds cheveux livrés au souffle du matin,
Le bélier, le taureau, l'aigle, le sagittaire,
Tout ce que les pasteurs contemplaient sur la terre,
Tout ce que les héros voulaient éterniser,
Tout ce que les amants ont pu diviniser,
Transporté dans le ciel par de touchants emblèmes,
N'a pu donner des noms à ces brillants systèmes.

Les cieux pour les mortels sont un livre entr'ouvert,
Ligne à ligne à leurs yeux par la nature offert ;
Chaque siècle avec peine en déchiffre une page,
Et dit : Ici finit ce magnifique ouvrage !
Mais sans cesse le doigt du céleste écrivain
Tourne un feuillet de plus de ce livre divin,
Et l'œil voit, ébloui par ces brillants mystères,
Étinceler sans fin de plus beaux caractères !
Que dis-je ? à chaque veille, un sage audacieux
Dans l'espace sans bords s'ouvre de nouveaux cieux :
Depuis que le cristal qui rapproche les mondes
Perce du vaste Éther les distances profondes,
Et porte le regard, dans l'infini perdu,
Jusqu'où l'œil du calcul recule confondu,
Les cieux se sont ouverts comme une voûte sombre
Qui laisse en se brisant évanouir son ombre ;
Ses feux, multipliés plus que l'atome errant
Qu'éclaire du soleil un rayon transparent,

86. Le sens est que toutes les inventions des hommes ont été insuffisantes pour nommer toutes les étoiles. Cf. Pascal, dans les *Deux Infinis*.

97. *Depuis que le cristal*, etc... — Cette définition du télescope ressemble assez bien aux périphrases fameuses de Delille, dont Lamartine n'a jamais cessé de subir l'influence.

102. En même temps qu'elle se brise, la voûte obscure des cieux perd l'ombre qu'elle projetait sur nos regards.

103-104. *L'atome errant, qu'éclaire*, etc... — Autre périphrase : les grains de poussière que l'on voit danser dans un rayon de soleil.

Séparés ou groupés, par couches, par étages,
En vagues, en écume, ont inondé ses plages,
Si nombreux, si pressés, que notre œil ébloui,
Qui poursuit dans l'espace un astre évanoui,
Voit cent fois, dans le champ qu'embrasse sa paupière,
Des mondes circuler en torrents de poussière !
Plus loin sont ces lueurs que prirent nos aïeux
Pour les gouttes du lait qui nourrissait les dieux ;
Ils ne se trompaient pas : ces perles de lumière,
Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière,
Sont des astres futurs, des germes enflammés
Que la main toujours pleine a pour les temps semés,
Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,
De son ombre de feu couve au berceau des mondes.
C'est de là que prenant leur vol au jour écrit,
Comme un aiglon nouveau qui s'échappe du nid,
Ils commencent sans guide et décrivent sans trace
L'ellipse radieuse au milieu de l'espace,
Et vont, brisant du choc un astre à son déclin,
Renouveler des cieux toujours à leur matin.
Et l'homme cependant, cet insecte invisible,
Rampant dans les sillons d'un globe imperceptible,
Mesure de ces feux les grandeurs et les poids,
Leur assigne leur place, et leur route, et leurs lois,
Comme si, dans ses mains que le compas accable,
Il roulait ces soleils comme des grains de sable !

106. *Ses plages.* — Comme plus haut au vers 103, le possessif renvoie grammaticalement à « *voûte* », mais logiquement à « *cieux* .»

109. *Dans le champ...* — C'est-à-dire dans l'espace du ciel que le télescope permet à son œil d'atteindre. *Paupière* est ici pour *œil* ou *regard.*

111. *Ces lueurs*, etc. ..— La voie lactée, née, d'après la mythologie, de quelques gouttes de lait échappées au sein de Junon tandis qu'elle nourrissait Hercule.

115. *Sont des astres futurs.* — Lamartine, ici, se trompe : la voie lactée et les nébuleuses sont constituées non point par des étoiles en voie de formation, mais par des étoiles déjà formées, que leur éloignement seul paraît grouper en amas de poussières lumineuses. Son erreur vient sans doute de l'hypothèse de Laplace sur la nébuleuse primitive d'où serait sorti le système solaire. Dans *Abîme*, Hugo commence par ce vers le discours qu'il prête à la voie lactée :

Millions, millions et millions d'étoiles !...

Chaque atome de feu que dans l'immense Éther,
Dans l'abîme des nuits, l'œil distrait voit flotter,
Chaque étincelle errante aux bords de l'empyrée,
Dont scintille en mourant la lueur azurée,
Chaque tache de lait qui blanchit l'horizon,
Chaque teinte du ciel qui n'a pas même un nom,
Sont autant de soleils, rois d'autant de systèmes,
Qui, de seconds soleils se couronnant eux-mêmes,
Guident, en gravitant dans ces immensités,
Cent planètes brûlant de leurs feux empruntés,
Et tiennent dans l'Éther chacun autant de place
Que le soleil de l'homme en tournant en embrasse,
Lui, sa lune et sa terre, et l'astre du matin,
Et Saturne obscurci de son anneau lointain !
Oh ! que tes cieux sont grands ! et que l'esprit de l'homme
Plie et tombe de haut, mon Dieu ! quand il te nomme !
Quand, descendant du dôme où s'égaraient ses yeux,
Atome, il se mesure à l'infini des cieux,
Et que, de ta grandeur soupçonnant le prodige,
Son regard s'éblouit, et qu'il se dit : Que suis-je ?
Oh ! que suis-je, Seigneur ! devant les cieux et toi ?
De ton immensité le poids pèse sur moi,
Il m'égale au néant, il m'efface, il m'accable,
Et je m'estime moins qu'un de ces grains de sable ;
Car ce sable roulé par les flots inconstants,
S'il a moins d'étendue, hélas ! a plus de temps !
Il remplira toujours son vide dans l'espace
Lorsque je n'aurai plus ni nom, ni temps, ni place ;

131-132. *Éther. Former.* — Voir *Remarque* 20.

141. L'hypothèse de Lamartine sur l'énormité de certaines étoiles, dont la masse équivaudrait à celle de notre système solaire entier, a été confirmée par les découvertes et les calculs de l'astronomie contemporaine.

144. *Et Saturne*, etc... — C'est peut-être ce vers pittoresque qui fut à l'origine de l'inspiration de V. Hugo lorsqu'il écrivit la belle pièce des *Contemplations : Saturne* (III, 3).

150. *Que suis-je ?...* — Lamartine, ici, se souvient encore de Pascal : « Qu'est-ce donc que l'homme etc... » (*Deux Infinis.*)

154. *Ces grains.* — *Ces* démonstratif, car Lamartine les avait sous les yeux en composant cette pièce aux bains de Casciano.

157. *Son vide.* — La place qu'il tient dans l'espace.

Son sort est devant toi moins triste que le mien :
L'insensible néant ne sent pas qu'il n'est rien,
Il ne se ronge pas pour agrandir son être,
Il ne veut ni monter, ni juger, ni connaître ;
D'un immense désir il n'est point agité ;
Mort, il ne rêve pas une immortalité !
Il n'a pas cette horreur de mon âme oppressée,
Car il ne porte pas le poids de ta pensée.

Hélas ! pourquoi si haut mes yeux ont-ils monté ?
J'étais heureux en bas dans mon obscurité ;
Mon coin dans l'étendue et mon éclair de vie
Me paraissaient un sort presque digne d'envie ;
Je regardais d'en haut cette herbe ; en comparant,
Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand.
Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,
Je doute qu'un regard du Dieu qui nous fit naître
Puisse me démêler d'avec lui, vil, rampant,
Si bas, si loin de lui, si voisin du néant !
Et je me laisse aller à ma douleur profonde,
Comme une pierre au fond des abîmes de l'onde ;
Et mon propre regard, comme honteux de soi,
Avec un vil dédain se détourne de moi,
Et je dis en moi-même à mon âme qui doute :
Va, ton sort ne vaut pas le coup d'œil qu'il te coûte !
Et mes yeux desséchés retombent ici-bas,
Et je vois le gazon qui fleurit sous mes pas,
Et j'entends bourdonner sous l'herbe que je foule
Ces flots d'êtres vivants que chaque sillon roule :
Atomes animés par le souffle divin,
Chaque rayon du jour en élève sans fin ;

166. *Le poids de ta pensée.* — Reprise, pour la pensée et l'expression, du vers 152.

167. Comparez tout le développement qui suit avec celui que Jocelyn fait sur le même sujet aux enfants à qui il enseigne le catéchisme.

175-176. Le premier *lui* désigne l'insecte, le second, *Dieu.* C'est une de ces négligences dont Lamartine, après 1830, va devenir de plus en plus coutumier.

180. *Vil dédain.* — Un dédain qui avilit ; emploi rare.

183. *Desséchés.*— Peut-être *secs*, qui n'ont pas la force de pleurer ; ou bien, *désabusés.*

La minute suffit pour compléter leur être,
Leurs tourbillons flottants retombent pour renaître :
Le sable en est vivant, l'Éther en est semé,
Et l'air que je respire est lui-même animé !
Et d'où vient cette vie, et d'où peut-elle éclore
Si ce n'est du regard où s'allume l'aurore ?
Qui ferait germer l'herbe et fleurir le gazon,
Si ce regard divin n'y portait son rayon ?
Cet œil s'abaisse donc sur toute la nature !
Il n'a donc ni mépris, ni faveur, ni mesure ;
Et devant l'Infini, pour qui tout est pareil,
Il est donc aussi grand d'être homme que soleil !
Et je sens ce rayon m'échauffer de sa flamme,
Et mon cœur se console, et je dis à mon âme :
Homme ou monde, à ses pieds, tout est indifférent,
Mais réjouissons-nous, car notre maître est grand !

Flottez, soleils des nuits, illuminez les sphères ;
Bourdonnez sous votre herbe, insectes éphémères !
Rendons gloire là-haut, et dans nos profondeurs,
Vous par votre néant, et vous par vos grandeurs,
Et toi par ta pensée, homme ! grandeur suprême,
Miroir qu'il a créé pour s'admirer lui-même,
Écho que dans son œuvre il a si loin jeté
Afin que son saint nom fût partout répété !
Que cette humilité qui devant lui m'abaisse
Soit un sublime hommage, et non une tristesse ;
Et que sa volonté, trop haute pour nos yeux,
Soit faite sur la terre ainsi que dans les cieux !

192. Vers que les découvertes de la bactériologie ont rendu encore plus vrai de nos jours.

207. *Rendons gloire...* — Transcription de l'hymne de la messe : *Gloria in excelsis Deo.*

215-216. Traduction du verset bien connu du *Pater ;* « *Fiat voluntas tua, sicut in cælo et in terra...*

LES QUATRE GRANDES HARMONIES

On a coutume de leur donner ce nom parce qu'elles enferment, en un développement magnifique et de ton particulièrement religieux, l'idée essentielle et inspiratrice des *Psaumes Modernes* conçus en Toscane : tout dans l'univers, et aussi dans l'histoire, parle de Dieu : tout traduit sa présence.

Jéhova démontre que, si Dieu s'est révélé lui-même au peuple juif (1re partie), il a déposé le sentiment de son existence dans l'âme de tous les peuples, qui ont traduit ce sentiment dans leurs mythologies diverses (2e partie) ; néanmoins, c'est surtout dans la nature que l'idée de Dieu se laisse lire clairement (3e partie et conclusion).

Le *Chêne* part de cette conclusion. Le poète y suit l'histoire du chêne superbe de la montagne, depuis l'instant où son germe, enfermé dans le gland, s'est développé au sein de la terre ; le chêne est pour lui le symbole de toute vie ; comment l'expliquer, sinon par l'action de Dieu ?

L'Humanité s'appellerait plus exactement *l'Homme*. Le poète y décrit d'abord la croissance éblouissante de la vierge, destinée à devenir une mère ; puis il ramasse en quelques traits toutes les grandeurs de pensée et d'âme qui caractérisent l'homme, être d'exception dans la nature. Lui aussi manifeste Dieu :

Ah ! l'homme est le livre suprême !
Lisez, mortels. Il est un Dieu !

L'Idée de Dieu tire avec ampleur les conclusions des démonstrations précédentes. C'est moins une pièce à part que l'épilogue des trois autres.

Les quatre pièces, d'ailleurs, n'en formaient qu'une à l'origine. C'était une sorte d'immense « Psaume » en qui se ramassait toute la substance du recueil rêvé d'abord par Lamartine. Il y montrait, en s'inspirant de la pensée religieuse de Lamennais, dont il subissait alors l'influence, « l'humanité tout entière, à tous les âges, et sous tous les cieux, cherchant et confessant Dieu ».[1] Cette première conception remonte à Florence et date de 1826, ou 1827 au plus tard. Lamartine indique dans son *Commentaire* que le chêne qu'il peignit, il le vit aux bains de Casciano :

1. Christian Maréchal, *Lamennais et Lamartine*.

« Il y a aux bains de Casciano, en Toscane, entre Pise et Florence, un chêne qui était déjà fameux par sa masse et par sa vétusté dans les guerres de 1300 entre les Pisans et les Toscans. Il n'a pas pris un jour ni un cheveu blanc depuis ces cinq siècles. Sa tige s'élève aussi droite, sur des racines aussi saines, à quatre-vingts pieds du sol ; et ses bras immenses, qui poussent d'autres bras innombrables comme un polype terrestre, n'ont pas une branche sèche à leurs extrémités. Il a mille ou douze cents ans, et il est tout jeune ».

Mais c'est à son retour en France, à Saint-Point, en décembre 1828, qu'il revit ce vaste poème et lui donna sa forme définitive. Le manuscrit indique qu'il fut terminé le 1er janvier 1829. Une lettre à Virieu, en date du 11 décembre 1828, porte : «... Je suis dans un des rares moments où l'homme, modéré ou dégrisé, peut dire : Je suis heureux... Je fais ou refais quelques vers parmi lesquels la plupart seraient de votre genre... »

HARMONIE HUITIÈME

JÉHOVA ou L'IDÉE DE DIEU

Sinaï ! Sinaï ! quelle nuit sur ta cime !
Quels éclairs, sur tes flancs, éblouissent les yeux !
Les noires vapeurs de l'abîme
Roulent en plis sanglants leurs vagues dans tes cieux !

La nue enflammée
Où ton front se perd
Vomit la fumée
Comme un chaume verd ;
Le ciel d'où s'échappe
Éclair sur éclair,
Et pareil au fer

1 et suiv. C'est la description de la remise des *Tables de la Loi* à Moïse sur le mont Sinaï. Pour peindre le trouble des éléments pendant cet événement auguste, Lamartine intercale entre les alexandrins trois larges strophes écrites en vers de 5 syllabes, qui sont assemblés avec beaucoup de liberté.

3. *L'abîme.* — Des vapeurs qu'on dirait sorties de l'enfer.

Que le marteau frappe,
Lançant coups sur coups
La nuit, la lumière,
Se voile ou s'éclaire,
S'ouvre ou se resserre,
Comme la paupière
D'un homme en courroux !

Un homme, un homme seul, gravit tes flancs qui grondent :
En vain tes mille échos tonnent et se répondent,
Ses regards assurés ne se détournent pas !
Tout un peuple éperdu le regarde d'en bas ;
Jusqu'aux lieux où ta cime et le ciel se confondent,
Il monte, et la tempête enveloppe ses pas !

Le nuage crève ;
Son brûlant carreau
Jaillit comme un glaive
Qui sort du fourreau !
Les foudres portées
Sur ses plis mouvants,
Au hasard jetées
Par les quatre vents,
Entre elles heurtées,
Partent en tous sens,
Comme une volée
D'aiglons aguerris
Qu'un bruit de mêlée
A soudain surpris,
Qui, battant de l'aile,
Volent pêle-mêle

19. *Un homme.* — Moïse. A cette ascension on peut comparer celle du même homme sur le mont Nébo, que peint Vigny dans son *Moïse* fameux.

26. *Carreau.* — Dérivé du latin populaire *quadrellum*, objet carré, ce mot désignait le gros trait à quatre pans que tiraient jadis les arbalètes les plus puissantes. Les auteurs classiques l'employaient, dans le style sublime, pour désigner les traits de la foudre.

36. On notera comment, à partir de ce vers, les rimes deviennent plus aiguës et plus sonores (rimes en *is* et en *elle*).

Autour de leurs nids,
Et loin de leur mère,
La mort dans leur serre,
S'élancent de l'aire
En poussant des cris !

Le cèdre s'embrase,
Crie, éclate, écrase
Sa brûlante base
Sous ses bras fumants !
La flamme en colonne
Monte, tourbillonne,
Retombe et bouillonne
En feux écumants ;
La lave serpente,
Et de pente en pente
Étend son foyer ;
La montagne ardente
Paraît ondoyer ;
Le firmament double
Les feux dont il luit ;
Tout regard se trouble,
Tout meurt ou tout fuit ;
Et l'air qui s'enflamme,
Repliant la flamme
Autour du haut lieu,
Va de place en place
Où le vent le chasse
Semer dans l'espace
Des lambeaux de feu !

Sous ce rideau brûlant qui le voile et l'éclaire,
Moïse a seul, vivant, osé s'ensevelir.
Quel regard sondera ce terrible mystère ?
Entre l'homme et le feu que va-t-il s'accomplir ?
Dissipez, vains mortels, l'effroi qui vous atterre !
C'est Jéhova qui sort ! Il descend au milieu
Des tempêtes et du tonnerre !
C'est Dieu qui se choisit son peuple sur la terre,
C'est un peuple à genoux qui reconnaît son Dieu !

. . . . . .

74. *Atterre.* — Au sens précis : *jette à terre.* Cf. Vigny :
Et six cent mille Hébreux courbés dans la poussière...

Et de quoi parlez-vous, marbres, bronzes, portiques,
Colonnes de Palmyre ou de Persépolis !
Panthéons sous la cendre ou l'onde ensevelis,
Si vides maintenant, autrefois si remplis ?
Et vous, dont nous cherchons les lettres symboliques,
D'un passé sans mémoire incertaines reliques,
Mystères d'un vieux monde en mystères écrits ?
Et vous, temples debout, superbes basiliques,
Dont un souffle divin anime les parvis ?

Vous nous parlez des dieux ! des dieux ! des dieux encore !
Chaque autel en porte un, qu'un saint délire adore,
Holocauste éternel que tout lieu semble offrir.
L'homme et les éléments, pleins de ce seul mystère,
N'ont eu qu'une pensée, une œuvre sur la terre :
Confesser cet être et mourir !

*

Mais si l'homme occupé de cette œuvre suprême
Épuise toute langue à nommer le seul Grand,
Ah ! combien la nature, en son silence même,
Le nomme mieux encore au cœur qui le comprend !

Voulez-vous, ô mortels, que ce Dieu se proclame ?
Foulez aux pieds la cendre où dort le Panthéon
Et le livre où l'orgueil épelle en vain son nom !
De l'astre du matin le plus pâle rayon
Sur ce divin mystère éclaire plus votre âme
Que la lampe au jour faux qui veille avec Platon.

149. Après avoir énuméré les principales religions qui ont toutes en commun l'idée du divin, le poète s'achemine à sa conclusion.

150. *Palmyre.* Voir p. 457, note au vers 23.

150. *Persépolis.*— Cette ancienne capitale de la monarchie médo-persane fut prise et brûlée une première fois par Alexandre en 330 av. J.-C., puis détruite par les Arabes vers le VIII^e^ siècle. Parmi ses ruines on admire les restes d'un temple dit le temple des quarante colonnes.

153. *Et vous.* — Il semble que Lamartine désigne ici les monuments de la civilisation égyptienne et leurs caractères hiéroglyphiques, que Champollion venait tout juste de déchiffrer.

173. *Platon.* — Lamartine ne s'en prend point particulièrement au grand philosophe qu'il a traduit dans la *Mort de Socrate ;* il caractérise sous son nom toute la philosophie, qu'il veut humilier devant la nature.

Montez sur ces hauteurs d'où les fleuves descendent,
Et dont les mers d'azur baignent les pieds dorés,
A l'heure où les rayons sur leurs pentes s'étendent,
Comme un filet trempé ruisselant sur les prés !

Quand tout autour de vous sera splendeur et joie,
Quand les tièdes réseaux des heures de midi,
En vous enveloppant comme un manteau de soie,
Feront épanouir votre sang attiédi !

Quand la terre, exhalant son âme balsamique,
De son parfum vital enivrera vos sens,
Et que l'insecte même, entonnant son cantique,
Bourdonnera d'amour sur les bourgeons naissants ;

Quand vos regards noyés dans la vague atmosphère,
Ainsi que le dauphin dans son azur natal,
Flotteront incertains entre l'onde et la terre,
Et des cieux de saphir et des mers de cristal,

Écoutez dans vos sens, écoutez dans votre âme,
Et dans le pur rayon qui d'en haut vous a lui !
Et dites si le nom que cet hymne proclame
N'est pas aussi vivant, aussi divin que lui ?

186. La 1re et la 2e édition portent « *dans un vague atmosphère* », faute évidente, comme il en échappait parfois à la négligence de Lamartine.

189. Ce vers paraît inexplicable au point de vue de la grammaire comme du sens. Il semble bien qu'on doive y lire *en* au lieu de *et :*

En des cieux de saphir, en des mers de cristal.

Autre correction possible :

Et des cieux de saphir à des mers de cristal.

Il y aurait, alors, une légère ellipse : *flotteront, en allant des cieux... à des mers...*

193. *Que lui.* — Entendez : *que cet hymne.* C'est peu net, et la pièce finit faiblement.

HARMONIE NEUVIÈME

SUITE DE JÉHOVA

LE CHÊNE

Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné :
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né.

Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre ;
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire
Pour aiguiser le bec de ses jeunes aiglons ;
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête
Il roule confondu dans les débris mouvants,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents.
L'été vient, l'aquilon soulève
La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encor la sève
En laisse retomber un peu.
Le printemps, de sa tiède ondée,
L'arrose comme avec la main ;
Cette poussière est fécondée,
Et la vie y circule enfin.

1.-20. C'est la première partie du poème : un prologue simple et net qui présente l'exemple du chêne et de sa naissance, sur le ton d'une observation d'histoire naturelle dont tous les *moments* sont définis avec rigueur.

3. *Parlez.* — Par la pensée et l'imagination.

10. *Les débris mouvants.* — Ceux du nid.

12. *Celui*, etc... — Le ton se relève soudain pour peindre le chêne en plein épanouissement. Le dessin et le rythme du vers semblent bien venir du vers fameux de La Fontaine sur le chêne :

Celui de qui la tête au ciel était voisine...

(*Le Chêne et le Roseau.*)

La vie ! A ce seul mot tout œil, toute pensée,
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer ;
Au seuil de l'infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer !

Il vit, ce géant des collines ;
Mais, avant de paraître au jour,
Il se creuse avec ses racines
Des fondements comme une tour.
Il sait quelle lutte s'apprête,
Et qu'il doit contre la tempête
Chercher sous la terre un appui ;
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend au jour !... ou, s'il l'ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui !

Ainsi quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,
Avant d'affronter son empire,
Veut s'apprivoiser sur les flots,

22. *Pénétrer.* — Dans le domaine de l'infini, dont la vie est pour ainsi dire la borne, comme le précise le vers suivant.

24. *Où.* — A l'endroit où.

La sage ignorance. — Celle du savant qui, après avoir vérifié les limites du savoir humain, a la sagesse de s'incliner devant le mystère.

L'audace insensée. — Celle du philosophe ou du savant qui voudraient trouver la cause de tous les phénomènes, et qui ne peuvent cependant définir celle de la vie. M. Walz rapproche opportunément ces lignes du *Cours familier de Littérature :* « On devrait « écrire sur le frontispice de toutes les sciences physiques ou méta« physiques, à la borne des choses explicables : Arrêtez-vous là : « Vous êtes au bord de l'abîme ! Contemplez ! Admirez ! Adorez ! « n'expliquez pas ! On n'escalade pas la pensée de Dieu... » 1er *Entretien.*

26. A partir de ce vers, le chêne est personnifié par l'imagination du poète, avec une précision croissante, qui aboutit à la comparaison du vers 70 et suiv. : *Comme un lutteur...*

36 et suiv. *Ainsi...* — Le chêne est comparé, dans la première période de sa croissance, au navire tout neuf qui s'ancre solidement afin de subir dans la rade les premiers roulis.

Laissant filer son vaste câble,
Son ancre va chercher le sable
Jusqu'au fond des vallons mouvants,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile
Et dort au vain roulis des vents.

Il vit ! Le colosse superbe
Qui couvre un arpent tout entier
Dépasse à peine le brin d'herbe
Que le moucheron fait plier !
Mais sa feuille boit la rosée,
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours,
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie
Pour qui les siècles sont des jours !

Les sillons où les blés jaunissent
Sous les pas changeants des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons ;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule ;
La tour monte, vieillit, s'écroule ;
L'hiver effeuille le granit ;
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre :
Et lui ? voyez ! il rajeunit !

38. *Son empire.* — L'océan. Périphrase pseudo-classique, de même qu'au vers 42 : « Les vallons mouvants » pour « le fond des flots ».

45. *Le roulis des vents.* — Pour « le roulis causé par les vents ».

47. *Qui couvre.* — Pour « qui couvre aujourd'hui... ».

58. *Se vêtissent.* — Lamartine conjugue régulièrement *vêtir* comme *finir*, sans tenir compte des exceptions admises dans la bonne langue pour le présent et l'imparfait de l'indicatif (*je vêts... je vêtais*). Cet usage lui vient de quelques écrivains du XVIII^e^ siècle, Voltaire et Montesquieu ; mais il est nettement incorrect.

Son tronc que l'écorce protège,
Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds noueux ;
Ses bras que le temps multiplie,
Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière
Se recourbent dans la carrière
Pour mieux porter le poids du vent !

Et son vaste et pesant feuillage,
Répandant la nuit alentour,
S'étend, comme un large nuage,
Entre la montagne et le jour ;
Comme de nocturnes fantômes,
Les vents résonnent dans ses dômes ;
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière
S'élèvent comme une poussière,
Si sa feuille vient à frémir !

La nef, dont le regard implore
Sur les mers un phare certain,
Le voit, tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain.
Le soir fait pencher sa grande ombre
Des flancs de la colline sombre

66 et suiv. De cette peinture du chêne vieilli et plus puissant encore, rapprocher celle des cèdres du Liban dans le *Voyage en Orient* et dans *la Chute d'un Ange*.

71. *Comme un lutteur.* — Négligence grammaticale : il faudrait, *comme ceux d'un lutteur.*

74. *La carrière.* — Le chêne étant un *lutteur*, son emplacement devient une sorte d'arène où il subit les assauts de son adversaire, le vent.

85. *Si sa...* — Légère cacophonie ; mais Lamartine, en avançant en gloire, néglige de plus en plus d'effacer ces sortes de taches. *Si* = lorsque.

89. *Pyramider.* — Voir *Remarque* 5.

Jusqu'au pied des derniers coteaux.
Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux !

Et pendant qu'au vent des collines
Il berce ses toits habités,
Des empires dans ses racines,
Sous son écorce des cités ;
Là, près des ruches des abeilles,
Arachné tisse ses merveilles,
Le serpent siffle, et la fourmi
Guide à des conquêtes de sables
Ses multitudes innombrables
Qu'écrase un lézard endormi !

Et ces torrents d'âme et de vie,
Et ce mystérieux sommeil,
Et cette sève rajeunie
Qui remonte avec le soleil ;
Cette intelligence divine
Qui pressent, calcule, devine
Et s'organise pour sa fin ;
Et cette force qui renferme
Dans un gland le germe du germe
D'êtres sans nombres et sans fin !

101. *Arachné.* Style pseudo-classique pour : l'araignée. Ovide conte (*Métamorph*, VI 1 et suiv.) comment Minerve changea en araignée l'habile fileuse Arachné.

110. *Divine.* — Cet adjectif n'est point ici synonyme de *merveilleux*, mais a son sens propre et précis : « émanée de Dieu ». Les trois vers contiennent l'essentiel du raisonnement que Lamartine va développer pour conclure : l'instinct vital manifeste des effets qui ne peuvent s'expliquer que par une intelligence dépassant celle de l'homme, et, donc, par l'intelligence de Dieu même.

115. *Sans nombres.* — Le pluriel semble bien n'intervenir ici, contre l'usage et la langue, que pour permettre au poète de compter un pied de plus dans son vers.

112-115. *Fin. Fin.* — Voir *Remarque* 20.

Et ces mondes de créatures
Qui, naissant et vivant de lui,
Y puisent être et nourritures
Dans les siècles comme aujourd'hui,
Tout cela n'est qu'un gland fragile
Qui tombe sur le roc stérile
Du bec de l'aigle ou du vautour !
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière
Et qu'échauffe un rayon du jour !

Et moi, je dis : Seigneur ! c'est toi seul, c'est ta force,
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté !
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,
Et mon œil dans sa masse et son éternité !

119. *Dans les siècles.* — Éternellement. L'expression vient du latin liturgique : *in sæcula sæculorum.*

130. *Son* renvoie au mot *chêne* — ou plus exactement au pronom *il*, qui le remplace au vers 97 - trente-trois vers plus haut. C'est un exemple bien caractéristique des libertés que Lamartine désormais va se permettre avec la langue jusque dans ses plus beaux poèmes.

HARMONIE DIXIÈME

SUITE DE JÉHOVA

L'HUMANITÉ

A de plus hauts degrés de l'échelle de l'être,
En traits plus éclatants Jéhova va paraître :
La nuit qui le voilait ici s'évanouit !
Voyez aux purs rayons de l'amour qui va naître
La vierge qui s'épanouit !

1-2. Transition entre la démonstration nouvelle et celle qui la précède ; après avoir prouvé Dieu par la vie d'un arbre, qui est pour lui le symbole de toute vie végétale et animale, Lamartine va indiquer, en reprenant à sa façon la démonstration de Pascal, que l'homme, dans sa grandeur qui resplendit au-dessus de sa misère, ne s'expliquerait pas sans Dieu.

Elle n'éblouit pas encore
L'œil fasciné qu'elle suspend ;
On voit qu'elle-même elle ignore
La volupté qu'elle répand :
Pareille, en sa fleur virginale,
A l'heure pure et matinale
Qui suit l'ombre et que le jour suit,
Doublement belle, à la paupière,
Et des splendeurs de la lumière
Et des mystères de la nuit !

. . . . . .
. . . . . .

Elle paraît, et tout soupire,
Tout se trouble sous son regard ;
Sa beauté répand un délire
Qui donne une ivresse au vieillard !
Et, comme on voit l'humble poussière
Tourbillonner à la lumière
Qui la fascine à son insu,
Partout où ce beau front rayonne,
Un souffle d'amour environne
Celle par qui l'homme est conçu !

Un homme ! un fils, un roi de la nature entière !
Insecte né de boue, et qui vit de lumière !
Qui n'occupe qu'un point, qui n'a que deux instants,
Mais qui de l'infini par la pensée est maître,
Et, reculant sans fin les bornes de son être,
S'étend dans tout l'espace et vit dans tous les temps !

13. *A la paupière.* — Pour l'œil qui la regarde.

116. *Un homme !* — C'est le même mouvement qu'au vers 21 du *Chêne : La Vie !...*

Un roi. — Lamartine se rallie ici à l'antique conception anthropomorphique de la philosophie.

117. Comparer à cette définition celle des *Méditations :*

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux !

(*L'Homme.*)

119-121. C'est la conception de Descartes et surtout de Pascal. Cf. *Pensées* : « Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends. »

Il naît, et d'un coup d'œil il s'empare du monde,
Chacun de ses besoins soumet un élément,
Pour lui germe l'épi, pour lui s'épanche l'onde,
Et le feu, fils du jour, descend du firmament !

L'instinct de sa faiblesse est sa toute-puissance,
Pour lui l'insecte même est un objet d'effroi :
Mais le sceptre du globe est à l'intelligence ;
L'homme s'unit à l'homme, et la terre à son roi !

Il regarde, et le jour se peint dans sa paupière ;
Il pense, et l'univers dans son âme apparaît !
Il parle, et son accent, comme une autre lumière,
Va dans l'âme d'autrui se peindre trait pour trait !

Il se donne des sens qu'oublia la nature,
Jette un frein sur la vague au vent capricieux,
Lance la mort au but que son calcul mesure,
Sonde avec un cristal les abîmes des cieux !

Il écrit, et les vents emportent sa pensée
Qui va dans tous les cieux vivre et s'entretenir !
Et son âme invisible, en traits vivants tracée,
Écoute le passé qui parle à l'avenir !

126. Parce que, de cet instinct même, il tire le désir de discipliner à son usage les forces naturelles. On peut rapprocher les vers fameux de Virgile :

... Labor omnia vincit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas...

(*Géorgiques*, I, 145.)

130. *Paupière.* — Métonymie, pour *œil.*

131. Lamartine se souvient de lui-même :

Et mon âme à son tour réfléchit l'univers...

(*La Prière.*)

134. Il ne s'agit point ici, à proprement parler, de sens nouveaux, mais des instruments scientifiques qui prolongent la portée de nos sens ; pour la vue, par exemple, le microscope, et le télescope que définit le vers 137.

135. Il semble bien qu'il ne s'agisse que du gouvernail : le vers 136 désigne à la fois toutes les armes de jet, depuis l'arc ou la fronde des peuples primitifs jusqu'au canon.

Il fonde les cités, familles immortelles ;
Et pour les soutenir il élève les lois,
Qui, de ces monuments colonnes éternelles,
Du temple social se divisent le poids !

Après avoir conquis la nature, il soupire ;
Pour un plus noble prix sa vie a combattu ;
Et son cœur vide encor, dédaignant son empire,
Pour s'égaler aux dieux inventa la vertu !

Il offre en souriant sa vie en sacrifice,
Il se confie au Dieu que son œil ne voit pas ;
Coupable, a le remords qui venge la justice,
Vertueux, une voix qui l'applaudit tout bas !

Plus grand que son destin, plus grand que la nature,
Ses besoins satisfaits ne lui suffisent pas ;
Son âme a des destins qu'aucun œil ne mesure,
Et des regards portant plus loin que le trépas.

Il lui faut l'espérance, et l'empire et la gloire,
L'avenir à son nom, à sa foi des autels,
Des dieux à supplier, des vérités à croire,
Des cieux et des enfers, et des jours immortels !

*

Mais le temps tout à coup manque à sa vie usée,
L'horizon raccourci s'abaisse devant lui,

144-145. Il y a ici quelque confusion, à cause des deux images très voisines de sens et d'aspect, qui se succèdent. *Monuments*, au vers 144, désigne les *cités ;* le « *temple social* » symbolise cette idée, plus abstraite : toute société est comme un temple, dont la voûte est supportée par les lois.

148. *Son empire.* — La terre.

152-153. Cette définition de la conscience, représentée comme une *voix* qui parle dans l'âme humaine, se souvient du passage fameux de Rousseau dans la *Profession de foi du Vicaire Savoyard.* — Quelque trente ans plus tard, Hugo renouvellera le symbole traditionnel en peignant la conscience sous la forme d'un *œil.* (*Légende des Siècles.* La Conscience.)

154-155. *Plus grand que... Ses besoins.* — Sur l'anacoluthe, voir *Remarque* 15.

Il sent tarir ses jours comme une onde épuisée,
Et son dernier soleil a lui !

Regardez-le mourir !... Assis sur le rivage
Que vient battre la vague où sa nef doit partir,
Le pilote qui sait le but de son voyage
D'un cœur plus rassuré n'attend pas le zéphyr !

On dirait que son œil, qu'éclaire l'espérance,
Voit l'immortalité luire sur l'autre bord :
Au delà du tombeau sa vertu le devance,
Et, certain du réveil, le jour baisse, il s'endort !

Et les astres n'ont plus d'assez pure lumière,
Et l'Infini n'a plus d'assez vaste séjour,
Et les siècles divins d'assez longue carrière
Pour l'âme de celui qui n'était que poussière
Et qui n'avait qu'un jour !

Voilà cet instinct qui l'annonce
Plus haut que l'aurore et la nuit ;
Voilà l'éternelle réponse
Au doute qui se reproduit !
Du grand livre de la nature
Si la lettre, à vos yeux obscure,
Ne le trahit pas en tout lieu,
Ah ! l'homme est le livre suprême !
Dans les fibres de son cœur même
Lisez, mortels : Il est un Dieu !

164. Cette image a été employée plusieurs fois déjà par Lamartine.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée.

(*Le Vallon.*)

173. *Le jour baisse.* Cette phrase doit s'entendre comme une sorte de parenthèse. Suppléer : *tandis* ou *à mesure que...*

179. *Cet instinct.* — C'est la même certitude dans le sentiment, que Lamartine formulait dans les *Méditations :*

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !...
Oui, la raison se tait, mais l'instinct vous répond...

188. *Il est un Dieu !* — Ce sont les premiers mots du chapitre de Chateaubriand par lequel le Père Bequet, en 1804, commença, devant Lamartine et ses jeunes camarades, la lecture du *Génie du Christianisme.* (Voir plus haut p. 33 et note.)

HARMONIE ONZIÈME

SUITE DE JÉHOVA

L'IDÉE DE DIEU

Heureux l'œil éclairé de ce jour sans nuage,
Qui partout ici-bas le contemple et le lit !
Heureux le cœur épris de cette grande image,
Toujours vide et trompé si Dieu ne le remplit !

Ah ! pour celui-là seul la nature est sans ombre !
En vain le temps se voile et reculent les cieux,
Le ciel n'a point d'abîme et le temps point de nombre
Qui le cache à ses yeux !

Pour qui ne l'y voit pas tout est nuit et mystères ;
Cet alphabet de feu dans le ciel répandu
Est semblable pour eux à ces vains caractères
Dont le sens, s'ils en ont, dans les temps s'est perdu.

1-2. *Le lit.* — Ces deux vers rattachent directement ce poème au dernier vers du précédent. *Le* désigne Dieu.

8. *Ses yeux.* — Entendez les yeux de « l'homme » qui déchiffre Dieu partout. Mais *celui-là*, au vers 5, ne peut renvoyer qu'au mot *cœur* du v. 3. Ce n'est que par une métonymie, qui est une véritable négligence grammaticale du poète, qu'on en peut tirer l'idée d'un sujet logique non encore exprimé.

10. *Cet alphabet de feu.* — Les astres. Voir même idée et même expression (*Livre de feu*) dans *l'Infini dans les Cieux*, vers 7, et 87-95.

11. *Ces vains caractères.* — Ces caractères demeurés pour nous « vains », c'est-à-dire inutiles, sont ceux des antiques civilisations : la découverte du sens des hiéroglyphes égyptiens par Champollion date seulement de 1822 ; mais, au moment où Lamartine écrivait ce vers, on n'avait pas encore déchiffré les caractères de l'écriture cunéiforme.

Le savant sous ses mains les retourne et les brise,
Et dit : Ce n'est qu'un jeu d'un art capricieux.
Et cent fois, en tombant, ces lettres qu'il méprise
D'elles-même ont écrit le nom mystérieux !
Mais cette langue, en vain par les temps égarée
Se lit hier comme aujourd'hui ;
Car elle n'a qu'un nom sous sa lettre sacrée :
Lui seul ! Lui partout ! toujours Lui !

Qu'il est doux pour l'âme qui pense
Et flotte dans l'immensité
Entre le doute et l'espérance,
La lumière et l'obscurité,
De voir cette idée éternelle
Luire sans cesse au-dessus d'elle
Comme une étoile aux feux constants.
La consoler sous ses nuages,
Et lui montrer les deux rivages
Blanchis de l'écume du temps !

En vain les vagues des années
Roulent dans leur flux et reflux
Les croyances abandonnées
Et les empires révolus !
En vain l'opinion qui lutte
Dans son triomphe ou dans sa chute

13. *Le savant.* — C'est d'abord, évidemment, l'archéologue ; mais ensuite, c'est l'astronome doublé du rationaliste impénitent ; une fois de plus, la pensée du poète se joue à travers les mots, sans tenir assez de compte des humbles nécessités grammaticales.

20. *Lui seul*, etc... — On peut noter ici une curieuse rencontre d'expression entre deux grands poètes. En 1827, Hugo écrivait, en songeant à Napoléon, la pièce fameuse qui termine les *Orientales* et qui débute ainsi :

Toujours lui ! Lui partout !...

28. *Ses nuages.* — Ceux du doute et de l'incertitude.

29-30. L'image reste obscure. S'agit-il des deux rivages symboliques, le passé, l'avenir, entre lesquels roulerait le fleuve du temps ? ou bien des deux civilisations, l'antique et la moderne ? Le développement qui suit ferait incliner plutôt vers cette dernière interprétation.

Entraîne un monde à son déclin ;
Elle brille sur sa ruine,
Et l'histoire qu'elle illumine
Ravit son mystère au destin !

Elle est la science du sage,
Elle est la foi de la vertu !
Le soutien du faible, et le gage
Pour qui le juste a combattu !
En elle la vie a son juge
Et l'infortune son refuge,
Et la douleur se réjouit.
Unique clef du grand mystère,
Otez cette idée à la terre,
Et la raison s'évanouit !

Cependant le monde, qu'oublie
L'âme absorbée en son auteur,
Accuse sa foi de folie
Et lui reproche son bonheur :
Pareil à l'oiseau des ténèbres
Qui, charmé des lueurs funèbres,
Reproche à l'oiseau du matin
De croire au jour qui vient d'éclore
Et de planer devant l'aurore
Enivré du rayon divin !

Mais qu'importe à l'âme qu'inonde
Ce jour que rien ne peut voiler !
Elle laisse rouler le monde
Sans l'entendre et sans s'y mêler !

38. *Elle brille.* — *Elle* renvoie à *cette idée éternelle* du vers 25. *Sa ruine*, à la ruine du monde.

40. Lamartine veut dire que, grâce à l'idée de Dieu, qui est l'explication suprême et la clef de l'histoire, le mystère de la destinée humaine s'éclaircit. (Voir le vers 49.)

49-50. *Unique clef... ôtez.* — Anacoluthe. Voir *Remarque* 15. Lamartine suit ici de très près un passage de Lamennais : « Nier cette vérité souveraine (l'idée de Dieu), ce serait détruire la raison même. Otez Dieu de l'univers, et l'univers n'est plus qu'une grande illusion. »

Telle une perle de rosée
Que fait jaillir l'onde brisée
Sur des rochers retentissants,
Y sèche pure et virginale,
Et seule dans les cieux s'exhale
Avec la lumière et l'encens !

70. *L'encens.* — Lamartine entend par là, les brumes du matin, les parfums des fleurs, tout ce qui flotte, monte et se vaporise dans cet immense temple que représente pour lui l'univers. Voir dans la *Prière*, les vers 20-26.

La maison de Milly. (État actuel.)

LIVRE TROISIÈME

HARMONIE DEUXIÈME

MILLY ou LA TERRE NATALE

Sur l'état d'âme du poète quand il écrivit cette pièce, et sur les circonstances qui l'inspirèrent, voir page 359.

C'est dans la seconde quinzaine de janvier 1827 qu'il la compose, à ce qu'il semble, assez rapidement et d'abondance. Au début du mois, il a écrit l'Harmonie sur « *la Perte de l'Anio* », qu'il a hâte d'envoyer à Virieu : « Voici deux cents vers qui me semblent bons, sur l'événement qui vient de ruiner Tivoli et d'anéantir les cascatelles. C'était une heureuse occasion pour moi de faire quelques vers flatteurs en réparation à l'Italie... »

Mais Virieu déclara tout net que ces vers, à son goût, n'étaient point excellents. Le 13 février, Lamartine lui écrit : « Alors, demande à Montherot 300 à 400 vers que je viens de lui adresser sur le séjour de notre enfance. Ils me plaisent moins, peut-être vous plairont-ils plus. »

Ces vers, c'était le poème sur *Milly ;* et déjà Lamartine en avait cité quelques-uns à Virieu dans une lettre du 1er février.

Il en avait auparavant envoyé une copie à sa mère, et une autre à son beau-frère Montherot. Cette dernière est conservée dans les archives du château de Saint-Point ; M. Doumic l'a consultée, et a publié (dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1907) quelques-unes des variantes qu'elle contient, ainsi que la lettre où la mère de Lamartine remerciait son fils du poème, qui l'avait profondément émue.

C'est à peine si *Milly* mérite d'être appelée une « Harmonie » : tout au plus la fin, si chrétienne, y rappelle-t-elle l'inspiration générale du recueil. Elle n'est point davantage une « Méditation » ; on peut la considérer comme une de ces effusions de l'âme, un de ces poèmes du souvenir et du regret, où Lamartine va se complaire à l'approche de la quarantième année ; il faut la mettre auprès du *Premier Regret* et de *Novissima Verba.*

On y peut distinguer :

1. *Un Prélude*, tout musical, qui introduit le *thème :* « Objets inanimés, etc... »

2. *Une* 1re *partie.* - Composée d'une large antithèse qui oppose l'éclat des paysages italiens à la pauvreté du paysage natal. Les deux descriptions se balancent harmonieusement. On remarquera qu'elles sont enfermées dans une sorte de période poétique, déroulée et sans cesse élargie avec beaucoup d'art : *J'ai vu... Et mon cœur n'est pas là... Mais il est sur la terre... Et c'est là qu'est mon cœur.*

3. *Une seconde partie.* — Description des endroits privilégiés où le cœur du poète est demeuré attaché parce qu'ils lui rappellent son père, sa mère, l'enfance religieuse à laquelle celle-ci présidait...

4. *Une troisième partie*, d'où sort naturellement la *conclusion.* — Lamartine craint que sa famille ne soit obligée de vendre ces lieux rendus sacrés par tant de chers souvenirs. Il demande à Dieu que Milly lui soit conservé ; il espère qu'on pourra l'y enterrer près de tous les siens, et il termine en esquissant le tableau de la résurrection des corps au jour du dernier jugement ; tous les membres de la famille sortiront ensemble de cette terre où ils auront reposé, pour s'unir dans le sein de Dieu.

On comparera ce grand poème à la bucolique de la fin des *Préludes*, qui en est l'esquisse (il est à noter que cette bucolique fut, elle aussi, écrite en Italie) et à *la Vigne et la Maison*, qui en forme, à trente ans juste de distance, la douloureuse contrepartie.

On pourra en rapprocher les descriptions en prose de Milly, que Lamartine a données dans les *Confidences*, V-VI et dans les *Mémoires inédits*, I, 6.

Il est à remarquer que Lamartine, enfant et jeune homme, s'ennuyait à Milly et trouvait « triste » ce pierreux domaine : c'est seulement après 1820 qu'il a commencé de l'idéaliser dans sa mémoire, en même temps qu'il essayait de se reprendre aux souvenirs de sa jeunesse.

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie ?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi ;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,

2. *Brillant.* — Sur la prédilection de Lamartine pour cet adjectif, voir p. 213.

7. *L'émondeur.* — Lamartine avait d'abord écrit : le « *tonseur* », mot d'usage courant, paraît-il, en Bourgogne, mais qui n'est que la transcription du mot latin « *tonsor* ».

Effeuillait. — Est-ce bien le mot propre ? Les arbres se taillent au printemps, ou au début de l'hiver, avant la pousse des feuilles ou après leur chute.

10. *Les pasteurs.* — De même, au v. 12, le mot *urne*... Lamartine conserve un respect superstitieux pour le terme noble, cher aux pseudo-classiques.

12. Après cette strophe on lit encore celle-ci, dans le manuscrit conservé à Saint-Point :

Sommets où le soleil brillait avant l'aurore,
Prés où l'ombre du ciel glissait avant la nuit,
Airs champêtres qu'au loin roulait l'écho sonore,
Ruisseau dont le moulin multipliait le bruit...

On peut se demander pourquoi Lamartine a supprimé ces vers ; peut-être a-t-il voulu surtout alléger toute l'invocation et arriver plus vite aux vers 15 et 16.

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front dans leur arc infini
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni !
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les flots leurs ombres fugitives,

13. *Chaumière.* — Lamartine, de même qu'au vers suivant pour le mot *toit*, a écrit le singulier, mais il a certainement pensé le *pluriel ;* il s'agit des chaumières et des toits du village ; on en trouverait au besoin une preuve dans la première rédaction du vers 14 :

Humbles toits, que l'enfant aimait à voir fumer...

Cet enfant, c'était lui ; pour la publication, il a effacé ce trait trop personnel : il a généralisé.

14. *Le pèlerin.* — Au sens premier : « Le voyageur ». C'est le même que *l'Isolement* a déjà montré dans le même paysage du soir

Le voyageur s'arrête, etc...

15. *Inanimés.* — Dépourvus de mouvement et de vie (latin : *anima*, souffle vital) ; même sens que l'expression courante : *matière inanimée.* L'interrogation que leur adresse Lamartine est celle que le romantisme entier adresse à toute la nature. On sait que, selon les poètes, les réponses sont diverses.

16. *D'aimer.* — « De vous aimer. »

17. *Des cieux d'azur.* — Ceux de l'Italie : Lamartine ne connaît pas encore l'Orient. Ne trouverait-on point ici une réminiscence de la célèbre « chanson de Mignon » dans le *Wilhem Meister* de Gœthe ? M. Fernand Baldensperger l'a conjecturé avec quelque vraisemblance, (*Revue d'Hist. Littéraire*, 1911) : non que Lamartine eût lu, en 1827, la seule et d'ailleurs médiocre traduction qui existât alors du *Wilhem Meister ;* mais la romance : « *Connais-tu le pays*, etc... » avait été mise en musique ; et l'on sait que Mme de Bombelles, la femme du ministre prussien à Florence, qui était une ancienne cantatrice danoise, Ida Brown, la chantait souvent dans l'intimité. Or, c'est à Mme de Bombelles qu'est dédiée la belle Harmonie III du livre IV : *la Voix Humaine.*

21. *Des monts*, etc... — Les monts de la Ligurie, qui bordent la mer entre Gênes et Spezia, et que Lamartine a si fort admirés pendant son voyage de juillet 1826. Voir l'Harmonie : *Paysage dans le golfe de Gênes*, dont ces vers ne font que reprendre et résumer les descriptions.

Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir ;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil,
Ou, s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,
Me montrer l'infini que le mystère habite !
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,
Où l'été repliait le manteau des hivers,
Jusqu'au sein des vallons descendant par étage,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrage,
De pics et de rochers ici se hérisser,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,
Leurs torrents en écume et leurs fleuves en poudre,
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,
Creuser de frais vallons que la pensée adore,
Remonter, redescendre, et remonter encore,

30. *Poussière.* — L'eau rejaillit comme une poussière d'écume sur l'écueil.

33. *S'ouvrant.* — Ce participe se rapporte grammaticalement à « *l'onduleuse ceinture* » du v. 26, mais logiquement et en fait, dans la pensée du lecteur comme dans celle du poète, aux « *flots* ».

35. *J'ai vu.* — Jusqu'au v. 53, c'est maintenant un autre tableau. Des monts qui bordent la « corniche » méditerranéenne, le souvenir du poète remonte aux Alpes qui bordent les plaines du Piémont. Il les a « vues » plusieurs fois ; en 1811, en 1820 ; enfin en 1825, c'est par la route des Alpes qu'il est descendu vers l'Italie.

42. *Poudre.* — Pour « poussière ». La vision est la même qu'au v. 30 : l'écume des torrents et celle des vagues sont désignées par le même mot.

44. *Vagues. Iles.* — La perspective offerte par la lumière sur les montagnes rappelle au poète celle de la mer qu'il vient de décrire.

45. « Des vallons où les esprits pensifs aiment à se recueillir. » C'est en un seul vers le thème du *Vallon.*

Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
A travers les sapins et les chênes épars,
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre
Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre,
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux !
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume, et l'Élysée : et mon cœur n'est pas là !...

Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés,
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable,

49. *Des lacs.* — Les lacs de l'Italie du Nord.

53. *Ces bords*, etc... — Naples, et la Campanie. Les souvenirs évoqués ici en quatre vers sont à la fois ceux de 1811 et de 1820. Lamartine avait été avec sa femme faire une excursion à Cumes et au tombeau de Virgile ; voir p. 182. La *Sibylle*, celle de Cumes, qui mena Énée aux Enfers. (Virgile, *Énéide*, VI.)

57. *Aride.* — Voir au chapitre XXI, la description du paysage de Milly dans les *Confidences*.

67. *Ils.* — Les « champs » du vers suivant.

68. *De nos sueurs payés.* — C'est-à-dire que la terre arable a été gagnée sur le roc par l'effort des hommes.

69. *Cherchant en vain*, etc... — L'usage, dans les plaines de Toscane, que Lamartine avait alors sous les yeux, est de faire monter les « bras » de la vigne le long des troncs et des branches d'autres arbres ; les vignobles sont ainsi, en même temps, des vergers. C'est ce que Virgile appelle déjà « marier » la vigne à l'ormeau.

Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute en laissant sa laine en tribut aux épines :
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille,
Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,
La cigale assourdit de son cri souterrain.
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre
Le hasard a planté les racines d'un lierre
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin qui descend au revers d'un coteau
Y présente au couchant son sable altéré d'eau ;

79. *D'airain.* — « Sans pluie. » Expression biblique, qui revient à Lamartine à travers un souvenir de Racine :

... Les cieux par lui fermés et devenus d'airain...

(*Athalie*, III, 613.)

80. *La cigale.* — Cigale ou grillon ?

84. *Leur âge.* — Voir p. 2. — « ... La pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. »

86-90. *D'un lierre.* — Lamartine a écrit dans son *Commentaire* de 1849 : « ... Ma mère vit que j'avais parlé d'un lierre qui tapissait, au nord, le mur humide et froid de la maison. C'était une erreur, le lierre n'existait pas ; il n'y avait que de la mousse, des vignes vierges, des pariétaires. Ma mère, qui était la sincérité jusqu'au scrupule, souffrit de ce petit mensonge poétique. Elle ne voulut pas que son fils eût menti, même pour donner une couleur de plus à un tableau imaginaire ; elle planta de ses propres mains un lierre à l'endroit où il manquait. Sans doute que Dieu bénit ce petit plant, et que les pluies d'hiver l'arrosèrent ; car, en peu d'années, il habilla complètement le mur. Ma mère mourut ; le lierre grandit toujours... »

La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie ;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon ;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure ;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare ;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux !
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords ;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau ;
Et sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

93. *Sans ciment.* — C'est-à-dire que, comme il arrive souvent à la campagne, le mur est fait de pierres superposées, rejointoyées sans doute par un peu de glaise.

94. *Rétrécie.* — Étroite. Voir *Remarque* 6.

102. *D'autant*, etc... « D'autant plus douce *que* le ciel est plus avare... »

103-104. « Sous les rameaux desquels je trouvais le sommeil et des songes si beaux » qu'ils semblaient y habiter.

106. *Un puits.* — D'après les *Confidences*, ce n'était qu'une citerne.

108. *Son urne.* — Voir v. 12. « Seau » ou « cruche ».

109. *Une aire*, etc.... — Le verbe manque, et Lamartine continue comme s'il avait entamé une énumération. Suppléez : « on y voit »... ou bien : « il y a »... — *L'argile étendue :* toujours la superstition du mot noble : « la terre battue ». De même au vers 114 : *char* pour « chariot », *portiques* pour « *hangars* ».

Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin :
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,
Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure ;
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde ! — Et c'est là qu'est mon cœur !
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux !

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,
Reverdir ou faner les bois ou les gazons,
La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,
Les troupeaux des hauts lieux chassés par les frimas,
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas,
Le vent, l'épine en fleur, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y parle une langue aux intimes accents,
Dont les mots, entendus dans l'âme et dans les sens,
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrents, et ces douces images,

118. *Superbe ville.* — « Cliché » du style noble.

125. *Où.* — Pour : « entre lesquels »... — *Le vieillard*, parce que la mère est aux champs, obligée de gagner sa part du pain familial.

129. Ces trois mots répondent aux trois tableaux évoqués des vers 16 au vers 56 : ils sont repris dans l'ordre inverse : *Séjours* correspond à la description de la Campanie, où Lamartine « séjourne » en effet ; *sites*, à la description des Alpes ; *rivages*, à la peinture de la Rivière ligurienne.

138. *Qui gravit.* — Voir les *Préludes*, v. 322.

Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même !
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout, m'aime. !
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmyre,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands ?
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain... 160
Rien n'est vil ! rien n'est grand ! l'âme en est la mesure !
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux !

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,

148. *Qu'un site nous conserve.* — C'est toute la pensée du *Lac* et spécialement de sa dernière partie : la nature supplée à la défaillance du souvenir humain. — De même, vers 150.

153. *Thèbe.* — Thèbes d'Égypte, la « ville aux cent portes » d'Hérodote, qui fut la capitale du moyen empire égyptien et dont la splendeur avait passé en proverbe dans l'antiquité.

155. *Pour le choix des tyrans.* — Est-ce à dessein ou par réminiscence inconsciente que Lamartine emprunte cet hémistiche à Corneille ?

Romains contre Romains, parents contre parents
Combattaient seulement pour le choix des tyrans...
(*Cinna*, I, 3.)

156. Ici Lamartine se souvient de la fin de son « *Bonaparte* ».

157. L'écheveau de nos souvenirs resterait pour ainsi dire flottant, s'il ne se rattachait pas aux lieux. Voir note au v. 148. Ce vers-ci contient en germe l'image de V. Hugo :

Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés...
(*Tristesse d'Olympio.*)

161. Transposition du mot d'Héraclite : « L'homme est la mesure de toutes choses »...

Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu !
Voilà la place vide où ma mère à toute heure,
Au plus léger soupir, sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim ;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,

167. *Les pasteurs*, etc... — Ces « pasteurs » sont les ouvriers agricoles qui, le soir, viennent décompter leurs heures de travail auprès du maître de la maison.

169-170. Le père de Lamartine aimait sans doute à raconter la part qu'il avait prise à la journée du 10 août, et ce qu'il savait sur la captivité et l'exécution de Louis XVI et de la reine. Voir plus haut, p. 7.

172. *La place vide où ma mère...* — Ce texte présente au moins une ellipse assez forte : « la place, *où ma mère s'asseyait*, et *d'où* elle se levait au plus léger soupir *pour sortir*... et pour aller vêtir. » Les anomalies grammaticales présentées par cette phrase viennent sans doute des modifications que Lamartine y apporta, au dernier moment, en 1830 ; car en 1827, quand il écrivit son poème, sa mère était encore vivante, et la place qu'elle occupait n'était pas vide.

176. *Vêtissait.* — Voir p. 425, v. 58.

178. *L'olive.* — « L'huile d'olive ». « ... L'un de nous portait la charpie et l'huile aromatique pour les blessés, l'autre les bandes de linge pour les compresses. » (*Confidences.*)

180. *Ce livre.* — Sans doute le livre qui contient les dernières prières. « ... Je l'ai vue souvent... essuyer la sueur froide des pauvres mourants, leur réciter les prières du dernier moment, etc... » (*Confidences.*)

Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières :
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières ».
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait ;
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur !
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,
La laine des brebis dérobée aux rameaux
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,
Et le soleil exact à ses douze demeures
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
Et faisait admirer à notre simple enfance

186. *Rendez-leur.* — Le pronom *leur* désigne ici les propres enfants de Mme de Lamartine, qu'elle montre du doigt à la veuve et aux orphelins. « L'or que je vous donne, vous le rendrez à mes enfants en priant pour eux... »

187. *Son pied.* — Elle agitait du pied le berceau.

189. *L'airain sonore.* — « La cloche de l'église. » Voir *Immortalité*, v. 10 : « *l'airain gémissant* » ; et *Remarque* 1.

193. *Ici.* — Pour « alors ». C'est le matin, en allant à la messe, ou en revenant de l'église, que Mme de Lamartine donnait à ses enfants une instruction religieuse élémentaire, tout imprégnée des leçons de la nature. Rapprocher de ce catéchisme sommaire celui que Jocelyn fait aux enfants de Valneige.

197. *La génisse.* — Mot noble. C'est une simple vache.

201. Les douze signes du zodiaque, c'est-à-dire les constellations qui caractérisent les parties du ciel que le soleil traverse l'une après l'autre pendant les douze mois de sa révolution. Les anciens et les astrologues les appelaient les « maisons » de l'astre. Voir leur énumération poétique dans l'Harmonie : *l'Infini dans les Cieux*, pp. 411, 412.

Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux !
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
Là mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux ;
Là, guidant les bergers aux sommets des collines,
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide,
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord.
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,
Le ruisseau dans les prés, dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,
Je venais, sur la pierre assis près des vieillards,
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards !
Tout est encor debout ; tout renaît à sa place ;
De nos pas sur le sable on suit encor la trace ;
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir :
Mais, hélas ! l'heure baisse et va s'évanouir !

207. *L'astre et l'insecte.* — Antithèse familière à Lamartine.

210. *Ombres.* — Ici, au sens de « fantômes ».

218. *Le saule caverneux.* — « Au tronc percé de trous. » L'expression est déjà dans Bernardin de Saint-Pierre et dans La Fontaine :

On abattit un pin dans son antiquité...
Dans son tronc caverneux et miné par le temps....
(*Fables*, XI, 9.)

220. *L'accord.* — L'harmonie.

224. *Nos barques.* — Entendez que l'enfant et ses jeunes camarades faisaient voguer sur le ruisseau des barques qu'ils fabriquaient eux-mêmes avec les roseaux de la rive.

229. *Tout renaît.* — Tout le passé revit.

231. *Qu'un cœur.* — Le sien, puisqu'il est absent.

232. *L'heure baisse.* — Au sens symbolique : le crépuscule de la vie va bientôt venir. Sur la mélancolie qui saisit Lamartine entre ses 35 et ses 40 ans, voir p. 362.

233. *Comme l'épi.* — « Comme les grains de l'épi... »

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers !
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil ;
Bientôt peut-être... Écarte, ô mon Dieu, ce présage !
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après !

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage !
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage
Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits !
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,

234. *Les enfants.* — Des cinq sœurs de Lamartine (quatre s'étaient mariées très jeunes), deux étaient mortes, et toutes deux en 1824 : Mme de Vignet, en février, Mme de Montherot en août.

240 et suiv. — *Bientôt*, etc...

247-248. Ces vers furent critiqués par le père du poète : « D'abord, disait-il, une hache ne fauche pas : et puis, des colombes qui ne savent où se nicher dans une forêt ! où elles ont cent arbres pour abri, à défaut de celui qui leur manque !... » Lamartine, cependant, passa outre à ces observations. (R. Doumic, *Revue des Deux-Mondes*, sept. 1907.)

252. *Le toit du vice.* — C'est-à-dire de ceux à qui le vice (jeu, débauche, etc...) a fait perdre leur fortune.

256. *Seule.* — C'est-à-dire où les maîtres du logis, qui savaient faire un trésor pour les pauvres, du peu d'or dont ils disposaient, étaient pauvres eux-mêmes.

Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques !
Ah ! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné ;
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines !
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit !

Ah ! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours !
Et, quand ces toits bénis et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux !

257. *Portiques.* — Voir v. 114 et 90. Il peut s'agir, ou bien du vaste corridor de la maison, ou bien des préaux et hangars extérieurs.

261. *Les parvis.* — Ce mot (du latin : *paradisum*, par lequel on désignait, dans le haut moyen âge, le portique qui se trouvait devant Saint-Pierre de Rome, et puis, par extension, la place située devant une église ou une cathédrale) signifie : *vestibule* ou *enceinte* d'un temple :

De ses sacrés parvis j'ai deux fois fait le tour...
(*Athalie*, II, sc. 2.)

Mais il semble bien que, restreignant encore son emploi, Lamartine s'en serve pour désigner le *pavement* même d'un édifice religieux. Ici, Milly est assimilé à un temple, celui des souvenirs de famille.

264. *Philomèle.* — Le rossignol. Voir p. 35.

268. *Où l'innocence.* — Lamartine avait d'abord écrit (manuscrit de S.-Point) :

Aux lieux où *notre mère* autrefois eut son lit...

270. *Jusqu'aux cheveux blanchis.* — Latinisme, pour : *jusqu'à l'âge où les cheveux sont blancs.*

271. *Baisser.* — Ce verbe suggère l'image du soleil couchant.

Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour, élevez-moi.... Non, ne m'élevez rien ;
Mais, près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie
Et ce dernier sillon où germe une autre vie !
Étendez sur ma tête un lit d'herbes des champs
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,
Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles,
Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,
Roulez de la montagne un fragment du rocher ;
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface
Et, d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,
Donne en lettre vivante une date à ses ans !
Point de siècle ou de nom sur cette agreste page !
Devant l'Éternité tout siècle est du même âge,
Et Celui dont la voix réveille le trépas
Au défaut d'un vain nom ne nous oublîra pas !
Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil !

278. *Charmer.* — Au sens fort du mot : « enchanter comme par un charme mes derniers moments. » La phrase entière : « *Si... élevez-moi* » comporte une ellipse : « promettez-moi de m'élever... »

282. *Ce dernier sillon*, etc... — La tombe est comparée au sillon, et le cadavre au grain.

285. *L'oiseau.* — Le rossignol. Voir p. 34, le poème que Lamartine lui rimait à Belley.

293. *Point de nom.* — De même, le nom d'Elvire n'est pas gravé sur sa tombe demeurée inconnue :

... L'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom...

(*Crucifix*, v. 42-43.)

296. *Au défaut de.* — Expression vieillie au sens de : « Malgré l'absence de. »

Là, ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs ;
Et, quand du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne ;
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes !

301. *Là ma cendre*, etc. — Cette belle idée de la survivance de l'homme dans la nature végétale a été reprise et développée par plusieurs poètes contemporains.

311. *De l'œil.* — Ne pas entendre qu'il leur fera signe d'un coup d'œil de se réunir autour de lui, mais qu'il réunira leurs images dans son regard rouvert.

313. Son père, sa mère et trois de ses sœurs sont encore vivants en 1827 ; mais il se transporte par la pensée à la fin des temps, au jour de la résurrection universelle.

318. *L'adieu.* — Car tous les hommes, ressuscités, ayant réuni pour toujours leurs âmes à leurs corps, quitteront la terre et entreront dans une forme nouvelle et éternelle de la vie (c'est le dogme catholique de la résurrection des corps). — *Qui n'aura point de larmes*, car cet adieu sera le signe d'une réunion et non d'une séparation ; et le paradis terrestre de Milly ne sera remplacé que par le paradis éternel.

HARMONIE CINQUIÈME

HYMNE AU CHRIST

A M. MANZONI

Au printemps de 1829, après avoir passé l'hiver dans une demi-inaction de la pensée (« Je ne fais ni vers ni prose, écrit-il à Virieu le 27 janvier, je lis des *Mémoires...* »), Lamartine se sent repris soudain par le démon poétique. De Mâcon, le 29 mars, il mande au même Virieu : « Je t'écrirai de Saint-Point, où je désire faire des vers... » D'autre part, il est dans un état de sérénité et de confiant mysticisme : « La Providence équilibre tout, sans quoi tout périrait dans le monde moral, comme dans le monde physique... » (Lettre du 16 mars.) Il vient enfin de lire une brochure de Lamennais parue le 21 février à Paris : « *Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église* », où le fougueux apologiste proteste contre l'indifférence grandissante du siècle envers le Christ, et montre à quel point l'action du Christianisme fut bienfaisante sur la pensée, la morale et la politique de l'humanité.

Toutes ces influences agissent lentement sur l'âme du poète. En avril, il s'installe à Saint-Point, où « le loisir le rend à la poésie ». Il vient seulement pour les fêtes de Pâques à Mâcon, et c'est de là que, le 23 avril, il annonce à Virieu la naissance d'une « Harmonie » nouvelle. « ... Je suis ennuyé, malade, ne sachant que dire, que projeter, que faire. Cependant, je viens d'ébaucher une nouvelle et capitale *Harmonie Poétique*, intitulée : *Hymne au Christ*, dont je suis assez content. C'est le pendant ou contre-pendant de l'*Épître à Uranie* de Voltaire, mais c'est vu d'un autre point de vue. C'est écrit avec foi et amour. Quand je l'aurai enregistrée dans un album, je te l'enverrai pour que tu la retouches, et me l'amendes. Cela a 350 vers en tout ; mais il y faut du beau ou rien. Elle est dédiée à Manzoni, l'auteur des *Promessi Sposi...* »

Rentré à Saint-Point dans les jours qui suivirent, Lamartine revit son poème, et l'allongea. Il a plus de 400 vers dans le Manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale, et qui porte, à la fin, cette mention : « *Fini S.-P.* 1^er^ *mai* 1829. » Il n'en comporte que 382 dans le volume. — Le 3 mai, Lamartine promettait à Virieu de lui envoyer une copie de sa nouvelle œuvre, mais « pour lui seul ».

Il y attachait, comme on voit, une extrême importance. Dans sa pensée, l'*Hymne au Christ* était une protestation contre l'incrédulité et les progrès de l'esprit voltairien qui s'affirmaient en France sous le règne de Charles X. Mais il ne la formulait point au nom d'une conception étroite de la tradition et d'une vénération mystique du passé ; c'est au contraire en s'appuyant sur l'avenir

qu'il affirmait la bienfaisance de la doctrine catholique ; l'*Hymne au Christ*, en même temps qu'il reprend la grande thèse du *Génie du Christianisme*, annonce la doctrine du catholicisme libéral qui ne triomphera qu'après 1830 ; avec l'influence de Manzoni, il reflète celle de Lamennais. Coïncidence d'autant plus curieuse que Lamartine, quelques semaines plus tôt, se tenait en défiance à l'égard des thèses et de l'attitude du fougueux apologiste ; le 25 février 1829, il écrivait au vicomte de Marcellus, alors ministre plénipotentiaire à Lucques, à propos du Conclave qui se réunissait, ces jours-là, à Rome : « ... Vous êtes spectateur de près de ce mouvement qui va nous donner un nouveau pape... Choisissez-le bien doux, bien prudent et bien patient. Ce furent les seules armes du christianisme naissant : ce doivent être celles du christianisme éprouvé. Il triomphera par elles. Il se compromettra avec celles de l'abbé de Lamennais et consorts... »

Mais, entre le 25 février et les premiers jours d'avril, Lamartine a lu la brochure de Lamennais ; et il faut bien admettre qu'elle a produit une impression directe et profonde sur sa pensée.

Cette impression est d'autant plus remarquable que l'*Hymne au Christ* est, en somme, de toutes les Harmonies, la seule qui soit d'esprit nettement catholique ; le même esprit ne se retrouve, parmi les précédents poèmes de Lamartine, que dans *le Crucifix*.

Encore cette inspiration catholique est-elle nuancée de doute et d'angoisse. Le poète constate l'affaiblissement de la foi dans les âmes, et il en gémit. D'autres, après 1830, se feront les interprètes de cette angoisse et de ce doute ; d'autres, et principalement Victor Hugo dans les *Chants du Crépuscule*, les *Voix Intérieures*, *les Rayons et les Ombres*, — et, dès 1832, Musset dans *Rolla*. Ce dernier poème, encore qu'il décide contre la foi, et pour le doute, offre, en son début, un écho très net de l'*Hymne au Christ*, dont il reproduit les mouvements, les apostrophes et la rhétorique. Une fois de plus, en peignant ce « moment crépusculaire » des âmes et de la société, qui devait inquiéter d'autres observateurs au début de la Monarchie de Juillet, Lamartine a été un initiateur et un précurseur.

Verbe increé ! source féconde
De justice et de liberté !
Parole qui guéris le monde !
Rayon vivant de vérité !

1-14. C'est l'introduction qui contient, sous la forme d'une apostrophe lyrique, comme le « *leit-motiv* » de ce vaste poème : est-il vrai que la raison humaine puisse prétendre à remplacer désormais dans le monde l'impulsion donnée par la parole du Christ, c'est-à-dire l'influence de la révélation catholique ?...

1. *Verbe increé.* — C'est l'expression même du langage ecclé-

Est-il vrai que ta voix d'âge en âge entendue,
Pareille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,
N'a plus pour nous guider que des sons impuissants ?
Et qu'une voix plus souveraine,
La voix de la parole humaine,
Étouffe à jamais tes accents ?

Mais la raison c'est toi ! mais cette raison même
Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer ?
Nuage, obscurité, doute, combat, système,
Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer !

*

Le monde n'était que ténèbres,
Les doctrines sans foi luttaient comme des flots,
Et trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,
L'esprit humain flottait noyé dans ce chaos ;

siastique ; elle traduit en deux mots la première phrase de l'*Évangile selon S. Jean :* « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu... »

5. *Est-il vrai*, etc... — Rapprocher le cri jeté par V. Hugo, en 1837, à la fin du *Prélude* des *Voix Intérieures :*

... Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant...

9. *La voix*, etc... — Expression assez gauche pour : « *La voix de la raison...* »

15-97. Cette première partie oppose, en deux tableaux saisissants, l'état du monde antique avant la venue du Christ, et celui du monde chrétien jusqu'au début de l'époque moderne.

19-20. Il est intéressant de rapprocher ces vers des deux vers fameux de *Rolla* auxquels nul interprète encore n'a trouvé un sens satisfaisant. Musset y veut traduire l'incrédulité des « enfants du siècle », et il interpelle, lui aussi, le Christ :

Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte ;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux...

L'idée générale y semble bien être la même que celle de Lamartine : les dieux (mais Lamartine ne parlait que des faux dieux) sont créés par l'espoir ou par la crainte de l'homme ; or, les découvertes scientifiques du XIX^e^ siècle (que les *comètes*, au retour

L'espérance ou la peur, au gré de leurs caprices,
Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieux ;
La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices,
Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux !
Fouillez les cendres de Palmyre,
Fouillez les limons d'Osiris
Et ces panthéons où respire
L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits !
Tirez de la fange ou de l'herbe,
Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,
Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,
Et dites ce qu'était cette raison superbe
Quand elle adorait ces débris !
Ne sachant plus nommer les exploits ou les crimes,
Les noms tombaient du sort comme au hasard jetés ;
La gloire suffisait aux âmes magnanimes,
Et les vertus les plus sublimes
N'étaient que des vices dorés !

calculé et prédit, symboliseraient) ont fait disparaître à la fois l'espoir et la crainte... Quoi qu'on pense du rapprochement, il paraît bien que Musset, qui avait certainement lu l'*Hymne au Christ*, avait, en écrivant les siens, le souvenir plus ou moins conscient de ces deux vers.

22. *Des dieux.* — C'est « *de Dieu* » que l'on attendrait. — « *L'ignorance* », « l'ignorance où l'on était des vrais dieux... »

23. *Palmyre.* — Située dans une oasis, au milieu du désert, entre Damas et l'Euphrate, cette ville, dont on attribua la fondation à Salomon, demeura longtemps le siège d'une principauté indépendante de Rome. Au III^e^ siècle, sa reine, Zénobie, après l'avoir embellie de monuments magnifiques, se fit proclamer reine d'Orient ; il fallut que l'empereur Aurélien organisât une sérieuse expédition pour la vaincre (272 ap. J.-C.). Les ruines de Palmyre, qui s'élèvent toujours en plein désert de Syrie, sont parmi les plus belles que nous ait laissées l'antiquité.

24. *Les limons d'Osiris.* — Le sol de l'Égypte, fertilisée par les limons du Nil, et dont Osiris fut le dieu principal.

25. *Ces panthéons.* — Lamartine ne pense point ici au fameux monument bâti par Agrippa, qui porte ce nom à Rome et qui subsiste toujours ; il veut désigner d'une façon générale les ruines des temples antiques...

33. *Sort* et *hasard*, même si l'on interprète le premier comme une sorte d'allégorie ou de personnification du Destin, font en ce vers un véritable pléonasme.

34. *Aux âmes magnanimes.* — A celles des Stoïciens, par exemple,

Tu parais ! ton verbe vole,
Comme autrefois la parole
Qu'entendit le noir chaos
De la nuit tira l'aurore,
Des cieux sépara les flots,
Et du nombre fit éclore
L'harmonie et le repos !
Ta parole créatrice
Sépare vertus et vice,
Mensonges et vérité ;
Le maître apprend la justice,
L'esclave la liberté,
L'indigent le sacrifice,
Le riche la charité !
Un Dieu créateur et père,
En qui l'innocence espère,
S'abaisse jusqu'aux mortels !
La prière qu'il appelle
S'élève à lui libre et belle,
Sans jamais souiller son aile
Des holocaustes cruels !
Nos iniquités, nos crimes,
Nos désirs illégitimes,
Voilà les seules victimes
Qu'on immole à ses autels !
L'immortalité se lève
Et brille au delà des temps ;
L'espérance, divin rêve,
De l'exil que l'homme achève

auxquels semble bien penser ici Lamartine. *Gloire*, en ce vers, comme souvent dans ceux de Corneille, est à peu près synonyme d'*honneur*.

38. *La parole.* — Celle de Dieu le Père au début des temps. C'est le « *Fiat lux !...* » de la Genèse. L'idée de Lamartine, c'est que la venue du Christ accomplit une nouvelle création, celle du *monde moral*.

57. *Des holocaustes.* — Entendez : de leur fumée. L'image est seulement suggérée. L'holocauste était le sacrifice-type du rite mosaïque, celui où la victime était entièrement brûlée sur l'autel. L'idée que Lamartine développe en ces vers a été souvent exprimée par les moralistes et les orateurs chrétiens.

65. *Achève.* — « Que l'homme est tenu d'achever ici-bas », la véritable patrie étant le ciel.

Abrège les courts instants ;
L'amour céleste soulève
Nos fardeaux les plus pesants ;
Le siècle éternel commence,
Le juste a sa conscience,
Le remords son innocence ;
L'humble foi fait la science
Des sages et des enfants ;
Et l'homme qu'elle console
Dans cette seule parole
Se repose deux mille ans !

Et l'esprit, éclairé par tes lois immortelles,
Dans la sphère morale où tu guidas nos yeux
Découvrit tout à coup plus de vertus nouvelles
Que, le jour où d'Herschell le verre audacieux
Porta l'œil étonné dans les célestes routes,
Le regard qui des nuits interroge les voûtes
Ne vit d'astres nouveaux pulluler dans les cieux !

*

Non, jamais de ces feux qui roulent sur nos têtes,
Jamais de ce Sina qu'embrasaient les tempêtes,

69. *Le siècle.* — « L'âge » du monde, qui ne doit se terminer qu'à la fin des temps, et que l'éternité continuera sous le règne du Christ.

71. *Le remords*, etc... — Vers obscur à force de concision. Lamartine entend que, d'après la doctrine de l'Évangile, le fait de se repentir d'une faute en commence déjà le rachat. « A tout péché miséricorde. » Il n'y a plus, comme sous la loi mosaïque ou païenne, de péchés irrémissibles.

80. *Herschell.* — Célèbre astronome anglais, mort en 1822, qui perfectionna la construction des télescopes (surtout à partir de 1789) et, aidé de puissants instruments, après avoir découvert la planète Uranus et ses satellites, aperçut dans les nébuleuses dont il établit le premier la théorie, une multitude d'étoiles distinctes. Ses découvertes reculèrent ainsi prodigieusement les limites de l'univers ; et elles paraissent avoir produit une impression profonde sur l'imagination de Lamartine.

86. *Horeb.* — Montagne de l'ancienne Arabie, où Moïse vit Dieu dans le buisson ardent.

Jamais de cet Horeb, trône de Jéhova,
Aux yeux des siècles n'éclata
Un foyer de clarté plus vive et plus féconde
Que cette vérité qui jaillit sur le monde
Des collines de Golgotha !

L'astre qu'à ton berceau le mage vit éclore,
L'étoile qui guida les bergers de l'aurore
Vers le Dieu couronné d'indigence et d'affront,
Répandit sur la terre un jour qui luit encore,
Que chaque âge à son tour reçoit, bénit, adore,
Qui dans la nuit des temps jamais ne s'évapore,
Et ne s'éteindra pas quand les cieux s'éteindront !

*

Ils disent cependant que cet astre se voile,
Que les clartés du siècle ont vaincu cette étoile ;
Que ce monde vieilli n'a plus besoin de toi !
Que la raison est seule immortelle et divine,
Que la rouille des temps a rongé ta doctrine,
Et que de jour en jour de ton temple en ruine
Quelque pierre en tombant déracine ta foi !

O Christ ! il est trop vrai ! ton éclipse est bien sombre ;
La terre sur ton astre a projeté son ombre ;

92. *De l'aurore.* — Pour « de l'Orient ». C'est la transcription du verset évangélique : « *ecce Magi venerunt ab Oriente...* »

98-154. Dans cette seconde partie, Lamartine gémit sur « l'éclipse » de l'idée chrétienne dans le siècle nouveau, puis explique que cette éclipse n'est qu'apparente, qu'elle est conforme sans doute aux desseins supérieurs de Dieu ; d'ailleurs, si l'on élève sa vue jusqu'aux hauteurs de l'histoire, on constate que l'ère chrétienne domine le cours des temps.

98. *Ils.* — Les philosophes, les sages d'aujourd'hui.

99. *Les clartés du siècle.* — C'est l'expression même dont usait le dix-huitième siècle, « le siècle des clartés », pour signifier les umières de la raison.

103. *En ruine.* — Sur ce singulier, voir *Remarque* 8.

104. *Ta foi.* — Sens objectif : « la foi que l'on a en toi ».

105. *O Christ !* etc... — Le mouvement de cette apostrophe si éloquente sera repris, quatre ans plus tard, par Musset dans le passage fameux de *Rolla* déjà cité plus haut :

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants...

Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand bruit.
Vingt siècles écroulés y mêlent leur poussière ;
Fables et vérités, ténèbres et lumière,
Flottent confusément devant notre paupière,
Et l'un dit : C'est le jour ! et l'autre : C'est la nuit !

Comme un rayon du ciel qui perce les nuages,
En traversant la fange et la nuit des vieux âges,
Ta parole a subi nos profanations !
L'œil impur des mortels souillerait le jour même !
L'imposture a terni la vérité suprême,
Et les tyrans, prenant ta foi pour diadème,
Ont doré de ton nom le joug des nations !
Mais, pareille à l'éclair qui, tombant sur la terre,
Remonte au firmament sans qu'une ombre l'altère,
L'homme n'a pu souiller ta loi de vérité !
L'ignorance a terni tes lumières sublimes,
La haine a confondu tes vertus et nos crimes,
Les flatteurs aux tyrans ont vendu tes maximes :
Elle est encor justice, amour et liberté !

Et l'aveugle raison demande quels miracles
De cette loi vieillie attestent les oracles !

107. Rapprocher les déclarations de V. Hugo dans ses recueils postérieurs à 1830 ; celle-ci par exemple, dans la Préface des *Feuilles d'Automne* (1831). « ... Ce n'est partout, sur le sol de la vieille Europe, que chutes et écroulements des choses anciennes, que bruyant et sonore avènement des nouveautés... »

111. Le « *prélude* » des *Chants du Crépuscule* de V. Hugo est un écho de ces vers :

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes ?
... Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs,
Croyances, passions, désespoirs, espérances,
Rien n'est dans le grand jour, et rien n'est dans la nuit...

117. *Et les tyrans*, etc... — Allusion à la fameuse théorie de l'alliance entre le trône et l'autel. Lamartine, qui écrit sous l'influence de Lamennais, devance ici les formules du « catholicisme libéral ».

119. *Pareille.* — Se rapporte au régime direct : *ta loi*, exprimé seulement au vers 121. Sur cette construction, voir *Remarque* 15.

Ah ! le miracle est là permanent et sans fin,
Que cette vérité par ces flots d'impostures,
Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,
Que ce verbe incréé par nos lèvres impures
Ait passé deux mille ans et soit encor divin !

Que d'ombres ! dites-vous. — Mais, ô flambeau des âges,
Tu n'avais pas promis des astres sans nuages !
L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté !
Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère ;
De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre,
Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère
Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité !
Un siècle naît et parle, un cri d'espoir s'élève ;
Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,
Système, opinions, dogmes, flux et reflux ;
Cent ans passent ; le temps, comme un nuage vide,
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide.
Quand il a balayé cette poussière aride,
Que reste-t-il du siècle ? Un mensonge de plus !

Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,
Luit au-dessus de nous comme une ère éternelle ;
Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,
L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles ;
Deux mille ans, épuisant leurs sagesses frivoles,
N'ont pas pu démentir une de tes paroles,
Et toute vérité date de ton berceau !

128. *Le miracle est là.* — C'est la preuve de la divinité de la religion par l'histoire, ou plutôt malgré l'histoire, que l'apologétique de Lamennais et de Lacordaire va développer abondamment après 1831.

134. Théorie du Dieu caché, du « *Deus absconditus* », déjà commentée magnifiquement par Pascal.

140. *Un siècle naît...* — Le poète, pour sa démonstration, allègue l'exemple du premier siècle venu ; mais en fait, c'est le tableau du XVIII^e^ siècle que cette strophe présente en raccourci dans sa pensée.

154-274. Cette troisième partie développe lyriquement l'idée que la loi bienfaisante du Christ a survécu intacte à travers les erreurs et les fautes des hommes ; et elle énumère les bienfaits que le monde moderne en doit attendre et tirer.

*

Et c'est en vain que l'homme, ingrat et las de croire,
De ses autels brisés et de son souvenir
Comme un songe importun veut enfin te bannir :
Tu règnes malgré lui jusque dans sa mémoire,
Et, du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir !
Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâlissent !
Fondement des États, tu fléchis, ils fléchissent !
Sève du genre humain, il tarit si tu meurs !
Racine de nos lois dans le sol enfoncée,
Partout où tu languis on voit languir les mœurs ;
Chaque fibre à ton nom s'émeut dans tous les cœurs,
Et tu revis partout, jusque dans la pensée,
Jusque dans la haine insensée
De tes ingrats blasphémateurs !
Phare élevé sur des rivages
Que le temps n'a pu foudroyer,
Les lumières de tous les âges
Se concentrent dans ton foyer !
Consacrant l'humaine mémoire,
Tu guides les yeux de l'histoire
Jusqu'à la source d'où tout sort !
Les sept jours n'ont plus de mystère,
Et l'homme sait pourquoi la terre
Lutte entre la vie et la mort !

168. Emporté par sa verve, Lamartine s'est-il aperçu qu'il terminait cette magnifique apostrophe en empruntant à Lefranc de Pompignan le dernier vers de la strophe la plus célèbre, celle qui, dans l'*Ode sur la Mort de J.-B. Rousseau*, montre l'indifférence du soleil aux cris poussés contre lui par les barbares des bords du Nil :

Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs !

172. *Foyer.* — Au sens technique : le « foyer » d'un miroir, ou d'une lentille, est le point vers lequel les rayons lumineux viennent converger.

173-175. C'est la conception de l'histoire dont se prévalent à la fois Bossuet et Chateaubriand.

176. *Les sept jours.* — La création.

178. Entre la vie que Dieu lui a communiquée au début des siècles, et la mort par laquelle il l'attire à lui vers la fin des temps.

Ton pouvoir n'est plus le caprice
Des démagogues ou des rois ;
Il est l'éternelle justice
Qui se réfléchit dans nos lois !
Ta vertu n'est plus ce problème,
Rêve qui se nourrit soi-même
D'orgueil et d'immortalité !
Elle est l'holocauste sublime
D'une volonté magnanime
A l'éternelle volonté.

Ta vérité n'est plus ce prisme
Où des temps chaque erreur a lui,
L'éclair qui jaillit du sophisme
Et s'évanouit avec lui !
Rayon de l'aurore éternelle,
Pure, féconde, universelle,
Elle éclaire tous les vivants ;
Sublime égalité des âmes,
Pour les sages foudres et flammes,
Ombre et voile à l'œil des enfants !

Aliment qui contient la vie,
Chaleur dont le foyer est Dieu,
Germe qui croît et fructifie,
Ton verbe la sème en tout lieu !
Vérité palpable et pratique,
L'amour divin la communique
De l'œil à l'œil, du cœur au cœur ;
Et, sans proférer de paroles,
Des actions sont ses symboles,
Et des vertus sont sa splendeur !

179. *Ton pouvoir.* — C'est-à-dire « le pouvoir entendu selon ta révélation et ton enseignement »; même sens, plus loin : « ta vertu »... « ta vérité ».

183. *Ce problème.* — Le problème fameux agité par les moralistes de l'antiquité, et surtout par les stoïciens.

186. *L'holocauste.* — Voir vers 57.

199. Cette strophe mystique rappelle, pour la suavité et l'ardeur, le ton de certains versets de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Chaque instinct à ton joug nous lie ;
L'homme naît, vit, meurt avec toi :
Chacun des anneaux de sa vie,
O Christ, est rivé par ta foi !
Souffrant, ses pleurs sont une offrande,
Heureux, son bonheur te demande
De bénir sa prospérité ;
Et le mourant que tu consoles
Franchit, armé de tes paroles,
L'ombre de l'immortalité !

Tu gardes, quand l'homme succombe,
Sa mémoire après le trépas,
Et tu rattaches à la tombe
Les liens brisés ici-bas ;
Les pleurs tombés de la paupière
Ne mouillent plus la froide pierre ;
Mais, de ces larmes s'abreuvant,
La prière, union suprême,
Porte la paix au mort qu'elle aime,
Rapporte l'espoir au vivant !

Prix divin de tout sacrifice,
Tout bien se nourrit de ta foi !
De quelque mal qu'elle gémisse,
L'humanité se tourne à toi !
Si je demande à chaque obole,
A chaque larme qui console,

209. *Nous lie.* — Non point naturellement, mais Lamartine veut dire que la religion catholique rattache chacun des instincts de l'homme à la pensée et à la parole du Christ. C'était déjà une des démonstrations de Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme.*

218. Entendre : l'ombre qui mène à l'immortalité.

219-220. C'est-à-dire que la croix veille sur la tombe du chrétien. Cf. *Le Crucifix :*

Voilà le souvenir, et voilà l'espérance...

226-227. Selon la doctrine catholique, la prière peut *mériter* pour les morts, c'est-à-dire adoucir leur sort dans l'autre monde, et aider les âmes souffrantes à posséder plus vite le bonheur éternel.

A chaque généreux pardon,
A chaque vertu qu'on me nomme :
« En quel nom consolez-vous l'homme ? »
Ils me répondent : « En son nom ! »

C'est toi dont la pitié plus tendre
Verse l'aumône à pleines mains,
Guide l'aveugle, et vient attendre
Le voyageur sur les chemins !
C'est toi qui, dans l'asile immonde
Où les déshérités du monde
Viennent pour pleurer et souffrir,
Donne au vieillard de saintes filles,
A l'enfant sans nom des familles,
Au malade un lit pour mourir !

Tu vis dans toutes les reliques :
Temple debout et renversé,
Autels, colonnes, basiliques,
Tout est à toi dans le passé !
Tout ce que l'homme élève encore,
Toute demeure où l'on adore,
Tout est à toi dans l'avenir !
Les siècles n'ont pas de poussière,
Les collines n'ont pas de pierre
Qui ne porte ton souvenir !

Enfin, vaste et puissante idée,
Plus forte que l'esprit humain,

239. *C'est toi...* — On attendrait plutôt : « C'est grâce à toi... »

243. *L'asile immonde.* — L'hôpital. L'état déplorable encore de certains hôpitaux, au début du XIXe siècle, justifiait cette périphrase, qui étonne un peu aujourd'hui.

246. *Au vieillard de saintes filles.* — Lamartine semble bien désigner ici les « *Petites Sœurs des Pauvres* ».

249. *Reliques.* — Au sens large et, d'ailleurs, proche de l'étymologie : « tout ce qui reste et survit des temps anciens ».

252. *Dans le passé.* — Il ne peut évidemment s'agir que des ruines chrétiennes, et du passé chrétien. A moins que Lamartine, en disciple de Bossuet, n'entende que les faux dieux étaient « préfiguratifs » du vrai Dieu, auquel devait aboutir tout l'instinct religieux de l'homme et de l'histoire.

Toute âme est pleine, est obsédée
De ton nom qu'elle évoque en vain !
Préférant ses doutes funèbres,
L'homme amasse en vain les ténèbres :
Partout ta splendeur le poursuit !
Et, comme au jour qui nous éclaire,
Le monde ne peut s'y soustraire
Qu'en se replongeant dans la nuit !

*

Et tu meurs ? Et ta foi dans un lit de nuages
S'enfonce pour jamais sous l'horizon des âges,
Comme un de ces soleils que le ciel a perdus,
Dont l'astronome dit : « C'était là qu'il n'est plus ! »
Et les fils de nos fils, dans les lointaines ères,
Feraient aussi leur fable avec tes saints mystères,
Et parleraient un jour de l'homme de la croix
Comme des dieux menteurs disparus à ta voix,
De ces porteurs de foudre ou du vil caducée,
Rêves dont au réveil a rougi la pensée ?

262. *De ton nom qu'elle évoque en vain.* — C'est tout juste l'affirmation contraire qu'on attendrait. Celle-ci est tellement déconcertante et rompt tellement le cours logique du développement, qu'on est porté à conjecturer ou bien que Lamartine en place de « *évoque* » avait écrit un autre mot : « *chasse* » par exemple, ou tout autre du même sens, que les typographes auraient mal déchiffré, ou bien qu'il a employé « *évoque* » comme le verbe opposé à « *invoque* », conduit à cette méprise par l'étymologie latine : *vocare* « appeler », *e* « hors de »... Il aurait donc voulu écrire : « L'âme humaine est obsédée par ton nom, qu'elle s'efforce en vain de chasser, d'exorciser », idée reprise et développée par les trois vers suivants.

269-352. Cette quatrième partie oppose aux bienfaits de la loi du Christ l'impuissance morale du siècle ; elle comprend, comme la précédente, une discussion éloquente, et un chant lyrique, qui célèbre la sérénité apportée par la morale chrétienne à l'âme du croyant.

269. *Et tu meurs ?* — Interrogation oratoire. « Et l'on prétend que tu meurs ?... »

277. *Porteurs de foudre.* — Jupiter. — *.. du caducée.* Mercure.

278. *Rêves.* — Apposition à « porteurs ». Ces dieux « qui ne sont que des rêves... »

Mais tous ces dieux, ô Christ, n'avaient rien apporté
Qu'une ombre plus épaisse à notre obscurité !
Mais, du délire humain lâche et honteux symbole,
Ils croulèrent d'eux-même au bruit de ta parole ;
Mais tu venais asseoir sur leur trône abattu
Le Dieu de vérité, de grâce et de vertu !
Leurs lois se trahissaient devant les lois chrétiennes !
Mais où sont les vertus qui démentent les tiennes ?
Pour éclipser ton jour quel jour nouveau paraît ?
Toi qui les remplaças, qui te remplacerait ?
Ah ! qui sait si cette ombre où pâlit ta doctrine
Est une décadence — ou quelque nuit divine,
Quelque nuage faux prêt à se déchirer,
Où ta foi va monter et se transfigurer,
Comme aux jours de ta vie humaine et méconnue
Tu te transfiguras toi-même dans la nue,
Quand, ta divinité reprenant son essor,
Un jour sorti de toi revêtit le Thabor,
Dans ton vol glorieux te balança sans ailes,
Éblouit les regards des disciples fidèles,
Et, pour les consoler de ton prochain adieu,
Homme prêt à mourir, te montra déjà Dieu ?

*

Oui, de quelque faux nom que l'avenir te nomme,
Nous te saluons Dieu ! car tu n'es pas un homme !

282. *D'eux-même.* — Voir *Remarque* 25.

286-288. Mouvement imité par Musset dans *Rolla :*

Jésus, ce que tu fis qui jamais le fera ?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?...

287. *Pour éclipser.* — Reprise de l'image qui est au début de tout le développement, vers 105.

292. *Ta foi.* — Sens objectif, comme plus haut : « La foi qu'on a en toi »...

296. *Le Thabor.* — Montagne de Syrie, non loin de Nazareth, où eut lieu, d'après les Évangiles, la scène de la Transfiguration du Christ.

301-312. On retrouve dans cette apostrophe l'idée qui inspire la page fameuse de J.-J. Rousseau sur la sainteté de l'Évangile et la divinité du Christ... : « Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage d'un homme ? Se peut-il que

L'homme n'eût pas trouvé dans notre infirmité
Ce germe tout divin de l'immortalité,
La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice,
Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur,
Dans l'orgueil révolté l'humilité du cœur,
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,
Et dans le repentir la seconde innocence !
Notre encens à ce prix ne saurait s'égarer,
Et j'en crois des vertus qui se font adorer !

*

Repos de notre ignorance,
Tes dogmes mystérieux
Sont un temple à l'espérance
Montant de la terre aux cieux !
Ta morale chaste et sainte
Embaume sa pure enceinte
De paix, de grâce et d'amour,
Et l'air que l'âme y respire
A le parfum du zéphire
Qu'Éden exhalait un jour

Dès que l'humaine nature
Se plie au joug de ta foi,
Elle s'élève et s'épure
Et se divinise en toi !
Toutes ses vaines pensées
Montent du cœur, élancées
Aussi haut que son destin ;
L'homme revient en arrière,
Fils égaré de lumière
Qui retrouve son chemin !

celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ?... Où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre... » (*Émile*, IV.)

330. *L'homme revient en arrière*, etc... — L'image n'est pas bien nette, ni davantage la construction du v. 331. « L'homme, emporté par ses instincts, avait fait fausse route ; fils de la lumière, égaré par eux dans les ténèbres, il revient en arrière, et retrouve son vrai chemin, en disciplinant sa nature sous la loi chrétienne. »

Les troubles du cœur s'apaisent,
L'âme n'est qu'un long soupir ;
Tous les vains désirs se taisent
Dans un immense désir !
La paix, volupté nouvelle,
Sens de la vie éternelle,
En a la sérénité !
Du chrétien la vie entière
N'est qu'une longue prière,
Un hymne en action à l'immortalité !
Et les vertus les plus rudes
Du stoïque triomphant
Sont les humbles habitudes
De la femme et de l'enfant !
Et la terre transformée
N'est qu'une route semée
D'ombrages délicieux,
Où l'homme en l'homme a son frère,
Où l'homme à Dieu dit : « Mon père ! »
Où chaque pas mène aux cieux !

*

O toi qui fis lever cette seconde aurore,
Dont un second chaos vit l'harmonie éclore,
Parole qui portais, avec la vérité,
Justice et tolérance, amour et liberté :
Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne !
Illumine sans fin de tes feux éclatants
Les siècles endormis dans le berceau des temps !

338. *Sens*, etc... — C'est-à-dire que la paix du cœur nous donne ici-bas le sens et l'avant-goût de ce que sera la paix de la vie éternelle.

353-378. Le poète termine par une prière, et par une profession solennelle de sa foi.

353. *Cette seconde aurore*, etc... — Reprise de l'idée indiquée aux vers 37 et suivants. La venue du Christ opéra dans le monde une seconde création ; le « second chaos » est celui du monde moral sous la loi du paganisme.

358. *La divine chaîne*. — C'est la traduction, par une image, du dogme même : Le Christ est le « médiateur » ou « l'intercesseur » entre l'homme et la Divinité.

Et que ton nom, légué pour unique héritage,
De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,
Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,
Et le cœur d'espérance et d'immortalité !
Tant que l'humanité plaintive et désolée
Arrosera de pleurs sa terrestre vallée,
Et tant que les vertus garderont leurs autels,
Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels !
Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !
Plus la nuit est obscure, et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux ;
Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi... temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris !

366. Image biblique : les Livres Saints, les Psaumes entre autres, appellent la terre « une vallée de larmes ».

369. *Pour moi.* — Lamartine reprend le mouvement dont il a usé déjà dans l'*Immortalité*, vers 81 et suivants.

374-375. *Quand l'autel.... S'écroulerait.* — Réminiscence d'Horace : *Si fractus illabatur orbis*, etc... (*Odes*).

HARMONIE SIXIÈME

AU ROSSIGNOL

Ce poème fut écrit à Saint-Point, en 1829, d'après une indication du manuscrit : or Lamartine résida dans son château en avril et en mai, puis en juillet et en août. Ces deux séjours sont coupés par un voyage à Paris, qui occupe à peu près tout le mois de juin. Au retour, Lamartine fait des vers, mais « des vers d'un nouveau style, moins pompeux, moins solennel, d'après ce qu'il a vu et entendu à Paris... » (Lettre à Virieu du 1er août). Ces indications ne s'appliquent-elles pas aux quatrains mélodieux, mais simples, de l'*Invocation au Rossignol*, aussi bien qu'à ceux de l'*Hymne de l'Enfant à son réveil*, qui fut écrit à la même époque ?

Cette Harmonie se déroule, à la façon d'une mélodie, sans qu'on y puisse distinguer de parties bien précises ; on y voit peu à peu apparaître et se formuler l'idée que le chant du rossignol est la voix de la nature pendant la nuit, « l'hymne flottant des nuits d'été ». Impression, au reste, plutôt qu'idée, et qu'il ne faut point trop presser.

Lamartine a toujours été sensible au chant du « virtuose ailé ». Il lui a consacré, dès le collège de Belley, l'un de ses premiers essais, qu'il sera intéressant de comparer à ce chef-d'œuvre de sa maturité (voir page 35.)

Dans le *Commentaire* de 1849, il donne une indication à la fois précise et douloureuse :

« Ces strophes au rossignol ont été écrites à Saint-Point, dans le petit bois de haute futaie dont il ne reste que trente-deux arbres, auprès de la source et du bassin.

Depuis que la nécessité m'a contraint à vendre presque tous les beaux arbres, les rossignols ne viennent plus. »

Quand ta voix céleste prélude
Aux silences des belles nuits,
Barde ailé de ma solitude,
Tu ne sais pas que je te suis !

Tu ne sais pas que mon oreille,
Suspendue à ta douce voix,
De l'harmonieuse merveille
S'enivre longtemps sous les bois !

Tu ne sais pas que mon haleine
Sur mes lèvres n'ose passer,
Que mon pied muet foule à peine
La feuille qu'il craint de froisser !

Et qu'enfin un autre poète,
Dont la lyre a moins de secrets,
Dans son âme envie et répète
Ton hymne nocturne aux forêts !

Mais si l'astre des nuits se penche
Aux bords des monts pour t'écouter,
Tu te caches de branche en branche
Au rayon qui vient y flotter.

Et si la source qui repousse
L'humble caillou qui l'arrêtait
Élève une voix sous la mousse,
La tienne se trouble et se tait !

Ah ! ta voix touchante ou sublime
Est trop pure pour ce bas lieu !
Cette musique qui t'anime
Est un instinct qui monte à Dieu !

Tes gazouillements, ton murmure,
Sont un mélange harmonieux
Des plus doux bruits de la nature,
Des plus vagues soupirs des cieux !

15. *Répète.* — Essaie de le répéter en le notant par des mots.

26. *Ce bas lieu.* — La terre.

27. *Qui t'anime.* — Au sens propre : « Qui est ton âme ».

33. *Qui peut-être s'ignore.* — C'est-à-dire qui ignore elle-même ses secrets. Les instincts les plus merveilleux des animaux sont peut-être inconscients ; et Lamartine, de cette observation, tire l'idée que la voix du rossignol est celle de la nature entière.

Ta voix, qui peut-être s'ignore,
Est la voix du bleu firmament,
De l'arbre, de l'antre sonore,
Du vallon sous l'ombre dormant !

Tu prends les sons que tu recueilles
Dans les gazouillements des flots,
Dans les frémissements des feuilles,
Dans les bruits mourants des échos,

Dans l'eau qui filtre goutte à goutte
Du rocher nu dans le bassin,
Et qui résonne sous sa voûte
En ridant l'azur de son sein,

Dans les voluptueuses plaintes
Qui sortent la nuit des rameaux,
Dans les voix des vagues éteintes
Sur le sable, ou dans les roseaux !

Et de ces doux sons, où se mêle
L'instinct céleste qui t'instruit,
Dieu fit ta voix, ô Philomèle !
Et tu fais ton hymne à la nuit !

Ah ! ces douces scènes nocturnes,
Ces pieux mystères du soir,
Et ces fleurs qui penchent leurs urnes
Comme l'urne d'un encensoir,

36. *Du vallon...* — Le 1er août 1889, Lamartine écrit à Virieu : « ... Tu dois être heureux dans le vallon célèbre (voir p. 145) dont l'ombre est à toi et le bruit à moi. Si Saint-Point me laissait quelque chose à t'envier, je te l'envierais ; mais j'ai ici tout ce qu'il me faut : ombres, ruisseaux, vallées et montagnes, solitudes inaccessibles aux importuns... »

43-44. *Sa voûte.* — Celle du « rocher ». *Son sein.* — Celui du bassin ?

50. Reprise du vers 28.

51. *Philomèle.* — Voir page 35.

56. *Urne.* — Voir *Remarque* 1.

Ces feuilles où tremblent des larmes,
Ces fraîches haleines des bois,
O nature ! avaient trop de charmes
Pour n'avoir pas aussi leur voix !

Et cette voix mystérieuse
Qu'écoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi !

Oh ! mêle ta voix à la mienne !
La même oreille nous entend ;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend !

Elle est l'écho d'une nature
Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brûlant et divin murmure,
L'hymne flottant des nuits d'été !

Et nous, dans cette voix sans charmes
Qui gémit en sortant du cœur,
On sent toujours trembler des larmes
Ou retentir une douleur !

59. *Charmes.* — Au sens fort du mot : « sortilèges ».
73. *Et nous.* — Anacoluthe. Pour « dans notre voix à nous... ».
75-76. Toute poésie est-elle condamnée à cacher quelque fond de tristesse ? C'est la question qui a hanté Lamartine.

HARMONIE DIXIÈME

LE PREMIER REGRET

ÉLÉGIE

Entendu à la rigueur, le titre de ce poème signifierait que Lamartine, lorsqu'il l'écrivit en 1830, « regrettait » pour la première fois la jeune Napolitaine qu'il devait, plus tard, immortaliser sous le nom de Graziella ; or, l'année précédente (voir p. 363), il avait idéalisé et presque divinisé son souvenir dans la dernière partie des « *Novissima Verba* » ; et, en 1812 et 1816, il lui avait consacré quatre livres d'élégies (voir p. 76). Le « Premier Regret » signifie donc ici : « le regret du premier amour ». Encore doit-on faire cette réserve que Graziella ne fut pas le « premier » amour du poète, mais au moins le second. — Sur toute l'histoire sentimentale que cette Harmonie évoque, voir pp. 60-61.

Ce poème est le dernier en date de toutes les pièces qui forment le recueil. Lamartine, dans le *Commentaire* de 1849, donne sur sa composition les indications suivantes :

« ... C'était en 1830, deux mois avant la Révolution de juillet, au printemps. J'étais en congé à Paris ; je demeurais alors dans le bel hôtel du prince de Monaco, rue Saint-Guillaume.

« Un jour, ma femme me pria de l'accompagner à vêpres à Saint-Roch. Pendant que les prêtres chantaient les psaumes, je me tenais debout à l'ombre d'un pilier auquel était suspendu un tableau représentant l'exhumation d'une vierge. A la place du cercueil, on trouve des lys.

« Ce tableau me rappela Graziella. Je sentis un grand coup au cœur ; je n'entendis plus rien, et ces vers roulèrent dans ma pensée avec quelques larmes dans mes yeux. Je rentrai, et je m'assis pour écrire ces strophes. J'écrivis en rêvant et en pleurant jusqu'à près de six heures.

« En ce moment on m'annonça la visite de deux hommes littéraires et politiques éminents, que je voyais quelquefois alors. C'étaient M. Thiers et M. Mignet. Un ami commun nous avait mis en rapport. Ils me demandèrent de quoi j'étais occupé : « D'un triste souvenir », leur dis-je ; et je leur lus quelques-uns de ces vers. Ils en parurent émus. Le lendemain, je les terminai. »

Mais dans les *Confidences*, à la fin de l'épisode *Graziella*, Lamartine a fourni une indication un peu différente : c'est le convoi d'une jeune fille qui lui aurait rappelé la jeune morte du golfe de Sorrente :

« ... Un jour de l'année 1830, étant entré dans une église de Paris, le soir, j'y vis apporter le cercueil, couvert d'un drap blanc, d'une jeune fille. Ce cercueil me rappela Graziella. Je me cachai sous l'ombre d'un pilier. Je songeai à Procida, et je pleurai longtemps.

Le Premier Regret.
(*Composition d'A. Johannot pour l'illustration des* Harmonies.)

« Mes larmes séchèrent; mais les nuages qui avaient traversé ma pensée pendant cette tristesse d'une sépulture, ne s'évanouirent pas. Je rentrai silencieux dans ma chambre. J'écrivis d'une seule haleine, et en pleurant, les vers qui sont intitulés le *Premier Regret...* »

Les deux indications se peuvent concilier, l'enterrement ayant eu lieu sans doute après les vêpres pendant lesquelles Lamartine avait contemplé le tableau.

Le séjour du poète à Paris en 1830 se place entre le milieu du mois de mars et le milieu du mois de juin. Si l'exactitude de ses souvenirs est pour cette fois, parfaite, la composition du *Premier Regret*, antérieure de « deux mois » à la Révolution de juillet, aurait donc eu lieu dans la seconde quinzaine de mai, aux environs du 20 et du 25. Cette date s'accorde avec le témoignage de Boulay-Paty [1], qui rapporte que Lamartine lui en fit lecture le 29 mai, et lui donna le poème pour inédit.

Cependant, une lettre à Virieu montre que, dès le 9 mai, Lamartine corrigeait les épreuves de son recueil... Il aurait donc, à la dernière minute, ajouté le *Premier Regret* aux Harmonies déjà corrigées. Mais rien n'empêche aussi de croire que le poème était composé quelques semaines plus tôt et qu'il date des derniers jours d'avril, ou des premiers jours de mai.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus aux pieds de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger ! 5

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété !
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,

1. *Sorrente.* — Petite ville, sur la côte du golfe de Naples, à 25 kilomètres au sud de cette cité. On remarquera dans ce vers l'allitération des *r*... et l'harmonieuse douceur de toute la strophe.

3. *Près du sentier*, etc. — Il faut entendre, non point que la tombe de Graziella est isolée « sur la plage », au bord même de la route qui la borde, mais que le cimetière où elle se trouve est tout proche de la mer. Au reste, Lamartine ignorait où était cette tombe : « Je ne sais pas où dort ta dépouille mortelle... » *Confidences.*

1. Voir les *Annales Romantiques* de 1905.

Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans : c'est bien tôt pour mourir ! »
Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !
Dit : « Elle avait seize ans ! » Oui, seize ans ! et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant !
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant !
Moi seul je la revois, telle que la pensée
Dans l'âme, où rien ne meurt, vivante l'a laissée ;
Vivante ! comme à l'heure où, les yeux sur les miens,
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,
Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,
De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,
Me montrait dans le ciel la lune épanouie
Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,

11. *Mais pourquoi...?* — C'est son souvenir que le poète interpelle.

14. *O mes tristes pensées.* — Les pensées d'aujourd'hui, qui font « rêver », par opposition aux souvenirs du bonheur perdu, qui font « pleurer ».

16. *Dit*, etc... — Reprise du vers 11 ; la mélodie intérieure chantée par le souvenir n'a été interrompue qu'un instant par la protestation du poète, et elle va se dérouler impérieusement jusqu'au v. 43.

18-19. Cinq ans plus tard, en 1835, Musset, décrivant sa Graziella sous le nom de Lucie, écrira :

> *... Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur*
> *Sondé la profondeur et réfléchi l'azur...*
>
> (*Lucie*, Élégie.)

21. *Dans l'âme...* — « ... Ton véritable sépulcre est dans mon âme. C'est là que tu es recueillie et ensevelie tout entière... »

(*Confidences.*)

23. *Sur la mer.* — C'est-à-dire en barque de pêche. Il s'agit d'une navigation nocturne, peut-être de celle qui est relatée brièvement dans les *Confidences*, et qui ramène Graziella et toute sa famille de l'île de Procida jusqu'à Naples. « Nous rentrâmes à nuit close, et en chantant... »

Et l'écume argentée, et me disait : « Pourquoi
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi ?
Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte, et ces champs sur les vagues,
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues !
Pourquoi comme ce soir n'ai-je jamais rêvé ?
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé ?
Et toi, fils du matin ! dis, à ces nuits si belles
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles ? »
Puis, regardant sa mère assise auprès de nous,
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

Que son œil était pur et sa lèvre candide !
Que son ciel inondait son âme de clarté !
Le beau lac de Némi, qu'aucun souffle ne ride,
A moins de transparence et de limpidité !
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées ;
Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli ;
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli ;

36. *Ces champs sur les vagues.* — C'est-à-dire la vue des verdures de Procida et d'Ischia émergeant des flots.

38. *Pourquoi*, etc... — Musset a repris le même thème et l'a développé dans sa comédie charmante : *A quoi rêvent les jeunes filles.*

... Pourquoi ne puis-je voir sans plaisir et sans peine
Les baisers du zéphyr trembler sur la fontaine ? etc...

43. *Son front sur ses genoux.* — Négligence grammaticale : le second des adjectifs possessifs renvoie à « sa mère ».

50. *Némi.* — Le lac de Némi, situé non loin de Rome, au milieu des monts Albains, était renommé dès l'antiquité pour la pureté de ses eaux, et consacré à Diane. On l'appelait parfois « le miroir de Diane ».

Tout folâtrait en elle : et ce jeune sourire,
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant !
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage !

Son pas insouciant, indécis, balancé,
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,
Ou courait pour courir ; et sa voix argentine,
Écho limpide et pur de son âme enfantine,
Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

Mon image en son cœur se grava la première,
Comme dans l'œil qui s'ouvre, au matin, la lumière ;
Elle ne regarda plus rien après ce jour :
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour !
Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme ; et je faisais partie
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux.
Elle ne pensait plus au temps, à la distance,
L'heure seule absorbait toute son existence ;
Avant moi cette vie était sans souvenir,
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir !
Elle se confiait à la douce nature
Qui souriait sur nous ; à la prière pure
Qu'elle allait, le cœur plein de joie, et non de pleurs,
A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs ;

56. *Tout folâtrait.* — Ce verbe s'emploie d'ordinaire avec un nom de personne pour sujet. Lamartine veut dire que tous les traits de la jeune fille donnaient une impression de gaîté rieuse et facile ; et il l'explique dans les vers suivants.

86. *Et non de pleurs.* — Car la prière est, d'ordinaire, la consolation des affligés ; et c'est sous cet aspect que Lamartine l'a peinte dans les *Méditations*.

Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas : « Prie avec moi ! 90
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi ! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer ! 95

Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,

Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir !
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide, 100
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,
Orne sans le ternir le liquide miroir,
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir ;
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes, 105
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
La plume à grands flocons y tombe et la ternit,
Comme si le vautour, ennemi de sa race,
De sa mort sur les flots avait semé la trace ;
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté 110
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté !
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme ;
Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir ;
Elle n'attendit pas un second avenir, 115
Elle ne languit pas de doute en espérance,
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance ;
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,
Dans sa première larme elle noya son cœur !

103. *Au milieu des étoiles.* — Reprise de l'image déjà indiquée dans *l'Isolement :*

Le lac...
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit aussi ; mais, hélas ! loin du soir !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !
Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile ;
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords ;
Nul ne visite plus cette pierre effacée,
Nul n'y songe et n'y prie !... excepté ma pensée,
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus.
Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes !

120. *A l'oiseau.* — Au cygne peint plus haut ; mais alors il symbolisait le poète...

123. *Loin du soir !...* — Expression obscure pour indiquer que Graziella est morte... Elle s'endormit « loin du soir et loin de tous les jours humains »... Voir p. 61 sur la mort de Graziella.

128. *Quinze ans.* — D'après cette indication, la jeune fille serait morte au début de 1815 ou à la fin de 1814, plus de deux ans après que Lamartine quitta Naples. Mais on sait comme il faut se défier des dates qu'il indique...

132. *Effacée.* — Elle est couverte par les ronces, et les herbes (voir vers 6). Graziella, cependant, d'après les *Confidences*, avait une famille, des frères, des sœurs... Et sa tombe aurait été abandonnée d'eux tous ?... Et Lamartine, s'il avait recherché vraiment la trace de ces survivants, ne l'aurait point retrouvée en 1820 ?...

135. *Je demande à mon cœur.* — Voir plus haut la *Pensée des Morts* (p. 398), où l'on ne trouve point d'allusion à Graziella.

136. *Sur de chères empreintes.* — Faut-il entendre par là les lettres des morts chéris ? celles, par exemple, de Julie Charles ?... ou bien leurs portraits ?...

Elle fut la première, et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

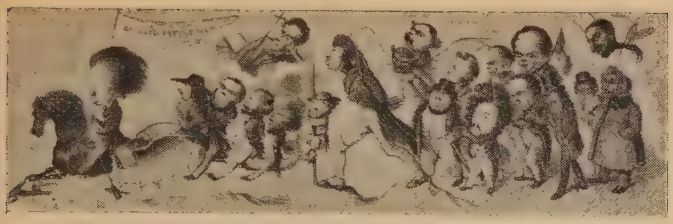
Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature ;
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage ;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage ;
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés:
Une fleur, au printemps, comme un flocon de neige
Y flotte un jour ou deux ; mais le vent qui l'assiège
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le cœur !
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie !
Oh ! dis, fleur que la vie a fait si tôt flétrir,
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir ?...

Remontez, remontez à ces heures passées !
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer.
Allez où va mon âme ! Allez, ô mes pensées,
Mon cœur est plein, je veux pleurer !

138. *La première.* — Le premier amour de Lamartine fut en réalité pour Henriette Pommier (voir p. 50). Il faut entendre ici : « la première étoile ». C'est la reprise de l'idée qui inspire la Méditation : *les Étoiles* (voir p. 212).

145. *Un arbuste épineux.* — Un cactus ? ou une épine sauvage ? Au reste, Lamartine imagine la tombe, puisqu'il ne la connaît pas.

149. *La poudre.* — « La poussière ». Voir *Remarque* 1.



Le grand chemin de la postérité (*d'après une caricature*).
Au second plan, Lamartine rêvant,
accoudé sur des nuages et tenant une croix.

TROISIÈME PARTIE

LES GRANDS DESSEINS

(1830-1849)

CHAPITRE XII

LA VOCATION POLITIQUE (1830-1832)

La Révolution de 1830 fut, pour Lamartine, la commotion violente — mais non point imprévue — qui le lança décidément hors de la voie du rêve, sur la grande route de l'action, où il devait rencontrer une forme nouvelle de la gloire.

Dès 1817 et 1818, il s'était intéressé vivement aux questions politiques ; dans son *Ode aux Français*, écrite sous l'influence de Mme Charles, et de M. de Bonald auquel il la dédia, il s'était montré sympathique aux idées d'ordre et de conservation chères aux royalistes d'extrême-droite ; peu à peu cependant il s'en était détaché. En 1819, il apparaît également opposé aux partis extrêmes, mécontent du présent, inquiet de l'avenir, désireux de voir un jour triompher des doctrines qui se réclameraient de la « raison souveraine ». « Il y a longtemps, écrit-il à une amie, que vous vous moquez de mon peu de foi dans les lumières de la grande nation ; il y a longtemps que les ultras m'appellent libéral, et les libéraux ultra : je ne suis ni l'un ni l'autre, car je voudrais être gouverné, et non pas gouverner moi-même. » (Lettre du 28 janvier 1819, à Mlle Éléonore de Canonge.) L'ordre par la raison, ce serait alors son programme, que beaucoup de pessimisme assombrit.

Ses préoccupations politiques reparaissent en 1824, lorsque la longue attente qu'on lui impose avant de le nommer à Florence lui fait craindre bien des déceptions dans la carrière diplomatique. Assoupies pendant quelques mois, elles se réveillent en 1827. Lamartine calcule alors combien d'années le séparent des fatidiques quarante ans qui le rendront éligible à la députation. Le 18 février, il précise, dans une lettre à Virieu, ses idées sur le pouvoir et le gouvernement ; cette lettre importante le montre décidément pénétré d'un large libéralisme qui ira s'épanouissant jusqu'en 1849. C'est dans cette page qu'il faut chercher le germe de sa pensée politique :

A MONSIEUR LE COMTE DE VIRIEU

Florence, 18 février 1827.

... J'ai lu avec intérêt ton article politique. Je pense comme toi sur beaucoup de points. J'ai en horreur ce qu'on entend chez nous par notre glorieuse révolution : mais j'ai en mépris ce qui l'a précédée et enfantée, et je ne dis pas qu'elle ne puisse avoir un résultat heureux pour l'espèce humaine. J'ai eu la fièvre tierce trois ans, la fièvre me fait horreur, mais je me porte mieux qu'avant. Ainsi est fait le monde politique : la crise est un mal affreux, mais ce mal enfante un bien. Je ne dis donc pas : Revenons à l'ancien régime, je dis : Faisons du neuf et du bon. En cela je diffère de toi et de la *Gazette de Lyon*, journal très habilement fait, mais très nuisible parce qu'il ne sent pas cette grande vérité que nous sommes dans une ère nouvelle, et que les liens du passé et de l'avenir ont été brisés et ne peuvent ni ne doivent se renouer : il faut filer un câble neuf. Pour la monarchie, la liberté représentative avec tout son jeu ; pour la religion, la tolérance chrétienne et philosophique avec tous ses développements. *Rien par la force, tout par les doctrines.* Voilà mon mot et mon symbole.

... Tu ne donnes aucun système applicable, tu restes dans le vague. Qu'est-ce que le vague en politique ? rien. Il faut agir ; pour agir il faut toucher ferme et juste, il faut employer un puissant levier. Le voulez-vous dans la force matérielle ? Je veux bien : prenez des soldats, on en trouve en payant. Le voulez-vous dans la force morale ? prenez l'opinion, mais prenez-la vraie et forte, et non faible et fanatique. Faut-il chasser les

jésuites ? Non, laissez-les libres mais sans privilèges : la liberté commune, voilà tout. Si l'on demande plus, on a tort, on en reviendra. Mais pourquoi demande-t-on trop aujourd'hui ? c'est qu'on a trop refusé hier.

Foi profonde dans la liberté et la tolérance ; affirmation du progrès, qui s'opère nécessairement par la suite des révolutions ; confiance dans l'opinion, qui est la grande force de l'avenir ; goût de l'action — ces traits ne cesseront point de caractériser les doctrines que défendra Lamartine. Ajoutez-y la divination politique, le don de sentir et de prévoir les grands mouvements de l'opinion, une sorte d'instinct supérieur qui lui fait discerner les profonds courants de l'âme populaire. « J'ai l'instinct des masses ! » affirmait-il déjà dès 1827... « Je sens ce qu'elles sentent et ce qu'elles vont faire, même quand elles se taisent... » (Lettre du 1er avril 1828.)

Il le prouva, en annonçant plusieurs mois à l'avance les événements de 1830. Dès 1828, de Florence, il prophétisait : « Nous allons rouler cul sur tête pendant un ou deux ans, et puis nous nous retrouverons sur nos pieds, un peu étourdis des culbutes... » A la formation du ministère Polignac — dont le chef, cependant, n'a pour lui que caresses, et lui offre en vain le poste de directeur des affaires étrangères ! — il est de ceux qui discernent nettement l'erreur de Charles X : « .. Je crois maintenant à la possibilité d'une révolution qui renversera la dynastie ; je n'y croyais pas hier... » Le 27 juin 1830, il demande à Virieu : « .. La France est-elle malade ou non ? Pour moi je la vois mourante, ou plutôt convulsive. Je ne donnerais pas *six mois* de son avenir intérieur. Je suis pénétré de douleur, d'effroi, et de courage cependant, prêt à combattre à droite et à gauche, là des insensés, ici des forcenés et des coquins... »

On ne peut donc point dire que la chute de la royauté légitime l'ait surpris. La victoire des combattants de juillet l'enthousiasma d'abord, lorsqu'elle lui parvint à Aix. Il plaignait les vaincus, pour qui plaidaient dans son cœur toutes les traditions de sa famille et de sa race ; mais il se réjouissait de voir triompher par leur défaite le principe de la liberté qui lui était cher. Au premier instant, cependant, il craignit que la liberté ne fût achetée à un trop grand prix : « ... Si nous tombons en anarchie, c'est fait de nous, de la France et de l'Europe ; c'est le déluge universel sans arche pour s'en tirer... Tout plutôt que l'anarchie !... »

Il accepta donc la monarchie de Louis-Philippe comme un pis-aller et une sauvegarde ; mais, pour satisfaire à l'honneur, et pour maintenir tous les droits de son indépendance, il se démit des fonctions diplomatiques qu'il avait reçues de la

royauté légitime. Il le fit courtoisement, sans aigreur, sans tapage, et, dit justement M. des Cognets, « il termina sa carrière diplomatique par une négociation magistralement conduite ». Le 19 septembre, il écrivit au ministre, le comte Molé, cette lettre fort digne :

Monsieur le comte,

De nobles sentiments ont pu interdire à quelques personnes le serment que les circonstances leur demandent. Je respecte ces scrupules ; je ne les partage pas.

Convaincu qu'à défaut du pouvoir légitime, dont j'ai depuis longtemps déploré l'aveuglement, le pouvoir nécessaire, la patrie sous un autre nom, doit être le point de ralliement de tous les cœurs droits et de tous les esprits justes ; convaincu que les devoirs d'homme et de citoyen ne cessent pas pour nous le jour où un trône s'écroule, où une famille s'exile ; convaincu qu'il serait aussi absurde que coupable de se frapper à jamais d'incapacité civile et politique en refusant d'adhérer à un pouvoir nouveau qui surgit de la nécessité pour sauver la patrie du mal sans remède de l'anarchie, cette mort convulsive des nations, je suis prêt à prêter librement et volontairement le serment de fidélité au roi des Français et à accepter du prince et du pays tous les devoirs que ce serment impose aux jours du péril.

Mais d'un autre côté, monsieur le comte, et par des motifs de convenance et de situation tout personnels, je vous prie de vouloir bien accepter ma démission des fonctions diplomatiques dont j'avais été chargé par le précédent gouvernement, et j'oserais vous prier de plus de vouloir bien mettre et ma démarche et mes expressions sous les yeux du roi, envers qui je professe non seulement les devoirs de tout Français, mais encore des sentiments de reconnaissance et de dévouement qui m'ont été imposés par ses bontés envers ma famille.

Sans rien sacrifier de ce qu'il devait au passé — et pas même le souvenir reconnaissant que la famille de sa mère devait à celle des d'Orléans — cette lettre réservait tous les droits de Lamartine à l'avenir. Elle lui concilia la bienveillance de Louis-Philippe qui, en la lisant tout haut au Conseil, s'écria : « Voilà enfin une démission donnée d'une manière honorable, digne et délicate !... »

Tout l'automne, et l'hiver qui suivent, Lamartine les passe en Bourgogne, attentif à observer les événements. Enflammé d'une noble émulation par le succès des *Iambes* d'Auguste Barbier, il médite d'écrire une série « d'odes politiques suivant ou commentant nos mouvements », qui pourrait être « une belle chose. » Lui aussi, comme V. Hugo le dira bientôt, il rêve « d'attacher à sa lyre une corde d'airain » [1]. Comment il comprend cette forme nouvelle de poésie, il l'explique dans une lettre à un jeune professeur du Collège Henri IV, qui lui venait soumettre des vers de circonstance :

« ... Vous ne pressez pas la corde assez nettement et assez vigoureusement. Songez que toute poésie politique doit être poésie populaire et que, pour être poésie populaire, elle doit se servir du mot propre et de grosses et fortes images saisies par toutes les rudes imaginations auxquelles elle s'adresse. Articulez fortement et très fortement ; voilà mon conseil en vers de ce genre ! ...» (Lettre du 19 novembre 1830.)

Il venait de composer sa première « ode politique », à l'occasion du procès des ministres de Charles X, qui se déroulait ces jours-là. Pour les hommes coupables d'avoir violé la Charte en contresignant les ordonnances de juillet, l'opinion populaire, violemment excitée, réclamait la peine de mort ; une émeute, le 19 octobre, avait manqué submerger le donjon de Vincennes où les inculpés étaient détenus ; le cri « Mort aux ministres, ou la mort du roi Philippe ! » avait retenti jusque sous les fenêtres du Palais-Royal. C'est à ce « *peuple du 19 octobre* » que Lamartine adresse des strophes sonores et généreuses pour lui conseiller la clémence dans la victoire, et pour « mettre son grain de sable dans la balance de l'honneur et de l'humanité » :

CONTRE LA PEINE DE MORT

AU PEUPLE DU 19 OCTOBRE 1830

Vains efforts ! périlleuse audace !
Me disent des amis au geste menaçant :
Le lion même fait-il grâce
Quand sa langue a léché du sang ?
Taisez-vous ! ou chantez comme rugit la foule !
Attendez pour passer que le torrent s'écoule,
De sang et de lie écumant !
On peut braver Néron, cette hyène de Rome !
Les brutes ont un cœur ! le tyran est un homme ;
Mais le peuple est un élément ;

1. Voir Camille Latreille : *Lamartine poète politique*, 1924.

Élément qu'aucun frein ne dompte,
Et qui roule semblable à la fatalité ;
Pendant que sa colère monte,
Jeter un cri d'humanité,
C'est au sourd Océan qui blanchit son rivage
Jeter dans la tempête un roseau de la plage,
La feuille sèche à l'ouragan !
C'est aiguiser le fer pour soutirer la foudre,
Ou poser pour l'éteindre un bras réduit en poudre
Sur la bouche en feu du volcan !

. . . . . .

Peuple, dirais-je, écoute et juge !
Oui, tu fus grand, le jour où, du bronze affronté [1],
Tu le couvris comme un déluge
Du reflux de la liberté !
Tu fus fort quand, pareil à la mer écumante,
Au nuage qui gronde, au volcan qui fermente,
Noyant les gueules du canon,
Tu bouillonnais, semblable au plomb dans la fournaise,
Et roulais furieux sur une plage anglaise
Trois couronnes dans ton limon [2] !

Tu fus beau, tu fus magnanime
Le jour où, recevant les balles sur ton sein,
Tu marchais d'un pas unanime
Sans autre chef que ton tocsin ;
Où, n'ayant que ton cœur et tes mains pour combattre,
Relevant le vaincu que tu venais d'abattre,

1. *Bronze*, pour « canons ». Sens : le jour où les canons firent front contre toi.

2. Allusion à l'exil en Angleterre des trois représentants de la légitimité : Charles X, qui avait abdiqué à Rambouillet en faveur de son fils, le duc d'Angoulême, lequel ne porta le nom de Louis XIX que pour avoir le temps d'abdiquer à son tour en faveur de son neveu, le duc de Bordeaux, devenu ainsi roi sous le nom de Henri V. — Lamartine avait d'abord terminé ainsi sa strophe

Et (*le peuple*) rejetait sans choix sur une plage anglaise
Trois rois pour une trahison !

En envoyant sa pièce à Paris, il recommandait à son ami Aimé Martin de remplacer ces deux vers « par une platitude », s'ils devaient blesser la conscience des légitimistes. Et, d'abondance, il proposait en effet jusqu'à cinq « platitudes » pour les remplacer... Il a trouvé mieux, à la réflexion.

En l'emportant tu lui disais :
— Avant d'être ennemis le pays nous fit frères ;
Livrons au même lit les blessés des deux guerres [1] ;
La France couvre le Français.

Quand dans ta chétive demeure
Le soir, noirci du feu, tu rentrais triomphant
Près de l'épouse qui te pleure,
Au berceau nu de son enfant,
Tu ne leur présentais pour unique dépouille
Que la goutte de sang, la poudre qui te sou lle,
Un tronçon d'arme dans ta main ;
En vain, l'or des palais dans la boue étincelle,
Fils de la liberté, tu ne rapportais qu'elle :
Seule, elle assaisonnait ton pain !

Un cri de stupeur et de gloire
Sorti de tous les cœurs monta sous chaque ciel,
Et l'écho de cette victoire
Devint un hymne universel.
Moi-même dont le cœur date d'une autre France,
Moi dont la liberté n'allaita pas l'enfance,
Rougissant et fier à la fois,
Je ne pus retenir mes bravos à tes armes,
Et j'applaudis des mains, en suivant de mes larmes
L'innocent orphelin des rois !

. . . . . .

Quitte enfin la sanglante ornière
Où se traîne le char des révolutions ;
Que ta halte soit la dernière
Dans ce désert des nations ;
Que le genre humain dise en bénissant tes pages :
— C'est ici que la France a de ses lois sauvages
Fermé le livre ensanglanté ;
C'est ici qu'un grand peuple, au jour de la justice,
Dans la balance humaine, au lieu d'un vil supplice
Jeta sa magnanimité....

1. Pour « des deux partis » sans doute?... Le sens manque de clarté..

Reculée de plusieurs semaines, sur le désir du préfet de police et du gouvernement, la publication de ces vers eut lieu seulement quelques jours avant le procès des Ministres (20 décembre). La voix du poète, certes généreuse, mais mal accordée encore à un ton nouveau, ne fut guère entendue au milieu du fracas des discussions passionnées. Armand Carrel, dans le *National*, la raillait ainsi : « ... Il faudrait d'abord supposer que le procès doit se plaider et se juger sur une place publique, et que le jugement sera prononcé par acclamation. Comme cela n'est pas, il est impossible de comprendre ce qu'a voulu dire le poète. » C'est que le poète planait au-dessus des partis.

Dans sa solitude, cependant, il essayait de voir un peu plus clair en ses idées ; il en discutait avec son ami Virieu ; farouchement légitimiste et doucement sceptique à la façon de son maître favori Montaigne, celui-ci boudait aux temps nouveaux ; et dans son dédain, il y avait autant d'égoïsme que d'orgueil. Lamartine lui oppose la logique ardente de son optimisme, dans une belle lettre qui est décidément sa profession de foi :

A MONSIEUR LE COMTE DE VIRIEU

A LYON

Monculot, 7 février 1831.

Tu penses que le monde *social* (je me borne là) est à une de ces époques critiques où tout se renouvelle pour s'améliorer : je suis précisément et de longtemps dans cette idée. Tu ajoutes que la société tend évidemment à la diffusion du pouvoir ou des institutions libres : je pense encore de même. Tu dis qu'il faut que la France et l'Europe acquiescent à ce mouvement de la fatalité ou de la Providence, sans quoi elles se briseront cent fois en nouveaux débris : c'est encore mon opinion.

Mais à cela tu ajoutes que cependant toute révolution est infernale, diabolique, hideuse, et te fait horreur, et te persuade de plus en plus que rien ne peut s'opérer par elle : ici je trouve le défaut de la cuirasse, et je commence à ne plus comprendre. Si le renouvellement de la forme sociale est nécessaire ou inévitable, s'il est dans la raison des choses ou même seulement dans la nécessité des faits, comment ce renouvellement ne peut-il pas s'opérer ? comment toute révolution est-elle nécessairement mauvaise, fatale, diabolique ? comment tout ce

qui a découlé de son principe depuis quarante années ou depuis mille et mille ans (car tout siècle est révolutionnaire) est-il selon toi immoral, irréligieux, infâme, etc. ? Ton raisonnement pèche évidemment, faute d'une distinction. La révolution peut être bonne, utile, féconde en résultats heureux et moraux pour l'humanité et la religion véritable, et cependant détestable dans quelques-unes de ses phases, dans ses agents, dans les masses ignorantes et féroces qu'elle soulève momentanément. Voilà la vérité sur les nôtres et sur beaucoup d'autres.

Certes, le christianisme fut une grande révolution, et une révolution féconde et divine, et cependant, si on la jugeait au point de vue où le paganisme expirant la jugeait, si on la jugeait par les guerres de Constantin et les férocités du moyen âge, si on comptait les mensonges et les horreurs dites ou commises en son nom, et les gouttes de sang innombrables répandues sur sa route à travers les siècles et les climats, on le jugerait comme tu juges ce qui se déroule dans l'époque moderne, on le jugerait à mon avis très mal. Si tu admets le principe ou le fait seulement, comment peux-tu nier ou exécrer toutes les conséquences ? On ne nous fera pas une humanité nouvelle pour opérer sous nos yeux avec la vertu des anges, il ne faut pas nous y attendre. Les hommes, et surtout les hommes agents ou victimes d'une révolution, seront toujours sous l'influence des plus féroces et des plus viles passions : c'est l'ère des passions même que celle où il faut vivre quand on ébranle toutes les idées et toutes les habitudes admises pour faire place violemment à d'autres. C'est notre malheur d'être tombé en ce jour-là dans le monde ; mais cela ne doit pas fausser la justesse de nos idées, bien que cela froisse et souvent brise notre cœur. D'ici, et en gémissant sur le présent, je suis extrêmement loin de désespérer de l'avenir.

Oh ! que les Bourbons avaient un beau rôle ! Oh ! que la Restauration bien comprise par eux était un beau rêve ! Ils étaient la planche du vaisseau pour passer de la mer au rivage, le pont sur l'abîme pour descendre du passé à l'avenir. Ils ont préféré le faire sauter et nous précipiter avec eux : que la paix soit avec eux, avec leur erreur et leurs regrets ! Mais l'amertume est dans mon

cœur quand je contemple où ils étaient et où ils pouvaient sans secousse guider la civilisation moderne. Elle prendra d'autres guides, ll n'y a pas de doute ; elle ne peut pas revenir à ceux qui lui ont trois fois prouvé qu'ils étaient aveugles de naissance. Je le déplore, car je les aime comme les rois et les pères de nos pères, comme ceux à qui nos pensées et notre sang étaient dévoués depuis le berceau ; mais ma conviction douloureuse de leur faute irrémédiable envers nous, envers eux, envers l'avenir surtout, n'en est pas moins profonde pour en être pénible et amère.

Ohé ! quelle tirade ! — Maintenant au fait. Le fait est que, pensant comme je pense, jugeant le 27 juillet comme je le juge (suicide devant Dieu et les hommes), prévoyant ce que je prévois : une grande et belle lutte entre la raison et l'excès, entre la vertu et le crime, entre la civilisation progressive et la révolution opprimante, lutte où le drapeau de la dynastie éteinte ne sera pour rien ou du moins tout à fait hors de la question réelle, je m'afflige profondément, et dans toute la loyauté de ma conscience, de voir des hommes de force et de combat comme toi prêts à se ranger de côté et à affecter une neutralité qui sera la perte pour nous et pour eux.

La *neutralité !* Réfléchis-y froidement (et toute réflexion doit être froide, parce que nulle vérité n'est passion), la neutralité en l'année 1830, quand le monde moral tout entier et le monde immoral sont sous les armes, quand on va livrer les plus grandes batailles intellectuelles dont jamais ait dépendu le sort des générations nées et à naître ! la neutralité sous prétexte ou sous raison d'un goût ou d'un dégoût, d'un penchant ou d'une répugnance à une couleur ou à un nom ! je te le dis net et cru, une telle neutralité est à mes yeux un crime envers soi-même, une blessure inguérissable à sa conscience.

Tout cela ne veut pas dire : jetons-nous dans le pouvoir du jour, prenons son or ou ses faveurs, déclarons-nous ses champions bénévoles. — Non, je ne le fais pas moi-même, je ne l'entends pas ainsi, l'honneur même n'y serait pas aujourd'hui. Mais cela veut dire : tous les intérêts du pays, du temps, de l'avenir, sont en jeu ; ils sont sous une couleur qui peut blesser l'habitude de nos

regards ; ils vont être attaqués, ils le sont tous les jours par la démence, le crime ou l'anarchie ; les abandonnerons-nous parce que la fortune ou la Providence les ont placés dans des rangs qui ne sont pas les nôtres ? Laisserons-nous piller et brûler et égorger le pays et l'Europe parce que nous aurions préféré un autre gardien sur le seuil ? Il n'y a pas deux réponses. La mienne est faite. J'ajoute, pour bien te montrer que je ne suis pas dans l'illusion, que notre intervention actuelle dans les grandes batailles sociales n'aura pas un effet bien apparent, que nous ne sauverons peut-être rien, pas même nous-mêmes, que nous aurons la colère d'un parti et le mépris affecté de l'autre. Peu importe ; si le devoir est là, et, selon moi, il y est écrit en caractères éternels, faisons ce qui est du devoir. Je crois aux lois morales, et, d'après les lois morales, il est de ma foi qu'un devoir accompli, bien qu'on n'en voie pas le résultat immédiat, bien que ce résultat même soit peut-être d'abord opposé à ce qu'on veut produire, amène cependant tôt ou tard un grand bien et une souveraine utilité. Je ne sais pas comment, non ; mais Dieu le sait, et la force des choses le sait aussi. Et, par exemple, dès à présent, ne pouvons-nous pas entrevoir que la *neutralité* nous enlèvera toute force dans l'avenir à nous et aux nôtres ? ne pouvons-nous pas pressentir que la grande partie *saine et active* de la nation concevra mésestime, aigreur et juste rancune, contre des citoyens *riches*, *capables* et *bons*, qui la regarderont lutter en se désintéressant du combat et en anathématisant les deux drapeaux ? Penses-tu qu'une fois la lutte terminée, ils viendront nous offrir les fruits et le maniement de la victoire ou la direction des destinées ? Cela ne peut être. Nous nous serions faits ilotes, et ilotes nous resterions.

Basta cosi ! J'écrirais cent volumes in-folio contre la neutralité politique dans les temps de révolutions. Il y a toujours un parti meilleur ou moins mauvais que l'autre, et l'homme social, intéressé et obligé de soutenir l'ordre social, est dans l'obligation de faire son choix, ou il manque à la société et à lui-même. Tu me répondras peut-être : Mais mon choix est fait ! Là commencerait entre nous la question de fait. Non, ce n'est pas choisir que de choisir l'*impossible !* et d'ailleurs la part utile,

désintéressée, que tu prendrais aujourd'hui dans le combat, ne compromettrait en rien la liberté de ton choix futur si les événements imprévoyables [1] le rendaient possible encore. Être neutre, c'est abdiquer, c'est répudier tout le monde ; mais choisir entre deux partis le moins mauvais, ce n'est pas s'interdire de revenir plus tard au meilleur....

La Première Candidature. — La Réponse a Némésis.

Trois mois plus tard, Lamartine acceptait de poser sa candidature à la députation, dans la « deuxième circonscription électorale » de l'arrondissement de Dunkerque, dont la petite ville de Bergues était la capitale. Son beau-frère M. de Coppens [2], ancien lieutenant-colonel de la légion en garnison à Mâcon, résidait tout près, à Hondschoote. C'est lui qui paraît avoir décidé Lamartine et qui s'occupa, d'accord avec une femme de lettres assez active, M^me^ Caroline Angebert, de lui ménager les sympathies des électeurs. Le 10 mai, le poète écrivait à celle-ci :

« ... Mes opinions réelles sont peu connues ; les journaux de Dunkerque attaqueront peut-être mes opinions présumées ; vous avez sans doute, Madame, quelque influence sur eux par vos relations littéraires : j'oserai vous demander de vouloir bien l'employer non pas en ma faveur mais du moins pour qu'on ne m'attaque pas dans les ténèbres, pour qu'on ne me juge pas avant de m'avoir entendu. Là se bornent toutes mes prétentions. Porté par les opinions royalistes larges et modérées, mon ambition serait de représenter à la Chambre ces opinions encore vierges qui se sont formées depuis quelques années dans des esprits libres et généreux, qui se plaisent à associer dans la loyauté de leurs intentions le fait et le droit, le pouvoir et la liberté. Ce parti ne peut se définir par un nom générique, il n'en a pas encore ; puissions-nous lui en donner un ! Il faut

1. Pour « imprévisibles » ; le mot n'est pas français. On trouve dans la correspondance du poète quelques autres négligences analogues.

2. Il avait épousé en 1819 Eugénie de Lamartine ; s'il prit sa retraite dans le Nord, c'est qu'il était le fils de l'ancien seigneur de la ville de Hondschoote.

en attendant le juger sur parole. C'est ce que j'ose vous demander, Madame, ainsi qu'à vos amis.... [1] »

Malgré le dévouement de ses partisans, qui disposaient du *Journal de Dunkerque*, et de plusieurs feuilles locales, Lamartine ne fut pas élu ; mais il faillit l'être ; le 6 juillet, il obtint 181 voix contre les 198 qui investirent du mandat son concurrent [2]. Celui-ci avait eu l'appui officiel du gouvernement, qui, le jour du vote, avait fait distribuer dans toute la circonscription

Un poète malheureux (*d'après une caricature.*)
(*Au fond, le château de Monceau.*)

le numéro de la *Némésis* du 3 juillet, où le poète Barthélemy attaquait Lamartine dans un violent pamphlet poétique. Avec une satire, parfois spirituelle, du vague et du clair-obscur de la poésie lamartinienne, on y trouvait une critique amère du réalisme qui poussait le « séraphin » à descendre des sphères étoilées pour ramasser les profits monnayés de sa gloire ; Barthélemy enfin lui reprochait, au nom du parti de la liberté, de vouloir entrer dans la politique active. Il exprimait ainsi

1. Lettre publiée par L. Séché, *Les Amitiés de Lamartine*, pp. 237-238.

2. En même temps que la candidature à Bergues, il en avait accepté une que les constitutionnels modérés lui avaient offerte à Toulon. Là encore, il approcha du succès ; son concurrent M. Portalis, fut élu par 78 voix ; il en eut 72. S'il avait consenti à venir se montrer à ses électeurs, peut-être aurait-il rallié la majorité.

à la fois les sentiments de certains admirateurs de Lamartine qui se résignaient mal à le voir quitter le domaine de la poésie désintéressée, et les défiances des libéraux qui refusaient leur sympathie politique à ce transfuge de la légitimité. Pour bien comprendre la réponse enflammée de Lamartine, il faut lire les principaux passages du pamphlet :

A M. DE LAMARTINE

CANDIDAT A LA DÉPUTATION DE TOULON ET DE DUNKERQUE

Je me disais : Donnons quelques larmes amères
Au poète qui suit de sublimes chimères,
Fuit les cités, s'assied au bord des vieilles tours,
Sous les vieux aqueducs prolongés en arcades,
Dans l'humide brouillard des sonores cascades,
Et dort sous l'aile des vautours.

Hélas ! toujours au bord des lacs, des précipices,
Toujours comme on le peint devant ses frontispices,
Drapant d'un manteau brun ses membres amaigris,
Suivant de l'œil, baigné par les feux de la lune,
Les vagues à ses pieds mourant l'une après l'une,
Et les aigles dans les cieux gris.

Quelle vie ! et toujours, poète suicide,
Boire et boire à longs flots une existence acide ;
Ne donner qu'à la mort un sourire fané ;
Se bannir en pleurant loin des cités riantes,
Et dire comme Job en mille variantes :
O mon Dieu ! pourquoi suis-je né ?...

. . . . . .

Mais j'étouffai bientôt ma plainte ridicule ;
Je te vis une fois sous les formes d'Hercule,
Courant en tilbury, sans regarder le ciel ;
Et l'on disait : Demain, il part pour la Toscane,
De la diplomatie il va sonder l'arcane
Avec un titre officiel.

Alors je dis : Heureux le géant romantique
Qui mêle Ézéchiel avec l'arithmétique
De Sion à la Banque, il passe tour à tour ;
Pour encaisser les fruits de la littérature,
Ses traites à la main, il s'élance en voiture
En descendant de son vautour.

D'en haut, tu fais tomber sur nous, petits atomes,
Tes *Gloria Patri* délayés en deux tomes,
Tes Psaumes de David imprimés sur vélin ;
Mais quand de tes billets l'échéance est venue,
Poète financier, tu descends de la nue
Pour régler avec Gosselin.

Un trône est-il vacant dans notre Académie,
A l'instant, sans regrets, tu quittes Jérémie
Et le char d'Élisée aux rapides essieux ;
Tu daignes ramasser avec ta main d'archange
Des titres, des rubans, joyaux pétris de fange,
Et tu remontes dans les cieux.

. . . . . .

Mais qu'aujourd'hui, pour prix de tes hymnes dévotes,
Aux hommes de juillet tu demandes leurs votes,
C'en est trop ! l'Esprit-Saint égare ta fierté ;
Sais-tu qu'avant d'entrer dans l'arène publique
Il faut que, devant nous, tout citoyen explique
Ce qu'il fit pour la liberté ?

. . . . . .

Va, les temps sont passés des sublimes extases,
Des harpes de Sion, des saintes paraphrases ;
Aujourd'hui, tous ces chants expirent sans écho ;
Va donc, selon tes vœux, gémir en Palestine
Et présenter sans peur le nom de Lamartine
Aux électeurs de Jéricho !...

Ces reproches, exprimés dans la langue des dieux, blessaient le poète au plus vif de son cœur et de son honneur... A l'en croire, c'est à l'instant même, de colère et de verve, qu'il écrivit d'un trait sa magnifique réponse ; il l'aurait rédigée pendant les heures du scrutin, l'après-midi du 6 juillet, sur la table de sa chambre, dans l'hôtel où il était descendu à Bergues ; et comme, dehors, une foule hostile manifestait à grands cris contre lui, il aurait, pour garantir sa sécurité, placé son pistolet tout chargé sur sa table... Dramatique mise en scène ! Peut-être, en effet, traça-t-il tout de suite au crayon l'esquisse de son poème ; mais le manuscrit de celui-ci est daté seulement du 10 juillet ; une copie, mise au net par Mme de Lamartine, est même datée du 12; et, c'est cette dernière date que porte le premier texte imprimé de la *Réponse* dans le journal l'*Avenir*, où elle parut le 20 juillet, avant

d'être éditée, en un placard (devenu aujourd'hui extrêmement rare) chez l'éditeur Gosselin. Elle fut ainsi très rapidement répandue dans toute la France [1].

A NÉMÉSIS

Le numéro de la *Némésis* du 3 juillet 1831 contient une satire aussi injuste qu'amère contre M. de Lamartine. On lui reproche l'usage le plus légitime des droits du citoyen, l'honorable candidature qu'il a acceptée dans le Nord et dans le Var ; on semble lui interdire de prononcer le nom d'une liberté qu'il a aimée et chantée avant ses accusateurs. On lui reproche aussi d'avoir reçu de ses libraires le prix de ses ouvrages. Poète attaqué par un poète, il a cru devoir lui répondre dans sa langue, et il a écrit cette ode dans la chaleur de la lutte, le jour même de l'élection.

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La muse sert sa gloire et non ses passions !
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
Pour l'atteler hurlant au char des factions !
Non, je n'ai point couvert du masque populaire
Son front resplendissant des feux du saint parvis,
Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère,
Changé ma muse en Némésis !

1. *Barde.* — Pour « le poète ». Souvenir d'Ossian.

6. *Du saint parvis.* — Du Paradis.

8. *Némésis.* C'est, dans la mythologie grecque, la déesse de la vengeance ; Lamartine l'assimile ici aux Furies, qu'on représentait poursuivant le crime avec des serpents entrelacés sur le front et un fouet à la main.

7. *Pour fouetter...* — « Pour qu'elle fouette et qu'elle morde. » Tournure discutable du point de vue grammatical.

---

1. Le manuscrit original — ou plutôt les cinq manuscrits originaux de la *Réponse* (deux seulement, semble-t-il, sont de la main de Lamartine, et ce sont les deux premiers « états ») appartiennent à M. Gabriel Thomas, qui les a communiqués en 1911 à M. Léon Séché. Celui-ci a publié, en appendice à son livre sur *les Amitiés de Lamartine*, la « première version » du poème. M. E. Estève, d'autre part, dans les *Annales Romantiques* de 1911, a étudié « *les premiers textes imprimés de la Réponse à Némésis* ». — Lamartine donna le texte définitif de ses vers dans le tome IV de ses *Œuvres Complètes*, parues en 1834 chez Gosselin ; il vient aussitôt après la pièce « *Contre la Peine de Mort* », en tête des poèmes et fragments divers qui suivent le quatrième livre des *Harmonies*.

D'implacables serpents je ne l'ai point coiffée ;
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain.
Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu;
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue,
Comme Sion vendit son Dieu !

Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté ;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité ;
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour !

L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère
N'a point payé la vigne ou le champ du potier ;
Il n'a point engraissé les sillons de mon père
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier :

12. *Des noms.* — Barthélemy s'en prenait à tous les hommes en vue de la monarchie de Juillet et il ne craignait pas de les nommer dans ses vers, comme V. Hugo devait faire plus tard pour les hommes d'État du Second Empire. Dans le même numéro du 3 juillet 1831 où il attaquait Lamartine, on trouve une satire contre Casimir Périer, qui venait de prendre le pouvoir en des temps difficiles.

17. *Je l'ai conduite...* — Il est difficile de ne pas voir en cette strophe l'une des « sources » du début fameux de la *Maison du Berger :* A. de Vigny y invite, lui aussi, Éva à le suivre « au fond des solitudes », et il lui dit

... Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin...

26. *Le champ du potier.* — D'après l'Évangile, Judas, pris de remords, acheta le champ d'un potier avec les trente deniers qu'il avait reçus pour prix de sa trahison.

27. *Les sillons...* — C'était trop vrai ; l'argent que lui rapportaient ses livres, Lamartine ne l'avait point consacré à améliorer le rendement de ses terres.

Elle sait où du ciel ce divin denier tombe.
Tu peux sans le ternir me reprocher cet or !
D'autres bouches, un jour, te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor.

Je n'ai rien demandé que des chants à sa lyre,
Des soupirs pour une ombre et des hymnes pour Dieu,
Puis, quand l'âge est venu m'enlever son délire,
J'ai dit à cette autre âme un trop précoce adieu :
« Quitte un cœur que le poids de la patrie accable !
Fuis nos villes de boue et notre âge de bruit !
Quand l'eau pure des lacs se mêle avec le sable,
Le cygne remonte et s'enfuit. »

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron,
Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule
Des temples aux palais, du Cirque au Panthéon !
Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme
Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
Que chaque citoyen regarde si la flamme
Dévore déjà son foyer !

Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires
En secouant leur torche aiguisent leurs poignards,
Jettent les dieux proscrits aux rires populaires,
Ou traînent aux égouts les bustes des Césars !
C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste ;
C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
Et de défendre au moins de la voix et du geste
Rome, les dieux, la liberté !

30 et suiv. — Lamartine avait employé la plus grande partie des droits d'auteur rapportés par les *Harmonies* à augmenter le budget de charité de Mme de Lamartine, à subventionner plusieurs fondations pieuses, et à payer des dettes de l'abbé Dumont.

34. *Une ombre.* — Elvire, mais aussi Graziella, dont le « regret » apparaît à deux reprises dans les *Harmonies*. C'est donc « deux ombres » qu'il eût fallu dire.

36. *Cette autre âme.* — Ce ne peut être que la poésie, ou plutôt la Muse.

54. *Au rostre.* — C'est-à-dire à la tribune aux harangues qui s'élevait au Forum romain, et qui était décorée d'éperons de navires

La liberté ! ce mot dans ma bouche t'outrage ?
Tu crois qu'un sang d'ilote est assez pur pour moi,
Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,
L'esclavage pour nous, la liberté pour toi ?
Tu crois que de Séjan le dédaigneux sourire
Est un prix assez noble aux cœurs tels que le mien,
Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre,
A toi l'âme du citoyen ?

Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre,
Cet éternel soupir des généreux mortels,
Entre Caton et toi doit rester un mystère ;
Que la liberté monte à ses premiers autels ?
Tu crois qu'elle rougit du chrétien qui l'épouse,
Et que nous adorons notre honte et nos fers
Si nous n'adorons pas ta liberté jalouse
Sur l'autel d'airain que tu sers ?

Détrompe-toi, poète, et permets-nous d'être hommes
Nos mères nous ont faits tous du même limon,
La terre qui vous porte est la terre où nous sommes,
Les fibres de nos cœurs vibrent au même son !
Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité ?
Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Ésaü de la liberté ?

pris sur l'ennemi. En latin : *rostra*, mot pluriel. Aussi doit-on dire en français : les *rostres*, et Littré critique-t-il l'usage que Lamartine fait ici de ce mot au singulier.

58. *Ilote.* — Les Ilotes, à Sparte, étaient les esclaves.

61. *Séjan.* — Favori de Tibère.

67. *Caton.* — Caton d'Utique, qui se tua pour disparaître en même temps que la liberté de Rome asservie à César.

68. Ce vers paraît d'abord obscur ; les « premiers autels » où fut adorée la Liberté sont ceux des Anciens, des Athéniens et des Romains. Lamartine demande donc à *Némésis :* « Tu crois que la *Liberté* ne veut être adorée que sur les autels du paganisme ? » et, donc « qu'elle est inconciliable avec le christianisme » ? Sens que le vers suivant éclaire, et qui concorde avec les théories de Lamennais et de l'*Avenir* sur le « libéralisme chrétien ».

80. *Ésaü.* — Entendre « comme si j'étais l'Ésaü de la liberté ». Allusion à l'histoire du fils aîné d'Abraham vendant son droit d'aînesse à son frère Jacob pour un plat de lentilles.

Va, n'attends pas de moi que je la sacrifie
Ni devant vos dédains ni devant le trépas !
Ton Dieu n'est pas le mien, et je m'en glorifie :
J'en adore un plus grand qui ne te maudit pas !
La liberté que j'aime est née avec notre âme,
Le jour où le plus juste a bravé le plus fort,
Le jour où Jéhovah dit au fils de la femme :
« Choisis, des fers ou de la mort ! »

Que ces tyrans divers, dont la vertu se joue,
Selon l'heure et les lieux s'appellent peuple ou roi,
Déshonorent la pourpre ou salissent la boue,
La honte qui les flatte est la même pour moi !
Qu'importe sous quel pied se courbe un front d'esclave!
Le joug, d'or ou de fer, n'en est pas moins honteux !
Des rois tu l'affrontas, des tribuns je le brave :
Qui fut moins libre de nous deux ?

Fais-nous ton Dieu plus beau, si tu veux qu'on l'adore ;
Ouvre un plus large seuil à ses cultes divers !
Repousse du parvis que leur pied déshonore
La vengeance et l'injure aux portes des enfers !
Écarte ces faux dieux de l'autel populaire,
Pour que le suppliant n'y soit pas insulté !
Sois la lyre vivante, et non pas le Cerbère
Du temple de la Liberté !

Un jour, de nobles pleurs laveront ce délire ;

87. *Où Jéhovah.* — On ne voit nul passage de la Bible auquel Lamartine puisse faire ici allusion. Comment donc entendre ces vers, sinon en supposant que Jéhovah symbolise ici le destin ou la force brutale qui mettent l'homme en demeure de choisir entre la servitude et la mort ? Ce jour-là, l'homme, en choisissant la mort, a affirmé son droit à la liberté.

103. *Le Cerbère.* — Ce chien à trois têtes gardait, d'après la mythologie, la porte des Enfers (voir VIRGILE, *Énéide*, VI).

105. *De nobles pleurs.* — Lamartine prédit à Barthélemy qu'il versera des larmes en regrettant de l'avoir attaqué ; c'est s'engager à donner lui-même des preuves éclatantes de son amour pour la Liberté.

Et ta main, étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste arrachera des cordes de ta lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré !
Mais moi j'aurai vidé la coupe d'amertume
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir ;
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir.

A cette « réponse à Némésis », Barthélemy à son tour répliqua. En tête du numéro du 31 juillet 1831, sa feuille satirique publiait une « *Réponse à M. de Lamartine* ». Barthélemy, dans la note dont il accompagnait sa pièce, remerciait Lamartine de lui « offrir l'occasion pour faire une profession de foi de ses principes calomniés, et pour répondre à tant de perfides insinuations ». Il y a une grande différence entre ces vers, ardents encore, mais sereins et réfléchis, dont quelques-uns ne manquent ni de vigueur, ni même de beauté, — et les strophes injustes du 3 juillet. La foudroyante riposte de Lamartine a accablé le pamphlétaire ; il plaide le malentendu, et, visiblement, regrette son offensive :

Tu ne me connais pas : de colère saisie,
Ta Muse juge mal un frère en poésie ;
Tu sais mesurer l'âme à ton brillant compas,
Oui, mais le cœur humain, tu ne le connais pas...
Au retentissement de mes sauvages rimes,
Tu crois que, me jouant des vertus et des crimes,
Ennemi de tout nom par sa gloire abrité,
Je marche en Érostrate à la célébrité
Et sans que ma justice un instant délibère,
Sur l'honneur désarmé je me rue en Cerbère...

107-108. Rapprocher de ces vers la belle image qui termine la dernière pièce des *Feuilles d'Automne* que V. Hugo écrira, quelques mois plus tard, en novembre 1831 :

Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain.

111-112. Cette hautaine et si juste image n'a pas été trouvée du premier coup par Lamartine. Il avait écrit d'abord :

Car je sens que le temps est fidèle au génie,
Et mon cœur croit à l'avenir.

C'était finir par une affirmation de confiance en lui-même, et en sa politique. La leçon dernière définit superbement la générosité du poète, à qui le sentiment de la haine fut toujours étranger.

Dans le manuscrit reproduit par M. L. Séché, la pièce est datée de : *Hondschoote, 10 juillet* 1831. Il est évident qu'à supposer qu'il l'ait conçue à Bergues même, en lisant le pamphlet de son adversaire, Lamartine l'écrivit à loisir, les jours suivants, chez sa sœur.

Après avoir protesté que sa Némésis n'est point « la furie exécrée aux Enfers »,

Mais cette Némésis, auguste vengeresse,
Qui frappe le méchant dans sa coupable ivresse,
Celle qu'André Chénier, poète aux rêves d'or,
Invoquait dans la nuit du sanglant Thermidor,

il définit sa conception de la Liberté :

Va, ce n'est point le monstre aux guerres intestines
Qui court boire le sang au pied des guillotines,
Qui choisit pour amants les valets du bourreau
Et pour char de triomphe un hideux tombereau.
La mienne, la voici : par les peuples gardée,
Sur un lion qui dort elle veille accoudée,
Aux lèvres de ses fils arrache les baillons,
Regarde du même œil la pourpre et les haillons
Sa tente est suspendue à la voûte éternelle ;
Le monde tout entier palpite sous son aile ;
Chaque empire est le sien ; elle ne connaît pas
Ces cloisons de pays que marque le compas...

Barthélemy finissait en approuvant le libéralisme chrétien de son adversaire :

Que mon front soit doré d'un rayon d'avenir,
Poète ! et tu verras si j'aime à le ternir ;
Ma lyre, fille aussi de la Muse chrétienne,
Chantera la concorde aussi haut que la tienne ;
Quel bonheur, de son char en brisant les essieux,
De dire à *Némésis :* Remonte dans les cieux !

Le développement de sa carrière politique allait montrer que Lamartine ne pouvait s'effaroucher d'aucun des articles de ce programme aussi républicain, au fond, que libéral. Entre Barthélemy et lui la réconciliation fut si complète qu'en 1849 l'ancien rédacteur de *Némésis* fit afficher sur les murs de Paris une proclamation en vers, qui recommandait au peuple la candidature de Lamartine à l'Assemblée Législative.

La Vie a Saint-Point. L'Angoisse religieuse. Un nouvel ami : Dargaud.

Des luttes électorales, Lamartine, cependant, se retire sans amertume. D'abord ses échecs sont plus qu'honorables : ils l'ont porté au bord du triomphe. Puis, c'est un malentendu qui les a causés, aussi bien à Toulon que dans le Nord. A Bergues, on l'a pris pour un « carliste », c'est-à-dire pour un partisan obstiné de Charles X et de la branche aînée des Bourbons :

Le château de Saint-Point, du temps de Lamartine.

(D'après un dessin au crayon appartenant à Mme de Senneviet.)

tous ses amis en effet, à commencer par son beau-frère, étaient des anciens fonctionnaires de la Restauration, affichant un mépris boudeur pour le régime nouveau. Dans le Midi, au contraire, les royalistes purs se sont abstenus de le soutenir, effarouchés par son libéralisme. Quand il aura réussi à donner corps à ses idées généreuses, à formuler une doctrine politique solide, Lamartine, ici ou là, aura sa revanche. Il le sait ; il la croit prochaine. Pour la hâter, il va mettre par écrit ses idées politiques. Il y réfléchira dans la solitude favorable de Saint-Point... D'ailleurs, il n'est point trop pressé d'être nommé député ; il se sent repris par le rêve d'un voyage en Orient.

Ce n'est point seulement le souci du pittoresque qui l'attire vers les régions du soleil ; elles sont aussi le berceau des grandes croyances ; et, pendant cet été de 1831, l'âme de Lamartine est reprise par l'inquiétude religieuse.

Méditation politique ; méditation mystique ; voilà de quoi occuper les loisirs de Saint-Point.

Lamartine, au reste, en ce château restauré, fait figure de grand seigneur fastueux et libéral. C'est le moment de l'admirer, au milieu de sa famille et de ses amis, dans ce cadre magnifique qu'il s'est créé et où, chaque année désormais, vers la fin de l'été et pendant l'automne, il viendra « recueillir » son inspiration, apaiser ou aiguillonner son âme, prendre, hors du tourbillon politique, le recul nécessaire pour mieux juger les événements et les hommes — retrouver enfin la Muse.

Un document du plus vif intérêt permet de l'approcher pendant cet automne de 1831, qui fut peut-être, avant les luttes politiques et les deuils intimes, la dernière halte vraiment lumineuse dans son existence ; ce sont les pages du *Journal Intime*, publiées et commentées par M. des Cognets, où l'homme qui allait devenir « le plus intime ami » et, sinon le conseiller, au moins le confident de sa maturité, J. M. Dargaud, conte la première visite qu'il lui fit à Saint-Point.

Dargaud était alors un jeune homme grave et ardent, qui avait voué sa ferveur aux conceptions philosophiques et libérales du romantisme humanitaire ; à Paray-le-Monial, à dix lieues de Saint-Point, où il habitait, « il travaillait, dit M. des Cognets [1], à des ouvrages historiques ; de fréquents séjours

1. *La Vie Intérieure de Lamartine*, pp. 172 et suiv. Né à Paray-le-Monial, le 22 février 1800, J.-M. Dargaud avait la réputation d'un « merveilleux causeur » et d'un solide historien. Lamartine fut lié intimement avec lui de 1831 à 1865, date à laquelle il mourut. Dargaud a laissé 1.938 pages manuscrites de Souvenirs, dont la moitié, dit M. des Cognets, est consacrée à Lamartine. Mais il connut aussi d'autres amitiés illustres ; il fut lié avec Michelet, Quinet, Béranger, George Sand. Il publia, en 1842, une traduction des *Psaumes*, de *Job* et du *Livre des Cantiques*, et, en 1859, l'*Histoire de la Liberté religieuse et de*

à Paris l'avaient introduit fort avant dans le monde libéral, où il avait rencontré de vives préventions contre le caractère et le talent même de Lamartine. On accusait le grand poète d'être « rétrograde » ; on le rangeait avec Chateaubriand et de Maistre parmi « les prophètes du passé » — alors que, dans ce petit groupe ardent, on rêvait de marcher à la suite des « Prophètes de l'Avenir ». Aider Lamartine à devenir l'un de ces annonciateurs de l'avenir, ce fut le rôle de Dargaud. Ses désirs répondaient trop exactement au secret travail qui s'opérait alors dans l'âme et la pensée du poète, pour que celui-ci ne l'accueillît pas avec une entière et spontanée sympathie.

Cette sympathie fut immédiate. Arrivé le 10 septembre à Saint-Point, Dargaud n'en partit que le 10 octobre. Chaque automne il y devait revenir ; à partir de 1834, il habita Paris une partie de l'année, et, chaque après-midi, tant que Lamartine fut député, il l'accompagna dans la promenade que celui-ci s'imposait de faire au Bois de Boulogne, pour l'hygiène autant que pour la distraction.

Voici les principaux fragments des souvenirs que Dargaud a laissés, dans ses *Mémoires*, sur la journée du 10 septembre 1831, et sur celles qui la suivirent :

UNE JOURNÉE A SAINT-POINT

« ... A onze heures, je remontai à cheval et j'entrai dans la vallée de Saint-Point. De ce côté, le château apparaît immense, parce que les bâtiments qui l'avoisinent semblent le prolonger. La vallée vibrante, sonore, quoique recueillie, fut riante à mes jeunes yeux... Cette vallée était toute peuplée de rochers, de bois, de fontaines, toute semée de prairies, où paissaient des troupeaux, plantée de châtaigniers, où sautillaient des oiseaux chanteurs. Je suivis le sentier qui conduit au village de Saint-Point et je gravis jusqu'à la cour du château, d'où l'horizon est si pittoresque. Je remis la bride de mon cheval à un petit groom, je laissai à ma gauche le porche ogival sur lequel deux paons étaient perchés, et Michel, le valet de chambre de cette époque-là, s'empressa de m'annoncer à son maître.

Saint-Point était alors moins vaste qu'aujourd'hui. Il n'avait ni sa terrasse circulaire, ni sa plus haute tour. Il n'avait que trois tours : la tour de l'école, et les deux tours qui terminaient la façade sur les jardins. Le cabinet de M. de Lamartine, situé dans l'une des tours, celle qui regarde la cour de Tramage, avait extérieurement un escalier de bois qui n'existe plus aujourd'hui...

ses fondateurs, en quatre volumes, « livre passionné, » qui « fut accueilli avec enthousiasme » par ses amis, les romantiques libéraux, et auquel Lamartine eut grand'peine à faire accorder la moitié du Prix Gobert par l'Académie.

C'est précisément par cet escalier peint en blanc et solidement dressé contre la tour jaune, que Michel me dirigea. Quoique j'eusse escaladé vivement, il me précédait, et M. de Lamartine était en même temps que moi sur le perron aérien. Nous nous trouvâmes je ne sais comment dans les bras l'un de l'autre entre ciel et terre, et c'est là que je sentis naître soudain notre amitié. Le premier aspect, le premier regard me dirent tout. Mon hôte m'accueillit par une étreinte. Je n'oublierai jamais ni le rayonnement de son visage, ni le charme de son sourire, ni le timbre de sa voix, ni l'ardeur de Fido à me lécher les mains, ni la pendule ornée d'une lyre de bronze et qui sonna midi au moment où je pénétrai dans le cabinet.

L'atmosphère était tiède autour du poêle de faïence, dans cette petite pièce où M. de Lamartine se retirait pour écrire et pour songer dès le matin jusqu'au déjeuner. Il se ménageait trois ou quatre heures de travail assuré, sans compter les intervalles irréguliers pendant lesquels il désertait le salon pour cette solitude... »

Après le déjeuner, Lamartine s'absente deux heures pour aller faire une course à un bourg voisin. Il revient juste comme ses hôtes et Mme de Lamartine se disposaient à marcher à sa rencontre :

« ... Nous nous étions à peine rejoints sous le porche que nous aperçûmes M. de Lamartine. Après avoir franchi la barrière, légèrement courbé sur sa jument blanche, il venait, au petit galop, suivi d'un groom sur un cheval blanc et précédé de six levrettes, blanches aussi, qui caracolaient, Fido en avant avec un superbe chien de Terre-Neuve mêlé à cet escadron rapide. Ce fut comme une apparition des Contes Persans, et c'était une réalité. Le poète avait des guêtres de chamois, un pantalon brun, un gilet olive, une redingote noire boutonnée et un chapeau gris. Il s'arrêta auprès de nous, descendit lestement de l'étrier et, me prenant la main, il me dit :

— Visitons d'abord mon écurie et puis nous ferons une longue promenade.

Nous parcourûmes tous deux, en effet, cette écurie orientale. Elle contenait dix chevaux de robes diverses, et tous d'une remarquable beauté. Ils frémirent et hennirent à l'approche de leur maître, qui leur parla d'une voix faite pour retentir ailleurs. Je sortis le premier, et, pendant qu'il me rejoignait, je fus frappé de la noblesse de sa personne. Il s'avançait, harmonieux et grave comme un de ses alexandrins, souple et vite comme un de ses lévriers. Il avait la désinvolture du grand seigneur, ou plutôt du grand artiste, les poses naturelles du héros tempérées par la finesse du diplomate et les habitudes négligées de l'homme... »

Lamartine à Saint-Point.

Tableau de Decaisne (*Musée de Mâcon*)

A côté de Saint-Point, Milly représentait pour le poète une sorte de tabernacle des souvenirs et des rêves, que dominait l'ombre vénérée de sa mère. C'est là que, le lendemain après-midi, il entraîne Dargaud pour méditer avec lui sur la question religieuse que, dès leur premier entretien, le jeune homme a posée devant lui avec l'ardeur un peu maladroite d'un néophyte de la pensée libre.

Un après-midi a Milly

« ... Nous nous arrêtâmes à Milly. Nous causâmes environ deux heures, soit dans le salon bleu en velours d'Utrecht, où M. de Lamartine me montrait partout les vestiges de sa mère, soit au jardin, d'où les lierres épais, les volets solides et la structure massive de la maison s'harmonisaient avec le potager champêtre, les carrés de choux, de carottes et de laitues, qui verdissaient au milieu des fleurs. Nous nous assîmes sous les trois pins dont les frissons au-dessus de nos têtes vibraient comme une musique, et du pied desquels nous considérions les collines couvertes de vignes empourprées. Il repliait ses regards sur l'allée où Mme de Lamartine autrefois méditait et priait. C'était un lieu sacré pour le poète, et je le comprenais bien... »

Soudain, Lamartine interrogea Dargaud :
— Votre mère était-elle aussi très pieuse ?
Et l'envoyé de l'esprit du siècle répondit :
— Autant que la vôtre. Elle m'a transmis avec le sang et le lait le sentiment religieux. Ce sentiment que vous et moi gardons comme le souffle même des âmes maternelles, il ne nous est pas permis de le communiquer sous la même forme. Nous sommes poussés de plus en plus à le répandre sous une forme plus haute...

Quand Dargaud le quitta, Lamartine, partagé d'espérances et de doutes, était plus que jamais rongé par l'inquiétude mystique.

La « Politique rationnelle ».

Cependant, pour prévenir de nouveaux malentendus, pareils à celui qui avait amené sa polémique avec *Némésis*, Lamartine jugea bon de préciser publiquement sa position politique. C'est l'objet de la brochure sur la *Politique Rationnelle*, qui parut dans les premiers jours d'octobre 1831.

Elle contient le germe de toutes ses idées politiques et sociales, et elle juge avec une lucidité parfaite l'état des partis en ce début, encore bien trouble et incertain, du règne de Louis-Philippe ; si bien que M. Louis Barthou a pu justement écrire : « ... Il y a dans la vie politique de Lamartine, quand on la ramasse autour de la *Politique Rationnelle*, plus d'unité

que la légende, ignorante ou partiale, ne consent d'ordinaire à lui en accorder... [1] »

Après avoir condamné la conduite « insensée et coupable » de la monarchie légitime en 1830, et avoir, d'ailleurs, protesté qu'il ne lui interdit pas tout retour d'espérance, Lamartine adhère à la monarchie de Juillet sans enthousiasme, par nécessité provisoire, parce qu'il faut bien maintenir un ordre contre les menaces de l'anarchie. Mais sa pensée se tourne, impatiente, vers l'avenir. Il demande des réformes immédiates ; l'abolition de la pairie héréditaire ; la liberté à peu près absolue de la presse ; l'enseignement « large, répandu, multiplié, prodigué partout » ; car « celui qui donne une vérité à l'esprit du peuple, fait une aumône éternelle aux générations à venir » ; la séparation de l'Église et de l'État ; car « il ne faut rien entre la foi et le prêtre, entre le prêtre et le fidèle : si l'État s'interpose entre l'homme et ce rayon divin, qu'il ne doit chercher qu'au ciel, il l'obscurcit et l'altère » ; l'institution du suffrage universel à plusieurs degrés, « qui donne à chacun l'expression réelle de son importance politique dans la mesure vraie et dans la proportion exacte de son importance sociale » ; l'abolition de la peine de mort etc... — A côté des réformes précises, il souhaite que la préoccupation sociale entre de plus en plus dans la politique ; sa pensée est si généreuse et hardie sur ce point capital qu'il ne craint point de rendre hommage à ce que le Saint-Simonisme contient d'élevé et de bienfaisant. —

Enfin, pour que la liberté rayonne véritablement dans la politique et dans les institutions, il recommande que la nation et le pouvoir se soucient davantage de l'avenir et du perfectionnement qu'il doit amener. Avertissement au pays, avertissement au pouvoir ; c'est la double inspiration de cette belle page :

LA VERTU POLITIQUE

Mais la France veut-elle ? mais le pouvoir sait-il ? Oui, la France voudrait, mais elle veut faiblement ; ses longues convulsions, son repos de quinze ans, sa position fausse sur un droit méconnu et sur un droit contesté, sa peur des nouveautés, sa lassitude des expériences, sa défiance de l'erreur, de la vérité même, son industrialisme, culte amollissant de l'or, son engouement prompt, son dégoût rapide, ses éblouissements de gloire militaire, sa secrète faveur pour un despotisme qui la flatte avec des conquêtes, qui l'étourdit avec des

1. Louis Barthou, *Lamartine orateur* p. 21.

tambours, l'esprit de faction, de haine, de dénigrement mutuel qui use ses forces contre soi-même, et surtout, disons-le, son peu de foi dans la haute morale, l'affaiblissement du sentiment religieux, sentiment qui vivifie tous les autres, héroïsme de la conscience, sans lequel l'humanité n'a pas assez de foi en elle-même, ne comprend pas assez sa propre dignité, ne place pas son but assez haut, n'a pas assez la confiance et le désir de l'atteindre : tout cela a altéré en nous le principe des grandes choses, le mobile des résolutions généreuses et fortes, la base morale de toute institution libre, la vertu politique. C'est la vertu politique qui nous manque, et c'est ce qui me fait douter de nous et trembler sur nous ! La vertu politique ? je sais que la liberté la produit en l'exerçant ; mais il en faut déjà pour supporter la liberté. Quand Rome ne comptait plus qu'un Caton, César n'était pas loin.

Mais le pouvoir sait-il ? Non, s'il continue à chercher sa base dans un élément qui manque dès aujourd'hui, qui manquera plus encore dans l'avenir, l'aristocratie ; dans la restriction et non dans l'expansion du droit et de l'action politique ; s'il continue à resserrer la main au lieu de l'ouvrir tout entière, s'il veut régner et non guider, s'il veut dresser sa tente d'un jour, et forcer l'esprit social à une halte précaire dans le défilé où le dix-neuvième siècle est arrivé, et où il étouffera, s'il ne le traverse pas avec un pouvoir hardi en tête de ses générations. Ainsi peut-être manque-t-il à la fois à cette époque deux choses sans lesquelles toute théorie tombe, toute espérance s'évanouit : un pays et un homme.

Faute d'un homme, d'un homme politique, d'un homme complet dans l'intelligence et la vertu, d'un homme, résumé sublime et vivant d'un siècle, fort de la force de sa conviction et de celle de son époque, Bonaparte de la parole, ayant l'instinct de la vie sociale et l'éclair de la tribune, comme le héros avait celui de la mort et du champ de bataille ; palpitant de foi dans l'avenir, Christophe Colomb de la liberté, capable d'entrevoir l'autre monde politique, de nous convaincre de son existence, et de nous y conduire par la persuasion de son éloquence et la domination de son génie ; faute

de cet homme, l'anarchie peut être là, vile, hideuse, rétrograde, démagogique, sanglante, mais impuissante et courte ; car l'anarchie même suppose de la force. Le crime a aussi son parti en France, l'échafaud a aussi ses apôtres ; mais le crime ne peut jamais être un élément politique ; le crime est la plus antisociale des choses humaines, puisque la société n'est et ne peut être que de la morale et de la vertu. Ce parti est hors la loi du pays et de la civilisation ; il est à la politique ce que les brigands sont à la société : ils tuent, mais ils ne comptent pas. La société n'a ni besoin ni appétit de sang ; elle n'a pas même à combattre, elle n'a rien à renverser devant elle ; tout est nivelé sous ses pas. Cette admiration imitatrice pour les hommes et les œuvres de la Terreur n'est que du sophisme qui accompagne quelquefois le bourreau, comme il le précède toujours : c'est un arrière-goût du sang versé et bu dans notre époque de honte, que quelques insensés prennent encore pour de la soif, et qui n'est que le rêve du tigre.

Faute de vertu politique dans le pays, au premier tremblement du pouvoir, à la première bourrasque sur la mer tempétueuse de la liberté, une clameur générale s'élèvera : « Retournons en arrière, perdons plutôt tout l'espace déjà parcouru, plions les voiles, regagnons le passé ! » Le port le plus précaire sera bon. Le premier qui prendra le chapeau étriqué et la redingote grise se croira un Bonaparte, sabrera la civilisation et la liberté des branches à la racine, et dira : « Mon peuple », jusqu'à ce qu'on en cherche un autre pour mieux parer la servitude. Ce peuple libre n'aime pas assez la liberté ; il croit toujours voir le temple de la gloire avec un héros sur le seuil, ouvert pour le recueillir et le venger d'une nouvelle anarchie. Il se trompe, le héros n'est plus ; et la liberté est son seul asile.

Cherchons donc la vertu politique, cherchons-la pour nous et pour les autres, le temps se chargera de l'exercer ; cherchons-la où elle est, dans une conviction forte, dans une foi sincère à la destinée progressive de l'humanité, dans un religieux respect pour notre dignité d'homme, dans une contemplation sévère du but divin que Dieu a placé devant la société comme devant la vie individuelle : ce but, c'est lui-même, c'est le perfection-

nement de l'individu et le perfectionnement de l'être générique, l'humanité, qui doit rapprocher de Dieu l'homme vertueux et la société elle-même.

Cette brochure politique passa à peu près inaperçue, bien qu'elle fût la première œuvre en prose que signât Lamartine. L'indifférence de l'opinion lui fut assez sensible; il affecta néanmoins de s'en consoler. Le 25 octobre, il écrivait à Virieu :

« ... Ma brochure doit avoir paru incognito, comme tout ce qui est purement rationnel. Je n'en attends ni mal ni bien ; c'est le mieux à en attendre. Tout ce que j'en désire de personnel, c'est qu'après moi, si je laisse un nom et qu'on demande dans cent ou deux cents ans : Comment cet homme envisageait-il les questions surannées de son temps et entrevoyait-il l'avenir ? mes pages répondent pour moi à l'oisive curiosité ou au bienveillant souvenir qui feraient cette question. »

L'Ode sur les Révolutions.

Cependant, presque aussitôt, il saisit une occasion de renouveler ses conseils et sa profession de foi politique sous la forme à laquelle le public était habitué. Le libraire Ladvocat lui avait demandé des vers pour la publication à peu près régulière, *Le Livre des Cent et un*, par laquelle il essayait de remédier à sa retentissante faillite ; les plus grands écrivains, et aussi les plus « parisiens », y collaboraient — à titre gracieux, heureux de faire un beau geste pour aider le grand libraire romantique qui avait aidé à leur succès. Lamartine écrivit pour lui une *Ode sur les Révolutions :* sa pensée à la fois politique, sociale et religieuse, y atteint une ampleur, une audace, et une beauté d'expression où elle n'était point encore parvenue. Le 11 décembre, il l'annonçait en ces termes à Virieu, qui venait de lui écrire son sentiment sur la « *Politique Rationnelle* » :

« ... Je suis bien aise que ma brochure te plaise, au moins par le sentiment qu'elle respire. Nul n'y a rien compris ailleurs. Il est clair qu'on lit les vers à cause de l'harmonie, mais que la région d'idées où l'on se place habituellement en les écrivant n'est pas accessible au vulgaire du siècle. Cependant, nous pensons des choses qui seront de grosses vérités dans cent ans, preuve évidente que le système est vrai, et que tout marche. — J'envoie ce matin une Harmonie nouvelle de trois

cent cinquante vers [1] à Ladvocat pour son livre de *Cent et un* sur ce thème, qui me paraît belle et forte.... »

Lamartine marque ainsi, fortement, la liaison des deux œuvres ; il définit en même temps avec netteté l'inspiration générale de l'ode, qu'il appelle à tort une « Harmonie nouvelle ». C'est, d'un bout à l'autre, une apostrophe élevée et enflammée à tous les conservateurs — légitimistes, catholiques, ou orléanistes — qui s'obstinent dans une vue étroite des choses et dans un attachement stérile au passé. Reprenant une idée esquissée déjà dans la série des « quatre grandes Harmonies », Lamartine voit dans les Révolutions l'action cachée de Dieu qui mène l'humanité ; et, à grands traits il tente de démontrer cette vérité par l'histoire. La loi de l'humanité, c'est le mouvement, qui implique un renouvellement incessant des idées et des hommes, et une croyance mystique au progrès. Malgré deux ou trois négligences d'expression, l'*Ode sur les Révolutions* est une des plus belles œuvres de Lamartine ; elle permet de concevoir à quelle hauteur il se fût élancé dans la poésie politique et sociale, s'il lui avait donné la forme et l'expression lyriques qu'il avait d'abord rêvées.

LES RÉVOLUTIONS

I

Quand l'Arabe altéré, dont le puits n'a plus d'onde,
A plié le matin sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en partant la citerne tarie,
Et, sans se retourner, va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

1. L'*Arabe*. — L'imagination de Lamartine est hantée par l'Orient, vers lequel il prépare déjà son voyage. Il ne donne point ici l'Arabe pour le symbole de l'homme de progrès ; mais il présente en exemple son indifférence à toutes les formes de patrie et de gouvernement.

3. La *source*. — L'outre contenant l'eau de la source.

5-6. Sens : « Va chercher une patrie à l'endroit du désert où il trouvera l'eau dissimulée par les sables. »

---

1. La pièce imprimée n'en comporte que 320. Comme Lamartine avait l'habitude de compter assez méticuleusement les vers de chacun de ses poèmes, on peut croire que, sur l'épreuve, il a fait une large coupure de trente vers environ.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève
Et, comme un océan qui laboure la grève,
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée,
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée ?
Il marche, et ne repasse pas.

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons !

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques :
Vous appelez le Temps, qui ne répond qu'à Dieu ;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître
Vous dites à la race humaine encore à naître :
« Vis, meurs— immuable en ce lieu !

« Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race,
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté !
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours des soleils est compté ! »

En vain la Mort vous suit et décime sa proie,
En vain le Temps, qui rit de vos Babels, les broie

7. *Le vent de feu.* — Expression orientale : le simoun.

14. *Orgueil timide.* — Alliance de mots expressive : « vous mettez votre orgueil à craindre le changement ».

22. *Maître.* — Le singulier pour le pluriel à cause de la rime ; négligence ordinaire à Lamartine. Voir *Remarque* 24.

29. *Se sèche.* — Expression empruntée à la Bible.

29-30. *Le nombre des jours des soleils.* — Accumulation désagréable de génitifs, que Lamartine a essayé, ensuite, d'atténuer en introduisant une virgule après *des jours ;* mais alors il a remplacé une cacophonie par un pléonasme. Le sens est : « les soleils n'ont qu'un nombre de jours limité à vivre. »

32. *Babels.* — Il ne s'agit point ici de la tour fameuse où eut lieu la confusion des langues, mais de Babylone même — symbole de toutes les capitales — dont *Babel* est le nom hébreu.

Sous son pas éternel, insectes endormis !
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou, secouant le pied, les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis !

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même !
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème
A qui les touchera dans la postérité !
Et toujours en traçant ces précaires demeures,
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures,
Vous parlez d'immortalité !

Et qu'un siècle chancelle, ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu !
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu !

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles :
Semblables au guerrier armé pour les batailles,
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix !

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme
Entend la destinée et les phases de l'homme ;
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit !
En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse :
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place ;
Son esprit n'est pas votre esprit !

35. *Sème.* — « Lès éparpille. »

40. *Traçant.* — « En dessinant. »

44. *Socrate.* — C'est, résumé en un vers, le sens du poème entier que Lamartine lui a consacré.

55. *Somme.* — Emploi peu correct de ce verbe, qui exige un complément indirect exprimé ou sous-entendu : on « somme quelqu'un d'agir »... Lamartine semble en avoir trouvé l'exemple dans plusieurs traductions de la Bible.

« Marche ! » sa voix le dit à la nature entière.
Ce n'est pas pour croupir sur ces champs de lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains !
Dans cette œuvre de vie où son âme palpite,
Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite :
Les cieux, les astres, les humains !

L'œuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée :
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ !
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève, et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard !

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace,
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant ;
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie,
Il ne dit pas deux fois la parole de vie :
Son Verbe court sur le néant !

Il court, et la Nature à ce Verbe qui vole
Le suit en chancelant de parole en parole :
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui !
Et la création, toujours, toujours nouvelle,
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui !

Et rien ne redescend à sa forme première :
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière ;
Dans les flancs du rocher le métal devient or ;
En perle au fond des mers le lit des flots se change ;
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme, et fermente encor !

76. *Semblables.* — Ellipse de la négation contenue dans le vers suivant : « Il n'est pas semblable... »

78. *Son Verbe court.* — Ressouvenir de la parole fameuse de la Genèse : « L'Esprit de Dieu flottait sur les eaux ».

83-84. *Échelle.* — Le mythe biblique de Jacob est un de ceux qui paraissent avoir le plus frappé l'imagination de Lamartine.

Puis un souffle d'en haut se lève ; et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations ;
Jéhovah d'un regard lève et brise sa tente,
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente
Leurs saintes évolutions !

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux ;
Elle lance en éclats la machine céleste,
Et de mille univers, en un souffle, il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux !

Et vous ! qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants,
Ni dans son sablier, qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable,
La chute éternelle du temps ;

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule,
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule,
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,
Le ciel s'ébranle de vos cris !

93. *Des décorations.*—Faut-il comprendre : « comme changent, etc. des décorations » ? ou bien : « comme il arrive lorsque l'on entend les coups de sifflet qui font changer les décorations ? » Dans l'un et l'autre cas, l'ellipse est un peu forte ; mais l'image est nette : Lamartine évoque les rapides changements des décors au théâtre.

94. Reprise de l'image contenue dans la première strophe.

101. *En un souffle.* — « Dans l'espace d'un souffle. »

109. *Si quelque caillou*, etc... — Les allusions, ici, se précisent ; Lamartine évoque la chute de la royauté légitime, et son adjuration va s'adresser, non plus aux peuples de « l'Occident stupide », mais très nettement, à tous ceux que, depuis 1830, il considère comme des attardés : c'est-à-dire aux légitimistes (aux carlistes, comme on les appelait), et aussi à tous les « orléanistes » apeurés, groupés dans le parti dit « de la résistance », pour qui les réformes accordées par la nouvelle Charte de 1830 représentaient la limite extrême des concessions.

II

Regardez donc, race insensée,
Les pas des générations !
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations :
Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques,
Sont la poussière du chemin ;
Et l'Histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain !

Plus vous descendez dans les âges,
Plus ce bruit s'élève en croissant,
Comme en approchant des rivages
Que bat le flot retentissant.
Voyez passer l'esprit de l'homme,
De Thèbe et de Memphis à Rome,
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout, de la torche ou du glaive,
Faisant place à l'esprit de Dieu !

Il passe au milieu des tempêtes
Par les foudres du Sinaï,
Par les verges de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï !
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,
Il change ses rois pour ses prêtres,

130. *Thèbe* et *Memphis*. — « Thèbes aux cent portes » était la capitale de la Haute-Égypte, Memphis celle de la Basse-Égypte.

134. La torche et le glaive, instruments des révolutions, détruisent les civilisations vieillies pour « faire place » nette aux civilisations neuves : l'esprit de l'homme est ainsi, sans le savoir, l'ouvrier de l'Esprit de Dieu.

137. *Verges*. — Bâton de Moïse et des prophètes d'Israël.

138. *Adonaï*. — Nom hébreu de la Divinité suprême (le « Maître tout-puissant »).

Change ses prêtres pour des rois ;
Puis, broyant palais, tabernacles,
Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois !

Déployant ses ailes rapides
Il plonge au désert de Memnon ;
Le voilà sous les Pyramides,
Le voici sur le Parthénon !
Là, cachant aux regards de l'homme
Les fondements du pouvoir, comme
Ceux d'un temple mystérieux !
Là, jetant au vent populaire,
Comme le grain criblé sur l'aire,
Les lois, les dogmes et les dieux !

Las de cet assaut de parole,
Il guide Alexandre au combat ;
L'aigle sanglant du Capitole
Sur le monde à son doigt s'abat :
L'univers n'est plus qu'un empire,
Mais déjà l'esprit se retire ;
Et les peuples, poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri !

143-144. Les « débris d'oracles » sont les ruines des dogmes religieux ; les débris de lois représentent les ruines des gouvernements civils.

146. *Memnon.* — Voir p. 206.

149. *Là.* — En Égypte : un respect mystique entoure le pouvoir absolu des pharaons : c'est l'âge que, dans la *Politique Rationnelle*, Lamartine a appelé « théocratique ».

152. *Là.* — A Athènes, où le gouvernement est démocratique.

164. *Débri.* — Licence poétique excessive, puisqu'elle aboutit, pour satisfaire à la rime, à imposer au poète une faute d'orthographe. Le sens est : « Quand l'Esprit de Dieu » se retire « de Rome, chacun des peuples asservis à la domination romaine emporte une part de puissance ». Voir *Remarque* 24.

Levez-vous, Gaule et Germanie,
L'heure de la vengeance est là !
Des ruines, c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila !
Lois, forum, dieux, faisceaux, tout croule :
Dans l'ornière de sang tout roule,
Tout s'éteint, tout fume. Il fait nuit,
Il f it nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour [1] où son doigt vous conduit !

L'homme se tourne à cette flamme,
Et revit en la regardant :
Charlemagne en fait la grande âme
Dont il anime l'Occident.
Il meurt : son colosse d'empire
En lambeaux vivants se déchire,
Comme un vaste et pesant manteau
Fait pour les robustes épaules
Qui portaient le Rhin et les Gaules ;
Et l'esprit reprend son marteau !

De ces nations mutilées
Cent peuples naissent sous ses pas,
Races barbares et mêlées
Que leur mère ne connaît pas ;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches
Les mors des tyrans ou des dieux :
Mais l'esprit, par diverses routes,
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

168. *Attila.* — Le chef des Huns symbolise ici tous les princes barbares qui présidèrent aux grandes invasions du cinquième siècle.

174. *Son doigt.* — Le doigt de Dieu, et non celui d'Attila. L'aurore, c'est celle du christianisme, avec lequel, selon la doctrine de la « *Politique Rationnelle* », va commencer « l'âge monarchique ».

1. Le christianisme. (Note de Lamartine).

Pour les pousser où Dieu les mène,
L'esprit humain prend cent détours,
Et revêt chaque forme humaine
Selon les hommes et les jours.
Ici, conquérant, il balaie
Les vieux peuples comme l'ivraie
Là, sublime navigateur,
L'instinct d'une immense conquête
Lui fait chercher dans la tempête
Un monde à travers l'équateur.

Tantôt il coule la pensée
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée
Court et brise comme le vent ;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,
Il éclate comme la foudre
Dans un mot de feu : Liberté !
Puis, dégoûté de son ouvrage,
D'un mot qui tonne davantage
Il réveille l'humanité !

Et tout se fond, croule ou chancelle ;
Et, comme un flot du flot chassé,
Le temps sur le temps s'amoncelle,
Et le présent sur le passé !
Et sur ce sable où tout s'enfonce,
Quoi donc, ô mortels, vous annonce
L'immuable que vous cherchez ?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du temps qui tombe et dit : « Marchez ! »

199-200. Par les Croisades.

201-204. La découverte et la conquête de l'Amérique.

205 et suiv. — La découverte de l'imprimerie — par elle, la pensée court comme le vent — que Lamartine compare lui-même à la vague « brisant » sur les écueils.

209-211. La Révolution française.

213. *D'un mot qui tonne davantage.* — Cet autre mot, pendant l'Empire, c'est « gloire ».

III

Marchez ! l'humanité ne vit pas d'une idée !
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau :
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau !

Là c'est leurs dieux ; ici les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois :
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille,
On est surpris de voir la risible dépouille
De ce qui fut l'homme autrefois !

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, haches, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain ?

Sous le vôtre, ô Chrétiens ! L'homme en qui Dieu travaille

225-226. Voir les vers de Vigny cités plus loin en note (*Jocelyn*, VIII, vers 69-70).

241-242. *Sous quel signe.* — « Sous quel astre. » Comparaison à peine esquissée avec le mouvement de la marée.

243. *O chrétiens !* — C'est l'affirmation du catholicisme libéral auquel Lamennais, à la même époque, donnait une expression retentissante dans le journal l'*Avenir*. Lamartine ne fait ici que reprendre les idées déjà esquissées par lui dans l'*Hymne au Christ* et précisées dans la *Politique Rationnelle :* « ... Cette époque pourra s'appeler l'époque évangélique, car elle ne sera que la déduction logique, que la réalisation sociale du sublime principe posé dans le livre divin comme dans la nature même de l'humanité, de l'égalité et de la dignité morales de l'homme reconnues enfin dans le code des sociétés civiles... »

L'homme en qui Dieu travaille. — Ce pourrait être, en même temps que l'épigraphe du poème, celle qu'on placerait en tête de toute la vie politique de Lamartine.

Change éternellement de formes et de taille :
Géant de l'avenir, à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements ; comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né !

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil :
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,
De plus hauts rayons du soleil !

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va !
Que vous font les débris qui jonchent la carrière ?
Regardez en avant, et non pas en arrière :
Le courant roule à Jéhova !

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues !
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi !
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence,
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi !

Vos siècles page à page épellent l'Évangile !
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille !
Vos enfants plus hardis y liront plus avant !
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

260. Voir plus haut l'*Harmonie* sur *l'Idée de Dieu.*

263. *Ces flots...* — C'est la parole adressée par Jésus à Pierre, quand il l'invita à marcher sur les eaux du lac de Tibériade. (Év. selon S. Matthieu, ch. XIV.)

270. *Des Sibylles.* — Le singulier conviendrait mieux ; car on ne conservait, au Capitole de Rome, que le seul livre des prophéties achetées par Tarquin l'Ancien à la Sibylle de Cumes. Un collège spécial de prêtres était chargé de le consulter et de l'interpréter dans les occasions critiques. De même, dit le poète, l'Évangile contient des leçons pour toutes les circonstances et les générations.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole !
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir !
Vous, enfants de celui qui, l'annonçant d'avance,
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir !

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle ;
L'esprit, en renversant, élève et renouvelle.
Passagers ballottés dans vos siècles flottants !
Vous croyez reculer sur l'Océan des âges,
Et vous vous remontrez, après mille naufrages,
Plus loin sur la route des temps !

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage, et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme deux sombres murs ;
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,

271. *L'augure.* — Prêtre qui, chez les Romains, observait le vol et le chant des oiseaux pour prédire l'avenir. Ici, le mot désigne seulement les prêtres du « collège sibyllin ».

272. *Siècle à siècle.* — Deux idées se sont assez maladroitement fondues ici dans l'imagination du poète. Primitivement, la Sibylle inscrivait ses prédictions sur des feuilles d'arbre qu'elle jetait aux vents... et Lamartine s'en est plus ou moins confusément souvenu. Mais il veut dire que siècle à siècle, les pages du livre prophétique sont arrachées par les vents, à mesure qu'elles conviennent aux événements qui se déroulent.

282. *L'Océan des âges.* — Voir p. 162. Cette image, devenue particulièrement « lamartinienne », va suggérer la belle allégorie du vaisseau de l'humanité, qui se développe jusqu'au vers 302.

285. *Ainsi quand le vaisseau...* — Comparez à ce mouvement celui d'A. de Vigny dans *la Bouteille à la Mer :*

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte..., etc.

288. *A brouillé les nœuds.* — Le nœud est l'espace compris entre deux nœuds de la ligne du loch, instrument au moyen duquel les marins calculent la marche du navire ; il représente environ 15 mètres. On « file » le loch, à l'arrière du bateau ; et on calcule le nombre de milles parcourus d'après le nombre des nœuds filés. D'où l'expression : « filer tant de nœuds » au lieu de « tant de milles » à l'heure. Ici le « maître d'équipage » (chargé de la manœuvre du loch) a « embrouillé » les nœuds dans ses calculs ; ballotté par les flots, il a perdu sa direction, et a l'impression de tourner sur lui-même au lieu d'avancer.

Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

« C'est toujours, se dit-il dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute ;
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer ;
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume :
Les jours flottent sans avancer ! »

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant ;
Et l'homme, que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse,
Seigneur !... Ils marchent cependant !

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux ;
Et, moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux.

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls !
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls !

290. *Deux abîmes.* — Le ciel, la mer.

296. *Les jours flottent.* — Les jours sont monotones comme les flots, et le temps semble un autre océan (reprise de l'image : l'*océan des âges*).

298. *Reconnaître.* — « Distinguer. »

309. *Nous donc.* — Ce « nous » désigne ici les « carlistes », dont Lamartine va bientôt se séparer. Il semble plus timide ici que dans la *Politique Rationnelle* et surtout dans ses lettres intimes à Virieu.

312. *Ces rois d'Assyrie.* — En dépit du pluriel, Lamartine pense ici à un roi bien déterminé, à Sardanapale, qui, pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis près d'entrer dans Ninive, éleva dans la cour de son palais un bûcher gigantesque où il se fit brûler avec ses femmes, ses chevaux, ses trésors et ses esclaves. Son his-

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,
Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et, livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une âme,
Pour que tout mourût avec eux !

toire avait été mise fort à la mode par un poème de Byron, et plus encore peut-être par un magnifique tableau d'Eugène Delacroix qui, exposé au salon de 1827, souleva à la fois l'indignation des classiques et l'enthousiasme des romantiques. Nul doute que le souvenir encore si proche de cette belle œuvre, et des discussions mal éteintes qu'elle suscita, n'ait ici inspiré Lamartine. Le tableau de Delacroix est entré au Louvre en 1921.

Pendant ce même automne de 1831, Lamartine a commencé *Jocelyn* (voir p. 584), où il intercale tout un morceau qui semble, sous la forme d'une Méditation, une seconde esquisse de l'*Ode sur les Révolutions*.

Il passe la plus grande partie de l'hiver à Milly, puis à Mâcon, assez assombri par une maladie de son père, par une indisposition inquiétante de sa fille Julia, malade lui-même, au lit, pendant plus de dix jours en janvier 1832 ; à la fin de ce mois meurt son vieil ami l'abbé Dumont [1]. Sa pensée continue de se passionner pour la politique : « ... Je lis beaucoup... En tout, je n'aime que l'histoire, la philosophie et la haute poésie : tout cela se tient : c'est tout un pour l'œil intelligent. Je nage dans les livres, heureusement, car je ne puis écrire de vers, par trop plein des idées politiques... » (A Virieu, le 15 février 1832.)

Au mois d'avril, néanmoins, il écrit tout un nouveau poème « pour son deuxième tribut au livre des *Cent et un* ». C'est une « *Épître familière* » en « *réponse aux Adieux que sir Walter Scott* », le grand romancier anglais, le créateur du roman historique, venait d'adresser « *à ses lecteurs* ». Lamartine, en l'annonçant à Virieu, y signale lui-même « un beau passage sur la politique du moment et le duc de Bordeaux » ; on y retrouve, en effet, un admirable écho de ses préoccupations :

Spectateur fatigué du grand spectacle humain,
Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin.
Les nations n'ont plus ni barde ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête.
Un tremblement de trône a secoué les rois ;
Les chefs comptent par jour et les règnes par mois ;

1. « ... Le pauvre abbé Dumont, de Bussières, vient de mourir. Vif chagrin pour moi... » (Lettre à Léon de Pierreclos, le 1er février.)

Le souffle impétueux de l'humaine pensée,
Équinoxe brûlant dont l'âme est renversée,
Ne permet à personne, et pas même en espoir,
De se tenir debout au sommet du pouvoir ;
Mais, poussant tour à tour les plus forts sur la cime,
Les frappe de vertige et les jette à l'abîme.
En vain le monde invoque un sauveur, un appui ;
Le temps, plus fort que nous, nous entraîne sous lui :
Lorsque la mer est basse, un enfant la gourmande ;
Mais tout homme est petit quand une époque est grande.
Regarde : citoyens, rois, soldat ou tribun,
Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un ;
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
En tombant sur nos fronts nous juge et nous dévore.
C'en est fait : la parole a soufflé sur les mers ;
Le chaos bout et couve un second univers ;
Et pour le genre humain, que le sceptre abandonne,
Le salut est dans tous et n'est plus dans personne.
A l'immense roulis d'un Océan nouveau,
Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap des Tempêtes,
Et passe, sous la foudre et sous l'obscurité,
Le tropique orageux d'une autre humanité.

Aussi jamais les flots où l'éclair se rallume
N'ont jeté vers le ciel plus de bruit et d'écume,
Dans leurs gouffres béants englouti plus de mâts,
Porté l'homme plus haut pour le lancer plus bas,
Noyé plus de fortune, et sur plus de rivages
Poussé plus de débris et d'illustres naufrages :
Tous les royaumes veufs d'hommes-rois sont peuplés ;
Ils échangent entre eux leurs maîtres exilés.
J'ai vu l'ombre des Stuarts, veuve du triple empire,
Mendier le soleil et l'air qu'elle respire,
L'héritier de l'Europe et de Napoléon
Déshérité du monde et déchu de son nom,
De peur qu'un si grand nom, qui seul tient une histoire,
N'eût un trop frêle écho d'un si grand son de gloire.

Et toi-même, en montant au sommet de tes tours,
Tu peux voir le plus grand des débris de nos jours,
De leur soleil natal deux plantes orphelines
Du palais d'Édimbourg couronner les ruines !...

Ces « deux plantes orphelines », ce sont les deux enfants du duc de Berry ; le duc de Bordeaux, l'aîné, représente pour les légitimistes le véritable roi de France. Lamartine lui adresse le noble souhait que voici :

. . . . . .

Qu'il grandisse au soleil, à l'air libre, aux autans,
Qu'il lutte sans cuirasse avec l'esprit du temps ;
De quelque nom qu'amour, haine, ou pitié le nomme,
Néant ou majesté, roi proscrit, qu'il soit homme !
D'un trône dévorant qu'il ne soit pas jaloux :
La puissance est au sort, nos vertus sont à nous.
Qu'il console à lui seul son errante famille :
Plus obscure est la nuit, et plus l'étoile y brille !
Et si, comme un timide et faible passager
Que l'on jette à la mer à l'heure du danger,
La liberté, prenant un enfant pour victime,
Le jette au gouffre ouvert pour refermer l'abîme,
Qu'il y tombe sans peur, qu'il y dorme innocent
De ce qu'un trône coûte à recrépir de sang ;
Qu'il s'égale à son sort, au plus haut comme au pire ;
Qu'il ne se pèse pas, enfant, contre un empire ;
Qu'à l'humanité seule il résigne ses droits !
Jamais le sang du peuple a-t-il sacré les rois ?

Dans la conclusion de ce poème, Lamartine espère que « son vaisseau » croisera un jour, dans la Méditerranée, celui qui berce la retraite de Walter Scott. C'est une allusion à son « grand voyage poétique », au voyage d'Orient qui, dans ce printemps de 1832, accapare déjà toute sa préoccupation.

CHAPITRE XIII

LE VOYAGE EN ORIENT

I. Le Voyage.

L'imagination de Lamartine paraît avoir été obsédée très tôt par l'Orient, que Chateaubriand, dans son *Itinéraire* fameux, avait remis à la mode, et vers qui, aux premiers échos de la révolte des Grecs contre les Turcs, s'étaient tournés les songes des jeunes romantiques. Dès 1818 on trouve dans une de ses lettres ce passage, que M. Doumic a fort justement relevé : « Si je puis amasser seulement cent louis, j'irai en Grèce et à Jérusalem avec un bourdon et un sac, et mangeant du pain... » Son rêve, en 1825, accompagna en Grèce l'agonie héroïque et tumultueuse de Byron. Puis, il projeta, lorsque Florence commença de lui peser, de se faire nommer secrétaire d'ambassade à Constantinople. Lorsqu'au printemps de 1831, il décida le grand voyage qu'il allait enfin accomplir l'année suivante, et qu'il annonçait, non sans quelque ostentation, à tous ses amis, il ne faisait que réaliser avec plus d'indépendance, un dessein longtemps mûri et caressé.

Arrivé à Marseille le 20 juin 1832, il y séjourna jusqu'au 10 juillet. Il y nolisa le brick l'*Alceste*, de 250 tonneaux, appartenant à l'armateur Bruno Rostand [1], commandé par le capitaine Blanc, dont la famille habitait La Ciotat. Ce brick devait lui permettre d'accomplir commodément toutes les étapes de l'immense pérégrination qu'il projetait alors, l'attendre dans les ports, et le ramener à Marseille. Son programme était vaste ; il le définissait ainsi, dès le 20 juin, dans une lettre à M. Ronot, un vieil ami de Mâcon :

« ... Je vais d'abord relâcher à Constantinople, où je visiterai les belles rives du Bosphore, la Troade, et de là, sur toutes les côtes de Syrie. Je pénétrerai à Jérusalem, au Liban, à Palmyre et à Balbek, si les Arabes le permettent. Je passerai de là en Égypte ; je remonterai le Nil jusqu'à Thèbes et ferai dans le désert les incursions les plus intéressantes, comme les Pyramides, Denderah etc... Je reviendrai à Smyrne passer l'hiver. Au printemps, je me remettrai en mer pour visiter les

1. Grand-père du poète Edmond Rostand.

îles de l'Archipel et la Grèce, puis Malte et la Sicile. Je reviendrai par l'Adriatique et par Venise... »

Cinq jours plus tard, il précise dans une lettre à Virieu, où perce comme une secrète angoisse, les conditions matérielles du voyage :

« ... Mon vaisseau que j'ai tout à moi, et où je m'embarque escorté de Capenas, ancien sous-préfet démissionnaire, de M. de la Royère, ancien maire d'Hondschoote, médecin et poète et excellent homme, d'Amédée de Parseval, excellent garçon, de six domestiques dont un parfait cuisinier, de chèvres, moutons, chiens, poulets, etc... ne me coûtera cependant que trois mille francs par mois, et, si je le garde tout le temps de ma longue pérégrination, 2.400 francs par mois seulement. C'est prodigieusement peu pour un beau navire, un capitaine le premier de la Méditerranée, un second et quatorze matelots. Mais hélas ! nous avons peur d'avance du mal de mer, en voyant l'énorme mer et l'horrible mistral qui ne cesse de souffler depuis huit jours. Priez pour nous, vous qui n'entendez le vent que sous vos tilleuls ! Nous serons, malgré notre vaisseau tout à nous, dans des trous sans lumière et sans air, auxquels on ne peut même comparer un cachot de prison. Ce sont des cachots qui remuent, cela fait frémir à voir, et, si j'eusse connu la construction des bâtiments de la Méditerranée, ma femme et Julia ne m'auraient pas accompagné. Mais le sort en est jeté ! Il faut un fier courage et une ferme confiance dans la protection de Dieu. Je l'ai... »

A Marseille, cependant, il était accueilli avec un enthousiasme qui dépassait « tout ce qu'il avait vu d'enthousiasme poétique ou personnel jusqu'ici pour un pauvre et simple particulier ». Il en était d'autant plus touché que c'était la première fois qu'il lui était donné d'entendre l'applaudissement d'une foule et de mesurer la puissance d'attraction de sa gloire.

A l'Académie de Marseille, qui le nommait, d'acclamation, membre honoraire, et qui, le 26 juin, le recevait solennellement dans une séance extraordinaire, il dédiait aussitôt ce poème, où tous les sentiments qui se disputent son âme, à la veille du départ, reçoivent une belle expression :

L'*Alceste*

Brick appartenant à M. Bruno Rostand, armateur à Marseille, et commandé par le Capitaine Blanc, de La Ciotat. (*D'après une aquarelle inédite communiquée par M. le Capitaine B. Abeille, neveu du Capitaine Blanc.*)

HOMMAGE A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE

ADIEU

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur ;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur ;
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,
Tant de doux avenirs, tant de cœurs palpitants,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans ;

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor,
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor ;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,
Ni que des factions la colère inconstante
Me brise le seuil paternel :

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison
De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maint regard ami salue à l'horizon ;
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

Un vieux père entouré de nos douces images
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
Et prie, en se levant, le Maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux ;
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer ;
J'ai des amis dont l'âme est du sang de mon âme,
Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser ;
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,
Invi ibles échos répandus sur ma route
Pour me renvoyer des concerts.

Mais l'âme a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux,
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore ?
N'ont-ils pas sur nos toits de la mousse et des nids,
Et des gerbes du champ que notre soleil dore
L'épi tombé pour leurs petits ?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,
J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux ;
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,
Et cependant je pars et je reviens comme eux.
Mais comme eux vers l'aurore une force m'attire ;
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert [1] ;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable,
Le soir, au puits d'Hébron de trois palmiers couvert ;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire :
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux !

1. Cette périphrase désigne le « chameau ».

Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr ;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmyre n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots ;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait au sein des nuits l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier ;
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer ;
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
Retentirent dans un seul cœur ;

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima ;
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma ;
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,
Et se pencha pour le bénir !

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
Quelque reste de jours inutile ici-bas.
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec, et qui n'ombrage pas ?
— L'insensé ! dit la foule. — Elle-même insensée !
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu :
Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
Son cœur vit des œuvres de Dieu !

Adieu donc mon vieux père, adieu mes sœurs chéries,
Adieu ma maison blanche à l'ombre du noyer,
Adieu mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies,
Adieu mon chien fidèle, hélas ! seul au foyer !
Votre image me trouble, et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir :
Ah ! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
L'heure qui doit nous réunir !

Et toi, terre livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire où flotte mon destin ;
Terre qui porte en toi la fortune du monde,
Adieu ! ton bord échappe à mon œil incertain.
Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
Qui couvre trône et temple, et peuple et liberté,
Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
Ton phare d'immortalité !

Et toi, Marseille, assise aux portes de la France
Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,
Dont le port sur ces mers, rayonnant d'espérance,
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,
Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
Mon premier salut au retour !

Il s'embarquait enfin le 10 juillet. Du 10 au 13 août il touchait terre à Nauplie, dévastée par la lutte récente des Grecs et des Turcs, par les brigandages nouveaux des pirates et des bandes de pillards. Il s'arrêtait ensuite à Athènes et,

après une assez lente navigation à travers les îles de l'Archipel, il abordait enfin en Syrie, à Beyrouth, le 6 septembre.

La Grèce ne lui avait guère procuré que des déceptions, exprimées sans ambages dans les rares lettres de cette période que renferme sa *Correspondance :*

« ... Tout est mensonge. Il n'y a de beau que les lignes et les groupes à cinq ou six plans des montagnes du Taygète ou de la Laconie. Le ciel même ne vaut pas celui d'Italie, il est brumeux et peu profond. Mais on dit qu'il ne commence qu'en Attique... » (De Nauplie, le 12 août.)

« ... Nous avons visité toute la partie intéressante de la Grèce : Égine, Salamine, Athènes,etc ... Excepté Athènes, nous sommes peu satisfaits de cette partie de notre voyage. Ce pays, que les voyageurs peignent comme si beau, nous a paru affreux, et ne nous laisse nul désir d'y revenir. Il n'y a que le passé qui donne quelque intérêt, et les noms seuls y ont quelque charme. Il en est de même de toutes les îles de l'Archipel que nous avons visitées ou que nous voyons. Ce ne sont que des rochers noirs, nus et stériles... »

A Beyrouth, Lamartine loue aux portes de la ville et au pied du Liban, « une maison entourée de jardins », dont il compte faire « son quartier-général » ; il y installe sa femme et sa fille qui, déjà languissante au moment du départ, a été assez gravement souffrante pendant la traversée.

Après avoir pris quinze jours environ de repos, il organise « une caravane de vingt-cinq chevaux », avec « escortes arabes et égyptiennes et interprètes », et, « pendant quarante-cinq jours de bivouac et de cheval non interrompus », il accomplit une longue tournée, qui sera l'effort principal de son voyage, qui laissera en lui les souvenirs les plus vivants et les plus magnifiques. Au lendemain de sa rentrée à Beyrouth, le 12 novembre, il le résume ainsi pour Virieu :

« ... Je viens de visiter à fond... les deux Galilées, la Palestine, etc... depuis le Liban jusqu'au désert d'Égypte, et depuis la mer jusqu'aux montagnes d'Arabie, cours du Jourdain, lac de Tibériade, mer Morte, etc... Je suis revenu par la côte, Césarée, Tyr et Sidon. J'ai trouvé la peste à son apogée à Jérusalem, tous les couvents fermés et les communications interrompues. Mal-

Julia de Lamartine jouant avec le chien Fido dans le jardin de Milly.

(D'après une aquarelle inédite de madame de Lamartine, offerte par elle à Mme Blanc, femme du Capitaine commandant l'Alceste. Document communiqué par M. le Capitaine B. Abeille, neveu du Capitaine Blanc.)

gré cela, je suis entré... Personne de mon immense suite n'a été atteint, grâce à mes précautions et à l'obligeance fabuleuse d'Ibrahim-Pacha... »

Deux étapes surtout marquèrent son âme d'une empreinte ineffaçable. Dans les montagnes du Liban, il fut reçu par lady Esther Stanhope [1], une Anglaise mystérieuse et mystique, qui, depuis des années, vivait là, en pleine solitude, sur un pic presque inaccessible, au milieu d'un luxe paradoxal, comme une souveraine en exil ; elle passait pour avoir le don de pressentir l'avenir et de tirer les horoscopes : devineresse ou simulatrice, ou peut-être agent politique de l'Angleterre ?... On ne le sait pas encore bien exactement. Il semble qu'elle ait prédit à Lamartine la haute destinée politique qui l'attendait, et que la confiance qu'elle lui marqua ait produit sur lui grand effet. Comme l'a dit fort justement M. Doumic : « Lady Esther n'était pas une sorcière, et Lamartine n'est pas Macbeth. Mais le ton inspiré de certaines prédictions était trop en accord avec ses secrets désirs pour qu'il y sentît percer la mystification... N'est-ce pas sa propre ambition qui prend forme à ses yeux et lui dit les mots fatidiques : « Tu seras roi ? » Désormais, rien n'ébranlera la foi qu'il a dans sa mission... »

Cette foi, toute philosophique et profane, fut encore fortifiée par la pieuse méditation qu'il fit le 29 octobre, au tombeau du Christ, à Jérusalem. M. des Cognets en a justement souligné l'importance et la signification : [2]« ... Qu'est-ce que Lamartine espère trouver au tombeau de Jésus-Christ ? Une foi vivante. La foi chrétienne, qu'il sent en lui si chancelante, il essaie par ce pèlerinage, de la raffermir. Mais à défaut d'une revanche de la grâce sur le doute déjà triomphant, il espère recevoir, sur la terre des prophètes, une révélation nouvelle... C'est là, dans ce Saint des Saints du christianisme, qu'il crut se sentir appelé à devenir le Prophète et le Messie de la Philosophie. Dès lors, rejetant hardiment toutes les liturgies et tous les intermédiaires spirituels, il ne communiquera plus avec Dieu que par l'union mystique... »

Une terrible épreuve, cependant, l'attendait à Beyrouth. La maladie de poitrine que sa fille Julia avait apportée de France faisait de rapides progrès ; la pauvre enfant mourut dans les bras de son père le 7 décembre 1832, vers trois heures du matin. La douleur de Lamartine fut immense et tragique.

1. Sur ce personnage encore bien énigmatique, vers lequel la curiosité des critiques s'est récemment reportée, voir : Maurice Barrès. *Enquête aux Pays du Levant*, 1923 : Paule-Henry Bordeaux. *La Circé du Désert*, 1924 ; et quelques curieuses pages du roman de Pierre Benoit : *La Châtelaine du Liban*, 1924.

2. *Ouvr. cité*, p. 209.

Voici la lettre où l'on en trouve la première et la plus touchante expression. Elle est adressée au cher Virieu :

Beyrouth, 20 *décembre* 1832.

Mon cher ami, tu seras le premier à mêler une larme aux miennes : nous n'avons plus d'enfant ! L'ange céleste qui fut le nôtre vient de nous être enlevé en cinq jours de maladie de poitrine. Le 6 décembre [1], à 2 heures de la nuit, elle est montée au ciel de mes bras où elle a

1. La date du 7 est donnée dans une précieuse lettre antérieure de cinq jours, écrite par A. de Parseval, l'ami de Lamartine et son compagnon de voyage ; elle contient sur la maladie et la mort de Julia de Lamartine des détails que l'on ne possède que par elle. Elle appartient à M. le docteur Cabanès, qui l'a publiée dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* du 30 juin 1912 :

Beyrouth, 15 *décembre* 1832.

MADAME,

M. et Mme de Lamartine me chargent de vous faire part du malheur qui vient de les frapper : la mort vient de leur ravir leur fille unique. Ce coup a été d'autant plus affreux et plus douloureux qu'il a été plus imprévu. Depuis une fièvre catarrhale et des vomissements de sang que l'enfant éprouva à Mâcon, peu de temps avant leur départ pour la Syrie, et des accidents plus ou moins graves qui en furent la suite et qu'elle ressentit encore pendant la durée du voyage, tout semblait annoncer que depuis notre établissement en Syrie, sa santé se fortifiait. Les accidents s'éloignaient et diminuaient de gravité, enfin l'enfant était fraîche, grasse, gaie et très animée. Nous attribuions ce mieux si marqué à la douceur du climat dont nous jouissions et à tous les soins et précautions dont elle était entourée. Mais aux premières atteintes de la mauvaise saison, elle reprit la toux, la fatigue de la gorge, et enfin la fièvre catarrhale se déclara.

Un médecin que M. de Lamartine avait amené avec lui dans son voyage et un médecin anglais, également homme de science et de pratique, dirigèrent les soins qui lui furent prodigués. Tout a été infructueux. Et le cinquième jour, après un mieux apparent, l'enfant a été rapidement enlevée en quelques heures, le 7 de ce mois, à 3 heures du matin, dans les bras de son père et de sa pauvre mère, sans beaucoup de douleur et sans agonie.

Vous sentirez, madame, l'état de douleur dans lequel ils sont depuis cet affreux événement. Leur santé en a même été un peu altérée. Cependant la religion vient (à) leur secours, elle calme quelquefois une si vive et si juste douleur et j'espère qu'elle leur donnera la force de la supporter.

Veuillez, madame, agréer l'assurance de mon profond respect, et me croire votre très humble et très obéissant serviteur.

A. DE PARSEVAL.

rendu son âme pure et parfaite à son Créateur. Tu juges où nous en sommes ! Nous ne vivons plus. Nous croyons encore à un rêve de bonheur, puis de désespoir. Cependant c'est ainsi, et voilà tout le bonheur et tout l'espoir, et tout l'intérêt et tout le charme de notre vie détruits à jamais. — Il n'y a de réponse à cela que dans le ciel, et Dieu seul peut parler. — Il le fait, j'espère, car, quoique dans l'horreur du premier sentiment de ce plus fort coup de ma vie je ne prie pas, je tâche de conformer ma volonté à la volonté divine, seul culte que je puisse avoir désormais. Je reconnais cette volonté plus forte et meilleure que les nôtres, même quand elle nous écrase.

Je revenais d'un voyage de cinquante jours, je la retrouvais brillante en apparence de santé, ravissante de caractère et d'âme, elle avait seize ans en tout ! elle était adorable de sensibilité, et de vertu et de tendresse pour nous, et d'intelligence supérieure. J'avais pris toutes les précautions humaines pour remettre sa poitrine toujours menacée depuis deux ans : sa chambre était une étable à vache, je la faisais monter à cheval tous les jours deux fois avec nous, elle buvait le lait d'une ânesse, elle était grasse et fraîche, le pouls seulement ne me satisfaisait pas depuis plus d'un an, surtout depuis le catarrhe de Mâcon. Aux premières atteintes de la saison fraîche ici, elle a recommencé à tousser ; un second catarrhe s'est déclaré, en cinq jours il l'a enlevée, malgré deux bons médecins, le mien et un médecin anglais que nous lui avions adjoint. Tout a été vain. — Elle n'a heureusement pas vu la mort, elle n'a vu que le visage de son père et de sa pauvre mère s'efforçant de la lui dérober. — Elle n'a souffert que quelques heures et, quand la souffrance a commencé, l'intelligence s'est voilée ! — Je l'ai fait embaumer, et je la rapporte près de ses grand'mères et près de nous, à Saint-Point.

Nous restons frappés de stupeur et d'isolement où nous sommes jusqu'au printemps. On ne pourrait voyager par mer à présent. Au premier beau temps, vers le 15 mars, nous reviendrons par terre, par Alep et Antioche et Alexandrette, où un vaisseau nous prendra et nous portera à Constantinople d'où je ramènerai

ma femme par terre, je crois, et par l'Allemagne et l'Italie. Elle a horreur de revoir Milly et Saint-Point. Je le conçois trop. Je la laisserai en Italie, et je reviendrai seul. Quel retour !

Adieu. Priez pour nous, et aime-moi encore comme je t'aime toujours. Sois heureux !

Écris-moi à Constantinople, à l'ambassade de France. J'y serai, je pense, au commencement de mai.

Si tu apprends par Montherot que ma famille n'a pas reçu par terre ces tristes communications que je lui ai fait donner, donne-les toi-même à Mâcon, à madame de Cessia, qui préparera mon pauvre père et mes tantes, etc.

Après ce coup terrible, le voyage de Lamartine était virtuellement terminé. Mais l'*Alceste* ne devait revenir le prendre qu'au printemps. Force était donc d'attendre. Le poète passa trois mois lugubres dans sa maison de Beyrouth. La douleur ébranle, un instant, en lui, toutes les forces vitales ; il va jusqu'à douter de son avenir et de son ambition. Le 8 janvier, il écrit à Virieu :

« Tu as reçu les deux lettres où je t'annonçais mon irréparable malheur, la ruine de tout mon avenir, la mort de mon ange, de ma Julia ! Rien de nouveau depuis ce jour affreux que des jours plus sombres et plus tristes que tous ceux passés en ma vie, avec l'espérance de moins. Nous restons où nous sommes, frappés de stupeur, attendant le printemps pour nous remettre en route et revenir lentement en France... Ma vie me semble finie en ce qui concerne ce triste monde. Je ne sais à quoi, ni pourquoi, ni pour qui l'employer. Je vis comme une brute... »

Le 28 mars, Lamartine quitta Beyrouth pour aller visiter les ruines de Balbek et Damas, tandis que sa femme faisait un pèlerinage jusqu'aux Lieux Saints. Le 30 avril, ils s'embarquaient à Jaffa pour Constantinople, où ils s'arrêtèrent deux longs mois. Pendant ce temps, l'*Alceste* transportait jusqu'à Marseille le cercueil de Julia. De Constantinople, le 25 juin, Lamartine résumait, dans une lettre adressée à un ami de Mâcon, les transformations morales que cette longue aventure lui avait fait subir :

« ... Je reviens le plus malheureux des hommes, ma femme plus malheureuse que moi encore. Je ne vois rien dans l'avenir que désenchantement, solitude et abandon.

Ma vie est finie, et je ne la voudrais pas recommencer à tel prix. Ce voyage, ces choses vues de près, cet affreux malheur m'ont changé et bouleversé. Je ne suis plus le même homme au physique et au moral ; ma philosophie même, si une misérable pensée humaine mérite ce nom, n'est pas ce qu'elle était. C'est une grande leçon que tant de spectacles des vanités humaines, cela enlève le prestige du passé comme les illusions d'avenir. J'ai désiré une action politique, je ne la désire plus, je n'ai plus assez de foi en moi-même et dans les choses pour en donner aux autres. Je désire vivement qu'une dissolution des Chambres me dispense, sans qu'il y ait de ma faute, d'aller pérorer à froid sur les vanités du siècle qui ne m'émeuvent plus.

Je passe ici le temps nécessaire pour nous reposer de soixante jours de navigation. J'y congédie mon vaisseau, et nous entreprenons par terre le voyage de la Turquie d'Europe par Andrinople et les Balkans. C'est pénible, mais tout est préférable, quand on a le cœur brisé et plein d'une seule image, à la solitude muette et toujours la même de la chambre d'un vaisseau pendant des jours et des nuits sans fin. J'ai d'ailleurs tout ce qu'il faut pour rendre ce long voyage de terre tolérable : chariots, tentes, chevaux de selle, interprètes et escortes. J'espère en un mois arriver à Belgrade et de là en un autre mois en France. Nous en avons désir et horreur à la fois, vous le comprendrez. Revoir si vide ce qu'un être si charmant remplissait de bruit, de joie et d'espérance ! c'est trop fort pour le cœur d'une mère. Je la laisserai à ses amis à Turin, et je rentrerai seul.

Le retour s'accomplit à peu près suivant le programme contenu dans la fin de cette lettre. Une péripétie inattendue le compliqua : Lamartine tomba malade d'une pleurésie assez grave, qui le retint « dix-huit jours en péril, sans médecins ni amis, ni secours autour de sa femme, au milieu d'un village de Bulgares et dans une hutte sauvage, au pied du mont Hémus ». Le docteur Delaroière et A. de Parseval avaient pris, en effet, les devants depuis Constantinople ; seul M. de Campas l'avait accompagné, mais il était vieux et de peu d'utilité. Un médecin grec envoyé de Philippopoli, où Lamartine avait passé deux jours et n'avait laissé que des

amitiés [1], arriva lorsque, grâce à sa forte constitution, il était déjà presque rétabli.

A peine rentré en France, au milieu d'octobre, pendant que sa femme se reposait de tant d'angoisses et de fatigues, à Turin, il descendait, de Mâcon à Marseille, pour aller chercher le cercueil de sa fille, qu'il ramena pieusement à Saint-Point, dans le caveau de la petite chapelle où reposaient les restes de sa mère. Au témoignage de Dargaud, « la nuit qui précéda l'ensevelissement de Julia dans la chapelle funèbre, il la passa entière dans une suprême intimité avec ce cadavre d'ange » ; au même Dargaud, il écrivait le lendemain : « J'ai déposé cette nuit même le cercueil de mon unique enfant sur le cercueil de ma mère : tout mon passé, tout mon avenir. Je suis brisé, au physique et au moral. Je ne puis même écrire... »

En revenant d'Orient le poète avait l'impression de toucher le fond d'un abîme. Comme sa vie, son âme lui apparaissait alors dévastée.

Quelques mois plus tard cependant, vers le début de 1834, il laissa tomber de son cœur sur le papier ce poème funèbre à la mémoire de sa fille. S'il avait pris la peine de les revoir avant la publication, d'en faire disparaître quelques longueurs et plusieurs taches ou négligences de style, ces strophes — aujourd'hui trop peu connues — seraient aussi célèbres que les strophes fameuses : *A Villequier*, où V. Hugo a immortalisé, lui aussi, le souvenir de sa fille Léopoldine. Au reste, ce n'est point diminuer la gloire du poète des *Contemplations* que d'indiquer plusieurs correspondances de sentiment et d'expression entre *Gethsémani* et les admirables poèmes de *Pauca Meæ*.

GETHSÉMANI ou LA MORT DE JULIA [2]

Je fus dès la mamelle un homme de douleur ;
Mon cœur au lieu de sang ne roule que des larmes ;
Ou plutôt, de ces pleurs Dieu m'a ravi les charmes :
Il a pétrifié les larmes dans mon cœur ;

1. Le souvenir en a persisté ; et, en 1923, une plaque a été posée sur la maison où il logea au mois d'août 1833.

2. Ces vers sont précédés des lignes suivantes dans l'édition originale du *Voyage en Orient* où ils parurent pour la première fois (tome II, pp. 275 à 289) :

« *Note de l'Éditeur.* Nous plaçons ici, avant que l'auteur quitte Jérusalem et les grottes de Gethsémani, qu'il vient de décrire, des vers qu'il écrivit quatorze mois après la perte de son unique enfant, vers dont la scène et les images se rapportent aux lieux qu'il vient de visiter. Ces vers, qu'il a bien voulu nous permettre d'insérer dans ce volume, n'ont jamais été publiés, ni même lus par lui à aucun de ses amis intimes. On le comprendra en les lisant. »

L'amertume est mon miel, la tristesse est ma joie ;
Un instinct fraternel m'attache à tout cercueil ;
Nul chemin ne m'arrête, à moins que je n'y voie
Quelque ruine ou quelque deuil !

. . . . . .

Or, obéissant à cet instinct de tristesse, le poète, à Jérusalem, se fit conduire d'abord et tout droit aux lieux où le Christ a souffert : au Jardin des Olives.

Là s'ouvre entre deux rocs la grotte ténébreuse
Où l'homme de douleur vint savourer la mort,
Quand, réveillant trois fois l'amitié qui s'endort,
Il dit à ses amis : « Veillez, l'heure est affreuse ! »
La lèvre, en frémissant, croit encore étancher
Sur le pavé sanglant les gouttes du calice ;
Et la moite sueur du sanglant sacrifice
Sue encore aux flancs du rocher.

Le front dans mes deux mains, je m'assis sur la pierre,
Pensant à ce qu'avait pensé ce front divin,
Et repassant en moi, de leur source à leur fin,
Ces larmes dont le cours a creusé ma carrière...
Je repris mes fardeaux et je les soulevai ;
Je comptai mes douleurs mort à mort, vie à vie ;
Puis dans un songe enfin mon âme fut ravie ;
Quel rêve, grand Dieu ! je rêvai !

J'avais laissé non loin, sous l'aile maternelle,
Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor ;
Son front, à chaque été, s'accomplissait encor ;
Mais son âme avait l'âge où le ciel les rappelle...
Son image de l'œil ne pouvait s'effacer ;
Partout, à son rayon, sa trace était suivie ;
Et sans se retourner pour me porter envie
Nul père ne la vit passer.

C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
Une larme au départ, un baiser au retour,
Pour mes foyers errants une éternelle fête ;

C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
Une caresse à mon réveil !

C'était plus ; de ma mère, hélas ! c'était l'image ;
Son regard par ses yeux semblait me revenir ;
Par elle mon passé renaissait avenir,
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage.
Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur ;
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes;
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
Son sourire éclairait mon cœur.

Son front se nuançait à ma moindre pensée ;
Toujours son bel œil bleu réfléchissait le mien ;
Je voyais mes soucis teindre et mouiller le sien,
Comme dans une eau claire une ombre est retracée.
Mais tout ce qui montait de son cœur était doux,
Et sa lèvre jamais n'avait un pli sévère
Qu'en joignant ses deux mains dans les mains de sa mère
Pour prier Dieu sur ses genoux !

Je rêvais qu'en ces lieux je l'avais amenée,
Et que je la tenais belle sur mon genou,
L'un de mes bras portant ses pieds, l'autre son cou,
Ma tête sur son front tendrement inclinée ;
Ce front, se renversant sur le bras paternel,
Secouait l'or bruni de ses tresses soyeuses ;
Ses dents blanches brillaient sous ses lèvres rieuses
Qu'entr'ouvrait leur rire éternel !

. . . . . .

Et, tout en m'enivrant de joie et de prière,
Mes regards et mon cœur ne s'apercevaient pas
Que ce front devenait plus pesant sur mon bras,
Que ces pieds me glaçaient les mains comme la pierre...
Julia ! Julia ! d'où vient que tu pâlis ?...
Pourquoi ce front mouillé ? cette couleur qui change ?.
Parle-moi ! souris-moi ! Pas de ces jeux, mon ange !
Rouvre-moi ces yeux où je lis !...

Mais le bleu du trépas cernait sa lèvre rose ;
Le sourire y mourait à peine commencé ;
Son souffle raccourci devenait plus pressé
Comme les battements d'une aile qui se pose ;
L'oreille sur son cœur, j'attendais ses élans ;
Et quand le dernier souffle eut enlevé son âme,
Mon cœur mourut en moi comme un fruit que la femme
Porte mort et froid dans ses flancs !

Et sur mes bras raidis portant plus que ma vie,
Tel qu'un homme qui marche après le coup mortel,
Je me levai debout ; je marchai vers l'autel,
Et j'étendis l'enfant sur la pierre attiédie,
Et ma lèvre à ses yeux fermés vint se coller,
Et ce front déjà marbre était tout tiède encore,
Comme la place au nid d'où l'oiseau d'une aurore
Vient à peine de s'envoler !

Et je sentis ainsi, dans une heure éternelle,
Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur,
Et la douleur combla la place où fut mon cœur,
Et je dis à mon Dieu : — « Mon Dieu ! je n'avais qu'elle !
Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour ;
Elle avait remplacé ceux que la mort retranche ;
C'était l'unique fruit demeuré sur la branche
Après les vents d'un mauvais jour.

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon !...
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir, et ma nuit ;

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,
Un rayon permanent de ma félicité ;
Tous tes dons rassemblés, Seigneur, sur un visage ;

Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait !

Eh bien ! prends ! assouvis, implacable Justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel !
Moi-même, je l'étends sur ton funèbre autel ;
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice !
Ma fille ! mon enfant ! mon souffle ! la voilà !
La voilà ! j'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchantait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela !... »

Un sanglot m'étouffa ; je m'éveillai : la pierre
Suintait sous mon corps d'une sueur de sang ;
Ma main froide glaçait mon front en y passant ;
L'horreur avait gelé deux pleurs sous ma paupière ;
Je m'enfuis : l'aigle au nid est moins prompt à courir...
Des sanglots étouffés sortaient de ma demeure ;
L'amour seul suspendait pour moi sa dernière heure :
Elle m'attendait pour mourir !

Maintenant, tout est mort dans ma maison aride ;
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi ;
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi ;
Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur ;
La prière en mon sein avec l'espoir est morte ;
Mais c'est Dieu qui t'écrase, ô mon âme ! sois forte :
Baise sa main sous la douleur !

II. Le Récit du Voyage

Souvenirs, Impressions, Pensées et Paysages pendant un Voyage en Orient.

Le voyage qui a bouleversé son cœur autant que sa pensée, a complètement transformé Lamartine ; on dirait que le soleil d'Orient a soudain fait mûrir tous les germes encore mal aperçus de lui-même, que le sourd travail des circonstances ou de son génie y avait déposés ; il est revenu un autre homme :

De cette transformation profonde, il a eu pleinement conscience. Il l'enregistre, dès le début de l'année 1834, en des pages écrites pour servir de préface à une nouvelle édition de ses *Œuvres Complètes ;* parues d'abord le 15 mars dans la *Revue des Deux-Mondes* [1], elles constituent une véritable *Introduction*, à la fois à *Jocelyn* et au *Voyage en Orient ;* elles permettent de saisir en plein travail de renouvellement les idées de Lamartine sur la poésie et même sur la philosophie.

DES DESTINÉES DE LA POÉSIE

1. La Poésie sous l'Empire au début du XIXe siècle

L'homme n'a rien de plus inconnu autour de lui que l'homme même. Les phénomènes de sa pensée, les lois de la civilisation, les phases de ses progrès ou de ses décadences, sont les mystères qu'il a le moins pénétrés. Il connaît mieux la marche des globes célestes qui roulent à des millions de lieues de la portée de ses faibles sens, qu'il ne connaît les routes terrestres par lesquelles la destinée humaine le conduit à son insu ; il sent qu'il gravit vers quelque chose, mais il ne sait où va son esprit, il ne peut dire à quel point précis de son chemin il se trouve. Jeté loin de la vue des rivages sur l'immensité des mers, le pilote peut prendre hauteur, et marquer avec le compas la ligne du globe qu'il traverse ou qu'il suit ; l'esprit humain ne le peut pas ; il n'a rien hors de soi-même à quoi il puisse mesurer sa marche ; et toutes les fois qu'il dit : « Je suis ici, je vais là, j'avance, je recule, je m'arrête », il se trouve qu'il s'est trompé et

1. Elles furent, au début de mai, éditées à part en une plaquette par le libraire Gosselin.

qu'il a menti à son histoire, histoire qui n'est écrite que bien longtemps après qu'il a passé, qui jalonne ses traces après qu'il les a imprimées sur la terre, mais qui d'avance ne peut lui tracer son chemin. Dieu seul connaît le but et la route, l'homme ne sait rien ; faux prophète, il prophétise à tout hasard ; et, quand les choses futures éclosent au rebours de ses prévisions, il n'est plus là pour recevoir le démenti de la destinée, il est couché dans sa nuit et dans son silence, il dort son sommeil ; et d'autres générations écrivent sur sa poussière d'autres rêves aussi vains, aussi fugitifs que les siens ! Religion, politique, philosophie, systèmes, l'homme a prononcé sur tout, il s'est trompé sur tout ; il a cru tout définitif, et tout s'est modifié ; tout immortel, et tout a péri ; tout véritable, et tout a menti ! — Mais ne parlons que de poésie.

Je me souviens qu'à mon entrée dans le monde il n'y avait qu'une voix sur l'irrémédiable décadence, sur la mort accomplie et déjà froide de cette mystérieuse faculté de l'esprit humain. C'était l'époque de l'Empire ; c'était l'heure de l'incarnation de la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle dans le gouvernement et dans les mœurs. Tous ces hommes géométriques qui seuls avaient alors la parole et qui nous écrasaient, nous autres jeunes hommes, sous l'insolente tyrannie de leur triomphe, croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu'ils étaient parvenus en effet à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse, de la pensée humaine. Rien ne peut peindre, à ceux qui ne l'ont pas subie, l'orgueilleuse stérilité de cette époque. C'était le sourire satanique d'un génie infernal quand il est parvenu à dégrader une génération tout entière, à déraciner tout un enthousiasme national, à tuer une vertu dans le monde ; ces hommes avaient le même sentiment de triomphante impuissance dans le cœur et sur les lèvres, quand ils nous disaient : « Amour, philosophie, religion, enthousiasme, liberté, poésie ; néant que tout cela ! Calcul et force, chiffre et sabre, tout est là. Nous ne croyons que ce qui se prouve, nous ne sentons que ce qui se touche ; la poésie est morte avec le spiritualisme dont elle était née. » Et ils disaient vrai, elle était morte dans leurs

âmes, morte dans leurs intelligences, morte en eux et autour d'eux. Par un sûr et prophétique instinct de leur destinée, ils tremblaient qu'elle ne ressuscitât dans le monde avec la liberté ; ils en jetaient au vent les moindres racines à mesure qu'il en germait sous leurs pas, dans leurs écoles, dans leurs lycées, dans leurs gymnases, surtout dans leurs noviciats militaires et polytechniques. Tout était organisé contre cette résurrection du sentiment moral et poétique ; c'était une ligue universelle des études mathématiques contre la pensée et la poésie. Le chiffre seul était permis, honoré, protégé, payé. Comme le chiffre ne raisonne pas, comme c'est un merveilleux instrument passif de tyrannie, qui ne demande jamais à quoi on l'emploie, qui n'examine nullement si on le fait servir à l'oppression du genre humain ou à sa délivrance, au meurtre de l'esprit ou à son émancipation, le chef militaire de cette époque ne voulait pas d'autre missionnaire, pas d'autre séide, et ce séide le servait bien. Il n'y avait pas une idée en Europe qui ne fût foulée sous son talon, pas une bouche qui ne fût bâillonnée par sa main de plomb. Depuis ce temps, j'abhorre le chiffre, cette négation de toute pensée ; et il m'est resté contre cette puissance des mathématiques exclusive et jalouse le même sentiment, la même horreur qui reste au forçat contre les fers durs et glacés rivés sur ses membres, et dont il croit éprouver encore la froide et meurtrissante impression quand il entend le cliquetis d'une chaîne. Les mathématiques étaient les chaînes de la pensée humaine. Je respire ; elles sont brisées !

Deux grands génies, que la tyrannie surveillait d'un œil inquiet, protestaient seuls contre cet arrêt de mort de l'âme, de l'intelligence et de la poésie, Mme de Staël et M. de Chateaubriand. Mme de Staël, génie mâle dans un corps de femme ; esprit tourmenté par la surabondance de sa force, remuant, passionné, audacieux, capable de généreuses et soudaines résolutions, ne pouvant respirer dans cette atmosphère de lâcheté et de servitude, demandant de l'espace et de l'air autour d'elle, attirant, comme par un instinct magnétique, tout ce qui sentait fermenter en soi un sentiment de résistance ou d'indignation concentrée ; à elle seule, conspi-

ration vivante, aussi capable d'ameuter les hautes intelligences contre cette tyrannie de la médiocrité régnante, que de mettre le poignard dans la main des conjurés, ou de se frapper elle-même pour rendre à son âme la liberté qu'elle aurait voulu rendre au monde ! Créature d'élite et d'exception, dont la nature n'a pas donné deux épreuves, réunissant en elle Corinne et Mirabeau ! Tribun sublime, au cœur tendre et expansif de la femme ; femme adorable et miséricordieuse, avec le génie des Gracques et la main du dernier des Catons ! Ne pouvant susciter un généreux élan dans sa patrie, dont on la repoussait comme on éloigne l'étincelle d'un édifice de chaume, elle se réfugiait dans la pensée de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui seules vivaient alors de vie morale, de poésie et de philosophie, et lançait de là dans le monde ces pages sublimes et palpitantes que le pilon de la police écrasait, que la douane de la pensée déchirait à la frontière, que la tyrannie faisait bafouer par ses grands hommes jurés, mais dont les lambeaux échappés à leurs mains flétrissantes venaient nous consoler de notre avilissement intellectuel, et nous apporter à l'oreille et au cœur ce souffle lointain de morale, de poésie, de liberté, que nous ne pouvions respirer sous la coupe pneumatique de l'esclavage et de la médiocrité.

M. de Chateaubriand, génie alors plus mélancolique et plus suave, mémoire harmonieuse et enchantée d'un passé dont nous foulions les cendres et dont nous retrouvions l'âme en lui ; imagination homérique jetée au milieu de nos convulsions sociales, semblable à ces belles colonnes de Palmyre restées debout et éclatantes, sans brisure et sans tache, sur les tentes noires et déchirées des Arabes, pour faire comprendre, admirer et pleurer le monument qui n'est plus ! Homme qui cherchait l'étincelle du feu sacré dans les débris du sanctuaire, dans les ruines encore fumantes des temples chrétiens, et qui, séduisant les démolisseurs mêmes par la pitié, et les indifférents par le génie, retrouvait des dogmes dans le cœur, et rendait de la foi à l'imagination ! Des mots de liberté et de vertu politique sonnaient moins souvent et moins haut dans ses pages toutes poétiques ; ce n'était pas le Dante d'une Florence asservie, c'était le Tasse d'une patrie perdue, d'une

famille de rois proscrits, chantant ses amours trompées, ses autels renversés, ses tours démolies, ses dieux et ses rois chassés, les chantant à l'oreille des proscripteurs, sur les bords mêmes des fleuves de la patrie ; mais son âme, grande et généreuse, donnait aux chants du poète quelque chose de l'accent du citoyen. Il remuait toutes les fibres généreuses de la poitrine, il ennoblissait la pensée, il ressuscitait l'âme ; c'était assez pour tourmenter le sommeil des geôliers de notre intelligence. Par je ne sais quel instinct de leur nature, ils pressentaient un vengeur dans cet homme qui les charmait malgré eux. Ils savaient que tous les nobles sentiments se touchent et s'engendrent, et que, dans des cœurs où vibrent le sentiment religieux et les pensées mâles et indépendantes, leur tyrannie aurait à trouver des juges, et la liberté des complices.

Depuis ces jours, j'ai aimé ces deux génies précurseurs qui m'apparurent, qui me consolèrent à mon entrée dans la vie, Staël et Chateaubriand ; ces deux noms remplissent bien du vide, éclairent bien de l'ombre ! Ils furent pour nous comme deux protestations vivantes contre l'oppression de l'âme et du cœur....

2. **La Poésie de l'Avenir** ou « **la Raison chantée** »

Elle ne sera plus lyrique dans le sens où nous prenons ce mot ; elle n'a plus assez de jeunesse, de fraîcheur, de spontanéité d'impression, pour chanter comme au premier réveil de la pensée humaine. Elle ne sera plus épique ; l'homme a trop vécu, trop réfléchi pour se laisser amuser, intéresser, par les longs récits de l'épopée, et l'expérience a détruit sa foi aux merveilles dont le poème épique enchantait sa crédulité. Elle ne sera plus dramatique, parce que la scène de la vie réelle a, dans nos temps de liberté et d'action politique, un intérêt plus pressant, plus réel et plus intime que la scène du théâtre ; parce que les classes élevées de la société ne vont plus au théâtre pour être émues, mais pour juger ; parce que la société est devenue critique, de naïve qu'elle était. Il n'y a plus de bonne foi dans ses plaisirs. Le drame va tomber au peuple ; il était né du peuple et pour le peuple, il y retourne ; il n'y a plus que la classe

populaire qui porte son cœur au théâtre. Or le drame populaire, destiné aux classes illettrées, n'aura pas de longtemps une expression assez noble, assez élégante, assez élevée pour attirer la classe lettrée ; la classe lettrée abandonnera donc le drame ; et, quand le drame populaire aura élevé son parterre jusqu'à la hauteur de la langue d'élite, cet auditoire le quittera encore, et il lui faudra sans cesse redescendre pour être senti. Des hommes de génie tentent, en ce moment même, de faire violence à cette destinée du drame. Je fais des vœux pour leur triomphe ; et, dans tous les cas, il restera de glorieux monuments de leur lutte. C'est une question d'aristocratie et de démocratie ; le drame est l'image la plus fidèle de la civilisation.

La poésie sera de la raison chantée, voilà sa destinée pour longtemps ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser ; elle sera intime surtout, personnelle, méditative et grave ; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier. Les signes avant-coureurs de cette transformation de la poésie sont visibles depuis plus d'un siècle ; ils se multiplient de nos jours. La poésie s'est dépouillée de plus en plus de sa forme artificielle, elle n'a presque plus de forme qu'elle-même. A mesure que tout s'est spiritualisé dans le monde, elle aussi se spiritualise. Elle ne veut plus de mannequin, elle n'invente plus de machine ; car la première chose que fait maintenant l'esprit du lecteur, c'est de dépouiller le mannequin, c'est de démonter la machine et de chercher la poésie seule dans l'œuvre poétique, et de chercher aussi l'âme du poète sous sa poésie. Mais sera-t-elle morte, pour être plus vraie, plus sincère, plus réelle qu'elle ne le fut jamais ? Non sans doute ; elle aura plus de vie, plus d'intensité, plus d'action qu'elle n'en eut encore ! et j'en appelle à ce siècle naissant qui déborde de tout ce qui est la poésie même, amour, religion, liberté, et je me demande s'il y eut jamais dans les époques littéraires un moment

aussi remarquable en talents éclos et en promesses qui éclôront à leur tour. Je le sais mieux que personne, car j'ai souvent été le confident inconnu de ces mille voix mystérieures qui chantent dans le monde ou dans la solitude, et qui n'ont pas encore d'écho dans leur renommée. Non, il n'y eut jamais autant de poètes et plus de poésie qu'il y en a en France et en Europe au moment où j'écris ces lignes, au moment où quelques esprits superficiels ou préoccupés s'écrient que la poésie a accompli ses destinées, et prophétisent la décadence de l'humanité. Je ne vois aucun signe de décadence dans l'intelligence humaine, aucun symptôme de lassitude ni de vieillesse ; je vois des institutions vieillies qui s'écroulent, mais des générations rajeunies que le souffle de vie tourmente et pousse en tous sens, et qui reconstruiront sur des plans inconnus cette œuvre infinie que Dieu a donnée à faire et à refaire sans cesse à l'homme, sa propre destinée. Dans cette œuvre, la poésie a sa place, quoique Platon voulût l'en bannir. C'est elle qui plane sur la société et qui la juge, et qui, montrant à l'homme la vulgarité de son œuvre, l'appelle sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu, et lui souffle au cœur le courage de les atteindre.

A côté de cette destinée philosophique, rationnelle, politique, sociale, de la poésie à venir, elle a une destinée nouvelle à accomplir : elle doit suivre la pente des institutions et de la presse ; elle doit se faire peuple, et devenir populaire comme la religion, la raison et la philosophie. La presse commence à pressentir cette œuvre, œuvre immense et puissante, qui, en portant sans cesse à tous la pensée de tous, abaissera les montagnes, élèvera les vallées, nivellera les inégalités des intelligences, et ne laissera bientôt plus d'autre puissance sur la terre que celle de la raison universelle, qui aura multiplié sa force par la force de tous. Sublime et incalculable association de toutes les pensées, dont les résultats ne peuvent être appréciés que par Celui qui a permis à l'homme de la concevoir et de la réaliser ! La poésie de nos jours a déjà tenté cette forme, et des talents d'un ordre élevé se sont abaissés pour tendre la main au peuple ; la poésie s'est faite chanson, pour courir sur

l'aile du refrain dans les camps ou dans les chaumières ; elle y a porté quelques nobles souvenirs, quelques généreuses inspirations, quelques sentiments de morale sociale ; mais cependant, il faut le déplorer, elle n'a guère popularisé que des passions, des haines ou des envies. C'est à populariser des vérités, de l'amour, de la raison, des sentiments exaltés de religion et d'enthousiasme, que ces génies populaires doivent consacrer leur puissance à l'avenir. Cette poésie est à créer ; l'époque la demande, le peuple en a soif ; il est plus poète par l'âme que nous, car il est plus près de la nature : mais il a besoin d'un interprète entre cette nature et lui ; c'est à nous de lui en servir, et de lui expliquer, par ses sentiments rendus dans sa langue, ce que Dieu a mis de bonté, de noblesse, de générosité, de patriotisme et de piété enthousiaste dans son cœur. Toutes les époques primitives de l'humanité ont eu leur poésie ou leur spiritualisme chanté : la civilisation avancée serait-elle la seule époque qui fît taire cette voix intime et consolante de l'humanité ? Non sans doute ; rien ne meurt dans l'ordre éternel des choses, tout se transforme : la poésie est l'ange gardien de l'humanité à tous ses âges.

C'est d'ailleurs la pensée tout entière de Lamartine qui subissait alors une lente et secrète métamorphose. Dans sa *Correspondance*, il la constate, il la définit, avec un mélange de joie et de sourde terreur :

« ... J'ai voyagé deux ans dans les plus belles régions du monde. J'ai refait, hélas ! à un rude prix mon cours d'histoire, de philosophie et de religion... » (Au marquis G. Capponi, 12 mars 1834.)

« ... Dans quelques années, j'écrirai certainement une *philosophie*, mais, ne voulant pas écrire à la légère sur ces sujets si divins, j'attends et je mûris mes convictions. Il faut sortir de France et des coteries européennes pour voir le vrai en politique ; il faut sortir de nos rhétoriques pour voir le vrai en poésie ; il faut sortir du temps et s'élever au-dessus de tous les temps pour voir le vrai en philosophie. L'horizon borné est toujours faux, et celui d'où nous envisageons ces choses n'a jamais que le rayon de nos patries, de nos ères, de nos habitudes. Aussi, presque tout faux ; voilà où j'en suis... » (A Virieu, 19 octobre 1834.)

«... Il se fait depuis deux ans en moi un grand et secret travail qui renouvelle et change mes convictions sur tout... »

(Idem, 10 décembre.)

Enfin, le 1er octobre 1835, il prononce des mots décisifs :

« ... Pas de rénovation par le passé : c'est le flot qui a coulé, et qui n'abreuve plus une seconde fois les mêmes générations. Je ne me prononce pas cependant encore tout à fait. J'y mets temps, religion, examen, prudence. Puis, une fois le parti pris, j'irai très loin... »

Lorsque Lamartine écrivait ces dernières lignes, il avait depuis plusieurs mois publié les « *Souvenirs de son Voyage en Orient* ».

Faut-il s'étonner que les quatre volumes qui les renferment portent la trace émouvante de ses indécisions, de ses scrupules, et enregistrent les mouvements, parfois hardis, parfois presque mystérieux, d'une âme en train de se reconstruire ?

Au reste, M. des Cognets l'a fait observer avec raison : « ... Il faut se défier de la véracité de Lamartine lorsqu'il nous rapporte ses « pensées et impressions *pendant* son voyage en Orient ». En réalité, le livre nous donne tout au plus ses pensées et impressions *après* un voyage en Orient. Il fixe dans son récit son état d'âme au retour, nullement l'évolution de sa pensée, depuis le moment où il quitta Marseille jusqu'au jour où il y revint chercher le cercueil de sa fille... [1] »

Par la comparaison des notes primitives prises sur ses carnets de voyage avec le texte de son ouvrage [2], par le témoignage de son ami Dargaud — car la « rédaction définitive fut écrite sous les yeux, et, presque sous le contrôle [3] », de celui-ci — on sait que Lamartine fit subir à sa pensée des modifications importantes ; il l'inclina délibérément vers plus de libéralisme, et vers un libéralisme de plus en plus affranchi du dogme chrétien. On ne peut point douter, d'autre part, que, pour poétiser davantage certains tableaux pittoresques ou certaines attitudes, il n'ait altéré bien des détails ; il en a même inventé quelques-uns ; et il a pris avec les dates une liberté qu'il exagérera encore dans la suite de sa vie. Le plus humble de ses compagnons de voyage, en effet, le bon docteur Delaroière, a publié en 1836 [4] une relation modeste, mais précise, de l'itinéraire qu'il accomplit avec le grand poète ; « elle permet de rétablir sur plusieurs points la vérité prosaïque : elle donne surtout une chronologie exacte du voyage. Le poète, ayant intercalé dans ses notes de longues méditations métaphysiques et politiques, s'est cru obligé, par la vraisemblance, d'ajouter fréquemment un jour ou deux à son calendrier... »

Il a ajouté aussi quelque couleur aux paysages. Faut-il s'en étonner ? Il était obsédé par les souvenirs de l'*Itinéraire* de Cha-

1. Des Cognets, p. 222-223. — 2. Cette étude a été faite avec beaucoup de soin par M. Christian Maréchal : *Le Véritable Voyage en Orient, de Lamartine*. — 3. Des Cognets, p. 222. — 4. *Voyage en Orient* par M. Delaroière, Paris, chez Debécourt 1836. — 5. M. René Waltz, dans son *Introduction* aux *Œuvres choisies en prose de Lamartine*. (Hachette).

Lamartine en 1835, par Gérard.
(*Musée de Versailles.*)

teaubriand. Il était, pour ainsi dire, contraint de rivaliser avec l'œuvre de son illustre devancier. Il l'a fait souvent avec bonheur, enchanté, mais non point ébloui de lumière, et gardant la netteté de son regard pour analyser les jeux des couleurs et de l'ombre ; pour les rendre, on a justement observé [5] qu'il a employé une sorte de « prose impressionniste », un style exempt de mots exotiques où les sensations vibrent comme des taches de couleur. Malgré tout, cependant, il reste moins artiste que Chateaubriand ; mais il est, davantage, poète. Il a plus d'émotion.

C'est probablement le souci d'améliorer sa situation financière, déjà médiocre, qui, joint aux sollicitations de Dargaud, l'amena à publier les souvenirs de son voyage. Quand il partit, au mois de juin 1832, il n'avait pas l'intention de revenir avec un nouvel ouvrage : « Je ne compte point écrire mon voyage : je vais chercher des impressions toutes personnelles », affirmait-il alors (lettre du 20 juin). Mais à peine est-il réinstallé à Montceau en novembre et décembre 1833, qu'il entreprend de relire ses notes et de leur donner une forme littéraire ; Dargaud passe ces deux mois auprès de lui.

La rédaction est fort poussée vers la fin de l'hiver, puisque le 16 février, parmi les « œuvres faites et à faire pendant quinze mois », qu'il vend cent mille francs comptant, figurent « trois volumes de notes de voyage ». Distrait de l'ouvrage par la politique, le poète y revient aux premiers loisirs de l'été ; le 24 septembre, à Mâcon, il écrit « ... Je termine la copie de mes mauvaises notes... » Tout le reste de l'automne, il n'est plus occupé que de *Jocelyn*.

Le *Voyage* s'imprime enfin au début de 1835, Lamartine n'en parle qu'avec dédain : « Je t'enverrai bientôt, écrit-il le 25 janvier à Virieu, quatre petits volumes de mes misérables notes intimes et paysagistes qui s'impriment à la hâte. C'est abominable. J'en ai honte. Je voudrais les racheter. Mais je suis aussi embarrassé d'argent que j'ai été au large jusqu'ici... »

Les quatre volumes parurent le 6 avril 1835.

Ils obtinrent un assez gros succès de librairie, mais soulevèrent de violentes critiques. A la distance de deux mois, Lamartine résume ainsi l'effet produit sur l'opinion : « ... Je te porte mes notes ! Les as-tu lues ? Elles sont extrêmement critiquées par toutes les opinions politiques, littéraires, religieuses, mais extrêmement lues et goûtées par ce qui n'est que lecteur. Vingt mille exemplaires, tant en Belgique qu'ici, sont déjà écoulés. L'Allemagne et l'Angleterre en débordent. J'ai deux traductions anglaises. Les articles de journaux sont extrêmement amers en général contre moi sur toute chose : royalistes, républicains, hommes de lettres, j'ai tout sur le dos ; j'en ai reçu cinquante-quatre depuis un mois. Quelquefois, cependant, je suis bien compris. Tout cela ne m'affecte pas plus que la goutte de pluie qui tombe sur mon chapeau dans un orage de printemps... » (Lettre à Virieu, Paris, 13 juin 1835.)

I

LA MAISON DE LAMARTINE A BEYROUTH
LA VUE DU LIBAN

Rien de plus délicieux que notre réveil après la première nuit passée dans notre maison. Nous avons fait apporter le déjeuner sur la plus large de nos terrasses, et nous avons reconnu de l'œil tous les environs.

La maison est à dix minutes de la ville. On y arrive par des sentiers ombragés d'immenses aloès qui laissent pendre leurs figues épineuses sur la tête des passants. On longe quelques arches antiques et une immense tour carrée, bâtie par l'émir des Druses, Fakardin, tour qui sert aujourd'hui d'observatoire à quelques sentinelles de l'armée d'Ibrahim-Pacha, qui observent de là toute la campagne. On se glisse ensuite entre les troncs de mûriers, et l'on arrive à un groupe de maisons basses cachées dans les arbres et flanquées d'un bois de citronniers et d'orangers. Ces maisons sont irrégulières, et celle du milieu s'élève comme une tour carrée, et pyramide gracieusement sur les autres. Les toits de toutes ces maisonnettes communiquent au moyen de quelques degrés de bois et forment ainsi un ensemble assez commode pour des hôtes qui viennent de passer tant de jours sous l'entrepont d'un navire marchand.

A quelques cents pas de nous, la mer s'avance dans les terres ; et vue d'ici, au-dessus des têtes vertes des citronniers et des aloès, elle ressemble à un beau lac intérieur, ou à un large fleuve dont on n'aperçoit qu'un tronçon. Quelques barques arabes y sont à l'ancre et se balancent mollement sur ses ondulations insensibles. Si nous montons sur la terrasse supérieure, ce beau lac se change en un immense golfe, clos d'un côté par le château mauresque de Bayruth, et de l'autre par les immenses murailles sombres de la chaîne de montagnes qui court vers Tripoli. Mais en face de nous l'horizon s'étend davantage : il commence par courir sur une plaine de champs admirablement cultivés, jalonnés d'arbres qui cachent entièrement le sol, semés çà et là de maisons semblables à la nôtre, et qui élèvent leurs

toits comme autant de voiles blanches sur un océan de verdure ; il se rétrécit ensuite entre une longue et gracieuse colline au sommet de laquelle un couvent grec montre ses murailles blanches et ses dômes bleus ; quelques cimes de pins parasols planent un peu plus haut, sur les dômes mêmes du couvent. La colline descend par gradins soutenus de murailles de pierre et portant des forêts d'oliviers et de mûriers. La mer vient baigner les derniers gradins, elle s'écarte ensuite, et une seconde plaine plus éloignée s'arrondit et se creuse pour laisser passer un fleuve, qui serpente longtemps parmi les bois de chênes verts et va se jeter dans le golfe, que ses eaux jaunissent sur les bords. Cette plaine ne se termine qu'aux flancs dorés des montagnes. Ces montagnes ne s'élèvent pas d'un seul jet ; elles commencent par d'énormes collines semblables à des blocs immenses, les uns arrondis, les autres presque carrés : un peu de végétation couvre les sommets de ces collines, et chacune d'elles porte ou un monastère ou un village qui réfléchit la lueur du soleil et attire les regards. Les pans des collines brillent comme de l'or ; ce sont des murailles de grès jaunâtre concassé par les tremblements de terre, et dont chaque parcelle réfléchit et darde la lumière. Au-dessus de ces premiers monticules, les degrés du Liban s'élargissent ; il y a des plateaux d'une ou deux lieues ; plateaux inégaux, creusés, sillonnés, labourés de ravins, de lits profonds des torrents, de gorges obscures où le regard se perd. Après ces plateaux, les hautes montagnes recommencent à se dresser presque perpendiculairement ; cependant on voit les taches noires des cèdres et des sapins qui les garnissent, et quelques couvents inaccessibles, quelques villages inconnus qui semblent penchés sur leurs précipices. Au sommet le plus aigu de cette seconde chaîne, des arbres qui semblent gigantesques forment comme une chevelure rare sur un front chauve. On distingue d'ici leurs cimes inégales et dentelées, qui ressemblent à des créneaux sur la crête d'une citadelle.

Derrière ces secondes chaînes, le vrai Liban s'élève enfin ; on ne peut distinguer si ses flancs sont rapides ou adoucis, s'ils sont nus ou couverts de végétation : la

distance est trop grande. Ses flancs se confondent, dans la transparence de l'air, avec l'air même, dont ils semblent faire partie ; on ne voit que la réverbération ambiante de la lumière du soleil qui les enveloppe, et leurs crêtes enflammées, qui se confondent avec les nuages pourpres du matin, et qui planent comme des îles inaccessibles dans les vagues du firmament.

Si nos regards redescendent de ce sublime horizon des montagnes, ils ne trouvent partout à se poser que sur des gerbes majestueuses de palmiers plantés çà et là dans la campagne auprès des maisons des Arabes, sur les vertes ondulations des têtes de pins larix, semés par petits bouquets dans la plaine, ou sur le revers des collines, sur les haies de nopal, ou d'autres plantes grasses, dont les lourdes feuilles retombent comme des décorations de pierre sur les petits murs à hauteur d'appui qui soutiennent les terrasses. Ces murs eux-mêmes sont tellement revêtus de lichens en fleur, de lierres terrestres, de vignes sauvages, de plantes bulbeuses à fleurs de toutes les nuances, à grappes de toutes les formes, qu'on ne peut distinguer les pierres dont ces murs sont bâtis : ce ne sont que des remparts de verdure et de fleurs.

Enfin, tout près de nous, là, sous nos yeux, deux ou trois maisons semblables aux nôtres, et à demi voilées par les dômes des orangers en fleurs et en fruits, nous offrent ces scènes animées et pittoresques qui sont la vie de tout paysage. Des Arabes assis sur des nattes fument sur les toits des maisons. Quelques femmes se penchent aux fenêtres pour nous voir, et se cachent quand elles s'aperçoivent que nous les regardons. Sous notre terrasse même, deux familles arabes, pères, frères, femmes et enfants, prennent leur repas à l'ombre d'un petit platane sur le seuil de leur maison ; et à quelques pas de là sous un autre arbre, deux jeunes filles syriennes, d'une beauté incomparable, s'habillent en plein air et couvrent leurs cheveux de fleurs blanches et rouges. Il y en a une dont les cheveux sont si longs et si touffus, qu'ils la couvrent entièrement, comme les rameaux d'un saule pleureur recouvrent le tronc de toutes parts ; on aperçoit seulement, quand elle secoue cette abondante crinière, son beau front et ses yeux rayon-

nants de gaieté naïve, qui percent un moment ce voile naturel. Elle semble jouir de notre admiration ; je lui jette une poignée de ghazis, petites pièces d'or dont les Syriennes se font des colliers et des bracelets en les enfilant avec un brin de soie. Elle joint ses mains et les porte sur sa tête pour me remercier, et rentre dans la chambre basse pour les montrer à sa mère et à sa sœur.

II

AU TOMBEAU DU CHRIST

29 octobre 1832.

. . . . . .

L'église du Saint-Sépulcre a été tant et si bien décrite, que je ne la décrirai pas de nouveau. C'est, à l'extérieur, un vaste et beau monument de l'époque byzantine ; l'architecture en est grave, solennelle, grandiose et riche, pour le temps où elle fut construite ; c'est un digne pavillon jeté par la piété des hommes sur le tombeau du Fils de l'homme. A comparer cette église avec ce que le même temps a produit, on la trouve supérieure à tout. Sainte-Sophie, bien plus colossale, est bien plus barbare dans sa forme : ce n'est au dehors qu'une montagne de pierres flanquée de collines de pierres ; le Saint-Sépulcre, au contraire, est une coupole aérienne et ciselée, où la taille savante et gracieuse des portes, des fenêtres, des chapiteaux et des corniches ajoute à la masse l'inestimable prix d'un travail habile ; où la pierre est devenue dentelle pour être digne d'entrer dans ce monument élevé à la plus grande pensée humaine ; où la pensée même qui l'a élevée est écrite dans les détails comme dans l'ensemble de l'édifice. Il est vrai que l'église du Saint-Sépulcre n'est pas telle aujourd'hui que sainte Hélène, mère de Constantin, la construisit : les rois de Jérusalem la retouchèrent et l'embellirent des ornements de cette architecture semi-occidentale, semi-mauresque, dont ils avaient trouvé le goût et les modèles en Orient. Mais, telle qu'elle est maintenant à l'extérieur, avec sa masse byzantine et ses décorations grecques, gothiques et arabesques, avec les déchirures mêmes, stigmates du temps et des bar-

bares, qui restent imprimées sur sa façade, elle ne fait point contraste avec la pensée qu'on y apporte, avec la pensée qu'elle exprime ; on n'éprouve pas à son aspect cette pénible impression d'une grande idée mal rendue, d'un grand souvenir profané par la main des hommes : au contraire, on se dit involontairement : « Voilà ce que j'attendais. » L'homme a fait ce qu'il a pu de mieux. Le monument n'est pas digne du tombeau, mais il est digne de cette race humaine qui a voulu honorer ce grand sépulcre ; et l'on entre dans le vestibule voûté et sombre de la nef sous le coup de cette première et grave impression.

A gauche, en entrant sous ce vestibule qui ouvre sur le parvis même de la nef, dans l'enfoncement d'une large et profonde niche qui portait jadis des statues, les Turcs ont établi leur divan : ils sont les gardiens du Saint-Sépulcre, qu'eux seuls ont le droit de fermer ou d'ouvrir. Quand je passai, cinq ou six figures vénérables de Turcs, à longues barbes blanches, étaient accroupis sur ce divan recouvert de riches tapis d'Alep ; des tasses à café et des pipes étaient autour d'eux sur ces tapis ; ils nous saluèrent avec dignité et grâce, et donnèrent ordre à un des surveillants de nous accompagner dans toutes les parties de l'église. Je ne vis rien sur leurs visages, dans leurs propos ou dans leurs gestes, de cette irrévérence dont on les accuse. Ils n'entrent pas dans l'église, ils sont à la porte ; ils parlent aux chrétiens avec la gravité et le respect que le lieu et l'objet de la visite comportent. Possesseurs, par la guerre, du monument sacré des chrétiens, ils ne le détruisent pas, ils n'en jettent pas la cendre au vent ; ils le conservent, ils y maintiennent un ordre, une police, une révérence silencieuse que les communions chrétiennes, qui se le disputent, sont bien loin d'y garder elles-mêmes. Ils veillent à ce que la relique commune de tous ceux qui portent le nom de chrétiens soit préservée pour tous, afin que chaque communion jouisse à son tour du culte qu'elle veut rendre au saint tombeau. Sans les Turcs, ce tombeau, que se disputent les Grecs et les catholiques, et les innombrables ramifications de l'idée chrétienne, aurait déjà été cent fois un objet de lutte entre ces communions haineuses et rivales, aurait tour

à tour passé exclusivement de l'une à l'autre, et aurait été interdit sans doute aux ennemis de la communion triomphante. Je ne vois pas là de quoi accuser et injurier les Turcs. Cette prétendue intolérance brutale dont les ignorants les accusent, ne se manifeste que par de la tolérance et du respect pour ce que d'autres hommes vénèrent et adorent. Partout où le musulman voit l'idée de Dieu dans la pensée de ses frères, il s'incline et il respecte. Il pense que l'idée sanctifie la forme. C'est le seul peuple tolérant. Que les chrétiens s'interrogent et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait, si les destinées de la guerre leur avaient livré la Mecque et la Kaaba [1]. Les Turcs viendraient-ils de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie y vénérer en paix les monuments conservés à l'islamisme ?

Au bout de ce vestibule, nous nous trouvâmes sous la large coupole de l'église. Le centre de cette coupole, que les traditions locales donnent pour le centre de la terre, est occupé par un petit monument renfermé dans le grand, comme une pierre précieuse enchâssée dans une autre. Ce monument intérieur est un carré long, orné de quelques pilastres, d'une corniche et d'une coupole de marbre, le tout de mauvais goût et d'un dessin tourmenté et bizarre : il a été reconstruit, en 1817 [2] par un architecte européen, aux frais de l'Église grecque, qui le possède maintenant. Tout autour de ce pavillon intérieur du sépulcre, règne le vide de la grande coupole extérieure ; on y circule librement, et l'on trouve de pilier en pilier des chapelles vastes et profondes qui sont affectées chacune à un des mystères de la passion du Christ : elles renferment toutes quelques témoignages réels ou supposés des scènes de la Rédemption. La partie de l'église du Saint-Sépulcre qui n'est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques ; une séparation en bois peint, et couverte de tableaux de l'école grecque, divise cette nef de l'autre. Malgré la bizarre profusion de mauvaises peintures et d'ornements de tous genres dont les murs et l'autel sont surchargés, son ensemble est d'un effet grave et religieux : on sent que la prière, sous toutes les formes, a

1. *La Kaaba*. Le temple des Musulmans à la Mecque.
2. A la suite d'un incendie.

envahi ce sanctuaire et accumulé tout ce que des générations superstitieuses, mais ferventes, ont cru avoir de précieux devant Dieu. Un escalier taillé dans le roc conduit de là au sommet du Calvaire, où les trois croix furent plantées : le Calvaire, le tombeau et plusieurs autres sites du drame de la Rédemption se trouvent ainsi accumulés sous le toit d'un seul édifice d'une médiocre étendue ; cela semble peu conforme aux récits des Évangiles, et l'on est loin de s'attendre à trouver le tombeau de Joseph d'Arimathie, taillé dans le roc hors des murs de Sion, à cinquante pas du Calvaire, lieu des exécutions, renfermé dans l'enceinte des murailles modernes ; mais les traditions sont telles, et elles ont prévalu. L'esprit ne conteste pas sur une pareille scène, pour quelques pas de différence entre les vraisemblances historiques et les traditions ; que ce fût ici ou là, toujours est-il que ce ne fut pas loin des sites qu'on nous désigne.

Après un moment de méditation profonde et silencieuse donné dans chacun de ces lieux sacrés au souvenir qu'il retraçait, nous redescendîmes dans l'enceinte de l'église et nous pénétrâmes dans le monument intérieur qui sert de rideau de pierre ou d'enveloppe au tombeau même. Il est divisé en deux petits sanctuaires : dans le premier se trouve la pierre où les anges étaient assis quand ils répondirent aux saintes femmes : *Il n'est plus là, il est ressuscité ;* le second et dernier sanctuaire renferme le Sépulcre, recouvert encore d'une espèce de sarcophage de marbre blanc, qui entoure et cache entièrement à l'œil la substance même du rocher primitif dans lequel le Sépulcre était creusé. Des lampes d'or et d'argent, alimentées éternellement, éclairent cette chapelle, et des parfums y brûlent nuit et jour ; l'air qu'on y respire est tiède et embaumé. Nous y entrâmes un à un, séparément, sans permettre à aucun des desservants du temple d'y pénétrer avec nous, et séparés par un rideau de soie cramoisie du premier sanctuaire. Nous ne voulions pas qu'aucun regard troublât la solennité du lieu ni l'intimité des impressions qu'il pourrait inspirer à chacun, selon sa pensée et selon la mesure et la nature de sa foi dans le grand événement que ce tombeau rappelle ; chacun de nous y resta environ

un quart d'heure, et nul n'en sortit les yeux secs. Quelle que soit la forme que les méditations intérieures, la lecture de l'histoire, les années, les vicissitudes du cœur et de l'esprit de l'homme aient donnée au sentiment religieux dans son âme, soit qu'il ait gardé la lettre du christianisme, les dogmes de sa mère, soit qu'il n'ait qu'un christianisme philosophique et selon l'esprit, soit que le Christ pour lui soit un Dieu crucifié, soit qu'il ne voie en lui que le plus saint des hommes divinisé par la vertu, inspiré par la vérité suprême et mourant pour rendre témoignage à son Père ; que Jésus soit à ses yeux le fils de Dieu ou le fils de l'homme, la Divinité faite homme ou l'humanité divinisée, toujours est-il que le christianisme est la religion de ses souvenirs, de son cœur et de son imagination, qu'il ne s'est pas tellement évaporé au vent du siècle et de la vie, que l'âme où on le versa n'en conserve la première odeur, et que l'aspect des lieux et des monuments visibles de son premier culte ne rajeunisse en lui ses impressions et ne l'ébranle d'un solennel frémissement. Pour le chrétien ou pour le philosophe, pour le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nouveau ; c'est le point de départ d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe : ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau ; aucune pierre ici-bas n'a été le fondement d'un si vaste édifice, aucune tombe n'a été si féconde, aucune doctrine ensevelie trois jours ou trois siècles n'a brisé d'une manière aussi victorieuse le rocher que l'homme avait scellé sur elle, et n'a donné un démenti à la mort par une si éclatante et si perpétuelle résurrection !

J'entrai à mon tour et le dernier dans le Saint-Sépulcre, l'esprit assiégé de ces idées immenses, le cœur ému d'impressions plus intimes, qui restent mystères entre l'homme et son âme, entre l'insecte pensant et le Créateur : ces impressions ne s'écrivent point ; elles s'exhalent avec la fumée des lampes pieuses, avec les parfums des encensoirs, avec le murmure vague et confus des soupirs ; elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux au souvenir des premiers noms que

nous avons balbutiés dans notre enfance, du père et de la mère qui nous les ont enseignés, des frères, des sœurs, des amis avec lesquels nous les avons murmurés. Toutes les impressions pieuses qui ont remué notre âme à toutes les époques de la vie, toutes les prières qui sont sorties de notre cœur et de nos lèvres au nom de Celui qui nous apprit à prier son Père et le nôtre, toutes les joies, toutes les tristesses de la pensée dont ces prières furent le langage, se réveillent au fond de l'âme et produisent, par leur retentissement, par leur confusion, cet éblouissement de l'intelligence, cet attendrissement du cœur qui ne cherchent point de paroles, mais qui se résolvent dans des yeux mouillés, dans une poitrine oppressée, dans un front qui s'incline et dans une bouche qui se colle silencieusement sur la pierre d'un sépulcre. Je restai longtemps assis, priant le ciel, le Père, là, dans le lieu même où la plus belle des prières monta pour la première fois vers le ciel ; priant pour mon père ici-bas, pour ma mère dans un autre monde, pour tous ceux qui sont ou qui ne sont plus, mais avec qui le lien invisible n'est jamais rompu : la communion de l'amour existe toujours ; le nom de tous les êtres que j'ai connus, aimés, dont j'ai été aimé, passa de mes lèvres sur la pierre du Saint-Sépulcre. Je ne priai qu'après pour moi-même ; ma prière fut ardente et forte ; je demandais de la vérité et du courage devant le tombeau de Celui qui jeta le plus de vérité dans ce monde, et mourut avec le plus de dévouement à cette vérité dont Dieu l'avait fait le verbe ; je me souviendrai à jamais des paroles que je murmurai dans cette heure de crise pour ma vie morale. Peut-être fus-je exaucé : une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités ; il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher un rivage où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut là pour moi un de ces moments. Celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait, et je le comprendrai peut-être moi-même un jour. Ce fut un mystère dans ma vie, qui se révélera plus tard.

III

LES RUINES DE BALBEK

29 mars (1833).

A l'horizon encore éloigné devant nous, sur les derniers degrés des montagnes noires de l'Anti-Liban, un groupe immense de ruines jaunes, doré par le soleil couchant, se détachait de l'ombre des montagnes et se répercutait des rayons du soir. Nos guides nous le montraient du doigt et s'écriaient : *Balbek ! Balbek !* C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek [1], qui sortait tout éclatante de son sépulcre inconnu, pour nous raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire. Nous avancions lentement au pas de nos chevaux fatigués, les yeux attachés sur les murs gigantesques, sur les colonnes éblouissantes et colossales, qui semblaient s'étendre, grandir, s'allonger à mesure que nous approchions : un profond silence régnait dans toute notre caravane ; chacun aurait craint de perdre une impression de cette heure en communiquant celle qu'il venait d'avoir. Les Arabes mêmes se taisaient, et semblaient recevoir aussi une forte et grave pensée de ce spectacle qui nivelle toutes les pensées. Enfin nous touchâmes aux premiers tronçons de colonnes, aux premiers blocs de marbre, que les tremblements de terre ont secoués jusqu'à plus d'un mille des monuments mêmes, comme les feuilles sèches, jetées et roulées loin de l'arbre après l'ouragan ; les profondes et larges carrières qui fendent, comme des gorges de vallée, les flancs noirs de l'Anti-Liban, ouvraient déjà leurs abîmes sous les pas de nos chevaux : ces vastes bassins de pierre, dont les parois gardent les traces profondes du ciseau qui les a creusés pour en tirer d'autres collines de pierre, montraient encore quelques blocs gigantesques

1. Balbek, ou Héliopolis (c'est-à-dire en grec, cité du Salut), ville de la Syrie, près de l'Anti-Liban ; successivement prise par les Arabes et par Tamerlan, elle fut à peu près détruite par un tremblement de terre. Ses ruines sont les plus belles du pays, avec celles de Palmyre — notamment les restes du temple gigantesque qu'Antonin le Pieux y fit élever au Soleil.

à demi détachés de leur base, et d'autres taillés sur leurs quatre faces, et qui semblent n'attendre que les chars ou les bras des générations de géants pour les mouvoir. Un seul de ces moellons de Balbek avait soixante-deux pieds de long sur vingt-quatre pieds de largeur et seize d'épaisseur. Un de nos Arabes, descendant de cheval, se laissa glisser dans la carrière, et, grimpant sur cette pierre, en s'accrochant aux entaillures du ciseau et aux mousses qui y ont pris racine, il monta sur ce piédestal, et courut çà et là sur cette plate-forme, en poussant des cris sauvages ; mais le piédestal écrasait, par sa masse, l'homme de nos jours : l'homme disparaissait devant son œuvre ; il faudrait la force réunie de soixante mille hommes de notre temps pour soulever seulement cette pierre, et les plates-formes de Balbek en portent de plus colossales encore, élevées à vingt-cinq ou trente pieds du sol, pour porter des colonnades proportionnées à ces bases.

Nous suivîmes notre route, entre le désert à gauche et les ondulations de l'Anti-Liban à droite, en longeant quelques petits champs cultivés par les Arabes pasteurs, et le lit d'un large torrent qui serpente entre les ruines, et au bord duquel s'élèvent quelques beaux noyers. L'Acropolis, ou la colline artificielle qui porte tous les grands monuments d'Héliopolis, nous apparaissait çà et là, entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres ; enfin, nous la découvrîmes en entier, et toute la caravane s'arrêta, comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau ne pourraient décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'âme. Sous nos pas, dans le lit du torrent, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre jaune, aussi éclatante que le marbre de Paros ; tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablements, piédestaux ; membres épars, et qui semblent palpitants, des statues tombées la face contre terre : tout cela confus, groupé en monceaux, disséminé et ruisselant de toutes parts, comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire : à peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent

toute la terre. Le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas dans les acanthes polies des corniches, ou sur le sein de neige d'un torse de femme : l'eau seule de la rivière de Balbek se faisait jour parmi ces lits de fragments et lavait de son écume murmurante les brisures de ces marbres qui font obstacle à son cours.

Au delà de ces écumes de débris qui forment de véritables dunes de marbre, la colline de Balbek, plate-forme de mille pas de long, de sept cents pieds de large, toute bâtie de main d'homme, en pierres de taille, dont quelques-unes ont cinquante à soixante pieds de longueur sur quinze à seize pieds d'élévation, mais la plupart de quinze à trente. Cette colline de granit taillé se présentait à nous par son extrémité orientale, avec ses bases profondes et ses revêtements incommensurables, où trois morceaux de granit forment cent quatre-vingts pieds de développement et près de quatre mille pieds de surface ; avec les larges embouchures de ces voûtes souterraines, où l'eau de la rivière s'engouffrait, où le vent jetait, avec l'eau, des murmures semblables aux volées lointaines des grandes cloches de nos cathédrales. Sur cette immense plate-forme, l'extrémité des grands temples se montrait à nous, détachée de l'horizon bleu et rose ou couleur d'or. Quelques-uns de ces monuments déserts semblaient intacts et paraissaient sortir des mains de l'ouvrier : d'autres ne présentaient plus que des restes encore debout, des colonnes isolées, des pans de muraille inclinés et des frontons démantelés : l'œil se perdait dans les avenues étincelantes des colonnades de ces divers temples, et l'horizon trop élevé nous empêchait de voir où finissait ce peuple de pierre. Les six colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géants.

Nous ne nous arrêtâmes que quelques minutes pour reconnaître seulement ce que nous venions visiter à travers tant de périls et tant de distance ; et, sûrs enfin de posséder pour le lendemain ce spectacle que les rêves mêmes ne pouvaient nous rendre, nous nous remîmes en marche. Le jour baissait : il fallait trouver un asile

ou sous la tente, ou sous quelque voûte de ces ruines, pour passer la nuit et nous reposer d'une marche de quatorze heures. Nous laissâmes à gauche la montagne de ruines et une vaste plage toute blanche de débris, et, traversant quelques champs de gazon broutés par les chèvres et les chameaux, nous nous dirigeâmes vers une fumée qui s'élevait, à quelques cents pas de nous, d'un groupe de ruines entremêlées de masures arabes. Le sol était inégal et montueux, et retentissait sous les fers de nos chevaux, comme si les souterrains que nous foulions allaient s'entr'ouvrir sous leurs pas. Nous arrivâmes à la porte d'une cabane basse et à demi cachée par les pans de marbres dégradés, et dont la porte et les étroites fenêtres, sans vitres et sans volets, étaient construites de marbre et de porphyre, mal collés ensemble avec un peu de ciment. Une petite ogive de pierre s'élevait d'un ou deux pieds au-dessus de la plate-forme qui servait de toit à cette masure, et une petite cloche semblable à celle que l'on peint sur la grotte des ermites s'y balançait aux bouffées du vent : c'était le palais épiscopal de l'évêque arabe de Balbek, qui surveillait dans ce désert un petit troupeau de douze ou quinze familles chrétiennes de la communion grecque perdues au milieu de ces déserts et de la tribu féroce des Arabes indépendants de Bkâ. Jusque-là nous n'avions vu aucun être vivant que les chacals, qui couraient entre les colonnes du grand temple, et les petites hirondelles, au collier de soie rose, qu bordaient, comme un ornement d'architecture orientale, les corniches de la plate-forme. L'évêque, averti par le bruit de notre caravane, arriva bientôt, et, s'inclinant sur la porte, m'offrit l'hospitalité. C'était un beau vieillard aux cheveux et à la barbe d'argent, à la physionomie grave et douce, à la parole noble, suave et cadencée, tout à fait semblable à l'idée du prêtre dans le poème ou dans le roman, et digne en tout de montrer sa figure de paix, de résignation et de charité, dans cette scène solennelle de ruines et de méditations. Il nous fit entrer dans une petite cour intérieure pavée aussi d'éclats de statues, de morceaux de mosaïque et de vases antiques, et nous livrant sa maison, c'est-à-dire deux petites chambres basses, sans meubles et sans portes, il se

retira et nous laissa, suivant la coutume orientale, maîtres absolus de sa demeure. Pendant que nos Arabes plantaient en terre, autour de la maison, des chevilles de fer pour y attacher par des anneaux les jambes de nos chevaux, et que d'autres allumaient un feu dans la cour pour nous préparer le pilau [1] et cuire les galettes d'orge, nous sortîmes pour jeter un second regard sur les monuments qui nous environnaient. Les grands temples étaient devant nous, comme des statues sur leurs piédestaux : le soleil les frappait d'un dernier rayon vague, qui se retirait lentement d'une colonne à l'autre, comme les lueurs d'une lampe que le prêtre emporte au fond du sanctuaire ; les mille ombres des portiques, des piliers, des colonnades, des autels, se répandaient mouvantes sous la vaste forêt de pierre, et remplaçaient peu à peu sur l'Acropolis les éclatantes lueurs du marbre et du travertin. Plus loin, dans la plaine, c'était un océan de ruines qui ne se perdait qu'à l'horizon : on eût dit des vagues de pierres brisées contre un écueil, et couvrant une immense plage de leur blancheur et de leur écume. Rien ne s'élevait au-dessus de cette mer de débris, et la nuit, qui tombait des hauteurs déjà grises d'une chaîne de montagnes, les ensevelissait successivement dans son ombre. Nous restâmes quelques moments assis silencieusement devant ce spectacle, et nous rentrâmes à pas lents dans la petite cour de l'évêque, éclairée par le foyer des Arabes.

Assis sur quelques fragments de corniches et de chapiteaux, qui servaient de bancs dans la cour, nous mangeâmes rapidement le sobre repas du voyageur dans le désert, et nous restâmes quelque temps à nous entretenir, avant le sommeil, de ce qui remplissait nos pensées. Le foyer s'éteignait ; mais la lune s'élevait pleine et éclatante dans le ciel limpide, et, passant à travers les crénelures d'un grand mur de pierres blanches et les dentelures d'une fenêtre en arabesques, qui bornaient la cour du côté du désert, elle éclairait l'enceinte d'une clarté qui rayonnait sur toutes les pierres. Le silence et la rêverie nous gagnèrent : ce que

1. Sorte de ragoût au riz et au poivre rouge.

nous pensions à cette heure, à cette place, si loin du monde vivant, dans ce monde mort, en présence de tant de témoins muets d'un passé inconnu, mais qui bouleverse toutes nos petites théories d'histoire et de philosophie de l'humanité ; ce qui se remuait dans nos esprits ou dans nos cœurs, de nos systèmes, de nos idées, hélas ! et peut-être aussi de nos souvenirs et de nos sentiments individuels, Dieu seul le sait, et nos langues n'essayaient pas de le dire ; elles auraient craint de profaner la solennité de cette heure, de cet astre, de ces pensées même : nous nous taisions. Tout à coup, comme une plainte douce et amoureuse, un murmure grave et accentué par la passion sortit des ruines, derrière ce grand mur percé d'ogives arabesques, et dont le toit nous avait paru écroulé sur lui-même ; ce murmure vague et confus s'enfla, se prolongea, s'éleva plus fort et plus haut, et nous distinguâmes un chant nourri de plusieurs voix en chœur, un chant monotone, mélancolique et tendre, qui montait, qui baissait, qui mourait, qui renaissait alternativement, et qui se répondait à lui-même : c'était la prière du soir, que l'évêque arabe faisait avec son petit troupeau dans l'enceinte éboulée de ce qui avait été son église, monceaux de ruines entassés récemment par une tribu d'Arabes idolâtres. Rien ne nous avait préparés à cette musique de l'âme, dont chaque note est un sentiment ou un soupir du cœur humain, dans cette solitude, au fond des déserts, sortant ainsi des pierres muettes accumulées par les tremblements de terre, par les barbares et par le temps. Nous fûmes frappés de saisissement, et nous accompagnâmes des élans de notre pensée, de notre prière et de toute notre poésie intérieure les accents de cette poésie sainte, jusqu'à ce que les litanies chantées eussent accompli leur refrain monotone, et que les derniers soupirs de ces voix pieuses se fussent assoupis dans le silence accoutumé de ces vieux débris.

CHAPITRE XIV

LA CONQUÊTE DE L'ELOQUENCE (de 1833 à 1839)

C'est en Syrie, à la fin du mois de mars 1833, pendant qu'il visitait les ruines de Balbek, que Lamartine reçut, des mains d'un cavalier arabe, la lettre où sa sœur, M^me^ de Coppens, lui annonçait la nouvelle de son élection à la Chambre des Députés par les électeurs de Bergues. Il vint prendre séance à la Chambre pour la première fois le 23 décembre suivant. Aux élections générales de 1834, son mandat lui fut renouvelé à la fois par le collège de Bergues et par celui de Mâcon ; il avait enfin réussi à vaincre la prévention des esprits dans sa ville natale ; et ce succès lui fut cher ; mais trop de liens de reconnaissance l'attachaient à ses électeurs du Nord ; il opta pour eux ; toutefois il accepta bientôt après à Mâcon le mandat de conseiller général. En 1837, nouveau succès, et triple cette fois : Lamartine recueille à Bergues, le 5 novembre, 322 voix sur 328 votants ; mais il est élu, aussi, par les deux collèges de Cluny et de Mâcon. Après bien des hésitations et des débats de conscience, il abandonne, décidément, en 1839, ses amis du Nord pour ses compatriotes, qui lui garderont leur confiance jusqu'à la fin de sa carrière politique. Il restera, jusqu'en 1849, le conseiller général et le député de Mâcon.

A peine installé à la Chambre, Lamartine adopte pour programme l'attachement obstiné aux principes, et le mépris des partis politiques, de leurs courtes vues, de leurs vils marchandages. Ses collègues le regardaient d'ailleurs avec défiance. Comme plusieurs lui demandaient en quel endroit de l'assemblée il siégerait, il répondit, avec autant de malice que de fierté : « Au plafond ! » « Sa première préoccupation, explique justement M. Doumic, est de « chercher son point d'appui hors des partis existants, dans la conscience du pays ». Il a l'horreur des royalistes purs et la terreur de l'anarchie ; mais déjà il va fort loin dans ses rêveries d'avenir et envisage la possibilité d'une « république rationnelle ». Il fonde un parti qu'à vrai dire, pour le présent, il compose à lui tout seul, mais auquel l'avenir ne saurait manquer. « Ce parti, dès le mois de mars 1834, il ne craint pas de l'appeler, à la tribune, le « parti social », indiquant qu'il ne doit s'occuper « que de ce qui peut être utile ou nuisible à la société ». — Utopie, murmurent les hommes d'affaires ! Mais, dès la fin de 1834, le vieux Talleyrand

Lamartine vers 1834.
(D'après une miniature appartenant à M^lle de Sennevier.)

y voit plus clair. Lamartine conte ainsi à Virieu l'encouragement flatteur qu'il lui donna :

« Il y a quatre jours, je dînais avec M. de Talleyrand. Après le » dîner il s'approche, me demande une demi-heure d'entretien tête » à tête, me mène sur un canapé, et, de l'air solennel et oraculeux » que tu connais, il me dit : « Vous êtes entré dans les affaires *admi-* » *rablement.* — Moi, mon prince, dans les affaires ? vous vous » moquez ; je suis en dehors, je suis à côté, je suis à l'état d'idée tout » au plus, et pas à l'état de parti. — Trêve de modestie, reprit-il, » j'exprime et je définis un fait. Vous êtes entré dans les affaires » de ce pays-ci plus qu'aucun homme depuis juillet, plus *profond*, » plus *juste* et plus *avant* que qui que ce soit. Les choses marchent » vite, et vous, vous marchez vite ; il ne s'agit pas de dix ans comme » vous dites ; un, deux, trois peut-être, vous ne pouvez manquer, » dans la marche que vous avez tracée et suivie, d'être au *cœur* » du pays. » Et là-dessus il m'a pendant trois quarts d'heure déroulé » ma propre pensée et mon plan de campagne, comme moi qui l'ai » inventé, puis parlé de lui et de son œuvre de restauration et de » juillet, comme l'histoire. Que penses-tu d'une telle tête à 82 ans ? » Je croyais qu'il me prenait, comme une partie de la Chambre, » pour un rêveur en dehors de tout fait... »

Bientôt, l'action de sa parole et de son désintéressement se fait sentir à la Chambre. Plusieurs de ses discours ont un grand écho dans l'opinion parlementaire aussi bien que dans l'opinion publique: ce sont, en particulier, le Discours contre les lois de septembre (1835), le Discours à propos des lois sur l'enseignement, pour la défense des études classiques (24 mars 1837) ; à Arago, qui avait préconisé « la prédominance de l'enseignement scientifique », Lamartine ne craignit pas de répondre : « ... Si toutes les vérités mathématiques se perdaient, le monde industriel, le monde matériel subiraient sans doute un grand dommage, un immense détriment ; mais si l'homme perdait une seule des vérités morales dont les études littéraires sont le véhicule, ce serait l'humanité tout entière qui périrait ! » « Ce discours, dit M. Doumic, n'a rien perdu de sa justesse, ni de son actualité. »

Lamartine faisait mieux que de défendre les vérités morales ; il en nourrissait ses discours et, grâce à elles, savait donner un intérêt aux questions économiques et aux pures questions d'affaires. Représentant d'un arrondissement du Nord, il fut obligé de s'initier aux problèmes de l'industrie et des échanges. Il les mit au point avec une claire lucidité, et réussit à se faire applaudir en défendant les intérêts des raffineurs de betteraves dans la question des sucres, et ceux de la nation tout entière dans la question de la conversion des rentes.

A la fin de 1838, il obtint son premier succès politique appréciable en défendant le ministère Molé contre la « coalition » —

c'est-à-dire l'union des partis dirigés par Guizot, Thiers, Odilon-Barrot — qui voulait renverser le cabinet. Mais en défendant ce ministère conservateur, il faisait entendre, à ses amis aussi bien qu'à ses adversaires, de rudes vérités : « Il ne faut pas se figurer, Messieurs, que, parce que nous sommes fatigués des grands mouvements qui ont remué notre siècle et nous, tout le monde est fatigué comme nous et craint le moindre mouvement. Les générations qui grandissent derrière nous ne sont pas lasses, elles ; elles veulent agir et se fatiguer à leur tour. Quelle action leur avez-vous donnée ? *La France est une nation qui s'ennuie !...* »

221 députés votèrent avec Lamartine pour le gouvernement.

A partir de ce jour, on peut dire que, s'il n'est pas un chef de parti, il reste au moins un chef de principes et d'idées — un homme autour duquel peu à peu vont se rallier les esprits clairvoyants, et que l'avenir inquiète. A partir de ce jour aussi, il a définitivement conquis la maîtrise de son talent oratoire.

Mais il ne l'a conquise qu'au prix d'un miracle d'énergie et d'un admirable effort personnel. Cet effort le passionne pendant plus de cinq ans.

Quand, en décembre 1833, il arriva à la Chambre, devant ce roi du rythme égaré parmi eux, hommes d'affaires, industriels, avocats, à l'envi souriaient : leur sens pratique aurait tôt fait de dégonfler ses rêves... Lamartine évita de leur offrir la moindre prise ; il déclina les invites de tous les partis. On s'étonna. Mais il avait son plan et, pour le servir, une volonté tenace, une capacité le dédain à lasser insultes et flatteries. Il avait longuement étudié l'opinion, que les hommes du Parlement ignoraient ; c'est elle que, par-dessus leur tête, il entendait conquérir. Il avait calculé d'avance la fureur des calomnies et des inimitiés. « ... J'ai du cœur et de la conviction, écrivait-il quelques jours après avoir pris contact avec ses collègues ; je sais sur quel immense appui, invisible encore, je me soutiens... Ma position est on ne peut plus pénible à présent, et pour environ un an, où je dois tout blesser et tout m'aliéner. Il le faut, ma force future est à ce prix... » Il était décidé « à ne prendre de point d'appui que dans la conscience impartiale du pays. » De la tribune parlementaire, ce n'est point au Parlement qu'il s'adressait, mais, directement, à la France.

Encore était-il nécessaire d'y parler, avec toute l'abondance, la précision, l'autorité et la sonorité possibles. Dès les premiers essais, Lamartine s'aperçut à la fois qu'il lui fallait devenir un très grand orateur, et qu'il n'en était qu'un médiocre. Il se jura d'acquérir très vite la maîtrise qui lui manquait : affaire de travail, d'exercice presque quotidien, de discipline et de méthode... N'avait-il point dû lutter obscurément, des années, avant de posséder la merveilleuse facilité d'expression poétique qui lui avait permis de rythmer, en quelque sorte, les *Méditations* sur chacune des agitations de son cœur troublé ?... Il s'était forgé,

de ses mains, l'instrument poétique, il n'allait rien épargner pour se forger l'instrument oratoire. Avec lucidité, il se fixait des dates : deux ans, trois ans, quatre ans peut-être — et il aurait remédié « à sa faiblesse et à sa disette d'organe ».

Il avait commencé par écrire ses discours. On s'en apercevait bien ; les connaisseurs, au jugement du fin et sévère M. de Cormenin, ne voyaient en lui, d'abord, « qu'un prosateur lourd, diffus, nuageux, qu'un récitateur de mémoire, à la parole flasque, traînante, molle, embarrassée, ne quittant point les basses régions de la phraséologie... » Par un travail incessant, il s'assouplit à l'improvisation : à force de sang-froid, il s'endurcit à soutenir le feu roulant des interruptions, des sarcasmes, à supporter de l'indifférence ou du bruit. Peu à peu, il réduisait les notes, support de ses discours ; en publiant, récemment, quelques-unes d'entre elles dans sa remarquable étude sur *Lamartine orateur*, M. Barthou a montré qu'elles finirent par n'être plus qu'une sorte de plan, où des formules, ardentes et nettes comme des flammes, jalonnaient les développements d'illuminations brèves. De chaque discours, Lamartine sortait comme d'une bataille, las physiquement, la tête barrée d'une migraine « par une terrible contention d'esprit », aussi haletant que Jacob après cette lutte contre l'ange qu'il avait célébrée dans les *Nouvelles Méditations*. Mais après chaque discours, quelle joie de pouvoir lancer un bulletin de progrès au fidèle confident Virieu :

« ... J'ai improvisé hier une heure sur des points délicâtissimes » et, quoique j'aie mal parlé, ayant le front vidé par la fièvre, » j'ai eu, à mon avis, le plus grand succès que je puisse avoir... »

Puis :

« ... Je progresse en éloquence improvisée : je travaille immen- » sément, comme à aucune époque de ma vie... Je vois se réaliser » ce que j'avais toujours senti, que l'éloquence était en moi plus » que la poésie, qui n'est qu'une de ses formes, et qu'elle finirait » par se faire jour s'il n'était pas trop tard !... »

Vient enfin, après trois ans d'application ininterrompue, le cri du triomphe intérieur :

« ... Je suis parvenu à peu près à mon maximum comme parole » dans cette session. J'improvise autant, et comme toute affaire » le comporte. J'ai confondu d'étonnement les avocats, députés » et pairs avec qui j'ai eu à lutter... »

Déjà, en 1835, il avait cru tenir la maîtrise définitive :

« Je suis bien content parce que, enfin, comme tu disais pour » la poésie, je possède mon instrument, l'improvisation la plus » spontanée, et la réplique la plus nette, la plus abondante et sou- » vent foudroyante. Je puis affronter qui que ce soit à une tri- » bune... »

Nul ne le niait plus. Le narquois Cormenin le confesse : « Il improvise sur le premier sujet donné avec une fougue, une audace,

une grâce, une délicatesse d'à-propos, une richesse d'images, une abondance de mouvements, un bonheur d'expression dont aucun orateur vivant n'approche. » Pour la discussion de la loi sur la translation des cendres de Napoléon, il avait préparé, contre le projet du gouvernement, soutenu par la majeure partie de la presse, une harangue véhémente ; il sentit, au dernier moment, à l'atmosphère même de la Chambre, que sa diatribe ne passerait pas ; « instantanément » il changea le ton de son discours et jusqu'à son ordonnance ; les concessions au génie de Napoléon y adoucirent la rudesse des reproches ; il prononça ce jour-là, son chef-d'œuvre, et, de l'accord de tous, un chef-d'œuvre d'éloquence : il l'avait improvisé.

Dès 1837, dans la griserie d'enthousiasme qui succédait à l'un de ses succès de tribune, il avait écrit à Virieu : « ... Je pense que la Providence, qui m'a permis d'acquérir l'instrument, me donnera un jour l'ouvrage : mais quand ? comment ? à quelle heure ? pour quelle idée ? je ne l'entrevois pas... »

Cette idée, vers laquelle il accélérait sa marche de somnambule et d'inspiré, elle allait bientôt lui apparaître ; il l'entrevoyait, le jour qu'il parlait de « l'ennui de la France » ; elle allait faire de lui son serviteur : c'est l'idée de l'ordre dans la démocratie, et du progrès social dans le progrès intellectuel et moral. Grande idée, mais qui recélait peut-être une part d'utopie...

Pour elle et par elle, à partir de 1839, la politique saisit Lamartine tout entier. C'est à peine si de sa vie il réservait, au plein de l'été, au début de l'automne, quelques heures de loisir qu'il consacrait au rêve et à la poésie ; bientôt la poésie même occupa une part de plus en plus restreinte dans son existence. Le rêve, chez lui, ne fut plus que souvenir ; et le goût de l'action l'emporta.

CHAPITRE XV

JOCELYN

La politique, pendant cette période, et jusqu'en 1840, n'accaparait point encore Lamartine tout entier. Chaque été, il s'efforçait de l'oublier, — si l'on peut dire que la politique se laisse jamais oublier de ceux qui se sont livrés à elle ; il revenait « tailler des crayons sous les chênes de Saint-Point » ; levé dès l'aube, il s'abandonnait à la Muse ; il tâchait de réaliser son autre grand dessein: le dessein littéraire. Et il écrivait, entre autres vers, deux longs poèmes — chants épars du grand, du vaste, du surhumain, de l'unique poème que, depuis les jours de sa jeunesse, sous diverses formes, il avait rêvé, que depuis 1821 il croyait avoir conçu, pour lequel même il avait arrêté ce titre : *les Visions*...

Malheureusement, à Saint-Point, ou à Monceau, ou à Mâcon, il ne trouvait jamais la solitude qu'il eût souhaitée pour travailler en paix. De nombreux amis venaient jouir de son hospitalité encore magnifique ; des solliciteurs accouraient pour l'assiéger. Enfin, au déclin de chaque été ou au début de chaque automne, la politique locale prélevait bruyamment sa dîme sur les loisirs du poète. Lamartine était président du Conseil Général de la Côte-d'Or [1] ; il exerçait sa fonction avec toute son ardeur et sa conscience ; pour le modeste parlement de Mâcon, il prononçait de longs et beaux discours ; il essayait sur cet auditoire provincial et dans ce cadre restreint les idées neuves qu'ensuite il ferait vivre sur le plus large théâtre de Paris... Pour écrire et revoir son vaste poème épique, il avait prévu jadis qu'il lui faudrait douze à quinze ans ; hélas ! c'est par heures, et non plus même par jours qu'il pouvait chiffrer le temps dont, chaque année, il faisait l'inquiet présent à sa Muse...

La Composition de Jocelyn

Le poème qui deviendra *Jocelyn* apparaît pour la première fois dans la Correspondance de Lamartine à l'automne de 1831.

1. Il fut élu conseiller général du canton nord de Mâcon pour la première fois en novembre 1833, et ses collègues le choisirent comme président de l'assemblée en 1836, à deux voix seulement de majorité. Voir *Lamartine « homme social »* ; *Son action départementale*, par Paul Bert, 1925.

JOCELYN

PAR A. DE LAMARTINE

PARIS

CHARLES GOSSELIN — [illegible]

Titre de la première édition illustrée de *Jocelyn* (1841).

Une lettre à Mme de Girardin, datée de Saint-Point, le 3 novembre, contient ces lignes : « ... Je n'ai pas fait de vers depuis un an et plus. Je m'y remets aujourd'hui même. M. Suë, qui est ici, paraît enchanté du prologue de mon *poëmetto*. J'espère que ce sera un morceau original... [1] ».

Six semaines plus tard, Virieu reçoit la nouvelle suivante, qui suppose une confidence antérieure, faite par lettre, ou de vive voix : « ... J'écris aussi (en même temps que l'*Ode sur les Révolutions*) quelques strophes des *Mémoires du Curé de* ***, dont tu connais l'idée, épisode de mon grand poème. C'est mon chef-d'œuvre. Jusqu'ici, on n'aura rien lu de ce style : c'est l'épopée de l'homme intérieur. Cela aura quatre chants, et sera fait dans quelques mois, si Dieu me soutient. C'est du type de *Paul et Virginie*, ce type accompli, selon moi, des modernes. » (Milly, 11 décembre 1831.)

Lamartine augurait avec précision de sa facilité. Sur son album, on lit, après le premier chant : « *Fin*, 18 *janvier* 1832 ». Toute la première partie du deuxième chant était également rédigée dans les semaines suivantes. Obligé bientôt d'interrompre son travail, Lamartine jetait sur le papier un plan des « chants 3 et 4 », où le « poëmetto » se terminait, après la mort de l'évêque, par la séparation de Laurence et de Jocelyn.

Ce premier poème, le « *Josselin* » [2] de 1832, n'était donc, en somme, qu'une idylle dramatique en quatre « chants », inspirée plus ou moins largement de la vie et des aventures de l'abbé Dumont ; dès le mois de décembre 1831, cependant, Lamartine l'avait rattaché, dans sa pensée, à son grand poème épique.

Il ne rouvrit ses albums, au plus tôt, qu'en 1833. Au milieu du deuxième chant, il a écrit, en effet : 1ers *vers après la mort de mon ange Julia !* Ces « premiers vers » qui suivirent son deuil furent écrits à Beyrouth, ainsi que le rapporte Dargaud. Mais Lamartine ne se remit à travailler sérieusement à son

1. Au témoignage de Dargaud, c'est au mois de septembre ou d'octobre précédent que Lamartine aurait conçu l'idée première du *poëmetto ;* il voulait seulement en faire le journal de son ami l'abbé Dumont, le curé de Bussière. Un matin, il dit à l'un de ses familiers, le poète bohème Léon Bruys d'Ouilly, qui se trouvait à Saint-Point :

— Tenez, voilà le commencement d'un joli petit poème que j'ai composé hier dans mon bain. Vous avez connu l'abbé Dumont. Écrivez son journal, et finissez le poème.

Léon Bruys, par bonheur, se récusa. Eugène Suë survint quelques jours plus tard. Son admiration pour le *Prologue* décida Lamartine à continuer le poème. Voir DES COGNETS, *ouvr. cité*, p. 242.

2. C'est ainsi que, jusqu'à l'impression et sur tous ses manuscrits, Lamartine écrit le nom de son héros. Il l'a emprunté, semble-t-il, au château de son ancien ami, le duc de Rohan : le château de Josselin, en Bretagne. (Voir CHRISTIAN MARÉCHAL, *Josselin inédit* de Lamartine, d'après les manuscrits originaux (1909).

œuvre que vers la fin de septembre 1834 ; jusqu'au 19 octobre, avec une admirable et paradoxale facilité, il avait composé mille vers nouveaux. Le 10 décembre, quand il s'arrêta, l'idylle en quatre chants était devenue un poème en six époques ; et ce poème n'était pas achevé... « Ce second état de *Jocelyn* diffère du premier par l'abondance des descriptions et les larges touches du pinceau : on sent une imagination récemment nourrie par l'Orient. Il en diffère encore par défaut d'équilibre, puisque des hors-d'œuvre comme l'églogue du 4e chant s'étendent sans mesure... et aussi par quelques additions... » [1]

L'unité de la conception primitive, à peu près respectée encore en 1834, est complètement rompue en 1835, où Lamartine achève son poème entre le 26 juin et le début du mois d'octobre. Jocelyn n'est plus alors que le prête-nom du poète qui, par la bouche de l'humble curé de campagne, traduit toutes ses tumultueuses et lyriques ferveurs ; la « neuvième époque » rassemble, démesurément grossie par rapport aux autres, une suite de « méditations » et d' « harmonies », où tous les doutes et toutes les témérités d'une âme en pleine transformation se donnent libre cours avec magnificence. Jocelyn n'est plus seulement le prêtre résigné, le martyr du sacrifice et du scrupule : il est Lamartine lui-même, l'homme de la nature, l'homme moderne, victime et martyr de toutes les inquiétudes intellectuelles et sociales.

Il y eut donc jusqu'à trois *Jocelyn* ; et ce n'est pas sans peine qu'à travers le poème définitif, on retrouve la conception et les lignes essentielles des deux autres.

Le Jocelyn primitif et l'abbé Dumont

C'est un prêtre assez étrange que l'abbé Dumont, curé de Bussière ; on a vu qu'il fut le premier éducateur du tout jeune Lamartine ; un peu plus tard, pendant les années d'incertitude et de demi-oisiveté que connut le jeune homme après avoir quitté le collège de Belley, il devint son confident et son ami ; il laissa, semble-t-il, une profonde empreinte sur l'âme du poète.

Fils de la servante du curé Destre, et filleul de ce dernier, Antoine-François Dumont naquit à la cure de Bussière le 29 juin 1764, et y mourut en janvier 1832. Soigneusement élevé par son parrain, il s'occupait du commerce des vins lorsque la Révolution éclata : il ne fut point sérieusement inquiété par le nouveau régime. A partir de 1793, il se fit le pieux et attentif régisseur des biens que la famille de Pierreclos avait abandonnés en émigrant. « C'est, dit M. de Lacretelle,

1. C. Maréchal, *ouvr. cité*, p. 36.

un homme d'affaires prudent et actif, et rien en lui ne fait prévoir une vocation religieuse. » En même temps que les biens du comte de Pierreclos, il sauva l'une de ses filles, suspecte aux Jacobins de la région, en la cachant dans les bois et dans un grenier du presbytère ; et il conçut pour cette jeune fille une passion qu'à la fin de la Terreur Mme de Pierreclos, prise pour confidente, refusa de ratifier. C'est alors qu'il entra dans les ordres. Devenu prêtre par esprit de sacrifice et d'expiation, il semble bien qu'il n'eut jamais qu'à moitié la vocation sacerdotale. Trois traits le caractérisent : sa passion pour la chasse ; son goût des meubles magnifiques et des objets d'art, qu'il achetait en s'endettant perpétuellement ; son zèle royaliste, qu'il manifesta plus d'une fois sous le Directoire et sous l'Empire. Esprit intransigeant, farouche, dévoré d'inquiétudes toutes romantiques, il vieillit dans l'ennui et dans la pauvreté. Lamartine payait ses dettes et lui faisait parvenir de continuels subsides. A l'automne de 1831, il l'envoya se reposer dans le Midi ; c'est au retour de ce voyage que l'abbé Dumont mourut. Lamartine lui fit alors élever au cimetière de Bussière, contre le chevet de l'église, une pierre tombale où il grava cette épitaphe :

A la mémoire de Dumont, curé de Bussière et de Milly pendant près de quarante ans, né et mort pauvre comme son divin Maître, Alphonse de Lamartine, son ami, a consacré cette pierre, près de l'église, pour perpétuer parmi le troupeau le souvenir du bon pasteur. 1832.

Tel fut le prototype de Jocelyn. Lorsque, à l'automne de 1831, l'abbé Dumont lui apparut malade et déjà marqué par la mort, Lamartine se proposa d'écrire son « journal » en présentant de ses sentiments et de sa vie une transposition poétique. Tout de suite, imaginant la mort de l'abbé, il écrivit son *Prologue*.

Jocelyn et Lamartine

Un autre modèle n'est-il point venu s'imposer, peu après, à son souvenir ? Lamartine lui-même le désigne dans le Commentaire qu'en 1849 il écrivit pour l'Harmonie intitulée : l'*Abbaye de Vallombreuse, dans les Apennins*. Il conte qu'il visita cette célèbre abbaye de la Toscane en compagnie de M. Antoir, ancien « proscrit de Toulon » qui « n'avait jamais revu sa patrie depuis 1793. » Il l'avait trouvé « attaché en qualité de chancelier à la légation de France » ; et, « après la mort du Marquis de la Maisonfort », il l'avait « élevé de quelques degrés dans la hiérarchie ». Il ajoute : « ... Nous ne tardâmes pas à nous lier d'une véritable amitié ; il était botaniste,

j'étais poète : nous nous touchions de près par cette nature qu'il étudiait et que je chantais, mais que nous aimions d'une même passion tous les deux... »

C'est à M. Antoir qu'il dut le bon accueil des moines de Vallombreuse : « ... Les journées passées... au-dessus de l'horizon des agitations terrestres, en compagnie d'un homme né philosophe, dans la confidence de ces arbres, de ces murs, de ces eaux, de ces déserts bourdonnants de végétations, de sources, de vols d'insectes, de rayons et d'ombres, me laissèrent une longue et forte impression de recueillement et de rafraîchissement dans l'âme. Je m'en suis souvenu, en décrivant, dix ans après, les sites de Valneige, dans le petit poème de *Jocelyn :* la figure de M. Antoir se retrouve aussi dans celle de ce pauvre prêtre... »

Car, à Vallombreuse, M. Antoir fit une confidence au poète. « Il aimait depuis vingt ans une Florentine de la bourgeoisie, sans fortune comme lui... Leur amour n'était qu'une amitié passionnée, une habitude douce, une résignation à deux dans la douleur... »

Bientôt, quand Lamartine eut réussi à « assurer le sort » de M. Antoir, ce philosophe selon le cœur de Rousseau put épouser celle qu'il aimait, et vivre heureux à Fiesole où il acheta une petite maison et un petit jardin. Son bonheur dura peu ; il mourut, « après quelques années, laissant un souvenir doux à tout le monde... » .

Quelques traits de ce M. Antoir ont certainement servi à idéaliser la figure du curé de campagne.

Mais un autre personnage ne tarda pas à s'incorporer à Jocelyn : Lamartine lui-même. Comme Rousseau, comme Chateaubriand, ses maîtres, il n'était guère capable de s'intéresser longtemps à des personnages différents de lui. Il aperçut vite le fantôme de sa propre jeunesse en peignant la jeunesse de Jocelyn. Il ne s'en cacha pas à Virieu : « ... C'est de la poésie de seize ans, lui écrivait-il le 14 janvier 1836, mais selon mon cœur et mes rêves... » Et le 15 février : « C'est toi et moi peints à seize ans, dans le style que tu aimes, sans bruit, sans éclat, sans draperies : style de poésie domestique et évangélique... »

Ces déclarations ne valent que pour les premiers épisodes du poème ; bientôt, sous la soutane de Jocelyn, vit un personnage imprévu : le Lamartine de 1834 et surtout de 1835, dévoré secrètement par l'inquiétude sociale et l'inquiétude religieuse, attristé par le regret de ses anciennes amours : Laurence et Jocelyn, c'est souvent Lamartine et M^me^ Charles — c'est même, parfois, Lamartine et Henriette Pommier. — Le poète regrette le passé de son cœur, et l'épure, en le regrettant, par la magique opération du souvenir.

La Publication

Le 17 novembre 1835, Lamartine avertissait le libraire Gosselin qu'il venait d'achever la mise au net de son poème : il le lui envoyait quelques jours plus tard. L'ouvrage paraissait vers la fin de février 1836. Contrairement à son habitude de déprécier ses vers au moment où il les livrait au public, Lamartine était fort content de *Jocelyn*. Il déclarait le 14 janvier, à Virieu :

« ... Jocelyn, épisode de poésie intime, va paraître dans peu de jours... J'en suis confidentiellement ravi. Je veux que cela me survive un demi-siècle... Je t'expédierai cela par la diligence avant le public, et je t'en demande ton avis, non après première, mais après troisième et quatrième lecture. On n'y voit rien à la première que de la pastorale un peu niaise. Je prophétise que cela sera trouvé bête pendant six ans, et dans les poches des cordonniers ensuite. Cependant, les vers qui en courent font fureur, mais isolés... »

Même note optimiste le 15 février : « C'est lundi que paraît l'épisode en deux volumes [1] du *Curé de Village*, autrement dit *Jocelyn*. Il en court, depuis quelques jours, des exemplaires d'épreuves reliées, confiées aux grands critiques, et j'entends parler de leur *enthousiasme* à chaque minute. Cependant, j'ai la certitude qu'ils ne le comprendront que dans cinq ou six mois, et le public dans six ans. Mais j'entends dire, et j'aime à croire et je crois avec certitude qu'alors cela sera populaire comme *Paul et Virginie* en grand et en vers... »

Vingt-sept jours après la publication des deux volumes, il s'en était vendu vingt-quatre mille exemplaires. Pour un ouvrage en vers c'était un succès sans précédent. « Pour la première fois, note avec justesse M. Doumic, la renommée du poète avait dépassé le cercle des lettrés et des délicats... Margot avait pleuré. »

Mais la critique et les cercles lettrés présentaient des objections qui piquèrent assez vivement le poète. Objections purement littéraires, d'une part : on relevait le manque d'unité du poème, la facture négligée de quelques vers, pour tout dire, l'exécution trop hâtive de l'ensemble. A. de Musset résume spirituellement l'état de l'opinion dans la réplique fameuse de *Il ne faut jurer de rien* :

— Avez-vous lu *Jocelyn*, l'abbé ?

— Oui, Madame ; il y a du génie, du talent, de la facilité.

Certaines critiques, d'ordre moral et religieux, étaient plus délicates... « Elles portaient, explique M. Doumic, sur les doctrines de *Jocelyn*, sur son christianisme. Ce christianisme

1. Édition originale : *Jocelyn*, Épisode Journal trouvé chez un curé de village, par Alphonse de Lamartine. ψυχή. Paris, Furne et Charles Gosselin, éditeurs. MDCCCXXXVI. 2 volumes in-octavo.

a été tenu pour fort suspect, et, aux deux bouts du monde chrétien, jugé avec sévérité. D'un côté, Vinet se refuse à voir dans *Jocelyn* autre chose qu'une diatribe contre le célibat des prêtres, et d'autre part, l'abbé Gerbet y découvre, au nom de la foi, « des choses sinistres ». Voilà des docteurs bien sévères. Non certes que le christianisme de Lamartine ne me paraisse, ici déjà, et déjà beaucoup plus que dans les *Harmonies*, incertain et flottant ; mais il en est certainement ainsi depuis que le christianisme est devenu un thème littéraire, avec Chateaubriand. Ne nous étonnons pas beaucoup d'avoir à louer chez un poète sa poésie plutôt que sa théologie. »

C'est par sa poésie, en effet, que *Jocelyn* est assuré de demeurer l'une des œuvres à la fois les plus populaires et les plus élevées de Lamartine ; c'est un roman en vers, une idylle encadrée dans un paysage de montagnes, et, tout compte fait, un poème épique de style familier, fondé sur l'idée du sacrifice : une apothéose de la résignation, de la vie simple et du dévouement.

AVERTISSEMENT

Les annonces insérées dans quelques journaux m'obligent à dire un mot au lecteur. Ces annonces ont pu lui donner une fausse idée de cet ouvrage. Ce n'est point un poème, c'est un épisode.

Ces pages, trop nombreuses peut-être, ne sont cependant que des pages détachées d'une œuvre poétique qui a été la pensée de ma jeunesse, et qui serait celle de mon âge mûr, si Dieu me donnait les années et le génie nécessaires pour la réaliser. Nous sentons tous, par instinct comme par raisonnement, que le temps des épopées héroïques est passé. C'est la forme poétique de l'enfance des peuples, alors que, la critique n'existant pas encore, il y a confusion entre l'histoire et la fable, entre l'imagination et la vérité, et que les poètes sont les chroniqueurs merveilleux des nations. Alors aussi les peuples, qui, pour naître et pour grandir, ont besoin de la tutelle des grands hommes et des héros, attachent naturellement leur intérêt et leur reconnaissance à ces puissantes individualités qui les ont affranchis ou civilisés. Ils consacrent leurs mémoires dans les chants populaires, qui, en s'écrivant, deviennent plus tard des poèmes, et l'épopée est individuelle et héroïque.

Mais plus tard, mais aujourd'hui, les individualités disparaissent, ou elles agissent avec toute leur vérité dans le drame de l'histoire. C'est là qu'on va les chercher. Le mouvement des choses est si rapide, ce drame de l'histoire appelle tant de personnages sur la scène, la critique exerce sur toutes ces figures du temps une si scrupuleuse sagacité, que le prestige de l'imagination est bientôt détruit, et qu'il ne reste aux grands hommes que le prestige de leur puissance ou de leur génie ; celui de la poésie ne leur appartient

plus. D'ailleurs, l'œil humain s'est élargi par l'effet même d'une civilisation plus haute et plus large, par l'influence des institutions qui appellent le concours d'un plus grand nombre ou de tous à l'œuvre sociale, par des religions et des philosophies qui ont enseigné à l'homme qu'il n'était qu'une partie imperceptible d'une immense et solidaire unité, que l'œuvre de son perfectionnement était une œuvre collective et éternelle. Les hommes ne s'intéressent plus tant aux individualités, ils les prennent pour ce qu'elles sont : des moyens ou des obstacles dans l'œuvre commune [1]. L'intérêt du genre humain s'attache au genre humain lui-même. La poésie redevient sacrée par la vérité, comme elle le fut jadis par la fable ; elle redevient religieuse par la raison, et populaire par la philosophie. L'épopée n'est plus nationale ni héroïque, elle est bien plus, elle est humanitaire.

Pénétré de bonne heure et par instinct de cette transformation de la poésie, aimant à écrire cependant dans cette langue accentuée du vers qui donne du son et de la couleur à l'idée, et qui vibre quelques jours de plus que la langue vulgaire dans la mémoire des hommes, je cherchai quel était le sujet épique approprié à l'époque, aux mœurs, à l'avenir, qui permît au poète d'être à la fois local et universel, d'être merveilleux et d'être vrai, d'être immense et d'être un. Ce sujet, il s'offrait de lui-même, il n'y en a pas deux : c'est l'humanité, c'est la destinée de l'homme, ce sont les phases que l'esprit humain doit parcourir pour arriver à ses fins par les voies de Dieu.

Mais ce sujet si vaste, et dont chaque poète, chaque siècle peut-être, ne peuvent écrire qu'une page, il fallait lui trouver sa forme, son drame, ses types individuels. C'est ce que je tentai. Si jamais je l'achève, ou si, avant de mourir, je puis du moins en ébaucher un assez grand nombre de fragments pour que le dessin en apparaisse dans sa variété et dans son unité, on jugera s'il y avait un germe de vie dans cette pensée, et d'autres poètes plus puissants et plus complets viendront et la féconderont après moi.

L'ouvrage est immense. J'en ai exécuté plusieurs parties à diverses époques de ma vie ; mécontent de quelques-unes, je les ai jetées au feu, d'autres sont conservées, d'autres n'attendent pour éclore que du loisir et de l'inspiration. Les distractions de la pensée, les voyages, la politique, le bruit des événements extérieurs, m'ont souvent interrompu et m'interrompront sans doute encore. On ne doit donner à ces œuvres de complaisance de l'imagination que les heures laissées libres par les devoirs de la famille, de la patrie et du temps ; ce sont les voluptés de la pensée ; il ne faut pas en faire le pain quotidien d'une vie d'homme. Le poète n'est pas tout l'homme, comme l'imagination et la sensibilité ne sont pas l'âme tout entière. Qu'est-ce qu'un homme qui, à la fin de sa vie, n'aurait fait que cadencer ses rêves poétiques, pendant que ses contemporains combattaient, avec toutes les armes, le grand combat de la

1. 1re édition : l'œuvre *commencée*.

patrie ou de la civilisation ? pendant que tout le monde moral se remuait autour de lui dans le terrible enfantement des idées ou des choses ? Ce serait une espèce de baladin propre à divertir les hommes sérieux, et qu'on aurait dû renvoyer avec les bagages parmi les musiciens de l'armée. — Il y a, quoi qu'on dise, une grande impuissance ou un grand égoïsme dans cet isolement contemplatif que l'on conseille aux hommes de pensée dans les temps de labeur ou de lutte. La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là l'homme.

Quoi qu'il en soit, j'ai choisi, parmi les diverses scènes de mon drame épique déjà exécutées, une des scènes les plus locales et les plus contemporaines, pour la donner aujourd'hui au public, et pour interroger son jugement sur un genre de poésie que je n'avais pas encore soumis à sa critique. C'est un fragment d'épopée intime ; c'est le type chrétien à notre époque ; c'est le curé de village, le prêtre évangélique, une des plus touchantes figures de nos civilisations modernes. Je n'ai eu qu'à y coudre un prologue et un épilogue, pour faire de cet épisode une espèce de petit poème ayant son commencement et sa fin.

Le lecteur se tromperait s'il voyait dans ce sujet autre chose que sa partie poétique. Il n'y a là ni intention cachée, ni système, ni controverse pour ou contre telle ou telle foi religieuse ; il n'y a que le sentiment moral et religieux pris à cette région où tout ce qui s'élève à Dieu se rencontre et se réunit, et non à celle où les spécialités, les systèmes et les controverses divisent les cœurs et les intelligences.

Or, cet épisode ne m'est point venu par hasard en pensée ; ce n'est point une invention, c'est presque un récit. Il y a, dit le poète, toujours quelque chose de vrai dans ce qu'on invente. Ici, presque tout fut vrai ; la langue seule est feinte. Que le lecteur substitue mon nom à celui du botaniste, et il sera bien près d'une aventure toute réelle, dont le poète, ami de Jocelyn, n'a été que l'historien. Cette aventure est bien simple, et le style bien distinct de l'atmosphère d'idées qui nous enveloppe aujourd'hui. Cela ne s'adresse qu'à des imaginations très jeunes. Cela doit être lu comme cela fut écrit. C'est un rêve d'un cœur de seize ans.

Si le public accueille avec intérêt et bienveillance ce fragment, j'en publierai d'autres successivement. S'il le laisse tomber et mourir, je n'en continuerai pas moins à travailler en silence à ce monument que je voudrais laisser, même inachevé, après moi. Mais je n'en produirai plus rien ; et je me bornerai à demander de temps en temps au lecteur son indulgence pour quelques-unes de ces inspirations lyriques, que l'heure et la pensée font jaillir du cœur ou de l'intelligence du poète, et qui n'ont pas la prétention de survivre à l'impression qui les a produites.

15 janvier 1836.

JOCELYN

PROLOGUE [1]

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau ; je vins au presbytère
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse,
Fatigué de gravir ces monts croissant sans cesse,
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table,

1. *Le seul ami.* — Exact, à la lettre, de l'abbé Dumont. Voir plus haut, p. 588.

2. *Troupeau.* — « Ses paroissiens », les habitants de la petite paroisse de Valneige, dans les Alpes de Savoie, où Jocelyn était curé. — Dans le langage ecclésiastique, les fidèles sont le troupeau, les « ouailles », les prêtres et évêques sont les « pasteurs ». La métaphore vient de la parabole du Bon Pasteur, dans l'Évangile, qui, aux premiers siècles, fut l'une des plus populaires. Cf. Bossuet. *Or. Fun. de Condé :* « Je réserve au *troupeau* que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe... »

3. *La Saint-Jean d'été.* — La fête de saint Jean-Baptiste, qui tombe le 24 juin ; la Saint-Jean d'hiver est la fête de saint Jean, apôtre et évangéliste, qui a lieu le 27 décembre, à peu près exactement six mois plus tard.

5. *Mes deux chiens.* — Lamartine a toujours aimé les chiens ; à Saint-Point, il sortait accompagné de deux grands lévriers : voir p. 510.

6. Édit. de 1841 :

Gravissant ces sommets que chaque pas abaisse.

Lamartine a hésité : les deux vers rendent des impressions exactement contraires ; mais tous deux sont aussi lourds, chargés d'un participe présent et déparés par une cacophonie (... *croissant sans cesse... gravissant ces sommets*). Le mal semble venir de la construction même de la phrase, qui repose sur deux phrases subordonnées au participe (*fatigué... mais songeant*).

1. Le poème entier est précédé d'une dédicace, en vers, " à Maria-Anna-Eliza ", c'est à dire à Mme de Lamartine, femme du poète.

Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit ;
Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler d'un serrement de main :
Car, lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.

Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise ;
Puis regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir :
Car c'était l'heure sainte où, libre et solitaire,
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire ;
Et plus surpris encor de ne pas voir monter
Du toit, où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.
Mais, voyant au soleil sa fenêtre fermée,
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau courut sur tout mon cœur,
Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.

11. *Fruit* s'emploie dans la langue classique au singulier collectif ; on disait couramment au XVII^e siècle « servir le fruit » pour : « servir le dessert composé de fruits ». Mais Lamartine paraît avoir créé le même emploi pour « *légume* ».

13. *Dans mon oreille entendre.* — Légère redondance.

18. On ne peut se défendre d'apercevoir quelque négligence en ce vers.

26. *Au rayon.* — Voir *Remarque* 8.

30. *Mais voyant.* — Cette proposition subordonnée au participe ne se rapporte à aucun mot de la phrase principale ; elle renvoie au sujet logique *je*. Voir *Remarques* 15 et 16.

Au soleil, etc... — Inversion un peu dure : sa fenêtre fermée au soleil. Le v. 80 montre qu'elle était exposée au soleil couchant, qui la frappait à cette heure.

33. *Sans donner.* — Sans « attribuer »... c'est-à-dire sans oser préciser dans ma pensée la cause de ma terreur.

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger,
Mais dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger :
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route ; et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon ;
On n'entendait au loin que le cri du grillon,
Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive et frappe en vain : le gardien du foyer,
Son chien, même à mes coups ne vient pas aboyer ;
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour ; aussi muette et vide.
Vide ? Hélas ! mon Dieu, non ; au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux courbé,
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plainte ni murmure ;
Seulement du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu ;

38. *Dans le sol qu'il creuse.* — « Qu'il a l'habitude de creuser.

46. La ponctuation fait du second hémistiche une phrase rapide, où le verbe (*je la trouve...*) sous-entendu rend l'effet de surprise.

48. *L'aire.* — Nom par lequel, dans certaines campagnes encore, on désigne la *cour* des habitations (c'est exactement la surface plane comprise entre les bâtiments d'une maison et laissée à l'air libre).

L'escalier qui conduisait, etc... — La maison de Jocelyn, comme la plupart des maisons rustiques en Savoie, avait un escalier extérieur, en bois, qui se prolongeait en galerie au niveau du premier étage (voir la gravure de l'édition de 1841 à la page ci-contre).

50. *Une figure.* — Ici, au sens classique : la forme visible d'un corps ; au contraire, au v. 54, le mot est pris dans le sens restreint de forme du visage. Noter l'expression : *une figure noire était assise*, pour : on voyait la forme noire d'un corps assis. C'est déjà, appliqué par Lamartine, le procédé du « style Goncourt », à savoir : la notation directe de la sensation.

54. *Drap noir.* — Le drap de son tablier.

Je devinai la mort à ce muet emblème :
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.

L'arrivée du poète chez Jocelyn.
(Dessin de Marckl pour l'édition de 1841.) (1)

« Marthe ! dis-je, est-il vrai ?... » Se levant à ma voix
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts :

59. *Marthe.* — La servante de l'abbé Dumont s'appelait Geneviève, et Lamartine a raconté son histoire dans le roman du même nom. Voir chapitre XXIV.

1. Les illustrations de *Jocelyn* qui suivent sont toutes empruntées à cette édition.

« Trop vrai ! montez, monsieur, on peut le voir encore,
On ne doit l'enterrer que demain à l'aurore ;
Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix
Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure :
« Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
« Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
« Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. »
Son bien ? n'en point garder était toute sa gloire ;
Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
Le peu qui lui restait a passé sou par sou
En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.
Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie ;
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
Qu'il a gagné la mort. — Oui, lui dis-je, et le ciel ! »
Et je montai. La chambre était déserte et sombre ;
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front leurs funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie,
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.

Son visage était calme et doux à regarder ;
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées ;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc recouvert de sa soutane noire
Parait son lit de mort ; un crucifix d'ivoire

73. *La grande maladie.* — L'épidémie que le poète fait décrire plus loin par *Jocelyn* (voir *Neuvième époque*, p. 712). L'idée lui en a été suggérée naturellement par la terrible épidémie de choléra de 1831-1832, au cours de laquelle mourut l'abbé Dumont.

81. *La sainte agonie.*— L'agonie des croyants, sanctifiée par la foi.

83 et suiv. Cette description de Jocelyn sur son lit de mort rappelle par bien des traits celle d'Elvire dans le *Crucifix ;* elle est cependant plus simple et, pour ainsi dire, plus familière.

87. Entendez : « le bonheur que ressent l'âme au moment où elle prend son essor. » Voir *Remarques* 15 et 16.

Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami ;
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller,
Écoutait si son souffle allait se réveiller.
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite ;
Ma main avec respect le secoua trois fois,
En traçant sur le corps le signe de la croix.
Puis je baisai les pieds et les mains ; le visage
De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.
Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques ;
Et, priant et chantant et pleurant tour à tour,
Je consumai la nuit et vis poindre le jour.

Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière ;

91. Rapprocher :

Le souffle se taisait dans son sein endormi.

(*Le Crucifix.*)

92. *Idem :*

Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie
Comme un dernier ami.

Mais il y a ici plus de paix, et un calme plus souriant ; la mort est l'aboutissement d'une longue vie ; elle était un arrachement pour Elvire.

93. *Qu'il regarde.* — Il faudrait l'imparfait. Voir *Remarque* 11.

96-97. *Veiller. Réveiller.* — Voir *Remarque* 20.

101-104. Au v. 84 le poète, en entrant, n'avait pris qu'une vue lointaine et superficielle du visage de Jocelyn ; penché sur lui, il découvre dans son calme le signe de la sainteté.

103. *Était lu.* — On attendrait plutôt : *était lisible.*

105. *L'assistant.* — Le prêtre, curé de la paroisse voisine. — *Les saints cantiques :*

Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort, etc...

(*Crucifix.*)

107. *Et chantant.* — Il ne peut s'agir tout au plus, pendant cette veillée funèbre, que d'une *psalmodie.*

109. Détails exacts. Voir p. 588.

Chacun des villageois jeta sur le cercueil
Un peu de terre sainte en signe de son deuil ;
Tous pleuraient en passant et regardaient la tombe
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe ;
Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,
De la foule muette un sourd sanglot sortit.
Quand ce fut à mon tour : « O saint ami ! lui dis-je,
Dors ; ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui s'afflige.
En vain je vais fermer la couche où te voilà,
Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là...
Il est où ses vertus ont allumé leur flamme !
Il est où ses soupirs ont devancé son âme ! »
Je dis ; et tout le soir, attristant ces déserts,
Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs,
Et, mêlant à ses glas des aboiements funèbres,
Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres.

Et moi, seul avec Marthe en ce morne séjour,
J'allais, je revenais du jardin à la cour,
Cherchant et retrouvant en chaque endroit sa trace,
Le voyant, lui parlant, et lui laissant sa place,
Feuilletant tout ouvert quelque livre pieux,
En lisant un passage et m'essuyant les yeux.
« N'écrivait-il jamais ? — Quelquefois le dimanche,
Me dit Marthe, il veillait sur une page blanche,

113-114. On peut se demander quelle est exactement l'image que Lamartine a voulu rendre ici. La *tombe*, c'est la fosse ; et on ne voit point comment celle-ci peut s'*affaisser*, c'est-à-dire « plier, s'incliner sous le faix » des quelques poignées de terre jetées au passage par les paysans. Faut-il entendre par la « *tombe* » le cercueil même ? Il paraîtrait alors descendre plus bas, à mesure qu'on le couvre de terre ?... Ou bien Lamartine aurait-il écrit « *s'effacer* » ? Dans toutes les hypothèses, il y a là une négligence et une imprécision.

121-122. C'est le sens moral de tout le poème : la rédemption de Jocelyn par le sacrifice, qui, finalement, lui a valu le ciel.

130. *Lui laissant sa place.* — Expression concise d'un sentiment délicat : le fantôme de Jocelyn est encore présent aux yeux de son ami, qui se fait pour ainsi dire accompagner de lui dans toutes ses démarches.

131. *Feuilletant tout ouvert.* — C'est-à-dire que le livre pieux était resté ouvert à la page où Jocelyn l'avait lu pour la dernière fois.

Et quand elle était noire, au fond d'un vieux panier
Il la jetait, et moi, dans un coin du grenier
Je balayais la feuille au retour de l'aurore.
Ce qu'ont laissé les rats y peut bien être encore. »
J'y montai ; j'y trouvai ces pages, où sa main
Avait ainsi couru sans ordre et sans dessein,
Semblables à ces mots qu'un rêveur solitaire
Du bout de son bâton écrit avec mystère ;
Caractères battus par la pluie et les vents,
Et dont l'œil se fatigue à renouer le sens.
Bien des dates manquaient à ce journal sans suite,
Soit qu'il eût déchiré la page à peine écrite,
Ou soit que Marthe en eût allumé ses flambeaux
Et les vents sur son toit dispersé les lambeaux.
Déplorant à mon cœur mainte feuille ravie,
Mon œil de ces débris recomposait sa vie,
Comme l'œil, éclairé d'un rayon de la nuit,
Et s'égarant au loin sur l'horizon qui fuit,
Voit les anneaux glissants d'un fleuve à l'eau brillante
Dérouler flots à flots leur nappe étincelante,
Se perdre par moment sous quelque tertre obscur,
Dans la plaine plus bas reparaître plus pur,
Se briser de nouveau dans les prés qu'il arrose ;
Mais suivant du regard le sillon qu'il suppose,
Et sous les noirs coteaux devinant ses détours,
De mille anneaux rompus recompose un seul cours.
C'est ainsi qu'à travers de confuses images
De ce journal brisé j'ai recousu les pages.

147. *Ou soit que.* — Redondance ; *ou que* eût suffi.

149. Entendez : « déplorant que mainte feuille eût été ravie. »

154. *Flots à flots.* — L'usage et la logique exigeraient le singulier : c'est un à un que les flots se déroulent et s'enchaînent comme des anneaux. D'autre part, qu'est-ce que « la nappe des anneaux » ? Les deux images s'excluent.

155. *Par moment.* — Voir *Remarque* 8.

158-160. Le sujet du participe « *suivant* » et du verbe « *recompose* » est le mot *œil* du vers 151 : « *comme l'œil...* » — Toute cette période est écrite d'un style indolent et lâche qui caractérise assez bien la négligence que le poète se permet parfois à partir de *Jocelyn*.

Si d'une ombre souvent le texte est obscurci,
Complétez, en lisant, ces pages ; les voici.

164. *En lisant* — C'est-à-dire « à mesure que vous les lirez ». Le participe présent n'exprime point ici le moyen ou la manière.

PREMIÈRE ÉPOQUE

1. « Les Seize ans de Jocelyn. »

C'est le début du poème.

1er mai 1786.

Le jour s'est écoulé comme l'eau dans la bouche
D'un fruit délicieux qui fond dès qu'on y touche
Ne laissant après lui que parfum et saveur.
O mon Dieu, que la terre est pleine de bonheur !
Aujourd'hui premier mai, date où mon cœur s'arrête,
Du hameau paternel c'était aussi la fête,
Et c'est aussi le jour où ma mère eut un fils ;
Son baiser m'a sonné mes seize ans accomplis :
Seize ans ! puissent longtemps ces doux anniversaires
Sonner tant de bonheur au clocher de mes pères !

Que ce jour s'est levé serein sur le vallon !
Chaque toit semblait vivre à son premier rayon,

1-2. A partir de 1841 :

Le jour s'est écoulé comme fond dans la bouche
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche.

Image assez hardie à sa date, et par laquelle Lamartine semble annoncer les poètes impressionnistes : la comtesse de Noailles en a de semblables. On étudiera comment il a hésité sur l'expression ; si la rédaction définitive améliore le 1er vers, c'est peut-être au détriment du second ; mais aussi, « qui fond dès qu'on y touche » manquait de précision et évoquait un fruit se liquéfiant sous les doigts.

5. Entendez : « date à laquelle il plaît à mon cœur que mon attention s'arrête. »

Chaque volet ouvert avant qu'il pût éclore
Semblait comme un ami solliciter l'aurore ;
On voyait la fumée, en colonnes d'azur,
De chaque humble foyer monter dans un ciel pur ;
Du pieux carillon les légères volées
Couraient en bondissant à travers les vallées ;
Les filles du village, à ce refrain joyeux,
Entr'ouvraient leur fenêtre en se frottant les yeux,
Se saluaient de loin du sourire ou du geste,
Et sur les hauts balcons penchant leur front modeste,
Peignaient leurs longs cheveux qui pendaient en dehors,
Comme des écheveaux dont on lisse les bords ;
Puis elles descendaient nu-pieds, demi vêtues
De ces plis transparents qui collent aux statues,
Et cueillaient sur la haie ou dans l'étroit jardin
L'œillet ou le lilas, tout baignés du matin ;
Et les gouttes des fleurs, sur leurs seins découlées,
Y roulaient comme autant de perles défilées.
Tous les sentiers fleuris qui descendent des bois
Retentissaient de pas, de murmures, de voix ;
On y voyait courir les blonds chapeaux de paille,
Et les corsets de pourpre enlacés à la taille.
Tous ces sentiers versaient d'heure en heure au hameau
Les groupes variés confondus sous l'ormeau :

13. A partir de 1841 :

Chaque volet ouvert à l'aube près d'éclore.

Avant qu'il pût éclore. — *Il* désigne « le jour » : l'hémistiche était à la fois prosaïque et imprécis. La correction est heureuse.

29-30. Bien qu'intransitif, le verbe *découler* a un participe passé qui se conjugue avec l'auxiliaire *être* pour marquer l'état et non l'action ; on dit : l'eau *est* toute *découlée* du bassin (Littré). L'expression employée ici par Lamartine est donc correcte, quoique peu usuelle. — *Perles défilées*, c'est-à-dire tombées du fil qui les réunissait. Cf. Molière :

J'ai rêvé cette nuit de perles défilées...

(*Dépit Amoureux.* V. 6.)

33-34. Voir *Prologue*, note au vers 50 : le « goncourtisme » est ici plus pittoresque peut-être et plus accentué.

Enlacés à la taille, par le bras d'un fiancé.

Là les embrassements, les scènes de familles,
Les cheveux blancs touchant des fronts de jeunes filles,
Des amis retrouvés, des souvenirs lointains,
Des hôtes entraînés aux rustiques festins,
Des vierges à genoux autour de la chapelle,
Et les groupes pieux que la cloche rappelle,
Leur chapelet en main et le front incliné,
Allant offrir à Dieu le jour qu'il a donné.

Que de danses le soir égayaient la pelouse !
Plus le jour retirait sa lumière jalouse,
Plus elles s'animaient, comme pour ressaisir
Ce que l'heure fuyante enviait au plaisir.
Chaque arbre du verger avait son chœur champêtre,
Son orchestre élevé sur de vieux troncs de hêtre ;
Le fifre aux cris aigus, le hautbois au son clair,
La musette vidant son outre pleine d'air ;
L'un sautillant et gai, l'autre plaintive et tendre,
S'accordant, s'excitant, s'unissant pour répandre
Ensemble ou tour à tour, dans leurs divers accents,
Le délire ou l'ivresse à nos cœurs bondissants.
Tous les yeux se cherchaient, toutes les mains pressées
Frémissaient de répondre aux notes cadencées.

37. *Là...* — Ici commence une période énumérative sans aucun verbe. Sous-entendre : « il y avait », ou bien « on voyait ». — Ces sortes d'ellipses deviennent de plus en plus fréquentes dans les vers de Lamartine après 1836.

43. *Leur chapelet.* — « Leur » se rapporte aux jeunes gens composant les groupes.

45. *La pelouse.* — Sans doute celle qui couvre la place principale du hameau.

48. *Enviait.* — « Refusait », au sens du verbe latin « *invidere* ».

51. *Le fifre* est une petite flûte à six trous, aux sons aigres, d'importation germanique ; la *musette*, sorte de cornemuse rustique composée de trois chalumeaux et d'une bourse en peau (*outre*) que le joueur tient sous son bras gauche, est, avec le hautbois, l'instrument traditionnel des villageois.

57-58. *Toutes les mains.* — Les danseurs battent la mesure, avec leurs mains unies.

Un tourbillon d'amour emportait deux à deux,
Dans sa sphère de bruit, les couples amoureux ;
Les pieds, les yeux, les cœurs qu'un même instinct attire,
S'envolaient soulevés par le commun délire,
S'enchaînaient, se brisaient, pour s'enchaîner encor :
Tels, quand un soir d'été darde ses rayons d'or,
Dans le sable échauffé qui brille sur la grève
On voit des tourbillons d'atomes, qu'il soulève,
Monter, descendre, errer, s'enlacer tour à tour,
Comme à l'attrait caché d'un invisible amour,
Dresser en tournoyant leur brillante colonne,
Et danser dans la sphère où le soleil rayonne.

Et plus tard, quand l'archet, le fifre, le hautbois,
Commençaient à languir comme épuisés de voix,
Quand les cheveux mouillés, que la sueur dénoue,
Tombaient en tresse lisse et collaient à la joue,
Et que sur les gazons les groupes indolents
S'en allaient en causant à voix basse, à pas lents,
De quels bruits enchanteurs l'oreille était frappée !
Adieux, regrets, baisers, parole entrecoupée,
Murmure que la nuit peut à peine assoupir,
D'un beau jour qui s'éteint tendre et dernier soupir :
Mon âme s'en troublait, mon oreille ravie
Buvait languissamment ces prémices de vie ;
Je suivais des regards, et des pas, et du cœur,
Les danseuses passant l'œil chargé de langueur ;
Je rêvais aux doux bruits de leurs robes de soie ;
Chacune en s'en allant m'emportait une joie.
Puis enfin, danse et bruit, tout avait disparu ;
Sur la crête des monts la lune avait couru ;

60. *Dans sa sphère de bruit.* — L'image était pour ainsi dire classique chez les romantiques à propos de la « valse » :

Car la valse bondit dans son sphérique empire.
(Vigny. *Le Bal.*)

68. *A l'attrait.* — « En suivant l'attrait ». Voir *Remarque* 17.

71. *L'archet.* — Pour « le *violon* ».

78. *Parole entrecoupée.* — On attendrait le pluriel, et c'est bien la rime seule qui paraît avoir ici justifié le singulier. Voir *Remarque* 25.

79-80. *Assoupir-Soupir.* — Voir *Remarque* 20.

A peine quelque amant, trop oublieux de l'heure,
Regagnait en rêvant sa lointaine demeure,
Ou, longtemps arrêtés au coude du chemin,
Quelques couples tardifs, une main dans la main,
Laissaient sonner deux fois l'heure avancée et sombre,
Et sous les châtaigniers disparaissaient dans l'ombre.

93. *Laissaient sonner deux fois.* — Ce n'est pas la même heure qui sonne deux fois ; mais par deux fois ils entendent sonner une heure tardive sans se décider à rentrer...

---

2. « Le Départ. »

Dans ces jours mêmes où les splendeurs du printemps éveillent en lui de juvéniles ardeurs vers la vie et vers l'amour, Jocelyn apprend un triste secret : sa sœur va être forcée de renoncer à épouser le jeune homme qu'elle aime, faute d'une dot suffisante. Il décide aussitôt de se sacrifier pour sa sœur ; en abandonnant sa part d'héritage, il rendra la dot de celle-ci acceptable ; pour lui, il entrera au séminaire. Il le déclare à sa mère ; et sa générosité instinctive aperçoit déjà ce qu'il peut y avoir de sublime dans la vie du prêtre, d'utile et de grand dans son rôle social :

Il est dans son silence au reste des mortels
Ce qu'est aux instruments l'orgue des saints autels :
On n'entend pas sa voix profonde et solitaire
Se mêler hors du temple aux vains bruits de la terre ;
Les vierges à ses sons n'enchaînent point leurs pas,
Et le profane écho ne les répète pas ;
Mais il élève à Dieu, dans l'ombre de l'église,
Sa grande voix qui s'enfle et court comme une brise,
Et porte, en saints élans, à la Divinité
L'hymne de la nature et de l'humanité.
Mais vous dites peut-être : « Il vit seul, et son âme,
« Que n'échauffe jamais le rayon de la femme,
« Dans cet isolement sèche et se rétrécit ;
« Il n'a plus de famille, et son cœur se durcit. »
Dites plutôt qu'à l'homme il étend sa famille :
Les pauvres sont pour lui mère, enfants, femme et fille.
Le Christ met dans son cœur son immense amitié ;
Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié.

Ces quelques vers contiennent en germe tout le sens que Lamartine a voulu attacher à son poème.

La mère de Jocelyn, cependant, a d'abord hésité :

Elle a pleuré sept jours, comme sur les montagnes
La fille de Jephté, que suivaient ses compagnes.

Enfin elle a donné son consentement à une vocation qu'elle sentait inspirée moins encore par Dieu que par le dévouement familial. On célébrera sans retard le mariage, qui se décide aussitôt ; et puis Jocelyn abandonnera la maison paternelle pour le Séminaire.

Dans le fragment qui suit, Lamartine a fait revivre ses impressions et ses tristesses d'enfant, lorsqu'il quittait Milly pour s'aller renfermer au collège de Belley, chaque année en octobre.

6 juin 1786.

Ce fut hier : le jour mélancolique et sombre
Semblait de ma tristesse avoir revêtu l'ombre ;
On eût dit qu'à son tour l'âme de ce beau lieu
Voulait sympathiser avec ce jour d'adieu,
Tant le ciel était gris, tant les vents sans haleine
Laissaient pencher la feuille et l'épi sur la plaine,
Tant le ruisseau dormait en retenant sa voix,
Tant les oiseaux cachés se taisaient dans les bois !
Tout se taisait aussi dans la maison fermée ;
On n'osait regarder une figure aimée ;
Quand on se rencontrait, on n'osait se parler,
De peur qu'un son de voix ne vînt vous révéler
Le sanglot dérobé sous le tendre sourire,
Et ne fît éclater le cœur qu'un mot déchire.
On allait, on venait ; mère, sœur, à l'écart,
Préparaient à genoux les apprêts d'un départ,
Et chacune, les mains dans le coffre enfoncées,
Cachait avec ses dons une de ses pensées.
On s'asseyait ensemble à table, mais en vain ;
Les pleurs se faisaient route et coulaient sur le pain.

377-8. La scène se passe en juin ; mais pour l'accorder à ses souvenirs qui se localisent en automne, Lamartine a imaginé que le jour est sombre et nuageux.

385. *La maison fermée.* — On a clos les fenêtres à cause de la fraîcheur ; la maison a l'air de renfermer un deuil.

390. *Qu'un mot déchire.* — Sur ce présent, voir *Remarque* 11.

391. *A l'écart.* — Pour mieux éviter les occasions de se parler.

392. *A genoux.* — Devant les paquets, ou le coffre du vers suivant.

396. *Se faisaient route.* — Par analogie avec l'expression : se faire jour.

Ainsi passa le jour ; et quand la nuit suprême,
Nuit qui doit pour jamais séparer ce qui s'aime,
Eut jeté sur nos yeux des voiles plus épais :
— « Allez, dis-je à ma mère, et reposez en paix.

. . . . . .

Jocelyn passe la nuit à revoir, un à un, tous les coins de l'enclos.

Je ne sais pas combien d'heures ainsi coulèrent,
Ni quels mille pensers dans ma tête roulèrent ;
De son œil infini Dieu seul peut les compter,
Et le cœur dans sa langue au cœur les raconter ;
Il est des nuits d'orage où le flot des idées,
Comme un fleuve trop plein aux ondes débordées,
Roule avec trop de pente et trop d'emportement,
Pour que notre âme même en ait le sentiment ;
Un vertige confus bouillonne dans la tête,
Et, prêt à se briser, le cœur même s'arrête ;
J'étais dans cet état, sans entendre, sans voir,
Anéantissement, sommeil du désespoir :
Seulement par moments mes pleurs, pleuvant encore,
M'éveillaient en tombant dans le bassin sonore.
L'aube enfin colora sa barre au bord des cieux,
Comme un flambeau soudain qui vient blesser les yeux.
Je voulus, sans revoir un visage de femme,
Dire à ma mère un mot qui lui laissât mon âme ;
Sur mes genoux tremblants du seuil je m'approchai ;
De mon front prosterné, muet, je le touchai ;

398. *Ce qui s'aime.* — C'est-à-dire « des cœurs, des personnes qui s'aiment ». Cet emploi du neutre est conforme à l'usage classique. Cf. Racine :

Il peut, dans ce désordre extrême.
Épouser ce qu'il hait, et perdre ce qu'il aime...

(*Andromaque*, I, 1.)

480. Ces deux substantifs sont construits en apposition à *cet état*, malgré les deux phrases à l'infinitif qui les en séparent.

483. *Colora sa barre.* — Cf. Chateaubriand : « ... Cependant une *barre d'or* se forma dans l'Orient... » (*Atala*). Il y a peu de cohérence entre cette image et celle du vers suivant ; il faut sous-entendre entre les deux vers : « et ce fut comme si un flambeau s'allumait... »

485. *Un visage de femme.* — Voir *Remarque* 17.

J'entrelaçai mes doigts aux barreaux des persiennes,
Je crus sentir des mains qui rencontraient les miennes.
« Adieu ! » criai-je ; en vain j'y voulus joindre un mot,
Mon cœur noyé d'angoisse eut à peine un sanglot,
Et je m'enfuis courant et sans tourner la tête,
Comme un homme qui craint qu'un remords ne l'arrête.
Je marchai devant moi par des champs sans chemin,
De peur de rencontrer; d'entendre un être humain,
Jusqu'au sommet aride où la sombre montagne
S'affaisse et redescend vers une autre campagne.
Sur une roche grise une croix de granit,
Que la mousse tapisse, où l'aigle fait son nid,
S'élève pour bénir à la fois les deux faîtes,
Comme un homme étendant ses deux bras sur deux têtes.
Là je me retournai pour la première fois,
Et m'assis sur la pierre au pied de cette croix ;
Je vis se dérouler sous moi le paysage,
Le jardin verdoyer sous les murs du village,
La colombe blanchir les toits, et la maison
Retirer lentement son ombre du gazon.
Je vis blanchir dans l'air sa première fumée,
Une main entr'ouvrir la fenêtre fermée.
Un soupir emporta mon âme à ce doux lieu,
Et sur l'herbe, à genoux, je m'écriai : « Mon Dieu !
Vous qui prenez le fils, restez avec la mère,
Que l'heure du départ n'y soit pas même amère !
Je ne quitte, ô mon Dieu, ces cœurs et ce séjour,
Qu'afin de leur laisser plus de paix et d'amour :
Que l'amour et la paix y restent à ma place,
Et que le sacrifice attire au moins la grâce !
Veillez, au lieu de moi, sur ses chers habitants ;
Bénissez nuit et jour leur route et leurs instants ;
Soyez vous-même, ô Dieu ! vous, ô céleste Père,
Pour la mère le fils, et pour la sœur le frère !

497. *La sombre montagne.* — Le sommet du Craz domine Milly.

501. *Les deux faîtes.* — Celui de « la sombre montagne » et celui de l'autre mont bordant, au delà, la vallée qui se creuse derrière elle.

518. *La grâce.* — Sens mystique : la grâce de Dieu, c'est-à-dire ses bienfaits.

Comblez-les de vos dons ; menez-les par la main,
Par une longue vie et par un doux chemin,
Au terme où nous devons vous rendre grâce ensemble,
Et que dès ici-bas votre sein nous rassemble ! »
Je dis, et, sous les bois de ces derniers sommets,
L'horizon paternel s'abaissa pour jamais.

525. *Au terme.* — C'est-à-dire au ciel, où tous les justes se retrouveront. Voir la fin de l'Harmonie *Milly*, p. 453.

526. Par la communauté des prières et de la foi.

503-528. Ce dernier adieu de Jocelyn, et la prière qui l'accompagne sont, dans notre littérature, l'un des premiers modèles de poésie religieuse à la fois simple, pure et familière.

527. *Ces derniers sommets.* — Les derniers d'où il pouvait encore être aperçu.

528. On peut rapprocher l'impression de René lorsqu'il s'embarque pour l'Amérique : « ... Je contemplai longtemps sur la côte les derniers balancements des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui *s'abaissaient* à l'horizon. » (Chateaubriand, *René.*)

Jocelyn quitte la maison paternelle.

DEUXIÈME ÉPOQUE

Jocelyn ne rouvre son journal qu'au « *Séminaire de* ***, *le* 1er *janvier* 1793 ». « Six ans » ont passé pour lui dans l'étude et la paix ; six ans et demi à compter à la rigueur, puisqu'il a quitté la maison paternelle le 5 juin 1786 :

« Six ans sont retranchés des jours de mon jeune âge
Sans qu'une seule trace ait marqué leur passage...
Je n'ai senti ces jours qu'en calculant leur nombre.
Le cloître aux noirs piliers m'a caché dans son ombre ;
De ma haute cellule au chœur mélodieux
Les dalles ont compté mes pas silencieux ;
La méditation, la prière et l'étude
Ont engourdi mes sens dans leur froide habitude... »

1. L'Ivresse mystique à la Cathédrale.

Isolé du monde, Jocelyn connaît tous les élans d'une foi où la sensibilité a presque autant de part que l'intelligence. Pour les décrire, Lamartine s'est souvenu des heures de religieuse extase qu'il passait, adolescent, dans la chapelle du collège de Belley :

« ... J'ai peint dans *Jocelyn*, sous le nom d'un personnage imaginaire, ce que j'ai éprouvé moi-même de chaleur d'âme contenue, d'enthousiasme pieux répandu en élancements de pensées, en épanchements et en larmes d'adoration devant Dieu, pendant ces brûlantes années d'adolescence, dans une maison religieuse. Toutes mes passions futures encore en pressentiments, toutes mes facultés de comprendre, de sentir et d'aimer encore en germe, toutes les voluptés et toutes les douleurs de ma vie encore en songe, s'étaient pour ainsi dire concentrées, recueillies et condensées dans cette passion de Dieu, comme pour offrir au créateur de mon être, au printemps de mes jours, les prémices, les flammes et les parfums d'une existence que rien n'avait encore profanée, éteinte, ou évaporée avant lui.

« Je vivrais mille ans que je n'oublierais pas certaines heures du soir où, m'échappant pendant la récréation des élèves jouant dans la cour, j'entrais par une petite porte secrète dans l'église déjà assombrie par la nuit, et à peine éclairée au fond du chœur par la lampe suspendue du sanctuaire ; je me cachais sous l'ombre plus épaisse d'un pilier ; je m'enveloppais tout entier de mon manteau comme dans un linceul ; j'appuyais mon front contre le marbre froid d'une balustrade, et, plongé, pendant des minutes que je ne comptais plus, dans une muette mais intarissable adoration, je ne sentais plus la terre sous mes genoux ou sous mes pieds, et je m'abîmais en Dieu, comme l'atome flottant dans la chaleur d'un jour d'été s'élève, se noie, se perd dans l'atmosphère, et, devenu

transparent comme l'éther, paraît aussi aérien que l'air lui-même et aussi lumineux que la lumière !... » (*Confidences*, VI, 4.)

Ces lignes sont le meilleur commentaire du morceau suivant, l'un de ceux, certainement, auxquels Lamartine pensait en écrivant à Virieu : « C'est toi et moi à seize ans. »

Février 1793.

Souvent, lorsque des nuits l'ombre que l'on voit croître
De piliers en piliers s'étend le long du cloître,
Quand, après l'Angélus et le repas du soir,
Les lévites épars sur les bancs vont s'asseoir,
Et que, chacun cherchant son ami dans le nombre,
On épanche son cœur à voix basse et dans l'ombre,
Moi qui n'ai point encore entre eux trouvé d'ami,
Parce qu'un cœur trop plein n'aime rien à demi,
Je m'échappe, et, cherchant ce confident suprême
Dont l'amour est toujours égal à ce qu'il aime,
Par la porte secrète en son temple introduit,
Je répands à ses pieds mon âme dans la nuit.

34. *Les lévites.* — Terme du langage ecclésiastique, emprunté de la Bible. Il y désignait les membres de la tribu de Lévi consacrés au service du temple de Jérusalem : par extension, il signifie non pas les prêtres comme l'indique Littré, mais les ministres de la religion chrétienne qui leur sont inférieurs : diacres, sous-diacres, etc... Ici : « les séminaristes ». — *Sur les bancs.* Les bancs disposés sous le cloître et dans sa cour intérieure. Il faut supposer, d'après ces indications et celles qui vont suivre, que le grand séminaire est contigu, par son cloître, à la cathédrale.

40. Sens : chez lequel chaque croyant trouve toujours un amour égal au sien propre. L'amour de Dieu est le seul sur lequel l'homme soit toujours assuré de pouvoir compter.

41. *Par la porte secrète.* — Voir plus haut l'indication des *Confidences.*

42. *Je répands mon âme.* — L'image est la traduction directe du latin *effunaere ;* c'est proprement une « *effusion* ». — L'expression elle-même est, d'ailleurs, de la langue religieuse classique : « ... Mon Dieu, si j'ose répandre mon âme en votre présence... » Fléchier. *Oraison funèbre de Turenne.* Lamartine l'avait déjà employée dans les *Méditations.*

Je répandrai mon âme au seuil du sanctuaire...

(*Chant lyrique de Saül.*)

Ossian ! Ossian ! lorsque plus jeune encore
Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore ;
Quand, tes vers dans le cœur et ta harpe à la main,
Je m'enfonçais l'hiver dans des bois sans chemin,
Que j'écoutais siffler dans la bruyère grise,
Comme l'âme des morts, le souffle de la bise,
Que mes cheveux fouettaient mon front, que les torrents,
Hurlant d'horreur aux bords des gouffres dévorants,
Précipités du ciel sur le rocher qui fume,
Jetaient jusqu'à mon front leurs cris et leur écume ;

43. *Ossian ! Ossian !* — Lamartine va comparer les extases où le jetait la poésie d'Ossian à celles que provoque la méditation religieuse ; ces dernières sont supérieures et préférables, car le croyant peut, pour ainsi dire, les renouveler à volonté (vers 85-86). Mais, poétiques ou religieuses, ces deux sortes d'extases sont de la même qualité. On saisit ici, sur le vif, comment Lamartine unissait dans une même conception poésie et croyance, et on peut comprendre, à l'aide de ce passage, dans quelle mesure exactement et pourquoi sa poésie est *religieuse*. — *Ossian*. Nom d'un barde gaélique du IIIe siècle après J.-C. On n'a conservé aucune de ses œuvres ; mais un jeune poète écossais, Macpherson, prétendit en avoir retrouvé un manuscrit : il les publia en 1760. Bien qu'il les ait inventées de toutes pièces en s'inspirant, avec beaucoup d'habileté, des légendes du pays et de quelques fragments déformés par la tradition orale, elles eurent dans toute l'Europe un succès inattendu jusqu'à l'époque romantique : Napoléon lui-même était un dévot d'Ossian. — Voir plus haut p. 48 à quelle époque Lamartine lut ses poèmes. D'après les *Confidences*, VI-6, ce serait vers 1806 ou 1807, en plein hiver : « ... C'était dans les âpres frissons de novembre et de décembre... C'était la décoration naturelle et sublime du poème d'Ossian que je tenais à la main... »

44. *Inistore*. — Ville d'Irlande.

45. *Ta harpe à la main*. — Sens métaphorique. Lamartine veut dire qu'il s'est essayé lui-même à écrire des vers à la manière d'Ossian.

49. *Que mes cheveux*, etc. — Attitude romantique par excellence : elle vient de Chateaubriand : « ... Je marchais à grands pas, le visage enflammé, *le vent sifflant dans ma chevelure*, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur. » *René*.

51. *Qui fume*. — Voir *Remarque* 11.

Quand les troncs des sapins tremblaient comme un roseau
En secouant leur neige où planait le corbeau,
Et qu'un brouillard glacé, rasant ses pics sauvages,
Comme un fils de Morven me vêtissait d'orages.
Si, quelque éclair soudain déchirant le brouillard,
Le soleil ravivé me lançait un regard,
Et d'un rayon mouillé, qui lutte et qui s'efface,
Éclairait sous mes pieds l'abîme de l'espace,
Tous mes sens exaltés par l'air pur des hauts lieux,
Par cette solitude et cette nuit des cieux,
Par ces sourds roulements des pins sous la tempête,
Par ces frimas glacés qui blanchissaient ma tête,
Montaient mon âme au ton d'un sonore instrument
Qui ne rendait qu'extase et que ravissement ;
Et mon cœur à l'étroit battait dans ma poitrine,
Et mes larmes tombaient d'une source divine,
Et je prêtais l'oreille et je tendais les bras,
Et comme un insensé je marchais à grands pas,
Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage
L'ombre de Jéhovah qui passait dans l'orage,
Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
Sa voix que la tempête emportait au chaos ;
Et de joie et d'amour noyé par chaque pore,
Pour mieux voir la nature et mieux m'y fondre encore,

54. *Où planait.* — « Au-dessus de laquelle. » C'est une extension de l'emploi classique de l'adverbe *où*.

56. *Un fils de Morven.* — Un Écossais. *Morven* (le mont Noir) est une presqu'île de l'Écosse, dans le comté d'Argyle.

57. *Quelque éclair.* — C'est-à-dire « quelque rayon de soleil qui déchirait le brouillard *comme un éclair* ».

59. *Qui lutte et qui s'efface.* — Voir *Remarque* 11.

63. *Roulements des pins.* — Ce sont les « sapins » du v. 52 qui semblent *roulés* par le vent.

66. *Qui ne rendait.* — Au sens du latin *reddere :* faire entendre.

68. *Source divine.* — Il entrait la pensée confuse de Dieu, et comme un caractère religieux dans son émotion (voir v. 72).

72. *Jéhovah.* — Nom hébreu de Dieu conçu surtout comme le maître redoutable des éléments.

71-79. Tout ce passage aiderait à définir le panthéisme de Lamartine et la façon dont il aperçoit le visage de Dieu reflété dans celui des choses.

J'aurais voulu trouver une âme et des accents,
Et pour d'autres transports me créer d'autres sens !
Ce sont de ces moments d'ineffables délices
Dont Dieu ne laisse pas épuiser les calices,
Des éclairs de lumière et de félicité
Qui confondent la vie avec l'éternité.
Notre âme s'en souvient comme d'une pensée
Rapide, dont en songe elle fut traversée.
Ah ! quand je les goûtais, je ne me doutais pas
Qu'une source éternelle en coulait ici-bas !
Eh bien ! quand j'ai franchi le seuil du temple sombre
Dont la seconde nuit m'ensevelit dans l'ombre ;
Quand je vois s'élever entre la foule et moi
Ces larges murs pétris de siècles et de foi ;
Quand j'erre à pas muets dans ce profond asile,
Solitude de pierre, immuable, immobile,
Image du séjour par Dieu même habité,
Où tout est profondeur, mystère, éternité ;
Quand les rayons du soir, que l'occident rappelle,
Éteignent aux vitraux leur dernière étincelle,
Qu'au fond du sanctuaire un feu flottant qui luit
Scintille comme un œil ouvert sur cette nuit,
Que la voix du clocher en son doux s'évapore,
Que, le front appuyé contre un pilier sonore,
Je le sens, tout ému du retentissement,
Vibrer comme une clef d'un céleste instrument,
Et que du faîte au sol l'immense cathédrale,
Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale,

90. *Pétris de siècles et de foi.* — C'est la même union de l'abstrait et du concret qu'on admira plus tard au vers de V. Hugo.

Vêtu de probité candide et de lin blanc.

(*Légende des Siècles.* Booz endormi.)

97. Voir plus haut l'indication des *Confidences* sur « la lampe du sanctuaire ».

99. *En son doux.* — On attendrait plutôt le pluriel. Voir *Remarque* 8.

101. *Ému.* — L'ébranlement du son se communique au pilier.

102. *Comme une clef*, etc. ..— L'instrument auquel songe ici Lamartine est le violon : la nef de la cathédrale est comme une immense boîte d'harmonie, et le pilier y vibre comme la clef du violon quand les cordes sont frôlées par l'archet.

Tel qu'un être animé, semble à la voix qui sort
Tressaillir et répondre en un commun transport ;
Et quand, portant mes yeux des pavés à la voûte,
Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute,
Qu'un invisible ami, dans la nef répandu,
M'attire à lui, me parle un langage entendu,
Se communique à moi dans un silence intime,
Et dans son vaste sein m'enveloppe et m'abîme :
Alors, mes deux genoux pliés sur le carreau,
Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,
Comme un homme surpris par l'orage de l'âme,
Les yeux tout éblouis de mille éclairs de flamme,
Je m'abrite muet dans le sein du Seigneur,
Et l'écoute et l'entends voix à voix, cœur à cœur.
Ce qui se passe alors dans ce pieux délire,
Les langues d'ici-bas n'ont plus rien pour le dire ;
L'âme éprouve un instant ce qu'éprouve notre œil
Quand, plongeant sur les bords des mers près d'un écueil,
Il s'essaie à compter les lames dont l'écume
Étincelle au soleil, croule, jaillit et fume,
Et qu'aveuglé d'éclairs et de bouillonnement
Il ne voit plus que flots, lumière et mouvement ;
Ou bien ce que l'oreille éprouve auprès d'une onde
Qui des pics du mont Blanc s'épanche, roule et gronde,
Quand, s'efforçant en vain, dans cet immense bruit,
De distinguer un son d'avec le son qui suit,
Dans les chocs successifs qui font trembler la terre,
Elle n'entend vibrer qu'un éternel tonnerre.

105. *A la voix qui sort*, etc... — Complément indirect commun aux verbes *tressaillir* et *répondre ;* « la voix » est celle qui sort du clocher. Ce serait forcer beaucoup le sens que d'entendre : la cathédrale répond par son écho aux sons qu'émet alors une voix humaine. L'expression, en tous cas, n'est pas claire.

110. *Entendu.* — Par le cœur. Rapprocher cette définition de Dieu donnée dans la *Méditation* qui porte ce titre :

C'est un Verbe vivant dans le cœur entendu.

(v. 28.)

113. *Alors.* — Cet adverbe introduit la seconde partie de la vaste période qui commence à *Eh bien ; quand...* (v. 87).

115. Jocelyn a le même geste que le voyageur surpris, sur une route, par un orage.

Et puis ce bruit s'apaise, et l'âme qui s'endort
Nage dans l'infini sans aile, sans effort,
Sans soutenir son vol sur aucune pensée,
Mais immobile et morte et vaguement bercée,
Avec ce sentiment qu'on éprouve en rêvant
Qu'un tourbillon d'été vous porte, et que, le vent
Vous prêtant un moment ses impalpables ailes,
Vous planez dans l'éther tout semé d'étincelles,
Et vous vous réchauffez, sous des rayons plus doux,
Au foyer des soleils qui s'approchent de vous.

Ainsi la nuit en vain sonne l'heure après l'heure,
Et, quand on vient fermer la divine demeure,
Quand sur les gonds sacrés les lourds battants d'airain
Tournent en ébranlant le caveau souterrain,
Je m'éloigne à pas lents, et ma main froide essuie
La goutte tiède encor de la céleste pluie !...

134-143. Ces vers où est dépeinte l'ascension de l'âme, puis son bercement dans l'infini, sont, à leur date, parmi les plus neufs et les plus suggestifs. On peut en rapprocher un poème de Baudelaire, où, avec moins de fluidité et de langueur, est décrite l'élévation de l'esprit au-dessus des perspectives terrestres :

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les ethers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté...

(*Fleurs du Mal*, III. Élévation.)

---

2. La Grotte des Aigles.

Les événements se précipitent, et les malheurs pour Jocelyn. Il apprend que la maison de ses parents a été brûlée dans une émeute, que sa mère et sa sœur, après s'être réfugiées dans les bois, ont réussi à émigrer auprès d'un parent éloigné qui leur donnera asile. Puis le séminaire est envahi, ses prêtres et ses lévites

massacrés ou arrêtés ; au milieu de ce désordre, Jocelyn est sauvé par la pitié d'une femme inconnue, qui

Le guide hors des murs à la faveur de l'ombre.

Il erre pendant sept jours en se dirigeant vers les montagnes. Sur les hauts plateaux des Alpes du Dauphiné, il rencontre un vieux pâtre :

Les yeux vers le soleil couchant, entre ses doigts
Il roulait, sans me voir, un rosaire de bois...
Il écoute en pleurant ma touchante aventure...

Il mène Jocelyn à une grotte que lui seul connaît — lui seul « et l'éclair, et le vent, et les aigles » — . Taillée en haut d'un roc, elle s'ouvre au bord d'un précipice où gronde un torrent ; et on n'y peut accéder qu'au moyen d'une sorte de pont étroit formé par un rocher glissant, qui

Comme un vaste arc-en-ciel appuyé sur deux cimes
Se dresse en voûte immense et franchit ces abîmes.

Entre elle et le précipice se creuse

Un vallon d'herbe en fleur par l'écume arrosé ;

une source y jaillit ; et toute une végétation s'y déploie, inattendue. Le vieux berger y laisse le fugitif ; il lui remet une provision de pain ; et Jocelyn de temps en temps descendra vers la haute prairie chercher quelques aliments que le vieillard déposera pour lui dans le creux d'un roc. Par ce seul ami, il gardera encore quelque communication avec le monde.

Grotte des Aigles, 18 avril 1793.

Le sommeil m'a surpris sous le nocturne dôme,
L'alouette a chanté mon réveil ; mon royaume
Sous un jour de printemps en fleurs m'est apparu,
Et du matin au soir mes pas l'ont parcouru.
Qu'il est vert ! et pour qui, sur ces hauts précipices,
Dieu créa-t-il un jour ce vallon de délices,
Et d'un triple rempart élevé de ses mains
En ferma-t-il l'accès et la vue aux humains ?

Là le gouffre tonnant où le glacier se verse,
Et qu'à travers la mort le pont de roc traverse ;

595. Jocelyn, que le vieux berger a laissé seul, la veille vers le soir, s'est endormi en plein air.

604. *A travers la mort.* — C'est-à-dire qu'il y a péril de mort à le traverser.

Ici ces pics glacés, qui ne fondent jamais,
L'entourent à demi de leurs neigeux sommets ;
Et plus bas, à l'endroit où son lit qui serpente
Semble au penchant des monts vouloir unir sa pente,
Le rocher tout à coup l'arrête et le retient,
Et d'un escarpement dans les airs le soutient ;
Sur ses parois, polis par l'égout des ravines,
Nulle herbe, nulle fleur ne pend par ses racines ;
Et la voix des bergers, qu'on voit à peine en bas,
Se perd dans la distance et ne m'y parvient pas.
A l'abri de ces flots, de ces rocs, de ces neiges,
Ne craignant des mortels ni surprise ni pièges,
Je trouve comme l'aigle, en mon aire élevé,
Tout ce que le désir d'un poète eût rêvé :
Arbres, fils de leur gland, courbés sous les tempêtes,
Mais dont la foudre seule ose ébranler les têtes ;
Lianes, de leurs pieds à leur front serpentant,
Qui bercent fleurs et nids sur leur filet flottant ;
Rayon doré du jour qui sous leur nuit se joue,
Tremblant sur l'herbe, au gré du vent qui les secoue ;
Hauts gazons où sur l'or nagent les papillons,
Où les vents creusent seuls leur trace en verts sillons ;
Herbe que chaque brise en molles vagues roule,
Répandant mille odeurs sous mon pied qui les foule ;
Eau qui dort dans la feuille où l'ombre la brunit,
Ou remplit jusqu'aux bords ses coupes de granit ;

607. *Son lit.* — Le vallon est étroit et serpente entre les rochers ; Jocelyn l'assimile tout naturellement au lit de quelque fleuve desséché.

611. *Paroi.* — Voir *Remarque* 3. — *L'égout.* — Au sens premier du mot, qui est le substantif verbal de « égoutter ». L'eau qui séjourne après les pluies dans les ravines, *s'égoutte* sur les parois du roc.

617. *Aire.* — C'est le nid des grands oiseaux de proie ; ce substantif est toujours féminin ; mais il était quelquefois masculin au moyen âge. Lamartine prend d'assez grandes libertés, avec le genre des mots. Voir *Remarque* 3.

619. *Fils de leur gland.* — Nés du gland qui a roulé à terre sans que la main de l'homme ait favorisé leur croissance... Voir dans les Harmonies, *le Chêne.*

625. *Sur l'or.* — Sur l'or des fleurs.

Écume des ruisseaux sur leurs pentes fleuries,
Se perdant comme un lait dans le vert des prairies ;
Lac limpide et dormant comme un morceau tombé
De cet azur nocturne à ce ciel dérobé,
Dont le creux transparent jusqu'au fond se dévoile,
Où, quand le jour s'éteint, la sombre nuit s'étoile,
Où l'on ne voit flotter que les fleurs des lotus
Que leur poids de rosée a sur l'onde abattus,
Et le duvet d'argent que le cygne sauvage,
En se baignant dans l'onde, a laissé sur la plage ;
Golfes étroits, cachés dans les plis des vallons ;
Aspects sans borne ouverts sur les grands horizons ;
Abîmes où l'oreille écoute l'avalanche ;
Cimes dans l'éther bleu noyant leur flèche blanche ;
Grandes ombres des monts qui brunissent leurs flancs ;
Rayon répercuté des pics étincelants ;
Air élastique et tiède, où le sein qui s'abreuve
Croit boire, en respirant, une âme toujours neuve ;
Bruit qu'on entend si loin descendre ou s'élever ;
Silence où l'âme dort et s'écoute rêver ;
Partout, avec la paix, mouvement qui l'anime :
Des troupeaux de chamois qui volent sur l'abîme,
Chevreuils rongeant l'écorce, écureuils dans les bois,
Chants de milliers d'oiseaux qui confondent leurs voix,
Vols d'insectes dorés et bourdonnements d'ailes,
De leurs prismes flottants semant les étincelles,
Fleurs partout sous mes pas et parfums dans les airs :
Voilà ce que le ciel a fait pour ces déserts.

. . . . . .

*

20 mai 1793.

Voilà donc, quand ma tente ailleurs est renversée,
La tente que je trouve ici toute dressée.
J'ai déjà sur la roche étendu pour mon lit
La feuille des forêts que la mousse amollit ;
J'ai déjà suspendu dans ma chaude demeure

641. *Golfes étroits.* — L'œil de Jocelyn, quittant son vallon, aperçoit dans l'espace montueux d'autres vallons, où d'autres lacs, au loin, forment, en s'enfonçant, comme des golfes.

Mon bâton, et ma montre où j'entends marcher l'heure,
Rassemblé du bois mort en tas pour mon foyer,
Vu la lueur du feu sous la grotte ondoyer,
Et passé dans la joie et dans la solitude
Un jour, dont tant de jours me feront l'habitude.

760. C'est comme l'écho affaibli d'une périphrase pseudo-classique sur la montre. Cf. encore André Chénier (Iambes).

764. *Un jour.* — Il semble, d'après ce vers, que Jocelyn écrive ce dernier fragment au soir de la première journée qu'il a passée dans sa grotte ; la date qui est en tête du fragment devrait donc être non point « 20 *mai* », comme Lamartine a écrit, mais « 18 *avril* »; à moins qu'on ne comprenne qu'il a employé une journée à visiter « son royaume » et une autre à s'installer dans sa grotte ; en ce cas, il faudrait « 19 *avril* ». — On verra, par d'autres exemples, que Lamartine date les notes du journal de Jocelyn avec un manque de précision qui contrevient souvent à la vraisemblance.

TROISIÈME ÉPOQUE

A mesure qu'avance l'été, la solitude pèse au cœur de Jocelyn. Sans doute, il en goûte les enivrements :

... Dans ce ciel, semblable à des lacs sans rivage,
Je ne vois que l'éther limpide, où rien ne nage
Excepté l'aigle noir qui, comme un point obscur,
Semble dormir cloué dans l'immobile azur [1].

Des heures entières, il a une impression de divin allègement, comme si son âme, fuyant son corps, s'unissait à toutes les splendeurs de la nature. Mais une tristesse surgit de cette volupté même :

Je sens que dans le ciel, d'où je descends si las
Dieu m'écoute, il est vrai, mais ne me répond pas...
Je cherche autour de moi, là, plus bas dans ce monde,
Quelque chose qui sente avec moi, qui réponde...
Alors ce dôme bleu me semble un beau linceul ;
J'entr'ouvre en vain mes bras au vent ; mon cœur est seul...

Dieu lui envoie dramatiquement le compagnon qu'il rêvait. Il aperçoit un matin un homme et un enfant qui, poursuivis par

1. On remarquera au passage ce vers de facture déja « parnassienne » à la fois large et net, où toute une vision s'inscrit ; il pourrait être de Leconte de Lisle, qui a dit du Condor :
Il dort, dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

deux soldats, vont être acculés au précipice ; il jette « un cri soudain, perçant, involontaire », et leur montre, de la main, le pont de rocher. Ils en atteignent le milieu ; mais les soldats s'élancent à leur suite. Le plus âgé des deux proscrits confie l'enfant à Jocelyn qui s'est avancé ; puis se retournant vers les soldats qui vont l'atteindre, il fait feu du fusil dont il est armé ; mais les soldats ont tiré en même temps. Atteints, ils roulent au fond du gouffre. Le proscrit a reçu une blessure mortelle, il ne tarde pas à expirer dans la grotte : Jocelyn et son fils l'enterrent au bord du lac. Avant de mourir, il a recommandé à Jocelyn son fils, qui s'appelle *Laurence :*

« Veillez sur ce destin que j'abandonne à Dieu !
Soyez pour lui, soyez un père, un frère ! Adieu ! »

La plus douce sympathie ne tarde pas à lier les deux solitaires ; et le tableau de leur vie, au creux de la haute montagne, devient sous la plume du poète la plus pure des idylles consacrées à la nature et à l'amitié.

QUATRIÈME ÉPOQUE

Un hiver entier s'est écoulé (1793-1794). Au printemps, Jocelyn partage avec Laurence l'enivrement qui l'avait envahi l'année précédente devant le spectacle de la résurrection de la nature ; son extase, cette fois, n'est oppressée d'aucune tristesse ; les deux amis échangent l'expression de leur félicité et, derrière la nature, découvrent son auteur. Pour traduire leurs impressions, Lamartine a écrit une sorte de symphonie où, après un prélude plein d'une large harmonie, chacun d'eux exhale tour à tour, en un chant, l'ivresse dont il déborde. C'est en quelque sorte la bucolique du printemps sur la montagne.

1. Le Printemps sur la Montagne.

La Grotte, 6 mai 1794.

. . . . . .

Chaque fois que nos pieds tombaient dans la verdure,
Les herbes nous montaient jusques à la ceinture,
Des flots d'air embaumé se répandaient sur nous,
Des nuages ailés partaient de nos genoux,

103. Laurence et Jocelyn, incapables, en ce matin de mai, de « contenir leur impatient délire, » sont allés

... pas à pas, tout le jour,
Du printemps sur ces monts épier le retour.

Insectes, papillons, essaims nageants de mouches,
Qui d'un éther vivant semblaient former les couches.
Ils montaient en colonne, en tourbillon flottant,
Comblaient l'air, nous cachaient l'un à l'autre un instant,
Comme dans les chemins la vague de poussière
Se lève sous les pas et retombe en arrière ;
Ils roulaient ; et sur l'eau, sur les prés, sur le foin,
Ces poussières de vie allaient tomber plus loin ;
Et chacune semblait, d'existence ravie,
Épuiser le bonheur dans sa goutte de vie ;
L'air qu'elles animaient de leurs frémissements
N'était que mélodie et que bourdonnements.
Oh ! que n'eût enivré l'ivresse universelle
Que l'air, le jour, l'insecte, apportaient sur leur aile,
Oh ! que n'eût réchauffé cette haleine des airs
Qui tiédissait la neige et fondait les hivers ?
La sève de nos sens, comme celle des arbres,
Eût fécondé des troncs, eût animé des marbres ;
Et la vie, en battant dans nos seins à grands coups,
Semblait vouloir jaillir et déborder de nous.
Nous courions ; des grands rocs nous franchissions les fentes ;
Nous nous laissions rouler dans l'herbe sur les pentes ;

Après avoir bu avec avidité « l'air virginal »,

L'air tiède, et parfumé d'odeurs, d'exhalaisons...

ils viennent de pénétrer dans leur petit bois. — *Nos pieds tombaient.* Le sol est âpre et inégal, le pied y enfonce parfois.

109. *Colonne, tourbillon.* — Sur ce singulier, voir *Remarque* 8.

115. *D'existence ravie.*— « Enivrée de vie. » Expression insolite, créée audacieusement sur « ravi de bonheur ». Les v. 115-116 présentent d'ailleurs une redondance regrettable d'expression.

119-121. *Que n'eût enivré... que n'eût réchauffé...* — Emploi correct, mais peu habituel, du pronom interrogatif *que.* Le sens est : « Y a-t-il non seulement un être, mais une chose au monde qui eût pu résister à l'influence printanière... ? »

122. *Les hivers.* — « La glace accumulée par plusieurs hivers. »

125. La vie est assimilée par le poète au sang qui l'entretient ; c'est le sang des jeunes gens qui *bat* avec force dans leurs cœurs et leurs artères.

Sur deux rameaux noués le bouleau nous berçait ;
Notre biche étonnée à nos pieds bondissait ;
Nous jetions de grands cris pour ébranler les voûtes
Des arbres, d'où pleuvait la sève à grosses gouttes ;
Nous nous perdions exprès, et, pour nous retrouver,
Nous restions des moments, sans parole, à rêver ;
Puis nous partions d'un trait, comme si la pensée
Par le même ressort en nous était pressée,
Et, vers un autre lieu prompts à nous élancer,
Nous courions pour courir et pour nous devancer.
Mais toute la montagne était la même fête :
Les nuages d'été qui passaient sur sa tête
N'étaient qu'un chaud duvet, que les rayons brûlants
Enlevaient au glacier, cardaient en flocons blancs ;
Les ombres qu'allongeaient les troncs sur la verdure,
Se découpant sur l'herbe en humide bordure,
Dans quelque étroit vallon, berceau déjà dormant,
Versaient plus de mystère et de recueillement ;
Et chaque heure du jour en sa magnificence,
Apportant sa couleur, son bruit ou son silence,
A la grande harmonie ajoutait un accord,
A nos yeux une scène, à nos sens un transport !
Enfin, comme épuisés d'émotions intimes,
L'un à côté de l'autre, en paix nous nous assîmes
Sur un tertre aplani, qui, comme un cap de fleurs,
S'avançait dans le lac plus profond là qu'ailleurs,
Et dont le flot, bruni par l'ombre haute et noire,
Ceignait d'un gouffre bleu ce petit promontoire :
On y touchait de l'œil tout ce bel horizon ;
Une mousse jaunâtre y servait de gazon,

132. *D'où pleuvait la sève.* — Exagération poétique ; il s'agit sans doute de la rosée.

133-134. *Nous nous perdions.* — Non point l'un l'autre, mais « nous nous égarions ensemble ». — *Et pour nous retrouver*, etc. — « et lorsque, égarés loin des sentiers que nous connaissions, nous pensions à retrouver le vrai chemin, nous restions d'abord immobiles et rêveurs, puis nous partions comme des flèches. »

144. *En humide bordure.* — En forme de... Voir vers 109.

151. *Intimes.* — Intérieures.

155. *Et dont* se rapporte à *lac ; et* est inutile au point de vue grammatical.

Et des verts coudriers l'ombre errante et légère,
Combattant les rayons, y flottait sur la terre.
Nos cœurs étaient muets à force d'être pleins ;
Nous effeuillions sur l'eau des tiges dans nos mains ;
Je ne sais quel attrait des yeux pour l'eau limpide
Nous faisait regarder et suivre chaque ride,
Réfléchir, soupirer, rêver sans dire un mot,
Et perdre et retrouver notre âme à chaque flot.
Nul n'osait le premier rompre un si doux silence,
Quand, levant par hasard un regard sur Laurence,
Je vis son front rougir et ses lèvres trembler,
Et deux gouttes de pleurs entre ses cils rouler,
Comme ces pleurs des nuits qui ne sont pas la pluie,
Qu'un pur rayon colore, et qu'un vent tiède essuie.
— « Que se passe-t-il donc, Laurence, aussi dans toi ?
Est-ce qu'un poids secret t'oppresse ainsi que moi ?
— Oh ! je sens, me dit-il, mon cœur prêt à se fendre ;
Mon âme cherche en vain des mots pour se répandre ;
Elle voudrait créer une langue de feu,
Pour crier de bonheur vers la nature et Dieu.
— Dis-moi, repris-je, ami, par quelles influences
Mon âme au même instant pensait ce que tu penses.
Je sentais dans mon cœur, au rayon de ce jour,
Des élans de désirs, des étreintes d'amour
Capables d'embrasser Dieu, le temps et l'espace ;
Et pour les exprimer ma langue était de glace.

161. *Nos cœurs étaient muets.* — C'est le premier moment de l'extase mystique, l'effusion va suivre au v. 194 et suivants.

162. Cette attitude vient-elle de Chateaubriand ? « ... Un jour, je m'étais amusé à *effeuiller* une branche de saule sur un ruisseau et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait... » (*René.*)

171-172. *Les pleurs des nuits*, etc... — La rosée. Le « pur rayon », peut être celui de la lune, ou bien celui du soleil à l'aurore.

173 et suiv. La première idée du dialogue enivré ne serait-elle point venue au poète par Chateaubriand ? René raconte que sa sœur et lui se plaisaient à errer ensemble : « ... Quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature... » (*René.*)

181. *Au rayon.* — Sous le rayonnement. Emploi très large de la préposition *à*. Voir *Remarque* 17.

Cependant la nature est un hymne incomplet,
Et Dieu n'y reçoit pas l'hommage qui lui plaît
Quand l'homme, qu'il créa pour y voir son image,
N'élève pas à lui la voix de son ouvrage ;
La nature est la scène, et notre âme est la voix.
Essayons donc, ami, comme l'oiseau des bois,
Comme le vent dans l'arbre ou le flot sur le sable,
De verser à ses pieds le poids qui nous accable,
De gazouiller notre hymne à la nature, à Dieu :
Créons-nous par l'amour prêtres de ce beau lieu !
Sur ces sommets brûlants son soleil le proclame,
Proclamons-l'y nous-même et chantons-lui notre âme
La solitude seule entendra nos accents :
Écoute ton cœur battre, et dis ce que tu sens. »

LAURENCE.

D'où venez-vous, ô vous, brises nouvelles,
Pleines de vie et de parfums si doux ?
Qui de ces monts palpitants comme nous
Faites jaillir, au seul vent de vos ailes,
Feuilles et fleurs comme des étincelles ?
Ces ailes d'or, où les embaumez-vous ?
Est-il des monts, des vallons et des plaines,
Où vous baignez dans ces parfums flottants ?
Où tous les mois sont de nouveaux printemps ?
Où tous les vents ont ces tièdes haleines ?
Où de nectar les fleurs sont toujours pleines,
Toujours les cœurs d'extase palpitants ?

Ah ! s'il en est, doux souffles de l'aurore,
Emportez-nous avec l'encens des fleurs,

185. et suiv. Lamartine exprime ici de nouveau le sentiment général d'où sont sorties les *Harmonies*.

194. *Par l'amour.* — « L'amour qui nous unit à la nature et, par elle, à Dieu. »

196. *Nous-même.* — Voir *Remarque* 25.

199. *D'où venez-vous.* — Voir le même mouvement dans plusieurs *Harmonies*, en particulier au début de l'*Hymne du Matin*, plus haut, p. 377.

210. Ellipse : « où les cœurs sont toujours... »

211. *Ah !* etc... — Cf. *Hymne du Matin*, v. 13 et suivants.

Emportez-nous où les âmes sont sœurs !
Nous prierons mieux le Dieu que l'astre adore,
Car l'âme aussi veut le ciel pour éclore,
Et la prière est le parfum des cœurs !

. . . . . .

MOI.

Vois-tu glisser entre deux feuilles
Ce rayon sur la mousse où l'ombre traîne encor,
Qui vient obliquement sur l'herbe que tu cueilles
S'appuyer par le bout comme un grand levier d'or ?
L'étamine des fleurs qu'agite la lumière
Y monte en tournoyant en sphère de poussière ;
L'air y devient visible ; et dans ce clair milieu
On voit tourbillonner des milliers d'étincelles,
D'insectes colorés, d'atomes bleus, et d'ailes
Qui nagent en jetant une lueur de Dieu !

Comme ils gravitent en cadence,
Nouant et dénouant leurs vols harmonieux !

293 et suivants. Jocelyn enseigne à Laurence à retrouver la bienveillance de Dieu jusque dans les sphères inférieures de la vie, dans le monde des insectes. Ces quatre strophes qui célèbrent la grandeur divine dans l'infini en petitesse, sont comme la contre-partie de la grande *Harmonie ; l'Infini dans les Cieux.* Il est superflu de signaler sur ces deux morceaux, l'influence du célèbre passage de Pascal. (*Pensées*, éd. Brunschwig, II, 2.) Le développement est indiqué dans *l'Infini dans les Cieux*, v. 183 à 195.

297. *L'étamine.* — Ce n'est point l'*étamine* des fleurs qui forme une poussière d'or dans l'air, mais le *pollen ;* celui-ci est contenu dans l'étamine, qui est, comme le pistil, un organe fixe de la fleur. Lamartine prend ici le tout pour la partie.

298. *En sphère.* — Voir vers 109-144, et *Remarque* 17.

299. *Y.* — C'est-à-dire sur le passage du rayon d'or, qui forme une sorte de sphère lumineuse (ce que le poète appelle un *clair milieu*).

302. *Une lueur de Dieu.* — Non point « une lueur divine », mais une lueur qui est vraiment comme un reflet de la divinité même.

303. La strophe développe cette idée qu'une même harmonie règle par ses lois les deux mondes parallèles où triomphent les deux excès de l'infini. — Platon a emprunté de Pythagore sa théorie sur « la musique des sphères célestes ».

Des mondes de Platon on croirait voir la danse
S'accomplissant au son des musiques des cieux.
L'œil ébloui se perd dans leur foule innombrable ;
Il en faudrait un monde à faire un grain de sable,
Le regard infini pourrait seul les compter :
Chaque parcelle encor s'y poudroie en parcelle.
Ah ! c'est ici le pied de l'éclatante échelle
Que de l'atome à Dieu l'infini voit monter.

Pourtant chaque atome est un être !
Chaque globule d'air est un monde habité !
Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être,
Pour qui l'éclair qui passe est une éternité !
Dans leur lueur de temps, dans leur goutte d'espace,
Ils ont leurs jours, leurs nuits, leurs destins et leur place,
La pensée et la vie y circulent à flot ;
Et, pendant que notre œil se perd dans ces extases,
Des milliers d'univers ont accompli leurs phases
Entre la pensée et le mot !

O Dieu ! que la source est immense
D'où coule tant de vie, où rentrent tant de morts !
Que perçant l'œil qui porte à de telle distance !
Qu'infini le regard qui veille à tant de sorts !
Que d'amour dans ton sein pour embrasser ces mondes,
Pour couver de si loin ces poussières fécondes,

308. *A faire.* — « Pour composer » un grain de sable.

310. *S'y poudroie en parcelle.* — Raccourci imagé de l'expression, pour « s'y divise en d'autres parcelles poudroyantes ». Aucune raison ne peut motiver ici l'emploi de *parcelle* au singulier. Voyez *Remarque* 8.

311. *L'éclatante échelle.* — Peut-être l'image a-t-elle été suggérée par le passage de la Bible où Jacob voit en songe une échelle — celle de ses descendants — monter de son sein jusqu'à Dieu. Au reste, « l'échelle des êtres » est une image de la langue courante, que le poète n'a eu qu'à souligner.

319. *A flot.* — Voir *Remarque* 8.

322. Dans l'intervalle de temps, presque infinitésimal, qui sépare la conception de notre pensée de son expression par le langage.

325. *Que perçant, Qu'infini.* — Voir *Remarque* 15.
Distance. Voir *Remarque* 8.

Descendre aussi puissant des soleils au ciron !
Et comment supporter l'éclat dont tu te voiles ?
Comment te contempler au jour de tes étoiles,
Dieu si grand dans un seul rayon ?

LAURENCE.

Oh ! comme ce rayon, que son regard nous touche,
Lui qui descend d'en haut jusqu'à ces profondeurs !

MOI.

Ah ! puisse mon oreille entendre sur ma bouche
L'humble bégaiement de nos cœurs,
Lui qui, du sein de ses splendeurs,
Entend le battement des ailes de la mouche
Noyée au calice des fleurs !

LAURENCE.

Qu'il nous garde en ce lieu pour savourer ensemble
Les trésors que sa main dans le désert assemble !

MOI.

Comme deux rossignols au même nid éclos,
Enseignons-nous l'un l'autre à chanter ces retraites ;
De la voix de la terre expirant sur ces crêtes
Soyons-lui les derniers échos !

329. *Des soleils au ciron.* — Lamartine reprend ici les termes mêmes de Pascal. Le *ciron* est un insecte ailé qui se développe dans la farine, les fromages, etc...

333. La méditation lyrique va s'achever en une prière où le rythme du dialogue devient de plus en plus pressé.

340-341. *Ensemble ; assemble.* — Voir *Remarque* 20.

343-344. 1re Édit. :

Enseignons-nous l'un l'autre à *moduler ses hymnes*,
De la voix de la terre expirant sur *ces cimes*
Soyons-lui les derniers échos !

Hymnes et *Cimes* ne rimaient pas et ne faisaient, au plus, qu'une assonance ; cependant Lamartine n'introduisit sa correction qu'à partir de l'édition de 1849 ; la faute subsiste même dans la grande édition illustrée de *Jocelyn* (1841). Insouciance et inadvertance du poète, d'autant plus remarquables que les vers 343-345 sont, pour ainsi dire, le sommet lyrique de tout ce début de la *Quatrième Époque*.

LAURENCE.

Qu'un seul souffle pour lui sorte de deux poitrines !
Qu'il nous fasse un seul sort ! qu'il nous cueille en commun !

MOI.

Et parfumons ses mains divines,
Comme sur un seul jet deux lys qui n'en font qu'un,
Qui n'ont dans le rocher que les mêmes racines,
Et qu'on cueille à la fois sur les mêmes collines,
Tout remplis du même parfum !

*

Des pleurs mouillaient nos voix ; je regardais Laurence,
Et longtemps nos esprits prièrent en silence....

349. *Sur un seul jet.* — « Sur une seule tige. » Proprement, *jet* ne se dit point d'une plante, mais d'un arbre, dont il signifie la nouvelle tige : « Cet arbre a poussé de beaux *jets* cette année. »

354. Le *silence* clôt la méditation ; les mots humains sont impuissants à rendre l'exaltation où les cœurs sont arrivés.

---

2. Le Secret dévoilé.

Le hasard d'un accident de montagne vient troubler cette paix extatique. Au début de l'hiver, Laurence sort de la grotte pour aller au-devant de Jocelyn, qu'une avalanche a retardé : il s'égare, tombe dans un creux. Son ami l'y découvre évanoui et blessé, après de longues heures; en le soignant, il s'aperçoit que Laurence est une femme.

7 décembre 1794.

La foudre a déchiré le voile de mon âme :
Cet enfant, cet ami, Laurence est une femme...
Cette aveugle amitié n'était qu'un fol amour!
Ombre de ces rochers, cachez ma honte au jour !

. . . . . .

*

Même date, la nuit, à onze heures.

Elle dort, la poitrine un peu moins oppressée;
La fièvre en mots sans suite égare sa pensée :

573. *La foudre.* — La révélation inattendue a été pour lui comme « un coup de foudre ».

577 et suiv. Ce passage a été rendu célèbre par la « Berceuse » que le compositeur Benjamin Godart a écrite dans son opéra *Jocelyn*.

« Mon père !... Jocelyn !... où sont-ils tous deux ?...
Morts ! »
Ses pieds veulent courir. Oh ! dors, pauvre enfant,
dors ! —
Jocelyn vit encor pour te rendre à la vie !
Mais, oh ! qu'elle te soit ou rendue ou ravie,
Il vit l'âme en suspens entre ces deux malheurs :
Mort pour toi si tu vis, et mourant si tu meurs !

Le premier sentiment de Jocelyn est en effet tout de honte ; il se considère d'ailleurs comme engagé à Dieu, bien qu'il n'ait encore reçu aucun ordre sacré. Mais Laurence, du lit où la maladie la tient tout un mois, le supplie de lui jurer qu'il ne la quittera jamais. Il se laisse arracher ce serment. Laurence revient à la santé assez vite :

12 décembre 1794.

D'heure en heure depuis elle se rétablit.
Pour la première fois elle a quitté son lit,
Et, d'un pas chancelant, sur mon bras appuyée,
Elle a voulu marcher sur la neige essuyée :
O soleil de décembre, éclairas-tu jamais
Une plus pâle fleur d'hiver sur ces sommets ?

Jocelyn l'entoure désormais d'une affection grave et respectueuse :

Je ne sais quel respect à tant d'amour se mêle
Et s'accroît tous les jours dans mon âme pour elle ;
Comme un dieu je craindrais du doigt de la toucher...

Les mois passent. Au printemps de 1795, les deux solitaires imaginent leur union future et rêvent ensemble du foyer qu'ils créeront,

Et de ces beaux enfants qui se roulent à terre
Nus, entre leurs berceaux et les pieds de leur mère....

Ils sont pleinement et angéliquement heureux

Mai 1795.

Le jour succède au jour, le mois au mois ; l'année
Sur sa pente de fleurs déjà roule entraînée.
A tous moments, mon Dieu, je tombe à vos genoux :
Est-ce que votre ciel a des soleils plus doux ?

CINQUIÈME ÉPOQUE

Cette « époque » sépare à la façon d'une cime les deux parties du poème. Jusqu'alors, *Jocelyn* était une idylle sur la montagne, une sorte de *Paul et Virginie* alpestre, agrandi par une inspiration à la fois panthéiste et religieuse. Il va devenir, à partir de la 6e *Époque*, un poème philosophique et social, inspiré de l'esprit tout nouveau qui anima Lamartine après son retour d'Orient ; ce sera l'épopée familière du curé de village — ce dernier étant élevé par le poète à la dignité d'un symbole social. — Les deux conceptions successives d'où *Jocelyn* est sorti, ont leur nœud plus ou moins artificiel dans la *Cinquième Époque*.

Pendant que Jocelyn et Laurence vivent prisonniers de leur chaste amour dans la grotte des Aigles, la Terreur redouble dans les cités. Lamartine, qui se soucie peu de brouiller les dates, suppose qu'elle atteint son point culminant, que la chute de Robespierre devait suivre, en août 1795. Au début de ce mois, l'évêque dont Jocelyn fut le disciple de choix, est emprisonné à Grenoble et sur le point d'être envoyé à l'échafaud. Il fait demander secrètement Jocelyn qui, sous des habits d'emprunt, pénètre dans sa cellule. Il lui explique qu'il ne veut pas mourir sans se confesser et sans recevoir la communion ; mais tous les prêtres sont proscrits ou captifs. Pour goûter la douceur des sacrements avant que de mourir, il ne lui reste qu'un moyen : conférer sur-le-champ l'ordination sacerdotale à *Jocelyn*.

... Faut-il mieux m'expliquer ? reprit-il, un saint prêtre
Est nécessaire à Dieu ; mon fils, vous allez l'être...
Je vais vous consacrer sur ce bord de ma tombe :
Baissez la tête, enfant, pour que le chrême y tombe !...

Jocelyn, épouvanté, lui fait l'aveu de son amour innocent pour Laurence, des serments échangés entre eux, du changement de son âme.

L'Ordination.

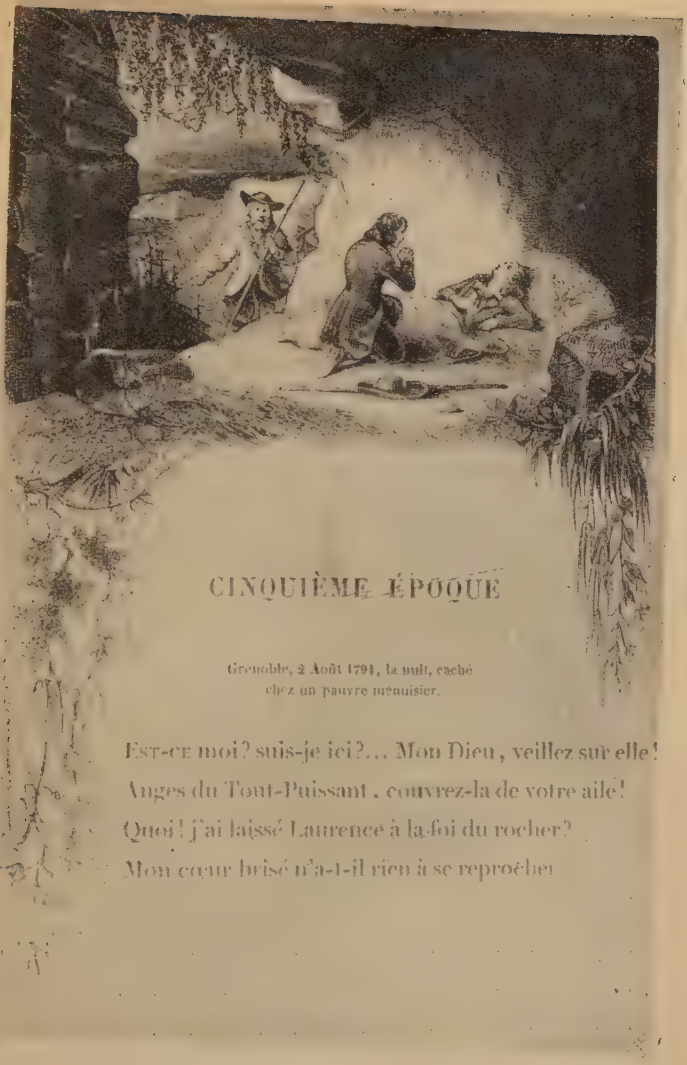
— Silence ! cria-t-il ; vous profanez cette heure, 361
Ces moments tout au ciel, ces fers, cette demeure,
Où du Dieu trois fois pur un indigne martyr
N'eût jamais entendu de tels mots retentir. 364

363. *Trois fois pur.* — Redoublement usuel au langage ecclésiastique, qui, d'ailleurs, l'a pris au latin ordinaire. Cf. Virgile :

... O ter quaterque beati.

(*Énéide.*)

364. *N'eût jamais entendu*, etc... — Sous-entendre : « Si vous ne veniez pas de les faire retentir. »



CINQUIÈME ÉPOQUE

Grenoble, 2 Août 1791, la nuit, caché
chez un pauvre menuisier.

Est-ce moi? suis-je ici?... Mon Dieu, veillez sur elle!
Anges du Tout-Puissant, couvrez-la de votre aile!
Quoi! j'ai laissé Laurence à la foi du rocher?
Mon cœur brisé n'a-t-il rien à se reprocher

Gravure extraite de la première édition illustrée de *Jocelyn* (1841).

Parler d'amour, grand Dieu, sous ces ombres muettes !
Insensé, regardez, et songez où vous êtes !
Voyez dans les cachots ces membres amaigris,
Ces bras levés à Dieu, par des chaînes meurtris ;
Cette couche où l'Église expire, et sent en rêve
Le baiser de l'Époux dans le tranchant du glaive !
Ce sépulcre des morts par la vie habité,
Qui ne se rouvre plus que sur l'éternité !
Ces fers dont les anneaux tout rouillés sur nos membres
Ont rivé Jésus-Christ à chacun de ses membres !
Et ce pain d'amertume, et ce vase de fiel,
Délicieux banquet de ces noces du ciel !
Et c'est là, c'est devant ces témoins de supplice,
Devant ce moribond qui marche au sacrifice,
Que vous osez parler de ces amours mortels ?
Vous ! consacré d'avance à nos heureux autels !
Vous ! que leur sacré deuil, le sang qui les colore,
Par un plus fort lien y consacrait encore !
Ah ! que cette amertume ajoute à mon trépas !
Quoi ! vous, trahir ? Mais non, cela ne se peut pas !
Vous ne souillerez pas une si chaste vie,
Vous ne jetterez pas à mon front cette lie,
Vous ne donnerez pas cette absinthe, au lieu d'eau,
Au vieillard qui demande une goutte au bourreau !

368. *A Dieu.* — « Vers Dieu », par analogie avec l'expression courante : « lever les bras au ciel ».

369-370. *Cette couche.* — L'évêque, en montrant son grabat, le donne pour un symbole de celui où l'Église agonise. Pour bien comprendre sa comparaison, il faut se rappeler que la mystique chrétienne suppose une union entre l'Église terrestre et son Époux divin, le Christ.

373-374. *Membres.* — Il n'y a point de rime en réalité, mais répétition du même mot pris dans deux acceptions diverses — au propre (bras et jambes) — au figuré : dans le langage mystique, chaque chrétien est un *membre* vivant de l'Église. Voir *Remarque* 20.

375. Il montre le pain noir et la cruche d'eau croupie des prisonniers.

380. *A nos heureux autels.* — « A nos autels, du temps qu'ils étaient heureux. »

387-388. — C'est-à-dire « vous ne ferez pas comme le bourreau qui, lorsque le vieillard lui demande une goutte d'eau, lui donne à boire l'absinthe ».

Vous ne laisserez pas l'âme de votre père
Partir sans emporter le pardon qu'elle espère,
Sans avoir entendu d'un ministre de Dieu
La parole de paix et le salut d'adieu !
Ah ! que j'ai demandé cette heure au divin Maître !
Combien j'ai soupiré pour qu'un juste, un saint prêtre,
A ses pieds, comme Dieu, me reçût à genoux,
Me dît avant la mort : « Vivez, je vous absous ! »
Pour qu'il offrît pour moi, la veille du supplice,
Cette coupe du sang, ce fruit du sacrifice
Que mes doigts mutilés ne peuvent plus tenir,
Et me bénît ce pain que je n'ose bénir !
Et quand l'ange, exauçant enfin ma dernière heure,
Vous amène du ciel au père qui vous pleure ;
Quand, pour diviniser cette heure du trépas,
Il ne me faut qu'un mot... vous ne le diriez pas !
O mon enfant, au nom de ces larmes dernières
Qui sur vos mains de fils tombent de mes paupières,
Au nom de ces cheveux blanchis dans les cachots,
De ces membres promis demain aux échafauds ;
Au nom des tendres soins que j'ai pris de votre âme,
Au nom de votre mère ! au nom de cette femme
Qui, si son œil de vierge ici pouvait vous voir,
Vous pousserait du geste et du cœur au devoir,
Et qui, fille du Christ, ne voudrait pas sans doute
Acheter votre vie au prix qu'elle vous coûte,
Déchirez le bandeau qui recouvre vos yeux ;
Dites ce mot, mon fils ; que je l'emporte aux cieux !... »
La sueur de mon front tombant à grosse goutte,

389. *De votre père.* — L'évêque est son « père en Dieu ».

391-392. *Dieu. Adieu.* — Voir *Remarque* 20.

398. L'évêque désigne les deux espèces (le vin du calice et le pain de l'hostie) sous lesquelles le célébrant de la messe offre à Dieu le corps et le sang du Christ.

399. *Mutilés.* — C'est-à-dire affaiblis par la souffrance et les chaînes.

402. *Qui vous pleure.* — « Qui pleure après vous, qui implore votre venue. »

417. *A grosse goutte.* — Voir *Remarque* 8.

Avançant, reculant, comme un homme qui doute,
Je demeurais muet, méditant, interdit.
D'un courroux surhumain son regard resplendit ;
Son corps se redressa, comme si son idée
L'eût soulevé du sol, grandi d'une coudée ;
Son bras chargé de fers s'étendit contre moi ;
Le cachot s'éclaira de l'éclair de sa foi.
Je crus voir de son front la foudre intérieure
Jaillir et serpenter dans la sombre demeure ;
Sa voix prit la colère et la vibration
Du prophète lançant la malédiction,
Des lions de Juda rugissement terrible !
« Eh bien ! puisqu'à mes pleurs vous restez insensible,
Puisque la charité pour un père expirant
Ne peut en rallumer en vous le feu mourant ;
Puisque entre le salut que le vieillard implore
Et votre infâme amour vous hésitez encore,
Vous n'êtes plus chrétien ni prêtre de Jésus :
Retirez-vous de moi... je ne vous connais plus !
Sortez de ce Calvaire où votre maître expire ;
Vous n'êtes qu'un bourreau de plus qui l'y déchire ;
Vous n'êtes qu'un témoin lâche, indigne de voir
Comment le chrétien souffre et meurt pour le devoir,
Mais digne seulement de garder dans la rue
L'habit ensanglanté du licteur qui le tue !

418. *Qui doute.* — « Qui hésite ». Sens très classique, qu'avait déjà le latin « *dubitare* ». Cf. Racine :

Avez-vous un moment *douté* de l'accepter ?

(*Athalie*, III, 4.)

420 et suiv. Cette sorte de transfiguration de l'évêque va emporter, par une sainte violence, l'adhésion de Jocelyn.

429. *Des lions de Juda.* — Lamartine compare les prophètes à des lions qui rugissent pour défendre le peuple de Dieu. L'image est dans la Bible, mais appliquée par les prophètes à Dieu lui-même.

431. *La charité.* — Ici au sens mystique : « l'amour ».

432. *Ne peut en rallumer.* — *En* n'a aucun antécédent ni dans la phrase, ni dans les dernières paroles du vieillard (vers 415-416). Il faut sous-entendre peut-être : charité. « La charité pour un père expirant ne peut rallumer le feu de la charité chrétienne en général. » C'est, de toutes façons, une négligence.

441-442. Souvenir de l'Écriture ; pendant qu'on lapidait saint

Oui, sortez de mon ombre et de ce lieu sacré ;
Sortez, mais non pas tel que vous êtes entré ;
Sortez, en emportant la divine colère
Sur vous et sur l'objet... — N'achevez pas, mon père ;
Ne la maudissez pas, arrêtez ! tout sur moi ! »
Il lut d'un seul coup d'œil sa force en mon effroi,
Comme le bûcheron voit l'arbre qui chancelle.
« Écoutez ! » me dit-il d'une voix solennelle,
Comme s'il eût parlé d'au delà du trépas
A des hommes de chair qui l'écoutaient en bas :
« Il est dans notre vie une heure de lumière,
Entre ce monde et l'autre indécise frontière,
Où l'âme des chrétiens, prête à quitter le corps,
De l'abîme des temps voit déjà les deux bords,
Où de l'éternité l'atmosphère divine
D'un jour surnaturel dans sa nuit l'illumine,
Et, des choses d'en bas lui découvrant le sens,
Donne un son prophétique à ses derniers accents.
Sans crainte alors on parle, et l'on entend sans doute,
Dans la voix du mourant c'est Dieu que l'on écoute !
Je suis à cet instant, et je sens dans mon cœur
Ce Verbe du Très-Haut qui parle sans erreur.
Il me dit d'arracher, d'une main surhumaine,
Un de ses fils au piège où le monde l'entraîne ;
Il donne à mes accents l'autorité du sort ;
Je prends sur moi l'arrêt qui de mes lèvres sort,
Je prends sur mon salut la sainte violence
Qui vous jette à mes pieds sans plus de résistance :

Étienne, Saul, non encore éclairé de la grâce, gardait les habits des bourreaux. (*Actes des Apôtres*, VII, 58.) *Licteur.* — Les licteurs, qui portaient les faisceaux de verges et la hache devant les proconsuls romains, étaient les exécuteurs des sentences capitales.

452. *A des hommes de chair.* — Par opposition au pur esprit qu'il est devenu « par delà le trépas ».

453 et suiv. *Il est dans notre vie*, etc... — Voir la même idée indiquée déjà par Lamartine dans *le Chrétien Mourant :*

Déjà, déjà, je nage en des flots de lumière,
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir !

(*Méditations.*)

461. Ceux qui écoutent n'ont aucun doute sur la vérité que le mourant leur prophétise.

Obéissez à Dieu, qui tonne dans ma voix ! »
De sa main, de ses fers mon front sentit le poids ;
Je crus sentir de Dieu la main et le tonnerre
Qui m'écrasaient du bruit et du coup sur la terre.
Pétrifié d'horreur, tous les sens foudroyés,
Je tombai sans parole et sans souffle à ses pieds :
Un changement divin se fit dans tout mon être ;
Quand il me releva de terre, j'étais prêtre !...

. . . . . .
. . . . . .

Après cette scène tragique, Jocelyn reçoit la confession du martyr, l'absout, célèbre sa première messe dans la cellule, et sous un déguisement, l'assiste jusqu'à l'échafaud ; il tombe évanoui. On le transporte à l'hôpital, où sur son lit il a écrit ces pages de son journal.

A l'hôpital, cependant, il rencontre, parmi les religieuses, une sœur de l'évêque. Elle promet de prendre soin de Laurence. Dès qu'il est rétabli, tous deux montent à la grotte des Aigles ; la religieuse pénètre d'abord seule auprès de Laurence, lui conte le terrible événement ; Jocelyn confirme son récit. Laurence s'écroule après avoir poussé un cri...

Écho du coup qui fait écrouler une vie,
Et que jusqu'au tombeau j'entendrai...

Les pâtres et la religieuse la descendent sur une civière vers la ville où, Robespierre étant tombé quelques jours auparavant, la Terreur a fait place à un renouveau de l'ordre et de la paix.

Jocelyn est demeuré seul à la grotte ; il s'y enfonce en une sombre méditation qui est comme la cime morale du poème et qui contient par avance le dessin général et le sens des quatre « époques » suivantes. Par une sorte de sacrifice suprême il se résout à transporter sur la tête de tous les hommes l'amour qu'il concentrait jusqu'alors sur celle de Laurence ; il l'aimera toujours, mais dans les autres hommes ; et il obtiendra la grâce d'être réuni avec elle dans la vie future. Il s'impose ainsi une mission sociale : il l'accomplira en acceptant les humbles et utiles fonctions de curé de campagne.

SIXIÈME ÉPOQUE

Après s'être soumis pendant deux ans (août 1795, août 1797) à une sévère discipline « dans une maison de retraite ecclésiastique, à Grenoble », Jocelyn est mandé par l'évêque de cette ville qui lui propose de le nommer curé dans un village reculé des Alpes.

1. La Nomination de Jocelyn.

« Il est, au dernier plan des Alpes habité,
Un village à nos pas accessible en été,
Et dont pendant huit mois la neige amoncelée
Ferme tous les sentiers aux fils de la vallée.
Là, dans quelques chalets sur des pentes épars,
Quelques rares tribus de pauvres montagnards,
Dans des champs rétrécis qu'ils disputent à l'aigle,
Parmi les châtaigniers sèment l'orge et le seigle,
Dont le pâle soleil de l'arrière-saison
Laisse à peine le temps d'achever la moisson.
Le Dieu de l'indigent vous donne ce royaume :
Son autel est de bois, et n'a qu'un toit de chaume,
Mais mieux que sur l'autel de luxe éblouissant
Aux mains jointes du peuple et du prêtre il descend.
Il se souvient encor que son humble lumière,
Avant l'orgueil du temple, éclaira la chaumière ;
Et ces âmes des champs, toutes du même prix,
Il vous les comptera là-haut. Allez, mon fils ! »

17 septembre 1797.

J'irai, j'attacherai mon âme aux solitudes,
J'écorcherai mes pieds dans des sentiers plus rudes.
Bénissez-moi, Seigneur ! que mon cœur, consumé
Par l'amour, et puni pour avoir trop aimé,
Au foyer de l'autel s'éteigne et se rallume,
Et d'un feu plus céleste en mon sein se consume ;

252. *Aux mains jointes.* — Rituellement Dieu ne descend, par la consécration de l'hostie, qu'« aux mains jointes du prêtre » consécrateur. Mais ce vers doit s'entendre autrement : « Dieu descend... *lorsque* dans cet humble temple, peuple et prêtre joignent les mains pour l'appeler... » Sur la préposition *à*, voir *Remarque* 17.

258. *Plus rudes.* — « Que ceux auxquels je m'attendais. »

Mais pour aimer en vous, avec vous et pour vous,
Tous au lieu d'un seul être et cet être dans tous !
. . . . . .

263. *En vous, avec vous et pour vous.* — Rappel des paroles liturgiques du prêtre à la messe « *Et per ipsum* (ss-ent. *Christum*) *et cum ipso, et in ipso...* »

---

2. Valneige. La paroisse et le presbytère de Jocelyn.

Au printemps qui suit son installation à Valneige, Jocelyn écrit à sa sœur, revenue d'exil avec leur mère, pour dépeindre sa paroisse et la vie qu'il y mène. Ces pages sont comme le poème familier de la vie rurale d'un pauvre curé.

LETTRE A SA SŒUR

SEPT MOIS PLUS TARD, DU VILLAGE DE VALNEIGE

Mai 1798.

... O mes anges absents, suivez-moi donc des yeux ;
Je vais vous raconter la maison et les lieux.
Sur un des verts plateaux des Alpes de Savoie,
Oasis dont la roche a fermé toute voie,
Où l'homme n'aperçoit, sous ses yeux effrayés,
Qu'abîme sur sa tête et qu'abîme à ses pieds,
La nature étendit quelques étroites pentes
Où le granit retient la terre entre ses fentes
Et ne permet qu'à peine à l'arbre d'y germer,
A l'homme de gratter la terre et d'y semer.
D'immenses châtaigniers aux branches étendues
Y cramponnent leurs pieds dans les roches fendues,
Et pendent en dehors sur des gouffres obscurs,
Comme la giroflée aux parois des vieux murs ;

345. *De Savoie.* — La paroisse de Jocelyn, dépendant de l'évêque de Grenoble, devrait appartenir plus logiquement aux Alpes du Dauphiné ; dans *Geneviève*, d'ailleurs (voir chap. XXIV), Lamartine attribue son nom : Valneige, à un village dauphinois qu'il situe non loin de Voiron.

346. *Dont.* — Pour « à qui » ; cette tournure oblige de donner à « *voie* » le sens de : « accès ».

354. *Dans les roches fendues.* — C'est-à-dire dans les fentes des roches décrites, v. 350.

On voit, à mille pieds au-dessous de leurs branches,
La grande plaine bleue avec ses routes blanches,
Les moissons jaune d'or, les bois comme un point noir,
Et les lacs renvoyant le ciel comme un miroir ;
La toise de pelouse, à leur ombre abritée,
Par la dent des chevreaux et des ânes broutée,
Épaissit sous leurs troncs ses duvets fins et courts,
Dont mille filets d'onde humectent le velours,
Et pendant le printemps, qui n'est qu'un court sourire,

Enivre de ses fleurs le vent qui les respire.
Des monts tout blancs de neige encadrent l'horizon,
Comme un mur de cristal de ma haute prison,
Et, quand leurs pics sereins sont sortis des tempêtes,
Laissent voir un pan bleu de ciel pur sur nos têtes.
On n'entend d'autre bruit, dans cet isolement,
Que quelques voix d'enfants, ou quelque bêlement
De génisse ou de chèvre au ravin descendues,
Dont le pas fait tinter les cloches suspendues ;
Les sons entrecoupés du nocturne Angélus,

361. *La toise.* — Cette ancienne mesure équivaut à peu près à 2 mètres. L'expression désigne ici « une bordure étroite de gazon ».

366. 1re *édition : Enivrent de leurs fleurs...*
Ce pluriel qui ne peut avoir pour sujet que « *D'immenses châtaigniers* » du v. 353, ne disparaît qu'à moitié dans l'édit. de 1841, où on lit :

Enivre de leurs fleurs...

La correction définitive est de 1849.

373. *De génisse.* — Pour : *vache ;* voir *Remarque* 1.

374. Voir la même impression déjà rendue par le poète qui, tout naturellement ici, se place de nouveau à l'heure crépusculaire du soir :

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues...
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

(*Préludes*, 325-328.)

375. *Le nocturne Angélus.* — Pour : l'*Angélus du soir*, qui annonce la nuit. Il sonne à six ou sept heures, c'est-à-dire à un moment où, en été, il fait encore plein jour.

Que le père et l'enfant écoutent les fronts nus,
Et le sourd ronflement des cascades d'écume,
Auquel, en l'oubliant, l'oreille s'accoutume,
Et qui semble, fondu dans ces bruits du désert,
La basse sans repos d'un éternel concert.

Les maisons, au hasard sous les arbres perchées,
En groupes de hameaux sont partout épanchées,
Semblent avoir poussé, sans plans et sans dessein,
Sur la terre, avec l'arbre et le roc de son sein ;
Les pauvres habitants, dispersés dans l'espace,
Ne s'y disputent pas le soleil et la place,
Et chacun sous son chêne, au plus près de son champ,
A sa porte au matin et son mur au couchant.
Des sentiers où des bœufs le lourd sabot s'aiguise
Mènent de l'un à l'autre, et de là vers l'église,
Dont depuis deux cents ans à tous ces pieds humains
Le baptême et la mort ont frayé les chemins.

Elle s'élève seule au bout du cimetière
Avec ses murs épais et bas, verdis de lierre,
Et ses ronces grimpant en échelle, en feston,
Jusqu'au chaume moussu qui lui sert de fronton.
On ne peut distinguer cette chaumière sainte
Qu'au plus grand abandon du petit champ d'enceinte,

376. *Les fronts nus.* — C'est l'attitude que le peintre Millet traduira dans son tableau : l'*Angélus.*

377. *D'écume.* — « D'eau écumante ». Voir *Remarque* 17.

388. *Au matin.* — C'est-à-dire « exposée au soleil du matin », donc au levant. Voir *Remarque* 17.

389. *S'aiguise.* — Ces sentiers sont rocailleux et roides.

391. *Tous ces pieds humains.* — Ellipse : « aux pieds de tous les humains qui vivent là ».

394. *Verdis de lierre.* — Les poètes d'inspiration chrétienne, vers la fin du siècle, n'ont pas oublié l'indication de Lamartine sur l'église de campagne, dont ils se sont avisés de découvrir l'émouvante beauté. Se rappeler, par exemple, le titre donné par Francis Jammes à l'un de ses recueils de vers : *L'Église habillée de feuilles.*

395. *Feston.* — On attendrait : *festons.* Voir *Remarque* 8.

Où le sol des tombeaux, par la mort cultivé,
N'offre qu'un tertre ou deux tous les ans élevé,
Que recouvrent bientôt la mauve et les orties,
Premières fleurs toujours de nos cendres sorties,
Et qu'à l'humble clocher qui surmonte les toits
Et s'ouvre aux quatre vents pour répandre sa voix.

Ma demeure est auprès ; ma maison isolée
Par l'ombre de l'église est au midi voilée,
Et les troncs des noyers qui la couvrent du nord
Aux regards des passants en dérobent l'abord.
Des quartiers de granit que nul ciseau ne taille,
Tels que l'onde les roule, en forment la muraille :
Ces blocs irréguliers, noircis par les hivers,
De leur mousse natale y sont encor couverts ;
La joubarbe, la menthe, et ces fleurs parasites
Que la pluie enracine aux parois décrépites,
Y suspendent partout leurs panaches flottants,
Et les font comme un pré reverdir au printemps.
Trois fenêtres d'en haut, par le toit recouvertes,
Deux au jour du matin, l'autre au couchant, ouvertes,
Se creusant dans le mur comme des nids pareils,
Reçoivent les premiers et les derniers soleils ;

400. *Élevé.* — « Un tertre ou deux » imposent le pluriel. Voir *Remarque* 8.

401. 1re *Édition :*

Que recouvre...

Faute d'inadvertance.

403. *Et qu'à...* — Phrase qui dépend du v. 397 : « *on ne peut distinguer qu'au...* » Mais le verbe principal est bien loin, et le dessin de la phrase a été rompu par plusieurs incidentes ; Lamartine, à partir de *Jocelyn*, construit avec plus de négligence ses périodes poétiques.

409. *Ne taille.* — Pour : « n'a taillés ». Voir *Remarque* 12.

411-412. Ce sont les mêmes blocs, où la végétation ne cesse point son travail, que Lamartine a réclamés pour sa tombe dans les *Harmonies ; Milly*, v. 287-292.

418. *Au jour du matin.* — Voir le vers 388.

Le toit, qui sur les murs déborde d'une toise,
A pour tuiles des blocs et des pavés d'ardoise,
Que d'un rebord vivant le pigeon bleu garnit,
Et sous les soliveaux l'hirondelle a son nid.
Pour défendre ce toit des coups de la tempête,
Des quartiers de granit sont posés sur le faîte ;
Et, faisant ondoyer les tuiles et les bois,
Au vol de l'ouragan ils opposent leur poids.
Bien que si haut assise au sommet d'une chaîne,
Son horizon borné n'a ni grand ciel ni plaine :
Adossée aux parois d'un étroit mamelon,
Elle n'a pour aspect qu'un oblique vallon
Qui se creuse un moment comme un lac de verdure,
Pour donner au verger espace et nourriture ;
Puis, reprenant sa pente et s'y rétrécissant,
De ravins en ravins avec les monts descend.
Les troncs noirs des noyers, un pan de roche grise,
L'herbe de mon verger, les murs nus de l'église,
Le cimetière avec ses sillons et ses croix,
Et puis un peu de ciel, c'est tout ce que je vois.

Mais combien, aux regards du peintre et du poète,
En vie, en mouvement, la nature rachète
Ce qu'elle a refusé d'espace à l'horizon !
Une cascade tombe au pied de la maison,
Et le long d'une roche, en nappe blanche et fine,
Y joue avec le vent dont un souffle l'incline ;

421. *D'une toise.* — Voir vers 361. Le mot, au contraire, est employé ici avec quelque hyperbole. Le toit ne déborde point de deux mètres, mais d'un au plus, comme dans les pays de montagne, pour protéger la maison contre les chutes de neige abondantes.

427. *Ondoyer.* — Onduler.

429-430. *Bien que.* — Sous-entendre « la maison » et le verbe « être ». *Son* se rapporte à « maison ». La phrase subordonnée n'a pas le même sujet que la principale ; voir *Remarque* 15.

432. *Aspect.* — Au sens latin (*aspectus* de *aspicio*) : vue perspective.

435. *S'y rétrécissant.* — Devenant plus étroit à partir de l'endroit où son sol redescend : le verger forme une terrasse en contre-bas du presbytère (et non de plain-pied avec lui).

446. *L'incline.* — Le vent infléchit dans l'air la courbe de la cascade.

Y joue avec le jour dont le rayon changeant
Semble s'y dérouler dans ses réseaux d'argent,
Et, par des rocs aigus dans sa chute brisée,
Aux feuilles du jardin se suspend en rosée.
Légère, elle n'a pas ce bruit tonnant et sourd
Qu'en se précipitant roule un torrent plus lourd ;
Elle n'a qu'une plainte intermittente et douce,
Selon qu'elle rencontre ou la pierre ou la mousse,
Que le vent faible ou fort la fouette à ses parois,
Lui prête ou lui retire ou lui rend plus de voix ;
Dans les sons inégaux que son onde module
Chaque soupir de l'âme en note s'articule ;
Harpe toujours tendue, où le vent et les eaux
Rendent dans leurs accords des chants toujours nouveaux
Et qui semble la nuit, en ces notes étranges,
L'air sonore des cieux froissé du vol des anges.
Maintenant vous avez mon horizon dans l'œil :
Demain vous passerez, ma sœur, mon pauvre seuil.

448. *S'y dérouler.* — « Se dérouler le long de la roche. »

450. *Du jardin.* — C'est-à-dire du verger qui est en contre-bas. La roche contre laquelle tombe la cascade est celle qui le borde sur un de ses côtés.

453. *Et douce.* — Ellipse, « la plainte est intermittente et *plus ou moins* douce selon que... »

455. *Ses parois.* — Le possessif renvoie à « cascade ». *La fouette à.* — Emploi insolite pour *la heurte à.*

458. *En note s'articule.* — « Chaque soupir de l'âme reçoit une expression articulée et musicale. » Il semble que Lamartine ait d'abord *pensé* l'image sous cette forme : « Chaque son divers est comme une note qui articule musicalement un soupir de l'âme. » Cette demi-image aboutit à la comparaison avec une harpe de la cascade tendant ses ondes sonores d'un bout à l'autre du rocher. Voir *Remarques* 8 et 17.

460. *Rendent.* — Au sens latin de « *reddere* » : expriment.

462. Voilà un des vers par lesquels Lamartine semble, par-dessus cinquante années et toute l'école parnassienne, prévoir les symbolistes. Celui-ci, tout musical et évocateur, ressemble à plus d'un vers d'Albert Samain.

463. *Dans l'œil.* — Expression du langage courant : « vous vous le représentez comme si vos yeux étaient ouverts devant lui. »

464. *Vous passerez.* — En m'accompagnant, par l'imagination, à mesure que je vous décrirai l'intérieur du presbytère.

SUITE DE LA LETTRE A SA SŒUR

Valneige, 3 mai 1798.

Une cour le précède, enclose d'une haie
Que ferme sans serrure une porte de claie.
Des poules, des pigeons, deux chèvres, et mon chien,
Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie ;
Des passereaux montant et descendant du toit,
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit ;
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite, y sont en paix ensemble :
Les uns couchés à l'ombre en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon ;

466. *Une porte de claie.* — C'est-à-dire formée par une simple claie, par un treillage de branches comme ceux qui ferment les prés, au moyen d'une simple clenche.

467. *Mon chien.* — Voir le *Prologue* et plus bas p. 666.

473-474. *Rassemble. Ensemble.* — Voir *Remarque* 20.

Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille ;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles ; et puis
Dans l'angle, sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a poli la margelle,
Et qu'une vigne étreint de sa verte dentelle :
Voilà tout le tableau. Sept marches d'escalier
Sonore, chancelant, conduisent au palier,
Qu'un avant-toit défend du vent et de la neige,
Et que de ses réseaux un vieux lierre protège ;
Là, suspendus le jour au clou de mon foyer,
Mes oiseaux familiers chantent pour m'égayer.

Jusqu'ici, grâce aux lieux, au ciel, à la nature,
Ton doux regard de sœur sourit à ma peinture ;
Ta tendre illusion dure encor : mais, hélas !
Si tu veux la garder, ô ma sœur, n'entre pas !...
Mais non, pour vos deux cœurs je n'ai point de mystère :
Pourrais-je devant vous rougir de ma misère ?
Entrez, ne plaignez pas ma riche pauvreté :
Ces murs ne sentent pas leur froide nudité !

Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile,
Où le feu du foyer s'allume, où Marthe file ;
Marthe, meuble vivant de la sainte maison,
Qui suivit dans le temps son vieux maître en prison,
Pauvre fille, à ces murs trente ans enracinée,
Partageant leur prospère ou triste destinée,
Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,
Surveillant à la fois la cure et le saint lieu,

477. *Le sel.* — Le salpêtre.

483. *Sept marches d'escalier.* — Voir le *Prologue.*

489. *Aux lieux.* — C'est-à-dire au décor pittoresque et engageant qu'il vient de décrire.

493. *Vos deux cœurs.* — Sa sœur et sa mère.

495. La pauvreté de *Jocelyn* est riche de mérites.

497. La périphrase de ce vers désigne la vaste cuisine par laquelle on pénètre dans la maison, à la mode des campagnes.

500. *Son vieux maître.* — Ce vieux curé, prédécesseur de Jocelyn, qui a été emprisonné sous la Révolution.

504. *Le saint lieu.* — L'église, à laquelle Marthe donne aussi ses soins.

Et qui, voyant votre ombre, ô mon Dieu, dans son maître
Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre ;
Quelques vases de terre, ou de bois, ou d'étain,
Où de Marthe attentive on voit briller la main ;
Sur la table un pain noir sous une nappe blanche,
Dont chaque mendiant vient dîmer une tranche.
Des grappes de raisin, que Marthe fait sécher,
De leur pampre encor vert décorent le plancher ;
La sève en hiver même y jaunit leurs grains d'ambre.
De ce salon rustique on passe dans ma chambre ;
C'est celle dont le mur s'éclaire du couchant.
Tu sais que pour le soir j'eus toujours du penchant,
Que mon âme un peu triste a besoin de lumière,
Que le jour dans mon cœur entre par ma paupière,
Et que j'aimais tout jeune à boire avec les yeux
Ces dernières lueurs qui s'éteignent aux cieux.
La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,

507. *Vases.* — Au sens du latin *vas ;* tout ustensile qui sert au ménage. Ici : bols, assiettes, casseroles, pots divers, etc...

508. *Sous une nappe.* — Il ne s'agit point, au sens moderne, d'une nappe dont la table serait recouverte, mais d'une serviette qui entoure le pain pour le garder plus frais.

510. *Dîmer.* — « Prélever à titre de dîme. » La dîme était le prélèvement du dixième que l'Église ou le seigneur opéraient sur les diverses récoltes. *Dîmer* s'emploie, comme ici, au sens transitif, dans la langue du moyen âge et dans la langue classique. Cf. J.-J. Rousseau *:* « ... Sans qu'il mê vint à l'idée de *dîmer* sur M. Vinat le produit de ses asperges. » (*Confessions*, I.) Mais il s'emploie aussi intransitivement : Cf. La Fontaine ;

> Nous laissant *dîmer* sur un bien
> Qui ne vous coûte presque rien...
>
> (*Contes.*)

513. *En hiver même.* — Les paysans conservent jusqu'en plein hiver des raisins suspendus aux solives du plafond.

516 et suiv. Le romantique perce ici à travers le masque du curé de campagne. Bien qu'il écrive ces notes en 1798, Jocelyn a lu *René.*

518. *Que le jour...* — C'est-à-dire « que l'espérance descend plus vive en mon cœur quand la clarté riante du jour entre aussi dans mes yeux. »

Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau,
Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche,
De cet espace étroit sont tout l'ameublement.

Tout ! oh non ! j'oubliais son divin ornement,
Qui surmonte tout seul mon humble cheminée,
Ce Christ, les bras ouverts et la tête inclinée,
Cette image de bois du Maître que je sers,
Céleste ami, qui seul me peuple ces déserts ;
Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure,
Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure,
Et, recevant souvent mes larmes sur ses pieds,
Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés.
Ce Christ, tu le connais ; c'est celui que ma mère
Colla dans l'agonie aux lèvres de mon père ;
C'est celui que plus tard moi-même en un grand jour
Au pur sang d'un martyr je teignis à mon tour.

523. *Sa robe de peau.* — Ce n'est point la reliure même du bréviaire, mais l'étui ou l'enveloppe, de cuir plus ou moins grossier, ou d'étoffe, dans lesquels beaucoup de prêtres ont coutume de le renfermer.

526. *Et les fleurs.* — Les fleurs artificielles, en papier tressé, ou en métal colorié ; comme Jocelyn, beaucoup de curés de campagne, dont la sacristie est trop étroite ou trop peu sûre, les renferment dans une pièce du presbytère. Lamartine a dû observer ce détail chez l'abbé Dumont.

528. 1re Édit. *Non : non ! ah ! j'oubliais...* La correction, qui adoucit heureusement ce cri désordonné, est de 1841.

532. *Céleste ami.* — Rapprocher : *Comme un céleste ami.* (*Le Crucifix*, v. 64.)

534. *Ce que j'attends.* — La récompense du ciel, c'est-à-dire la possession du Christ lui-même.

536. La paix resplendit dans les yeux de Jocelyn après que, dans ses crises douloureuses, il a pleuré sur les pieds du crucifix.

537 et suiv. On rapprochera les vers du *Crucifix* que ceux-ci évoquent par les idées et les expressions.

540. *D'un martyr.* — De l'évêque que Jocelyn accompagna jusqu'au pied de l'échafaud :

J'affermissais ses pas, vêtu comme un gardien...
Comme on marche au triomphe il marchait au martyre...
Moi-même je tombai teint du sang du martyre...
(5e *Époque.*)

D'autres lèvres encore il conserve la trace,
Et Dieu sait de combien de pitié je l'embrasse !...
. . . . . .

541. *D'autres lèvres.* — Jocelyn pense aux lèvres de Laurence, et Lamartine à celles d'Elvire.

542. *De pitié.* — « Avec quelle pitié. » Voir *Remarque* 17.

*

SUITE DES LETTRES A SA SŒUR

5 mai 1798.

Voulez-vous maintenant, ô mes anges, savoir
Comment je fais toucher le matin et le soir,
Et par quelle insensible et monotone chaîne
Le jour s'unit au jour et forme la semaine ?
Ah ! chaque heure le sait quand elle s'accomplit :
La cloche avant le jour m'arrache de mon lit :
Je crois entendre, au son de sa voix balancée,
L'ange qui du sommeil appelle ma pensée,
Et lui donne à porter son fardeau pour le jour.
Je convoque à l'autel les maisons d'alentour ;
Des vieillards, des enfants, quelques pieuses femmes,
Ceux qui sentent de Dieu plus de soif dans leurs âmes,

564. « Comment je réussis à me donner l'illusion que le soir touche au matin », c'est-à-dire que le jour, plein d'œuvres, passe rapidement ?

567. Vers assez obscur : « Chaque heure sait *d'avance* l'occupation dont je vais la remplir. » Mais l'expression « quand elle s'accomplit » signifie « quand elle s'achève » ; et, entendu à la rigueur, le vers signifierait : « Chaque heure, au moment où elle s'achève, connaît de quoi je l'ai remplie », ce qui serait une simple tautologie.

568. *La cloche avant le jour.* — Est-ce celle qui sonne l'angélus du matin (ordinairement à 6 heures en hiver, à 5 heures en été), ou celle qui annonce l'heure de la première messe ?

569. *Sa voix balancée.* — Voir plus loin dans les *Recueillements :* la Cloche.

572. *Je convoque.* — La convocation a été faite au prône du dimanche précédent, ou bien par la cloche. — *Les maisons*, pour « les habitants des maisons ».

D'un cercle rétréci m'entourent à genoux ;
Le Dieu des humbles fois descend du ciel sur nous.
Combien la sainte aurore et ses voûtes divines
Entendent de soupirs s'échapper des poitrines
Et d'aspirations de terre s'élancer !
Et combien il est doux, ô ma sœur, de penser
Que tous ces poids du cœur que cette heure soulève,
Sur ses propres soupirs au ciel on les élève ;
Qu'à chacun à leur place on rapporte un saint don,
Grâce, miséricorde, amour, paix ou pardon ;
Que l'on est l'encensoir où tout cet encens brûle,
Et la corbeille pleine où le pain qui circule,
Symbole familier du céleste aliment,
Va nourrir tout ce peuple avec un pur froment !
Du Maître en peu de mots j'explique la parole :
Ce peuple du sillon aime la parabole,
Poème évangélique, où chaque vérité
Se fait image et chair pour sa simplicité.
Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice,
J'enseigne les enfants, et me fais leur nourrice,
Et donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
D'une instruction simple et tendre, et qui leur plaît.

575. *Rétréci.* — On est seulement aux dernières années de la Révolution ; la célébration du culte n'a recommencé que par une tolérance du pouvoir, et non par une autorisation officielle, que donnera seulement le *Concordat* en 1802.

582. *On les élève.* — *On* désigne le prêtre qui dit la messe : il élève jusqu'au ciel, puisqu'il est l'interprète entre Dieu et les hommes, toutes les douleurs de ceux-ci ; et par les mérites du sacrifice qu'il célèbre, il leur rapporte des grâces divines.

586-589. Le prêtre, qui distribue les hosties au peuple, à l'heure de la communion, se compare à la corbeille pleine de pain ; image suggérée par le langage mystique ; l'hostie est le « pain vivant » : « *Panis vivus manducatur...* » (*Hymne liturgique.*)

589. C'est l'instruction familière donnée dans le sermon, qui est surtout une explication, une paraphrase de l'Évangile ; l'auditoire de Jocelyn préfère dans le livre sacré les *paraboles*, c'est-à-dire les passages où le Christ se sert d'allégories et de simples histoires au sens symbolique pour faire comprendre la vérité aux humbles.

592. *Pour.* — « En raison de sa simplicité. »

593. *Le pieux sacrifice.* — La messe. Après la messe, le curé retient les enfants pour « leur faire le catéchisme ». Voir p. 689, dans la 9e *Époque*, les instructions de Jocelyn aux enfants.

Je rentre ; et, du matin la tâche terminée,
A ma table, de fruits et de lait couronnée,
Je m'assieds un moment, comme le voyageur
Qui s'arrête à moitié du jour et reprend cœur.
Le reste du soleil, dans mes champs je le passe
A ces travaux du corps dont l'esprit se délasse ;
A fendre avec la bêche un sol dur ; à semer
L'orge qu'un court été pressera de germer ;
A faucher mon pré mûr pour ma blonde génisse ;
A délier la gerbe afin qu'elle jaunisse ;

597. *La tâche terminée.* — Phrase au participe passé absolu (la tâche étant terminée). Voir *Remarque* 15.

600. *Reprend cœur.* — « Reprend courage. » Expression classique ; de même « perdre cœur » :

« Si tu connaissais tes péchés, tu *perdrais cœur*... »
(Pascal, *Mystère de Jésus.*)

« A la fin, je *pris cœur*, résolu d'endurer... »
(Régnier, *Satire, XI.*)

« ... Antigone Gonatas *reprit cœur*, pendant que Pyrrhus... faisait la guerre... »
(Bossuet, *Discours sur l'Hist. Univ.*, I-8.)

601. *Le reste du soleil.* — Le reste du jour éclairé par le soleil. *Soleil*, pour « journée », est d'un emploi classique :

Mon dernier soleil *se lève*...
(J.-B. Rousseau, I-10.)

On le rencontre assez souvent chez Lamartine :

Non, je ne voudrais pas rajeunir d'un soleil.
(*Méditations*, 18, *La Foi.*)

Ainsi coule la vie en paisibles soleils.
(*Harmonies*, I,5.)

Mais ici le mot a un sens plus concret et désigne les heures de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil (v. 611, *Le soir*...)

603. *A fendre.* — Souvenir de la poésie latine : *findere terram vomere* (Virgile et Ovide). Avec la bêche, on creuse plutôt qu'on ne fend.

605. *Génisse.* — Voir plus haut v. 373.

606. *La gerbe*, etc... — *Gerbe* ne se dit proprement que des épis de blé liés en faisceaux ; mais il ne s'agit point ici de blé. Jocelyn délie et étend sur le sol des bottes de foin pour le faire sécher et jaunir ; c'est que son foin, comme il arrive parfois, avait été « bottelé » après une fenaison insuffisante ou par un temps de pluie ; et l'humidité s'y était mise.

A faire à chaque plante, à son heure, pleuvoir
En insensible ondée un pesant arrosoir ;
Car de l'homme à la fois cette terre réclame
La sueur de son front et la sueur de l'âme.
Le soir, quand chaque couple est rentré du travail,
Quand le berger rassemble et compte son bétail,
Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte,
Au hasard et sans but, comme le pied me porte ;
M'arrêtant plus ou moins, un peu sur chaque seuil;
A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil ;
Partout portant un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance,
Un secret au malade, aux partants un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

Ainsi passe le jour sans trop peser sur l'heure...

607. La triple répétition de la préposition *à* alourdit le vers, et, d'ailleurs, la phrase.

610. *La sueur de l'âme.* — C'est l'effort spirituel du prêtre pour instruire et consoler ses paroissiens ; il s'oppose à l'effort matériel et physique auquel il consacre ses après-midi.

614. *Comme le pied.* — On attendrait le pluriel ; voir pourtant l'expression courante : « aller d'un pied léger, d'un pied sûr, etc... »

616. *D'accueil.* — Le mot semble impropre, puisque ce sont les villageois qui « accueillent » leur curé chez eux ; mais Jocelyn les « accueille » dans sa familiarité et dans son âme compatissante.

619. *Aux partants.* — S'agit-il des agonisants que le curé assiste ? Ne seraient-ce point plutôt les habitants du village qui se disposent à émigrer, à descendre, pour y louer leur travail, vers les villes de la vallée ?

619-620. *Adieu-Dieu.* Voir *Remarque* 20.

SEPTIÈME ÉPOQUE

Elle forme dans le poème une digression émouvante : au début du mois de juillet 1800, Jocelyn est appelé « dans le village de sa naissance »; il assiste à la mort de sa mère, et il l'ensevelit. Sa sœur, mariée depuis peu d'années à Paris, est accourue elle aussi ; les derniers devoirs rendus à la morte, il la ramène jusque chez elle.

HUITIÈME ÉPOQUE

Jocelyn à Paris.

Cette « méditation » exprime l'espèce de terreur sacrée que la capitale du bruit et des passions inspire à l'âme du solitaire. Paris y apparaît comme une force immense et inconsciente, capable également du mal et du bien ; il y est comparé à un océan qui ne se repose jamais. On rapprochera utilement cette page de l' « *Élévation* » d'A. de Vigny, intitulée *Paris*, qui en a peut-être suggéré l'idée à Lamartine ; cette « Élévation » parut en 1831 dans la *Revue des Deux-Mondes*, précédée d'une courte préface où l'auteur l'appelle « un rêve symbolique ». Il suppose que, du haut d'une tour imaginaire, il contemple, un soir, l'immensité frémissante de la ville :

Le vertige m'enivre, et sur mes yeux il pèse :
Vois-je une Roue ardente, ou bien une Fournaise ?...
Oui, c'est bien une Roue, et c'est la main de Dieu
Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu...
Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde...
Je ne sais si c'est mal, tout cela, mais c'est beau !
Mais c'est grand ! mais on sent jusqu'au fond de son âme
Qu'un monde tout nouveau se forme à cette flamme.

L'admiration de Lamartine pour Paris n'a point cette ardeur mystique, qui semble préluder à l'adoration frénétique que Victor Hugo, en 1867, déclarera *à la « Ville-Lumière »*.

Paris, 20 septembre 1800.

Avant de retourner à mon nid pour toujours,
Ils veulent me garder avec eux quelques jours,
Pour que ma pauvre sœur par degrés s'accoutume
Aux séparations ; et puis, je le présume,

13. *Avant de retourner.* — La phrase subordonnée n'a pas le même sujet que la principale. Voir *Remarque* 15.

13-14. *Toujours-jours.* Voir *Remarque* 20.

Pour qu'avant de rentrer dans mon obscur réduit
Mon oreille du monde ait entendu le bruit,
Comme au pied de la dune on monte sur la crête,
Pour écouter la vague et pour voir la tempête.

Oh ! que le bruit humain a troublé mes esprits !
Quel ouragan de l'âme il souffle dans Paris !
Comme on entend de loin sa grande voix qui gronde,
Pleine des mille voix du peuple qui l'inonde,
Semblable à l'Océan qui fait enfler ses flots,
Monter et retomber en lugubres sanglots !
Oh ! que ces grandes voix des grandes capitales
Ont de cris douloureux et de clameurs fatales,
D'angoisses, de terreurs et de convulsions !
On croit y distinguer l'accent des passions
Qui, soufflant de l'enfer sur ce million d'âmes,
Entrechoquent entre eux ces hommes et ces femmes,
Font monter leur clameur dans le ciel comme un flux,
Ne forment qu'un seul cri de mille cris confus,

17. *Avant de rentrer.* — Voir note au v. 13.

19. *Comme au pied de la dune...* — Ellipse. « Comme, lorsqu'on a tant fait que de venir jusqu'au pied de la dune, on monte... »

20. *La vague.* — Le singulier pour le pluriel. Voir *Remarque* 8.

21. *Mes esprits.* — Pour « mon âme ». Pluriel fort employé en ce sens au XVII^e siècle, sous l'influence de la philosophie cartésienne, qui explique les passions et émotions de l'âme par le mouvement des « esprits vitaux, ou animaux » : Cf. Racine ;

Sa vue a ranimé mes esprits *abattus.*

(*Athalie* II, 5.)

22. *Il souffle.* — *Il* est au neutre, comme dans l'expression courante : « Quelle pluie *il* tombe ! Quel orage *il* fait ! » etc...

27. Rapprocher les beaux vers d'A. de Vigny sur les cris que de loin l'on entend « distinctement » sortir des grandes villes ; ce sont

... de grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.

(*Maison du Berger*, 1844.)

31. *De l'enfer.* — C'est ici le prêtre qui parle, plutôt que le poète, et sous l'influence des souvenirs révolutionnaires encore tout proches.

Ou qu'on entend le bruit des tempes de la terre
Que la fièvre à grands coups fait battre dans l'artère.
Quel poids pèse sur l'âme en entrant dans ces murs,
En voyant circuler dans ces canaux impurs
Ces torrents animés et cette vague humaine
Qu'un courant invisible en sens contraire entraîne,
Qui sur son propre lit flotte éternellement,
Et dont sans voir le but on voit le mouvement !
Quel orageux néant, quelle mer de tristesse,
Chaque fois que j'y rentre, en me glaçant m'oppresse !
Il semble que ce peuple où je vais ondoyer
Dans ces gouffres sans fond du flot va me noyer ;
Que le regard de Dieu me perd dans cette foule ;
Que je porte à moi seul le poids de cette houle ;
Que son immense ennui, son agitation,
M'entraînent faible et seul dans son attraction ;
Que de ses passions la fièvre sympathique,
En coudoyant ce peuple, à moi se communique ;

35. *Ou qu'on entend.* — Cette phrase se rattache, non sans quelque négligence, à *on croit*, qui est construit d'abord avec une proposition infinitive.

36. Ce n'est point les *tempes*, mais le sang de la terre que la fièvre fait battre *dans* l'artère ; mais en écrivant le second vers le poète a oublié comment il avait engagé son image.

37-38. *En entrant, ... en voyant.* — Pour « lorsqu'on entre.. lorsqu'on voit ». Voir *Remarque* 16.

38. *Dans ces canaux impurs.* — Il s'agit des *rues*.

40. *En sens contraire.* — Grammaticalement on doit comprendre que l'œil du poète distingue : 1° des *torrents animés* qui vont dans un sens ; 2° *une vague humaine* entraînée dans un sens contraire à celui des torrents. En réalité, Lamartine veut dire qu'il aperçoit dans les rues un double flot de peuple — chacun des deux flots avançant dans une direction opposée à l'autre — de sorte que l'œil croit voir un mouvement circulaire (c'est le sens propre du verbe *circuler* employé au v. 38), et ne saurait préciser le *but* d'un mouvement qui paraît se recommencer perpétuellement, (v. 41).

45. *Ondoyer.* — Osciller comme une onde.

46. *Du flot.* — Complément circonstanciel du verbe « noyer » : « *au moyen de son flot* », ou peut-être : « d'un seul de ses flots ».

51. *Sympathique.* — Au sens premier du mot : « Communiquée par contagion. »

52. *En coudoyant.* — Même faute que plus haut, vers 37-38.

Que son âme travaille et souffle dans mon sein ;
Que j'ai soif de sa soif, que j'ai faim de sa faim ;
Que ma robe en passant se salit à ses crimes ;
Et que, tourbillonnant dans ses mouvants abîmes,
Je ne suis pas pour lui plus qu'une goutte d'eau
Qui ne fait ni hausser ni baisser son niveau,
Un jet de son écume, un morceau de sa vase,
Une algue de ses bords qu'il souille et qu'il écrase ;
Et que, si je venais à tomber sous ses pas,
Cette foule à mes cris ne s'arrêterait pas,
Mais, comme une machine à son but élancée,
Passerait sur mon corps sans même une pensée !...

63. *A son but.* — « Vers son but. » Voir *Remarque* 17.

---

2. La Caravane Humaine...

Quelle est l'œuvre, cependant, à laquelle travaille l'immense capitale ? A l'intérieur d'elle-même, elle renferme l'âme des penseurs qui

... d'un vague instinct vers l'inconnu guidée,
Sonde la mer du doute et découvre l'idée,
Lui donne, en pétrissant le verbe dans sa main,
La forme qui la rend palpable au sens humain,
La tire comme l'or de sa mine profonde,
Et la frappe en monnaie à l'usage du monde...

Et puis, mère de soldats, la ville lance ses fils aux batailles extérieures, à la conquête de l'Europe. Quel est le but de cette action sous une apparence révolutionnaire ?... Il ne faut point douter que Dieu le connaisse ; c'est lui qui travaille par le bras des révolutions ; et les peuples préparent l'avenir en détruisant le passé. Jocelyn exprime ici les idées mystiques de Lamartine. Voir plus haut l'*Ode sur les Révolutions*.

Paris, 21 septembre 1800.

Ils vont, comme un boulet, où la force les lance,
Ébranler le présent, démolir le passé,

58. *Ils.* — Les soldats français

Qui pour combler aux camps les lignes décimées
Ressortent en chantant vers les quatorze armées ;

(v. 33-34.)

Effacer sous ton doigt quelque empire effacé,
Faire place sur terre à quelque destinée
Invisible pour nous, mais pour toi déjà née,
Et que tu vois déjà splendide, où nos esprits
N'aperçoivent encor que poussière et débris !
Ainsi, Seigneur, tu fais d'un peuple sur la terre
L'outil mystérieux de quelque grand mystère ;
Sans connaître jamais ses plans sur l'univers,
A la trame des temps travaillant à l'envers,
Les nations, de l'œil à leur insu guidées,
Sont dans la main de Dieu les instruments d'idées ;
Et l'homme, qui ne voit que poussière et que sang,
Et qui croit Dieu bien loin, se trompe en maudissant ;
Il ne sait pas, captif dans sa courte pensée,
Que d'une œuvre finie une autre est commencée,
Et qu'afin que l'épi divin puisse y germer,
On laboure la terre avant de la semer.

60. *Sous ton doigt.* — Jocelyn anticipe l'invocation qu'il n'adresse nominativement à Dieu qu'au v. 65. « Sous ton doigt » est une inversion, et le complément indirect de « effacé » ; Dieu a déjà effacé du doigt sur la carte l'empire que les soldats se préparent à renverser ; ils ne sont que les exécuteurs de sa sentence.

68. *Travaillant à l'envers.* — L'ouvrier qui exécute les tapisseries de haute et basse lisse noue derrière « la chaîne » les fils qui de l'autre côté forment le dessin qu'il reproduit. Il n'aperçoit donc que l'*envers* de la tapisserie qu'il exécute.

69. *De l'œil.* — « Par l'œil », c'est-à-dire que leur œil, qui dirige leur marche, est guidé par Dieu sans qu'elles le sachent.

69-70. Il semble difficile de contester qu'A. de Vigny ait eu dans la mémoire le sens plus ou moins lointain et le moule mélodique de ces deux vers lorsqu'il écrivit les siens, qui sont célèbres, sur la destinée sociale des peuples, dans le *Mont des Oliviers* (1843). Jésus y demande « au divin Père »...

Et si les nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées
Ou de folles enfants sans lampes, dans la nuit,
Se heurtant et pleurant, et que rien ne conduit...

74. *D'une œuvre finie.* — « Au moyen d'une œuvre. » Voir *Remarque* 17. Il y a ici, de plus, un latinisme : « d'une œuvre finie » *de la fin d'une œuvre.*

76. *On laboure*, etc... — En décembre 1831, Lamartine, par la voix de Jocelyn, posait le problème des crimes dont s'accompagnent

Oh ! que nos jugements sont courts, et feraient rire
Dans le livre de Dieu celui qui saurait lire !
Que nous comprenons peu les dénoûments du sort !
Et que souvent la vie est prise pour la mort !

La caravane humaine un jour était campée
Dans des forêts bordant une rive escarpée,
Et, ne pouvant pousser sa route plus avant,
Les chênes l'abritaient du soleil et du vent ;
Les tentes, aux rameaux enlaçant leurs cordages,
Formaient autour des troncs des cités, des villages,
Et les hommes, épars sur des gazons épais,
Mangeaient leur pain à l'ombre et conversaient en paix
Tout à coup, comme atteints d'une rage insensée,
Ces hommes, se levant à la même pensée,
Portent la hache au tronc, font crouler à leurs pieds
Ces dômes où les nids s'étaient multipliés ;

les Révolutions ; mais il ne le résolvait pas ; sa pensée paraissait hésiter avec une sorte d'effroi devant la solution qu'une logique intérieure lui imposait. En 1835, date de ces derniers vers, Lamartine admet que les crimes mêmes, et les destructions en apparence déraisonnables, sont partie intégrante et nécessaire de l'œuvre révolutionnaire ; il faut extirper le passé pour semer l'avenir. Cette philosophie est déjà celle de l'*Histoire des Girondins*. Entre 1831 et 1835, Lamartine a subi la crise décisive de sa pensée.

78. *Dans le livre de Dieu.* — L'image vient de la Bible et même de l'Apocalypse, où les anges tiennent le livre de l'avenir scellé des sceaux divins.

81. *La caravane humaine.* — L'humanité tout entière est assimilée à une caravane en marche. Cette simple et grande image paraît avoir été suggérée au poète par la comparaison incluse dans l'idée même du *progrès social*, qui est une marche en avant à travers les temps. — On ne peut guère douter que ce goût pour les paraboles et les symboles, que Jocelyn va de plus en plus manifester, ne soit venu à Lamartine de son admiration, tempérée, d'ailleurs, de certaines réserves, pour les *Paroles d'un Croyant* de Lamennais, qui avaient paru en 1834.

83. *Et ne pouvant pousser.* — « Comme elle ne pouvait... » Voir *Remarque* 16.

90. *A la même pensée.* — Mus tous ensemble par la même pensée.

Et les brutes des bois, sortant de leurs repaires,
Et les oiseaux, fuyant les cimes séculaires,
Contemplaient la ruine avec un œil d'horreur,
Ne comprenaient pas l'œuvre, et maudissaient du cœur
Cette race stupide acharnée à sa perte,
Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a couverte.
Or, pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts
Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets,
L'homme, continuant son ravage sublime,
Avait jeté les troncs en arche sur l'abîme ;
Sur l'arbre de ses bords gisant et renversé,
Le fleuve était partout couvert et traversé,
Et, poursuivant en paix son éternel voyage,
La caravane avait conquis l'autre rivage.

C'est ainsi que le temps, par Dieu même conduit,
Passe pour avancer sur ce qu'il a détruit.
Esprit saint ! conduis-les, comme un autre Moïse,
Par des chemins de paix à la terre promise !!!..

93. *Et les brutes des bois.* — *Brute*, qui est un adjectif, se joint d'ordinaire à *bête ;* il qualifie la bête en tant qu'elle s'oppose à l'homme par son manque complet d'intelligence ; c'est ici le cas : même les animaux les plus sauvages, enfouis dans les bois...

96. *Du cœur.* — Du fond du cœur. L'expression semble bien faire ici cheville, pour finir le vers.

97. *Cette race.* — La race humaine.

104. *Couvert.* — D'hommes.

109. *Moïse.* — Il conduisit la « caravane » des Hébreux jusqu'aux abords de Chanaan.

Jocelyn, cependant, se retrouve brusquement, dans une église, en face de Laurence, qui fait la quête, et qui, devant lui, tombe évanouie... Il apprend, par la rumeur publique, qu'elle est devenue célèbre dans le monde, pour sa beauté, et pour le désordre luxueux de sa vie :

La revoir, c'était trop ; mais la revoir flétrie,
Mais la revoir tombée, ange d'illusion,
Le scandale du monde et sa dérision !...

Il va rêver sous le balcon de l'hôtel qu'elle habite — comme Lamartine en 1817 allait rêver sous la fenêtre de Mme Charles ;

Jocelyn, à Paris, sous le balcon de Laurence
(Huitième Époque)
(*Dessin de Marckl*)

il assiste, de l'ombre, à la fête qu'elle donne ; puis, quand le dernier invité est parti, il la voit sortir jusqu'à la balustrade :

Elle leva la tête, et regarda la lune
Longtemps, comme quelqu'un qu'une image importune ;
Avec un lent soupir elle étendit les bras,
Puis, en les refermant sur son cœur, dit : « Hélas ! »
Puis d'un accent distrait, qu'un regard accompagne,
Murmura dans ses dents notre air de la montagne,
A voix basse et tremblante et chanta quelques mots...
L'air manqua sur sa lèvre et finit en sanglots ;
Elle s'interrompit comme avec violence,
Referma la fenêtre, et tout devint silence...

Jocelyn s'éloigne : à l'aurore, il a déjà quitté Paris.

NEUVIÈME ÉPOQUE

Cette Époque, par le nombre de ses vers, équivaut à deux autres; et elle se divise aussi en deux parties fort nettes; si bien que l'on ne comprend guère pourquoi Lamartine n'a pas admis dix chants dans son poème, au lieu de neuf. Jusqu'au vers 1017, il décrit comment Jocelyn, revenu dans son presbytère, se consacre désormais sans aucune réserve, avec une sorte de frénésie du sacrifice, à l'instruction et au réconfort de ses paroissiens ; c'est l'histoire de l'ascension d'une âme et de son dépouillement volontaire ; elle contient quelques-uns des plus beaux vers de Lamartine. Après le vers 1017, le poème reçoit son dénouement par le récit de la mort romanesque de Laurence, qui revient expirer, absoute, aux bras de Jocelyn, et par la description de ses funérailles sur la montagne, près de la *Grotte des Aigles*. Le poème se termine ainsi à l'endroit même où les chastes amours de ses deux héros avaient commencé. La page qui conte la visite de Jocelyn à la Grotte aurait pu en être la dernière. Mais Lamartine a tenu à montrer comment, après la mort de Laurence, Jocelyn, déjà détaché moralement et mystiquement du monde, pousse l'abnégation de la charité sacerdotale jusqu'à rechercher à son tour la mort : c'est l'objet des vers qui peignent l'excès de son dévouement pendant « la grande maladie », c'est-à-dire pendant une épidémie de choléra. Il tombe malade, se rétablit, et vit encore de longues années ; mais il n'écrit plus une ligne sur son *journal*. Cette dernière partie contient, en somme, la matière d'une onzième *Époque*, si l'on admet que la mort de Laurence aurait dû être le sujet de la dixième.

1. Le Retour au Presbytère.

Valneige, 12 octobre 1800.

O nid dans la montagne où mon âme s'abrite !
Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte,
Comme le passereau sans ailes pour courir,
Qui dans un trou du mur s'abrite pour mourir.
Oh ! d'un peu de repos que mon âme pressée
Y devançait de loin mes pas par ma pensée !
Que l'ombre des grands monts se noyant dans les cieux,
Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux !
Comme je respirais, en montant leurs collines,
Les vents harmonieux exhalés des ravines,
Ces vents qui du mélèze au rameau dentelé
Sortent comme un soupir à demi consolé !
Que du premier sapin l'écorce me fut douce !
Que je m'étendis las et triste sur sa mousse !
Que j'y collai ma bouche en silence et longtemps,
N'entendant que les coups en ma tempe battants,
Et l'assaut orageux de mes mille pensées,
En larmes plus qu'en mots sur les herbes versées !
Combien de fois je bus dans le creux de ma main
Un peu d'eau du torrent qui borde le chemin !
Que souvent mon oreille, à ses flots attentive,
Crut reconnaître un cri dans ses bonds sur sa rive,
Et, d'un frisson glacé me ridant tout entier,
M'arrêta palpitant sur le bord du sentier !

3. *Pour courir.* — « Pour parcourir les airs. »

4. *Pour mourir.* — Noter la forme négligée des vers 3 et 4, qui se terminent tous deux par la même construction.

5. 1re Édit. : *Et d'un peu de repos.*

5. Inversion assez forte : « mon âme pressée d'un peu de repos. » D'autre part, ellipse peu admissible : « pressée *de trouver* un peu de repos ».

9. *Collines.* — Les premières éminences par lesquelles s'annonce la région montagneuse.

13. *Douce.* — « A regarder. »

23. *D'un frisson me ridant.* — Ce n'est pas son oreille mais le cri qu'elle a cru entendre, qui fait frissonner Jocelyn et qui l'arrête : il y a ,dans cette construction, substitution, par la pensée du poète, du sujet logique au sujet grammatical.

Enfin, le soir, je vis noircir, entre les cimes
Des arbres, mes murs gris au revers des abîmes.
Les villageois, épars sur leurs meules de foin,
Du geste et du regard me saluaient de loin.
L'œil fixé sur mon toit sans bruit et sans fumée,
J'approchais, le cœur gros, de ma porte fermée.
Là, quand mon pied poudreux heurta mon pauvre seuil,
Un tendre hurlement fut mon unique accueil ;
Hélas ! c'était mon chien, couché sous ma fenêtre,
Qu'avait maigri trois mois le souci de son maître.

Marthe filait, assise en haut sur le palier.
Son fuseau de sa main roula sur l'escalier ;
Elle leva sur moi son regard sans mot dire ;
Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire,
Elle m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas.
Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas,

34. *Le souci de son maître.* — Au sens du « génitif objectif » latin : le souci qu'il avait eu de son maître.

35. *Marthe.* — Voir *Prologue*, vers 59.

En haut sur le palier. — En haut des marches de l'escalier extérieur. Voir *Prologue*, vers 47-48.

40. *Le chien*, etc... — Lamartine donne au chien de Jocelyn (voir vers 95) le nom de son lévrier favori : *Fido ;* c'est lui qu'il dépeint et à qui il s'adresse dans tout ce passage. Il le possédait depuis 1824. En 1837, Fido devint malade ; le poète le recueillit sur son propre lit, introduisit lui-même quelques gouttes de lait tiède dans sa gueule malade, et adoucit son agonie par ses caresses ; quand enfin Fido mourut, il éprouva un vif chagrin : « ... Ces jours-ci, mes chagrins passés ont été remués et soulevés en moi par une perte que vous trouveriez insignifiante et qui pour moi en a été une immense, celle de mon ami Fido. Il est mort entre mes pieds, après treize ans d'amour et de fidélité, après avoir été le compagnon de toutes les heures de mes années de bonheur, de voyages, de larmes. La vie est affreuse. » (Lettre à Virieu, 25 avril 1837.) Au reste, Lamartine croyait à l'âme des animaux et les aimait tous : « Il avait des affinités secrètes avec tous les êtres, et des tendresses étranges pour les chevaux et pour les oiseaux ; il savait leur langage secret comme les saints et les solitaires... » (A. Bardoux, *Études d'un autre temps*, pp. 112-113.)

Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
Se roula sur mes pieds enchaîné de caresse,
Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
Fêtant toute la chambre, et semblant aux murs même,
Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime ;
Puis, sur mon sac poudreux à mes pieds étendu,
Me couva d'un regard dans le mien suspendu.
Me pardonnerez-vous, vous qui n'avez sur terre
Pas même cet ami du pauvre solitaire ?
Mais ce regard si doux, si triste de mon chien,
Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie ;
Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie :
« O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous !
Car partout où Dieu mit deux cœurs, s'aimer est doux ! »

Hélas ! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise : « Mon retour réjouit ma maison ;
Une sœur, des amis, une femme, une mère,
Comptent de loin les pas qui me restent à faire ;
Et dans quelques moments, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour ! »

42. *Enchaîné de caresse.* — Enchaîné à moi par les caresses qu'il me faisait. Voir *Remarques* 8 *et* 17.

47. *Étendu.* — Comprendre : « le chien étendu sur mon sac... »

48. *Dans le mien suspendu.* — Dit un peu plus que l'expression courante : « suspendu au mien ». Le regard du chien restait plongé dans celui de son maître et se déplaçait avec le sien.

54. *Sa soie.* — « Son poil doux comme une soie. »

58. *Votre approche.* — Négligence pour « son », car c'est *on* qui est le sujet logique de toute la période ; mais à plusieurs reprises la 3e et la 2e personne y sont mélangées (v. 65 *se glisser ;* v. 66 : sans qu'au devant *du vôtre ;* et à partir du v. 68, la 2e personne domine). Lamartine ne fait ici qu'obéir à une tendance du langage courant.

64. *M'abriter d'amour.* — Construction insolite, par analogie avec celle du verbe *envelopper.*

Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence,
Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois
Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix ;
Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer,
Que le bruit de vos pas errants fait aboyer ;
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
Où ce que vous sentez se reflète en un autre ;
Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
Qui sans savoir vos pleurs vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose.
Ah ! c'est affreux peut-être, eh bien ! c'est encor doux !

O mon chien ! Dieu seul sait la distance entre nous ;
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître ;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne,
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne.
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché ;
Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse,
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah ! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,

74. *Se reflète.* — Au subjonctif : « n'avoir que ce seul cœur grâce auquel vos sentiments puissent se refléter dans un autre être. »

75. *Sans savoir vos pleurs.* — Sans en savoir la cause et sans les comprendre.

81. *Quel degré.* — C'est-à-dire en réalité : combien de degrés.

83. *Quel secret rapport.* — Quel lien secret. Voir la même expression, *Immortalité*, vers 35.

87. *Quoiqu'à terre couché.* — « Quoique tu sois couché. » Voir *Remarque* 15.

88. *D'un sot dédain.* — Pour « avec ». Voir *Remarque* 17.

Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature.
Ah ! mon pauvre Fido, quand, tes yeux sur les miens,
Le silence comprend nos muets entretiens ;
Quand, au bord de mon lit épiant si je veille,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille ;
Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis,
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que, pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée ;
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein,
Que l'âme en toi se lève avec tant d'évidence,
Et que l'amour encor passe l'intelligence ;
Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse !
Non ! quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.

95. *Tes yeux sur les miens.* — Phrase incidente qui ne s'explique que par l'ellipse d'un participe présent : « tes yeux étant attachés... »

96. *Le silence comprend...* — Le silence que nous gardons l'un et l'autre nous aide à nous mieux comprendre.

97. *Épiant.* — Phrase incidente au participe présent se rapportant, contre la règle, au complément direct de la principale : *te.* Voir *Remarque* 16.

97-98. *Veille Réveille.* — Voir *Remarque* 20.

105. *Se lève.* — L'âme en toi n'est pas complète ; elle luit seulement comme luit le soleil à l'heure où il se lève.

106. *L'amour passe.* — « ... *Dépasse* » En toi, animé par l'amour de ton maître, l'instinct produit des effets plus merveilleux que ceux de l'intelligence.

109-110. *Un corps organisé.* — *Automate*, etc. — Lamartine, après La Fontaine, proteste ici contre la théorie de Descartes, que presque tout le XVII^e^ siècle adopta, et d'après laquelle l'animal n'est qu'une machine qui, organisée par la main même de Dieu, imite la sensibilité et l'intelligence.

112. *Je ne sais quels cieux.* — Jocelyn ne dit pas que les animaux auront leur place au Paradis, mais qu'ils auront peut-être un paradis à eux. L'incertitude calculée de l'expression atténue la hardiesse de la pensée ; car il ne faut pas oublier que Jocelyn est un prêtre catholique.

De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :
Dieu la brise un instant, mais pour la réunir ;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir.
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes.
Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes ?
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil !!!

Oh ! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse ;
Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien,
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien !

(Ici manquaient plusieurs feuilles du manuscrit.)

114. *Homme ou plante.* — Ellipse : « qu'il s'agisse même de la sympathie qui unit un homme à une plante. » A plus forte raison de celle qui l'unit à un animal.

115. *Pour la réunir.* — Pour la reformer, en réunissant les éléments qu'il a séparés par la mort.

119-121. *Partout où... Dieu n'éteindra pas plus.* — Rupture brusque et changement de construction ; la première phrase demeure suspendue et, emporté par son mouvement, le poète en commence une autre.

123-124. *Épagneul. Cercueil.* — Voir *Remarque* 23.

128. On remarquera que l'amour exprimé ici à l'animal n'est point motivé par un sentiment de pitié, mais par une croyance métaphysique et religieuse : Dieu a mis dans l'animal, et dans la plante et dans tout l'univers, une même étincelle de vie, qui ne peut pas être anéantie, et qui implique, malgré les différences de leur développement, une identité profonde entre tous les êtres. Cette conception, émanée d'un large panthéisme, allait devenir plus tard celle de V. Hugo ; et les *Contemplations* lui ont souvent donné une expression magnifique :

Pleurs dans la nuit :

Où donc commence l'âme ? Où donc finit la vie ?

A la fenêtre :

Les firmaments sont pleins de la sève vivante
Comme les animaux.

Et, dans la *Bouche d'Ombre*, l' « échelle de l'être », dont parle Lamartine, est évoquée avec une netteté et des proportions hallucinatoires :

Homme...

L'échelle que tu vois, crois-tu qu'elle se rompe ? etc...

Ici encore, Lamartine paraît bien avoir été le précurseur. Il est également celui des poètes de la fin du XIXe siècle qui se sont penchés fraternellement sur l'âme des animaux. (Voir, par exemple, *Francis Jammes*.)

---

2. Les Laboureurs.

Lamartine attachait une grande importance à ce long fragment, puisque c'est le seul dans *Jocelyn* auquel il ait pris soin d'inscrire un titre particulier. C'était inviter le lecteur à le détacher par la pensée du cadre général où il est inséré. *Les Laboureurs*, en réalité, constituent à la fois une Harmonie et une Méditation où l'inspiration religieuse et l'inspiration sociale se réunissent pour glorifier et expliquer la grande loi humaine du travail. Lamartine, à dessein, a choisi pour symboliser tous les efforts de l'homme, l'effort qui est à la fois primitif et éternel, celui dont les gestes planent au-dessus de toutes les civilisations : le labeur par lequel l'homme oblige la terre à lui produire la vie. D'autre part, il a pris soin de peindre, courbée sur la glèbe, toute une famille humaine ; car la famille, pour lui, est l'élément essentiel de la société. Jocelyn, appuyé aux troncs des chênes et des châtaigniers, n'est que le spectateur du drame qui se joue quotidiennement entre la terre et l'homme ; sa personnalité s'oublie et disparaît.

Jocelyn décrit, d'abord, le spectacle qu'il a sous les yeux ; et ce spectacle est partagé en un certain nombre d'actes annoncés par un *prologue* (283-326). C'est, au début, l'arrivée des *laboureurs* (327-350), suivie presque aussitôt par le tracé d'un premier sillon (361-381), auquel d'autres sillons succèdent pendant toute la matinée ; puis la halte (441-465) et la sieste au milieu du jour (495-515) ; ensuite le travail de l'après-midi, jusqu'à l'heure de la prière, sonnée, vers le soir, par l'Angélus (545-563) ; enfin, sous les premières ombres crépusculaires, les semailles dans les sillons frais ouverts (603-631).

Mais le spectateur est aussi un *contemplateur ;* il médite sur ce qu'il voit ; les laboureurs qu'il a sous les yeux lui rappellent les longues incertitudes de l'effort humain aboutissant à la civilisation ; de chacun des tableaux qu'il décrit, il dégage la signification sociale et philosophique ; entre les descriptions, déroulées en larges et nets alexandrins, s'intercalent des effusions lyriques,

des invocations et des chants, que rythment des strophes de dix vers...

Lamartine reprend ainsi, avec plus de largeur encore peut-être, un procédé dont il a usé heureusement dans quelques-unes de ses plus belles *Harmonies* (voir plus haut, l'*Hymne du Matin* et *le Chêne*).

Une des notes, qui étaient jointes à la 1re édition de *Jocelyn*, et qui disparurent dans l'édition de 1841, donne, à propos des *Laboureurs*, cet avertissement :

« A la lecture de ces vers, l'on ne pourra douter que le poète n'ait été inspiré ici par le peintre. L'inimitable tableau des *Moissonneurs*, par l'infortuné Robert, est évidemment le type de ce morceau. C'est ainsi que les arts s'inspirent l'un de l'autre, et quelquefois même se traduisent. De beaux vers, un beau tableau, une belle musique, c'est la même pensée en trois langues diverses. »

Le peintre Léopold Robert, qui venait de se suicider en 1835 à Venise, par désespoir d'amour, à l'âge de quarante ans, exécuta presque tous ses tableaux en Italie ; le plus célèbre est celui que désigne Lamartine ; exposé au Salon de 1831, il se trouve aujourd'hui au Louvre ; il représente « l'arrivée des moissonneurs dans les marais Pontins » au milieu de la campagne romaine. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les pâtres robustes et exubérants, sur les femmes épanouies et joyeuses que ce tableau groupe autour d'un lourd chariot traîné par des bœufs, pour saisir quelle différence sépare l'inspiration du poète de celle du peintre. M. René Doumic[1] « l'a fort justement exprimée : « Admirez comme on peut s'abuser soi-même !... Nous songeons, nous, au portail de nos cathédrales, où l'artiste du moyen âge, qui sait voir la nature et qui sait prier, a sculpté de son ciseau précis, pour en faire hommage à Dieu, l'image des travaux de la campagne. Si l'art de Lamartine est ici comparable à un autre, c'est à celui de cet artiste d'autrefois, naïf et religieux. »

Au reste, jugeant d'ensemble le fragment, M. René Doumic, le déclare « magnifique » : « Nulle part, dans aucune littérature, on ne trouvera une image du travail des champs tracée avec plus de vigueur et plus d'heureux réalisme, faite de détails plus simples, plus vrais, et où les gestes du paysan, si augustes dans leur simplicité millénaire, soient reproduits avec plus de fidélité. Remarquez d'ailleurs, que cette peinture n'est pas à proprement parler une description. L'auteur a eu soin d'en dégager à mesure la signification morale ; chacun des traits en a été choisi pour illustrer cette loi du travail, « sainte loi du monde... »

1. *Lamartine*, pp. 154-155.

Au hameau de Valneige, 16 mai 1801.

Quelquefois dès l'aurore, après le sacrifice,
Ma Bible sous mon bras, quand le ciel est propice,
Je quitte mon église et mes murs jusqu'au soir,
Et je vais par les champs m'égarer ou m'asseoir,
Sans guide, sans chemin, marchant à l'aventure,
Comme un livre au hasard feuilletant la nature,
Mais partout recueilli, car j'y trouve en tout lieu
Quelque fragment écrit du vaste nom de Dieu.
Oh ! qui peut lire ainsi les pages du grand livre
Ne doit ni se lasser ni se plaindre de vivre !

La tiède attraction des rayons d'un ciel chaud
Sur les monts ce matin m'avait mené plus haut ;
J'atteignis le sommet d'une rude colline
Qu'un lac baigne à sa base et qu'un glacier domine,
Et dont les flancs boisés, aux penchants adoucis,
Sont tachés de sapins par des prés éclaircis.
Tout en haut seulement, des bouquets circulaires
De châtaigniers croulants, de chênes séculaires,
Découpant sur le ciel leurs dômes dentelés,
Imitent les vieux murs des donjons crénelés,
Rendent le ciel plus bleu par leur contraste sombre,
Et couvrent à leurs pieds quelques champs de leur ombre.

283. *Le sacrifice.* — La messe qui, en langage liturgique, est « le sacrifice » par excellence.

288. *Comme un livre au hasard*, etc... — La comparaison de l'univers, ou des choses, à un grand livre où la vérité serait inscrite en caractères vivants, par opposition aux caractères imprimés, est des plus anciennes ; on la trouve chez Sénèque ; Descartes l'emploie : « ... Et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même ou dans *le grand livre du monde...* » Mais les romantiques, en la reprenant, lui ont ajouté une poésie ; ils ont remplacé le « monde » par « la nature ; c'est-à-dire l'ensemble vivant et coloré des choses. V. Hugo a développé l'image dans la pièce fameuse : *Ce qui se passait aux Feuillantines en* 1813. (*Rayons et Ombres.*)

289-290. C'est l'idée dont s'inspirent toutes les *Harmonies.*

295. *D'une rude colline.* — Lamartine désigne par le mot *colline* les contreforts plus ou moins escarpés de la montagne.

297. *Penchants adoucis.* — Pour « pentes plus douces ».

On voit en se penchant luire entre leurs rameaux
Le lac dont les rayons font scintiller les eaux,
Et glisser sous le vent la barque à l'aile blanche,
Comme une aile d'oiseau passant de branche en branche.
Mais plus près, leurs longs bras, sur l'abîme penchés
Et de l'humide nuit goutte à goutte étanchés,
Laissaient pendre leur feuille et pleuvoir leur rosée
Sur une étroite enceinte au levant exposée,
Et que d'autres troncs noirs enfermaient dans leur sein
Comme un lac de culture en son étroit bassin ;
J'y pouvais, adossé le coude à leurs racines,
Tout voir, sans être vu, jusqu'au fond des ravines.
Déjà, tout près de moi, j'entendais par moments
Monter des pas, des voix et des mugissements :
C'était le paysan de la haute chaumine
Qui venait labourer son morceau de colline ;

310. *L'humide nuit.* — Expression qui vient de Virgile (*Nox humida cælum Abstulit...*, Énéide, III, 198) ; elle désigne ici « la rosée de la nuit ». — *Étanchés.* Impropre, pour « séchés » ; *étancher* signifie « arrêter l'écoulement d'un liquide » ; ici les arbres, ainsi que l'indique le vers suivant, laissent « pleuvoir leur rosée » goutte à goutte.

311. *Leur feuille.* — Pour « leur feuillage ». Voir *Remarque* 8.

314. *Comme un lac de culture.* — Jocelyn emploie plus haut la même image pour peindre la situation de son propre verger, en contre-bas de son presbytère ; voir 6e *Époque*, vers 433. Ici le lac n'est point vert, mais brun, et fait contraste, à mi-flanc de la montagne, avec le lac liquide du vers 305, qui brille au fond de la vallée.

315. 1re *Édition :*

J'y pouvais adosser le coude à leurs racines.

A partir de 1841 :

J'y pouvais, adossé le coude à leurs racines,

Pour que cette correction fût acceptable, il eût fallu ponctuer ainsi :

... adossé, le coude...

C'est probablement ce que Lamartine avait voulu écrire ; et la 1re Édition ne renferme qu'une faute d'orthographe et de ponctuation.

NEUVIÈME ÉPOQUE

O Xin dans la montagne où mon aïeul s'abrite !
Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte,
Comme le pas d'un chat sans aile pour courir
Qui dans un trou de mur s'abrite pour mourir !
Oh ! d'un peu de repos que mon âme pressée
Y devançait de loin mes pas par ma pensée !
Que l'ombre des grands monts se mouvait dans les cieux,
Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux

Les laboureurs.
(*Dessin de Marckl*, première édition illustrée de *Jocelyn*. 1841).

Avec son soc plaintif traîné par ses bœufs blancs,
Et son mulet portant sa femme et ses enfants ;
Et je pus, en lisant ma Bible ou la nature,
Voir tout le jour la scène et l'écrire à mesure.
Sous mon crayon distrait le feuillet devint noir.
O nature, on t'adore encor dans ton miroir !

*

Laissant souffler ses bœufs, le jeune homme s'appuie
Debout au tronc d'un chêne, et de sa main essuie
La sueur du sentier sur son front mâle et doux ;
La femme et les enfants tout petits, à genoux
Devant les bœufs privés baissant leur corne à terre,
Leur cassent des rejets de frêne et de fougère,
Et jettent devant eux en verdoyants monceaux
Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux.
Ils ruminent en paix, pendant que l'ombre obscure
Sous le soleil montant se replie à mesure,
Et, laissant de la glèbe attiédir la froideur,
Vient mourir, et border les pieds du laboureur.
Il rattache le joug, sous la forte courroie,
Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie.

326. *Dans ton miroir.* — Entendez : ma description n'est qu'un pâle reflet de ta beauté ; mais, même à l'état d'image et de reflet, ta beauté est encore adorable. — C'est une sorte d'excuse que le poète se donne ; car ses vers mirent seulement un spectacle qu'il a souvent admiré au naturel ; et ils en donneront peut-être une idée imparfaite...

331. *Les bœufs privés.* — « Domestiques, apprivoisés. »

334. *Émondent.* — *Émonder* signifie *nettoyer* un arbre des branches inutiles, des feuilles mortes, etc... soit avec la main, soit avec un instrument léger, comme une serpette : on ne dit donc point « émonder » des rameaux, mais : émonder un arbre de ses rameaux. Lamartine fait de ce verbe un synonyme de « arracher ».

336. *A mesure.* — C'est-à-dire « à mesure que le soleil devient montant ».

337. *Attiédir.* — Pour « *s'attiédir* ».

339. *Il rattache le joug.* — Il l'avait détaché pour permettre aux bœufs d'accomplir plus commodément la montée, et l'un d'eux le portait suspendu à la « courroie ».

340. *Qu'en pesant.* — « En pesant sur elles. »

Les enfants vont cueillir des rameaux découpés,
Des gouttes de rosée encore tout trempés,
Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent,
Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux
Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux.
Au joug de bois poli le timon s'équilibre,
Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre ;
L'homme saisit le manche, et sous le coin tranchant
Pour ouvrir le sillon, le guide au bout du champ.

*

O travail, sainte loi du monde,
Ton mystère va s'accomplir !
Pour rendre la glèbe féconde,
De sueur il faut l'amollir !
L'homme, enfant et fruit de la terre,
Ouvre les flancs de cette mère
Qui germe les fruits et les fleurs ;
Comme l'enfant mord la mamelle,
Pour que le lait monte et ruisselle
Du sein de sa nourrice en pleurs !

341. *Découpés.* — *Rameaux découpés* est ici pour « feuilles dentelées ».

342. *Des gouttes de rosée.* — On attendrait : ou « des gouttes *de la* rosée » ou « *de* gouttes de rosée ».

344. *Voilés.* — Ces branchages dont les enfants ont eu soin de ne pas arracher les feuilles (*avec la feuille... en verts festons les nouent*) forment une sorte de résille et de voile qui garantiront les animaux du soleil.

347. *S'équilibre.* — A mesure que l'attelage des bœufs se met en marche, le timon prend son équilibre entre eux, et s'adapte au mouvement imprimé par le joug.

349. *Le manche.* — Il y en a deux, en réalité, qu'on appelle les mancherons de la charrue. — *Le guide au bout du champ.* « Guide le manche », c'est-à-dire la charrue entière, en la maintenant dans la direction définie par l'extrémité opposée du champ ; sur le sens de la préposition *à*, voir *Remarque* 17. — *Sous le coin tranchant, pour ouvrir...* Inversion.

357. A partir de 1849 :

Où germent.

357. *Qui germent*, etc. — Pour « qui font germer » ; voir v. 640, la même construction ; il est surprenant que Lamartine ne l'ait

*

La terre, qui se fend sous le roc qu'elle aiguise,
En tronçons palpitants s'amoncelle et se brise,
Et, tout en s'entr'ouvrant, fume comme une chair
Qui se fend et palpite et fume sous le fer.
En deux monceaux poudreux les ailes la renversent ;
Ses racines à nu, ses herbes se dispersent ;
Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés,
Se tordent sur son sein en tronçons torturés.
L'homme les foule aux pieds, et, secouant le manche,
Enfonce plus avant le glaive qui les tranche ;
Le timon plonge et tremble, et déchire ses doigts ;
La femme parle aux bœufs du geste et de la voix ;
Les animaux, courbés sur leur jarret qui plie,
Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie ;
Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur ;
Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur.
L'homme presse ses pas, la femme suit à peine ;
Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine ;

corrigée qu'en ce premier passage, qui est cependant cité par Littré comme caractéristique. — *Germer*, au sens transitif, appartient à la langue religieuse et mystique depuis le moyen âge :

Et c'est une semence illustre, vive et forte,
Qui de nouveaux martyrs germe une ample moisson.
(Corneille : *Vers des Hymnes de saint Victor.*)

Que la terre germe l'herbe verte (Fénelon).

364. *Qui se fend.* — Répétition du vers 361 ; on peut douter qu'elle soit voulue.

368. *Torturés.* — Par la souffrance.

369. 1re Édition :

L'homme les foule aux pieds en secouant le monstre.

Leçon inintelligible ; il semble qu'il y ait eu une faute de typographie : *en* pour *et*.

371. *Le timon.* — Il ne s'agit plus de celui qui a été décrit au vers 347 et qui mérite proprement ce nom ; c'est ici la pièce de bois qui joint le manche de la charrue au coutre ; elle « plonge » par soubresauts à mesure que le laboureur tente de faire pénétrer le coutre plus profondément dans la terre.

375. *D'ardeur.* — Voir *Remarque* 17.

Ils s'arrêtent : le bœuf rumine, et les enfants
Chassent avec la main les mouches de leurs flancs.

*

Il est ouvert, il fume encore
Sur le sol, ce profond dessin !
O terre, tu vis tout éclore
Du premier sillon de ton sein !
Il fut un Éden sans culture ;
Mais il semble que la nature,
Cherchant à l'homme un aiguillon,
Ait enfoui pour lui sous terre
Sa destinée et son mystère
Cachés dans son premier sillon !
Oh ! le premier jour où la plaine,
S'entr'ouvrant sous sa forte main,
But la sainte sueur humaine
Et reçut en dépôt le grain,
Pour voir la noble créature
Aider Dieu, servir la nature,

379. *Le bœuf.* — Chacun des deux bœufs ; c'est ici un singulier collectif ; mais au vers suivant l'idée de pluralité revient et Lamartine écrit « *leurs flancs* », alors qu'on eût attendu « *ses* flancs » ; est-ce par négligence, ou à dessein ? Il faut avouer qu'il y a là une licence grammaticale audacieuse.

382. *Ce profond dessin.* — Le sillon que la charrue vient de dessiner en creusant le sol.

382-384. C'est l'idée qui va dominer tout le développement lyrique jusqu'au v. 440. Elle correspond aux données de la science anthropologique : la civilisation paraît bien être née du jour où l'homme préhistorique de *nomade* se fit *agriculteur ;* il vivait jusqu'alors en tribus et en hordes ; ensuite il se groupa en familles.

387. *Cherchant... un aiguillon.* — On peut rapprocher les beaux vers de Virgile, dont il est probable que Lamartine s'est ici ressouvenu : « Jupiter fit rentrer toutes les productions de la terre dans son sein, et mit fin à l'âge d'or pour le plus grand bien de l'homme. »

Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim....

Géorgiques, I,133.)

Le ciel ouvert roula son pli,
Les fibres du sol palpitèrent,
Et les anges surpris chantèrent
Le second prodige accompli !

Et les hommes ravis lièrent
Au timon les bœufs accouplés ;
Et les coteaux multiplièrent
Les grands peuples comme les blés ;
Et les villes, ruches trop pleines,
Débordèrent au sein des plaines ;
Et les vaisseaux, grands alcyons,
Comme à leurs nids les hirondelles,
Portèrent sur leurs larges ailes
Leur nourriture aux nations !

Et, pour consacrer l'héritage
Du champ labouré par leurs mains,
Les bornes firent le partage
De la terre entre les humains ;
Et l'homme, à tous les droits propice,
Trouva dans son cœur la justice,

397. *Le ciel ouvert*, etc... — « Le ciel s'ouvrit, et pour cela enroula ses nuages les uns sur les autres pour laisser apparaître l'azur. » C'est la comparaison, familière à Lamartine, du ciel avec un « pavillon », c'est-à-dire avec une vaste tente dont les nuages formeraient les toiles. Voir *Harmonies*. Hymne du Matin, v. 71.

400. *Le second prodige*. — Le premier fut la création ; le travail de l'homme fécondant la nature et fondant la civilisation, c'est comme une création nouvelle.

406. *Débordèrent*. — Absolument : « laissèrent déborder leurs habitants, dont elles regorgeaient. » Et non point : « déversèrent leurs habitants dans les campagnes » ; *au sein des plaines* localise simplement la position des villes. Cf. *Chute d'un Ange :*

Vous ne bâtirez point de villes dans vos plaines .

411. *Pour consacrer*. — Au sens fort : « pour rendre sacré... » Le « bornage » d'un champ était, chez les anciens, une cérémonie religieuse ; la borne même était un dieu : le dieu Terme ; et c'était un sacrilège que d'en changer la position. Au vers 418, même sens.

Et grava son code en tout lieu,
Et, pour consacrer ses lois même,
S'élevant à la loi suprême,
Chercha le juge et trouva Dieu !

Et la famille, enracinée
Sur le coteau qu'elle a planté,
Refleurit d'année en année,
Collective immortalité !
Et sous sa tutelle chérie
Naquit l'amour de la patrie,
Gland de peuple au soleil germé !
Semence de force et de gloire,
Qui n'est que la sainte mémoire
Du champ par ses pères semé !

Et les temples de l'Invisible
Sortirent des flancs du rocher,
Et, par une échelle insensible,
L'homme de Dieu put s'approcher,
Et les prières qui soupirent,
Et les vertus qu'elles inspirent,

417. Après 1849 :

En grava le code en tout lieu.

Correction heureuse : *son*, rapporté à *justice*, faisait équivoque (v. 416, *son cœur*).

420. C'est ainsi, d'après Lamartine, par l'intermédiaire de l'idée de justice, que l'homme se serait élevé jusqu'à l'idée de Dieu ; et celle-ci aurait une origine plus morale que métaphysique.

422. *Qu'elle a planté.* — Voir *Remarque* 13.

424. *Collective immortalité.* — Lamartine veut dire que si chacun des hommes meurt, la famille à laquelle il appartient est comme un être vivant qui se renouvelle et se rajeunit sans cesse. C'est la même idée que Pascal avait appliquée à toute l'humanité : « ... Toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement... »

(*Traité du Vide.*)

430. *Par ses pères.* — *Ses* se rapporte à l'idée de l'homme qui domine logiquement toute la strophe. Voir *Remarque* 18.

431. *L'Invisible.* — Dieu.

Coulèrent du cœur des mortels.
Dieu dans l'homme admira sa gloire,
Et pour en garder la mémoire
Reçut l'épi sur ses autels !

*

Un moment suspendu, les voilà qui reprennent
Un sillon parallèle, et sans fin vont et viennent
D'un bout du champ à l'autre, ainsi qu'un tisserand
Dont la main, tout le jour sur son métier courant,
Jette et retire à soi le lin qui se dévide,
Et joint le fil au fil sur sa trame rapide.
La sonore vallée est pleine de leurs voix ;
Le merle bleu s'enfuit en sifflant dans les bois,
Et du chêne à ce bruit les feuilles ébranlées
Laissent tomber sur eux les gouttes distillées.

Cependant le soleil darde à nu ; le grillon
Semble crier de feu sur le dos du sillon.
Je vois flotter, courir sur la glèbe embrasée
L'atmosphère palpable où nage la rosée

441. *Un moment suspendu.* — Sorte de phrase au participe absolu, où il faut sous-entendre le substantif *travail :* « leur travail ayant été un moment suspendu lorsqu'à bout d'haleine, ils furent arrivés au bout du champ et du premier sillon. » — L'ellipse, cependant, est un peu forte, et la construction bizarre. Lamartine n'aurait-il pas écrit : un moment *suspendus ?* Le participe se rapporterait alors régulièrement aux laboureurs, représentés par le pronom *les ;* et *suspendus* voudrait dire : « tenus en suspens, interrompus », sens très classique.

446. *Trame rapide.* — Ce n'est pas la trame qui est rapide, mais la navette ; à moins qu'il ne faille entendre que la trame se recouvre rapidement de tissu, comme le champ se couvre de sillons.

452. *Crier de feu.* — A cause du feu ; expression osée par Lamartine sur le modèle de « crier d'effroi, de souffrance » ; il substitue au sentiment qui provoque le cri, la cause concrète de ce sentiment. On peut rapprocher le vers de Virgile sur les cigales :

At mecum raucis...
Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.

(*Bucoliques*, II, 12-13.)

Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour,
Comme une haleine en feu de la gueule d'un four.
Des bœufs vers le sillon le joug plus lourd s'affaisse ;
L'homme passe la main sur son front, sa voix baisse,
Le soc glissant vacille entre ses doigts nerveux ;
La sueur, de la femme imbibe les cheveux.
Ils arrêtent le char à moitié de sa course ;
Sur les flancs d'une roche ils vont lécher la source,
Et, la lèvre collée au granit humecté,
Savourent sa fraîcheur et son humidité.

*

Oh ! qu'ils boivent dans cette goutte
L'oubli des pas qu'il faut marcher !
Seigneur, que chacun sur sa route
Trouve son eau dans le rocher !
Que ta grâce les désaltère !
Tous ceux qui marchent sur la terre
Ont soif à quelque heure du jour :
Fais à leur lèvre desséchée
Jaillir de ta source cachée
La goutte de paix et d'amour !

456. *De la gueule.* — Sous-entendez : « *qui rejaillit* de la gueule d'un four. »

459. Ce n'est pas le *soc* que l'homme tient dans ses doigts, mais le manche, et le timon (voir vers 371) par lequel il en commande le jeu.

462. *Lécher.* — Comme des animaux ; terme à dessein réaliste et dur, pour mieux peindre leur accablement.

465. *Cette goutte.* — La source, aux flancs du rocher, est presque à sec et ne coule que goutte à goutte (v. 463, « la lèvre collée *au granit humecté* ») : elle distille et ne ruisselle pas.

467-468. Lamartine, par la voix de Jocelyn, s'élève à une méditation générale sur la destinée humaine ; cette goutte d'eau, dans le rocher, symbolise le bonheur, plus ou moins secret et modeste, auquel chacun peut aspirer pour se rafraîchir pendant le dur travail de la vie.

469. *Les désaltère.* — *Les*, car l'idée de pluriel est impliquée par le partitif *chacun*.

Ah ! tous ont cette eau de leur âme :
Aux uns c'est un sort triomphant,
A ceux-ci le cœur d'une femme,
A ceux-là le front d'un enfant ;
A d'autres l'amitié secrète,
Ou les extases du poète :
Chaque ruche d'homme a son miel.
Ah ! livre à leur soif assouvie
Cette eau des sources de la vie !
Mais ma source à moi n'est qu'au ciel.

L'eau d'ici-bas n'a qu'amertume
Aux lèvres qui burent l'amour,
Et de la soif qui me consume
L'onde n'est pas dans ce séjour ;
Elle n'est que dans ma pensée
Vers mon Dieu sans cesse élancée,
Dans quelques sanglots de ma voix,
Dans ma douceur à la souffrance ;
Et ma goutte à moi d'espérance,
C'est dans mes pleurs que je la bois !

*

Mais le milieu du jour au repas les appelle :
Ils couchent sur le sol le fer ; l'homme dételle

475. *Tous ont cette eau de leur âme.* — « Cette eau qui doit abreuver leur âme. » Le vers est d'ailleurs équivoque : Lamartine veut dire que chaque homme sait bien de quelle eau il désire s'abreuver (aux uns la gloire, aux autres l'amour, etc...) ; et il souhaite que chacun l'obtienne selon son désir (vers 482-483).

481. *Chaque ruche d'homme.* — Pour : « chaque ruche humaine .» Voir *Remarque* 17.

484. Ce vers ramène l'idée à Jocelyn ; et toute la strophe suivante ne concerne que lui ; différent des autres humains, il ne désire que l'immortalité bienheureuse qui le réunira un jour à Laurence ; et il veut la gagner plus sûrement et plus vite en souffrant davantage ici-bas (vers 493-494). Voir 5e *Époque*, les vers 801-874, où Jocelyn définit sa vocation ; et particulièrement les vers 819-822, où il emploie la même image et presque les mêmes expressions.

492. *Douceur à la souffrance.* — Pour : « envers la souffrance. » Voir *Remarque* 17.

Du joug tiède et fumant les bœufs, qui vont en paix
Se coucher loin du soc sous un feuillage épais.
La mère et les enfants, qu'un peu d'ombre rassemble,
Sur l'herbe, autour du père, assis, rompent ensemble
Et se passent entre eux de la main à la main
Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain ;
Et le chien, regardant le visage du père,
Suit d'un œil confiant les miettes qu'il espère.
Le repas achevé, la mère, du berceau
Qui repose couché dans un sillon nouveau,
Tire un bel enfant nu qui tend ses mains vers elle,
L'enlève, et, suspendu, l'emporte à sa mamelle,
L'endort en le berçant du sein sur ses genoux,
Et s'endort elle-même, un bras sur son époux.
Et sous le poids du jour la famille sommeille
Sur la couche de terre, et le chien seul les veille,
Et les anges de Dieu d'en haut peuvent les voir,
Et les songes du ciel sur leurs têtes pleuvoir !

*

Oh ! dormez sous le vert nuage
De feuilles qui couvrent ce nid,
Homme, femme, enfants leur image,
Que la loi d'amour réunit !
O famille, abrégé du monde,
Instinct qui charme et qui féconde
Les fils de l'homme en ce bas lieu,
N'est-ce pas toi qui nous rappelle
Cette parenté fraternelle
Des enfants dont le père est Dieu ?

502. *Le laitage.* — Le fromage. Cf. Boileau :

Allez couper vos joncs et *presser vos laitages.*

(*Ép.*, IV.)

509. *En le berçant du sein.* — Elle le berce sans remuer les bras, d'un simple mouvement de la poitrine.

520. *Qui charme et qui féconde.* — Voir *Remarques* 14 *et* 24.

522. *Qui nous rappelle.* — Idem.

Foyer d'amour où cette flamme
Qui circule dans l'univers
Joint le cœur au cœur, l'âme à l'âme,
Enchaîne les sexes divers,
Tu resserres et tu relies
Les générations, les vies,
Dans ton mystérieux lien ;
Et l'amour, qui du ciel émane,
Des voluptés culte profane,
Devient vertu s'il est le tien !

Dieu te garde et te sanctifie :
L'homme te confie à la loi,
Et la nature purifie
Ce qui serait impur sans toi.
Sous le toit saint qui te rassemble,
Les regards, les sommeils ensemble,
Ne souillent plus ta chasteté,
Et, sans qu'aucun limon s'y mêle,
La source humaine renouvelle
Les torrents de l'humanité.

Ils ont quitté leur arbre et repris leur journée.
Du matin au couchant l'ombre déjà tournée
S'allonge au pied du chêne et sur eux va pleuvoir ;
Le lac, moins éclatant, se ride au vent du soir.
De l'autre bord du champ le sillon se rapproche.
Mais quel son a vibré dans les feuilles ? La cloche,

528. *Divers.* — Cet adjectif ressemble fort, ici, à une cheville.

533. Sens : « l'amour, qui est un culte profane lorsqu'il n'a d'autre objet que la volupté, devient un sentiment vertueux (l'amour conjugal) s'il a pour objet la fondation d'une famille ». La même idée est reprise et précisée aux vers 536-540 ; le mariage religieux et le mariage civil purifient le sentiment de l'amour.

539-540. *Rassemble. Ensemble.* — Voir *Remarque* 20.

546. *Du matin.* — Du levant. Voir 6e *Époque*, vers 388.

549. Sens : « Les sillons vont bientôt atteindre le côté du champ opposé à celui par lequel le labour a commencé. »

Comme un soupir des eaux qui s'élève du bord,
Répand dans l'air ému l'imperceptible accord,
Et, par des mains d'enfants au hameau balancée,
Vient donner de si loin son coup à la pensée :
C'est l'Angélus qui tinte, et rappelle en tout lieu
Que le matin des jours et le soir sont à Dieu.
A ce pieux appel le laboureur s'arrête ;
Il se tourne au clocher, il découvre sa tête,
Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon,
Élève un peu son âme au-dessus du sillon,
Tandis que les enfants, à genoux sur la terre,
Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère.

*

Prière, ô voix surnaturelle
Qui nous précipite à genoux !
Instinct du ciel qui nous rappelle
Que la patrie est loin de nous !
Vent qui souffle sur l'âme humaine,
Et de la paupière trop pleine
Fait déborder de douces pleurs,
Comme un vent qui, par intervalles,
Fait pleuvoir les eaux virginales
Du calice incliné des fleurs !

Sans toi que serait cette fange ?
Un monceau d'un impur limon,

552. *L'air ému.* — Au sens concret : « ébranlé ».

554. *Vient donner son coup.* — Ses sons viennent éveiller la réflexion.

555. *L'Angélus.* — Voir plus haut, 6e *Époque*, v. 375-376.

558. *Au clocher.* — « Vers » le clocher. Voir *Remarque* 17.

569. A partir de 1841 :

Fait déborder l'eau de ses pleurs.

Lamartine, instinctivement, fait *pleur* du genre féminin ; voir plus haut, 3e *Époque*, vers 567, où il a maintenu le solécisme, et la note.

571. *Les eaux virginales.* — La rosée qu'aucun contact avec la terre n'a souillée.

573. *Cette fange.* — La terre.

Où l'homme après la brute mange
Les herbes qu'il tond du sillon ?
Mais par toi son aile cassée
Soulève encore sa pensée
Pour respirer au vrai séjour,
La désaltérer dans sa course,
Et lui faire boire à sa source
L'eau de la vie et de l'amour !

Le cœur des mères te soupire,
L'air sonore roule ta voix,
La lèvre d'enfant te respire,
L'oiseau t'écoute aux bords des bois ;
Tu sors de toute la nature
Comme un mystérieux murmure
Dont les anges savent le sens ;
Et ce qui souffre, et ce qui crie,
Et ce qui chante, et ce qui prie,
N'est qu'un cantique aux mille accents.

O saint murmure des prières,
Fais aussi dans mon cœur trop plein,
Comme des ondes sur des pierres,
Chanter mes peines dans mon sein ;
Que le faible bruit de ma vie
En extase intime ravie

576. *Qu'il tond du sillon.* — Construction assez insolite : « en les prélevant sur le sillon ».

Cf. La Fontaine :

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
(*Animaux malades de la peste.*)

577. *Cassée.* — « Bien qu'elle soit cassée. » Le terme plus propre serait « brisée ».

579. *Pour respirer.* — Sens : « pour *la faire* respirer, la *faire* désaltérer... ». Voir *Remarque* 15.

585. *La lèvre d'enfant.* — Pour « la lèvre de l'enfant » ou « la lèvre enfantine ». Voir *Remarque* 17.

598. 1re Édition :

En extase muet ravie.

Extase était-il ainsi du masculin pour Lamartine ? ou avait-il écrit :

En muette extase...

et doit-on attribuer la faute au typographe ? La correction est de 1841. Voir *Remarque* 3.

S'élève en aspirations ;
Et fais que ce cœur que tu brises,
Instrument des célestes brises,
Éclate en bénédictions !

*

Un travail est fini, l'autre aussitôt commence.
Voilà partout la terre ouverte à la semence :
Aux corbeilles de jonc puisant à pleine main,
En nuage poudreux la femme épand le grain ;
Les enfants, enfonçant les pas dans son ornière,
Sur sa trace, en jouant, ramassent la poussière
Que de leur main étroite ils laissent retomber,
Et que les passereaux viennent leur dérober.
Le froment répandu, l'homme attelle la herse,
Le sillon raboteux la cahote et la berce :
En groupe sur ce char les enfants réunis
Effacent sous leur poids les sillons aplanis.

601. *Instrument.* — Le cœur de Jocelyn est une harpe ou une lyre que les souffles venus d'en haut font éclater. Image familière à Lamartine ; dans les *Nouvelles Méditations*, *l'Esprit de Dieu*, en est le développement.

604. On comparera, au tableau qui suit, celui de Victor Hugo dans les *Chansons des Rues et des Bois :* « Saison des semailles le soir. » Chez les deux poètes, l'éclairage est le même : les semailles ont lieu dans le demi-jour crépusculaire ; Hugo en a tiré un effet magnifique ; Lamartine l'a à peine indiqué (v. 615 : *Le jour tombe...*). Chez Lamartine, c'est la famille tout entière qui répand la semence ; la femme et les enfants se livrent à ce travail comme à un jeu, après avoir collaboré pour leur part à la dure besogne du labourage. Chez Hugo, il n'y a qu'un vieil homme qui prend dans l'ombre des proportions mystérieuses ; et l'évocation qui suit dans Lamartine (la levée du grain, la moisson, etc...) est seulement suggérée par Hugo, « qui médite, obscur témoin », tandis que

L'ombre qu'emplit une rumeur
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

On remarquera aussi qu'il y a quelque invraisemblance à ce que les laboureurs de Lamartine procèdent aux semailles et au hersage, en quelques instants, à la fin du jour même où la terre a été retournée... Mais il voulait achever son tableau pour lui donner toute sa signification.

Le jour tombe, et le soir sur les herbes s'essuie ;
Et les vents chauds d'automne amèneront la pluie ;
Et les neiges d'hiver, sous leur tiède tapis,
Couvriront d'un manteau de duvet les épis ;
Et les soleils dorés en jauniront les herbes ;
Et les filles des champs viendront nouer les gerbes,
Et, tressant sur leurs fronts les bluets, les pavots,
Iront danser en chœur autour des tas nouveaux ;
Et la meule broiera le froment sous les pierres ;
Et, choisissant la fleur, la femme des chaumières,
Levée avant le jour pour battre le levain,
De ses petits enfants aura pétri le pain ;
Et les oiseaux du ciel, le chien, le misérable,
Ramasseront en paix les miettes de la table ;
Et tous béniront Dieu, dont les fécondes mains
Au festin de la terre appellent les humains !

*

C'est ainsi que ta providence
Sème et cueille l'humanité,
Seigneur, cette noble semence
Qui germe pour l'éternité.

615. *S'essuie.* — Le soir est plein d'une fraîcheur, qu'il dépose en rosée sur les herbes.

616. *Et les vents chauds d'automne*, etc... — Lamartine oublie ici que Jocelyn a daté sa description *du 16 mai ;* ses laboureurs ont semé, bien tard au printemps, du « blé hâtif » qui germera aussitôt, et qu'ils récolteront en juillet-août. Mais, emporté par sa description, il généralise et pense au cas le plus fréquent, à celui des labours et des semailles d'automne.

618. 1re Édition :

Couvriront d'un manteau le duvet des épis.

Faute typographique corrigée dès 1841.

620-621. *Et les filles des champs.* — En ces deux vers on peut retrouver un souvenir assez précis du tableau de L. Robert qui inspira Lamartine ; ces filles sont les belles paysannes de la campagne romaine qui, des fleurs champêtres dans leurs cheveux, s'avancent, sur la gauche du tableau, prêtes à danser au son des instruments où soufflent, à droite, les *pifferari*.

624. *La fleur.* — La « pure fleur » de froment.

631. La dernière strophe grandit encore le fragment, en lui donnant le sens d'une large comparaison mystique : les hommes eux-mêmes sont comme des épis dans les « sillons de la vie ». Dieu les sème et les moissonne pour les engranger dans l'éternité.

Ah ! sur les sillons de la vie
Que ce pur froment fructifie !
Dans les vallons de ses douleurs,
O Dieu, verse-lui ta rosée !
Que l'argile fertilisée
Germe des hommes et des fleurs !

(Ici plusieurs dates perdues.)

637. *Dans les vallons de ses douleurs.* — Souvenir de l'Écriture : « *In hac lacrymarum valle* » : la terre est « une vallée de larmes ».

638. Souvenir de la « prose » de l'Avent : « *Rorate, cæli, desuper* ».

640. *Germe.* — Voir note au v. 357.

---

3. L'École aux enfants.

Jocelyn conte comment il consacre la meilleure part de son ministère à l'instruction à la fois religieuse et morale des enfants de Valneige ; la leçon qui suit à titre d'exemple, et qui a pour but de leur faire comprendre comment l'immensité de Dieu se concilie avec sa providence à l'égard des plus humbles êtres, reprend quelques-uns des plus beaux thèmes développés dans les *Harmonies* et les *Méditations*. On comparera, en particulier : les *Étoiles ; l'Infini dans les Cieux ; Éternité de la Nature, Brièveté de l'Homme :* les rapprochements de détail sont indiqués dans les notes.

Valneige, 8 août 1801.

Et j'instruis les enfants du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures ;
Elles ouvrent le jour et terminent le soir.
Oh ! par un ciel d'été, qui n'aimerait à voir
Cette école en plein champ où leur troupe est assise
Il est deux vieux noyers aux portes de l'église,
Avec ses fondements en terre enracinés,
Qui penchent leur feuillage et leurs troncs inclinés

795. C'est-à-dire que les leçons ont lieu au début ou à la fin du jour ; dans l'intervalle, les enfants sont occupés avec leur parents aux travaux de la campagne.

Sur un creux vert de mousse, où dans le cailloutage
S'échappe en bouillonnant la source du village.
De gros blocs de granit, que son onde polit,
Blanchis par son écume, interrompent son lit.

Sur ce tertre, glissant de colline en colline,
L'œil embrasse au matin l'horizon qu'il domine,
Et regarde, à travers les branches de noyer,
Les lacs lointains bleuir et la plaine ondoyer.
C'est là qu'aux jours sereins, rassemblés tous, leur troupe
Selon l'âge et le sexe en désordre se groupe :
Les uns au tronc de l'arbre adossés deux ou trois,
Les autres garnissant les marches de la croix ;
Ceux-là sur les rameaux, ceux-ci sur les racines
Du noyer qui serpente au niveau des ravines ;
Quelques-uns sur la tombe et sur les tertres verts
Dont les morts du printemps sont déjà recouverts,
Comme des blés nouveaux reverdissant sur l'aire
Où des épis battus ont germé dans la terre.

801. *Dans le cailloutage.* — Un *cailloutage* est proprement un ouvrage de maçonnerie composé de cailloux reliés par un ciment. Lamartine semble vouloir désigner ici tout simplement les pierres entre lesquelles jaillit la source, et qui lui font un lit que des « blocs de granit interrompent ».

805. *Sur ce tertre.* — L'éminence qui supporte l'église et les deux noyers, et qui domine l'anfractuosité du roc que Lamartine a nommée « un creux ». — *Glissant.* Cette phrase participiale se rapporte au mot *œil* du vers suivant.

808. *Ondoyer.* — « Trembler et remuer comme une onde » ; il ne s'agit point de la plaine, mais de la brume lumineuse qui la couvre.

809. *Rassemblés tous.* — Sorte de phrase incidente au participe absolu, qui s'accorde avec l'idée de : *enfants :* « c'est là qu'ils se rassemblent et que leur troupe se groupe. »

814. *Qui serpente.* — On attendrait « qui serpentent » ; car ce sont les racines, et non l'arbre entier, qui s'allongent « au niveau des ravines ».

815. *Sur la tombe.* — Singulier collectif ; les tombes, bien entretenues et recouvertes d'une dalle ou d'une stèle sont opposées aux simples tertres signalant les derniers morts ensevelis. — Comme au vers 813, sous-entendre : *assis.*

817. *Comme des blés nouveaux.* — Les jeunes enfants semblent ainsi sortir des tombes comme les rejetons directs des morts.

Cependant, au milieu de ces fils du hameau,
Ma voix grave se mêle au murmure de l'eau,
Pendant que leurs brebis broutent l'herbe nouvelle
Sur la couche des morts, que l'agile hirondelle
Rase les bords de l'onde, attrapant dans son vol
L'insecte qui se joue au rayon sur le sol,
Et que les passereaux, instruits par l'habitude,
Enhardis par leur calme et par leur attitude,
Entourent les enfants, et viennent sous leur main
S'abattre et s'attrouper pour émietter leur pain.

Je me pénètre bien de ce sublime rôle
Que sur ces cœurs d'enfants exerce ma parole ;
Je me dis que je vais donner à leur esprit
L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,
La vérité, de l'homme incomplet héritage,
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
Flambeau d'un jour plus pur, que les traditions
Passent de mains en mains aux générations ;
Que je suis un rayon de cette âme éternelle
Qui réchauffe la terre et qui la renouvelle,

824. *Qui se joue au rayon.* — Emploi du verbe *se jouer*, qui marque surtout l'aisance du badinage et du mouvement, et qu'une nuance sépare de l'emploi : *se jouer de*, lequel signifie *se moquer de* et *tromper*. — On peut en rapprocher un autre emploi très classique de *se jouer à* dans le sens de : *attaquer inconsidérément :* « Ces canailles-là s'osent *jouer à* moi !... » MOLIÈRE, *Précieuses Ridicules*, sc. 8.

828. *Pour émietter.* — « Pour picorer miette à miette » ; non pas que les enfants émiettent leur pain aux oiseaux, mais ils laissent ceux-ci l'entamer du bec « sous leur main » ou dans leur main.

829-830. *Rôle ; parole.* — Voir *Remarque* 22.

832-833. *L'immortel aliment.* — Ressouvenir d'une expression liturgique : *Panis angelicus fit panis hominum.* Lamartine applique ici à la vérité l'image par laquelle l'Église désigne l'Eucharistie.

834. *De nuage en nuage.* — C'est-à-dire de théorie en théorie philosophique.

835-836. *Flambeau*, etc... — C'est l'image antique, bien connue, du flambeau qui passait de main en main dans la course des *lampadophories :*

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

(Lucrèce.

L'étincelle de Dieu, qui, brillant à son tour,
Dans la nuit de ces cœurs doit allumer son jour ;
Et, la main sur leurs fronts baissés, je lui demande
De préparer mon cœur pour qu'un Verbe y descende !
D'élever mon esprit à la simplicité
De ces esprits d'enfants, aube de vérité !
De mettre assez de jour pour eux dans mes paroles,
Et de me révéler ces claires paraboles
Où le Maître, abaissé jusqu'au sens des humains,
Faisait toucher le ciel aux plus petites mains.
Puis je pense tout haut pour eux ; le cercle écoute,
Et mon cœur dans leurs cœurs se verse goutte à goutte.

Je ne surcharge pas leurs sens et leur esprit
Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit ;
Bien plus que leur raison j'instruis leur conscience :
La nature et leurs yeux, c'est toute ma science !
Je leur ouvre ce livre, et leur montre en tout lieu
L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu.
Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses prodiges,
Je ne leur conte pas ces vulgaires prestiges
Qui, confondant l'erreur avec la vérité,
Font d'une foi céleste une crédulité.
Honte au Dieu trois fois saint prouvé par l'imposture !
Son témoin éternel, à nous, c'est sa nature ;

840. *Son jour.* — *Son* renvoie ici à *Dieu*... et, au vers précédent, à *étincelle*. Voir *Remarque* 18.

842. *Un Verbe.* — Théologiquement le *Verbe* est le Christ, 2e personne de la Trinité divine ; on attendrait donc ici : *le Verbe*, qui signifierait « la grâce du Christ », mais il semble que Lamartine entende : une parole rendue efficace par la grâce.

855. *Toute ma science.* — Entendez : tout le secret de ma science consiste à leur faire lire de leurs yeux dans le livre de la nature.

858. *Ces vulgaires prestiges.* — Jocelyn écarte tout appel à la superstition et à la crédulité grossière.

862. *Sa nature.* — C'est-à-dire la nature qu'il a créée, l'ensemble des choses qui tombent sous nos sens, et non point son essence. Au vers suivant, *sa raison*, c'est-à-dire la raison qui vient de lui et qu'il nous a donnée.

Son témoin éternel, à nous, c'est sa raison !
Ses cieux sont assez clairs pour y lire son nom !

Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle :
Je leur montre ce Dieu, tantôt, dans sa bonté,
Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté
Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence,
Gouvernant sa nature avec tant d'évidence ;
Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur.
La nuit tombait ; des cieux la sombre profondeur
Laissait plonger les yeux dans l'espace sans voiles,
Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles,
Comme à l'ombre du bord on voit sous des flots clairs
La perle et le corail briller au fond des mers.
« Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées ;
Leur rayon vient à nous sur des millions d'années !
Des mondes, que peut seul peser l'esprit de Dieu,
Elles sont les soleils, les centres, le milieu ;
L'océan de l'éther les absorbe en ses ondes
Comme des grains de sable, et chacun de ces mondes
Est lui-même un milieu pour des mondes pareils
Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils,
Et voyant comme nous des firmaments sans terme
S'élargir devant Dieu sans que rien le renferme !...
Celles-là, décrivant des cercles sans compas,
Passèrent une nuit, ne repasseront pas.
Du firmament entier la page intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fermé son tour.
Elles suivent la courbe où Dieu les a lancées ;
L'homme, de son néant, les suit par ses pensées...
Et ceci, mes enfants, suffit pour vous prouver
Que l'homme est un esprit, puisqu'il peut s'élever,

864-866. Cf. *l'Infini dans les Cieux.*

Les cieux pour les mortels sont un livre entr'ouvert, etc...

871. *Dans sa grandeur.* — Sous-entendez : que je le leur ai montré.

887. *Celles-là.* — Les comètes. Cf. *Infini dans les Cieux*, vers 119 et suivants.

De ce point de poussière et des ombres humaines,
Jusqu'à ces cieux sans fond et ces grands phénomènes.
Car voyez, mesurez, interrogez vos corps !
Pour monter à ces feux faites tous vos efforts ! 900
Vos pieds ne peuvent pas vous porter sur ces ondes ;
Votre main ne peut pas toucher, peser ces mondes ;
Dans les replis des cieux quand ils sont disparus,
Derrière leur rideau votre œil ne les voit plus ;
Nulle oreille n'entend sur la mer infinie 905
De leurs vagues d'éther l'orageuse harmonie ;
Le souffle de leur vol ne vient pas jusqu'à vous ;
Sous le dais de la nuit ils vous semblent des clous.
Et l'homme cependant arpente cette voûte ;
D'avance, à l'avenir nous écrivons leur route ; 910
Nous disons à celui qui n'est pas encor né
Quel jour au point du ciel tel astre ramené
Viendra de sa lueur éclairer l'étendue,
Et rendre au firmament son étoile perdue.
Et qu'est-ce qui le sait ? et qu'est-ce qui l'écrit ? 915
Ce ne sont pas vos sens, enfants ! c'est donc l'esprit !
C'est donc cette âme immense, infinie, immortelle,
Qui voit plus que l'étoile, et qui vivra plus qu'elle !...

. . . . . .
. . . . . .

908. *Ils vous semblent des clous.* — Sully Prudhomme a repris cette image pour en tirer un grand effet, à la fin de son sonnet sur la Grande-Ourse, « semblable

A quatre grands clous d'or plantés dans un drap noir. »

(*Les Épreuves.*)

909. *Arpente.* — Au sens technique du mot : « mesurer une superficie, autrefois en arpents, aujourd'hui en mètres ».

911. *A celui*, etc... — A nos descendants.

912. *Au point du ciel.* — A tel point du ciel.

916. *C'est donc l'esprit.* — Ce développement sur la grandeur de l'homme qui domine par l'esprit celle de la nature, vient directement des *Pensées* de Pascal et des fameux fragments sur les Deux Infinis et sur le Roseau Pensant ; il fait ici la contre-partie du développement sur l'humilité de l'homme en face de l'immensité du monde, qui sert de conclusion à *l'Infini dans les Cieux.*

« Ces sphères, dont l'éther est le bouillonnement,
Ont emprunté de Dieu leur premier mouvement.
Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
La force de ce bras qui les a balancées ?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
La noix du vieux noyer, le caillou du chemin ;
Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
Vous mesurez, enfants, la force à la distance :
L'une tombe à vos pieds, l'autre vole à cent pas,
Et vous dites : « Ce bras est plus fort que mon bras ».
Eh bien ! si par leurs jets vous comparez vos frondes,
Qu'est-ce donc que la main qui, lançant tous ces mondes,
Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids,
Comme le jardinier qui sème aux champs ses pois,
Les fait fendre le vide et tourner sur eux-même
Par l'élan primitif sorti du bras suprême,
Aller et revenir, descendre et remonter
Pendant des temps sans fin que lui seul sait compter,
De l'espace et du poids et des siècles se joue,
Et fait qu'au firmament ces mille chars sans roue
Sont portés sans ornière et tournent sans essieu ?
Courbons-nous, mes enfants, c'est la force de Dieu !...

« Maintenant, cherchez-vous quelle est l'intelligence
Qui croise tous les fils de cette trame immense,
Et les fait l'un vers l'autre à jamais graviter,
Sans que dans leur orbite ils aillent se heurter ?
Enfants, quand vous allez paître au loin vos génisses,
Aux flancs de la montagne, aux bords des précipices,

922. *Balancées.* — « Mises et maintenues en équilibre », au sens du latin : *librare.*

926. Par erreur dans les édit. courantes :

Vous mesurez, enfant, la force et la distance.

933-934. *Eux-même.* — Voir *Remarque* 25.

943. *Graviter.* — Terme technique pour définir le mouvement des astres ; mais les *fils d'une trame* ne gravitent pas ; Lamartine a oublié sa première comparaison ; *les*, qui désigne grammaticalement les *fils*, évoque dans sa pensée seulement les *astres*.

Et qu'assis sur un roc vous avez sous vos pas
Ce lac bleu, comme un ciel qui se déploie en bas,
Vous voyez quelquefois l'essaim des blanches voiles
Disséminé sur l'eau comme au ciel les étoiles,
De tous les points du lac se détacher des bords,
Sortir des golfes verts ou rentrer dans les ports,
Ou, se groupant en cercle, avec la proue écrire
Des évolutions que le regard admire :
Et vous ne craignez pas, mes amis, cependant,
Que ces frêles esquifs, l'un l'autre s'abordant,
Se submergent sous l'onde, ou que leurs blanches ailes,
Se froissant dans leur vol, se déchirent entre elles ;
Car, quoique sous la voile on ne distingue rien
Dans cet éloignement, pourtant vous savez bien
Que de chaque nacelle un pêcheur tient la rame,
Que chacun des bateaux a son œil et son âme
Qui gouverne à son gré sa course de la main,
Et lui fait discerner et choisir son chemin.
Eh bien ! pour diriger sur l'eau cette famille,
S'il faut une pensée à la frêle coquille,
Ces mondes, que de Dieu l'effort seul peut brider,
N'en auraient-ils pas une aussi pour se guider ?
Ils en ont, mes enfants ! Dieu même est leur pilote :
C'est lui qui dans son ciel a fait cingler leur flotte ;
Chacun de ces soleils, éclairé par son œil,
Sait sur ces océans son port ou son écueil ;
Tous ont reçu de lui le signal et la route,
Pour paraître à son heure, à leur point de sa voûte.
L'œuvre de chaque globe à son appel monté
Est de glorifier sa sainte volonté,
De suivre avec amour le sentier qu'il lui trace,
Et de refléter Dieu dans le temps et l'espace ;

951. *Se détacher... Sortir...*, etc. — Le véritable sujet de ces verbes n'est point « l'essaim des voiles », comme le veut la grammaire, mais les barques qui composent cet essaim.

957. *Se submergent sous l'onde.* — Pléonasme évident.

960. *Dans cet éloignement.* — Pour : « de cette position éloignée ».

963. *De la main.* — Il faut suppléer l'idée du pêcheur désigné au v. 961 ; car, grammaticalement, cette main appartient à l'œil et à l'âme du vers précédent.

969. *Ils en ont.* — Négligence pour : ils en ont *une*.

Et tous, obéissant, de rayon en rayon,
Se transmettent son ordre et font luire son nom ;
Et sa gloire en jaillit de système en système,
Et tout ce qu'il a fait lui rend gloire de même ;
Et, sans acception, son œil monte et descend
De l'orbe des soleils aux cheveux de l'enfant,
Et jusqu'au battement de l'insensible artère
De l'insecte qui rampe à vos pieds sur la terre !...

« Et ne vous troublez pas devant cette grandeur ;
Ne craignez pas jamais que dans la profondeur
Des êtres, dont la foule obscurcit la paupière,
L'ombre de ces grands corps vous cache sa lumière !

Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit :
« Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit ;
« Dans sa création ma faiblesse me noie ;
« Il voit trop d'univers pour que son œil me voie ! »

— « L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :
« Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil ?
« A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
« De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres ?
« La mousse imperceptible est indigne de toi !...
« — Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi !... »

L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue ;
Et, quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau,
« Eh bien ! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
« Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe ?

983. *Sans acception.* — Sans faire entrer en ligne de compte les qualités de l'un ou de l'autre. Sens très classique : Cf. l'expression courante : « juger sans faire acception de personne ». — Pour l'idée; cf. *l'Infini dans les Cieux*, v. 197 et suivants :

Cet œil s'abaisse donc sur toute la nature !
Il n'a donc ni mépris, ni faveur, ni mesure..., etc...

« Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants :
« La goutte d'eau me peint comme les océans ;
« De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie ;
« Comme le cèdre altier l'herbe me glorifie ;
« J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs,
« Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs ! »
Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
D'un œil pour tous égal voit toute la nature !...
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand. »

(Plusieurs dates manquent ici.)

1008. *Ne peint.* — Ne reflète.

Les vers de tout ce fragment sont parmi les plus caractéristiques et les plus *beaux* de la poésie philosophique du XIXe siècle, dont Lamartine, par les *Harmonies* et par *Jocelyn*, a d'ailleurs été le principal initiateur.

---

4. La Mort de Laurence.

21 novembre 1802.

Je suis le seul pasteur de ce pays sauvage ;
Pauvre troupeau sans guide ! Un homme tout en nage
Est monté jusqu'ici d'un village lointain ;
Il a marché toujours depuis le grand matin.
Dans un petit hameau du chemin d'Italie,
Une femme malade est, dit-il, recueillie ;
Jeune, belle et mourante, à ses derniers instants
Elle demande un prêtre : arriverai-je à temps ?...

Cette femme, c'était Laurence, et Jocelyn arrive à temps pour recueillir la confession qu'elle lui murmure dans l'ombre « d'une chambre obscure » et d'abord sans le reconnaître :

Veuve et libre à vingt ans et déjà renommée
Pour sa *beauté partout avec* son *nom semée,*

elle n'a jamais pu oublier le pur amour qu'elle avait commencé de goûter neuf ans plus tôt à la *Grotte des Aigles ;* en vain pour chasser ce souvenir qui lui faisait paraître désormais la vie comme décolorée et vide, elle s'est « mise au rang honteux des grandes

pécheresses ». Atteinte, d'ailleurs, dans sa santé, elle a voulu revoir la Grotte :

Pourtant avant la mort je voulus encor voir
Le lieu de notre exil, ces monts, ce point de terre
Qui fut de mon bonheur deux ans le sanctuaire,
Et retrouver, en songe au moins, dans ce séjour,
Ma première innocence et mon céleste amour.
Je revis le désert et la roche escarpée,
Et là du dernier coup mon âme fut frappée.
Tout mon bonheur passé se leva sous mes pas :
Je pressai mille fois son ombre dans mes bras,
Chaque pan du rocher, du lac, des précipices,
Ramenèrent pour moi des heures de délices.
Ce cœur qui les cherchait n'a pu les soutenir :
Comme on meurt de douleur, il meurt de souvenir !
Et l'on me rapporta de la grotte, éperdue,
Et mourant d'une mort que j'ai trop attendue... «

Elle n'emporte en mourant qu'un regret : celui de n'avoir point revu Jocelyn.

... Si cette heure à ma vie eût été réservée,
Si j'entendais sa voix, je me croirais sauvée :
Sa voix m'adoucirait jusqu'au lit du tombeau ! 1235

— « Laurence ! entendez-la ! » criai-je. Le flambeau
Jeta comme un éclair du ciel dans l'ombre obscure ;
Elle se souleva pour fixer ma figure :
« Dieu ! c'est bien lui ! dit-elle. — Oui, Laurence ; oui, c'est moi !
Ton frère, ton ami, là, vivant devant toi ! 1240
C'est moi que le Seigneur au jour de grâce envoie
Pour te tendre la main et t'aplanir la voie,
Pour laver plus que toi tes péchés dans mes pleurs !
Tes fautes, mon enfant, ne sont que tes malheurs.

1.238. *Pour fixer.* — Au lieu de « pour fixer ses regards sur ma figure ». — Emploi très discutable du verbe *fixer*, qui ne peut vouloir dire que « rendre fixe ». Voltaire le combat dès le milieu du XVIII^e^ siècle, et Littré le relève comme « une grosse faute ». On en trouve plusieurs autres exemples chez Lamartine et chez les romantiques.

1.243. *Plus que toi.* — « Plus que tu ne pourrais les laver dans tes pleurs à toi seule. » Construction peu correcte.

C'est moi seul qui jetai le trouble dans ta vie ;
Tes péchés sont les miens, et je t'en justifie !
Peines, crimes, remords, sont communs entre nous ;
Je les prends tous sur moi pour les expier tous,
J'ai du temps, j'ai des pleurs ; et Dieu pour innocence
Va te compter là-haut ma dure pénitence !
Ah ! reçois de ce cœur au tien prédestiné
Le plus tendre pardon qu'il ait jamais donné !
Reçois de cette main, que Dieu seul t'a ravie,
Ta précoce couronne et l'éternelle vie !
Réunis à l'entrée, au terme du chemin
Tous les dons du Seigneur t'attendaient dans ma main.
Aime-la pour ces dons de Dieu ! crois, aime, espère !
Laurence, cette main t'absout, au nom du Père ! »
Et, comme j'achevais le signe de la croix
Et que les mots sacrés expiraient dans ma voix,
Je sentais ses doigts froids saisir ma main contrainte,
L'attirer sur sa bouche en une ardente étreinte ;
Et quand à ce transport je voulus m'opposer,
Son âme avait passé dans ce dernier baiser !
Et ma main, que serrait encor sa main roidie,
Resta toute la nuit dans sa main refroidie,
Jusqu'à ce que, le ciel commençant à pâlir,
Les femmes du hameau vinrent l'ensevelir....

. . . . . .

. . . . . .

1.246. *Je t'en justifie.* — Au sens théologique du mot : je t'en rends innocente, je t'en purifie. Comparez Pascal (*Pensées*) : « Jésus-Christ est venu appeler à la pénitence et *justifier* les pécheurs. »

1.254. *Ta précoce couronne.* — Au sens mystique : la couronne de la vie éternelle, ou le salut.

1.257. *Aime-la.*— Sens peu clair ; « la main de Jocelyn », qui contient les dons de Dieu, est ici comme le symbole de sa propre personne. Il dit à Laurence : ne m'aime qu'en Dieu, et à cause de lui.

1.261. *Je sentais.* — Édit. Vulgate : je sentis.

1.261. *Ma main contrainte.* — Faut-il entendre : ma main qui se contraignait pour leur résister ? ou bien ma main contrainte de leur obéir, à cause de la force même de leur pression ? Le vers 1.263 (quand... je voulus m'opposer) conseillerait cette dernière interprétation.

5. L'enterrement de Laurence : et le retour à la Grotte.

Ce fragment, qui constitue, d'ailleurs, le véritable dénouement du drame, présente un double intérêt.

Dans la première partie, pour peindre le cortège qui mène, de nuit, le corps de Laurence jusque sur la montagne, près de la Grotte des Aigles, Lamartine a utilisé les tristes souvenirs que lui avait laissés le cortège funèbre de sa mère, dont, par une nuit de novembre 1829, il avait accompagné le cercueil depuis Mâcon jusqu'à Saint-Point. (Voir plus haut, p. 364.)

La seconde partie, où Jocelyn va chercher à la Grotte les souvenirs d'amour qu'il y avait laissés, et gémit de les trouver déjà presque tous effacés, est la « source » de la *Tristesse d'Olympio*, que V. Hugo devait écrire dix-huit mois environ après la publication de *Jocelyn*, à l'automne de 1837. Non seulement le thème est identique ; mais de curieux rapprochements d'expression peuvent se relever (voir les notes). — On remarquera que la méditation de *Jocelyn* à la Grotte est la suite naturelle du *Lac ;* dans le *Lac*, le poète confie ses souvenirs d'amour à la nature afin qu'ils durent plus que lui ; dans *Jocelyn*, il s'aperçoit douloureusement que les choses sont plus fragiles encore que l'homme, que leur aspect change plus rapidement que sa pensée, et qu'elles sont d'infidèles gardiennes du trésor qu'il leur avait remis. Musset, un an plus tard, concevra le *Souvenir* sur ce thème ; et Musset avait lu, lui aussi, *Jocelyn*.. Par *Jocelyn* comme par les *Méditations*, Lamartine a été l'*initiateur*.

27 novembre .

Quatre hommes des chalets, sur des branches de saules,
Étaient venus chercher le corps sur leurs épaules ;
Nous partîmes la nuit, eux, un vieux guide, et moi.
Je marchais le dernier, un peu loin du convoi,
De peur que le sanglot, que j'étouffais à peine,
Ne trahît dans le prêtre une douleur humaine,
Et que sur mon visage en pleurs on ne pût voir
Lutter la foi divine avec le désespoir.

1.285-1.287. « ... Je veillai seul en attendant l'heure nocturne où les paysans de Milly devaient venir un à un et, sans bruit, emporter sur leurs épaules, à travers quatre heures de marche, le corps de leur dame. A minuit, nous nous mîmes en route à pied, dans une couche profonde de neige glacée... » *Manuscrit de ma Mère. Épilogue.*

C'était une des nuits sauvages de novembre,
Dont la rigueur saisit l'homme par chaque membre,
Où sur le sol, qui meurt d'âpres sensations,
Tout frissonne ou gémit dans des convulsions.
Les sentiers creux, glissants sous une fine pluie,
Buvaient les brouillards froids que la montagne essuie ;
Les nuages rasaient les arbres dans leur vol ;
La feuille en tourbillon ondoyait sur le sol ;
Les vents lourds de l'hiver, qui soufflaient par rafales,
Échappés des ravins, hurlaient par intervalles,
Secouaient le cercueil dans les bras des porteurs,
Et, détachant du drap la couronne de fleurs
Qu'avaient mise au linceul les femmes du village,
M'en jetaient en sifflant les feuilles au visage :
Symbole affreux du sort, qui jette avec mépris
Au front de l'homme heureux son bonheur en débris !
La lune, qui courait entre les pâles nues,
Tantôt illuminait les pins des avenues,
Et tantôt, retirant dans le ciel sa clarté,
Nous laissait à tâtons percer l'obscurité.
Et moi, pour accomplir mon cruel ministère,
Sous mon front mort et froid renfermant mon mystère,
J'essayais de chanter, dans un saignant effort,
Quelques notes des chants consacrés à la mort ;
Et ma voix chaque fois, dans mon sein repoussée,
Se brisait en tronquant l'antienne commencée,
Et mes pleurs dans mes chants ravalés à grands flots,
Sortant avec mes cris, les changeaient en sanglots.

1.295. *Qui meurt d'âpres sensations.* — Expression obscure et assez discutable. Le sol glacé est comparé à une personne que des «sensations», c'est-à-dire que des *atteintes* répétées du froid, font mourir.

1.297. *Les sentiers, glissants sous.* — Rendus glissants par la pluie.

1.300. *La feuille, en tourbillon.* — Il faudrait le pluriel : *tourbillons.* Voir *Remarque* 8.

1.309. *La lune qui courait*, etc... — Rapprocher le vers d'A. de Vigny, au début de *la Mort du Loup* (1838) :

Des nuages couraient sur la lune enflammée...

1.319. *Dans mes chants ravalés...* — « Mes pleurs qu'en essayant de chanter, je me forçais à ravaler... »

O chant de paix des morts que démentait mon âme !
Chœur funèbre chanté pendant l'horreur du drame !
Ah ! vous n'êtes jamais sorti des voix d'un chœur
En faisant éclater plus de fibres du cœur !
Et cependant, mon Dieu ! faut-il que je l'avoue ?
Un éclair quelquefois souriait sur ma joue ;
Une amère douceur venait me soulager.
Comme un homme qui sent son fardeau plus léger,
Je me disais de l'âme, en m'excitant moi-même :
« Allons, je n'ai donc plus qu'à suivre ce que j'aime !
Plus rien derrière moi sur ce bord du tombeau !
Plus rien dans cet exil à regretter de beau !
Tout ce qu'aima mon œil a déserté la terre !
J'y suis encor, Seigneur, mais j'y suis solitaire,
Et je n'ai plus ici qu'à m'asseoir un instant
Et qu'à tendre les mains vers ces mains qu'on me tend. »

. . . . . .
. . . . . .

De temps en temps, lassés de leur funèbre charge,
Les porteurs s'arrêtaient, et, sur la verte marge
Des sentiers parcourus déposant leur fardeau,
S'éloignaient altérés, pour chercher un peu d'eau.
Seul alors, je restais un moment en prière,
A genoux, et le front sur le front de la bière,
Et laissant sur le bois mes lèvres se poser,
De l'éternel amour chaste et secret baiser !
Puis je me relevais et reprenais ma course,
Comme si j'avais bu moi-même à quelque source.

Déjà le crépuscule et son pâle rayon
Dévoilait par degrés à mes yeux l'horizon,

1.338-1.339. *Sur la verte marge... Des sentiers.* — Sur les talus.

1.347. *Déjà le crépuscule...* — Le cortège funèbre de Mme de Lamartine, en novembre 1829, atteignit Milly vers 3 heures du matin et en repartit pour Saint-Point, après une halte de quelques heures, dès les premières lueurs de l'aube. — Jocelyn revoyant, à la lumière du crépuscule, les souvenirs qui se lèvent sur sa route, c'est donc Lamartine refaisant, à la même heure, derrière le cercueil de sa mère, le chemin si familier de Milly à Saint-Point.

Comme un homme qui voit à demi dans un rêve
Un fantôme adoré qui dans l'ombre se lève.
Chaque place parlait de Laurence à mes yeux :
C'était la roche creuse où le berger pieux
Venait cacher pour nous le pain de nos délices ;
C'était l'onde écumante au fond des précipices ;
L'arche où le premier jour je l'avais aperçu,
La rive où sur mon cœur mes bras l'avaient reçu,
La neige où je croyais voir encor goutte à goutte
Le sang d'un père, hélas ! qui nous traçait la route ;
Puis le vallon rempli pour nous de tant de jours
D'innocente amitié, de célestes amours ;
Le lac ridant ses eaux comme un tissu de soie,
Dont les vagues pour nous semblaient bondir de joie ;
Les cinq chênes sur l'herbe étendant leurs bras noirs ;
Ces lieux de nos bonheurs et de nos désespoirs,
Où le drame divin de tout notre jeune âge
Avait à chaque site attaché son image !
Et nous la déposions quelquefois, par hasard,
A la place, au soleil, sur l'herbe, où mon regard
Se souvenait soudain de l'avoir vue assise
Avec moi sur les fleurs, fleurs que son cercueil brise !
Et son rire et ses dents, ses yeux, son front, sa voix,
Me rentraient dans le cœur comme un coin dans le bois !
Et je me détournais un peu vers le rivage,
Pour que le vent du lac me séchât le visage !...

. . . . . .
. . . . . .

Enfin, près du sépulcre à son père creusé,
Pour la dernière fois le corps fut déposé.

1.349-1.350. *Comme un homme qui voit.* — La construction grammaticale est incorrecte ; ce n'est point le crépuscule qui est comparé à un homme ; il faut entendre : « et j'étais comme un homme... »

1.355. *L'arche où... je l'avais aperçu.* — Le sens et la syntaxe exigeraient : *aperçue*, puisqu'il s'agit de Laurence ; mais lors de la tragique rencontre entre Laurence et Jocelyn, la première était vêtue en homme et passait pour un jeune garçon.

1.373. *Vers le rivage.* — Vers la *rive* du lac.

Le front dans mes deux mains, je m'assis près de l'onde,
Pendant que l'on ouvrait dans la terre profonde
Le lit de son sommeil où j'allais la coucher ;
Chaque coup dans le sol que j'entendais bêcher
Faisait évanouir une de ces images
Qui me montaient au cœur à l'aspect de ces plages,
Les brisait tour à tour comme un flot sur l'écueil,
Et toutes les menait s'abîmer au cercueil !
Quand il fut préparé, dans le sillon suprême
Je voulus sur mes bras la recevoir moi-même,
Afin que ce beau corps, sous ma main endormi,
S'appuyât, même là, contre ce cœur ami !
La pressant sur mon sein comme une pauvre mère
Qui pose en son berceau son fruit dormant, à terre,
Sur le sol aplani, muet, je l'étendis ;
Et, tirant doucement le sable, j'entendis
La terre sous mes pieds, par le pâtre jetée,
Tomber et retentir à sourde pelletée,
Jusqu'à ce que la terre, exhaussant son niveau,
Me rendit au grand jour les pieds sur son tombeau !

1.378-1.379. *Pendant que l'on ouvrait... Le lit de son sommeil...* — Cf., dans Chateaubriand, l'enterrement d'Atala raconté par Chactas. « ... Nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile... Et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil... » *Atala.*

Il semble bien que, pendant qu'il décrivait les obsèques de Laurence, Lamartine, plus ou moins consciemment, ait eu présent à l'esprit l'épisode d'Atala.

1.385. *Quand il fut préparé.* — *Il* renvoie au *lit* du vers 1.379. *Dans le sillon suprême.* — Reprise de l'image exprimée, et magnifiquement développée dans la dernière partie de *Milly* (voir plus haut, p. 452).

Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie,
Et ce dernier sillon où germe une autre vie...

1.386-1.396. *Je voulus*, etc... — Jocelyn descend au fond de la fosse, afin de veiller à ce que le cercueil soit disposé bien horizontalement sur le sol ; il prend soin, ensuite, à mesure que le fossoyeur comble la fosse de terre, d'égaliser celle-ci par couches successives (*Et tirant doucement le sable...*) il ne remonte ainsi que lentement et peu à peu au niveau du sol.

. . . . . .
. . . . . .

Alors, pour passer seul tout ce jour de mystère,
Feignant d'avoir encor quelque saint ministère,
Je dis négligemment aux hommes du convoi
De descendre à pas lents la montagne sans moi ;
Et je demeurai seul pour pleurer en silence
L'heure, l'heure sans fin de l'éternelle absence !
Oh ! ce qui se passa dans ces veilles de deuil
Entre cette âme et moi couché sur ce cercueil,
Ce qui se souleva d'amour et d'espérance
Du fond de cette fosse où m'appelait Laurence,
Si ma main le pouvait, je ne l'écrirais pas !
Il est des entretiens de la vie au trépas,
Il est des mots sacrés que l'âme peut entendre,
Que nulle langue humaine en accents ne peut rendre.
Qui brûleraient la main qui les aurait écrits,
Et qu'il faut, même à soi, mourir sans avoir dits !

. . . . . .
. . . . . .

Quand j'eus seul devant Dieu pleuré toutes mes larmes,
Je voulus sur ces lieux si pleins de tristes charmes

1.317-1.412. Dans *Atala* aussi, Chactas reste plusieurs heures à méditer sur la tombe, fraîchement close, de son amante : « Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie... » — La description de Lamartine est ici plus désolée et plus touchante, parce qu'il se souvient des instants qu'il vient de passer à pleurer, toute une nuit, dans le caveau où il a réuni, à Saint-Point, les cendres de sa mère à celles de sa fille.

1.413 et suiv. Ici commence le passage qui semble avoir fourni à V. Hugo le thème original, et même certains détails de la *Tristesse d'Olympio*. Le début même de ce dernier poème n'indique-t-il point le souci de faire contraster le cadre de la description avec celui que Lamartine avait choisi pour la sienne ? Jocelyn revoit la grotte en automne, et presque en hiver, et il y note tous les affronts de la saison. Hugo retourne dans sa vallée par un jour d'automne « souriant » qui ressemble à un jour d'été.

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes ; Non ; le jour rayonnait, etc...

Attacher un regard avant que de mourir,
Et je passai le soir à les tous parcourir.
Oh ! qu'en peu de saisons les étés et les glaces
Avaient fait du vallon évanouir nos traces !
Et que, sur ces sentiers si connus de mes pieds,
La terre en peu de jours nous avait oubliés !
La végétation, comme une mer de plantes,
Avait tout recouvert de ses vagues grimpantes ;
La liane et la ronce entravaient chaque pas ;
L'herbe que je foulais ne me connaissait pas.
Le lac, déjà souillé par les feuilles tombées,
Les rejetait partout de ses vagues plombées ;
Rien ne se reflétait dans son miroir terni,
Et son écume morte aux bords avait jauni.
Des chênes qui couvraient l'antre de leurs racines,
Deux, hélas ! n'étaient plus que de mornes ruines,
Leurs troncs couchés à terre étaient noirs et pourris,
Les lézards de leurs cœurs s'étaient déjà nourris.
Un seul encor debout, mais tronqué par l'orage,
Étendait vers la grotte un long bras sans feuillage,
Comme ces noirs poteaux qu'on plante avec la main
Pour surmonter la neige et marquer un chemin.
Ah ! je connaissais trop cette fatale route !
Mes genoux fléchissant m'entraînaient vers la voûte,
J'y marchais pas à pas sur des monceaux mouvants
De feuillages d'automne entassés par les vents ;

1.416. *A les tous parcourir.* — V. Hugo :

Il voulut tout revoir...

1.417-1.420. *Oh ! qu'en peu de saisons.* — V. Hugo, dès le début, aussi, de sa lamentation :

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein *comme vous oubliez !*

1.421. *La végétation*, etc... — Hugo :

Nos chambres de feuillage en halliers sont changées; etc...

1.424. *L'herbe que je foulais.* — N'est-ce point le moule même et la forme mélodique du vers de Hugo :

Ma maison me regarde et *ne me connaît plus.*

1.438. *Mes genoux fléchissants.* — Édit. Vulgate.

1.439-1.440. On retrouve les mêmes feuilles chez Hugo, qui en a tiré une image magnifique :

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire, etc...

En foulant ces débris que le temps décompose,
J'entendis résonner et craquer quelque chose
Sous mon pied ; vers le sol jauni je me baissai :
C'étaient des ossements, et je les ramassai.
Je reconnus aux pieds notre pauvre compagne,
Notre biche oubliée en quittant la montagne,
Et qui, morte sans doute ou de faim ou de deuil.
Avait laissé ses os blanchis sur notre seuil !
J'entrai sans respirer dans la grotte déserte,
Comme un mort, dont les siens ont oublié la perte,
Rentrerait inconnu dans sa propre maison,
Dont les murs qu'il bâtit ne savent plus son nom !
Mon regard d'un coup d'œil en parcourut l'enceinte,
Et retomba glacé comme une lampe éteinte.
O temple d'un bonheur sur la terre inconnu,
Hélas ! en peu de temps qu'étiez-vous devenu ?

1.439-1.441. 1re Édition :

J'y marchais pas à pas sur des sentiers mouvants ;
D'un tas de feuille morte amassé par les vents,
En écartant du pied l'obstacle qu'il m'oppose,
J'entendis résonner et craquer quelque chose
Sous mon pied ; vers le sol, etc...

L'obscurité et l'abstraction de la tournure grammaticale (D'un tas... j'entendis) ont motivé cette très heureuse correction.

1.461-1.462. 1re Édition :

La vase, amoncelée au canal de la source,
Dans le creux de la roche avait changé sa course ;

Sa, renvoyant à « *la source* », était d'une grammaire défectueuse.

1.445. *Aux pieds.* — « A ses pieds ».

1.446. *En quittant.* — Pour : « quand nous quittâmes. »

1.447. *La poterne.* — Mot impropre : il s'agit d'une fissure entre deux rocs, qui constitue une sorte de porte secrète à la grotte ; elle est décrite à la fin de la 2e *Époque :*

Le rocher vif et nud enclôt de toutes parts
La grotte enveloppée en ces sombres remparts ;
Mais du côté du lac une secrète issue,
Fente entre deux grands blocs, étroite, inaperçue,
Laisse entrer le rayon et le jour du midi...

Elle était en partie masquée par un lierre, dont Jocelyn et Laurence se servaient comme d'un rideau, écartant ou resserrant ses branches...

Le sable et le limon, qui comblaient la poterne,
Ne laissaient plus entrer qu'un jour blafard et terne ;
Le lierre, épaississant ses ténébreux réseaux,
Interceptait la brise et le reflet des eaux ;
La vase, amoncelée au canal de la source,
Dans le creux de la roche en détournait la course,
Et la coupe de pierre, aux éternels accords,
N'avait plus qu'une mousse aride sur ses bords.
Nul oiseau n'y buvait ou n'y lavait ses ailes ;
Les nids de nos pigeons et de nos hirondelles,
Par la dent des renards détachés et mordus,
Flottaient contre la voûte à leurs fils suspendus,
Avec leurs blancs duvets, leurs plumes, leurs écailles
Qui jonchaient le terrain ou souillaient les murailles,
Dans ce séjour de paix, d'amour, d'affection,
Tout n'était que ruine et profanation :
A la place où Laurence avait dormi naguère
Ses doux sommeils d'enfant sur son lit de fougère,
La bête fauve avait dans l'ombre amoncelé
Son repaire d'épine aux broussailles mêlé ;
Et des os décharnés, des carcasses livides,
Débris demi-rongés par ses petits avides,
Avec des poils sanglants répandus à l'entour,
Souillaient ce seuil sacré d'innocence et d'amour.
Je reculai d'horreur ! O vil monceau de boue,
O terre qui produis tes fleurs et qui t'en joue,
Oh ! voilà donc aussi ce que tu fais de nous !
Nos pas sur tes vallons, tu les laboures tous !
Tu ne nous permets pas d'imprimer sur ta face
Même de nos regrets la fugitive trace ;

1.481. 1re Édition :

... O vil morceau de boue...

Morceau était sans doute une faute d'impression.

1.482. *Et qui t'en joue.* — Voir *Remarque* 14.

1.481 et suiv. Cette malédiction désespérée est la même que Hugo a magnifiquement « orchestrée » :

Oh ! dites-moi, ravins, etc...

(*Tristesse d'Olympio.*)

1.485-1.486. Cf. Hugo :

Dieu dit à la vallée *où s'imprima* notre âme
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms...

Nous retrouvons la joie où nous avons pleuré,
La brute souille l'antre où l'ange a demeuré !
L'ombre de nos amours, au ciel évanouie,
Ne plane pas deux jours sur notre point de vie ;
Nos cercueils, dans ton sein, ne gardent même pas
Ce peu de cendre aimée où nous traînent nos pas.
Nos pleurs, cette eau du ciel que versent nos paupières,
En lavant les tombeaux se trompent de poussières ;
Le sol boit au hasard la moelle de nos yeux.
Va, terre, tu n'es rien ! ne pensons plus qu'aux cieux !

Je me relevai, fort de ce cri de colère.
Quand je sortis de l'antre et retrouvai la terre,
L'avalanche, d'en haut, au lac avait roulé ;
Un blanc tapis de neige avait tout nivelé ;
La tombe n'était plus qu'un léger monticule,
Pareil au blanc monceau qu'un enfant accumule ;
L'ouragan balayait ces ondoyants sillons.
Et, luttant au-dessus contre ses tourbillons,
(Ah ! je les reconnus), deux pauvres tourterelles
Dont la poudre glacée embarrassait les ailes,
Cherchant à s'échapper de ce tombeau mouvant,
Tournoyaient, s'abattaient ensemble sous le vent.
J'appelai par leurs noms ces oiseaux, nos symboles ;
Mais l'ouragan de glace emportait mes paroles.
Puis, sans penser ni voir, je descendis en bas,
Et comme si du plomb eût entraîné mes pas !

. . . . . .
. . . . . .

1.491. 1re Édition :

Nos tombeaux dans ton sein.

1.492. *Où nous traînent.* — « Vers laquelle » : emploi très classique de l'adverbe *où*.

1.496. C'est ici que divergent l'inspiration de V. Hugo et celle de Lamartine. Celui-ci, après avoir constaté l'indifférence des choses, se détourne d'elles vers le ciel ; V. Hugo affirme le triomphe de la pensée de l'homme et de son souvenir sur l'inerte matière :

Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas...

(*Tristesse d'Olympio.*)

*

Valneige, novembre 1802.

ÉCRIT SUR UNE PAGE DE L'*Imitation de Jésus-Christ.*

Quand Celui qui voulut tout souffrir pour ses frères
Dans sa coupe sanglante eut vidé nos misères,
Il laissa dans le vase une âpre volupté ;
Et cette mort du cœur qui jouit d'elle-même,
Cet avant-goût du ciel dans la douleur suprême,
O mon Dieu, c'est ta volonté !

J'ai trouvé comme lui, dans l'entier sacrifice,
Cette perle cachée au fond de mon calice,
Cette voix qui bénit à tout prix, en tout lieu.
Quand l'homme n'a plus rien en soi qui s'appartienne,
Quand de ta volonté ta grâce a fait la sienne,
Le corps est homme et l'âme est Dieu !

1.513 et suiv. Cette pensée, que Jocelyn inscrit sur son exemplaire de l'*Imitation* en rentrant dans son presbytère, enregistre, par l'acceptation du sacrifice total et sans fin sur la terre, le dénouement psychologique et moral du poème. Jocelyn se résigne à sa vie d'abnégation et de pauvreté pour sauver l'âme de celle qu'il aima.

ÉPILOGUE

Quelques mois plus tard, vers la fin de 1803, une épidémie de peste désole la contrée ; Jocelyn se prodigue aux malades avec une sorte d'avidité et de frénésie de dévouement ; il est atteint par la contagion, et souhaite la mort... Lamartine inscrit alors :

Le journal, interrompu par une maladie longue et douloureuse, ne fut jamais repris.

Et, dans un premier épilogue, qui est celui de la 1re édition, il explique que Jocelyn survécut encore plusieurs années : après sa mort, son douloureux amour ayant été connu de ses paroissiens sans qu'on sache trop comment, son corps fut ramené et enterré à la grotte des Aigles, auprès de celui « de la dame ».

En 1839, Lamartine publia un « nouvel épilogue », sans toutefois faire disparaître le premier. Il y inscrivit ce sous-titre : *Vision*. Il l'avait d'ailleurs composé avant 1836, et sans doute avant l'autre, comme le prouve l'examen de ses manuscrits. Un court préambule explique qu'errant un jour à la grotte des Aigles, le poète « rencontre par hasard le vieux pâtre », celui-là même qui avait connu Laurence et Jocelyn et qui les avait secourus au temps de leur exil sur la montagne. On assiste ensuite à un dialogue entre ce pâtre et lui. Le pâtre conte comment la pitié de ses paroissiens a réuni Jocelyn à Laurence dans la tombe ; puis il ajoute :

LE PATRE.

Il se passe, monsieur, là-haut quelque mystère
Que l'homme encor pécheur profane en regardant :
C'est comme un Dieu caché dans un buisson ardent.

MOI.

Qu'avez-vous vu ? Parlez !

LE PATRE.

Oh ! des choses étranges
Et faites seulement pour les regards des anges.

MOI.

Ne m'ouvrez pas ainsi votre cœur à demi.
Je crois en Dieu, berger, et j'étais leur ami !

LE PATRE.

Vous voulez donc, monsieur, que je vous le raconte ?
Dieu sait si je vous mens, et pourtant j'en ai honte.

Vous direz : « C'est un rêve ! » et je ne dormais pas.
Un jour, près des tombeaux j'avais porté mes pas [1] ;
Pour ces trois chers défunts [1] j'avais dit mes prières,
Fait trois signes de croix, et baisé leurs trois pierres ;
Puis, les yeux par mes pleurs encor tout obscurcis,
Non loin, au bord du lac, pensif, j'étais assis.
Aucun vent n'en frôlait la surface limpide ;
L'eau profonde y dormait, transparente et sans ride ;
Et je laissais mes yeux, qui regardaient sans voir,
Avec distraction flotter sur ce miroir.
La cime des glaciers avec ses neiges blanches,
La grotte et ses tombeaux, les chênes et leurs branches,
Et le dôme serein d'un pan de firmament,
Tout s'y réfléchissait, clair, dans l'éloignement.
Soudain l'onde immobile, où mon regard se plonge,
S'illumine ; et je vois, comme l'on voit en songe,
Deux figures sortir du ciel resplendissant,
Aux cimes du glacier descendre en s'embrassant,
Et, comme deux oiseaux dont l'aile est éclairée,
S'abattre sur la grotte et planer à l'entrée.
Ébloui des clartés que l'eau semblait darder,
Sans haleine, j'osais à peine regarder ;
Mais l'image dans l'eau s'éclairant à mesure,
Je reconnus, monsieur, l'une et l'autre figure.

MOI.

Et c'était... ?

LE PATRE.

Jocelyn ! et Laurence avec lui !
Si j'avais pu marcher, je me serais enfui ;
Mais je restai cloué de terreur à ma place,
Et mes yeux, malgré moi, les voyaient dans la glace,
Vêtus d'air et de jour au lieu de vêtements,
Se tenant par la main ainsi que deux amants ;
Sur l'herbe qui frémit leurs pieds joints s'arrêtèrent,
Et de là, sans parler, leurs regards se portèrent
Sur les sites, les eaux, les arbres du beau lieu,
Comme quand on arrive, ou qu'on va dire adieu ;

1. Le père de Laurence a toujours, à la Grotte, le tombeau que sa fille et Jocelyn lui ont creusé en 1793.

Tour à tour l'un à l'autre ils se montraient du geste
Du temps de leurs amours, hélas ! le peu qui reste,
Les plantes, les rochers, les chênes éclaircis,
La mousse au bord du lac où l'on s'était assis,
La source extravasée et les nids d'hirondelles,
Et la plume par terre arrachée à leurs ailes ;
Puis ils se regardaient, souriant, elle et lui,
Comme quelqu'un qui voit son idée en autrui ;
Et Laurence, abaissant une main jusqu'aux herbes,
Des mille fleurs des prés cueillait de grosses gerbes,
Feuille à feuille, au hasard, nuançait leurs couleurs,
Et de la tête aux pieds se revêtait de fleurs,
Comme une aurore au ciel se revêt de la nue ;
Et l'amant embaumé s'enivrait de sa vue.
Et, comme pour venir assister à leurs jeux,
Tout ce qu'ils appelaient ressuscitait pour eux ;
Et les plantes croissaient à leur seule pensée,
Et la biche accourait lécher leur main baissée,
Et le chien au soleil se couchait à leurs pieds,
Et les pigeons enfuis de leurs nids, effrayés,
Par Laurence nommés revenaient d'un coup d'aile
Becqueter son épaule et planer autour d'elle.
Et puis je vis venir d'en haut, monter d'en bas,
Hommes, femmes, enfants, que je ne connus pas,
A ces noces du ciel foule que Dieu convie,
Venant pour retracer et bénir une vie.
Jocelyn, lui du moins, tous les reconnaissait,
Car par son nom mortel chacun le bénissait.
Et deux anges de Dieu sur l'herbe descendirent ;
Sur le couple béni leurs ailes s'étendirent ;
Et ces ailes formaient comme un grand dôme bleu
Pour ombrager leurs fronts d'un invisible feu ;
Et j'entendis les voix d'un million de génies
Se répandre sur l'onde en vagues d'harmonies ;
Et pendant qu'ils chantaient, les anges du Seigneur
Aux doigts des deux amants rougissant de bonheur
Passaient le double anneau des noces éternelles,
Et sur leurs fronts baissés, ouvrant un peu leurs ailes,
Laissaient percer du ciel un rayon de l'amour :
Et mes yeux, foudroyés de ce céleste jour,
Virent les deux amants ne former qu'un seul être
Où l'un ne pouvait plus de l'autre se connaître,

Et dans un lumineux évanouissement
Fondre comme une étoile au jour du firmament.
Et comme, pour mieux voir, je détournais la tête,
Tout le lac frissonna du vol de la tempête,
Et roula dans ses bruits, avec solennité :
« Laurence ! Jocelyn ! amour ! éternité ! »

Le poème s'achève ainsi plus nettement, et selon la plus large conception de Lamartine, par une sorte de transfiguration religieuse des deux amants.

CHAPITRE XVI

LA CHUTE D'UN ANGE

La Composition et la Publication. — C'est au printemps et à l'été de 1835 que Lamartine commença d'écrire le « beau pendant » qu'il rêvait de donner à *Jocelyn*, « pendant » vraiment « dantesque », ou encore, « grande poésie antiquissime ». Le 22 novembre de cette année-là, en annonçant à Virieu qu'il venait d'achever la copie des neuf mille vers de *Jocelyn*, il ajoutait : « ... J'en ai écrit bien d'autres par-dessus pour une autre année. » Ces autres vers « écrits par-dessus » *Jocelyn*, comme pour donner satisfaction à la fois à la virtuosité de Lamartine et à son inquiétude, ce sont les premiers vers de *la Chute d'un Ange*.

Mais l'idée de ce poème remonte beaucoup plus haut ; elle date de 1821, des jours où, sur la route de Rome, et à Rome même, Lamartine concevait les grandes lignes de l'immense épopée qui devait, pensait-il, remplir sa vie et consacrer sa gloire... Seulement, au cours de son voyage en Orient, il en avait précisé le cadre et le plan ; sans doute même, il en avait alors, imaginé les principaux épisodes.

Jocelyn n'est point encore paru que Lamartine fixe déjà la date où il aura terminé ce nouvel épisode : « Je publierai dans dix-huit mois un fragment dantesque d'un tout autre ton... » (14 janvier 1836). « ... Dans dix-huit mois, je publierai deux volumes de poésie bien différents, *antédiluvienne*, primitive, orientale. C'est la seconde page de mon épopée indoustanique... » (15 février 1836).

Épopée indoustanique, qu'est-ce à dire ? Non point, certes, que le poète songe à placer son œuvre dans les Indes, mais simplement que le poème cyclique conçu par lui en 1821 aura l'ampleur des œuvres écrites par les poètes brahmanes, des *Védas*, ou du *Ramayana*, dont lui parle alors assidûment l'un de ses nouveaux amis, le baron d'Eckstein.

De ce poème cyclique, de cette « épopée humanitaire » *Jocelyn* sera le dernier chant ; *la Chute d'un Ange* en sera le second. Le premier chant aurait conté la création, après un *prologue* que, dans sa lettre du 12 décembre 1823, Lamartine a résumé ainsi :

« ... La scène s'ouvre peu de jours avant le dernier jour. Un jeune homme est assis parmi les ruines d'une ville sans nom, inconnu aux autres hommes qui sont en petit nombre. Ils l'abordent et lui demandent s'il est lui-même un homme, qui il est, d'où il vient, ce qu'il veut. Il leur répond qu'il est un homme, mais qu'il est le

plus infortuné des hommes, car la mort les soulage tous de la vie ; mais pour lui la mort n'est qu'un court sommeil, un intervalle à ses maux, car il a été condamné à mourir, renaître, revivre jusqu'à ce qu'il fût pur aux yeux de Dieu. Il était avant la création de la terre, et il raconte la création... »

Voici maintenant l'esquisse en quelques lignes, d'où sortira la vaste fresque de *la Chute d'un Ange :*

« ... Il fut chargé, après la chute de l'homme, d'être le gardien d'une des filles d'Ève, la plus belle œuvre du Très-Haut. Il s'enflamme pour elle, il souhaite d'être homme, et de la posséder au prix même de la mort. Dieu lui accorde dans sa colère l'objet de ses vœux ; il le fait homme, mais le condamne à perdre l'objet de son amour et à ne le rejoindre dans le ciel que lorsqu'il aurait été purifié par plusieurs vies et plusieurs morts méritoires. Le déluge arrive ; il le raconte ; il y périt avec son amante... »

Au cours du voyage en Orient, Lamartine a modifié cette conception ; l'ange déchu aime et souffre avant le déluge ; son aventure se place aux premiers temps de l'histoire et permet ainsi au poète d'utiliser tout ce qu'il a appris et observé sur les mœurs des tribus nomades et des peuples de l'Orient. En même temps, par une transposition toute naturelle, Lamartine place dans les temps antérieurs au déluge, le conflit d'idées et de sentiments qu'il observe autour de lui ; et il nourrit son inspiration des théories plus ou moins audacieuses qui sont en train de prendre forme en son esprit renouvelé.

Tout l'été de 1836, et jusqu'à la fin de l'automne, pendant les loisirs que lui laisse la politique, à Monceau ou à Mâcon, il travaille à ce nouveau poème. Pendant certaines semaines, il a écrit quatre-vingts vers chaque matin. Le 30 octobre, il notifie à Virieu qu'il se détache du présent pour s'enfoncer « dans les aventures de deux pauvres diables d'amants qui vivaient avant le déluge ».

L'année suivante apporte à Lamartine des loisirs beaucoup plus troublés ; il a grand peine, pendant ses vacances, à réserver quelques heures le matin — de cinq heures à neuf heures — pour la méditation et pour la poésie. Il semble que ce soit seulement en septembre qu'il ait repris son travail de façon un peu suivie : il s'y applique d'ailleurs avec plus de raison que d'enthousiasme ; et cette langueur explique peut-être que les dernières visions de *la Chute d'un Ange* (à l'exception de la quinzième, fort belle) paraissent plus traînantes et moins sûres ; « ... Je me suis remis à la poésie depuis quinze jours, mais je ne publierai rien avant avril 1838. Je voudrais en être débarrassé, car je me sens plus de verve d'affaires et de politique... » (25 septembre 1837). Cependant, le 7 novembre, il peut confier, à M^me^ de Girardin, en lui rendant compte de son double triomphe aux élections législatives : « ... Je fais en secret des vers par milliers depuis six semaines, entre quatre heures du matin et le jour. Si les électeurs le savaient ! ... »

Ainsi s'acheva ce second poème épique, au prix d'une improvisation laborieuse et obstinée. Lorsque, dans les derniers jours de décembre 1837, Lamartine revint à Paris pour la session parlementaire, il en apportait avec lui les « douze mille vers » ; il ne lui restait plus qu'à les faire recopier et à les relire. « Entre nous, cela ne vaut pas grand'chose..., » affirmait-il à Virieu, comme il l'avait affirmé des *Harmonies* et du *Voyage* à la veille de leur publication. Au début d'avril 1838, après avoir corrigé ses épreuves et tandis que le livre s'imprimait, il redoublait de dédain : « C'est détestable... » Il alléguait une excuse : « *détestable*, mais indispensable à mon œuvre future. » Déjà il songeait à un autre épisode, intitulé *l'Ouvrier*, qui aurait été « l'épopée populaire de la chaumière et du grenier » et qui paraît bien n'avoir jamais été écrit ; au profit de ce poème où « il n'y aurait ni controverse religieuse, ni controverse politique, mais sentiment tout pur et pathétique élémentaire par le pain et le sel », il ajournait l'épisode de sa grande œuvre, *les Pêcheurs*, qui, dans l'ordre chronologique, devait suivre *la Chute d'un Ange*.

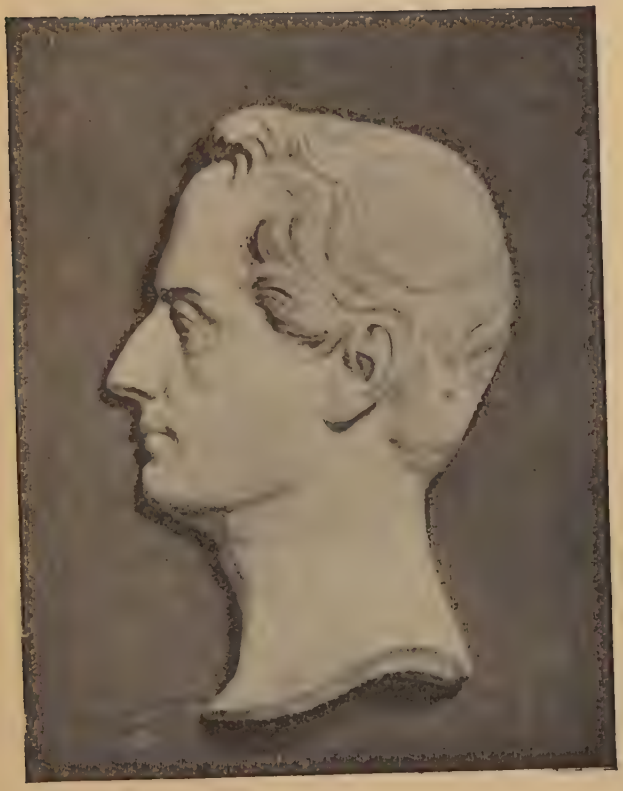
Quand il prenait cette décision, au mois de juillet 1838, en arrivant à Saint-Point pour ses vacances, *la Chute d'un Ange* avait paru depuis deux mois et demi. Publiée au début du mois de mai, elle avait soulevé aussitôt les plus violentes critiques...

Le Sujet, les Sources, l'Influence. — Lamartine a bien défini lui-même son sujet dans le second *Avertissement* qu'il a placé en tête de la seconde édition de son œuvre : « Ce sujet (celui du poème général qu'il rêvait), c'est l'âme humaine, c'est la métempsycose de l'esprit, ce sont les phases que l'esprit humain parcourt pour accomplir ses destinées perfectibles et arriver à ses fins par les voies de la Providence et par ses épreuves sur la terre. J'avais donc à peindre dans cet épisode, qui ouvre presque le poème, l'état de dégradation et d'avilissement où l'humanité était tombée après cet état primitif, presque parfait, que toutes ses traditions sacrées lui attribuent à son origine. Les angoisses d'un esprit céleste, incarné par sa faute au milieu de cette société brutale et perverse où l'idée de Dieu s'était éclipsée, et où le sensualisme le plus abject s'était substitué à toute spiritualisation et à toute adoration, voilà mon sujet dans ce fragment d'épopée métaphysique... »

Sujet vaste, comme on le voit. Lamartine le développe en contant les amours d'un ange incarné, Cédar, avec Daïdha, fille des hommes, dans les années qui précèdent immédiatement le déluge. Ces deux amants représentent l'humanité restée pure et ingénue, en face des hommes que l'oubli de Dieu a corrompus.

Leurs amours malheureuses se déroulent dans deux cadres différents, où se placent les deux parties du poème.

Cédar et Daïdha se connaissent et s'aiment, d'abord sur les hauteurs du Liban, puis sur les bords du fleuve Oronte ; Lamartine



Lamartine.

(*Bas-relief, modelé d'après nature par Adam Salomon, dessiné par Gustave Lévy*, 1848.)

peint autour d'eux les mœurs des tribus nomades ou chasseresses, qui obéissent, sans perversité réfléchie, à la violence des instincts primitifs. Cette première partie est une sorte de pastorale un peu longue, qui transpose, dans les paysages de l'Orient, les premières époques de *Jocelyn*.

La scène, ensuite, est audacieusement transportée dans Babel, capitale de la civilisation antédiluvienne. Là règne, sur ce peuple docile, une aristocratie de géants qui se sont proclamés Dieux. Ces Titans sont « néroniens et sadiques ; pour récréation ils s'offrent le spectacle de la douleur physique et morale en faisant jouer devant eux, au naturel et réellement, de sinistres pantomimes. Cédar et Daïdha deviennent leurs jouets [1] », jusqu'au jour où l'amour d'une favorite ouvre au jeune homme les portes de sa prison ; il appelle le peuple à la révolte contre les tyrans ; mais l'un d'eux réussit à l'égarer dans le désert, où sa femme et ses enfants périssent de soif ; il se suicide en montant sur le bûcher qu'il vient d'allumer pour brûler leurs corps.

« La première partie est une idylle énorme ; la seconde, une sorte de mélodrame effrayant, ou qui veut l'être. » (Doumic.)

Entre ces deux parties se place un épisode capital. Les deux époux, persécutés par les nomades, trouvent asile en haut du mont Carmel, dans la grotte où vit le prophète Adonaï, le seul juste de ces temps corrompus ; il a conservé la tradition de la religion primitive, du « culte d'esprit et de vérité » révélé par Dieu même aux premiers hommes. Il donne lecture à Cédar et à Daïdha des fragments principaux du « *Livre Primitif* » où est enregistrée cette révélation vénérable. C'est l'occasion pour Lamartine, d'exprimer enfin les principes religieux, philosophiques et sociaux qui ont pris forme en son esprit inquiet depuis 1832. La *huitième vision* a dans son œuvre générale la même importance que la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* dans l'œuvre de Rousseau. Cet évangile selon Lamartine résume, aux yeux du poète, les grandes lois de la religion universelle, telles que la conscience humaine les apercevait sans peine et les admettait sans conteste avant que les diverses religions particulières ne l'eussent plus ou moins obscurcie. C'est une sorte de proclamation du déisme philosophique ; elle promulgue à la fois un code religieux, un code social, et un code moral, dont plusieurs articles ont une grande hardiesse. « Les idées, d'ailleurs, y sont fortement liées, et les vers magnifiques » (Doumic). Cette huitième vision est, en somme, la première tentative qu'un poète ait risquée, au XIX^e^ siècle, pour doter notre littérature d'une poésie vraiment philosophique ; jusqu'aujourd'hui, elle est encore la plus admirable. Sully Prudhomme et M^me^ Ackerman ont parfois approché de Lamartine : ils ne l'ont jamais dépassé.

1. Doumic. Ouvrage cité.

L'inspiration de Lamartine dans *la Chute d'un Ange* a des sources multiples qu'on n'a pas encore toutes découvertes, ni sondées. La correspondance du poète témoigne qu'après 1830 il semble avoir retrouvé la fringale de lectures et l'insatiable curiosité intellectuelle qui le dévoraient à Milly pendant sa fiévreuse jeunesse. Toutes ces lectures ont nourri sa pensée ; il a utilisé aussi ses plus lointains souvenirs ; et son imagination, au surplus, s'est donné l'essor. L'influence de la Bible est naturellement la plus visible et la plus continue. Un verset de la Genèse a suggéré l'idée des amours mi-célestes. mi-humaines : « Il arriva que les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles d'entre elles qui leur plurent. » Le poète anglais *Thomas Moore*, que connaissaient et Lamartine et Vigny, avait publié, dès 1820, un poème mystique sur *les Amours des Anges* ; à ces *Amours*, *Éloa* devait déjà quelque chose. Mais après 1830, bien d'autres influences marquèrent Lamartine : celle de Lamennais [1], de son ami le baron d'Eckstein, qui lui révéla les beautés des poèmes sanscrits et les perspectives inquiétantes de la philosophie hindoue, celles de Michelet, de Quinet, qu'il voyait souvent, dont il lisait ardemment les livres, dont son ami Dargaud prolongeait auprès de lui l'esprit. Par eux, il est instruit des doctrines socialistes de Fourier et de Pierre Leroux... Enfin, il n'a pas oublié les deux influences les plus profondes que sa jeunesse ait subies ; celle de Rousseau, celle de Chateaubriand ; il reste du *René* dans Cédar et quelques traits d'Atala se reflètent dans la gracieuse et passive beauté de Daïdha.

Toutes ces influences, au reste, sont utilisées et transformées par une imagination à laquelle on ne saurait dénier la noblesse et l'ampleur. *La Chute d'un Ange* est, de toutes ses œuvres, celle où Lamartine a fait le plus généreux effort de création et d'invention. Malheureusement, un art inégal et souvent trop languissant, est mis au service d'un trop vaste sujet. « A lire *la Chute d'un Ange*, dit M. des Cognets avec une sévérité que ne méritent point toutes les pages de ce poème, on voit trop où il a appris son métier : dans *la Henriade*, dans Delille, et dans le *Cours* de La Harpe... » Certes, les descriptions de Lamartine manquent de relief, et son art manque de patience ; l'exécution, dans *la Chute d'un Ange*, est trop souvent inférieure à la conception. Mais quand un souffle relève le poète, il atteint souvent aux sommets ; ce poème, auquel il a marqué lui-même un trop rapide et trop facile dédain, contient quelques-unes de ses plus fortes et de ses plus admirables pages — en particulier dans la 3e, la 5e et la 15e vision.

Moins lu que *Jocelyn* par la foule, il a exercé une plus grande influence sur l'élite. Les successeurs de Lamartine ont été frappés

1. Voir en particulier sur les emprunts que Lamartine fait aux *Paroles d'un Croyant* et au *Livre du Peuple*, le livre de M. Christian Maréchal déjà cité : *Lamennais et Lamartine*.

par tout ce que sa conception apportait de neuf et de grand. Comment ne pas remarquer au moins que Leconte de Lisle a magnifiquement sculpté dans *Caïn* quelques-uns des bas-reliefs que Lamartine avait ébauchés pour décrire les hommes primitifs et leurs tribus pastorales ? Comment nier que V. Hugo ait repris dans *la Légende des Siècles* l'idée même qui a donné naissance au grand projet de Lamartine ? Son *Plein Ciel* ne doit-il pas quelque chose au « char ailé » de *la Chute d'un Ange*, qui reste le précurseur des modernes avions et grâce à qui on peut aujourd'hui féliciter Lamartine d'avoir chanté le premier voyage aérien ?... Quant au *Livre Primitif*, il est toujours un modèle de la poésie philosophique.

LA CHUTE D'UN ANGE

ÉPISODE [1]

Ces sombres nuages du passé ne peuvent être déchirés que par le feu du ciel.

OMAÏAH BEN AIEDZ, Poète arabe.

AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Ceci est un second épisode de ce même poème dont *Jocelyn* fait partie. C'est une page de plus de cette œuvre de trop longue haleine dont je me suis tracé le plan de bonne heure, et dont j'ébaucherai quelques fragments de plus jusqu'à mes années d'hiver, si Dieu m'en réserve. La nature morale en est le sujet, comme la nature physique fut le sujet du poète Lucrèce. L'âme humaine et les phases successives par lesquelles Dieu lui fait accomplir ses destinées perfectibles, n'est-ce pas le plus beau thème des chants de la poésie ? Je ne me fais point illusion sur l'impuissance de mon faible talent et sur la brièveté de la vie, comparées à une semblable entreprise ; aussi je ne prétends rien achever. Quelques pas chancelants et souvent distraits dans une route sans terme, c'est le lot de tout philosophe et de tout artiste. Les forces, les années, les loisirs manquent. Les jours de poète sont courts, même dans les plus longues vies d'homme. La poésie n'est que ce qui déborde du calice humain. On ne vit pas d'ivresse et d'extase, et ceux qui commandent à un poète d'être toujours poète ressemblent à ce calife qui commanda à ses esclaves de le faire vivre de musique et de parfums : il mourut de volupté et d'inanition.

1. Dans l'édition originale, la page du faux titre qui suit l'avertissement, porte, au lieu d'*Épisode :* VISION.

Je sais qu'on me reproche avec une bienveillante colère de ne pas consacrer ma vie entière à écrire, et surtout à polir des vers, dont je n'ai jamais fait ni prétendu faire qu'une consolation rare et accidentelle de ma pensée. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que chacun a reçu sa mission de sa nature. Je porte envie à ces natures contemplatives à qui Dieu n'a donné que des ailes, et qui peuvent planer toujours dans des régions éthérées, portées sur leurs rêves immortels, sans ressentir le contre-coup des choses d'ici-bas qui tremblent sous nos pieds. Ce ne sont plus là des hommes, ce sont des êtres privilégiés qui n'ont de l'humanité que les sens qui jouissent, qui chantent ou qui prient : ce sont les solitaires ascétiques de la pensée. Gloire, paix et bonheur à eux ! Mais ces natures ont-elles bien leur place dans notre temps ? l'époque n'est-elle pas essentiellement laborieuse ? tout le monde n'a-t-il pas besoin de tout le monde ? ne s'opère-t-il pas une triple transformation dans le monde des idées, dans le monde de la politique, dans le monde de l'art ? L'esprit humain, plus plein que jamais de l'esprit de Dieu qui le remue, n'est-il pas en travail de quelque grand enfantement religieux ? Qui en doute ? c'est l'œuvre des siècles, c'est l'œuvre de tous. L'égoïsme seul peut se mettre à l'écart et dire : « Que m'importe ! »

Je ne comprends pas l'existence ainsi. L'époque où nous vivons fait nos devoirs comme nos destinées. Dans un âge de rénovation et de labeur, il faut travailler à la pyramide commune, fût-ce une Babel ! Mais ce ne sera point une Babel ! ce sera une marche de plus d'un glorieux autel, où l'idée de Dieu sera plus exaltée et mieux adorée. Car, ne nous y trompons pas, c'est toujours Dieu que l'homme cherche, même à son insu, dans ces grands efforts de son activité instinctive. Toute civilisation se résout en adoration, comme toute vie en intelligence.

Or, dans ces jours de crise sociale, tout homme qui vit pleinement a deux tributs à payer : un à son temps, un à la postérité ; au temps les efforts obscurs du citoyen, à l'avenir les idées du philosophe ou les chants du poète. On prétend que ces deux emplois de la pensée sont incompatibles. Les anciens, nos maîtres et nos modèles, ne pensaient pas ainsi. Ils ne divisaient pas l'homme, ils le complétaient. Chez eux, l'homme était d'autant plus apte à un exercice spécial de la pensée qu'il était plus exercé à tous. Philosophes, politiques, poètes, citoyens, tous vivaient du même aliment ; et de cette nourriture plus substantielle et plus forte se formaient ces grands génies et ces grands caractères, qui touchaient d'une main à l'idée, de l'autre à l'action, et qui ne se dégradaient point en s'inclinant vers d'humbles devoirs.

On attribue au défaut de loisir les incorrections de composition et de style qu'on reproche généralement à mes ébauches poétiques. Ces défauts, je les connais mieux que personne. Je ne cherche pas à les pallier. Je ne puis répondre à mes critiques qu'en m'humi-

liant et en réclamant pour ces faiblesses une plus grande part d'indulgence. Ils ne se trompent guère en considérant ces premières éditions de mes poésies comme de véritables improvisations en vers. Si elles sont destinées à se survivre quelques années à elles-mêmes, il me sera plus facile de les polir à froid, lorsque le mouvement de la pensée et du sentiment sera calmé, et que l'âge avancé m'aura donné ce loisir des derniers jours, où l'homme repasse sur ses propres traces et retouche ce qu'il a laissé derrière lui. S'il en est autrement, à quoi bon ? Quand on a respiré en passant et jeté derrière soi une fleur de la solitude, qu'importe qu'il y ait un pli à la feuille, ou qu'un ver en ronge le bord ? on n'y pense plus.

Il me reste à prier le lecteur bienveillant de ne pas m'imputer ce qu'il y a de trop fantastique dans cet épisode. Cela entrait comme élément nécessaire dans l'économie de mon poème. La pierre lourde et froide sert quelquefois de fondation à un édifice plus gracieux et plus décoré. Les deux épisodes qui suivront celui-ci sont d'une nature plus contemporaine et plus saisissante. Ils rappelleront de plus près ce *Jocelyn* pour qui le public qui lit des vers a montré une si indulgente partialité. On le retrouvera plusieurs fois dans ce drame-épique, d'où il n'a pas disparu sans retour.

L'épisode qui suit *la Chute d'un Ange* est intitulé *les Pêcheurs*.

Paris, 1er mai 1838.

A. de Lamartine.

RÉCIT

« Vieux Liban ! » s'écria le céleste vieillard
En s'essuyant les yeux que voilait un brouillard,
Pendant que le vaisseau courant à pleines voiles
Faisait glisser nos mâts d'étoiles en étoiles,
Et qu'à l'ombre des caps du Liban sur la mer
L'harmonieuse proue enflait le flot amer.

« Sommets resplendissants au-dessus des tempêtes,
Qu'on vous cherchait alors bien plus haut qu'où vous êtes !
Votre front, maintenant comme un crâne blanchi,
Du poids de l'Océan n'avait jamais fléchi,
Et les flots du déluge, en minant vos collines,
N'avaient pas sur vos flancs déchiré ces ravines.

Vous ne laissiez pas voir, comme un corps sans manteau,
Ces rocs, grands ossements prêts à percer la peau ;
Mais vos muscles puissants, vaste épine d'un monde,
Revêtus à grands plis de bois, de sol et d'onde,
Dessinant sur le ciel d'harmonieux contours,
Même en s'y découpant s'arrondissaient toujours.
Oh ! si vous l'aviez vu, mon enfant, dans sa gloire,
Tel que je le revois de loin dans ma mémoire,
Dans ces jours encor près de sa création,
Votre œil fondrait d'amour et d'admiration !

Ce vieillard mystérieux, inconnu, qui,
Parle comme quelqu'un qui lui-même aurait vu,
intrigue le poète. Interrogé, il explique qu'il a vu en effet les temps primitifs, « non par son œil de chair » — mais par l'œil de l'un de « ces saints, de ces inspirés, à qui Dieu rend le passé aussi visible que l'avenir :

Cet homme, quand du ciel le souffle le visite
Tout ce que voit son œil, sa bouche le récite :
Heureux qui peut l'entendre en ces heures où Dieu
Le rend contemporain et présent en tout lieu !
Il assiste vivant au sublime mystère,
Aux actes successifs du drame de la terre,
Mais il faut à ce saint, d'un pur désir conduit,
Apporter un cœur simple et vide de tout bruit.

Il habite une grotte, sur un pic presque inaccessible du Haut-Liban...

Quelques jours plus tard, dès son débarquement, le poète, accompagné par le vieillard, se met en route pour aller visiter le mystérieux ermite. Ils font halte dans la montagne, à Djioun, chez Lady Stanhope (voir plus haut, p. 542) :

Nous passâmes au pied d'un haut mamelon noir
Que couronnaient les murs d'un antique manoir,
Tout semblable aux monceaux de gothiques ruines
Dont le Rhin féodal revêtait ses collines.
Des turbans noirs brillaient au sommet d'une tour.
« Quel est, dis-je au vieillard, ce terrible séjour ?
Quel crime ou quelle ardeur d'une âme solitaire
A pu faire habiter ce palais du mystère ?
— C'est là pourtant, mon fils, c'est là, répondit-il,
Qu'une femme d'Europe a bâti son exil,

Et que, livrant ses nuits aux sciences des Mages,
Elle s'élève à Dieu par l'échelle des sages :
Dieu connaît si son art est songe ou vérité,
Mais tout homme bénit son hospitalité. »
Nous passâmes la nuit dans ces hautes demeures :
La grâce et la sagesse en charmèrent les heures,
Les étoiles du ciel en fêtèrent l'accueil,
Et mes pieds en sortant en bénirent le seuil.

Après trois jours et trois nuits de marche à travers les monts du Liban, toujours plus âpres et plus solitaires, ils arrivent sur une sorte de promontoire « de porphyre sanglant » qu'ombragent quelques cèdres antiques et majestueux ; là, au bord d'une grotte, ils aperçoivent enfin l'ermite, plongé dans l'extase de la prière, et qui semble ne faire « qu'un bloc » avec le rocher.

Le soleil, qui rasait les parois de l'abîme,
De ce front chauve et nu teignait déjà la cime.
Ce rayon où ses yeux allaient s'épanouir,
Bien qu'il ne pût le voir, il semblait en jouir,
Comme par l'autre sens dont la foi nous inonde
On sent Dieu, sans le voir, dans la nuit de ce monde.
La stupeur dans le roc pétrifiait nos pas ;
L'ombre sans mouvement ne nous trahissait pas ;
Nul souffle de nos sens ne lui laissait connaître
Entre le ciel et lui la présence d'un être.
Oh ! qui retrouverait les paroles de feu
Qui consumaient sa langue en jaillissant à Dieu !
Que le Dieu qui créa ces natures étranges
Des lèvres de ses saints aspire de louanges !
Quand il eut exhalé son matinal encens,
Sans qu'un signe visible eût averti ses sens,
Il se tourna vers nous, comme si la prière
D'un jour surnaturel eût guidé sa paupière :
« Jeune étranger, dit-il, approchez-vous de moi !
Depuis des jours bien longs, de bien loin je vous voi :
Vous venez, mon enfant, d'une ombre bien épaisse
Chercher le jour à l'heure où mon soleil s'abaisse ;
Mais Celui dont la main me rappelle au tombeau
Avec une étincelle allume un grand flambeau ;
Du levant au couchant l'inextinguible flamme
De l'âme qui s'éteint se communique à l'âme.

Ce flambeau du passé que ne souffle aucun vent,
Le mourant ici-bas le transmet au vivant ;
Toujours quelqu'un reçoit le saint manteau d'Élie,
Car Dieu ne permet pas que sa langue s'oublie !
C'est vous que dans la foule il a pris par la main,
Vous à qui son esprit a montré le chemin,
Vous que depuis le sein d'une pieuse mère
De la soif du Seigneur sa grâce ardente altère ;
C'est vous qu'il a choisi là-bas pour écouter
La voix de la montagne et pour la répéter.
Mais de ces grands récits des merveilles antiques
Hâtez-vous d'épuiser les sources prophétiques ;
Car dans cette mémoire où Dieu les fit rouler
Elles n'ont plus, hélas ! qu'un instant à couler.
Celui qui vous amène à mes dernières veilles
Veut que ma vieille voix meure dans vos oreilles.
J'ai vu ma dernière heure avec vous s'approcher,
Je vais laisser bientôt ma dépouille au rocher.
Pressez l'heure fuyante où Dieu me laisse vivre ;
Lisez avant qu'un doigt ne déchire le livre
Des secrets de la terre ; il est partout écrit.
Parlez : où voulez-vous que j'ouvre mon esprit ?
— Que le souffle divin, dis-je, l'ouvre lui-même :
Qui suis-je pour parler devant la voix suprême ?
— Eh bien, répondit-il, mon fils, recueillons-nous ;
Mettez entre vos doigts le front sur vos genoux :
Quand vous relèverez de vos mains votre tête,
La mort aura scellé les lèvres du prophète. »

Et trois jours à ses pieds nous restâmes assis.
Ceci fut le second de ses douze récits.

PREMIÈRE VISION

Avant le Déluge ou les Temps Primitifs

Or c'était dans ces jours, avant que sur ces cimes
Dieu n'eût fait refluer les vagues des abîmes,
Quand tout être voisin de sa création,
Excepté l'homme, était dans sa perfection.

La lune dans le ciel, pâle sœur de la terre,
Comme aux bornes des mers la voile solitaire,
S'élevait pleine et ronde entre ces larges troncs,
Et, des cèdres sacrés touchant déjà les fronts,
Semblait un grand fruit d'or qu'à leur dernière tige
Avaient mûri le soir ces arbres du prodige.
De rameaux en rameaux les limpides clartés
Ruisselaient, serpentaient en reflets réfractés,
Comme un ruisseau d'argent, qu'une chute divise,
En nappe de cristal pleut, scintille et se brise ;
Puis, s'étendant à terre en immenses toisons,
Sur les pentes en fleurs argentaient les gazons.
On voyait aux lueurs de la nocturne lampe
Des files de troupeaux gravissant une rampe,
Qu'une errante tribu de pasteurs, pris du soir,
Chassait dans le lointain derrière un tertre noir ;
Hommes, femmes, enfants, ils s'enfonçaient dans l'ombre.
Cette famille humaine était en petit nombre.
Sous ce ciel sans ardeur et sans humidité
Nul tissu ne couvrait leur belle nudité :
Les femmes s'ombrageaient avec leur chevelure,
Qu'elles tressaient en frange autour de leur ceinture ;
Et les hommes nouaient sur leurs flancs nus les peaux
Des plus beaux léopards, ennemis des troupeaux.
La taille, la grandeur, la force de ces hommes
Passait l'humanité des âges où nous sommes,
Autant que la hauteur de ces arbres géants
Surpasse en vos forêts vos chênes de cent ans.
Leur voix qui s'éloignait mourut dans la distance,
Et tout fut sous le bois solitude et silence.

Majesté des déserts, de la nuit et des cieux,
Qui pourrait vous chanter comme vous voient mes yeux !
Si vous gardez encore après votre ruine
Pour le regard de l'homme une empreinte divine,
Si la nuit rayonnante et ses globes errants
Lui montrent l'infini sous ces cieux transparents,

Qu'était-ce avant le jour où le dépôt de l'onde
Jeta sur notre sol son atmosphère immonde ?
Qu'était-ce quand, du jour le grand globe couché,
Le firmament de nous par l'ombre rapproché,
Laissait lire au regard égaré dans ces routes
Ces voûtes de soleil derrière d'autres voûtes,
Et ce filet des cieux, vaste éblouissement
Dont chaque maille était un soleil écumant ?
Qu'était-ce quand du mal le funèbre génie
N'avait du globe encor qu'effleuré l'harmonie,
Que ce monde terrestre était encor celui
Où l'ordre et la beauté dans la force avaient lui ?
Que tout, sortant d'Éden, s'y souvenait encore
De l'immortalité de sa première aurore,
Et que dans l'univers toute chose et tout lieu,
De jeunesse exultants, se sentaient pleins de Dieu ?
Ah ! si de tout flétrir tu ne t'étais hâtée,
O mort ! on n'eût jamais compris le nom d'athée !

*

Or en ces jours, mon fils, tous les êtres vivants,
Qu'ils nagent dans les eaux ou volent sur les vents,
Du soleil au ciron, de la brute à la plante,
Étaient tous animés par une âme parlante.
L'homme n'entendait plus cet hymne à mille voix
Qui s'élève des eaux, des herbes et des bois ;
De ces langues sans mots, depuis sa décadence,
Lui seul avait perdu la haute intelligence,
Et l'insensé déjà croyait, comme aujourd'hui,
Que l'âme commençait et finissait en lui ;
Comme si du Très-Haut la largesse infinie
Épargnait la pensée en prodiguant la vie !
Et comme si la vie avait un autre emploi,
Père, que de comprendre en s'approchant de toi !
Mais bien qu'aux hommes sourds ces voix de la nature
Ne parussent qu'un vague et stupide murmure,
Les anges répandus dans l'éther de la nuit
D'une impalpable oreille en aspiraient le bruit ;
Car du monde réel à leur monde invisible
L'échelle continue était plus accessible,
Aucuns des échelons de l'être ne manquaient ;
Tous les enfants du ciel entre eux communiquaient ;

Des esprits et des corps l'indécise frontière
N'élevait pas entre eux d'aussi forte barrière.
L'homme entendait l'esprit ; l'être immatériel,
Habitant l'infini que l'homme appelle ciel,
Uni par sympathie à quelque créature,
Pouvait changer parfois de forme et de nature,
Et, dans une autre sphère introduit à son gré,
Pour parler aux mortels descendre d'un degré.
Bien plus, de ces amours des vierges et des anges
Il naissait quelquefois des natures étranges ;
Hommes plus grands que l'homme et dieux moins grands que Dieu,
De la brute à l'archange occupant le milieu ;
Monstres que condamnait leur nature adultère
A regretter le ciel en agitant la terre.
Du grand monde impalpable à ce monde des corps,
Nul ne sait, ô mon fils, les merveilleux rapports ;
Nul ne peut remonter de parcelle à parcelle
Les générations de l'âme universelle ;
Nul ne peut dénombrer, démêler, dénommer,
Ces gouttes s'écoulant de l'éternelle mer.
Mais la terre à nos pieds nous en rend témoignage :
De ce qu'on ne voit pas ce qu'on voit est l'image ;
Un ciel réfléchit l'autre, et si dans nos sillons
La poussière de vie écume en tourbillons,
S'il n'est pas un atome en la nature entière,
Un globule de l'air, un point de la matière,
Qui ne révèle l'être et la vie à nos yeux,
L'infini d'ici-bas nous dit celui des cieux :
L'éternité sans fond n'a point de bord aride,
Et ce qui remplit tout ne connaît pas de vide !

De ces esprits divins dont sont peuplés les cieux,
Les anges étaient ceux qui nous aimaient le mieux :
Créés du même jour, enfants du même père,
Que l'homme en les nommant peut appeler mon frère ;
Mais frères plus heureux, dont la sainte amitié
De tous nos sentiments n'a pris que la pitié !
Invisibles témoins de nos terrestres drames,
Leurs yeux ouverts sur nous pleurent avec nos âmes ;
De la vie à nos pas éclairant les chemins,
Ils nous tendent d'en haut leurs secourables mains.

C'est pour eux que sont faits ces divins phénomènes
Dont l'homme n'entrevoit que les lueurs lointaines ;
Et pour eux la nature est un saint instrument
Dont l'immense harmonie éclate à tout moment,
Et dont la claire voix et les mille merveilles
De sagesse et d'extase enivrent leurs oreilles.

A cette heure où du jour le bruit va s'assoupir,
Pour entendre du soir l'insensible soupir,
Quelques-uns d'eux, errant dans ces demi-ténèbres,
Étaient venus planer sur les cimes des cèdres.
Des étoiles aux mers, comme pleine de sens,
La montagne n'était qu'une âme à mille accents.
Il eût fallu Dieu même et l'oreille infinie
Pour démêler les voix de la vaste harmonie.
Les anges, le silence et la nuit écoutaient
Ce grand chœur végétal ; et les cèdres chantaient.

CHŒUR DES CÈDRES DU LIBAN

Saint, saint, saint le Seigneur qu'adore la colline !
Derrière ces soleils, d'ici nous le voyons ;
Quand le souffle embaumé de la nuit nous incline,
Comme d'humbles roseaux sous sa main nous plions !
Mais pourquoi plions-nous ? C'est que nous le prions !
C'est qu'un intime instinct de la vertu divine
Fait frissonner nos troncs du dôme à la racine,
Comme un vent du courroux qui rougit leur narine,
Et qui ronfle dans leur poitrine,
Fait ondoyer les crins sur les cous des lions.

Glissez, glissez, brises errantes,
Changez en cordes murmurantes
La feuille et la fibre des bois !
Nous sommes l'instrument sonore
Où le nom que la lune adore
A tous moments meurt pour éclore
Sous nos frémissantes parois.
Venez, des nuits tièdes haleines ;
Tombez du ciel, montez des plaines ;
Dans nos branches, du grand nom pleines,

Passez, repassez mille fois !
Si vous cherchez qui le proclame,
Laissez là l'éclair et la flamme !
Laissez là la mer et la lame !
Et nous, n'avons-nous pas une âme
Dont chaque feuille est une voix ?

Tu le sais, ciel des nuits, à qui parlent nos cimes ;
Vous, rochers que nos pieds sondent jusqu'aux abîmes
Pour y chercher la sève et les sucs nourrissants ;
Soleils, dont nous buvons les dards éblouissants ;
Vous le savez, ô nuits dont nos feuilles avides
Pompent les frais baisers et les perles humides :
Dites si nous avons des sens !
Des sens dont n'est douée aucune créature,
Qui s'emparent d'ici de toute la nature,
Qui respirent sans lèvre et contemplent sans yeux,
Qui sentent les saisons avant qu'elles éclosent ;
Des sens qui palpent l'air et qui le décomposent,
D'une immortelle vie agents mystérieux !

Et pour qui donc seraient ces siècles d'existence ?
Et pour qui donc seraient l'âme et l'intelligence ?
Est-ce donc pour l'arbuste nain ?
Est-ce pour l'insecte et l'atome,
Ou pour l'homme, léger fantôme,
Qui sèche à mes pieds comme un chaume,
Qui dit la terre son royaume,
Et disparaît du jour avant que de mon dôme
Ma feuille de ses pas ait jonché le chemin ?
Car les siècles pour nous, c'est hier et demain !!!

Oh ! gloire à toi, Père des choses !
Dis quel doigt terrible tu poses
Sur le plus faible des ressorts,
Pour que notre fragile pomme,
Qu'écraserait le pied de l'homme,
Renferme en soi nos vastes corps !

Pour que de ce cône fragile,
Végétant dans un peu d'argile,

S'élancent ces hardis piliers
Dont les gigantesques étages
Portent les ombres par nuages,
Et les passereaux par milliers !

Et quel puissant levain de vie
Dans la sève, goutte de pluie
Que boirait le bec d'un oiseau,
Pour que ses ondes toujours pleines,
Se multipliant dans nos veines,
En désaltèrent le réseau !

Pour que cette source éternelle
Dans tous les ruisseaux renouvelle
Ce torrent que rien n'interrompt,
Et de la crête à la racine
Verdisse l'immense colline
Qui végète dans un seul tronc !

Dites quel jour des jours nos racines sont nées,
Rochers qui nous servez de base et d'aliment !
De nos dômes flottants montagnes couronnées,
Qui vivez innombrablement ;
Soleils éteints du firmament,
Étoiles de la nuit par Dieu disséminées,
Parlez, savez-vous le moment ?
Si l'on ouvrait nos troncs, plus durs qu'un diamant,
On trouverait des cents et des milliers d'années
Écrites dans le cœur de nos fibres veinées,
Comme aux couches d'un élément !

Aigles qui passez sur nos têtes,
Allez dire aux vents déchaînés
Que nous défions leurs tempêtes
Avec nos mâts enracinés.
Qu'ils montent, ces tyrans de l'onde,
Que leur aile s'ameute et gronde
Pour assaillir nos bras nerveux !
Allons ! leurs plus fougueux vertiges
Ne feront que bercer nos tiges
Et que siffler dans nos cheveux !

Fils du rocher, nés de nous-même,
Sa main divine nous planta ;
Nous sommes le vert diadème
Qu'aux sommets d'Éden il jeta.
Quand ondoiera l'eau du déluge,
Nos flancs creux seront le refuge
De la race entière d'Adam ;
Et les enfants du patriarche
Dans notre bois tailleront l'arche
Du dieu nomade d'Abraham !

C'est nous, quand les tribus captives
Auront vu les hauteurs d'Hermon,
Qui couvrirons de nos solives
L'arche immense de Salomon.
Si, plus tard, un Verbe fait homme
D'un nom plus saint adore et nomme
Son Père du haut d'une croix,
Autels de ce grand sacrifice,
De l'instrument de son supplice
Nos rameaux fourniront le bois.

En mémoire de ces prodiges,
Des hommes inclinant leurs fronts
Viendront adorer nos vestiges,
Coller leurs lèvres à nos troncs ;
Les saints, les poètes, les sages,
Écouteront dans nos feuillages
Des bruits pareils aux grandes eaux
Et sous nos ombres prophétiques
Formeront leurs plus beaux cantiques
Des murmures de nos rameaux.

Glissez comme une main sur la harpe qui vibre
Glisse de corde en corde, arrachant à la fois
A chaque corde une âme, à chaque âme une voix ;
Glissez, brises des nuits, et que de chaque fibre
Un saint tressaillement jaillisse sous vos doigts !
Que vos ailes frôlant les cintres de nos voûtes,
Que des larmes du ciel les résonnantes gouttes,
Que les gazouillements du bulbul dans son nid,
Que les balancements de la mer dans son lit,

L'eau qui filtre, l'herbe qui plie,
La sève qui découle en pluie,
La brute qui hurle ou qui crie,
Tous ces bruits de force et de vie
Que le silence multiplie,
Et ce bruissement du monde végétal
Qui palpite à nos pieds du brin d'herbe au métal,
Que ces voix qu'un grand chœur rassemble
Dans cet air où notre ombre tremble
S'élèvent et chantent ensemble
Celui qui les a faits, celui qui les entend,
Celui dont le regard à leurs besoins s'étend :
Dieu, Dieu, Dieu, mer sans bords qui contient tout en elle,
Foyer dont chaque vie est la pâle étincelle,
Bloc dont chaque existence est une humble parcelle !
Qu'il vive sa vie éternelle,
Complète, immense, universelle ;
Qu'il vive à jamais renaissant
Avant la nature, après elle ;
Qu'il vive et qu'il se renouvelle,
Et que chaque soupir de l'heure qu'il rappelle
Remonte à lui, d'où tout descend !!!

*

. . . . . .
. . . . . .

Ainsi chantait le chœur des arbres, et les anges
Avec ravissement répétaient ces louanges ;
Et des monts et des mers, et des feux et des vents,
De chaque forme d'être et d'atomes vivants,
L'unanime concert des terrestres merveilles
Pour s'élever à Dieu passait par leurs oreilles.
Et ces milliers de voix de tout ce qui voit Dieu,
Le comprend, ou l'adore, ou le sent en tout lieu,
Roulaient dans le silence en grandes harmonies,
Sans mots articulés, sans langues définies,
Semblables à ce vague et sourd gémissement
Qu'une étreinte d'amour arrache au cœur aimant,

Et qui dans un murmure enferme et signifie
Plus d'amour qu'en cent mots l'homme n'en balbutie !
305

. . . . . .

. . . . . .

L'un des anges qui avait assisté au chœur des cèdres ne remonte pas au ciel avec ses frères ; il s'attarde pour admirer une jeune mortelle, Daïdha, qui dort innocente sous les feuillages, et dont il est l'ange gardien. Il l'aime ; il voudrait devenir homme pour se manifester à ses yeux et lui faire partager son amour. Mais il hésite :

Mais déchoir de sa race est l'éternelle honte :
Dieu souffre qu'on descende et jamais qu'on remonte.
Des anges consumés du même feu que moi
Ont éprouvé, dit-on, cette inflexible loi,
Et, du ciel attirés par les filles des hommes,
N'ont jamais pu d'en bas remonter où nous sommes.
Dégradés pour toujours d'un sort presque divin,
Condamnés à mourir, à renaître sans fin,
Ces exilés d'en haut, séparés de leurs frères,
Sans avoir leur espoir subissant leurs misères,
Ne peuvent revenir au rang qu'ils ont quitté
Qu'après avoir mille ans sur ce globe habité,
Et, dans un cercle long d'épreuves successives,
Lentement reconquis leurs splendeurs primitives :
Anges devenus homme, il leur faut à leur tour
D'homme devenir ange !... Oh ! pénible retour !

Soudain Daïdha est prise dans un filet de fer par six chasseurs d'une tribu sauvage...

DEUXIÈME VISION

Devant le danger couru par celle qu'il aime, l'ange avait senti, plus fort que sa volonté, le désir de se sacrifier pour la sauver. Sa métamorphose, aussitôt, s'était accomplie :

Un désir tout-puissant avait changé son être ;
Il était devenu ce qu'il eût tremblé d'être,
Et, d'un terrestre corps et de sens revêtu,
D'une nature à l'autre il s'était abattu.

Au moment redoutable où changeait sa nature,
Semblable au cri rongeur du remords qui murmure,
Il avait dans son âme entendu retentir
Ce cri : « L'arrêt divin n'a point de repentir.
Tombe, tombe à jamais, créature éclipsée !
Périsse ta splendeur jusque dans ta pensée !
Savoure jusqu'au sang le bonheur des humains ;
Tu déchires ta gloire avec tes propres mains ;
Ta vie au fond du cœur n'aura pas l'espérance,
Tu n'auras pas comme eux la mort pour délivrance ;
Au lieu d'une ici-bas tu subiras cent morts ;
Dieu te rendra la vie et la terre ton corps,
Tant que tu n'auras pas racheté goutte à goutte
Cette immortalité qu'une femme te coûte ! »
Mais l'arrêt formidable en tombant entendu,
Avec le souvenir de son destin perdu,
Tout était déjà vague et loin dans sa mémoire,
Il ne lui restait rien de sa première gloire,
Rien du ciel, rien de lui, qu'un morne étonnement,
Je ne sais quel instinct et quel pressentiment
Du présent, du passé, de hautes destinées,
Semblables dans son âme aux images innées,
Où l'homme, rencontrant un objet imprévu,
Reconnaît d'un coup d'œil ce qu'il n'a jamais vu.

LE COMBAT

A peine devenu homme, l'ange vole au secours de Daïdha... La jeune fille présente son libérateur aux chefs de sa tribu nomade ; ignorant tout des usages et des mots humains, il ne peut se faire comprendre. Après avoir menacé de lui appliquer la dure loi qui veut que l'on tue les étrangers, on se contente de le condamner à l'esclavage. Il vivra près de Daïdha sous le nom de Cédar.

TROISIÈME VISION

Cependant, la tribu nomade, qui craint les représailles de la tribu des chasseurs, décide de quitter les hauteurs du Liban et de descendre s'établir sur les bords du fleuve Oronte ; c'est là qu'elle s'était formée, deux générations plus tôt, et de ces temps lointains

elle garde encore un témoin, son chef, le patriarche Phayr, grand-père de Daïdha :

LA MIGRATION DE LA TRIBU

Et les pasteurs, chantant le signal des départs,
Rassemblaient les troupeaux dans les herbes épars :
C'était la chèvre errante aux flancs des précipices,
L'onagre patient, les fécondes génisses,
La brebis dont la laine amollit le repos,
Le chien qui veille l'homme et commande aux troupeaux,
L'éléphant presque humain, les plaintives chamelles
Qui laissent les enfants épuiser leurs mamelles,
Et les oiseaux privés, dont le chant entendu
Avertit l'homme à jeun du fruit qu'ils ont pondu ;
Attirés par l'instinct des amitiés humaines,
Ils suivaient la tribu sur les monts, dans les plaines,
Comme si le désir de la société
Eût compensé pour eux même la liberté !
C'étaient des amitiés lointaines, inconnues :
Le cygne, en escadron, suivait du haut des nues ;
L'hirondelle, quittant les rebords du rocher,
Venait, de halte en halte, aux tentes se percher.
Ils retrouvaient près d'eux, aux termes des voyages,
Les mêmes voix dans l'air et les mêmes plumages :
Tant ces doux animaux, pleins de l'instinct d'amour,
Se souvenaient encor des lois du premier jour !

Trouvant partout des fruits et partout leurs demeures,
Chaque jour, en chantant, ils marchaient quelques heures ;
Confiant, pour la route, au dos des éléphants,
Les images des dieux, les femmes, les enfants,
Et chargeant des fardeaux les chameaux et les ânes,
Ils serpentaient, à l'ombre, en longues caravanes :
Et les gorges de l'onde et les dômes des bois,
De leur silence émus, tressaillaient à leurs voix.

Cédar, chargé du poids de ses lourdes entraves,
Suivait, mêlé lui-même au troupeau des esclaves,
Et, cherchant Daïdha de l'œil parmi ses sœurs,
Arrosait, sur ses pas, l'herbe de ses sueurs.

Ils marchèrent ainsi pendant neuf fois deux lunes,
Tantôt sur ces sillons que l'onde élève en dunes
Aux bords grondants des mers, dont les flots à leurs yeux
Dans un lointain confus semblaient s'unir aux cieux ;
Tantôt dans des vallons aux falaises profondes,
Que des fleuves sans nom remplissaient de leurs ondes.
Ne sachant pas encor l'art de les traverser,
Ils remontaient au loin leurs flots pour les passer.
Enfin des monts boisés les pentes descendirent,
Sur un libre horizon leurs regards s'étendirent,
Et l'Oronte, aussi bleu qu'un firmament du soir,
Épancha sous leurs pieds son radieux miroir.

Il coulait sous un cap dont les grottes profondes
Grossissaient par l'écho les plaintes de ses ondes ;
A ces antres voilés de mousse et d'églantiers,
Les gazons dessinaient de faciles sentiers,
Et le sable, lavé par le fleuve limpide,
Jusqu'à ses bleus contours glissait de ride en ride.
La tribu salua du regard et des cris
De ces antres secrets les antiques abris
Creusés dans ces rochers par les mains de leurs pères,
Tout pleins de souvenirs, de récits, de mystères,
Où les fils de Phayr avaient reçu le jour,
Où les mères avaient porté leurs fruits d'amour,
Où les vierges avaient changé leurs noms de femmes,
Où l'image des morts errait avec leurs âmes.
Chaque père guidait sa tribu vers le sien.
Le chameau, l'éléphant, l'âne, même le chien,
Au site accoutumé semblant se reconnaître,
S'arrêtaient à l'entrée en devançant leur maître.
Après avoir à terre étendu les fardeaux,
La tribu dispersée accourut aux tombeaux.
C'était un monticule, ou quelque énorme pierre,
Ou quelque tronc couché d'arbre couvert de lierre,
Qui marquaient sur la terre à la postérité
Le lieu des souvenirs par une âme habité.
Chacun en revenant des lointaines contrées
Accourait embrasser ces mémoires sacrées,
Et, semblable à quelqu'un qui parle du dehors,
Collait sa bouche au sol et parlait à ses morts.

Une femme disait à l'âme de son père :
« O père ! l'eau des yeux coule-t-elle sous terre ?
Est-elle donc là-bas amère autant qu'ici ?
Combien j'en ai versé si loin ! Mais me voici.
Que de rameaux des bois sont tombés dans les ondes !
Que d'esprits sont allés visiter d'autres mondes !
Ce qui s'est fait depuis que tu n'es remonté,
Ceux qui sont descendus te l'ont-ils raconté ?
Les flèches des géants ont sifflé sur nos têtes ;
Nous avons habité sur le mont des tempêtes ;
Selma dans ces combats a perdu son époux.
Un homme sans parole est venu parmi nous,
Les chasseurs sous sa main se renversent et meurent ;
Les filles de Phayr le regardent et pleurent.
De leurs dons les plus chers nos dieux nous ont bénis.
Nous revenons des bois les mains pleines de nids.
Léa, ton doux regard et ta petite-fille,
Les chasseurs l'ont ravie enfant à sa famille.
Longtemps au fond des bois on l'entendit crier ;
Ses cheveux n'ont servi, père, qu'à la lier !
Et moi, j'ai mis au monde un fils et sa jumelle :
Leurs blanches dents déjà me mordent la mamelle.
Dans les yeux de l'enfant aussi noirs que la nuit,
Mon souvenir croit voir ton amour qui me suit !
Regarde, il est couché près de moi sur la feuille,
Arrachant de ses doigts ton herbe qu'il effeuille ;
Il essuie étonné ma joue avec sa main ;
Nomme-le par son nom, pour qu'il vienne demain. »

Non loin de là, pressant un tertre de pelouse,
A l'ombre de sa fille ainsi parlait l'épouse :
« Adda, fleur de mon sein, larme du cœur, c'est moi !
Les hommes de dessous furent jaloux de toi,
Ils te firent tomber dans l'envieuse couche
Avant que mon doux lait fût tari sur ta bouche.
Oh ! dis-moi, redis-moi, quel lait bois-tu là-bas ?
Quelle mère en chantant te berce sur les bras ?
De quel nom, mon Adda, plus doux t'appelle-t-elle ?
Dis-le-moi, pour qu'aussi de deux noms je t'appelle,
Pour qu'en venant la nuit parler à ton gazon,
Tu ne te trompes pas et réponde à ton nom !

Enfant, as-tu grandi sous l'herbe où tu reposes ?
Les enfants de la mort te tressent-ils des roses ?
Des grains rouges des bois te font-ils un collier ?
Il me semble parfois que je t'entends crier.
J'ouvre mes bras la nuit, ma fille, pour te prendre ;
Car l'époux de mes nuits, hélas ! a beau suspendre
Tes frères à mon cou pour m'y faire penser,
Des deux yeux de mon âme il ne peut t'effacer !
Je suis l'oiseau plaintif à l'aile bleue et blanche,
Dont le courant du fleuve, en secouant la branche,
A fait tomber du nid et rouler dans les flots
Un petit, le premier de la couvée éclos :
Il a beau réchauffer les autres sous sa plume,
Du seul qu'il a perdu le souci le consume,
Et tout le jour il crie et regarde dans l'eau
Et porte sa becquée à son petit oiseau. »

Ainsi parlaient aux morts les hommes et les femmes,
En couvrant leurs gazons de présents pour leurs âmes.
Leurs pas, se détachant lentement de ces lieux,
Semblaient s'incorporer à ce sol des aïeux ;
Tant peut sur les humains la mémoire chérie !
C'est la cendre des morts qui créa la patrie.

Après avoir ainsi versé l'eau de leurs cœurs,
Chacun tira ses dieux de leurs arches de fleurs,
Et, les plaçant au seuil de ces antres sauvages,
Les pria d'habiter et d'aimer ces rivages.
C'étaient de vils objets où l'adoration
Profanait la pensée et la création :
Des plantes, des cailloux, des écorces bizarres,
Du lit séché des flots des coquillages rares ;
Tout ce qui séduit l'œil et fixe le regard,
Ce qu'accouple un vain songe ou présente un hasard ;
Du besoin d'adorer, d'espérer et de craindre,
Vil assouvissement que l'homme aime à se feindre.
Chacun avait le sien aux autres préféré,
Qu'on troquait, qu'on vendait, qu'on brisait à son gré,
A qui l'on prodiguait le respect ou l'insulte,
Selon que le hasard vérifiait le culte.
C'était à qui d'eux tous adorerait le mieux.
Mais les esclaves seuls n'avaient jamais de dieux !

Leur main eût profané des idoles immondes ;
La malédiction leur fermait les deux mondes ;
Et sur les dieux volés si leur main s'étendait,
Sous mille bras levés la loi les lapidait.

Quand il eut du retour accompli les mystères,
Et rallumé le feu dans la cendre des pères,
Tout le peuple pasteur, à l'abri des méchants,
Sur les rives du fleuve et sur les prés penchants
Se répandit en paix, comme une ruche pleine
Se répand sur les fleurs autour d'une fontaine ;
Et ses jours s'écoulaient l'un à l'autre pareils,
Et quelques vieillards seuls en comptaient les soleils....

Daïdha, cependant, trouve le moyen de rejoindre Cédar ; elle lui apprend à parler, elle éveille son intelligence assoupie ; bientôt elle lui avoue son amour; Lamartine s'est complu à ces tableaux à la fois passionnés et purs ; il a développé la situation que Chateaubriand avait indiquée déjà dans *Atala*.

QUATRIÈME VISION

Deux jumeaux, un fils et une fille, sont nés à Daïdha ; Cédar les élève secrètement sur les premières pentes de la montagne où il garde les troupeaux. On les découvre : Daïdha avoue qu'elle est leur mère. La dure morale de la tribu condamne Cédar à être jeté dans les flots de l'Oronte ; ses enfants seront « réservés aux lions du désert » ; quant à Daïdha,

... de peur que son sang ne tachât quelque main,
Elle fut dévouée à la tour de la faim.

Supplice horrible et plus cruel qu'une exécution sanglante ! Autour de la condamnée, on élevait une haute tour de pierre cimentée d'argile, sans porte, sans fenêtre ; c'était l'enterrer vivante, comme plus tard à Rome devaient l'être les Vestales coupables d'avoir manqué à leur vœu.

LA TOUR DE LA FAIM

Autour de Daïdha, dans son sépulcre assise,
Déjà les blocs montaient assise sur assise ;
Son âme, à demi morte, entendait retentir
Les pierres du tombeau qui devait l'engloutir.

Ainsi que la victime au couteau s'abandonne,
Ses yeux, fixés au sol, n'imploraient plus personne ;
De la tête son cou ne portait plus le poids ;
Son visage glacé se cachait dans ses doigts,
Et l'ondulation des cheveux sur la mousse
De son cœur qui battait marquait chaque secousse.
Elle semblait avoir accepté son cercueil ;
Mais quand, baissant les mains, elle vit d'un coup d'œil
L'enceinte de rocher, qui montait à mesure,
De ses frères bientôt dépasser la ceinture,
Comme un homme endormi qu'une vipère mord,
Elle bondit de terre avec un cri de mort ;
Elle tendit ses bras tout chargés de prières
Aux femmes de Phayr, assises près des pierres :
« Oh ! dit-elle, arrêtez, arrêtez un moment
Avant de refermer ce fatal monument.
O ma mère ! ô mes sœurs ! ô frères de ma race !
A mes derniers soupirs accordez une grâce :
Laissez une fenêtre étroite à cette tour,
Non pour que dans ma nuit il entre un peu de jour,
J'ai honte du soleil et je hais la lumière !
Mais pour que, si ma mort ne vient pas la première,
Je puisse voir encore et du sein allaiter
Mes fruits qui sur vos mains me viendront visiter,
Afin que de leur mort mon lait retarde l'heure,
Et qu'ils vivent du moins jusqu'à ce que je meure !
Oh ! ne les sevrez pas du moins avant ma mort !
Oh ! pendant que leur coupe est pleine jusqu'au bord,
Laissez-moi jusqu'au fond la leur répandre toute !
Qu'ils ne tombent de soif qu'à la dernière goutte !... »
Elle se tut, ses mains palpitaient : à ce cri,
Des mères de Phayr le cœur fut attendri ;
Le fruit qu'elles portaient s'émut dans leurs entrailles,
Elles firent laisser une fente aux murailles,
Promirent d'apporter les enfants ; et la tour
Monta de pierre en pierre et rétrécit le jour.
La foule, en s'éloignant de la prison mortelle,
En malédiction se répandit sur elle,
Et Daïdha bientôt n'entendit d'autre bruit
Que le courant du fleuve et le vent de la nuit.
Semblable, en son instinct, à la biche sauvage,
Qui, les jours et les nuits, fait le tour de sa cage,

Flairant si les barreaux qui captivent ses pas
Sous le poil de ses flancs ne s'élargiront pas,
Elle tourna longtemps autour de l'édifice,
Cherchant avec les mains aux murs un interstice,
Se meurtrissant le sein aux angles du rocher,
Et de ses doigts saignants cherchant à s'accrocher ;
Mais les murs à ses mains ne donnaient point de prise,
Ils ne laissaient filtrer dedans ni jour ni brise :
Et, comme ensevelie au bas d'un puits profond,
Chaque effort pour monter la replongeait au fond.
Lasse enfin de tenter un effort qui succombe,
La paix du désespoir descendit dans sa tombe :
Elle s'assit à terre, appuyée à sa tour :
« Mourir, dit-elle, ainsi ! pour une nuit d'amour !
Oh ! oui, mourir cent fois ! Cédar, œil de mon âme !
Mourir cent fois ainsi, puisque je meurs sa femme !
Que mille tours de faim montent, croulent sur moi,
Avant que Daïdha rougisse d'être à toi ;
Avant que ma douleur se repente, ô ma vie,
De ces deux fruits d'amour que leur haine m'envie !
Qu'ils exècrent ton nom, je l'adore au cercueil ;
Mon supplice est ma foi, ma honte est mon orgueil !
Jusqu'au fond des enfers que ma tombe se creuse !
Cédar, mourir pour toi, c'est encore être heureuse !
O mort, que tardes-tu ? Viens, viens nous réunir !
Comme des pas d'amants, je t'écoute venir. »
Et puis, tout attentive, elle écoutait en elle
Si la soif de sa lèvre était bientôt mortelle ;
Ou bien si de la faim la dernière langueur
Ne se trahissait pas aux battements du cœur.
Mais, dans ces premiers temps d'une forte nature,
La sève de longs jours vivait sans nourriture ;
Et la jeune victime, interrogeant en vain,
Ne ressentait encor ni la soif ni la faim ;
Et, les sens soutenus de tendresse et d'alarmes,
Elle mangeait son cœur et dévorait ses larmes.

Les étoiles du ciel, qui passaient tour à tour
Dans le morceau du ciel que laissait voir la tour,
La virent de là-haut, en traversant l'espace,
Dans la même attitude et dans la même place,

Aux pierres de la tour les membres appuyés,
Les mains jointes tombant sur ses genoux pliés.
Quand dans le blanc du ciel le jour revint éclore,
L'alouette en montant lui gazouilla l'aurore ;
Une noire hirondelle au plumage d'azur,
Rasant la haute tour, parut au bord du mur ;
Aux blocs, en tournoyant, elle froissa son aile,
Et sur un plat rebord se plaça tout près d'elle.
Elle leva les mains : « Compatissant oiseau,
Qui descends pour me voir dans mon morne tombeau,
Ne les as-tu pas vus, dis-moi, couchés par terre,
Comme des œufs brisés, mes deux petits sans mère ?
Riaient-ils ? pleuraient-ils ? me tendaient-ils les bras ?
Ne vas-tu pas les voir quand tu remonteras ?
N'as-tu pas vu, dis-moi, du bord où tu t'abreuve,
Le beau corps de Cédar roulé dans l'eau du fleuve ?
Oh ! dis-lui que je vais le rejoindre bientôt !
L'amour ne va-t-il pas plus vite que le flot ?
Que tiens-tu dans ton bec, oiseau qui bois aux vagues ?
Est-ce un brin de la mousse ? est-ce un cheveu des algues ?
Ou de son front flottant, dis-moi, n'as-tu pas pris
Un de ses cheveux d'or pour coucher tes petits ?
Oh ! laisse-moi tomber ce fil que je t'envie,
Un cheveu de sa tête ! un rayon de sa vie !
Un débris de sa mort, oiseau, laisse-le-moi !
Je n'ai que ce cheveu, les forêts sont à toi !... »
Mais, son geste et sa voix effrayant l'hirondelle,
L'oiseau vers le sommet remonta d'un coup d'aile,
Et de son désespoir le cri fit envoler
Le seul être de Dieu qui vînt la consoler.
De ce dernier commerce elle perdit les charmes,
Et son œil épuisé s'assoupit dans les larmes.

En songe quelque temps son âme sommeilla.
Comme un coup dans le cœur un cri la réveilla :
C'était ce cri de soif, insensible à l'oreille,
Auquel dans son repos une mère s'éveille,
De ses pauvres petits le doux vagissement,
Qui venaient à sa mort demander l'aliment.
Deux filles de Ségor, les tenant par la hanche,
Les tendaient par la fente à sa mamelle blanche.

Tandis que Daïdha, dont le cœur ruisselait,
En les lavant de pleurs, les abreuvait de lait :
« Buvez, mes blancs agneaux ! bois, ma blanche colombe !
Buvez l'eau de mon cœur qui coule de la tombe !
Pressez ainsi, pressez, des lèvres, de la main,
Cette source d'amour que va tarir la faim !
Que ne peut d'un seul trait votre bouche assouvie,
Épuiser tout mon sang avec toute ma vie !
Et que ne tombez-vous des mamelles sevrés,
Comme deux enfants morts, par la grappe enivrés !...
Oh ! que vous aurez soif lorsque je serai morte !
Oh ! ne souriez pas, ou bien qu'on vous remporte !
Je puis vous voir mourir, oui, mais je ne puis voir
La mort sourire ainsi dans vos yeux sans espoir !... »

En leur parlant ainsi, ses deux mains convulsives
Pressaient contre son sein ces deux têtes naïves,
Semait de longs baisers qu'entrecoupaient ses pleurs
Leurs dents teintes de lait, leurs yeux, leur joue en fleurs,
Enlaçait à son cou leurs bras pour les suspendre,
Mordait de leurs cheveux le duvet blond et tendre,
Se mirait dans leurs yeux comme dans un miroir,
Fermait les siens d'horreur, les rouvrait pour les voir,
Tandis que les enfants que sa chaste mamelle
Attirait tour à tour et repoussait loin d'elle,
Prenant ces faux transports et ces pleurs pour des jeux,
Riaient en se jouant entre ses longs cheveux.
Quand du lait sous leurs dents la source fut tarie,
Ces filles, sans pitié pour sa voix qui les prie,
Reportèrent ses fils dormants à la tribu,
Comme l'on trouble l'eau quand les agneaux ont bu.

Daïdha, du regard poursuivant chaque femme
Qui semblait emporter les deux parts de son âme,
Suivit de l'œil ses fruits tant qu'elle put les voir.
Trois fois dans la journée ils tétèrent ; le soir,
Quand les femmes du chef vinrent vers la fenêtre,
Elles ne virent plus Daïdha reparaître.

Lamartine vers 1838.

(*D'après une lithographie du temps.*

Leur voix, pour l'avertir, l'appela dans la tour,
Une mourante voix en sortit à son tour ;
Ses jambes, fléchissant sous l'angoisse mortelle,
Ne pouvaient plus du sol se déplier sous elle.
Aux cris de ses petits elle fit un effort,
Mais l'élan de son cœur ne put lever la mort :
Elle retomba faible au pied noir des murailles.
« Oh ! par les fruits vivants ou morts de vos entrailles,
Dit-elle en élevant encore un peu la voix,
Par l'eau que vous buvez, par les pleurs que je bois,
Passez-moi les agneaux dans l'étroite ouverture,
Que je leur donne encore un jour leur nourriture.
Le lait de ma mamelle à leur cri monte et sort,
Il coulera peut-être encore après ma mort ;
Ne leur enviez pas cette joie éphémère
De tarir jusqu'au fond les sources de leur mère ;
Au lieu des lionceaux, ce sera le vautour
Qui viendra dépecer leurs membres dans ma tour !... »
Et les femmes, pensant au jour où l'on enfante,
Glissèrent en pleurant les petits dans la fente ;
Daïdha les reçut en élevant la main,
Et la nuit descendit noire sur le chemin.

CINQUIÈME VISION

Au moment où Daïdha, ses enfants sur les genoux, était près d'expirer, Cédar apparaît ; il a pu échapper aux flots de l'Oronte ; ses bras gigantesques démolissent la tour ; il fait reculer les membres de la tribu, réveillés et accourus pour l'assaillir ; il fuit avec son triple trésor.

SIXIÈME VISION

Avec leurs enfants, les époux fugitifs errent dans le désert. Ils se font d'abord un enchantement de leur liberté et de leur solitude.

Ils approchent de la mer et des rivages où plus tard s'élèvera Tyr. Un jour qu'ils avaient déposé leurs petits « dans le cœur d'un palmier », un aigle enlève cette proie facile ; ils le suivent ; ils le voient entrer au haut du Carmel dans une grotte où ils pénètrent après lui, et retrouvent leurs jumeaux sur les genoux d'un majestueux vieillard. Ce solitaire, ce prophète des temps primitifs, les invite à habiter près de lui.

SEPTIÈME VISION

LE PROPHÈTE

Le lendemain, dès l'aurore, Cédar et Daïdha assistent à la prière du Prophète :

. . . . . .

L'un sur l'autre appuyés, leur timide regard
Au fond de cette nuit cherchait le saint vieillard.
Les ténèbres encor leur cachaient sa figure ;
De ses lèvres pourtant le vague et sourd murmure,
Qu'ils entendaient sortir d'un cœur tendre et serein
Comme un gazouillement d'un ruisseau souterrain,
Le leur fit découvrir, dans le fond, en prière.
Le jour éblouissait, en entrant, sa paupière,
Et, leurs fronts dépassant à peine un angle noir,
Bien qu'ils vissent sa face, il ne pouvait les voir.

Il était à genoux devant un bloc de pierre,
Le visage et le corps tournés vers la lumière,
Les deux bras étendus au-dessus de son front,
Semblables aux rameaux qui s'élèvent d'un tronc,
Et de ses maigres mains les deux palmes dressées
Comme pour embrasser de célestes pensées !
Sous l'inspiration que son cœur lui versait,
Sur son cou replié son front se renversait,
Et son regard, en haut se cherchant une route,
Semblait lire le ciel à travers cette voûte.
Sur le bloc de granit qui lui servait d'appui
On voyait tout ouvert un livre devant lui.
A leurs yeux ignorants ce livre, obscur mystère,
Leur paraissait de là le dieu du solitaire ;
Quelquefois de sa lèvre il baisait ce trésor.
Ce livre était couvert d'une enveloppe d'or ;
Comme un charbon ardent, une énorme escarboucle,
En nouant le fermoir, flamboyait sur la boucle.
Sur l'or sculpté du livre, admirable ornement,
Une colombe bleue aux yeux de diamant,
De l'inspiration mélodieux symbole,
Ouvrait ses ailes d'or comme un oiseau qui vole.

Ses pattes de rubis et son bec de corail
Semblaient poser collés sur le dossier d'émail ;
Et ses ailes, de l'âme éblouissant emblème,
S'ouvraient et se fermaient avec le livre même.
Du merveilleux fermoir le vent, comme des doigts,
Entr'ouvrait à demi les angles quelquefois,
Et faisait frissonner les pages du volume,
Comme à l'oiseau qui dort il enlève une plume.
Du vieillard absorbé dans l'aspiration
Ce bruit n'attirait pas d'ailleurs l'attention.
On voyait, sous l'essor des muettes pensées,
Remuer lentement ses lèvres cadencées ;
Et l'oreille entendait à demi des accents
Dont parfois un silence entrecoupait le sens.

« O Père, disait-il, de toute créature,
Dont le temple est partout où s'étend la nature,
Dont la présence creuse et comble l'infini,
Que ton nom soit partout dans toute âme béni !
Que ton règne éternel, qui tous les jours se lève,
Avec l'œuvre sans fin recommence et s'achève !
Que par l'amour divin, chaîne de ta bonté,
Toute volonté veuille avec ta volonté !
Donne à l'homme d'un jour que ton sein fait éclore
Ce qu'il lui faut de pain pour vivre son aurore !
Remets-nous le tribut que nous aurons remis
Nous-même, en pardonnant à tous nos ennemis !
De peur que sur l'esprit l'argile ne l'emporte,
Ne nous éprouve pas d'une épreuve trop forte ;
Mais toi-même, prêtant ta force à nos combats,
Fais triompher du mal tes enfants d'ici-bas ! »

. . . . . .
. . . . . .

A l'heure où le matin caressait sa paupière,
Telle était du vieillard la céleste prière,
Prière que plus tard révéla l'homme-Christ,
Où l'on entend gémir la chair avec l'esprit,
Où l'homme ose d'en bas appeler Dieu son père,
Donne à ses ennemis le pardon qu'il espère,
Et dit, en proférant la double vérité :
A Dieu, miséricorde ; à l'homme, charité !

Prière que sans doute, au principe des choses,
L'homme trouva du cœur sur ses lèvres écloses,
Dont, en se corrompant, les célestes accents
S'égarèrent perdus dans la rouille des sens,
Et qu'un Verbe fait chair, trouvant sous nos ruines,
Épela de nouveau sur ses lèvres divines !...

Pétrifiés de peur et d'admiration,
Les amants contemplaient cette adoration.
A chacun des accents ds la sainte prière,
Un éclair de ses yeux entrait dans leur paupière,
Et, sans savoir à qui l'homme d'en haut parlait,
Devant l'ombre de Dieu leur âme se voilait.
Mais l'intime entretien finissant, le prophète
Les vit dans sa lumière en relevant la tête.
Comme on cache ses mains en portant un trésor,
Dans un pli de sa robe il prit le livre d'or,
Et, marchant aux enfants fascinés par la crainte,
Les mena par la main hors de l'obscure enceinte.

Sur un des verts plateaux du cap retentissant,
Où trois palmiers sortaient d'un tronc en s'unissant,
A l'haleine des mers qu'éventait leur toit souple,
Il fit à ses côtés asseoir le jeune couple,
Sourit à Daïdha, pria le jeune époux
D'apporter les enfants, les mit sur ses genoux,
Les baisa sur le front, les remit à leur mère ;
Comme si leur aspect d'une mémoire amère
Avait dans son esprit remué les douleurs,
De sa paupière blanche essuya quelques pleurs ;
Puis, effaçant bientôt de son mâle visage
D'un sourire attendri ce passager nuage,
Au beau couple, à ses pieds assis tout interdit,
D'une voix pénétrante et paternelle il dit :

« Que l'accent du Seigneur vibre dans mes paroles !
Pauvres adorateurs de muettes idoles,
Je parlerais en vain, s'il ne vous parle pas !
Mais c'est lui dont le doigt a dirigé vos pas ;
C'est lui qui dans votre âme ordonne que je sème
Ce nom qui dans nos cœurs s'était semé lui-même,

Ce nom qu'a dispersé parmi les nations
Le vent profanateur des superstitions,
Pour qu'une race au moins sur cette terre infâme
Gardât le sceau divin imprimé sur notre âme !
O chers vases vivants d'innocence et d'amour,
Ce que je verse en vous, versez-le à votre tour !
Que je sois le charbon éteint qui se consume,
Mais qu'on jette en mourant au bûcher qu'il rallume !
Beaux enfants de la nuit, que vos yeux soient ouverts !
Pour apprendre Dieu même, apprenez l'univers !

Le vieillard explique alors à ses deux auditeurs attentifs, qu'il existe d'autres hommes que les nomades et les chasseurs groupés en tribus. Ceux-là habitent des cités immenses et magnifiques ; ils cultivent tous les arts, mais ils ont corrompu leur cœur. Ils ignorent Dieu ; certains, enivrés de luxe et de puissance, se sont faits dieux eux-mêmes. C'est dans leur capitale, à Babel, que le prophète est né ; sa mère, avant de mourir, lui a transmis le livre sacré où est consignée la loi divine avec la révélation primitive. Le prophète en lisait des pages à quelques disciples groupés autour de lui. Mais les tyrans prirent ombrage de leurs doctrines et de leurs réunions. Seul, le prophète put se sauver jusqu'en cet asile inconnu, sur la cime du Carmel...

Après avoir ainsi raconté son histoire aux époux, il entreprend de leur lire le « Livre Primitif ».

HUITIÈME VISION

FRAGMENT DU LIVRE PRIMITIF

« Hommes ! ne dites pas, en adorant ces pages :
Un Dieu les écrivit par la main de ses sages.
Dieu ne se taille pas la plume de roseau,
Ni le burin de fer, ni l'aile de l'oiseau ;
Il n'écrit pas son nom, comme un enfant qui joue,
Sur la feuille de l'herbe ou le morceau de boue.
Quel marbre ou quel granit, quel bronze ou quel airain,
Si son doigt les touchait, ne fondraient sous sa main ?
Il ne renferme pas l'éternelle pensée
Dans une lettre morte aussitôt que tracée ;

Les langues que bourdonne un insecte ici-bas,
S'il était dans des sons, ne le contiendraient pas !
Pour proférer de Dieu l'ineffable parole,
Qu'est-ce qu'un souffle humain qui frappe un vent qui vole ?

. . . . . .
. . . . . .

« La langue qu'il écrit chante éternellement ;
Ses lettres sont ces feux, monde du firmament,
Et par delà ces cieux des lettres plus profondes,
Mondes étincelants voilés par d'autres mondes.
Le seul livre divin dans lequel il écrit
Son nom toujours croissant, homme, c'est ton esprit !
C'est ta raison, miroir de la raison suprême,
Où se peint dans ta nuit quelque ombre de lui-même.
Il nous parle, ô mortels, mais c'est par ce seul sens !
Toute bouche de chair altère ses accents.
L'intelligence en nous, hors de nous la nature,
Voilà les voix de Dieu, le reste est imposture !

. . . . . .
. . . . . .

« Si je dis que ce livre est de Dieu, dites : Non !
Il épelle à son tour un signe du grand nom,
Il écrit quelques sons de l'infini symbole
Que l'esprit à l'esprit transmet par la parole ;
Mais, plus sages que nous, d'autres hommes viendront ;
Pour écrire à leur tour, ils nous effaceront.
Sur l'herbe du matin la goutte d'eau qui tremble
Contient-elle du jour tous les rayons ensemble ?
L'Océan sans limite, au firmament pareil,
Lui-même absorbe-t-il tous les feux du soleil ?
Le firmament sans fond, d'où l'aurore dégoutte,
Ne leur verse-t-il pas sa clarté goutte à goutte ?
Ainsi du jour, enfants, ainsi de notre esprit !
L'eau sèche sur la feuille et l'Océan tarit ;
L'infini dans notre œil ne se peint qu'en parcelle ;
La vérité nous luit, mais c'est par étincelle.

. . . . . .
. . . . . .

« Dieu dit à la raison : Je suis celui qui suis ;
Par moi seul enfanté, de moi-même je vis ;

Tout nom qui m'est donné par l'homme est un blasphème ;
Nul ne peut prononcer tous mes noms que moi-même !
Mes ouvrages et moi nous ne sommes pas deux,
Comme l'ombre du corps je me sépare d'eux ;
Mais si le corps s'en va l'image s'évapore :
Qui pourrait séparer le rayon de l'aurore ?
Le monde est mon regard qui se contemple en soi ;
Formes, substance, esprit, qu'est-ce qui n'est pas moi ?

. . . . . .
. . . . . .

« Si quelqu'un parmi vous, soleils, ma créature,
Hommes, anges, esprits, dit : « J'ai vu sa figure,
« L'invisible à mes yeux visible est apparu » ;
Pitié, dérision sur ceux qui l'auront cru !
Que ce soit en dormant, dans un songe de l'âme,
Dans la nuée en feu, dans l'onde ou dans la flamme,
Dans le frisson sacré qui fait transir la peau,
Au fond du firmament transparent comme l'eau,
Dans les lettres de feu qu'écrit au ciel l'étoile ;
De quelque nom divin qu'un fétiche se voile,
Quand pour me découvrir le ciel se fût fendu,
Dans un regard de chair Dieu n'est pas descendu.
Celui qui contient tout dans sa nature immense
Ne descend qu'en rayon dans votre intelligence !
Le regard de la chair ne peut pas voir l'esprit !
Le cercle sans limite en qui tout est inscrit
Ne se concentre pas dans l'étroite prunelle !
Quelle heure contiendrait la durée éternelle ?
Nul œil de l'infini n'a touché les deux bords.
Élargissez les cieux, je suis encor dehors !...

. . . . . .
. . . . . .

« Mais selon sa grandeur chaque être me mesure,
Les fourmis au ciron et l'homme à la nature,
Et les soleils, pour qui le siècle est un moment,
A ces mondes de feu, poudre du firmament !
Chacun, de mon ouvrage impalpable parcelle,
Réfléchit de moi-même une pâle étincelle ;
Je franchis chaque temps, je dépasse tout lieu.
Hommes ! l'infini seul est la forme de Dieu !

. . . . . .

. . . . . .

« Le seul œil qui me voit, c'est votre intelligence :
Force qui ne connaît ni masse ni distance,
Substance transparente où son ombre se peint,
Nuit qui de ma clarté s'illumine et se teint !
Elle seule profère à toute créature
La révélation de l'immense nature.
La pensée est la langue entre le monde et moi !...
Aucun être ne vit sans la porter en soi.
Mon être est le grand fruit de l'arbre de science,
Que mon regard mûrit dans chaque conscience !
Tout ce qui sur la terre est grand, puissant et bon,
Se réunit en vain pour composer mon nom ;
Il y manque toujours pour que l'homme l'achève ;
Le voile s'élargit d'autant qu'on le soulève.
Dans mes œuvres sans fin je me suis défini,
Mais nul ne peut y lire, excepté l'infini !

. . . . . .

. . . . . .

« Et la création, force intime de Dieu,
N'a ni commencement, ni terme, ni milieu ;
Ce que nous appelons le temps n'est que figure ;
Ce qui n'a point de fin n'a rien qui le mesure.
L'être de Jéhovah n'a ni siècles ni jours,
Son jour est éternel et s'appelle toujours !
Son œuvre dans les cieux, qui n'est que sa pensée,
N'est donc jamais finie et jamais commencée ;
Pour qui n'a pas d'hier il n'est pas d'aujourd'hui ;
Tout ce qu'il porte en soi ne date de lui.
Le temps, qui n'a de sens qu'en la langue des hommes,
Ne nomme qu'ici-bas la minute où nous sommes ;
Mais au delà des temps et de l'humanité
Le nom de toute chose est un : Éternité !

. . . . . .

. . . . . .

« Le sage en sa pensée a dit un jour : « Pourquoi,
« Si je suis fils de Dieu, le mal est-il en moi ?
« Si l'homme dut tomber, qui donc prévit sa chute ?
« S'il dut être vaincu, qui donc permit la lutte ?

« Est-il donc, ô douleur ! deux axes dans les cieux,
« Deux âmes dans mon sein, dans Jéhovah deux dieux ?

« Or, l'esprit du Seigneur, qui dans notre nuit plonge,
Vit son doute et sourit ; et l'emportant en songe
Au point de l'infini d'où le regard divin
Voit les commencements, les milieux et la fin,
Et, complétant les temps qui ne sont pas encore,
Du désordre apparent voit l'harmonie éclore :
« Regarde », lui dit-il ; et le sage éperdu
Vit l'horizon divin sous ses pieds étendu.
Par l'admiration son âme anéantie
Se fondit ; par le tout il comprit la partie ;
La fin justifia la voie et le moyen ;
Ce qu'il appelait mal fut le souverain bien ;
La matière, où la mort germe dans la souffrance,
Ne fut plus à ses yeux qu'une vaine apparence,
Un mode d'existence à l'autre contrasté,
Où la nature lutte avec la volonté,
Et d'où la liberté, qui pressent le mystère,
Prend, pour monter plus haut, son point d'appui sur terre.
Et le sage comprit que le mal n'était pas,
Et dans l'œuvre de Dieu ne se voit que d'en bas !

. . . . . .
. . . . . .

« Ne renfermez pas Dieu dans des prisons de pierres
Où son image habite et trompe vos paupières,
De peur que vos enfants, en écartant leurs pas,
Disent : Il est ici, mais ailleurs il n'est pas !
Ne cherchez pas des yeux derrière le nuage,
Au fond du firmament, cette mer sans rivage,
Quel est le ciel des cieux habité, plein de Dieu ?
Il n'est pour Jéhovah ni distance ni lieu :
Ce qui n'a point de corps ne connaît point d'espace ;
De ce qui remplit tout ne cherchez point la place,
Contemplez-le par l'âme et non pas par vos yeux :
L'ignorer ou le voir, c'est l'enfer ou les cieux,

. . . . . .
. . . . . .

« Trouvez Dieu : son idée est la raison de l'être,
Il n'a fait l'univers qu'afin de le connaître.
Vers celui dont le monde est l'émanation
Tout l'univers créé n'est qu'aspiration !
L'éternel mouvement qui régit la nature
N'est rien que cet élan de toute créature
Pour conformer son être à l'éternel dessein,
Et s'abîmer toujours plus avant dans son sein !
Le murmure vivant de la nature entière
N'est que l'écho confus d'une immense prière :
De la mer qui mugit aux sources du vallon,
Tout exhale un soupir, tout balbutie un nom ;
Ce cri, qui dans le ciel d'astre en astre circule,
Tout l'épelle ici-bas, l'homme seul l'articule.
L'Océan a sa masse et l'astre sa splendeur ;
L'homme est l'être qui prie, et c'est là sa grandeur !
. . . . . .
. . . . . .
« Entre chaque soleil bénissez-le trois fois.
Rassemblez-vous plusieurs, et confondez vos voix :
Non pour que cette voix, par le nombre grossie,
Aille frapper plus fort son oreille endurcie :
Lui dont l'oreille entend l'hysope végéter,
Et les pas des fourmis, et le cœur palpiter,
N'a pas besoin d'écho qui remplisse son temple ;
Mais pour que vous soyez l'un à l'autre en exemple,
Que l'adoration de tous brûle en chacun,
Que vous fondiez en lui vos âmes en commun,
Et que celui dont l'œil goûte mieux ses merveilles,
Et dont plus de parfum embaume les corbeilles,
Prête à ceux dont la voix cherche en vain des accents
La paille de son feu pour allumer l'encens !
. . . . . .
. . . . . .
« Choisissez entre vous les plus douces des âmes,
Les enfants, les vieillards, les malades, les femmes,
Ceux qui sentent le plus et gémissent le mieux,
Qui vers le firmament lèvent le plus les yeux :
Qu'ils parlent pour le peuple à l'invisible père,
Pour que sous le soleil la famille prospère,
Et que sa volonté, dans la création,
S'accomplisse avec joie et bénédiction !

Qu'ils prennent à l'envi, pour composer leurs hymnes,
Tout ce que la nature a de notes sublimes,
A la mer son murmure, au nuage l'éclair,
Et ses plaintes à l'onde, et ses soupirs à l'air,
Et sa lumière à l'aube, et son souffle à la rose ;
Que leur enthousiasme anime toute chose,
Et présente liée, ainsi qu'un moissonneur,
Sa gerbe de parfums aux genoux du Seigneur !

. . . . . .

. . . . . .

« Il est, parmi les fils les plus doux de la femme,
Des hommes dont les sens obscurcissent moins l'âme,
Dont le cœur est mobile et profond comme l'eau,
Dont le moindre contact fait frissonner la peau,
Dont la pensée, en proie à de sacrés délires,
S'ébranle au doigt divin, chante comme des lyres,
Mélodieux échos semés dans l'univers
Pour comprendre sa langue et noter ses concerts :
C'est dans leur transparente et limpide pensée
Que l'image infinie est le mieux retracée
Et que la vaste idée où l'Éternel se peint
D'ineffables couleurs s'illumine et se teint !
Ceux-là, fuyant la foule et cherchant les retraites,
Ont avec le désert des amitiés secrètes ;
Sur les grèves des flots en égarant leurs pas,
Ils entendent des voix que nous n'entendons pas :
Ils savent ce que dit l'étoile dans sa course,
La foudre au firmament, le rocher à la source,
La vague au sable d'or qui semble l'assoupir,
Le bulbul à l'aurore et le cœur au soupir.
Les cornes des béliers rayonnent sur leurs têtes.
Écoutez-les prier, car ils sont vos prophètes :
Sur l'écorce, ou la pierre, ou l'airain, écrivez
Leurs hymnes les plus saints pour l'avenir gravés ;
Chargez-en des enfants la mémoire fragile,
Comme d'un vase neuf on parfume l'argile ;
Et que le jour qui meurt dise aux jours remontants
Le cri de tous les jours, la voix de tous les temps !
C'est ainsi que de Dieu l'invisible statue,
De force et de grandeur et d'amour revêtue
Par tous ces ouvriers dont l'esprit est la main,
Grandira d'âge en âge aux yeux du genre humain,

Et que la terre, enfin, dans son divin langage,
De pensée en pensée achèvera l'image !
. . . . . .
. . . . . .
« Mais si quelqu'un de ceux que vous écouterez
Prétend vous éblouir de prodiges sacrés ;
S'il vous dit que le ciel, dont il est l'interprète,
A mis entre ses mains la foudre ou la baguette,
Que la marche des cieux se suspend à sa voix,
Que la sainte nature intervertit ses lois,
Que la pierre ou le bois lui rendent des oracles,
Et que pour la raison il est d'autres miracles
Que l'ordre universel, constant, mystérieux,
Où la volonté sainte est palpable à nos yeux ;
S'il attribue à Dieu l'inconstance de l'homme,
Par les noms d'ici-bas si sa bouche le nomme,
S'il vous le donne à voir, à sentir, à toucher,
S'il vous fait adorer le marbre de sa chair,
Étouffez dans son cœur cette parole immonde !
La raison est le culte, et l'autel est le monde.
. . . . . .
. . . . . .
« Le code social, à grandir destiné,
A dans notre nature un fondement inné :
Cet ineffable instinct de justice suprême
Qui proteste en secret en nous contre nous-même,
Invisible balance où nous pesons sans poids,
Sans pouvoir incliner un des bassins du doigt,
Depuis le corps sanglant du juste qu'on immole
Jusqu'au cheveu qui tombe et que le vent nous vole !
. . . . . .
. . . . . .
« Mais ce code, que l'homme a transcrit de sa main,
Se transforme et s'étend avec l'esprit humain.
Notre raison, où Dieu reflète son image,
En s'élargissant plus en contient davantage.
La justice aujourd'hui peut être crime un jour.
Quand l'homme dans le ciel puisera plus d'amour,
Ce qu'il nomme à présent la loi de la justice
Préparera pour lui la loi du sacrifice,
Loi plus sainte, où l'instinct de la fraternité
Dévouera librement l'homme à l'humanité !

. . . . . .
. . . . . .

« Or, voici de nos temps, où la raison se lève,
La loi que le cœur dicte, et que le juste achève :

. . . . . .
. . . . . .

« Homme ! l'homme est ton frère, et votre père est Dieu ;
Il te sera présent en tout temps, en tout lieu ;
Tu n'auras d'autre fin que lui, ni d'autre guide :
S'il ne la remplit pas, ta vertu même est vide.
Tu feras triompher sur ton sens révolté,
Dans ton esprit soumis, sa sainte volonté.
Tu ne maudiras pas sa main dans la souffrance ;
Tu n'éteindras jamais en toi ton espérance :
Il relève demain ce qu'il courbe aujourd'hui.
Tu diras : « Tout est bon de ce qui vient de lui ».
Tu l'aimeras du cœur au-dessus de toi-même,
En toute chose en lui, car lui, ton père, il t'aime !
Et, pour lui rendre gloire et bénédiction,
Tu mêleras ton âme à la création.

. . . . . .
. . . . . .

« Tu ne lèveras point la main contre ton frère,
Et tu ne verseras aucun sang sur la terre,
Ni celui des humains, ni celui des troupeaux,
Ni celui des poissons, ni celui des oiseaux :
Un cri sourd dans ton cœur défend de la répandre,
Car le sang est la vie, et tu ne peux la rendre.
Tu ne te nourriras qu'avec les épis blonds
Ondoyant comme l'onde aux flancs de tes vallons,
Avec le riz croissant en roseaux sur tes rives,
Table que chaque été renouvelle aux convives,
Les racines, les fruits sur la branche mûris,
L'excédent des rayons par l'abeille pétris,
Et tous ces dons du sol où la sève de vie
Vient s'offrir de soi-même à ta faim assouvie :
La chair des animaux crierait comme un remord,
Et la mort dans ton sein engendrerait la mort !...

. . . . . .
. . . . . .

« Tu boiras l'eau du ciel que la source distille,
Et tu n'exprimeras dans ta coupe d'argile
Ni les sucs du pavot qui verse le sommeil,
Ni le jus enivrant du pampre au fruit vermeil.
Entre l'âme et les sens, la sagesse infinie
A de son doigt divin établi l'harmonie,
Tu la respecteras ; l'ivresse la détruit,
Quand la raison s'éteint ton âme est dans la nuit :
Dieu ne se réfléchit que dans un œil limpide ;
Qui la trouble en son sein, par l'âme est suicide !

. . . . . .
. . . . . .

« Quand ton père a parlé, sans murmure obéis,
Car, devant Dieu, le père est au-dessus du fils,
C'est de lui que tu tiens la vie et la parole ;
De toute autorité qu'il te soit le symbole :
Va, s'il te dit d'aller ; reviens, s'il te dit : « Viens ! »
Mets ton cou sous sa main, mets tes pieds sur les siens ;
Comme celle de Dieu redoute sa colère ;
Sers-le jusqu'au tombeau, serviteur sans salaire ;
D'une piété tendre honore ses vieux ans,
Ta bénédiction est dans ses cheveux blancs ;
Et quand il s'en ira dans la sombre demeure,
Prends sa place au soleil, baisse la tête et pleure !

. . . . . .
. . . . . .

« Et vous n'aurez de fils que d'une seule femme,
Et vous n'aurez à deux qu'une couche et qu'une âme ;
Car Dieu vous a créé par couple un sort commun :
Homme, femme, à ses yeux ne sont pas deux, mais un.

Une loi symbolique, un visible mystère
Vous font en nombre égal multiplier sur terre ;
Et pour la vie à deux chaque couple compté
N'aura qu'une pensée et qu'une volonté !

. . . . . .
. . . . . .

« Vous n'établirez pas ces séparations
En races, en tribus, peuples ou nations ;
Et quand on vous dira : « Cette race est barbare,
« Ce fleuve vous limite », ou : « Ce mont vous sépare »,

Dites : « Le même Dieu nous voit et nous bénit,
« Le firmament nous couvre et le ciel nous unit » !
. . . . . .
. . . . . .

« Vous n'arracherez pas la branche avec le fruit :
Gloire à la main qui sème, honte à la main qui nuit !
Vous ne laisserez pas la terre aride et nue,
Car vos pères par Dieu la trouvèrent vêtue.
Que ceux qui passeront sur votre trace un jour
Passent en bénissant leurs pères à leur tour !
. . . . . .
. . . . . .

« Vous ne parcourrez pas la terre nourricière
En secouant après de vos pieds la poussière,
Comme les animaux qui ne travaillent pas
Et broutent en commun ce qui croît sous leurs pas.
Vous l'aimerez d'amour comme on aime sa mère ;
Vous y posséderez votre place éphémère,
Comme, au soleil assis, des hommes tour à tour
Possèdent le rayon tant que dure le jour.
. . . . . .
. . . . . .

« Vous la partagerez entre vous, à mesure
Que vous aurez besoin d'ombre et de nourriture :
A ceux-là la colline, à ceux-ci le vallon.
Vous la limiterez d'une borne et d'un nom,
Afin que sa vertu ne dorme pas oisive,
Mais qu'elle aime à son tour la main qui la cultive,
Et que l'arbre croissant pour la postérité
Dise aux petits enfants l'amour qui l'a planté !
. . . . . .
. . . . . .

« Croissez et pullulez comme des grains de sable,
Sans crainte d'épuiser sa source intarissable,
Ni que ces mamelons, pour vous multipliés,
Tarissent sous vos mains ou manquent sous vos pieds ;
Car celui dont le doigt compte ses créatures
Sait le nombre d'épis dans vos gerbes futures ;
Il sait combien de lait la mamelle contient :
Plus on presse le sein, enfants, plus il en vient.

Par un inconcevable et maternel mystère,
L'homme en la fatiguant fertilise la terre ;
Nulle bouche ne sent sa tendresse tarir :
Tout ce qu'elle a porté, son flanc peut le nourrir !
En êtres animés transformer sa substance
Semble l'unique fin de sa sainte existence,
Et Dieu seul sait quel jour elle s'arrêtera ;
Et jusqu'alors toujours elle se hâtera.
La dernière parcelle en son sein enfouie
Doit produire à son tour la pensée et la vie,
Afin que chaque atome et que chaque élément
Deviennent à leur tour pensée et sentiment,
Et, s'élevant à Dieu du néant jusqu'à l'ange,
En adoration transforment cette fange.

. . . . . .

. . . . . .

« Chaque fois qu'à la vie un homme arrivera,
Sur les coteaux sans maître on lui mesurera
Un pan du grand manteau de la mère commune ;
Sa femme aura sa part, et deux ne feront qu'une :
Et quand de leurs amours d'autres hommes naîtront,
Pour leur nouvelle faim ces champs s'élargiront,
Et vous leur donnerez à tous, un an d'avance,
La moisson, le troupeau, la bêche et la semence.

. . . . . .

. . . . . .

« Vous ne bâtirez point de villes dans vos plaines,
Ruches de nations, fourmilières humaines,
Où les hommes, du ciel perdant l'impression,
S'agitent dans le trouble et la corruption ;
Mais vous élèverez vos maisons ou vos tentes
Au milieu de vos champs, et des autres distantes,
Pour qu'au lit du vallon, au revers du coteau,
Chacun ait son soleil, et son arbre et son eau,
Que vos corps trop voisins ne se fassent pas ombre,
Que vous multipliiez sans haïr votre nombre,
Et que, sur votre tête, un grand morceau des cieux
Des merveilles du ciel entretienne vos yeux !

. . . . . .

. . . . . .

« Ton sens contemplateur, ô sainte créature,
Doit se mêler sans cesse à toute la nature ;

Pour s'élever d'en bas jusques au firmament,
Que l'homme fraternise avec chaque élément !
. . . . . .
. . . . . .

« Gardez qu'en ses chemins le peuple se coudoie ;
Que le visage humain soit pour l'homme une joie !
La foule en le heurtant pervertit ses penchants,
Et les hommes trop près des hommes sont méchants.
. . . . . .
. . . . . .

« Vous vous assisterez dans toutes vos misères,
Vous serez l'un à l'autre enfants, pères et mères ;
Le fardeau de chacun sera celui de tous,
La charité sera la justice entre vous ;
Le pardon, seul vengeur, remettra toute injure ;
La parole y sera serment sans qu'on la jure ;
Votre ombre ombragera le passant, votre pain
Restera sur le seuil pour quiconque aura faim ;
Vous laisserez toujours quelques fruits sur la branche,
Pour que le voyageur vers ses lèvres la penche ;
Et vous n'amasserez jamais que pour un temps,
Car la terre pour vous germe chaque printemps,
Et Dieu, qui verse l'onde et fait fleurir ses rives,
Sait au festin des champs le nombre des convives.
. . . . . .
. . . . . .

« Vous ne déroberez jamais le champ d'autrui,
Car ce que l'homme a fait de sa sueur, c'est lui !
Vous ne porterez pas un désir sur sa femme,
Car la femme de l'homme est son corps et son âme :
Dérober ce trésor de son cœur à ses bras,
C'est lui voler sa part de son ciel ici-bas !
. . . . . .
. . . . . .

« Vous ferez alliance avec les brutes même,
Car Dieu, qui les créa, veut que l'homme les aime :
D'intelligence et d'âme à différents degrés
Elles ont eu leur part, vous la reconnaîtrez ;
Vous lirez dans leurs yeux, douteuse comme un rêve,
L'aube de la raison qui commence et se lève.

Vous n'étoufferez pas cette vague clarté,
Présage de lumière et d'immortalité ;
Vous la respecterez, car l'ange la respecte.
La chaîne à mille anneaux va de l'homme à l'insecte :
Que ce soit le premier, le dernier, le milieu,
N'en insultez aucun, car tous tiennent à Dieu !

. . . . . .

. . . . . .

« Ne les outragez pas par des noms de colère ;
Que la verge et le fouet ne soient pas leur salaire !
Pour assouvir par eux vos brutaux appétits,
Ne leur dérobez pas le lait de leurs petits ;
Ne les enchaînez pas, serviles et farouches,
Avec des mors de fer ne brisez pas leurs bouches ;
Ne les écrasez pas sous de trop lourds fardeaux.
Qu'ils vous lèchent la main et vous prêtent leur dos !
Du mammouth au coursier, de l'aigle à la vipère,
Tous ont la juste part du domaine du père.
Comprenez leur nature, adoucissez leur sort :
Le pacte entre eux et vous, hommes, n'est pas la mort !
Entre leur race amie et notre race humaine
Votre seule ignorance a fait naître la haine :
La justice entre vous rétablirait la paix.
Cherchez à deviner pourquoi Dieu les a faits.
A sa meilleure fin façonnez chaque engeance ;
Prêtez-leur un rayon de votre intelligence,
Adoucissez leurs mœurs en leur étant plus doux ;
Soyez médiateurs et juges entre eux tous ;
Que, du tigre qui rampe au passereau qui vole,
Chacun se réjouisse à l'humaine parole !
Et les loups dévorants sortiront des forêts,
Et la chèvre et l'agneau se coucheront auprès,
Et de tout ce qui vit la sagesse infinie
Rétablira d'Éden la première harmonie !

. . . . . .

. . . . . .

« Vous n'établirez point de juges ni de rois
Pour venger la justice ou vous faire des lois ;
Car, si vous élevez l'homme au-dessus de l'homme,
De quelque nom sacré que le monde le nomme,
En voyant devant lui ses frères à genoux
Son orgueil lui dira qu'il est plus grand que vous,

Il lira sur vos fronts le joug de vos misères ;
Vous aurez des tyrans où Dieu voulut des frères.
. . . . . .
. . . . . .
« Si devant le Seigneur un homme fait le mal,
N'ayez pour le juger ni loi, ni tribunal ;
Pour venger par la mort la mort de la victime,
Ne donnez point au juge un meurtre légitime ;
Ne sachez pas le nom de cet homme de sang
Qui simule un forfait tout en le punissant !
Quand du bien et du mal tout cœur a la science,
Le juge et le bourreau sont dans sa conscience :
Jusqu'à ce qu'au remords le crime ait satisfait,
La peine du coupable égale le forfait ;
Et par la loi d'en haut la justice outragée
Ne se tait dans son cœur que quand elle est vengée !
. . . . . .
. . . . . .
« En retour du pardon que le ciel nous accorde
Le plus beau don de l'homme est la miséricorde :
Il la doit à son frère, à soi-même, à celui
Qui seul a droit de juge et de vengeur sur lui ;
La vengeance ou l'erreur inventa le supplice :
Ce monde vit de grâce, et non pas de justice. »
. . . . . .
. . . . . .

LE NAVIRE AÉRIEN [1]

Le soir tombait comme le vieillard achevait la lecture du Livre. A ce moment, arrive un navire volant, venu de Babel :

Comme il disait ces mots, et que ses mains lassées
Retombaient vers le sol du poids de ses pensées
Dans l'immobilité d'un grand recueillement,
On entendit dans l'air un sourd frémissement,
Semblable au vol soudain des ailes de l'orage,
Quand la foudre et l'éclair luttent sous le nuage,

1. Il sied de comparer à cette belle et parfois bizarre « anticipation » le *Plein Ciel*, paru en 1859 dans la *Légende des Siècles*, où Victor Hugo a repris plus d'un trait indiqué par son devancier. Il professait d'ailleurs une grande admiration pour la *Chute d'un Ange*.

Et que dessous leur vol la mer écume et bout.
Le vieillard à l'instant sur le seuil fut debout,
Et, pressant contre lui leur beau groupe qui tremble,
Les amants vers le ciel regardèrent ensemble.

Mais à peine avaient-ils cherché des yeux dans l'air,
Que, d'un vol plus bruyant et plus prompt que l'éclair,
Un navire céleste à l'étrange figure,
Couvrant un pan des airs de sa vaste envergure,
Sur les marches de l'antre à leurs pieds s'abattit.

Du choc du char ailé tout le mont retentit,
Et trois hommes sortant de ses flancs qui murmurent
Des glaives à la main sur le vieillard coururent :
« Rebelle, criaient-ils, confesse enfin les dieux !
Le roc même n'a pu te cacher à leurs yeux ;
En vain entre eux et toi tu mis tant de distance :
Tant que tu respirais pour nier leur puissance,
Tant que ta main gardait au monde inquiété
Les semences du doute et de l'impiété,
Tant que tu lui jetais, du sommet des nuages,
De ton livre infernal les exécrables pages,
Leur ivresse était triste et leur sommeil troublé ;
Cette heure raffermit leur saint temple ébranlé :
Le livre ! donne-nous ou ta vie ou le livre !
Monstre, invoque les dieux, ou tu cesses de vivre ! »

Demeuré fidèle à sa foi, le vieillard est précipité sur les rochers ; Cédar, Daïdha et leurs enfants sont emportés dans l'air par les ravisseurs :

Cédar et son amante, en sentant fuir le sol,
Croyaient qu'un grand oiseau les emportait du vol,
Et, ne comprenant rien à l'étrange mystère,
D'un éternel adieu se détachaient de terre.

Or ces chars, des mortels sublime invention,
Dans les âges voisins de la création
Où, sur les éléments conservant son empire,
L'art imposait ses lois à tout ce qui respire,
N'étaient qu'un art humain, sacré, mystérieux,
Comme un secret divin conservé chez les dieux,
Et dont, pour frapper l'œil de l'aspect d'un prodige,
Les seuls initiés connaissaient le prestige.

Dans la profonde nuit de leur plus haute tour
Des esclaves sacrés les dérobaient au jour :
Dans les solennités de leur culte terrible,
Le char, pendant la nuit, s'élevait invisible,
Puis, dans l'air tout à coup de feux illuminé,
Planant comme un soleil sur le peuple étonné,
On le voyait s'abattre au-dessous des nuages
Comme apportant aux dieux de célestes messages ;
La superstition et la servilité
Assuraient le respect par la crédulité.
C'est cet art disparu que Babel vit éclore,
Et qu'après dix mille ans le monde cherche encore !
Pour défier les airs et pour s'y hasarder
Les hommes n'avaient eu dès lors qu'à regarder :
Des ailes de l'oiseau le simple phénomène
Avait servi d'exemple à la science humaine

A leurs flancs arrondis le char était pareil ;
Dans sa concavité légère, un appareil
Pressait à flots cachés un mystère fluide
Plus léger que l'éther et flottant sur le vide :
Du vaisseau dans les airs il élevait le poids,
Comme sur l'Océan se soulève le bois.
Les hommes, mesurant le moteur à la masse,
S'élevaient, s'abaissaient à leur gré dans l'espace,
Dépassant la nuée ou rasant les hauteurs
Et, pour frayer le ciel à ses navigateurs,
Pour garder de l'écueil la barque qui chavire,
Un pilote imprimait sa pensée au navire.
D'un second appareil l'habile impulsion
Donnait au char voguant but et direction.
Du milieu de la quille un mât tendait la voile,
Dont la soie et le lin tissaient la fine toile ;
Sur le bec de la proue un grand soufflet mouvant,
Comme un poumon qui s'enfle en aspirant le vent,
Engouffrait dans ses flancs un courant d'air avide,
Et, gonflant sur la poupe un autre soufflet vide,
Lui fournissait sans cesse, afin de l'exhaler,
L'air dont, par contre-coup, la voile allait s'enfler.
Ainsi, par la vertu d'un mystère suprême,
Un élément servait à se vaincre lui-même !

Et le pilote assis, la main sur le timon,
Voguait au souffle égal de son double poumon.

Mais les amants, assis sous le mât qui chancelle,
Et dépassant du front les bords de la nacelle,
Flottaient sans rien comprendre au double mouvement
Qui les engloutissait dans le noir firmament.
Les grands balancements de la légère quille,
Roulis aériens de l'éther qui vacille,
Semblaient d'un astre à l'autre aux sept cieux les lancer,
Étourdissaient leurs fronts qui cessaient de penser,
Et les sourds sifflements de la brise nocturne
Battaient sans l'éveiller leur effroi taciturne.
Tantôt la nue en eau semblait les enfermer ;
Comme un vaisseau qui sombre aux gouffres de la mer,
Ils fendaient, engloutis, ces ténèbres palpables ;
L'écume des brouillards ruisselait sur les câbles,
Et leurs cheveux d'horreur sur leurs têtes dressés
Distillaient l'eau du ciel sur leurs membres glacés.
Tantôt, sortant soudain de la mer des nuages,
Les étoiles semblaient pleurer sur leurs visages ;
Puis, au branle orageux des ondulations,
De constellations en constellations,
Les étoiles, fuyant au-dessus de leurs têtes,
Couraient comme le sable au souffle des tempêtes :
On eût dit que le ciel, dans un horrible jeu,
S'écroulait sur leur voile en parcelles de feu.
Mais la barque bientôt retrouvant l'équilibre,
Et planant, sans rouler, dans l'azur clair et libre
Comme nous berce un songe avant notre réveil,
Sans mouvement, de peur d'agiter le sommeil,
Sur la vague élastique à peine cadencée
Ils fendaient l'horizon du vol de la pensée.
A mesure qu'au but la voile s'avançait,
Des teintes du matin le ciel se nuançait.
Déjà, comme un lait pur qu'un vase sombre épanche,
La nuit teignait ses bords d'une auréole blanche ;
Les étoiles mouraient là-haut, comme des yeux
Qui se ferment, lassés de veiller dans les cieux ;
Le soleil, encor loin d'effleurer notre terre,
Comme un rocher de feu lancé par un cratère,

Au lieu de se lever du nocturne plafond,
Montait, pâle et petit, de l'abîme sans fond,
Et ses rayons lointains, que rien ne répercute,
Du jour et de la nuit amollissaient la lutte.

Bientôt sous le navire, atteint de sa clarté,
Ils virent à leurs pieds, perçant l'obscurité,
Un globe pâlissant surgir des ombres vagues,
Comme une île au matin qu'on voit monter des vagues,
C'était la terre, avec les taches de ses flancs,
Ses veines de flots bleus, ses monts aux cheveux blancs,
Et sa mer qui, du jour se teignant la première,
Éclatait sur sa nuit comme un lac de lumière.
« Terre ! » dit une voix ; et par un art secret,
S'abattant comme un aigle où sa proie apparaît,
Le navire égaré sur ces flots sans rivage,
Sur les monts et les mers redressa son sillage,
Et, dirigeant sa proue aux pointes du Sina,
Sur la mer Asphaltite en glissant s'inclina.
Il entendit d'en haut battre contre ses rives
Les coups intermittents de ses vagues massives,
Sentit monter son vent dans sa voile fraîchi,
Au miroir de ses flots vit son vol réfléchi,
Et, suivant le Jourdain au rebours de sa course,
Avec Gad et Saphad s'éleva vers sa source.
Le saint fleuve déjà d'avenir bondissait,
Et de Génésareth le lac éblouissait !
On eût dit que leurs eaux pressentaient sous les âges
Les grands pas qui devaient sacrer leurs saintes plages.
Les cimes du Liban, qu'ils avaient à franchir,
Devant les nautoniers commençaient à blanchir ;
Ils entendaient grossir cet immense murmure
Qui sifflait nuit et jour parmi sa chevelure,
Comme un souffle lointain de l'inspiration
Que donnerait le cèdre aux harpes de Sion ;
Ils voyaient ondoyer en bas, à grandes ombres,
La bruissante mer de leurs feuillages sombres ;
Leurs flèches frémissaient sous le sillon grondant.
L'astre du jour déjà baissait vers l'occident.

Au-dessus d'une sombre et profonde vallée,
La barque suspendit soudain sa course ailée,
Et, comme dans une anse à l'abri d'un rocher,
Le corsaire d'Ydra plonge pour se cacher
Jusqu'à l'heure où la nuit obscurcira la voile,
Le long du mât couché faisant plier sa toile,
Le pilote laissa son esquif onduler
Jusqu'au soir, sous la lune, au doux roulis de l'air.
Tandis que le vaisseau flottait à l'aventure,
Les matelots prenaient un peu de nourriture,
Et comme des oisifs, accoudés sur les bords,
D'un œil vague et distrait ils regardaient dehors
Écumer les torrents, pyramider les cimes,
Et les aiglons en bas tourner sur les abîmes.
Les lions seuls alors rugissaient dans ces lieux.
Quand la nuit renaissante eut obscurci les cieux,
Comme un oiseau qui part de la branche ébranlée,
La barque s'éleva vers la voûte étoilée,
Doubla comme un grand cap dans le ciel menaçant
Du Sannim nuageux le sommet mugissant,
Du Liban qui décroît redescendit la pente
Vers la plaine profonde où le Lithis serpente,
Et dans les libres flots d'un transparent éther
Sur le ciel des géants commença de flotter.

Déjà, comme un fanal qui sur l'écueil vacille,
Une vaste lueur ondoyait sur sa quille :
C'étaient les mille feux de l'immense Babel,
Comme un rouge volcan reflété dans le ciel.
L'esquif aérien, guidé par cette flamme,
De l'air sous son sillon faisait gronder la lame ;
Le timon frémissait dans la robuste main.
Il plongea lentement dans ce cratère humain ;
Comme des grandes mers qui battent leurs rivages,
Un bruit sourd et croissant montait jusqu'aux nuages.
Cédar et Daïdha regardaient autour d'eux,
Ne sachant d'où venait ce bruit tumultueux ;
Involontairement au choc penchant leur tête,
Ils croyaient approcher d'une grande tempête
Et s'étonnaient de voir dans un ciel de cristal
Le navire flottant bercé d'un souffle égal.

Par degrés cependant leur oreille assourdie,
Se penchant du côté de l'immense incendie,
Dans l'orageux roulis de ce bruit souterrain
Crut reconnaître l'âme avec l'accent humain ;
Et plus le bruit croissant grossissait dans les nues,
Plus leur âme sondait ces clameurs inconnues.

De ces grands murs remplis par une nation
C'était au soir d'un jour la respiration,
Ce bruit intermittent d'un million d'haleines
Dont les vagues de l'air sont sonores et pleines,
Lorsqu'une ruche humaine, avant de s'endormir,
Des passions du jour semble encore frémir :
Sourde ondulation de cette mer de vie
Où la vague de sons par une autre est suivie,
Où la longue clameur qu'un silence interrompt
Fait vibrer ou suspend les tempes dans le front ;
Où l'on entend mugir, par lointaines bouffées,
D'orageuses rumeurs sous d'autres étouffées,
Inextricable écho de sons, de cris, d'accents,
Dont on entend le bruit sans comprendre le sens !
Tel s'élevait du sein de la ville lointaine
Le bruit qu'interrogeait leur oreille incertaine :
Pas d'un peuple nombreux sous qui le sol gémit,
Coups sonores du fer sur l'airain qui frémit,
Roulement éternel des chars dans la carrière,
Cours du fleuve encaissé dans ses marges de pierre,
Grands orchestres jetant dans l'air mélodieux
En métalliques voix les ivresses des dieux,
Monotone soupir de la faim qui mendie,
Appels retentissants au meurtre, à l'incendie,
S'élevant confondus dans le calme des airs,
Ne formaient qu'un seul son de tous ces sons divers.
Un retentissement de verges et de chaînes,
Des râlements affreux de victimes humaines ;
Cris d'angoisse de mère à qui l'on disputait
Pour le couteau l'enfant que son sein allaitait,
De la vierge arrachée aux piliers qu'elle embrasse
Pour aller assouvir la fureur qui l'enlace ;
Émeutes aux pas sourds, assauts, séditions,
Des applaudissements, des imprécations,

Déchirements de voix, vastes éclats de rire !
Puis, du sein d'un silence où toute voix expire,
Comme, au bord de la mer où le vent calme et sourd
Pousse à l'écueil grondant un flot égal et lourd,
Une neuvième vague, amoncelée en poudre,
Éclate sur l'écueil avec un bruit de foudre,
Une immense clameur s'élançant de la nuit
Montait du peuple entier en tempête de bruit,
Et, faisant trembler l'air comme une onde sonore,
Asphyxiait l'oiseau dans les feux de l'aurore.
A cette grande voix de ce monde nouveau,
L'esprit des deux amants tournait dans leur cerveau,
Et leur cœur tout tremblant, que la terreur resserre,
Sentait le contre-coup de chaque bruit de terre ;
Leurs tempes oubliaient de battre, et le frisson
Sur leurs membres glacés courait avec le son.

Envolés de leur lac, ainsi lorsque deux cygnes,
Des précoces frimas voyant les premiers signes,
Pour dérober leurs fruits aux durs frissons du Nord,
En traversant le ciel passent du bord au bord,
Si leur vol les conduit sur un champ de batailles
Où deux peuples armés déchirent leurs entrailles,
Sur la plaine de sang où leur couple s'abat
Ils entendent rugir les vagues du combat ;
Les cris des combattants, les éclairs de la poudre,
Du cratère vivant font remonter la foudre ;
Dans le lac où leurs flancs aimaient à se baigner
Leur œil avec horreur voit les vagues saigner ;
A ces globes de fer que le salpêtre allume
Jusque dans le nuage ils roussissent leur plume,
Et, sur ces champs d'horreur qu'ils ne peuvent quitter,
Leurs ailes sans ressorts n'osent plus palpiter.

NEUVIÈME ET DIXIÈME VISIONS

A Babel, Cédar est enfermé dans un cachot. Daïdha, tenue captive au palais, « se flétrit dans l'or » et dans le luxe, en attendant les décisions des géants impitoyables qui gouvernent la ville. Leurs enfants, séparés d'eux, sont allaités par des nourrices inconnues. Les géants-dieux, cependant, se groupent en un banquet.

LE BANQUET DES GÉANTS

Du nocturne banquet la gigantesque salle
Élevait sur leurs fronts sa voûte colossale ;
Les marbres, découpés en rameaux gracieux,
Semblaient y soutenir les étoiles des cieux,
Et la lune, y glissant comme sur un feuillage,
Dans des bassins tremblants y doublait son image.
A ce grand dôme à jour sous le bleu firmament,
A ces eaux qui jouaient dans le marbre écumant,
A ces murs entr'ouverts aux brises comme aux ondes,
Aux fûts aériens de ces colonnes rondes,
Où le vent, circulant comme sous les forêts,
Apportait des jardins le parfum et le frais,
On sentait que ces murs, ces palais du mystère,
D'un inutile poids écrasaient cette terre ;
Que leurs arches de pierre et leurs cintres béants
N'étaient dans ces climats qu'un luxe de géants,
Et que par cette vaine et massive structure
Ils avaient par orgueil défié la nature !
Cent colonnes portaient le long entablement ;
Mais quand on contemplait l'étrange ameublement,
Quand on portait les yeux, du cintre jusqu'aux dalles,
Sur le luxe effréné de ces murs de scandales,
L'âme humaine fuyait sous le dernier affront,
Et les cheveux, d'horreur, se dressaient sur le front !...
Par des êtres vivants l'impie architecture.
Pour enivrer les yeux, remplaçait la sculpture.

ONZIÈME, DOUZIÈME, TREIZIÈME VISIONS

La jeune reine de Babel, Lakmi, favorite du vieux prince des géants, s'est éprise de Cédar, le visite dans son cachot, et finit par accepter de le délivrer.

QUATORZIÈME VISION

Lakmi a tenté, à la faveur de la nuit, de se faire passer pour Daïdha et de tromper l'amour de Cédar ; à l'aurore qui les surprend

non loin de la ville, sur les bords d'un fleuve, il découvre la supercherie, et maudit Lakmi. Elle se noie de désespoir; lui, marche vers Babel pour appeler le peuple à la révolte.

QUINZIÈME VISION

A la tête du peuple révolté, Cédar arrive dans la cour du palais des géants, au moment où le nouveau chef de ceux-ci allait vaincre la résistance de Daïdha en faisant, sous ses yeux, torturer ses deux fils. Cédar engage avec lui un combat singulier, et le tue,

Puis, cherchant du regard ses autres ennemis,
Il voit tout devant lui mort, fuyant, ou soumis.

La moitié des dieux-géants a été massacrée par le peuple ; l'autre moitié, réfugiée dans la citadelle, y résiste pendant que la ville est livrée à l'incendie et au pillage. Les géants assiégés, du haut de leur tour, ont vu Cédar faire grâce à l'un d'entre eux que le peuple poursuivait ; leur vainqueur est donc accessible à la pitié ; par la pitié et par la ruse, ils en viendront à bout. L'un d'eux, nommé Stagyr, se laisse glisser le long d'une corde jusqu'aux pieds de Cédar. Il lui conte qu'il est originaire de Mésopotamie, du pays où vit libre un peuple adorateur du vrai Dieu que révèle Adonaï : il s'offre à le guider vers ce peuple qu'on peut atteindre après neuf jours de marche à travers le désert. En réalité, il a conçu le projet d'égarer Cédar et sa famille en pleins sables.

LA MORT DANS LE DÉSERT

Ainsi parla Stagyr, et Cédar dit : « Marchons ! »

Il prit sur chaque bras un des fils de ses larmes,
Et l'espoir dans le cœur étouffant les alarmes,
Appuyant sur son cou la main de Daïdha,
Il suivit hors des murs l'homme qui le guida.
A la lueur des feux sur des monceaux de cendre
De la cité du crime on le vit redescendre,
Et, maudissant du cœur l'infâme nation,
Secouer de ses pieds l'abomination !
Il vit autour des murs errer une chamelle
Dont le petit suçait la pendante mamelle ;
Stagyr, d'un geste adroit lui passant le licou,
En chassant son petit l'emmena par le cou.
Sur les marges du puits deux outres oubliées,
Pleines de l'eau du ciel, l'une à l'autre liées,

Du fleuve qui s'éloigne emprisonnant les flots
Balancèrent leur poids en liquides ballots.
Daïdha sur le dos de l'animal robuste
Prit sur ses bras ses fils pressés contre son buste.
Suivant d'un souple corps ses cahots ondulants,
Ses beaux pieds nus pendaient contre les rudes flancs.
Cédar, qui du regard surveillait cette charge,
Lui prêtait pour appui son bras solide et large ;
Et Daïdha du haut de son siège ondoyant
Effleurait ses cheveux du souffle en s'appuyant,
Et sur la forte épaule où son bras se déploie
Lui redoublait son poids pour lui doubler sa joie.
Quand un des deux enfants s'éveillait ou criait,
Dans le creux de sa main que leur lèvre essuyait,
Cédar, faisant un peu ruisseler la mamelle,
Rassasiait leur soif du lait de la chamelle.
Ainsi, cherchant l'abri d'un Dieu juste et vengeur,
Fuyait vers l'Orient le couple voyageur ;
Et chacun de leurs pas, rapprochant l'espérance,
Semblait jeter un siècle entre eux et leur souffrance !

. . . . . .
. . . . . .

Ils marchèrent ainsi jusqu'au pâle matin.
Déjà le grand désert rougissant le lointain,
Comme une flamme envoie un reflet au nuage,
Incendiait le ciel de sa livide image.
La vapeur que la nuit lui faisait exhaler
Aux rayons bas du ciel paraissait onduler.
Ses sillons accouplés fumaient comme une braise
Que la pelle remue aux bords de la fournaise.
Tout l'horizon flottait dans la confusion.
Seulement, par moments, un oblique rayon,
Rasant du sable d'or la crête qu'il allume,
Le faisait éclater comme un bouillon d'écume ;
Puis, d'un sommet à l'autre avec le jour glissant,
Semait de points de feu le sable éblouissant,
Et, noyant le regard dans ses horizons vagues,
De cette mer de flammes entre-croisait les vagues.
En avançant d'un pas hors du monde fini,
On croyait tout vivant entrer dans l'infini.

Le doute et la terreur reposaient sur ces cimes.
En jetant leurs regards sur ces mouvants abîmes,
Cédar et Daïdha, l'un sur l'autre appuyés,
Sentirent tous leurs nerfs se crisper dans leurs pieds ;
Reculant sur leurs corps, d'un geste involontaire,
Leurs orteils contractés s'attachaient à la terre.
Mais, se tournant vers eux, Stagyr dit « « Le voilà !
Des hommes et de Dieu la terre est au delà ! »

Sous l'haleine de feu que le désert apporte,
Sur la terre déjà toute vie était morte.
Ils ne voyaient au loin que des troncs calcinés,
Sous le poids du simoun et du sable inclinés ;
Semblables à ces mâts, grands débris de naufrages,
Qu'en ses jours de courroux la mer jette aux rivages,
Et qui dressent de loin, à l'œil des matelots,
Leurs cadavres penchés et rouillés par les flots.
Ainsi, sur les confins de la terre vivante,
Le désert dépliait son écume mouvante ;
Et le sable en bouillons débordait de son lit,
Comme une eau sur le feu qui bout et rejaillit.

Rassurés par les pas de l'homme qui les guide,
Les amants, abordant cette arène liquide,
Comme un esquif se lance aux flots des océans,
Confièrent leurs pas à ses sables béants.
Les ondulations des premières collines
Leur cachèrent bientôt les campagnes voisines.
L'horizon décroissant s'affaissa sous leurs yeux :
Ils ne voyaient au loin que l'arène et les cieux.
Leur route, serpentant de l'abîme au nuage,
D'un vaisseau qui talonne imitait le tangage ;
Le gouffre, dont à peine on les voyait sortir,
Ne les rendait au jour que pour les engloutir.
Ils levaient un moment au sommet de ces lames
Leurs deux fronts que le jour colorait de ses flammes,
Comme l'on voit surgir et plonger tour à tour
La voile des pêcheurs teinte des feux du jour.
Le vent qui fraîchissait, soufflant à leur figure,
Ballottait de Cédar la noire chevelure,

Et la faisait fouetter et claquer sur son dos
Avec un bruit pareil au claquement des flots.

Depuis que leurs regards avaient perdu la terre,
De leurs impressions symptôme involontaire,
Ils marchaient en silence et n'osaient échanger
Une pensée entre eux pleine de leur danger :
Soit que la majesté de ce roulant abîme
Imprimât à leur lèvre une terreur intime ;
Soit que de leur péril le secret sentiment
Accumulât sa force en ce grave moment.
Comme une caravane aux défilés entrée,
Aucun son ne troublait leur marche mesurée,
Le pied sourd du chameau ne retentissait pas :
Le sable buvait tout, jusqu'au bruit de leurs pas.
Seulement, par instants, sous leur corps qui chancelle,
Ils entendaient un bruit comme d'eau qui ruisselle.
Leur oreille, trompée, avec ravissement
Écoutait gazouiller ce doux ruissellement ;
Au murmure de l'eau leurs yeux cherchaient la source ;
Pour y tremper leur âme ils suspendaient leur course :
L'illusion au cœur bientôt se refoulait ;
Ce n'était sous leurs pieds qu'un gravier qui coulait,
Comme si du désert cette arène tarie
Eût à l'aridité mêlé la raillerie.

La nuit suivante, Stagyr les abandonne, emmenant la chamelle que les imprudents lui avaient confiée. L'agonie des misérables commence alors dans le désert torride : les deux enfants meurent dès le premier jour ; Daïdha expire dans le délire, en maudissant son époux. Cédar enfin, après avoir jeté une suprême imprécation à la terre marâtre (Voir plus haut celle de *Jocelyn* lors de son retour à la grotte, p. 701), se couche sur le bûcher funèbre qu'il allume pour y brûler les corps de sa femme et de ses enfants. A peine est-il mort que tombent les premières gouttes de la pluie annonciatrice du déluge.

Les étoiles du ciel commençaient de jaillir,
La nuit dans ses terreurs vint les ensevelir ;
D'une étreinte mortelle, assis, ils s'embrassèrent,
Comme deux naufragés, et muets s'affaissèrent.

Nul n'osait de sa voix faire entendre le son ;
Leurs cœurs ne se parlaient que par leur seul frisson :
En proférant le mot qu'il eût fallu répondre,
Ils craignaient de sentir tout leur courage fondre ;
Chacun d'eux dévorait ce que l'autre pensait.
Des enfants sur leurs bras le cri s'affaiblissait,
Leur cœur les réchauffait entre leurs deux poitrines ;
A peine entendait-on le vent de leurs narines ;
Comme la poule encor couve mort son poussin,
La mère réchauffait ces deux corps dans son sein.
Oh ! durant cette longue et suprême insomnie,
Combien le sable but de gouttes d'agonie !
La brise du matin les rafraîchit un peu,
Le soleil nu monta comme un charbon de feu ;
L'aube, qui se jouait splendide sur leur tête,
Teignit le firmament de sa couleur de fête.
Cette gaieté semblait une insulte des cieux.
Pour y chercher secours, ils levèrent les yeux :
Une cigogne, seule, à l'aile diaprée,
Sans doute, hélas ! aussi de sa route égarée,
Comme une longue flèche à la fin de son vol,
Fendait l'air résonnant à quelques pieds du sol,
Dans ses deux pattes d'or emportant avec elle
Un de ses chers petits à l'ombre sous son aile.
L'oiseau, comme étonné de l'aspect des humains,
S'approcha d'eux ; Cédar éleva les deux mains
Comme pour arrêter cet ami dans sa course,
Et conjurer l'oiseau de lui montrer la source.
Le fort vent de son vol effleura ses cheveux ;
Mais l'oiseau s'éloigna sans entendre ses vœux.
Ils suivirent longtemps de colline en colline
Son vol bas, jusqu'au bord où l'horizon décline,
Et marchèrent plus seuls quand l'oiseau disparut.
Le matin de ce jour, un des jumeaux mourut ;
L'autre mourut le soir. Faux sourires de joie
Qui finit en sanglots et qu'une larme noie !
Cédar n'entendit pas mourir leurs souffles sourds :
Seulement il sentit leurs corps froids et plus lourds,
Et leurs têtes, pendant du bras qui les supporte,
Battirent sur son cœur comme une chose morte.
Son œil pétrifié sans pleurs les regarda,
Et, de son bras droit libre enlaçant Daïdha,

Il s'enfuit emportant ses fils morts et sa femme,
Comme un spectre emportant les trois quarts de son âme,
Ou comme la victime échappée au boucher
Qui traîne dans son sang les lambeaux de sa chair.

Il courut au hasard jusqu'au bout de sa laisse,
Tant que les nerfs tendus trompèrent sa faiblesse.
Ces pas pressés, ce poids, ce fougueux mouvement,
De ses maux à son âme ôtaient le sentiment.
Quand son pied s'arrêta, ses forces succombèrent ;
Sur lui, de tout leur poids, ses fardeaux retombèrent :
Daïdha, de son sein, sur le sable glissa ;
Ses enfants sur son cœur, lui-même il s'affaissa.
Précurseur de la mort, dont il était l'image,
Le sommeil sur ses yeux répandit son nuage,
Et, de songes trompeurs abusant sa raison,
De ruisseaux et de lacs inondait l'horizon.

Quand il se réveilla de cette léthargie
Le matin à ses sens rendit quelque énergie ;
La nature lutta plus forte que la mort ;
Son œil crut du désert apercevoir le bord :
« Oh ! lève-toi, dit-il, si ton cœur bat encore ;
Je vois les hauts palmiers tout noyés dans l'aurore !
Les anges du Seigneur ont eu pitié de toi.
— Me lever ! me lever ! dit la mère, et pourquoi ?
Ah ! tigre que je hais plus que l'agneau sans tache
Ne hait le nœud coulant qui le traîne à la hache ;
Moi, me lever, te suivre, et marcher sur tes pas !
Ah ! tu voudrais encor m'égarer, n'est-ce pas ?
Tu voudrais, du désert m'infligeant les tortures,
Faire mourir de soif mes douces créatures ?
. . . . . .
Oh ! non, non, à mes bras le ciel les a rendus !
Par ce cœur à jamais ils y sont défendus :
Tu ne les auras plus, monstre, qu'avec ma vie !
Viens me les arracher, viens ; mais je te défie !
Dieu les protège ici contre tes cruautés ;
Il les a de tout mal dans ces lieux abrités.
Vois comme ils sont heureux aux bords garnis de mousse
Où leurs petites mains puisent des eaux si douces !

Comme du nénuphar l'ombre les rafraîchit !
Comme du citronnier le rameau qui fléchit
Roule à leurs pieds joueurs ses savoureuses pommes !
Que de fleurs, que de miel, que de sucs et de gommes
Distillent de l'écorce ou pleuvent des rameaux,
Ou de la ruche pleine échappent en ruisseaux !...
Qu'il fait bon en ces lieux, qu'un seul asp et offense,
Que menace un seul mal ! tigre, c'est ta présence !... »

Et, regardant Cédar avec ce long regard
Où le délire ardent semble rougir un dard,
Et reculant de lui sa tête renversée,
Et des coups de sa main lui lançant sa pensée,
Pressant contre son cœur, hélas ! ses enfants morts,
Elle les dérobait dans les plis de son corps !

En vain des plus doux noms conjurant ce délire,
Cédar cherchait ses yeux, leur parlait du sourire ;
Ses plus tendres regards n'inspiraient que terreur.
Elle n'avait pour lui que geste et cri d'horreur !
Ah ! ce fut là le fond de son amer calice !
Dans la dernière goutte il but tout son supplice.
Dans ce sort à son sort par le trépas lié,
Son cœur fort jusque-là s'était multiplié :
Mourir, mais en rendant son souffle à ce qu'il aime,
Laisser quelque saveur à ses angoisses même !
S'en aller embrassés vers un plus doux séjour,
Cette agonie encore eût été de l'amour !
Mais n'être plus connu de cet œil fixe et sombre,
Du seul point lumineux qui restât dans son ombre !
Ne pouvoir rappeler du regard, de la voix,
Ce rayon dont l'amour l'inondait autrefois !
Frapper de sa parole une oreille de pierre,
Ne trouver qu'un abîme au fond de sa paupière !
Que dis-je ? être soudain devenu pour ses yeux
L'objet le plus étrange et le plus odieux !
La voir tendre les mains afin qu'on l'en délivre !
Ah ! c'est mourir cent fois par ce qui faisait vivre !
C'est voir le passé même échapper ! c'est sentir
Le cœur où s'appuyait le cœur s'anéantir !
A l'horrible lueur de ce tourment suprême,
Cédar douta de lui, d'elle, de Dieu lui-même ;

Comme un homme qui sent finir tout sentiment,
Son âme eut du néant l'évanouissement.
Il roula dans son gouffre, écrasé sur ses pointes.
Le cou plié, le pied en avant, les mains jointes,
Immobile il resta contemplant Daïdha,
Et la mer de douleurs flot à flot l'inonda.
Quand il revint à lui pour marcher vers l'aurore,
Il voulut dans ses bras la soulever encore :
Mais Daïdha, nouant ses doigts comme attachés
Aux maigres filaments d'arbustes desséchés,
Et cramponnée au sol d'une étreinte farouche,
De poussière et de sang se remplissait la bouche ;
Et, couvant contre lui ses enfants de son sein,
Dans son amant, hélas ! voyait leur assassin.
Il ne put l'arracher, trop faible, de la terre
Où sa fureur cherchait une mort volontaire :
En allant quêter seul au loin la goutte d'eau,
En marchant plus léger sans son triple fardeau,
Il espéra trouver la source poursuivie,
Et devancer la mort en rapportant la vie.

Il partit vers la plage où l'espoir avait lui.
Le sable du désert disparaissait sous lui.
Ainsi qu'un fossoyeur qui mesure une tombe,
Et marche en enjambant la terre où son pied tombe,
Les anges le voyaient arpenter à grands pas,
Dans le deuil de son cœur, le champ de son trépas.
Son ombre le suivait comme une aile cassée
Que traîne sur le sol la cigogne blessée.
Les pentes du désert par degrés s'abaissaient ;
Sous le sable déjà les pierres le blessaient ;
Les têtes des palmiers d'une terre féconde
Sortaient de l'horizon comme les mâts de l'onde.
Sous le voile ondoyant de ses bords de roseaux
Le fleuve tout à coup lui déroula ses eaux.
Cet aspect lui rendit l'espérance et la force ;
D'un palmier séculaire il déchira l'écorce,
Sa main en large coupe en déplia les bords :
Il descendit au fleuve, il y plongea son corps.
Écumante au niveau de sa lèvre altérée,
Montait la brise humide et la vague azurée :

Il détourna de l'eau sa bouche et son regard
Avant que Daïdha n'en eût goûté sa part ;
Il en remplit l'écorce, et reprenant sa route,
Tout tremblant que sa main n'en perdît une goutte,
Il courut le corps droit, les deux mains en avant,
Retrouva tous ses pas sur le terrain mouvant ;
Et de son amour mort voyant de loin le groupe,
Dans ses mains en criant il éleva la coupe.

Hélas ! à cette voix nulle ne répondit !
Vers les bras qu'il tendait nul bras ne s'étendit.
Daïdha sommeillait sur sa dernière couche.
L'air ne frémissait plus du souffle de sa bouche.
Le lézard s'approchait ; la mouche et la fourmi
Parcouraient librement son visage endormi ;
Sur sa lèvre entr'ouverte on pouvait encor lire
Le sourire insensé de son dernier délire.
Les enfants en travers sur elle étaient couchés,
Leurs visages charmants à son corps abouchés :
On eût dit, à la fin d'une longue journée,
Aux cris de ses enfants la mère retournée,
En leur donnant le sein surprise de sommeil,
Et dormant avec eux seule et nue au soleil !
A l'immobilité de ce funèbre groupe
Il reconnut la mort, et, renversant la coupe,
Il regarda couler sa vie avec cette eau
Comme un désespéré son sang sous le couteau !
Puis, se roulant aux pieds des êtres qu'il adore,
Et frappant de ses poings sa poitrine sonore,
Pour bondir au hasard bientôt se relevant,
Tel qu'un taureau qui fait de la poussière au vent,
Il ramassait du sable en sa main indignée,
Et contre un ciel d'airain le lançant à poignée,
Comme l'insulte au front que l'on veut offenser,
Il eût voulu tenir son cœur pour le lancer !
« O terre ! criait-il, ô marâtre de l'homme !
Sois maudite à jamais dans le nom qui te nomme !
Dans tout grain de ton sable, et tout brin de gazon
D'où la vie et l'esprit sortent comme un poison !
Dans la sève de mort qui sous ta peau circule,
Dans l'onde qui t'abreuve et le feu qui te brûle,

Dans l'air empoisonné que tu fais respirer
A l'être, ton jouet, qui naît pour expirer !
Dans ses os, dans sa chair, dans son sang, dans sa fibre,
Où le sens du supplice est le seul sens qui vibre !
Où de la vie au sein les palpitations
Ne sont de la douleur que les pulsations !
Où l'homme, cet enfant d'outrageante ironie,
Ne mesure son temps que par son agonie !
Où ce souffle animé, qui s'exhale un moment,
Ne se connaît esprit qu'à son gémissement !
Tout être que de toi l'inconnu fait éclore
Gémit en t'arrivant, en s'en allant t'abhorre !
Nul homme ne se lève un jour sur son séant
Que pour frapper du pied et pleurer le néant !
Que maudite à jamais, qu'à jamais effacée,
Soit l'heure lamentable où je t'ai traversée !
Que ta fange m'oublie et ne conserve pas,
Une heure seulement, la trace de mes pas !
Que le vent, qui te touche à regret de ses ailes,
De nos corps consumés disperse les parcelles !
Que sur ta face, ô terre ! il ne reste de moi
Que l'imprécation que je jette sur toi ! »
Pour unique réponse à son mortel délire,
L'air muet retentit d'un long éclat de rire.
Derrière un monticule il vit de près surgir
Les fronts des cinq géants et du traître Stagyr.
« Meurs, lui crièrent-ils, vile brute aux traits d'ange !
Ta force nous vainquit, mais la fourbe nous venge.
Laissons cette pâture aux chacals des déserts ;
Allons ! nous sommes dieux, et l'homme attend ses fers !
Ils dirent : et, tournant le dos, ils disparurent,
Et leurs voix par degrés sur le désert moururent.

Cédar, dont leur mépris fut le dernier adieu,
A cet excès d'horreur se dressa contre Dieu.
Tout l'univers tourna dans sa tête insensée :
Il n'eut plus qu'une soif, un but, une pensée,
Anéantir son âme et la jeter au vent.
Comme un gladiateur blessé se relevant,

Il cueillit sur les flancs des arides collines
Une immense moisson de ronces et d'épines ;
Autour du groupe mort où son pied les roula,
En bûcher circulaire il les accumula ;
Dans ce cercle funèbre il s'enferma lui-même,
Et pour hymne de mort vomissant le blasphème,
Sur cet amas de ronce entassé lit sur lit,
Il frappa le caillou dont le feu rejaillit ;
Puis, prenant dans ses bras ses enfants et sa femme,
Ces trois morts sur le cœur il attendit la flamme.

La flamme, en serpentant dans l'énorme foyer
Que le vent du désert fit bientôt ondoyer,
Comme une mer qui monte au naufrage animée,
L'ensevelit vivant sous des flots de fumée.
L'édifice de feu par degrés s'affaissa.
Du ciel sur cette flamme un esprit s'abaissa,
Et d'une aile irritée éparpillant la cendre :
« Va ! descends, cria-t-il, toi qui voulus descendre !
Mesure, esprit tombé, ta chute à ton remord !
Dis le goût de la vie et celui de la mort !
Tu ne remonteras au ciel qui te vit naître
Que par les cent degrés de l'échelle de l'être,
Et chacun en montant te brûlera le pied ;
Et ton crime d'amour ne peut être expié
Qu'après que cette cendre aux quatre vents semée,
Par le temps réunie et par Dieu ranimée,
Pour faire à ton esprit de nouveaux vêtements
Aura repris ton corps à tous les éléments,
Et, prêtant à ton âme une enveloppe neuve,
Renouvelé neuf fois ta vie et ton épreuve ;
A moins que le pardon, justice de l'amour,
Ne descende vivant dans ce mortel séjour ! »

. . . . . .

. . . . . .

L'ouragan, à ces mots se levant sur la plaine,
Souffla sur le bûcher de toute son haleine,
Et dispersa la cendre en pâles tourbillons,
Comme un semeur, l'hiver, la semence aux sillons.
L'immobile désert sentit frémir sa poudre,
L'occident se couvrit de menace et de foudre ;

Des nuages pesants, pleins de tonnerre et d'eau,
Posèrent sur les monts comme un sombre fardeau,
Et, sur son front levé vers la céleste voûte,
L'homme sentit pleuvoir une première goutte.
. . . . . .
. . . . . .

ÉPILOGUE

Et le vieillard finit en disant : « Gloire à Dieu ! »
Seul mot qui contient tout, seul salut, seul adieu,
Seule explication du ciel et de la terre,
Seule clef de l'esprit dont s'ouvre tout mystère !
Il étendit sa main pour le bénir sur nous !
Nous pliâmes, contrits, nos fronts et nos genoux ;
Comme un homme qui craint de renverser son vase,
Nous sortîmes muets, emportant notre extase.
Le navire aux mâts nus endormi sur les flots
Sous l'ombre du Liban berçait nos matelots.
Sous la vergue où le câble avait roulé les toiles,
L'hirondelle du bord en becquetait les voiles.
Le sifflet réveilla le pilote dormant,
Et le vaisseau reprit son sillage écumant.

CHAPITRE XVII

LES RECUEILLEMENTS POÉTIQUES

Les critiques dirigées de toutes parts contre *la Chute d'un Ange* avaient été fort sensibles à Lamartine. Pour y répondre indirectement, pour affirmer, non sans élégance, que les tracas de la politique et le souci de la haute poésie n'avaient point affaibli en lui le talent d'autrefois, il se prépara, aussitôt, à publier un volume de poésies lyriques, le premier de ce genre qu'il donnât au public depuis les *Harmonies*. A plusieurs reprises, pendant les étés de 1837 et de 1838 l'inspiration était venue le visiter avec une largeur, parfois même avec une violence d'émotion qui l'avait laissé tout vibrant ; la mort de Louis de Vignet avait rouvert pour lui la source des souvenirs... Bref, idées et sentiments s'étaient, peu à peu, déposés comme autrefois en un certain nombre de poèmes, égaux pour l'inspiration, sinon toujours pour la forme, aux plus belles pièces des *Harmonies*. Lamartine, de plus, au cours des dernières années, avait écrit plusieurs poèmes de circonstance. Ce sont ces vers, entre lesquels, malgré la diversité de leur origine, une certaine gravité de pensée maintenait l'unité du ton, qu'il songea à réunir. Le titre qu'il leur donna indique qu'ils marquent, dans la vie si agitée de l'homme politique et de l'écrivain, des haltes de rêve, où le bruit du monde fait silence au profit des échos intérieurs...

Au reste, la situation financière de Lamartine, de plus en plus embarrassée au cours de cet hiver, l'obligeait à ne pas retarder la publication de ce nouveau recueil. Il l'apporte, en revenant à Paris, en décembre 1838, à l'éditeur Gosselin. Le livre s'imprime pendant le mois de janvier ; Lamartine était alors accaparé par sa lutte contre la « coalition » et sa défense du ministère Molé. Dans les premiers jours de février, à peine trouve-t-il le temps de glisser cette nouvelle à Virieu, à la fin d'une longue lettre où il lui rend compte de son triomphe politique : « ... Je publie un volume, samedi, *vers...* » Mais les événements retardèrent la publication. Le 12 février, Lamartine n'a pas achevé de relire ses vers : « ... Je ne puis partir avant la correction des épreuves de mon nouveau volume. Cela finira dans deux jours. »

A ce « nouveau volume », il manquait encore une préface. Lamartine l'écrivit à Saint-Point, où il alla prendre quelques jours de repos :

Saint-Point, 25 *février* 1839.

« Ici depuis trente-six heures, et en paix quoiqu'avec une maison » pleine d'électeurs. J'en jouis délicieusement. Je suis couché sur » mon tapis pour entendre le vent qui rugit avec une voix connue » autour de ma tour. Je viens d'écrire une préface de trente pages, » comme un chapitre des *Confessions* de J.-J. Rousseau ; cela » s'imprime dans trois jours. Tu l'auras, et je crois que cela te » plaira, bien qu'écrit sans rature, en deux heures et demie, entre » cinquante dérangements. Pour moi, en la relisant, je déclare » qu'elle me ravit. C'est le récit des heures que je passe, de cinq » heures à neuf heures du matin, seul dans mon réduit, quand je » fais des vers. »

(A. Virieu.)

Lamartine avait raison de tenir à cette *Préface :* c'est déjà une page des *Confidences*, avec le parti pris d'idéalisation en moins ; et, en outre, c'est la plus vivante peinture de la vie qu'il menait alors à Saint-Point, dans l'intervalle des sessions parlementaires.

Les *Recueillements* parurent au mois de mars, dix-neuf ans presque jour pour jour après les *Méditations*. Ils furent fort mal accueillis. Virieu même paraît ne les avoir goûtés que médiocrement, car le 12 mai, Lamartine lui demande : « ... Est-ce que tu n'as pas reçu les *Recueillements poétiques*, que tu ne m'en dis rien ? ou t'ont-ils semblé mauvais ? Lis *la Cloche*, l'*Épître à Dumas*, les *vers sur Julia*... »

Au milieu de l'été, Lamartine a pris, décidément, son parti d'un échec, dont il espère une revanche dans l'avenir : « ... J'ai l'insuccès le plus éclatant et le plus général que puisse ambitionner un mauvais poète. Je m'attendais à la chute et à la colère, mais pas à autant d'injures et de coups de pierres que j'en reçois des presses combinées. C'est un roulement d'insultes et de mépris que j'ai rarement vu plus complet. Cela n'est pas totalement mérité, et, sous quelques rapports, pas du tout. *Impavidum ferient.* Dans dix-huit mois, ce sera la réaction, comme pour le *Voyage en Orient*, écrasé deux ans, et auquel les presses ne suffisent plus en ce moment. J'ai aussi des vengeurs nombreux. »

L'insuccès de 1839 s'explique facilement. « Plus Lamartine grandissait comme orateur et comme homme politique, moins on était disposé à le compter encore au nombre des faiseurs de vers. Aussi bien, on était au lendemain du complet échec subi par *la Chute d'un Ange ;* on n'imaginait pas qu'il pût s'en relever... » (R. Doumic). Par contre, l'indifférence que la critique paraît avoir conservée à ce recueil prend l'apparence d'une injustice. M. Doumic proteste contre elle ; il exprime avec beaucoup de sympathie, le charme original et nuancé de ce dernier livre lyrique de Lamartine : « Ce sont des vers écrits à l'automne de la vie, comme à

Madame de Lamartine.
(*D'après un dessin de T. G. Regnault, fait à Rome*)

l'automne de l'année ; ils en reflètent les émotions, ils en traduisent les pensées. Parvenu à cet endroit de la route, si le voyageur se retourne, il la voit bordée de tombeaux... C'est là cette tristesse de l'âge mûr, si différente de la mélancolie dont la jeunesse croit souffrir, et qui n'est que l'impatience de l'avenir. La rêverie du jeune homme est égoïste ; combien elle paraît mesquine et frivole à l'homme instruit par la vie ! Maintenant détaché du point de vue personnel, c'est sur la misère universelle qu'il promène un regard de large pitié ; c'est la plainte humaine dont il écoute et dont il renforce l'écho... Le christianisme élargi et vague du poète se confond avec la religion de l'humanité... [1] »

LETTRE A M. LÉON BRUYS D'OUILLY

SERVANT DE PRÉFACE

Je vous envoie, mon cher ami, le petit volume de poésies nouvelles que M. Charles Gosselin réclame et que vous voulez bien vous charger de lui porter parmi vos bagages. Les poètes seuls doivent se charger de ces commissions à la fois sérieuses et futiles, comme on ne donne les choses légères à porter qu'aux mains des enfants.

Mon éditeur ne se contente pas de vers ; il veut encore un titre. Dites-lui d'appeler ce volume *Recueillements poétiques*. Ce titre rend parfaitement l'impression que j'ai eue en écrivant ces poésies. C'est le nom des heures que j'y ai trop rarement consacrées.

Vous me demandez, mon cher ami, comment, au milieu de mes travaux d'agriculteur, de mes études philosophiques, de mes voyages et du mouvement politique qui m'emporte quelquefois dans sa sphère tumultueuse et passionnée, il peut me rester quelque liberté d'esprit et quelques heures d'audience pour cette poésie de l'âme qui ne parle qu'à voix basse dans le silence et dans la solitude. C'est comme si vous demandiez au soldat ou au matelot s'il leur reste un moment pour penser à ce qu'ils aiment et pour prier Dieu, dans le bruit du camp ou dans l'agitation de la mer. Tout homme a en soi une merveilleuse faculté d'expansion et de concentration, de se livrer au monde sans se perdre soi-même, de se quitter et de se retrouver tour à tour. Voulez-vous que je vous dise mon secret ? C'est la division du temps ; son heure à chaque chose, et il y en a pour tout. Bien entendu que je parle de l'homme qui vit comme nous, à cent lieues de Paris et à dix lieues de toute ville, entre deux montagnes,

1. Doumic, *Lamartine*, pp. 167-170.

sous son chêne ou sous son figuier. Et puisque vous voulez le récit vrai et confidentiel d'une de mes journées de paysan que vous trouvez trop pleines et que je sens si vides, tenez, le voilà : prenez et lisez, comme dit solennellement le grand poète des *Confessions*, J.-J. Rousseau.

Mais d'abord souvenez-vous que, pour vivre ainsi double, il faut se coucher de bonne heure et que votre lampe s'éteigne quand la lampe du tisserand et celle de la fileuse brillent encore, comme des étoiles tombées à terre, à travers les branches, sur les flancs noirs de nos collines. Il faut entendre en s'endormant les chants éloignés des jeunes garçons du village qui reviennent de la veillée dans les étables, et qui se répondent en s'affaiblissant comme une sonore invitation au sommeil :

... Suadentque cadentia sidera somnos

Notre ami et maître Virgile savait tout cela.

Quand donc l'année politique a fini, quand la Chambre, les conseils généraux de département, les conseils municipaux de village, les élections, les moissons, les vendanges, les semailles, me laissent deux mois seul et libre dans cette chère masure de Saint-Point que vous connaissez, et où vous avez osé coucher quelquefois sous une tour qui tremble aux coups du vent d'ouest, ma vie de poète recommence pour quelques jours. Vous savez mieux que personne qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle. Le bon public qui ne crée pas comme Jéhovah l'homme à son image, mais qui le défigure à sa fantaisie, croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles ; je n'y ai pas employé trente mois, et la poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus beau et le plus intense des actes de la pensée, mais le plus court et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. La poésie, c'est le chant intérieur. Que penseriez-vous d'un homme qui chanterait du matin au soir ? Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant, quand vous êtes seul et débordant de force, dans les routes solitaires de vos bois. Cela marque le pas et donne la cadence aux mouvements du cœur et de la vie. Voilà tout.

L'heure de ce chant pour moi, c'est la fin de l'automne ; ce sont les derniers jours de l'année qui meurt dans les brouillards et dans les tristesses du vent. La nature âpre et froide nous refoule alors au dedans de nous-mêmes ; c'est le crépuscule de l'année, c'est le moment où l'action cesse au dehors ; mais l'action intérieure ne cessant jamais, il faut bien employer à quelque chose ce superflu de force qui se convertirait en mélancolie dévorante, en désespoir et en démence

si on ne l'exhalait pas en prose ou en vers ! Béni soit celui qui a inventé l'écriture, cette conversation de l'homme avec sa propre pensée, ce moyen de le soulager du poids de son âme ! Il a prévenu bien des suicides.

A ce moment de l'année, je me lève bien avant le jour ; cinq heures du matin n'ont pas encore sonné à l'horloge lente et rauque du clocher qui domine mon jardin, que j'ai quitté mon lit, fatigué de rêves, rallumé ma lampe de cuivre et mis le feu au sarment de vigne qui doit réchauffer ma veille dans cette petite tour voûtée, muette et isolée, qui ressemble à une chambre sépulcrale habitée encore par l'activité de la vie. J'ouvre ma fenêtre ; je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon balcon de bois. Je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne, qui se découpent nettes et aiguës sur le bleu pâle d'un firmament d'hiver, ou qui noient leurs cimes dans un lourd océan de brouillards ; quand il y a du vent, je vois courir les nuages sur les dernières étoiles qui brillent et disparaissent tour à tour comme des perles de l'abîme que la vague recouvre et découvre dans ses ondulations. Les branches noires et dépouillées des noyers du cimetière se tordent et se plaignent sous la tourmente des airs, et l'orage nocturne ramasse et roule leurs tas de feuilles mortes, qui viennent bruire et bouillonner au pied de la tour comme de l'eau.

A un tel spectacle, à une telle heure, dans un tel silence, au milieu de cette nature sympathique, de ces collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau où repose en nous attendant tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre, est-il possible que l'âme qui s'éveille et qui se trempe dans cet air des nuits n'éprouve pas un frisson universel, ne se mêle pas instantanément à toute cette magnifique confidence du firmament et des montagnes, des étoiles et des prés, du vent et des arbres, et qu'une rapide et bondissante pensée ne s'élance pas du cœur pour monter à ces étoiles, et de ces étoiles pour monter à Dieu ? Quelque chose s'échappe de moi pour se confondre à toutes ces choses ; un soupir me ramène à tout ce que j'ai connu, aimé, perdu dans cette maison et ailleurs ; une espérance forte et évidente comme la Providence dans la nature me reporte au sein de Dieu, où tout se retrouve : une tristesse et un enthousiasme se confondent dans quelques mots que j'articule tout haut sans crainte que personne les entende, excepté le vent qui les porte à Dieu. Le froid du matin me saisit ; mes pas craquent sur le givre, je referme ma fenêtre et je rentre dans ma tour où le fagot réchauffant pétille et où mon chien m'attend.

Que faire alors, mon cher ami, pendant ces trois ou quatre

longues heures de silence qui ont à s'écouler en novembre entre le réveil et le mouvement de la lumière et du jour ? Tout dort dans la maison et dans la cour ; à peine entend-on quelquefois un coq, trompé par la lueur d'une étoile, jeter un cri qu'il n'achève pas et dont il semble se repentir, ou quelque bœuf endormi et rêvant dans l'étable pousser un mugissement sonore qui réveille en sursaut le bouvier. On est sûr qu'aucune distraction domestique, aucune visite importune, aucune affaire du jour ne viendra vous surprendre de deux ou trois heures et tirailler votre pensée. On est calme et confiant dans son loisir : car le jour est aux hommes, mais la nuit n'est qu'à Dieu.

Ce sentiment de sécurité complète est à lui seul une volupté. J'en jouis un instant avec délices. Je vais, je viens, je fais mes six pas dans tous les sens, sur les dalles de ma chambre étroite ; je regarde un ou deux portraits suspendus au mur, images mille fois mieux peintes en moi ; je leur parle, je parle à mon chien, qui suit d'un œil intelligent et inquiet tous mes mouvements de pensée et de corps. Quelquefois je tombe à genoux devant une de ces chères mémoires du passé mort ; plus souvent je me promène en élevant mon âme au Créateur et en articulant quelques lambeaux de prières que notre mère nous apprenait dans notre enfance, et quelques versets mal cousus de ces psaumes du saint poète hébreu, que j'ai entendu chanter dans les cathédrales et qui se retrouvent çà et là dans ma mémoire, comme des notes éparses d'un air oublié.

Cela fait (et tout ne doit-il pas commencer et finir par cela ?), je m'assieds près de la vieille table de chêne où mon père et mon grand-père se sont assis. Elle est couverte de livres froissés par eux et par moi : leur vieille Bible, un grand Pétrarque in-4°, édition de Venise en deux énormes volumes, où ses œuvres latines, sa politique, ses philosophies, son *Africa* tiennent deux mille pages, et où ses immortels sonnets en tiennent sept (parfaite image de la vanité et de l'incertitude du travail de l'homme qui passe sa vie à élever un monument immense et laborieux à sa mémoire, et dont la postérité ne sauve qu'une petite pierre pour lui faire une gloire et une immortalité) ; un Homère, un Virgile, un volume de lettres de Cicéron, un tome dépareillé de Chateaubriand, de Gœthe, de Byron, tous philosophes ou poètes, et une petite *Imitation de Jésus-Christ*, bréviaire philosophique de ma pieuse mère, qui conserve la trace de ses doigts, quelquefois de ses larmes, quelques notes d'elle, et qui contient à lui seul plus de philosophie et plus de poésie que tous ces poètes et tous ces philosophes. Au milieu de tous ces volumes poudreux et épars, quelques feuilles de beau papier blanc,

des crayons et des plumes qui invitent à crayonner et à écrire.

Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves ; je ressens tout, je pense à tout, je roule nonchalamment un crayon dans ma main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche ; le mouvement de la pensée s'arrête, comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein, les images, les sentiments s'accumulent, ils demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre ; je me dis : « Écrivons ». Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris des vers. Je passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier, dans ces mètres qui marquent la cadence et le mouvement de l'âme, les sentiments, les idées, les souvenirs, les tristesses, les impressions dont je suis plein : je me relis plusieurs fois à moi-même ces harmonieuses confidences de ma propre rêverie ; la plupart du temps je les laisse inachevées et je les déchire après les avoir écrites. Elles ne se rapportent qu'à moi, elles ne pourraient être lues par d'autres ; ce ne seraient pas peut-être les moins poétiques de mes poésies, mais qu'importe ! Tout ce que l'homme sent et pense de plus fort et de plus beau, ne sont-ce pas les confidences qu'il fait à l'amour, ou les prières qu'il adresse à voix basse à son Dieu ? Les écrit-il ? Non sans doute, l'œil ou l'oreille de l'homme les profanerait. Ce qu'il y a de meilleur dans notre cœur n'en sort jamais.

Quelques-unes de ces poésies matinales s'achèvent cependant ; ce sont celles que vous connaissez, des Méditations, des Harmonies, Jocelyn, et ces pièces sans nom que je vous envoie. Vous savez comment je les écris, vous savez combien je les apprécie à leur peu de valeur ; vous savez combien je suis incapable du pénible travail de la lime et de la critique sur moi-même. Blâmez-moi, mais ne m'accusez pas, et, en retour de trop d'abandon et de faiblesse, donnez-moi trop de miséricorde et d'indulgence. *Naturam sequere !*

Les heures que je puis donner ainsi à ces gouttes de poésie, véritable rosée de mes matinées d'automne, ne sont pas longues, la cloche du village sonne bientôt l'Angélus avec le crépuscule ; on entend dans les sentiers rocailleux qui montent à l'église ou au château le bruit des sabots des paysans, le bêlement des troupeaux, les aboiements des chiens de berger et les cahots criards des roues de la charrue sur la glèbe gelée par la nuit ; le mouvement du jour commence autour de moi, me saisit et m'entraîne jusqu'au soir.

Les ouvriers montent mon escalier de bois et me demandent de leur tracer l'ouvrage de leur journée ; le curé vient et me sollicite de pourvoir à ses malades ou à ses écoles ; le maire vient et me prie de lui expliquer le texte confus d'une loi nouvelle sur les chemins vicinaux, loi que j'ai faite et que je ne comprends pas mieux que lui. Des voisins viennent et me somment d'aller avec eux tracer une route ou borner un héritage ; mes vignerons viennent m'exposer que la récolte a manqué et qu'il ne leur reste qu'un ou deux sacs de seigle pour nourrir leur femme et cinq enfants pendant un long hiver ; le courrier arrive chargé de journaux et de lettres qui ruissellent comme une pluie de paroles sur ma table, paroles quelquefois douces, quelquefois amères, plus souvent indifférentes, mais qui demandent toutes une pensée, un mot, une ligne. Mes hôtes, si j'en ai, se réveillent et circulent dans la maison ; d'autres arrivent et attachent leurs chevaux harassés aux barreaux de fer des fenêtres basses. Ce sont des fermiers de nos montagnes en veste de velours noir, en guêtres de cuir, des maires des villages voisins, de bons vieux curés à la couronne de cheveux blancs, trempés de sueur, de pauvres veuves des villes prochaines, qui seraient heureuses d'un bureau de poste ou de timbre, qui croient à la toute-puissance d'un homme dont le journal du chef-lieu a parlé, et qui se tiennent timidement en arrière sous les grands tilleuls de l'avenue, avec un ou deux pauvres enfants à la main. Chacun a son souci, son rêve, son affaire ; il faut les entendre, serrer la main à l'un, écrire un billet pour l'autre, donner quelque espérance à tous. Tout cela se fait en rompant, sur le coin de la table chargée de vers, de prose et de lettres, un morceau de ce pain de seigle odorant de nos montagnes, assaisonné de beurre frais, d'un fruit du jardin, d'un raisin de la vigne. Frugal déjeuner de poète et de laboureur, dont les oiseaux attendent les miettes sur mon balcon. Midi sonne ; j'entends mes chevaux caressants hennir et creuser du pied le sable de la cour, comme pour m'appeler. Je dis bonjour et adieu aux hôtes de la maison qui restent jusqu'au soir ; je monte à cheval et je pars au galop, laissant derrière moi toutes les pensées du matin pour aller à d'autres soucis du jour. Je m'enfonce dans les sentiers creux et escarpés de nos vallées ; je gravis et je redescends pour gravir encore nos montagnes ; j'attache mon cheval à bien des arbres, je frappe à plusieurs portes ; je retrouve ici et là mille affaires pour moi ou pour les autres, et je ne rentre qu'à la nuit, après avoir savouré, pendant six ou sept heures de routes solitaires, tous les rayons du soleil, toutes les teintes des feuilles jaunissantes, toutes les odeurs, tous les bruits gais ou tristes de nos grands paysages dans les jours d'au-

tomne. Heureux si en rentrant, harassé de fatigue, je trouve par hasard au coin du feu quelque ami arrivé pendant mon absence, au cœur simple, à la parole poétique, qui, en allant en Italie ou en Suisse, s'est souvenu que mon toit est près de sa route, et qui, comme Hugo, Nodier, Quinet, Sue ou Manzoni, vient nous apporter un écho lointain des bruits du monde et goûter avec indulgence un peu de notre paix !

Voilà, mon cher ami, la meilleure part de vie de l'année pour moi. Que Dieu la multiplie et soit béni pour ce peu de sel dont il l'assaisonne ! Mais ces jours s'envolent avec la rapidité des derniers soleils qui dorent entre deux brouillards les cimes pourprées des jeunes peupliers de nos prés.

Un matin, le journal annonce que les Chambres sont convoquées pour le milieu ou la fin de décembre. De ce jour, toute joie du foyer et toute paix s'évanouissent ; il faut préparer ce long interrègne domestique que produit l'absence dans un ménage rural, pourvoir aux nécessités de Saint-Point, à celles d'un séjour onéreux de six mois à Paris, *res angusta domi !* il faut partir.

Je sais bien qu'on me dit : « Pourquoi partez-vous ? ne tient-il pas à vous de vous enfermer dans votre quiétude de poète et de laisser le monde politique travailler pour vous ? » Oui, je sais qu'on me dit cela ; mais je ne réponds pas : j'ai pitié de ceux qui me le disent. Si je me mêlais à la politique pour plaisir ou pour vanité, on aurait raison ; mais si je m'y mêle par devoir, comme tout passager dans un gros temps met sa main à la manœuvre, on a tort ; j'aimerais mieux chanter au soleil sur le pont, mais il faut monter à la vergue et prendre un ris, ou déployer la voile. Le labeur social est le travail quotidien et obligatoire de tout homme qui participe aux périls ou aux bénéfices de la société. On se fait une singulière idée de la politique dans notre pays et dans notre temps. Eh ! mon Dieu, il ne s'agit pas le moins du monde pour vous et pour moi de savoir à quelles pauvres et passagères individualités appartiendront quelques années de pouvoir. Qu'importe à l'avenir que telle ou telle année du gouvernement d'un petit pays qu'on appelle la France ait été marquée par le consulat de tels ou tels hommes ? c'est l'affaire de leur gloriole, c'est l'affaire du calendrier. Mais il s'agit de savoir si le monde social avancera ou rétrogradera dans sa route sans terme ; si l'éducation du genre humain se fera par la liberté ou par le despotisme qui l'a si mal élevé jusqu'ici ; si les législations seront l'expression du droit et du devoir de tous ou de la tyrannie de quelques-uns ; si l'on pourra enseigner à l'humanité à se gouverner par la vertu plus que par la force ; si l'on introduira enfin dans les rapports politiques des hommes entre eux et des nations entre elles

ce divin principe de fraternité qui est tombé du ciel sur la terre pour détruire toutes les servitudes et pour sanctifier toutes les disciplines ; si l'on abolira le meurtre légal ; si l'on effacera peu à peu du code des nations ce meurtre en masse qu'on appelle la guerre ; si les hommes se gouverneront enfin comme des familles, au lieu de se parquer comme des troupeaux ; si la liberté sainte des consciences grandira enfin avec les lumières de la raison, multipliées par le verbe, et si Dieu, s'y réfléchissant de siècle en siècle davantage, sera de siècle en siècle mieux adoré en œuvres et en paroles, en esprit et en vérité.

Voilà la politique telle que nous l'entendons, vous, moi, tant d'autres, et presque toute cette jeunesse qui est née dans les tempêtes, qui grandit dans les luttes, et qui semble avoir en elle l'instinct des grandes choses qui doivent graduellement et religieusement s'accomplir. Croyez-vous qu'à une pareille époque et en présence de tels problèmes il y ait honneur et vertu à se mettre à part dans le petit troupeau des sceptiques, et à dire comme Montaigne : « Que sais-je ? » ou comme l'égoïste : « Que m'importe ? »

Non. Lorsque le divin Juge nous fera comparaître devant notre conscience à la fin de notre courte journée d'ici-bas, notre modestie, notre faiblesse ne seront point une excuse pour notre inaction. Nous aurons beau lui répondre : « Nous n'étions rien, nous ne pouvions rien, nous n'étions qu'un grain de sable ». Il nous dira : « J'avais mis devant vous, de votre temps, les deux bassins d'une balance où se pesaient les destinées de l'humanité : dans l'un était le bien, dans l'autre était le mal. Vous n'étiez qu'un grain de sable, sans doute ; mais qui vous dit que ce grain de sable n'eût pas fait incliner la balance de mon côté ? Vous avez une intelligence pour voir, une conscience pour choisir, vous deviez mettre ce grain de sable dans l'un ou dans l'autre ; vous ne l'avez mis nulle part ; que le vent l'emporte ! il n'a servi ni à vous ni à vos frères.

Je ne veux pas, mon cher ami, me faire en mourant cette triste réponse de l'égoïsme, et voilà pourquoi je termine à la hâte ce griffonnage et je vous dis adieu.

Mais je m'aperçois que cette lettre a vingt pages ; tant pis : il est trop tard pour la recommencer.

M. Charles Gosselin me demande un avertissement ; si cette lettre est trop longue pour une lettre, tirez-en une préface. Cela ne se lit pas.

De Lamartine.

Saint-Point, 1er décembre 1838.

A M. WAP

POÈTE HOLLANDAIS

EN RÉPONSE A UNE ODE ADRESSÉE A L'AUTEUR SUR LA MORT DE SA FILLE

Que le ciel et mon cœur bénissent ta pensée,
Toi qui pleures de loin ce que la mort m'a pris !
Et que par ta pitié cette larme versée
Devienne une perle sans prix !
Que l'ange de ton cœur devant Dieu la suspende
Pour la faire briller de la splendeur des cieux,
Et qu'en larmes de joie un jour il te les rende,
Ces pleurs, aumône de tes yeux !

Oh ! quand j'ai lu ce nom qui remplissait naguère
De joie et de clarté mon oreille et mon cœur,
Ce nom que j'ai scellé sur mes lèvres de père
Comme un mystère de douleur ;
Quand je l'ai lu gravé sur ta funèbre page,
Un nuage à mes yeux de mon cœur a monté,
Et j'ai dit en moi-même : « Il n'est donc nulle plage
Où quelque ange ne l'ait porté ? »

Et qu'ai-je fait, dis-moi, pour mériter, ô barde,
Que ton front se couvrît de cendre avec le mien ?
Dieu n'avait pas remis cette enfant sous ta garde,
Mon bonheur n'était pas le tien !
Nous parlons ici-bas des langues étrangères,
L'onde de mes torrents n'est pas l'eau que tu bois ;
Mais l'âme comprend l'âme, et la pitié rend frères
Tous ceux dont le cœur est la voix.

Toute voix qui la nomme entre au fond de mon âme ;
Je ne puis sans pâlir en entendre le son,
Et j'adore de l'œil jusqu'aux lettres de flamme
Qui composaient son divin nom.
Le jour, la nuit, tout haut ma bouche les épelle,
Comme si dans leur sens ces lettres l'enfermaient !
Il semble à mon amour que quelque chose d'elle
Vit dans ces sons qui la nommaient.

Oh ! si comme mon cœur, si tu l'avais connue !
Si dans le plus divin de tes songes d'amant
Cette forme angélique une heure était venue
Luire devant toi seulement ;
Si le rayon vivant de son regard céleste,
Ce rayon, dont mon œil douze ans fut réjoui,
Eût plongé dans le tien comme un éclair qui reste
A jamais dans l'œil ébloui ;

Si ses cheveux, pareils aux rayons de l'aurore,
Dont sa mère lissait les soyeux écheveaux,
Déployant les reflets du cuivre qui les dore,
Avaient déroulé leurs anneaux ;
Si tu les avais vus en deux ailes de femme,
Sur sa trace en courant après elle voler
Et découvrir ce front où les baisers de l'âme
Allaient d'eux-mêmes se coller ;

Si ton oreille avait entendu l'harmonie
De sa voix où déjà vibraient à l'unisson
L'innocence et l'amour, le cœur et le génie,
Modulés dans un même son ;
Si de ce doux écho ton oreille était pleine,
Et si, passant ton doigt sur ton front incertain,
Comme moi tu sentais encor la tiède haleine
De ses longs baisers du matin ;

Comme moi tu n'aurais qu'un seul nom sur la bouche,
Qu'une blessure au cœur, qu'une image dans l'œil,
Qu'une ombre sur tes pas, qu'un rêve dans ta couche,
Qu'une lampe au fond du cercueil !
Elle, elle, et toujours elle ! elle dans chaque aurore !
Elle dans l'air qui flotte, afin d'y respirer !
Elle dans le passé, pour s'y tourner encore !
Elle au ciel, pour le désirer !

C'était l'unique fleur de l'Éden de ma vie
Où le parfum du ciel ne se corrompît pas,
Le seul esprit d'en haut que la mort assouvie
N'eût point éloigné de mes pas !
C'était de mes beaux jours la plus pure pensée,
Que Dieu d'un vœu d'amour me permît d'animer,
Pour que dans ce beau corps mon âme retracée
Pût se réfléchir et s'aimer !

Je la vois devant moi, la nuit, comme une étoile
Dont la lueur me cherche et vient me caresser ;
Le jour, comme un portrait détaché de la toile
Qui s'élance pour m'embrasser.
Je la vois, s'enfuyant dans mon sein qui l'adore,
Faire éclater de là son rire triomphant,
Ou, du sein de sa mère, à mon baiser sonore
Apporter ses lèvres d'enfant.

Je la vois, grandissant sous les palmiers d'Asie,
Se mûrir aux rayons de ces soleils nouveaux,
Et, rêveuse déjà, lutter de poésie
Avec le chant de ses oiseaux.
J'entends à son insu se révéler son âme
Dans ces vagues soupirs d'un cœur qui se pressent,
Préludes enchantés de ces accords de femme,
Où l'âme va donner l'accent.

Oui, pour revivre encor, je vis dans son image :
Le cœur plein d'un objet ne croit pas à la mort.
Elle est morte pour vous qui cherchez son visage,
Mais pour nous elle est près, elle vit, elle dort.
Je l'entends, je l'appelle, et je sais que chaque heure
Avance l'heure fixe où je vais la revoir ;
Et je dis chaque jour au penser qui la pleure :
« A demain ! peut-être à ce soir ! »

Oh ! si de notre amour l'espoir était le rêve !
Si nous ne devions pas retrouver dans les cieux
Ces êtres adorés qu'un ciel jaloux enlève,
Que nous suivons du cœur, que nous cherchons des yeux ;
Si je ne devais plus revoir, toucher, entendre,
Elle ! elle qu'en esprit je sens, j'entends, je vois,
A son regard d'amour encore me suspendre,
Frissonner encore à sa voix ;

Si les hommes, si Dieu me le disait lui-même ;
Lui, le maître, le Dieu, je ne le croirais pas ;
Ou je lui répondrais par l'éternel blasphème,
Seule réponse du trépas :

Oui, périsse et moi-même et tout ce qui respire,
Et ses mondes et lui, lui dans son ciel moqueur,
Plutôt que ce regard, plutôt que ce sourire,
Que cette image dans mon cœur !

Mais toi qui m'as compris, toi dont la voix mortelle
Rend la voix dans mon sein à des échos si chers ;
Toi qui me dis son nom, toi qui fais parler d'elle
La langue immortelle des vers ;
Que les anges du ciel recueillent ta parole !
Cette parole aida mes larmes à sortir.
Et que le chant du ciel, dont ta voix me console,
Dans ta vie aille retentir !

Pour ce tribut pieux de ta paupière humide,
Puisses-tu, jusqu'au soir de tes jours de bonheur,
Ne voir à ton foyer jamais de place vide,
D'abîme creusé dans ton cœur !
Et puisse à ton chevet, veillant ton agonie,
Une enfant dans son sein recevoir ton adieu,
Essuyer ta sueur, et, comme un doux génie,
Cacher la mort, et montrer Dieu !

A M. FÉLIX GUILLEMARDET

SUR SA MALADIE

Saint-Point, 15 septembre 1837.

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
Se plaindre et soupirer comme une faible femme
Qui de sa propre voix soi-même s'attendrit,
Où par des chants de deuil ma lyre intérieure
Allait multipliant, comme un écho qui pleure,
Les angoisses d'un seul esprit.

Dans l'être universel au lieu de me répandre,
Pour tout sentir en lui, tout souffrir, tout comprendre,
Je resserrais en moi l'univers amoindri ;
Dans l'égoïsme étroit d'une fausse pensée
La douleur en moi seul, par l'orgueil condensée,
Ne jetait à Dieu que mon cri.

Ma personnalité remplissait la nature :
On eût dit qu'avant elle aucune créature
N'avait vécu, souffert, aimé, perdu, gémi ;
Que j'étais à moi seul le mot du grand mystère,
Et que toute pitié du ciel et de la terre
Dût rayonner sur ma fourmi !

Pardonnez-nous, mon Dieu ! tout homme ainsi commence.
Le retentissement universel, immense,
Ne fait vibrer d'abord que ce qui sent en lui ;
De son être souffrant l'impression profonde,
Dans sa neuve énergie, absorbe en lui le monde
Et lui cache les maux d'autrui.

Comme Pygmalion contemplant sa statue
Et promenant sa main sous sa mamelle nue
Pour savoir si ce marbre enferme un cœur humain,
L'humanité pour lui n'est qu'un bloc sympathique
Qui, comme la Vénus du statuaire antique,
Ne palpite que sous sa main.

O honte ! ô repentir ! quoi ! ce souffle éphémère
Qui gémit en sortant du ventre de sa mère,
Croirait tout étouffer sous le bruit d'un seul cœur ?
Hâtons-nous d'expier cette erreur d'un insecte,
Et, pour que Dieu l'écoute et l'ange le respecte,
Perdons nos voix dans le grand chœur !

Jeune, j'ai partagé le délire et la faute,
J'ai crié ma misère, hélas ! à voix trop haute :
Mon âme s'est brisée avec son propre cri !
De l'univers sensible atome insaisissable,
Devant le grand soleil j'ai mis mon grain de sable,
Croyant mettre un monde à l'abri.

Puis mon cœur, insensible à ses propres misères,
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères ;
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs,
Et, comme un grand linceul que la pitié déroule,
L'âme d'un seul, ouverte aux plaintes de la foule,
A gémi toutes les douleurs.

Alors dans le grand tout mon âme répandue
A fondu, faible goutte au sein des mers perdue
Que roule l'Océan, insensible fardeau,
Mais où l'impulsion sereine ou convulsive,
Qui de l'abîme entier de vague en vague arrive,
Palpite dans la goutte d'eau.

Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme ;
J'ai conçu la douleur du nom dont on le nomme,
J'ai sué sa sueur et j'ai saigné son sang ;
Passé, présent, futur, ont frémi sur ma fibre
Comme vient retentir le moindre son qui vibre
Sur un métal retentissant.

Alors j'ai bien compris par quel divin mystère
Un seul cœur incarnait tous les maux de la terre,
Et comment, d'une croix jusqu'à l'éternité,
Du cri de Golgotha la tristesse infinie
Avait pu contenir seule assez d'agonie
Pour exprimer l'humanité !...

Alors j'ai partagé, bien avant ma naissance,
Ce pénible travail de sa lente croissance
Par qui sous le soleil grandit l'esprit humain,
Semblable au rude effort du sculpteur sur la pierre,
Qui mutile cent fois le bloc dans la carrière
Avant qu'il vive sous sa main.

Les germinations sourdes de ces idées,
Pareilles à ces fleurs des saisons retardées
Que le pied du faucheur écrase avant leur fruit ;
Cet éternel assaut des vagues convulsives
N'arrachant qu'un rocher par siècles à leurs rives ;
Ce temps qui ne fait que du bruit ;

Cet orageux effort des partis politiques
Pour rasseoir le saint droit sur les bases antiques,
Pyramide impuissante à se tenir debout ;
La liberté que l'homme immole ou prostitue,
Du peuple qui la souille au tyran qui la tue
Passant des cachots à l'égout ;

Dieu comme le soleil attirant les nuages ;
Le vulgaire incarnant les purs dogmes des sages ;
L'erreur mettant sa main entre l'œil et le feu ;
Et le sage, du ciel parlant en paraboles,
Obligé d'écarter en tremblant ces symboles,
De peur de mutiler le Dieu ;

Pas un dogme immuable où le doute ne pose,
Le mensonge ou le vide au bout de toute chose,
Et le plus beau destin en trois pas traversé ;
La mort, coursier trompeur à qui l'espoir se fie,
S'abattant au milieu de la plus belle vie
Sur le cavalier renversé ;

Ces amours enlacés par mille sympathies
Arrachés du sol tendre ainsi que des orties
A l'heure où de leurs fleurs notre âme embaumerait,
Et le sort choisissant pour but au coup suprême
La minute où le sein bat sous un sein qui l'aime,
Pour percer deux cœurs d'un seul trait ;

Ces mères expirant de faim le long des routes,
De leur mamelle à sec pressant en vain les gouttes
Aux lèvres de leur fils sur leurs genoux gisant ;
Le travail arrosant de sa sueur stérile
Du sol ingrat et dur l'insatiable argile
Qui boit la rosée et le sang ;

Et les vents de la mort, dont les fortes haleines
Vident dans le tombeau de grandes villes pleines,
Et sèchent en trois jours trois générations ;
Et ces grands secoûments de choses et d'idées,
Qui font monter si haut en vagues débordées
Les écumes des nations ;

Et ces exils qui font à tant d'enfants sans mères
Des fleuves étrangers boire les eaux amères ;
Et ces dégoûts d'esprit et ces langueurs du corps ;
Et, devant ce tombeau que leur misère envie,
Ces infirmes traînant sur les bords de la vie
Le linceul de leurs longues morts :

Oui, j'ai trempé ma lèvre, homme, à toutes ces peines ;
Les gouttes de ton sang ont coulé de mes veines ;
Mes mains ont essuyé sur mon front tous ces maux ;
La douleur s'est fait homme en moi pour cette foule,
Et, comme un océan où toute larme coule,
Mon âme a bu toutes ces eaux !

TOAST

PORTÉ DANS UN BANQUET NATIONAL

DES GALLOIS ET DES BRETONS

A ABERGAVENNY, DANS LE PAYS DE GALLES [1]

Saint-Point, 25 septembre 1838.

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève,
En souvenir vivant d'un antique départ,
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive
Dont chacun d'eux gardait la symbolique part :
« Frère, se disaient-ils, reconnais-tu la lame ?
Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe et le fil ?
Et l'acier qu'a fondu le même jet de flamme
Fibre à fibre se rejoint-il ? »

Et nous, nous vous disons : « O fils des mêmes plages,
Nous sommes un tronçon de ce glaive vainqueur !
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages :
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur ?...
N'est-ce pas cet œil bleu comme la mer profonde
Qui brise entre nos caps sur des écueils pareils,
Où notre ciel brumeux réfléchit dans son onde
Plus de foudres que de soleils ?

« Le vent ne fait-il pas battre sur vos épaules
Au branle de vos pas ces forêts de cheveux,
Crinière aux nœuds dorés du vieux lion des Gaules,
Où le soleil sanglant fait ondoyer ses feux ?

1. On sait que les Gallois et les Bretons, d'origine celtique, se reconnaissent comme une seule famille, et célèbrent de temps en temps la commémoration de cette communauté de race.

Ne résonnent-ils pas au souffle des tempêtes
Comme ce crin épars par les lances porté,
Étendards naturels que font flotter nos têtes
Sur les clans de la liberté ?

« De nos robustes mains quand la paume vous serre,
Ce langage muet n'est-il pas un serment
Qui jure l'amitié, l'alliance ou la guerre,
Que nul revers ne lasse et nul jour ne dément ?
Nos langues, où le bruit de nos grèves domine,
Ne vibrent-elles pas, rudes du même son,
Ainsi que deux métaux nés dans la même mine
Rendent l'accord à l'unisson ?

« Ne nous jouons-nous pas où le dauphin se joue ?
N'entrelaçons-nous pas, comme d'humbles roseaux,
Le pin durci du pôle au chêne qui le noue
Pour nous bercer aux vents dans les vallons des eaux ?
N'emprisonnons-nous pas dans la toile sonore
L'aile de la tempête ? et, sur les flots amers,
N'aimons-nous pas à voir le jour nomade éclore
De toutes les vagues des mers ?

« Le coursier aux crins noirs, trône vivant des braves,
Ne nous nomme-t-il pas dans ses hennissements ?
Nos bardes n'ont-ils pas des chants tristes et graves,
Des harpes de Morven vieux retentissements ?
N'en composent-ils pas les cordes les plus douces
Avec les pleurs de l'homme et le sang des héros,
Le vent plaintif du Nord qui siffle sur les mousses,
Le chien qui hurle au bord des flots ?

« Le poli de l'acier, l'éclair de l'arme nue,
Ne caressent-ils pas nos mains et nos regards ?
Est-il un horizon plus doux à notre vue
Qu'un soleil de combats sur des épis de dards ?
Le passé dans nos cœurs n'a-t-il pas des racines
Qu'on ne peut extirper ni secouer du sol ?
Et ne restons-nous pas rochers sous les ruines
Quand la poussière a pris son vol ?...

« Reconnaissons-nous donc, ô fils des mêmes pères,
Le sang de nos aïeux là-haut nous avoûra.
Que l'hydromel natal écume dans nos verres,
Et poussons dans le ciel trois sublimes hourra !
Hourra pour l'Angleterre et ses falaises blanches !
Hourra pour la Bretagne aux côtes de granit !
Hourra pour le Seigneur, qui rassemble les branches
Au tronc d'où tomba le vieux nid !

« Que ce cri fraternel gronde sur nos montagnes
Comme l'écho joyeux d'un tonnerre de paix !
Que l'Océan le roule entre les deux Bretagnes !
Que le vaisseau l'entende entre ses flancs épais !
Et qu'il fasse tomber dans la mer qui nous baigne,
Avec l'orgueil jaloux de nos deux pavillons,
L'aigle engraissé de mort, dont le bec encor saigne
De la chair de nos bataillons [1] !

« L'esprit des temps rejoint ce que la mer sépare ;
Le titre de famille est écrit en tout lieu.
L'homme n'est plus Français, Anglais, Romain, Barbare ;
Il est concitoyen de l'empire de Dieu !
Les murs des nations s'écroulent en poussières,
Les langues de Babel retrouvent l'unité,
L'Évangile refait avec toutes ses pierres
Le temple de l'humanité !

« Réjouissons-nous donc dans le jour qu'il nous prête !
L'aube des jours nouveaux fait poindre ses rayons :
Vous serez dans les temps, monts à la verte crête,
Un Sinaï de paix entre les nations !
Sous nos pas cadencés faisons sonner la terre,
Jetons nos gants de fer, et donnons-nous la main :
C'est nous qui conduisons aux conquêtes du Père
Les colonnes du genre humain !

« Dans le drame des temps nous avons deux grands rôles :
A nous les champs d'argile, à vous les champs amers !
Pour répandre de Dieu la semence aux deux pôles,
Creusons-nous deux sillons sur la terre et les mers !

1. A Waterloo.

Dans toute glèbe humaine où sa race fourmille,
Premiers-nés d'Occident, à la neuve clarté
Marchons, distribuant à l'immense famille
Dieu, la paix et la liberté !

« Dans notre coupe pleine où l'eau du ciel déborde,
Désaltérés déjà buvons aux nations !
Iles ou continents, que l'onde entoure ou borde,
Ayez part sous le ciel à nos libations !
Oui, buvons ; et, passant notre coupe à la ronde
Aux convives nouveaux du festin éternel,
Faisons boire après nous tous les peuples du monde
Dans le calice fraternel ! »

A M. LE COMTE DE VIRIEU

APRÈS LA MORT D'UN AMI COMMUN

LE BARON DE VIGNET

MORT A NAPLES EN 1838

Aimons-nous ! nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment :
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement !

Aimons-nous ! notre fleuve baisse ;
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse,
Les bords sont vides à moitié.

Aimons-nous ! notre beau soir tombe ;
Le premier des deux endormi
Qui se couchera dans la tombe
Laissera l'autre sans ami.

O Naples, sur ton cher rivage,
Lui, déjà ses yeux se sont clos :
Comme au lendemain d'un voyage,
Il a sa couche au bord des flots.

Son âme, harmonieux cantique,
Son âme, où les anges chantaient,
De sa tombe entend la musique
De ces mers qui nous enchantaient.

Comme un cygne à la plume noire,
Sa pensée aspirait au ciel,
Soit qu'enfant le sort l'eût fait boire
Quelque goutte amère de fiel ;

Soit que d'infini trop avide,
Trop impatient du trépas,
Toute coupe lui parût vide,
Tant que Dieu ne l'emplissait pas.

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.

Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front
Leur murmure, sa triste joie,
Et les ténèbres de leur tronc.

Ainsi que ces arbres sublimes
Sur les Alpes multipliés,
Qui portent l'aube sur leurs cimes
En couvant la nuit à leurs pieds,

Son âme nuageuse et sombre,
Trop haute pour ce vil séjour,
Laissant tout le reste dans l'ombre,
Du ciel seul recevait le jour.

Il aimait leurs mornes ténèbres
Et leur muet recueillement,
Et du pin, dans leurs nuits funèbres,
L'âpre et sourd retentissement.

Il goûtait les soirs gris d'automne,
Les brouillards du vent balayés,
Et le peuplier monotone
Pleuvant feuille à feuille à ses pieds.

Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords,
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords.

Puis, comme le flot du rivage
Reprend ce qu'il avait roulé,
Son dédain effaçait la page
Où son génie avait coulé.

Toujours errant et solitaire,
Voyant tout à travers la mort,
De son pied il frappait la terre
Comme on pousse du pied le bord.

Et la terre a semblé l'entendre.
O mon Dieu ! lasse avant le soir,
Reçois cette âme triste et tendre :
Elle a tant désiré s'asseoir !

Ames souffrantes d'où la vie
Fuit comme d'un vase fêlé,
Et qui ne gardent que la lie
Du calice de l'exilé ;

Nous, absents de l'adieu suprême,
Nous qu'il plaignit et qu'il a fui,
Quelle immense part de nous-même,
Est ensevelie avec lui !

Combien de nos plus belles heures,
De tendres serrements de mains,
De rencontres sous nos demeures,
De pas perdus sur les chemins !

Combien de muettes pensées
Que nous échangions d'un regard,
D'âmes dans les âmes versées,
De recueillements à l'écart !

Que de rêves éclos en foule
De ce que l'âge a de plus beau,
Le pied du passant qui le foule
Presse avec lui sur son tombeau !

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier ;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier ?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence,
Plus faible et plus triste à noter :
Hélas ! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

Ainsi dans la forêt voisine,
Où nous allions, près de l'enclos,
Des cris d'une voix enfantine
Éveiller des milliers d'échos,

Si l'homme, jaloux de leur cime,
Met la cognée au pied des troncs,
A chaque chêne qu'il décime
Une voix tombe avec leurs fronts.

Il en reste un ou deux encore :
Nous retournons au bord du bois
Savoir si le débris sonore
Multiplie encor notre voix :

L'écho, décimé d'arbre en arbre,
Nous jette à peine un dernier cri,
Le bûcheron au cœur de marbre
L'abat dans son dernier abri.

Adieu les voix de notre enfance,
Adieu l'ombre de nos beaux jours !
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours !

VERS

ÉCRITS DANS LA CHAMBRE DE J.-J. ROUSSEAU A L'ERMITAGE

A l'Ermitage de J.-J. Rousseau, le 7 juin 1833 [1].

Toi dont le siècle encore agite la mémoire,
Pourquoi dors-tu si loin de ton lac, ô Rousseau ?
Un abîme de bruit, de malheur et de gloire,
Devait-il séparer ta tombe et ton berceau ?

De ce frais Ermitage aux coteaux des Charmettes,
Par quels rudes sentiers ton destin t'a conduit !
Hélas ! la terre ainsi traîne tous ses poètes
De leur berceau de paix à leur tombeau de bruit.

O forêt de Saint-Point, oh ! cachez mieux ma cendre
Sous le chêne natal de mon obscur vallon !
Que l'écho de ma vie y soit tranquille et tendre !
Ah ! c'est assez d'un cœur pour enfermer un nom.

LA CLOCHE DU VILLAGE

Oh ! quand cette humble cloche à la lente volée
Épand comme un soupir sa voix sur la vallée,
Voix qu'arrête si près le bois ou le ravin ;
Quand la main d'un enfant qui balance cette urne
En verse à sons pieux dans la brise nocturne
Ce que la terre a de divin ;

Quand du clocher vibrant l'hirondelle habitante
S'envole au vent d'airain qui fait trembler sa tente,
Et de l'étang ridé vient effleurer les bords,
Ou qu'à la fin du fil qui chargeait sa quenouille
La veuve du village à ce bruit s'agenouille
Pour donner leur aumône aux morts :

1. A Montmorency. Le premier vers de ce petit poème rappelle le début de l'épître à Byron (*Méditations*, plus haut, p. 115).

Ce qu'éveille en mon sein le chant du toit sonore,
Ce n'est pas la gaîté du jour qui vient d'éclore,
Ce n'est pas le regret du jour qui va finir,
Ce n'est pas le tableau de mes fraîches années
Croissant sur ces coteaux parmi ces fleurs fanées
Qu'effeuille encor mon souvenir ;

Ce n'est pas mes sommeils d'enfant sous ces platanes,
Ni ces premiers élans du jeu de mes organes,
Ni mes pas égarés sur ces rudes sommets,
Ni ces grands cris de joie en aspirant vos vagues,
O brises du matin pleines de saveurs vagues
Et qu'on croit n'épuiser jamais !

Ce n'est pas le coursier atteint dans la prairie,
Pliant son cou soyeux sous ma main aguerrie
Et mêlant sa crinière à mes beaux cheveux blonds,
Quand, le sol sous ses pieds sonnant comme une enclume,
Sa croupe m'emportait et que sa blanche écume
Argentait l'herbe des vallons !

Ce n'est pas même, amour, ton premier crépuscule,
Au mois où du printemps la sève qui circule
Fait fleurir la pensée et verdir le buisson,
Quand l'ombre ou seulement les jeunes voix lointaines
Des vierges rapportant leurs cruches des fontaines
Laissaient sur ma tempe un frisson.

Ce n'est pas vous non plus, vous que pourtant je pleure,
Premier bouillonnement de l'onde intérieure,
Voix du cœur qui chantait en s'éveillant en moi,
Mélodieux murmure embaumé d'ambroisie
Qui fait rendre à sa source un vent de poésie !...
O gloire, c'est encor moins toi !

De mes jours sans regret que l'hiver vous remporte
Avec le chaume vide, avec la feuille morte,
Avec la renommée, écho vide et moqueur !
Ces herbes du sentier sont des plantes divines
Qui parfument les pieds, oui, mais dont les racines
Ne s'enfoncent pas dans le cœur !

Guirlandes du festin que pour un soir on cueille,
Que la haine empoisonne ou que l'envie effeuille,
Dont vingt fois sous les mains la couronne se rompt,
Qui donnent à la vie un moment de vertige,
Mais dont la fleur d'emprunt ne tient pas à la tige,
Et qui sèche en tombant du front.

C'est le jour où ta voix dans la vallée en larmes
Sonnait le désespoir après le glas d'alarmes,
Où deux cercueils passant sous les coteaux en deuil,
Et bercés sur des cœurs par des sanglots de femmes,
Dans un double sépulcre enfermèrent trois âmes
Et m'oublièrent sur le seuil !

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
O cloche, tu pleuras comme je pleure encore;
Imitant de nos cœurs le sanglot étouffant ;
L'air, le ciel, résonnaient de ta complainte amère,
Comme si chaque étoile avait perdu sa mère,
Et chaque brise son enfant !

Depuis ce jour suprême où ta sainte harmonie
Dans ma mémoire en deuil à ma peine est unie,
Où ton timbre et mon cœur n'eurent qu'un même son,
Oui, ton bronze sonore et trempé dans la flamme
Me semble, quand il pleure, un morceau de mon âme
Qu'un ange frappe à l'unisson !

Je dors lorsque tu dors, je veille quand tu veilles ;
Ton glas est un ami qu'attendent mes oreilles ;
Entre la voix des tours je démêle ta voix ;
Et ta vibration encore en moi résonne,
Quand l'insensible bruit qu'un moucheron bourdonne
Te couvre déjà sous les bois !

Je me dis : « Ce soupir mélancolique et vague
Que l'air profond des nuits roule de vague en vague,
Ah ! c'est moi, pour moi seul, là-haut retentissant !
Je sais ce qu'il me dit, il sait ce que je pense,
Et le vent qui l'ignore, à travers ce silence,
M'apporte un sympathique accent. »

Je me dis : « Cet écho de ce bronze qui vibre,
Avant de m'arriver au cœur de fibre en fibre,

A frémi sur la dalle où tout mon passé dort ;
Du timbre du vieux dôme il garde quelque chose :
La pierre du sépulcre où mon amour repose
Sonne aussi dans ce doux accord ! »

Ne t'étonne donc pas, enfant, si ma pensée,
Au branle de l'airain secrètement bercée,
Aime sa voix mystique et fidèle au trépas,
Si, dès le premier son qui gémit sous sa voûte,
Sur un pied suspendu je m'arrête, et j'écoute
Ce que la mort me dit tout bas.

Et toi, saint porte-voix des tristesses humaines,
Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
Chante ! des cœurs brisés le timbre est encor beau !
Que ton gémissement donne une âme à la pierre,
Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
Une mélodie au tombeau !

Moi, quand des laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière ;
Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,
Déposeront mon corps endormi sous la porte
Qui mène à des soleils meilleurs,

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh ! n'attriste personne,
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon ;
Mais prends ta voix de fête, et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison !

Ou chante un air semblable au cri de l'alouette
Qui, s'élevant du chaume où la bise la fouette,
Dresse à l'aube du jour son vol mélodieux,
Et gazouille ce chant qui fait taire d'envie
Ses rivaux attachés aux ronces de la vie,
Et qui se perd au fond des cieux !

ENVOI

Mais sonne avant ce jour, sonne doucement l'heure
Où quelque barde ami, dans mon humble demeure,
Vient de mon cœur malade éclairer le long deuil,
Et me laisse en partant, charitable dictame,
Deux gouttes du parfum qui coule de son âme,
Pour embaumer longtemps mon seuil.

CHAPITRE XVIII

LA VIE POLITIQUE (*suite*)

1839-1848

LES GRANDS DISCOURS

En pleine possession de sa maîtrise oratoire, Lamartine songea vite à sortir de l'isolement un peu hautain d'où il considérait, jusqu'alors, les hommes et les partis, pour jouer un rôle actif dans la bataille parlementaire.

Au mois de janvier 1838, il prend nettement position : il se range aux côtés du ministère Molé attaqué par la coalition des principaux partis qui, depuis 1830, s'étaient disputé le gouvernement et qui avaient pour chefs Guizot, Thiers et Berryer. Son attitude étonna d'abord les contemporains : elle lui fut inspirée à la fois par un sentiment chevaleresque, par sa sympathie pour Molé, par le désir de prouver que les chefs de la « coalition » subordonnaient les principes et les idées au vil « opportunisme » des plus discutables intérêts. S'il en faisait la démonstration publique, ne rallierait-il point autour de lui les députés qui les avaient jusqu'alors suivis ? ne réussirait-il point à fonder le large parti des idées dont, obstinément, il rêvait ?... [1] Dans cette dure bataille parlementaire, il apporta toutes les ressources de son ardente éloquence : il eut des envolées superbes, trouva des formules heureuses et frappantes. « Si la *coalition* triomphe, s'écria-t-il un jour... république et monarchie, mouvement et résistance, paix et guerre, révolution et conservation, comment associer tout cela ?... Ne sera-ce pas organiser le chaos pour gouverner avec la tempête ?... » Aux politiciens, « vils joueurs de gobelets », à la vue courte, il montrait les « masses » inquiètes, avides d'idées claires et généreuses :

« Il ne faut pas se figurer, Messieurs, que, parce que nous sommes fatigués des grands mouvements qui ont

1. DES COGNETS (*ouvr. cité*, pp. 296-299) a fort bien démêlé les motifs qui déterminèrent alors Lamartine.

remué le siècle et nous, tout le monde est fatigué comme nous et craint le moindre mouvement. Les générations qui grandissent derrière nous, ne sont pas lasses, elles : elles veulent agir et se fatiguer à leur tour : Quelle action leur avez-vous donnée ?... *La France est une nation qui s'ennuie...* »

Sur tout le pays, par-dessus les têtes des parlementaires, cette déclaration fit courir un frémissement : elle est demeurée fameuse. Quelques jours plus tard, comme Arago interrompait l'orateur, en lui demandant : — *Et le parti social ?...*, Lamartine répliqua avec un rare bonheur : « On me demande ce qu'est ce parti social : Messieurs, ce n'est pas encore un parti ; c'est bien plus : c'est une idée ».

La « coalition » fut victorieuse ; mais de la lutte, Lamartine sortit grandi dans l'opinion.

En 1839, quand tomba décidément le ministère Molé, il espéra que la reconnaissance du Roi lui vaudrait un portefeuille dans le ministère nouveau ; on l'oublia. En octobre 1840, Guizot, quand il forma son ministère, ne lui fit offrir qu'un portefeuille secondaire ; Lamartine, fort dignement, refusa. En décembre 1841, il brigua en vain la présidence de la Chambre des Députés, qui lui apparaissait comme « un ministère sans portefeuille de l'opinion publique ».

Persuadé alors qu'il ne réussira jamais à jouer un rôle de premier plan dans le parti conservateur, convaincu que Louis-Philippe entretient contre lui des préventions et des rancunes personnelles, détaché au reste par la mort de son père (1840) et par celle de son ami Virieu (1841) des dernières influences qui l'unissaient encore au passé, il en arrive assez vite à vaincre ses dernières hésitations : il rompt avec tous les soutiens de la Monarchie de Juillet, qu'il appelle plaisamment « le parti des bornes » ; il s'oriente vers les partis de gauche, déclare que de leur côté seulement il voit germer les idées fécondes qui nourriront l'avenir ; et, le 27 janvier 1843 enfin, dans un magnifique discours, il signifie son opposition au gouvernement, et même au régime :

LE DISCOURS DU 27 FÉVRIER 1843

. . . . . .

Si je me trompe, je ne perds que moi, je ne fais tort qu'à moi, je n'en ferai aucun à mon pays. Et qu'importe après tout l'erreur d'un esprit sincère et dévoué à ce qu'il croit être le bien ? Le vaisseau de l'État est-il

donc une barque si frêle et si vacillante, que le poids d'un homme qui se déplace puisse lui faire perdre l'équilibre et le submerger ?... Non... c'est un bâtiment solide et vaste qui porte dans ses flancs des intérêts immenses, et qui ne s'aperçoit pas, comme le croit notre orgueil, du déplacement de quelques misérables individualités.

. . . . . .

Que fonde-t-on de grand avec de petits moyens ? Non, république, constitution, monarchie, alliance, on ne fonde tout cela qu'avec des pensées collectives, avec des pensées désintéressées et nationales ! Et, c'est ainsi qu'on est réellement conservateurs ! Vous croyez l'être : je le suis plus que vous ! Vous voulez bâtir avec des matériaux décomposés, avec des éléments morts, et non avec des idées qui ont la vie, et qui auront l'avenir ! Ce que l'on bâtit ainsi résiste plus et subsiste mieux !

. . . . . .

Derrière cette France, qui semble s'assoupir un moment, derrière cet esprit public qui semble se perdre, et qui, s'il ne vous résiste pas, du moins vous laisse passer en silence sans vous arrêter, mais sans confiance, derrière cet esprit public qui s'amortit un instant, il y a une autre France et un autre esprit public : il y a une autre génération d'idées qui ne s'endort pas, qui ne vieillit pas avec ceux qui se repentent, qui ne se trahit pas avec ceux qui se trahissent eux-mêmes, et qui, un jour, sera tout entière avec nous.

. . . . . .

Oui, il y a des interprétations des insinuations, des calomnies à braver. Je les brave toutes d'avance, et ma vie y répondra. Je dédaignerais d'y répondre autrement. Peu m'importent ces difficultés d'une situation politique ! Les situations politiques grandissent sous les difficultés mêmes, quand c'est la conscience qui force à les braver ! Que m'importe ce que l'on pensera de moi ! Que m'importe à quel rang je combattrai, pourvu que je combatte pour la cause que je porte dans mon cœur depuis que je pense, pour la cause populaire, pour la cause non des passions du peuple, mais de ses intérêts et de ses droits légitimes ! Dieu et les hommes ne nous

demandent pas avec qui, à quel rang, nous avons combattu, mais pour qui nous avons combattu...

Cette superbe déclaration était un acte : elle inféodait Lamartine à l'avenir. Il devenait l'un des chefs de l'opposition, l'une des têtes du parti populaire. Il le savait. Le 4 juin suivant, dans le banquet qui lui fut offert par la ville de Mâcon, il déclarait : « Le temps des masses approche et je m'en réjouis : mais il faut que leur avènement soit régulier pour être durable ». Et il portait ce toast : « A l'accomplissement régulier et pacifique des destinées de la démocratie !... »

A son talent oratoire, il unissait, parmi les plus éclatantes images, un sens profond de la réalité et une intuition quasi-prophétique de l'avenir. Contre Thiers, il soutenait la loi sur les chemins de fer, prévoyait le bouleversement que ce mode de communication nouveau allait apporter dans les sociétés et dans les mœurs. Deux discours en particulier font éclater la diversité de son éloquence : celui qu'il prononça le 26 mai 1840 « sur le retour des cendres de l'Empereur Napoléon » ; celui où, le 21 et le 28 janvier 1841, il montra les inconvénients du projet sur les fortifications de Paris. Ces discours sont deux chefs-d'œuvre. Lamartine leur apportait, à la tribune, le secours d'une voix harmonieuse, grave et prenante, modulée sur des notes un peu basses — d'une taille élevée, d'une prestance noble et agréable. Il les préparait par une méditation intense, se contentait ensuite de jeter sur le papier quelques notes, d'élaborer une sorte de plan qui contenait moins la suite des idées que la courbe oratoire du développement, l'amorce des principales périodes et le dessin des plus belles images [1].

DISCOURS SUR LE RETOUR DES CENDRES [2]

Le ministère présidé par Thiers venait de provoquer dans l'opinion un véritable « coup de théâtre » en annonçant à la Chambre, dans la séance du 12 mai 1840, que, d'accord avec

1. Voir sur sa méthode oratoire le livre de M. Louis Barthou, *Lamartine orateur*, et l'étude de M. René Doumic dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1908 : « *Lamartine orateur de* 1830 *à* 1847 ».

2. Le titre exact, tel qu'il est donné par Lamartine dans *la France Parlementaire*, est : « Discours sur la Loi relative aux restes mortels de Napoléon, prononcé à la Chambre des Députés, dans la séance du 26 Mai 1840. » — Voir sur les circonstances qui accompagnèrent et qui suivirent ce Discours : *Napoléon Délivré*, par Albéric Cahuet. Émile Paul, 1914.

l'Angleterre, le roi envoyait une frégate française à l'île de Sainte-Hélène pour en ramener les restes de l'Empereur Napoléon. Députés et journaux accueillirent le projet avec un enthousiasme unanime ; Lamartine n'y pouvait participer sans réserve. Une discussion parlementaire allait s'ouvrir sur le choix du lieu où l'on élèverait à Paris la tombe de l'Empereur. Lamartine résolut d'y faire entendre la voix de la raison. Sur le conseil de ses amis, il atténua quelques passages du « discours terrible » qu'il avait préparé. Celui qu'il prononça, plein de tact et de précautions oratoires, contient un véritable passage prophétique où le *Second Empire* est prédit, avec toutes les conséquences que devait produire la renaissance de l'enthousiasme bonapartiste.

... Si je m'associe, comme Français, au pieux devoir de rendre une tombe dans la patrie à un des hommes qui ont fait le plus de bruit sur la terre, à un de ces hommes dont le nom, répété le plus loin dans les siècles, devient pour ainsi dire un des noms du pays lui-même, et dont la volonté se substitua pendant dix ans aux lois, aux volontés, au destin de son pays — comme philosophe, comme homme qui a quelque pressentiment de la postérité dans les choses, j'ose l'avouer devant vous, devant cette Chambre, devant cette nation passionnée pour une mémoire, ce n'est pas sans un certain regret que je vois les restes de ce grand homme descendre trop tôt peut-être de ce rocher au milieu de l'océan, où l'admiration et la pitié de l'univers allaient le chercher à travers le prestige de la distance et à travers l'abîme de ses malheurs.

M. Odilon Barot. — Je demande la parole.

M. de Lamartine.— Que l'honorable orateur qui m'interrompt ne préjuge pas ma pensée ; elle est aussi nationale, aussi respectueuse, aussi rémunératrice que la sienne. Oui, à Dieu ne plaise, Messieurs, que j'accuse l'acte du gouvernement, conforme à un noble instinct du pays, ni la royale pensée qui rappelle de l'exil la dépouille du grand capitaine ! J'ai vu de mes yeux la tombe de Thémistocle ; on le rappela aussi de l'exil pour le faire reposer au bord de la mer, en face de Salamine : j'en ai béni le génie d'Athènes, comme la postérité bénira un jour le génie de la France en présence du monument que vous allez voter. Mais je n'aurais pas considéré

comme un malheur pour la mémoire de Napoléon que sa destinée l'eût laissé quelque temps encore sous le saule de Sainte-Hélène.

Les anciens laissaient écouler quelque temps entre la mort des héros et le jugement de la postérité. Les arrêts de l'histoire, quand ils sont plus impartiaux, sont plus sûrs d'être irrévocables. Peut-être, sous bien des rapports, cette cendre n'était-elle pas assez froide encore pour qu'on y touchât. La justice gagne à ces temporisations ; la gloire et la reconnaissance publique n'y perdent rien... Mais le jour, je le reconnais, où l'on offrait à la France de lui rendre cette tombe, elle ne pouvait que se lever tout entière pour la recevoir et la recueillir sous un patriotique monument.

Recevons-la donc avec recueillement, mais sans fanatisme ; et qu'au milieu de ce concert d'admiration où l'on n'entend que la voix de l'apothéose, on laisse entendre aussi au peuple la voix de la raison publique. Une nation comme la nôtre ne peut pas séparer sa reconnaissance de son bon sens. Ne soyons pas plus fiers de notre génie que de nos droits !

Je vais faire un aveu pénible ; qu'il retombe tout entier sur moi. J'en accepte l'impopularité d'un jour. Quoique admirateur de ce grand homme, je n'ai pas un enthousiasme sans souvenir et sans prévoyance. Je ne me prosterne pas devant cette mémoire ; je ne suis pas de cette religion napoléonienne, de ce culte de la force que l'on veut, depuis quelque temps, substituer dans l'esprit de la nation à la religion sérieuse de la liberté. Je ne crois pas qu'il soit bon de déifier ainsi sans cesse la guerre, de surexciter ces bouillonnements déjà trop impétueux du sang français, qu'on nous représente comme impatient de couler après une trêve de vingt-cinq ans, comme si la paix, qui est le bonheur et la gloire du monde, pouvait être la honte des nations ! J'ai bien vu un philosophe déifier aussi la gloire et diviniser ce fléau de Dieu. Je n'ai fait qu'en rire. Dans la bouche d'un philosophe, ces paradoxes brillants n'ont aucun danger ; ce n'est qu'un sophisme. Dans la bouche d'un homme d'État, cela prend un autre caractère. Les sophismes des gouvernements deviennent bientôt les crimes ou les malheurs des nations ! Prenez garde

de donner une pareille épée pour jouet à un pareil peuple !

Mais si je ne suis pas enthousiaste, je ne veux pas être hypocrite non plus ; je ne veux pas feindre un culte que je ne me sens pas dans le cœur, encore moins dans l'intelligence.

J'ai passé ma jeunesse à admirer et à maudire quelquefois ce gouvernement. Je lui dois beaucoup cependant ; je lui dois le sentiment, l'amour, la passion de la liberté, par ce sentiment de la compression publique qui pesait alors sur toutes les poitrines, et que son nom seul me faisait ressentir. Oui, j'ai compris pour la première fois ce que valaient la pensée et la parole libres, en vivant sous ce régime de silence et de volonté unique dont les hommes d'aujourd'hui [1] ne voient que l'éclat, mais dont, le peuple et nous, nous sentions la pesanteur.

Et c'est ce qui explique comment un autre gouvernement fut accueilli par les hommes de mon âge. Bonaparte et la gloire d'un côté ; la liberté et les institutions de l'autre. Nous fîmes comme nos pères : nous embrassâmes la liberté.

Je le sens, ce n'est ni le moment ni l'heure de juger l'homme qui tombait alors ; le jugement lent et silencieux de l'histoire n'appartient pas à la tribune, toujours palpitante des passions du moment : il conviendrait moins encore à cette pompe funèbre et nationale que vous préparez. Il n'y faut que des hommages et des respects. J'y apporte volontiers moi-même ma pierre à mon tour. Le torrent de la gloire de cet homme, confondue avec la gloire du pays, entraîne sans peine ces ressentiments de la mémoire et ces reproches de la conscience publique.

Qui ne pardonnerait pas à une destinée tombée de si haut ? Qui ne pardonnerait même à des fautes qui ont agrandi le nom de la France ?

Cependant, Messieurs, nous qui prenons la liberté au sérieux, mettons de la mesure dans nos démonstrations ; ne séduisons pas tant l'opinion d'un peuple qui com-

1. V. Hugo avait déjà dit de Napoléon :

Car nous t'avons pour Dieu sans t'avoir eu pour maître...

(2e *Ode à la Colonne*, 1830.)

prend bien mieux ce qui l'éblouit que ce qui le sert. Gardons-nous de lui faire prendre en mépris ces institutions moins éclatantes, mais mille fois plus populaires, sous lesquelles nous vivons, et pour lesquelles nos pères sont morts après avoir tant combattu. N'effaçons pas tant, n'amoindrissons pas tant, n'inclinons pas tant notre monarchie de raison, notre monarchie nouvelle, représentative, pacifique ; elle finirait par disparaître aux yeux du peuple.

Les ministres nous assurent que le trône ne se rapetissera pas devant un pareil tombeau ; que ces ovations, que ces cortèges, que ces couronnements posthumes de ce qu'ils appellent une légitimité, que ce grand mouvement donné par l'impulsion même du gouvernement au sentiment des masses, que cet ébranlement de toutes les imaginations du peuple, que ces spectacles prolongés et attendrissants, ces récits, ces publications populaires, ces éditions à cent millions d'exemplaires des idées et des sympathies napoléoniennes, ces bills d'impunité donnés au despotisme heureux, ces adorations du succès, tout cela n'a aucun danger pour l'avenir de la monarchie représentative.

Pour le gouvernement, je veux bien le croire ; pour l'esprit public, je n'ai pas la même sécurité. Oui, j'ai peur, je l'avoue, qu'on ne fasse trop dire ou penser au peuple : « Voyez, au bout du compte, il n'y a de populaire que la gloire, il n'y a de moralité que dans le succès ; soyez grand, et faites tout ce que vous voudrez ; gagnez des batailles, et faites-vous un jouet des institutions de votre pays ! » Est-ce là qu'on veut en venir ? est-ce ainsi qu'on apprend à une nation à apprécier ses droits ?

Si ce grand général eût été un grand homme complet, un citoyen irréprochable, s'il eût été le Washington de l'Europe ; si, après avoir défendu le territoire, intimidé la contre-révolution au dehors, il avait réglé, modéré, organisé les institutions libérales et l'avènement de la démocratie en France ; si, au lieu de disperser les pouvoirs représentatifs, il les avait appuyés de la force militaire et soutenus de sa considération ; si, au lieu de se faire la réaction vivante du passé ; si, au lieu d'abuser de l'anarchie, de profiter du désenchantement momentané de l'esprit public, il l'avait relevé, il s'était fait le

tuteur du progrès social, la providence du peuple ; si, après avoir mis en mouvement les ressorts d'un gouvernement militaire et tempéré, il s'était effacé lui-même comme Solon ou comme le législateur de l'Amérique ; s'il s'était retiré dans son désintéressement et dans sa gloire pour laisser toute la place à la liberté, qui sait si tous ces hommages d'une foule qui adore surtout ce qui l'écrase lui seraient rendus ? Qui sait s'il ne dormirait pas plus tranquille et peut-être plus négligé dans son tombeau ?

Une voix. — Vous offensez le pays !

M. de Lamartine. — Non, Monsieur ; je ne fais que raconter l'esprit humain.

Eh ! mon Dieu ! ce n'est pas là une si étrange supposition. Vous êtes comme moi des hommes nourris des idées de 89, formés de la substance de ces idées de régénération libérale, écloses à la fin du dernier siècle, réapparues en 1814, inaugurées plus puissamment en 1830 par vos propres mains ; eh bien ! voyez ce que vous faites : Mirabeau, le prophète de ces idées, le génie créateur et le moteur de la monarchie constitutionnelle, l'homme dont chacune des paroles donnait une impulsion irrésistible aux vérités de ce nouvel évangile politique des peuples, où est-il ? Il repose dans je ne sais quel caveau d'un monument profane qui a servi deux fois de chemin à l'égout.

Barnave, Bailly le martyr, dorment inconnus avec les restes du tombereau révolutionnaire.

Lafayette lui-même, Lafayette qui communiqua à son pays la première contagion de l'indépendance de l'Amérique, Lafayette qui porta sans fléchir le poids du jour pendant quarante ans, oui, pendant quarante ans de travaux, de patience, de cachot, d'exil, de persécutions, de la persécution même de l'oubli ; qui ne voulut pas, lui non plus, s'incliner devant ce météore du despotisme ; Lafayette qui vous rapporta en 1830 l'idée de 89 aussi jeune, aussi intacte, aussi désintéressée, aussi inébranlable qu'il l'avait puisée dans l'âme de son ami Washington, Lafayette repose sous l'humble croix d'une sépulture de famille ; et l'homme du 18 brumaire, l'homme à qui la France dut tout, excepté la liberté, la révolution triomphante va le chercher au delà des

mers pour lui faire une tombe impériale ! La révolution triomphante, je demande si elle a sur la terre de France quelque monument assez grand, assez saint, assez national pour le contenir..

Laissez-moi tout dire ; vous l'avez voulu ainsi.

C'est bien, Messieurs ; je ne m'y oppose pas, j'y applaudis : mais faites attention à ces encouragements au génie à tout prix. Je les redoute pour notre avenir. Je n'aime pas ces hommes qui ont une foi et un symbole opposés ; non, je n'aime pas ces hommes qui ont pour doctrine officielle la liberté, la légalité, le progrès, et qui prennent pour symbole un sabre et le despotisme. Oui, je l'avoue, je ne m'explique pas cela.

Je ne me fie pas à ces contradictions. J'ai peur que cette énigme n'ait un jour son mot.

Mais je reviens au sujet qui nous occupe, et je le résous en deux mots : Où placerons-nous ce grand tombeau ?

La commission et le gouvernement proposent de le placer aux Invalides. Quelques voix disent sous la colonne de la place Vendôme, sous la colonne de juillet ; ceux-là à la Madeleine, ceux-ci à Saint-Denis ; d'autres au Panthéon. Je trouve des empêchements sérieux à tous ces emplacements.

Aux Invalides ? Cela n'est pas définitif. Cela pourrait bien n'être qu'une magnifique station, un entrepôt funèbre où une opinion plus passionnée irait un jour le reprendre pour le porter je ne sais où. La terre sera encore une fois remuée sous ce cercueil. Il ne faut pas réserver ce jour à nos enfants. Il faut que le tombeau que vous lui donnerez soit en effet son dernier tombeau. Non, celui-là ne sera pas son dernier tombeau ; ses fanatiques vous le disent d'avance. Il est légitime ; ils lui veulent une tombe royale, une tombe unique. Placer leur empereur parmi les soldats, c'est beau pour le guerrier, c'est trop peu pour le souverain ; peu s'en faut qu'ils ne voient une déchéance du trône dans le choix du sépulcre.

Sous la colonne de la place Vendôme ? Cela ne se peut pas. Tous les hommes d'ordre sont d'accord. Ce serait un rassemblement en permanence ; ce serait une tribune debout pour toutes les séditions ; la robe de César toujours étalée devant la ville.

A la Madeleine ? C'est trop près de la foule, trop près du bruit, trop sur la route du peuple. La porte en serait sans cesse assiégée. L'admiration pousserait sans cesse les passants à y entrer ; le fanatisme et le tumulte pourraient en sortir et se répandre sur nos boulevards.

Au Panthéon ? Je l'ai dit tout à l'heure, c'est une tombe trop banale et trop profane ; c'est trop près des mânes de ces hommes que je ne veux pas honorer.

A Saint-Denis ? C'est le sépulcre des rois, la tombe des dynasties. Il l'avait préparé pour la sienne ; il y serait une dynastie tout entière à lui seul ; il y brillerait par son isolement même. Il a conquis ce monument en osant le restaurer et lui rendre ses royales poussières. Je voterais plus volontiers pour Saint-Denis ; mais un seul scrupule m'arrête : il est des rapprochements que l'histoire et les pierres mêmes doivent éviter !

A l'arc de triomphe de l'Étoile ? C'est trop païen. La mort est sainte et son asile doit être religieux. Et puis y songez-vous ? Si l'avenir, comme nous devons l'espérer, nous réserve de nouveaux triomphes, quel triomphateur, quel général oserait jamais y passer ? Ce serait interdire l'arc de triomphe ; ce serait fermer cette porte de la gloire nationale, qui doit rester ouverte sur vos futures destinées.

Enfin, à la colonne de la Bastille ? sous le monument de Juillet ? Mais quel rapport possible entre ce monument et Napoléon ? Qu'y a-t-il de commun entre le 18 brumaire du peuple et le 18 brumaire d'un soldat ambitieux ? Juillet s'est armé pour protéger la liberté et inaugurer la monarchie constitutionnelle d'une famille, d'une dynastie opposée à la sienne. Que ferait-il là ? La liberté et lui pourraient-ils se regarder sans ironie ? Votre monarchie constitutionnelle et lui pourraient-ils se regarder sans trembler ?

Non, après Saint-Denis, après le Panthéon purifié et rendu au culte, je ne verrais qu'une place convenable : ce serait un emplacement où il serait seul, comme au Champ de Mars, et où sa statue et son génie passeraient encore les revues de nos soldats au départ et au retour.

Mais soit que vous adoptiez cette idée, soit que vous choisissiez Saint-Denis, ou le Panthéon, ou les Invalides, souvenez-vous d'inscrire sur ce monument, où il doit

être à la fois soldat, consul, législateur, empereur, souvenez-vous d'y écrire la seule inscription qui réponde à la fois à votre enthousiasme et à votre prudence, la seule inscription qui soit faite pour cet homme unique et pour l'époque difficile où vous vivez : A Napoléon... seul.

Ces trois mots, en attestant que ce génie militaire n'eut pas d'égal, attesteront en même temps à la France, à l'Europe, au monde, que, si cette généreuse nation sait honorer ses grands hommes, elle sait aussi les juger, elle sait séparer en eux leurs fautes de leurs services ; elle sait les séparer même de leur race et de ceux qui la menaceraient en leur nom, et qu'en élevant ce monument et en y recueillant nationalement cette grande mémoire, elle ne veut pas susciter de cette cendre ni la guerre, ni la tyrannie, ni des légitimités, ni des prétendants, ni même des imitateurs.

Je vote pour les deux millions demandés par la commission.

DISCOURS SUR LES FORTIFICATIONS DE PARIS

(21 et 28 janvier 1841)

Pendant la crise européenne d'où faillit sortir une guerre générale à propos de la question d'Orient, Thiers, président du Conseil, avait fait décider par une Ordonnance, en septembre 1840, pendant l'absence des Chambres, la construction d'une fortification continue autour de Paris. Le cabinet Soult-Guizot qui lui succéda quelques semaines plus tard, prit la mesure à son compte, et proposa à la Chambre de voter les crédits nécessaires à son exécution. Thiers, redevenu simple député, fut l'auteur du rapport sur lequel la Chambre devait se prononcer. Lamartine décida de le combattre en faisant valoir les inconvénients d'un mur d'enceinte qui, en cas de guerre, séparerait Paris du reste du pays, et permettrait peut-être à quelque révolution d'y éclater. C'était prévoir les événements de 1870 et 1871. Voici quelques passages de ce discours, prononcé en deux fois, dans les séances du 21 et du 28 janvier 1841.

Lamartine commence par rappeler les progrès de l'artillerie moderne, de « ces machines de guerre, de ces bombes, de ces canons qui ont multiplié cent fois sa force »... « Je dis que cela

a profondément altéré le système de guerre et l'importance des capitales... » : il faut désormais avoir plus de confiance dans la mobilité des armées que dans les murailles :

... Oui, le soldat français est le premier par l'élan, le mouvement, l'improvisation de la mêlée ; c'est l'action elle-même ; c'est le mouvement facile, rapide, instantané, communicatif, qui se multiplie par l'élan des individus et des corps et qui, grâce à la soudaineté du sentiment individuel ou collectif, grâce à l'électricité de l'intelligence répandue à la fois dans tous et dans chacun, fait deux choses, deux choses immenses, deux choses avouées en des termes devenus proverbes par les deux plus grands généraux que la France ait eu à combattre, Souvaroff et Lord Wellington : l'armée française est l'armée qui marche le mieux, et le soldat français est le premier soldat de l'univers, sur un champ de bataille, et tant qu'il marche en avant. Voilà les deux qualités que l'univers entier lui reconnaît. Il n'aime pas à attendre le coup, il le devance ; le mouvement l'enflamme, la patience l'humilie et lui semble de la lâcheté. Il faut nous prendre comme Dieu nous a faits : on ne change pas la nature, on s'en sert quand on est homme d'État. Eh ! avons-nous tant à nous plaindre d'un caractère qui a ses dangers, mais qui nous a faits si grands dans la guerre ?...

... Qu'est-ce que des murs ? Des embarras à garder, souvent. Les armées sont des murs qui marchent, des murs intelligents, des murs de feu et d'âme qui se déplacent, qui avancent, qui courent où il faut courir, qui reculent où il faut reculer, et qui défendent la nation partout...

Thiers, dans son rapport, avait écrit que l'Europe entière menaçait la France, comme cinquante ans plus tôt. « Vous êtes en 92, encore », expliquait-il aux députés. Lamartine relève superbement cette affirmation :

Quoi ! il y a bientôt la moitié d'un siècle que cette Révolution a jailli d'ici sur le monde comme un astre lumineux et pacifique d'abord, comme un volcan plus tard, quand la coalition de Pilnitz voulut imprudemment mettre le pied du soldat sur la lave toute-puissante

de nos idées et de nos droits ! Quoi ! nos pères sont morts presque tous, les uns en la combattant dans ses excès, les autres en la confessant sur les échafauds, ceux-là en lui faisant un rempart de leurs baïonnettes pour défendre son sol sacré, ceux-ci en allant lui conquérir le monde avec son drapeau qui les fascinait encore, même quand un despote le portait devant eux ! Quoi ! elle a soulevé presque toutes les capitales de l'Europe, secoué tous les trônes, emporté toutes les couronnes, modifié, libéralisé presque toutes les constitutions vieillies des peuples ; elle s'est répandue comme l'air et la lumière pendant cinquante longues années, avec vos idées, votre nom, vos armes ; elle a éclaté avec la force d'explosion d'un Évangile armé des temps modernes ! Le monde entier est plein d'elle, de ses souvenirs, de ses vertus, de ses crimes, de ses exploits, de ses œuvres, de ses codes ! Et aujourd'hui, aujourd'hui qu'elle a un peuple de 34 millions d'hommes unis, armés, invincibles, pour elle, et la sympathie de la moitié du monde, vous la déclarez assez abandonnée, assez désespérée, assez menacée, assez timide pour avoir besoin de se creuser une tanière au cœur de notre sol, comme une bête féroce qui s'enfouit dans le repaire honteux où elle sent qu'on va venir la traquer !...

Huit jours plus tard, Lamartine reprend la parole pour soutenir un amendement qui propose de substituer à l'enceinte continue une simple ligne de forts détachés. Il prophétise la future *Commune :*

... Quoi ! Paris fortifié ! Paris ville de guerre ! Paris dominé par vingt forts ! Paris cerné par 2.400 canons servis par dix ou douze mille canonniers d'une milice quelconque ! Paris citadelle de la France ! Paris dans un tel état serait le dernier asile que la liberté voudrait habiter ! Mais vous fermez donc les yeux ! Quoi ! C'est une telle ville que vous offrez pour sûreté aux représentants de quatre-vingt-cinq départements dans les jours de crise ! C'est là qu'ils délibéreront, libres et inviolables sous la gueule de deux cents bouches à feu dont une population affamée et ombrageuse tiendra la mèche !... Comment, dans une ville entourée d'ennemis, sans communications avec les départements, contiendrez-vous

une masse de deux ou trois cent mille prolétaires sans travail ? Comment contiendrez-vous le moral d'une population placée dans des conditions de turbulence et d'émotion pareilles ? Quel sera le gouvernement, la force publique qui pourront y résister ?...

Je dis, Messieurs, qu'il n'y a pas une pensée prévoyante, qu'il n'y a pas une imagination vraie qui puisse se porter sur les tableaux d'une situation pareille, sans reculer devant ces éventualités ; je dis que, dans une situation pareille, il serait inévitable que les partis les plus désespérés, que les factions les plus violentes tendraient malheureusement à s'emparer du pays, et à le déchirer comme une proie dans leurs luttes. Je dis qu'une population semblable présenterait la plus affreuse réunion de détresse et de fléaux humains qu'il eût été donné à l'esprit d'imaginer...

Dans la Chambre des Députés cependant, tout acquise aux intérêts, alors que de plus en plus, il voulait parler au nom des idées, Lamartine étouffait. Bientôt, il songea à « parler par la fenêtre », à adresser par écrit une sorte de discours aux masses qu'il voulait émouvoir et gagner ; ce discours en plusieurs volumes, ce fut l'*Histoire des Girondins*.

CHAPITRE XIX

LA LITTÉRATURE POLITIQUE : LA MARSEILLAISE DE LA PAIX L'HISTOIRE DES GIRONDINS

LA MARSEILLAISE DE LA PAIX

Réponse à M. Becker, auteur du *Rhin allemand*

En pleine crise politique, au moment où des deux côtés du Rhin l'ardeur belliqueuse et la fierté patriotique étaient à leur comble, où le ministère Thiers pensait à répondre par une déclaration de guerre à l'ultimatum que les quatre puissances (Angleterre, Russie, Prusse, Autriche) avaient adressé à notre protégé, le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, le poète allemand Nicolas Becker lança une chanson patriotique dirigée contre nous. Elle s'appelait : Le *Rhin Allemand*. Elle répondait trop aux sentiments de haine, déchaînés alors dans toute l'Allemagne, pour ne pas devenir aussitôt populaire :

Le ***Rhin allemand***

« *Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides ;*

« *Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.*

« *Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu ;*

« *Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se reflèteront dans son miroir.*

« *Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.*

« *Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis sous ses vagues !* »

C'était une chanson de guerre, et un défi. A ces couplets hardis et insolents, Lamartine crut bon de répondre par un noble et

magnifique hymne de paix ; s'inspirant des hautes doctrines humanitaires auxquelles, dans les *Recueillements*, déjà, il avait donné une expression remarquable (voir p. 805 le *Toast au banquet national des Gallois et des Bretons*), il affirma en de grandes strophes, que les peuples doivent s'unir au lieu de se déchirer, et travailler ensemble au progrès social. Becker avait lancé un appel de clairon ; Lamartine ripostait par le chant de ses grandes orgues.

Le château de Monceau.
(*D'après l'*Illustration.)

Sans doute la *Marseillaise de la Paix*, à distance, peut paraître bien utopique. Mais jamais l'utopie la plus généreuse n'a été revêtue de couleurs plus étincelantes. M. Doumic l'a jugée avec une entière impartialité : « ... Ce qu'il y a de généreux et d'illusoire dans ce vain optimisme n'a jamais été mis dans une aussi éblouissante lumière. Dans le même temps qu'il en était le héraut à la tribune, Lamartine a été le poète de l'humanitarisme. Redisons le donc : quand on tiendrait cette doctrine pour la plus dangereuse et la plus coupable des folies, il reste que Lamartine lui a prêté un langage incomparable. Il a été le créateur de cette poésie à visées

sociales qui ne s'est jamais exprimée avec plus d'éloquence, plus d'élévation et d'éclat [1]. »

La composition du poème remonte au 17 mai 1841. Ce jour-là, du château de Montceau, Lamartine écrit à Mme de Girardin :

« ... Hier, j'ai reçu du poète allemand Becker, dédiée à moi, sa Marseillaise allemande : *Non, vous ne l'aurez pas, le libre Rhin allemand !* Je lui ai répondu par la *Marseillaise de la Paix*, ce matin, dans mon bain. Je l'écrirai, dès que le mal de tête tombera, et je vous l'enverrai après-demain... »

Vraisemblablement, la pièce fut mise au point les jours suivants. Mme de Girardin s'était attendue à la recevoir et à la faire paraître dans le journal de son mari : *la Presse*. Or, elle la lut le 1er juin — ou peut-être dès le 31 mai — dans la livraison de la *Revue des Deux-Mondes*. Elle la fit lire le même jour à quelques invités qu'elle avait chez elle ; parmi eux était A. de Musset. Tous s'accordèrent pour estimer avec elle que l'œuvre de Lamartine était fort belle, mais qu'une pièce plus courte et plus directe aurait constitué une meilleure réponse au poète allemand ; il eût fallu opposer couplets à couplets. Piquée peut-être du manque de parole de Lamartine envers elle, Mme de Girardin se tourna vers Musset : « — Vous devriez nous écrire cela ! » Musset releva le défi, et sortit dans le jardin ; bientôt il revenait après avoir griffonné au crayon les couplets fameux sur *le Rhin*.

Nous l'avons eu votre Rhin allemand, etc...

Ils paraissaient le 15 juin suivant dans la *Revue de Paris*.

Entre temps, cependant, Mme de Girardin avait écrit à Lamartine pour lui demander l'explication de sa conduite. Il lui répondit le 5 juin :

« Moi ! avoir songé à vous faire froidement et systématiquement » un chagrin ? Je rougirais de moi devant mon ombre. Voulez- » vous savoir la grosse bête de vérité ? Au moment de vous » envoyer ces vers à *la Presse*, je reçus la demande de 500 francs » bien pressés d'un homme que j'aime et qui en a bien besoin. » J'écrivis à Buloz : Envoyez-moi mille francs courrier par courrier » si vous jugez à ce prix quelques mauvaises rimes et mon nom. » Trois jours après il m'adressait un billet de mille francs dans une » lettre, seul argent que j'aie jamais touché d'un journal ou d'une » revue, et voilà tout. Je pensai que *la Presse*, si elle trouvait les » vers bons, les reprendrait le lendemain. C'est toute ma confes- » sion. J'espère que je suis absous. »

1. R. Doumic. *Lamartine*, p. 170.

LA MARSEILLAISE DE LA PAIX

Roule libre et superbe entre tes larges rives,
Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations !
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
Emporte les défis et les ambitions !

Il ne tachera plus le cristal de ton onde,
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain ;
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde,
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main !
Les bombes et l'obus, arc-en-ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords ;
L'enfant ne verra plus, du haut de tes murailles,
Flotter ces poitrails blonds qui perdent leurs entrailles,
Ni sortir des flots ces bras morts !

Roule libre et limpide, en répétant l'image
De tes vieux forts verdis sous leurs lierres épais,
Qui froncent tes rochers, comme un dernier nuage
Fronce encor les sourcils sur un visage en paix.

Ces navires vivants dont la vapeur est l'âme
Déploieront sur ton cours la crinière du feu ;
L'écume à coups pressés jaillira sous la rame ;
La fumée en courant léchera ton ciel bleu.
Le chant des passagers, que ton doux roulis berce,
Des sept langues d'Europe étourdira tes flots,
Les uns tendant leurs mains avides de commerce,
Les autres allant voir, aux monts où Dieu te verse,
Dans quel nid le fleuve est éclos.

Roule libre et béni ! Ce Dieu qui fond la voûte
Où la main d'un enfant pourrait te contenir,
Ne grossit pas ainsi ta merveilleuse goutte
Pour diviser ses fils, mais pour les réunir !

Pourquoi nous disputer la montagne ou la plaine ?
Notre tente est légère, un vent va l'enlever ;
La table où nous rompons le pain est encor pleine,
Que la mort, par nos noms, nous dit de nous lever !
Quand le sillon finit, le soc le multiplie ;

Aucun œil du soleil ne tarit les rayons ;
Sous le flot des épis la terre inculte plie :
Le linceul, pour couvrir la race ensevelie,
Manque-t-il donc aux nations ?

Roule libre et splendide à travers nos ruines,
Fleuve d'Arminius, du Gaulois, du Germain !
Charlemagne et César, campés sur tes collines,
T'ont bu sans t'épuiser dans le creux de leur main.

Et pourquoi nous haïr, et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas ! »

Roule libre et royal entre nous tous, ô fleuve !
Et ne t'informe pas, dans ton cours fécondant,
Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve
Regardent sur tes bords l'aurore ou l'occident.

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,
Qui bornent l'héritage entre l'humanité :
Les bornes des esprits sont leurs seules frontières ;
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis !
Chacun est du climat de son intelligence :
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
La vérité, c'est mon pays !

Roule libre et paisible entre ces fortes races
Dont ton flot frémissant trempa l'âme et l'acier,
Et que leur vieux courroux, dans le lit que tu traces,
Fonde au soleil du siècle avec l'eau du glacier !

Vivent les nobles fils de la grave Allemagne !
Le sang-froid de leurs fronts couvre un foyer ardent ;
Chevaliers tombés rois des mains de Charlemagne,
Leurs chefs sont les Nestors des conseils d'Occident.

Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine,
La pensée y descend dans un vague profond ;
Leur cœur sûr est semblable au puits de la sirène,
Où tout ce que l'on jette, amour, bienfait ou haine,
Ne remonte jamais du fond.

Roule libre et fidèle entre tes nobles arches,
O fleuve féodal, calme mais indompté !
Verdis le sceptre aimé de tes rois patriarches :
Le joug que l'on choisit est encor liberté !

Et vivent ces essaims de la ruche de France,
Avant-garde de Dieu, qui devancent ses pas !
Comme des voyageurs qui vivent d'espérance,
Ils vont semant la terre, et ne moissonnent pas...
Le sol qu'ils ont touché germe fécond et libre ;
Ils sauvent sans salaire, ils blessent sans remord :
Fiers enfants, de leur cœur l'impatiente fibre
Est la corde de l'arc où toujours leur main vibre
Pour lancer l'idée ou la mort !

Roule libre, et bénis ces deux sangs dans ta course ;
Souviens-toi pour eux tous de la main d'où tu sors :
L'aigle et le fier taureau boivent l'onde à ta source ;
Que l'homme approche l'homme, et qu'il boive aux deux bords !

Amis, voyez là-bas ! — La terre est grande et plane !
L'Orient délaissé s'y déroule au soleil ;
L'espace y lasse en vain la lente caravane,
La solitude y dort son immense sommeil !
Là, des peuples taris ont laissé leurs lits vides ;
Là, d'empires poudreux les sillons sont couverts :
Là, comme un stylet d'or, l'ombre des Pyramides
Mesure l'heure morte à des sables livides
Sur le cadran nu des déserts !

Roule libre à ces mers où va mourir l'Euphrate,
Des artères du globe enlace le réseau ;
Rends l'herbe et la toison à cette glèbe ingrate :
Que l'homme soit un peuple, et les fleuves une eau !

Débordement armé des nations trop pleines,
Au souffle de l'aurore envolés les premiers,
Jetons les blonds essaims des familles humaines
Autour des nœuds du cèdre et du tronc des palmiers !
Allons, comme Joseph, comme ses onze frères,
Vers les limons du Nil que labourait Apis,
Trouvant de leurs sillons les moissons trop légères,
S'en allèrent jadis aux terres étrangères
Et revinrent courbés d'épis !

Roule libre, et descends des Alpes étoilées
L'arbre pyramidal pour nous tailler nos mâts,
Et le chanvre et le lin de tes grasses vallées ;
Tes sapins sont les ponts qui joignent les climats.

Allons-y mais sans perdre un frère dans la marche,
Sans vendre à l'oppresseur un peuple gémissant,
Sans montrer au retour aux yeux du patriarche,
Au lieu d'un fils qu'il aime, une robe de sang !
Rapportons-en le blé, l'or, la laine et la soie,
Avec la liberté, fruit qui germe en tout lieu ;
Et tissons de repos, d'alliance et de joie
L'étendard sympathique où le monde déploie
L'unité, ce blason de Dieu !

Roule libre, et grossis tes ondes printanières,
Pour écumer d'ivresse autour de tes roseaux ;
Et que les sept couleurs qui teignent nos bannières,
Arc-en-ciel de la paix, serpentent dans tes eaux !

Saint-Point, 28 mai 1841.

L'HISTOIRE DES GIRONDINS

La Composition. — C'est pour obéir à une double nécessité que Lamartine, au début de 1843, quelques semaines après s'être déclaré pour l'opposition, conçut définitivement le plan des *Girondins*, auquel il paraît avoir pensé plusieurs fois l'année précédente. Ses embarras financiers, d'abord, allaient croissant [1] ; comme il ne pouvait rien espérer du gouvernement, ni fonction, ni subvention [2], il lui fallait reprendre la plume, et travailler pour les libraires. Il sentait, d'autre part, de plus en plus, que les discours prononcés dans l'enceinte close du Parlement n'atteignaient point la partie vivante et populaire de l'opinion ; il pressentait — avec son merveilleux « instinct des masses » — qu'une Révolution se préparait sourdement. Que serait-elle ? Pacifique ou meurtrière ? Raisonnable ou tumultueuse ?... La *Réforme*, le journal de l'ardent Ledru-Rollin, créé en 1842, réclamait le suffrage universel et, en attendant, l'extension du suffrage restreint. Il était urgent de faire l'éducation de ce peuple que ses chefs appelleraient à la vie politique ; il était indispensable de préparer, plusieurs années à l'avance, la révolution inévitable, en demandant des leçons et des exemples à la Grande Révolution.

Leçons et exemples, Lamartine les emprunte aux députés de la *Gironde*, qui, dans le terrible bouleversement d'où sortit la France moderne, lui paraissent représenter le parti de la modération et de la vertu ; s'ils avaient réussi, la transition du passé à l'avenir eût été pacifique, et presque régulière ; ils ont échoué, faute d'avoir su adapter les principes aux événements : l'audace leur a manqué, et le sens de l'action. Lamartine voudrait que la révolution prochaine s'inspirât de leur esprit, en évitant leurs erreurs. Il entreprend d'exalter leurs figures, et de faire comprendre leur rôle.

L'histoire, telle qu'il la conçoit, n'est donc point une œuvre de froide critique et de raison sereine. Elle se subordonne à la politique en la prolongeant ; elle est, plus ou moins franchement, une

1. Ils devinrent tels, à l'automne de 1843, que Lamartine, à qui manquait l'argent nécessaire pour vivre pendant tout un hiver à Paris, songea un instant à donner sa démission de député. Il n'évita cette décision douloureuse qu'en faisant appel à un « consortium » d'amis, dont chacun lui prêta une petite somme variant entre 5.000 et 10.000 fr. Son vieux camarade Guichard de Bienassis répondit le premier à son appel. Voir : *Une Amitié de Collège de Lamartine*, par Maurice Levaillant, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1924.

2. L'année précédente, Guizot lui avait proposé de le nommer à une grande ambassade, et il avait noblement refusé, pour préserver son indépendance.

entreprise de circonstance. Au moment même où l'école du XIXe siècle a renouvelé ses méthodes, où Augustin Thierry et Michelet l'ont ramenée à l'étude des textes et des documents originaux, où Tocqueville, silencieusement, travaille à l'affranchir de toutes les passions, à en faire une œuvre de science et de philosophie, Lamartine l'enrôle parmi les forces tumultueuses qui, sur la place publique, préparent la rénovation de la société et l'avènement d'un meilleur avenir. Il revient avec une témérité aussi consciente que consciencieuse, à la conception des anciens qui tirent de l'histoire un enseignement moral. Comme le dit spirituellement M. des Cognets, « il composa l'*Histoire des Girondins* « *ad usum populi* » de même que Bossuet avait composé l'*Histoire universelle ad usum delphini*, pour lui apprendre à régner sagement». Quand l'ouvrage parut, il dit à quelques-uns de ses amis : « Ne lisez pas cela, c'est écrit pour le peuple. Il va jouer le grand rôle : il faut l'y disposer, lui donner l'aversion des supplices, pour que la prochaine révolution soit pure des excès de la première. Il est de mon devoir de préparer le peuple, de me préparer moi-même, car je serai l'homme d'une société nouvelle [1]... » Au reste, l'*Avertissement* de son *Histoire* contient une déclaration tout aussi explicite : « ... Quant au titre de ce livre, nous ne l'avons pris qu'à défaut d'autre mot, pour désigner un récit. Ce livre n'a pas les prétentions de l'histoire.... C'est une œuvre intermédiaire entre l'histoire et les mémoires... » Lamartine pouvait-il plus loyalement avouer qu'il avait voulu écrire une histoire romanesque et démonstrative ? Sans doute, il n'invente point les faits ; mais il ne redoute point de les arranger et de les interpréter....

C'est avec une grande loyauté, cependant, qu'il s'est efforcé d'abord de les bien connaître. S'il n'a point « établi », comme nous disons aujourd'hui, « de documentation » avec la patience minutieuse d'un historien de profession, il est remonté jusqu'aux sources avec une très active curiosité. Depuis longtemps déjà, l'époque révolutionnaire l'attirait ; dès 1829, une lettre à Virieu le montre occupé à lire « des journaux de 1793 ». Les récits de son père, les traditions directement reçues de sa famille et de celle de son ami Virieu lui rendaient vivants quelques-uns des grands acteurs du drame qu'il allait raconter : il s'est soucié de converser avec quelques-uns des témoins qui en survivaient encore : de même Voltaire avait parlé longuement avec les survivants de la cour de Louis XIV. D'autre part, il a lu avec attention toutes les histoires de la Révolution antérieures à la sienne, en particulier celles de Thiers et de Mignet ; il a au moins parcouru dans le

1. *Souvenirs du Comte d'Estourmel.* — Cette préoccupation toute politique apparaît en belle lumière dans la conclusion des *Girondins :* « Pardonnons-nous donc, fils des combattants ou des victimes ! Réconcilions-nous sur leurs tombeaux pour reprendre leur œuvre ininterrompue !... »

Moniteur les comptes rendus des grandes séances de l'Assemblée Législative et de la Convention. Mais ces connaissances de fait

Voilà un livre haut placé... dans l'opinion publique.

(*Caricature du* Journal du dimanche *à propos de la publication de l'*Histoire des Girondins) (1847).

ainsi obtenues, il est trop évident qu'il s'en est servi comme un romancier ou comme un auteur dramatique plutôt que comme un scrupuleux historien.

La Publication. — Il se mit avec enthousiasme au travail de la rédaction. A l'automne de 1843, il avait écrit un premier volume. Dès le 15 août il mandait à Dargaud : « Je n'ai rien gravé de ce style... » Il continue l'œuvre du même train, pendant les vacances de 1844, particulièrement pendant le séjour qu'il fait alors à l'île d'Ischia, au cours d'un voyage en Italie. L'ouvrage était terminé au mois de décembre 1846. Dès juillet 1844, Lamartine avait négocié un premier projet de vente qui ne devint définitif que l'année suivante : l'œuvre entière était achetée 250.000 francs pour dix ans par les éditeurs Furne et W. Coquebert. Elle parut en huit volumes, du 20 mars au 19 juin 1847. Dix-huit journaux en avaient, d'avance, donné des extraits que les lecteurs accueillirent avec passion.

Le succès de librairie dépassa celui de *Jocelyn*. Dans la nuit du 20 au 21 mars, Lamartine griffonnait à Dargaud ce bulletin de victoire : « Je rentre à deux heures du matin. J'ai vu des prodiges de passion pour les *Girondins*.... Des femmes les plus élégantes ont passé la nuit pour attendre leur exemplaire. C'est un incendie...» Et le lendemain, à son ami de Mâcon, Ronot : « J'ai joué une fortune, ma renommée littéraire et mon avenir politique sur une carte, cette nuit. Je l'ai gagnée ! Les éditeurs m'ont écrit, à minuit, que *jamais* en librairie un succès pareil n'avait été vu.... Le public des salons !... Et mon large public des ateliers est plus passionné encore. C'est surtout le peuple qui m'aime et qui m'achète.... »

Lamartine pouvait triompher : il obtenait exactement le succès qu'il avait désiré [1].

L'Œuvre. — Ce succès, l'œuvre le méritait par son ardeur et par sa vie. Et c'est bien la première de ses qualités, la plus incontestable. Comme Michelet, Lamartine, à force de passion intuitive, « ressuscitait » vraiment certaines scènes du passé ; parce qu'il aimait les Girondins, il leur rendait une âme ; parce qu'il aimait le peuple, il en reconstituait les agitations, les tumultes et les plus violentes colères. Les pages les plus admirables de l'ouvrage sont peut-être celles qui racontent les « grandes journées » fameuses : comme si Lamartine avait la prévision de ces autres « grandes journées » — celles de 1848 — où il devait jouer lui-même l'un des plus importants personnages. Sainte-Beuve, peu bienveillant cependant pour l'auteur à cette époque, le confesse : « Les hommes qui ont vu la Révolution assurent que cela leur en rend le mouvement, l'*impression*, les tableaux.... »

On peut discuter, au contraire, sur la vérité des « portraits », où il tente de résumer les grands caractères des révolutionnaires.

1. Deux autres œuvres, cependant, du même caractère, faisaient concurrence à la sienne : le 6 février, l'*Histoire de la Révolution* de Louis Blanc avait commencé de paraître, et celle de Michelet, le 13 février !....

Il les idéalise ; et, presque malgré lui, à travers eux, c'est lui seul qu'il peint. Trois surtout le représentent : Mirabeau, Vergniaud, Robespierre. « Il nous a donné sous leurs noms, trois « états » de son portrait, l'un de trois-quarts, l'autre de face, le troisième à profil perdu. A propos de Mirabeau, il nous a expliqué comment les aristocrates sont entraînés aux révolutions, et quel rôle ils y tiennent. A propos de Vergniaud, il nous a montré l'orateur parlementaire tel qu'il s'est efforcé de l'être sous la monarchie de Juillet. A propos de Robespierre, il a esquissé les traits du réformateur religieux qu'il espère devenir. Mirabeau, Vergniaud, Robespierre, moins leurs erreurs et leurs crimes, c'est, vu par lui-même, Lamartine tel qu'il a été, tel qu'il est, tel qu'il sera [1].... » L'histoire, ainsi, devient, sous sa plume, une œuvre aussi lyrique qu'une Méditation ou qu'une Harmonie.

Autant que les souvenirs ou les désirs de Lamartine, elle reflète ses incertitudes. Celles-ci détruisent bien curieusement l'unité de son ouvrage. En commençant de l'écrire, Lamartine admirait fort les *Girondins* ; à mesure qu'il fit plus minutieusement connaissance avec ses héros, leurs faiblesses, leurs erreurs, leurs fautes lui apparurent ; hommes d'éloquence, ils hésitaient devant l'action ; et Lamartine, lassé de l'éloquence, rêvait d'agir. Bientôt, dans son récit, il rencontra les Jacobins ; il se mit à les admirer. Si bien que cette étrange apologie des Girondins finit sur une apothéose de Robespierre. Hommage à la vérité ? Si l'on veut... Mais disparate de ton ; et contraste si violent que l'unité d'intérêt s'en trouve amoindrie, et le lecteur déconcerté. « L'auteur s'est mis dans son œuvre, remarque M. R. Doumic ; après quoi, son œuvre a déteint sur lui et l'a converti. L'œuvre est, ainsi, deux fois personnelle... »

Au total, l'*Histoire des Girondins* est, avec certaines pages de Michelet où la passion l'emporte également sur l'impartialité, le plus éloquent des poèmes historiques que le dernier siècle nous a légués.

I

MIRABEAU

Il se met de niveau avec le trône.... Là où tout le monde tâtonne, il touche juste, il marche droit. La Révolution dans sa tête n'est plus une colère, c'est un plan. La philosophie du dix-huitième siècle, modérée par la prudence du politique, découle toute formulée de ses lèvres. Son éloquence, impérative comme la loi, n'est plus que le talent de passionner la raison. Sa

1. Des Cognets.

parole allume et éclaire tout. Presque seul dès ce moment, il a le courage de rester seul. Il brave l'envie, la haine, les murmures, appuyé sur le sentiment de sa supériorité.... Il ne parle plus aux hommes qu'au nom de son génie. Ce titre lui suffit pour être obéi. L'assentiment que trouve la vérité dans les âmes est sa puissance. Sa force lui revient par le contre-coup. Il s'élève entre tous les partis et au-dessus d'eux. Tous le détestent parce qu'il les domine, et tous le convoitent parce qu'il peut les perdre ou les servir. Il ne se donne à aucun, il négocie avec tous.... Il aborde et il tranche toutes les questions, non en utopiste, mais en politique. La solution qu'il apporte est toujours la moyenne exacte entre l'idéal et le pratique.... Il a sous la majesté de l'expression l'infaillibilité du bon sens....

Son éloquence, toute populaire qu'elle fût, était celle d'un patricien. Sa démocratie tombait de haut : elle n'avait rien de ce sentiment de convoitise et de haine qui soulève les viles passions du cœur humain et qui ne voit dans le bien fait au peuple qu'une injure à la noblesse. Ses sentiments populaires n'étaient en quelque sorte qu'une libéralité de son génie. En conquérant les droits pour le peuple, il avait l'air de les donner. C'était un volontaire de la Démocratie. Il rappelait trop, par son rôle et par son attitude, aux démocrates rangés derrière lui, que depuis les Gracques jusqu'à lui-même, les tribuns les plus puissants pour servir le peuple étaient sortis des patriciens. Son talent, sans égal par la philosophie de la pensée, par l'étendue de la réflexion et par le grandiose de l'expression, était une autre espèce d'aristocratie qu'on ne lui pardonnait pas davantage. La nature l'avait fait premier....

II

ROBESPIERRE

Nous savons par le *Journal* de Dargaud [1] que Lamartine, le 24 février 1845, alla interroger sur Robespierre Mme Lebas, la fille du menuisier Duplay, chez qui le fameux Conventionnel avait habité. C'est principalement avec les souvenirs de cette survivante

1. Des Cognets, p. 335 et suiv.

du grand drame qu'il a composé le portrait qu'on va lire. Il avait assuré Mme Lebas de son impartialité et même de sa sympathie pour Robespierre ; il lui avait déclaré « dans une sorte d'émotion littéraire » : — « Il est des choses que je n'approuve pas en Robespierre, mais soyez certaine que je n'abaisserai pas votre héros. On a été injuste envers lui ; je serai juste. » Mme Lebas lui parla avec une conviction profonde ; elle lui représenta le terroriste comme « un stoïcien du patriotisme ». En sortant de l'entrevue, Lamartine déclara à Dargaud : « Je changerai un peu l'opinion sur l'opiniâtre Conventionnel, dont on a fait le bouc émissaire de la Révolution... Je ne l'absoudrai pas : je raconterai. » Certains trouvèrent qu'il avait trop flatté son modèle. Il en gémit plus tard, dans sa *Critique de l'Histoire des Girondins* : « L'accusation d'avoir flatté Robespierre est la calomnie qui a le plus contristé mon cœur. » — A son portrait de Robespierre, on comparera utilement celui que Vigny a tracé dans *Stello*.

Dans l'ombre encore, et derrière les chefs de l'Assemblée nationale, un homme, presque inconnu, commençait à se mouvoir, agité d'une pensée inquiète qui semblait lui interdire le silence et le repos ; il tentait en toute occasion la parole et s'attaquait indifféremment à tous les orateurs, même à Mirabeau. Précipité de la tribune, il y remontait le lendemain ; humilié par les sarcasmes, étouffé par les murmures, désavoué par tous les partis, disparaissant entre les grands athlètes qui fixaient l'attention publique, il était sans cesse vaincu, jamais lassé. On eût dit qu'un génie intime et prophétique lui révélait d'avance la vanité de tous ces talents, la toute-puissance de la volonté et de la patience, et qu'une voix entendue de lui seul lui disait dans l'âme : « Ces hommes qui te méprisent t'appartiennent ; tous les détours de cette Révolution qui ne veut pas te voir viendront aboutir à toi, car tu t'es placé sur sa route comme l'inévitable excès auquel aboutit toute impulsion ! » Cet homme, c'était Robespierre.

Il y a des abîmes qu'on n'ose pas sonder et des caractères qu'on ne veut pas approfondir, de peur d'y trouver trop de ténèbres et trop d'horreur ; mais l'histoire, qui a l'œil impassible du temps, ne doit pas s'arrêter à ces terreurs, elle doit comprendre ce qu'elle se charge de raconter.

Maximilien Robespierre était né à Arras d'une famille pauvre, honnête et respectée ; son père, mort en Alle-

magne, était d'origine anglaise. Cela explique ce qu'il y avait de puritain dans cette nature. L'évêque d'Arras avait fait les frais de son éducation. Le jeune Maximilien s'était distingué, au sortir du collège, par une vie studieuse et par des mœurs austères. Les lettres et le barreau partageaient son temps. La philosophie de Jean-Jacques Rousseau avait pénétré profondément son intelligence ; cette philosophie, en tombant dans une volonté active, n'était pas restée une lettre morte : elle était devenue en lui un dogme, une foi, un fanatisme. Dans l'âme forte d'un sectaire, toute conviction devient secte. Robespierre était le Calvin de la politique ; il couvait dans l'obscurité la pensée confuse de la rénovation du monde social et du monde religieux, comme un rêve qui obsédait inutilement sa jeunesse, quand la Révolution vint lui offrir ce que la destinée offre toujours à ceux qui épient sa marche, l'occasion. Il la saisit. Il fut nommé député du tiers aux États Généraux. Seul peut-être de tous ces hommes qui ouvraient à Versailles la première scène de ce drame immense, il entrevoyait le dénouement. Comme l'âme humaine, dont les philosophes ignorent le siège dans le corps humain, la pensée de tout un peuple repose quelquefois dans l'individu le plus ignoré d'une vaste foule. Il ne faut mépriser personne, car le doigt de la destinée marque dans l'âme et non sur le front. Robespierre n'avait rien, ni dans la naissance, ni dans le génie, ni dans l'extérieur, qui le désignât à l'attention des hommes. Aucun éclat n'était sorti de lui ; son pâle talent n'avait rayonné que dans le barreau ou dans les académies de province ; quelques discours verbeux, remplis d'une philosophie sans muscles et presque pastorale, quelques poésies froides et affectées avaient inutilement affiché son nom dans l'insignifiance des recueils littéraires du temps ; il était plus qu'inconnu, il était médiocre et dédaigné. Ses traits n'avaient rien de ce qui fait arrêter le regard, quand il flotte sur une grande assemblée ; rien n'était écrit en caractères physiques sur cette puissance tout intérieure : il était le dernier mot de la Révolution, mais personne ne pouvait le lire.

Robespierre était de petite taille, ses membres étaient

grêles et anguleux, sa marche saccadée, ses attitudes affectées, ses gestes sans harmonie et sans grâce ; sa voix, un peu aigre, cherchait les inflexions oratoires et ne trouvait que la fatigue et la monotonie ; son front était assez beau, mais petit, bombé au-dessus des tempes, comme si la masse et le mouvement embarrassé de ses pensées l'avaient élargi à force d'efforts ; ses yeux, très voilés par les paupières et très aigus aux extrémités, s'enfonçaient profondément dans les cavités de leurs orbites ; ils lançaient un éclair bleuâtre assez doux, mais vague et flottant comme un reflet de l'acier frappé par la lumière ; son nez, droit et petit, était fortement tiré par des narines relevées et trop ouvertes ; sa bouche était grande, ses lèvres minces et contractées désagréablement aux deux coins, son menton court et pointu, son teint d'un jaune livide, comme celui d'un malade ou d'un homme consumé de veilles et de méditations. L'expression habituelle de ce visage était une sérénité superficielle sur un fond grave, et un sourire indécis entre le sarcasme et la grâce. Il y avait de la douceur, mais une douceur sinistre. Ce qui dominait dans l'ensemble de sa physionomie, c'était la prodigieuse et continuelle tension du front, des yeux, de la bouche, de tous les muscles de la face. On voyait en l'observant que tous les traits de son visage, comme tout le travail de son âme, convergeaient sans distraction sur un seul point, avec une telle puissance qu'il n'y avait aucune déperdition de volonté dans ce caractère, et qu'il semblait voir d'avance ce qu'il voulait accomplir, comme s'il l'eût eu déjà en réalité sous les yeux.

Tel était alors l'homme qui devait absorber en lui tous ces hommes, et en faire ses victimes après en avoir fait ses instruments. Il n'était d'aucun parti, mais de tous les partis qui servaient tour à tour son idéal de la Révolution. C'était là sa force, car les partis s'arrêtaient ; lui ne s'arrêtait pas. Il plaçait cet idéal comme un but en avant de chaque mouvement révolutionnaire ; il marchait avec ceux qui voulaient l'atteindre ; puis, quand le but était dépassé, il se plaçait plus loin et y marchait encore avec d'autres hommes, en continuant ainsi, sans jamais dévier, sans jamais s'arrêter, sans jamais reculer. La Révolution, décimée dans sa route,

devait inévitablement se résumer un jour dans une dernière expression. Il voulait que ce fût lui. Il se l'était incorporée tout entière, principes, pensées, passions, colères, et la forçait ainsi de s'incorporer un jour en lui. Ce jour était loin.

III

MADAME ROLAND

I

Il y a, au pied des montagnes du Beaujolais, dans le large bassin de la Saône, en face des Alpes, une série de petites collines amoncelées comme des vagues de sable, que le vigneron patient de ces contrées a plantées de vignes, et qui forment entre elles, à leur base, d'obliques vallées, des ravins étroits et sinueux où s'étendent de petits prés verts. Ces prés ont chacun leur filet d'eau suintant des montagnes ; les saules, les bouleaux et les peupliers en tracent le cours et en voilent le lit. Les flancs et les sommets de ces collines ne portent, au-dessus des vignes basses, que quelques pêchers sauvages, qui ne donnent pas d'ombre au raisin, et de gros noyers dans les vergers auprès des maisons. C'est sur le penchant d'un de ces mamelons sablonneux que s'élevait la Platière, héritage paternel de M. Roland : maison basse, assez étroite, percée de fenêtres régulières, recouverte d'un toit à tuiles rouges presque plat. Les rebords de ce toit s'avancent un peu sur le mur, pour garantir les fenêtres de la pluie l'hiver, du soleil l'été. Les murs unis et sans ornement d'architecture étaient revêtus d'un ciment de chaux blanche que le temps a éraillé et sali. On monte au vestibule par cinq marches de pierre surmontées d'une balustrade rustique en fer rouillé. Une cour entourée de granges où l'on serre la récolte, de pressoirs pour les vendanges, de celliers pour le vin et d'un pigeonnier, précède la maison. Derrière se nivelle un petit jardin potager, dont les carrés sont bordés de buis, d'œillets et d'arbres fruitiers taillés près de terre. Un pavillon de verdure s'élève au bout de chaque allée. Un peu plus loin un

verger, dont les arbres penchés dans mille attitudes jettent un peu d'ombre sur un arpent d'herbe broutée ; puis un grand enclos de vignes basses coupées en lignes droites par de petits sentiers verts. Voilà ce site. La vue se porte tour à tour sur l'horizon sévère, recueilli et rapproché, des montagnes de Beaujeu, tachées sur leurs flancs de noirs sapins, et entrecoupées de grandes prairies penchantes où s'engraissent les bœufs du Charolais, et sur la vallée de la Saône, immense océan de verdure surmonté çà et là de nombreux clochers. La ceinture des hautes Alpes couvertes de neiges et le dôme du mont Blanc, qui domine tout, encadrent ce vaste paysage. Il a quelque chose de l'infini de la mer ; et si par son côté borné il porte au recueillement et à la résignation, par son côté ouvert il semble solliciter la pensée à se répandre et emporter l'âme dans tous les lointains de l'espérance et sur tous les sommets de l'imagination.

Tel fut, pendant cinq ans, l'horizon de cette jeune femme. C'est là qu'elle se plongea dans la plénitude de cette nature qu'elle avait si souvent rêvée dans son enfance et dont elle n'apercevait que quelques pans de ciel et quelques perspectives confuses de forêts royales, du haut de sa fenêtre, par-dessus les toits de Paris. C'est là que ses goûts simples et son âme aimante trouvèrent des aliments et des exercices à sa sensibilité.

Elle y partageait sa vie entre les soins du ménage, la culture de son esprit et la charité active, cette culture du cœur ; adorée des paysans, dont elle se fit la providence, elle appliquait au soulagement de leur misère le peu de superflu que lui laissait une économie étroite, et à la guérison de leurs maladies les connaissances qu'elle avait acquises en médecine. On venait la chercher de trois et quatre lieues pour aller visiter un malade. Le dimanche, les marches du perron de sa cour étaient couvertes d'infirmes qui venaient chercher du soulagement, ou de convalescents qui venaient lui apporter les témoignages de leur reconnaissance : les paniers de châtaignes, les fromages de leurs chèvres ou les pommes de leurs vergers. Elle jouissait de trouver le peuple des campagnes juste, sensible et reconnaissant. Elle se figurait à son image le peuple dépaysé des grandes

capitales. L'incendie des châteaux, le brigandage, les massacres de septembre lui apprirent plus tard que ces mers d'hommes si calmes alors ont des tempêtes plus terribles que celles de l'Océan, qu'il faut des institutions aux sociétés comme il faut un lit aux flots, et que la force est aussi indispensable que la justice au gouvernement des peuples.

II

Cependant la Révolution de 89 avait sonné, et était venue la surprendre au sein de cette retraite. Enivrée de philosophie, passionnée pour l'idéal de l'humanité, adoratrice de la liberté antique, elle s'enflamma dès la première étincelle à ce foyer d'idées nouvelles ; elle crut de bonne foi que cette révolution, comme un enfantement sans douleur, allait régénérer l'espèce humaine, détruire la misère de la classe malheureuse, sur laquelle elle s'attendrissait, et renouveler la face du monde. Il y a de l'imagination jusque dans la piété des grandes âmes. L'illusion généreuse de la France, à cette époque, était égale à l'œuvre que la France avait à accomplir. Si elle n'avait pas tant espéré, elle n'eût rien osé. Sa foi fut sa force.

De ce jour, Mme Roland sentit s'allumer en elle un feu qui ne devait plus s'éteindre que dans son sang. Tout l'amour oisif qui sommeillait dans son âme se convertit en enthousiasme et en passion pour l'humanité. Sa sensibilité trompée, trop ardente sans doute pour un seul homme, se répandit sur tout un peuple. Elle aima la Révolution comme une amante. Elle communiqua sa flamme à son mari et à ses amis. Toute sa passion contenue se versa dans ses opinions Elle se vengea de sa destinée, qui lui refusait le bonheur pour elle-même, en se consumant pour le bonheur des autres. Heureuse et aimée, elle n'eût été qu'une femme ; malheureuse et isolée, elle devint un chef de parti.

III

Les opinions de M. et de Mme Roland soulevèrent contre eux, dans le premier moment, toute l'aristocratie commerciale de Lyon, ville probe et pure, mais ville

d'argent où tout se calcule, et où les idées ont la pesanteur et l'immobilité des intérêts. Les idées ont un courant irrésistible qui entraîne même les populations les plus stagnantes. Lyon fut entraîné et submergé par les opinions de l'époque. M. Roland fut porté à la municipalité par les premières élections. Il s'y prononça avec la raideur de ses principes et avec l'énergie qu'il puisait dans l'âme de sa femme. Redouté des timides, adoré des impatients, son nom devint une injure, puis un drapeau ; la faveur publique le vengea des outrages des riches. Il fut député à Paris par le conseil municipal, pour y défendre les intérêts commerciaux de Lyon auprès des comités de l'Assemblée constituante.

Les liaisons de Roland avec les philosophes et avec les économistes, qui formaient le parti pratique de la philosophie ; ses rapports obligés avec les membres influents de l'Assemblée ; ses goûts littéraires et surtout l'attrait et la séduction naturelle qui attirent et retiennent les hommes éminents autour d'une femme jeune, éloquente et passionnée, firent bientôt du salon de Mme Roland un foyer, peu éclatant encore, mais ardent, de la révolution. Les noms qui s'y rencontrent révèlent, dès le premier jour, les opinions extrêmes. Pour ces opinions, la constitution de 1791 n'était qu'une halte.

Ce fut le 20 février 1791 que Mme Roland rentra dans ce Paris d'où elle était sortie cinq ans auparavant jeune fille inaperçue et sans nom, et où elle revenait comme une flamme pour animer tout un parti, fonder la République, régner un moment et mourir. Elle avait dans l'âme un confus pressentiment de cette destinée. Le génie et la volonté connaissent leurs forces, ils sentent avant les autres et ils prophétisent leur mission. Mme Roland semblait d'avance emportée par la sienne au centre de l'action. Elle courut le lendemain de son arrivée aux séances de l'Assemblée. Elle vit le puissant Mirabeau, l'étonnant Cazalès, l'audacieux Maury, l'astucieux Lameth, le froid Barnave. Elle remarqua avec le dépit de la haine, dans l'attitude et le langage du côté droit, cette supériorité que donnent l'habitude de la domination et la confiance dans le respect des masses ; du côté gauche, l'infériorité des manières et

l'insolence mêlée à la subalternité. Ainsi l'aristocratie antique survivait dans le sang et se vengeait, même après sa défaite, de la démocratie qui l'enviait en la subjuguant. L'égalité s'écrit dans les lois longtemps avant de s'établir entre les races. La nature est aristocrate ; il faut une longue pratique de l'indépendance pour donner aux peuples républicains le maintien noble et la dignité polie du citoyen. En révolution même, dans le vainqueur, on sent longtemps le parvenu de la liberté. Les femmes ont le tact plus sensible à ces nuances. Mme Roland les comprit ; mais, loin de se laisser séduire par cette supériorité de l'aristocratie, elle s'en indigna davantage et sentit redoubler sa haine contre un parti qu'on pouvait abattre, mais qu'on ne pouvait humilier.

IV

VERGNIAUD

I

Élevé au collège des Jésuites [1] par la bienfaisance de Turgot, alors intendant du Limousin, Vergniaud, après ses études, était entré au séminaire. Il allait se vouer par piété au sacerdoce. Il recula au dernier pas ; il revint dans sa famille. Solitaire et triste, son imagination se répandit d'abord en poésie avant d'éclater en éloquence. Il jouait avec son génie sans le connaître. Quelquefois il s'enfermait dans sa chambre, se feignait à lui-même un peuple pour auditoire, et improvisait des discours sur des catastrophes imaginaires. Un jour son beau-frère M. Alluaud l'entendit à travers la porte. Il eut le pressentiment de la gloire de sa famille ; il l'envoya à Bordeaux étudier la pratique des lois.

L'étudiant fut recommandé au président Dupaty, écrivain célèbre et parlementaire éloquent. Dupaty conçut pour ce jeune homme une espérance confuse de grandeur. Il l'aima, le protégea, le prit par la main et l'admit à travailler auprès de lui. Il y a des parentés de

1. Vergniaud était né à Limoges, en 1753.

génie comme des parentés de sang. L'homme illustre se fit le père intellectuel de l'orphelin. La sollicitude de Dupaty pour Vergniaud rappelait les patronages antiques d'Hortensius et de Cicéron. « J'ai payé de mes deniers et je continuerai à payer pour d'autres années la pension de votre beau-frère, écrit Dupaty à M. Alluaud. Je lui procurerai moi-même des causes de choix pour ses débuts ; il ne lui faut que du temps ; un jour il fera une grande gloire à son nom. Aidez-le à pourvoir à ses nécessités les plus urgentes ; il n'a pas encore de robe de palais. J'écris à son oncle pour toucher sa générosité ; j'espère que nous en obtiendrons un habit. Reposez-vous sur moi du reste, et fiez-vous à l'intérêt que m'inspirent ses infortunes et son talent. »

Vergniaud justifia promptement ces présages d'une amitié éclairée. Il puisa chez Dupaty les vertus austères de l'antiquité autant que les formes majestueuses du forum romain. Le citoyen se sentait sous l'avocat ; l'homme de bien donnait de l'autorité, de la conscience à la parole. Riche à peine des premiers émoluments du barreau, il s'en dépouille et vend le petit héritage qu'il tenait de sa mère pour payer les dettes de son père mort Il rachète l'honneur de sa mémoire de tout ce qu'il possède ; il arrive à Paris presque indigent. Boyer-Fonfrède et Ducos de Bordeaux, ses deux amis, le reçoivent pour hôte à leur table et sous leur toit. Vergniaud, insouciant des moyens de succès comme tous les hommes qui se sentent une grande force intérieure, travaillait peu et se fiait à l'occasion et à la nature. Son génie, malheureusement indolent, aimait à sommeiller et à s'abandonner aux nonchalances de l'âge et de l'esprit. Il fallait le secouer pour le réveiller de ses loisirs et le pousser à la tribune ou au conseil. Pour lui, comme pour les Orientaux, il n'y avait point de transition entre l'oisiveté et l'héroïsme. L'action l'enlevait, mais le lassait vite. Il retombait dans la rêverie du talent.

Brissot, Guadet, Gensonné, l'entraînèrent chez Mme Roland. Elle ne le trouvait pas assez viril et assez ambitieux pour son génie. Ses mœurs méridionales, ses goûts littéraires, son attrait pour une beauté moins impérieuse, le ramenaient sans cesse dans la société

d'une actrice du Théâtre-Français, Mme Simon-Candeille. Il avait écrit pour elle, sous un autre nom, quelques scènes du drame alors célèbre de la Belle-Fermière [1]. Cette jeune femme, à la fois poète, écrivain, comédienne, déployait dans ce drame toutes les fascinations de son âme, de son talent et de sa beauté. Vergniaud s'enivrait, dans cette vie d'artiste, de musique, de déclamation et de plaisirs ; il se pressait de jouir de sa jeunesse, comme s'il eût eu le pressentiment qu'elle serait sitôt cueillie. Ses habitudes étaient méditatives et paresseuses. Il se levait au milieu du jour, il écrivait peu et sur des feuilles éparses ; il appuyait le papier sur ses genoux, comme un homme pressé qui se dispute le temps ; il composait des discours lentement dans ses rêveries, et les retenait à l'aide de notes dans sa mémoire ; il polissait son éloquence à loisir, comme le soldat polit son arme au repos. Il ne voulait pas seulement que ses coups fussent mortels, il voulait qu'ils fussent brillants ; aussi curieux de l'art que de la politique. Le coup porté, il en abandonnait le contre-coup à la destinée et s'abandonnait de nouveau lui-même à la mollesse. Ce n'était pas l'homme de toutes les heures, c'était l'homme des grandes journées.

II

Vergniaud était de taille moyenne. Sa stature robuste et carrée avait l'aplomb de la statue de l'orateur : on y sentait le lutteur de paroles ; son nez était court, large, fièrement relevé des narines ; ses lèvres un peu épaisses dessinaient fermement sa bouche : on voyait qu'elles avaient été modelées pour jeter la parole à grands flots, comme les lèvres d'un Triton à l'ouverture d'une grande source ; ses yeux noirs et pleins d'éclairs semblaient jaillir sous des sourcils proéminents ; son front large et plan avait ce poli du miroir où se réfléchit l'intelligence ; ses cheveux châtains ondoyaient aux secousses de sa tête ainsi que ceux de Mirabeau. La peau de son visage était timbrée par la petite vérole,

1. Comédie de Mme Candeille, qui fut assez populaire en 1792.

comme un marbre dégrossi par le marteau à diamant du tailleur de pierres. Son teint pâle avait la lividité des émotions profondes. Au repos, nul n'aurait remarqué cet homme dans une foule. Il aurait passé avec le vulgaire sans blesser et sans arrêter le regard. Mais quand l'âme se répandait dans sa physionomie, comme la lumière sur un buste, l'ensemble de sa figure prenait par l'expression l'idéal, la splendeur et la beauté qu'aucun de ses traits n'avait en détail. Il s'illuminait d'éloquence. Les muscles palpitants de ses sourcils, de ses tempes, de ses lèvres, se modelaient sur sa pensée, et confondaient sa physionomie avec la pensée même : c'était la transfiguration du génie. Le jour de Vergniaud, c'était la parole ; le piédestal de sa beauté, c'était la tribune Quand il en était descendu, elle s'évanouissait : l'orateur n'était plus qu'un homme

V

LE JUGEMENT ET LE SUPPLICE DES GIRONDINS

I

L'opinion publique, qui se laisse si promptement amollir et retourner par la vue des victimes, commençait à incliner à l'indulgence. On se demandait tout haut, en sortant des séances du tribunal, quelle récompense aurait donc la République pour ses ennemis, puisqu'elle traitait ainsi ses premiers fondateurs. On plaignait tant de jeunesse, de beauté, de génie, immolés à un crime d'opinion. On parlait de la basse jalousie de Robespierre et de Danton, qui chargeaient la mort de fermer ces bouches éloquentes, pour n'avoir plus le souci et souvent l'humiliation de leur répondre.

Ces premiers symptômes de retour de faveur aux Girondins alarmèrent la Commune. Le gendre de Pache [1], Audouin, autrefois prêtre, aujourd'hui persécuteur acharné, alla sommer le Comité de salut public de clore le débat en permettant au président de déclarer

1. Maire de Paris depuis le 14 février 1794.

les jurés suffisamment éclairés. Le jury, contraint par cette déclaration, ferma les débats le 30 octobre, à huit heures du soir. Tous les accusés furent déclarés coupables d'avoir conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la République, et condamnés à mort.

A ce mot de mort, un cri d'étonnement et d'horreur s'élève des bancs des accusés. Le plus grand nombre, et surtout Boileau, Ducos, Fonfrède, Antiboul, Mainvielle, s'attendaient à être acquittés. Leurs gestes de consternation, leurs poings tendus vers les jurés, leurs malédictions convulsives, jettent un moment le trouble dans le prétoire Un des accusés, qui a fait un geste inaperçu de la main vers la poitrine comme pour déchirer ses vêtements, glisse de son banc sur le parquet : c'était Valazé. « Eh quoi ! Valazé, tu faiblis ? lui dit Brissot, en s'efforçant de le soutenir. — Non, je meurs ! » répond Valazé, et il expire la main sur le poignard dont il vient de se percer le cœur.

A ce spectacle, le silence se rétablit. L'exemple de Valazé fait rougir les jeunes condamnés d'un moment de faiblesse. Boileau seul, protestant contre l'arrêt qui le confond avec les Girondins, lance son chapeau en l'air et s'écrie : « Je suis innocent ! je suis Jacobin ! je suis Montagnard ! » Les sarcasmes de l'auditoire lui répondent. Au lieu de pitié, il ne trouve dans tous les regards que du mépris. Brissot penche sa tête sur sa poitrine et paraît réfléchir. Fauchet et Lasource [1] joignent les mains et lèvent les yeux au ciel. Vergniaud, placé sur le banc le plus élevé, promène impassible sur le tribunal, sur ses collègues et sur la foule un regard qui semble résumer la scène et chercher dans le passé un exemple et une image d'une pareille dérision de la destinée et d'une pareille ingratitude du peuple. Sillery jette sa béquille et s'écrie : « C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ! » Fonfrède se retourne vers Ducos et l'entoure de ses bras en sanglotant : « Mon ami, lui dit-il, c'est moi qui te donne la mort ! mais console-toi, nous allons mourir ensemble. »

1. Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados ; Lasource, pasteur protestant.

II

A ce moment un cri s'élève du milieu de la foule Un jeune homme se débat dans un groupe de spectateurs, et s'efforce vainement de se faire place à travers les rangs pressés pour s'enfuir vers la porte : « Laissez-moi fuir, laissez-moi me dérober à ce spectacle ! s'écrie-t-il en se voilant les yeux de ses deux mains. Misérable que je suis, c'est moi qui les tue ! C'est mon *Brissot dévoilé* [1] qui les accuse et qui les juge ! je ne puis supporter la vue de mon ouvrage ! je sens les gouttes de leur sang rejaillir sur cette main qui les a dénoncés ! » Ce jeune homme était Camille Desmoulins, inconséquent dans sa pitié comme dans sa haine, et dont la légèreté tour à tour perverse ou puérile cédait aux larmes comme elle provoquait le sang. La foule, indifférente ou dédaigneuse, le retint, et le fit taire comme un enfant.

III

Il était onze heures du soir. Après un moment donné au contre-coup du jugement, à l'émotion des condamnés, aux cris de « Vive la République ! » poussés par la foule, la séance fut levée.

Les Girondins, en descendant un à un de leurs bancs, se groupent autour du cadavre de Valazé étendu sur une estrade, le touchent respectueusement du doigt pour s'assurer s'il respire encore ; puis, comme saisis d'une inspiration électrique au contact du républicain sacrifié par sa propre main, ils s'écrient d'une seule voix : « Nous mourons innocents, vive la République ! » Quelques-uns jettent au même instant des poignées d'assignats, non, comme on l'a cru, pour faire appel à la corruption et à l'émeute, mais pour léguer au peuple, comme les Romains, une monnaie désormais inutile à leur propre vie. La foule se précipite sur ce legs des mourants et paraît s'attendrir. Hermann [2] ordonne aux gendarmes de faire leur devoir et d'entraîner les condamnés. Ils

1. Camille Desmoulins avait publié, en 1792, *Brissot dévoilé*, et en 1793, l'*Histoire des Brissotins*, deux pamphlets contre la Gironde.
2. Président du Tribunal révolutionnaire.

rentrent sous la voûte de l'escalier qui descend aux cachots. Leur présence d'esprit, un moment déconcertée, revient tout entière avec la certitude de leur sort. « Mon ami, dit en affectant le rire Ducos à Fonfrède, je ne vois plus qu'un moyen de nous sauver : c'est de déclarer l'*unité* de nos deux vies et l'*indivisibilité* de nos deux têtes. » Fonfrède sourit mélancoliquement. Sa pensée, plus conforme avec un pareil moment, pleurait au foyer de la jeune famille à laquelle il était arraché. « Ah ! mes pauvres enfants ! » fut sa seule réponse.

Cependant, fidèles à la parole qu'ils avaient donnée aux autres détenus de la Conciergerie de les informer de leur sort par les échos de leurs voix, ils entonnent, en sortant du tribunal, l'hymne des Marseillais :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

et le chantent en chœur avec une énergie désespérée qui fait trembler les marches de l'escalier et les voûtes des guichets et des corridors.

A ces accents les détenus s'éveillent, et comprennent que les accusés chantent l'hymne de leur propre mort. L'horreur et la pitié leur répondent par des acclamations, des gémissements et des adieux, du fond de tous les cachots.

On les confina tous pour cette dernière nuit dans le grand cachot, cette salle d'attente de la mort. Le tribunal venait d'ordonner que le corps à peine refroidi de Valazé *serait réintégré dans la prison, conduit sur la même charrette que ses complices au lieu du supplice, et inhumé avec eux.* Seul arrêt peut-être qui ait supplicié la mort !

Quatre gendarmes, exécuteurs de ce jugement d'Hermann, suivant pas à pas la colonne des condamnés sous les voûtes du corridor, portaient sur un brancard le cadavre sanglant, et le déposèrent dans un angle du cachot. Les Girondins vinrent un à un baiser la main héroïque de leur ami. Ils lui recouvrirent le visage de son manteau. Si près de se rejoindre, l'adieu fut plus respectueux que triste. « A demain, » dirent-ils au cadavre ; et ils recueillirent leurs forces pour ce lendemain.

IV

Ils y touchaient : il était minuit. Le député Bailleul, leur collègue de l'Assemblée, leur complice d'opinion, proscrit comme eux, mais qui échappa à la proscription après thermidor, leur avait promis de leur faire apporter du dehors, le jour de leur jugement, un dernier repas [1], triomphal ou funèbre, selon l'arrêt, en réjouissance de leur liberté ou en commémoration de leur mort. Bailleul, captif lui-même, avait tenu sa promesse par l'intermédiaire d'un ami. Le souper funéraire était dressé dans le grand cachot. Les mets recherchés, les vins rares, les fleurs chères, les flambeaux nombreux, couvraient la table de chêne des prisons. Luxe de l'adieu suprême, prodigalité des mourants qui n'ont rien à épargner pour le jour suivant. Les condamnés s'assirent à ce dernier banquet, d'abord pour restaurer en silence leurs forces épuisées, puis ils y restèrent pour attendre avec patience et avec distraction le jour. Ce n'était pas la peine de dormir. Un prêtre, jeune alors, destiné à leur survivre plus d'un demi-siècle, l'abbé Lambert, ami de Brissot et d'autres Girondins, introduit à la Conciergerie pour consoler les mourants ou pour les bénir, attendait dans le corridor la fin du souper. Les portes étaient ouvertes. Il assistait de là à cette scène, et notait

1. Dans sa *Critique de l'Histoire des Girondins*, Lamartine raconta plus tard qu'il avait été faire, par deux fois, visite à l'abbé Lambert, qui était curé de Bessancourt en Seine-et-Oise, au temps où il préparait la documentation de son œuvre ; et l'abbé Lambert lui avait donné les « renseignements les plus minutieux » sur ce légendaire banquet funèbre des Girondins. L'authenticité de cette scène dramatique reste cependant fort contestable. Charles Nodier passa longtemps pour avoir été le premier à la décrire, en 1833, dans son *Dernier Banquet des Girondins*. Cependant, on lit, au tome VII du *Livre des Cent et Un*, paru en 1832, les lignes suivantes dans une chronique de M. Brazier sur *La Chanson et les Sociétés chantantes* : « On n'a pas oublié le fameux procès des 21 députés de la Gironde, condamnés tous à mort le 30 octobre 1793.... Le lendemain, ils se font servir un déjeuner qui sera le dernier : ils se livrent tous à la joie la plus folle ; les mots piquants circulent avec les vins.... On discute gaîment sur l'immortalité de l'âme. Les uns doutent ; les autres croient ; beaucoup espèrent. L'un d'eux se lève : « Amis, dit-il, ne disputons pas sur les mots : dans une heure, nous saurons tous ce qu'il en est ! » Alors, des couplets sont improvisés au bruit du champagne qui fulmine.... ». Ce texte prouve que la légende, si légende il y a, était depuis longtemps enracinée dans l'opinion.

dans son âme les gestes, les soupirs et les paroles des convives. C'est de lui que la postérité tient la plus grande partie de ces détails, véridiques comme la conscience, et fidèles comme la mémoire d'un dernier ami.

V

Le repas fut prolongé jusqu'au premier crépuscule du jour. Vergniaud, placé au milieu de la table, la présidait avec la même dignité calme qu'il avait gardée la nuit du 10 août en présidant la Convention. Vergniaud était de tous celui qui avait le moins à regretter en quittant la vie, car il avait accompli sa gloire, et il ne laissait ni père, ni mère, ni épouse, ni enfants derrière lui. Les autres se placèrent par groupes, rapprochés par le hasard ou par l'affection. Brissot seul était à un bout de la table, mangeant peu et ne parlant pas.

Rien n'indiqua pendant longtemps, dans les physionomies et dans les propos, que ce repas fût le prélude d'un supplice. On eût dit une rencontre fortuite de voyageurs dans une hôtellerie, sur la route, se hâtant de saisir à table les délices fugitives d'un repas que le départ va interrompre. Ils mangèrent et burent avec appétit, mais sobrement. On entendait de la porte le bruit du service et le tintement des verres entrecoupés de peu de conversations : silence de convives qui satisfont la première faim. Quand on eut emporté les mets et laissé seulement sur la table les fruits, les flacons et les fleurs, l'entretien devint tour à tour animé, bruyant et grave, comme l'entretien d'hommes insouciants dont la chaleur du vin délie la langue et les pensées. Mainvielle, Antiboul, du Chastel, Fonfrède, Ducos, toute cette jeunesse qui ne pouvait se croire assez vieillie en une heure pour mourir demain, s'évapora en paroles légères et en saillies joyeuses. Ces paroles contrastaient avec la mort si voisine, profanaient la sainteté de la dernière heure, et glaçaient de froid le faux sourire que ces jeunes gens s'efforçaient de répandre autour d'eux. Cette affectation de gaieté devant Dieu et devant la dernière heure était également irrespectueuse pour la vie et pour l'immortalité. Ils ne pouvaient ni quitter

l'une ni aborder l'autre si légèrement. Ces plaisanteries posthumes tombaient de leurs lèvres comme tombent sur un cercueil ces fleurs que personne ne respire, qui contractent l'odeur du sépulcre, et qui, lorsqu'elles ne sont pas des reliques, ressemblent à des dérisions.

Brissot, Fauchet, Sillery, Lasource, Lehardy, Carra, essayaient quelquefois de répondre à ces provocations bruyantes d'une gaieté feinte et d'une fausse indifférence. Mais cette gaieté déplacée de leurs jeunes collègues effleurait à peine les lèvres de ces hommes mûrs. Vergniaud, plus grave et plus réellement intrépide dans sa gravité, regardait Ducos et Fonfrède avec un sourire où l'indulgence se mêlait à la compassion.

Ces éclats de bruit et de joie funèbres apaisés, l'entretien prit vers le matin un tour plus sérieux et un accent plus solennel. Brissot parla en prophète des malheurs de la République, décapitée de ses plus vertueux et de ses plus éloquents citoyens. « Que de sang ne faudra-t-il pas pour laver le nôtre ! » s'écria-t-il en finissant. Ils se turent tous un moment, et parurent consternés devant le fantôme de l'avenir évoqué par Brissot. « Mes amis, reprit Vergniaud, en greffant l'arbre nous l'avons tué ; il était trop vieux. Robespierre le coupe. Sera-t-il plus heureux que nous ? Non. Ce sol est trop léger pour nourrir les racines de la liberté civique, ce peuple est trop enfant pour manier ses lois sans se blesser ; il reviendra à ses rois, comme l'enfant revient à ses hochets !... Nous nous sommes trompés de temps en naissant et en mourant pour la liberté du monde, poursuivit-il, nous nous sommes crus à Rome, et nous étions à Paris ! Mais les révolutions sont comme ces crises qui blanchissent en une nuit la tête d'un homme : elles mûrissent vite les peuples. Le sang de nos veines est assez chaud pour féconder le sol de la République. N'emportons pas avec nous l'avenir, et laissons l'espérance au peuple en échange de la mort qu'il va nous donner ! »

VI

Il y eut un long silence après ces paroles de Vergniaud, et l'entretien s'élança de la terre au ciel avec les pensées. « Que ferons-nous demain à pareille heure ? »

dit Ducos, qui mêlait toujours les formes de la plaisanterie aux sujets les plus sérieux. Chacun répondit selon sa nature. « Nous dormirons après la journée, » dirent quelques-uns. Le scepticisme du siècle corrompait jusqu'aux dernières pensées, et ne promettait que l'anéantissement de l'âme à des hommes qui allaient mourir pour l'immortalité d'une pensée humaine. L'immortalité de l'âme et les sublimes conjectures de la vie future à laquelle ils touchaient occupèrent plus convenablement les instants qui restaient à la conversation. Les voix baissèrent ; l'accent se solennisa ; les sourires s'effacèrent ; le son de la parole devint grave et sourd comme le bruit du marteau qui sonde une tombe. Fonfrède, Gensonné, Carra, Fauchet, Brissot, tinrent des discours où respiraient toute la divinité de la raison humaine et toute la certitude de la conscience sur les mystérieux problèmes de la destinée immatérielle de l'esprit humain.

Vergniaud, qui se taisait jusque-là, interpellé par ses amis, résuma le débat. « Jamais, dit le témoin que nous citons et qui l'avait souvent admiré à la tribune, jamais son front, son geste, sa parole, l'accent souterrain de sa voix, n'avaient remué de si profondes fibres dans le cœur de ses auditoires. Il semblait parler du haut de la tribune de Dieu. »

Les paroles de Vergniaud furent perdues. L'impression seule en resta dans l'âme du prêtre.

Après avoir relié en un seul et invincible faisceau toutes les preuves morales de l'existence d'un premier être, qu'il appelait, comme son temps, l'Être suprême ; après avoir démontré la nécessité d'une providence, conséquence de l'excellence de cet Être suprême sur les créations émanées de lui, et la nécessité de la justice, dette divine du Créateur envers ses œuvres ; après avoir cité, de Socrate à Cicéron et de Cicéron à tous les justes immolés, la croyance universelle des peuples et des sages, preuve au-dessus de toutes les preuves, puisqu'elle est dans la nature un instinct de seconde vie aussi irréfutable que l'instinct de la vie présente ; après avoir poussé jusqu'à l'évidence et jusqu'à l'enthousiasme la certitude d'une continuation de l'être après la mort qui ne le détruit pas, mais le métamor-

phose : « Ah ! dit-il en termes plus éloquents et en s'exaltant jusqu'au lyrisme du prophète politique et en ramenant le sujet à la situation de ses coaccusés, pour prendre sa dernière preuve en eux-mêmes ; la meilleure démonstration de l'immortalité, n'est-ce pas nous ? Nous ici ? Nous calmes, sereins, impassibles à côté du cadavre de notre ami, en face de notre propre cadavre, discutant comme une paisible assemblée de philosophes sur l'éclair ou sur la nuit qui suivra immédiatement notre dernier soupir, et mourant plus heureux que Danton, qui va vivre, et que Robespierre, qui va triompher ?

« Or, pourquoi ce calme dans nos discours et cette sérénité dans nos âmes ? n'est-ce pas en nous le sentiment d'avoir accompli un grand devoir envers l'humanité ? Eh bien, qu'est-ce donc que la patrie, qu'est-ce donc que l'humanité ? Est-ce cet amas de poussière animée qui est un homme aujourd'hui, qui sera de la boue et du sang demain ? Non, ce n'est pas pour cette fange vivante, c'est pour l'âme de l'humanité et de la patrie que nous mourons ! Mais qui sommes-nous donc nous-mêmes, sinon une parcelle de cette âme collective du genre humain ? Chacun des hommes aussi dont se compose notre espèce a un esprit immortel, impérissable et confondu avec cette âme de la patrie et du genre humain, pour laquelle il est si beau et si doux de se dévouer, de souffrir et de mourir ! Voilà pourquoi nous ne sommes pas de sublimes dupes, continua-t-il, mais des êtres conséquents à leur instinct moral, et qui vont, après ce devoir accompli, vivre encore, souffrir ou jouir dans l'immortalité des destinées de l'humanité. Mourons donc, non avec confiance, mais avec certitude ! Notre témoin dans ce grand procès avec la mort, c'est notre conscience ! notre juge, c'est ce grand Être dont les siècles cherchent le nom et dont nous servons les desseins comme des outils qu'il brise dans l'ouvrage, mais dont les débris tombent à ses pieds. La mort n'est que le plus puissant acte de la vie, car elle enfante une vie supérieure. S'il n'en était pas ainsi, ajouta-t-il avec plus de recueillement, il y aurait donc quelque chose de plus grand que Dieu. Ce serait l'homme juste tel que nous, s'immolant sans récompense et sans

avenir à sa patrie ! Cette supposition est une ineptie ou un blasphème. Je la repousse avec mépris ou avec horreur... Non, Vergniaud n'est pas plus grand que Dieu ; mais Dieu est plus juste que Vergniaud, et ne l'élèvera demain sur un échafaud que pour le justifier et le venger dans l'avenir ! »

Telles furent à peu près ses paroles, dont le sens seul fut sommairement noté. « C'est bien dit, s'écria Lasource ; mais j'ai dans mon cœur une preuve plus certaine que l'éloquence du génie expirant, c'est la parole d'un Dieu mort pour les hommes. — A bas ! dit en souriant ironiquement un des jeunes convives. Lasource, pas de songes avant le sommeil ! Gardons notre bon sens jusqu'à demain. La raison pense, les religions rêvent. Je ne crois qu'au raisonnement. — Et moi, dit Sillery, je crois aux deux. Le Christ mourant sur un échafaud comme nous n'est qu'un témoin divin de la raison humaine. Non, sa religion que nous avons trop confondue avec la tyrannie, n'est pas oppression, mais délivrance. Le Christ était le Girondin de l'immortalité ! »

Fauchet fit un discours pathétique sur la Passion, comparant leur supplice à celui du Calvaire. Ils s'attendrirent et plusieurs pleuraient.

Vergniaud concilia tout, à la fin, dans quelques phrases recueillies à mesure qu'elles tombaient de ses lèvres. « Croyons ce que nous voudrons, dit-il, mais mourons certains de notre vie et du prix de notre mort ! Donnons chacun en sacrifice ce que nous avons, l'un son doute, l'autre sa foi, tous notre sang, pour la liberté ! Quand l'homme s'est donné lui-même en victime à Dieu, que doit-il de plus ?... »

VII

Le jour, descendant de la lucarne dans le grand cachot, commençait à faire pâlir les bougies. « Allons-nous coucher, dit Ducos ; la vie est chose si légère qu'elle ne vaut pas l'heure de sommeil que nous perdons à la regretter. — Veillons, dit Lasource à Sillery et à Fauchet, l'éternité est si certaine et si redoutable que mille

vies ne suffiraient pas pour s'y préparer. » Ils se levèrent de table à ces mots, se séparèrent pour rentrer dans leurs chambres, et se jetèrent presque tous sur leurs matelas.

Treize restèrent dans le grand cachot. Les uns se parlaient à voix basse, les autres étouffaient des sanglots, quelques-uns dormaient. A huit heures, on les laissa se répandre par groupes dans le corridor. L'abbé Lambert, ce pieux ami de Brissot, qui avait passé la nuit à la porte de leur cachot, y était encore, attendant la permission de communiquer avec eux. Brissot, en l'apercevant, s'élança vers lui et l'embrassa d'une étreinte convulsive. Le prêtre lui offrit timidement l'assistance de son culte pour lui adoucir ou lui sanctifier la mort. Brissot refusa avec reconnaissance, mais avec fermeté : « Connais-tu quelque chose de plus saint que la mort d'un honnête homme qui meurt pour avoir refusé le sang de ses semblables aux scélérats ? » dit-il à l'abbé Lambert. Le prêtre n'insista pas.

Lasource, témoin de l'entretien, s'approcha de Brissot : « Crois-tu, lui demanda-t-il, à l'immortalité de ton âme et à la providence de Dieu ? — Oui, répondit Brissot, j'y crois, et c'est parce que j'y crois que je vais mourir. — Eh bien, reprit Lasource, il n'y a qu'un pas de là à la religion. Moi, ministre d'un autre culte que le tien, je n'ai jamais tant admiré les ministres de ta religion que dans ces cachots où ils viennent apporter le pardon, l'espérance et Dieu même à des condamnés. A ta place je me confesserais. » Brissot se retira sans répondre. Il alla s'entretenir avec Vergniaud, Gensonné et les jeunes gens. Le plus grand nombre de ceux-ci refusa les secours de la religion. Les uns assis sur le parapet de pierre du préau, d'autres se promenant les bras entrelacés, quelques-uns à genoux aux pieds du prêtre et recevant sa bénédiction après un court aveu de leurs fautes, tous attendant avec sérénité le signal du départ ; leurs groupes rappelaient une halte avant le combat.

L'abbé Émery [1], quoique prêtre insermenté, avait obtenu d'entretenir Fauchet à travers la grille qui

1. Directeur général de la congrégation de Saint-Sulpice. Arrêté comme suspect, il ne fut libéré qu'après le neuf thermidor.

séparait la cour du corridor. Il écoutait et absolvait l'évêque du Calvados à l'écart. Fauchet, absous et pénitent, écouta la confession de Sillery, et rendit à son ami le pardon divin qu'il venait de recevoir.

A dix heures, les exécuteurs entrèrent pour préparer les têtes des condamnés au couteau, et pour lier leurs mains. Tous vinrent d'eux-mêmes incliner leurs fronts sous les ciseaux et tendre leurs bras aux cordes. Gensonné ramassant une boucle de ses cheveux noirs, les tendit à l'abbé Lambert, en suppliant le prêtre de remettre ces cheveux à sa femme, dont il lui indiqua la retraite : « Dis-lui que c'est tout ce que je peux lui envoyer de mes restes, mais que je meurs en lui adressant toutes mes pensées. » Vergniaud tira sa montre, écrivit avec la pointe d'une épingle quelques initiales et la date du 30 octobre dans l'intérieur de la boîte d'or ; il glissa la montre dans la main de l'un des assistants pour qu'on la remît à une jeune fille qu'il aimait d'un amour de frère, et qu'il se proposait, dit-on, d'épouser plus tard. Tous eurent un nom, une amitié, un amour, un regret qu'ils laissèrent échapper pendant ces apprêts ; presque tous, quelques reliques d'eux-mêmes à envoyer à ceux qu'ils laissaient sur la terre. L'espérance d'une mémoire ici-bas est le dernier lien que le mourant retient en quittant la vie. Ces legs mystérieux furent acquittés.

VIII

Quand tous les cheveux furent tombés sur les dalles du cachot, les exécuteurs et les gendarmes rassemblèrent les condamnés et les firent marcher en colonne vers la cour du palais. Cinq charrettes attendaient leur charge. Une foule immense les environnait. Au premier pas hors de la Conciergerie, les Girondins entonnèrent d'une seule voix et comme une marche funèbre la première strophe de la *Marseillaise*, en appuyant avec une énergie significative sur ces vers à double sens :

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.

De ce moment ils cessèrent de s'occuper d'eux-mêmes pour ne penser qu'à l'exemple de mort républi-

caine qu'ils voulaient laisser au peuple. Leurs voix ne retombaient un instant à la fin de chaque strophe que pour se relever plus énergiques et plus retentissantes au premier vers de la strophe suivante. Leur marche et leur agonie ne furent qu'un chant. Ils étaient quatre sur chaque charrette. Une seule en portait cinq. Le cadavre de Valazé était couché sur la dernière banquette. Sa tête, découverte, cahotée par les secousses du pavé, ballottait sous les regards et sur les genoux de ses amis, obligés de fermer les yeux pour ne pas voir ce livide visage. Ceux-là chantaient cependant comme les autres. Arrivés au pied de l'échafaud, ils s'embrassèrent tous en signe de communion dans la liberté, dans la vie et dans la mort. Puis ils reprirent le chant funèbre pour s'animer mutuellement au supplice et pour envoyer jusqu'au moment suprême à celui qu'on exécutait la voix de ses compagnons de mort. Tous moururent sans faiblesse, Sillery avec ironie ; arrivé sur la plateforme, il en fit le tour en saluant à droite et à gauche le peuple, comme pour le remercier de la gloire et de l'échafaud. Le chant baissait d'une voix à chaque coup de hache. Les rangs s'éclaircissaient au pied de la guillotine. Une seule voix continua la *Marseillaise :* c'était celle de Vergniaud, supplicié le dernier [1]. Ces notes suprêmes furent ses dernières paroles. Comme ses compagnons, il ne mourait pas ; il s'évanouissait dans l'enthousiasme, et sa vie, commencée par des discours immortels, finissait par un hymne à l'éternité de la Révolution.

Un même tombereau emporta les corps décapités, une même fosse les recouvrit, à côté de celle de Louis XVI.

Quelques années après, en fouillant dans les archives de la paroisse de la Madeleine pour y retrouver les traces des sépultures du temps, les curieux lisaient sur une feuille de papier timbré, le mémoire de frais du fossoyeur de ce cimetière, paraphé par le président qui en autorise le payement à la trésorerie nationale, ces simples mots : « Pour vingt et un députés de la Gironde : les bières, 147 livres ; frais d'inhumation, 63 livres ; total, 210. »

Tel fut le prix des pelletées de terre qui recouvrirent tout le parti des fondateurs de la République. Eschyle

1. Détail inexact ; c'est Viger qui fut guillotiné le dernier.

ou Shakespeare n'inventèrent jamais une plus amère dérision du sort que ce mémoire du fossoyeur demandant et recevant son salaire pour avoir enseveli tour à tour toute la monarchie et toute la République d'une grande nation.

IX

Telle fut la dernière heure de ces hommes. Ils eurent pendant leur courte vie toutes les illusions de l'espérance ; ils eurent en mourant le plus grand bonheur que Dieu réserve aux grandes âmes : le martyre qui jouit de lui-même et qui élève jusqu'à la sainteté de victime l'homme immolé pour sa conviction et pour sa patrie. Les juger serait superflu. Ils ont été jugés par leur vie et par leur mort. Ils eurent trois torts : le premier, de n'avoir pas eu l'audace de leur opinion, en hésitant à proclamer la République avant le 10 août, à l'ouverture de l'Assemblée législative ; le second, d'avoir conspiré contre la constitution de 1791, qu'ils avaient faite et jurée ; d'avoir ainsi réduit la souveraineté nationale à agir comme faction, prêté leur main au supplice du roi, et forcé la Révolution à employer des moyens cruels ; le troisième, d'avoir, sous la Convention, voulu gouverner quand il fallait combattre.

Ils eurent trois vertus qui rachètent bien des fautes aux yeux de la postérité : ils adorèrent la liberté ; ils fondèrent la République, cette vérité précoce des gouvernements futurs ; enfin ils moururent pour refuser du sang au peuple. Leur temps les a jugés à mort. L'avenir les jugera à gloire et à pardon, et l'on gravera sur leur mémoire cette inscription que Vergniaud, leur voix, avait gravée de sa main sur la muraille de son cachot : « Plutôt la mort que le crime ! » *Potius mori quam fœdari !*

A peine leurs têtes eurent-elles roulé aux pieds du peuple, qu'un caractère morne, sanguinaire, sinistre, se répandit, au lieu de l'éclat de leur parti, sur la Convention et sur la France. Jeunesse, beauté, illusions, génie, éloquence antique, tout sembla disparaître avec eux de la patrie. Paris put se dire ce que s'était dit jadis Lacédémone après le massacre de sa jeunesse sur

le champ de bataille : « La patrie a perdu sa fleur ; la liberté a perdu son prestige ; la Révolution a perdu son printemps. »

A la veille de la Révolution : le discours de Macon. La Campagne des Banquets.

Le 18 juillet suivant, la ville de Mâcon offrit un magnifiqus banquet à Lamartine pour fêter le succès de son *Histoire des Girondins*. Une foule composée surtout de paysans, d'ouvriere, d'artisans, de petits bourgeois, se pressait autour des tables ; quarante villes des départements voisins de la Saône-et-Loire avaient envoyé leurs délégations ; un grand nombre de femmes avaient revêtu les costumes de leurs régions ; parées en Mâconnaises, en Bressanes, en Jurassiennes, voire en Suissesses, elles ajoutaient de la grâce et des couleurs à la vaste multitude qui constituait le premier de ces auditoires populaires dont Lamartine avait tant rêvé. Malheureusement un orage violent éclata presque au moment où le député-tribun allait prendre la parole ; il dut attendre près d'une heure que la foudre du ciel eût cédé la place à celle qu'il se disposait à lancer. A l'en croire, il fut empêché par l'orage « d'entrer à fond dans le discours qu'il avait médité » ; il n'en prononça pas moins l'une de ses plus belles harangues, elle semblait, d'avance, sonner le glas du régime. Le surlendemain, il rendait compte à Dargaud, dans ces termes, de cette mémorable soirée :

« Le banquet a été à la fois sublime et déplorable.

Sublime par le nombre : deux mille cinq cents couverts remplis et beaucoup de refusés : on peut dire avec vérité trois mille convives, quinze cents femmes admirablement groupées, parées, enthousiastes, et deux ou trois mille spectateurs. Un spectacle comme jamais on n'en vit. Un Colisée vivant de Rome, à Mâcon, un dôme en toile de quatre arpents !

Mais à la fin du dîner, un orage, foudre, éclairs, vent, langues de feu. Le dôme emporté en mille lambeaux sur les têtes ; les piliers, ondoyant comme des mâts de vaisseau, près de tomber sur la foule ! — Pas un mouvement de terreur ; et les cris de : *Vive Lamartine !* répondant seuls, même des voix de femmes, aux coups de vent et de tonnerre. Suspension d'une heure à sa place, sous la pluie diluvienne !

Admirable patience !

Enfin, essai de discours que voici, exact, mais tronqué, manqué, emporté par le vent, étouffé par le bruit des écroulements, acclamé par des milliers de voix !

Puis, retraite en ordre : et pas un bruit, pas un accident, pas une *Marseillaise* dans les rues !

Voilà !...

Du discours, reproduit à des milliers d'exemplaires par la presse, l'opinion, inquiète déjà et fiévreuse, retint surtout une admirable période, terminée par une formule à la fois prophétique et vengeresse :

« LA RÉVOLUTION DU MÉPRIS »

... Si, au contraire, la royauté trompe les espérances que la prudence du pays a placées en 1830 moins dans sa nature que dans son nom ; si elle s'isole sur son élévation constitutionnelle ; si elle ne s'incorpore pas entièrement dans l'esprit et dans l'intérêt légitime des masses ; si elle s'entoure d'une aristocratie électorale, au lieu de se faire peuple tout entier ; si, sous prétexte de favoriser le sentiment religieux des populations, le plus beau, le plus saint des sentiments de l'humanité, mais qui n'est beau et saint qu'au ant qu'il est libre, elle se ligue avec les réactions sourdes de sacerdoces affidés pour acheter de leurs mains les respects superstitieux des peuples ; si elle se campe dans une capitale fortifiée ; si elle se défie de la nation organisée en milices civiques et la désarme peu à peu comme un vaincu ; si elle caresse l'esprit militaire, à la fois si nécessaire et si dangereux à la liberté dans un pays continental et brave comme la France ; si, sans attenter ouvertement à la nation, elle corrompt cette volonté et achète, sous le nom d'influences, une dictature d'autant plus dangereuse qu'elle aura été achetée sous le manteau de la Constitution ; si elle parvient à faire d'une nation de citoyens une vile meute de trafiquants, n'ayant conquis leur liberté au prix du sang de leurs pères que pour la revendre aux enchères des plus sordides faveurs ; si elle fait rougir la France de ses vices officiels, et si elle nous laisse descendre, comme

nous le voyons en ce moment même, dans un procès déplorable [1], si elle nous laisse descendre jusqu'aux tragédies de la corruption ; si elle laisse affliger, humilier la nation et la postérité par l'improbité des pouvoirs publics, — elle tomberait, cette royauté, soyez-en sûrs ! elle tomberait non dans son sang, comme celle de 89, mais elle tomberait dans son piège ! Et après avoir eu les révolutions de la liberté et les contre-révolutions de la gloire, vous auriez la révolution de la conscience publique et la révolution du mépris !

L'orateur, au reste, va plus loin encore. Il ne craint pas d'évoquer pour la première fois « la république, la vraie république, la république des intelligences » ; et il jette, sur l'avenir du pays, un coup d'œil de visionnaire, qui semble apercevoir le Second Empire, et les jours terribles de 1870.

« Les temps sont-ils sûrs ? Cette paix est-elle la paix ? Cet ordre est-il l'ordre ? Peut-on jouir avec sécurité entre deux orages ?... Ne sommes-nous pas une énigme pour nous-mêmes et pour les nations ? Et quel sera le mot de cette énigme ? Sera-ce un complet retour aux ténèbres, sous les fourches caudines de toutes les idées surannées ? Sera-ce une révolution nouvelle..., un débordement de démagogie irritée submergeant toutes les bases de la société : État, famille, propriété ? Sera-ce plutôt une de ces décadences douces, une espèce de Capoue de la révolution, dans laquelle une nation glisse des bras d'un pouvoir corrupteur aux bras d'un pouvoir despotique, et s'endort dans un bien-être matériel pour se réveiller dans l'invasion ? »

Quelques jours avant ce banquet de Mâcon — simple hommage rendu par toute une ville à un grand homme dont elle était fière, par des électeurs à leur député — Odilon Barrot avait ouvert la fameuse campagne dite « des banquets », qui devait provoquer dans tout le pays une agitation favorable à la réforme électorale. Bientôt, le parti radical, avec Ledru-Rollin, en prit la direction. De tous côtés, on demandait à Lamartine de venir présider ces agapes politiques, et d'y renouveler le miracle oratoire de Mâcon... Il s'abstint. Comme

1. Le procès des anciens ministres Teste et Cubières, condamnés pour concussion (mai-juin 1847).

il l'écrivait spirituellement, le rôle de « convive national » ne lui convenait point ; il préférait attendre son heure ; en recueillant, pour les idéaliser, les souvenirs de son passé, en écrivant les *Confidences* et *Raphaël*, il se préparait à « collaborer avec Dieu » à l'éclosion de l'avenir dont il espérait, pour lui d'abord, et pour la France entière, un merveilleux renouvellement. Il acheva l'année 1847 dans la demi-solitude de Mâcon et de Saint-Point : il n'avait pas regagné Paris depuis six semaines que l'heure fatidique, soudain, sonna.

CHAPITRE XX

LE POUVOIR

24 février — 10 décembre 1848

La journée du 24 février 1848. — Cette journée fut décisive dans la carrière de Lamartine ; porté par la conspiration unanime des sympathies et des espérances, soulevé au delà même de ses propres désirs par l'élan populaire, il prit pied sur la cime où il avait longtemps rêvé de se dresser pour le bien du pays ; il décida, en quelques instants inoubliables, le sort de la monarchie de Juillet ; il fit, presque malgré lui, en quelques heures, proclamer la République ; il fut acclamé ministre des Affaires Étrangères, et membre d'un Gouvernement Provisoire dont il devait être à la fois l'âme secrète et, pendant quelques jours, le chef reconnu.

Le 22 et le 23 février, il s'était tenu à l'écart des événements, à l'écart même de la Chambre, pendant que se préparait et s'affirmait la révolte de la garde nationale et du peuple contre l'interdiction du banquet populaire, décrétée par le ministère Guizot. Il était, d'ailleurs, fiévreux et souffrant. Le 24 février, vers dix heures et demie du matin, il reçut chez lui la visite de deux émissaires des sociétés secrètes, l'acteur Bocage, qui était d'ailleurs son ami, et l'éditeur Hetzel ; ils lui demandèrent s'il accepterait éventuellement d'entrer dans un Gouvernement Provisoire. Il accepta, en principe, sans qu'on puisse dire si, au cours de cet entretien, fut envisagée la proclamation d'une République, ou seulement l'institution d'une Régence.

A deux heures, il partit à pied pour se rendre à la Chambre. Bocage et Hetzel l'attendaient dans les couloirs et l'entraînèrent vers un bureau vide où étaient réunis plusieurs républicains, journalistes de la *Réforme* et du *National*, entre autres Bastide et A. Marrast, amis de Ledru-Rollin. L'un d'eux, en leur nom à tous, lui exposa « qu'il leur apparaissait comme l'homme de la circonstance et que, la France n'étant peut-être pas mûre pour une République immédiate, tout le parti républicain apporterait son concours à une Régence dont il serait le ministre [1] ». Lamartine mit son front dans ses mains, réfléchit, puis, dans une harangue enflammée, expliqua qu'une Régence ne serait qu'un expédient provisoire et fragile, que seule une République sauverait le pays :

1. Louis Barthou, p. 243.

mais, au reste, l'heure ne lui semblait pas encore venue de l'instituer.

Il entre alors dans le salle des séances, que deux flots de peuple envahissent successivement en poussant des cris hostiles à Louis-Philippe. La Duchesse d'Orléans, que le roi, en abdiquant, vient de désigner comme Régente, paraît dans une tribune, courageuse et fière, son fils auprès d'elle. Lamartine reste à son banc : « il médite, la tête cachée dans ses mains [1] ». Les partisans de la dynastie espèrent trouver en lui un appui et sans doute un sauveur ; l'un d'eux, Tocqueville, le presse de prendre la parole. Il se contente de répondre : « Je ne parlerai pas tant que cette femme et cet enfant seront là! »... Puis il met à nouveau sa tête dans ses mains, et continue sa méditation, qui sait ? sa prière peut-être, son interrogation à Dieu [2]... »

Marie, cependant, et Crémieux montent à la tribune et proposent de créer un Gouvernement Provisoire. Odilon-Barrot combat la proposition et préconise la Régence de la Duchesse d'Orléans avec un ministère d'opinion avancée. Ledru-Rollin le suit à la tribune et soutient longuement l'opinion de Crémieux. Nul n'a parlé encore de République.

Alors, lentement, Lamartine se lève. Il s'approche de la tribune. Debout sur les marches, la main sur la rampe, il attend que Ledru-Rollin ait achevé son discours. Il est grave, impénétrable. Que va-t-il dire ? Déjà l'on n'écoute plus Ledru-Rollin : tous les yeux se tournent vers lui, ceux surtout de la Duchesse d'Orléans, qui, sortie d'abord avec son fils, vient de reparaître seule. Lamartine est l'arbitre de cette minute, grosse d'avenir.

Après quelques mots de pitié pour « l'un des spectacles les plus touchants que puissent présenter les annales humaines », il se prononce nettement en faveur d'un Gouvernement Provisoire. Non point par passion ; il parle nettement, gravement, avec raison, presque avec austérité, sans se laisser intimider quand une nouvelle invasion de l'Assemblée par la foule le force, pendant quelques minutes, d'interrompre son discours. Il conclut : « ... Je demande... un gouvernement provisoire... un gouvernement qui ne préjuge rien ni de nos droits, ni de nos ressentiments, ni de nos sympathies, ni de nos colères, sur le Gouvernement définitif qu'il plaira au pays de se donner quand il aura été consulté... »

Aussitôt, Dupont de l'Eure et Ledru-Rollin font passer une liste de cinq noms, en tête de laquelle figure le nom de Lamartine. Elle est acclamée. « A l'Hôtel de Ville, Lamartine en tête ! » crie l'acteur Bocage.

« Impassible, souriant, Lamartine prend la tête de la colonne. Au milieu des politiciens désemparés qui s'échappent par toutes

1. DES COGNETS, p. 392-3.
2. *Idem.*

Lamartine membre du Gouvernement Provisoire.
(D'aprés une lithographie populaire.)

les issues, seul il garde son sang-froid. Rien ne l'étonne dans ce désordre ; il y marche comme sur les flots, et, la tête haute, semble lire sa route aux étoiles. Il a déjà vécu ces instants mille fois dans ses songes... [1] ». Ce moment enivrant, merveilleux, unique, ne l'a-t-il pas imaginé souvent, depuis le jour, où, en plein désert, la Circé de l'Orient, lady Stanhope lui a dit, comme les sorcières à Macbeth : « Tu seras roi... » ?

A pied, le long cortège gagne l'Hôtel de Ville, à travers la foule souvent menaçante. Lamartine va, grave et rayonnant, comme un somnambule, assujetti d'avance au destin. A l'Hôtel de Ville, plusieurs fois, il harangue la foule qui l'acclame. Enfin, avec ses collègues, auxquels le peuple vient d'adjoindre Louis Blanc et l'ouvrier Albert, représentant tous deux la future République sociale, il s'installe dans la grande salle du premier étage, s'attribue, dans la distribution des ministères, le portefeuille des Affaires Étrangères, et signe ses premiers décrets. La foule cependant réclame la proclamation de la République, que Louis Blanc tout-à-l'heure lui a promise ; des cris : « Trahison ! » montent à l'adresse de Lamartine ; il sort dans la salle Saint-Jean, que l'ombre commence d'envahir ; il harangue le peuple ; il essaie de lui prouver qu'il n'a que le droit de proclamer la « République provisoire en laissant au pays le droit de préférer ou de répudier telle ou telle forme d'institution... ». Il engage avec la foule hurlante une sorte de dialogue titanesque pour la persuader... Mais quand il rentre dans le cabinet où ses collègues sont réunis, il se trouve déjà en face du fait accompli ; il signe sans plus discuter le décret qui proclame « la République une et indivisible ».

De cette République que, pour une si large part, il a contribué à fonder, il va être, pendant plusieurs semaines, — jusqu'au 10 mai, où le Gouvernement Provisoire rendit ses pouvoirs à l'Assemblée Constituante — l'inspirateur apparent ; néanmoins, plutôt que l'âme, il en sera la voix ; la parure, et le chef nominal, plutôt que le véritable maître. Dès les premières heures, il aura à lutter contre l'influence des socialistes, qui voudraient transformer la République en révolution communiste ; obligé plus d'une fois de négocier et de composer avec eux, il éloignera ainsi de lui, malgré lui, les sympathies des amis de l'ordre ; il sera vite haï des partis extrêmes ; défenseur à la fois de l'ordre et de la liberté, il ne se maintiendra, pendant près de trois mois, sur la cime où il est enfin monté, qu'à force de travail et d'éloquence ; il exercera, comme l'a fort bien dit M. Barthou, une véritable « dictature oratoire ».

La journée du 25 février. — Sa parole, dès le lendemain, réussit un véritable miracle. Elle s'était tout de suite, et comme par instinct, « adaptée aux circonstances. Habitué par la tribune aux longs discours, et s'y complaisant, resté un peu solennel, Lamar-

1. DES COGNETS.

tine se transforma avec une extraordinaire promptitude. Il devint bref, simple, énergique, trouvant le mot de la situation, et souvent, résumant la situation d'un mot admirable ou héroïque. » (Louis Barthou.)

Au début de l'après-midi du 25 février, une troupe séditieuse d'ouvriers, formée et excitée pendant la nuit par les chefs socialistes, descend des faubourgs vers l'Hôtel de Ville ; précédée du drapeau rouge, elle vient demander au Gouvernement de décréter que cet emblème de la révolution sociale remplace le drapeau tricolore comme symbole de la patrie. En une harangue enflammée, Lamartine sauva le drapeau tricolore ; le seul prestige de sa parole força le peuple à reculer. C'est l'un des plus magnifiques triomphes que la parole humaine ait jamais remportés ; en cette minute, le génie du poète orateur s'égale à celui d'un Démosthène et d'un Cicéron.

Il a lui-même raconté ces heures capitales de sa vie, et reconstitué son discours dans quelques pages de son *Histoire de la Révolution de* 1848, qui parut dix-huit mois plus tard.

LAMARTINE A L'HOTEL DE VILLE

I

Une horde furieuse d'environ quatre à cinq mille hommes paraissant sortir des faubourgs les plus reculés et les plus indigents de Paris, mêlés à quelques groupes mieux vêtus et mieux armés, franchit vers deux heures les rampes de toutes les cours de l'hôtel, inonda les salles, força les résistances et s'engouffra avec des cris de mort, des cliquetis d'armes, et des coups de feu partis au hasard, jusque dans une espèce de portique élevé au milieu d'un escalier étroit sur lequel débouchent les couloirs de service qui protégeaient de ce côté l'asile du gouvernement.

Lagrange [1], les cheveux épars, deux pistolets à la ceinture, le geste exalté, dominant la foule par sa haute taille, le tumulte par sa voix semblable au hurlement des masses, s'agitait en vain au milieu de ses amis de la veille, de ses exagérateurs du lendemain, pour satis-

1. Il venait d'être nommé gouverneur de l'Hôtel de Ville,

faire et pour contenir à la fois l'élan de cette foule enivrée d'enthousiasme, de victoire, d'impatience, de soupçons, de tumulte et de vin. La voix presque inarticulée de Lagrange excitait autant de frénésie par l'accent qu'elle voulait en apaiser par l'intention. Ballotté comme un mât de vaisseau, de groupe en groupe, il était porté de l'escalier au couloir, de la porte aux fenêtres, jetant d'en haut à la multitude dans la cour des bras tendus, des saluts de tête, et des allocutions suppliantes emportées par le vent ou éteintes dans le mugissement des étages inférieurs et dans le bruit des coups de feu. Une faible porte qui pouvait à peine laisser passer deux hommes de front servait de digue à la foule arrêtée par son propre poids. Lamartine, soulevé par les bras et sur les épaules de quelques bons citoyens, s'y précipita. Il la franchit précédé seulement de son nom, et se retrouva de nouveau seul en lutte avec les flots les plus tumultueux et les plus écumeux de la sédition.

En vain les hommes les plus rapprochés de lui jetaient-ils son nom à la multitude, en vain l'élevaient-ils par moments sur leurs bras enlacés pour faire contempler sa figure au peuple et pour obtenir silence au moins de la curiosité. La fluctuation de cette houle, les cris, les chocs, les retentissements de crosses contre les murs, la voix de Lagrange entrecoupant d'allocutions rauques les courts silences de la multitude, rendaient toute attitude et toute parole impossibles. Englouti, étouffé, refoulé contre la porte fermée derrière lui, il ne restait à Lamartine [1] qu'à laisser passer sur son corps l'irruption aveugle et sourde, et le drapeau rouge qu'on élevait sur sa tête comme le pavillon vainqueur sur le gouvernement rendu.

A la fin, quelques hommes dévoués parvinrent à traîner jusqu'à lui un débris de chaise de paille sur laquelle il monta, comme sur une tribune chancelante, que soutenaient les mains de ses amis. A son aspect, au calme de sa figure qu'il s'efforçait à rendre d'autant plus impassible qu'il avait plus de passions à refréner,

1. Dans toute cette « *Histoire de la Révolution de* 1848 », Lamartine, s'efforçant à l'impartialité de l'historien, parle de lui-même à la troisième personne.

Lamartine, à l'Hôtel de Ville, repousse le drapeau rouge
(25 février 1848).
(Gravure d'Andrieux illustrant l'*Histoire de la Révolution de* 1848.)

à la patience de ses gestes, aux cris des bons citoyens implorant le silence pour lui, la foule, dont un spectacle nouveau commande toujours l'attention, commença à se grouper en auditoire et à éteindre peu à peu ses rumeurs.

Lamartine commença plusieurs fois à parler ; mais à chaque tentative heureuse pour faire dominer son regard, son bras et sa voix sur le tumulte, la voix de Lagrange, haranguant de son côté un autre peuple par la fenêtre, faisait remonter dans la salle des éclats gutturaux, des lambeaux de discours et ces hurlements de foule qui étouffaient les paroles et l'action de Lamartine et qui allaient faire triompher la sédition par la confusion. On calma enfin Lagrange, on l'arracha de sa tribune ; il alla porter la persuasion dans d'autres parties de l'édifice, et Lamartine, dont le parti grossissait avec le péril, put enfin se faire entendre de ses amis et de ses ennemis.

II

Il calma d'abord ce peuple par un hymne de paroles sur la victoire si soudaine, si complète, si inespérée même des républicains les plus ambitieux de liberté. Il prit Dieu et les hommes à témoin de l'admirable modération et de la religieuse humanité que la masse de ce peuple avait montrées jusque dans le combat et dans le triomphe ; il fit ressortir cet instinct sublime qui avait jeté la veille ce peuple encore armé, mais déjà obéissant et discipliné, entre les bras de quelques hommes [1] voués à la calomnie, à l'épuisement et à la mort pour le salut de tous.

A ces tableaux la foule commençait à s'admirer elle-même, à verser des larmes d'attendrissement sur les vertus du peuple ; l'enthousiasme l'éleva bientôt au-dessus de ses soupçons, de sa vengeance et de ses anarchies.

« Voilà ce qu'a vu le soleil d'hier, citoyens ! continua Lamartine. Et que verrait le soleil d'aujourd'hui ? —

1. Les membres du Gouvernement provisoire : Dupont de l'Eure, Arago, Lamartine, Garnier-Pagès, Marie, Ledru-Rollin, Crémieux, etc... (Voir p. 893.)

Il verrait un autre peuple, d'autant plus furieux qu'il a moins d'ennemis à combattre, se défier des mêmes hommes qu'il a élevés hier au-dessus de lui ; les contraindre dans leur liberté, les avilir dans leur dignité, les méconnaître dans leur autorité qui n'est que la vôtre ; substituer une révolution de vengeances et de supplices à une révolution d'unanimité et de fraternité ; et commander à son gouvernement d'arborer en signe de concorde l'étendard de combat à mort entre les citoyens d'une même patrie, ce drapeau rouge qu'on a pu élever quelquefois, quand le sang coulait, comme un épouvantail contre des ennemis, qu'on doit abattre aussitôt après le combat, en signification de réconciliation et de paix ! J'aimerais mieux le drapeau noir qu'on fait flotter quelquefois dans une ville assiégée comme un linceul, pour désigner à la bombe les édifices neutres consacrés à l'humanité et dont le boulet et la bombe même des ennemis doivent s'écarter. Voulez-vous donc que le drapeau de votre République soit plus menaçant et plus sinistre que celui d'une ville bombardée ? »

« Non, non ! s'écrièrent quelques-uns des spectateurs ; Lamartine a raison ; mes amis, ne gardons pas ce drapeau d'effroi pour les citoyens ! » — « Si, si ! s'écriaient les autres ; c'est le nôtre, c'est celui du peuple, c'est celui avec lequel nous avons vaincu. Pourquoi donc ne garderions-nous pas après la victoire le signe que nous avons teint de notre sang ? »

« Citoyens », reprit Lamartine après avoir combattu par toutes les raisons les plus frappantes pour l'imagination du peuple le changement de drapeau et comme se repliant sur sa conscience personnelle pour dernière raison, intimidant ainsi le peuple, qui l'aimait, par la menace de sa retraite ; « Citoyens, vous pouvez faire violence au gouvernement, vous pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France. Si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre erreur pour lui imposer une République de parti et un pavillon de terreur, le gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret ! je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, et vous devriez le répudier plus

que moi ! car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple en 91 [1] et en 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie ! »

A ces derniers mots, Lamartine, interrompu par des cris d'enthousiasme presque unanimes, tomba de la chaise qui lui servait de tribune dans les bras tendus de tous côtés vers lui ! La cause de la République nouvelle l'emportait sur les sanglants souvenirs qu'on voulait lui substituer.

Un ébranlement général, secondé par les gestes de Lamartine et par l'impulsion des bons citoyens, fit refluer l'attroupement qui remplissait la salle jusque sur le palier du grand escalier, aux cris de Vive Lamartine ! Vive le drapeau tricolore !

III

Mais là, cette foule, entraînée par les paroles qu'elle venait d'entendre, rencontra la tête d'une nouvelle colonne qui n'avait pu pénétrer dans l'enceinte ni participer à l'émotion des discours. Cette bande montait plus animée et plus implacable que tous les attroupements jusqu'alors contenus ou dissipés. Un choc en sens inverse eut lieu sous le porche et sur les derniers degrés de la rampe entre ces deux foules dont chacune voulait entraîner l'autre dans son impulsion, ceux-ci pour le drapeau rouge, ceux-là pour le drapeau reconquis par les paroles de Lamartine. Des colloques menaçants, des vociférations ardentes, des gestes d'obstination forcenée, des cris d'étouffement, deux ou trois coups de feu partis du pied de l'escalier, des lambeaux de drapeau rouge, des armes nues agitées sur les têtes, faisaient de cette mêlée une des scènes les plus sinistres de la Révolution.

Lamartine se précipita entre les deux partis.

« C'est Lamartine ! place à Lamartine ! écoutez Lamartine ! » crièrent les citoyens qui l'avaient une première fois entendu. « Non, non, non ! A bas Lamartine ! Mort à Lamartine ! Point de transaction, point

1. Le 17 juillet 1791, une émeute populaire eut lieu au Champ de Mars, sous les plis du drapeau rouge, et fut durement réprimée.

de paroles, le décret ! ou le gouvernement des traîtres à la lanterne ! » hurlaient les assaillants.

Ces cris ne firent ni hésiter, ni reculer, ni pâlir Lamartine.

On était parvenu à traîner jusque sur le palier, derrière lui, la chaise brisée sur laquelle il était monté tout à l'heure ; il y monte adossé au chambranle de la grande porte gothique labourée la veille et le matin de balles. A son aspect, la fureur des assaillants, au lieu de s'apaiser, éclate en imprécations, en clameurs, en gesticulations menaçantes. Des canons de fusil, dirigés de loin sur les degrés les plus éloignés de lui, semblaient viser la porte. Un groupe plus rapproché d'une vingtaine d'hommes aux visages abrutis par l'ivresse brandissait des baïonnettes, des sabres nus. En avant d'eux et touchant presque à ses pieds, huit à dix forcenés, le sabre à la main, se lançaient la tête en avant comme pour enfoncer des coups d'un bélier le faible groupe qui entourait Lamartine. Parmi les premiers, deux ou trois paraissaient hors de sens. Leurs bras avinés dardaient en aveugles leurs armes nues que des citoyens courageux embrassaient et relevaient en faisceaux comme des faucheurs relèvent la gerbe. Les pointes agi ées des sabres montaient par moments jusqu'à la hauteur de la figure de l'orateur, dont la main fut légèrement effleurée. Le moment était suprême, le triomphe indécis ; un hasard le décida. Lamartine ne pouvait pas être entendu et ne voulait pas descendre. Une hésitation eût tout perdu. Les bons citoyens étaient consternés. Lamartine s'attendait à être renversé et foulé aux pieds de la multitude.

IV

A ce moment, un homme se détacha d'un groupe sur la droite. Il fendit la foule ; il se hissa sur le socle d'un jambage de la porte, presque à la hauteur de Lamartine et en vue du peuple. C'était un homme d'une taille colossale et doué d'une voix forte comme le rugissement d'une émeute. Son costume seul l'aurait fait regarder d'une multitude. Il portait une redingote de toile écrue usée, tachée, déchirée, comme les restes du vêtement d'un mendiant. Un pantalon large flottant à mi-jambe laissait à nu ses pieds sans chaussure ; ses longues et

larges mains sortaient avec la moitié de ses bras amaigris de ses manches trop courtes. Sa chemise débraillée laissait compter les côtes et les muscles de sa poitrine. Son col était nu, sa tête aussi ; ses cheveux bruns, longs, entremêlés de paille et de poussière, flottaient à droite et à gauche de son visage. Ses yeux étaient bleus, lumineux, humides de tendresse et de bonté ; sa physionomie ouverte respirait l'enthousiasme jusqu'au délire et jusqu'aux larmes, mais l'enthousiasme de l'espérance et de l'amour. Véritable apparition du peuple dans ses moments de grandeur, à la fois misérable, terrible et bon.

Une des balles tirées d'en bas tout à l'heure venait de lui effleurer le sommet du nez tout près des yeux ; son sang, qu'il étanchait par moments, coulait en deux filets sur ses joues et sur ses lèvres. Il ne semblait pas penser à sa blessure ; il tendait ses deux bras vers Lamartine, il l'invoquait des yeux et du geste, il l'appelait le conseil, la lumière, le frère, le père, le Dieu du peuple. « Que je le voie, que je le touche, que je lui baise seulement les mains ! s'écriait-il. Écoutez-le ! ajoutait-il en se retournant vers ses camarades, suivez ses conseils, tombez dans ses bras, frappez-moi avant de l'atteindre. Je mourrai mille fois pour conserver ce bon citoyen à mon pays ! »

A ces mots, se précipitant sur Lamartine, cet homme l'embrassait convulsivement, le couvrait de son sang, le tenait longtemps dans ses bras. Lamartine lui tendait la main et la joue, et s'attendrissait sur cette magnanime personnification de la multitude.

V

A cette vue, le peuple étonné et ému s'attendrit lui-même. L'amour qu'un homme du peuple, un blessé, un prolétaire inondé de sang, un indigent portant sur ses membres nus tous les stigmates, tous les haillons, toutes les misères du prolétariat, témoignait à Lamartine, était aux yeux de la foule un gage visible et irrécusable de la confiance qu'elle pouvait prendre elle-même dans les intentions de ce modérateur inconnu, de la foi qu'elle devait avoir dans les paroles de l'organe

du gouvernement. Lamartine, apercevant cette impression et cette hésitation dans les regards et dans les mouvements de la multitude, en profita pour porter les derniers coups au cœur mobile de ce peuple ému.

Lamartine à l'Hôtel de Ville, en 1848.
(*D'après un dessin de Lacauchie, gravé par Rebel.*)

Un long tumulte bruissait à ses pieds entre ceux qui voulaient l'écouter et ceux qui s'obstinaient à ne rien entendre. Toujours assisté du mendiant, qui d'une main étanchait le sang de sa blessure au visage et de l'autre main faisait le signe du silence imposé au peuple :

« Eh quoi ! citoyens, leur dit-il, si on vous avait dit il y a trois jours que vous auriez renversé le trône, détruit l'oligarchie, obtenu le suffrage universel au nom du titre d'homme, conquis tous les droits du citoyen, fondé enfin la république, cette république, le rêve lointain de ceux mêmes qui sentaient son nom caché dans les derniers replis de leur conscience comme un crime ! Et quelle république ? non plus une république comme celle de la Grèce ou de Rome, renfermant des aristocrates et des plébéiens, des maîtres et des esclaves ; non pas une république comme les républiques aristocratiques des temps modernes, renfermant des citoyens et des prolétaires, des grands et des petits devant la loi, un peuple et un patriciat ; mais une république égalitaire où il n'y a plus ni aristocratie, ni oligarchie, ni grands, ni petits, ni patriciens, ni plébéiens, ni maîtres, ni ilotes devant la loi ; où il n'y a qu'un seul peuple composé de l'universalité des citoyens, et où le droit et le pouvoir public ne se composent que du droit et du vote de chaque individu dont la nation est formée, venant se résumer en un seul pouvoir collectif appelé le gouvernement de la République et retournant en lois, en institutions populaires, en bienfaits à ce peuple d'où il est émané.

« Si l'on vous avait dit tout cela il y a trois jours, vous auriez refusé de le croire ! Trois jours ? auriez-vous dit, il faut trois siècles pour accomplir une œuvre pareille au profit de l'humanité. (*Acclamations.*)

« Eh bien ! ce que vous avez déclaré impossible est accompli ! Voilà notre œuvre, au milieu de ce tumulte, de ces armes, de ces cadavres de vos martyrs, et vous murmurez contre Dieu et contre nous ?

« — Non, non, s'écrièrent plusieurs voix.

« — Ah ! vous seriez indignes de ces efforts, reprend Lamartine, si vous ne saviez pas les contempler et les reconnaître.

« Que vous demandons-nous pour achever notre œuvre ? Sont-ce des années ? non ; des mois ? non ; des semaines ? non ; des jours seulement ! Encore deux ou trois jours, et votre victoire sera écrite, acceptée, assurée, organisée de manière à ce qu'aucune tyrannie, excepté la tyrannie de vos propres impatiences, ne

puisse l'arracher de vos mains ! Et vous nous refuseriez ces jours, ces heures, ce calme, ces minutes ! et vous étoufferiez la République née de votre sang, dans son berceau !

« — Non, non, non, s'écrièrent de nouveau cent voix, confiance, confiance ! Allons rassurer et éclairer nos frères ! Vive le Gouvernement provisoire ! vive la République ! vive Lamartine !

« — Citoyens, poursuivit-il de nouveau, je vous ai parlé en citoyen, tout à l'heure, eh bien ! maintenant écoutez en moi votre ministre des Affaires Étrangères. Si vous m'enlevez le drapeau tricolore, sachez-le bien, vous m'enlevez la moitié de la force extérieure de la France ! car l'Europe ne connaît que le drapeau de ses défaites et de nos victoires, — c'est le drapeau de la République et de l'Empire. En voyant le drapeau rouge, elle ne croira voir que le drapeau d'un parti ! — C'est le drapeau de la France, c'est le drapeau de nos armées victorieuses, c'est le drapeau de nos triomphes qu'il faut relever devant l'Europe. La France et le drapeau tricolore, c'est une même pensée, un même prestige, une même terreur, au besoin, pour nos ennemis.

« O peuple souffrant et patient dans sa misère, reprit-il, peuple qui viens de montrer par l'action de ce brave et indigent prolétaire (en embrassant le mendiant du bras droit) ce qu'il y a de désintéressement de tes propres blessures, de magnanimité et de raison dans ton âme ! Ah ! oui, embrassons-nous, aimons-nous, fraternisons comme une seule famille de condition à condition, de classe à classe, d'opulence à indigence. Bien ingrat serait un gouvernement que vous fondez qui oublierait que c'est aux plus malheureux qu'il doit sa première sollicitude ! Quant à moi, je ne l'oublierai jamais. J'aime l'ordre ; j'y dévoue, comme vous voyez, ma vie ; j'exècre l'anarchie, parce qu'elle est le démembrement de la société civilisée ; j'abhorre la démagogie, parce qu'elle est la honte du peuple et le scandale de la liberté ; mais, quoique né dans une région sociale plus favorisée, plus heureuse que vous, mes amis ! que dis-je ? précisément peut-être parce que j'y suis né, parce que j'ai moins travaillé, moins souffert que vous, parce qu'il m'est resté plus de loisir et de réflexion pour contempler

vos détresses et pour y compatir de plus loin, j'ai toujours aspiré à un gouvernement plus fraternel, plus pénétré dans ses lois de cette charité qui nous associe en ce moment, dans ces entretiens, dans ces larmes, dans ces embrassements d'amour dont vous me donnez de tels témoignages et dont je me sens inondé par vous... »

VI

Au moment où Lamartine allait continuer et ouvrait ses bras pour y appeler les groupes les plus rapprochés de lui, il s'arrêta tout à coup, la parole suspendue sur les lèvres, le geste pétrifié, le regard fixe et comme attaché sur un objet invisible au reste de la multitude.

C'est qu'en effet il voyait confusément depuis quelques minutes, à travers cette espèce de nuage que l'improvisation jette sur les yeux de l'orateur, s'avancer vers lui une figure fantastique dont il ne pouvait se rendre compte à lui-même et qu'il prenait pour un jeu d'optique ou pour un vertige d'imagination.

C'était un buste de jeune homme, vêtu de bleu, dominant un peu la foule et s'approchant de lui sans marcher, comme ces fantômes qui glissent sur le sol, sans aucun balancement de pas. Plus la figure s'avançait ainsi, plus le regard de Lamartine s'étonnait, et plus sa parole semblait hésiter sur ses lèvres. A la fin, il reconnut dans ce buste le visage de Louis Blanc. Ce visage était coloré, mais les yeux ouverts étaient immobiles comme dans un évanouissement passager. C'était, en effet, Louis Blanc, que l'épuisement et la chaleur avaient fait apparemment évanouir dans l'étage inférieur, et qu'un groupe de ses amis apportait silencieusement et lentement à travers la masse du peuple attentif. Au même moment, le blessé qui avait embrassé et sauvé Lamartine tomba épuisé, et entraîna la chaise en tombant. Lamartine fut soutenu par les mains de quelques hommes du peuple. Louis Blanc reprit ses sens à l'air des fenêtres. Ce tumulte interrompit le discours, mais n'en détruisit pas l'effet.

VII

Malgré cette diversion, le peuple, sensible aux reproches sur son impatience, et enlevé comme la première fois par le fanatisme de sa propre gloire répudiée par lui avec son drapeau, s'impressionna surtout par cette espèce de confidence qu'un ministre des Affaires Étrangères lui faisait à haute voix dans l'intérêt de cette patrie que le peuple adore. Il se retourna pour ainsi dire contre lui-même ; il se précipita, en écartant les fusils et en abaissant les sabres de ceux qui étaient plus près, pour embrasser les genoux et toucher les mains de l'orateur. Des larmes roulaient dans tous les yeux. Le mendiant en versait lui-même ; ces larmes se mêlaient sur sa joue à son noble sang.

Cet homme avait sauvé le drapeau tricolore et sauvé la République d'un 93, plus que la voix de Lamartine et la fermeté du gouvernement. Après son triomphe, il se perdit confondu dans la foule qui redescendit pour la dernière fois sur la place. Lamartine ne connut pas même son nom et ne le revit jamais depuis. Il lui doit la vie, et la France lui doit son drapeau.

Le Ministre des Affaires Étrangères

Après avoir sauvé la France des partis extrémistes, Lamartine réussit à lui épargner les menaces de l'étranger ; il rassura l'Europe, et lui fit adopter la jeune République, en rédigeant, dès les premiers jours de mars, sous forme de circulaire à nos agents diplomatiques, une sorte de « manifeste officiel » qui définissait avec largeur et dignité les principes de l'ordre nouveau. Jamais peut-être — sinon déjà sous la plume de Chateaubriand — le style diplomatique n'avait montré plus de vraie grandeur que dans ces pages, qui méritent de demeurer fameuses :

MANIFESTE AUX PUISSANCES

CIRCULAIRE DU MINISTRE
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES AUX AGENTS DIPLOMATIQUES
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Monsieur,

Vous connaissez les événements de Paris, la victoire du peuple, son héroïsme, sa modération, son apaisement,

l'ordre rétabli par le concours de tous les citoyens, comme si, dans cet interrègne des pouvoirs visibles, la raison générale était à elle seule le gouvernement de la France.

La Révolution française vient d'entrer ainsi dans sa période définitive. La France est République : la République française n'a pas besoin d'être reconnue pour exister. Elle est de droit naturel, elle est de droit national. Elle est la volonté d'un grand peuple qui ne demande son titre qu'à lui-même. Cependant, la République française désirant entrer dans la famille des gouvernements institués, comme une puissance régulière, et non comme un phénomène perturbateur de l'ordre européen, il est convenable que vous fassiez promptement connaître au gouvernement près duquel vous êtes accrédité les principes et les tendances qui dirigeront désormais la politique extérieure du gouvernement français.

La proclamation de la République française n'est un acte d'agression contre aucune forme de gouvernement dans le monde. Les formes de gouvernement ont des diversités aussi légitimes que les diversités de caractère, de situation géographique et de développement intellectuel, moral et matériel chez les peuples. Les nations ont, comme les individus, des âges différents. Les principes qui les régissent ont des phases successives. Les gouvernements monarchiques, aristocratiques, constitutionnels, républicains, sont l'expression de ces différents degrés de maturité du génie des peuples. Ils demandent plus de liberté à mesure qu'ils se sentent capables d'en supporter davantage ; ils demandent plus d'égalité et de démocratie à mesure qu'ils sont inspirés par plus de justice et d'amour pour le peuple. Question de temps. Un peuple se perd en devançant l'heure de cette maturité, comme il se déshonore en la laissant échapper sans la saisir. La Monarchie et la République ne sont pas, aux yeux des véritables hommes d'État, des principes absolus qui se combattent à mort : ce sont des faits qui se contrastent et qui peuvent vivre face à face, en se comprenant et en se respectant.

La guerre n'est donc pas le principe de la République française, comme elle en devint la fatale et glorieuse nécessité en 1792. Entre 1792 et 1848, il y a un demi-siècle. Revenir, après un demi-siècle, au principe de

1792 ou au principe de conquête de l'Empire, ce ne serait pas avancer, ce serait rétrograder dans le temps. La révolution d'hier est un pas en avant, non en arrière. Le monde et nous, nous voulons marcher à la fraternité et à la paix.

Si la situation de la République française, en 1792, expliquait la guerre, les différences qui existent entre cette époque de notre histoire et l'époque où nous sommes, expliquent la paix. Ces différences, appliquez-vous à les comprendre et à les faire comprendre autour de vous.

En 1792, la nation n'était pas une. Deux peuples existaient sur un même sol. Une lutte terrible se prolongeait encore entre les classes dépossédées de leurs privilèges et les classes qui venaient de conquérir l'égalité et la liberté. Les classes dépossédées s'unissaient avec la royauté captive et avec l'étranger jaloux pour nier à la France sa révolution et pour lui réimposer la monarchie, l'aristocratie et la théocratie par l'invasion. Il n'y a plus de classes distinctes et inégales aujourd'hui. La liberté a tout affranchi. L'égalité devant la loi a tout nivelé. La fraternité, dont nous proclamons l'application et dont l'Assemblée nationale doit organiser les bienfaits, va tout unir. Il n'y a pas un seul citoyen en France, à quelque opinion qu'il appartienne, qui ne se rallie au principe de la patrie avant tout, et qui ne la rende, par cette union même, inexpugnable aux tentatives et aux inquiétudes d'invasion.

En 1792, ce n'était pas le peuple tout entier qui était entré en possession de son gouvernement : c'était la classe moyenne seulement qui voulait exercer la liberté et en jouir. Le triomphe de la classe moyenne alors était égoïste, comme le triomphe de toute oligarchie. Elle voulait retenir pour elle seule les droits conquis par tous. Il lui fallait pour cela opérer une diversion forte à l'avènement du peuple, en le précipitant sur les champs de bataille, pour l'empêcher d'entrer dans son propre gouvernement. Cette diversion, c'était la guerre. La guerre fut la pensée des monarchiens et des girondins ; ce ne fut pas la pensée des démocrates plus avancés, qui voulaient, comme nous, le règne sincère, complet et régulier du peuple lui-même, en comprenant

dans ce nom toutes les classes, sans exclusion et sans préférence, dont se compose la nation.

En 1792, le peuple n'était que l'instrument de la révolution, il n'en était pas l'objet. Aujourd'hui, la révolution s'est faite par lui et pour lui. Il est la révolution elle-même. En y entrant, il y apporte ses besoins nouveaux de travail, d'industrie, d'instruction, d'agriculture, de commerce, de moralité, de bien-être, de propriété, de vie à bon marché, de navigation, de civilisation enfin, qui sont tous des besoins de paix ! Le peuple et la paix, c'est un même mot.

En 1792, les idées de la France et de l'Europe n'étaient pas préparées à comprendre et à accepter la grande harmonie des nations entre elles, au bénéfice du genre humain. La pensée du siècle qui finissait n'était que dans la tête de quelques philosophes. La philosophie est populaire aujourd'hui. Cinquante années de liberté de penser, de parler et d'écrire, ont produit leur résultat. Les livres, les journaux, les tribunes ont opéré l'apostolat de l'intelligence européenne. La raison, rayonnant de partout, par-dessus les frontières des peuples, a créé entre les esprits cette grande nationalité intellectuelle qui sera l'achèvement de la Révolution française et la constitution de la fraternité internationale sur le globe.

Enfin, en 1792, la liberté était une nouveauté, l'égalité était un scandale, la République était un problème. Le titre des peuples, à peine découvert par Fénelon, Montesquieu, Rousseau, était tellement oublié, enfoui, profané par les vieilles traditions féodales, dynastiques, sacerdotales, que l'intervention la plus légitime du peuple dans ses affaires paraissait une monstruosité aux hommes d'État de l'ancienne école. La démocratie faisait trembler à la fois les trônes et les fondements des sociétés. Aujourd'hui, les trônes et les peuples se sont habitués au mot, aux formes, aux agitations régulières de la liberté exercée dans des proportions diverses presque dans tous les États, même monarchiques. Ils s'habitueront à la République, qui est sa forme complète chez les nations plus mûres. Ils reconnaîtront qu'il y a une liberté conservatrice ; ils reconnaîtront qu'il peut y avoir dans la République, non seulement un ordre meilleur, mais qu'il peut y avoir plus d'ordre véri-

Les membres du Gouvernement provisoire (24 février 1848).
(*D'après une gravure populaire.*)

Flocon — Dupont de l'Eure — Albert
Louis Blanc — Crémieux — Ledru-Rollin — Garnier Pagès
Marie — Arago — Lamartine — Marrast

table dans ce gouvernement de tous pour tous, que dans le gouvernement de quelques-uns pour quelques-uns.

Mais en dehors de ces considérations désintéressées, l'intérêt seul de la consolidation et de la durée de la République inspirerait aux hommes d'État de la France des pensées de paix. Ce n'est pas la patrie qui court les plus grands dangers dans la guerre, c'est la liberté. La guerre est presque toujours une dictature. Les soldats oublient les institutions pour les hommes. Les trônes tentent les ambitieux. La gloire éblouit le patriotisme. Le prestige d'un nom victorieux voile l'attentat contre la souveraineté nationale. La République veut de la gloire, sans doute, mais elle la veut pour elle-même, et non pour des César ou des Napoléon !

Ne vous y trompez pas, néanmoins, ces idées que le Gouvernement provisoire vous charge de présenter aux puissances comme gage de sécurité européenne, n'ont pas pour objet de faire pardonner à la République l'audace qu'elle a eue de naître ; encore moins de demander humblement la place d'un grand droit et d'un grand peuple en Europe ; elles ont un plus noble objet : faire réfléchir les souverains et les peuples, ne pas leur permettre de se tromper involontairement sur le caractère de notre révolution, donner son vrai jour et sa physionomie juste à l'événement, donner des gages à l'humanité enfin, avant d'en donner à notre droit et à notre honneur, s'ils étaient méconnus ou menacés.

La République française n'intentera donc la guerre à personne. Elle n'a pas besoin de dire qu'elle l'acceptera, si on pose les conditions de guerre au peuple français. La pensée des hommes qui gouvernent en ce moment la France est celle-ci : Heureuse la France si on lui déclare la guerre, et si on la contraint ainsi à grandir en force et en gloire, malgré sa modération ! Responsabilité terrible à la France si la République déclare elle-même la guerre sans y être provoquée ! Dans le premier cas, son génie martial, son impatience d'action, sa force accumulée pendant tant d'années de paix, la rendraient invincible chez elle, redoutable peut-être au delà de ses frontières. Dans le second cas, elle tournerait contre elle les souvenirs de ses conquêtes, qui désaffectionnent les nationalités, et elle compromettrait sa première et

sa plus universelle alliance : l'esprit des peuples et le génie de la civilisation.

D'après ces principes, Monsieur, qui sont les principes de la France de sang-froid, principes qu'elle peut présenter sans crainte comme sans défi à ses amis et à ses ennemis, vous voudrez bien vous pénétrer des déclarations suivantes :

Les traités de 1815 n'existent plus en droit aux yeux de la République française ; toutefois, les circonscriptions territoriales de ces traités sont un fait qu'elle admet comme base et comme point de départ dans ses rapports avec les autres nations.

Mais, si les traités de 1815 n'existent plus que comme fait à modifier d'un accord commun, et si la République déclare hautement qu'elle a pour droit et pour mission d'arriver régulièrement et pacifiquement à ces modifications, le bon sens, la modération, la conscience, la prudence de la République existent et sont pour l'Europe une meilleure et plus honorable garantie que les lettres de ces traités si souvent violés ou modifiés par elle.

Attachez-vous, Monsieur, à faire comprendre et admettre de bonne foi cette émancipation de la République des traités de 1815, et à montrer que cette franchise n'a rien d'inconciliable avec le repos de l'Europe.

Ainsi, nous le disons hautement, si l'heure de la reconstruction de quelques nationalités opprimées en Europe ou ailleurs nous paraît avoir sonné dans les décrets de la Providence ; si la Suisse, notre fidèle alliée depuis François Ier, était contrainte ou menacée dans le mouvement de croissance qu'elle opère chez elle pour prêter une force de plus au faisceau des gouvernements démocratiques ; si les États indépendants de l'Italie étaient envahis ; si l'on imposait des limites ou des obstacles à leurs transformations intérieures ; si on leur contestait à main armée le droit de s'allier entre eux pour consolider une patrie italienne, la République française se croirait en droit d'armer elle-même pour protéger ces mouvements légitimes de croissance et de nationalité des peuples.

La République, vous le voyez, a traversé du premier pas l'ère des proscriptions et des dictatures. Elle est

décidée à ne jamais violer la liberté au dedans. Elle est décidée également à ne jamais violer son principe démocratique au dehors. Elle ne laissera mettre la main de personne entre le rayonnement pacifique de sa liberté et le regard des peuples. Elle se proclame l'alliée intellectuelle et cordiale de tous les droits, de tous les progrès, de tous les développements légitimes d'institutions des nations qui veulent vivre du même principe que le sien. Elle ne fera point de propagande sourde ou incendiaire chez ses voisins. Elle sait qu'il n'y a de libertés durables que celles qui naissent d'elles-mêmes sur leur propre sol. Mais elle exercera, par la lueur de ses idées, par le spectacle d'ordre et de paix qu'elle espère donner au monde, le seul et honnête prosélytisme, le prosélytisme de l'estime et de la sympathie. Ce n'est point là la guerre, c'est la nature. Ce n'est point là l'agitation de l'Europe, c'est la vie. Ce n'est point là incendier le monde, c'est briller de sa place sur l'horizon des peuples pour les devancer et les guider à la fois.

Nous désirons, pour l'humanité, que la paix soit conservée. Nous l'espérons même. Une seule question de guerre avait été posée, il y a un an, entre la France et l'Angleterre. Cette question de guerre, ce n'était pas la France républicaine qui l'avait posée, c'était la dynastie. La dynastie emporte avec elle ce danger de guerre qu'elle avait suscité pour l'Europe par l'ambition toute personnelle de ses alliances de famille en Espagne. Ainsi cette politique domestique de la dynastie déchue, qui pesait depuis dix-sept ans sur notre dignité nationale, pesait en même temps, par ses prétentions à une couronne de plus à Madrid, sur nos alliances libérales et sur la paix. La République n'a point d'ambition ; la République n'a point de népotisme. Elle n'hérite pas des prétentions d'une famille. Que l'Espagne se régisse elle-même ; que l'Espagne soit indépendante et libre. La France, pour la solidité de cette alliance naturelle, compte plus sur la conformité de principes que sur les successions de la maison de Bourbon !

Tel est, Monsieur, l'esprit de conseils de la République ; tel sera invariablement le caractère de la politique franche, forte et modérée que vous aurez à représenter.

La République a prononcé en naissant, et au milieu de la chaleur d'une lutte non provoquée par le peuple, trois mots qui ont révélé son âme et qui appelleront sur son berceau les bénédictions de Dieu et des hommes : *Liberté*, *égalité*, *fraternité*. Elle a donné, le lendemain, par l'abolition de la peine de mort en matière politique, le véritable commentaire de ces trois mots au dedans ; donnez-leur aussi leur véritable commentaire au dehors. Le sens de ces trois mots appliqués à nos relations extérieures est celui-ci : affranchissement de la France des chaînes qui pesaient sur son principe et sur sa dignité ; récupération du rang qu'elle doit occuper au niveau des grandes puissances européennes ; enfin, déclaration d'alliance et d'amitié à tous les peuples. Si la France a la conscience de sa part de mission libérale et civilisatrice dans le siècle, il n'y a pas un de ces mots qui signifie guerre. Si l'Europe est prudente et juste, il n'y a pas un de ces mots qui ne signifie paix.

LAMARTINE.

Au milieu de tous ces événements précipités, quels étaient cependant les sentiments de Lamartine ? La lettre suivante qu'il adressa à ses nièces de Cessiat, demeurées alors à Mâcon, montre quelle fièvre de sincérité et de généreux enthousiasme le soutenait parmi tant de soucis... Il avait, évidemment, la foi d'un apôtre ; il marchait, au milieu des foudres et des éclairs, dans une sorte d'illumination mystique ; l'heure qu'il attendait depuis 1830, *son* heure à lui, était enfin venue :

A MESDEMOISELLES DE CESSIAT

« Paris, 27 février.

« Je dérobe une minute à la *patrie* pour vous dire tendresse, souvenirs, pensée de vous, même au milieu du feu et des balles et de l'enthousiasme fanatique et double de la République que je fonde et de l'ordre que je sauve.

« Ah ! quels jours et quelles nuits je viens de passer ! les pieds dans le sang, parlant à la lettre sur les corps morts, des milliers de piques, sabres, baïonnettes, fusils chargés sans cesse dirigés contre ma poitrine et roulant

autour de ma tête ; des colonnes de peuple ivres et furieuses se succédant sans discontinuer, demandant *Lamartine*, s'écoulant après d'horribles menaces, puis s'attendrissant, pleurant sur mes mains, m'arrachant mes habits (j'en ai perdu trois), puis devenant sages et douces comme des agneaux ou comme des lions domptés, et m'obéissant de proche en proche ! Jusqu'à ce que d'autres colonnes furieuses viennent les remplacer, inonder les escaliers, les appartements, enfoncer les portes en criant : « Lamartine ! Lamartine seul ! sa tête, sa tête ! » Puis la même scène de menaces et de tendresse. Pendant ce temps-là pas un morceau de pain ni un verre d'eau en vingt-quatre heures.

« Le lendemain, de l'eau et du pain seulement ! ma femme séparée de moi, trente-deux heures sans nouvelles, la presque certitude que, pendant que le peuple nous étouffait, la garde nationale et l'armée ralliées à la Régence allaient venir d'heure en heure prendre nos têtes ! Soixante coups de fusils tirés contre moi dans la journée du vendredi, soixante débats, deux cents ordres.

« Enfin, dans la nuit du vendredi, des messages envoyés par moi à tous les quartiers, appelant, homme par homme, douze cents braves jeunes gens et gardes nationaux, la peur saisissant tout le monde, le courage revenant au récit de mes efforts pour sauver Paris ; puis la double victoire du gouvernement et les cent mille hommes armés des faubourgs, enfin levés en armes *à mon nom seul.* Le samedi, le dimanche, cent vingt mille baïonnettes dévouées, de tous les partis, passent devant moi en revue, aux cris de : Vive *Lamartine !* doublés au moins de ceux de : Vive la *République !* Quarante mille hommes me ramènent deux jours de suite à ma maison ; impossibilité d'aller dans les rues de peur d'être étouffé par les embrassements passionnés du peuple. *Tous les partis*, *légitimistes*, *catholiques*, *républicains*, *banquiers*, *militaires*, *bourgeois*, se rallient à moi comme à un seul parti ! L'adoration universelle ! l'enthousiasme au delà de ce qu'il fut jamais pour un homme dans l'histoire ! (Je répète ici les expressions *unanimes.*) Aujourd'hui, Paris aussi calme, aussi gardé aussi heureux qu'un jour de fête au printemps. Pas une victime ! pas une proscription ! pas une vengeance ! La

Lamartine et Ledru-Rollin revenant de l'Hôtel de Ville (15 mai 1848).
(D'après une estampe populaire. Bibliothèque nationale.)

peine de mort politique supprimée par moi après cinq jours d'efforts. Le roi fugitif est caché : la duchesse d'Orléans et son fils remis à ma responsabilité et, j'espère, sauvés. Voilà le récit court, mais littéral, de ces six jours !

« L'Europe et tous ses ambassadeurs acceptent, consentent et pleurent d'admiration ; point de guerre intentée par nous, peut-être point faite contre nous ! mais nos seules idées et nos seuls exemples soulèvent les peuples et grandissent la France !...

« Votre tante a été héroïque, elle n'a pas plus tremblé que moi ! Je faisais mon devoir, j'avais donné à Dieu et à nos idées mille fois ma tête. Je l'ai jouée quarante mille fois, et je n'ai que des déchirures de sabres et de piques. Nous tâcherons de réunir plus tard les deux cents discours que j'ai faits au peuple. Il ne veut entendre à aucun autre nom. Il me menace seulement, et la bourgeoisie encore plus, de me proclamer, les armes à la main, *dictateur* ou *consul*. Je les retiens, en les assurant qu'ils me feront fusiller dans la nuit et qu'ils perdront la République.

« Maintenant nous sommes solides : nous aurons des émotions, des clubs, des factions ; nous avons des ambitions agitatrices parmi nous-mêmes, mais nous les vaincrons.

« Adieu, ma chère Valentine, et vous tous. Voilà un récit qu'il faut me garder pour, non pas de plus beaux jours (il n'y en a pas dans la vie d'aucun mortel), mais pour de meilleurs jours, ceux où je vous reverrai à Montceau ou dans la solitude de Milly.

« J'embrasse Mâcon de ces mêmes bras qui ont embrassé deux cent mille hommes du peuple de Paris.

« Maintenant, je vous embrasse vous toutes bien tendrement, comme un homme qui revient du tombeau et qui retrouve ceux qu'il aime.

« Vous jugez bien qu'étant en ce moment président, par délégation, de la République, et le point d'action de l'Europe, du peuple, de l'armée, des honnêtes gens et des scélérats aussi, j'ai peu de minutes pour dormir, causer ou dîner. Je n'ai fait que deux repas en six jours et je n'ai dormi que six heures.

« Adieu, mes enfants ; adieu, toute la famille et tout

le pays, aimez-moi comme je vous aime et priez Dieu encore et toujours.

« LAMARTINE. »

DE LA CIME A L'ABIME (16 avril — 15 décembre 1848)

Cependant, dès le 16 avril, pour résister à la manifestation socialiste organisée par les clubs et par Louis Blanc, auquel il avait fait en vain des avances, il est obligé de faire appuyer par la force militaire le prestige de sa parole. Cet appel à l'énergie ne le dessert point auprès du peuple. Le 27 avril ont lieu les élections à l'Assemblée Constituante : Lamartine est élu dans dix départements par 1.600.000 voix.

Ce plébiscite semble le désigner pour la dictature. Le 4 mai, le magnifique « rapport sur la situation générale de la France » qu'il présente au nom du Gouvernement Provisoire dans la première séance de l'Assemblée Constituante, est acclamé par tous les députés. Ceux-ci penchaient à instituer un « ministre exécutif » nommé par l'Assemblée et révocable par elle ; Lamartine n'avait qu'à proposer cette solution ; il était aussitôt nommé président du Conseil, en attendant de devenir président de la République, dont il élaborerait la constitution d'accord avec l'Assemblée. Mais sa conscience lui dicta de proposer et de soutenir la création d'une « Commission exécutive » composée de plusieurs membres. L'Assemblée suivit son avis, mais lui en voulut de s'être dérobé. Il ne fut nommé que le quatrième sur la liste des cinq membres composant la nouvelle Commission exécutive : Arago, Garnier-Pagès, Marie, Lamartine, Ledru-Rollin. Il écrit de lui-même, en racontant ces événements : « ... Il courba la tête, et il accepta le signe de son impopularité commençante... ». Mais il avait fait céder son ambition à la conception qu'il s'était généreusement formée de son devoir.

Une dernière fois, le 15 mai, il connut quelques heures enivrantes. L'Hôtel de Ville était envahi de nouveau par l'émeute, que conduisaient Albert et Barbès. Lamartine quitte l'Assemblée, monte à cheval, arrive sur la place de Grève, qu'il traverse « sous un rideau de baïonnettes, de sabres et de drapeaux ». Son énergie galvanise la foule, qui, sans protester, laisse arrêter les chefs du mouvement. Le calme rétabli, le poète-tribun regagne l'Assemblée, sous les ovations et les fleurs.

Un mois plus tard cependant, la Commission exécutive, et Lamartine avec elle, doit abdiquer ses pouvoirs aux mains du général Cavaignac, seul capable, avec l'armée, de réprimer l'émeute devenue plus redoutable.

Les journées de juin marquent la fin de cette dictature extraordinaire que, pendant trois mois environ, Lamartine exerça par la persuasion et par l'éloquence.

Dans la réaction qui suivit la victoire de l'ordre aux journées de juin, Lamartine connut quelques heures pénibles. Ses ennemis ne rougirent point de lancer contre lui des accusations odieuses : on lui reprochait d'avoir détourné un ou deux millions du Trésor public pour payer quelques-unes de ses dettes, d'avoir même acheté des terres en France et des maisons à Londres. Dans l'ordre politique, on l'accusait d'avoir reculé les élections pour prolonger sa dictature, d'avoir ensuite conclu un accord perfide avec les communistes et d'avoir ainsi préparé la colère du peuple en lui suggérant des espérances irréalisables... La Commission d'enquête parlementaire présidée par Odilon Barot n'eut aucune peine à laver Lamartine de ces viles calomnies. Et pour achever d'en dissiper jusqu'à l'ombre, il fit paraître le 24 août sa superbe *Lettre aux dix départements*, pleine d'indignation et de bonne foi.

Son influence demeurait grande sur l'Assemblée ; elle se manifesta, lors des discussions sur la Constitution qu'il s'agissait de donner à la France, en deux circonstances encore mémorables. Le 27 septembre, Lamartine se prononça pour l'établissement d'une Assemblée Législative unique ; le 6 octobre, dans un magnifique discours, « dont la grandeur, la puissance tragique, et la mélancolie fièrement résignée font penser à Bossuet » (Barthou), il conseilla de confier l'élection du futur Président de la République au suffrage universel. Non qu'il s'abusât sur les conséquences possibles de ce mode d'élection :

« ... Je sais bien qu'il y a des moments d'aberration dans les multitudes ; qu'il y a des noms qui entraînent les foules comme le mirage entraîne les troupeaux, comme le lambeau de pourpre attire les animaux privés de raison ! (*Longue sensation.*)

« Je le sais, je le redoute plus que personne, car aucun citoyen n'a mis peut-être plus de son âme, de sa vie, de sa sueur, de sa responsabilité et de sa mémoire dans le succès de la République !

« Si elle se fonde, j'ai gagné ma partie humaine contre la destinée ! Si elle échoue, ou dans l'anarchie, ou dans une réminiscence de despotisme, mon nom, ma responsabilité, ma mémoire échouent avec elle, et sont à jamais répudiés par mes contemporains !

« Eh bien, malgré cette redoutable responsabilité personnelle dans les dangers que peuvent courir nos institutions problématiques, bien que les dangers de la

République soient mes dangers, et leur perte mon ostracisme et mon deuil éternel, si j'y survivais, je n'hésite pas à me prononcer en faveur de ce qui vous semble le plus dangereux, l'élection du président par le peuple !

« Oui, quand même le peuple choisirait celui que ma prévoyance, mal éclairée peut-être, redouterait de lui voir choisir, n'importe : *al a jacta est !* Que Dieu et le peuple prononcent ! Il faut laisser quelque chose à la Providence ! Elle est la lumière de ceux qui, comme nous, ne peuvent pas lire dans les ténèbres de l'avenir !

« Invoquons-la, prions-la d'éclairer le peuple, et soumettons-nous à son décret...

« Eh bien ! si le peuple se trompe, s'il se laisse aveugler par un éblouissement de sa propre gloire passée, s'il se retire de sa propre souveraineté après le premier pas, comme effrayé de la grandeur de l'édifice que nous lui avons ouvert dans sa République et des difficultés de ses institutions ; s'il veut abdiquer sa sûreté, sa dignité, sa liberté entre les mains d'une réminiscence d'Empire ; s'il dit : Ramenez-moi aux carrières de la vieille monarchie ; s'il nous désavoue et se désavoue lui-même... eh bien, tant pis pour le peuple ! Ce ne sera pas nous, ce sera lui qui aura manqué de persévérance et de courage !...

« Si ce malheur arrive, disons-nous le mot des vaincus de Pharsale :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni ! [1]

« Et que cette protestation contre l'erreur ou la faiblesse de ce peuple soit son accusation devant lui-même, et soit notre absolution à nous devant la postérité !... »

Ainsi, jusqu'au bout, Lamartine marquait à l'âme populaire une confiance mystique qu'un proche avenir allait désabuser. L'élection présidentielle eut lieu le 10 décembre 1848 : sur 7.327.345 suffrages exprimés, le prince Louis-Napoléon Bonaparte obtint 5.434.326 voix ; Lamartine n'en eut que 17.910 !... Il était distancé, et de loin, par Cavaignac et par Ledru-Rollin.

Son rôle politique était terminé.

1. Vers célèbre du poète latin Lucain, dans la *Pharsale*. Lucain vient de comparer César et Pompée : si la fortune a été pour César, Pompée vaincu a pour lui le témoignage de Caton.

QUATRIÈME PARTIE

L'ABDICATION

(1849-1869)

CHAPITRE XXI

LA FIN DE LA VIE POLITIQUE (1849-1851) ET L'IDÉALISATION DU PASSÉ

VALENTINE DE LAMARTINE — LES CONFIDENCES
GRAZIELLA — RAPHAEL

LA FIN DE LA VIE POLITIQUE

Le grand exemple de Lamartine démontra une fois de plus que l'ingratitude du peuple peut être aussi prodigieuse que sa faveur.

Aux élections pour l'Assemblée Législative instituée par la nouvelle Constitution, les électeurs de Mâcon refusèrent une majorité à l'homme d'État qui les représentait depuis dix ans, et qui, dix mois plus tôt, concentrait sur sa tête les suffrages de dix départements. Il fallut le hasard heureux d'une élection partielle pour que Lamartine retrouvât un siège en juillet 1849, comme représentant des habitants du Loiret. Peu après cependant, les électeurs de Mâcon, repentants, le renommèrent aussi. Il demeura député jusqu'au 2 décembre 1851, date du coup d'État.

Pendant cette dernière période de sa vie politique, il n'intervint dans les débats parlementaires que pour défendre la cause de la Révolution de Février et celle de la liberté, chaque fois qu'elles étaient attaquées. Le Prince-président, dès son installation, lui avait offert un ministère ; il l'avait refusé. Jusqu'au dernier moment, il ne crut point au coup d'État, que beaucoup d'autres prévoyaient. Il prononça son dernier discours le 15 mars 1851, pour écarter une accusation injuste lancée contre la garde nationale. « Il lui attribua, pour partie, l'honneur d'avoir, par son zèle spontané, son dévouement et son intrépidité, gardé à la France le drapeau qui fait sa dignité, sa force et sa nationalité. » C'était évoquer, en même temps, le jour le plus glorieux de son passage au pouvoir. Ce dernier discours fut couvert d'acclamations.

Le « Conseiller du Peuple »

Cependant, Lamartine, dès 1849, semble vouloir abdiquer la tribune pour parler directement au peuple par la voix plus retentissante du journal.

En avril 1849, avec l'appui du financier Mirès, il fit paraître le premier numéro du « *Conseiller du Peuple*, journal par A. de Lamartine ». Plutôt qu'un journal, c'était une revue mensuelle de 50 à 70 pages, du format grand in-octavo, dont il était le seul rédacteur. Une première partie contenait ses « conseils au peuple », c'est-à-dire un article politique sur la question à l'ordre du jour, article qui prenait souvent le ton et l'allure d'un discours. Une seconde partie réunissait, sous le titre « Almanach Politique », de brefs commentaires sur les événements importants du mois précédent.

Les premières lignes de ce journal en définissent bien l'inspiration :

« ... Disons d'abord pourquoi nous prenons la parole, et pourquoi un simple citoyen a la pensée de conseiller son pays. La France a proclamé la République, la République a proclamé le suffrage universel. Ce suffrage universel, c'est la souveraineté du peuple mise à la place de la souveraineté d'un homme qu'on appelait roi.

Le peuple est donc souverain. A titre de souverain, le peuple règne par ses votes et par les lois qu'il se fait à lui-même.

Le peuple est homme. Il peut se tromper, s'égarer, se perdre, abuser de sa puissance, se précipiter dans l'anarchie, devenir tyran, absurde, ou cruel, comme tout autre souverain. Il a besoin d'être éclairé, modéré, instruit, conseillé. Il a des flatteurs et des courtisans, comme toute autre puissance. Il lui faut des amis désintéressés et courageux qui écartent les mauvais conseils de ses oreilles, et qui lui en donnent de bons.

Le peuple est novice à la souveraineté. Le peuple, aujourd'hui, est comme un enfant élevé pour le trône, auprès de qui on place pour l'instruire, un corrupteur ou un sage, un Dubois, ou un Fénelon. Selon que le peuple, enfant-roi, écoutera l'un ou l'autre de ces maîtres, il sera un Néron ou un Germanicus : la honte de la souveraineté du peuple ou les délices du genre humain !

Que Dieu suscite des Fénelons pour l'éducation du jeune souverain, le peuple français..!

En même temps qu'il rédigeait le *Conseiller du Peuple*, Lamartine envoyait de nombreux articles à la *Presse*, le journal de son ami Émile de Girardin. Enfin, en 1849, il faisait paraître, en deux volumes, l'*Histoire de la Révolution de* 1848, qui est à la fois une apologie fière et digne, et un beau récit d'histoire ; le succès en fut vif : cinq mille exemplaires, enlevés en quarante jours, donnèrent, un instant, à Lamartine l'illusion d'un retour de popularité et d'une revanche inattendue de la fortune.

Les Dettes

Il en avait bien besoin. De la vie politique, il était sorti plus que pauvre : ruiné. Ses dettes dépassaient cinq millions. Chiffre fantastique, semble-t-il d'abord. Car Lamartine, lors de son mariage, tant de son chef que de celui de sa femme, était pourvu d'une aisance fort honorable ; vers 1830, des héritages successifs lui apportèrent des biens domaniaux importants, il fit figure de grand gentilhomme et sa situation parut atteindre l'opulence ; d'autre part, il était royalement payé par ses éditeurs ; les *Harmonies*, *Jocelyn*, le *Voyage en Orient*, les *Girondins* surtout lui rapportèrent des droits d'auteur considérables, que beaucoup d'écrivains, à commencer par Victor Hugo, lui enviaient.

Comment donc s'y est-il pris pour dissiper, outre ses gains, son patrimoine ?

On a cru longtemps — surtout pendant sa vieillesse — que sa vie politique lui avait coûté fort cher et qu'en particulier son passage au pouvoir l'avait obligé à de grandes dépenses. Il est certain qu'en lui la générosité du poète était doublée par celle du grand seigneur ; à toutes les époques de sa vie, il donna sans compter et plus que jamais en 1848, où bien des misères le sollicitèrent plus ou moins discrètement. Mais on sait par un passage d'une de ses lettres à Virieu que sa ruine date de 1835. Faut-il accuser son faste et sa prodigalité ?... M. R. Doumic, qui a pu utiliser certains renseignements fournis par la famille du poète et par les papiers conservés à Saint-Point, a mis ainsi la question au point : « ... On a fort exagéré le luxe prétendu d'un train de maison qui fut toujours relativement modeste... Le voyage en Orient rapporta à Lamartine autant qu'il lui avait coûté... La cause principale de sa ruine, et qui prime toutes les autres, et même sa générosité inconsidérée, ce fut ce goût de la terre qu'il eut toujours, en vrai paysan qu'il était. Dans les successions de famille, il prenait pour lui les biens de terre, qui lui coûtaient, en raison de leur entretien, et pour lesquels il servait aux siens une rente supérieure au revenu réel. Il en achetait d'autres. Il bâtissait. Il plantait. Vigneron, il faisait avec les vignerons du voisinage des affaires « merveilleuses » qui étaient deux fois un désastre. Il leur achetait, sur parole, ou sur billets, leurs récoltes futures pour un prix qu'elles ne valaient pas ; puis, ces récoltes en espérance lui constituaient une base de crédit,

un gage pour des combinaisons financières qui régulièrement se soldaient en perte. Cette manie de la spéculation agricole — où se combinent son amour de la terre, son instinct de joueur, son incurable optimisme — voilà ce qui l'a ruiné. Et Lamartine n'admit jamais qu'il pût faire perdre un sou à ceux qui avaient cru en lui, alors même qu'ils auraient, ces bons villageois, un peu abusé de sa propre crédulité. Il eut des « accès de désespoir », pendant lesquels il songea au suicide. Mais il n'était pas de la religion de Caton. Le suicide lui apparaissait comme une désertion. Il était fait pour la lutte. Elle s'offrait sous une forme nouvelle, et allait révéler en lui, une fois de plus, des ressources d'énergie admirables [1]. »

Avec une honnêteté parfaite et une bonne foi absolue, Lamartine s'attela donc à cette tâche gigantesque, à cinquante-neuf ans : désintéresser un à un tous ses créanciers par son travail ; combler le gouffre de ses dettes avec des livres... Il se condamna lui-même aux travaux forcés littéraires.

Plusieurs années avant la Révolution de 1848, il avait entamé cette lutte tragique contre la ruine : dès 1844, il avait entrepris d'écrire une série d'œuvres nouvelles qui, pensait-il, devaient atteindre, par le chemin du cœur, le même public populaire auquel il destinait l'*Histoire des Girondins* : de ces œuvres, en conséquence, il attendait de gros bénéfices. Elles s'ébauchaient, dans son esprit, comme une autobiographie romanesque et sentimentale, où l'imagination reprendrait, pour les souligner, les colorer, et les prolonger, les contours fournis par la réalité. Comment ce projet avait pris corps, on le comprendrait mal si l'on ne tenait point compte d'une influence nouvelle survenue dans sa vie.

Valentine de Cessiat

La mort de sa fille Julia avait laissé dans le cœur et dans la maison du poète un vide tragique que, pendant plusieurs années, tout à son désespoir, il ne chercha point à combler. Quand sa douleur se fut un peu adoucie, il accorda plus d'affectueuse attention à quelques-unes de ses nièces. Sa sœur Cécile, mariée à M. de Cessiat, vivait dans son cercle habituel, à Mâcon ; elle avait cinq filles. L'aînée, Alix, avait épousé, en 1834, le jeune Léon de Pierreclos, que Lamartine, jusqu'à sa mort prématurée survenue en 1841, traita toujours comme son véritable fils. La cadette était mariée. Les deux dernières, âgées de dix et onze ans, parèrent pendant quelques hivers le foyer du poète, qui les emmenait avec lui à Paris ; mais Mme de Lamartine les traitait avec quelque sévérité ; et en 1840, elles déclarèrent qu'elles préféraient demeurer à Mâcon.

1. R. Doumic, ouvrage cité, pp. 183-184.

Leur sœur Valentine, au contraire, âgée alors de dix-neuf ans, avait voué à son oncle illustre une sorte de culte lointain et une dévotion presque religieuse. « Elle était née – explique Mme M. Th. Émile Ollivier, qui fut son amie et sa confidente, et qui lui consacra une biographie sobre et émouvante — elle était née l'année où parurent les *Méditations* : il semblait qu'un rayon mystérieux de la poésie céleste eût pénétré à son éveil cette jeune âge où frémissaient les nobles aspirations, les hauts enthousiasmes. Dès qu'elle avait su penser, elle avait ressenti pour le frère de sa mère une ferveur d'admiration, et devant lui, sa beauté, animée par l'enthousiasme, prenait un attrait plus pénétrant. Vite, elle devint sa préférée. Il revoyait en elle, plus encore peut-être qu'en Julia, puisque Valentine était brune comme sa grand'mère, cette ressemblance avec des traits vénérés qui lui étaient si chers. Il retrouvait surtout cette compréhension parfaite de son génie, cet élan simultané du cœur et de l'intelligence, qui font l'affection si complète et si féconde et que, deux fois déjà, il avait eu la rare félicité de rencontrer : en sa mère d'abord, puis en la belle mourante du *Crucifix...* [1] »

Valentine, peu à peu, devint sa confidente, sa secrétaire, l'amie d'élection de son génie et de son cœur. Elle vécut sous son toit, d'abord pendant les villégiatures, à Montceau, ou à Saint-Point, bientôt, à partir de 1854, à Paris même. En 1844 Lamartine l'emmena avec ses deux sœurs dans un voyage en Italie, où il s'arrêta tout un long mois dans l'île d'Ischia, si pleine pour lui de souvenirs et de poésie. Dans l'affection profonde qu'il voua à cette noble et charmante jeune fille, bien des sentiments se mêlaient ; est-il défendu d'y discerner un amour mystique — celui que cet Œdipe de la poésie, non vieilli encore, mais déjà foudroyé, pouvait vouer à l'Antigone qui lui avait consacré son avenir ? Valentine, en effet, refusa obstinément de se marier pour demeurer auprès du grand poète à qui ses soins, à mesure qu'il dut céder à l'âge et aux malheurs, devinrent plus nécessaires. On a affirmé, sans qu'aucune preuve ait été jamais produite, qu'après la mort de Mme de Lamartine, survenue en 1863, le grand poète voulut s'unir à cette nièce admirable par un mariage secret ; en tous cas, il fit d'elle son unique héritière, et il lui légua son nom.

L'Idéalisation du Passé

C'est aux environs de 1844 que l'influence de cette radieuse et pure inspiratrice commence de se manifester dans sa vie et dans son œuvre. Pour elle, il voudrait se rajeunir ; il remonte vers son passé, il le transfigure ; il l'idéalise et l'auréole. Plus ou moins sincèrement, en revivant par l'imagination les années d'autrefois, il y transpose ses sentiments présents ; il en efface les nuages

1. Mme Émile Ollivier, *Valentine de Lamartine, Hachette* 1908.

Valentine de Cessiat de Lamartine, nièce et héritière du poète (1821-1894).

et les mélancolies ; il les purifie par le souvenir et les embellit, pour s'embellir et se purifier avec elles.

M. J. des Cognets a fort justement observé que ce parti pris d'idéalisation semble dater du voyage d'Italie accompli en 1844. A Ischia, puis à Naples, Valentine, qui s'épanouissait alors dans toute sa fervente beauté, apparut au poète comme la Muse digne de régner sur son passé enrichi de nouveaux rayons. Il se peignit pour elle tel qu'il eût voulu être ; il arrêta alors inconsciemment les traits du Lamartine qu'il allait présenter, dans une série d'ouvrages en prose, participant à la fois des mémoires et du roman, aux yeux d'une nouvelle génération. « ... A Ischia, il comptait travailler à l'*Histoire des Girondins ;* mais, pénétré par les souvenirs et, peut-être, à son insu, par les regrets de l'amour, il y commença *Graziella*, sous les regards de cette belle jeune fille de vingt ans qui, elle aussi, l'adorait. Pour Valentine, il inventa cette chaste idylle qu'elle était certes plus digne d'inspirer que la véritable héroïne. N'est-ce pas pour elle encore qu'il peignit, sous des traits si idéalisés, l'amant de Julie dans *Raphaël* ? Le sentiment immatériel et quasi-mystique qu'il prête à la Napolitaine et à la créole, n'habita jamais en réalité que le cœur de Valentine. C'est elle seule qui éprouva et qui révéla au poète le véritable amour lamartinien, où les corps n'ont point de part, où Dieu se mire sans nuages dans des âmes toutes pures... [1] »

LES ROMANS AUTOBIOGRAPHIQUES

De Genève, en rentrant du voyage qui, cette année, depuis le mois de juillet, l'avait mené à Ischia, à Naples, à Rome et en Suisse, Lamartine écrivait le 24 octobre 1844, à son ami Dargaud : « J'ai écrit un volume et demi de choses diverses... » Ces « choses diverses », c'étaient les *Confidences* et leur épisode fameux : *Graziella.*

Dans la préface qu'il mit à ce nouveau livre, et à laquelle il donna la forme d'une lettre à son vieil ami Guichard de Bienassis — lettre datée du 25 décembre 1847 — Lamartine confirme que c'est à Ischia, dans l'été de 1844, qu'il évoqua sous une forme romanesque les souvenirs de son premier séjour dans le golfe de Naples : « ... J'avais fini de dépouiller, la veille, les mémoires, les manuscrits et les documents que j'avais rapportés pour l'*Histoire des Girondins*. Les matériaux me manquaient. J'avais rouvert ceux qui ne nous manquent jamais, nos souvenirs. J'écrivais sur mon genou l'histoire de *Graziella*, ce triste et charmant pressentiment d'amour que j'avais rencontré autrefois dans ce même golfe, et je l'écrivais en face de l'île de Procida, en vue de la

1. Des Cognets, p. 456.

ruine de la petite maison dans les vignes, et du jardin sur la côte, que son ombre semblait me montrer encore du doigt... »

A croire Lamartine, il ne destinait point, d'abord, ces souvenirs, à la publicité ; mais quand il regagna la France, il se trouva en face de difficultés financières qui le firent songer à mettre le domaine de Milly en vente. A ce moment, M. de Girardin, directeur de la *Presse*, lui offrit d'acheter le droit de publier les *Confidences* en feuilleton dans son journal ; pour venir à bout des scrupules du poète, il acceptait de ne faire la publication que dans un délai de trois ans. « Le lointain, explique Lamartine, enleva les angles de toutes les difficultés. Il affaiblit tout en voilant tout. » Le poète souscrivit au traité ; et Milly, une première fois, fut ainsi sauvé.

Quand la fin de l'année 1847 arriva, Lamartine éprouva une hésitation nouvelle ; il craignit que la publication des *Confidences* ne nuisît à son prestige politique ; « ... Si je parais comme homme de lettres et homme sensible, écrivit-il le 22 septembre à Mme de Girardin, je suis perdu sans ressources comme homme politique. Ainsi est faite notre aimable et jalouse patrie... » M. de Girardin triompha cependant de ces suprêmes inquiétudes ; au début de décembre, Lamartine lui écrivit qu'il achevait de revoir l'ouvrage, et qu'il l'apporterait en arrivant prochainement à Paris.

Survint février 1848. De lui-même, M. de Girardin ajourna la publication, et le 11 mars, du milieu de ses soucis, Lamartine le remercia avec effusion de « ce tact désintéressé et tout patriotique... ».

Mais dès 1849, les *Confidences* remplissaient le feuilleton de la *Presse*. Lamartine aurait souhaité un peu plus de patience encore, et qu'on évitât de l'obliger « à montrer ainsi une tête blonde au milieu des luttes politiques ».

Presque aussitôt, cependant, talonné par ses dettes, il acceptait d'écrire une suite aux *Confidences* : les *Nouvelles Confidences* ne parurent dans la *Presse* qu'en 1851. Elles font un contraste voulu avec les premières ; Lamartine transporte le lecteur de la campagne à la ville, et peint, avec des traits nets et acérés, la vie qu'on menait à Mâcon pendant son adolescence ; pour y faire le pendant à *Graziella*, il imagine le long et assez fade roman de Régina et de Saluce, où il se montre de nouveau en scène sous un nom d'emprunt, et où il donne une forme romanesque à quelques souvenirs personnels.

A l'automne de 1847, en même temps qu'il mettait au point le manuscrit des *Confidences*, il écrivait « *Raphaël* ou *pages d'amour* » — titre que remplaça bientôt celui-ci « *Raphaël, pages de la vingtième année* » — C'était la transposition, fortement idéalisée, du grand amour pour Mme Charles, qui ravit et désola sa jeunesse. Il refusa de donner ces pages à la *Presse* : « Ce volume tout intime et passionné jusqu'à la moelle ne saurait paraître au trop grand jour du feuilleton. Je l'imprimerai à mes frais, je pense, à petit

nombre d'exemplaires, et puis je verrai... » (Lettre du 5 décembre 1847.)

Raphaël fut publié en volume en 1849 et obtint aussitôt un grand succès.

On lui préfère aujourd'hui les *Confidences*. Ce livre de souvenirs — où l'imagination joue un rôle presque aussi important que la mémoire — plaît par sa fraîcheur et par son aisance un peu molle. C'est une idylle familiale et rustique ; la campagne y apparaît riante comme les âmes et, comme elles, délicieusement puérile ; Milly, dans la première partie, est le cadre d'une pastorale toute virgilienne ; Lamartine y développe en prose les impressions déjà notées dans les *Harmonies* et dans les premiers chants de *Jocelyn*. Le golfe de Naples donne à la seconde partie un décor dont la beauté fait souvent penser à celle des poèmes de Théocrite ; le petit roman de *Graziella* traduit l'éveil de la passion dans deux cœurs purs et peint, avec un réalisme attendri, la vie humble des pêcheurs, leur lutte incessante contre la mer, leur honnêteté inquiète et leur foi ingénue. En écrivant les *Confidences*, Lamartine a pensé souvent à Rousseau ; il semble qu'à mesure qu'il vieillissait, la sensibilité de l'auteur des *Confessions* parlait de plus près à son âme que l'orageuse inquiétude de Chateaubriand ; n'est-il point significatif qu'il ait dédié les *Confidences* à son ami Guichard de Bienassis, dans le château duquel, en 1808, il fit la découverte enchanteresse de l'*Émile* et des *Confessions* ?...

LES CONFIDENCES

LA MAISON DE MILLY

Le chemin serpente un moment sous les aunes, à côté du ruisseau, qui le prend aussi pour lit quand les eaux courantes sont un peu grossies par les pluies ; puis on traverse l'eau sur un petit pont, et l'on s'élève par une pente tournoyante, mais rapide, vers des masures couvertes de tuiles rouges, qu'on voit groupées au-dessus de soi, sur un petit plateau. C'est notre village. Un clocher de pierres grises, en forme de pyramide, y surmonte sept ou huit maisons de paysans. Le chemin pierreux s'y glisse de porte en porte entre ces chaumières. Au bout de ce chemin, on arrive à une porte un peu plus haute et un peu plus large que les autres : c'est celle de la cour au fond de laquelle se cache la maison de mon père.

La maison s'y cache en effet, car on ne la voit d'aucun côté, ni du village ni de la grand'route. Bâtie dans le creux d'un large pli du vallon, dominée de toutes parts par le clocher, par les bâtiments rustiques ou par des arbres, adossée à une assez haute mo tagne [1], ce n'est qu'en gravissant cette mo tagne et en se retournant qu'on voit en bas c tte maison basse, mais massive qui surgit, comme une grosse borne de pierre noirâtre, à l'extrémité d'un étroit jardin. Elle est carrée, elle n'a qu'un étage et trois larges fenêtres sur chaque face. Les murs n'en sont point crépis ; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. Du côté de la cour,on entre dans la maison par une haute porte en bois sculpté. Cette porte est assise sur un large perron de cinq marches en pierres de taille. Mais les pierres, quoique de dimensions colossales, ont été tellement écornées, usées, morcelées par le temps et par les fardeaux qu'on y dépose, qu'elles sont entièrement disjointes, qu'elles vacillent en murmurant sourdement sous les pas, que les orties, les pariétaires humides, y croissent çà et là dans les interstices, et que les petites grenouilles d'été, à la voix si douce et si mélancolique, y chantent le soir comme dans un marais.

On entre d'abord dans un corridor large et bien éclairé, mais dont la largeur est diminuée par de vastes armoires de noyer sculpté où les paysans enferment le linge du ménage, et par des sacs de blé ou de farine déposés là pour les besoins journaliers de la famille. A gauche, est la cuisine, dont la porte, toujours ouverte, laisse apercevoir une longue table de bois de chêne entourée de ban s. Il est rare qu'on n'y voie pas des paysans attablés à toute heure du jour, car la nappe y est toujours mise, soit pour les ouvriers, soit pour ces innombrables survenants à qui on offre habituellement le pain, le vin et le fromage, dans des campagnes éloignées des villes et qui n'ont ni auberge ni cabaret. A droite, on entre dans la salle à manger. Rien ne la décore qu'une table de sapin, quelques chaises et un de ces vieux buffets à compartiments, à tiroirs et à nombreuses étagères, meuble héréditaire dans toutes les vieilles demeures, et

1. Le Craz.

que le goût actuel vient de rajeunir en les recherchant. De la salle à manger, on passe dans un salon à deux fenêtres, l'une sur la cour, l'autre au nord, sur un jardin. Un escalier, alors [1] en bois, que mon père fit refaire en pierres grossièrement taillées, mène à l'étage unique et bas, où une dizaine de chambres, presque sans meubles, ouvrent sur des corridors obscurs. Elles servaient alors à la famille, aux hôtes et aux domestiques. Voilà tout l'intérieur de cette maison qui nous a si longtemps couvés dans ses murs sombres et chauds ; voilà le toit que ma mère appelait avec tant d'amour sa Jérusalem, sa maison de paix ! Voilà le nid qui nous abrita tant d'années de la pluie, du froid, de la faim, du souffle du monde ; le nid où la mort est venue prendre tour à tour le père et la mère, et dont les enfants se sont successivement envolés, ceux-ci pour un lieu, ceux-là pour un autre, quelques-uns pour l'éternité !... J'en conserve précieusement les restes, la paille, les mousses, le duvet ; et, bien qu'il soit maintenant vide, désert et refroidi de toutes ces délicieuses tendresses qui l'animaient, j'aime à le revoir, j'aime à y coucher encore quelquefois, comme si je devais y retrouver à mon réveil la voix de ma mère, les pas de mon père, les cris joyeux de mes sœurs, et tout ce bruit de jeunesse, de vie et d'amour qui résonne pour moi seul sous les vieilles poutres, et qui n'a plus que moi pour l'entendre et pour le perpétuer un peu de temps.

II

L'extérieur de cette demeure répond au dedans. Du côté de la cour, la vue s'étend seulement sur les pressoirs, les bûchers et les étables qui l'entourent. La porte de cette cour, toujours ouverte sur la rue du village, laisse voir tout le jour les paysans qui passent pour aller aux champs ou pour en revenir ; ils ont leurs outils sur une épaule, et quelquefois sur l'autre un long berceau où dort leur enfant. Leur femme les suit à la vigne, portant un dernier-né à la mamelle. Une chèvre avec son chevreau vient après, s'arrête un moment pour jouer avec les chiens près de la porte, puis bondit pour les rejoindre.

1. En 1794 : voir plus haut, p. 2.

Le Hameau de Milly. (*État actuel, d'après une photographie.*)

De l'autre côté de la rue est un four banal qui fume toujours, rendez-vous habituel des vieillards, des pauvres femmes qui filent et des enfants qui s'y chauffent à la cendre de son foyer jamais éteint. Voilà tout ce qu'on voit d'une des fenêtres du salon.

L'autre fenêtre, ouverte au nord, laisse plonger le regard au-dessus des murs du jardin et des tuiles de quelques maisons basses sur un horizon de montagnes sombres, presque toujours nébuleux, d'où surgit, tantôt éclairé par un rayon de soleil orangé, tantôt du milieu des brouillards, un vieux château en ruine, enveloppé de ses tourelles et de ses tours. C'est le trait caractéristique de ce paysage. Si l'on enlevait cette ruine, les brillants reflets du soir sur ses murs, les fantasques tournoiements des fumées de la brume autour de ses donjons disparaîtraient pour jamais avec elle. Il ne resterait qu'une montagne noire et un ravin jaunâtre. Une voile sur la mer, une ruine sur une colline, sont un paysage tout entier. La terre n'est que la scène ; la pensée, le drame et la vie pour l'œil sont dans les traces de l'homme. Là où est la vie, là est l'intérêt.

Le derrière de la maison donne sur le jardin, petit enclos de pierres brunes d'un quart d'arpent. Au fond du jardin, la montagne commence à s'élever insensiblement, d'abord cultivée et verte de vignes, puis pelée, grise et nue comme ces mousses sans terre végétale qui croissent sur la pierre et qu'on n'en distingue presque pas. Deux ou trois roches ternes aussi, tracent une légère dentelure à son sommet. Pas un arbre, pas même un arbuste ne dépasse la hauteur de la bruyère qui la tapisse. Pas une chaumière, pas une fumée ne l'anime. C'est peut-être ce qui fait le charme secret de ce jardin. Il est comme un berceau d'enfant que la femme du laboureur a caché dans un sillon du champ pendant qu'elle travaille. Les deux flancs du sillon cachent les bords du ruisseau, et quand le rideau est levé, l'enfant ne peut voir qu'un pan du ciel entre deux ondulations du terrain.

Quant au jardin lui-même, il n'en a guère que le nom. Huit carrés de légumes, coupés à angles droits, bordés d'arbres fruitiers et séparés par des allées d'herbes fourragères et de sable jaune ; à l'extrémité de ces allées, au

nord, huit troncs tortueux de vieilles charmilles [1] qui forment un ténébreux berceau sur un banc de bois ; un autre berceau plus petit au fond du jardin, tressé en vignes grimpantes de Judée sous deux cerisiers ; voilà tout. J'oubliais, non pas la source murmurante, non pas même le puits aux pierres verdâtres et humides : il n'y a pas une goutte d'eau sur toute cette terre [2] ; mais j'oubliais un petit réservoir creusé par mon père dans le rocher pour recueillir les ondées de pluie, et autour de cette eau verte et stagnante douze sycomores et quelques platanes qui couvrent d'un peu d'ombre un coin du jardin derrière des murs, et qui sèment de leurs larges feuilles jaunies par l'été la nappe huileuse du bassin.

Oui, voilà bien tout. Et c'est là pourtant ce qui a suffi pendant tant d'années à la jouissance, à la joie, à la rêverie, aux doux loisirs et au travail d'un père, d'une mère et de huit enfants ! Voilà ce qui suffit encore aujourd'hui à la nourriture de leurs souvenirs. Voilà l'Éden de leur enfance où se réfugient leurs plus sereines pensées quand elles veulent retrouver un peu de cette rosée du matin de la vie, et un peu de cette lumière colorée de la première heure, qui ne brille pure et rayonnante pour l'homme que sur ces premiers sites de son berceau. Il n'y a pas un arbre, un œillet, une mousse de ce jardin, qui ne soit incrusté dans notre âme comme s'il en faisait partie ! Ce coin de terre nous semble immense, tant il contient pour nous de choses et de mémoires dans un si étroit espace. La pauvre grille de bois toujours brisée qui y conduit et par laquelle nous nous précipitions avec des cris de joie ; les plates-bandes de laitues qu'on avait divisées pour nous en autant de petits jardins séparés et que nous cultivions nous-mêmes ; le plateau au pied duquel notre père s'asseyait avec ses chiens à ses pieds au retour de la chasse ; l'allée où notre mère se promenait au soleil couchant en murmurant tout bas le rosaire monotone qui fixait sa pensée à Dieu, pendant que son cœur et ses yeux nous couvaient près d'elle ; le coin de gazon, à l'ombre et au nord, pour les jours chauds ; le petit mur, tiède au midi, où nous nous

1. *Charmille* pour *charme*.
2. Voir plus haut l'Harmonie : *Milly*, vers 56 et suivants

rangions, nos livres à la main, au soleil, comme des espaliers en automne ; les trois lilas, les deux noisetiers, les fraises découvertes sous les feuilles, les prunes, les poires, les pêches trouvées le matin toutes gluantes de leur gomme d'or et toutes mouillées de rosée sous l'arbre ; et plus tard le berceau de charmilles que chacun de nous, et moi surtout, cherchait à midi pour lire en paix ses livres favoris ; et le souvenir des impressions confuses qui naissaient en nous de ces pages, et plus tard encore la mémoire des conversations intimes tenues ici ou là, dans telle ou telle allée de ce jardin ; et la place où l'on se dit adieu en partant pour de longues absences, celle où l'on se retrouva au retour, celles où se passèrent quelques-unes de ces scènes intimes, pathétiques, de ce drame caché de la famille, où l'on vit se rembrunir le visage de son père, où notre mère pleura en nous pardonnant, où l'on tomba à ses genoux en cachant son front dans sa robe ; celle où l'on vint lui annoncer la mort d'une fille chérie, celle où elle éleva ses yeux et ses mains résignés vers le ciel ! Toutes ces images, toutes ces empreintes, tous ces groupes, toutes ces figures, toutes ces félicités, toutes ces tendresses, peuplent encore pour nous ce petit enclos, comme ils l'ont peuplé, vivifié, enchanté pendant tant de jours, les plus doux des jours, et font que, recueillant par la pensée notre existence extravasée depuis, dans ces mêmes allées nous nous enveloppons pour ainsi dire de ce sol, de ces arbres, de ces plantes nées avec nous, et nous voudrions que l'univers commençât et finît pour nous avec les murs de ce pauvre enclos !

Ce jardin paternel a encore maintenant le même aspect. Les arbres un peu vieillis commencent seulement à tapisser leurs troncs de taches de mousse ; les bordures de roses et d'œillets ont empiété sur le sable, rétréci les sentiers. Ces bordures traînent leurs filaments où les pieds s'embarrassent. Deux rossignols chantent encore les nuits d'été dans les deux berceaux déserts. Les trois sapins plantés par ma mère ont encore dans leurs rameaux les mêmes brises mélodieuses. Le soleil a le même éclat sur les nues à son couchant. On y jouit du même silence, interrompu seulement de temps en temps par le tintement des Angélus dans le clocher, ou

par la cadence monotone et assoupissante des fléaux qui battent le blé sur les aires dans les granges. Mais les herbes parasites, les ronces, les grandes mauves bleues s'élèvent par touffes épaisses entre les rosiers. Le lierre épaissit ses draperies déchirées contre les murs. Il empiète chaque année davantage sur les fenêtres toujours fermées de la chambre de notre mère ; et quand par hasard je m'y promène et que je m'y oublie un moment, je ne suis arraché à ma solitude que par les pas du vieux vigneron qui nous servait de jardinier dans ces jours-là, et qui revient de temps en temps visiter ses plantes, comme moi mes souvenirs, mes apparitions et mes regrets.

GRAZIELLA

LA TEMPÊTE — PREMIÈRE APPARITION DE GRAZIELLA

Lamartine conte comment, envoyé par ses parents en Italie, il séjourna quelque temps à Naples, où son ami A. de Virieu vint le rejoindre. Les deux jeunes gens ont décidé un vieux pêcheur à les accepter comme matelots et rameurs ; pendant deux mois entiers, sur sa barque, ils ont « écumé les flots de la mer de Naples », sans aucun incident notable.

I

Cependant septembre commençait avec ses pluies et ses tonnerres. La mer était moins douce. Notre métier, plus pénible, devenait quelquefois dangereux. Les brises fraîchissaient, la vague écumait et nous trempait souvent de ses jaillissements. Nous avions acheté sur le môle deux de ces capotes de grosse laine brune que les matelots et les lazzaroni de Naples jettent pendant l'hiver sur leurs épaules. Les manches larges de ces capotes pendent à côté des bras nus. Le capuchon, flottant en arrière ou ramené sur le front, selon le temps, abrite la tête du marin de la pluie et du froid, ou laisse la brise et les rayons du soleil se jouer dans ses cheveux mouillés.

Un jour, nous partîmes de la Margellina [1] par une mer d'huile, que ne ridait aucun souffle, pour aller pêcher des rougets et les premiers thons sur la côte de Cumes, où les courants les jettent dans cette saison. Les brouillards roux du matin flottaient à mi-côte et annonçaient un coup de vent pour le soir. Nous espérions le prévenir et avoir le temps de doubler le cap Misène avant que la mer lourde et dormante ne fût soulevée.

La pêche était abondante. Nous voulûmes jeter quelques filets de plus. Le vent nous surprit ; il tomba du sommet de l'*Epomeo*, immense montagne qui domine Ischia, avec le bruit et le poids de la montagne elle-

1. Plage qui s'étend près de Naples, au pied du Pausilippe.

même qui s'écroulerait dans la mer. Il aplanit d'abord tout l'espace liquide autour de nous, comme la herse de fer aplanit la glèbe et nivelle les sillons. Puis la vague, revenue de sa surprise, se gonfla murmurante et creuse, et s'éleva en peu de minutes à une telle hauteur, qu'elle nous cachait de temps à autre la côte et les îles.

Nous étions également loin de la terre ferme et d'Ischia, et déjà à demi engagés dans le canal qui sépare le cap Misène de l'île grecque de Procida. Nous n'avions qu'un parti à prendre : nous engager résolument dans le canal, et, si nous réussissions à le franchir, nous jeter à gauche dans le golfe de Baïa et nous abriter dans ses eaux tranquilles.

Le vieux pêcheur n'hésita pas. Du sommet d'une lame où l'équilibre de la barque nous suspendit un moment dans un tourbillon d'écume, il jeta un regard rapide autour de lui, comme un homme égaré qui monte sur un arbre pour chercher sa route ; puis, se précipitant au gouvernail : « A vos rames, enfants ! s'écria-t-il ; il faut que nous voguions au cap plus vite que le vent ; s'il nous y devance, nous sommes perdus ! » Nous obéîmes comme le corps obéit à l'instinct.

Les yeux fixés sur ses yeux pour y chercher le rapide indice de sa direction, nous nous penchâmes sur nos avirons, et tantôt gravissant péniblement le flanc des lames montantes, tantôt nous précipitant avec leur écume au fond des lames descendantes, nous cherchions à ralentir notre chute par la résistance de nos rames dans l'eau. Huit ou dix vagues de plus en plus énormes nous jetèrent dans le plus étroit du canal. Mais le vent nous avait devancés, comme l'avait dit le pilote, et en s'engouffrant entre le cap et la pointe de l'île, il avait acquis une telle force, qu'il soulevait la mer avec les bouillonnements d'une lave furieuse, et que la vague, ne trouvant pas d'espace pour fuir assez vite devant l'ouragan qui la poussait, s'amoncelait sur elle-même, retombait, ruisselait, s'éparpillait dans tous les sens comme une mer folle, et, cherchant à fuir sans pouvoir s'échapper du canal, se heurtait avec des coups terribles contre les rochers à pic du cap Misène et y élevait une colonne d'écume dont la poussière était renvoyée jusque sur nous.

II

Tenter de franchir ce passage avec une barque aussi fragile, et qu'un seul jet d'écume pouvait remplir et engloutir, c'était insensé. Le pêcheur jeta sur le cap éclairé par sa colonne d'écume un regard que je n'oublierai jamais, puis faisant le signe de la croix : « Passer est impossible, s'écria-t-il ; reculer dans la grande mer, encore plus. Il ne nous reste qu'un parti : aborder à Procida ou périr. »

Tout novices que nous fussions dans la pratique de la mer, nous sentions la difficulté d'une pareille manœuvre par un coup de vent. En nous dirigeant vers le cap, le vent nous prenait en poupe, nous chassait devant lui ; nous suivions la mer qui fuyait avec nous, et les vagues, en nous élevant sur leur sommet, nous relevaient avec elles. Elles avaient donc moins de chance de nous ensevelir dans les abîmes qu'elles creusaient. Mais pour aborder à Procida, dont nous apercevions les feux du soir briller à notre droite, il fallait prendre obliquement les lames et nous glisser, pour ainsi dire, dans leurs vallées vers la côte, en présentant le flanc à la vague et les minces bords de la barque au vent. Cependant la nécessité ne nous permettait pas d'hésiter. Le pêcheur, nous faisant signe de relever nos rames, profita de l'intervalle d'une lame à une autre pour virer de bord. Nous mîmes le cap sur Procida, et nous voguâmes comme un brin d'herbe marine qu'une vague jette à l'autre vague et que le flot reprend au flot.

III

Nous avancions peu ; la nuit était tombée. La poussière, l'écume, les nuages que le vent roulait en lambeaux déchirés sur le canal, en redoublaient l'obscurité. Le vieillard avait ordonné à l'enfant [1] d'allumer une de ses torches de résine, soit pour éclairer un peu sa manœuvre dans les profondeurs de la mer, soit pour indiquer aux marins de Procida qu'une barque était en perdition dans le canal, et pour leur demander non leur secours, mais leurs prières.

1. Son petit-fils.

Graziella, par Ch. Lefebvre.

C'était un spectacle sublime et sinistre que celui de ce pauvre enfant accroché d'une main au petit mât qui surmontait la roue, et de l'autre élevant au-dessus de sa tête cette torche de feu rouge dont la flamme et la fumée se tordaient sous le vent et lui brûlaient les doigts et les cheveux. Cette étincelle flottante apparaissant au sommet des lames et disparaissant dans leur profondeur, toujours prête à s'éteindre et toujours rallumée, était comme le symbole de ces quatre vies d'hommes qui luttaient entre le salut et la mort dans les ombres et dans les angoisses de cette nuit.

IV

Trois heures, dont les minutes ont la durée des pensées qui les mesurent, s'écoulèrent ainsi. La lune se leva, et, comme c'est l'habitude, le vent plus furieux se leva avec elle. Si nous avions eu la moindre voile, il nous eût chavirés vingt fois. Quoique les bords très bas de la barque donnassent peu de prise à l'ouragan, il y avait des moments où il semblait déraciner notre quille des flots, et où il nous faisait tournoyer comme une feuille sèche arrachée à l'arbre.

Nous embarquions beaucoup d'eau : nous ne pouvions suffire à la vider aussi vite qu'elle nous envahissait. Il y avait des moments où nous sentions les planches s'affaisser sous nous comme un cercueil qui descend dans la fosse. Le poids de l'eau rendait la barque moins obéissante et pouvait la rendre plus lente à se relever, une fois entre deux lames. Une seule seconde de retard, et tout était fini.

Le vieillard, sans pouvoir parler, nous fit signe, les larmes aux yeux, de jeter à la mer tout ce qui encombrait le fond de la barque. Les jarres d'eau, les paniers de poissons, les deux grosses voiles, l'ancre de fer, les cordages, jusqu'à ses paquets de lourdes hardes, nos capotes mêmes de grosse laine trempée d'eau, tout passa par-dessus le bord. Le pauvre nautonier regarda un moment surnager toute sa richesse. La barque se releva et courut légèrement sur la crête des vagues, comme un coursier qu'on a déchargé.

Nous entrâmes insensiblement dans une mer plus

douce, un peu abritée par la pointe occidentale de Procida. Le vent faiblit, la flamme de la torche se redressa, la lune ouvrit une grande percée bleue entre les nuages ; les lames, en s'allongeant, s'aplanirent et cessèrent d'écumer sur nos têtes. Peu à peu la mer fut courte et clapoteuse comme dans une anse presque tranquille, et l'ombre noire de la falaise de Procida nous coupa la ligne de l'horizon. Nous étions dans les eaux du milieu de l'île.

V

La mer était trop grosse à la pointe pour en chercher le port. Il fallut nous résoudre à aborder l'île par ses flancs et au milieu de ses écueils. « N'ayons plus d'inquiétude, enfants, nous dit le pêcheur en reconnaissant le rivage à la clarté de la torche ; la madone nous a sauvés. Nous tenons la terre, et nous coucherons cette nuit dans ma maison. » Nous crûmes qu'il avait perdu l'esprit, car nous ne lui connaissions d'autre demeure que sa cave sombre de la *Margellina*, et pour y revenir dans la nuit, il fallait se rejeter dans le canal, doubler le cap et affronter de nouveau la mer mugissante à laquelle nous venions d'échapper.

Mais lui souriait de notre air d'étonnement, et comprenait nos pensées dans nos yeux : « Soyez tranquilles, jeunes gens, reprit-il, nous y arriverons sans qu'une seule vague nous mouille. » Puis il nous expliqua qu'il était de Procida ; qu'il possédait encore sur cette côte de l'île la cabane et le jardin de son père, et qu'en ce moment même sa femme âgée avec sa petite-fille, sœur de Beppino, notre jeune mousse, et deux autres petits-enfants, étaient dans sa maison, pour y sécher les figues et pour y vendanger les treilles dont ils vendaient les raisins à Naples.

« Encore quelques coups de rame, ajouta-t-il, et nous boirons de l'eau de la source, qui est plus limpide que le vin d'Ischia. »

Ces mots nous rendirent courage ; nous ramâmes encore pendant l'espace d'environ une lieue le long de la côte droite et écumeuse de Procida. De temps en temps, l'enfant élevait et secouait sa torche. Elle jetait

sa lueur sinistre sur les rochers, et nous montrait partout une muraille inabordable. Enfin, au tournant d'une pointe de granit qui s'avançait en forme de bastion dans la mer, nous vîmes la falaise fléchir et se creuser un peu comme une brèche dans un mur d'enceinte : un coup de gouvernail nous fit virer droit à la côte, trois dernières lames jetèrent notre barque harassée entre deux écueils, où l'écume bouillonnait sur un bas-fond.

VI

La proue, en touchant la roche, rendit un son sec et éclatant comme le craquement d'une planche qui tombe à faux et qui se brise. Nous sautâmes dans la mer, nous amarrâmes de notre mieux la barque avec un reste de cordage, et nous suivîmes le vieillard et l'enfant qui marchaient devant nous.

Nous gravîmes contre le flanc de la falaise une espèce de rampe étroite où le ciseau avait creusé dans le rocher des degrés inégaux, tout glissants de la poussière de la mer. Cet escalier de roc vif, qui manquait quelquefois sous les pieds, était remplacé par quelques marches artificielles qu'on avait formées en enfonçant par la pointe de longues perches dans les trous de la muraille, et en jetant sur ce plancher tremblant des planches goudronnées de vieilles barques, ou des fagots de branches de châtaigniers garnies de leurs feuilles sèches.

Après avoir monté ainsi lentement environ quatre ou cinq cents marches, nous nous trouvâmes dans une petite cour suspendue qu'entourait un parapet de pierres grises. Au fond de la cour s'ouvraient deux arches sombres qui semblaient devoir conduire à un cellier. Au-dessus de ces arches massives, deux arcades arrondies et surbaissées portaient un toit en terrasse, dont les bords étaient garnis de pots de romarin et de basilic. Sous les arcades, on apercevait une galerie rustique où brillaient, comme des lustres d'or, aux clartés de la lune, des régimes de maïs suspendus.

Une porte en planches mal jointes ouvrait sur cette galerie. A droite, le terrain sur lequel la maisonnette était inégalement assise s'élevait jusqu'à la hauteur du

plain-pied de la galerie. Un gros figuier et quelques ceps tortueux de vigne se penchaient de là sur l'angle de la maison, en confondant leurs feuilles et leurs fruits sous les ouvertures de la galerie et en jetant deux ou trois festons serpentant sur le mur d'appui des arcades. Leurs branches grillaient à demi deux fenêtres basses qui s'ouvraient sur cette espèce de jardin ; et si ce n'eût été ces fenêtres, on eût pu prendre la maison massive, carrée et basse, pour un des rochers gris de cette côte, ou pour un de ces blocs de lave refroidie que le châtaignier, le lierre et la vigne pressent et ensevelissent de leurs rameaux, et où le vigneron de Castellamare ou de Sorente creuse une grotte fermée d'une porte pour conserver son vin à côté du cep qui l'a porté.

Essoufflés par la montée longue et rapide que nous venions de faire et par le poids de nos rames que nous portions sur nos épaules, nous nous arrêtâmes un moment, le vieillard et nous, pour reprendre haleine dans cette cour. Mais l'enfant, jetant sa rame sur un tas de broussailles et gravissant légèrement l'escalier, se mit à frapper à l'une des fenêtres avec sa torche encore allumée, en appelant d'une voix joyeuse sa grand'mère et sa sœur : « Ma mère ! ma sœur ! *Madre ! sorellina !* criait-il, *Gaetana ! Graziella !* réveillez-vous ; ouvrez, c'est le père, c'est moi ; ce sont des étrangers avec nous. »

Nous entendîmes une voix mal éveillée, mais claire et douce, qui jetait confusément quelques exclamations de surprise du fond de la maison. Puis le battant d'une des fenêtres s'ouvrit à demi, poussé par un bras nu et blanc qui sortait d'une manche flottante, et nous vîmes, à la lueur de la torche que l'enfant élevait vers la fenêtre, en se dressant sur la pointe des pieds, une ravissante figure de jeune fille apparaître entre les volets plus ouverts.

Surprise au milieu de son sommeil par la voix de son frère, Graziella n'avait eu ni la pensée ni le temps de s'arranger une toilette de nuit. Elle s'était élancée pieds nus à la fenêtre, dans le désordre où elle dormait sur son lit. De ses longs cheveux noirs la moitié tombait sur une de ses joues ; l'autre moitié se tordait autour de son cou, puis, emportée de l'autre côté de son épaule

par le vent qui soufflait avec force, frappait le volet entr'ouvert et revenait lui fouetter le visage comme l'aile d'un corbeau battue du vent.

Du revers de ses deux mains, la jeune fille se frottait les yeux en élevant ses coudes et en dilatant ses épaules avec ce premier geste d'un enfant qui se réveille et qui veut chasser le sommeil. Sa chemise, nouée autour du cou, ne laissait apercevoir qu'une taille élevée et mince où se modelaient à peine sous la toile les premières ondulations de la jeunesse. Ses yeux, ovales et grands, étaient de cette couleur indécise entre le noir foncé et le bleu de mer, qui adoucit le rayonnement par l'humidité du regard, et qui mêle à proportions égales dans des yeux de femme la tendresse de l'âme avec l'énergie de la passion, teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de leur jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur nuit. Les joues étaient pleines, arrondies, d'un contour ferme, mais d'un teint un peu bruni par le climat, non de cette pâleur maladive du Nord, mais de cette blancheur saine du Midi qui ressemble à la couleur du marbre exposé depuis des siècles à l'air et aux flots. La bouche, dont les lèvres étaient plus ouvertes et plus épaisses que celles des femmes de nos climats, avait les plis de la candeur et de la bonté. Les dents courtes, mais éclatantes, brillaient aux lueurs flottantes de la torche comme des écailles de nacre aux bords de la mer sous la moire de l'eau frappée du soleil.

Tandis qu'elle parlait à son petit frère, ses paroles vives, un peu âpres et accentuées, dont la moitié était emportée par la brise, résonnaient comme une musique à nos oreilles. Sa physionomie, aussi mobile que les lueurs de la torche qui l'éclairait, passa en une minute de la surprise à l'effroi, de l'effroi à la gaieté, de la tendresse au rire ; puis elle nous aperçut derrière le tronc du gros figuier, elle se retira confuse de la fenêtre, sa main abandonna le volet qui battit librement la muraille ; elle ne prit que le temps d'éveiller sa grand'mère et de s'habiller à demi, elle vint nous ouvrir la porte sous les arcades, et embrasser, tout émue, son grand-père et son frère.

VII

La vieille mère parut bientôt tenant à la main une lampe de terre rouge, qui éclairait son visage maigre et pâle et ses cheveux aussi blancs que les écheveaux de laine qui floconnaient sur la table autour de sa quenouille. Elle baisa la main de son mari et le front de l'enfant. Tout le récit que contiennent ces lignes fut échangé en quelques mots et quelques gestes entre les membres de cette pauvre famille. Nous n'entendions pas tout. Nous nous tenions un peu à l'écart pour ne pas gêner l'épanchement de cœur de nos hôtes. Ils étaient pauvres ; nous étions étrangers : nous leur devions le respect. Notre attitude réservée à la dernière place et près de la porte le leur témoignait silencieusement.

Graziella jetait de temps en temps un regard étonné et comme du fond d'un rêve, sur nous. Quand le père eut fini de raconter, la vieille mère tomba à genoux près du foyer ; Graziella, montant sur la terrasse, rapporta une branche de romarin et quelques fleurs d'oranger à larges étoiles blanches : elle prit une chaise, elle attacha le bouquet avec de longues épingles, tirées de ses cheveux, devant une petite statue enfumée de la Vierge, placée au-dessus de la porte et devant laquelle brûlait une lampe. Nous comprîmes que c'était une action de grâces à sa divine protectrice pour avoir sauvé son grand-père et son frère, et nous prîmes notre part de sa reconnaissance.

LA LECTURE DE PAUL ET VIRGINIE

Pendant neuf jours, Lamartine et son ami sont empêchés de reprendre la mer et demeurent les hôtes du vieux pêcheur. Ils ont sauvé du naufrage un volume qui contient le petit roman, chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre.

... Nous essayâmes un soir de leur lire *Paul et Virginie*. Ce fut moi qui le traduisis en lisant, parce que j'avais tant l'habitude de le lire que je le savais, pour ainsi

dire, par cœur. Familiarisé par un plus long séjour en Italie avec la langue, les expressions ne me coûtaient rien à trouver et coulaient de mes lèvres comme une langue maternelle. A peine cette lecture eut-elle commencé, que les physionomies de notre petit auditoire changèrent et prirent une expression d'attention et de recueillement, indice certain de l'émotion du cœur. Nous avions rencontré la note qui vibre à l'unisson dans l'âme de tous les hommes, de tous les âges et de toutes les conditions, la note sensible, la note universelle, celle qui renferme dans un seul son l'éternelle vérité de l'art : la nature, l'amour et Dieu.

III

Je n'avais encore lu que quelques pages, et déjà vieillards, jeune fille, enfant, tout avait changé d'attitude. Le pêcheur, le coude sur le genou et l'oreille penchée de mon côté, oubliait d'aspirer la fumée de sa pipe. La vieille grand'mère, assise en face de moi, tenait ses deux mains jointes sous son menton, avec le geste des pauvres femmes qui écoutent la parole de Dieu, accroupies sur le pavé des temples. Beppo était descendu du mur de la terrasse, où il était assis tout à l'heure. Il avait placé, sans bruit, sa guitare sur le plancher. Il posait sa main à plat sur le manche, de peur que le vent ne fît résonner ses cordes. Graziella, qui se tenait ordinairement un peu loin, se rapprochait insensiblement de moi, comme si elle eût été fascinée par une puissance d'attraction cachée dans le livre.

Adossée au mur de la terrasse, au pied duquel j'étais étendu moi-même, elle se rapprochait de plus en plus de mon côté, appuyée sur sa main gauche, qui portait à terre, dans l'attitude du gladiateur blessé. Elle regardait avec de grands yeux bien ouverts tantôt le livre, tantôt mes lèvres d'où coulait le récit ; tantôt le vide entre mes lèvres et le livre, comme si elle eût cherché du regard l'invisible esprit qui me l'interprétait. J'entendais son souffle inégal s'interrompre ou se précipiter, suivant les palpitations du drame, comme l'haleine essoufflée de quelqu'un qui gravit une montagne et qui se repose pour respirer de temps en temps. Avant que

je fusse arrivé au milieu de l'histoire, la pauvre enfant avait oublié sa réserve un peu sauvage avec moi. Je sentais la chaleur de sa respiration sur mes mains. Ses cheveux frissonnaient sur mon front. Deux ou trois larmes brûlantes tombées de ses joues tachaient les pages tout près de mes doigts.

IV

Excepté ma voix lente et monotone, qui traduisait littéralement à cette famille de pêcheurs ce poète du cœur, on n'entendait aucun bruit que les coups sourds et éloignés de la mer qui battait la côte là-bas sous nos pieds. Ce bruit même était en harmonie avec la lecture. C'était comme le dénoûment pressenti de l'histoire, qui grondait d'avance dans l'air au commencement et pendant le cours du récit. Plus ce récit se déroulait, plus il semblait attacher nos simples auditeurs. Quand j'hésitais, par hasard, à trouver l'expression juste pour rendre le mot français, Graziella, qui depuis quelque temps tenait la lampe abritée contre le vent par son tablier, l'approchait tout près des pages et brûlait presque le livre dans son impatience, comme si elle eût pensé que la lumière du feu allait faire jaillir le sens intellectuel à mes yeux et éclore plus vite les paroles sur mes lèvres. Je repoussais en souriant la lampe de la main sans détourner mon regard de la page, et je sentais mes doigts tout chauds de ses pleurs.

V

Quand je fus arrivé au moment où Virginie, rappelée en France par sa tante, sent, pour ainsi dire, le déchirement de son être en deux, et s'efforce de consoler Paul sous les bananiers, en lui parlant de retour et en lui montrant la mer qui va l'emporter, je fermai le volume et je remis la lecture au lendemain.

Ce fut un coup au cœur de ces pauvres gens. Graziella se mit à genoux devant moi, puis devant mon ami, pour nous supplier d'achever l'histoire. Mais ce fut en vain. Nous voulions prolonger l'intérêt pour elle, le

charme de l'épreuve pour nous. Elle arracha alors le livre de mes mains. Elle l'ouvrit, comme si elle eût pu, à force de volonté, en comprendre les caractères. Elle lui parla, elle l'embrassa. Elle le remit respectueusement sur mes genoux, en joignant les mains et en me regardant en suppliante.

Sa physionomie si sereine et si souriante dans le calme, mais un peu austère, avait pris tout à coup dans la passion et dans l'attendrissement sympathique de ce récit quelque chose de l'animation, du désordre et du pathétique du drame. On eût dit qu'une révolution subite avait changé ce beau marbre en chair et en larmes. La jeune fille sentait son âme jusque-là dormante se révéler à elle dans l'âme de Virginie. Elle semblait avoir mûri de dix ans dans cette demi-heure. Les teintes orageuses de la passion marbraient son front, le blanc azuré de ses yeux et de ses joues. C'était comme une eau calme et abritée où le soleil, le vent et l'ombre seraient venus à lutter tout à coup pour la première fois. Nous ne pouvions nous lasser de la regarder dans cette attitude. Elle, qui jusque-là ne nous avait inspiré que de l'enjouement, nous inspira presque du respect. Mais ce fut en vain qu'elle nous conjura de continuer ; nous ne voulûmes pas user notre puissance en une seule fois, et ses belles larmes nous plaisaient trop à faire couler pour en tarir la source en un jour. Elle se retira en boudant et éteignit la lampe avec colère.

VI

Le lendemain, quand je la revis sous les treilles et que je voulus lui parler, elle se détourna comme quelqu'un qui cache ses larmes, et refusa de me répondre. On voyait à ses yeux bordés d'un léger cercle noir, à la pâleur plus mate de ses joues et à une légère et gracieuse dépression des coins de sa bouche, qu'elle n'avait pas dormi, et que son cœur était encore gros des chagrins imaginaires de la veillée. Merveilleuse puissance d'un livre qui agit sur le cœur d'une enfant illettrée et d'une famille ignorante avec toute la force d'une réalité, et dont la lecture est un événement dans la vie du cœur !

C'est que de même que je traduisais le poème, le poème avait traduit la nature, et que ces événements si simples, le berceau de ces deux enfants aux pieds de deux pauvres mères, leurs amours innocents, leur séparation cruelle, ce retour trompé par la mort, ce naufrage et ces deux tombeaux, n'enfermant qu'un seul cœur, sous les bananiers, sont des choses que tout le monde sent et comprend, depuis le palais jusqu'à la cabane du pêcheur. Les poètes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans le cœur, et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et par hasard sur cet instrument monté par Dieu même, suffisent pour faire pleurer tout un siècle, et pour devenir aussi populaires que l'amour et aussi sympathiques que le sentiment. Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible dans l'art. Celui qui sait attendrir sait tout. Il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées et dans toutes les bibliothèques de l'univers. L'homme est comme l'arbre qu'on secoue pour en faire tomber ses fruits : on n'ébranle jamais l'homme sans qu'il en tombe des pleurs.

VII

Tout le jour, la maison fut triste comme s'il était arrivé un événement douloureux dans l'humble famille. On se réunit pour prendre les repas, sans presque se parler. On se sépara. On se retrouva sans sourire. On voyait que Graziella n'avait point le cœur à ce qu'elle faisait en s'occupant dans le jardin ou sur le toit. Elle regardait souvent si le soleil baissait, et, de cette journée, il était visible qu'elle n'attendait que le soir.

Quand le soir fut venu et que nous eûmes repris tous nos places ordinaires sur l'*astrico* [1], je rouvris le livre et j'achevai la lecture au milieu des sanglots. Père, mère, enfants, mon ami, moi-même, tous participaient à l'émotion générale. Le son morne et grave de ma voix se pliait, à mon insu, à la tristesse des aventures et à la gravité des paroles. Elles semblaient, à la fin du récit, venir de loin et tomber de haut dans l'âme avec l'accent

1. L'*astrico* est le toit en terrasse, où la famille se rassemble, le soir.

creux d'une poitrine vide où le cœur ne bat plus et qui ne participe plus aux choses de la terre que par la tristesse, la religion et le souvenir.

VIII

Il nous fut impossible de prononcer de vaines paroles après ce récit. Graziella resta immobile et sans geste, dans l'attitude où elle était en écoutant, comme si elle écoutait encore. Le silence, cet applaudissement des impressions durables et vraies, ne fut interrompu par personne. Chacun respectait dans les autres les pensées qu'il sentait en soi-même. La lampe presque consumée s'éteignit insensiblement sans qu'aucun de nous y portât la main pour la ranimer. La famille se leva et se retira furtivement. Nous restâmes seuls, mon ami et moi, confondus de la toute-puissance de la vérité, de la simplicité et du sentiment sur tous les hommes, sur tous les âges et sur tous les pays.

Peut-être une autre émotion remuait-elle déjà aussi le fond de notre cœur. La ravissante image de Graziella transfigurée par ses larmes, initiée à la douleur par l'amour, flottait dans nos rêves avec la céleste création de Virginie. Ces deux noms et ces deux enfants, confondus dans des apparitions errantes, enchantèrent ou attristèrent notre sommeil agité jusqu'au matin. Le soir de ce jour et les deux jours qui suivirent, il fallut relire deux fois à la jeune fille le même récit. Nous l'aurions relu cent fois de suite qu'elle ne se serait pas lassée de le demander encore. C'est le caractère des imaginations du Midi, rêveuses et profondes, de ne pas chercher la variété dans la poésie ou dans la musique ; la musique et la poésie ne sont, pour ainsi dire, que les thèmes sur lesquels chacun brode ses propres sentiments ; on s'y nourrit, sans satiété, comme le peuple, du même récit et du même air pendant des siècles. La nature elle-même, cette musique et cette poésie suprême, qu'a-t-elle autre chose que deux ou trois paroles et deux ou trois notes, toujours les mêmes, avec lesquelles elle attriste ou enchante les hommes, depuis le premier soupir jusqu'au dernier ?

LE DÉGUISEMENT DE GRAZIELLA

Cependant, Graziella est venue avec les siens s'installer à Naples, où elle exerce le métier de corailleuse. Lamartine a pris pension dans la pauvre famille.

XXX

Je voyais depuis quelque temps qu'elle me cachait je ne sais quoi de ses pensées. Elle avait des entretiens secrets avec ses jeunes amies les ouvrières [1]. C'était comme un petit complot auquel on ne m'admettait pas.

Un soir, je lisais dans ma chambre, à la lueur d'une petite lampe de terre rouge. Ma porte sur la terrasse était ouverte pour laisser entrer la brise de mer. J'entendis du bruit, de longs chuchotements de jeunes filles, des rires étouffés, puis de petites plaintes, des mots d'humeur, puis de nouveaux éclats de voix interrompus par de longs silences dans la chambre de Graziella et des enfants. Je n'y fis pas grande attention d'abord.

Cependant l'affectation même qu'on mettait à étouffer les chuchotements et l'espèce de mystère qu'ils supposaient entre les jeunes filles excitèrent ma curiosité. Je posai mon livre, je pris ma lampe de terre dans la main gauche, je l'abritai de la main droite contre les bouffées du vent pour qu'elle ne s'éteignît pas. Je traversai à pas muets la terrasse, en assourdissant mes pas sur les dalles. Je collai mon oreille contre la porte de Graziella. J'entendis un bruit de pas qui allaient et venaient dans la chambre, des froissements d'étoffes qu'on pliait et qu'on dépliait, le cliquetis des dés, des aiguilles, des ciseaux de femmes qui ajustaient des rubans, qui épinglaient des fichus, et ces babillages, ces bourdonnements de fraîches voix que j'avais souvent entendus dans la maison de ma mère quand mes sœurs s'habillaient pour le bal.

Il n'y avait point de fête au Pausilippe pour le lendemain. Graziella n'avait jamais songé à relever sa beauté

1. « Deux ou trois jeunes filles à peu près de son âge, qui repassaient et raccommodaient les robes d'une maison d'éducation de jeunes Françaises », sise à Naples, dans le voisinage.

par la toilette. Il n'y avait pas même un miroir dans sa chambre. Elle se regardait dans le seau d'eau du puits de la terrasse, ou plutôt elle ne se regardait que dans mes yeux.

Ma curiosité ne résista pas à ce mystère. Je poussai la porte du genou. La porte céda. Je parus, ma lampe à la main, sur le seuil.

Les jeunes ouvrières jetèrent un cri et s'échappèrent en volée d'oiseaux, se réfugiant, comme si on les avait surprises en crime, dans les coins de la chambre. Elles tenaient encore à la main les objets de convictions : l'une le fil, l'autre les ciseaux, celle-ci les fleurs, celle-là les rubans. Mais Graziella, placée au milieu de la chambre sur un petit escabeau en bois, et comme pétrifiée par mon apparition inattendue, n'avait pas pu s'échapper. Elle était rouge comme une grenade. Elle baissait les yeux, elle n'osait pas me regarder, à peine respirer. Tout le monde se taisait, dans l'attente de ce que j'allais dire. Je ne disais rien moi-même. J'étais absorbé dans la surprise et dans la contemplation muette de ce que je voyais.

Graziella avait dépouillé ses vêtements de lourde laine, sa soubreveste galonnée à la mode de Procida, qui s'entr'ouvre sur la poitrine pour laisser la respiration à la jeune fille et la source de vie à l'enfant, ses pantoufles à paillettes d'or et au talon de bois, dans lesquelles jouaient ordinairement ses pieds nus, les longues épingles à boules de cuivre qui enroulaient transversalement sur le sommet de sa tête ses cheveux noirs, comme une vergue enroule la voile sur la barque. Ses boucles d'oreilles larges comme des bracelets étaient jetées confusément sur son lit avec ses habits du matin.

A la place de ce pittoresque costume grec qui sied à la pauvreté comme à la richesse, les jeunes amies de Graziella l'avaient revêtue, à sa prière, des habits et des parures d'une demoiselle française à peu près de sa taille et de son âge dans le couvent. Elle avait une robe de soie moirée, une ceinture rose, un fichu blanc, une coiffe ornée de fleurs artificielles, des souliers de satin bleu, des bas à mailles de soie qui laissaient voir la couleur de chair sur les chevilles arrondies de ses pieds.

Elle restait, dans ce costume sous lequel je venais de la surprendre, aussi confondue que si elle eût été surprise dans sa nudité par un regard d'homme. Je la regardais moi-même sans pouvoir en détacher mes yeux, mais sans qu'un geste, une exclamation, un sourire pussent lui révéler l'impression que j'éprouvais de son travestissement. Une larme m'était montée du cœur. J'avais tout de suite et trop bien compris la pensée de la pauvre enfant. Honteuse de la différence de condition entre elle et moi, elle avait voulu éprouver si un rapprochement dans le costume rapprocherait à mes yeux nos destinées. Elle avait tenté cette épreuve à mon insu, avec l'aide de ses amies, espérant m'apparaître tout à coup ainsi plus belle et plus de mon espèce qu'elle ne croyait l'être sous les simples habits de son île et de son état. Elle s'était trop trompée. Elle commençait à s'en apercevoir à mon silence. Sa figure prenait une expression d'impatience désespérée et presque de larmes qui me révélait son dessein caché, son crime et sa déception.

Elle était bien belle ainsi cependant. Sa pensée devait l'embellir mille fois plus à mes yeux. Mais sa beauté ressemblait presque à une torture. C'était comme une figure de ces jeunes vierges du Corrége clouées au poteau sur le bûcher de leur martyre et se tordant dans leurs liens pour échapper aux regards qui profanent leur pudicité. Hélas ! c'était un martyre aussi pour la pauvre Graziella. Mais ce n'était pas, comme on eût pu croire en la voyant, le martyre de la vanité. C'était le martyre de son amour.

Les habillements de la jeune pensionnaire française du couvent dont on l'avait vêtue, coupés sans doute pour la taille maigre et pour les bras et les épaules grêles d'une enfant cloîtrée de treize à quatorze ans, s'étaient rencontrés trop étroits pour la stature découplée et pour les épaules arrondies et fortement nouées au corps de cette belle fille du soleil et de la mer. La robe éclatait de partout sur les épaules, sur le sein, autour de la ceinture, comme une écorce de sycomore qui se déchire sur les branches de l'arbre aux fortes sèves du printemps. Les jeunes couturières avaient eu beau épingler çà et là la robe et le fichu, la nature avait rompu l'étoffe

à chaque mouvement. On voyait en plusieurs endroits, à travers les déchirures de la soie, le nu du cou ou des bras éclater sous les reprises. La grosse toile de la chemise passait à travers les efforts de la robe et du fichu et contrastait par sa rudesse avec l'élégance de la soie. Les bras, mal contenus par une manche étroite et courte, sortaient comme le papillon rose de la chrysalide qu'il fait gonfler et crever. Ses pieds, accoutumés à être nus ou à s'emboîter dans de larges babouches grecques, tordaient le satin des souliers qui semblaient l'emprisonner dans des entraves de cordons noués comme des sandales autour de ses jambes. Ses cheveux, mal relevés et mal contenus par le réseau de dentelle et de fausses fleurs, soulevaient comme d'eux-mêmes tout cet édifice de coiffure et donnaient au visage charmant, qu'on avait voulu en vain défigurer ainsi, une expression d'effronterie dans la parure et de honte modeste dans la physionomie qui faisaient le plus étrange et le plus délicieux contraste.

Son attitude était aussi embarrassée que son visage. Elle n'osait faire un mouvement, de peur de laisser tomber les fleurs de son front ou de froisser son ajustement. Elle ne pouvait marcher, tant sa chaussure enclavait ses pieds et donnait de charmante gaucherie à ses pas. On eût dit l'Ève naïve de cette mer du soleil prise au piège de sa première coquetterie.

XXXI

Le silence dura un moment ainsi dans la chambre. A la fin, plus peiné que réjoui de cette profanation de la nature, je m'avançai vers elle en faisant des lèvres une moue un peu moqueuse, et en la regardant avec une légère expression de reproche et de douce raillerie, faisant semblant de la reconnaître avec peine sous ce attirail de toilette. « Comment, lui dis-je, c'est toi, Graziella ? Oh ! qui est-ce qui aurait jamais reconnu la belle *Procitane* dans cette poupée de Paris ? Allons donc, continuai-je un peu rudement, n'as-tu pas honte de défigurer ainsi ce que Dieu a fait si charmant sous son costume naturel ? Tu auras beau faire, va ! tu ne seras jamais qu'une fille des vagues au pied marin et

coiffée par les rayons de ton beau ciel. Il faut t'y résigner et en remercier Dieu. Ces plumes de l'oiseau de cage ne s'adapteront jamais bien à l'hirondelle de mer. »

Ce mot la perça jusqu'au cœur. Elle ne comprit pas ce qu'il y avait dans mon esprit de préférence passionnée et d'adoration pour l'hirondelle de mer. Elle crut que je la défiais de ressembler jamais à une beauté de ma race et de mon pays. Elle pensa que tous ses efforts pour se faire plus belle à cause de moi et pour tromper mes yeux sur son humble condition étaient perdus. Elle fondit tout à coup en pleurs, et s'asseyant sur son lit, le visage caché dans ses doigts, elle pria, d'un ton boudeur, ses jeunes amies de venir la débarrasser de son odieuse parure. « Je savais bien, dit-elle en gémissant, que je n'étais qu'une pauvre Procitane. Mais je croyais qu'en changeant d'habits je ne te ferais pas tant de honte un jour si je te suivais dans ton pays. Je vois bien qu'il faut rester ce que je suis et mourir où je suis née. Mais tu n'aurais pas dû me le reprocher. »

A ces mots, elle arracha avec dépit les fleurs, le bonnet, le fichu, et, les jetant d'un geste de colère loin d'elle, elle les foula aux pieds en leur adressant des paroles de reproche, comme sa grand'mère avait fait aux planches de la barque après le naufrage. Puis, se précipitant vers moi, elle souffla la lampe dans ma main pour que je ne la visse pas plus longtemps dans ce costume qui m'avait déplu.

Je sentis que j'avais eu tort de badiner trop rudement avec elle, et que le badinage était sérieux. Je lui demandai pardon. Je lui dis que je ne l'avais grondée ainsi que parce que je la trouvais mille fois plus ravissante en Procitane qu'en Française. C'était vrai. Mais le coup était porté. Elle ne m'écoutait plus ; elle sanglotait.

Ses amies la déshabillèrent ; je ne la revis plus que le lendemain. Elle avait repris ses habits d'insulaire. Mais ses yeux étaient rouges des larmes que ce badinage lui avait coûté toute la nuit !

RAPHAEL

PAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE

LE LAC DU BOURGET ET LA VILLE D'AIX

Raphaël est précédé d'un « Prologue » qui rappelle celui de *Jocelyn*. Lamartine feint que son ami Raphaël, ainsi surnommé « parce qu'il ressemblait beaucoup, dans son adolescence, à un portrait de Raphaël enfant qu'on voit à Rome dans la galerie Barberini, à Florence dans le palais Pitti, à Paris dans le musée du Louvre », lui lègue, avant de mourir, pauvre et solitaire, un manuscrit où il a écrit l'histoire d'un amour qui à la fois désola et réconforta sa jeunesse.

A l'entrée de la Savoie, labyrinthe naturel de profondes vallées qui descendent comme autant de lits de torrents du Simplon, du Saint-Bernard et du mont Cenis vers la Suisse et vers la France, une grande vallée plus large et moins encaissée se détache à Chambéry du nœud des Alpes et se creuse son lit de verdure, de rivières et de lacs vers Genève et vers Annecy, entre le mont du Chat et les montagnes murales des Beauges.

A gauche, le mont du Chat dresse, pendant deux lieues, contre le ciel une ligne haute, sombre, uniforme, sans ondulations à son sommet. On dirait un rempart immense nivelé par le cordeau. A peine à son extrémité orientale, deux ou trois dents aiguës de rocher gris interrompent la monotonie géométrique de sa forme et rappellent au regard que ce n'est pas une main d'homme, mais la main de Dieu qui a pu jouer avec ces masses. Vers Chambéry les pieds du mont du Chat s'étendent avec une certaine mollesse dans la plaine. Ils forment, en descendant, quelques marches et quelques coteaux revêtus de sapins, de noyers, de châtaigniers enlacés de vignes grimpantes. A travers cette végétation touffue et presque sauvage, on voit blanchir de loin en loin des maisons de campagne, surgir les hauts clochers de pauvres villages, ou noircir les vieilles tours des châteaux crénelés d'un autre âge. Plus bas, la plaine, qui fut autrefois un vaste lac, conserve le creux, les rives dentelées, les caps avancés de son ancienne forme.

Seulement on y voit ondoyer, au lieu des eaux, les vagues vertes ou jaunes des peupliers, des prairies, des moissons. Quelques plateaux un peu plus élevés et qui furent autrefois des îles se renflent au milieu de cette vallée marécageuse. Ils portent des maisons couvertes de chaume et noyées sous les branches. Au delà de ce bassin desséché, le mont du Chat, plus nu, plus raide et plus âpre, plonge à pic ses pieds de roche dans l'eau d'un lac plus bleu que le firmament où il plonge sa tête. Ce lac, d'environ six lieues de longueur sur une largeur qui varie d'une à trois lieues, est profondément encaissé du côté de la France. Du côté de la Savoie, au contraire, il s'insinue sans obstacle dans des anses et dans de petits golfes entre des coteaux couverts de bois, de taillis, de vignes hautes, de figuiers, qui trempent leurs feuilles dans ses eaux. Il va mourir à perte de vue au pied des rochers de Châtillon ; ces rochers s'ouvrent pour laisser s'écouler ce trop-plein du lac dans le Rhône. L'abbaye de Haute-Combe, tombeau des princes de la maison de Savoie, s'élève sur un contrefort de granit au nord, et jette l'ombre de ses vastes cloîtres sur les eaux du lac. Abrité tout le jour du soleil par la muraille du mont du Chat, cet édifice rappelle, par l'obscurité qui l'environne, la nuit éternelle dont il est le seuil pour ces princes descendus du trône dans ses caveaux. Seulement le soir, un rayon du soleil couchant le frappe et se réverbère un moment sur ses murs comme pour montrer le port de la vie aux hommes, à la fin du jour. Quelques barques de pêcheurs sans voiles glissent silencieusement sur les eaux profondes sous les falaises de la montagne. La vétusté de leurs bordages les fait confondre par leur couleur avec la teinte sombre des rochers. Des aigles aux plumes grisâtres planent sans cesse au-dessus des rochers et des barques, comme pour disputer leur proie aux filets ou pour fondre sur les oiseaux pêcheurs qui suivent le sillage de ces bateaux le long du bord.

III

La petite ville d'Aix, en Savoie, toute fumante, toute bruissante et tout odorante des ruisseaux de ses eaux chaudes et sulfureuses, est assise par étages sur

un large et rapide coteau de vignes, de prés, de vergers, à quelque distance. Une longue avenue de peupliers séculaires, semblable à ces allées d'ifs à perte de vue qui conduisent, en Turquie, aux sites des tombeaux, rattache la ville au lac. A droite et à gauche de cette route, des prairies et des champs traversés par les lits rocailleux et souvent à sec des torrents des montagnes, sont ombragés de noyers gigantesques, aux rameaux desquels les vignes, robustes comme les lianes d'Amérique, suspendent leurs pampres et leurs raisins. On aperçoit de loin, à travers les échappées de vue, sous ces noyers et sous ces vignes, le lac bleu qui étincelle ou qui pâlit selon les nuages et les heures du jour.

Quand j'arrivai à Aix, la foule en était déjà partie. Les hôtels et les salons où se pressent pendant l'été les étrangers et les oisifs dans ces lieux de réunion étaient tous fermés. Il ne restait plus que quelques pauvres infirmes assis au soleil, au seuil des portes des auberges les plus indigentes, et quelques malades sans espoir traînant leurs pas languissants, aux heures chaudes du milieu du jour, sur les feuilles sèches qui tombaient la nuit des peupliers.

IV

L'automne était doux, mais précoce. C'était la saison où les feuilles frappées le matin par la gelée et colorées un moment de teintes roses pleuvent à grande pluie des vignes, des cerisiers et des châtaigniers. Les brouillards s'étendaient jusqu'à midi comme de larges inondations nocturnes dans tous les lits des vallées, ne laissant au-dessus d'eux que les cimes à demi noyées des plus hauts peupliers dans la plaine, les coteaux élevés comme des îles, et les dents des montagnes comme des caps ou comme des écueils sur un océan. Les coups de vent tièdes du midi balayaient toute cette écume de la terre quand le soleil était monté haut dans le ciel. Ces vents engouffrés dans les gorges de ces montagnes et froissés par ces rochers, ces eaux et ces arbres, avaient des murmures sonores, tristes, mélodieux, puissants ou imperceptibles, qui semblaient parcourir en quelques minutes toute la gamme des joies, des forces ou des mélancolies de la

nature. L'âme en était remuée jusqu'au fond. Puis ils s'évanouissaient comme les conversations d'esprits célestes qui ont passé et qui s'éloignent. Des silences comme l'oreille n'en perçoit jamais ailleurs, leur succédaient et assoupissaient en vous jusqu'au bruit de la respiration. Le ciel reprenait sa sérénité presque italienne. Les Alpes se noyaient dans un firmament sans nombre et sans fond ; les gouttes des brouillards du matin tombaient en retentissant sur les feuilles mortes ou brillaient en étincelles sur les prés. Ces heures étaient courtes. Les ombres bleues et fraîches du soir glissaient rapidement, dépliées en linceul sur ces horizons qui avaient à peine joui de leurs derniers soleils. La nature semblait mourir, mais comme meurent la jeunesse et la beauté, dans toute sa grâce et dans toute sa sérénité.

Un tel pays, une telle saison, une telle nature, une telle jeunesse et une telle langueur de toutes choses autour de moi était une merveilleuse consonance avec ma propre langueur. Elle l'accroissait en la charmant. Je me plongeais dans des abîmes de tristesse. Mais cette tristesse était vivante, assez pleine de pensées, d'impressions, de communications intimes avec l'infini, de clair-obscur dans mon âme, pour que je ne désirasse pas m'y soustraire. Maladie de l'homme, mais maladie dont le sentiment même est un attrait au lieu d'être une douleur, et où la mort ressemble à un voluptueux évanouissement dans l'infini. J'étais résolu à m'y livrer désormais tout entier, à me séquestrer de toute société qui pouvait m'en distraire, et à m'envelopper de silence, de solitude et de froideur, au milieu du monde que je rencontrerais là ; mon isolement d'esprit était un linceul à travers lequel je ne voulais plus voir les hommes, mais seulement la nature et Dieu.

LA RENCONTRE DE RAPHAEL ET DE JULIE

V

Je fus reçu avec grâce et bonté dans la maison du vieux médecin [1]. On me donna une chambre dont la fenêtre ouvrait sur le jardin et sur la campagne. Presque toutes les autres chambres étaient vides. La longue table d'hôte tenue par la famille était déserte aussi. Elle ne réunissait plus à l'heure des repas que les gens de la maison et trois ou quatre malades attardés, de Chambéry et de Turin. Ces malades arrivaient aux bains après la foule pour y trouver les logements moins chers et une vie économique conforme à leur pauvreté. Il n'y avait là personne avec qui je pusse m'entretenir ou contracter quelque familiarité de hasard. Le vieux médecin et sa femme le sentaient bien. Aussi s'excusaient-ils sur la saison trop tardive ou sur les convives repartis trop tôt. Ils parlaient seulement avec un enthousiasme visible et avec un respect tendre et compatissant d'une jeune femme étrangère retenue aux bains par une langueur qu'on craignait de voir dégénérer en consomption lente. Elle occupait seule, avec une femme de chambre, depuis quelques mois, l'appartement le plus retiré de leur maison. Elle ne descendait jamais dans la salle commune. Elle prenait ses repas dans sa chambre, on ne l'apercevait jamais qu'à sa fenêtre sur le jardin, à travers les rideaux des vignes, ou sur l'escalier quand elle revenait de se promener sur un âne dans les chalets des montagnes.

J'avais compassion de cette jeune femme ainsi reléguée comme moi, seule dans un pays étranger ; malade, puisqu'elle y cherchait la santé ; triste sans doute, puisqu'elle y évitait le bruit et les regards même de la foule. Mais je ne désirais nullement la voir, quelque admiration qu'on témoignât autour de moi pour sa grâce et sa beauté. Le cœur plein de cendre, lassé de misérables et précaires attachements dont aucun, excepté celui de la pauvre Antonine, n'avait été recueilli

1. Sorte de pension de famille où Raphaël est descendu, sur la recommandation de son ami L..., de Chambéry.

avec une sérieuse piété dans mon souvenir ; honteux et repentant de liaisons légères et désordonnées ; l'âme ulcérée par mes fautes, desséchée et aride par le dégoût de vulgaires enivrements ; timide et réservé de caractère et d'attitude, n'ayant rien de cette confiance en soi-même qui porte certains hommes à tenter des rencontres et des familiarités aventureuses, je ne songeais ni à voir ni à être vu. Je songeais encore moins à aimer. Je jouissais au contraire avec un âpre et faux orgueil d'avoir étouffé pour jamais cette puérilité dans mon cœur, et de me suffire à moi seul pour souffrir ou pour sentir ici-bas. Quant au bonheur, je n'y croyais plus.

VI

Je passais mes jours dans ma chambre avec quelques livres que mon ami m'envoyait de Chambéry. L'après-midi, je parcourais seul les sites sauvages et alpestres des montagnes qui encadrent, du côté de l'Italie, la vallée d'Aix. Je revenais harassé de fatigue, le soir ; je m'asseyais à la table du souper, je rentrais dans ma chambre, je m'accoudais pendant des heures entières à ma fenêtre. Je contemplais ce firmament qui attire les pensées de l'âme, de même que l'abîme attire celui qui s'y penche, comme s'il avait des secrets à lui révéler. Je m'endormais dans cette mer de pensées, sur laquelle je ne cherchais aucun bord. Je me réveillais aux rayons du soleil, au murmure des fontaines chaudes, pour me plonger dans le bain, et pour reprendre après le déjeuner les mêmes courses et les mêmes mélancolies que la veille.

Quelquefois, le soir, en me penchant à ma fenêtre sur le jardin, j'apercevais une autre fenêtre ouverte, éclairée par une lumière, à quelques pas de la mienne, et une figure de femme accoudée comme moi, qui écartait avec la main, de son front, les longues tresses noires de cheveux, pour regarder aussi le jardin resplendissant de lune, les montagnes et le firmament. Je ne distinguais dans ce clair-obscur qu'un profil pur, pâle, transparent, encadré dans des ondes noires d'une chevelure lisse et collée aux tempes. Cette figure se dessinait sur le fond lumineux de la fenêtre éclairée par la lampe

de la chambre. J'avais entendu aussi par moments le son d'une voix de femme disant quelques mots ou donnant quelques ordres dans son intérieur. L'accent légèrement étranger quoique pur, la vibration un peu fébrile, languissante, douce et cependant prodigieusement sonore de cette voix dont j'entendais l'âme sans entendre les paroles, m'avaient ému. Cette voix restait comme un écho prolongé dans mon oreille longtemps après que ma fenêtre était refermée. Je n'en avais jamais entendu qui lui ressemblât, même en Italie. Elle résonnait entre les dents à demi fermées, comme ces petites lyres de métal que les enfants des îles de l'Archipel font résonner sur leurs lèvres, le soir, au bord de la mer. C'était un tintement plus qu'une voix. Je l'avais observé sans penser que cette voix tinterait si profond et à jamais dans ma vie. Je n'y songeais plus le lendemain.

Un jour cependant, en rentrant avant le soir, par la petite porte du jardin sous les treilles, je vis de plus près l'étrangère, qui se réchauffait aux tièdes rayons du soleil, assise sur un banc du jardin contre un mur exposé au couchant. Elle n'avait pas entendu le bruit de la porte que j'avais refermée derrière moi ; elle se croyait seule. Je pus la contempler longtemps sans être vu. Il n'y avait entre elle et moi que la distance d'une vingtaine de pas et le rideau d'une treille dégarnie de pampres par les premiers froids. L'ombre des dernières feuilles de vigne luttait seule sur son visage avec les rayons de soleil qu'elle semblait y faire flotter. Sa taille paraissait plus grande que nature, comme celle de ces baigneuses en marbre tout enveloppées de draperie, dont on admire la stature sans bien discerner les formes. Elle était enveloppée de même d'une robe à plis lâches et dénoués ; les draperies d'un châle blanc collées au corps ne laissaient voir que ses deux mains, aux doigts un peu maigres et effilés qui se croisaient sur ses genoux. Elle y roulait négligemment un de ces œillets rouges sauvages qui fleurissent dans les montagnes sous la neige, et qu'on appelle l'*œillet poète*, je ne sais pourquoi. Un pan de son châle relevé en capuchon couvrait le haut de sa tête pour garantir ses cheveux de l'humidité du soir. Affaissée languissamment sur elle-même, le cou penché sur l'épaule gauche, les paupières fermées par de longs cils noirs

contre l'éblouissement du soleil, les traits pétrifiés, le teint pâle, la physionomie plongée dans une pensée muette, tout la faisait ressembler à une statue de la mort, mais de la mort qui attire et qui enlève l'âme au sentiment des angoisses humaines, et qui l'emporte dans les régions de la lumière et de l'amour sous les rayons de l'heureuse et éternelle vie. Le bruit de mes pas sur les feuilles mortes lui fit rouvrir les yeux. Ces yeux étaient couleur de mer claire ou de lapis veiné de brun, fendus en losange, un peu fermés par l'affaissement de la paupière, et bordés par la nature de cette frange foncée de cils noirs et longs que les femmes de l'Orient recherchent par l'artifice pour relever l'accent du regard et donner de l'énergie même à la langueur et quelque chose de sauvage à la volupté. Le regard de ces yeux semblait venir d'une distance que je n'ai jamais mesurée depuis dans aucun œil humain. Il ressemblait parfaitement à ces feux d'étoiles qui vous cherchent comme pour vous toucher dans vos nuits, et qui viennent de quelques millions de lieues dans le ciel. Le nez grec se nouait par une ligne presque sans inflexion à un front élevé et rétréci comme le front pressé par une forte pensée ; les lèvres étaient un peu minces, légèrement déprimées aux deux coins de la bouche par un pli habituel de tristesse ; les dents de nacre plutôt que d'ivoire, comme celles des filles des rivages humides de la mer et des îles ; le visage d'un ovale qui commençait à s'amaigrir vers les tempes et au-dessous de la bouche ; la physionomie d'une pensée plutôt que d'un être humain. Et par-dessus cette rêverie générale de l'expression, une langueur indécise entre celle de la souffrance et celle de la passion, qui ne permettait plus au regard de se détacher de cette figure sans en emporter l'image éternelle.

En tout, c'était l'apparition d'une maladie contagieuse de l'âme sous les traits de la plus majestueuse et attirante beauté qui soit jamais sortie du songe d'un homme sensible.

Je la saluai respectueusement, en passant rapidement dans l'allée devant elle ; mon attitude réservée et mes yeux baissés semblaient lui demander pardon de l'avoir involontairement distraite. Une légère rougeur

teignit ses joues pâles à mon approche. Je rentrai dans ma chambre tout tremblant, sans savoir quel frisson du soir m'avait saisi. Je vis, quelques minutes après, la jeune femme rentrer aussi dans la maison en jetant un regard indifférent sur ma fenêtre. Je la revis de même, aux mêmes heures, les jours suivants, dans le jardin ou dans la cour, sans jamais avoir ni la pensée ni l'audace de l'aborder. Je la rencontrais même quelquefois dans les pelouses des chalets, conduite par de petites filles qui chassaient son âne et qui lui cueillaient des fraises ; d'autres fois, dans sa barque, sur le lac. Je ne lui donnais d'autre signe de voisinage et d'intérêt qu'un salut respectueux et grave ; elle me le rendait avec une mélancolique distraction, et nous suivions chacun notre chemin sur la montagne ou sur l'eau.

Et cependant je me sentais triste et désorienté le soir, quand je ne l'avais pas rencontrée pendant la journée. Je descendais sans me rendre compte du motif, au jardin. J'y restais malgré le froid de la nuit, les yeux souvent attachés à sa fenêtre. J'avais de la peine à rentrer jusqu'à ce que j'eusse entrevu son ombre, à travers les rideaux, ou entendu une note de son piano ou le timbre étrange de sa voix.

LE NAUFRAGE DE JULIE

I

Les premières neiges commençant à blanchir les têtes des sapins sur les hauts sommets de la Savoie, j'avais renoncé à mes courses dans les montagnes. La chaleur douce et prolongée de la fin d'octobre s'était concentrée dans le creux de la vallée. L'air était tiède encore sur les bords et sur les eaux du lac [1]. La longue allée de peupliers qui y mène avait, à midi, des lueurs de soleil, des balancements de rameaux et des murmures de cimes qui m'enchantaient. Je passais une partie de mes journées sur l'eau. Les bateliers me connaissaient ; ils se souviennent encore, me dit-on, des longues navigations que

1. Le lac du Bourget.

je leur faisais faire dans les golfes les plus écartés et dans les anses les plus sauvages des deux rives de France et de Savoie. La jeune étrangère s'embarquait aussi quelquefois, au milieu du jour, pour des courses moins prolongées. Les bateliers, fiers de la conduire et attentifs aux moindres symptômes de fraîcheur, de nuage ou de vent qui pouvaient apparaître dans le ciel, avaient bien soin de la prévenir : ils préféraient sa santé et sa vie au salaire de leurs journées perdues. Une seule fois ils se trompèrent. Ils lui avaient promis une traversée et un retour faciles pour aller visiter les ruines de l'abbaye de Haute-Combe [1], située sur le bord opposé. Ils avaient à peine franchi les deux tiers de leur route, qu'une rafale de vent, sortant des gorges étroites de la vallée du Rhône, vint soulever et faire écumer les lames courtes comme une brise que les marins appellent *carabinée*, qui frappe tout à coup et fait souvent chavirer les embarcations, au tournant d'un cap, sur la mer. Le petit bateau, sa voile emportée, et soutenu difficilement par le balancier des deux rames étendues du batelier, dansait comme une coquille de noix sur les vagues toujours grossissantes. Le retour était impossible, et il fallait plus d'une demi-heure de fatigue et de danger avant d'être à l'abri sous l'ombre des hautes falaises de Haute-Combe. Le sort ou la destinée de mon âme qui dirigeait, ce jour-là, ma voile indécise sur le lac, à la même heure, m'avait fait embarquer moi-même sur un bateau plus fort, armé de quatre vigoureux rameurs. J'allais visiter, dans une île au fond du lac, un parent de mon ami de Chambéry [2], nommé M. de Châtillon. Il avait son château sur un roc, au sommet de cette île. Nous n'étions plus qu'à quelques coups de rames du port de Châtillon, quand mes yeux, qui suivaient machinalement à perte de vue le bateau de la jeune malade, s'aperçurent de sa détresse et de la lutte périlleuse que son embarcation soutenait contre le coup de vent. Nous virâmes de bord, mes rameurs et moi, d'un

1. Habitée depuis le 12e siècle, par des moines de l'abbaye de Cîteaux, qui y veillaient sur les sépultures des princes de la Maison de Savoie, dont elle était, pour ainsi dire, le Saint-Denis, cette abbaye, désaffectée par la Révolution, était alors en ruines ; elle a été, depuis, restaurée.

2. Louis de Vignet.

cœur unanime. Nous nous jetâmes en plein lac et en pleine tempête pour voler au secours du bateau en perdition qui disparaissait souvent sous un horizon roulant d'écumes. Longue et terrible fut l'anxiété de mon âme pendant l'heure que nous employâmes à traverser ainsi presque toute la largeur du lac et à rejoindre le bateau en péril. Quand, enfin, nous l'atteignîmes, il touchait au bord. Une longue lame le jeta, sous nos yeux, en sûreté sur le sable, au pied des ruines de l'abbaye.

Nous poussâmes un cri de joie. Nous nous précipitâmes à l'envi dans l'eau pour courir plus vite au bateau et pour porter sur le rivage la malade naufragée. Le pauvre batelier consterné nous appelait à son aide avec des gestes d'affliction et des cris de détresse. Il nous montrait de la main le fond de sa barque, que nous ne pouvions pas apercevoir encore. En arrivant nous vîmes la jeune dame couchée évanouie au fond de la barque, les jambes, le corps, les bras recouverts d'un lit d'eau glacée et de flocons d'écume, le buste seulement hors de l'eau, et la tête, comme celle d'une morte, appuyée contre le petit coffre de bois qui sert à renfermer, à la poupe, les filets et les provisions des bateliers. Ses cheveux flottaient autour de son cou et de ses épaules, comme les ailes d'un oiseau noir à demi submergé au bord d'un étang. Son visage, dont les couleurs ne s'étaient pas tout à coup effacées, avait le calme du plus tranquille sommeil. C'était cette beauté surnaturelle que le dernier soupir laisse sur le visage des jeunes filles mortes, comme le plus charmant rayon de la vie sur le front d'où elle se retire, ou comme le premier crépuscule de l'immortalité sur les traits qu'elle veut diviniser dans la mémoire des survivants. Jamais je ne l'avais vue et jamais je ne la revis si divinement transfigurée. La mort était-elle le jour de cette céleste figure ? ou Dieu voulait-il me donner, dans cette première et solennelle impression, le pressentiment et l'image de cette forme immuable sous laquelle j'étais destiné à ensevelir cette beauté dans ma mémoire, à l'y revoir éternellement et à l'y invoquer à jamais ?... [1]

Nous nous précipitâmes dans la barque pour soulever

1. Voir plus haut, p. 254, la Notice du *Crucifix*.

la mourante de son lit d'écume et pour l'emporter au delà des rochers. Je mis la main sur son cœur comme je l'aurais mise sur un globe de marbre. J'approchai mon oreille de ses lèvres comme je l'aurais approchée des lèvres d'un enfant endormi. Le cœur battait irrégulièrement, mais fortement ; l'haleine était sensible et tiède ; je compris que ce n'était qu'un long évanouissement, suite de la terreur et du froid de l'eau. Un des bateliers souleva les pieds ; je pris les épaules et la tête qui pesait contre ma poitrine. Nous la portâmes ainsi, sans qu'elle donnât signe de vie, jusqu'à une petite maison de pêcheur, sous le rocher de Haute-Combe. Cette chaumière servait d'auberge aux bateliers quand ils conduisaient des curieux aux ruines. Elle ne consistait qu'en une salle étroite, obscure, enfumée, meublée d'une table chargée de pain, de fromage et de bouteilles. Une échelle de bois partant du pied de la cheminée conduisait au-dessus à une petite chambre basse éclairée par une lucarne sans vitre ouvrant sur le lac. L'espace était occupé presque tout entier par trois lits qui se fermaient par des portes de bois, comme de profondes armoires. La famille y couchait. La mère et deux jeunes filles de la maison à qui nous remîmes la jeune femme évanouie, en nous retirant par décence hors de la porte, l'étendirent sur un matelas auprès de la cheminée, allumèrent un feu doux de paille et de branches de genêt, la délacèrent, lui ôtèrent ses vêtements pour les faire sécher, essuyèrent ses membres et ses cheveux ruisselants de l'eau du lac ; puis elles la portèrent, toujours évanouie, dans un des lits de la chambre, où elles avaient étendu des draps blancs chauffés avec une des pierres tièdes du foyer, selon l'usage des paysans de ces montagnes. Elles essayèrent en vain de lui faire avaler quelques gouttes de vinaigre et de vin pour la rappeler à la vie. Voyant tous leurs soins perdus et tous leurs efforts inutiles, elles se répandirent en sanglots et en cris qui nous rappelèrent dans la maison. « La demoiselle est morte ! la dame est trépassée ! il n'y a qu'à pleurer et à chercher le prêtre ! » s'écriaient-elles. Les bateliers consternés se joignaient aux femmes et redoublaient l'horreur de ces lamentations. Je m'élançai sur l'échelle, j'entrai dans la chambre, je me penchai sur le lit, le crépuscule l'éclairait encore ;

je touchai de ma main le front, il était brûlant ; je distinguai le mouvement faible mais régulier de la respiration, qui soulevait et abaissait alternativement le drap de gros chanvre écru sur la poitrine : je fis taire les femmes, et, donnant un écu à un des plus jeunes bateliers, je le chargeai d'aller chercher un médecin. Il y en avait un, me dit-on, à deux lieues de Haute-Combe, dans un village sur un des plateaux du mont du Chat. Le batelier partit en courant. Les autres s'attablèrent, rassurés par la certitude que la dame n'était pas morte. Les femmes allaient et venaient de la chambre dans la salle et de la cave au poulailler pour préparer le souper. Je restai assis sur des sacs de farine de maïs, à côté du lit, près des pieds, les mains croisées sur mes genoux, les yeux fixés sur le visage immobile et sur les paupières fermées de l'étrangère. La nuit était venue. Une des jeunes filles avait fermé le volet de la lucarne. Elle avait suspendu une petite lampe à bec de cuivre contre le mur ; la lueur en tombait sur le drap et sur le visage endormi, comme celle du cierge sur un linceul. Hélas ! j'ai veillé ainsi depuis sur d'autres visages, mais ils ne se sont plus réveillés !...

II

Jamais peut-être le regard et l'âme d'un jeune homme ne s'abîmèrent pendant tant de longues heures dans une si forte et si étrange contemplation. Suspendu entre la mort et l'amour, j'étais incapable de comprendre si l'angélique figure endormie sous mes yeux était une éternelle douleur ou une éternelle adoration que cette nuit me préparait dans son mystère, ou que le matin allait me rendre avec le réveil et la vie. Les spasmes du sommeil, qui n'étaient pas assez forts pour la ranimer, avaient rejeté le drap et découvert une de ses épaules. Ses cheveux s'y roulaient en gros anneaux noirs et épais. Son col affaissé sur l'oreiller était plié par le poids de sa tête, qui pendait en arrière, un peu inclinée sur la joue droite. Un de ses bras s'était dégagé des couvertures ; il était passé sous son cou ; il laissait apercevoir seulement la nudité d'un coude d'ivoire qui se détachait de la couleur grise de la chemise de grosse toile dont les

paysannes l'avaient revêtue. A un des doigts de la main noyés dans les cheveux, on voyait briller un petit anneau d'or qui enchâssait une étincelle de rubis où se réverbérait la lampe. Les jeunes filles de la maison s'étaient couchées, sans se déshabiller, sur le plancher. La mère était assoupie sur une chaise de bois, les mains et la tête appuyées sur le dossier. Quand le coq chanta dans la cour, les femmes sortirent, leurs sabots à la main, et descendirent sans bruit l'échelle pour aller au travail. Je restai seul.

Les premières lueurs du crépuscule du matin commençaient à filtrer presque insensibles à travers les fentes du valet fermé de la lucarne. Je l'ouvris, espérant que l'air frais matinal et balsamique du lac et des montagnes, et peut-être aussi le premier rayon du soleil, auraient l'influence du réveil général de la nature sur cette vie que j'aurais voulu déjà réveiller au prix de mon propre souffle vital. Un air frais et presque glacial se répandit dans la chambre et souffla la lampe à demi consumée. Mais la couche resta sans mouvement. J'entendis les pauvres femmes qui priaient ensemble en bas avant de commencer leur journée. L'idée de prier aussi me vint au cœur, comme elle vient à toute autre âme qui se sent à bout de ses forces et qui a besoin qu'une force mystérieuse et surhumaine se surajoute à l'impuissante tension de ses désirs. Je me mis à genoux sur le plancher, les mains jointes sur le bord du lit, les regards fixés sur le visage de la jeune femme. Je priai longtemps, ardemment, jusqu'aux larmes. Elles finirent par inonder mes yeux et par me cacher la figure de celle dont je demandais si passionnément le réveil. J'aurais passé des heures ainsi sans m'apercevoir de la durée du temps et sans sentir la douleur de mes genoux sur la pierre, tant mon âme était absorbée dans une seule sensation et dans une seule volonté. Tout à coup, en passant machinalement la main sur mes yeux pour les essuyer, je sentis une main qui touchait la mienne et qui retombait doucement sur ma tête, comme pour écarter mes cheveux, dévoiler mon visage et me bénir. Je poussai un cri, je regardai ; je vis les yeux de la malade se rouvrir, sa bouche respirante et souriante, son bras tendu vers moi pour saisir ma main, et j'enten-

dis ces mots : « O mon Dieu ! je vous remercie. J'ai donc un frère ! »

III

Le frais du matin l'avait réveillée pendant que je priais, le visage noyé dans mes cheveux et dans mes larmes, au bord de son lit. Elle avait eu le temps de voir l'ardeur de ma compassion à l'ardeur de ma prière. Elle avait eu assez de réflexion pour me reconnaître au jour qui entrait maintenant à pleins rayons dans la chambre. Évanouie dans l'isolement et dans l'indifférence, elle s'éveillait dans la pitié, dans l'intérêt et peut-être dans l'amour d'un pieux inconnu. Privée de toute parenté d'âme dans la fleur négligée de sa vie [1], elle avait trouvé tout à coup à côté d'elle la figure, l'attitude, les soins, la prière, les larmes d'un jeune frère, et ce nom avait échappé à son cœur et à ses lèvres en retrouvant le sentiment de ce bonheur avec la sensation de la vie !

« Un frère ? oh ! non, madame, lui répondis-je en prenant la main qu'elle tendait vers moi et en l'écartant respectueusement de mon front, comme si je n'eusse pas été digne d'être touché par elle ; un frère ? oh ! non, mais un esclave, mais une ombre vivante de vos pas, qui ne demande pour bénédiction au ciel et pour félicité à la terre que le droit de se souvenir de cette nuit, et de conserver à jamais l'image de cette apparition surhumaine qui lui fait désirer de la suivre jusque dans la mort, ou qui pourrait seule lui faire supporter cette vie ! » A mesure que ces paroles embarrassées et hésitantes s'échappaient de mes lèvres, à demi-voix, les teintes roses de la vie remontaient sur ses joues, un sourire triste se répandit autour de sa bouche comme une incrédulité obstinée au bonheur, ses yeux soulevés vers le ciel du lit semblaient écouter, par le regard, des mots qui ne répondaient qu'à ses pensées. Jamais le passage de la mort à la vie et d'un songe à une réalité ne fut si rapide et si visible sur un visage. Étonnement, langueur, ivresse, repos, mélancolie et joie, timidité et abandon, grâce et

1. Julie était mariée à « un vieillard illustre » (dans la réalité, M. Charles, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences), qui l'avait « adoptée » et qui l'aimait « comme un père ».

retenue, tout se peignit à la fois sur ses traits rafraîchis par le réveil, colorés par la jeunesse. Son rayonnement éclairait l'alcôve sombre autant que la lueur du matin. Il y eut plus de paroles, plus de révélations, plus de confidences, plus d'infini dans ce visage et dans ce silence, que dans des millions de mots. Le visage humain est la langue des yeux ; la physionomie, dans la jeunesse, est un clavier que la passion parcour d'un regard. Elle transmet de l'âme à l'âme des mystères d'intimité muette qui n'ont leur traduction dans aucun langage d'ici-bas. Ma physionomie au si révélait sans doute un ami au regard qui se reposait avec tant d'avidité sur mes traits. Mes habits encore humides, les touffes brunes de mes longs cheveux mille fois labourés pendant la nuit par mes mains, mon cou dont la cravate était lâche et dénouée, mes yeux cernés par la veille, mon teint pâli par l'insomnie et par l'émotion, l'enthousiasme presque religieux qui m'inclinait devant cette sainteté de la beauté souffrante, l'inquiétude, l'émotion, la joie, la surprise, le demi-jour de cette chambre nue, au milieu de laquelle je restais debout sans oser faire un pas, comme si j'eusse craint de faire évanouir l'enchantement d'un si divin songe, les premiers rayons de soleil enfin qui passaient par la lucarne et qui venaient éblouir mes yeux et faire briller mes gouttes de larmes mal essuyées, tout devait donner à ma figure une puissance d'expression et une transparence de tendresse que sans doute elle ne retrouverait pas une seconde fois dans le cours d'une longue vie.

Ne pouvant plus supporter le contre-coup de ces émotions et le frisson intérieur de ce silence, j'appelai les femmes. Elles montèrent. Elles se répandirent en cris de surprise en voyant cette résurrection qui leur paraissait un miracle. Au même instant, le médecin que j'avais envoyé chercher, la veille, entra. Il recommanda le repos et quelques infusions de plantes de ces montagnes, qui calment les mouvements du cœur. Il rassura tout le monde en nous disant que cette maladie de la jeunesse des femmes s'apaisait souvent avec les années ; qu'elle n'était qu'un excès de sensibilité qui faisait ressembler la surabondance de vie à la mort, mais qui n'était jamais la mort, à moins que les peines

intérieures ne vinssent l'aggraver de causes morales et la changer en mélancolie habituelle et en incurable difficulté de vivre. Pendant que les femmes cherchaient dans les prés les simples indiqués par le médecin et que les blanchisseuses repassaient ses vêtements mouillés, sous le fer chaud, dans la salle basse, je sortis de la maison et j'allai parcourir seul les ruines de l'antique abbaye.

L'AMOUR MYSTIQUE ET L'ARBRE DE L'ADORATION

LXXXV [1]

Mais le printemps était venu. Les Tuileries couvraient, le matin, les oisifs de l'ombre verte des feuilles et de la neige embaumée des marronniers. Du haut des ponts j'apercevais, au delà de l'horizon de pierre de Chaillot et de Passy, les longues lignes ondulées et verdoyantes des collines de Fleury, de Meudon et de Saint-Cloud. Ces collines semblaient sortir comme des îles de solitude et de fraîcheur de cet océan de craie. Elles m'envoyaient au cœur comme des remords et des reproches poignants. C'étaient les images, les souvenirs et les soifs de la nature que je venais d'oublier six mois. Le soir, la lune flottait avec ses éclaboussures de clartés sur les ondes tièdes de la rivière. L'astre rêveur ouvrait, à l'extrémité du lit de la Seine, des avenues lumineuses et des perspectives fantastiques où l'œil allait se perdre dans des paysages de vapeur et d'ombre. L'âme y suivait involontairement les yeux. Les devantures des boutiques, les balcons et les fenêtres des quais étaient couverts de vases de fleurs. Elles répandaient leurs parfums jusque sur la tête des passants. Aux coins des rues et au bout des ponts, les bouquetières assises derrière un rideau de plantes épanouies agitaient des branches de lilas, comme pour embaumer

1. A la fin de l'automne, Julie a regagné Paris ; elle y habite, avec le vieillard illustre qui lui a donné son nom et qui la traite en père, un hôtel en bordure des quais longeant la Seine. Vers le milieu de l'hiver, Raphaël a pu la rejoindre.

la ville. Dans la chambre de Julie, le foyer de la cheminée transformé en grotte de mousse, les consoles, les tables, portaient toutes des pots de violettes, de muguets, de roses, de primevères. Pauvres fleurs dépaysées des champs ! semblables aux hirondelles entrées par étourderie dans un appartement et qui se froissent les ailes contre les murs en annonçant les beaux jours d'avril aux pauvres habitants des greniers. Le parfum de ces fleurs nous portait au cœur. Nos pensées nous ramenaient naturellement, par l'impression des odeurs et des images, à cette nature au sein de laquelle nous avions été si seuls et si heureux. Nous l'avions oubliée cette nature, tant que les jours avaient été sombres, le ciel âpre, l'horizon fermé. Reclus dans l'étroite chambre où nous étions l'un pour l'autre tout notre univers, nous ne pensions plus qu'il existât un autre ciel, un autre soleil, une autre nature en dehors de nous. Ces beaux jours entrevus à travers les toits d'une ville immense vinrent nous le rappeler. Ils nous troublèrent, ils nous attristèrent, ils nous attirèrent par d'invincibles instincts à les contempler, à les savourer, à les boire de plus près dans les forêts et dans les solitudes des environs de Paris. Il nous semblait, en concevant ces désirs irrésistibles et en faisant ces projets de promenades lointaines ensemble dans les bois de Fontainebleau, de Vincennes, de Saint-Germain, de Versailles, que nous allions retrouver nos bois et nos eaux des vallées des Alpes. Nous y verrions, du moins, les mêmes soleils et les mêmes ombres ; nous y reconnaîtrions dans les branches les gémissements sonores des mêmes vents.

Le printemps, qui rendait la limpidité au ciel et la sève aux plantes, rendait aussi une jeunesse plus palpitante et plus pleine au cœur de Julie. Les teintes de ses joues étaient plus vives, les rayons de ses yeux plus bleus et plus pénétrants. Sa parole avait plus d'émotion dans l'accent ; sa langueur avait plus de soupirs ; sa démarche, plus d'élans et d'enfance dans les attitudes. Une fièvre de vie l'agitait jusque dans l'immobilité de sa chambre. Cette douce fièvre pressait les paroles sur ses lèvres, elle donnait des inquiétudes à ses pieds sur le parquet. Le soir, Julie laissait ses rideaux ouverts, elle allait à chaque instant s'accouder à sa fenêtre pour

aspirer la fraîcheur de l'eau, les rayons de la lune, les bouffées d'air végétal qui, en suivant la vallée de Meudon, arrivaient attiédies jusque dans les appartements du quai.

« — Oh ! donnons, lui dis-je, quelques jours de fête à nos âmes, au milieu de tous nos jours de bonheur ! Nous, les plus sensibles et les plus reconnaissants de tous ces êtres pour lesquels Dieu ranime sa terre et ses cieux, ne soyons pas les seuls pour lesquels il les ranime en vain. Plongeons-nous ensemble dans cet air, dans ces lueurs, dans ces herbes, dans ces rameaux, océan de végétation et d'animation qui inonde en ce moment la terre ! Allons voir si rien n'a vieilli d'un jour dans les œuvres de sa création, si rien n'a baissé d'une onde ou d'une note dans cet enthousiasme qui chantait, gémissait, aimait et criait en nous sur les montagnes ou sur les vagues de la Savoie !

« — Oh oui ! allons, dit-elle, nous ne sentirons pas plus, nous n'aimerons pas mieux, nous ne bénirons pas autrement ; mais nous aurons rendu un coin de la terre et du ciel de plus témoin du bonheur de deux pauvres êtres. Ce temple de notre amour qui n'était que sur ces montagnes tant aimées sera partout où j'aurai marché et respiré avec toi ! »

Il y a, au sommet le plus élevé et le plus habituellement solitaire du parc de Saint-Cloud, à l'endroit où le dos de la colline s'arrondit pour s'incliner en deux pentes contraires, l'une vers le vallon de Sèvres, l'autre vers le creux du château, un carrefour composé du croisement de trois longues allées. Là, ces allées se rencontrent et forment en se rencontrant une large pelouse vide. L'œil y découvre de loin le rare promeneur qui viendrait en troubler, le matin, la sécurité. Ce promontoire de colline domine la plaine d'Issy, le cours de la Seine et la route de Versailles. Encaissé par les trois langues de forêts qui s'avancent en triangle entre les allées, noyé sous les longues ombres des arbres qui l'entourent, il ressemble au bassin arrondi d'un lac dont les herbes et les feuillages seraient les flots. Si l'on regarde vers le vallon de Sèvres, on n'a pour perspective qu'une large et longue pelouse en pente. Elle descend rapidement vers le cours de l'eau comme une cascade

de foin vert ondulé sur sa tige par le vent. Cette pelouse va se perdre au fond du vallon dans des masses noires de taillis peuplés de chevreuils. Par-dessus ces taillis on voit, de l'autre côté de la Seine, les grands toits d'ardoise bleuâtre et la cime des parcs majestueux de Meudon qui se découpent sur le ciel d'été. C'est sur ce promontoire, où l'on jouit à la fois de l'élévation d'un cap, du silence et de l'abri d'un vallon, et de la solitude d'un désert, que nous venions souvent nous asseoir. La poitrine y respire mieux. L'oreille y plonge dans plus de recueillement. L'âme y prend de plus haut son vol par-dessus les horizons de la vie.

Nous y montâmes, une des premières matinées du mois de mai. C'est l'heure où l'immense forêt n'a pour hôtes que les daims. Ils viennent bondir dans ses allées désertes. Quelques rares gardes-chasse les traversent comme un point noir, à l'extrémité des horizons. Nous nous assîmes sous le septième arbre qui forme le demi-cercle concave du carrefour, en face de la pelouse de Sèvres. Il y a des siècles dans la charpente vivante de ce chêne et dans les coudures de ses rameaux. Ses racines, en se gonflant de sève pour nourrir et pour porter son tronc, ont fait éclater la terre à ses pieds, l'entourent d'un talus de mousse ; cette mousse forme un banc naturel dont le chêne lui-même est le dossier, et dont ses feuilles basses sont le dais.

La matinée était aussi transparente que l'eau de la mer au lever du soleil sous un cap verdoyant des îles de l'Archipel. Les rayons déjà brûlants de l'été tombaient d'un ciel limpide sur la colline boisée. Ces rayons ressortaient des taillis en haleines tièdes comme les vagues imbibées de soleil, qui viennent baigner à l'ombre le pied des baigneuses. On n'entendait d'autre bruit que la chute de quelques feuilles sèches de l'hiver précédent. Elles tombaient, aux pulsations de la sève, au pied de l'arbre, pour faire place aux feuilles nouvelles à peine développées. Des vols d'oiseaux se froissaient les ailes contre les branches, autour des nids, et un vague, un universel bourdonnement d'insectes ivres de lumière, sortait et rentrait comme une poussière, à la moindre ondulation du foin en fleur.

LXXXVIII

Il y avait une telle consonance entre notre jeunesse et cette jeunesse de l'année et du jour, une si complète harmonie entre cette lumière, cette chaleur, cette splendeur, ces silences, ces légers bruits, cette ivresse pensive de la nature et nos propres sensations ; nous nous sentions si délicieusement confondus et comme transfigurés dans cet air, dans ce firmament, dans cette vie, dans cette paix, dans cette immutabilité visible de l'œuvre de Dieu autour de nous ; nous nous possédions si parfaitement l'un l'autre dans cette solitude, que nos pensées et nos sensations surabondantes mais satisfaites se suffisaient. Elles n'avaient pas même la fatigue intérieure de chercher des paroles pour s'exprimer. Nous étions comme le vase plein où sa plénitude même rend la liqueur immobile. Rien de plus ne pouvait tenir dans nos cœurs. Mais nos cœurs étaient assez grands pour tout contenir. Rien ne cherchait à s'en échapper. A peine nous eût-on entendus respirer.

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi muets et immobiles l'un à côté de l'autre, assis sur les racines du chêne, les mains sur nos yeux, la tête dans nos mains, les pieds dans le rayon sur l'herbe, l'ombre sur nos fronts. Mais quand je relevai ma tête, l'ombre avait déjà reculé de toute la largeur du pli de la robe de Julie, devant nous, sur le gazon.

Je la regardai. Elle releva son visage, comme par la même impulsion qui m'avait fait relever le mien. Elle me regarda, et sans pouvoir me dire une parole, elle fondit tout à coup en pleurs. — « De quoi pleurez-vous ? » lui dis-je avec une inquiète émotion, mais à demi-voix, de peur de troubler et de détourner ses muettes pensées. — « De bonheur ! » me répondit-elle. Elle souriait des lèvres, pendant que de grosses larmes coulaient et brillaient comme une rosée de printemps sur ses joues. « Oh ! oui, de bonheur, reprit-elle ; ce jour, cette heure, ce ciel, ce site, cette paix, ce silence, cette solitude avec vous ! cette complète assimilation de nos deux âmes qui n'ont plus besoin de se parler pour s'entendre et qui respirent pour deux dans un seul

souffle, c'est trop ! c'est trop pour une nature mortelle, que l'excès de joie peut étouffer comme l'excès de douleur, et qui, n'ayant plus même un cri dans la poitrine, gémit de ne pouvoir gémir et pleure de ne pouvoir assez remercier ! »...

Elle s'arrêta un moment, ses joues se colorèrent. Je tremblai que la mort ne la cueillît dans son épanouissement. Sa voix me rassura bientôt. « Raphaël ! Raphaël ! » s'écria-t-elle avec une solennité d'accent qui m'étonna, et comme si elle m'eût annoncé une grande nouvelle longtemps et péniblement attendue : « Raphaël ! il y a un Dieu ! — Et qui vous l'a enfin révélé mieux aujourd'hui que tout autre jour ? lui dis-je. — L'amour !. me répondit-elle en levant lentement vers le ciel les globes de ses beaux yeux mouillés ; oui, l'amour dont je viens de sentir les torrents couler dans mon cœur avec des murmures, des jaillissements et des plénitudes que je n'avais pas encore éprouvés avec la même force et avec la même paix ! Non, je ne doute plus, continua-t-elle avec un accent où la certitude se mêlait à la joie, la source d'où peut couler dans l'âme une telle félicité ne peut être sur la terre, cette source ne peut s'y perdre après en avoir jailli ! Il y a un Dieu ; il y a un éternel amour dont le nôtre n'est qu'une goutte. Nous irons la confondre ensemble dans l'océan divin où nous l'avons puisée ! Cet océan, c'est Dieu ! Je l'ai vu, je l'ai senti, je l'ai compris en ce moment par mon bonheur ! Raphaël ! ce n'est plus vous que j'aime, ce n'est plus moi que vous aimez, c'est Dieu que nous adorons désormais l'un et l'autre ! vous à travers moi ! moi à travers vous ! vous et moi à travers ces larmes de béatitude qui nous révèlent et qui nous cachent à la fois l'immortel foyer de nos cœurs ! Périssent, ajouta-t-elle avec plus d'ardeur de regard et d'accent, périssent les vains noms que nous avons jusqu'ici donnés à nos entraînements l'un vers l'autre ! Il n'y en a plus qu'un qui l'exprime : c'est celui qui vient enfin de se révéler à moi dans vos yeux ! Dieu ! Dieu ! Dieu ! s'écria-t-elle de nouveau, comme si elle eût voulu s'apprendre à elle-même une langue nouvelle. Dieu, c'est toi ! Dieu, c'est moi pour toi ! Dieu, c'est nous ! et désormais le sentiment qui nous oppressait l'un pour l'autre ne sera plus pour nous

de l'amour, mais une sainte et délicieuse adoration ! Raphaël, me comprenez-vous ? Vous ne serez plus Raphaël, vous êtes mon culte de Dieu ! »

Nous nous levâmes dans un élan d'enthousiasme. Nous embrassâmes l'écorce de l'arbre. Nous le bénîmes pour l'inspiration qui était descendue de ses rameaux. Et nous lui donnâmes un nom. Nous l'appelâmes l'arbre de l'adoration ! Nous descendîmes, à pas lents, la rampe de Saint-Cloud pour rentrer dans le bruit de Paris. Mais elle y rentrait avec la foi et le sentiment de Dieu trouvés enfin dans son cœur, et moi avec la joie de lui savoir au cœur cette lumineuse source intérieure de consolation, d'espérance et de paix !

CHAPITRE XXII

L'IDÉALISATION DU PASSÉ (*suite*)

L'édition des œuvres de 1849. — Les « troisièmes méditations ». — Les « commentaires ». — Les pièces nouvelles des « harmonies » et des « recueillements ».

Cependant la gêne pressait de plus en plus durement Lamartine. Au mois de septembre 1849, il la dévoilait publiquement en annonçant dans le *Conseiller du Peuple* la mise en vente du domaine sacré de Milly [1]. Quelques semaines plus tard, il confiait à son intime ami Dargaud : « ... Mes affaires deviennent désespérées. Plus un abonnement. La France est sourde. Je mets tout en vente à Monceau et à Milly. Je me sens un hôte chez moi-même [2]. » Et, le 21 septembre : « ... Mes affaires sont au plus bas. Je ne fais plus payer depuis huit jours : je n'ai rien... »

Dans cette détresse, une ressource lui restait : tirer quelque argent de ses œuvres complètes ; aliénées aux libraires par un traité, d'ailleurs fructueux, jusqu'en 1849, elles étaient redevenues sa propriété. Un instant, il pensa à conclure un nouveau marché avec l'éditeur Perrotin qui, cet été-là, mettait en vente les quatre volumes de ses « *Œuvres Nouvelles* » (c'est-à-dire l'*Histoire de la Révolution de* 1848 ; *les Confidences ; Raphaël*). Il se décida pour un parti, peut-être plus hasardeux, mais qui, en sauvegardant son indépendance, le laisserait maître de l'avenir ; spéculant sur le retentissement de son nom, il se ferait lui-même son éditeur. Hardiment il « lancerait » ses œuvres en provoquant une souscription. Il espérait que ses admirateurs ne se feraient point trop prier pour répondre à son appel.

1. Voici le texte de cette première et douloureuse annonce, que tant d'autres allaient suivre :

A vendre à l'amiable.

Terre patrimoniale de Milly, près Mâcon, appartenant à M. de Lamartine, composée de deux maisons de maître, trente maisons de cultivateurs, bâtiments, celliers, granges, cuves, foudres, pressoirs, caves et ustensiles d'exploitation, d'un revenu approximatif de 24.000 *francs.*

Les acquéreurs auront, pour payer, les termes successifs en rapport avec les échéances exigibles à différentes années, des créances hypothécaires dont la terre est grevée.

2. Correspondance, lettre 955.

Il prépara, d'ailleurs, son édition avec beaucoup d'habileté. Il n'y comprit que ses œuvres maîtresses, les plus populaires et les plus dignes de l'être : les *Méditations*, les *Harmonies*, *la Mort de Socrate*, *Childe Harold*, les *Recueillements*, *Jocelyn*, voilà pour la poésie. Pour la prose, rien que le *Voyage en Orient*, et les plus beaux des discours politiques réunis en deux volumes sous le titre : *la Tribune de M. de Lamartine*. En tout, quatorze volumes.

Mais, pour obliger les admirateurs anciens à acheter l'édition nouvelle, il fallait lui donner l'attrait d'une véritable édition originale. Lamartine l'enrichit donc de *préfaces ;* après chaque poème il inséra un *commentaire*, parfois très bref, souvent assez long, qui, tantôt, indiquait les circonstances de sa composition, tantôt en expliquait ou en discutait le sens. Enfin, il présenta au public des poèmes inédits : douze Méditations et douze Harmonies nouvelles vinrent s'entremêler aux pièces qui constituaient jusqu'alors les trois recueils célèbres ; seize autres morceaux formèrent un recueil inattendu, qui s'intitula : *Troisièmes Méditations Poétiques*.

Lamartine vieilli.
(*D'après une miniature appartenant à M^lle de Sennevier.*)

Cette édition des « *Œuvres choisies de M. de Lamartine* », dite « édition des souscripteurs », parut au début de novembre 1849. Lamartine se réjouit de son succès, on le comprend, car elle constituait, cet hiver-là, « sa seule fortune [1] ». Mais, avec un peu de clairvoyance, il s'en fût, au contraire, inquiété.

C'est, en effet, cette édition qui acheva de déformer sa figure aux yeux de l'opinion. Les générations anciennes ne comprirent pas les raisons d'intérêt pécuniaire ou sentimental pour lesquelles Lamartine altérait le ton et l'unité de recueils désormais vénérables et fameux. Les générations nouvelles apprirent à connaître le poète dans ces recueils où l'inspiration première était sans cesse rompue au profit de pièces souvent secondaires et toujours disparates ; en même temps que les *Méditations* et les *Harmonies*, elles lurent les *Commentaires*, qui, sous prétexte de lever tous les voiles, présentaient de Lamartine une image affadie et conventionnelle, celle que, dans *Raphaël* et *Graziella* déjà, il avait esquissée pour plaire à Valentine. Comme le disaient alors justement les annonces de librairie, les *Commentaires* n'étaient que le « complément des *Confidences* », et leur prolongement. La même fantaisie supérieure

1. Lettre du 16 novembre à Émile de Girardin.

y ordonnait les impressions et les faits; Lamartine achevait d'y construire sa légende. Lorsque, quelque dix ans plus tard, il se plaignit de l'indifférence, parfois même de l'irrespect que lui marquaient les nouveau-venus dans les lettres, c'est à l'édition de 1849 qu'il aurait dû raisonnablement s'en prendre. En écrivant le sonnet dédaigneux des *Montreurs*, Leconte de Lisle visait moins le poète du *Lac* que le Lamartine acharné à se raconter au public, à regagner l'admiration par la pitié et à mettre autour de son front l'auréole d'un séraphin déchu.

Parmi les pièces et les préfaces nouvelles qu'imprime l'édition de 1849, on trouve encore quelques belles strophes et un certain nombre de grandes pages.

LES PREMIÈRES MÉDITATIONS POÉTIQUES

A part le « *Ressouvenir du Lac Léman* » (méditation 18e), dédié au patriote suisse Huber Saladin et reflétant les idées humanitaires de Lamartine, les pièces ajoutées sont ou des morceaux d'album, ou des pièces sentimentales. Malgré le soin que Lamartine a pris pour en brouiller les dates et pour leur imaginer des destinataires plus ou moins fictives, il semble bien que celle-ci eut Valentine de Cessiat pour inspiratrice. « Il a voulu, observe justement M. Lanson, à côté de ses amours de jeunesse, glisser l'image de l'affection qui réchauffait son arrière-saison et préservait son cœur de vieillir. Comme en 1820, le recueil avait abouti à Miss Birch, il se prolongeait maintenant jusqu'à Valentine ; et toute la vie sentimentale du poète s'y trouvait inscrite... »

MÉDITATION XXXIX

LES OISEAUX

1842

Orchestre du Très-Haut, bardes de ses louanges,
Ils chantent à l'été des notes de bonheur ;
Ils parcourent les airs avec des ailes d'anges
Échappés tout joyeux des jardins du Seigneur.

Tant que durent les fleurs, tant que l'épi qu'on coupe
Laisse tomber un grain sur les sillons jaunis,
Tant que le rude hiver n'a pas gelé la coupe
Où leurs pieds vont poser comme au bord de leurs nids,

Ils remplissent le ciel de musique et de joie ;
La jeune fille embaume et verdit leur prison,
L'enfant passe la main sur leur duvet de soie,
Le vieillard les nourrit au seuil de sa maison.

Mais dans les mois d'hiver, quand la neige et le givre
Ont remplacé la feuille et le fruit, où vont-ils ?
Ont-ils cessé d'aimer ? ont-ils cessé de vivre ?
Nul ne sait le secret de leurs lointains exils.

On trouve au pied de l'arbre une plume souillée,
Comme une feuille morte où rampe un ver rongeur,
Que la brume des nuits a jaunie et mouillée,
Et qui n'a plus, hélas ! ni parfum ni couleur !

On voit pendre à la branche un nid rempli d'écailles,
Dont le vent pluvieux balance un noir débris ;
Pauvre maison en deuil et vieux pan de murailles
Que les petits, hier, réjouissaient de cris.

O mes charmants oiseaux, vous si joyeux d'éclore,
La vie est donc un piège où le bon Dieu vous prend ?
Hélas ! c'est comme nous ! Et nous chantons encore ;
Que Dieu serait cruel, s'il n'était pas si grand ! [1]

TROISIÈMES MÉDITATIONS POÉTIQUES

MÉDITATION XIII

LE LÉZARD

Sur les Ruines de Rome, 1846.

Un jour, seul dans le Colisée,
Ruine de l'orgueil humain,
Sur l'herbe de sang arrosée
Je m'assis, Tacite à la main.

1. Nul doute que cette pièce, d'un sentiment délicat et d'une forme un peu lâche, ne soit la « source » d'une des plus populaires *Intimités* de François Coppée :

L'hiver, au coin du feu, j'ai rêvé bien des fois
A la mort des oiseaux, le soir, au coin d'un bois...
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

Je lisais les crimes de Rome,
Et l'empire à l'encan vendu,
Et, pour élever un seul homme,
L'univers si bas descendu.

Je voyais la plèbe idolâtre,
Saluant les triomphateurs,
Baigner ses yeux sur le théâtre
Dans le sang des gladiateurs.

Sur la muraille qui l'incruste,
Je recomposais lentement
Les lettres du nom de l'Auguste
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe ;
Mais, déconcertant mes regards,
Un lézard dormait sur la ligne
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines,
Seul habitant de ces débris,
Il remplaçait sous ces ruines
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,
Il venait, de froid engourdi,
Réchauffer ses vertes écailles
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,
Pontife, Auguste, égal aux dieux,
L'ombre de ce reptile immonde
Éclipsait ta gloire à mes yeux !

La nature a son ironie :
Le livre échappa de ma main.
O Tacite, tout ton génie
Raille moins fort l'orgueil humain !

HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

LETTRE A M. D'ESGRIGNY

Cette lettre, datée de Saint-Point le 4 novembre 1849, sert de préface à la nouvelle édition des *Harmonies*. Elle est elle-même une sorte de poème en prose, écrit d'un ton familier, où Lamartine se met en scène avec ses angoisses, ses rêveries, où il se montre en pleine effusion d'âme dans le décor de Milly et de Saint-Point. Il explique à son ami comment, venu à Monceau pour refaire sa santé épuisée, il est parti, le matin, sur sa jument Saphir, et suivi de ses trois chiens, pour faire une course à Saint-Point. Près d'arriver, il est descendu de cheval et s'est assis « sur la racine d'un châtaignier » pour rêver un moment « devant sa demeure vide » ; « le braiment d'un âne, le galop d'un cheval, les cris d'un homme effrayé » le tirent soudain de ses réflexions. Un vieil aveugle, montant par le sentier avec son âne, avait été rempli de terreur par la jument qui brusquement avait rompu son attache. Lamartine rattrape sa monture, et reconnaît dans l'aveugle le père Dutemps, un vieux *coquetier* du pays :

On appelle ici coquetier un homme qui va de chaumière en chaumière et de verger en verger acheter des œufs, des prunes, des pommes, des petites poires sauvages, des châtaignes ; qui en remplit les paniers de ses ânes, et qui va les revendre avec un petit bénéfice aux portes des églises, après vêpres, dans les villages voisins.

Ce coquetier des montagnes était déjà vieux et cassé dans mon enfance. Je le croyais couché depuis de longues années sous une de ces pierres de granit couvertes de mousse, qui parsemaient comme des tombes son petit champ d'orge et de folle avoine autour de son haut chalet. Il avait, dès ce temps-là, les yeux chassieux ; ma mère lui donnait, pour fortifier sa vue, de petites fioles où elle recueillait les pleurs de la vigne, sève du cep qui sue au printemps une sueur balsamique ayant, dit-on, la vertu sans avoir les vices du vin. Maintenant plus qu'octogénaire, il paraissait tout à fait aveugle, car il tenait une de ses mains en entonnoir sur ses yeux fixés vers le soleil, comme pour y concentrer quelque sentiment de ses rayons ; de l'autre main il palpait une à une les pierres amoncelées du petit mur à hauteur d'appui qui bordait le sentier, comme pour reconnaître la place où il se trouvait sur le chemin.

« Rassurez-vous, père Dutemps ! lui criai-je en me rapprochant de lui ; j'ai repris le cheval, il ne fera ni peur à votre âne, ni mal à vous. » Et je m'arrêtai à l'ombre d'un poirier sauvage, devant le pauvre homme.

« Vous me connaissez donc, puisque vous avez dit mon nom ? murmura l'aveugle. Mais moi, je ne vous connais pas. C'est qu'il y a bien longtemps, continua-t-il comme pour s'excuser, que je ne puis plus connaître les hommes qu'à leur voix. Les arbres et les murs, oui, cela ne change pas de place ; mais les hommes, non, cela va, cela vient, aujourd'hui ici, demain là ; cela court comme de l'eau, cela change comme le vent ; à moins de les voir, on ne sait pas à qui l'on parle, et je ne les vois plus. Par exemple, quand ils m'ont une fois parlé, je les reconnais toujours au son de leur voix : la voix, c'est comme une personne dans mon oreille. Mais je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu la vôtre. Qui êtes-vous donc, si cela ne vous offense pas ?

— Hélas ! père Dutemps, lui dis-je, cela prouve que ma voix a bien changé, comme mon visage ; car vous l'avez entendue bien souvent sous le vieux sorbier de votre cour, quand nous ramassions au pied des arbres les sorbes que la Madeleine, votre femme, faisait mûrir sur la paille, ou quand je rappelais les chiens courants de mon père au bord du grand bois, au-dessus de votre champ de blé noir. »

Il renversa sa tête en arrière, ôta son bonnet, d'où roulèrent sur ses joues des écheveaux de cheveux blancs et fins comme une toison, et il recula machinalement en arrière, à deux pas.

« Vous êtes donc monsieur Alphonse ? s'écria-t-il (les paysans de ces contrées ne connaissent de mes noms que celui-là). Il n'y a que lui qui ait connu Madeleine, qui ait secoué le sorbier de la cour, qui ait rappelé les chiens des chasseurs pour leur rompre le pain de seigle devant la maison. Hélas ! que Madeleine aurait donc de plaisir à le revoir, si elle vivait ! ajouta-t-il avec un accent de regret attendri. — Oui, c'est moi, père Dutemps, lui dis-je ; donnez-moi votre main, que je la serre encore en reconnaissance des bons services que vous nous avez rendus, des bons fagots que vous nous avez brûlés, des bonnes galettes de sarrasin que vous

nous avez cuites à votre feu, et de l'amitié que Madeleine, ses filles et vous, vous aviez pour notre mère et pour ses enfants ! Il y a bien longtemps de cela ; mais, voyez-vous, la mémoire dans les cœurs d'enfants, c'est comme la braise du foyer éteint pendant le jour dans la maison : cela tient la cendre chaude, et quand la nuit vient, cela se rallume dès qu'on le remue !

— Est-ce possible ? Quoi ! c'est bien vous ! reprit-il avec un étonnement qui commençait à s'apaiser. Ah ! oui, il y a bien longtemps que vous n'étiez venu au pays, qu'on ne regardait plus fumer le château, qu'on n'entendait plus aboyer les chiens là-bas dans le grand jardin sous les tours, qu'on ne voyait plus passer les chevaux blancs qui portaient des dames et des messieurs dans les chemins à travers les prés ! Ma fille me disait : « Le pays est mort ; il semble que « la cloche pleure au lieu de carillonner ». On disait aussi que vous ne reviendriez jamais ; qu'il y avait eu du bruit là-bas ; qu'on vous avait nommé un des rois de la République ; et puis qu'on avait voulu vous mettre en prison ou en exil, comme sous la Terreur. Il est venu au printemps un colporteur qui vendait des images de vous dans le pays, comme celles d'un grand de la République, et puis il en est venu en automne qui vendaient des chansons contre vous, comme celles de Mandrin. J'ai bien pleuré quand ma fille m'a raconté cela un dimanche, en revenant de la messe. « Est-ce bien possible, ai-je dit, que ce mon-« sieur ait fait tous ces crimes ? et que lui, qui n'aurait « pas fait de mal à une bête quand il était petit, ait fait « couler le sang des hommes dans Paris, par malice ? » Et puis, quelques mois plus tard, on dit que ce n'était pas vrai ; et puis, on n'a plus rien dit du tout.

— Hélas ! père Dutemps, lui ai-je répondu, il y a du vrai et du faux dans tous ces bruits de nos agitations lointaines qui sont montés jusqu'à ces déserts, comme le bruit du canon de Lyon monte quand c'est le vent du midi, sans que l'on puisse savoir d'ici si c'est le canon d'alarme ou le canon de fête. On ne sait de même que longtemps après les révolutions si les hommes qui y ont été jetés sont dignes d'excuse ou de blâme. N'en parlons pas à présent. Je viens ici pour les oublier pendant quelques jours à ce beau soleil, que le sang et les

larmes des peuples ne ternissent pas. Je ne serai que trop tôt obligé, pour mon devoir, de retourner où s'agite le sort des empires, et de me faire encore des misères et des inimitiés ici-bas, pour me faire un juge indulgent et compatissant là-haut ; car, voyez-vous, chacun a son travail dans ce monde, et il faut l'accomplir à tout prix. Je suis bien las, mais je n'ai pas encore le droit de m'asseoir, comme vous, tout le jour au soleil contre un mur. Et qui sait s'il y aura un mur ?... Mais vous, père Dutemps, parlons de vous. Demeurez-vous toujours seul là-haut dans cette petite chaumière, à une lieue de tout voisin, dans la bruyère, au bord du bois des hêtres ? Quel âge avez-vous ? Qui est-ce qui pioche pour vous la colline de sable ? Qui est-ce qui bat les châtaignes ? Qui est-ce qui soigne vos ânesses et vos chèvres ? Depuis quand avez-vous perdu tout à fait la vue ? Et comment passez-vous le temps que Dieu vous a mesuré plus large qu'aux autres hommes ? car je crois que vous êtes le plus vieux de la vallée.

— J'ai quatre-vingts ans, me répondit le vieillard ; ma femme, la Madeleine, est morte il y a sept ans ; elle était bien plus jeune que moi. Tous mes enfants sont morts, excepté la *Marguerite*, qui était la dernière de mes filles, et que vous appeliez la *Pervenche des bois*, parce qu'elle avait des yeux bleus comme ces fleurs qui croissent à l'ombre, vers la source ; elle a été veuve à vingt-huit ans, et elle a refusé de se remarier pour venir me soigner et me nourrir dans la petite cabane là-haut, où elle est née et où elle restera jusqu'à ma mort ; elle a une petite fille et un petit garçon qui mènent les bêtes au champ, et qui continuent à servir mes pratiques d'œufs et de pommes. Ce petit commerce, dont nous leur laissons les *sous* pour eux, servira pour leur acheter des habits, du linge et une armoire, quand ils seront en âge et en idée de se marier. Marguerite pioche le champ de pommes de terre et de sarrasin, ramasse le bois mort pour l'hiver ; elle fait le pain de seigle ; et moi je ne fais rien que ce que vous voyez, ajouta-t-il en laissant tomber ses deux mains sur ses genoux comme un homme oisif. Je garde l'âne ou plutôt l'âne me garde quand les enfants n'y sont pas ; car il est vieux pour un animal presque autant que je suis vieux pour un homme ;

il sait que je n'y vois pas, il ne s'écarte jamais trop des chemins ; et quand il veut s'en aller, il se met à braire, ou bien il vient frotter sa tête contre moi tout comme un chien, jusqu'à ce que nous revenions ensemble à la cabane.

— Mais le jour ne vous paraît-il pas bien long ainsi, tout seul dans les sentiers de la montagne ? lui demandai-je.

— Oh ! non, jamais, dit-il ; jamais le temps ne me dure. Quand il fait beau, hors de la maison, je m'assois à une bonne place au soleil, contre un mur, contre une roche, contre un châtaignier ; et je vois en idée la vallée, le château, le clocher, les maisons qui fument, les bœufs qui pâturent, les voyageurs qui passent et qui devisent en passant sur la route, comme je les voyais autrefois des yeux. Je connais les saisons tout comme dans le temps où je voyais verdir les avoines, faucher les prés, mûrir les froments, jaunir les feuilles des châtaigniers, et rougir les prunes des oiseaux sur les buissons. J'ai des yeux dans les oreilles, continua-t-il en souriant ; j'en ai sur les mains, j'en ai sous les pieds. Je passe des heures entières à écouter près des ruches les mouches à miel qui commencent à bourdonner sous la paille, et qui sortent une à une, en s'éveillant, par leur porte, pour savoir si le vent est doux et si le trèfle commence à fleurir. J'entends les lézards glisser sur les pierres sèches, je connais le vol de toutes les mouches et de tous les papillons dans l'air autour de moi, la marche de toutes les petites *bêtes du bon Dieu* sur les herbes ou sur les feuilles sèches au soleil. C'est mon horloge et mon almanach à moi, voyez-vous. Je me dis : « Voilà le coucou « qui chante, c'est le mois de mars, et nous allons avoir « du chaud ; voilà le merle qui siffle, c'est le mois d'avril ; « voilà le rossignol, c'est le mois de mai ; voilà le han- « neton, c'est la Saint-Jean ; voilà la cigale, c'est le « mois d'août ; voilà la grive, c'est la vendange, le rai- « sin est mûr ; voilà la bergeronnette, voilà les corneilles, « c'est l'hiver. » Il en est de même pour les heures du jour. Je me dis parfaitement l'heure qu'il est à l'observation des chants d'oiseaux, du bourdonnement des insectes et des bruits des feuilles qui s'élèvent ou qui s'éteignent dans la campagne, selon que le soleil monte, s'arrête ou

descend dans le ciel. Le matin, tout est vif et gai ; à midi, tout baisse ; au soir, tout recommence un moment, mais plus triste et plus court ; puis tout tombe et tout finit. Oh ! jamais je ne m'ennuie ; et puis, quand je commence à m'ennuyer, n'ai-je pas cela ? me dit-il en fouillant dans sa poche, et en tirant à moitié son chapelet. Je prie le bon Dieu jusqu'à ce que mes lèvres se fatiguent sur son saint nom et mes doigts sur les grains. Qui est-ce qui s'ennuierait en parlant tout le jour à son Roi, qui ne se lasse pas de l'écouter ? dit-il avec une physionomie de saint enthousiasme. Et puis la cloche de Saint-Point ne monte-t-elle pas cinq fois par jour jusqu'ici ? Elle me dit que Dieu aussi pense à moi.

— Mais l'hiver ? lui dis-je afin de m'instruire pour moi-même de tous ces mystères de la solitude, de la cécité et de la vieillesse.

— Oh ! l'hiver, me répondit-il, il y a le feu dans le foyer, le bruit des sabots des enfants dans la maison, les châtaignes qu'on écorce, les pois qu'on écosse, le maïs qu'on égrène, le chanvre qu'on tille : tous ces travaux n'ont pas besoin des yeux. Je travaille tout l'hiver au coin du feu en jasant avec les enfants, ou avec les chèvres et les poules qui vivent avec nous, et je me repose tout l'été. Oh ! non, le temps ne me dure pas : seulement, quelquefois je voudrais bien, comme à présent, revoir le visage de ceux qui me rencontrent sur le chemin, et que j'ai connus dans les vieux temps. Par exemple, dites-moi donc, monsieur, poursuivit-il timidement, si vous avez toujours ces longs cheveux châtains qui sortaient de dessous votre chapeau, et qui balayaient vos joues fraîches comme les joues d'une jeune fille, quand vous accompagniez votre père à la chasse, et que vous buviez une goutte de lait en passant dans le cellier de sapin de ma fille.

— Hélas ! père Dutemps, il a neigé sur ces cheveux-là depuis. Le visage de l'enfant, du jeune homme et de l'homme mûr se ressemblent comme l'arbre que vous avez planté il y a trente ans ressemble à l'arbre qui vous donne aujourd'hui ses fruits en automne ; c'est le même bois, ce ne sont plus les mêmes feuilles.

— Et avez-vous toujours ces beaux chevaux blancs qui galopaient dans le grand pré, auprès du château,

et qu'on disait que vous aviez ramenés, après vos voyages, du pays de notre père Abraham ?

— Ils sont morts de tristesse et de vieillesse, loin de leur soleil et loin de moi.

— Mais est-il bien vrai que vous allez vendre ces prés, ces vignes, ces bois, cette bonne maison que le soleil faisait reluire, comme les murs d'une église, au fond du pays ?

— Ne parlons pas de cela, père Dutemps ! Dieu est Dieu ; les prés, les terres et les maisons sont à lui, et il les change de maître quand il veut ! Je ne sais pas ce qu'il ordonnera de nous ; mais souvenez-vous toujours de mon père, de ma mère, de mes sœurs, de ma femme et de moi ; et quand vous direz vos prières sur votre chapelet, réservez-vous toujours sept ou huit grains en mémoire d'eux. »

Je serrai de nouveau la main du coquetier, et je continuai mon chemin.

J'étais heureux d'avoir retrouvé ce vieillard, comme un homme se réjouit, après un demi-siècle, de retrouver dans une bruyère les traces d'un sentier où il a passé dans ses beaux jours, et qu'il croyait effacées pour jamais. Chaque pas de mon cheval, en descendant des montagnes, me découvrait un pan de plus de la vallée, du village, des hameaux enfouis sous les noyers, de mes jardins, de mes vergers, de ma maison ; mon œil s'éblouissait et s'humectait de reconnaissance en reconnaissance. De chaque site, de chaque toit, de chaque arbre, de chaque repli du sol, de chaque golfe de verdure, de chaque clairière illuminée par les rayons rasants du soleil couchant, un éclair, une mémoire, un bonheur, un regret, une figure, jaillissaient de mes yeux et de mon cœur comme s'ils eussent jailli du pays lui-même. Je me rappelais père, mère, sœurs, enfance, jeunesse, amis de la maison, contemporains de mes jours de joie et de fête, arbres d'affection, sources abritées, animaux chéris, tout ce qui avait jadis peuplé, animé, vivifié, enchanté pour moi ce vallon, ces prairies, ces bois, ces demeures. Je secouais comme un fardeau importun derrière moi les années intermédiaires entre le départ et le retour ; je rejetais plus loin encore l'idée de m'en séparer pour jamais. J'avais douze ans, j'en avais vingt,

j'en avais trente ; regards de ma mère, voix de mon père, jeux de mes sœurs, entretiens de mes amis, premières ivresses de ma vie, aboiements de mes chiens, hennissements de mes chevaux, expansions ou recueillements de mon âme tour à tour répandue ou enfermée dans ses extases, matinées de printemps, journées à l'ombre, soirées d'automne au foyer de famille, premières lectures, bégayements poétiques, vagues mélodies, précoces amours ; tout se levait de nouveau, tout rayonnait, tout murmurait, tout chantait en moi comme ce chant de résurrection, comme l'*Alleluia* trompeur qu'entend Marguerite à l'église, le jour de Pâques, dans le drame de Gœthe. Mon âme n'était qu'un cantique d'illusions !

Je croyais retrouver, en entrant dans la cour et en passant le seuil, tout ce que le temps était venu en arracher. Si ce chant eût été noté dans des vers, il serait resté l'hymne de la félicité humaine, l'holocauste du bonheur terrestre rallumé dans le cœur de l'homme par la vue des lieux où il fut heureux !

Ce chant intérieur tombait peu à peu en approchant davantage. Ma vieille jument pressait le pas ; elle gravissait le chemin creux qui monte du ruisseau vers le tertre du château ; les jeunes étalons, les mères et les poulains qui paissaient dans les prés voisins accouraient au bruit de ses pas sur les pierres ; ils passaient leurs têtes au-dessus des haies qui bordent le sentier, ils la saluaient de leurs hennissements et la suivaient derrière les buissons en galopant, comme pour faire fête à leur ancienne compagne des prairies.

Hélas ! personne n'apparaissait au-devant de moi ! les feuilles mortes du jardin que le vent et les torrents balayaient seules jonchaient les pelouses autrefois si vertes, et couvraient le seuil de la barrière entr'ouverte par laquelle on entre dans l'enclos. Un seul vieux chien invalide se traîna péniblement à ma rencontre, et poussa quelques tendres gémissements en léchant les mains de son maître. Une petite fille de douze ans, qui garde les vaches dans l'enclos, entr'ouvrit la porte au bruit des pas de mon cheval. Elle courut dire à la vieille servante, qui filait sa quenouille dans une chambre haute, que j'étais arrivé. La bonne fille descendit, en boitant,

l'escalier en spirale, et m'accueillit avec une triste et tendre familiarité dans la cuisine basse, où la cendre froide recouvrait le foyer. J'ôtai la selle et la bride à la jument ; la petite bergère lui ouvrit la barrière et la lança dans le verger.

Après avoir commandé quelques herbages et quelques fruits pour mon repas, je montai dans les appartements, et j'ouvris les volets, fermés depuis trois ans. Mais il n'y entra que plus de tristesse avec plus de jour, car la lumière, en les remplissant, ne faisait que m'en montrer davantage le vide. Il n'y eut que quelques oiseaux familiers, ces beaux paons nourris par nos mains, qui parurent se réjouir en voyant se rouvrir les fenêtres : ils regardèrent, ils volèrent lourdement un à un, comme en hésitant, du gazon sur le rebord de la galerie gothique, où nous avions l'habitude de leur égrener des miettes de pain ; ils me suivirent comme autrefois jusque dans les chambres, en cherchant de l'œil les femmes et en frappant du bec les parquets retentissants. La fidélité de ces pauvres oiseaux m'attendrit. Je me hâtai de descendre dans l'enclos, pour échapper à la solitude inanimée des murs. Mes chiens seuls me suivaient, et je pensais au jour où il faudrait aussi les congédier.

Pour un homme qui a longtemps habité en famille un site de prédilection, le jardin est une prolongation de l'habitation, c'est une maison sans toit ; il a les mêmes intimités, les mêmes empreintes, les mêmes souvenirs ; les arbres, les pelouses, les allées désertes se souviennent, racontent, retracent, causent ou pleurent comme les murs. C'est un abrégé de notre passé. J'y retrouvais toutes les heures au soleil ou à l'ombre que j'y avais passées, toutes les poésies de mes livres et de mon cœur que j'y avais senties, écrites ou seulement rêvées, pendant les plus fécondes et les plus splendides années de mon été d'homme. Chaque source balbutiait comme autrefois sa note que j'avais reproduite, chaque rayon sur l'herbe son image que j'avais repeinte, chaque arbre son ombre, ses nids, ses brises dans ses feuilles vertes ou ses frissons dans ses feuilles mortes que j'avais goûtés, recueillis et répercutés dans mes propres harmonies ; tout y était encore, excepté l'écho mort et le miroir terni en moi.

J'arrivai ainsi, traînant mes pas sous les branches jaunies et sur les sables humides, jusqu'à une petite porte percée dans un vieux mur tapissé de lierre et de buis. Vous savez que le mur de l'église projette son ombre sur cette partie du jardin, et que l'on communique, par cette porte dérobée, de l'enclos dans le cimetière du village. Vous savez que j'ai ajouté à ce cimetière ombragé de vieux noyers un petit coin de terre retranché au jardin, afin que ce petit coin de terre, dont j'ai fait don à la commune, fût à la fois la propriété de la mort et la propriété de la famille, et que si la nécessité nous dépouillait un jour de l'habitation et du domaine de Saint-Point, cette nécessité ne fît pas du moins passer ce domaine des morts dans les mains d'une famille étrangère ou d'un propriétaire indifférent.

C'est sur cette frontière neutre entre le cimetière et le jardin que j'ai bâti (le seul édifice que j'aie bâti ici-bas) un petit monument funèbre, une chapelle d'architecture gothique, entourée d'un cloître surbaissé en pierres sculptées qui protègent quelques fleurs tristes, et qui s'élèvent sur un caveau. C'est là que j'ai recueilli et rapporté de loin, près de mon cœur, les cercueils de ma mère et de tout ce que j'ai perdu sur la route de plus aimé et de plus regretté ici-bas.

Toutes les fois que j'arrive à Saint-Point, ou toutes les fois que j'en pars pour une longue absence, je vais seul, à la chute du jour, dire à genoux un salut ou un adieu à ces chers hôtes de l'éternelle paix, sur ce seuil intermédiaire entre leur exil et leur félicité. Je colle mon front contre la pierre qui me sépare seule de leurs cendres, je m'entretiens à voix basse avec elles, je leur demande de nous envelopper dans nos aridités d'un rayon de leur amour, dans nos troubles d'un rayon de leur paix, dans nos obscurités d'un rayon de leur vérité. J'y suis resté plus longtemps aujourd'hui et plus absorbé dans le passé et dans l'avenir, qu'à aucun autre de mes retours ici. J'ai relu, pour ainsi dire, ma vie tout entière dans ce livre de pierre de trois sépulcres : enfance, jeunesse, aubes de la pensée, années en fleurs, années en fruits, années en chaume ou en cendres, joies innocentes, piétés saintes, attachements naturels, études ardentes, égarements pardonnés d'adolescence, passions nais-

santes, attachements sérieux, voyages, fautes, repentirs, bonheurs ensevelis, chaînes brisées, chaînes renouées de la vie, peines, efforts, labeurs, agitations, périls, combats, victoires, élévations et écroulement de l'âge mûr sur les grandes vagues de l'océan des révolutions, pour faire avancer d'un degré de plus l'esprit humain dans sa navigation vers l'infini ! Puis les refroidissements de foi, les déchirements de destinée, les martyres d'esprit, les pertes de cœur, les dépouillements obligés des choses ou des lieux dans lesquels on s'était enraciné, les transplantations plus pénibles pour l'homme que pour l'arbre, les injustices, les ingratitudes, les persécutions, les exils, les lassitudes de corps avant celles de l'âme, la mort enfin, toujours à moitié chemin de quelque chose !

Tout cela a roulé en bruissant pendant je ne sais combien de temps dans ma tête, comme le torrent de ma vie qui serait redescendu tout à coup après une pluie d'orage de toutes les montagnes, et qui serait revenu prendre possession de son lit desséché. Le tombeau était pour moi la pierre de Moïse d'où coulaient toutes les eaux ; j'ouvris mon cœur comme une écluse, et la prière en sortit à grands flots avec la douleur, la résignation et l'espérance ; et mes larmes aussi coulaient ; et quand je retirai mes mains de mes yeux et que je les posai contre le seuil pour le bénir, elles firent une marque humide sur la pierre blanche...

Un bruit m'avait fait lever en sursaut.

C'était une sourde et monotone psalmodie qui sortait d'une petite fenêtre grillée au flanc de l'église, tout près de moi. Je m'essuyai le front et les genoux pour faire le tour de l'édifice, et pour y entrer par la petite porte qui ouvre au midi sur le côté opposé. Je fus arrêté sur la première marche par un petit cercueil recouvert d'un drap blanc et de deux bouquets de roses blanches aussi, que portaient quatre jeunes filles d'un hameau des montagnes. Le vieux curé les suivait en récitant quelques versets de liturgie latine sur la brièveté de la vie ; un père et une mère pleuraient, en chancelant, derrière lui. Je marchai vers la fosse avec eux, je jetai à mon tour les gouttes d'eau, image des gouttes de larmes, sur le cercueil de la jeune fille, et je rentrai sans avoir osé regarder le pauvre père !

J'ai passé la soirée à vous écrire : ce cœur a besoin de crier quand il est frappé. Je remercie Dieu de m'avoir laissé dans le vôtre un écho qui me renvoie jusqu'au bruit de mes larmes sur mon papier. Adieu !

P.-S. Toute réflexion faite, j'avais à écrire demain un entretien pour expliquer à mes lecteurs ce que c'était que les *Harmonies*. Je vais copier cette lettre, en retranchant ce qui est trop intime. Rien ne peut mieux expliquer ce que c'est qu'une *harmonie :* la jeunesse qui s'éveille, l'amour qui rêve, l'œil qui contemple, l'âme qui s'élève, la prière qui invoque, le deuil qui pleure, le Dieu qui console, l'extase qui chante, la raison qui pense, la passion qui se brise, la tombe qui se ferme, tous les bruits de la vie dans un cœur sonore, ce sont ces harmonies. Il y en a autant qu'il y a de palpitations sur la fibre infinie de l'émotion humaine. J'en ai écrit quelques-unes en vers, d'autres en prose ; des milliers d'autres n'ont jamais retenti que dans mon sein. Que le lecteur s'écoute lui-même sentir et vivre, il en notera de plus mélodieuses et de plus vraies que celles-ci : la vie est un cantique dont toute âme est une voix.

Les nouvelles Harmonies de 1849 sont des pièces d'album ou des « mélodies pour musique » (l'une est expressément dédiée à Valentine) sur le ton assez banal desquelles tranchent quelques strophes âpres comme celles-ci :

SUR L'IMAGE DU CHRIST ÉCRASANT LE MAL

Tu l'as mal écrasé, Christ, ce reptile immonde
Que toute vérité trouve sur son chemin !
De ses hideux replis il enlace le monde,
Et son dard profond reste aux flancs du genre humain.

Tu nous avais promis que l'horrible vipère
Ne renouerait jamais ses livides tronçons,
Que l'homme serait fils, que le Dieu serait père,
Et que tu paierais seul les terrestres rançons.

Deux mille ans sont passés, et l'homme attend encore ;
Ah ! remonte à ton Père, ange de l'avenir,
Et dis-lui que le soir a remplacé l'aurore [1],
Et que le don céleste est trop lent à venir.

Secondes Harmonies [2].
LIVRE II, HARMONIE XIII.

LES RECUEILLEMENTS

Parmi les quelques pièces nouvelles se détachent ces strophes, les plus beaux de tous les vers que Lamartine ait consacrés à Valentine. On y admirera la largeur et la délicatesse du trait, et aussi, dans l'expression, tout un art de suggestion, toute une musique de résonances prolongées, toute une douceur d'images imprécises qui annoncent déjà les trouvailles de Baudelaire et de Verlaine. Lamartine est ici le précurseur à la fois des poètes parnassiens et des symbolistes.

UN NOM

Florence, 1818 [3].

Il est un nom caché dans l'ombre de mon âme,
Que j'y lis nuit et jour et qu'aucun œil n'y voit,
Comme un anneau perdu que la main d'une femme
Dans l'abîme des mers laissa glisser du doigt.

Dans l'arche de mon cœur, qui pour lui seul s'entr'ouvre,
Il dort enseveli sous une clef d'airain ;
De mystère et de peur mon amour le recouvre,
Comme après une fête on referme un écrin.

Si vous le demandez, ma lèvre est sans réponse.
Mais, tel qu'un talisman formé d'un mot secret,
Quand seul avec l'écho ma bouche le prononce,
Ma nuit s'ouvre, et dans l'âme un être m'apparaît.

1. On comparera l'inspiration pessimiste de cette pièce à celle du poème *Au Christ*, plus loin, chapitre XXVI.

2. Les quatre livres que comporte la première édition des *Harmonies* en 1830 sont groupés, en 1849, deux par deux, en *Premières* et *Secondes Harmonies*.

3. Pour mieux dépister les indiscrétions, Lamartine présente ces vers comme des vers de jeunesse. Mais en 1818 il n'a pas quitté la France.

En jour éblouissant l'ombre se transfigure ;
Des rayons, échappés par les fentes des cieux,
Colorent de pudeur une blanche figure
Sur qui l'ange ébloui n'ose lever les yeux.

C'est une vierge enfant, et qui grandit encore ;
Il pleut sur ce matin des beautés et des jours ;
De pensée en pensée on voit son âme éclore,
Comme son corps charmant de contours en contours.

Un éblouissement de jeunesse et de grâce
Fascine le regard où son charme est resté.
Quand elle fait un pas, on dirait que l'espace
S'éclaire et s'agrandit pour tant de majesté.

Dans ses cheveux bronzés jamais le vent ne joue.
Dérobant un regard qu'une boucle interrompt,
Ils serpentent collés au marbre de sa joue,
Jetant l'ombre pensive aux secrets de son front.

Son teint calme, et veiné des taches de l'opale,
Comme s'il frissonnait avant la passion,
Nuance sa fraîcheur des moires d'un lis pâle,
Où la bouche a laissé sa moite impression.

Sérieuse en naissant jusque dans son sourire,
Elle aborde la vie avec recueillement ;
Son cœur, profond et lourd, chaque fois qu'il respire,
Soulève avec son sein un poids de sentiment.

Soutenant sur sa main sa tête renversée,
Et fronçant les sourcils qui couvrent son œil noir,
Elle semble lancer l'éclair de sa pensée
Jusqu'à des horizons qu'aucun œil ne peut voir.

Comme au sein de ces nuits sans brumes et sans voiles,
Où dans leur profondeur l'œil surprend les cieux nus,
Dans ses beaux yeux d'enfant, firmament plein d'étoiles,
Je vois poindre et nager des astres inconnus.

43-44. Rapprocher le vers fameux de Hérédia qui, dévot de Lamartine, avait certainement lu cette pièce :

... Et sur elle penché, l'ardent Imperator
Vit, dans ses larges yeux étoilés de points d'or...

(Les Conquistadors.)

Des splendeurs de cette âme un reflet me traverse ;
Il transforme en Éden ce morne et froid séjour ;
Le flot mort de mon sang s'accélère, et je berce
Des mondes de bonheur sur ces vagues d'amour.

— Oh ! dites-nous ce nom, ce nom qui fait qu'on aime,
Qui laisse sur la lèvre une saveur de miel !
— Non, je ne le dis pas sur la terre à moi-même ;
Je l'emporte au tombeau pour m'embellir le ciel.

CHAPITRE XXIII

LES DERNIERS MIRAGES

TOUSSAINT-LOUVERTURE. — LE SECOND VOYAGE EN ORIENT.

TOUSSAINT-LOUVERTURE.

Pendant quelques mois, de l'automne de 1849 au printemps de 1850, Lamartine put croire que le théâtre, inutilement sollicité par lui aux jours de sa jeunesse, ménagerait une revanche à sa vieillesse besogneuse ; le triomphe de « *Toussaint-Louverture* » allait venger la mauvaise chance de « *Saül* ».

Il avait écrit ce « drame historique » à l'été et à l'automne de 1839 [1] ; Mlle Rachel, alors dans tout l'éclat de sa jeune gloire, devait en interpréter le principal rôle féminin. Il y mettait en scène la révolte des noirs de Saint-Domingue contre les Français en 1800 ; la pièce terminée, il l'avait intitulée : « les *Noirs, tragédie contemporaine* ». Une maladie de Mlle Rachel, puis des soucis politiques avaient fait ajourner le projet.

L'initiative d'un jeune éditeur plein d'entrain, Michel Lévy, le fit reprendre juste dix ans plus tard. Il acheta trente mille francs au poète le manuscrit du drame et s'entendit avec le directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin pour que le célèbre acteur Frédérick Lemaître acceptât de mettre les cinq actes à la scène et de les interpréter. Au mois de décembre 1849, Frédérick Lemaître alla trouver Lamartine au château de Monceau pour lui demander de retoucher sa pièce ; en une semaine les remaniements nécessaires furent achevés [2]. Après un certain nombre d'incidents survenus aux répétitions — où Lamartine, d'ailleurs, ne montra guère d'activité — la première représentation de « *Toussaint-Louverture* » fut donnée le samedi 6 avril 1850 ; « depuis plus d'un mois, les deux mille places du théâtre étaient retenues, et les billets donnaient lieu à une surenchère effrénée [3] ». Bien que Lamartine eût dans la salle un grand nombre d'adversaires politiques, la pièce alla aux nues ; et malgré les sévérités de la critique [1] le succès se maintint pendant vingt-quatre représentations.

1. « ... Je passe le temps à écrire une tragédie moderne qui me ravit... » Lettre du 4 août 1839 à Virieu.

2. Lamartine se fit aider, pour quelques détails de ce travail, par les jeunes poètes ses amis : Henry de Lacretelle et Hippolyte Boussin.

3. René de PLANHOL. La *Première de Toussaint-Louverture*, dans la *Minerve Française* du 1er avril 1920.

C'était un drame un peu bizarre, abondant en péripéties. On y voyait le chef des noirs, Toussaint-Louverture, déguisé en aveugle, pénétrer dans le camp de l'armée française et y retrouver ses deux fils que les Français avaient jadis enlevés comme otages. Près de lui sa nièce Adrienne jouait le rôle d'Antigone auprès d'Œdipe. Au dénouement, elle était tuée par une balle entre les plis du drapeau noir, tandis qu'un des fils du vieux Toussaint abandonnait son père pour retourner près des Français...

La pièce contenait de grands et beaux vers sur l'indépendance des peuples et sur l'égalité des races ; certains passages reflétaient, avec une éloquence plus fiévreuse, l'inspiration libérale du Lamartine de 1840 et de 1848. Tel ce discours de Toussaint à ses frères noirs pour les soulever contre l'oppression des Européens :

TOUSSAINT-LOUVERTURE

. . . . . .

. . . . . .

Avez-vous peur des blancs ? Vous, peur d'eux ! et pourquoi ?
J'en eus moi-même aussi peur : mais écoutez-moi...
Au temps où, m'enfuyant chez les marrons de l'île,
Il n'était pas pour moi d'assez obscur asile,
Je me réfugiai pour m'endormir, un soir,
Dans le champ où la mort met le blanc près du noir,
Cimetière éloigné des cases du village,
Où la lune en tremblant glissait dans le feuillage.
Sous les rameaux d'un cèdre aux longs bras étendu,
A peine mon hamac était-il suspendu,
Qu'un grand tigre, aiguisant ses dents dont il nous broie,
De fosse en fosse errant, vint flairer une proie.
De sa griffe acérée ouvrant le lit des morts,
Deux cadavres humains m'apparurent dehors :

1. Dans les *Débats*, Jules Janin qui, dix ans plus tôt encore avait été l'un des thuriféraires de Lamartine, plaisantait assez lourdement sur la figuration militaire déployée dans la pièce : « le fracas de tambours, d'uniformes, de sabres traînants, et de trompettes éclatantes autour de la poésie de M. de Lamartine, me paraît un affreux contresens. Le *Lac*, avec accompagnement de trombones, y pensez-vous ?... » — Dans l'*Événement*, dirigé par Paul Meurice, et où les deux fils de V. Hugo écrivaient, parut un perfide « éreintement », qui attaquait en Lamartine à la fois le poète et l'homme politique. — Seuls Banville et Th. Gautier osèrent défendre le poète, et dans une langue magnifique... A. de Pontmartin concluait que, « avec ses nombreux défauts, *Toussaint-Louverture* est au-dessus de tout ce qui s'est joué sur notre théâtre depuis *Hernani* ».

L'un était un esclave, et l'autre était un maître.
Mon oreille des deux l'entendit se repaître ;
Et quand il eut fini ce lugubre repas,
En se léchant la lèvre il sortit à longs pas.
Plus tremblant que la feuille et plus froid que le marbre,
Quand l'aurore blanchit, je descendis de l'arbre ;
Je voulus recouvrir d'un peu du sol pieux
Ces os de notre frère exhumés sous mes yeux.
Vains désirs, vains efforts ! De l'un, l'autre squelette,
Le tigre avait laissé la charpente complète,
Et, rongeant les deux corps de la tête aux orteils,
En leur ôtant la peau les avait faits pareils.
Surmontant mon horreur : « Voyons, dis-je en moi-même,
Où Dieu mit entre eux deux la limite suprême ?
Par quel organe à part, par quel faisceau de nerfs,
La nature les fit semblables et divers ?
D'où vient entre leur sort la distance si grande ?
Pourquoi l'un obéit, pourquoi l'autre commande ? »
A loisir je plongeai dans ce mystère humain,
De la plante des pieds jusqu'aux doigts de la main ;
En vain je comparai membrane par membrane :
C'étaient les mêmes jours perçant les murs du crâne.
« Mêmes os, mêmes sens, tout pareil, tout égal,
Me disais-je ; et le tigre en fait même régal,
Et le ver du sépulcre et de la pourriture
Avec même mépris en fait sa nourriture !
Où donc la différence entre eux deux ? — Dans la peur.
Le plus lâche des deux est l'être inférieur. »
Lâche ! Sera-ce nous ? Et craindrez-vous encore
Celui qu'un ver dissèque et qu'un chacal dévore ?
Alors tendez les mains et marchez à genoux :
Brutes et vermisseaux sont plus hommes que nous !
Ou si du cœur du blanc Dieu nous a fait les fibres,
Conquérez aujourd'hui le sol des hommes libres !
L'arme est dans votre main, égalisez les sorts !

LES NOIRS avec acclamations.

Liberté pour nos fils, et pour nous mille morts !

TOUSSAINT.

Mille morts pour les blancs, et pour nous mille vies !...
Les voici, je les tiens ! leurs cohortes impies

Sur nos postes cachés vont surgir tout à coup.
Silence jusque-là ! puis, d'un seul bond, debout !
Qu'au signal attendu du premier cri de guerre,
Un peuple sous leurs pieds semble sortir de terre !
Chargez bien vos fusils, enfants, et visez bien !
Chacun tient aujourd'hui son sort au bout du sien.
A vos postes ! allez !

(Ils s'éloignent. Toussaint rappelle les principaux chefs, et leur serre la main tour à tour.)

A revoir, demain, frère !
Ou martyrs dans le ciel, ou libres sur la terre !

D'autres passages — écrits certainement dans les derniers mois qui précédèrent la représentation — sont l'expression d'une tendresse mélancolique et apaisée ; ils se rencontrent surtout dans les scènes où Toussaint parle à sa nièce Adrienne, et dans celles où il parle d'elle. Nul doute, affirma justement M. des Cognets [1], que sous les traits de Toussaint et d'Adrienne ce ne soit lui-même et sa nièce Valentine que Lamartine a voulu peindre. « Certains vers, en effet, répètent mot pour mot des phrases prises dans les lettres de Valentine à son oncle, ou de Lamartine à sa nièce. » Quelques-uns sont fort beaux. Toussaint dit, par exemple, d'Adrienne :

... Ah ! c'est ma fleur de bénédiction,
L'Étoile qui blanchit mes nuits d'affliction.
Entre, ma chère enfant ! Ton œil serein m'inspire ;
J'aime à consulter Dieu dans ton charmant sourire.
. . . . . .
Ta tendresse est pour moi la racine cachée
Par qui je tiens encore à la terre séchée...

Et Adrienne, doucement, lui répond :

Ai-je un autre pays que l'ombre de tes pas ?
Que me serait la terre où tu ne serais pas [2] ?

Est-il besoin enfin de rappeler que dans la conception de cette pièce étrange et démesurée un autre lointain et pieux souvenir avait sa part ? C'est par Mme Charles évoquant les impressions de sa première enfance que Lamartine avait d'abord entendu parler de Saint-Domingue et de Toussaint-Louverture...

Encouragé, d'abord, par les succès de la première représentation, le poète avait pensé à écrire une *Marie Stuart ;* mais dès les

1. Ouvrage cité, p. 457 et suivantes.
2. M. des Cognets rapproche cette phrase d'une lettre de Valentine : « Une patrie, le lieu que je voudrais habiter ne sera jamais ailleurs ni plus loin que votre ombre par terre... »

derniers jours d'avril, il se détourne du théâtre pour se précipiter vers un nouveau mirage, il prépare un nouveau voyage en Orient...

« Le Nouveau Voyage en Orient »

Pour le remercier d'avoir chanté l'Orient dans ses vers et dans le récit fameux de son voyage, le sultan Abdul-Medjid avait concédé à Lamartine un domaine de 20 000 hectares situé en Asie-Mineure, dans la plaine de Burghaz-Owa, près de Smyrne [1]. Cadeau magnifique, si l'on pouvait l'exploiter ; peut-être une nouvelle fortune en sortirait !... L'imagination du poète s'enflamme sur ses « États d'Asie » ; il rêve d'y installer une vaste entreprise agricole. Mais, d'abord, il est nécessaire qu'il aille visiter son domaine. Accompagné de sa femme, de sa nièce, et de deux amis MM. de Champeaux et de Chamborand, il s'embarque le 21 juin 1850 à Marseille sur le vaisseau l'*Oronte*. La veille, il avait écrit à son vieil ami italien, le marquis Gino Capponi :

« ... Je vais en Orient, mais pour trois mois : seulement voir, reconnaître et préparer un asile et du pain pour ma famille, car la République ne m'en a pas laissé d'assuré en France. J'y vais aussi pour un motif plus élevé que je ne dis qu'à Dieu et que vous connaîtrez plus tard [2]. Priez le Dieu des vagues d'être clément pour nous. Quatre planches sur un abîme sont plus stables cependant que la France en ce temps d'ondulations... »

A peine arrivé, il est ébloui :

Plaine de Burghaz-Owa, 16 *juillet* 1850.

« ... Je descends de cheval. Je fais dérouler mes tentes et souffler mes chameaux et mes chevaux arabes. Je reviens d'une tournée complète autour de mon royaume. Il a juste vingt-huit à trente lieues de circonférence, y compris les montagnes qui l'encadrent, et qui sont fertiles et belles comme les plaines. Je suis bien trompé, mais en mieux. C'est véritablement la *Limagne* d'Asie ; il y a la fortune sous quarante ou cinquante formes, tout

1. Cette concession ne fut point spontanée. Lamartine l'avait sollicitée par une lettre du 24 avril 1849, récemment retrouvée dans les archives du gouvernement de Constantinople.

2. Que veut-il dire exactement ? Sans doute qu'une arrière-pensée mystique le tourmente ; on peut rapprocher cette phrase des beaux vers du *Désert*, qui furent conçus quelques semaines plus tard pendant le voyage.

ce qu'on veut sans exception. J'ai sept villages déjà et une assez belle maison arabe... » (Lettre à Dargaud.)

Presque aussitôt, il repart ; il débarque à Marseille le 6 août, s'irrite d'être retenu toute une semaine, en quarantaine, au Lazaret, rédige des prospectus pour demander les capitaux nécessaires à sa future exploitation, pendant deux ou trois mois cherche partout des concours, et finalement n'en trouve pas. Il se décide à rendre au Sultan son magnifique, mais stérile cadeau, en échange d'une rente viagère qui ne paraît point lui avoir été payée avec une grande régularité.

Au moins, de ce second et inutile Voyage en Orient, a-t-il rapporté quelques beaux souvenirs ; il les note l'hiver suivant ; en 1853 il les met au point, en y ajoutant un grand nombre de considérations historiques sur la question d'Orient ; et il en forme alors un volume : *le Nouveau Voyage en Orient*, qui contient encore quelques grandes pages descriptives :

LE CARAVANSÉRAIL DE GOURGOUR

Ce caravansérai m'appartient ; il sert d'asile aux voyageurs et aux caravanes qui vont de l'intérieur de la Lydie à Smyrne ; un poste de sept ou huit soldats irréguliers l'habite avec l'hôte, poste de gendarmerie qui fait la police et maintient la sûreté des routes ; il y a quatre ou cinq postes de cette force publique oisive sur la surface de mes terres.

Voici ce que c'est qu'un caravansérai dans l'intérieur des terres de l'Asie Mineure : c'est une construction basse et massive, en murs de pierres et en toit de tuiles, qui ouvre, du côté du chemin, ses huit ou dix portes aux passants ; l'une de ces portes donne jour à une échoppe de maréchal-ferrant pour raccommoder au besoin les fers des chevaux ou des mules ; l'autre à une boutique où le *bacal*, ou petit marchand du lieu, vend des galettes de froment ou de maïs, des melons, des figues, des dattes aux voyageurs ; les autres, à des salles basses, garnies de divans en bois, où les passants prennent leur repos en dormant la nuit couchés dans leurs manteaux. Chacun, selon sa richesse, y déploie sa natte de paille ou son riche tapis et ses moelleux coussins portés par les chameaux ou par les ânes de son bagage ; de vastes écuries occupent le reste des bâtiments, les animaux y trouvent l'orge et l'eau, et la

litière à côté de leur conducteur. Ces caravansérais sont toujours construits aux environs d'une source, d'un puits ou d'un ruisseau ; leur site est toujours remarqué de loin par ou un deux grands arbres aussi vieux que la terre, platanes, sycomores, saules pleureurs, dont le feuillage est peuplé d'innombrables nids d'oiseaux ; leurs racines, qui sortent de terre, servent de divan pendant l'été aux voyageurs ; les pauvres y font du feu l'hiver, dont la fumée calcine et noircit le tronc de l'arbre sans l'empêcher de vivre. Non loin des ruisseaux, des puits ou de la source, on voit verdoyer un coin de terre cultivé et arrosé, qu'on appelle le jardin ; il y croît des melons d'eau, des concombres, des courges, dont on sert les tranches crues aux hôtes du caravansérai. Un hôtelier, avec deux ou trois esclaves noirs, dessert ces hôtels du désert. Quelques paras, petite monnaie turque de la valeur d'un ou deux centimes, y défrayent toute la dépense des pauvres ; quelques piastres, monnaie d'environ vingt-cinq centimes, toute celle des riches. Le caravansérai est toujours pourvu d'un petit foyer de charbon allumé sur un réchaud près de la principale porte, de pipes, de tabac, de café fumant dans de petites tasses grandes comme des coquilles d'œuf. Il faut toujours une habitude à l'humanité : en Europe, l'homme du peuple est un être attablé qui boit tojours sans soif ; en Orient, l'homme du peuple est un être accroupi qui fume sans cesse sans avoir besoin de parfum ; ces fils du soleil adorent le feu, il ne s'éteint jamais dans les caravansérais ou dans les plus misérables chaumières des villages turcs.

Mon caravansérai, devant lequel je descendis de cheval comme si j'avais été un étranger dans ma propre hôtellerie, ressemblait en tout à ce que je viens de décrire. Seulement le long interrègne de propriétaire de la contrée lui donnait une apparence de vétusté et de ruine. On me désigna à l'hôtelier, qui l'afferme au prix de quatre ou cinq mille piastres, comme le maître du logis, aux soldats du poste comme le maître de la terre et l'ami du sultan. Ils me reçurent avec déférence et politesse. Je visitai les boutiques, les magasins, les cours, les écuries, les jardins, les voûtes, qui s'écroulaient sous la pluie et les vents des hivers ; j'ordonnai à M. Barrault, mon agent en second, les réparations nécessaires,

dont le devis montait à cinq ou six mille piastres ; après quoi nous nous assîmes pour déjeuner sous les saules au bord d'une belle eau courante.

Cette eau courante jaillit de terre, au pied de la colline qui porte le caravansérai, à environ cinquante pas des bâtiments. Elle s'accroît de trente ou quarante autres sources jaillissant de même, de distance en distance, dans la prairie marécageuse, comme si le sol tout entier n'était qu'une mince surface de terre recouvrant un réservoir d'eau souterrain, et que le pied de l'homme ou des buffles fait sortir par sa seule pression. Toute cette partie du pied de la colline n'est qu'une immense éponge qui ruisselle de tous les écoulements de la chaîne du Tmolus : de là le nom de Gourgour ou les Eaux bouillonnantes. Une grande partie de cette belle eau vive, filtrée par les couches de rocher calcaire des montagnes, se perd inutile et croupissante dans les steppes ; cependant les anciens en ont recueilli les principaux filaments en un large canal. Ce canal, construit en maçonnerie, élevé de huit ou dix mètres au-dessus du niveau du sol, s'avance comme un promontoire de cinq ou six cents pas de longueur dans la plaine pour y ménager une chute d'eau à un moulin. Nous suivîmes les bords écumants du canal qui coule toujours, même en été, à plein lit, et nous arrivâmes au moulin. La chute d'eau, qui tombe en partie dans le vide, à l'extrémité du canal, est d'environ un mètre cube à son embouchure et d'une force de vingt-cinq ou trente chevaux. Le moulin, dans lequel j'entrai, ressemble à nos petits moulins de France alimentés par une écluse au fond d'une vallée. Un meunier turc et son esclave y faisaient moudre du maïs blanc pour les villages.

J'en goûtai la farine, que je trouvai aussi sucrée que la canne à sucre. Le pauvre meunier, en apprenant que j'étais le propriétaire futur de son eau et de sa roue, me demanda aussi des réparations de toute nécessité pour ce moulin, qu'il amodie six mille piastres par an. Je les lui promis, et je les ai fait exécuter depuis, ainsi que celles du caravansérai.

M. de Chamborand, M. Barrault et M. Fornetti, tous agriculteurs éclairés et passionnés pour leur art, gémirent longtemps en levant les mains au ciel de cette abondance merveilleuse d'eau saine et vive, et de cette belle chute

qui fournirait la force motrice à une immense usine, et qui fait seulement tourner la roue d'un pauvre meunier. « C'est comme le vent du ciel, disait M. de Chamborand, qui suffirait à enfler les voiles d'un vaisseau à trois ponts, et qu'un enfant emploie à faire flotter sa petite barque de papier sur une cuvette. »

L'ODE AU COMTE D'ORSAY

Le début de cet automne de 1850 fut pour Lamartine plein de soucis et de travail. Son rêve d'Orient s'écroulait. A la fin de septembre, il écrivait de Paris : « ... Je viens de passer de rudes jours et de rudes nuits, écrasé de la fin d'année, et n'ayant que des lignes noires sur du papier blanc à donner à tant de créanciers... » Abrité à Monceau au commencement d'octobre, il laisse un matin chanter son noble désespoir en des vers magnifiques, adressés au comte d'Orsay, qui venait de faire son buste.

« Le 4 octobre..., il s'est enfermé dans son cabinet, après les affaires du matin. On l'appelle pour le déjeuner. Il ne répond pas. On se met à table sans l'attendre. Tout à coup, ses sabots sonnent sur le grand escalier. Il s'assied en silence après avoir salué les convives. Mais il laisse passer sans y toucher les plats qu'on lui présente, tout tremblant qu'il est encore de l'étreinte du dieu dont sa pensée reste prisonnière. Pour s'en délivrer, il se lève soudain et, s'accoudant à la cheminée, il récite ces strophes... [1] : »

AU COMTE D'ORSAY

Quand le bronze, écumant dans ton moule d'argile,
Léguera par ta main mon image fragile
A l'œil indifférent des hommes qui naîtront,
Et que, passant leurs doigts dans ces temples, ridées
Comme un lit dévasté du torrent des idées,
Pleins de doute, ils diront entre eux : De qui ce front ?.

Est-ce un soldat d bout frappé pour la patrie ?
Un poète qui chante ? un pontife qui prie ?
Un orateur qui parle aux flots séditieux ?
Est-ce un tribun de paix soulevé par la foule,
Offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule
Pour que la liberté remontât pure aux cieux ?

1. Des Cognets, p. 428.

Car, dans ce pied qui lutte et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve,
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain !

Sept âmes, Phidias ! et je n'en ai plus une !
De tout ce qui vécut je subis la fortune,
Arme cent fois brisée entre les mains du temps ;
Je sème de tronçons ma route vers la tombe,
Et le siècle hébété dit : « Voyez comme tombe
« A moitié du combat chacun des combattants !

« Celui-là chanta Dieu, les idoles le tuent !
« Au mépris des petits les grands le prostituent.
« Notre sang, disent-ils, pourquoi l'épargnas-tu ?
« Nous en aurions taché la griffe populaire !...
« Et le lion couché lui dit avec colère :
« Pourquoi m'as-tu calmé ? ma force est ma vertu ! »

Va, brise, ô Phidias, ta dangereuse épreuve ;
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve,
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise en contemplant ces affronts sur ma joue :
« Laissons aller le monde à son courant de boue »,
Et que, faute d'un cœur, un siècle soit perdu !

Oui, brise, ô Phidias !... Dérobe ce visage
A la postérité, qui ballotte une image
De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli ;
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre !
Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre :
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli.

Que la feuille d'hiver au vent des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée,
Couvrent vite mon front moulé sous son linceul !
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise !
J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul.

La lecture terminée, le poète rejeta ses feuillets sur la table et énergiquement déclara.

— « Voilà! C'est un sublime : Va te faire f... ! lancé au peuple... »

Au peuple de la politique et à son ingratitude, mais point au peuple du travail et des campagnes ; car à celui-là il allait vouer ses derniers efforts.

CHAPITRE XXIV

LE ROMAN SOCIAL : GENEVIÈVE LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

Désabusé de la politique et du monde, Lamartine se retourna vers les simples. Il projeta d'écrire pour eux quelques récits qui leur présenteraient une image à peine idéalisée de leur vie, et qui leur offriraient, par des enseignements moraux formulés sans rigueur, la « nourriture de l'âme. ». Le « roman social » était, d'ailleurs, à la mode aux environs de la révolution de 1848. George Sand avait peint des types d'ouvriers honnêtes, partisans d'un socialisme mystique et bienfaisant [1] ; plus récemment, dans les décors empruntés à sa province du Berry, elle avait déroulé des histoires rustiques où les paysans apparaissent à la fois ennoblis et ressemblants [2]... Le public était donc prêt à accueillir des récits où Lamartine reprendrait, en les développant, les indications que lui-même avait le premier données dans *Jocelyn*.

Geneviève et le *Tailleur de Pierres de Saint Point* obtinrent en effet un grand succès dès leur publication. Dans l'un et l'autre roman, une peinture simple et réaliste de la vie rustique s'allie à une morale très élevée. Comme dans *Jocelyn*, Lamartine donne pour ressort à ses récits la pure idée du sacrifice.

GENEVIÈVE

Histoire d'une Servante (1851)

Ce petit roman devait s'appeler d'abord : « *La Servante au Presbytère* ». Le personnage principal en est fourni par *Jocelyn* ; c'est Marthe apparue dans le prologue [3], la servante de l'abbé Dumont. Lamartine feint qu'après la mort de son maître, elle lui conte elle-même son histoire en son pittoresque langage de paysanne. Triste histoire ! A Voiron, en Dauphiné, Geneviève a perdu toute jeune ses parents ; elle est restée le seul soutien de sa petite sœur Josette, qu'elle élève en tenant une humble boutique de mercerie.

1. En particulier dans le *Compagnon du Tour de France* (1840) ; le *Meunier d'Angibault* (1845) ; le *Péché de Monsieur Antoine* (1847). — 2. La *Mare au Diable* (1846) ; la *Petite Fadette* (1848) ; *François le Champi* (1850). — 3. Voir plus haut, p. 594.

Fiancée à un jeune colporteur nommé Cyprien, elle est sur le point de l'épouser... Mais elle sacrifie son amour pour demeurer près de sa sœur — avec le même enthousiasme mélancolique que *Jocelyn* avait sacrifié sa jeunesse et sa fortune pour assurer une dot à la sienne.

LE SACRIFICE DE GENEVIÈVE

C'est le soir du jour où Geneviève a conclu ses fiançailles avec Cyprien ; reconduite par lui, ele rentre dans sa petite maison où elle croit que sa sœur Josette est déjà endormie.

I

J'entrai donc à pas de loup, sans faire craquer mes souliers ; mais en m'avançant vers le lit, monsieur, je vis deux beaux yeux ouverts, qui me regardaient en s'ouvrant toujours davantage par l'étonnement, à mesure que ma lampe m'éclairait mieux. C'était Josette, qui était sur son séant, appuyée contre la têtière du bois de lit, en chemise, mais qui ne dormait pas et qui me regardait sans rien dire, tout effrayée, la pauvre enfant, monsieur, comme si elle avait vu un fantôme ou une vision ! Mais elle me reconnut à la voix.

« Tiens ! c'est toi, Geneviève ? » qu'elle s'écria en m'ouvrant ses petits bras et en déplissant son front et ses lèvres, qui passèrent tout à coup de l'effroi au sourire.

« — Eh ! oui, que c'est moi, lui dis-je ; qu'as-tu donc à me regarder comme ça ? Est-ce que je ne suis pas la même qu'hier ? » J'avais oublié, monsieur, d'ôter mes beaux habits qui me changeaient toute.

« — Eh ! non, que tu n'es pas la même, dit-elle en boudant un peu des lèvres, est-ce que tu veux te moquer de moi ? Est-ce que tu avais hier cette belle robe de soie qui brille, qui luit et qui change comme les gorges des pigeons sur un toit au soleil, ces souliers qui craquent comme ceux des dames à l'église, ce fichu de dentelles, cette ceinture de ruban, cette coiffe dont les ailes te battent sur les joues, ces boucles d'oreilles qui pendent comme deux poires d'or, ce beau collier avec cette croix sur la poitrine ? Est-ce que nous sommes en carême

entrant carnaval ! Ou bien est-ce qu'il est venu une fée avec sa baguette, comme dans le livre où tu m'apprends à lire, qui t'a changée, dans ton voyage, en demoiselle, et qui t'a donné de si belles nippes que je n'oserais pas seulement t'embrasser ?

— Tiens ! c'est vrai, que je pensai en moi-même ; cette pauvre enfant, elle ne m'a jamais vue comme ça ; ça doit l'étonner tout de même. » Je n'avais pas songé que j'avais ma robe de noces !

« — Pourquoi donc, continua-t-elle, as-tu fait faire de si beaux habillements ? »

J'étais embarrassée :

« — C'est que je viens de me fiancer, lui dis-je, et que je vais me marier. » Et je me mis à me déshabiller tout en parlant, à ôter les agrafes de mes souliers fins, à dénouer les nœuds de ma ceinture, à désépingler ma coiffe de dentelles, à détacher mes boucles d'oreilles et mon collier, à dénouer mon fichu de mes épaules, à dépouiller ma robe de soie, à replier tout cela avec soin et à le ranger dans l'armoire pour la noce. La petite me regardait faire en s'émerveillant de tant de belles choses. Puis, quand j'eus fini et fait ma prière et que je fus en chemise, les pieds nus, pour me coucher :

« Oh ! à présent, dit-elle, je t'aime bien mieux et j'oserais t'embrasser ! »

Elle me fit place, je soufflai la lampe, et je me couchai à côté de l'enfant.

« Oh ! bien, à présent, c'est bon, » dit-elle en me passant ses deux bras autour du cou, comme elle avait l'habitude de faire quand elle allait s'endormir. Mais elle était si agitée par la vue de mes beaux habits, par mon absence de toute la journée, et moi j'étais si éveillée par l'impression de tout ce que j'avais vu et fait dans la journée et par l'image de Cyprien, que nous nous empêchions de dormir l'une l'autre.

« — Eh bien, me dit la petite malicieuse, je ne m'endormirai pas et je ne te laisserai pas dormir que tu ne m'aies tout dit. Tu vas donc te marier, Geneviève ?

— Oui.

— Et avec qui ?

— Avec M. Cyprien, que tu connais bien, et qui te tient, quand il vient, sur ses genoux.

— Oh ! tant mieux, dit-elle ; mais M. Cyprien, il est de la montagne. Est-ce qu'il va demeurer avec nous ? »

Je me sentis toute honteuse devant l'enfant, et je m'embarrassai pour répondre. A la fin je pensai : Bah ! il vaut autant lui dire tout de suite.

« Non, que je lui dis, il reste à la montagne.

— Mais toi, reprit-elle, tu ne resteras donc pas avec lui ?

— Si ! lui dis-je.

— Tu resteras à la montagne ?

— Eh ! oui, puisque j'y serai mariée.

— Et moi, ajouta-t-elle en desserrant ses mains d'autour de mon cou et les battant l'une contre l'autre, j'irai donc rester à la montagne ? Oh que je suis aise ! J'aime tant M. Cyprien, son chien et son mulet, le lait, les pommes, les oiseaux, les papillons ! On dit qu'il y en a tant là-haut ! Quand est-ce que nous y allons ?

— Mais toi, répondis-je de plus en plus embarrassée de répondre, toi, tu n'y viendras pas, mon enfant ; tu resteras à Voiron, chez ta maîtresse, qui t'apprend la dentelle. Elle t'élèvera avec ses enfants ; je viendrai te voir souvent, souvent ; tu seras bien heureuse !

— Méchante ! s'écria l'enfant, tu me laisserais ? tu aurais bien le cœur de t'en aller sans moi, sans moi, qui ne t'ai pas plus quittée que ta chemise depuis que je suis venue au monde ; sans moi, qui ai toujours vécu, mangé, couché avec toi, comme si j'étais ta fille ; sans moi, qui n'ai pas seulement pu m'endormir une heure aujourd'hui, parce que je n'étais pas couchée là avec toi ? Méchante ! répéta-t-elle avec un accent de colère et en me frappant le sein avec sa petite main, si tu avais bien le cœur de me faire cela, tu n'aurais pas besoin de revenir ni souvent ni une fois à Voiron, va ! tu ne me retrouverais pas ; je serais bientôt au cimetière, à côté de ma mère, et je lui dirais que tu m'as laissée, comme une menteuse, toi qui disais toujours que tu lui avais promis, quand elle est partie pour l'église, de tenir sa place auprès de moi ! »

Et puis elle se mit à pleurer.

II

Vous sentez, monsieur, que je n'étais pas à mon aise en écoutant cette simple petite parler ainsi ; je commençais à me douter que j'avais agi légèrement et par emportement d'amour avec Cyprien ; car, enfin, l'enfant avait raison. Je lui avais servi de mère, je ne l'avais jamais quittée que ce jour-là dans toute sa vie ; je lui avais dit cent fois ce que j'avais dit à notre mère : que je mourrais plutôt que de l'abandonner ; et voilà que j'allais me marier et la laisser comme une orpheline aux soins d'une étrangère ! Oh ! le remords me serrait la gorge, que je ne pouvais ni parler, ni respirer, ni sangloter. Je commençais à me repentir de ce que j'avais promis à Cyprien ; et puis, cependant, je l'aimais tant, que je ne pouvais me repentir de l'aimer. D'un côté la petite, de l'autre mon fiancé, puis mes promesses à l'église le matin, en face de tout le village, et puis ma promesse à ma mère là-haut en face de la mort et de Dieu ! Je me retournais en moi-même et je me retournais dans le lit sans pouvoir trouver une bonne place, ni échapper à l'enfant, ni échapper à l'image de Cyprien, ni échapper à l'ombre de ma mère, ni échapper à mon propre cœur !.. Ah ! monsieur, la terrible nuit !... Il n'y en a pas de pire, j'en suis sûre, dans l'enfer. Je rougissais, je pâlissais, j'avais la sueur froide sur les membres, je brûlais, j'étais transie, j'avais la fièvre, et la petite se retournait pour m'éviter et continuait à me reprocher toujours. « Mais, que je lui disais en l'embrassant et en lui prenant les mains dans les miennes, tu seras si bien chez la dentellière ! bien couchée, bien nourrie, bien parée, bien instruite comme ses propres enfants. Elle est à son aise, ce n'est pas comme chez nous : il y a des meubles, il y a des chambres, il y a une servante qui fait tout le gros ouvrage. Que veux-tu de mieux ? Est-ce que je peux te nourrir avec du pain blanc, moi ?

— Qu'est-ce que ça me fait, ton pain noir ou blanc, répondit l'enfant, la robe vieille ou neuve, la chambre, les meubles, la servante ? Ne me nourris qu'avec du pain de paille si tu veux ; mais emmène-moi partout avec toi ;

loin de toi je serai si malheureuse, si malheureuse ! Tu parles de la dentellière ; elle les nourrit bien, oui, mais si tu savais comme elle les bat, ses enfants ! Ah ! je ne resterais pas seulement trois jours chez elle qu'elle m'aurait battue, et que je me serais sauvée dans les prés et jetée, comme la petite de la bohémienne, dans la rivière, où on l'a retrouvée hier ! Qu'est-ce que tu dirais quand tu apprendrais ça ? Serais-tu bien contente là-haut avec ton Cyprien ? Ah ! je le déteste maintenant. Et qu'est-ce que ma mère penserait de toi dans son lit de terre ? »

Je me mis à pleurer plus fort à ces mots ; alors elle redoubla de parler de ma mère. Les enfants, voyez-vous, c'est plus fin que ça n'en a l'air. Elle s'apercevait de l'impression que faisait sur moi ce reproche au nom de notre mère. Elle y revenait toujours. Ça m'attendrissait, et, quand elle vit que je pleurais bien et que j'étais ébranlée, alors, monsieur, elle s'entortilla autour de moi comme un serpent, les bras à mon cou, la bouche sur ma poitrine, les membres contre mon corps, en m'embrassant avec fureur, en se collant à moi comme ma peau et en criant tout bas : « Non ! non ! non ! tu n'auras pas le cœur de me déchirer les membres, pour m'arracher de toi et pour me jeter là comme une vieille robe en morceaux, pour qu'on marche dessus ! Non, Geneviève, ma sœur, ma nourrice ! mon autre mère ! deux fois ma mère, puisque tu l'as été après la mort de la première comme avant. Je serai si sage, si bonne, si obéissante ! Je t'aimerai tant, je t'embrasserai tant, le jour et la nuit ! Oh ! dis-moi, dis-moi que tu ne me quitteras pas ! »

J'allais le dire, monsieur, tant cette enfant me remuait jusqu'au fond du cœur en m'étouffant dans ses petits bras, quand je vins à penser à Cyprien, qui venait de me quitter si joyeux et qui n'était pas encore peut- être au pied des montagnes. « Oh ! Dieu ! me disais-je, il m'a été fiancé ce matin, il m'a embrassée il n'y a pas une heure, il a encore l'odeur de la rose de mon front sur les lèvres, et déjà sa maîtresse est traîtresse ! Non, non, Josette, que je lui dis en lui dépliant les bras de mon cou et en me dégageant le corps de son corps pour me retourner de l'autre côté du lit, et pour réfléchir ; non,

une honnête fille doit tenir sa parole, et j'ai fait serment à Cyprien. Laisse-moi !

— Un serment ! qu'elle me dit en se levant toute droite sur le lit ; tu n'en as donc point fait à ma mère ! Eh bien, oui, laisse-moi tout de suite ; je ne veux plus coucher avec toi : je veux aller coucher sur sa pierre et lui demander si c'est Cyprien ou moi qu'elle t'a mis dans les bras en mourant ! Nous verrons ce qu'elle répondra !... »

En disant ces mots, monsieur, cette petite fille, folle de tendresse et de colère, fit un pas pour me passer au-dessus le corps à travers le lit et pour sauter sur le plancher ; mais, s'étant embarrassé les pieds dans les plis du drap qui était déjà tout tordu par ses convulsions, elle tomba la tête la première sur le carreau, jeta un cri et resta sans mouvement au pied du lit !

Ah ! j'entendrai toute ma vie ce cri et le coup sourd de sa chute sur le plancher. Je m'élançai, je la pris dans mes bras, je l'appelai : « Josette ! Josette ! » Je la portai vers la fenêtre pour lui faire respirer l'air de la nuit ; rien n'y fit, elle était comme morte dans mes bras ! Je l'étendis sur le lit, je lui jetai de l'eau sur les tempes, je pris ses mains dans les miennes, je mis ma bouche contre sa bouche ; elle ne respirait toujours pas ; elle devenait froide, comme j'avais senti ma mère en l'ensevelissant.

« — Malheureuse que tu es ! m'écriai-je en me parlant à moi-même, tu as tué ta sœur ! » Et je tombai sans connaissance sur le plancher.

Je ne sais pas combien de temps j'y restai ; mais, quand je repris mes sens, ma sœur était encore immobile et sans souffle sur le lit ! Je me remis à genoux devant, la tête sur son corps, priant Dieu, priant tous ses anges et tous ses saints, priant ma mère surtout de la ressusciter et de me prendre à sa place ! J'étais comme dans un rêve, monsieur, et cependant j'étais éveillée ! C'est alors que j'entendis là, comme je m'entends, la voix de ma mère dans mon oreille ; mais sa voix plus sévère que je ne l'avais jamais entendue pendant sa vie, qui me dit : « Caïn, Caïn ! qu'as-tu fait de ta sœur ? » comme elle m'avait lu ces mots dans sa Bible !

On m'a dit depuis que c'était une illusion, un écho de ces paroles que j'avais entendues d'elle autrefois, et

qui sonnait de loin dans ma tête troublée par le désespoir ; mais j'entendis pourtant si bien ces paroles, que j'y répondis tout de suite, comme je réponds quand on m'appelle.

« Ma mère ! ma mère ! répondis-je, ne me condamnez pas ! Je vous jure que, si vous rendez le souffle et la parole à la petite, je ne me marierai pas, et que je me sacrifierai entièrement à votre enfant ! »

Et je fis un vœu, monsieur, un vœu irrévocable, au dedans de moi.

La preuve que ma mère m'avait bien parlé, monsieur, et qu'elle avait bien entendu ma réponse, c'est qu'à peine mon vœu était fait dans mon cœur, que la petite commença à respirer, à étendre les bras, à ouvrir les yeux aussi doucement que si elle sortait d'un sommeil, et qu'elle me dit, sans plus de colère :

« — Geneviève, tu ne te marieras plus, tu ne me laisseras jamais, n'est-ce pas ?

— Non, jamais ! jamais ! jamais ! » dis-je en la couvrant de baisers, en me recouchant à côté d'elle et en la chauffant sur mon corps. « Mais comment le sais-tu ? » lui dis-je.

« — Quelque chose me le dit dans mon cœur, » dit-elle.

Alors elle m'embrassa de nouveau, et nous nous embrassâmes tout le reste de la nuit, elle en riant, moi en pleurant.

Le malheureux Cyprien, il n'était pas encore au pont rouge, et il n'avait plus de maîtresse ! et il chantait peut-être, avec son mulet, sans se douter de rien !...

Ce que c'est que de nous pourtant, monsieur ! Ah ! ne m'en parlez pas ! le monde est une marche les yeux bandés ; on croit aller à droite, on va à gauche. C'est Dieu seul qui voit clair pour nous !

Geneviève, cependant, est bien mal récompensée de son abnégation. Pour sauver l'honneur compromis de sa sœur, elle consent un nouveau et définitif sacrifice : elle se fait servante au presbytère d'un curé presque aussi pauvre qu'elle. Mais dans son renoncement même, autant que dans sa simple piété, elle a trouvé une sorte d'ivresse qui suffit à lui embellir l'existence. La grandeur de cette âme modeste et pure s'exprime en un admirable mor-

ceau : la prière qu'elle-même a composée, et qu'elle adresse à Dieu chaque matin.

LA PRIÈRE D'UNE SERVANTE

«... Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce, et de l'accepter sans murmure, comme la condition que vous nous avez imposée à tous en nous envoyant dans le monde. Si nous ne nous servons pas les uns les autres, nous ne servons pas Dieu, car la vie humaine n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages, pour l'amour de vous. Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables encore à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état ; car, outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcées de recevoir pour servir souvent ceux que nous aimons. Nous sommes de toutes les maisons, et les maisons peuvent nous fermer leurs portes ; nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter ; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, et quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent plus pour leurs mères ; nous épargnons le bien des maîtres, et le bien que nous avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous. Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien nous sont enlevés, quand il plaît à nos maîtres ; le maître meurt, et nous n'avons pas le droit d'être en deuil ! Parents sans parenté, familières sans famille, filles sans mère, mères sans enfants, cœurs qui se donnent sans être reçus : voilà le sort des servantes devant vous ! Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état ; après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du maître parfait !... »

Nul doute que *Geneviève* ne soit à l'origine de tout un « thème littéraire » que le roman réaliste allait exploiter : les « servantes au grand cœur » [1], et puis au cœur moins grand, apparaissent assez

1. « *La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse...* »
BAUDELAIRE, *Fleurs du Mal.*

nombreuses dans les œuvres de la fin du dix-neuvième siècle. Si l'on veut préciser l'influence exercée par Lamartine sur ses successeurs on ne saurait nier, semble-t-il, que Flaubert ait lu *Geneviève* avant d'écrire *Un cœur simple*, qui est l'histoire d'une servante normande obstinée à se sacrifier, presque inconsciemment, pour ses maîtres ; en cette Félicité, le dévouement presque trop noble et trop raisonné de Geneviève est devenu presque trop mécaniquement animal...

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

RÉCIT VILLAGEOIS (1851)

C'est un autre « simple » et un autre « sacrifice volontaire » que Lamartine met en scène dans ce récit qui, pour la plus grande partie, est un dialogue. On retrouve en Claude, le tailleur de pierres, quelques-uns des traits du « coquetier » déjà esquissé dans la « Préface de 1849 » aux « Harmonies ». Ce pauvre homme vit solitaire dans une grotte aux environs de Saint-Point ; il s'est condamné lui-même à cette âpre existence afin d'assurer le bonheur de son frère aveugle ; tous deux aimaient la même jeune fille, leur cousine Denise. Mais Denise préférait l'infirme. Claude leur a abandonné la maison paternelle. Dans la solitude de la montagne, il vit heureux, cependant ; le souvenir toujours présent de son sacrifice lui a élevé l'âme, et ses réflexions personnelles l'ont amené à se composer une sorte de philosophie consolatrice. Il goûte les joies hautes et pures d'un ermite laïque.

LE BONHEUR DE CLAUDE

... Eh bien ! oui, monsieur, quand j'ai bien aimé et bien servi, selon mes forces, le bon Dieu et les hommes, oserai-je vous le confesser ? je me sens une tendresse bête, mais une tendresse que je ne puis pas vaincre, pour tout le reste de la création, surtout pour toutes ces créatures animées d'une autre espèce, qui vivent à côté de nous sur la terre, qui voient le même soleil, qui respirent le même air, qui boivent la même eau, qui sont formées de la même chair sous d'autres formes, et qui paraissent vraiment des membres moins parfaits, moins bien doués par notre père commun, mais enfin des membres de la grande famille du bon Dieu. Je veux parler de ces animaux, de ces chiens si fidèles et si bons serviteurs, que pour des gages mille fois supérieurs ils

ne quitteraient jamais le maître indigent à qui ils sont dévoués ; de ces chèvres, de ces chevreaux, de ces brebis qui montent le soir jusqu'à la crête de ce rocher pour me voir revenir de plus loin à la hutte, qui m'appellent comme s'ils comprenaient que leurs bêlements hâteront mon retour vers eux, qui s'élancent pour me faire fête aussitôt que j'ai traversé les champs cultivés et que j'entre dans les bruyères incultes où je leur permets de paître et de bondir en liberté ; de ces oiseaux qui m'ont vu, tout petits, sans plumes, respecter leurs nids et émietter mon pain pour les couveuses à portée du bec : de ces mouches à miel à qui je laisse leur nourriture d'hiver et dont je ne prends un peu le miel que pour les malades ; de ces lézards que le bruit de la pierre sonnante sous le marteau comme une cloche attire au soleil, tout le jour, autour de moi, et que je n'écrase jamais sous mes pieds ; enfin de tous les plus petits insectes habitants des feuilles, des pierres ou des herbes, à qui je ne fais jamais de mal, parce que je vois en eux l'œuvre du bon Dieu, qu'il n'est pas permis de briser en vain.

Ça vous fait rire, monsieur, mais si vous voyiez, quand nous sommes seuls, comme nous nous parlons, et comme nous nous comprenons de la voix et du regard ! Comme ces chèvres couchées à mes pieds plongent leurs regards profonds et pensifs dans les miens ! Comme ce chien est à la fois doux et sévère pour elles en les surveillant pendant mon absence et en jappant sans leur faire de mal pour les empêcher de franchir le mur de l'enclos ! Comme ces abeilles me caressent le visage et les mains de leurs pattes de velours sans jamais me piquer, quand je manie leurs essaims ou que je me couche le dimanche sur l'herbe de leur table, ainsi que nous voilà ! Comme ces lapins suivent le soir le chien qui les ramène à la hutte ! Comme ces lézards frétillent gentiment jusque sur mes bras et mon cou, et lèvent leurs petites têtes vers mes yeux pour regarder si je me fâche quand ils mangent mon pain ! Si vous entendiez nos conversations le soir dans la hutte, quand le chien, les chevreaux et les brebis jouent amicalement entre eux et avec moi comme pour nous désennuyer ensemble ! Si vous voyiez ces têtes confiantes appuyées à côté les

unes des autres sur mes genoux, et ces yeux qui échangent tant de choses non dites mais comprises avec les miens ! Ah ! je vous réponds, monsieur, que vous ne pourriez pas m'en vouloir d'aimer aussi ces pauvres bêtes : car l'amour vaut l'amour, monsieur, de si haut et de si bas qu'il vienne. Est-ce que Dieu ne permet pas que nous l'aimions, monsieur ? Est-ce qu'il y a plus loin de mes chèvres à moi que de moi au bon Dieu ?

Et puis, quand même on me dirait que c'est niais d'aimer les bêtes du bon Dieu et de les rendre heureuses dans leur pauvre condition, c'est plus fort que moi, je n'y pourrais rien. Le cœur est comme l'eau, il coule où il veut.

Mais ne croyez pas que ce soit encore là toute ma simplicité, monsieur ; j'en ai bien d'autres. Croiriez-vous que, non content de me sentir cette tendresse et cette compassion pour les bêtes qui remuent, qui sentent et qui ont une âme de leur condition, je m'en sens aussi pour ces arbres, pour ces plantes, pour ces mousses qui ne remuent pas, qui ne paraissent pas penser, mais qui vivent et qui meurent là, autour de moi, sur la terre, et principalement pour celles que j'ai connues, comme ces fougères, comme ces bruyères, au bord de ces roches, dans cet enclos, quand j'étais petit, et surtout encore, ajouta-t-il plus tendrement, pour ces trèfles à fleur rose et à feuilles pleines d'une goutte de rosée le matin, comme si elles avaient pleuré avec nous pendant la nuit, et qui poussent sur la terre de ceux d'autrefois !

(Il y eut un léger serrement de gorge sensible dans son accent à ces derniers mots. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Il continua avec un ton rustique, mais d'une véritable inspiration.)

Oui, monsieur, il n'y a pas une de ces étoiles là-haut, au ciel, qui commencent à se lever dans la demi-ombre, par-dessus les roches ; pas une de ces cimes de montagnes, pas un de ces mamelons reluisants au soleil couchant, pas un de ces lits de ravines cachés dans les enfoncements de ces gorges avec leur eau qui dort ou qui bouillonne au fond, sous leur nuit ; pas une de ces mottes de terre tournées et retournées par ma pioche au soleil, depuis mon enfance, pour lesquelles je ne me sente un fond d'attachement au cœur qui va souvent jusqu'à me faire

pleurer quand je les regarde en remontant aux Huttes [1]. « Est-ce donc étonnant ? que je me dis quelquefois à moi-même. Est-ce que nous n'avons pas une véritable parenté de corps avec cette terre d'où nous sortons, où nous rentrons, qui nous porte, qui nous abreuve, qui nous nourrit comme une nourrice de ses mamelles ? Est-ce que notre chair n'est pas de sa chair ? Est-ce que notre sang n'est pas de l'eau de ses veines ? Est-ce qu'il n'y a pas entre elle et nous une véritable parenté de corps qui fait que, quand nous prenons dans la main une poignée de sable ou une motte de terre des collines qui nous ont portés, nous pouvons dire à ce grain de sable : « Tu es mon frère ; » et à cette motte de terre : « Tu es ma mère ou ma sœur ? » Et cette terre ne semble-t-elle pas aussi nous répondre et nous aimer, nous, et nous dire : « Oui, je vous reconnais, vous êtes de moi ; chacun de vos membres et de vos os, c'est moi qui vous les ai donnés ! Je suis glorieuse de vous comme une mère de ses enfants, comme je suis glorieuse de ce hêtre, de ce sapin ou de ce châtaignier qu'on vient admirer sur mes pentes ! Vous seriez des ingrats si vous ne m'aimiez pas, si mon souvenir et mon image ne vous poursuivaient pas, quand vous êtes loin de moi sur d'autres terres, et ne vous rappelaient pas la nuit, dans vos songes, à la colline qui vous a enfantés ! » N'est-ce pas vrai, monsieur ? N'est-ce pas un peu de cela qu'on nomme dans la langue des villes le patriotisme ? N'est-ce pas aussi pour cela que les hommes vont en pèlerinage dans des lieux bien éloignés pour visiter la terre où ont vécu autrefois des hommes plus grands qu'eux, des noms plus fameux ou plus saints que les autres, et pour baiser la poussière de leurs pas sur le sol des montagnes qui les ont portés ? Excusez-moi, monsieur, je parle comme un ignorant ; mais vous me demandez ce que je pense, il faut bien vous le dire.

Eh bien, il y a des moments, les dimanches dans la saison, où, couché au soleil, sur cette terre qui sent et semble me rendre les battements de mon cœur, embrassant de mes deux mains des poignées d'herbes, le visage tout enseveli dans les mauves et dans les trèfles de ce

1. Hameau où demeure Claude.

petit enclos, au bourdonnement de ces milliers d'insectes dans mes oreilles, au souffle de cette foule de petites fleurs invisibles du printemps dans les mousses, je sens des frissons de vie et de mort sur tout mon corps, comme si le bon Dieu m'avait réellement touché du bout d'un de ces rayons de son soleil ; comme si mon père, ma mère, mes sœurs, et tous ceux et toutes celles que j'ai aimés, se ranimaient et palpitaient sous l'herbe, dans cette terre, pour me reconnaître et pour m'attirer dans leur sein. Oh ! qui est-ce qui n'aimerait pas, monsieur, une terre où l'on a déposé son trésor et qui vous le garde pour la résurrection ?

(Une grosse larme roula, sans qu'il la sentît, sur sa joue. Je vis qu'il y avait un amour dans cet amour ; quelque culte particulier et de l'espérance dans ce culte universel et pieux de la création.)

. . . . . .

Souvent, le « *Tailleur de Pierres* » semble un reflet des descriptions idylliques de *Jocelyn ;* souvent aussi, on y trouve l'écho élargi du mysticisme de Jean-Jacques Rousseau, qui imprègne si profondément l'âme de Lamartine. « ... On ne saurait trop dire combien le sens de la vie rustique y est profond, et vivant l'esprit religieux. Seulement, Claude, pour un homme taciturne, est vraiment trop phraseur. Et, à l'entendre citer les noms de Pythagore, de Platon et de Confucius, on sent trop que ce n'est pas un artisan de village qui parle : ce tailleur de pierres n'est que le porte-parole de l'auteur. » [1]

Faut-il s'en étonner ? Comme Chateaubriand et Rousseau ses maîtres, Lamartine manque du don essentiel au romancier, celui de faire vivre des personnages indépendants de lui-même. C'est sa générosité exaltée qu'il transporte dans l'âme de ses sublimes paysans. Il s'en aperçut sans doute, car il renonça à écrire la « série de récits populaires » qu'il avait annoncée.

Cependant, le succès de *Geneviève* et du « *Tailleur de Pierres* » l'encouragea dans son dessein de s'adresser désormais à un public plus large et plus simple que celui qui jusqu'alors avait fait sa gloire. Il connaissait le peuple des campagnes, auquel, depuis son enfance, il n'avait jamais cessé de se mêler ; surtout il l'aimait. Il rêva d'une littérature qui s'adresserait, pour les développer, aux meilleurs instincts de son cœur, et qui instruirait son esprit en le délassant. Car la littérature, jusqu'alors, de qui a-t-elle eu cure et souci ? Des classes aisées, uniquement. Or « de tout ce qui

1. René Doumic. *Lamartine*, p. 193.

compose une bibliothèque complète pour un homme du monde ou pour une académie, à peine pourrait-on extraire cinq ou six volumes à l'usage et à l'intelligence des familles illettrées, à la ville ou à la campagne. »[1] Déjà, Lamartine a tenté d'être, au point de vue politique, le « conseiller du peuple. » Il veut consacrer sa vieillesse à devenir son ami, son modeste instructeur, son poète et son historien. Ce fut son dernier rêve : écrire pour la ferme et pour la chaumière. Rêve de poète, inspiré par l'ardeur d'un apôtre. Rêve de spéculateur aussi ; car la hantise de ses dettes obsède Lamartine : si ses œuvres nouvelles atteignent des millions de lecteurs, quel profit n'en va-t-il point tirer ?...

Il est remarquable que, pendant les mêmes années, Victor Hugo exilé entretenait, sur son rocher, des espérances analogues à celles de Lamartine déchu : lui aussi, en remaniant et en élargissant le plan des *Misérables*, il rêvait d'une littérature démocratique ; mais c'est surtout au peuple des villes et aux ouvriers qu'il pensait : la sympathie de Lamartine, détournée des villes, et du Paris qui l'avait trahi après l'avoir acclamé, revenait tendrement vers les travailleurs de la terre, — de cette terre qui avait toujours eu ses plus profondes amours, et pour laquelle, en fin de compte, il s'était ruiné.

1. Préface de *Geneviève*.

CHAPITRE XXV

LES TRAVAUX FORCÉS LITTÉRAIRES : HISTOIRES ET JOURNAUX (1851-1856)

Le gouffre des dettes, cependant, devenait abîme ; pour se donner au moins l'illusion de pouvoir le combler, pour vivre sans renoncer à une apparence de confort et de faste, il fallait écrire, écrire, écrire... Car les domaines familiaux, mis en vente, ne se vendaient pas.

La vie de Lamartine, à partir de 1851 — où le coup d'État du prince Louis-Napoléon le rejette définitivement hors de toute action politique — devient (pour employer une comparaison qu'il osa lui-même) celle d'un véritable « galérien de lettres »... Jamais l'écrivain de génie n'abusa davantage de sa facilité à écrire. De son effort continu, sa correspondance intime, particulièrement dans ses lettres à sa nièce Valentine, porte le témoignage direct et émouvant [1] :

(1851)

« Ma chère Valentine, ceci n'est qu'un mot pour vous dire : je pense à vous ; le reste me devient de plus en plus douloureux ou indifférent ! Je n'ai ni une force ni une minute pour vous le dire. Levé à cinq heures tous les jours, j'écris trente ou quarante pages pour gagner notre pain. J'ai fini deux volumes : *Voyages* et *histoire orientale*. J'en commencerai un quatrième le 20 décembre, suite des *Girondins*... Je me porte aussi bien que l'excès de travail comporte. Je ne vois personne, je mène la vie d'un sauvage ermite. On m'aime assez dans Paris. Voilà toutes les nouvelles. Quant aux nouvelles de l'âme, vous les savez : toute à vous ! J'écrirai bientôt plus long, mais aujourd'hui, j'ai la fièvre du travail et des affaires... »

Cette fièvre, il l'avait tous les jours. « Je suis comme Cicéron, qui écrivait plus que ses deux secrétaires ne pouvaient copier. » (1852). « Je suis en plein volume de l'*Histoire de* 1789, magnifique sujet, supérieur mille fois à la *Restauration* et aux

1. *Valentine de Lamartine*, par Mme Émile Ollivier.

Girondins. Le 1er août j'aurai deux volumes. Je passe mes nuits à l'ouvrage... » (15 novembre 1852). Pendant quelques années, il partagea son effort entre deux catégories d'œuvres

Date obolum Belizario.
(*Caricature du* Journal pour rire, 1861.)

— Que faites-vous là, mon cher compatriote ?
— Je m'édite, mon bon ami.
— Ah ! vous faites encore des méditations ? Très bien ! c'est ce que vous faites le mieux...
— Hé ! non, j'édite mes œuvres, je me fais éditeur !

il rédigea de longs volumes d'*Histoires*, pour lesquelles il ne cessa d'escompter le renouvellement du succès des *Girondins ;* il se fit l'unique rédacteur d'un journal populaire : le *Civilisateur*.

I. — Les travaux d'Histoire.

De 1851 à 1855, Lamartine publia successivement : l'*Histoire de la Restauration* en six volumes (de 1851 à 1853) ; l'*Histoire des Constituants* (1854) ; l'*Histoire de la Turquie* (1854-1855) ; l'*Histoire de la Russie* (1855).

Le premier ouvrage seul eut quelque succès ; Lamartine en reçut d'abord quelque réconfort, ainsi qu'en témoigne le *post-scriptum* d'une lettre de 1851 adressée à ses nièces : « ... Je reviens de Paris, et je vous donne une bonne nouvelle « encore toute chaude. Les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Restauration* ont paru il y a quelques heures. Huit « ou dix journaux en sont remplis de fragments. *Le succès « est immense, inespéré, universel, dépasse les Girondins.* J'ai « rapporté ma lettre pour vous donner cet heureux avis. « Cependant ces deux volumes sont de beaucoup les plus « faibles et les plus communs. Mais j'ai le vent, à ce qu'il « paraît. Remercions Dieu. »

Le succès ne se maintint point. Écrites trop vite, composées à la diable, ces œuvres historiques sont ou bien une compilation de documents rassemblés en hâte par les secrétaires du poète — ou bien (c'est le cas pour l'*Histoire de la Restauration*, la plus intéressante) le développement de ses propres souvenirs. Elles n'en renferment pas moins des descriptions et des portraits tout à fait dignes des *Girondins*.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION

Les dernières heures du Maréchal Ney.

Condamné à mort par la Chambre des Pairs, le maréchal Ney, détenu dans sa prison du Luxembourg, va être exécuté le matin du 7 décembre 1815.

... Le maréchal ne s'était plus recouché depuis les derniers embrassements de sa femme et les sanglots de ses enfants. Il avait essuyé ses propres larmes pour ne plus penser qu'à la dignité de sa mort. Il écrivit son testament ; puis, se relevant de son siège, il se promena dans sa chambre en échangeant avec une grande liberté d'esprit quelques paroles avec ses gardiens. Un de ces gardes du corps déguisés en grenadiers de la garde, dont nous avons parlé tout à l'heure, avait conçu pour le héros cette tendresse involontaire d'admiration et

de pitié que la familiarité de la prison, l'infortune et la mort prochaine font naître dans les nobles cœurs. C'était un gentilhomme royaliste du Dauphiné nommé M. de V***[1]. Sa belle figure, son caractère martial, son accent de libre mais respectueuse franchise, avaient trompé le prisonnier lui-même, qui croyait voir dans M. de V*** un des anciens sous-officiers de ses grandes guerres. Il s'entretenait volontiers avec ce garde dans les longues heures de son oisive captivité. « Voilà mon dernier soleil, camarade, dit-il en se rapprochant de M. de V***. Ce monde est fini pour moi. Ce soir, je coucherai dans une autre étape. Je ne suis pas une femme, mais je crois à Dieu et à une autre vie, et je me sens une âme immortelle... On m'a parlé de préparation à la mort, de consolations de la religion, d'entretien avec un prêtre charitable. Est-ce la mort d'un soldat ? Voyons, que feriez-vous à ma place ? — Monsieur le maréchal, répondit M. de V***, nous espérons encore que le roi sera digne d'Henri IV, et qu'il ne souffrira pas qu'on prive la France d'un de ses plus glorieux serviteurs, pour un jour d'oubli ; mais la mort est la mort pour tout le monde, et celui qui la vit de si près sur tant de champs de bataille n'a pas peur qu'on lui parle d'elle dans un cachot. Jamais la voix d'un dernier ami n'a fait de peine à un soldat à l'ambulance. A votre place je laisserais entrer le curé de Saint-Sulpice, et je préparerais mon âme à tout événement. — Je crois que vous avez raison, répliqua en souriant amicalement le maréchal. Eh bien ! faites entrer le prêtre. » Le curé de Saint-Sulpice, qui attendait patiemment l'heure de Dieu dans une salle du Luxembourg, fut introduit, et s'entretint pieusement dans un coin de la chambre avec le maréchal. L'heure, qui n'apportait point la grâce, sonna pour le supplice. Le condamné, qui avait lu dans les visages et entendu dans les murmures de la chambre des pairs la vengeance inexorable des partis, n'attendait rien des larmes de sa femme et de ses enfants. C'était pour elle et pour eux qu'il avait simulé l'espérance. Il s'habilla pour paraître décemment devant le dernier feu. Une redingote militaire recouvrait sa poitrine. Le bruit des

1. Fortuné de Vaugelas, sans doute, camarade et ami de Lamartine, qui tenait de lui tous ces touchants détails.

soldats qu'on échelonnait depuis la porte du Luxembourg jusqu'à la grille de l'avenue de l'Observatoire et le roulement d'une voiture dans les cours l'avertirent du départ et de la route. Il crut qu'on allait le conduire dans la plaine de Grenelle, sur la place marquée par le sang de Labédoyère, lieu ordinaire des exécutions. On ouvrit sa porte ; il comprit. Il descendit le pied ferme, le front serein, le regard élevé, la bouche presque souriante, mais sans aucune affectation théâtrale, à travers les soldats rangés en haie sur les marches de l'escalier et dans les vestibules du palais, comme un homme heureux de revoir l'uniforme, les armes, la troupe, sa vieille famille. Arrivé au pied du perron où la voiture l'attendait, le marchepied baissé, la portière ouverte, il s'arrêta au lieu de monter, par un retour de politesse pour le prêtre qui l'accompagnait, et prenant par le bras le curé de Saint-Sulpice, qui voulait lui céder le pas : « Non, non, dit-il avec un enjouement triste et souriant, allusion mélancolique au but du voyage, montez le premier, monsieur le curé ; j'arriverai encore avant vous là-haut. » Et du regard il indiqua le ciel.

La voiture roula au pas dans les larges allées du Luxembourg, entre les files muettes des soldats. Une brume glacée rampait sur le sol et ne laissait qu'entrevoir les bras dépouillés des grands arbres du jardin royal. Le prêtre murmurait à côté du soldat les résignations et les confiances surnaturelles de la mort. Le maréchal l'écoutait avec une mâle attention, et croyait l'écouter longtemps encore. Tout à coup la voiture s'arrêta à moitié chemin de la grille du Luxembourg et de l'Observatoire, en face d'un long mur de clôture noir et fétide qui borde la contre-allée de cette avenue. Le gouvernement, mal inspiré jusque dans le choix du lieu du supplice, semblait avoir voulu le rendre plus dédaigneux et plus abject en faisant abattre cet illustre ennemi, comme un animal immonde, dans un carrefour et à quatre pas d'un palais dont son cadavre assombrirait à jamais le souvenir.

Ney s'étonna et chercha des yeux la cause de cette halte à moitié chemin. La portière s'ouvrit, on l'invita à descendre. Il comprit qu'il ne remonterait plus. Il

remit au prêtre qui l'accompagnait les derniers objets à son usage qu'il portait sur lui, avec ses dernières recommandations pour sa famille. Il vida ses poches de quelques pièees d'or qu'il possédait, pour les pauvres du quartier ; il embrassa le prêtre, ami suprême qui remplace les amis absents à cette dernière heure, et marcha au mur vers la place que lui indiquait un peloton de vétérans. L'officier qui commandait ce peloton s'avança vers lui et lui demanda la permission de lui bander les yeux. « Ne savez-vous pas, répondit le soldat, que, depuis vingt-cinq ans, j'ai l'habitude de regarder les balles et les boulets en face ?» L'officier, troublé, hésitant, indécis, s'attendant peut-être à un cri de grâce ou craignant de commettre un sacrilège de gloire en commandant le feu contre son général, restait muet entre le héros et son peloton. Le maréchal profita de cette hésitation et de cette immobilité des fusiliers pour jeter un dernier reproche à sa destinée : « Je proteste devant Dieu et devant la patrie, s'écria-t-il, contre le jugement qui me condamne ; j'en appelle aux hommes, à la postérité, à Dieu ! »

Ces paroles et le visage, consacré dans leur mémoire, du héros des camps ébranlaient la consigne des soldats. « Faites votre devoir ! » cria le commandement de Paris à l'officier plus troublé que la victime. L'officier reprit en trébuchant sa place à côté de son peloton. Ney s'avança de quelques pas, leva son chapeau de la main gauche, comme il avait l'habitude de l'élever dans les charges désespérées pour animer ses troupes. Il plaça la main droite sur sa poitrine pour bien marquer la place de la vie à ses meurtriers : « Soldats, dit-il, visez droit au cœur ! » Le peloton, absous par sa voix et commandé par son geste, l'ajusta. On n'entendit qu'un seul coup : Ney tomba comme sous la foudre, sans une convulsion et sans un soupir. Treize balles avaient percé le buste où battait le cœur du héros et mutilé le bras droit qui avait si souvent agité l'épée de la France. Les soldats, les officiers et les assistants détournèrent la vue du cadavre comme du témoignage d'un crime. Pendant le quart d'heure où il devait, d'après les règlements militaires, rester exposé sur le lieu de l'exécution, nuls témoins, excepté quelques rares passants et quelques

femmes matinales des maisons voisines, ne contemplèrent les restes du supplicié et ne mêlèrent leurs larmes à son sang. Les groupes se demandaient à voix basse quel était ce criminel abandonné sur la voie publique et fusillé par des soldats de la grande armée. Nul n'avait le courage de répondre que c'était le cadavre du brave des braves, du héros de la Bérésina. Après l'heure de l'exposition légale, des sœurs d'un hospice voisin réclamèrent son corps pour lui rendre obscurément les honneurs funèbres, le firent transporter dans leur chapelle et veillèrent autour de son cercueil en se relevant pour prier pour lui.

Le Civilisateur. — Pour faire suite au « *Conseiller du Peuple* », journal surtout politique qui avait mal réussi, Lamartine, de 1852 à 1854, se constitua l'unique rédacteur d'un journal mensuel *Le Civilisateur*, ou « *Histoire de l'Humanité par les Grands Hommes* », qui fut son premier effort sérieux d'enseignement et d'apostolat social. Il expose avec une éloquente netteté, dans la première livraison, les principes qui l'inspirèrent.

Pour l'instruction du peuple.

... Un artisan des plus aisés dans sa profession, et des plus habiles parmi les artisans d'un faubourg de Paris, à qui nous parlions, il y a quelques jours, de cette rareté des heures que le peuple pouvait épargner sur le temps du travail pour le donner à son instruction, nous faisait le compte de l'emploi des moments de la semaine d'un menuisier : tout compté, il ne lui restait que trois heures à donner à la lecture par semaine. Que serait-ce si nous parlions à un laboureur ? Quelques heures par semaine, voilà donc tout le capital de temps que le peuple peut dépenser, s'il est économe, sobre, et studieux, pour se tenir, par une certaine instruction, au niveau des idées et de la civilisation de son siècle. Étonnez-vous après cela que l'esprit d'un peuple soit plus lent à se transformer que le granit à se composer ou à se pulvériser grain à grain dans le bloc de nos montagnes !...

Qu'y a-t-il donc à faire, pour nous tous qui désirons, à des points de vue divers, être les outils gratuits

de la transformation morale du peuple, les distributeurs de ce pain de vie que nous avons gratuitement reçu nous-mêmes ? Deux choses :

Premièrement, réduire tellement le prix des livres à l'usage des masses, que la nourriture de leur intelligence n'enlève, pour ainsi dire, rien à la satisfaction quotidienne de leurs besoins matériels, et qu'un bon ouvrier de nos villes, un bon laboureur de nos campagnes puissent, sans retrancher un morceau de pain aux enfants, ou un tison au foyer de leurs vieillards, leur donner en même temps, dans quelques lectures à leur usage, la nourriture, la lumière, la consolation, la récréation de leur pensée. La vie morale à cinquante centimes par mois, par exemple ; le tiers d'une obole par jour ! le prix de deux journées de travail par an ! La caisse d'épargne de l'âme pour la famille entière du cultivateur, de l'artisan, de l'ouvrier ; le gros sou de cuivre, que le moins riche jette de temps en temps à l'église dans le tronc des plus indigents que lui, aumône à laquelle il ne pense plus après l'avoir confiée à Dieu ; et ce petit tribut payé à l'intelligence du peuple, distribué par si imperceptibles parcelles entre tous les jours et toutes les semaines de l'année, que la mère de famille ne s'aperçoit même pas qu'il manque un denier à la bourse du ménage, pas plus qu'elle ne s'aperçoit qu'il manque une tranche de pain sous la nappe, quand elle en a rompu une bouchée pour l'orphelin qui pleurait à sa porte, et qui s'en va rassasié et reconnaissant.

Secondement, il faut réduire la morale, la science, la poésie, l'histoire, la civilisation pour le peuple, en peu d'espace, comme on réduit en petit volume et en petit poids tout le bagage du voyageur, du piéton ou du soldat, pour proportionner ce strict nécessaire de la route aux forces de l'homme qui porte tout et qui marche à pied. Il faut lui distribuer et lui condenser ses lectures en un tout petit nombre d'heures par mois, par semaine, par jour, en sorte que telle étude qui nous coûte à nous des années ne lui coûte à lui que des minutes.

Voilà ce que nous essayons dans ce travail ; et nous commençons par l'histoire, parce qu'après avoir bien pensé, nous avons vu que l'histoire était, de toutes les études humaines, celle qui contenait le plus d'enseigne-

ments, de choses et d'idées dans le plus de faits, parce que le *récit* est la forme la plus populaire et la plus entraînante de la persuasion ; parce que l'humanité tout entière est le sujet le plus intéressant pour l'humanité, et parce que le monde lui-même n'est au fond qu'un grand et perpétuel récit des siècles aux siècles, l'épopée des hommes, le poème de Dieu !...

Cette page, injustement oubliée, n'est pas seulement une parfaite introduction à la série de biographies populaires en tête desquelles Lamartine a voulu placer celles de Jeanne d'Arc et d'Homère, — toute la patrie et toute la poésie — ; elle témoigne également d'un sens démocratiquement pratique qui fait du grand poète l'un des précurseurs de notre époque ; et elle formule le principe qui va désormais inspirer le meilleur de son activité littéraire.

CHAPITRE XXVI

L'ENSEIGNEMENT SOCIAL : LE COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE (1856-1869) LES DERNIERS VERS

Pendant treize ans, du début de 1856 au début de 1869, du lendemain de ses soixante-six ans jusqu'à la veille de sa mort, Lamartine fit paraître chaque mois une revue littéraire dont il était, selon son habitude, le seul rédacteur : ce fut le *Cours Familier de littérature* pour lequel lui et ses amis recueillirent des « souscriptions » — nous dirions aujourd'hui des abonnements — avec une activité ingénieuse que nul déboire ne rebutait. « La publicité, disait alors le poète vieilli, non sans un mélancolique sourire, la publicité est une science inventée par Émile de Girardin, et mise au point par Lamartine. » Ou bien, encore, comme un ami admirait, non sans un grain d'ironie, son habileté à solliciter le public et à lui jeter des « prospectus » alléchants, il s'excusait en riant : « Mon cher, Dieu lui-même a besoin qu'on sonne pour Lui les cloches. »

La vieille popularité de son nom aidant, le rédacteur du *Cours Familier* put réunir et conserver jusqu'à la fin un nombre de « souscripteurs » qui lui permit de tirer de sa plume des sommes encore considérables.

Le « *Cours* » comprend 128 *entretiens*, qui forment vingt huit volumes, dont chacun a 500 pages en moyenne. Ces chiffres, à eux seuls, permettent de mesurer l'importance de l'effort que fournit Lamartine pendant ses dernières années. Il avait entrepris de réaliser en partie le programme de littérature populaire qu'il avait esquissé en tête du *Civilisateur ;* au lecteur de la petite bourgeoisie, mais surtout à l'ouvrier, à l'artisan, au paysan. il se proposait d'offrir un résumé clair et attrayant des trésors littéraires accumulés par l'humanité ; il voulait « guider le discernement et le goût » du plus humble lecteur ; dresser pour lui « une sorte d'inventaire de l'esprit humain. » Aucun ordre bien rigoureux, d'ailleurs, dans cette revue souvent éblouissante ; Lamartine commence par les poèmes indiens et annonce l'intention de descendre la suite des temps jusqu'à l'époque moderne ; mais il se laisse divertir de son plan par « l'actualité » : « il s'interrompt d'analyser *Sacountala* et de commenter Tacite pour nous parler de l'écrivain

qui vient de mourir, ou dont le nom vient de reparaître : Musset, Vigny, Balzac... » [1] Surtout, il se laisse entraîner par sa fantaisie et par ses souvenirs ; et de temps en temps, il fait au lecteur ébloui le magnifique cadeau d'une page autobiographique ou de quelques strophes qui viennent de couler, toutes chaudes, de son vieux cœur. Sans doute, dans ces Essais d'un Montaigne lyrique qui n'excelle pas moins que l'autre à se faire familier, on trouve bien des répétitions et de la prolixité ; mais, à regarder d'un peu près, on y découvrirait bien des trésors ensevelis dans un injuste oubli : des vingt-huit volumes du *Cours*, on pourrait extraire aujourd'hui trois ou quatre volumes exquis et ravissants.

Le premier serait un volume de Souvenirs. On a dit avec raison [2] que le *Cours* est pour Lamartine l'équivalent des *Mémoires d'Outre-Tombe*, « avec une différence essentielle cependant : en écrivant ses *Mémoires*, Chateaubriand est sans cesse soucieux de l'effet à produire, est toujours préoccupé de magnifier sa conduite et de justifier ses actes. Lamartine, sans ostentation, mais avec franchise, chaque fois que l'occasion s'en présente, reconnaît ses fautes et s'en accuse... » [3] Tantôt, il parle de lui-même, évoque sa jeunesse (*Comment je suis devenu poète*), ses débuts littéraires, ses amitiés, ses amours ; tantôt il raconte ses contemporains et il les juge ; le *Cours* renferme les éléments de toute une histoire du romantisme qui ne diffère point extrêmement pour les conclusions, de celle que nous écririons aujourd'hui. Lamartine admire Chateaubriand et Balzac comme des maîtres ; il aime Hugo comme un égal.

«... Il rangerait volontiers dans la même famille intellectuelle Chateaubriand, « grand presdigitateur de style », dont le *Génie du Christianisme* n'est « qu'un beau thème de rhétorique » ; Lamennais, « grand maître et grand disciple de l'art d'écrire », mais chez qui « l'âme manquait aux mots » ; Joseph de Maistre, qui a le tort « de viser à l'effet autant qu'à la vérité ». Un entretien mentionne P.-L. Courier « pamphlétaire d'un grand esprit ». Pour Xavier de Maistre et son lépreux, « évangile de la douleur », Lamartine a le même faible que pour Bernardin de Saint-Pierre ; et il loue, mais avec beaucoup moins de chaleur, Mme de Staël et Vigny. S'il ne comprend pas le théâtre de Victor Hugo, il voit en lui « un souverain artiste » chez qui « le cauchemar même a du génie. » Les *Consolations* de Sainte-Beuve l'ont enchanté et rendu « ivre de

1. R. Doumic. *Lamartine*, p. 194.

2. M. Doumic, dans son *Lamartine ;* et, après lui, M. René de Planhol, dans une étude consacrée au *Cours Familier de Littérature*. (*Minerve Française*, juillet 1919.)

3. Doumic.

cette poésie toute neuve. » Puis Sainte-Beuve a pris dans la littérature un autre rôle, celui de « premier des critiques » ; ses *Soirées du Lundi* sont devenues « une histoire de l'esprit humain dans ces derniers temps. » Thiers a plusieurs qualités de grand historien : toutes celles de l'intelligence ; mais il s'inspire d'un nationalisme trop exclusif, et manque d'émotion, de couleur, de moralité. Seul de ses contemporains, Lamartine a rendu pleine justice à Balzac : « Voilà, s'écrie-t-il, un nom de vrai grand homme... Esprit gigantesque, c'était un homme dont la sève était variée, large et profonde comme le monde. » Il a été dans le roman l'équivalent de Shakespeare et de Molière. « On fut trop longtemps à le juger, il était trop au-dessus de ses juges ; mais il a laissé un nom qui grandira sans cesse... » [1]

Quant à Musset, « les entretiens qu'il publia sur le poète des *Nuits*, en 1857, comme celui-ci venait de mourir, sont marqués par une surprenante péripétie. Au début Lamartine ne voit dans l'auteur de *Don Paez* et du *Saule* qu'un poète qui a gaspillé son génie à des rêves « de libertinage, de rire et de sang. » Puis, si incroyable que ce soit, il lit alors les *Nuits* pour la première fois, et le voilà bouleversé, éperdu, : « Ah ! que je me reproche cruellement de n'avoir pas connu le cœur d'où coulaient de pareils vers, moi vivant ! Je ne les lis qu'aujourd'hui, et le cœur d'où ils ont coulé ne bat plus. Il est trop tard pour l'aimer. Mais il n'est pas trop tard pour s'extasier de regret et d'admiration devant de pareils chefs-d'œuvre. » Quelle image, Lamartine qui, devant le tombeau de Musset, s'agenouille et demande pardon ! » [2]

Par contre « il a complètement méconnu la génération qui se levait après le romantisme » [3]. Une seule exception : en 1857, il a lu *Mireio* que Frédéric Mistral, jeune et inconnu, lui apporta de son mas provençal ; ses bras, ouverts aussitôt au poète « le recouvrent d'un grand manteau de gloire... ; il lui consacre le quarantième *Entretien*, d'un ton prophétique et splendide, qui, malgré quelques inexactitudes sur la vie et la condition de Mistral, définit encore à merveille la portée et la valeur de l'œuvre [4]. »Lamartine, ainsi, est l'un des parrains du « félibrige » et l'un des initiateurs de la « renaissance provençale. »

Du *Cours* on tirerait facilement, aussi, un autre volume de réflexions philosophiques, politiques, religieuses. Parvenu à la vieillesse et au renoncement, Lamartine, en qui l'inquiétude de la pensée n'a jamais cessé d'habiter, juge son siècle et le monde avec une entière liberté.

1. R. de Planhol. *Étude citée.*
2. R. de Planhol. Idem. — 3. Id.
4. Émile Ripert. Le *Félibrige*, p. 104.

Pour oublier et sa pensée, et ses contemporains, et lui-même, il se réfugie dans les hauts chefs-d'œuvre littéraires, dont les cimes jalonnent la route de l'humanité. Il les admire ; il s'y retrempe avec une ferveur d'ingénuité digne des âmes les plus jeunes ; il en parle ou il les analyse superbement. Un troisième volume serait facilement rempli par des pages sur Dante, Le Tasse, Shakespeare, Homère, Cicéron, Tacite, Aristote, Michel-Ange, Mozart, où rien n'entrerait d'inférieur.

L'APPARITION DE MIREILLE[1]

Je vais vous raconter, aujourd'hui, une bonne nouvelle !

Un grand poète épique est né.

La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours : il y a une vertu dans le soleil.

Un vrai poète homérique, en ce temps-ci ; un poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau ; un poète primitif, dans notre âge de décadence ; un poète grec, à Avignon ; un poète qui crée une langue d'un idiome, comme Pétrarque a créé l'italien ; un poète qui, d'un patois vulgaire, fait un langage classique, d'image et d'harmonie, ravissant l'imagination et l'oreille ; un poète qui joue, sur la *guimbarde* de son village, des symphonies de Mozart et de Beethoven ; un poète de vingt-cinq ans, qui, du premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste où les scènes descriptives de l'*Odyssée*, d'Homère, et les scènes innocemment passionnées du *Daphnis et Chloé*, de Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme, sont chantées avec les grâces de Longus et avec la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio, est-ce là un miracle ?

Eh bien ! ce miracle est dans ma main ; que dis-je ? il est déjà dans ma mémoire ; il sera, bientôt, sur les lèvres de toute la Provence. J'ai reçu le volume il y a deux jours, et les pages en sont aussi froissées par mes doigts avides de fermer et de rouvrir le volume, que les blonds

1. Ces pages fameuses sont comme l'acte de naissance littéraire de Mistral et de la poésie félibréenne. On sait que Mistral, ensuite, dédia *Mireille* à Lamartine.

cheveux d'un enfant sont froissés par la main d'une mère, qui ne se lasse pas de passer et de repasser ses doigts dans les boucles pour en palper le soyeux duvet et pour les voir dorés au rayon du soleil.

Or, voici comment j'eus, par hasard, connaissance de la bonne nouvelle.

* * *

Adolphe Dumas, non pas le Dumas encyclopédique, dont chaque pas fait retentir la terre de bruit sous son pied ; non pas le jeune Dumas, son fils, silencieux et méditatif, qui se recueille autant que son père se répand, et qui ne sort, après trois cent soixante-cinq jours, de son repos, qu'avec un chef-d'œuvre de nouveauté, d'invention et de goût dans la main ; mais le Dumas poétique, le Dumas prophétique, le Dumas de la Durance, celui qui jette, de temps en temps, des cris d'aigle sur les rochers de la Provence, comme Isaïe en jetait aux flots du Jourdain, sur les rochers du Carmel, Adolphe Dumas, enfin, que je respecte à raison de son éternelle inspiration et que j'aime à cause de sa rigoureuse sincérité, vint, un soir du printemps dernier, frapper à la porte de ma retraite, dans un coin de Paris.

Sa tête hébraïque fumait plus qu'à l'ordinaire, de ce feu d'enthousiasme qui s'évapore perpétuellement du foyer sacré de son front.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je.

— Ce que j'ai ? répondit-il ; j'ai un secret, un secret qui sera, bientôt, un prodige. Un enfant de mon pays, un jeune homme qui boit, comme moi, les eaux de la Durance et du Rhône, est ici, chez moi, en ce moment. Depuis huit jours qu'il a pris gîte sous mon humble toit, il m'a enivré de poésie natale, mais tellement enivré, que j'en trébuche en marchant, comme un buveur, et que j'ai senti le besoin de décharger mon cœur avec vous. Ce jeune homme repart demain soir pour son champ d'oliviers, à Maillane, village des environs d'Avignon. Avant de partir, il désire vous voir, parce que la Saône se jette dans le Rhône et qu'il a reconnu, en buvant, dans le creux de sa main, l'eau de nos grands fleuves, quelques-unes des gouttes que vous avez laissées tomber de votre coupe dans votre Saône.

— Bien, lui dis-je ; amenez-le demain, à la fin du jour ; je lui souhaiterai bon voyage au pays de Pétrarque, de l'amour et de la gloire, maintenant que les vers, l'amour de la gloire, sont devenus une pincée de cendre, trempée d'eau amère entre mes doigts.

— Merci, dit-il.

Et il me serra la main dans sa main nerveuse qui tremble, qui étreint et qui brise les doigts de ses amis comme une serre d'aigle concasse et broie les barreaux de sa cage.

*
* *

Le lendemain, au soleil couchant, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois destiné à devenir, comme Burns, le laboureur écossais, l'Homère de Provence.

Sa physionomie, simple, modeste et douce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux, qui caractérise trop souvent les hommes de vanité, plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires : ce que la nature a donné, on le possède sans prétention et sans jactance. Le jeune Provençal était à l'aise dans son talent, comme dans ses habits ; rien ne le gênait, parce qu'il ne cherchait ni à s'enfler ni à s'élever plus haut que nature. La parfaite convenance — cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne aux bergers, comme aux rois, la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, — gouvernait toute sa personne. Il avait la bienséance de la vérité ; il plaisait, il intéressait, il émouvait ; on sentait, dans sa mâle beauté, le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi.

Mistral s'assit sans façon à ma table d'acajou de Paris, selon les lois de l'hospitalité antique, comme je me serais assis à la table de noyer de sa mère, dans son *mas* de Maillane.

Le dîner fut sobre, l'entretien à cœur ouvert, la soirée

courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille.

Le jeune homme nous récita quelques vers, dans ce doux et nerveux idiome provençal qui rappelle, tantôt l'accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l'âpreté toscane. Mon habitude des patois latins, parlés uniquement par moi, jusqu'à l'âge de douze ans, dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible.

C'étaient quelques vers lyriques ; ils me plurent, mais sans m'enivrer ; le génie du jeune homme n'était pas là ; le cadre était trop étroit pour son âme ; il lui fallait, comme à Jasmin, cet autre chanteur sans langue, son épopée pour se répandre. Il retournait dans son village pour y recueillir, auprès de sa mère et à côté de ses troupeaux, ses dernières inspirations. Il me promit de m'envoyer un des premiers exemplaires de son poème. Il sortit.

. . . . . .

*
* *

Son poème, c'est lui, c'est son pays, c'est la Provence aride et rocheuse, c'est le Rhône jaune, c'est la Durance bleue, c'est cette plaine basse, moitié cailloux, moitié fange, qui surmonte à peine de quelques pouces de glaise et de quelques arbres aquatiques les sept embouchures marécageuses par lesquelles le Rhône, frère du Danube, serpente, troublé et silencieux, vers la mer, comme un reptile dont les écailles se sont recouvertes de boue en traversant un marais ; c'est son soleil d'une splendeur d'étain calcinant les herbes de la Camargue ; ce sont ses grands troupeaux de chevaux sauvages et de bœufs maigres, dont les têtes curieuses apparaissent au-dessus des roseaux du fleuve, et dont les mugissements et les hennissements de chaleur interrompent, seuls, les mornes silences de l'été.

C'est ce pays qui a fait le poème. On peint mal ce qu'on imagine, on ne chante bien que ce que l'on respire. La Provence a passé tout entière dans l'âme de

son poète ; *Mireille*, c'est la transfiguration de la nature et du cœur humain, en poésie, dans toute cette partie de la basse Provence comprise entre les Alpines, Avignon, Arles, Salon et la mer de Marseille. Cette langue est, désormais, impérissable : un Homère champêtre a passé par là.

. . . . . .

Ah ! nous avons lu, depuis que nos cheveux blanchissent sur des pages, bien des poètes de toutes les langues et de tous les siècles. Bien des génies littéraires, morts ou vivants, ont évoqué dans leurs œuvres, leur âme ou leur imagination devant nos yeux pendant des nuits de pensive insomnie sur leurs livres ; nous avons ressenti, en les lisant, des voluptés inénarrables, bien des fêtes solitaires de l'imagination. Parmi ces grands esprits, morts ou vivants, il y en a dont le génie est aussi élevé que la voûte du ciel, aussi profond que l'abîme du cœur humain, aussi étendu que la pensée humaine ; mais, nous l'avouons hautement, à l'exception d'Homère, nous n'en avons lu aucun qui ait pour nous un charme plus inattendu, plus naïf, plus émané de la pure nature, que le poète villageois de Maillane.

Or, pourquoi aucune des œuvres achevées cependant de nos poètes européens actuels (y compris, bien entendu, mes faibles essais), pourquoi ces œuvres du travail et de la méditation n'ont-elles pas pour moi autant de charme que cette œuvre spontanée d'un jeune laboureur de Provence ? Pourquoi chez nous (et je comprends, dans ce mot *nous* les plus grands poètes métaphysiques français, anglais ou allemands du siècle, Byron, Gœthe, Klopstock, Schiller, et leurs émules), pourquoi, dans les œuvres de ces grands écrivains consommés, la sève est-elle moins limpide, le style moins naïf, les images moins primitives, les couleurs moins printanières, les clartés moins sereines, les impressions enfin qu'on reçoit à la lecture de leurs œuvres méditées moins inattendues, moins fraîches, moins originales, moins personnelles, que les impressions qui jaillissent des pages incultes de ces poètes des veillées de la Provence ? Ah ! c'est que nous sommes l'art et qu'ils sont la nature ; c'est que nous sommes métaphysiciens et qu'ils sont sensitifs ; c'est que notre poésie est retournée en dedans et que la

leur est déployée en dehors ; c'est que nous nous contemplons nous-mêmes et qu'ils ne contemplent que Dieu dans son œuvre ; c'est que nous pensons entre des murs et qu'ils pensent dans la campagne ; c'est que nous procédons de la lampe et qu'ils procèdent du soleil. Oui, il faut finir cet entretien par le mot qui l'a commencé : *Il y a une vertu dans le Soleil !* Sur chaque page de ce livre de lumière il y a une goutte de rosée de l'aube qui se lève, il y a une haleine du matin qui souffle, il y a une jeunesse de l'année qui respire, il y a un rayon qui jaillit, qui échauffe, qui égaye jusque dans la tristesse de quelques parties du récit. Ces poètes du soleil ne pleurent même pas comme nous ; leurs larmes brillent comme des ondées pleines de lumière, pleines d'espérance, parce qu'elles sont pleines de religion. Voyez Reboul dans son *Enfant mort au berceau !* Voyez Jasmin dans son *Fils de maçon tué à l'ouvrage* ou dans son *Aveugle !* Voyez Mistral dans sa mort des deux amants !

« Et, pendant qu'aux lieux où Mireille vivait, ils se frapperont leurs fronts sur la terre de regrets et de remords, elle et moi, enveloppés d'un serein azur sous les eaux tremblotantes ; oui, moi et toi, ma toute belle, dans une étreinte enivrée, à jamais et sans fin nous confondrons, dans un éternel embrassement, nos deux pauvres âmes !

« Et le cantique de la mort résonnait là-bas dans la vieille église », etc., etc.

Voilà la littérature villageoise trouvée, grâce et gloire à la Provence ! Voilà des livres tels qu'il en faudrait au peuple de nos campagnes pour lire à la veillée, après les sueurs du jour, au bruit du rouet qui dévide la soie du Midi ou du peigne à dents de fer qui démêle le chanvre ou la laine du Nord ! voilà de ces livres qui bénissent et qui édifient l'humble foyer où ils entrent ! voilà de ces épopées sur lesquelles les grossières imaginations du peuple inculte se façonnent, se modèlent, se polissent, et font passer avec des récits enchanteurs, de l'aïeul à l'enfant, de la mère à la fille, du fiancé à l'amante, toutes les bontés de l'âme, toutes les beautés de la pensée, toutes les saintetés de tous les amours qui font un sanctuaire du foyer du pauvre !

Quant à nous, si nous étions riche, si nous étions ministre de l'Instruction publique, ou si nous étions seulement membre influent d'une de ces associations qui se donnent charitablement la mission de répandre ce qu'on appelle les bons livres dans les mansardes et dans les chaumières, nous ferions imprimer à six millions d'exemplaires le petit poème épique dont nous venons de donner dans cet Entretien une si brève et si imparfaite analyse, et nous l'enverrions gratuitement, par une nuée de facteurs ruraux, à toutes les portes où il y a une mère de famille, un fils, un vieillard, un enfant capable d'épeler ce catéchisme de sentiment, de poésie et de vertu, que le paysan de Maillane vient de donner à la Provence, à la France et bientôt à l'Europe. Les Hébreux recevaient la manne d'en haut, cette manne nous vient d'en bas ; c'est le peuple qui doit sauver le peuple.

Quant à toi, ô poète de Maillane, inconnu il y a quelques jours aux autres et peut-être inconnu à toi-même, rentre humble et oublié dans la maison de ta mère ; attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue comme tu faisais hier ; bêche avec ta houe le pied de tes oliviers ; rapporte pour tes vers à soie, à leur réveil, les brassées de feuilles de tes mûriers ; lave tes moutons au printemps dans la Durance ou dans la Sorgue ; jette là la plume et ne la reprends que l'hiver, à de rares intervalles de loisir, pendant que la *Mireille* que le Ciel te destine sans doute étendra la nappe blanche et coupera les tranches du pain blond sur la table où tu as choqué ton verre avec Adolphe Dumas, ton voisin et ton précurseur. On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie ; tu en as fait un : rends grâce au Ciel et ne reste pas parmi nous : tu manquerais le chef-d'œuvre de ta vie, le bonheur dans la simplicité. *Vivre de peu !* Est-ce donc peu que le nécessaire, la paix, la poésie et l'amour ?

Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre ; je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient ; on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos, s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la

famille des Mélésigènes [1]. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats ! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel ! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es : *Tu Marcellus eris !*

O poète de Maillane, tu es l'aloès de la Provence ! Tu as grandi de trois coudées en un jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans ; ton âme poétique parfume Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères et bientôt toute la France ; mais, plus heureux que l'arbre d'Hyères, le parfum de ton livre ne s'évaporera pas en mille ans.

(40e *Entretien.*)

LA GRANDEUR DE CHATEAUBRIAND

I

... Son génie était grand, quoiqu'il fût loin d'être irréprochable. A ses premières publications, les hommes s'aperçurent qu'il n'était pas comme les autres hommes. L'instinct leur révéla que le grand style perdu depuis Bossuet, qui l'avait trouvé dans la Bible, était retrouvé dans les forêts du nouveau monde. Il n'y était pas pour les Américains, peuple qui n'a que la grandeur de l'espace et la philosophie du lucre ; peuple sans ancêtres, pour lesquels le passé n'existe pas ; peuple brutal qui ne croit qu'à ce qu'il touche ; mais il y était en germe dans l'immensité des œuvres de sa nature, non encore épousée par les hommes nouveaux. C'est de cette union des hommes nouveaux, usés par la civilisation, avec la nature sauvage, que devait naître la nouvelle Bible de l'humanité. Chateaubriand était le prophète gigantesque et mystérieux. Il ne savait pas lui-même quel vent l'y poussait : c'était le souffle du vieux monde ;

1. M. Pierre Lasserre a curieusement démontré (*Figaro Littéraire* du 22 mars 1924) que cette belle image vient à Lamartine d'une page de la *Gaule Poétique* de Marchangy (ouvrage paru en 1813), qu'il avait lue, sans doute, quelque quarante ans auparavant... à moins qu'un hasard ne la lui ait fait relire quelques jours, ou quelques heures plus tôt.

c'était l'instinct mâle de la génération des choses cherchant comme la virginité des mers, des forêts, des solitudes pour y déposer la semence fécondante des langues mûres et rajeunies. Il respira un moment cette atmosphère amoureuse des terres virginales, il y déposa son génie, et *Atala*, *René*, le *Génie du Christianisme* naquirent. Un nouveau prophète revint en Europe, apportant ces prodiges de parole. Chateaubriand paraît avec eux comme un météore ; il ne sort d'aucune école, il est lui. Ne lui cherchez ni père ni mère ; il est le fils du désert, l'enfant trouvé dans les forêts. Il ne sait d'où il vient, et tout le monde le regarde ; il ignore quelle langue il parle, et toute la terre l'écoute. On fait silence à ses premiers balbutiements. Le vieux siècle expirant dans les convulsions s'étonne et se sent rajeuni.

Les lignes ébauchées dans *Atala* et dans *René* sont, dès le premier jour, une révolution littéraire. Elles éteignent seules le bruit d'une turbulente révolution en Europe. Aussi, voyez comme ce nom remplace tous les autres, même celui de Voltaire, le dictateur de l'intelligence universelle ; à peine s'en souvient-on encore, et il vient seulement de mourir au seuil des temps qu'il a créés. Ce jeune homme, cependant, ne faisait que de naître, personne ne lui avait rien appris...

II

Aussi voyez comme à ses premières lignes tout se bouleverse dans la littérature de la France et de l'empire ! On dirait qu'un nouvel instrument musical fait résonner ses sons dans les concerts de l'esprit ; on croit entendre les soupirs du vent dans les roseaux, les secousses du vent d'orage dans les vastes cimes des forêts, les chutes des cataractes dans les abîmes, les éclats de la foudre entre les rochers, et quelque chose de plus pathétique encore, les battements intimes du cœur, les frissons de l'âme, le suintement des larmes à travers la peau, et les cris muets de la tristesse humaine cherchant en vain des mots pour dire ses angoisses. Alors tout se tait dans la vieille langue, nul ne cherche à imiter l'inimitable ; les uns ricanent par envie, les autres pleurent par sympathie, tous s'émerveillent en écoutant. La

note grave est retrouvée dans les langues modernes, et ce jeune inconnu a sonné sans le savoir le sursaut du monde. Voilà l'effet universel et inspiré d'en haut de Chateaubriand.

C'est la *Bible* des derniers temps ; il n'y a plus qu'une voix dans la nature, *un homme grand nous a parlé.*

III

Il était *grand* en effet, la grandeur était son nom : *grand*, parce qu'il s'était soustrait aux efféminations féroces d'une révolution qui ne savait que vociférer et tuer ; *grand*, parce qu'il cherchait Dieu dans les ruines, comme le prophète soufflant sur le charbon mal éteint pour y rallumer l'étincelle à la lueur de laquelle il devait découvrir et lire le nom de l'Incréé ; *grand*, parce qu'il était triste comme Job après la visite de ses amis. Il avait découvert que le fond de la vie est la tristesse, que le génie vrai est la mélancolie, fille et sœur de la résignation. Il était né triste, parce qu'il était né profond, comme les autres naissent gais, parce qu'ils sont légers. La raison des choses est la tristesse, parce que la souffrance et la mort sont le chemin et le but final de tout dans ce monde. Cette vérité d'instinct chez lui, d'expérience chez nous, est la seule démontrée. Quiconque ne comprend pas la tristesse ne comprend pas ce monde des larmes. La définition de l'univers, c'est la *douleur d'être né*, qui contient la douleur de *mourir.* Ajoutez-y la douleur de vivre sur cet océan d'ignorance et d'incertitude, sur cet infini du doute, qui est le supplice de la vie.

Il s'était réfugié de bonne heure dans la seule pensée, triste aussi par sa grandeur, inexplicable, à laquelle tout aboutit, mais qui est elle-même un mystère, pour en expliquer un autre, *Dieu ;* il était religieux par mélancolie ; par là il était grand comme sa pensée.

Mais il était grand aussi par le mépris qu'il portait à la terre, et par la noblesse et l'aristocratie de sa nature. C'était un aristocrate de tempérament ; ce qui était petit lui faisait horreur, il dédaignait le démocrate. Ses bassesses, ses œuvres, ses vulgarités, ses colères, ses férocités, ses supplices même, dont il avait été témoin

et victime par sa famille, et par son père, et par sa mère, morte innocente en prison, en punition d'être née noble, lui avaient donné un dégoût haineux contre les mœurs de cette race, qui ne sentait alors sa grandeur qu'en faisant sentir sa *terreur*. Cette haine du vulgaire faisait partie de sa grandeur ; sa physionomie même et son goût pour la solitude le trahissaient aux regards intelligents. Les démocrates l'adoraient de loin ; ils devinaient en lui, car il avait trop d'orgueil pour l'avouer, un contempteur de leur nature. Sa grandeur dédaignait de se faire accepter par eux, elle s'imposait. Quand il voulut se venger ou se faire craindre, il prit lui-même les vices de la démocratie. C'est alors qu'il écrivit contre Bonaparte ces calomnies auxquelles il ne croyait pas ; c'est alors qu'il écrivit contre M. Decazes, le plus doux des hommes, cette phrase suspecte et terrible, à propos de l'assassinat du duc de Berry : *Les pieds lui ont glissé dans le sang.* Être démocrate alors pour lui, ce n'était que descendre. Mais l'aristocratie était son sang ; il était né grand. Volontairement ou involontairement, on sentait sa race ; on put le haïr, on ne put le mépriser. L'aristocratie du style trahissait en lui l'aristocratie de la nature. Il n'était pas né pour être un tribun de la multitude, mais pour être le roi des lettrés d'une époque.

IV

On pourra lui contester beaucoup des qualités qui concourent à former un génie accompli, et à laisser de lui une idée digne de la mission d'un de ces hommes que la postérité relève après leur malheur ou leur mort.

Il ne fut point assez honnête pour être offert en exemple à l'avenir.

Il chercha à briller plus qu'à servir.

Il eut l'idée juste et la conduite fausse.

Il affecta des passions, des affections et des haines qu'il n'avait pas.

Il eut un rôle dans sa vie politique, au lieu d'une conviction, et il en changea souvent.

Il fut à lui-même sa première pensée : toutes les fois qu'il y eut à choisir entre sa patrie et lui, il ne songea

qu'à lui-même ; il prit le *décorum* pour l'honneur, et l'honneur pour la vertu.

Tel fut l'homme, plus acteur que citoyen.

Malgré le nombre et l'éclat de ses images, il ne fut pas poète. Le mystère qui donne à l'écrivain le droit de dire : *Je chante*, lui manqua ; il ne fit jamais que parler et écrire, le chant inspiré faillit sur ses lèvres.

Mais, à cela près, il eut tous les talents qu'on peut emprunter à la terre, et que le ciel ne donne pas directement et mystérieusement à l'espèce humaine.

Et il eut même ces talents divers à un degré qui se fait reconnaître de lui-même, qui devient sa conscience dans l'âme d'autrui, qui réfute toutes les critiques, qui renverse toutes les jalousies et qui fait dire à tout un siècle : IL EST GRAND !

Cette exclamation d'un siècle est le sceau du génie.

Il fut et il restera le plus grand écrivain de la France dans un siècle où tout était muet, mais où tout allait renaître.

Il fut à lui seul notre renaissance.

L'avenir portera son nom.

Soyez grand, et moquez-vous du reste ; vous êtes immortel. (145e *Entretien*).

Quelquefois enfin — quelques rares fois ! — la Muse revient visiter impérieusement son vieux disciple ; il l'écoute, et les vers qu'il note, il en remplit toute une partie de ses *Entretiens*. Cette heureuse fortune advint à ses « souscripteurs » dès 1856.

Dès les tout premiers numéros, Lamartine leur donna l'esquisse d'un vaste poème conçu et crayonné en 1851, dans son second voyage en Orient ; c'est une méditation dans le désert : en pleine solitude, l'âme inquiète du poète interpelle Dieu, qui répond par de superbes vers philosophiques.

LE DÉSERT

MÉDITATION POÉTIQUE

VIII

La lune, cette nuit, visitait le désert ;
D'un brouillard sablonneux son disque recouvert
Par le vent du simoun, qui soulève sa brume,
De l'océan de sable en transperçant l'écume,

Rougissait comme un fer de la forge tiré ;
Le sol lui renvoyait ce feu réverbéré ;
D'une pourpre de sang l'atmosphère était teinte,
La poussière brûlait, cendre au pied mal éteinte ;
Ma tente, aux coups du vent, sur mon front s'écroula,
Ma bouche sans haleine au sable se colla ;
Je crus qu'un pas de Dieu faisait trembler la terre,
Et, pensant l'entrevoir à travers le mystère,
Je dis au tourbillon : — O Très-Haut ! si c'est toi,
Comme autrefois à Job, en chair apparais-moi !...

. . . . . .
. . . . . .

IX

Mais son esprit en moi répondit : « Fils du doute,
« Dis donc à l'Océan d'apparaître à la goutte !
« Dis à l'éternité d'apparaître au moment !
« Dis au soleil voilé par l'éblouissement
« D'apparaître en clin d'œil à la pâle étincelle
« Que le ver lumineux ou le caillou recèle !
« Dis à l'immensité, qui ne me contient pas,
« D'apparaître à l'espace inscrit dans tes deux pas !
« Et par quel mot pour toi veux-tu que je me nomme ?
« Et par quel sens veux-tu que j'apparaisse à l'homme,
« Est-ce l'œil, ou l'oreille, ou la bouche, ou la main ?
« Qu'est-il en toi de Dieu ? Qu'est-il en moi d'humain ?
« L'œil n'est qu'un faux cristal voilé d'une paupière,
« Qu'un éclair éblouit, qu'aveugle une poussière ;
« L'oreille, qu'un tympan sur un nerf étendu,
« Que frappe un son charnel par l'esprit entendu ;
« La bouche, qu'un conduit par où le ver de terre
« De la terre et de l'eau vit ou se désaltère ;
« La main, qu'un muscle adroit, doué d'un tact subtil ;
« Mais quand il ne tient pas, ce muscle, que sait-il !...
« Peux-tu voir l'invisible ou palper l'impalpable ?
« Fouler aux pieds l'esprit comme l'herbe ou le sable ?
« Saisir l'âme ? embrasser l'idée avec les bras ?
« Ou respirer Celui qui ne s'aspire pas ?...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Dans quel espace enfin des abîmes des cieux
« Voudrais-tu que ma gloire apparût à tes yeux ?
« Est-ce sur cette terre où dans la nuit tu rampes ?
« Terre, dernier degré de ces milliers de rampes
« Qui, toujours finissant, recommencent toujours,
« Et dont le calcul même est trop long pour tes jours ?
« Petit charbon tombé d'un foyer de comète
« Que sa rotation arrondit en planète,
« Qui du choc imprimé continue à flotter,
« Que mon œil oublirait aux confins de l'éther
« Si des sables de feu dont je sème ma nue
« Un seul grain de poussière échappait à ma vue ?

« Est-ce dans mes soleils ? ou dans quelque autre feu
« De ces foyers du ciel, dont le grand doigt de Dieu
« Pourrait seul mesurer le diamètre immense ?
« Mais, quelque grand qu'il soit, il finit, il commence.
« On calculerait donc mon orbite inconnu ?
« Celui qui contient tout serait donc contenu ?
« Les pointes du compas, inscrites sur ma face,
« Pourraient donc en s'ouvrant mesurer ma surface ?
« Un espace des cieux, par d'autres limité,
« Emprisonnerait donc ma propre immensité ?
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
« Du jour où de l'Éden la clarté s'éteignit,
« L'antiquité menteuse en songe me peignit ;
« Chaque peuple à son tour, idolâtre d'emblème,
« Me fit semblable à lui pour m'adorer lui-même.
« Le Gange le premier, fleuve ivre de pavots,
« Où les songes sacrés roulent avec les flots,
« De mon être intangible en voulant palper l'ombre,
« De ma sainte unité multiplia le nombre,
« De ma métamorphose éblouit ses autels,
« Fit diverger l'encens sur mille dieux mortels ;
« De l'éléphant lui-même adorant les épaules,
« Lui fit porter sur rien le monde et ses deux pôles,
« Éleva ses tréteaux dans le temple indien,
« Transforma l'Éternel en vil comédien,
« Qui, changeant à sa voix de rôle et de figure,
« Jouait le Créateur devant sa créature !

« La Perse, rougissant de cet ignoble jeu,
« Avec plus de respect m'incarna dans le feu.
« Pontife du soleil, le pieux Zoroastre
« Pour me faire éclater me revêtit d'un astre.

« Chacun me confondit avec son élément :
« La Chine astronomique avec le firmament ;
« L'Égypte moissonneuse avec la terre immonde
« Que le dieu-Nil arrose et le dieu-bœuf féconde ;
« La Grèce maritime avec l'onde et l'éther
« Que gourmandait pour moi Neptune ou Jupiter,
« Et, se forgeant un ciel aussi vain qu'elle-même,
« Dans la Divinité ne vit qu'un grand poème !

« Mais le temps soufflera sur ce qu'ils ont rêvé,
« Et sur ces sombres nuits mon astre s'est levé.
. . . . . .
. . . . . .

X

. . . . . .
. . . . . .
« Insectes bourdonnants, assembleurs de nuages,
« Vous prendrez-vous toujours au piège des images ?
« Me croyez-vous semblable aux dieux de vos tribus ?
« J'apparais à l'esprit, mais par mes attributs !
« C'est dans l'entendement que vous me verrez luire,
« Tout œil me rétrécit qui croit me reproduire,
« Ne mesurez jamais votre espace et le mien,
« Si je n'étais pas tout, je ne serais plus rien !...
« Je ne suis pas un être, ô mon fils ! Je suis l'Être !
« Plonge dans ma hauteur et dans ma profondeur,
« Et conclus ma sagesse en pensant ma grandeur !
« Tu creuseras en vain le ciel, la mer, la terre,
« Pour m'y trouver un nom ; je n'en ai qu'un... Mystère.

. . . . . .
. . . . . .
« — O Mystère ! lui dis-je, eh ! bien, sois donc ma foi...
« Mystère, ô saint rapport du Créateur à moi !

« Plus tes gouffres sont noirs, moins ils me sont funèbres,
« J'en relève mon front ébloui de ténèbres !
« Quand l'astre à l'horizon retire sa splendeur,
« L'immensité de l'ombre atteste sa grandeur.
« A cette obscurité notre foi se mesure,
« Plus l'objet est divin, plus l'image est obscure.
« Je renonce à chercher des yeux, des mains, des bras,
« Et je dis : C'est bien toi, car je ne te vois pas ! »

. . . . . .
. . . . . .

XI

Ainsi dans son silence et dans sa solitude,
Le désert me parlait mieux que la multitude.
O désert ! ô grand vide où l'écho vient du ciel !
Parle à l'esprit humain, cet immense Israël !
Et moi, puissé-je, au bout de l'uniforme plaine
Où j'ai suivi longtemps la caravane humaine,
Sans trouver dans le sable élevé sur ses pas
Celui qui l'enveloppe et qu'elle ne voit pas ;
Puissé-je, avant le soir, las des Babels du doute,
Laisser mes compagnons serpenter dans leur route,
M'asseoir au puits de Job, le front dans mes deux mains,
Fermer enfin l'oreille à tous verbes humains,
Dans ce morne désert converser face à face
Avec l'éternité, la puissance et l'espace :
Trois prophètes muets, silences pleins de foi,
Qui ne sont pas tes noms, Seigneur ! mais qui sont toi,
Évidences d'esprit qui parlent sans paroles,
Qui ne te taillent pas dans le bloc des idoles,
Mais qui font luire au fond de nos obscurités
Ta substance elle-même en trois vives clartés.
Père et mère à toi seul, et seul né sans ancêtre,
D'où sort sans t'épuiser la mer sans fond de l'Être,
Et dans qui rentre, en toi jamais moins, toujours plus,
L'Être au flux éternel, à l'éternel reflux !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

LA VIGNE ET LA MAISON

PSALMODIES DE L'AME

Le 15e Entretien contenait un long poème que précédaient ces quelques lignes d'avertissement :

« Dans les derniers jours de l'automne qui vient de finir[1], j'allai assister seul aux vendanges d'octobre, dans le petit village du Mâconnais où je suis né. Pendant que les bandes de joyeux vendangeurs se répondaient d'une colline à l'autre par ces cris de joie prolongés qui sont les actions de grâce de l'homme au sillon qui le nourrit ou qui l'abreuve, pendant que les sentiers rocailleux du village retentissaient sous le grincement des roues qui rapportaient, au pas lent des bœufs couronnés de sarments en feuilles, les grappes rouges aux pressoirs, je me couchai sur l'herbe, à l'ombre de la maison de mon père, en regardant les fenêtres fermées, et je pensai aux jours d'autrefois.

Ce fut ainsi que ce chant me monta du cœur aux lèvres, et que j'en écrivis les strophes au crayon sur les marges d'un vieux *Pétrarque* in-folio, où je les reprends pour les donner ici aux lecteurs. »

Écrit ainsi à Milly — à Milly sur qui planait sans cesse la menace d'une vente forcée que 1860 allait enfin voir réaliser — ce « chant » de la vieillesse du poète est égal aux plus larges chefs-d'œuvre de sa maturité. C'est une sorte de symphonie à deux voix, où résonnent toutes les harmonies de la vieillesse, du souvenir, de la mort, une immense composition en mineur que couronne la voix d'une espérance douce et résignée.

Au lendemain du jour où fut publiée cette élégie sublime, Michelet traduisit l'admiration générale dans ce billet pathétique :

« *Lord of my heart !*

« Vous m'avez fait pleurer à chaudes larmes, et tout le monde pleure.

« Pourquoi écrivez-vous ces choses, vous le bien-aimé de Dieu, tant aimé des hommes ? Jamais, depuis les *Méditations*, vous n'avez donné un tel coup d'archet !

« Je vous serre tendrement la main,

« MICHELET. »

1. 1857.

DIALOGUE ENTRE MON AME ET MOI

MOI

Quel fardeau te pèse, ô mon âme !
Sur ce vieux lit des jours par l'ennui retourné,
Comme un fruit de douleurs qui pèse aux flancs de femme,
Impatient de naître et pleurant d'être né ?

La nuit tombe, ô mon âme ! un peu de veille encore !
Ce coucher d'un soleil est d'un autre l'aurore.
Vois comme avec tes sens s'écroule ta prison !
Vois comme, aux premiers vents de la précoce automne,
Sur les bords de l'étang où le roseau frissonne,
S'envole brin à brin le duvet du chardon !

Vois comme de mon front la couronne est fragile !
Vois comme cet oiseau dont le nid est la tuile
Nous suit pour emporter à son frileux asile
Nos cheveux blancs, pareils à la toison que file
La vieille femme assise au seuil de sa maison !

Dans un lointain qui fuit ma jeunesse recule,
Ma sève refroidie avec lenteur circule ;
L'arbre quitte sa feuille et va nouer son fruit :
Ne presse pas ces jours qu'un autre doigt calcule,
Bénis plutôt ce Dieu qui place un crépuscule
Entre les bruits du soir et la paix de la nuit !

Moi qui par des concerts saluai ta naissance,
Moi qui te réveillai neuve à cette existence
Avec des chants de fête et des chants d'espérance,
Moi qui fis de ton cœur chanter chaque soupir,
Veux-tu que, remontant ma harpe qui sommeille,
Comme un David assis près d'un Saül qui veille,
Je chante encor pour t'assoupir ?

L'AME

Non ! Depuis qu'en ces lieux le temps m'oublia seule,
La terre m'apparaît vieille comme une aïeule
Qui pleure ses enfants sous ses robes de deuil.
Je n'aime des longs jours que l'heure des ténèbres,
Je n'écoute des chants que ces strophes funèbres
Que sanglote le prêtre en menant un cercueil.

MOI

Pourtant le soir qui tombe a des langueurs sereines
Que la fin donne à tout, aux bonheurs comme aux peines ;
Le linceul même est tiède au cœur enseveli :
On a vidé ses yeux de ses dernières larmes,
L'âme à son désespoir trouve de tristes charmes,
Et des bonheurs perdus se sauve dans l'oubli.

Cette heure a pour nos sens des impressions douces
Comme des pas muets qui marchent sur des mousses :
C'est l'amère douceur du baiser des adieux.
De l'air plus transparent le cristal est limpide,
Des monts vaporisés l'azur vague et liquide
S'y fond avec l'azur des cieux.

Je ne sais quel lointain y baigne toute chose ;
Ainsi que le regard l'oreille s'y repose ;
On entend dans l'éther glisser le moindre vol ;
C'est le pied de l'oiseau sur le rameau qui penche,
Ou la chute d'un fruit détaché de la branche
Qui tombe du poids sur le sol.

Aux premières lueurs de l'aurore frileuse,
On voit flotter ces fils, dont la vierge fileuse
D'arbre en arbre au verger a tissé le réseau :
Blanche toison de l'air que la brume encor mouille,
Qui traîne sur nos pas, comme de la quenouille
Un fil traîne après le fuseau.

Aux précaires tiédeurs de la trompeuse automne,
Dans l'oblique rayon le moucheron foisonne,
Prêt à mourir d'un souffle à son premier frisson ;
Et sur le seuil désert de la ruche engourdie,
Quelque abeille en retard, qui sort et qui mendie,
Rentre lourde de miel dans sa chaude prison.

Viens, reconnais la place où ta vie était neuve !
N'as-tu point de douceur, dis-moi, pauvre âme veuve,
A remuer ici la cendre des jours morts ?
A revoir ton arbuste et ta demeure vide,
Comme l'insecte ailé revoit sa chrysalide,
Balayure qui fut son corps ?

Moi, le triste instinct m'y ramène :
Rien n'a changé là que le temps ;
Des lieux où notre œil se promène,
Rien n'a fui que les habitants.

Suis-moi du cœur pour voir encore,
Sur la pente douce au midi,
La vigne qui nous fit éclore
Ramper sur le roc attiédi.

Contemple la maison de pierre,
Dont nos pas usèrent le seuil :
Vois-la se vêtir de son lierre
Comme d'un vêtement de deuil.

Écoute le cri des vendanges
Qui monte du pressoir voisin,
Vois les sentiers rocheux des granges
Rougis par le sang du raisin.

Regarde au pied du toit qui croule :
Voilà, près du figuier séché,
Le cep vivace qui s'enroule
A l'angle du mur ébréché !

L'hiver noircit sa rude écorce ;
Autour du banc rongé du ver
Il contourne sa branche torse
Comme un serpent frappé du fer.

Autrefois ses pampres sans nombre
S'entrelaçaient autour du puits ;
Père et mère goûtaient son ombre ;
Enfants, oiseaux, rongeaient ses fruits.

Il grimpait jusqu'à la fenêtre,
Il s'arrondissait en arceau ;
Il semble encor nous reconnaître
Comme un chien gardien d'un berceau.

Sur cette mousse des allées
Où rougit son pampre vermeil,
Un bouquet de feuilles gelées
Nous abrite encor du soleil.

Vives glaneuses de novembre,
Les grives, sur la grappe en deuil,
Ont oublié ces beaux grains d'ambre
Qu'enfant[1] nous convoitions de l'œil.

Le rayon du soir la transperce
Comme un albâtre oriental,
Et le sucre d'or qu'elle verse
Y pend en larmes de cristal.

Sous ce cep de vigne qui t'aime,
O mon âme ! ne crois-tu pas
Te retrouver enfin toi-même,
Malgré l'absence et le trépas ?

N'a-t-il pas pour toi le délice
Du brasier tiède et réchauffant
Qu'allume une vieille nourrice
Au foyer qui nous[2] vit enfant ?

Ou l'impression qui console
L'agneau tondu hors de saison,
Quand il sent sur sa laine folle
Repousser sa chaude toison ?

L'AME

Que me fait le coteau, le toit, la vigne aride ?
Que me ferait le ciel, si le ciel était vide ?
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas !
Pourquoi ramènes-tu mes regrets sur leur trace ?
Des bonheurs disparus se rappeler la place,
C'est rouvrir des cercueils pour revoir des trépas !

I

Le mur est gris, la tuile est rousse,
L'hiver a rongé le ciment ;
Des pierres disjointes la mousse
Verdit l'humide fondement ;

1. Lamartine a-t-il vraiment écrit « *enfant* », en employant « *nous* » pour « *je* » dans tout ce passage ? — ou n'est-ce ici qu'une faute d'impression et faut-il lire : « *enfants* » ?...
2. Ici, « *nous* » étant pour « *on* », le singulier « *enfant* » se justifie.

Les gouttières, que rien n'essuie,
Laissent, en rigoles de suie,
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vide demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure,
Que les veuves ont sous les yeux.

La porte où file l'araignée,
Qui n'entend plus le doux accueil,
Reste immobile et dédaignée
Et ne tourne plus sur son seuil ;
Les volets que le moineau souille,
Détachés de leurs gonds de rouille,
Battent nuit et jour le granit ;
Les vitraux brisés par les grêles
Livrent aux vieilles hirondelles
Un libre passage à leur nid.

Leur gazouillement, sur les dalles
Couvertes de duvets flottants,
Est la seule voix de ces salles
Pleines des silences du temps.
De la solitaire demeure
Une ombre lourde d'heure en heure
Se détache sur le gazon :
Et cette ombre, couchée et morte,
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison !

II

Efface ce séjour, ô Dieu ! de ma paupière,
Ou rends-le-moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits !

A l'heure où la rosée au soleil s'évapore,
Tous ces volets fermés s'ouvraient à sa chaleur,
Pour y laisser entrer, avec la tiède aurore,
Les nocturnes parfums de nos vignes en fleur.

On eût dit que ces murs respiraient comme un être
Des pampres réjouis la jeune exhalaison ;
La vie apparaissait rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

Leurs blonds cheveux, épars au vent de la montagne,
Les filles, se passant leurs deux mains sur les yeux,
Jetaient des cris de joie à l'écho des montagnes [1],
Ou sur leurs seins naissants croisaient leurs doigts pieux.

La mère, de sa couche à ces doux bruits levée,
Sur ces fronts inégaux se penchait tour à tour,
Comme la poule heureuse assemble sa couvée,
Leur apprenant les mots qui bénissent le jour.

Moins de balbutiements sortent du nid sonore,
Quand, au rayon d'été qui vient la réveiller,
L'hirondelle au plafond qui les abrite encore,
A ses petits sans plume apprend à gazouiller.

Et les bruits du foyer que l'aube fait renaître,
Les pas des serviteurs sur les degrés de bois,
Les aboiements du chien qui voit sortir son maître,
Le mendiant plaintif qui fait pleurer sa voix,

Montaient avec le jour ; et, dans les intervalles,
Sous des doigts de quinze ans répétant leur leçon,
Les claviers résonnaient ainsi que des cigales
Qui font tinter l'oreille au temps de la moisson !

III

Puis ces bruits d'année en année
Baissèrent d'une vie, hélas ! et d'une voix ;
Une fenêtre en deuil, à l'ombre condamnée,
Se ferma sous le bord des toits.

Printemps après printemps, de belles fiancées
Suivirent de chers ravisseurs,
Et, par la mère en pleurs sur le seuil embrassées,
Partirent en baisant leurs sœurs.

Puis sortit un matin pour le champ où l'on pleure
Le cercueil tardif de l'aïeul,
Puis un autre, et puis deux ; et puis dans la demeure
Un vieillard morne resta seul !

1. *Montagne — montagnes.* Négligence qu'il eût été bien facile de corriger ; mais Lamartine ne paraît pas avoir relu ces vers après les avoir donnés au *Cours Familier...*

Puis la maison glissa sur la pente rapide
Où le temps entasse les jours ;
Puis la porte à jamais se ferma sur le vide,
Et l'ortie envahit les cours !...

IV

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

O famille ! ô mystère ! ô cœur de la nature,
Où l'amour dilaté dans toute créature
Se resserre en foyer pour couver des berceaux !
Goutte de sang puisée à l'artère du monde,
Qui court de cœur en cœur toujours chaude et féconde,
Et qui se ramifie en éternels ruisseaux !

Chaleur du sein de mère où Dieu nous fit éclore,
Qui du duvet natal nous enveloppe encore
Quand le vent d'hiver siffle à la place des lits ;
Arrière-goût du lait dont la femme nous sèvre,
Qui, même en tarissant, nous embaume la lèvre ;
Étreinte des deux bras par l'amour amollis !

Premier rayon du ciel vu dans des yeux de femmes,
Premier foyer d'une âme où s'allument nos âmes,
Premiers bruits de baisers au cœur retentissants !
Adieux, retours, départs pour de lointaines rives,
Mémoire qui revient pendant les nuits pensives
A ce foyer des cœurs, univers des absents !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ah ! que tout fils dise anathème
A l'insensé qui vous blasphème !
Rêveur du groupe universel,
Qu'il embrasse, au lieu de sa mère,
Sa froide et stoïque chimère
Qui n'a ni cœur, ni lait, ni sel !

Du foyer proscrit volontaire,
Qu'il cherche en vain sur cette terre
Un père au visage attendri ;
Que tout foyer lui soit de glace,
Et qu'il change à jamais de place
Sans qu'aucun lieu lui jette un cri !

Envieux du champ de famille,
Que, pareil au frelon qui pille
L'humble ruche adossée au mur,
Il maudisse la loi divine
Qui donne un sol à la racine
Pour multiplier le fruit mûr !

Que sur l'herbe des cimetières
Il foule, indifférent, les pierres
Sans savoir laquelle prier !
Qu'il réponde au nom qui le nomme
Sans savoir s'il est né d'un homme,
Ou s'il est fils d'un meurtrier !...

V

Dieu ! qui révèle aux cœurs mieux qu'à l'intelligence !
Resserre autour de nous, faits de joie et de pleurs,
Ces groupes rétrécis où de ta providence
Dans la chaleur du sang nous sentons les chaleurs ;

Où, sous la porte bien close,
La jeune nichée, éclose
Des saintetés de l'amour,
Passe du lait de la mère
Au pain savoureux qu'un père
Pétrit des sueurs du jour ;

Où ces beaux fronts de famille,
Penchés sur l'âtre et l'aiguille,
Prolongent leurs soirs pieux :
O soirs ! ô douces veillées
Dont les images mouillées
Flottent dans l'eau de nos yeux !

Oui, je vous revois tous, et toutes, âmes mortes !
O chers essaims groupés aux fenêtres, aux portes !
Les bras tendus vers vous, je crois vous ressaisir,
Comme on croit dans les eaux embrasser les visages
Dont le miroir trompeur réfléchit les images,
Mais glace le baiser aux lèvres du désir.

Toi qui fis la mémoire, est-ce pour qu'on oublie ?...
Non, c'est pour rendre au temps à la fin tous ses jours,
Pour faire confluer, là-bas, en un seul cours,
Le passé, l'avenir, ces deux moitiés de vie
Dont l'une dit : jamais, et l'autre dit : toujours.

Ce passé, doux Éden dont notre âme est sortie,
De notre éternité ne fait il pas partie ?
Où le temps a cessé tout n'est-il pas présent ?
Dans l'immuable sein qui contiendra nos âmes
Ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes
Au foyer qui n'a plus d'absent ?

Toi qui formas ces nids rembourrés de tendresses
Où la nichée humaine est chaude de caresses,
Est-ce pour en faire un cercueil ?
N'as-tu pas, dans un pan de tes globes sans nombre,
Une pente au soleil, une vallée à l'ombre
Pour y rebâtir ce doux seuil ?

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même,
Où l'instinct serre un cœur contre les cœurs qu'il aime,
Où le chaume et la tuile abritent tout l'essaim,
Où le père gouverne, où la mère aime et prie,
Où dans ses petits-fils l'aïeule est réjouie
De voir multiplier son sein !

Toi qui permets, ô Père ! aux pauvres hirondelles
De fuir sous d'autres cieux la saison des frimas,
N'as-tu donc pas aussi pour tes petits sans ailes
D'autres toits préparés dans tes divins climats ?
O douce Providence ! ô mère de famille
Dont l'immense foyer de tant d'enfants fourmille,
Et qui les vois pleurer, souriante au milieu,
Souviens-toi, cœur du ciel, que la terre est ta fille
Et que l'homme est parent de Dieu !

MOI

Pendant que l'âme oubliait l'heure
Si courte dans cette saison,
L'ombre de la chère demeure
S'allongeait sur le froid gazon ;
Mais de cette ombre sur la mousse
L'impression funèbre et douce
Me consolait d'y pleurer seul :
Il me semblait qu'une main d'ange
De mon berceau prenait un lange
Pour m'en faire un sacré linceul !

LES DERNIÈRES ANNÉES. LES DERNIERS VERS

D'autres travaux, cependant, s'entremêlaient à ceux que nécessitait la publication régulière du *Cours Familier*. En 1854, Lamartine réunissait en un recueil, sous le titre de *Lectures pour Tous*, celles de ses pages — en prose ou en vers — qu'il jugeait non point les meilleures, mais les plus propres à atteindre le public populaire, à enrichir l'esprit des humbles, à émouvoir leur cœur. Les années suivantes, — autant qu'on le puisse préciser — il commença la rédaction de ses *Mémoires ;* mais, détourné bientôt par des soins plus pressants, il les laissa inachevés ; ses héritiers littéraires les firent paraître en 1870, sous le titre de *Mémoires Inédits*. Ils ne remplissent qu'un volume ; le poète y raconte sa vie seulement jusqu'en 1815 ; sa narration s'interrompt au moment où, quelques années après la seconde Restauration, il donne sa démission de garde du corps, et vient reprendre sa vie oisive à Mâcon... On ne saurait trop regretter que Lamartine n'ait point continué et achevé ses *Mémoires* [1], dont les premiers chapitres, écrits d'un style sobre et dru, sont bien supérieurs, pour l'art, et aussi pour la sincérité, aux autobiographies plus ou moins fictives des *Confidences*, de *Raphaël* et des *Commentaires*.

En 1860 enfin, Lamartine se fit l'éditeur de ses *Œuvres Complètes* en 41 volumes in-8° [2]. Édition établie hâtivement, où les textes ne furent point revus par le poète lui-même, mais par un secrétaire et par sa femme [3] ; des corrections et

1. Voir des extraits de cette œuvre plus haut, pages 17, 22, 24, 26, 30, 912 et sq. — 2. Leur publication dura jusqu'en 1866. — 3. Celle-ci avait, en vieillissant, d'étranges scrupules, dont on trouve le témoignage, dans le livre du secrétaire de Lamartine, Charles ALEXANDRE : *Sou-*

des coupures également maladroites la déparent ; et aucun texte important ne l'enrichit.

Quelquefois, mais à des dates qu'on ne peut préciser, Lamartine écrivait encore des vers. Ceux-ci sont parmi les plus beaux ; reprenant sur un ton plus farouche, et non sans quelque pessimisme, l'inspiration du *Crucifix* et de l'*Hymne au Christ*, ils formulent la suprême affirmation du poète au sujet de l'immortalité de l'âme :

A LA CROIX

Quand tu viendras sur les nuages,
Au jour que ton Père a promis,
Juger les peuples et les âges,
Tous dans leur poussière endormis,
Que ce cri conjure ta foudre !
Avant de frapper ou d'absoudre,
De mes paroles souviens-toi !
Du siècle où ma cendre repose,
O Christ, sépare bien ma cause !
Que chacun réponde pour soi !

Je fus homme : insecte éphémère,
Pétri de misère et d'orgueil,
Pécheur dès le sein de ma mère,
Et chancelant jusqu'au cercueil ;
Entre la lumière et le doute
Perdant et retrouvant ma route,
Incertain de ce que je vois,
Comme l'apôtre sans mémoire,
Reniant mon maître au prétoire,
Et le confessant sur la croix !

Mais cet être, honteux mélange
De splendeur et d'obscurité,
N'étouffa jamais dans la fange
Son levain d'immortalité.

venirs sur Lamartine (1884) : « ... Un livre surtout la tourmente et la trouble, la *Chute d'un Ange*, ce *terrible poème*, comme elle l'appelle... Nous faisons un massacre ; nous abattons des centaines de vers dans cette forêt vierge. Lamartine ignore le crime... » Animée par ce puritanisme littéraire, M^me^ de Lamartine alla jusqu'à remplacer, dans le recueil des *Lectures pour Tous*, le dernier vers du *Lac* :

Tout dise : ils ont aimé !

par cette variante inattendue autant qu'innocente :

Tout dise : ils ont passé !

Lamartine quelque temps avant sa mort.

Je ne sais quel instinct céleste,
Dernière étincelle qui reste
Quand la vertu s'éteint en nous,
Vivait en moi malgré moi-même,
Comme cette lampe suprême
Que gardait la vierge à l'Époux !

Les soucis d'argent, les soucis de famille, les tribulations du corps, au milieu de tant de travail, ne lui laissaient point de répit. Ses créanciers le poursuivaient impitoyablement, ou ne lui consentaient que de brèves remises. Ses domaines ne se vendaient pas, soit qu'ils fussent écrasés d'hypothèques, soit plutôt qu'il hésitât toujours, au dernier moment, à s'en défaire. Une souscription que ses amis obtinrent facilement d'ouvrir en sa faveur, à travers toute la France, en 1858, ne rendit à peu près rien : dix ans seulement avaient passé depuis la Révolution de Février mais la bourgeoisie et le peuple s'étaient également écartés du grand vaincu.

Il dut accepter l'inévitable ; en janvier 1861, il vendit enfin Milly. Il l'apprit en ces termes à son ami Dargaud :

« Je vends en effet Milly à vil prix pour éviter une expropriation à plus vil prix encore.... Sauvez donc des patries! Un coup de fusil en 1848 eût été une bien moins cruelle récompense ; mais nous péchons par l'orgueil et nous mourons dans l'abjection. C'est juste ! Vive la Justice et vive la Providence ! [1] »

Bientôt il fallut vendre aussi le domaine seigneurial de Monceau. De toutes les terres qu'il avait tant aimées, le poète ne réussit à conserver jusqu'au bout que Saint-Point.

Il vivait cependant, avec un reste apparent de faste, dans un appartement assez modeste de la rue de la Ville-l'Évêque près de la Madeleine ; ses fenêtres, au rez-de-chaussée, ouvraient sur un jardin. En 1854, sa nièce Valentine vint décidément habiter près de lui ; elle fut l'Antigone de sa vieillesse, sa seule affection farouche dans ses dernières années ; car en mai 1863 Mme de Lamartine mourut. « Séparée seulement de lui par un petit corridor, elle ne put franchir cet étroit espace pour dire adieu à son mari qui, de son côté, était retenu immobile par son rhumatisme, et qui étouffait à grand peine les cris de son mal... » [2]

1. Lettre publiée par M. J. des Cognets.
2. Souvenirs de Dargaud, publiés par le même.

Ces crises de rhumatisme furent le grand mal physique dont Lamartine souffrit pendant sa vieillesse. Dargaud peint ainsi les promenades qu'il faisait alors au bras de sa nièce : « Elle sourit... d'un sourire énigmatique de princesse qui dissimule plus d'un sanglot. M. de Lamartine s'avance en lui donnant le bras. Hélas ! il n'a plus la souplesse, l'élan d'autrefois. Il ne caracole plus sur un cheval fougueux au milieu d'une nuée de levrettes : non; sa démarche hésite, et néanmoins elle est encore harmonieuse dans sa lenteur. Sa grande taille a un peu fléchi. Nul homme n'est plus naturel et toutefois plus imposant. Une grâce aisée tempère en lui la grandeur et le distingue avec autant de séduction que lorsqu'il était jeune. Il n'a plus cependant les cheveux blonds et lumineux d'Apollon ; il a les cheveux blancs comme Homère. Son aspect n'en est pas abaissé... Il ne resplendit pas moins, sous je ne sais quoi de sacré et de divin... »

Une tristesse tantôt morne, souvent aiguë, le tourmentait. Un jour en arrivant chez Émile Ollivier, il s'écrie : « Mon cher, voulez-vous voir l'homme le plus malheureux qui existe ? regardez-moi. Le jour, c'est supportable, mais les nuits, les nuits ! Je me serais tué si je n'avais pas cru en Dieu !... »

Dans cette fin de vie douloureuse, tous les grands rêves semblaient avoir avorté ; une exceptée, les affections avaient sombré dans la mort. La gloire seule restait ; mais la gloire à cette heure-là, que valait-elle ?...

Le chalet de Passy où mourut Lamartine.
(*D'après l'*Univers illustré.)

CHAPITRE XXVII

LA MORT. — LES OBSÈQUES. — LA VIE POSTHUME

Jusqu'au dernier jour, les soucis d'argent redoublèrent. Pour y faire face, Lamartine usa de toutes les ingéniosités ; la nue-propriété littéraire de ses *Œuvres Complètes* fut cédée à une Société composée d'admirateurs et d'amis, en échange d'une rente viagère ; avec l'autorisation de l'Empereur, qui s'inscrivit en tête de liste pour 25.000 francs, une « souscription nationale » fut ouverte au bénéfice du poète, qui avait sauvé l'ordre en 1848 ; elle « échoua misérablement [1] » ; des amis dévoués organisèrent des loteries « par lesquelles le château de Monceau qui n'avait pu trouver d'acquéreur dans une mise en vente récente eût produit de quoi solder d'un coup tous les créanciers... » Et, pour obtenir ou pour faire renouveler les autorisations, le grand homme, « dans les antichambres de

1. Mme Émile Ollivier. *Valentine de Lamartine.*

M. Rouher » — « le vice-empereur » comme on disait alors — « attendait comme un simple solliciteur et ne passait qu'à son tour. » C'étaient les derniers expédients ; ils avortèrent.

L'appartement de la rue de la Ville-l'Évêque devenait trop coûteux. Napoléon III, avec une bienveillance toujours pleine de courtoise discrétion pour l'homme dont il avait en vain sollicité le concours en 1852, obtint de la ville de Paris qu'elle lui concédât « l'usage d'un chalet situé à la lisière du bois de Boulogne, à l'extrémité de l'avenue de l'Empereur : demeure modeste ayant l'aspect d'une vieille ferme, et dont le seul agrément était un ravissant jardin, fort bien entretenu.. » [1]

Enfin, en 1867, l'Empereur, qu'un premier refus n'avait pas rebuté, proposa au Corps législatif de voter pour Lamartine une récompense nationale, sous la forme d'une rente de 25.000 francs. Rente insaisissable, dont le capital devait revenir, après la mort du poète, à ses héritiers. Émile Ollivier, l'un des plus fervents admirateurs de Lamartine, devenu depuis quelques années son intime confident, et le témoin de ses misères, obtint de faire le rapport devant l'assemblée ; c'est grâce à ses généreux efforts que la commission chargée de l'examen préalable du projet de loi le vota à une voix seulement de majorité [2]. Le rapport était un magnifique hommage au génie de l'homme et du poète ; il débutait ainsi : « ... Mon rapport pourrait être fait en un mot : la nation française accorde une récompense nationale à Lamartine. Que peut-on ajouter qui soit digne d'un tel nom ?... » Votée aussitôt, la loi ne comportait que cet article :

« Il est accordé, à titre de récompense nationale, à M. Alphonse de Lamartine, une somme de cinq cent mille francs, exigible à son décès, et dont les intérêts à 5 pour 100 lui seront servis pendant sa vie. Cette somme, en principal et intérêts, sera incessible et insaisissable jusqu'au décès de M. de Lamartine. »

Le lendemain, Émile Ollivier recevait cette lettre :

« Paris, 12 avril 1867.

« Mon cher ami, je savais par l'écho public depuis hier soir la sublime magnificence de votre rapport ; moi

1. Le « square Lamartine », contigu à l'avenue Henri Martin, en occupe aujourd'hui l'emplacement ; la ville de Paris y a élevé une statue au grand poète.

2. Une noble reconnaissance se trouve au début de l'amitié vouée par Émile Ollivier à Lamartine. A vingt-deux ans, en 1848, il avait été nommé par le poète commissaire du gouvernement à Marseille.

je ne vous remercie pas du rapport, mais de son envoi. Vous avez été trop bienveillant pour moi pour que je puisse vous rendre grâce. J'en trouverai mille autres occasions ; je vous remercie de m'avoir jugé comme vous le dites ; si vous le disiez moins, j'oserais dire davantage, mais vous ne me laissez d'autres ressources que le silence ; laisser battre mon cœur et faire taire ma voix, voilà mon seul remerciement ; recevez-le et croyez à tout ce que je ne dis pas.

« LAMARTINE. »

Désormais à l'abri du besoin, Lamartine ne cessa point cependant de publier le *Cours Familier ;* il fallait jusqu'au bout désintéresser ses créanciers. Mais bientôt, son énergie céda : vers le début de 1868, une immense lassitude morale et physique l'envahit ; il sombrait souvent dans la taciturnité d'un sombre désespoir. Seule, l'affection de sa nièce le consolait ; Antigone obstinée, elle était à la fois son infirmière et sa secrétaire. Le soir, pour l'aider à trouver le sommeil qui le fuyait pendant des heures, elle lui lisait, à haute voix, toujours les mêmes livres : l'*Imitation*, les *Lettres de Cicéron*, la *Correspondance de Voltaire*, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, des récits de *Voyages au Pôle Nord*.

Souvent, le jour, il s'enfonçait en de longues méditations muettes : « J'ai bien gagné le droit de me taire ! » répondait-il farouchement aux interrogations de sa nièce. « On eût dit, raconte E. Ollivier, qu'ayant lui-même délié son âme, il attendait, spectateur silencieux, qu'elle prît son vol. » Il avait des absences d'esprit déconcertantes : « Un de ses amis ayant lu à haute voix devant lui la Mort de Laurence, de *Jocelyn*, il fondit en larmes ! — De qui sont ces beaux vers, demanda-t-il ?... » [1]

La fin arriva très douce, après quelques jours d'une lente agonie, le matin du 28 février 1869 : autour du petit chalet, toute la nuit, le vent avait soufflé en tempête. « L'abbé Deguerry (le curé de La Madeleine), le futur martyr de la Commune, était venu apporter au héros de 1848, les consolations chrétiennes. » [2]

Le crucifix d'Elvire était à son chevet. « Il quitta la vie avec simplicité, sans autre adieu qu'un vaillant sourire. Couché dans le grand lit en bois de rose, il avait appuyé sa

1. Mme E. OLLIVIER.

2. C'est lui, déjà, qui, en 1848, avait assisté les derniers moments de Chateaubriand.

tête sur l'épaule de Valentine. Son dernier regard caressa les portraits suspendus au mur : sa mère, sa femme, sa fille. Ses mains pâles jouaient avec les grains transparents d'une grappe éclairée par la lampe. Insensiblement il s'évanouit dans la mort, comme une flamme dans le grand jour. » [1]

Lamartine sur son lit de mort.

Les obsèques. — Valentine de Lamartine, pour se conformer aux intentions de son oncle, refusa les funérailles nationales que l'Empereur avait aussitôt offertes. Le corps du poète fut emmené sans retard à Saint-Point. De la maison mortuaire jusqu'à la gare un maigre cortège le suivit : « On était une trentaine : à part la députation de l'Académie, composée de Jules Sandeau, et Émile Augier, trois écrivains : de Laprade, Alexandre Dumas fils, Louis Ratisbonne ; un seul homme politique, Émile Ollivier. Pas un républicain, pas un membre du Gouvernement provisoire. » [2]

L'homme qui avait connu tant d'acclamations populaires s'en allait dans un cortège d'oublis.

A Mâcon, au contraire, et à Saint-Point, les regrets spontanés du peuple que Lamartine avait tant aimé, se manifestèrent noblement. Émile Ollivier rendit compte de la cérémonie,

1. Des Cognets ouvr. cité.
2. Mme E. Ollivier.

le soir même, dans une lettre à Émile de Girardin que publia *La Presse* du surlendemain :

Saint-Point, jeudi soir 4 mars 1869,

« Mon cher ami,

« Les funérailles de notre Lamartine ont été dignes de lui. Tout s'y est passé avec une simplicité imposante. ... Le matin, la population entière de Mâcon est accourue à la gare pour recevoir mort celui qu'elle a si souvent admiré quand il était vivant. Elle l'a conduit à l'église et accompagné avec recueillement jusqu'aux dernières maisons de la ville. Alors sont arrivés les habitants des campagnes, tout le long de la route, précédés de leurs curés. A chaque station, il fallait ouvrir la voiture dans laquelle la bière était enfermée. La population s'approchait, jetait de l'eau bénite. Quelques-uns embrassaient le cercueil en sanglotant.

« La journée a été splendide. La nature semblait se réjouir de sentir son poète à l'abri des fatigues et des douleurs. Le matin encore, les campagnes étaient blanches de neige ; mais, à mesure que le soleil s'élevait dans un ciel sans nuages, la neige fondait. Au départ, on eût dit un immense linceul ; au retour, c'était la verdure et la joie du printemps. Et ce n'est pas seulement pour les arbres de la route que le printemps avait en quelques heures remplacé l'hiver : c'était surtout pour celui que, dans notre langue mortelle, on appelait Alphonse de Lamartine.

« Que Dieu t'accorde le repos éternel ! » a dit le prêtre d'une voix entrecoupée par les sanglots. Que les hommes t'accordent la gloire éternelle ! ai-je ajouté dans mon cœur, car tu as bien mérité devant Dieu et devant les hommes.

« Oui, Lamartine est immortel au ciel et sur la terre ! Et pourquoi donc ? Est-ce parce qu'il a écrit *Jocelyn* et créé la nouvelle poésie française ? Est-ce parce qu'il a écrit *les Girondins* et créé une nouvelle forme de l'histoire ? Est-ce parce qu'il a été prophète inspiré et orateur souverain ?

Funérailles de Lamartine, dans le cimetière de Saint-Point. (*D'après l'*Univers illustré.)

« Non ; s'il n'avait été que tout cela, il aurait des rivaux. Il est l'incomparable parce qu'il est le seul qui ne se soit pas asservi aux petitesses des partis ; parce qu'il est le seul qui ait pratiqué la politique de la générosité et de la grandeur d'âme ; parce qu'il est le seul qui n'ait jamais prononcé contre personne une parole de colère ; parce qu'il est le seul qui ait traversé sans haine ce monde de la haine.

« N'est-il pas, dès lors, naturel qu'il ait été si souvent méconnu par des hommes auxquels il ressemblait aussi peu ? Lorsque Dante et Virgile s'avançaient au milieu des cercles de l'enfer, les ombres poussaient des cris de colère contre les deux êtres au corps vivant. »

Émile Ollivier.

La Vie Posthume. — Il faudrait un volume entier pour raconter l'aventure de cette grande mémoire pendant ces cinquante dernières années.

Jusqu'à la fin de l'Empire, le silence l'enveloppa. La poésie des *Parnassiens* détenait jalousement les admirations. En 1873, Valentine de Lamartine fit paraître tout un volume de *Poésies Inédites* qui n'eut qu'un médiocre succès : il renfermait, outre quelques beaux vers composés par Lamartine pendant ses dernières années, un grand nombre de pièces d'album, des vers de jeunesse (entre autres ce qui subsistait des tragédies de *Zoraïde* et de *Médée*) et les épaves du vaste poème : *Les Visions*, dont Lamartine lui-même avait donné d'importants fragments dans les *Nouvelles Confidences*.

Émile Ollivier, élu à l'Académie le 7 avril 1870 à la place laissée vacante par le poète, devait y prononcer son éloge ; mais un incident de politique l'empêcha de venir prendre solennellement séance dans la Compagnie en 1874, et il dut se contenter de publier alors son *Discours de Réception* [1].

De 1873 à 1875, Valentine publia en six volumes in-8°, tout ce qu'elle put alors recueillir de la *Correspondance* [2] de Lamartine; mais cette publication ne réussit point à réveiller l'indifférence d'une génération oublieuse.

1. *Lamartine*, précédé d'une « Préface sur les incidents qui ont empêché son éloge », par Émile Ollivier, Paris, 1874.

2. Une seconde édition, donnée en 1882, en quatre volumes in-16, contient quelques lettres nouvelles, mais laisse voir aussi des suppressions inattendues. Un assez grand nombre de lettres, depuis lors, ont paru dans diverses revues et dans quelques volumes relatifs à Lamartine. Il serait temps qu'une édition nouvelle vînt réunir, en les classant, toutes les pièces connues de la *Correspondance*.

Il fallut attendre les premières années du mouvement dit symboliste pour que la sympathie se réveillât. Dès 1886, M. Paul Desjardins constatait la « résurrection » de Lamartine. Ferdinand Brunetière expliquait que « si la poésie avant d'être une *peinture*, peut et doit être une *musique*, Lamartine est « au point de vue de la forme, un grand inventeur » ; il reconnaissait en lui « le plus universellement vrai des grands poètes de ce siècle » ; il prédisait que « l'heure viendra tôt ou tard pour Lamartine d'être mis à son rang ; et il se pourrait que ce rang, ce fût le premier ». En 1889, un des chefs du symbolisme, Charles Morice, saluait en lui « mieux qu'un poète : la poésie pure. » En 1894, J.-M. de Heredia lui rendait un bel hommage dans son Discours de réception à l'Académie. En 1896, Jules Lemaître lui consacrait l'une des études retentissantes qui devaient prendre place dans les *Contemporains :* tout en formulant des critiques et des réserves sur les imperfections de syntaxe et de forme, il salue en lui « le moins classique et le plus primitif de nos poètes.... »

Depuis quelque trente ans, l'astre de Lamartine a continué de remonter lentement, mais sûrement, du funèbre abîme ; il ne rayonne pas moins aujourd'hui que l'astre de V. Hugo : tous deux brillent au plus haut point de notre ciel poétique....

Mais autant que le poète, on aime l'homme, et l'orateur, et le politique ; et à mesure qu'on la connaîtra mieux, on admirera la grandeur d'une âme qui fit toujours passer la générosité avant la gloire, et que tourmenta plus qu'aucune autre la noble inquiétude de l'humaine destinée.

REMARQUES

On trouvera rassemblées ici, sous la forme la plus concise et la plus simple, quelques observations sur les particularités du *vocabulaire*, de la *syntaxe* et du *style* de Lamartine, qu'il eût été nécessaire de répéter trop souvent dans les notes de cet ouvrage.

I. — Vocabulaire.

1. — Remarque générale : Lamartine emploie, de préférence, certains mots dans leur sens le plus noble ou, comme on disait au XVIII[e] siècle, le plus « poétique » ; d'autre part il hésite, à user des termes techniques, lorsque ceux-ci sont trop familiers, quitte à leur substituer des métonymies et de véritables périphrases, héritées ou imitées du style dit « pseudo-classique ». Il écrit *génisse* pour *vache*, l'*airain*, ou l'*airain sonore* pour *la cloche*, *pasteur* pour *berger*, *Phœbé* pour la *Lune*, *urne* pour *vase* ou *cruche*, *poudre* pour *poussière*, etc...

2. — Cette habitude explique que certains mots sont employés dans un sens un peu différent de leur sens précis : *concerts* pour *harmonies* ou *chants*, *accords* pour *sons*, etc...

3. — Le genre de quelques mots est changé ; *pleur* au féminin (*Jocelyn* III, v. 567, IX, 569) ; *extase* au masculin (*id.* IX, 598) ; *aire* au masculin (*id.* II, 617) ; *argile* au masculin ; *paroi* au masculin (*id.* II, 611), etc...

4. — *Gravir*, au sens neutre, pour *monter* ou *grimper*. C'est un archaïsme ; de même l'emploi de quelques autres verbes : *captiver*, par exemple.

5. — *Pyramider* pour « s'élever en forme de pyramide ». Terme technique d'architecture et de critique d'art (Diderot écrit dans ses *Salons* : « ... Les groupes de ce peintre pyramident bien »). Lamartine paraît avoir été le premier à en faire un usage littéraire. On peut même trouver qu'il en abuse.

6. — Le participe passé à la place de l'adjectif : *calmée* pour *calme*, *assouplie* pour *souple*, etc...

7. — Au contraire, l'adjectif à la place du participe présent ou passé ; exemple : *tons successifs* pour *tons qui se succèdent* (*Harold*, 1471), etc...

II. — Syntaxe et Style.

8. — Beaucoup de mots sont au *singulier*, alors que le sens et la syntaxe feraient attendre le pluriel ; dans la plupart des cas, ils se trouvent placés à la rime.

9. — Le cas contraire — emploi du *pluriel* pour le singulier — est assez fréquent (*Mort de Socrate*, vers 1, etc...).

10. — Lamartine use des *temps* du verbe avec une liberté parfois excessive, et particulièrement de l'*indicatif présent*. Celui-ci tient la place d'un adjectif : « Le *souffle qui m'inspire* » pour « le *souffle inspirateur* » (*Méditations*, II, 147), etc...

11. — Très souvent, le présent de l'indicatif remplace l'*imparfait*. Exemple :

> Et sa femme portant son fils sur ses genoux,
> Tendre enfant dont la main *joue* avec les verrous,
> Frappait du front l'airain des portes inflexibles.
> (*Mort de Socrate*, 19-21).

12. — Il peut aussi remplacer le *futur* (*Méditations*, II, 264, etc...) — ou le *parfait* (*Jocelyn*, VI, 409, etc.).

13. — De même, on trouve le *parfait*, au lieu du plus-que-parfait.

> ... Et ses traits où la vie *a perdu* son empire
> Étaient comme frappés d'un éternel sourire...
> (*Mort de Socrate*, 817-818).

Voir encore *Jocelyn*, IX, 422, etc...

14. — La 3e personne de l'indicatif présent est substituée souvent à la seconde.

> Voix céleste *qui parle* au bord des mers profondes,
> Harold aussi t'entend, mais ne te comprend pas !...
> (*Harold*, 797).

15. — La construction des propositions subordonnées est extrêmement libre : Lamartine se laisse guider par le sens et la logique plus que par la grammaire ; il use de fréquentes *ellipses* et *anacoluthes*, qui laissent, pour ainsi dire « en l'air », des phrases incidentes fort importantes ; la plupart de celles-ci sont au participe passé ou présent et tiennent la place de véritables propositions indépendantes. Exemples :

> Sur l'aile du désir, *loin du monde emportés*,
> Je plongeais avec toi dans ces obscurités...
> (*Méditations*, IV, 99-100).
>
> L'Amour ! je l'ai chanté quand, *plein de son délire*,
> Ce nom seul murmuré faisait vibrer ma lyre...
> (*Harold*, 33-34).

(pour : *alors que j'étais plein...*).

Particulièrement le verbe *être* à tous ses temps est sous-entendu dans certaines phrases exclamatives :

> *Que perçant l'œil qui porte à de telle distance !*
> (*Jocelyn* IV, 325).

Ces sortes de libertés caractérisent la période lamartinienne, et contribuent à lui donner une apparence de mollesse et de relâchement.

16. — Contrairement à la règle, le participe présent peut ne point se rapporter au sujet de la phrase principale, ou même ne se rapporter à aucun mot contenu dans la phrase.

17. — Lamartine interprète fort largement le sens des prépositions *en*, *à* et *de*. Il donne souvent à la première le sens de la préposition latine *ad : vers ;* parfois le sens de « *suivant la direction de* »... Au moyen de la seconde, il substitue facilement un déterminatif à une épithète : *cascades d'écume* pour *écumantes* (*Jocelyn*, VI, 377, etc...) ; *visage de femme* pour *visage féminin*, etc... ; ou bien, il lui arrive de forger des expressions raccourcies et un peu bizarres : *crier de feu* (*Jocelyn*, IX, 452), où *de* signifie à *cause de*.

18. — Les adjectifs possessifs et les pronoms personnels sont employés avec une liberté qui conduirait souvent à des amphibologies. (Voir *Méditations* II, 126, 140 ; *Jocelyn* IX, 430...)

III. — Versification.

19. — En principe, envers la versification comme envers la grammaire, Lamartine s'accorde toutes les libertés qui lui paraissent compatibles avec le sens et l'harmonie ; il grossit démesurément le chapitre des *licences poétiques*. C'est pour réagir contre lui que Banville déclara dans son *Traité de versification :* « Des licences poétiques : il n'y en a pas. »

20. — Abus des *rimes trop faciles* où les mots ont la même racine : *fin, enfin ; jours, toujours ; dieu, adieu*, etc...

21. — Rimes *normandes*, qui ne riment en réalité, que pour l'œil : *flotter, éther*, p. 1034, v. 9 et 10, etc...

22. — Rimes *provençales : épaule, Eole* (*Mort de Socrate*, 535-536) *; rôle, parole*, etc....

23. — Il arrive que certains vers ne présentent qu'une simple assonance (*Jocelyn*, IX, 123-124, etc...).

24. — A la rime l'*s* final est presque toujours supprimée dans la seconde personne du présent de l'indicatif. Lamartine la supprime même à la fin de certains substantifs : *débri* pour *débris* (*Ode sur les Révolutions*, V. 164).

25. — Semblablement à la fin de *même* au pluriel. Lamartine écrit couramment *eux-même* pour *eux-mêmes*, voire à l'intérieur du vers.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVERTISSEMENT v

CHRONOLOGIE IX

BIBLIOGRAPHIE XIX

PREMIÈRE PARTIE

La Formation du Poète (1790-1820)

CHAPITRE I. — La Race. — La Famille. — L'Enfance. 1

CHAPITRE II. — Premières études. — Le Collège. . . 16

Les trois poèmes de Belley 35

I. *Le Rossignol* 35

II. *Cantique sur le torrent de Tuisy* 38

III. *Adieux au Collège de Belley* 41

CHAPITRE III. — La formation personnelle (1808-1816). 44

CHAPITRE IV. — Elvire et les deux crises morales de Lamartine 78

DEUXIÈME PARTIE

La Gloire (1820-1830)

CHAPITRE V. — Méditations poétiques 103

I. *L'Isolement* 108

II. *L'Homme* (à lord Byron) 114

III. *Le Soir* 131

IV. *L'Immortalité* 136

V. *Le Vallon* 145

VI. *Le Désespoir* 150

VIII. *Souvenir* 156

X. *Le Lac de B...* 159

XII. *La Prière* 165

XXIII. *L'Automne* 171

Pages.

CHAPITRE VI. — Des Méditations aux nouvelles Méditations (mars 1820-septembre 1823) 175
Le Mariage du Poète 175
Le Second Séjour en Italie 179
La Neuvième Édition des Méditations 191
A Elvire 195

CHAPITRE VII. — Les Nouvelles Méditations 200
III. *Bonaparte* 204
IV. *Les Étoiles* 212
IX. *Ischia* 219
XIII. *Le poète mourant* 225
XVI *Les Préludes* 234
XXI. *Le Crucifix* 254

CHAPITRE VIII. — La Mort de Socrate 261

CHAPITRE IX. — Le dernier Chant du pèlerinage d'Harold. — Le Chant du Sacre 300
Le dernier Chant du pèlerinage d'Harold (extraits) 312
Le Chant du Sacre (extraits) 344

CHAPITRE X. — La Genèse des Harmonies : de 1825 à 1830 347

CHAPITRE XI. — Les Harmonies poétiques et religieuses 375

Livre premier. — III. *Hymne du matin* 377
VII. *Hymne de l'enfant à son réveil* 387
X. *Poésie ou Paysage dans le golfe de Gênes* . . 394

Livre II. — I. *Pensée des Morts* 398
IV. *L'Infini dans les Cieux* 408
Les quatre grandes Harmonies 417
VIII. *Jéhova ou l'Idée de Dieu* 418
IX. *Suite de Jéhova. Le Chêne* 423
X. *Suite de Jéhova. L'Humanité* 428
XI. *Suite de Jéhova. L'Idée de Dieu* 433

Livre III. — II. *Milly ou la Terre natale* 437
V. *Hymne au Christ* (à M. Manzoni) 454

Livre IV. — VI. *Au Rossignol* 472
X. *Le premier regret* 476

TROISIÈME PARTIE

Les Grands Desseins (1830-1849)

CHAPITRE XII. — La vocation politique (1803-1832) . . 485
Contre la peine de mort 489
La Réponse à Némésis 496
Les Révolutions 516
La Réponse aux Adieux de sir Walter Scott . . . 530

Pages.

CHAPITRE XIII. — Le Voyage en Orient 533
I. Le Voyage 533
Hommage à l'Académie de Marseille 536
Gethsémani ou la Mort de Julia. 547
II. Le Récit du Voyage 552
Des destinées de la Poésie 552
La Maison de Lamartine à Beyrouth. La vue du Liban 563
Au Tombeau du Christ. 566
Les Ruines de Balbek. 572

CHAPITRE XIV. — La conquête de l'éloquence (1833-1839). 578

CHAPITRE XV. — Jocelyn. 584
Prologue 594

Première époque. 602
I. *Les seize ans de Jocelyn* 602
II. *Le départ* 606

Deuxième époque 611
I. *L'Ivresse mystique à la Cathédrale* 611
II. *La Grotte des Aigles* 617
Résumé de la troisième époque. 621

Quatrième époque 622
I. *Le printemps sur la montagne* 622
II. *Le Secret dévoilé* 630

Cinquième époque 632
L'Ordination. 632

Sixième époque 639
I. *La nomination de Jocelyn*. 639
II. *Valneige. La paroisse et le Presbytère de Jocelyn*. 640
Résumé de la septième époque 654

Huitième époque. 654
I. *Jocelyn à Paris* 654
II. *La caravane humaine* 657

Neuvième époque 663
I. *Le retour au Presbytère* 663
II. *Les Laboureurs* 669
III. *L'école aux enfants*. 689
IV. *La mort de Laurence* 698
V. *L'enterrement de Laurence et le Retour à la grotte* 701
Épilogue 712

CHAPITRE XVI. — La Chute d'un Ange 716

Pages.

Récit 724
Première vision.— *Avant le déluge ou les Temps primitifs*. 727
Chœur des Cèdres du Liban. 731
Résumé de la deuxième vision 736
Troisième vision. — *La migration de la tribu*. . . 738
Quatrième vision. — *La tour de la faim*. 742
Résumé de la cinquième vision 748
Résumé de la sixième vision 748
Septième vision. — *Le prophète*. 749
Huitième vision. — *Fragment du livre primitif*. . 752
Le navire aérien 766
Neuvième et dixième visions. 773
Le banquet des géants 774
Résumé des onzième, douzième, treizième et quatorzième visions 774
Quinzième vision. — *La mort dans le désert*. . . . 775
Épilogue 786

Chapitre XVII. — Les Recueillements poétiques. . . 787
Lettre à M. Léon Bruys d'Ouilly, servant de préface. 790
A M. Wap, poète hollandais. Réponse à une Ode adressée à l'auteur sur la mort de sa fille. 798
A M. Félix Guillemardet, sur sa maladie. 801
Toast porté dans un banquet national des Gallois et des Bretons 805
A M. le Comte de Virieu après la mort d'un ami commun, le Baron de Vignet. 808
Vers écrits dans la chambre de J.-J. Rousseau à l'Ermitage 812
La cloche du village. 812

Chapitre XVIII. — La vie politique (suite) 1839-1848. 817
Les Grands discours 817
Le Discours du 27 février 1843. 818
Discours sur le retour des cendres 820
Discours sur les fortifications de Paris 828

Chapitre XIX. — La littérature politique : la Marseillaise de la paix. L'histoire des Girondins. . . . 832
La Marseillaise de la paix. 832
L'Histoire des Girondins 839
I. *Mirabeau* 843
II. *Robespierre* 844
III. *Madame Roland* 848
IV. *Vergniaud* 852
V. *Le jugement et le supplice des Girondins*. . . 855
Le discours de Mâcon. 869

Pages.

CHAPITRE XX. — Le pouvoir (24 février-10 décembre 1848). 873
Lamartine à l'Hôtel de Ville 877
Manifeste aux puissances, circulaire du Ministre des Affaires étrangères aux agents diplomatiques de la République française. 889

QUATRIÈME PARTIE

L'Abdication (1849-1869)

CHAPITRE XXI. — La fin de la vie politique (1849-1851) et l'idéalisation du passé 904
Le Conseiller du Peuple 905
Les romans autobiographiques. 910
Les Confidences : *La Maison de Milly* 912
Graziella 920
La Tempête. Première apparition de Graziella. . . 920
La lecture de Paul et Virginie. 929
Le Déguisement de Graziella 935
Raphaël, pages de la vingtième année. 940
Le lac du Bourget et la ville d'Aix. 940
La rencontre de Raphaël et de Julie. 944
Le Naufrage de Julie. 948
L'Amour mystique et l'arbre de l'adoration. . . . 956

CHAPITRE XXII. L'Idéalisation du Passé (suite). — L'édition des Œuvres de 1849. — Les troisièmes Méditations. — Les Commentaires. — Les pièces nouvelles des Harmonies et des Recueillements 963
Les premières Méditations poétiques. 965
XXXIX. *Les oiseaux*. 965
Troisièmes Méditations poétiques. 966
XIII. *Le Lézard* 966
Harmonies poétiques et religieuses. Lettre à M. d'Esgrigny 968
Sur l'image du Christ écrasant le mal. 979
Les Recueillements. 980
Un nom. 980

CHAPITRE XXIII. — Les derniers mirages. 983
Toussaint Louverture 983
Le nouveau voyage en Orient 987
Le caravansérail de Gourgour. 988
L'Ode au Comte d'Orsay. 991

Pages.

CHAPITRE XXIV. — Le roman social : Geneviève ; le Tailleur de pierres de Saint-Point 994
Geneviève. Histoire d'une servante (1851). . . . 994
Le sacrifice de Geneviève. 995
La Prière d'une servante. 1002
Le Tailleur de pierres de Saint-Point, récit villageois (1851) 1003

CHAPITRE XXV. — Les travaux forcés littéraires : histoires et journaux (1851-1856) 1009
Histoire de la Restauration 1011
Les dernières heures du Maréchal Ney. 1011
Le Civilisateur. 1015
Pour l'instruction du peuple 1015

CHAPITRE XXVI. — L'Enseignement social : le Cours familier de Littérature 1856-1869 ; les derniers vers. 1018
L'Apparition de Mireille. 1021
La grandeur de Chateaubriand. 1028
Le Désert (Méditation poétique) 1032
La Vigne et la Maison (Psalmodies de l'âme). . . 1037
Les dernières années. Les derniers vers 1047
A la Croix 1048

CHAPITRE XXVII. — La mort. — Les obsèques. — La vie posthume 1052

REMARQUES 1060
Vocabulaire 1060
Syntaxe et Style 1061
Versification. 1062

Paris-Lille. — Imp. A. Taffin-Lefort. — 155-10-23.